REVUE

DE PARIS.

II.

II, 1888
(première parution d'un extrait de Mendel)

REVUE
DE PARIS.

LI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1838.

TOME CINQUANTE-UNIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1838.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis5152vr

LE FADA.

I.

Dès qu'elles furent seules, les deux jeunes femmes s'embrassèrent avec effusion :

— Que j'étais loin de m'attendre à te voir arriver aujourd'hui ici! s'écria Mme de Rambert. Voilà pourtant près de dix ans que nous avons quitté l'institution de cette bonne Mme Dulaure, dix ans que nous avons passés à deux cents lieues l'une de l'autre!

— Hélas! c'est toute une vie, répondit Mme de Villejazet; pendant cette longue absence combien de fois j'ai songé à toi, à notre bonne amitié d'enfance!

— Moi non plus, Lucie, je ne t'avais pas oubliée, et bien que notre correspondance ait cessé depuis si long-temps, je sentais que nous n'étions pas moins bonnes amies; je savais que nous nous retrouverions quelque jour, j'y comptais comme sur un de ces bonheurs que nous doit le hasard. Quel chagrin d'être obligée de partir au moment où tu arrives! Nous avons tant de choses à nous raconter! Pauvre amie! j'ai su indirectement que ton mariage avec M. de Villejazet n'avait pas été heureux. Alors je voulais t'écrire, et puis je n'ai pas osé; il y a des choses qu'une lettre dit toujours mal. Ah! si j'eusse été libre, je serais allée te trouver!

Mme de Villejazet serra les mains de son amie; ses grands yeux noirs et tristes se fermèrent un moment, comme si elle se fût recueillie dans ses souvenirs. Cette voix aimée venait de lui rappeler tout à coup ses premières affections et les tranquilles joies de son adolescence.

— Hélas! dit-elle avec un long soupir, que sont devenues nos vives espérances d'autrefois? Te rappelles-tu, Mathilde? Que de projets! comme la vie est belle pour ceux qui ne la savent pas encore! Pauvres enfans! nous y allions d'un cœur plein de confiance : le monde, la liberté, l'avenir; que ces mots sont grands! Quel sens immense ils présentent à l'imagination d'une jeune fille! Ah! j'avais rêvé trop de bonheur; Dieu a voulu punir ce cœur insatiable. J'ai bien souffert seule, toute seule. Moi aussi je voulais t'écrire alors; mais tu as un mari, je ne savais point s'il laissait toute liberté à ta correspondance : il fallait te voir pour te parler avec confiance, pour te tout dire comme autrefois, quand nous étions deux sœurs. Je n'ai pas eu d'amie qui t'ait remplacée, chère Mathilde : mon Dieu! est-il possible que nous ayons rompu pendant si long-temps des relations qui nous furent si douces! combien ta présence me fait de bien! Mais à mon tour j'ai besoin de savoir que ton sort a été meilleur que le mien : dis-moi, Mathilde, es-tu heureuse?

— Je crois que oui, répondit-elle avec une naïve hésitation; j'ai bien de temps en temps quelque chagrin; pourtant M. de Rambert n'est pas un mauvais mari. J'ai un cruel souci en ce moment, mais ce n'est pas lui qui le cause; je te dirai cela plus tard; parlons de toi d'abord : tu arrives seule ici?

— Oui. Ma demande en séparation de corps et de biens a eu un plein succès; M. de Villejazet a épuisé tous les moyens, il m'a traînée devant toutes les juridictions; toutes l'ont condamné. A présent, je suis libre, il n'y a plus personne autour de moi.

— Et tu considères cet isolement comme un bonheur? Il faut que cet homme t'ait rendue bien malheureuse!

— Oui, il m'a tant fait souffrir, que j'ai failli en perdre la raison et la vie... il me torturait, il me brisait sans pitié ni miséricorde : que veux-tu? c'est un fou! A présent que je lui ai pour toujours échappé, je lui pardonne; j'ai tout oublié. Non, il ne me reste rien, ni pour ni contre lui; il m'est indifférent; je ne l'ai plus haï du moment que j'ai cessé de le craindre.

— Tu es bonne et généreuse; je vaux moins que toi; à ta place je n'eusse pas si facilement pardonné.

— Pourquoi? reste-t-il quelque chose du mal que me fit M. de Villejazet? Non; l'influence qu'il eut sur ma vie ne fut que momentanée; les blessures qu'il me fit sont guéries, car elles n'étaient pas profondes, elles n'allaient pas jusqu'au cœur. Non, ce n'est pas de lui que me sont venues mes plus cruelles peines.

La jeune femme appuya son front sur l'épaule de son amie, et ajouta après un silence : Je n'avais déjà plus aucune illusion, aucun espoir de bonheur ici-bas, quand j'épousai M. de Villejazet.

— Toi! s'écria Mathilde avec une extrême surprise; toi! jeune, belle et riche à millions...

— Oui, j'ai une grande fortune à présent; mais j'étais pauvre autrefois.

— L'héritage de ton oncle t'a enrichie avant ton mariage, à ce qu'on m'avait dit.

— Alors il n'était déjà plus temps.

Elle releva la tête et regarda autour d'elle avec une sombre tristesse. Tout se taisait dans cette vaste chambre, à peine éclairée par la lampe qui jetait ses lueurs indécises sur une table couverte de livres et de papiers; le vent faisait frôler les rideaux derrière les fenêtres entr'ouvertes; c'était l'heure du recueillement et de ces intimes confidences qui ne doivent pas être interrompues.

— Allons, parle-moi comme autrefois, sous les tilleuls du jardin, lorsque nous avions seize ans toutes deux, dit Mme de Rambert en passant sa main sur le front pâle de Lucie, je connais bien déjà ce pauvre cœur si fier, si sensible, si ferme dans ses affections. Allons, ne pleure pas ainsi et dis-moi, dis-moi tout. Mais il t'est donc arrivé quelque horrible malheur, quelqu'un de ces évènemens qui perdent une jeune fille et jettent le désespoir dans une famille honorable?

— Non! répondit-elle avec amertume, non, rien comme cela. J'ai eu le sort de beaucoup de femmes, j'ai aimé, j'ai cru à un immense avenir de bonheur et je me suis trompée, voilà tout. Mais d'autres recommencent à aimer, à espérer, et moi je n'ai pu avoir qu'un seul amour.

— Pauvre Lucie! et il y a déjà long-temps?...

— Oui, des années; mais ce souvenir est toujours vivant au fond de mon cœur; je n'existe que dans le passé plein de tant d'émotions, d'amères joies, de pensées ardentes. Oh! oui, j'ai souffert, mais je puis dire aussi que j'ai vécu, j'ai vécu en quelques mois toute une vie.

Te rappelles-tu nos adieux, Mathilde? tu restais à Paris, moi on m'emmenait en Provence au milieu de ma famille; en te quittant, j'allais retrouver des personnes qui m'étaient aussi bien chères. J'avais appris vaguement que la fortune de mon père était fort dérangée; en arrivant je sus que nous étions à peu près ruinés : les terribles chances du commerce avaient tourné contre nous, et une banqueroute semblait inévitable. Mon père était un homme honnête et

courageux, il abandonna tout ce qu'il avait, absolument tout, et ses créanciers furent payés. Il resta pauvre, mais avec du crédit et une haute réputation de probité; c'était assez pour recommencer sa fortune. Il demeura à Marseille et se remit à travailler. Ma mère ne put supporter cette chute, elle alla habiter une petite propriété que nous avions conservée aux environs d'Hyères...

— Et ton frère, interrompit Mathilde, ce pauvre garçon dont tu m'avais tant parlé?

— Mon père le garda près de lui; il était, il est toujours le même. Je m'en allai donc à la campagne avec ma mère. Nous vivions dans une solitude absolue, mais quel beau pays! Notre maison n'était pas loin de la mer; à l'entour il y avait un jardin planté d'orangers et fermé par de grandes haies d'arbousiers. Que de fruits, que de fleurs, que de parfums! Je me trouvais heureuse dans ce paradis, et pourtant une vague inquiétude me faisait souvent pleurer; j'étais tourmentée par une surabondance de vie et d'activité, par un besoin d'émotions qui tournait aux larmes dès que je regardais en moi-même. Tu as connu ma mère quand elle vint me voir à Paris; c'était une femme pleine de bonté, mais faible, et, Dieu lui pardonne! facile jusqu'à l'insouciance. Elle m'aimait uniquement, et pourtant elle ne comprenait rien, elle ne devinait rien de ce qui se passait en moi; elle ne connaissait ni mon ame, ni mon caractère, et j'ai souffert à en mourir sans qu'elle s'en soit doutée. Nous étions à la campagne depuis six mois lorsque mon père nous annonça que nous allions avoir un hôte. C'était, écrivait-il à ma mère, un ami qu'il avait rencontré dix ans auparavant à la Véra-Cruz, et dont les soins lui avaient sauvé la vie pendant une épidémie de fièvre jaune. Il arrivait malade en France, après un long voyage, et les médecins lui ayant conseillé de passer l'hiver à Hyères, mon père, qu'il avait reçu autrefois dans sa maison, lui offrait la nôtre : il avait accepté.

Je fus contente en apprenant que M. Vasconcellos venait se mettre en tiers dans notre solitude; il me sembla que les soirées d'hiver passeraient plus gaiement au coin du feu, tandis qu'il ferait le piquet de ma mère et nous raconterait ses voyages. Je me le figurais déjà d'un certain âge, comme mon père, l'air grave, les cheveux gris et le teint hâlé.

Le lendemain soir il arriva. Je ne saurais te dire ce que j'éprouvai à son aspect; ce fut un étonnement profond, une émotion indicible, un trouble que je n'avais jamais connu. Vasconcellos était un homme de trente ans, il avait des cheveux noirs comme les tiens et une fort

belle tournure. Je le saluai tout interdite, et lui, s'adressant à ma mère, s'excusa avec vivacité et en peu de paroles de tout l'embarras que son séjour allait nous causer; puis, encouragé par le bon accueil qu'il rencontrait, il parut se trouver aussi à l'aise que chez d'anciens amis. J'avais à peine levé les yeux sur lui, et pourtant ce moment aurait suffi pour que je n'eusse jamais oublié sa physionomie, son regard surtout. Il y avait tant de noblesse et d'intelligence sur ce large front, tant de bonté dans ce calme sourire! Vasconcellos avait un laisser-aller plein de tact, une politesse franche et affectueuse, qui rendaient sa société infiniment agréable et facile. Il était d'origine espagnole, comme mon père, et on retrouvait en lui la dignité de sa nation unie aux habitudes d'une éducation toute française. Dans le monde où j'ai vécu après l'avoir connu, je n'ai jamais rencontré personne qui, de près ou de loin, lui ressemblât.

C'est de cette soirée que data ma véritable vie, la vie du cœur et de l'intelligence. J'étais un enfant et je devins sans transition une femme; je compris tout à coup le bonheur et les peines qui tuent.

J'éprouvai d'abord une ardente curiosité pour tout ce qui regardait Vasconcellos. Bien que je n'osasse l'interroger, j'avais une habileté singulière pour le faire parler de lui. Avec quelle avidité j'écoutais le récit de ses longs voyages! Quels battemens de cœur quand il racontait tant de hasards et de dangers! Sa famille avait été proscrite au temps du roi Joseph, et il était venu bien jeune en France; puis, au bout de quelques années il partit, et tant que la terre et la mer avaient voulu le porter, il était allé en avant : il revenait après avoir fait le tour du globe. Que te dirais-je, Mathilde! je crois que je l'aimai surtout parce que son existence n'avait pas été comme celle de tout le monde; je l'aimai pour sa vie aventureuse, pour les périls effroyables qu'il avait courus. Tout ce qui lui appartenait était plein d'intérêt pour moi, tout m'était cher, jusqu'à son nègre Pepito, jusqu'à la perruche verte qu'il avait donnée à ma mère; et personne ne se douta de ce que j'avais au cœur, lui surtout ne pouvait le deviner. Pendant nos longues promenades, il donnait le bras à ma mère; moi, je marchais à l'écart, le regardant, l'écoutant parler; c'était assez de bonheur, je n'en désirais, je n'en voulais pas d'autre. Si par hasard nous nous trouvions seuls un moment, je fuyais. Souvent, épuisée par de si vives émotions, je me réfugiais dans ma chambre; j'y restais des heures entières pour reprendre la force de supporter mon bonheur. Oui, j'étais heureuse, si heureuse que je ne formais qu'un vœu, celui de vivre toujours ainsi; nulle espérance ne

me montrait dans l'avenir quelque chose de meilleur que le présent; je regrettais chaque jour, chaque heure écoulée; j'eusse voulu en faire mon éternité.

Vasconcellos était affectueux pour moi, mais sans empressement. Je m'apercevais bien qu'il n'attachait pas grand intérêt à me plaire, et que je passais dans son esprit pour une petite personne assez médiocre et insignifiante; mais je l'aimais trop pour être piquée de son indifférence, et je me disais souvent, dans l'humilité de mon ame, qu'il n'avait en effet aucune raison pour m'aimer. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Vasconcellos ne parlait point de son départ; il semblait heureux de cette vie paisible, tout unie, et qui n'avait, hélas! d'agitation que pour moi. Il était comme le fils de la maison, tant ma mère avait pris d'affection pour lui. Elle était déjà âgée, ma pauvre mère, et souvent il arrivait qu'elle l'appelait en riant : « Mon enfant. » Alors il lui baisait la main et disait avec reconnaissance : « Oui, votre enfant. J'étais bien malade en arrivant ici; je croyais n'avoir pas une année à vivre, et vos bons soins m'ont ressuscité; j'ai trouvé une famille, moi, pauvre étranger, qui m'attendais à n'être reconnu de personne après une si longue absence. » Alors ma mère souriait et répondait doucement : « Eh bien, il faut rester avec nous. »

Mon cœur battait alors; j'éprouvais de mortelles angoisses; j'avais peur que Vasconcellos parlât enfin de son départ.

Un soir ma mère m'arrêta, au moment où je traversais sa chambre pour me retirer dans la mienne : « Lucie, me dit-elle, assieds-toi là, près de mon lit; il faut que je te parle, mon enfant. »

Un frisson me saisit; j'eus peur d'avoir été devinée, et je me laissai aller tout éperdue sur le carreau de soie où ma mère venait de s'agenouiller pour dire ses prières. « Lucie, reprit-elle avec affection, tu as depuis quelque temps une manière d'être qui me donne de l'inquiétude; tu es triste, muette; quoi que tu fasses, on dirait que tu dors debout : il ne faut pas être ainsi maussade et indifférente. Tu dois te marier un jour : quel est l'homme qui se trouvera heureux d'avoir sans cesse devant lui un visage morne et rechigné? Ta manière d'être frappe tout le monde. Hier, M. Vasconcellos m'en parlait, et il en était véritablement affligé. Tu devrais tâcher d'être un peu plus aimable pour lui; c'est un ancien ami de ton père, un homme rare, le plus honnête, le meilleur que je connaisse, et, si tu le voulais, peut-être il ne nous quitterait plus. »

Je demeurai immobile de saisissement et de surprise; je venais d'entrevoir tout à coup des choses auxquelles je n'avais jamais osé

songer. Dans la crainte de me trahir, je feignis de n'avoir pas compris le sens de ces derniers mots. « Pardon, chère maman, dis-je enfin avec effort; en vérité je ne suis point triste, mais j'ai parfois comme cela des envies de pleurer : cela passera, je vous le promets. Quant à M. Vasconcellos, j'ai de l'amitié pour lui; mais je n'ose parler en sa présence, j'aime mieux l'écouter. J'essaierai; je ferai ce que vous voulez; vous serez contente de moi. — Bien, mon enfant, dit ma mère en me congédiant; dors tranquille, et sois prête de bonne heure. Demain matin nous irons faire une promenade avant le déjeuner. » Je me couchai; mais, pendant toute cette nuit, je ne fermai pas les yeux : les paroles de ma mère bourdonnaient dans ma tête. J'entrevoyais que je n'étais pas aussi indifférente à Vasconcellos que je l'avais cru jusqu'alors. Dès ce jour je commençai à donner un sens à ses paroles, à ses regards; je l'observai avec cette persévérance intelligente que l'amour seul peut donner à une fille de dix-huit ans, et je vis bien jusqu'au fond de son ame; je compris qu'il ne m'aimait pas encore, mais que je lui plaisais. Alors l'instinct d'une coquetterie adroite et naïve s'éveilla en moi; je devins tout à coup habile à tirer parti de mes avantages. Oui, Vasconcellos devait me trouver belle; j'étais belle en ce temps d'espérances et d'illusions.

Les boutons commençaient à poindre aux branches vertes des orangers, les premières fleurs du printemps s'épanouissaient, et je voyais venir avec joie le mois de mai si beau, si beau maintenant que j'allais chaque jour parcourir avec Vasconcellos nos jardins embaumés. Lui paraissait heureux aussi; il se laissait aller à ces influences, il semblait arrêté là pour toute sa vie.

Je passais habituellement la matinée seule avec ma mère; Vasconcellos restait dans sa chambre à faire des lettres et à lire les journaux, qu'on apportait d'assez bonne heure de la ville; nous ne nous réunissions qu'à midi, pour le déjeuner.

Un matin, le jour de Pâques, oh! je n'ai pas oublié cette date fatale! Vasconcellos, qui depuis l'avant-veille me semblait inquiet et préoccupé, annonça à ma mère qu'une affaire importante l'obligeait à partir sur-le-champ pour Bordeaux. A cette nouvelle, mon cœur cessa de battre, j'eus comme un éblouissement, je sentis la pâleur me monter au visage; mais je gardai une attitude calme et une physionomie impassible. Ma mère dit avec un véritable chagrin :

— Quel vide va laisser ici votre absence! monsieur Vasconcellos. Mais vous reviendrez, vous ne nous quittez que pour peu de temps, n'est-ce pas?

Il lui baisa la main avec un geste indécis, qu'elle interpréta comme une promesse. Nous déjeunâmes en silence, les larmes me gagnaient; mais j'affectai un air si serein, que ma mère, qui m'observait avec quelque inquiétude, ne devina rien. Les chevaux de poste étaient déjà commandés pour sept heures du soir. Vasconcellos remonta dans sa chambre; son nègre Pepito chantait là-haut en faisant les malles; tout le monde autour de moi était calme et content. Cela me faisait mal; je ne pus soutenir la vue de ces préparatifs de départ. Je m'en allai dans la campagne, et, cachée au fond d'un ravin, je pleurai, je pleurai à en mourir. C'était ma première douleur; elle fut affreuse. Mes larmes s'épuisèrent enfin; un peu d'espoir me revint au cœur. Je me dis que cette cruelle absence aurait un terme, et que mon bonheur n'était pas tout entier perdu. Je m'exhortai au courage, à la résignation, à la dissimulation surtout. Je séchai mes larmes, je relevai mes cheveux épars, et quand toutes les traces de mon chagrin furent effacées, je repris le chemin de la maison. Ma mère accourut au-devant de moi dans le jardin.

— D'où viens-tu donc, Lucie? me dit-elle avec vivacité; je t'ai fait chercher partout, j'étais fort inquiète. M. Vasconcellos a paru bien contrarié; il tenait à te faire ses adieux.

La respiration me manqua, je ne pus proférer une parole; je fis un geste comme pour dire : Eh bien! me voici; où est-il?

— Il est parti depuis un quart d'heure, reprit ma mère. Notre voisin, M. Julien, allait à Hyères, et il a offert de l'emmener dans sa voiture. Tout était prêt; M. Vasconcellos tenait à aller à Toulon aujourd'hui même; cela lui faisait gagner quatre heures. Il a accepté; mais il a eu grand regret de ne pouvoir te faire ses adieux.

J'écoutai cette explication d'un air tranquille. Au moment de rentrer dans cette maison où n'était plus Vasconcellos, je dis à ma mère :

— Il vous a dit quel jour il reviendrait?

— Non, me répondit-elle avec tristesse; mais certainement il reviendra.

J'ai été éprouvée par de grandes peines, chère Mathilde; pourtant je n'ai rien souffert qui soit comparable à la tristesse, au morne abattement dans lequel je tombai alors. Toutes les heures de la journée, les plus insignifiantes circonstances de la vie me ramenaient quelque souvenir poignant. Dans cette affreuse solitude où j'étais rentrée, j'entendais toujours comme un écho de la voix de Vasconcellos; je croyais voir passer encore son ombre sur les murailles blanches du salon.

D'abord ces souvenirs me furent si douloureux, que je redoutais tout ce qui pouvait les raviver. Je n'entrais plus dans le jardin; j'éprouvais un serrement de cœur inexprimable sous ces sombres allées d'orangers où nous nous étions si souvent promenés ensemble, et qui allaient fleurir pour moi seule maintenant. Puis, après m'être abîmée dans mes regrets, je tâchai d'espérer et de vivre dans l'avenir. Au bout de quelques jours, Vasconcellos écrivit à ma mère; sa lettre était bonne et affectueuse. Elle me jeta pourtant dans un découragement profond : elle ne parlait point de retour. A force de la commenter, de chercher un sens à ces paroles simplement amicales, je finis pourtant par me persuader que tout cela signifiait quelque chose de plus. J'espérai encore et j'attendis. Je recherchai ce que j'avais fui d'abord, je m'entourai du souvenir de Vasconcellos. Souvent j'allais furtivement passer des heures entières dans sa chambre; il y restait quelques vestiges de sa présence. Je m'emparai d'un livre oublié, d'un bouquet d'immortelles sauvages et de romarin que nous avions cueilli ensemble la veille de son départ. Un jour, en furetant dans le secrétaire, je trouvai quelques morceaux de papiers déchirés avec intention. J'avais reconnu l'écriture de Vasconcellos, et aussitôt je me mis à rassembler ces fragmens épars. Il fallut une incroyable patience pour rajuster ces mots, dont une moitié manquait; et, après ce grand travail, je ne pus trouver le sens complet d'une phrase; seulement, je lus çà et là : Mon amie!..... je vous crois..... il m'en coûte.... cette jeune fille... je pars... à Bordeaux... je ne sais encore...

Je cherchai, je cherchai partout les moindres fragmens. En ouvrant vivement l'un des tiroirs, j'aperçus un papier qui avait glissé dessous et y était resté caché. Je devins tremblante en reconnaissant que c'était une lettre à l'adresse de Vasconcellos. J'hésitai un moment, puis je l'ouvris...

Mme de Villejazet s'interrompit et passa ses deux mains sur son front.

— Chaque fois que je me souviens de ceci, reprit-elle, je sens qu'il y a du sang espagnol de mon père dans mes veines.

— Ah! pauvre enfant, s'écria Mathilde, tu avais une rivale plus heureuse, mieux aimée?...

— Non, s'il l'avait aimée d'amour, si elle eût été sa maîtresse, j'aurais pardonné à cette femme, répondit Mme de Villejazet, en se levant pour prendre le nécessaire de voyage posé sur la table. Elle l'ouvrit; dans le double fond fermé par un secret, il y avait un volume dépareillé, un bouquet flétri et une lettre.

— Voilà ce qui lui a appartenu, tout ce que j'ai de lui, reprit Mme de Villejazet, en déployant le papier, et elle lut : « Votre confidence m'effraie, cher Juanito, je vous vois dans un péril imminent, et dont mon amitié ne vous sauvera peut-être pas, car qui sait si ma lettre arrivera à temps. Vous me demandez conseil, à moi, sur vos projets de mariage!... Vous me dites de sang-froid que vous avez rencontré une petite personne bien sage, bien élevée, appartenant à une famille très honorable, et qu'à force de vous trouver vis-à-vis de cette enfant, il vous est venu la pensée de l'épouser. Mais, vous êtes devenu fou! Quoi! pour un caprice, sans aucun intérêt d'ambition, vous aliéneriez votre liberté, vous cloueriez là votre avenir, toute votre vie, et vous n'avez que trente ans! Encore une fois, vous êtes fou! Je ne vous parlerais pas ainsi, mon ami, si vous aviez une grande passion, ou si vous trouviez là une grande fortune, car, raisonnable ou non, vous auriez un motif; mais, épouser, sans amour, une fille sans dot, voilà ce qui me paraît le comble de l'absurdité, et que je dois tâcher d'empêcher, puisque je suis votre amie : ce que j'empêcherai, si j'ai conservé sur vous quelque ascendant. Vous êtes sur une pente effroyable, il faut vous arrêter, ou vous êtes perdu. Ne me dites pas que vous êtes sûr de votre cœur, maître de vous-même; peut-être sans vous en apercevoir, ne le seriez-vous bientôt plus de votre volonté. Vous croyez avoir deviné que cette jeune fille vous aime : eh bien! quand cela serait, est-ce une raison pour l'épouser? Êtes-vous décidé à faire son bonheur aux dépens du vôtre? Vous, homme d'esprit et d'expérience, vous êtes près de vous laisser prendre par une Agnès! J'ai déjà eu beaucoup d'amies qui m'ont fait leurs confidences; je connais mieux que vous le cœur des femmes; la plus naïve sait bien comment on vient à bout des irrésolutions d'un honnête homme. Je ne vois pour vous qu'un moyen de salut : partez, partez sur-le-champ. De loin vous verrez toutes ces choses avec plus de sang-froid, et si vous voulez ensuite retourner sur vos pas, il sera toujours temps; on ne manque pas si aisément l'occasion de faire une sottise.

« Nous passerons probablement l'été à Bordeaux. J'attends votre réponse, ou plutôt je vous attends. Adieu. »

Mme de Villejazet laissa retomber cette lettre sur la table, et appuya dessus ses deux mains jointes. — Voilà pourquoi il était parti, reprit-elle avec une profonde amertume; dès ce moment, je compris bien qu'il ne reviendrait jamais, et tout fut fini. Je tombai dans un dégoût complet de la vie, dans une indifférence dont je ne me suis

plus relevée. J'étais bien malheureuse, et pourtant il me restait une dernière douleur à subir, une douleur plus affreuse peut-être que toutes les autres : Vasconcellos écrivit de Bordeaux, pour annoncer à ma mère qu'il allait retourner au Mexique; sa lettre était singulièrement affectueuse; cette fois il parlait de son retour, et il en fixait l'époque, hélas! bien éloignée. J'eus un éclair de joie et d'espoir; ma mère crut, j'en suis persuadée, que Vasconcellos voulait revenir pour m'épouser : huit mois plus tard, nous apprîmes qu'il était mort de la fièvre jaune, en arrivant à la Vera-Cruz.

— Mort! répéta Mme de Rambert; oh! ma pauvre Lucie!

— J'étais riche alors. L'héritage d'un vieux parent me donnait un million de dot. Je me laissai marier. Ma pauvre mère était morte, je perdis aussi mon père, et je restai seule livrée à cet homme... Mais, je te le répète, tout le mal que m'a fait M. de Villejazet n'est rien auprès des malheurs qu'a causés cette fatale lettre!.. le départ et la mort de Vasconcellos!

— Et tu n'as jamais su quelle était cette femme?

— Je la connaissais sans l'avoir jamais vue : souvent Vasconcellos parlait d'elle à ma mère. Je soupçonne qu'il l'avait aimée. Elle était mariée. Que Dieu lui rende le mal qu'elle m'a fait!

Les grands yeux sombres de Mme de Villejazet s'animèrent d'une expression profonde; elle passa ses mains sur son front comme pour écarter une pensée importune et reprit après un silence : — Tu as une jeune sœur, Mathilde, tu lui sers de mère; prends garde!

— Hélas! oui, demain je l'emmène.

— Comment! c'est par rapport à elle?...

— Quel autre motif aurait pu me décider à partir quand tu arrives? Oui, il le faut, cette enfant souffre; je n'ai que trop tardé peut-être. Nous sommes ici depuis deux mois; M. Paul de La Vieville, ce jeune homme qui nous a saluées dans le jardin, y était arrivé en même temps que nous. Je m'aperçus bientôt qu'il aimait Élise, et j'avoue que j'en eus une grande joie. Sa famille est connue de M. de Rambert, elle est fort honorable; il a une famille médiocre, mais indépendante. Tu l'as vu, c'est un homme qui est parfaitement bien de figure et de manières : que pouvais-je ambitionner de mieux pour ma sœur? M. de La Vieville n'avait encore fait aucune proposition de mariage directe, et je trouvais tout simple qu'il différât de me déclarer ses intentions. Notre séjour dans la même maison, la liberté dont on jouit aux eaux, autorisait des relations journalières, et il pouvait être avec nous sur un certain pied d'intimité, sans compromettre Élise.

Je laissai donc aller les choses, à peu près sûre de préparer un heureux mariage à ma sœur. La pauvre enfant ne me cachait rien, j'étais la confidente de ses scrupules, de ses frayeurs, de ses joies; elle me racontait les demi-aveux, les empressemens de M. de La Vieville. Combien de fois j'ai écouté pendant la moitié de la nuit tous ces grands secrets! mais l'amour de M. de La Vieville s'est brusquement éteint à l'arrivée d'une femme qu'il avait connue dans ses voyages; elle n'était pas libre alors, et j'ai tout lieu de croire qu'il l'aima sans pouvoir devenir son amant. A présent elle est veuve et elle veut en faire son mari. Je ne saurais te dire quel art, quelle persévérance elle a mis en tout ceci. Tout d'abord, elle a pu comprendre que cet homme aimait Élise, qu'il en était aimé; eh bien! elle s'est placée entre eux, elle a employé toutes les ressources de son expérience et de sa coquetterie pour le détacher de cette enfant. Elle est belle, spirituelle, habile; elle a réussi. M. de la Vieville s'est repris d'amour, il l'épousera. Elle ne l'aime pas certainement; mais l'intérêt, l'ambition, l'ennui du veuvage, font qu'elle tient à lui et qu'elle ne s'en dessaisira plus. Élise ne s'aperçoit de tout cela qu'à demi, elle ne s'avoue pas sa jalousie, ses craintes; mais elle souffre. Je n'ai qu'un parti à prendre, c'est de l'emmener. J'espère que l'absence finira par emporter tout ce qu'elle a au cœur, et d'abord elle sera plus tranquille dès qu'elle n'aura plus sous les yeux le spectacle de cette intrigue, dès qu'elle ne verra plus tous les jours M. de La Vieville aux pieds de Mme Vanbergem...

— Mme Vanbergem! interrompit Lucie en pâlissant, Mme Héloïse Vanbergem!...

— Tu la connais! d'où sais-tu son nom?...

Mme de Villejazet rouvrit la lettre et dit en montrant la signature :

— Tiens, le voilà!

— Oui, c'est elle! c'est bien elle! s'écria Mathilde avec une amère surprise; cette femme aura donc fait le malheur de tout ce que j'aime au monde!... Tu ne resteras pas ici, Lucie, tu ne voudras pas vivre avec elle. Vois-tu, dans cette maison il n'y a nul moyen de s'isoler, et quand même tu ne sortirais, tu rencontreras partout Mme Vanbergem. Évite-toi cette amertume; viens, pars avec nous.

— Non, Mathilde, non! répondit Mme de Villejazet devenue pensive. Je veux me trouver en face de cette femme, je veux venger ta sœur, je veux me venger; va, ce n'est pas impossible...

— Tu es bien belle, et M. de La Vieville pourrait t'aimer.

— Oh! non, non, elle ne l'aime pas, m'as-tu dit; ce serait une faible

vengeance, j'en vois une autre. Cette femme tient surtout à épouser un homme riche?

— Elle le veut aussi jeune et beau, spirituel surtout; elle l'a dit devant moi. Jamais elle n'épousera un homme dont elle ne pourrait être fière sous tous les rapports; pour avoir son amour, il faudra d'abord flatter son orgueil. Vienne un amant plus jeune, plus riche, mieux placé dans le monde que M. de La Vieville, et il l'emportera.

— Eh bien! c'est moi qui la remarierai, s'écria Mme de Villejazet avec un rire amer, c'est pour cela que je reste. Ma chère Mathilde, enmène ta sœur, console cette pauvre enfant; qu'elle ne désespère pas tout-à-fait du cœur de M. de La Vieville, il lui reviendra peut-être.

Les deux femmes ne se séparèrent que bien avant dans la nuit, et Mme de Villejazet resta levée jusques à l'aube. Avant de se coucher elle écrivit la lettre suivante à l'homme de confiance qui gouvernait sa maison en son absence : « Monsieur Vialet, amenez-moi mon frère sur-le-champ. Vous viendrez en poste et vous descendrez à la Maison des Bains, où vous me trouverez. Je désire que Victor soit parfaitement habillé; s'il lui manque quelque chose, donnez vos ordres au tailleur et n'épargnez rien. Marquez-moi d'avance le jour de votre départ et celui de votre arrivée. N'amenez personne avec vous, je ne m'en soucie pas à cause des bavardages que tout autre que vous ne manquerait pas de faire sur la situation de mon frère. Cela me serait si désagréable, que, pour l'éviter, je renvoie demain à Marseille Rosalie, ma femme de chambre, et les deux autres domestiques qui m'ont suivie. Vous ne resterez que vingt-quatre heures, prenez vos mesures en conséquence. Je vous recommande de lire cette lettre plutôt deux fois qu'une, afin de la bien comprendre, et je compte que vous serez ici dans moins de quinze jours. »

II.

— Mme de Villejazet n'a pas paru à la table, elle ne descend pas ce soir, dit un tout jeune homme en regardant la pendule, qui venait de marquer dix heures, et il resta accoudé au coin de la cheminée, dans une attitude mélancolique que personne ne lui fit le plaisir de remarquer. La partie de bouillotte était fort animée; les demoiselles et les jeunes femmes boudaient, il avait été impossible d'organiser une contredanse; deux dames anglaises étaient au piano et chantaient intrépidement à travers le bruit sourd et continu de vingt conversa-

tions croisées, interrompues et reprises d'un bout du salon à l'autre.

— Et dire qu'il y a des gens qui prétendent qu'on s'amuse aux eaux! continua le jeune homme entre ses dents; le diable m'emporte si c'est vrai!

— Fi donc! cousin, interrompit une petite fille en le menaçant de son éventail; voilà qui est bien mal dit pour un jeune homme qui fait sa philosophie.

Il la regarda de travers; puis, comme il voulait parler, n'importe à qui, de ce qu'il appelait ses peines de cœur, il reprit tout bas :

— Ma parole d'honneur, je suis un homme bien malheureux, ma petite Camille!

— Est-ce que vous avez été grondé aujourd'hui!

— Eh! non, non, mademoiselle. Est-ce que je suis un enfant pour me laisser gronder? Il s'agit bien de cela, vraiment! Décidément Mme de Villejazet ne descendra pas.

— C'est qu'elle reste chez elle avec son frère, qui est arrivé ce matin, un beau jeune homme. Nous l'avons rencontré dans le jardin, et il nous a regardées comme ça, avec de grands yeux; il m'a pris une envie de rire! Mme de Villejazet lui donnait le bras, et ils se promenaient dans la grande allée en parlant tout bas. Je suis sûre qu'il aime bien sa sœur. Il vient la trouver peut-être pour toute la saison. Tant mieux! cela fera toujours un danseur de plus; je me figure qu'il danse à ravir.

— Je ne le crois pas, dit gravement une demoiselle de quinze ans; il a l'air bête.

— Ah! par exemple! Mme Vanbergem lui trouve une tournure fort distinguée; n'est-ce pas, madame?

— Mais oui, répondit-elle nonchalamment; il ressemble à sa sœur, et Mme de Villejazet me plaît beaucoup.

— Ah! c'est une bien jolie femme! Elle est un peu pâle; mais cela lui donne l'air intéressant, n'est-ce pas, mon petit cousin Gustave?

— Oh! oui, j'adore cette pâleur, répondit-il avec un profond soupir et en relevant son jabot de batiste; j'ai fait cette après-midi ma visite à Mme de Villejazet, et je l'ai vu, ce frère. Il ne dit pas grand'chose; je lui trouve l'air distrait et même sauvage. S'il empêche comme cela sa sœur de descendre le soir, je le prendrai en grippe.

Le bruit d'une voiture qui roulait devant le perron attira quelques personnes aux fenêtres.

— Qui est-ce qui arrive? demanda Mme Vanbergem.

— Eh! mon Dieu! personne! s'écria la petite fille d'un air consterné;

c'est le frère de Mme de Villejazet qui repart. Voilà son valet de chambre à la portière; et tenez, le voici lui-même.

On vit alors, à la lueur des flambeaux que portaient quelques domestiques, le frère et la sœur descendre ensemble le perron. C'était comme une scène d'opéra comique; cette berline attelée, ce groupe éclairé par des clartés vacillantes, faisaient tableau. Le jeune homme avait une tournure fort élégante dans son costume de voyageur; ses traits étaient d'une beauté mélancolique; les grands cheveux blonds qui s'échappaient de sa calotte de cachemire lui donnaient une certaine physionomie pittoresque. Mme de Villejazet le retint un moment sous les regards de tout le monde accouru aux fenêtres pour le voir; puis elle l'embrassa et lui fit un dernier signe d'adieu. Il s'élança dans la berline; le postillon fit claquer son fouet, et l'attelage partit au grand trot.

— Ah! quel dommage! s'écria naïvement la petite fille; j'avais bien cru qu'il resterait, et ces demoiselles aussi.

— Taisez-vous donc, Camille, interrompit tout bas la demoiselle de quinze ans; est-ce qu'on dit ces choses-là?

Un quart d'heure après, Mme de Villezajet descendit au salon, et raconta que son frère, appelé en Angleterre pour une affaire importante, s'était détourné de son chemin pour passer quelques heures avec elle.

— Il est fâcheux pour nous de n'avoir pas eu le temps de faire sa connaissance, dit Mme Vanbergem.

— J'espère vous le présenter dans un mois ou six semaines, répondit Mme de Villejazet avec une politesse assez froide; il est reparti bien à contre-cœur, et je compte qu'il viendra passer ici la fin de la saison.

Dès ce jour, il fut singulièrement question de M. Victor d'Ayala dans la société réunie aux eaux d'A... On sut qu'il était garçon et millionnaire, qu'il avait trente ans, qu'il voulait se marier; de plus, un certain bruit se répandit qu'ayant entrevu dans le jardin Mme Vanbergem, il avait été frappé de sa beauté au point d'être reparti presque amoureux d'elle. C'était Gustave, le petit soupirant de Mme de Villejazet, qui rapportait, colportait et commentait tout cela, en y ajoutant mille détails de son invention. Il avait eu le bonheur de le voir, ce frère; c'était un homme extrêmement distingué, un esprit plein de saillies, un cœur tendre, une imagination brûlante; enfin, il était capable d'une de ces passions comme on n'en voit que dans les romans. Toutes ces fadaises furent rapportées à Mme Vanbergem, et bien

qu'elle eût du tact et de la finesse, elle y fit attention, tant la vanité d'une coquette est crédule.

Mme Vanbergem était alors une femme d'environ trente ans, brune, belle, et pleine d'une grace aisée qui allait au-devant de tout le monde. Du reste, elle était fausse, égoïste et dissimulée; elle avait la tête vive; mais ses passions s'arrêtaient toujours à temps, et elle mettait même dans leurs écarts une logique impitoyable. La vanité dominait en elle, et dirigeait, peut-être à son insu, ses sentimens les plus tendres et les plus intimes. Elle ne pouvait aimer qu'un homme riche, haut placé dans le monde. Pour elle, il y avait dans le luxe et la grandeur une séduction plus puissante que les dons de l'esprit et de la figure. Non qu'elle fût sordidement intéressée; mais son orgueil se passionnait à défaut de son cœur. Feu M. Vanbergem ne l'ayant pas seulement nommée dans son testament, elle avait une fortune des plus médiocres, et depuis trois ans qu'elle était veuve, elle n'avait pu parvenir à faire un mariage selon ses vues. Elle se décida en retrouvant M. de La Vieville, bien qu'il ne fût pas assez riche pour qu'elle se prît de passion en sa faveur; c'était une sorte de pis-aller qu'elle acceptait, soucieuse de l'avenir et peut-être secrètement effrayée de ses trente ans. Quand on lui eut dit que M. Victor d'Ayala l'avait trouvée belle, elle se rapprocha de Mme de Villejazet, qui, sans y mettre pourtant d'affectation, ne lui faisait aucune avance.

— Madame, lui dit-elle un jour, seriez-vous alliée à la famille d'Ayala, de Marseille, qui avait une maison de campagne aux environs d'Hyères?

— C'était ma mère, madame, qui possédait ce petit domaine, répondit la jeune femme avec tranquillité. Pourtant elle avait changé de couleur.

— Comment, madame, vous seriez mademoiselle Lucie d'Ayala?

— Oui, madame; mais je ne puis comprendre comment j'ai eu l'honneur d'être connue de vous?

— C'est tout simple: j'ai entendu dire tout le bien imaginable de vous et de votre famille par un ami, mort aujourd'hui, hélas! Ne vous rappelez-vous point, madame, un Espagnol nommé M. Vasconcellos, qui a passé quelque temps à Hyères, il y a huit ans environ?

— Certainement, madame, je m'en souviens, répliqua Mme de Villejazet, devenue pâle à ce nom.

Mme Vanbergem rompit aussitôt cet entretien; elle crut voir du dépit dans cette réponse brève et prononcée avec un accent profond; mais elle ne soupçonna rien autre. Seulement elle ne pouvait s'expli-

quer cette grande fortune chez des gens qu'elle avait su positivement pauvres, quoique fort honorables. Le même jour, elle prit le bras de M. Gustave pour aller faire un tour dans le jardin, et elle n'eut pas besoin de l'interroger beaucoup pour lui faire dire l'histoire de l'oncle millionnaire, qu'il avait apprise le matin même.

— Mme de Villejazet a quelque confiance en moi, ajouta-t-il d'un air suffisant, le plus risible du monde; c'est d'elle que je tiens ces détails, et elle m'a dit encore bien d'autres choses. Ce pauvre M. Victor lui écrit, presque tous les jours, des lettres charmantes et où il est question de vous, madame.

— De moi! il ne me connaît pas.

— C'est vous, madame, qui l'avez oublié... Il vous a rencontrée, il vous a vue ici, dans ce jardin; vous étiez assise sous les tilleuls, et ce moment a décidé de son sort.

A cette phrase de comédie, débitée avec un aplomb qui valait le geste et les paroles, Mme Vanbergem répondit en souriant: — Allons donc! quelle plaisanterie!

— Rien n'est plus sérieux, je vous le jure. Comment, madame, vous ne croyez donc pas à la puissance de l'amour, à ces passions nées d'un regard et qui durent toute la vie? On voit bien que vous n'avez jamais aimé. Vous ignorez encore ce que c'est qu'un sentiment, que la sympathie qui....

Mme Vanbergem savait que Gustave venait d'achever sa rhétorique; elle eut peur du discours dont il la menaçait.

— Mon Dieu! interrompit-elle, vous êtes sans chapeau par ce grand soleil; rentrez vite, monsieur; c'est fort dangereux, à ce que dit le docteur; on peut gagner un rhume.

— Ah! madame, vous ne prenez pas seulement en pitié le malheureux qui souffre et languit loin de vous! s'écria-t-il.

— Voilà une exagération! répliqua-t-elle d'un air incrédule. Pourtant, quand elle fut seule, elle se prit à réfléchir sur tout cela, et M. de La Vieville lui parut un parti fort mesquin, d'autant plus que le matin même il avait parlé d'habiter sa terre de Champagne, le plus triste endroit du monde. Dès-lors Mme Vanbergem forma le projet d'épouser le millionnaire; elle calcula assez habilement ses chances de succès, et d'abord elle se mit à l'œuvre en essayant de se lier intimement avec Mme de Villejazet. Celle-ci reçut ses avances et la laissa faire. Jamais elle ne lui parlait de son frère; mais, de temps en temps, elle lisait quelques fragmens de lettres à M. Gustave, qui brodait, amplifiait la chose, et en faisait de longs discours à Mme Van-

bergem. Pourtant elle ne se décidait pas encore à congédier M. de La Vieville; il était toujours là, inquiet, irrité, ne pouvant s'expliquer un changement évident; il attendait et il souffrait, car il aimait véritablement cette femme.

Sur ces entrefaites il vint aux eaux un M. Touchet, ancien notaire à Marseille. C'était un vieux bonhomme, grand faiseur d'embarras, de ces gens qui sont les amis intimes de tous ceux auxquels ils ont une fois parlé. On sut tout d'abord par lui qui il était, d'où il venait, et où il comptait aller. Dès que Mme de Villejazet eut appris son arrivée, elle descendit en toute hâte auprès de lui.

— Mon cher monsieur Touchet, lui dit-elle sans préambule, vous êtes le notaire et l'ami de la famille depuis long-temps; je viens, au nom de nos bonnes relations, vous demander une chose : c'est de ne parler à qui que ce soit ici du pauvre Victor. On sait que j'ai un frère, car on l'a vu, et on croit qu'il est comme tout le monde : ne dites le contraire à personne.

— Certainement, madame, vous avez bien fait de me prévenir; j'aurais pu, sans mauvaise intention, raconter ce qui en est; mais, à présent que je suis averti, tout est dit. Je le croyais ici, ce pauvre enfant....

— Il voyage avec Vialet.

— Ma foi, permettez-moi de vous dire que c'est de l'argent perdu : autant vaudrait promener en voiture une tête de bois.

— Hélas! je le sais bien. J'ai votre parole, monsieur Touchet; nous ne parlerons de ceci qu'entre nous?

Le même jour Mme Vanbergem trouva moyen d'interroger le notaire sur la famille d'Ayala.

— Il y a là une belle fortune, répondit-il. Qui sait quel en sera l'héritier?

— Mais ce ne sera pas un collatéral, je pense, interrompit Mme Vanbergem en riant de cette prévoyance du notaire; Mme de Villejazet est encore jeune, et d'ailleurs, son frère se mariera.

— Il n'a pas encore été question de cela.

— C'est un fort bel homme.

— Il ressemble un peu à sa sœur.

— Et puis de bonnes manières, de l'esprit.

— Eh! eh! il n'a pas inventé la poudre.

— Il écrit des lettres charmantes.

— Ah! vous les avez lues, madame?

— Non, monsieur, on me l'a dit. M. d'Ayala s'ennuie fort à

Londres; il annonce toujours son prochain retour, mais ses affaires le retiennent d'une semaine à l'autre. Il s'agit de vendre une vaste exploitation, une brasserie, je crois. Vous devez savoir cela mieux que moi, monsieur?

— Oui, madame, je sais. Une belle propriété, ma foi, qui donne cinquante mille livres de rente. Et c'est Victor qui s'occupe de cette vente? Bon!

— Comment, est-ce que vous le croiriez capable de dépenser, de faire des folies?...

— Du tout, du tout, madame. Ah! ce n'est pas lui qui mangera son bien; il est sage comme une belle fille.

Mme Vanbergem se mettait en tête des plans immenses, en écoutant ces détails; elle comptait les jours de l'absence de Victor, et faisait de profondes combinaisons sur la chance qui se présentait à elle de faire ce grand mariage. Mme de Villejazet continuait de la traiter avec une politesse réservée; elle parlait assez rarement de son frère; c'était M. Gustave qui, sans s'en douter, lui servait de rapporteur officieux. Elle ne se fût pas décidée à un rôle plus actif; mais Mme Vanbergem alla au-devant de tout; les calculs de son égoïsme et de son ambition firent tous les frais. La saison s'avançait, Mme de Villejazet se décida à brusquer le dénouement de cette singulière intrigue. Un jour elle se rendit chez Mme Vanbergem, et lui dit simplement:

— Avec une personne moins spirituelle et moins sensée que vous, madame, je serais embarrassée d'expliquer le motif de ma visite; mais, avec vous, j'ose parler franchement. Mon frère, M. Victor d'Ayala, est en Angleterre depuis deux mois, il espérait revenir, je l'attendais tous les jours; mais voici que ses affaires le retiendront longtemps encore. Vous étiez pour beaucoup, madame, dans l'extrême désir qu'il avait de revoir son pays, et aujourd'hui, en m'écrivant pour m'exprimer ses regrets, il m'adresse la demande la plus étrange...

Mme Vanbergem ouvrit de grands yeux, comme si elle ne se doutait point de quoi il s'agissait; la jeune femme reprit : — Vous ne me comprenez pas, madame; eh! bien, mon frère me dit de venir vous demander si l'offre de sa main et la perspective de passer tout l'hiver prochain en Angleterre ne vous déplairaient pas.

— Madame, je suis très flattée; mais cette proposition est si inattendue; il me faut réfléchir, balbutia Mme Vanbergem, qu'une joie profonde fit rougir jusques au blanc des yeux.

— Sans doute, madame, je ne vous demande pas tout de suite une réponse; il est juste que vous consultiez vos amis, que vous

cherchiez à avoir quelques renseignemens sur le caractère et les habitudes de mon frère ; je voudrais pourtant connaître votre détermination sous peu de jours ; fixez vous-même un délai.

— Avant peu... bientôt, sans doute... maintenant, je suis si troublée... la proposition dont vous venez de me faire part est tellement inattendue... elle m'honore beaucoup, madame; je n'ai besoin d'aucun renseignement, votre famille est suffisamment connue; je ne veux que me consulter avec moi-même. Avant tout, je dois vous dire que je ne suis pas riche.

— Nous avons plus de cent mille livres de rentes; c'est suffisant.

A ce chiffre, Mme Vanbergem fut si émue, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— Je vous laisse, reprit Mme de Villejazet, et dans quatre jours je reviendrai savoir ce qu'il faut écrire de votre part à mon frère.

Le même soir, Mme Vanbergem dit au pauvre La Vieville : — Mon ami, j'ai sur le cœur quelque chose qui me pèse, et que je ne sais comment vous déclarer.

Il la regarda, inquiet et le cœur gros de colère ; depuis deux jours ils se boudaient.

— Hélas ! reprit-elle, j'ai réfléchi ; en nous épousant, nous ferions tous deux un mauvais mariage, car je n'ai presque rien, et votre fortune aurait besoin d'être augmentée d'une bonne dot. Je vous parle ici en femme raisonnable, et je souhaiterais que vous me comprissiez...

— Oui, interrompit-il avec rage, je vous comprends, vous ne m'aimez plus, vous en aimez un autre...

— Quant à cela, je vous jure que non.

— Vous avez en vue un autre mariage.

— Eh ! quand cela serait ? répliqua-t-elle intrépidement.

— Je saurai quel est cet homme; je ne souffrirai pas qu'il reçoive insolemment la parole que vous m'aviez donnée; je le provoquerai, et ce sera entre nous un duel à mort.

— Allons, vous êtes fou ! réellement, Paul, vous m'affligez. Voyons, point de colère, la paix entre nous, au nom de Dieu !

Alors il se jeta à ses genoux, il la supplia, avec la lâche faiblesse d'un homme amoureux fou ; mais elle fut inflexible. Il la quitta désespéré, jurant de se venger, et du même pas il alla chez Mme de Villejazet, à laquelle il n'avait jamais fait de visite.

— Madame, lui dit-il, je sais que vous êtes en correspondance avec Mme de Rambert, pourriez-vous m'apprendre son adresse ?

Elle l'écrivit sur une carte et la lui donna, en disant : — Mme de Rambert doit être de retour à Paris depuis une dizaine de jours.

— Ma première visite sera pour elle; je serais fort heureux, madame, si vous vouliez me charger de vos commissions, dit M. de La Vieville, d'un certain air résolu, facile à interpréter.

— Dites-lui, s'écria Mme de Villejazet, avec un sourire de triomphe et de joie qu'elle ne put réprimer, dites-lui que je tiendrai parole jusques au bout, et que dans un mois j'irai la trouver.

Le lendemain Mme Vanbergem donna son consentement au mariage qu'on lui proposait, et dès-lors tout fut promptement résolu. M. Victor d'Ayala, dont la présence à Londres était indispensable, ne pouvait venir que deux jours avant le mariage; aussitôt après la cérémonie, les nouveaux époux devaient partir. Il était convenu que tout se ferait sans apparat, sans bruit, en présence des seuls témoins; c'était chose facile; il n'y avait plus personne aux eaux; M. Touchet, qui s'était en allé le dernier, comptait pourtant y passer encore quelques jours au retour de sa tournée en Belgique. Mme Vanbergem avait cru devoir proposer de le choisir pour l'un des témoins de son mariage, mais Mme de Villejazet s'y était opposée sans donner aucun motif, et on l'avait laissé partir sans lui rien dire. Mme Vanbergem ne voyait que le but, et elle n'allait pas trop au fond des choses; quand elle se mettait à considérer son bonheur, elle n'en revenait pas.

Elle se prit presque d'amour pour cet homme qu'elle avait à peine entrevu; à l'aide de ses cent mille livres de rente, elle en fit un type de beauté, d'élégance, d'esprit et de bonnes manières; il lui écrivit quelques lettres qu'elle trouva charmantes, et auxquelles elle répondit dans un style fort tendre. Tout cela était d'un romanesque qui lui allait; elle comprit très bien qu'on pût se passer de connaître personnellement quelqu'un qu'on va épouser, et elle se fût volontiers mariée comme les princesses, par ambassadeur.

Au milieu de tous ces préparatifs, Mme de Villejazet conservait, vis-à-vis de sa future belle-sœur, une attitude fort réservée; jamais, dans leurs relations, elle n'alla jusqu'à la fausseté, jamais elle n'eut un regard affectueux, une parole d'amitié sur les lèvres. Mme Vanbergem expliquait cette manière d'être selon son caractère; elle se figurait que Mme de Villejazet se prêtait au mariage de son frère parce qu'elle n'avait pu l'empêcher, et qu'il lui causait un grand dépit. L'aversion que ces deux femmes avaient l'une pour l'autre perçait à travers toutes leurs relations. Mme Vanbergem y mettait pourtant une grande dissimulation; elle faisait semblant de ne pas s'apercevoir que

ses avances étaient constamment reçues avec froideur, elle ne demandait point compte de cette raideur étrange; mais elle s'en vengeait à sa manière. Elle avait cru deviner qu'il restait au cœur de la jeune femme quelque souvenir de Vasconcellos, et elle prenait plaisir à l'empoisonner. Elle se vanta imprudemment que l'Espagnol l'avait aimée, elle raconta longuement leurs relations; elle dit tout, excepté ce que Mme de Villejazet savait déjà. Celle-ci écoutait ces détails avec une apparente tranquillité; son regard sombre et impassible ne se remplissait point de larmes; elle supportait ce supplice avec la patience de son sang espagnol, en regardant venir le moment de sa vengeance.

Cependant le dénouement de ce drame étrange approchait; toutes les formalités étaient remplies, on n'attendait plus que le futur époux. Le mariage devait avoir lieu le 25 octobre. M. Victor d'Ayala avait annoncé qu'il serait à A..... le 22 : tout était prêt, il n'avait, pour ainsi dire, qu'à descendre de voiture pour se marier; le 25 à minuit il n'était pas encore arrivé.

Mme Vanbergem passa ces deux jours dans une horrible inquiétude : elle se figura que son bonheur l'abandonnait, que quelque fatale combinaison du destin allait rompre ce mariage qu'un hasard si heureux avait fait; elle pleura de regret, de dépit, de colère, contre son fiancé inconnu; à peine si elle parvint à garder, en présence de Mme de Villejazet, une attitude calme et convenable. La jeune femme prenait tout cela avec un parfait sang-froid; le soir, avant de quitter sa future belle-sœur, elle lui dit :

— Voilà un fâcheux retard; mais il n'a rien de surprenant. La mer est mauvaise par le vent qui règne depuis quelques jours, il doit être impossible de passer le détroit. Je me figure l'impatience de mon frère. Le temps va lui manquer. Qui sait? peut-être sera-t-il obligé de retourner à Londres sans vous? Si nous étions en Espagne, tout cela pourrait s'arranger autrement; en ce pays-là ce n'est pas comme en France, la loi permet les mariages par procuration; sans que mon frère quittât Londres, vous auriez pu l'épouser à Madrid.

Mme Vanbergem ne répondit à ces réflexions que quelques paroles ambiguës; mais au fond de son ame elle regretta fort de ne pouvoir agir à la mode d'Espagne. Elles ne se couchèrent que passé minuit; une heure après, deux voitures arrivèrent presque en même temps : c'étaient la diligence, qui laissa M. Touchet devant la maison des bains, et une chaise de poste d'où descendirent Victor d'Ayala et Vialet.

— Holà! cria le gros bonhomme, c'est vous? Eh! d'où venez-vous comme cela? Victor a l'air tout gelé : il fait bien froid, n'est-ce pas, mon garçon? Puisque vous voyagez en poste, vous auriez dû vous arrêter pour la couchée, comme les princes et les rouliers.

— Ma sœur avait dit d'arriver, répondit-il en battant la semelle dans le vestibule. Certainement... ah! le froid... mais demain nous sommes de noce! Bonsoir, monsieur Touchet.

A ces mots il courut au-devant de sa sœur, qui descendait pour le recevoir.

— Que veut-il dire? demanda le notaire.

Vialet haussa les épaules. — Je ne sais pas s'il le comprend lui-même, répondit-il; c'est vrai pourtant; demain il se marie.

— Il se marie! lui!... Victor! s'écria M. Touchet stupéfait, un homme qu'il faudrait interdire...

— Madame trouve qu'il est comme tout le monde; elle n'a jamais voulu entendre parler d'interdiction, vous le savez, monsieur Touchet.

— Je lui ai dit souvent que Victor sachant signer son nom, il serait bon d'empêcher qu'il pût le mettre au bas d'aucun acte. Et quelle est la femme qui se décide à l'épouser?

— Une jolie femme, une veuve; vous la connaissez peut-être, car elle a passé ici toute la saison; Mme Vanbergem.

— Mme Vanbergem! j'aurais dû m'en douter! elle prétendait que Victor est un garçon d'esprit; la pauvre femme! elle ne le connaît pas. Tout cela est incroyable, Vialet! Comment diable a-t-elle pu consentir?

— Elle tient à la fortune, apparemment.

— Mais Victor n'en a point, tout appartient à sa sœur.

— Certainement. Enfin cela ne nous regarde pas, monsieur Touchet. Madame m'a dit ses intentions, je les ai remplies; elle voulait marier M. Victor, elle en est venue à bout, c'est bien; personne n'a rien à dire et je n'en sais pas davantage, voilà.

— Il y a quelque chose là-dessous, c'est clair, murmura le notaire en gagnant sa chambre; que de mystères! Mon arrivée va les gêner, mais je sais vivre, je ne me montrerai pas. Ça sera curieux, pourtant, ce mariage. Je voudrais bien savoir s'il y a eu quelque chose pardevant notaire..... Oh! non, non! On m'aurait consulté, ils s'en seront passés; et l'on ne m'avait rien dit, rien! Mme de Villejazet aura eu peur qu'il m'échappât quelque réflexion en présence de la future épouse.... Comme si j'étais capable d'aller rompre un mariage, moi qui ai passé en ma vie tant de contrats! La dame est majeure, elle

sait ce qu'elle fait en épousant ce pauvre Victor....; nous verrons comment elle s'en trouvera. C'est inutile, il y a pourtant quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci; Mme de Villejazet veut ce qu'elle veut : elle a fait ce mariage; mais pourquoi? pourquoi?

Mme Vanbergem avait entendu tout ce bruit de gens qui arrivent, et elle passa le reste de la nuit dans une agitation extrême. Dès qu'il fut jour, on vint frapper à la porte de sa chambre; c'était Mme de Villejazet.

— Eh! bien, madame, dit-elle en entrant, mon frère est arrivé, mais je ne sais vraiment comment tout ceci va s'arranger. Victor n'a qu'un jour, qu'un seul jour à passer ici, demain matin il doit repartir.

— Demain! s'écria Mme Vanbergem, avec un mouvement d'inquiétude qu'elle ne réprima pas à temps.

— Oui, reprit froidement la jeune femme, et je viens vous demander, madame, si vous consentiriez à vous marier aujourd'hui, ce soir même.

A cette proposition inouie, Mme Vanbergem se troubla un peu; mais elle ne répondit pas non : elle fit quelques objections insignifiantes et finit par se jeter dans les bras de sa future belle-sœur, en s'écriant : — Eh bien! puisque vous le voulez, je cède. Mon Dieu! quel moment, si vous saviez comme le cœur me bat! je tremble : c'est si téméraire d'épouser un homme qu'on ne connaît point! J'ai à peine entrevu votre frère.

— Écoutez, répondit sèchement Mme de Villejazet, il ne faut pas que vous vous engagiez à regret; il est temps encore de revenir sur tout cela. Si vous avez quelque frayeur, quelque scrupule, il faut attendre. Votre mariage serait renvoyé de quelques mois, et vous ne resteriez pas engagée. A cette époque, mon frère pourra venir à Paris, et s'il est libre encore, si vous n'avez pas non plus changé d'intention, vous aurez tout le temps de le connaître avant de l'épouser.

Mme Vanbergem craignait par-dessus tout un délai; elle savait qu'un mariage renvoyé est un mariage rompu. Elle comprit qu'avec une personne comme Mme de Villejazet, il n'y avait pas moyen de faire valoir son consentement, et elle se hâta de le donner simplement et sans restriction.

— Mon frère attend la permission de venir vous faire sa cour, dit la jeune femme; il était horriblement fatigué : je l'ai engagé à se mettre au lit; mais je suis sûre qu'il ne dort pas; dans une heure je vous l'amènerai.

Vers midi, Mme de Villejazet revint seule; elle annonça que son frère, brisé par ce long voyage, dormait profondément.

— Ne l'éveillez pas, dit Mme Vanbergem avec quelque dépit, je ne veux le voir qu'à la mairie; ce sera presque comme s'il m'épousait par procuration; tenez, ma chère, c'est fort bizarre tout cela, fort romanesque.

— Oh! je ne le nie pas, répliqua Mme de Villejazet avec un certain sourire; vous êtes pourtant d'une prudence presque craintive, quand il s'agit de mariage.

— Il est vrai : aussi ne conseillerais-je à personne ce que je vais oser, répliqua-t-elle; j'ai empêché des mariages moins hasardés que le mien; moi qui suis près de renoncer si résolument à ma liberté, j'ai su parfois défendre celle des autres,

A ces mots, prononcés d'un ton fier et railleur, la jeune femme leva vers la pendule un sombre regard, et dit avec le sourire froid et patient qui lui était habituel :

— Vous pouvez maintenant compter les heures de liberté qui vous restent. Avant que cette aiguille ait achevé le tour du cadran, vous serez Mme d'Ayala.

Vers le soir Victor n'était pas encore sorti de sa chambre. Mme Vanbergem, fort surprise de ce procédé, commença pourtant sa toilette de mariée. Elle mit une simple robe de cachemire blanc, une coiffure blanche à laquelle manquait la couronne de fleurs d'oranger, et un bouquet de roses entre ses dentelles. Elle se trouva bien belle ainsi, et elle s'écria, dans l'orgueil et l'égoïsme de son cœur : — C'en est fait, dans une heure je serai Mme d'Ayala! Ce pauvre La Vieville est capable d'en mourir : il m'aimait pourtant!

Enfin, à huit heures du soir, Mme de Villejazet entra cérémonieusement avec son frère; les témoins suivaient, déjà les voitures étaient avancées...

M. d'Ayala était vêtu avec un luxe et un goût remarquables, l'habit noir allait bien à son teint d'une blancheur animée; mais il avait un regard vague, et quelque chose d'étrange dans la physionomie. Mme Vanbergem vit d'un coup d'œil qu'il ne ressemblait pas beaucoup de près à l'image qu'elle s'était faite en le voyant de loin. Il s'inclina devant elle et baisa du bout des lèvres la main qu'elle lui donna; puis il recula brusquement derrière sa sœur. Mme Vanbergem interpréta ce geste et sourit avec une orgueilleuse joie; elle crut qu'une émotion extrême avait coupé la parole à son fiancé.

— Victor, dit tout bas Mme de Villejazet d'un ton sévère, allons, fais ce que je t'ai dit.

On monta en voiture. Victor s'assit devant sa sœur et sa fiancée; il avait l'air tout stupéfait, mais cela se passa presque aussitôt; et tout à coup, avançant la main vers le bouquet que portait Mme Vanbergem, il sembla le lui demander. Elle sourit à cette bizarrerie, et lui présenta gracieusement une rose.

— Merci, dit-il en la baisant.

En moins d'une demi-heure la cérémonie eut lieu à la mairie et à l'église. M. d'Ayala répondit oui sans hésiter et signa quand on lui présenta la plume. On eût dit un automate, tant il était silencieux et tout d'une pièce. Mme de Villejazet ne le quittait pas du regard et lui parlait bas souvent. La nouvelle mariée pensa qu'elle venait d'épouser un homme amoureux et timide jusqu'au ridicule.

Les chevaux de poste étaient commandés pour trois heures du matin, et il était neuf heures du soir. Mme de Villejazet retint son frère un instant dans le salon, et Mme d'Ayala entra dans sa chambre, préoccupée d'un certain trouble. Elle s'assit devant le feu, immobile et le cœur palpitant; pour la première fois de sa vie peut-être elle éprouvait une véritable émotion. Sa femme de chambre attendait pour la déshabiller; elle la congédia et resta avec sa toilette de mariée, la tête couverte de sa mantille blanche. Au bout d'un quart d'heure M. d'Ayala entra doucement et regarda autour de lui d'un air surpris et effaré, qui fit sourire sa femme; puis il vint s'accouder à la cheminée et resta là debout et immobile.

— Monsieur, dit enfin la mariée, vous semblez singulièrement préoccupé, et j'avoue que je suis troublée aussi jusqu'au fond de l'ame. Notre situation est si bizarre! Etrangers l'un à l'autre, et cependant unis pour toute la vie! En vérité, ceci me semble un rêve.

Comme il ne répondait pas, elle reprit après un silence: — Oui, c'est comme un rêve; car je ne croirais pas même à votre amour, si vous ne m'en aviez parlé dans des lettres charmantes, pleines de grace et de passion. Nous les relirons ensemble, monsieur.

Cette phrase n'obtint pas plus de réponse que la première; M. d'Ayala fit quelques pas dans la chambre comme un homme tout dépaysé; puis il vint s'asseoir sur un tabouret devant la cheminée, et il arrangea tranquillement le feu. Sa femme le regarda en face et s'écria avec une expression pleine d'amertume et de dépit: — Il paraît, monsieur, que vous avez mis dans vos lettres tout ce que vous vouliez me dire?

Il tressaillit, car s'il n'avait pas compris ces paroles, il avait reconnu l'accent d'un reproche.

— Pardon, pardon! dit-il en joignant les mains avec la naïve frayeur d'un enfant.

— Mais vous avez peur de moi tout de bon, Dieu me pardonne! fit dédaigneusement Mme d'Ayala; voyons, monsieur, calmez-vous, reprenez vos sens.

Elle croisa les bras et eut l'air d'attendre qu'il recommençât l'entretien; mais il parut peu à peu oublier qu'il n'était point seul, et il se mit à siffler tout bas en promenant ses mains sur la flamme. La nouvelle mariée stupéfaite dit avec une colère concentrée : — Vous avez de singulières façons d'agir, monsieur! si nous n'avions pas fait ce soir une action fort sérieuse, je croirais que tout ceci est une indigne plaisanterie, que vous vous moquez de moi! Pourquoi me regardez-vous avec cet air étrange? avez-vous oublié que depuis une heure je suis votre femme, que vous êtes mon mari?...

— Oui, oui, répondit-il, d'une voix traînante et en reculant à l'autre coin de la cheminée, ma sœur m'a mené à l'église... J'ai dit oui au prêtre, je sais bien, je sais bien, nous sommes mariés....

Il avait alors un aspect réellement étrange; sa haute taille s'était courbée, il se faisait petit en serrant ses coudes contre ses genoux; son visage, immobile comme un masque de plâtre, roulait des yeux d'un gris clair dont le regard terne était plein de larmes; la pauvre créature tremblait craintive et soumise. Mme d'Ayala s'était levée : Cet homme est fou! s'écria-t-elle en sonnant à casser les cordons. Victor épouvanté se leva les mains étendues, alors elle eut peur de lui et se précipita hors de la chambre en appelant au secours. A ces cris les gens de la maison accoururent; M. Touchet, qui n'était pas encore couché, vint avec tout le monde. On trouva la nouvelle mariée pâle, hors d'elle-même, et Victor blotti dans un coin.

— Monsieur, dit Mme d'Ayala en allant droit au notaire et en désignant du doigt son mari, vous connaissez la famille d'Ayala, dites-moi qu'est-ce que cet homme?

— Eh! eh! c'est un *fada*, répondit le notaire en haussant les épaules; vous avez dû tout d'abord vous en apercevoir.

— Un *fada!* qu'est-ce qu'un *fada?*

— Ma foi, madame; c'est une pauvre créature, innocente comme l'enfant qui vient de naître et dont l'esprit n'a pas grandi avec le corps. Dans notre pays il y a beaucoup de familles affligées d'un tel malheur. Un *fada* n'est pas comme un fou, il ne fait mal à per-

sonne, il aime ceux qui le soignent, il leur obéit. Parfois on vient à bout de lui apprendre quelque chose. Victor sait lire; à la vérité il ne comprend pas ce qu'il lit; c'est comme un enfant de cinq ans. Il est doux, il est soigneux de sa personne, on peut le mener partout et le faire dîner à table, il ne vous rendra pas malheureuse.

Mme d'Ayala recula tremblante de colère et d'étonnement.

— Monsieur, dit-elle, vous auriez dû me donner ces renseignemens il y a trois mois.

— Ma foi! madame, quand vous m'avez dit que Victor était un homme d'esprit, j'ai cru que vous le vouliez ainsi.

— Oui, répliqua-t-elle sèchement, je n'ai que ce que j'ai voulu. Monsieur, je sais mon devoir; cet homme est mon mari, j'en prendrai soin; j'administrerai sa fortune, qu'il a sans doute abandonnée aux mains de sa sœur...

— Sa fortune! interrompit le notaire; mais il n'a rien, absolument rien; c'est Mme de Villejazet qui a eu l'héritage.

Mme d'Ayala devint pâle comme la mort, et tomba défaillante sur un fauteuil; mais cette faiblesse ne dura qu'un moment. Elle congédia tous les témoins de cette étrange scène, et faisant signe à Victor de la suivre, elle alla chez sa belle-sœur. Mme de Villejazet l'attendait et vint au-devant d'elle, comme pour braver l'explication.

— Madame, dit la jeune femme avec cet accent de fermeté froide qui lui était particulier, je pars cette nuit pour Paris; je vais assister au mariage de M. de La Vieville avec la sœur de Mme de Rambert. Victor vient avec moi; vous êtes la maîtresse de nous accompagner ou d'aller où bon vous semblera.

Mme d'Ayala regarda son mari, puis sa belle-sœur, en faisant un geste violent, et dit d'une voix brève :

— Je partirai demain, je partirai seule. J'ai été victime d'une trahison infame. Prenez garde, madame, si quelque jour je peux me venger!..... Mais que vous avais-je donc fait? Pourquoi me haïssez-vous? pourquoi m'avez-vous précipitée dans cet infernal guet-apens? Oh! quel compte vous aurez à rendre peut-être!...

Mme de Villejazet tira de son nécessaire la fatale lettre qui avait causé le départ et la mort de Vasconcellos, et la mettant sous les yeux de la nouvelle mariée, elle lui répondit :

— De quoi voulez-vous donc vous venger? Vous aviez rompu mon mariage, madame, j'ai fait le vôtre. Nous sommes quittes!

H. Arnaud.
(Mme Charles Reybaud.)

MÉMOIRES

D'UN TOURISTE.[1]

Les rives de la Saône, à deux lieues au-dessus de Lyon, sont pittoresques, singulières, fort agréables. Elles me rappellent les plus jolies collines d'Italie, celles de Dezinsano, immortalisées par la bataille que Napoléon osa y livrer au maréchal Wurmser, contre l'avis de tous les généraux savans de son armée. Sur ces collines de la Saône, les *canus* de Lyon ont bâti des maisons de plaisance, ridicules comme les idées qu'ils ont de la beauté. Dans tous les genres ils en sont restés au grand goût du siècle de Louis XV; mais la beauté naturelle du pays l'emporte sur tous les pavillons chinois dont on a prétendu l'embellir. Ce sont de jolis rochers couverts d'arbres qui, précipités, pour ainsi dire, dans le cours de la Saône, la forcent à des détours rapides.

Un négociant d'une belle figure sans expression, emphatique et chaud patriote, embarqué avec nous, nommait avec complaisance les maisons de campagne devant lesquelles nous passions : la *Sauvagère*, la *Mignonne*, la *Jolivette*, la *Tour de la belle Allemande*, la *Petite Claire*, la *Paisible*, etc.

C'est, je pense, dans les environs de ce pays-ci, qui probablement s'appelle Neuville, que la femme que je respecte le plus au monde avait un petit domaine. Elle comptait y passer tranquillement le reste de ses jours, quand la révolution appela aux affaires tous les hommes capables, et les ministres comme Rolland remplacèrent les ministres comme M. de Calonne.

J'ai passé deux heures fort agréables, et pourquoi rougir et ne pas dire le

(1) Le fragment qu'on va lire est tiré d'un ouvrage que doit bientôt publier l'auteur de *Rouge et Noir*. Les mœurs et les paysages de la France sont décrits avec une rare finesse dans ce livre, qui formera un digne pendant aux *Promenades dans Rome*, et qui, pour certains lecteurs, aura un attrait de plus. Dans l'un et l'autre de ces récits, l'observation spirituelle ou profonde du voyageur est interprétée par une forme souple, mordante et concise. Les *Mémoires d'un Touriste* paraîtront à la librairie Dupont, rue Vivienne.

mot? deux heures délicieuses dans les chemins et sentiers le long de la Saône; j'étais absorbé dans la contemplation des temps héroïques où Mme Rolland a vécu. Nous étions alors aussi grands que les premiers Romains. En allant à la mort, elle embrassa tous les prisonniers de sa chambrée qui étaient devenus ses amis; l'un d'eux, M. R..., qui me l'a raconté, fondait en larmes.

— Eh quoi! Reboul, lui dit-elle, vous pleurez, mon ami? quelle faiblesse! Pour elle, elle était animée, riante; le feu sacré brillait dans ses yeux

— Eh bien! mon ami, dit-elle à un autre prisonnier, je vais mourir pour la patrie et la liberté; n'est-ce pas ce que nous avons toujours demandé?

Il faudra du temps avant de revoir une telle ame! Après ce grand caractère sont venues les dames de l'empire, qui pleuraient dans leurs calèches au retour de Saint-Cloud, quand l'empereur avait trouvé leurs robes de mauvais goût; ensuite les dames de la restauration, qui allaient entendre la messe au Sacré-Cœur, pour faire leurs maris préfets; enfin les dames du juste-milieu, modèles de naturel et d'amabilité.

. . . . . .

Lyon est pavé de petites pierres pointues qui ont la forme d'une poire : il m'est absolument impossible de marcher là-dessus; j'ai l'air d'un goutteux.

Cette grande ville, la seconde de France, est bâtie au confluent de la Saône et du Rhône, dont le cours forme comme un Y majuscule.

Les Allobroges ayant chassé de Vienne une partie des citoyens romains qui l'habitaient, le sénat ordonne au proconsul Munatius Plancus de leur bâtir une ville; celui-ci les établit au village de Lugdunum, situé près des confluens du Rhône et de la Saône, sur le penchant d'une colline qui borde la Saône au couchant. C'est sur cette belle colline de Fourvières qu'était bâti le palais d'Auguste, qui fit Lyon colonie militaire.

Lorsque la peur a cessé de régner exclusivement dans le monde, Lyon, comme toutes les villes, est descendu dans la plaine, mais voici le mal : les Lyonnais modernes, au lieu de bâtir leur ville sur le penchant de la colline de la Croix-Rousse qui sépare les deux rivières en Y, l'ont bâtie trois cents toises plus loin, dans la petite plaine basse et marécageuse, qui se rencontre presque toujours au confluent de deux grandes rivières. De là vient que Lyon est le pays de *la boue noire* et des brouillards épais, cent fois plus que Paris, dont le centre pourtant est bâti dans une île, et qui se trouve plus avancé vers le nord de quatre degrés.

A sept lieues de Lyon, Vienne occupe une position charmante sur le Rhône, et on la croirait de deux degrés plus au midi. A Lyon, le brouillard règne deux fois la semaine pendant six mois : alors tout paraît noir; on n'y voit pas à dix pas de soi au fond de ces rues étroites formées par des maisons de sept étages. Il faut voir la tournure et le costume *canu* des gens qui se démènent dans cette brume fétide; c'est au point que j'accueille l'odeur du charbon de terre comme un parfum agréable.

. . . . . .

Mon devoir m'a conduit à Saint-Jean, la cathédrale de Lyon commencée à la fin du XIIe siècle et terminée par Louis XI. Je n'y ai trouvé de remarquable que la piété des fidèles. C'est un gothique mêlé de *roman*, car il faut observer que les souvenirs de Rome ne périrent jamais entièrement dans le midi de la France, et, pour l'architecture, ce midi commence à Lyon. Les bas-reliefs de la façade de Saint-Jean m'ont rappelé ceux de Notre-Dame de Paris; les guerriers sont revêtus de cottes de mailles.

Il faut chercher dans la chapelle de Bourbon des tours de force en sculpture. Ce sont des chardons ciselés avec une patience plus admirable pour le bourgeois que le génie de Michel-Ange. Le vulgaire ne trouve rien dans son cœur qui réponde au génie, et la *patience* est son mérite de tous les jours.

L'église de Saint-Nizier est du XIVe siècle; le portail, beaucoup plus moderne, est de la renaissance; il a été construit par Philibert de Lorme.

Parmi les dévots qui fréquentaient Saint-Nizier, on remarquait le comte Vida, homme simple, bon, absorbé dans la plus haute piété; chaque jour son valet de chambre mettait un mouchoir dans son habit, et le soir jamais le comte n'avait de mouchoir.

— Mais, monsieur, on vous vole vos mouchoirs, disait le valet de chambre.

— Non, mon ami, je les perds, répondait le comte, qui pour tout au monde n'aurait pas voulu penser mal du prochain.

Un matin le valet de chambre, impatienté, prend le parti de coudre le mouchoir de son maître à la poche. A peine le comte est-il à vingt pas de son hôtel, qu'il sent qu'on tiraille son habit.

— Laissez, laissez, mon ami, dit-il au voleur sans se retourner, aujourd'hui on l'a cousu. Et il court à l'église prier pour la conversion du voleur.

J'ai trouvé mes amis de Lyon dans le chagrin; ils viennent de perdre *René* (de Marseille), l'ame de toutes leurs parties de plaisir. Je l'ai connu; c'était peut-être le plus joli homme de France, le plus naturel, le plus gai : de l'esprit sans doute, mais point apprêté, coulant de source; une sorte d'esprit naïf et charmant, plutôt que brillant, et qui enchantait à la première vue. On ne pouvait pas ne point l'aimer : aussi était-il aimé, et de deux dames à la fois, dont huit jours avant le dernier il s'est débarrassé d'une façon officielle en quelque sorte.

Malgré ses quarante-huit ans sonnés, Mme Saint-Molaret fait encore *la pluie et le beau temps* dans la société d'une des plus grandes villes du midi.

A mon dernier voyage, elle montrait encore beaucoup de prétentions, et il faut avouer qu'elle avait une maison charmante : presque tous les jours de la musique, des dîners, des soupers, des parties sur l'eau. On ne peut lui refuser beaucoup d'en-train, et de cette sorte de gaieté qui n'est pas bien noble, mais qui se communique : de plus, Mme Saint-Molaret n'a jamais d'humeur, et l'on peut dire qu'elle serait fort aimable si elle ne songeait pas toujours à être aimée.

Mais être aimée! Même, sans parler de l'âge, une femme qui a 60,000 livres de rente! cela se voit-il en 1838? Le pauvre René n'eut pas le courage de résister à cette vie joyeuse et toute de fêtes, lui qui n'avait pour toute fortune qu'une chétive pension de 1200 francs mal payée par son père, et une place de commis dans une maison de commerce.

Il régnait donc sur le cœur de Mme Saint-Molaret, lorsque cette vénérable douairière eut l'imprudence de céder aux vœux de son gros mari, et prit chez elle Mlle Hortense Sessins. C'est la nièce du bonhomme, belle comme le jour; elle a des yeux noirs, incroyables d'expression noble, mais si pauvre, que malgré ses vingt ans et sa rare beauté, elle ne trouvait point de mari. L'oncle avare pensa qu'à N*** il pourrait la marier sans dot.

Tous les soirs, à onze heures, René quittait le salon de Mme Saint-Molaret. Il sortait par la porte cochère de l'hôtel, qui se refermait sur lui à grand bruit; mais cet hôtel avait un jardin et ce jardin un mur. René montait sur ce mur, descendait dans le jardin, se cachait dans un grand arbre, et attendait que, sur le minuit, une petite lumière parût à la fenêtre de Mlle Hortense. Bientôt on lui tendait une échelle de corde, et ce n'était qu'au petit jour qu'il repassait le mur du jardin. Ses amis soupçonnaient son bonheur, mais ne trouvaient pas qu'il en eût l'air assez enchanté. Il lui arriva même de dire une fois que Mlle Sessins n'était qu'une petite comédienne.

Or, une nuit, tandis que René était caché dans son arbre, il voit tout à coup la tête d'un homme paraître au-dessus du mur du jardin; son arbre n'était qu'à six pas du mur. Cette tête tourne de tous les côtés et a l'air d'examiner fort attentivement ce qui se passe.

Cet homme est un rival, pensait René; il le voit s'élever sur ses poignets, se mettre à cheval sur le mur, et enfin se pendre à une corde et sauter dans le jardin. Tandis que, dans la nuit sombre, René cherche à reconnaître si cet homme est de sa connaissance, un second saute du mur dans le jardin, et ensuite un troisième. C'étaient des voleurs qui se mettent à dévaliser un pavillon où Mme Saint-Molaret faisait quelquefois de la musique. Il s'y trouvait une pendule, des flambeaux d'argent et quelques meubles.

René se garda bien de troubler les voleurs; le lendemain on lui aurait dit. « Mais que faisiez-vous là? »

Le vol de la pendule, arrivée de Paris depuis huit jours seulement, piqua si fort Mme Saint-Molaret, qu'elle promit vingt louis à un homme de la police de Lyon, s'il faisait prendre les voleurs. On les eut bientôt : mais Mme Saint-Molaret fut obligée de paraître à la cour d'assises, ce qui ne lui déplut pas. Elle y arriva chargée de tous ses atours; et son mari étant occupé, elle ne manqua pas de se faire donner le bras par le beau René, partie de ses atours.

Un des voleurs ne manquait pas d'esprit. Piqué d'honneur par la gloire de Lacenaire, alors récente, et voyant que, faute de preuves directes, il ne serait pas condamné, il se mit à entreprendre Mme Saint-Molaret en pleine

audience, et à la tourner en ridicule. Il fit naître des transports de bonheur parmi les femmes présentes en grand nombre. Après avoir bien des fois excité un rire fou aux dépens de la dame, il parla des beaux garçons qui, parmi tous les genres de travaux que la société présente à l'activité de la jeunesse, savent choisir ceux qui sont les moins pénibles, *du moins en apparence.*

— Vous êtes trop éloquent et un peu trop impudent, dit tout à coup René d'un grand sang-froid. Vous irez aux galères, et c'est moi qui vais avoir l'honneur de mettre en cage un oiseau si plaisant. Messieurs, dit-il en se tournant vers les juges, j'ai vu ces gens commettre le vol; monsieur a sauté le premier dans le jardin, etc., etc. René raconte toutes les circonstances; les voleurs sont attérés et lui adressent des injures.

Mais peu à peu Mme Saint-Molaret, enchantée d'abord, comprend que ce n'était pas pour elle que René était caché dans un arbre; elle lui adresse des reproches, d'abord à voix basse, mais bientôt tous les voisins sont dans la confidence. Il y a scène publique. René, d'un air fort poli et sans s'émouvoir le moins du monde, reconduit la dame à sa voiture, et oncques depuis n'a revu son hôtel ni prononcé son nom.

Ce pauvre garçon commençait à respirer et on le voyait plus gai que jamais; mais quelques jours après, il est mort d'une petite fièvre.

Voici des détails de ménage; mais, je le crains, je vais passer pour un monstre.

Les mauvais sujets, amis de René, m'ont dit que M. R....., négociant de Lyon, *passe* 200 francs par mois à sa femme pour les dépenses du ménage. Cette somme est payable le 15 du mois : quand la femme, d'ailleurs fort aimée de son mari, a besoin de son argent le 1er, elle lui paie un escompte de un pour cent, et ne reçoit que 198 francs. Ces messieurs ont l'infamie d'ajouter que ce négociant a nombre d'imitateurs, mais je n'ai garde de le croire.

M. S***, Anglais, homme d'esprit, qui était présent (nous étions quinze à souper, tous étrangers à Lyon), dit qu'il ne trouve rien d'étonnant à cela. M. Tompkins, riche fournisseur de l'armée anglaise, se détermina tout à coup, l'an passé, à faire un cadeau de 20,000 livres sterling (500,000 francs) à son neveu, qui commençait une belle entreprise. Tompkins compte à ce neveu quinze ou vingt lettres de change acceptées par de bonnes maisons et payables à trois mois de date.

Tout en le remerciant, le neveu lui dit que de l'argent comptant lui ferait faire une bien meilleure figure auprès de ses associés.

— Eh bien! reprend l'oncle, je puis vous escompter toutes ces traites au taux fort modéré de un pour cent. Et Tompkins reprend gravement les traites, et donne en échange, à son neveu, un bon de 495,000 francs sur son banquier.

M. S*** me demande quel est le moyen, pour un étranger, de connaître la France.

— Je n'en vois qu'un seul assez peu agréable, lui dis-je; il faut passer six ou huit mois dans une ville de province peu accoutumée à voir des étrangers. Et, ce qui est plus difficile pour un Anglais, il faut être ouvert, *bon enfant*, et n'établir de lutte d'amour-propre avec personne. Si vous voulez connaître la France moderne et civilisée, la France des machines à vapeur, placez votre tente au nord de la ligne de Besançon à Nantes; si c'est la France originale et spirituelle, la France de Montaigne que vous vouliez voir, allez au midi de cette ligne.

Je ne vous défends pas de venir tous les deux mois respirer à Paris pendant huit jours; mais ne manquez pas, au retour, de dire à vos amis provinciaux que vous préférez de beaucoup à Paris la ville de.... (que vous avez choisie). Ajoutez que vous n'allez à Paris que pour affaires.

En arrivant dans cette petite ville, vous serez fort indisposé et choisirez le médecin le plus beau parleur : le sublime serait d'avoir un procès avec quelqu'un.

Songez que ce que les sots méprisent sous le nom de *commérage* est au contraire la seule histoire qui, dans ce siècle d'affectation, peigne bien un pays. Vous trouverez toutes ces petites villes de dix mille ames, surtout dans les pays pauvres, animées d'une grande haine contre le sous-préfet. Les gens que ce fonctionnaire invite aux deux bals qu'il donne chaque année, méprisent fort les autres, qui les appellent *serviles*. Il n'y a bataille que tous les quatre ans, lors des élections.

Vous passeriez vingt ans à Paris, que vous ne connaîtriez pas la France : à Paris les bases de tous les récits sont *vagues*; jamais l'on n'est *absolument sûr d'aucun* fait (un peu délicat), d'aucune anecdote. Ce qui passe pour avéré pendant six mois est démenti le semestre suivant. On ne peut observer par soi-même que la chambre des députés et la bourse; tout le reste on l'apprend à travers le journal. Dans votre petite ville de dix mille ames au contraire, vous pouvez, si vous êtes adroit, acquérir une certitude *suffisante* à l'égard de la plupart des faits sur lesquels vous devez établir votre opinion. Comme vous aurez à *réussir*, ce qui n'est pas facile pour un étranger; comme vous aurez à dévorer vos nombreux désappointemens, et à ne pas vous fâcher contre les bruits absurdes qui courront sur votre compte, vous parviendrez à ne pas trop vous ennuyer. Vous pouvez choisir au midi Niort, Limoges, Brives, Le Puy, Tulles, Aurillac, Auch, Montauban, ou bien au nord, Amiens, Saint-Quentin, Arras, Rennes, Langres, Nancy, Metz, Verdun.

La grande difficulté, c'est de trouver un prétexte plausible au séjour. Beaucoup d'Anglais s'étaient fixés à Avranches par amour pour la pêche.

Un remords me prend, j'oserai dire ce qui suit : c'est une des histoires du pauvre René. Il y avait à M...., vers 1827, un apothicaire qui fit des spéculations heureuses sur les drogues, devint riche en six mois, et se montra plus fat qu'il n'est permis de l'être, même dans le midi. Il ne marchait plus dans la rue qu'en se donnant toutes les graces d'un tambour-major. Une belle nuit,

six de ses amis (les amis d'un homme sont toujours les plus indignés de sa fortune; voyez les gens qui lisent le journal après une promotion), six amis donc pénètrent à deux heures du matin dans la boutique de l'apothicaire, de là ils montent à sa chambre, l'éveillent, l'attachent, le bâillonnent, le portent dans sa boutique, là dansent autour de lui en réjouissance de sa fortune, et finissent, je ne sais si j'oserai le dire, par le prier d'accepter de chacun un remède d'eau tiède. En partant, ils promettent de recommencer s'il continue à faire le *fendant* dans la rue. Ce fait est parfaitement vrai; c'est la plaisanterie du midi.

Si j'avais quelque anecdote d'amour un peu touchante, comme celle que Bilon vient de raconter, je crois que je ne la placerais pas dans cet ouvrage; l'amour n'est plus à la mode en France, et les femmes n'obtiennent guère plus, en 1837, qu'une attention de politesse. Tout homme qui se marie autrement que par l'intermédiaire du notaire de sa famille, passe pour un sot, ou du moins pour un fou qu'il faut plaindre, et qui pourrait bien vous demander cent louis à emprunter quand il se réveillera de sa folie.

Le premier mérite du petit nombre d'anecdotes qui peuvent faire le saut du manuscrit dans l'imprimé, sera donc d'être *exactement vraies*, c'est annoncer qu'elles ne seront pas fort piquantes.

. . . . . .

Je ne veux pas entrer dans le sérieux du commerce; cependant je ne crois pas trop ennuyer le lecteur en montrant, en deux mots, comment Lyon déchoit depuis quelques années. Les négocians de cette ville avaient un moyen de prêter sur gages à 10 et 12 pour 100 l'argent que les particuliers leur confient (car on ne place pas dans la rente en province), et qui ne leur coûte, à eux, que 4 ou 5 pour 100. Ce moyen s'en va. Après la récolte des cocons à Turin, à Milan, à Parme, etc., ceux des négocians d'Italie qui manquaient de fonds envoyaient leurs soies non travaillées à Lyon, et les y mettaient en dépôt comme gage des sommes qu'ils recevaient en retour. L'intérêt qu'ils payaient, augmenté des droits de magasinage, de la provision, et enfin de tout ce que doit supporter celui qui emprunte dans le commerce, s'élevait à 11 ou 12 pour 100.

Lorsque les négocians italiens virent l'émeute à Lyon, ils eurent peur pour leurs soies et demandèrent de l'argent à Londres; bientôt ils en trouvèrent même en Italie. On établit des *monti* qui reçoivent les soies en gage, et où l'on prête de l'argent à 6 pour 100 à qui apporte de la soie.

Tous les négocians du midi savent que le roi de Sardaigne, Charles-Albert, a ouvert deux emprunts depuis son avénement au trône. Le montant du second, dit *emprunt de Sainte-Hélène*, est en entier dans ses coffres, et servirait en cas d'exil. Un ministre des finances, qui se donne la peine de penser, a proposé au roi de prêter cet argent aux négocians ses sujets, qui donneraient des soies en nantissement.

Les Suisses, dont le bon sens rêve sans cesse au moyen de gagner des *écus*

neufs, se sont imposé des droits de douane fort modérés. Les Allemands, moins éclairés, et d'ailleurs encore infatués de leurs chaînes, ont pourtant un certain instinct de nationalité qui les a conduits à l'association pour les douanes; c'est encore un malheur pour les produits de Lyon.

Il faut que cette grande ville renonce peu à peu à fournir des étoffes de soie à l'étranger. La fausse direction commerciale essaiera-t-elle de lutter contre la nécessité? Non, par paresse, elle ne fera rien. Le gouvernement doit se borner à donner de l'occupation aux vieux ouvriers en soie qui manquent d'ouvrage, et à décourager les jeunes gens de seize ans qui, à Lyon, voudraient se faire ouvriers en soie.

Le journal de Lyon devrait expliquer, tous les quinze jours, comme quoi, dans tous les coins de l'Europe, on a l'insolence de fabriquer des soieries. Le *très beau* seul restera à Lyon, et encore à la condition de placer les ouvriers dans les villages environnans, hors de la portée de l'octroi, que l'Europe ne veut plus rembourser.

. . . . . .

Mon cousin C..... m'a mené à la maison commune. J'ai remarqué, sur sept à huit grandes tables, une foule de dessins fort bien exécutés, et représentant des coupes de pierre, des voûtes, des ponts, etc., etc.: tout cela est presque aussi bien que les dessins de l'École Polytechnique. Je demande d'où viennent ces dessins étonnans, on m'apprend qu'ils sortent de l'école des Frères ignorantins.

J'ai supposé d'abord qu'il y avait ici quelque ruse, mais le triomphe de ces messieurs est bien plus réel. Un négociant de Lyon, qui avait le même soupçon que moi, a demandé la copie d'un beau dessin représentant un des ponts suspendus que les frères Séguin viennent de construire sur le Rhône. Un enfant de quatorze ans, élève des Frères, a rendu, huit jours après, une copie magnifique, et le dessin original n'a été ni piqué ni calqué. Le fait est qu'il y a ici un frère ignorantin qui enseigne la géométrie descriptive comme on peut le faire dans les meilleurs colléges de Paris.

Pour 6,600 fr., on a onze frères, qui enseignent onze cents enfans, par conséquent chaque enfant coûte 6 fr. à la ville, et encore souvent les frères fournissent l'encre, le papier, les plumes et les livres aux plus pauvres de ces enfans.

L'école d'enseignement mutuel ne saurait lutter contre la passion qui anime les Frères, ni à plus forte raison contre les ressources financières qui les soutiennent. Je crois que chaque enfant de l'école mutuelle coûte 25 fr. à la ville. Au reste, il est fort difficile de savoir la vérité sur ces choses-là, et ce n'est point un voyageur, qui passe huit jours dans un pays et qui n'a pas la mine grave, qui peut se flatter d'arriver à ces profonds mystères. Tout ce qui est noble, tout ce qui est dévot, tout ce qui est enthousiaste des journées de juillet, tout ce qui en a peur, ne parlent des *frères* qu'avec passion.

J'ai trouvé toutes les femmes de Lyon, même celles des négocians les plus

libéraux, ennemies passionnées des écoles d'enseignement mutuel. Rien de plus simple, ces dames vont à confesse.

Remarquez que, depuis 1830, toutes les jeunes filles de France, à l'exception des environs de Paris, sont élevées dans des couvens de religieuses. Ici je voudrais bien trouver une expression qui pût rendre ma pensée et ne fût pas odieuse et peu polie; mais enfin ces couvens sont animés du plus violent fanatisme contre *la liberté de la presse*. Sans doute leur chef invisible voit que c'est l'ancre unique à laquelle tiennent toutes nos libertés. La première question que l'on fait à une femme, dans un *certain tribunal*, est celle-ci : Quelles sont les opinions de votre mari? On ajoute : Il faut pourtant bien qu'il se convertisse, et votre devoir est de tout employer pour hâter cet heureux moment. Avez-vous des gravures chez vous? Que représentent-elles? Avez-vous le portrait du roi?.. Songez aux droits sacrés des princes... (Je supprime deux pages.) A Marseille, les questions sont bien autrement *incisives*.

Une simple religieuse, Mme Per... qui, depuis 1806, s'occupait de l'éducation des jeunes filles, et qui possédait pour toute fortune un mobilier dont la valeur pouvait bien s'élever à 20 louis, a dépensé, depuis 1815, 400,000 fr.

Mme Per... a étonné la ville qu'elle habite par la construction d'un couvent fort considérable, destiné à l'éducation des jeunes filles. Lorsqu'elle commença à creuser les fondations, elle avait en caisse 60,000 fr. Ses amis furent effrayés, les conseils prudens lui arrivaient de toutes parts; en effet, les fondations ne furent pas arrivées à la hauteur du sol que les 60,000 fr. étaient dépensés. Mme Per... calcula qu'elle avait eu mille élèves. Elle écrivit une circulaire touchante par laquelle elle demandait 50 fr. au mari de chacune de ses élèves. En fort peu de jours cette circulaire lui valut 35,000 fr. Je n'ai pas besoin de dire que le couvent est achevé et magnifique. On m'assure que plusieurs départemens du midi possèdent un grand nombre de couvens payés par la même bourse, et qui font l'éducation des mères de familles de 1850.

Les hommes de cette époque, ne trouvant pas de conversation raisonnable avec leurs femmes, iront au club, ou choisiront une compagne dans le cercle de quarante lieues de diamètre qui environne Paris. Que penseront-ils des questions que l'on fait à leurs femmes, en certain lieu? Ainsi, se diront-ils, toutes mes petites faiblesses sont données en spectacle à un homme souvent jeune et que je rencontre dans la société!

On dit que le principe de cette éducation, donnée par des religieuses en 1837, est de ne souffrir jamais *d'amitié intime*, soit entre élèves, soit de maîtresse à élève.

Les jeunes filles ne doivent jamais être seules (la tête fermente), ou être deux (on peut faire des confidences). On s'arrange pour qu'elles se trouvent toujours trois ensemble.

On va plus loin; une élève est toujours obligée de raconter ce qu'a pu lui dire son amie intime, dès que Mme la directrice le lui demande. On craint la

confiance qu'une élève pourrait avoir dans une autre, et l'amitié passionnée qui peut-être en serait la suite.

On veut, *avant tout*, qu'il n'y ait jamais *d'émotion vive*. On les combat par la défiance.

Qu'on juge du ravage que doit faire le premier serrement de main d'un jeune homme; et d'ailleurs c'est empoisonner les joies de la *pension*, les plus douces de la vie; c'est priver de tout bonheur les pauvres jeunes filles qui meurent avant dix-huit ans; c'est risquer de rendre méchantes pour la vie celles qui survivent. Si à seize ans on ne voit qu'une *espionne* dans une amie intime, quelle sécheresse d'ame n'aura-t-on pas à vingt-cinq, lorsqu'on aura éprouvé de véritables trahisons!

Le réseau des établissemens du *Sacré-Cœur* qui couvre la France est organisé avec une sagesse et un ordre admirables. Une religieuse commet-elle une faute, elle passe dans un couvent à cinquante lieues du premier, et tout est couvert par un silence complet.

L'histoire des établissemens religieux en France, de 1830 à 1837, serait belle, mais difficile à écrire. Les personnes qui agissent se sentent en présence du grand ennemi de la religion catholique : *la publicité*, lequel amène après soi cet autre monstre : *l'examen personnel*. Aucune opération ne laisse de traces. Cette nouvelle *Gallia christiana* aurait de beaux traits à citer : cet homme du département du Var qui donne sa fortune entière, 700,000 fr., à la religion.

. . . . . .

Je ne connais qu'une chose que l'on fasse très bien à Lyon, on y mange admirablement, et, selon moi, mieux qu'à Paris. Les légumes surtout y sont divinement apprêtés. A Londres, j'ai appris que l'on cultive vingt-deux espèces de pommes de terre; à Lyon, j'ai vu vingt-deux manières différentes de les apprêter, et douze au moins de ces manières sont inconnues à Paris.

A l'un de mes voyages, M. Robert, de Milan, négociant, ancien officier, homme de cœur et d'esprit, acquit des droits à ma reconnaissance, en me présentant à une société de gens qui savaient dîner. Ces messieurs, au nombre de dix ou douze, se donnaient à dîner quatre jours de la semaine, chacun à son tour. Celui qui manquait au dîner payait une amende de douze bouteilles de vin de Bourgogne. Ces messieurs avaient des cuisinières et non des cuisiniers. A ces dîners, point de politique passionnée, point de littérature, aucune prétention à montrer de l'esprit; l'unique affaire était de bien dîner. Un plat était-il excellent, on gardait un silence religieux en s'en occupant. Du reste, chaque plat était jugé sévèrement, et sans complaisance aucune pour le maître de la maison. Dans les grandes occasions, on faisait venir la cuisinière pour recevoir les complimens, qui souvent n'étaient pas unanimes. J'ai vu, spectacle touchant, une de ces filles, grosse Maritorne de quarante ans, pleurer de joie à l'occasion d'un canard aux olives; soyez convaincus qu'à Paris nous ne connaissons que la copie de ce plat-là.

Un tel dîner, où tout doit être parfait, n'est pas une petite affaire pour

celui qui le donne, il faut être en course dès l'avant-veille; mais aussi rien ne peut donner l'idée d'un tel repas. Ces messieurs, la plupart riches négocians, font fort bien une promenade de quatre-vingts lieues pour aller acheter sur les lieux tel vin célèbre. J'ai appris les noms de trente sortes de vins de Bourgogne, le *vin aristocratique par excellence*, comme disait l'excellent Jacquemont. Ce qu'il y a d'admirable dans ces dîners, c'est qu'une heure après on a la tête aussi fraîche que le matin, après avoir pris une tasse de chocolat.

Lyon abonde en poisson, en gibier de toute espèce, en vins de Bourgogne; avec de l'argent, comme partout, on y a des vins de Bordeaux excellens, et enfin Lyon a des légumes qui réellement n'ont que le nom de commun avec ceux que l'on ose nous servir à Paris.

M. Robert, ancien capitaine de 1796, en Italie, ne savait pas seulement faire fortune, il inventait des idées plaisantes; par exemple, en me présentant à ces hommes admirables qui savent si bien vivre au milieu de la morosité actuelle, il me donna un rôle sans m'en avoir prévenu, et sut si bien mentir sur mon compte, que, malgré mon ignorance, je ne déplus pas trop, et je m'amusai comme un fou en soutenant ces mensonges. Il fallait vaincre ou périr.

Plusieurs fois j'eus l'honneur d'être invité. Je dois à ces messieurs de pouvoir louer quelque chose sans restriction.

En général, après dîner on allait voir jouer aux boules aux Brotteaux; nous longions le quai Saint-Clair. Puisque je nomme ce quai, il faut que je le loue. Le Rhône, fier, rapide, majestueux, peut être large comme deux fois la Seine au Pont-Neuf, mais il a une toute autre tournure. Une ligne de belles maisons à cinq ou six étages, exposées au levant, mais par malheur bâties sous Louis XV, borde la rive gauche du fleuve, en laissant toutefois un quai magnifique et garni en beaucoup d'endroits de deux rangées d'arbres; l'autre rive, du côté du Dauphiné, n'a jusqu'ici que quelques petites maisons fort basses, et dont les jardins sont bordés par de grands peupliers d'Italie, arbre sans physionomie. Ces maisons et ces arbres ne gâtent point trop la vue. Au-delà on aperçoit une plaine peu fertile, plus loin les sommets des montagnes du Dauphiné, et à quarante lieues, sur la gauche, un petit *trapèze* couvert de neige : c'est le Mont-Blanc. On peut juger de la pureté de l'air qu'on respire dans ces maisons, qui ont la vue du Mont-Blanc! On est tout-à-fait à la campagne, et pourtant au centre de Lyon.

Cette vue du quai Saint-Clair est assurément vaste et imposante. Les trottoirs garnis d'arbres, qui courent le long du Rhône, ont une lieue d'étendue. Pour trouver quelque chose à lui comparer, il faut songer à la vue que l'on a des maisons situées à Bordeaux, sur le quai de la Garonne et dans les environs des allées d'arbres qui ont succédé au château Trompette. Le Rhône est un fleuve trop sauvage pour avoir des bateaux. La Garonne a des vaisseaux arrivant tous les jours de Chine ou d'Amérique avec la marée; et d'ailleurs, à une lieue par-delà la rivière, on aperçoit une colline admirable et couverte

d'arbres, dont plusieurs sont fort grands. Nous avons passé en nous promenant devant un petit hôtel, situé sur les bords du Rhône, près de la barrière par laquelle on sort pour aller à Genève.

— Ah! c'est la maison de la pauvre madame Girer de Loche, a dit un de ces messieurs. Curiosité de ma part en remarquant l'air attendri de celui qui parlait; questions : voici la longue réponse :

Mme de Loche était une jeune veuve, riche, jolie, aimable. Elle avait perdu à dix-neuf ans un mari qu'elle avait épousé par amour. Elle en avait vingt-cinq et résistait depuis six ans à tous les hommages, lorsqu'elle alla passer l'automne au fameux château d'Uriage, près de Grenoble.

Au retour, elle quitta son magnifique logement rue Lafont, pour venir dans ce petit hôtel, dans un quartier éloigné, et encore elle ne le loua pas tout entier. Elle ne prit que le premier étage. Un mois après, un jeune Grenoblois, qui avait un procès à suivre à Lyon, cherchait un logement à bon marché, et s'accommoda du deuxième étage de la maison dont le premier était occupé par la belle veuve. Il allait souvent à Grenoble : il revint d'un de ces voyages avec deux ou trois domestiques, qui appartenaient, disait-il, à sa mère, et qui avaient l'air fort gauche.

C'étaient des maçons qui, en trois jours qu'ils passèrent à Lyon dans l'appartement du jeune homme, lui firent un escalier commode, masqué par une armoire, et à l'aide duquel il pouvait descendre incognito chez madame Girer. On remarqua que, par une bizarrerie non expliquée, le jeune Dauphinois loua toute la diligence pour ces trois domestiques de sa mère, et les accompagna jusqu'en Dauphiné; il ne revint que le lendemain. Le procès prétendu dura long-temps; ensuite le jeune homme trouva des prétextes pour rester à Lyon. Il prit le goût de la pêche, et pêchait souvent dans le Rhône sous les fenêtres de la maison qu'il habitait.

Pendant les cinq premières années qu'a duré cette intrigue, jamais elle ne fut soupçonnée. La dame était devenue plus jolie, mais en même temps fort dévote; puis elle s'était plainte de sa santé, et vivait beaucoup chez elle. Le monsieur allait présenter ses devoirs à cette belle voisine une fois tous les ans, vers Noël. Lui-même passait pour dévot.

Cependant la dernière année, qui était la sixième de ce genre de vie, on commença à soupçonnner qu'il pouvait bien y avoir quelque intelligence entre les deux voisins; on prétendit, dans la maison, que la dame écrivait souvent au jeune Dauphinois : lui, si rangé autrefois, ne rentrait plus le soir qu'à des heures indues. Vers l'automne, il partit pour Grenoble, comme à l'ordinaire; mais il ne revint plus, et on apprit qu'il s'était marié. Il avait même épousé la fille d'un riche juif, qui avait un nom si ridicule, que je n'ose le répéter.

La dame fit venir des ouvriers de Valence qui exécutèrent de grands changemens dans son appartement. Elle avait l'air fort malade. Elle se fit conseiller l'air du midi, et s'embarqua sur le bateau à vapeur, puis s'établit à la Ciotat; mais un mois environ après son arrivée dans cette petite ville, on

la trouva asphyxiée dans sa chambre. Elle avait brûlé son passeport et démarqué son linge.

La justice fit interroger les ouvriers de Valence : ils déclarèrent que la dame les avait employés à détruire un escalier qui montait au second étage de la maison qu'elle habitait, et devant laquelle nous venions de passer.

. . . . . .

Une chose m'attriste toujours dans les rues de Lyon, c'est la vue de ces malheureux ouvriers en soie; ils se marient en comptant sur des salaires qui tous les cinq ou six ans manquent tout à coup. Alors ils chantent dans les rues; c'est une manière honnête de demander l'aumône. Ce genre de pauvres dont j'ai pitié me gâte absolument *la tombée de la nuit,* le moment le plus poétique de la journée; c'est l'heure à laquelle leur nombre redouble dans les rues. En 1828 et 29, je vis les ouvriers de Lyon aussi bien vêtus que nous, ils ne travaillaient que trois jours par semaine, et passaient gaiement leur temps dans les jeux de boules et les cafés des Broteaux.

Un gouvernement courageux pourrait exiger du clergé de Lyon de ne pas pousser les ouvriers au mariage. On agit dans le sens contraire, on ne prêche autre chose au tribunal de la pénitence.

Ces ouvriers de Lyon fabriquent des étoffes admirables d'éclat et de fraîcheur, dans la chambre qu'ils habitent, entourés de toute leur pauvre famille. Toute la journée le plus jeune associé des maisons de soierie de Lyon court de chambre en chambre (on compte quinze mille de ces ateliers), et paie ces ouvriers selon le degré d'avancement de leur ouvrage; ce faisant, cet associé gagne 6,000 francs par an. Lui, sa femme et ses enfans en mangent 5,000, et ils mettent de côté 1,000 francs, qui, après quarante ans de travail, deviennent 100,000. Alors le père de famille se retire dans quelque maison de campagne, à quatre ou cinq lieues de sa patrie. Mais si au milieu de cette vie si tranquille il survient une émeute, le Lyonnais se bat comme un lion. Cette vie douce, prudente, égale, sans nouveauté aucune, qui me ferait mourir infailliblement au bout *d'une couple d'années,* enchante le Lyonnais. Il est amoureux de sa ville. Il parle avec enthousiasme de tout ce qu'on y voit. C'est ainsi que l'on vient de me conduire à une merveille; c'est une salle située quai Saint-Clair, et où six cents personnes boivent de la bière ensemble tous les dimanches.

Sur la rive gauche du Rhône, Lyon avait en Dauphiné un petit faubourg qui s'appelle la Guillotière, et qui est devenu depuis peu une ville de vingt-quatre mille habitans. Par malheur le Rhône tend à quitter Lyon et à se jeter sur la Guillotière. Il est question depuis vingt ans de faire une digue formidable, mais jusqu'ici on n'a pas réussi; sous la restauration, les jésuites s'étaient emparés de la direction de cette digue. Ces messieurs étaient arrivés à cette affaire comme dirigeant celles de l'hôpital qui a des biens sur l'une et l'autre rive du Rhône. Mais la difficulté dépend de la nature, et l'intrigue n'y peut rien : la digue est à faire. On raconte des menées curieuses, mais qui

prendraient six pages. Au reste, on m'a dit tant de choses contradictoires et singulières sur l'histoire de la digue du Rhône, que j'aime mieux ne rien spécifier.

La Guillotière s'appuie à de grandes fortifications élevées sur la rive gauche du Rhône vis-à-vis la Croix-Rousse, et la bravoure reconnue des habitans rendrait ce faubourg imprenable, si jamais le roi de Sardaigne venait l'assiéger.

On ne s'attendait guère
A voir le nom du roi venir en cette affaire.

Mais croirait-on qu'il y a des gens à Lyon qui veulent faire de ce prince un épouvantail pour leurs concitoyens?

Le malheur de cette ville le voici : on se marie beaucoup trop à la légère. Le mariage au XIXe siècle est un luxe, et un grand luxe; il faut être fort riche pour se le permettre. Et puis quelle manie de créer des misérables! Car enfin le fils d'un bourgeois, d'un *monsieur*, comme on dit à Lyon, ne se fera jamais menuisier ou bottier. Tant que l'empereur a fait la guerre, on a pu se livrer sans grands inconvéniens à ce goût patriarcal d'avoir des enfans. Mais depuis 1815, donner un état à un jeune homme de seize ans n'est pas une petite affaire, et cet embarras des pères de famille peut fort bien devenir un embarras sérieux pour le gouvernement.

Le plus simple serait d'avoir des prêtres qui fissent un péché de cette manie d'appeler à l'existence des êtres auxquels on ne peut pas donner de pain; mais ces messieurs travaillent dans un sens absolument opposé.

Aux États-Unis on se marie imprudemment; mais le jeune Américain a toujours la ressource d'acheter cinquante arpens de forêt avec 250 francs, un esclave avec 2,000, des ustensiles de culture et des vivres pour six mois, moyennant 1,000 francs, et après cette petite dépense, lui, sa femme et leurs enfans peuvent aller cacher leur misère dans la forêt vierge qui borde leur pays et en fait toute la singularité. Il est vrai que le défricheur doit être charpentier, menuisier, boucher, et souvent, la première année de son établissement, lui et sa femme couchent à la belle étoile; mais il a la perspective infiniment probable de laisser une belle ferme à chacun de ses enfans.

Comparez à ce sort celui d'un malheureux jeune homme, fils d'un négociant de Lyon, fort pieux, sachant le latin, ayant lu Racine, accoutumé à porter un habit de drap fin, et qui, à vingt ans, à la mort de son père, se trouve lancé dans le monde avec l'habitude de ce que l'on appelle *les plaisirs* et huit cents livres de rente. Voilà où mène le mariage au XIXe siècle. En France, le paysan seul peut se marier; sous d'autres noms, il se trouve dans le cas du défricheur américain. Son petit garçon de sept ans gagne déjà quelque chose; c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'on le lui enlève pour lui apprendre à lire.

Mais ces idées sont désolantes.

C'est par une raison semblable que je ne parlerai pas des deux émeutes de 1831 et 1834. Il y eut des erreurs dans l'esprit des Lyonnais, mais ils firent preuve d'une bravoure surhumaine. On m'a prêté par grace spéciale un manuscrit de deux cents pages d'une petite écriture très fine; c'est une histoire jour par jour et fort détaillée des deux émeutes. Un jour elle paraîtra; tout ce qu'il m'est permis d'en dire, c'est qu'elle contredit à peu près tout ce qui a été publié jusqu'ici.

Lorsqu'on se trouve à Lyon avec un homme âgé, *il faut le mettre sur* le fameux siége de 1793. Si les alliés, ennemis de la France, avaient eu l'ombre de talent militaire, ils pouvaient de Toulon remonter le Rhône, et venir au secours des Lyonnais. Heureusement, à cette époque, les hommes de génie seuls savaient faire la guerre.

Après la prise de Lyon, on conduisait une cinquantaine de Lyonnais attachés par le bras, deux à deux, à la plaine des Brotteaux où on les fusillait. Tout en marchant, un de ces braves gens parvient à délier à moitié son bras droit lié au bras gauche de son compagnon d'infortune.

— Achevez de vous délier, dit-il à voix basse à celui-ci, et à la première rue que nous rencontrerons à droite ou à gauche, sauvons-nous à toutes jambes.

— Que dites-vous là? répond le compagnon indigné, vous allez me compromettre!

Ce mot peint le courage mouton de l'époque, et la petite quantité de présence d'esprit dans les dangers, qu'une civilisation étiolée avait laissée aux Français. Ce n'est point ainsi qu'on en agissait du temps de la Ligue . voir les naïfs et admirables journaux de Henri III et de Henri IV, on dirait un autre peuple.

Ce n'est point ainsi qu'il faudrait en agir si, par impossible, la terreur reparaissait en France. On doit se faire tuer en essayant de tuer l'homme qui vous arrête. Un jeune homme ne se laisserait plus enlever de chez lui et conduire en prison par deux vieux officiers municipaux. Chaque arrestation deviendrait une scène pathétique, les femmes s'en mêleraient; il y aurait des cris, etc., etc. La mode viendrait de faire sauter la cervelle à qui veut vous arrêter.

LA MASCARADE.

O Volupté divine, ô fille de la Grèce,
Née un jour dans le bois frais et mystérieux
Où l'homme s'endormit auprès de la déesse,
Qui, sur ton lit de fleurs, dans ta plus molle ivresse,
Quand tombent dénoués tes humides cheveux,
Lèves encor le front et regardes les cieux.

Volupté, pâle sœur de la mélancolie,
Qui laisses par instant trembler sous ton cil blond
Des larmes de cristal que le plaisir essuie,
Et souvent de soucis te couronnes le front,
Toi qui tiens dans tes mains le vin pur de la vie,
Et ne vides jamais la coupe jusqu'au fond.

Céleste Volupté, qu'étais-tu devenue
En ces jours de démence et de folles clameurs
Où l'orgie insensée encombrait chaque rue,
Quel asile sacré, quels marbres protecteurs,
Déesse, ont abrité ta belle gorge nue
Et ton front plein de charme, et tes grands yeux en pleurs?

C'est que jamais aussi de vivante mémoire
On n'avait vu torrent s'épandre à plus grands flots;
Jamais le vice impur à ces beaux jours éclos
Ne s'était au soleil mis avec plus de gloire,
Jamais sur les chemins, dans la nuit froide et noire,
Plus de gestes hardis et d'obscènes propos.

Écoutez, écoutez ces cris que rien ne lasse,
Ces étranges rumeurs, ces hurlemens dans l'air,
Ces houras à briser des poitrines de fer :
Frères, battez des mains, voici le char qui passe;
La trompe retentit comme pour une chasse,
Que mène dans la nuit le spectre de Weber.

O spectacle! ô misère! ô triste comédie!
Que sont tous ces haillons tissés de pourpre et d'or;
Ces fangeux oripeaux qui pendent sur le bord,
Et que la roue effleure? Hélas! que signifie
Cet ignoble manteau dont s'affuble la Vie,
Plus triste que le drap qui recouvre la Mort?

Les voilà tous, vêtus de toges purpurines,
Coiffés du diadême, et le fouet à la main!
Les voilà tout repus, qui sortent du festin,
Entraînant sur leurs pas, à travers les bruines,
Les filles de la rue, immondes héroïnes
D'un jour qui, Dieu merci! n'a pas de lendemain.

Voyez dans le brouillard fuir la troupe rapide;
La raillerie infâme et le scandale avide
Portent leurs doigts flétris sur la pure beauté,
Et souillent du venin de leur bouche livide
Tout ce qu'on a béni de tout temps et chanté
Sur cette froide terre où vit l'humanité.

Ce vieillard affublé de honteuses guenilles,
Qui se fait une croix avec ses deux béquilles,
C'est le pape de Rome, entouré de sa cour;
Voici des empereurs, hélas! voici des filles,
Qui livrent aux échos effrénés de ce jour,
En le prostituant, le nom sacré d'amour.

Et sur le plus haut point du charriot immense,
Frères, voyez encor, ô suprême démence!
Pâle, l'œil hébêté, le linceul sur le dos,
Laissant le vent d'hiver souffler dans ses vieux os :
Voilà l'horrible Mort qui sourit et balance
Sur tous les curieux le tranchant de sa faux.

O jeune homme hardi qui dans le grand vestiaire
Où tes avides mains fouillaient avec transport,
N'as pour déguisement su trouver qu'un suaire,
Et qui peux à ce point railler l'horrible Mort,
De quel nom t'appeler, fils aîné de Voltaire,
Ironique railleur, philosophe, esprit fort?

Où va ce charriot que le délire emporte?
Les chevaux, l'œil en feu, hennissent dans la nuit,
Partout sur son passage on l'accueille avec bruit,
La trompe l'accompagne et la flamme l'escorte,
Et l'Usure boiteuse en souriant le suit.
Où s'arrêtera-t-il enfin, à quelle porte?

Où vont ces chœurs grossiers de filles sans aveu?
Où vont tous ces pierrots sous leur calotte noire,
Ces insensés vêtus de robe dérisoire,
Qui toussent à plaisir et qui se font un jeu
De nos infirmités, et refusent d'y croire,
Et vont niant le mal comme s'il était dieu.

La flamme échevelée, et la trompe sonore,
Où vont-elles, Seigneur, à travers les brouillards?
Et ces exténués, sans souffle et sans regards,
Où vont-ils? Jeunes gens ce matin à l'aurore,
Ils s'inclinent ce soir ainsi que des vieillards.
Où vont-ils, où vont-ils, les coursiers de Lenore?

O toi qui sans trembler siéges au plus haut point,
Dans ton linceul, ô toi dont la vue inquiète
Semble chercher sans cesse à pourvoir à tout soin,
La station prochaine est-elle encor bien loin?
En quel splendide lieu finiront-ils la fête?
Or, voilà tout à coup que la troupe s'arrête.

Le compagnon vêtu du funèbre manteau,
Sans retard le premier quitte son empyrée,
Et d'une marche encor lente et mal assurée,
S'approche de la porte et lève le marteau;
Et la troupe, de vin et de joie enivrée,
Se rue ardente au fond du splendide tombeau.

Car c'est là, sous les murs du vaste mausolée,
Là que cent voix de cuivre entonnent leurs accords,
Que la confusion ardente, échevelée,
L'un sur l'autre à l'envi précipite les corps,
Et souffle sur la place une affreuse mêlée
Où, comme la vertu, la débauche a ses morts.

Nuits, lamentables nuits de joie et de démence!
Où cette flamme pure et les divins rayons
Que Dieu met dans les cœurs, pour nourrir l'espérance
Et pour alimenter le feu des passions,
De lubriques reflets enluminent les fronts
Où la vie, au hasard, sans profit se dépense!

O vous qui préférez, quand vous pouvez choisir,
Les honteuses sueurs de ces fêtes lascives
Au travail obstiné qui tente l'avenir,
Jeunes gens, de ces lieux ordinaires convives,
Fils de ce siècle impur, empressés de jouir,
Ne vous reste-t-il plus, hélas! de places vives

Par où l'ambition vous puisse mordre au cœur?
Toute source d'amour et de joie et de vie,
Sur vos lèvres déjà s'est-elle donc tarie?
Avez-vous épuisé le fiel de la douleur,
Et dans l'ombre, pieds nus et le front en sueur,
Suivi trente ans la Gloire ou la Philosophie?

Le destin s'est-il fait un jeu de vous briser?
Avez-vous au tombeau déjà mis vos familles?
Les beaux lys du printemps que Dieu faisait pousser
Sont-ils donc à jamais tombés sous les faucilles?
N'aimez-vous plus les fleurs, les chants, les jeunes filles?
Ne respirez-vous plus le ciel dans un baiser?

Que vous allez ainsi, sans haine ni colère,
Sur d'infames tréteaux souiller vos cheveux blonds,
Effeuiller sous le vent de ces tristes maisons
Vos nuits, vos belles nuits d'amour et de prière,
Et traîner dans le vin, la boue et la poussière,
Le lin encor si pur de vos illusions!

HENRI BLAZE.

SALON DE 1838.

M. Delacroix. — M. Gigoux.

PREMIER ARTICLE.

Pour qu'une œuvre d'art soit complète, il faut deux conditions : qu'elle satisfasse au goût des artistes et au goût de tout le monde. Or, l'art de notre temps est loin d'obtenir ce résultat. Au contraire, il est remarquable que le sentiment des vrais artistes et le sentiment du public sont aujourd'hui en dissidence. Ne serait-ce point que nous assistons à quelque enfantement d'un art nouveau? Le peuple, agité par la crise sociale, se trouve presque indifférent au mouvement poétique. A vrai dire, l'art n'a pas, dans la société actuelle, l'importance qui lui appartient. La préoccupation politique absorbe toutes les autres. La politique est l'élément vivace et dominateur de notre époque. Les masses ne s'intéresseront vraiment aux travaux de l'art que lorsqu'ils seront inspirés par les désirs et les besoins de la civilisation. Mais l'école française contemporaine, il faut bien en convenir, fait encore de l'art pour l'art. Vienne donc l'art pour la pensée.

Pourquoi, à certaines phases de l'histoire, les beaux-arts ont-ils excité de si profondes sympathies? C'est que l'art reposait alors sur une réalité populaire et générale. Ainsi, chez les Grecs, l'art était en quelque sorte une institution politique. Ainsi, au moyen-âge, les chrétiens portaient en triomphe les images de la Vierge et de Jésus. Ainsi, à la renaissance, l'art contribuant à l'œuvre révolutionnaire qui tourmentait tous les esprits, et surtout le peuple, c'est-à-dire à la transformation du spiritualisme exclusif, eut une

importance fondamentale et non contestée. Mais, depuis la renaissance, l'art devenu fragmentaire et individuel, s'est mis au service des privilégiés. Pour ne parler que de la France, l'art s'est fait grand seigneur sous Louis XIV, débauché sous Louis XV, bourgeois sous le roi-citoyen. Cependant la tendance qui doit amener un nouvel art auquel le peuple s'intéresse, s'est manifestée véritablement dans la peinture sévère de David le conventionnel. Mais David avait bien assez à faire de renouveler la substance et l'inspiration de l'art sans créer la forme du même coup. Dans ses tableaux d'histoire, Louis David a indiqué la direction philosophique et politique de l'art moderne. Il restait à rajeunir la forme, et telle fut l'œuvre de la révolution romantique, accomplie aujourd'hui. Nous avons vu, depuis quinze ans, les artistes, remués par l'inquiétude et le pressentiment, interroger toutes les pratiques et tenter toutes les expériences. Le 93 poétique est à sa fin, et il en sortira, comme de la révolution française, une féconde solution. De même qu'en politique il s'agit de concilier l'autorité et la liberté, la société et l'individu, de même, en matière d'art, il faut arriver à l'individualité de la forme, traduisant une inspiration sociale et commune à tous. Aujourd'hui la peinture ne réalise guère qu'un des deux termes du problème. C'est la raison de cette dissidence que nous signalions en commençant.

Quel est, en effet, le caractère de notre école contemporaine? Elle se divise en quatre ou cinq groupes différens, qui s'adressent aux artistes ou aux bourgeois, et non point à la foule. Il y a l'école *résurrectionniste* de M. Ingres, qui, à l'imitation des Allemands, cherche à restaurer le style du XVIe siècle ou même du XVe. Mais le passé ne se redresse point à la voix d'un homme, si puissante qu'elle soit. Les rares applaudissemens de quelques enthousiastes ne sauraient dispenser tout-à-fait de tenir à son époque par des liens solides et réels. L'école de M. Ingres aura servi à exhumer plusieurs élémens essentiels de l'art, qu'il importait de remettre au jour; mais il nous paraît qu'elle est destinée à une mission exceptionnelle et transitoire.

Deux autres écoles sont en possession de la faveur publique, ou plutôt de la faveur bourgeoise : l'école positive de M. Paul Delaroche, et l'école qu'on pourrait appeler *fashionable*, représentée par MM. Camille Roqueplan, Clément Boulanger, Eugène Dévéria, Decaisne, Winterhalter, Dedreux Dorcy, Lépaulle et Dubufe. L'école réaliste de M. Paul Delaroche est la plus nombreuse et la plus fêtée. Elle a rallié une partie des débris de l'ancienne école académique; elle trône en souveraine à l'Institut et se partage les commandes des travaux publics.

Mais au-dessus de ces conventions éphémères, il y a un groupe de peintres indépendans, qui poursuivent, chacun dans la voie de son originalité, la rénovation de l'art contemporain. Ceux-ci ne reconnaissent point de chef ni de système exclusif. Ils aiment Raphaël comme Rubens, et Rembrandt comme le Corrége. Ils acceptent toutes les faces de l'existence universelle et vont puiser aux sources éternelles de toute poésie, la nature et l'humanité.

Cette année, le succès du Salon est pour les peintres indépendans. La vieille école académique a disparu tout-à-fait. M. Ingres est absent. L'école réaliste est privée de son chef, M. Paul Delaroche. Quant à toutes ces grandes batailles qui se passent entre un cheval, deux ou trois armures de carton et quelques chapeaux empanachés, la critique n'a rien à y voir. Nous avons donc résolu d'examiner seulement les œuvres dont le caractère peut servir au développement de l'art français, laissant de côté la foule des imitations.

La plus belle peinture de l'exposition est la *Médée* de M. Eugène Delacroix. Médée, poursuivie, est sur le point de tuer ses deux fils. Elle serre convulsivement, entre sa taille et son bras, un de ces blonds enfans qui agite ses petits pieds. Accroupie derrière un rocher, elle écoute avec inquiétude, et tout à l'heure elle va user de son poignard. Ses cheveux flottent en désordre, et son œil lance des flammes. Il y a une fatalité terrible sur sa tête dressée comme une tête de serpent. La tournure de son corps exprime la rapidité du mouvement et le tumulte de son ame. Personne n'a, au même degré que M. Delacroix, cette fougue d'impression, si l'on peut ainsi parler. M. Delacroix saisit une image, juste au moment le plus dramatique et le plus passionné. Il la jette sur la toile, toute palpitante et sans qu'elle se refroidisse par les lenteurs de l'exécution. Ses compositions ont ainsi toute la vivacité d'une esquisse et toute la puissance d'une œuvre terminée.

Mais ce qui place surtout M. Delacroix au-dessus des peintres contemporains, c'est le sentiment de la couleur. Je dirais même volontiers que M. Delacroix est le seul coloriste de toute l'école française. Sans imiter Rubens ou Murillo, ou les Vénitiens, ces grands maîtres de la lumière, M. Delacroix est arrivé à une harmonie de nuances et à une puissance de ton merveilleuses. Le clair-obscur des chairs est fin et transparent comme les demi-teintes du Corrége. Les étoffes sont éclatantes comme celles du Véronèse, avec plus de souplesse et de douceur; et puis, c'est un air chaud qui caresse les formes et qui joue sur toute la toile. Il y a une aisance incomparable dans la touche et qui annonce un artiste habitué à la grande peinture. M. Delacroix a gagné encore plus de sûreté dans sa pratique depuis ses guirlandes de fresques à la chambre des députés, outre qu'il a fait là un chef-d'œuvre.

Une autre qualité qu'on a contestée quelquefois à l'auteur du *Massacre de Scio*, et qui se révèle puissamment dans la *Médée*, c'est le sentiment de la beauté, non pas de la beauté froide et immobile, mais de la beauté qui a sa source dans les agitations du cœur. Il y a peut-être une beauté mathématique et positive, résultant d'un certain rapport dans les proportions. c'est la beauté matérialiste. Mais ce magnétisme inexplicable qui vous attire et vous étourdit en faisant vibrer vos sentimens les plus intimes, cette beauté-là est familière à M. Delacroix; c'est la beauté idéale, dont les natures privilégiées portent le type en elles-mêmes. Elle réside plutôt dans le sujet que dans l'objet, pour employer la langue métaphysique des Allemands. Sans être réellement écrite dans la création qui nous charme, elle éveille au fond de

notre ame ces rêves mystérieux de l'infini par lesquels l'homme communique avec le surnaturel.

M. Delacroix a encore, au Salon, quelques petites toiles franchement peintes et d'une ardente couleur. La scène des *Convulsionnaires de Tanger* se prêtait bien à l'emportement dramatique de son talent. M. Delacroix aime l'Orient, et sa vive lumière, et ses riches costumes. Il peut y déployer à l'aise toutes les ressources de sa palette et les caprices de son imagination. L'Orient a déjà inspiré à M. Delacroix une de ses plus fines peintures, *les Femmes d'Alger,* qui sont maintenant au Luxembourg. *Le Kaïd* et l'*Intérieur d'une cour à Maroc* sont deux petites compositions très pittoresques et très bien disposées.

L'œuvre capitale du salon, et la plus remarquée après la *Médée* de M. Delacroix, est la *Cléopâtre* de M. Gigoux. C'est la même grande toile que le jury avait refusée l'an dernier. Cette fois, messieurs de l'Académie se sont résignés à l'admettre, en compensation de tous les papiers peints qu'ils exposent pour leur compte. Mais il semble que par pudeur ils aient voulu dissimuler l'injustice de leur précédent refus. Ils ont eu soin de faire placer cette belle composition sous un jour qui ne permet pas de la voir. La lumière glisse de travers et donne des reflets éblouissans, si bien que cette peinture colorée paraît terne et grise.

Il nous est pénible de revenir chaque année sur les iniquités du jury académique; mais la censure de l'Institut n'a pas craint de s'adresser même aux gloires les plus éclatantes de l'art contemporain; elle a forcé à la dignité de la retraite des artistes de premier ordre, comme MM. Decamps et Barye, qui ne veulent plus s'exposer désormais à de nouveaux refus. Le public seul y perdra. Il y a d'autres exclusions bien plus déplorables, quand elles portent sur des artistes dont le talent a besoin de publicité. Certains noms ont le privilége d'être constamment repoussés, sans examen, je suppose, et assurément sans raison. C'est un droit exorbitant attribué à ce tribunal exceptionnel, un droit de vie et de mort, exercé en dehors de tout contrôle par une douzaine de dictateurs obscurs et souvent malintentionnés.

Personne n'a compris la rigueur du jury appliquée au tableau de M. Gigoux. C'est une œuvre calme et consciencieuse, long-temps méditée et réussie en grand artiste. Après le *Léonard de Vinci*, exposé en 1836, M. Gigoux résolut d'entreprendre quelque autre immense composition. Mais auparavant, et comme une étude préparatoire, il avait besoin de voir l'Italie. Le Musée du Louvre ne lui suffisait plus. Il voulait remonter à la source de ces trésors. Il partit pour le pays de l'art; il visita Milan, Venise, Rome et Florence, Pise et le Campo-Santo. Il en a rapporté de magnifiques dessins d'après Benozzo Gozzoli, d'après André del Sarto, Raphaël et Michel-Ange, et des copies à l'huile de quelques éclatans morceaux des Vénitiens.

L'Italie a développé chez M. Gigoux des ressources inattendues. Le côté par où l'on pouvait attaquer l'auteur du *Léonard,* c'était une certaine pesan-

teur de touche, quelque raideur de dessin, un peu de monotonie dans la couleur, et l'aspect mat des chairs. Ces imperfections qui tenaient aux qualités opposées, c'est-à-dire à la fermeté du pinceau, à la gravité des lignes, à la solidité des teintes, ont disparu tout-à-fait dans l'*Antoine et Cléopâtre essayant des poisons sur leurs esclaves.*

Le lieu de la scène offre quelque analogie avec le portique du *Repas chez le Pharisien,* de Paul Véronèse. Plusieurs colonnes de granit s'élèvent de chaque côté au premier plan. Le milieu est occupé par un trône couvert de coussins et de tapis ondoyans. Antoine et Cléopâtre président à la *fête.* La reine d'Égypte, drapée d'étoffes à fleurs d'argent, le bras nonchalamment appuyé sur la cuisse de Marc-Antoine, regarde d'un air blasé l'agonie de deux belles esclaves empoisonnées. Les coins abaissés de sa bouche expriment l'insouciance; mais on sent sous la chair comme un petit frémissement intérieur, une titillation de plaisir. Antoine regarde sa voluptueuse maîtresse. Leur jeune fils avance sa tête curieuse par-dessus l'épaule d'Antoine. Et là, autour d'eux, il semble que tous les restes du monde païen expirant se soient donné rendez-vous; il semble que la civilisation romaine et la civilisation d'Orient s'embrassent pour la dernière fois et célèbrent leur double trépas. Voici des Grecs dégénérés, un peuple pâle, usé comme une vieille coquette, un peuple élégant, mais fané; Apollon rachitique. Voici des Romains à la tête large et instinctive, un type matériel et fort, comme la mission politique qu'il a accomplie. Voici le jeune roi de Perse, Césarion, le fils de César et de Cléopâtre, vêtu d'étoffes rouges à broderies d'or; il est adossé à une colonne et se courbe tranquillement pour mieux jouir du coup d'œil. Voici des femmes jaunes d'Alexandrie, des princes nubiens, d'un noir luisant. Ils sont là, tous ennuyés ou indifférens, abrutis et blasés, et pourtant avides d'émotions. Ils sont là, tous couronnés de fleurs, comme une ronde de fantômes qui s'évanouiront au grand jour. Et, en effet, le Christ naissait vers ce temps-là, dans l'étable de Bethléem.

Au coin de cette page historique, écrite avec l'âpre vérité de Tacite et la sincérité de Plutarque, l'avenir est indiqué entre toutes ces gigantesques ruines du passé. L'avenir, c'est un grand et noble jeune homme, un Gaulois des légions d'Antoine, qui brise sa couronne et quitte la fête. Il s'indigne de cette férocité calme et froide; il proteste contre ce passe-temps de rois. C'est cette race neuve, ardente et vivace, qui est destinée à succéder aux derniers païens et à renouveler l'humanité.

Le fond est rempli de figures de toutes sortes, d'Égyptiens, de rois barbares, d'esclaves qui entretiennent les cassolettes d'encens, ou qui circulent portant des vases et des parfums. A droite, on emporte les morts; les monumens de la ville, les obélisques, se dessinent dans le lointain.

Le foyer du drame est au premier plan, sous les pieds d'Antoine et de Cléopâtre. Là, étendue par terre, une esclave blanche, à demi nue, se tord sur le cadavre d'une autre victime. Sa tête est renversée convulsivement; ses yeux

sont ternes et bleuis; sa gorge palpite, et les artères de son beau col semblent prêtes à se rompre. Ses bras contractés pressent ses flancs; sa vie va s'envoler. Le poison a merveilleusement agi. Les princes doivent être contens, le bourreau aussi. Le bourreau joue très bien son rôle. C'est un Égyptien de la troisième caste. Il est accroupi sur le marbre, à deux pas de ses martyrs. Il lève la tête vers ses maîtres avec un air satisfait, sollicitant l'approbation, comme un chien qui demande une caresse. Près du bourreau sont ses instrumens de fête royale : quelques fioles, de petits serpens, et un charmant petit coutelas, au besoin, pour ne pas laisser languir la jouissance des maîtres; car ils paraissent très pressés de jouir. Ils sentent bien qu'il faut profiter du temps et que le vieux monde va finir.

Telle est à peu près la description de cette grande épopée, aussi exactement que la parole peut exprimer les richesses de la peinture. On voit que l'auteur comprend l'époque de dissolution qui sépare l'antiquité du monde moderne. Chaque peuple, chaque individu a sa physionomie originale et profondément sentie : la vérité des allures et des costumes se joint encore à l'intelligence historique. C'est une pensée conçue avec maturité, analysée dans ses moindres détails, et largement traduite. L'exécution offre de rares qualités à un degré supérieur. La lumière inonde toute la toile et donne une transparence harmonieuse aux tons les plus solides et les plus empâtés; en même temps, la touche est facile et coulante : c'est là l'incontestable progrès du talent de M. Gigoux. Sa couleur grasse, onctueuse, ferme, a acquis la limpidité, et surtout la légèreté; les tons mats ont pris un éclat éblouissant; les chairs ont pris du sang et de la circulation; les draperies sont devenues simples, moelleuses et flottantes. Le dessin est plus à l'aise, les attitudes plus mouvementées, sans perdre de leur sévérité : on sent que le peintre est maître de sa science et qu'il commence à la dominer. Jusqu'ici M. Gigoux a marché avec circonspection, ne sacrifiant jamais le sens commun au caprice, réprimant à dessein une verve dont il a fait preuve dans le *Gil Blas*, se rendant compte de toutes choses par l'expérience, comme un homme qui s'est formé tout seul. M. Gigoux a besoin d'être sûr de lui-même; ce n'est point une organisation de hasards, d'aventures et de fantaisies; c'est une nature carrée et logicienne. il procède plutôt par réflexion que par spontanéité. Un tel homme ne fera jamais d'écarts dangereux; son audace s'appuie toujours sur la prudence. Vous pouvez disséquer ses œuvres; vous y trouverez toujours une charpente forte et bien liée, des muscles solides, des vaisseaux coulans et souples; tout y est bien en place : seulement les nerfs n'ont jamais l'agilité de la fièvre. C'est là peut-être ce qu'on pourrait contester à M. Gigoux, l'en-train et la palpitation, la passion et l'élan. Mais, si son imagination est sobre, quelque peu froide et reposée, il a aussi, par contre, les qualités de ses défauts, la convenance, la droiture du goût, une raison irréprochable. Toutes les natures ont leurs faces spéciales, par où elles sont belles et utiles; la fougue et les emportemens éclipsent-ils le calme et la réflexion ? Le Caravage ne saurait exclure le Dominiquin.

Et puis, la pratique de M. Gigoux a toute l'audace et la vivacité qui manquent peut-être à ses conceptions. Aucun peintre ne manie la brosse plus magistralement que lui. Il couvre une toile à plaisir, de premier coup, sans hésitation et sans retours. Il est sûr de sa palette et de sa couleur. Aussi, ce jeune homme qui n'a jamais eu de maître, est-il le maître d'une nombreuse école qui ne sait faire mieux que de l'imiter jusque dans ses tons de prédilection, dans ses demi-teintes et ses lumières par plans étendus. Il y a, au Salon, plusieurs tableaux de l'école de M. Gigoux.

Dans l'*Antoine et Cléopâtre*, M. Gigoux a donc concentré toute sa puissance de grand praticien. Les nus sont modelés avec une science et une profondeur pleines de variété. Le torse vigoureux du bourreau égyptien est ferme comme l'anatomie du Titien ou de l'école vénitienne, tandis que les chairs de l'esclave blanche, qui se débat contre la mort, rappellent la peau veloutée des syrènes de Rubens.

Après MM. Delacroix et Gigoux, nous passerons en revue les tableaux de MM. Brune, Ziegler, Jeanron, Riezener, Henry Scheffer, Gallait, Muller, Roqueplan, Winterhalter et autres. Ce sera l'objet du second article. Les paysagistes viendront ensuite, et nous finirons par la sculpture.

T. Thoré.

BULLETIN.

Il se fait un grand bruit dans la presse, au sujet d'une nouvelle qui est au moins très incertaine. M. de Bourmont (d'autres disent M. Clouet) est arrivé au quartier-général de don Carlos. L'opposition en a frémi! M. de Bourmont près de don Carlos, lui donnant des conseils, et figurant dans sa cour militaire avec les représentans de toutes les puissances absolutistes! Un ambassadeur de Henri V! quel affreux danger pour la France! Un journal voit déjà toutes les sinistres conséquences de ce terrible évènement. M. Appony, *qui est en ce moment le véritable premier ministre du 15 avril, dicte les bases de la transaction que le ministère prépare avec don Carlos.* D'où il résulte nécessairement que le ministère prépare une transaction avec Henri V, puisque M. de Bourmont est accrédité près du prétendant comme ambassadeur de cet autre prétendant. C'est la conséquence forcée de ce raisonnement.

On a vu des choses encore bien plus affligeantes! La Russie a décidé Méhémet-Ali à attaquer Constantinople, et Mahmoud, justement alarmé, vient d'envoyer à Paris Reschid-Bey, son ministre des affaires étrangères, et, à Londres, un autre de ses dignitaires, pour réclamer le secours des deux puissances contre le pacha. Ce n'est pas tout. L'empereur de Russie se sert des liens de famille qui l'unissent au roi de Hollande, pour le pousser à quelque coup de tête nouveau. Et voilà le roi de Hollande qui va s'emparer de la Belgique, pendant que le pacha d'Égypte s'emparera de l'empire turc pour le donner aux Russes, sans doute. Jugez un peu de l'horrible embarras! Que faire? où courir? en Espagne, contre Henri V et son ambassadeur M. de Bourmont? en Hollande ou en Belgique? en Égypte ou à Constantinople? Hélas! vous verrez que le ministère du 15 avril sera réduit à faire la guerre à tout le monde à la fois.

Or, il faut que vous le sachiez, on n'a tracé ce sombre tableau de l'Europe que pour amener cette question : « Au milieu de ces *symptômes menaçans* pour la paix de l'Europe, quelles sont les préoccupations du ministère? » Question accablante pour un ministère qui ne s'occupe, en effet, au milieu

de tous ces *symptômes menaçans*, qu'à augmenter l'effectif de l'armée, ainsi que son matériel; qu'à tracer des routes de fer vers la Belgique, pour faciliter et activer les communications avec cette frontière; qu'à obtenir des fonds de police pour surveiller la frontière du midi, et dont les journées sont remplies par d'autres vétilles, telles que la direction de nos forces navales dans les mers du Levant, de négociations diplomatiques et de discussions d'intérêt public à la chambre! — Quant aux *symptômes alarmans*, nous tâcherons de les dissiper en disant que la nouvelle de l'arrivée de M. de Bourmont au camp de don Carlos n'est encore qu'un bruit très incertain. Mais la nouvelle fût-elle vraie, l'évènement ne serait pas bien grand. M. de Bourmont ne porte pas bonheur aux entreprises politiques qu'il soutient. Nous ne parlerons pas de la guerre des chouans; mais M. de Bourmont était ministre et général expéditionnaire de la restauration, quand le trône de Charles X s'écroula. Il était général de don Miguel, quand l'armée miguéliste fut chassée du Portugal. M. de Bourmont est bien libre de venir enterrer, à son tour, la cause de don Carlos.

La question d'Espagne semble avoir été choisie de nouveau pour le terrain de l'opposition. M. de Bourmont, se trouvant en Espagne avec des pleins-pouvoirs du duc de Bordeaux, ne serait-ce pas le cas d'exiger que la France fît en Espagne ce qu'elle n'avait pas jugé à propos de faire en Portugal, et de l'envoyer extirper M. de Bourmont du camp de don Carlos? Nous avons des raisons pour ne pas croire à l'arrivée de M. de Bourmont auprès de don Carlos, encore moins à celle du duc de Bordeaux, que don Carlos se garderait d'accueillir; mais, en supposant ce dernier cas, la question d'intervention changerait de face, et ce cas a déjà été prévu par le ministère. *Jamais*, a dit le président du conseil, le ministère ne consentira à une intervention absolue, à une intervention de principes; jamais tant que durera ce ministère, la France ne s'aventurera dans une expédition en Espagne, uniquement pour devancer quelques éventualités qu'on s'attache à voir dans l'avenir. Mais, ajoutait M. Molé, si quelque adversaire personnel de la révolution ou de la dynastie de juillet, si des envoyés officiels des puissances du Nord, ou le duc de Bordeaux en personne venaient s'établir dans le camp de don Carlos, et de là entretenir des relations hostiles avec nos départemens du midi, alors nos armes se montreraient en Espagne; mais nous irions dans notre intérêt direct, nous irions y défendre notre tranquillité et notre sécurité compromises, et non combattre pour des principes. Ces principes, nous les appuyons de notre influence, mais nous ne croyons pas devoir les établir par la force et par une intervention armée. Tout a donc été prévu dans cette déclaration, et l'on peut s'en remettre au ministère, qui n'a pas laissé périr l'honneur de notre nom en Afrique, du soin d'allier la dignité et la modération. Il se peut que cette modération ne puisse un jour conjurer les orages, s'il s'en élevait; mais, assurément, elle mènera moins vite à une conflagration générale qu'une intervention immédiate devant laquelle la chambre a reculé. Si donc l'opposition reprend ce terrain, il est mal choisi.

La commission de la loi des chemins de fer, assemblée pour élire son président, a fait choix de M. Thiers, et il faut s'en féliciter. M. Thiers a l'esprit trop vif et trop élevé, son ame est trop éprise de la grandeur de son pays, pour ne pas comprendre et faire sentir à tous l'importance de ce projet. Le sentiment de patriotisme qui anime M. Thiers, et qui l'entraîne quelquefois un peu loin, comme dans la question d'Espagne, est un garant de l'excellence des vues qu'il émettra. M. Thiers a doté lui-même la France de routes, de canaux et de grands édifices pendant son premier ministère; il s'est élevé hardiment au-dessus des préjugés et des idées étroites, en prenant 100 millions dans les coffres de l'état, alors obéré, pour lui assurer dans l'avenir une prospérité qui s'est déjà fait sentir sur quelques points de la France. Nous sommes heureux de le voir, cette fois, en situation de s'élever au-dessus des petites idées de parti, et nous croirions lui faire injure en doutant que sa sagacité merveilleuse et la rapidité de son jugement ne lui servent, en cette circonstance, à soutenir le ministère dans un projet qui peut être amélioré, mais qui intéresse si vivement la prospérité de la France.

La dernière chambre était contraire aux entreprises par compagnies; celle-ci semble craindre que les travaux entrepris par l'état ne causent des embarras graves. Le ministère, jaloux d'arriver à un résultat, a proposé les travaux par l'état; mais, à l'exception d'une ou deux grandes routes stratégiques pour ainsi dire, il penche peur les compagnies, avec *concessions directes,* car l'adjudication par concurrence est tout-à-fait impossible. Elle met en avant les spéculateurs hasardeux, qui songent moins à accomplir leurs engagemens qu'à se lancer dans une grosse affaire, et, en fait de conceptions si étendues, on sent qu'il est impossible de s'assurer toutes les garanties *matérielles.* On dit que l'opinion de M. Thiers sur les chemins de fer se rapproche en ce sens de celle du ministère. En tout cas, le ministère trouvera un critique éclairé, et nous attendons de bons résultats de la discussion.

La discussion de la loi des attributions départementales n'a pas manqué d'intérêt. A propos des propriétés que possèdent les départemens, M. de Montalivet a fait un historique spirituel des propriétés départementales. Absorbées par la Convention, elles furent rendues aux départemens par Napoléon, qui les trouvait onéreuses. Le grand homme dédaignait quelquefois de mettre autre chose que de l'esprit dans de grandes choses. Après la bataille de Wagram où donnèrent plusieurs corps de conscrits, il décréta qu'une pension serait accordée à toutes les *veuves* des soldats tués sur le champ de bataille. S'il eût dit aux *mères*, le trésor eût été grevé de quelques millions de rentes. Il n'en coûta pas 1,000 francs à l'état. En apprenant que les édifices nationaux, dans les départemens, ne valaient au trésor que des frais de réparation, il céda ces propriétés aux départemens, voulant leur donner, disait-il, un témoignage de sa munificence impériale. Ces propriétés onéreuses, la commission proposait de les laisser administrer par les conseils-généraux sans le contrôle du gouvernement. M. de Montalivet s'est opposé à cette mesure par des argumens qui ont fait revenir la chambre aux véritables

principes. Le ministre a prouvé que les propriétés départementales sont de véritables substitutions que les départemens d'aujourd'hui doivent léguer aux départemens à naître, et dont ils doivent jouir, comme dit le Code au sujet de l'usufruitier, *en bons pères de famille*. L'état, en pareil cas, remplit le rôle du conseil de famille, et le ministre de l'intérieur de tuteur subrogé. La lucidité, la netteté de ces vues a fait une vive impression sur la chambre; ce qui n'empêchera pas les journaux de parler de l'incapacité du ministère et de son inaptitude aux discussions spéciales.

La loi des fonds secrets sera sans doute adoptée par la chambre. Les explications du ministère dans le bureau de la commission lui ont valu une majorité que la discussion n'affaiblira pas sans doute. Les fonds secrets, réduits de 500,000 francs sur la demande du ministère, sont une nécessité fâcheuse sans doute, mais une nécessité absolue du gouvernement, et c'est ainsi que le ministère a posé la question.

Nous désirons qu'il se présente prochainement quelque haute question que le ministère puisse aborder avec cette décision, afin que la majorité qui le soutiendra ne puisse être revendiquée par personne. Il est temps de mettre fin à l'opposition de paroles, à ces reproches d'indécision et de faiblesse adressés à un ministère qui a mis en liberté les républicains et les ministres de Charles X, qui a marché résolument en Afrique à l'expédition la plus redoutée, qui a répondu de la tranquillité publique, et dont la promesse a été si bien remplie, que depuis un an nous n'avons pas eu une émeute de quatre hommes. On nous parle de *symptômes alarmans* lorsque la France est tranquille, le roi délivré des assassins, lorsque l'Afrique est pacifiée, et quand le Trésor délibère s'il emploiera son excédant à rembourser les rentiers ou à creuser des canaux ou des routes! Comment donc nommer les *symptômes* de l'année dernière, à pareille époque, avant le 15 avril? On ne peut s'empêcher de plaindre les ministres futurs en examinant ce qui se passe, et de s'étonner en les voyant se préparer à eux-mêmes de si rigoureux jugemens. Que ne leur faudra-t-il pas faire pour gagner l'approbation générale, si un ministère, dont les membres sont si justement estimés pour leur ardeur du bien public, n'est pas à l'abri du dédain! A moins que le ministère qui viendra après celui-ci ne fasse deux fois l'amnistie, à moins qu'il ne prenne deux fois Constantine, qu'il ne marie deux fois le prince royal, et qu'il ne présente des projets de routes et de canaux pour une étendue de terrain grande deux fois comme la France, nous le tiendrons, à son tour, pour un petit ministère, bien moindre encore que ce petit cabinet du 15 avril.

En parlant de M. Dussault, député de la Réole, nous l'avions désigné comme légitimiste rallié. Une lettre, signée : Dussault, député de la Réole, dont l'original est en nos mains, nous fut adressée, et nous l'insérâmes. Par cette lettre, M. Dussault déclarait vouloir siéger à la chambre, entre M. de Fitz-James et M. Berryer. Aujourd'hui M. Dussault écrit au *Courrier de Bordeaux* que la lettre qui nous a été adressée le 16 février 1838 est un *faux matériel*, et qu'à cette époque il n'avait pas encore quitté son domaine de

Morisès, près de la Réole. Nous trouvons, au sujet de cette falsification, des réflexions très judicieuses dans un journal, et nous nous faisons un devoir de les reproduire, en appelant l'attention de M. Dussault lui-même sur la moralité des moyens employés dans le parti légitimiste, dont ces manœuvres, nous l'espérons bien, achèveront de le détacher. « S'il ne s'agissait, dit ce journal, que des opinions personnelles de M. Dussault, dont le nom est fort peu connu, même dans la Gironde, il n'y aurait pas lieu d'attacher une grande importance à cette affaire. Qu'importe, en effet, que M. Dussault soit ou non *rallié?* Personne au monde ne s'en inquiète bien sérieusement. Mais après l'éclat fort ridicule que les journaux légitimistes ont cherché à donner à pareille affaire, cet incident fait naître naturellement quelques réflexions. Puisque M. Dussault n'a ni écrit ni signé la lettre qu'on lui a attribuée, qui donc l'a écrite et signée pour lui? Faut-il en accuser le comité légitimiste qui siége à Paris? Faut-il croire qu'à l'instar du fameux comité des défenseurs dans le procès d'avril, il dispose de la signature des gens sans même les consulter, et improvise des protestations auxquelles n'ont jamais songé ceux qui sont censés les avoir rédigées? Tout est possible par le temps qui court. Néanmoins il est de l'honneur du parti d'expliquer un fait aussi étrange, et qui, jusqu'à ce qu'on en ait dit la cause, fera peser de fâcheux soupçons sur la moralité des meneurs qui dirigent à Paris les mauvaises passions du légitimisme récalcitrant. »

Un des grands évènemens de la semaine a été l'apparition de M. de Talleyrand à l'Académie des sciences morales et politiques. Dans cette séance solennelle, M. de Talleyrand a pu compter parmi ses auditeurs la plupart de nos illustrations politiques, avides de recueillir, de cette voix imposante, les leçons d'une haute et vieille expérience. Le sujet connu d'avance du discours de M. de Talleyrand faisait prévoir, en effet, de piquantes saillies et de beaux enseignemens. L'histoire d'une grande carrière politique devait être tracée par le plus habile négociateur de notre siècle. L'attente des auditeurs n'a pas été trompée, et l'éloge du comte Reinhart a fourni à M. de Talleyrand l'occasion d'esquisser quelques préceptes de haute diplomatie. Dans plusieurs passages de son discours, il est sorti du terrain étroit de la biographie pour aborder les vues générales, et chaque fois il a prononcé des paroles dignes d'être étudiées et recueillies. Ainsi, en faisant l'éloge de la discrétion de M. Reinhart, M. de Talleyrand s'est élevé contre ces idées trop généralement reçues qui confondent la diplomatie avec la ruse, la prudence avec la duplicité. Dans le portrait tracé, par M. de Talleyrand, du parfait diplomate, tout le monde a reconnu M. de Talleyrand lui-même, et jamais, il faut le dire, le négociateur de tant d'alliances européennes n'avait été le sujet d'une appréciation plus fine et plus vraie. De nombreux applaudissemens ont accueilli cet éloquent discours. Prononcées d'une voix ferme et accentuée, les paroles de l'orateur ont toujours été entendues au milieu d'un profond silence et la curiosité, mêlée d'émotion, de tous les auditeurs ajoutait encore à la solennité de cette dernière visite du vieux diplomate à ses confrères de l'Insti-

tut. Les ministres, MM. Molé et de Montalivet, et presque tous les hommes politiques de l'époque, M. Thiers, M. Guizot, M. Pasquier, M. Dupin, etc., étaient accourus à cette solennité si inattendue, et on les voyait écouter religieusement cette belle leçon d'un maître, qui n'a pas de rivaux. M. de Talleyrand est entré dans la salle des séances appuyé sur le bras de M. Mignet, secrétaire perpétuel.

— M. David, sculpteur, vient de terminer le buste colossal de M. Hahneman; à peine ce bel ouvrage était-il déposé dans le salon du célèbre docteur, qu'un grand nombre de ses élèves sont venus l'inaugurer avec pompe. Une couronne de bronze doré, modelée avec art, et tressée de plantes symboliques mêlées à des feuilles de chêne, a été posée sur le buste, au son des voix et des instrumens. Les artistes les plus distingués ont pris une part active à cette fête de famille, fête improvisée, dont le charme a vivement touché l'inventeur de l'homéopathie. Une ode, composée en son honneur, a été exécutée par des chanteurs de l'Académie royale de Musique. M. Kalkbrenner tenait le piano, et l'on remarquait M. Chérubini parmi les auditeurs.

— Sous le titre de *Prométhée*, un nouvel ouvrage de M. Edgar Quinet paraîtra demain lundi. La fable païenne y est interprétée avec clarté dans une poétique trilogie. *Prométhée créateur, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré*, tels sont les titres des trois parties du poème. Le public sérieux sanctionnera sans doute, par ses suffrages, cette nouvelle tentative de l'auteur d'*Ahasvérus*. Dans *Prométhée*, la grandeur de l'idée s'allie à la pureté de la forme; le moule est de l'antiquité, la pensée est du christianisme.

— Une seconde édition du rapport de M. Cousin sur *la Métaphysique d'Aristote* vient de paraître chez Ladrange, quai des Augustins, 19. Elle contient un essai de traduction du douzième et dernier livre de la métaphysique, dans lequel Aristote a résumé tous les livres antérieurs, et a jeté les fondemens de sa *Théodicée*. M. Cousin, après avoir fait connaître Platon, a eu la noble ambition de contribuer à faire aussi connaître Aristote, tant par lui-même que par l'impulsion qu'il a su donner aux excellens travaux de quelques jeunes savans.

— Une seconde édition du nouveau roman de M. de Latouche, *Aymar*, vient de paraître chez le libraire Dumont. Nous enregistrons ce fait d'autant plus volontiers que nos critiques ont été plus sévères.

— L'édition complète des *Œuvres de George Sand* se poursuit avec activité et succès; la septième livraison, composée de *Valentine*, a paru hier.

F. Bonnaire.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

I. — ALEXANDRIE.

Le 22 avril 1830, vers six heures du soir, nous fûmes interrompus au milieu de notre dîner, par le cri : *terre! terre!* poussé à bord du brik *le Lancier*, qui nous conduisait, MM. Taylor, Mayer et moi, en Égypte. Nous montâmes rapidement sur le pont, et, aux derniers rayons du soleil couchant, nous saluâmes l'antique sol des Ptolémées.

Alexandrie est une plage de sable; un grand ruban doré, étendu à fleur d'eau : à son extrême gauche, ainsi que la corne d'un croissant, s'avance la pointe de Canope ou d'Aboukir, selon que l'on veut penser à la défaite d'Antoine ou à la victoire de Murat. Plus près de la ville s'élèvent la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre, seules ruines qui restent de la cité du Macédonien. Entre ces deux monumens, près d'un bois de palmiers, est le palais du vice-roi, mauvais et pauvre édifice blanc, bâti par des architectes italiens. Enfin, de l'autre côté du port, se détache sur le ciel une tour carrée, bâtie par les Arabes, et au pied de laquelle débarqua l'armée française, conduite par Bonaparte. Quant à Alexandrie, cette antique reine de la Basse-Égypte, honteuse sans doute de son esclavage, elle se cache derrière les vagues du désert, au milieu desquelles elle s'élève comme une île de pierre sur une mer de sable.

Tout cela était sorti successivement de la mer, et comme par magie,

à mesure que nous approchions du rivage; et cependant nous n'avions pas échangé une parole, tant notre esprit était plein de pensées, et notre cœur de joie. Il faut être artiste, avoir rêvé long-temps un pareil voyage, avoir touché, comme nous venions de le faire, à Palerme et à Malte, ces deux relais de l'Orient, puis enfin, vers le soir d'un beau jour, par une mer calme, au cri joyeux des matelots, dans un horizon éclairé comme par le reflet d'un incendie, avoir vu apparaître, nue et ardente, cette vieille terre d'Égypte, mystérieuse aïeule du monde, auquel elle a légué, comme une énigme, l'indéchiffrable secret de sa civilisation. Il faut avoir vu tout cela avec des yeux fatigués de Paris, pour comprendre ce que nous éprouvâmes à l'aspect de cette côte, qui ne ressemble à aucun paysage connu.

Nous ne revînmes à nous que pour nous occuper des préparatifs du débarquement; mais le capitaine Bellanger nous arrêta, en souriant de notre hâte. La nuit, si rapide à descendre du ciel dans les climats orientaux, commençait à ternir cet horizon brillant, et, aux dernières lueurs du jour, on voyait écumer comme des vagues d'argent, l'eau qui se brise contre une chaîne de rochers qui ferme presque entièrement le port. Il eût été imprudent de risquer l'entrée de la rade, même avec un pilote turc, et il était cent fois probable que, ne partageant pas notre impatience, aucun de ces guides marins ne se hasarderait de nuit à venir à bord de notre bâtiment.

Il fallut donc prendre patience jusqu'au lendemain. Je ne sais ce que firent mes compagnons de voyage. Quant à moi, je ne dormis pas une minute. Deux ou trois fois pendant la nuit, je montai sur le pont, espérant toujours apercevoir quelque chose à la lueur des étoiles; mais pas une lumière ne s'alluma sur le rivage, pas une rumeur ne nous arriva de la ville : on eût cru que nous étions à cent lieues de toute terre.

Enfin, le jour parut. Un brouillard jaunâtre couvrait tout le littoral, qu'on ne reconnaissait que par une longue ligne de vapeurs d'un ton plus mat. Nous n'en manœuvrâmes pas moins vers le port, et peu à peu le voile qui couvrait cette mystérieuse Isis, sans se lever, devint moins épais, et, comme à travers une gaze, de plus en plus transparente, nous revîmes peu à peu le paysage de la veille.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de pas des brisans, lorsque apparut enfin notre pilote. Il s'approchait sur une barque conduite par quatre rameurs, et ayant à sa proue deux grands yeux peints, dont le regard était fixé sur la mer, comme pour y découvrir ses écueils les plus cachés.

C'était le premier Turc que je voyais, car je ne considérais pas comme de vrais Turcs les marchands de dattes que j'avais rencontrés sur les boulevards, ni les envoyés de la sublime Porte que j'avais de temps en temps aperçus au spectacle : aussi je regardai s'approcher ce digne musulman avec cette naïve curiosité du voyageur qui, las des choses et des hommes qu'il a vus, et venant de faire huit cent lieues pour voir de nouveaux hommes et de nouvelles choses, s'accroche au pittoresque aussitôt qu'il le rencontre, et bat des mains d'avoir enfin trouvé cet étrange et cet inconnu qu'il est venu chercher de si loin.

C'était, du reste, un digne fils du prophète, ayant une longue barbe, un habit ample et brillant, des gestes lents et réfléchis, et des esclaves pour bourrer sa pipe et porter son tabac. Arrivé près de notre vaisseau, il monta gravement à l'échelle, salua, en croisant les mains sur sa poitrine, le capitaine qu'il reconnut à son uniforme, et alla s'asseoir au gouvernail, à la barre duquel notre pilote lui céda sa place. Comme je marchais à sa suite et ne le quittais pas des yeux, au bout de quelques instans, je vis sa figure se contracter, comme s'il avait dans la gorge un corps étranger qu'il ne pût ni rendre ni avaler; enfin, après des efforts inouis, il parvint à prononcer ces deux mots : *à droite*. Il était temps qu'ils sortissent : une seconde de plus, ils l'étranglaient. Après une légère pause, le même paroxisme le reprit; mais cette fois ce fut pour dire : *à gauche*. Au reste, c'étaient les deux seules phrases françaises qu'il eût apprises : on voit que son éducation philologique s'était bornée au strict nécessaire.

Ce vocabulaire, si restreint qu'il fût, suffit cependant pour nous faire arriver à un excellent mouillage. Le baron Taylor, le capitaine Bellanger, Mayer et moi, nous nous élançâmes dans la chaloupe et de la chaloupe à terre. Ce qui se passa en moi lorsque je touchai le sol, serait impossible à décrire; d'ailleurs je n'eus pas le temps d'approfondir mes sensations, un incident inattendu vint me tirer de mon extase.

Sur le port même, ainsi que nous voyons sur les places de Paris nos conducteurs de fiacres, de cabriolets et de coucous, les âniers attendent les arrivans. Il y en a partout où un homme peut mettre pied à terre : à la tour Carrée, à la colonne de Pompée, à l'aiguille de Cléopâtre. Mais il faut l'avouer à leur louange, ils dépassent encore en prévenance nos cochers de Sceaux, de Pantin et de Saint-Denis. Avant que je n'eusse eu le temps de me reconnaître, j'avais été pris, enlevé, mis à califourchon sur un âne, arraché de ma monture, transporté sur une autre, renversé de celle-ci sur le sable, et tout cela au milieu de cris et de coups échangés si rapidement, que je n'avais

pas eu le temps d'opposer la moindre résistance. Je profitai du moment de répit que me donnait le combat qui se livrait sur mon corps, pour regarder autour de moi, et j'aperçus Mayer dans une position encore plus critique que la mienne : il était tout-à-fait prisonnier, et malgré ses cris, emmené au galop par son âne et par son ânier. Je courus à son secours, et je parvins à le tirer des mains de son infidèle; nous nous élançâmes aussitôt dans la première ruelle qui se présenta à nous pour échapper à cette huitième plaie de l'Egypte, dont ne nous avait pas prévenus Moïse; mais nous ne tardâmes point à être rejoints par nos hommes qui, pour plus grande diligence, ayant enfourché leurs quadrupèdes, avaient sur nous l'avantage de la cavalerie sur l'infanterie. Cette fois je ne sais pas comment la chose se serait passée, si de bons musulmans, nous reconnaissant à nos habits pour des Français, n'avaient eu pitié de nous, et sans nous adresser la parole, sans nous prévenir par un geste de leurs bons sentimens à notre égard, ne fussent venus à notre secours en écartant nos officieux assaillans à grands coups de nerfs d'hippopotame. La chose faite à notre satisfaction, ils continuèrent leur chemin sans attendre nos remerciemens.

Nous pénétrâmes alors dans la ville, mais nous n'y eûmes pas fait cent pas que nous vîmes quelle imprudence nous avions commise en refusant nos montures; les ânes sont les cabriolets du pays, et il est presque impossible de s'en passer au milieu de la boue. C'est qu'à cause de la chaleur on est obligé d'arroser les rues cinq ou six fois le jour : cette mesure de police est confiée à des fellahs, qui se promènent, une outre sous chaque bras, et les pressent l'une après l'autre pour en faire jaillir l'eau, accompagnant cette éjaculation alternative d'une double phrase arabe qu'ils prononcent d'un ton monotone et qui veut dire, *prends garde à droite, prends garde à gauche*. Grace à cette irrigation portative, qui donne à ces braves gens l'apparence de nos joueurs de musette, l'eau et le sable forment une espèce de mortier romain, dont les ânes, les chevaux et les dromadaires peuvent seuls se tirer avec honneur; quant aux chrétiens, ils s'en défendent encore grace à leurs bottes, mais les Arabes y laissent leurs babouches.

Cependant nous n'étions qu'au commencement de nos mésaventures; en sortant de la rue sale et étroite dans laquelle nous nous étions engagés, nous tombâmes au milieu d'un bazar infect; c'était un de ces foyers méphitiques dans lesquels la peste vient, une ou deux fois l'an, puiser les miasmes putrides qu'elle répand ensuite sur toute la ville : mais, quelle que fût notre hâte de le traverser, il présentait un

tel encombrement de ballots, d'ânes, de marchands et de dromadaires, que pendant quelques instans nous fûmes poussés, rudoyés, collés contre les boutiques sans pouvoir avancer d'un pas. Nous allions prendre le parti de retourner en arrière, lorsque nous apercûmes le kadi, qui, comme dans les *Mille et une Nuits*, faisait sa ronde à la tête de ses kaffas. A peine se fut-il aperçu que la voie publique était obstruée, qu'il se dirigea du côté de l'engorgement, et qu'avec une impartialité admirable, il se mit, lui et ses aides, à frapper à grands coups de bâton sur le dos des bêtes et la tête des gens. Le moyen était efficace, une brèche fut pratiquée; le kadi passa le premier, nous le suivîmes ; la circulation se rétablit derrière nous, comme un fleuve qui reprend son cours. A cent pas de là, le kadi prit à droite et nous à gauche, lui pour dissiper un nouveau rassemblement, et nous pour nous rendre chez le consul.

Nous suivîmes, pendant une demi-heure à peu près, des rues étroites, irrégulières et tortueuses, dont les maisons ont toutes des avant-toits saillans qui, partant des premières fenêtres, vont, en empiétant toujours d'étage en étage, jusqu'au faîte du bâtiment; ce qui resserre tellement l'espace vers le haut, que le jour est presque entièrement intercepté. Sur notre route, nous trouvâmes quelques mosquées, en général peu remarquables; deux ou trois seulement dans toute la ville sont ornées de *madenehs* (1), mais peu élevés et n'ayant qu'une galerie. A leurs portes, que ne franchit jamais un giaour, étaient assis de vrais croyans qui fumaient ou jouaient au *maugallah* (2), enfin, après avoir mis une heure à peu près à venir du port, c'est-à-dire à faire un quart de lieue, nous arrivâmes chez le consul.

M. de Mimaut nous accueillit avec une grace parfaite. Homme de lettres distingué, archéologue infatigable, défenseur jaloux, non-seulement des droits, mais encore de la dignité de notre nation, tout Français était sûr de trouver auprès de lui hospitalité comme voyageur, protection comme compatriote. Il nous reçut dans une grande chambre, qui avait autrefois été habitée par Bonaparte, Kleber, Murat, Junot, et quelques-uns des généraux les plus braves et les plus renommés de notre expédition. Presque tous avaient adopté en arrivant la vie orientale et l'usage du café et des chibouques qui en

(1) Espèce de clocher du haut duquel le muezzin appelle les fidèles à la prière.

(2) Morceau de bois massif, taillé en carré long, ordinairement en cèdre et en chêne; il est creusé de trous demi-sphériques, incrusté quelquefois de nacre. C'est une espèce de tric-trac auquel chaque partner joue avec trente-six coquillages.

constituent les plus habituelles distractions. Ils fumaient assis sur les larges divans qui font le tour de la chambre, et l'on nous montra sur le plancher, en différens endroits, les traces que le feu de leurs longues pipes y avait laissées. Je cite ce détail pour prouver combien les moindres particularités de notre séjour en Égypte sont restées dans la mémoire de ses habitans.

Après une conversation animée comme celle qui s'établit entre compatriotes qui se retrouvent à mille lieues de leur pays, et pendant laquelle M. Taylor exposa les motifs de son voyage et la mission dont il était chargé près du pacha, nous fîmes venir des guides et des ânes, car cette fois nous étions guéris des voyages à pied, et nous nous acheminâmes vers la porte Mahmoudié, qui conduit aux ruines de la vieille Alexandrie. Dès-lors, à l'abri de la boue et paisiblement installés sur nos montures, nous pûmes nous livrer à des observations plus curieuses en Égypte que partout ailleurs. Tout était, pour nous autres Parisiens, un objet de surprise; l'ordre physique et social nous semblait bouleversé; c'était un ciel et une terre comme on n'en voit nulle part, une langue qui n'a d'analogie avec aucune langue, des mœurs qui n'existent que là, un peuple qui semble avoir pris notre vie au rebours. Chez nous, on porte les cheveux longs, le menton rasé, les musulmans se rasent la tête et laissent pousser leur barbe. Nous punissons la bigamie et flétrissons le concubinage, ils proclament l'une, et ne mettent aucune borne à l'autre. La femme est, dans notre existence, une épouse, une sœur, une amie; dans la leur, ce n'est qu'une esclave, esclave plus malheureuse que tous les autres esclaves; sa vie est celle d'une prisonnière : nul que son maître n'approche de son habitation. Plus elle est belle, plus elle est malheureuse, car alors son existence est suspendue à un fil : si elle lève son voile, sa tête tombe!

En sortant par la porte Mahmoudié, nous nous détournâmes de quelques pas pour voir un petit monticule qui porte encore aujourd'hui le nom pompeux de fort Bonaparte. Alexandrie est une ville si basse que les ingénieurs français n'eurent qu'à amasser quelques pelletées de terre et à les couronner d'une batterie pour la forcer à se rendre. Nos honneurs rendus à ce souvenir moderne, nous nous jetâmes tout entiers dans l'antiquité.

La vieille Égypte, l'Égypte descendue de l'Éthiopie avec le Nil, n'existait plus que dans les ruines d'Éléphantine et de Thèbes. Memphis la troyenne leur avait succédé, et sous ses murs avait vu tomber avec Psammenit l'empire des Pharaons, légué par Cambise à ses suc-

cesseurs. Darius régnait; sa monarchie s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin et du Jaxarte à l'Éthiopie. Continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, qui, depuis cent cinquante ans, tenaient en servitude la Grèce d'Asie, et attaquaient la Grèce d'Europe tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec de l'or et des intrigues, Darius rêvait une troisième invasion, lorsque dans une province de cette Grèce, bornée à l'orient par le mont Athos, au couchant par l'Illyrie, au nord par l'Hœmus et au midi par l'Olympe, un jeune roi de vingt-deux ans se trouva qui résolut de renverser cet immense empire, et de faire ce que Cimon, Agésilas et Philippe avaient tenté vainement. Ce jeune roi s'appelait Alexandre.

Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, rassemble une flotte de cent soixante galères, se munit de soixante-dix talens, prend des vivres pour quarante jours, part de Pella, longe les côtes d'Amphipopolis, passe le Strymon, franchit l'Hèbre, arrive en vingt jours à Sestos, débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie mineure, visite le royaume de Priam, couronne de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel, traverse le Granique, bat les satrapes, tue Mithridate, soumet la Mysie et la Lydie, prend Sardes, Milet, Halicarnasse, soumet la Galatie, traverse la Capadoce, subjugue la Cilicie, rencontre dans les plaines d'Issus les Perses qu'il chasse devant lui comme une poussière, monte jusqu'à Damas, redescend jusqu'à Sydon, prend et saccage Tyr, fait trois fois le tour des murailles de Gaza, traînant à son char son commandant Bœtis comme fit autrefois Achille à Hector; va à Jérusalem et à Memphis, sacrifie au dieu des Juifs et aux dieux des Égyptiens, redescend le Nil, visite Canope, fait le tour du lac Mareotis, et arrivé sur son bord septentrional, frappé de la beauté de cette plage et de la force de sa situation, se décide à donner une rivale à Tyr, et charge l'architecte Dynocrates de bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie.

L'architecte obéit: il traça une enceinte de quinze mille pas, à laquelle il donna la forme d'un manteau macédonien, coupa sa ville par deux rues principales, afin que les vents étésiens qui viennent du nord pussent la rafraîchir. La première de ces rues s'étendait de la mer au lac Mareotis, et elle avait dix stades ou onze cents pas de longueur; la seconde traversait la ville dans toute son étendue, et elle avait quarante stades ou cinq mille pas d'une extrémité à l'autre. Toutes deux avaient cent pieds de large.

Et la ville naissante ne s'agrandit pas peu à peu comme les autres

villes, mais se leva tout à coup. Alexandre en jeta les fondemens, partit pour le temple d'Ammon, se fit reconnaître pour le fils de Jupiter, et lorsqu'il revint, la nouvelle Tyr était bâtie et peuplée. Alors le fondateur continua sa course victorieuse. Alexandrie, couchée entre son lac et ses deux ports, écouta le retentissement de ses pas qui s'enfonçaient vers l'Euphrate et le Tigre; une bouffée de vent d'orient lui porta le bruit de la bataille d'Arbelles; elle entendit comme un écho la chute de Babylone et de Suze; elle vit rougir à l'horizon l'incendie de Persépolis; puis enfin, cette rumeur lointaine se perdit derrière Ecbatane, dans les déserts de la Médie, de l'autre côté du fleuve Arius.

Huit ans après, Alexandrie vit rentrer dans ses murs un char funèbre, roulant sur deux essieux autour desquels tournaient quatre roues à la persanne, dont les rayons et les jantes étaient dorés. Des têtes de lion d'or massif, dont la gueule mordait une lance, formaient l'ornement des moyeux. Il y avait quatre timons, à chacun desquels était attaché un quadruple rang de jougs, et quatre mulets à chaque joug. Chacun d'eux avait sur la tête une couronne d'or, des sonnettes d'or aux deux côtés de la mâchoire, et autour du cou des colliers chargés de pierres précieuses. Sur ce char était une chambre d'or voûtée, large de huit coudées et longue de douze; le dôme était orné de rubis, d'escarboucles et d'émeraudes. Au-devant de cette chambre régnait un péristyle d'or, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, et dans ce péristyle étaient appendus quatre tableaux. Le premier de ces tableaux représentait un char richement travaillé; un guerrier y était assis tenant en main un sceptre magnifique; autour de lui marchaient la garde macédonienne tout armée et le bataillon des Perses; l'avant-garde était formée par les oplites. Le second tableau se composait du train des éléphans armés en guerre, portant sur leur cou les Indiens, et en croupe des Macédoniens couverts de leurs armes. On avait figuré dans le troisième des corps de cavalerie imitant les manœuvres et les évolutions du combat. Enfin le quatrième représentait des vaisseaux en ordre de bataille et prêts à attaquer une flotte que l'on voyait dans le lointain. Au-dessus de cette chambre, c'est-à-dire entre le plafond et le toit, tout l'espace était occupé par un trône d'or carré, orné de figures en relief d'où pendaient des anneaux d'or, et dans ces anneaux d'or étaient passées des guirlandes de fleurs que l'on renouvelait tous les jours. Au-dessus du faîte était une couronne d'or, d'une assez grande dimension pour qu'un homme de haute taille pût se tenir debout dans le cercle qu'elle for-

mait, et lorsque la lumière du soleil frappait dessus, elle renvoyait au loin ses rayons en éclairs. Enfin dans cette chambre il y avait un cercueil d'or massif dans lequel sur des aromates était couché le cadavre d'Alexandre.

C'était un de ces douze capitaines que la mort de leur général avait faits rois, qui menait le deuil; dans ce grand partage du monde, qui s'était accompli autour d'un cercueil, Ptolémée, fils de Magus, avait pris pour lui l'Egypte, la Cyrenaïque, la Palestine, la Phénicie et l'Afrique. Puis, comme un palladium, qui devait, pendant trois siècles et demi, conserver l'empire chez ses descendans, il avait détourné de sa route le corps d'Alexandre; il le ramenait demander une tombe à cette ville à laquelle il avait donné un berceau.

A compter de ce jour, Alexandrie fut appelée reine, comme l'avait été Tyr, comme l'était Athènes, comme devait l'être Rome : ses seize rois et ses trois reines ajoutèrent chacun une pierre précieuse à sa couronne. Ptolémée, appelé Soter ou Sauveur par les Rhodiens, fit bâtir la tour du Phare, joignit par une jetée l'île au continent, transporta de Sinope à Alexandrie les images du dieu Sérapis, et fonda la fameuse bibliothèque qui fut brûlée par César. Ptolémée II, surnommé ironiquement Philadelphe à cause de ses persécutions contre les princes de sa famille, recueille, fait traduire en grec les livres hébreux, et nous lègue la version des Septante ; Ptolémée III, dit le Bienfaisant, va chercher jusqu'au fond de la Bactriane et rapporte aux bouches du Nil les dieux de la vieille Égypte, enlevés par Cambise. Le théâtre, le musée, le gymnase, le stade, le pannion, les bains, s'élevèrent sous leurs successeurs. Six canaux furent percés à travers des étendues de terrains immenses ; quatre se rendaient du Nil au lac Mareotis; le cinquième conduisait d'Alexandrie à Canope; enfin, le sixième traversait l'isthme tout entier, coupait le quartier Rhacotis, et, parti du port Kibetos, allait se jeter dans le lac, à côté de la porte du Soleil.

Aujourd'hui il ne reste plus de l'ancienne île que la jetée, agrandie et solidifiée par des attérissemens, et sur laquelle est bâtie la nouvelle ville. Au milieu de ruines presque sans formes, qu'on reconnat; cependant pour avoir été celles des bains, de la bibliothèque et des théâtres, il n'est resté debout que la colonne de Pompée et l'une des aiguilles de Cléopâtre, car l'autre est couchée et à moitié ensevelie dans le sable. Toute la partie qui était autrefois une île, au centre et à l'extrémité orientale de laquelle s'élevait la citadelle, et cette fameuse tour du Phare, qui éclairait à trente mille pas de distance, n'est

plus qu'une plage rase et aride, qui s'avance en forme de croissant pour ceindre la ville.

La colonne de Pompée est un jet de marbre surmonté d'un chapiteau corinthien, et reposant sur un massif composé de débris antiques et de fragmens égyptiens. Le titre qu'elle porte et qui lui a été donné par les voyageurs modernes, n'a aucun rapport avec son origine, qui, si l'on en croit l'inscription grecque qui en dépend, remonterait seulement à Dioclétien; elle a éprouvé vers la partie du sud une inclinaison d'environ sept pouces; au reste, ni ce chapiteau ni la base n'ont jamais été achevés. Quant à sa hauteur, je ne l'ai pas mesurée, mais elle dépasse de près de deux tiers les palmiers qui poussent autour d'elle.

Quant aux aiguilles de Cléopâtre, dont l'une, ainsi que nous l'avons dit, est encore debout et dont l'autre est couchée, ce sont des obélisques de granit rouge à trois colonnes de caractères sur chaque face; ce fut le Pharaon Mœris qui, mille ans avant le Christ, les tira des carrières de la chaîne libyque, ainsi que d'un écrin, et les dressa de sa main puissante devant le temple du Soleil. Alexandrie les envia, dit-on, à Memphis, et Cléopâtre, malgré les murmures de la vieille aïeule, les lui enleva comme des bijoux, qu'elle n'était plus assez belle pour posséder. Les dés antiques qui servaient de base à ces obélisques existent encore et reposent sur un socle de trois marches; ils sont de construction gréco-romaine et viennent appuyer par leur date architecturale la tradition populaire, qui fait remonter leur seconde érection à l'an 38 ou 40 avant le Christ.

Nous errions depuis deux heures à peu près au milieu de ces ruines, notre Strabon et notre Plutarque à la main, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur le pantalon blanc de Mayer; il était noir depuis le dessous des pieds jusqu'au genou, et gris depuis le genou jusqu'au haut de la cuisse. Je crus d'abord que, pressé de visiter les ruines, il avait gardé celui avec lequel il avait traversé les rues boueuses d'Alexandrie, mais je m'aperçus bientôt, en prêtant une attention plus sérieuse au phénomène, que cette teinte sombre, qui allait en se dégradant à mesure qu'elle s'éloignait du sol, était mouvante et devait tenir à une cause particulière. Je portai immédiatement et par instinct mon regard sur moi-même, et un seul coup d'œil me suffit pour reconnaître l'épouvantable vérité : nous étions couverts de puces.

Ce qu'il y avait de mieux à faire dans une pareille extrémité, c'était de nous rendre sans retard aux bains, dont si souvent nous avions

entendu parler comme d'un délicieux délassement; aussi à peine l'idée fut-elle émise par l'un de nous, que la caravane l'adopta à l'unanimité. Nous fîmes signe à nos guides d'amener nos ânes; nous les enfourchâmes avec plus ou moins de dextérité, selon nos études sur l'équitation et nos souvenirs de Montmorency, et nous revînmes au galop vers la ville; mais à peine eûmes-nous communiqué à notre interprète l'intention qui nous ramenait, que son visage prit une expression d'effroi tout-à-fait inquiétante : les bains nous étaient fermés pour toute la journée, et il y allait de notre tête de nous les faire ouvrir. Voici la cause de cette interdiction.

Le vendredi est le dimanche des Turcs. Or, le Koran enjoint à tout bon musulman de remplir ses devoirs conjugaux pendant la nuit du vendredi au samedi, sous peine de payer en entrant au paradis un chameau par chaque fois qu'il y aurait manqué : il en résulte que le samedi est consacré aux ablutions féminines, et les bains exclusivement réservés à la purification des harems. En conséquence, nous vîmes passer de véritables troupeaux de femmes couvertes d'une mante de soie noire ou blanche, chaussées de brodequins jaunes, le visage voilé d'une petite pièce d'étoffe longue d'un pied et demi, et de la largeur du visage. Cette espèce de barbe, pareille à celle d'un masque de domino, et terminée comme elle en pointe, pend devant la figure, à partir des yeux, et se rattache au voile qui couvre le front par une chaîne d'or, de perles ou de coquillage, selon la fortune ou le caprice de celle qui le porte. Ces femmes, qui ne sortent jamais à pied, étaient montées sur des ânes et conduites par un eunuque, marchant en tête, un bâton à la main. Nous vîmes de ces escadrons qui montaient à soixante, à quatre-vingts, et même à cent femmes : quelques-uns étaient suivis de leurs maîtres, ce qui, vu la circonstance religieuse à laquelle cette sortie faisait allusion, nous parut, de la part de ces derniers, le comble de la fatuité.

Le lendemain je me présentai aux bains dès qu'ils furent ouverts. Les bains sont, après les mosquées, les plus beaux monumens des villes orientales. Celui auquel on me conduisit était un vaste bâtiment d'une architecture simple et recouverte d'ornemens ingénieux ; on entre d'abord dans un grand vestibule, ayant à droite et à gauche des chambres où l'on dépose le manteau. Au fond, et en face de l'entrée, est une porte hermétiquement fermée ; on la franchit et l'on se trouve dans une atmosphère plus chaude que l'air extérieur. Arrivé là, il est encore temps de se retirer, mais dès qu'on a mis le pied

dans un des cabinets qui sont contigus à cette chambre, on ne s'appartient plus. Deux domestiques s'emparent de vous, et vous devenez la chose de l'établissement.

C'est ce qui m'arriva à mon grand étonnement; à peine entré, deux vigoureux garçons de bains m'appréhendèrent au corps, en un instant je me trouvai nu comme la main; puis l'un d'eux me noua un châle de lin autour de la ceinture, tandis que l'autre me bouclait aux pieds une paire de patins gigantesques, qui me grandirent immédiatement d'un pied. Cette chaussure insolite me rendit aussitôt, non-seulement toute fuite impossible, mais encore, exhaussé démesurément comme je l'étais, je n'aurais pas même pu conserver mon centre de gravité, si mes deux esclaves ne m'eussent soutenu chacun sous une épaule. J'étais pris, il n'y avait pas à reculer, je me laissai conduire.

Nous passâmes dans une autre chambre; mais là, quelle que fût ma résignation, la vapeur était si intense et la chaleur si grande, que je me sentis suffoqué. Je crus que mes guides s'étaient trompés et étaient entrés dans un four. Je voulus me débattre, mais ma résistance avait été prévue; je n'étais d'ailleurs ni en costume ni en situation favorable pour soutenir la lutte; aussi m'avouai-je vaincu. Il est vrai qu'au bout d'un instant, je fus moi-même étonné de sentir, à mesure que la sueur me coulait le long du corps, ma respiration revenir, et mes poumons se dilater. Nous passâmes ainsi dans quatre ou cinq chambres dont la température suivait une marche progressive, si rapide, qu'enfin je commençai à croire que depuis cinq mille ans, l'homme s'était trompé d'élément, et que sa véritable vocation était d'être bouilli ou rôti. Enfin nous entrâmes dans l'étuve; là, le brouillard était si épais que, je ne pus au premier abord rien apercevoir à deux pas de moi, et la chaleur, si insupportable, que je me sentis défaillir. Je fermai les yeux et me laissai aller à la merci de mes guides, qui me firent faire quelques pas encore, m'enlevèrent ma ceinture, me dégraffèrent mes patins et m'étendirent à moitié évanoui, sur l'estrade qui s'élevait au milieu de la chambre, et qui ressemblait à une table de marbre.

Cependant cette fois encore, au bout de quelques instans, je commençai de m'habituer à cette température infernale. Je profitai du retour graduel de mes facultés pour jeter discrètement les yeux autour de moi. Comme mes autres organes, ma vue se familiarisait avec l'atmosphère qui m'enveloppait, si bien que je parvins, malgré le brouillard, à voir assez distinctement les objets environnans. Mes

deux bourraux paraissaient m'avoir momentanément oublié. Je les voyais occupés à l'autre bout de la chambre, et je songeai à mettre à profit le moment de relâche qu'ils voulaient bien me donner.

Je m'orientai donc petit à petit, et je parvins à me rendre compte de ma situation : j'étais au centre d'un grand salon carré, incrusté jusqu'à hauteur d'homme de marbres de différentes couleurs; des robinets ouverts versaient incessamment sur les dalles une eau fumante qui allait, aux quatre coins de la salle, se perdre dans quatre bassins, pareils à des chaudières, à la surface desquels je voyais s'agiter des têtes rasées qui exprimaient leur béatitude par des expressions de physionomie des plus grotesques. J'étais si occupé de ce tableau, que je ne prêtai qu'une attention médiocre au retour de mes deux garçons de bains. Ils revenaient à moi, tenant, l'un une large sébille de bois dans laquelle il avait fait dissoudre du savon, l'autre un paquet de filasse fine. Tout à coup il me sembla que des milliers d'aiguilles m'entraient dans la tête par les yeux, le nez et la bouche; c'était mon scélérat de baigneur qui venait de m'inonder la figure avec cette préparation, et qui, pendant que son camarade me maintenait par les épaules, me frottait avec rage la figure, les cheveux et la poitrine. La douleur était si insupportable, qu'elle me rendit toute mon énergie; il me parut ridicule de me laisser ainsi torturer sans me défendre, j'écartai l'un d'un coup de pied, je culbutai l'autre d'un coup de poing, et ne voyant pas d'autre remède à mon mal qu'une immersion complète, je me dirigeai vers celui des quatre bassins qui me parut le mieux habité, et je m'y élançai hardiment; l'eau était bouillante. Je jetai un cri de brûlé, et m'accrochant à mes voisins, qui ne comprenaient rien à mon agitation, je remontai sur le bord de la cuve presque aussi rapidement que j'y étais descendu. Cependant si courte qu'eût été l'ablution, elle avait produit son effet; j'avais le corps rouge comme un homard.

Je restai un instant stupéfait et me crus sous l'empire d'un cauchemar. J'avais sous les yeux des hommes qui cuisaient dans une espèce de court bouillon, et qui paraissaient prendre le plus grand plaisir à ce supplice. Cela bouleversait toutes mes idées sur le plaisir et sur la douleur, puisque ce qui était douleur pour moi était plaisir pour eux; aussi pris-je la résolution de ne plus m'en rapporter à moi-même, de ne plus croire à mes sensations et de me laisser tout bonnement faire, quelque chose qu'on me fît; mes deux bourreaux me trouvèrent donc parfaitement résigné lorsqu'ils revinrent à moi, et je les suivis sans résistance vers l'un des quatre bassins. Arrivé

aux marches, ils me firent signe de descendre; j'obéis passivement, et je me trouvai dans une eau qui me parut avoir de 35 à 40 degrés. Cela me parut une chaleur fort tempérée.

De ce bassin je passai à un autre d'une température plus élevée, mais supportable encore. J'y restai comme dans le premier à peu près trois minutes. Au bout de ce temps, mes hommes me conduisirent dans un troisième, qui pouvait avoir 10 ou 12 degrés de plus que le second; enfin de ce troisième, ils me dirigèrent vers le quatrième, qui était celui où j'avais fait mon apprentissage de damné. Je m'en approchai avec la plus grande répugnance, quelque résolution que j'eusse prise de tout supporter. Aussi, arrivé à la descente, je commençai par tâter l'eau du bout du pied; elle me parut toujours chaude, mais non plus au degré que je lui avais connu. Je risquai une jambe, puis l'autre, enfin tout le corps, et je fus tout étonné de ne plus éprouver la même cuisson. C'est que cette fois j'étais arrivé par gradation, et que les autres bassins m'avaient préparé à celui-ci. Au bout de quelques secondes, je n'y pensai plus, et cependant je crois pouvoir répondre que l'eau avait de 60 à 65 degrés de chaleur; seulement lorsque je sortis, ma peau avait encore foncé en couleur : du ponceau j'étais passé au cramoisi.

Mes deux traîtres me reprirent et me renouèrent de nouveau une ceinture autour des reins; puis il me roulèrent un châle autour de la tête, et me ramenèrent successivement dans les salles où nous étions déjà passés, ayant soin, à chaque changement d'atmosphère, de me mettre une nouvelle ceinture et un nouveau turban. Enfin j'arrivai dans la première chambre où j'avais laissé mes habits. J'y trouvai un bon tapis et un oreiller, on m'enleva encore une fois ma ceinture et mon turban pour m'envelopper tout le corps d'un grand peignoir de laine, on me coucha comme un enfant, puis on me laissa seul.

J'éprouvai alors un sentiment de bien-être indéfinissable : je me sentais parfaitement heureux, mais d'une faiblesse telle que, lorsqu'on rouvrit, une demi-heure après, la porte de ma chambre, on me retrouva exactement dans la même position où on m'avait laissé.

Le nouveau personnage qui entrait en scène, était un jeune Arabe vigoureux et bien découplé : il s'approcha de mon lit en homme qui avait affaire à moi. Je le regardai s'avancer avec une espèce d'effroi, bien naturel à un homme qui vient de passer à travers de pareilles épreuves; mais j'étais si faible, que je n'eus pas même l'idée de me soulever : il commença par me prendre la main gauche, dont il fit craquer toutes les articulations; puis il passa à la main droite, à la-

quelle il rendit le même service. Après le tour des mains vint celui des pieds et des genoux; enfin, par un dernier effort habilement combiné, il me mit dans la position d'un pigeon à la crapaudine, et comme on donne le coup de grace à un patient, il me fit craquer l'épine dorsale. Pour cette fois je jetai un véritable cri de terreur, je croyais avoir la colonne vertébrale brisée. Quant à mon masseur, satisfait du résultat qu'il avait obtenu, il abandonna le premier exercice pour passer à un autre, et se mit à me pétrir les bras, les jambes et les cuisses, avec une dextérité admirable; cela dura environ un quart d'heure, au bout duquel il me quitta. J'étais plus faible encore qu'auparavant, de plus toutes les jointures me faisaient mal. Je voulus tirer mon tapis pour me recouvrir, je n'en eus pas la force.

Un domestique m'apporta du café, une chibouke et des cassolettes; puis, me voyant nu, il me jeta une couverture de laine sur le corps, et me laissa m'enivrer de parfums et de tabac. Je passai ainsi une demi-heure entre la veille et le sommeil, perdu dans les vagues méditations d'une ivresse délicieuse, éprouvant un sentiment de bien-être inconnu et dans une parfaite insouciance des choses de ce monde. Je fus tiré de mon extase par le barbier, qui commença par me raser, puis me peigna la barbe et les moustaches et finit par me proposer de m'épiler entièrement; comme je n'avais aucun goût pour ce genre de cérémonie, la proposition demeura sans résultat.

Le barbier fut remplacé par un enfant de quatorze ou quinze ans, qui entra sous le prétexte de me frotter les talons avec de la pierre ponce. Ignorant complètement ses intentions ultérieures, je lui livrai mes pieds; mais voyant que l'opération terminée il demeurait debout et comme attendant quelque chose, je lui demandai ce qu'il voulait : il me répondit par une phrase arabe dont je ne compris pas un mot. Je secouai la tête en signe de non-intelligence; il développa alors sa proposition par un geste si expressif, qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je ripostai par un autre, qui l'envoya rouler à dix pas de moi.

Au bruit qu'il fit en tombant, le masseur rentra : je lui fis signe que je voulais sortir; il m'apporta mes habits et m'aida à m'en revêtir, car j'étais si faible et si disloqué encore, qu'à peine si je pouvais me tenir debout. Il me reconduisit alors dans la chambre qui s'ouvre sur le vestibule, où je retrouvai mon manteau; puis je payai pour ce bain, qui avait duré trois heures, pour les domestiques, le masseur, le barbier, la pipe, le café, les parfums, la proposition qu'on m'avait faite,

et le coup de pied que j'avais donné au jeune homme, une piastre et demie, c'est-à-dire onze sous de notre monnaie. — C'est merveilleux!

Je trouvai des ânes à la porte, et cette fois je ne me fis pas prier. J'enfourchai ma monture, et m'en allai tranquillement au pas. Quoiqu'il fût dix à onze heures du matin, il me semblait que l'air était très frais. Cela tenait à la comparaison, et je compris dès-lors le fanatisme des Turcs pour ce délassement, qui m'avait paru, à moi, une fatigue si intolérable.

En rentrant au consulat, j'appris que nous serions reçus le jour même par Ibrahim-Pacha, en l'absence de son père, qui était dans le Delta. L'audience était pour midi. J'avais deux heures devant moi, j'en profitai pour me mettre au lit.

A l'heure indiquée, un officier du prince arriva pour prendre la conduite du cortége, et se plaça à sa tête. La caravane se composait de M. de Mimaut, du baron Taylor, du capitaine Bellanger, de Mayer et de moi. Elle était éclairée sur ses flancs par deux *kaffas*, dont l'office était d'écarter à coups de bâton les curieux qui auraient pu gêner la marche de l'ambassade.

Un grand changement somptuaire venait d'être fait par le pacha. Depuis six mois à peu près, il avait répudié l'ancien costume militaire et adopté le nouveau, nommé *nizam-jedid*. Le cortége rencontra plusieurs corps d'infanterie affublés de cet uniforme, qui consiste dans un calotte rouge, une veste rouge, une culotte rouge et des pantouffles rouges. Cet habit est scrupuleusement adopté, et les régimens présentent un ensemble de couleur assez satisfaisant. Il est vrai qne les figures des soldats offrent un assortiment de nuances les plus variées, depuis la peau blanche et mate du Circassien jusqu'au teint d'ébène de l'enfant de la Nubie; mais tous les efforts du pacha n'ont encore pu remédier à cet inconvénient.

Un autre, qui n'est pas moins grand, est celui que j'ai déjà signalé. Ces régimens, qui s'avancent dans les rues boueuses d'Alexandrie au son des tambours, qui battent des marches françaises, malgré toute la discipline qu'essaient de maintenir les sergens placés en serre-file, ne peuvent non-seulement marquer le pas, mais encore conserver leur rang. Cela tient à ce que, de cinq minutes en cinq minutes, les babouches rouges des soldats restent dans la boue, et que leurs propriétaires sont obligés de s'arrêter pour ne pas les perdre. Cette manœuvre perpétuelle, qui n'a point été prévue par l'école du fantassin, met dans les rangs de la milice égyptienne un désordre qui, au

premier abord, pourrait la faire prendre pour la garde nationale du pays. La méprise serait d'autant plus innocente, que, sous ce climat brûlant où tout poids est un fardeau, chacun porte son fusil à volonté et de la manière qui lui est la plus commode.

Enfin, le cortége vainquit tous les obstacles et arriva au palais. Dans la cour, nous trouvâmes un régiment des mêmes troupes qui nous attendait sous les armes. Nous passâmes entre deux haies, montâmes l'escalier, et traversâmes une suite de grandes salles blanches sans aucun ameublement, au milieu de chacune desquelles s'élançait un jet d'eau. Dans l'avant-dernière, M. Taylor s'arrêta pour disposer les présens destinés au prince Ibrahim. Ils consistaient en armures de colonels de cuirassiers et de carabiniers, en fusils de chasse et en pistolets de combat. Cette disposition faite, nous entrâmes dans la salle de réception.

Elle était en tout pareille aux précédentes, et sans autre meuble qu'un énorme divan, qui en faisait le tour. Dans l'angle le plus obscur de cette salle, une peau de lion était jetée sur le divan, et sur cette peau de lion, accroupi, une jambe pendante par-dessus l'autre, était Ibrahim, tenant un rosaire de la main gauche et jouant de la droite avec les doigts de son pied.

M. Taylor salua et s'assit à la droite du prince, M. de Mimaut à sa gauche, et le reste du cortége ainsi qu'il lui plut. Pas un mot ne fut échangé dans cette première partie de la réception. Aussitôt que chacun eut pris sa place, Ibrahim fit un signe; on apporta des chibouques tout allumées, et l'on fuma. Pendant les cinq minutes que dura cette opération, nous eûmes le temps d'examiner à loisir le prince Ibrahim. Il était coiffé d'un bonnet grec, portait le nouvel uniforme militaire et paraissait avoir quarante ans. Du reste, il était petit, trapu, robuste, avait les yeux vifs et brillans, le visage rouge, et la moustache et la barbe de la couleur de la peau de lion sur laquelle il était assis.

Lorsque les pipes furent vidées, on apporta le café. La pipe et le café réunis constituent les grands honneurs. Dans les audiences ordinaires, on n'offre généralement que l'un ou l'autre. Le café bu, Ibrahim se leva lentement, marcha vers la porte, et, suivi de M. Taylor et de nous tous, entra dans la salle des présens. Il les examina les uns après les autres avec une satisfaction visible; les armures du carabinier, ornées de leur soleil d'or, semblèrent surtout lui faire grand plaisir. Cependant, l'inspection finie, il parut encore cher-

cher autre chose; mais ne trouvant point ce qu'il cherchait, il adressa quelques mots à son interprète, qui, se tournant vers M. Taylor :

— Son altesse, dit-il, demande si vous avez pensé à lui apporter du vin de Champagne.

— Oui, dit le prince accompagnant ces trois mots français d'un geste expressif de la tête; oui, du champagne! du champagne!

M. Taylor répondit qu'on avait prévenu les désirs de son altesse, et que plusieurs caisses remplies de vin de champagne devaient déjà être déposées au palais.

Dès ce moment, Ibrahim se montra de l'humeur la plus charmante : il rentra dans la salle de réception, parla beaucoup de la France qu'il regardait, disait-il, comme une seconde patrie, étant petit-fils d'une Française. Puis, pour dernière marque d'honneur, des esclaves entrèrent avec des cassolettes tout allumées, et les approchant de nos poitrines, ils en parfumèrent notre barbe et notre visage. Cette cérémonie achevée, M. Taylor se leva et prit congé du prince en portant successivement sa main droite au front, à la bouche et à la poitrine, ce qui veut dire, dans le langage figuré et poétique de l'Orient : Mes pensées, mes paroles et mon cœur sont à toi!

Puis l'ambassade rentra au consulat dans le même ordre qu'elle en était sortie.

Le soir, M. de Mimaut nous offrit d'aller au spectacle. Il y avait à Alexandrie comédie bourgeoise; l'on jouait deux vaudevilles de Scribe.

A. Dauzats. — Alex. Dumas.

LA

ESTATUA DE PROMETEO,

Comédie de Caldéron.

Parmi les fables que la poésie antique nous a transmises, il y en a une qui a été reproduite par les esprits les plus détachés de la tradition classique, et les plus entièrement dévoués à l'ordre d'idées et de sentimens que la civilisation moderne a développés : c'est la fable de Prométhée. Tous les poètes qui se sont condamnés à la stricte et matérielle imitation de l'art grec, les poètes du siècle d'Auguste, et ceux du siècle de Louis XIV, ont négligé cette tradition, qui dépasse, en effet, de beaucoup les symboles ordinaires de la Grèce, et qui est autant la prophétie d'une époque future que l'expression d'une vie passée.

M. Edgar Quinet, qui s'est distingné jusqu'à présent par un sentiment tout-à-fait nouveau de la vie et de la littérature des nations contemporaines, vient de publier un poème dramatique, dans lequel sa pensée, repliée tout à coup vers le passé, a renouvelé ce grand sujet de Prométhée, où l'esprit des temps anciens et celui des temps actuels se rencontrent. Nous essaierons de donner une appréciation de ce bel ouvrage qui caractérise, selon nous, une transformation du talent de l'auteur, et aussi de notre poésie. Mais en cherchant comment les poètes modernes avaient traité ce sujet avant lui, nous avons trouvé, dans Caldéron, une comédie si extraordinaire, si curieuse, et de tous points si inconnue, que nous n'avons pu nous empêcher de la considérer séparément.

Caldéron, aux yeux des Schelegel et des autres critiques de ce siècle, partage avec Shakspeare la gloire d'avoir donné les modèles de la littérature ro-

mantique. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de lui dans notre pays; quelques-unes de ses comédies ont été traduites dans notre langue, et imitées sur notre scène; mais elles ne sauraient donner une idée complète de cet esprit inépuisable. Lorsqu'on a essayé, en France, de caractériser d'une manière plus générale les productions littéraires de l'Espagne, on s'est borné à dire que le matérialisme était leur signe distinctif. L'exhibition récente des tableaux espagnols confirme cette assertion; et ce qu'on connaît jusqu'ici de l'œuvre immense de Caldéron ne la contrarie pas. Mais la comédie dont nous voulons aujourd'hui essayer de faire l'analyse nous montre ce poète sous un tout autre jour, et donne lieu à de nouvelles conjectures. Si on avait, nous ne disons pas traduit, mais seulement publié chez nous les *Autos Sacramentales*, qui sont l'expression la plus sérieuse de son esprit, et dont l'unique édition est excessivement rare, nous ne doutons pas qu'on ne pût arriver promptement à avoir un sentiment vrai de l'élévation de son génie.

Lope de Véga est regardé comme le fondateur du théâtre espagnol, bien que Miguel Cervantes et d'autres poètes eussent composé des comédies avant lui; il éclipsa toutes les gloires rivales autant par sa miraculeuse abondance que par sa supériorité réelle. Il prolongea sa vie durant le XVIIe siècle; mais sa jeunesse et son inspiration appartiennent au XVIe siècle; né en 1562, il était sur cette flotte formidable, envoyée en 1588, par Philippe II, pour écraser la résistance qu'Élisabeth opposait à ses projets de domination universelle, et pour commencer par l'Angleterre la conquête du monde.

Au milieu de ces grandes entreprises, qui étaient la suite des plans de Charles-Quint, l'Espagne s'éleva au plus haut degré de splendeur qu'elle ait jamais atteint. Philippe II, cherchant à fonder d'une manière durable la gloire de ce peuple, et ne trouvant pas que l'or du Nouveau-Monde fût une garantie suffisante de sa puissance, entreprit d'associer sa fortune à celle du catholicisme, et enracina si bien la religion dans ce sol, qu'on doute aujourd'hui s'il pourra recevoir une autre semence. Cependant l'Espagne ne semblait pas faite pour être le représentant du catholicisme; nation sans unité, pleine de Juifs et de Maures, elle accueillit avec empressement les premiers apôtres du luthéranisme. Mais Philippe II et l'inquisition changèrent, pour elle, l'ordre naturel, et lui firent une destinée contraire à la logique de l'histoire; une volonté inébranlable et farouche opéra ce grand crime. L'Espagne ne s'y prêta point d'abord avec complaisance; et l'ouvrage qui domine toute sa littérature, pendant le XVIe siècle, c'est cet immortel *Don Quichotte*, satire audacieuse du passé, éclose sur une terre où le passé allait renaître.

Aussi, Lope de Véga, qui appartient au XVIe siècle, n'est pas un poète catholique, son théâtre n'a rien de religieux; des passions ardentes et heureuses, des situations romanesques, de vives rencontres, d'éclatantes saillies, voilà le fonds de toutes ses pièces. Il y a pourtant un côté par lequel on sent en lui le poète de Philippe II. Ses comédies sont l'expression d'une civilisation arrêtée, qui s'endort sur la foi des vieilles croyances, et dans laquelle le scepticisme n'est pas possible ou n'est pas toléré. La fatalité, le doute, les idées

générales, les émotions sévères qui faisaient le caractère du théâtre antique, vous ne les trouverez pas dans Lope de Véga; pour lui, chaque chose a sa règle sûre, respectée ou vengée; pas d'hésitation dans la conscience, pas d'incertitude sur la nature des actions humaines, pas de deuil dans le dénouement; la joie brillante, continuelle, irréfléchie, de ses conceptions, trahit à la fois l'influence du climat méridional et l'absence du scepticisme. Pendant ce temps-là, Shakespeare, le poète de la reine Élisabeth, poète plus élevé et plus vrai, se faisait l'écho des doutes de son siècle, et jetait au théâtre, dans une forme puissante, le retentissement des angoisses par où passent les hommes aux grandes crises de rénovation.

Caldéron naquit la première année du XVIIe siècle; depuis deux ans Philippe II était mort, ayant échoué dans tous les projets qu'il avait formé pour l'asservissement de l'Europe, mais ayant réussi à faire d'une nation héroïque la servante de toutes les superstitions et l'instrument docile du despotisme. L'antique esprit religieux, qui était impuissant partout ailleurs, se créa alors, en Espagne, des interprètes éloquens; tandis que l'école des Carrache, qui avait ranimé le sentiment de la peinture en Italie, s'éteignait, Zurbaran, Vélasquez et Murillo reproduisaient dans leurs tableaux la foi des grands maîtres italiens; tandis que la poésie italienne dégénérait après le Tasse, le dernier chantre que la religion ait inspiré au-delà des Alpes, et que Guarini ouvrait la série de tous les fades versificateurs de la décadence, le catholicisme rencontrait encore un grand poète dans Caldéron, au milieu de ce peuple que la volonté de Philippe II avait pétri, et où le moyen-âge refleurissait sur le tombeau de ce terrible roi, malgré l'imbécillité de ses successeurs.

Caldéron fut le contemporain de Corneille, ces deux grands hommes commencèrent et achevèrent leur carrière à peu près en même temps: mais, à la différence de leur génie, on jugerait qu'ils sont séparés par des siècles. Corneille, résultat direct de l'esprit français qui, depuis Ronsard, s'était constitué en Europe comme le plus fidèle représentant de l'antiquité et de la philosophie, était le poète à la fois de l'histoire ancienne et de la politique moderne; on trouve en lui ce mélange de la forme antique et des idées récentes, dont Montaigne avait, avant lui, donné l'exemple, et qui était, à proprement parler, le caractère distinctif de la renaissance. Caldéron n'est point si ancien, ni si nouveau; il n'est ni citoyen romain, ni penseur français; il reste tout entier plongé dans cette civilisation catholique, qui a pris sa place entre la philosophie grecque et le doute moderne; il est l'expression dernière du moyen-âge. Chose étrange! Pendant le XVIIe siècle, toutes les autres nations de l'Europe sont tournées vers l'avenir. L'Italie produit Galilée; la France, Descartes; l'Angleterre voit briller Bacon; la Hollande, Grotius : tous hommes qui viennent marquer le changement des idées et faire faire aux sciences de nouveaux progrès. L'Espagne seule est retournée dans le passé, dont quelques années auparavant, elle s'était moquée par la bouche de Miguel Cervantes. Voilà ce qu'avait fait Philippe II! voilà ce qu'un homme peut faire de ses semblables!

Caldéron, pour dire en quelques mots tout ce que nous pensons de lui, est un scolastique comme il y en avait dans ces écoles du XIIIe et du XIVe siècle, où l'on agitait la querelle des réalistes et des nominalistes. Caldéron est un métaphysicien du moyen-âge; il croit à l'existence de toutes les entités auxquelles l'abstraction a donné naissance, et il emploie son admirable génie à leur prêter un corps et une figure poétiques. La lecture des *Autos sacramentales,* dans lesquels on n'a vu jusqu'à présent qu'une imitation des *Mystères* de notre théâtre naissant, pourrait seule donner une démonstration complète de cette vérité. Mais en l'absence de ces preuves, que nous ne saurions trop regretter, la comédie de *la Estatua de Prometeo* peut jeter sur le véritable caractère de ce génie étonnant des clartés que nous croyons précieuses et nouvelles. L'analyse que nous allons faire nous fournira l'occasion de développer notre pensée.

Comme toutes les comédies espagnoles, celle-ci est divisée en trois journées. Au commencement de la première journée paraît Prométhée, qui s'écrie : « Habitans des hautes cimes du Caucase! venez de la montagne! venez de la vallée! » On entend des voix répondre derrière le théâtre: « Qui nous appelle? qui nous demande? »

PROMÉTHÉE. — Je suis Prométhée. Venez, il est temps que je vous montre à quel noble usage j'ai employé les jours si nombreux pendant lesquels je me suis tenu caché dans cette grotte sauvage. Venez, venez, en tirant de tous vos instrumens grossiers les harmonies confuses dont vous honorez les divinités.

Les voix extérieures se rapprochent. On entend d'abord Épiméthée, qui se joint à Prométhée pour appeler les habitans du Caucase; puis Merlin, le gracioso de la pièce, espèce de paysan bouffon, qui est suivi de sa Libia, et qui prélude à ses facéties. Le chœur s'avance toujours. Enfin, Épiméthée entre, armé d'un arc et de flèches, et après lui paraissent des troupes de jeunes bergers et de jeunes bergeres avec des instrumens. Les voyant réunis, Prométhée leur fait un long discours, dans lequel il leur apprend son origine et sa destinée :

« Vous savez que de Japet et d'Asia nous naquîmes dans un seul enfantement, moi et Épiméthée, pour montrer des natures et des penchans tout-à-fait opposés. Nous grandîmes différens; il devint chasseur, poursuivant les bêtes à travers les montagnes; moi, mon inclination me porta à la tranquillité de la lecture, et je trouvai que c'était faire injure à notre noble nature que de passer sa vie avec les brutes. Voulant savoir comment, dans un même instant, un même horoscope avait pu produire deux naturels si contraires, je m'adonnai à la spéculation des causes et des effets, souveraine difficulté sur laquelle toute la philosophie repose. Pour m'initier à tout ce qui fait la gloire de l'homme, je quittai ma patrie et j'allai chercher ailleurs des maîtres; comme la Syrie est le rendez-vous le plus célèbre des arts et des sciences, et que tous les plus beaux génies de l'Asie y accourent, je m'y mêlai à eux. La logique naturelle qui avait été déposée dans mon ame, à son insu, fut dévoilée par la claire lumière de l'enseignement, et je m'ouvris des sentiers inconnus. Une fois que cette porte des sciences me fut ouverte, je pus m'élever, à travers les

barrières, aux principes de toutes les autres et à la connaissance de chacune d'elles. Je suivis l'école des Chaldéens, qui font leur principale étude de l'astrologie, et j'y appris le mouvement du soleil, des astres, et leurs influences sur nos destinées. Je revins dans mon pays pour lui faire part de ces lumières et le tirer de la barbarie; je voulus lui enseigner la paix et la justice. Mais à peine avais-je essayé de les faire connaître, que le peuple en fureur, m'accusant d'ambition, accueillit mes bienfaits par des injures. Voyant qu'on me faisait un crime de mon zèle, je me réduisis à vivre avec moi-même dans cette grotte mélancolique, n'ayant d'autre compagnie que la solitude. Là, non-seulement je repassai ce que je savais sur le soleil et sur la lune, sur la succession du jour et de la nuit, sur les âges futurs, sur la lumière, sur la qualité des plantes et des fleurs; non-seulement j'observai le vol des oiseaux qui fendent l'air, et j'écoutai leurs voix pour en tirer des augures, mais encore j'élevai mon esprit à la haute connaissance des dieux. Dans ces spéculations, je vis comment étaient distribuées les monarchies du ciel et de la terre; à Jupiter le ciel, la mer à Neptune, son écume à Vénus, la terre à Saturne, à Cérès ses fécondes moissons, ses fleurs au Zéphyre, ses fruits à Pomone, les abîmes à Pluton, les vents à Éole, le commerce à Mercure, à Apollon les Nymphes et les Muses, à Mars et à Pallas les combats; et, pour le dire enfin, à Minerve l'inspiration absolue des sciences. Cherchant à rendre à cette divinité un culte particulier, j'ai fait une statue, suivant les règles de la sculpture, et j'ai pris à toutes les fleurs de quoi embellir sa figure. Vous allez la voir. Il me tarde de substituer devant son effigie des rites religieux à vos règles politiques. Votre zèle construira un autel et un temple à Minerve, la sage et pure déesse, et vous la prierez de diriger votre fortune du haut du trône sacré où elle vit et triomphe. »

En achevant cet immense discours, dont nous avons abrégé la métaphysique et les descriptions interminables, Prométhée découvre dans sa grotte une statue qui a les traits de Minerve. Comme on le voit, ce Prométhée ne ressemble guère à celui d'Eschyle; ce n'est pas un Titan enchaîné, c'est un homme qui se donne la mission d'éclairer ses semblables. Le Caucase n'est pas le lieu de son supplice; c'est sa patrie, et il veut l'arracher à la barbarie par la religion et les sciences. Il ne paraît pas non plus que nous soyons dans une antiquité bien reculée; il est vrai que les compatriotes de Prométhée sont des sauvages, mais dans ce même temps la Syrie offre le spectacle de la plus brillante civilisation. On dirait que cette contrée jouit de tous les prodiges de la science et des arts, comme l'Italie, par exemple, au XVIe siècle, et que c'est aussi de ce centre commun que les lumières doivent se répandre sur le reste du monde. A peine Prométhée a-t-il cessé de parler, que la foule s'écrie : O miracle!

Épiméthée, ce frère de Prométhée, que nous venons de voir si différent de lui, et dont le contraste va devenir de plus en plus frappant, prend la parole, tout en fixant des yeux émus sur la statue : — Prométhée, dit-il, que ton génie soit grand, personne n'en doute; et si quelqu'un voulait le nier, cette

statue le démentirait. Si nous ne pouvons nous soumettre à ton empire, c'est que nous sommes contens des deux lois que le peuple suit, lorsqu'il châtie celui qui tue et celui qui vole; mais rien ne nous défend d'admettre les rites sacrés par lesquels on adore les dieux; et, pour te prouver que ceux-là même qui repoussent ton pouvoir politique sont prêts à accepter ta religion, je vote au nom de tous pour qu'on construise à Minerve un temple qui surpasse en richesse et en sculptures celui de notre grand Saturne. Nous ne l'adorerons pas dans ta grotte où le soleil ne pénètre pas; mais nous élèverons, dans une région moins sauvage, un temple d'une grande architecture, sur des colonnes doriques aux chapiteaux dorés, et s'élançant dans l'air sous la forme d'une aiguille pyramidale.

Merlin et Libia donnent leur consentement, au nom de tous, aux paroles d'Épiméthée. Puis Libia se met à chanter, en dansant, une sorte de chœur : —Venez, habitans du Caucase, venez célébrer cette fête; venez des monts et des vallées, et vous verrez que, dans cette sculpture nouvelle, la nature se joint à l'art. Venez en tirant de vos grossiers instrumens des sons confus, auxquels répondent les vents!

Tout à coup un cri se fait entendre derrière le théâtre, et Prométhée s'écrie : Quels sons discordans ont répétés les échos du Caucase?

On voit alors paraître Timantes, le vieillard, le représentant de la sagesse : —Fuyez, bergers, dit-il; une bête féroce, telle qu'on n'en a jamais vu, s'est précipitée à travers la montagne. Le chœur répète : Fuyons; quel effroi! quelle calamité! Épiméthée ne se trouble pas : Qu'elle vienne, dit-il; quelque venin qu'elle exhale, je veux la sacrifier à Minerve, pour que la première victime soit de ma main, comme la première statue est de celle de mon frère.

Prométhée sort avec lui; Timantes, invite la musique, qui a le don de conjurer les serpens, à le suivre en répétant ses fanfares; tous ces personnages s'en vont les uns après les autres. Il ne reste en scène que Merlin et Libia.

LIBIA. — Tu ne vas pas avec eux, Merlin.

MERLIN. — Non, Libia.

LIBIA. — Pourquoi?

MERLIN. — Parce que je n'ai pas envie, pour voir sa férocité, de cesser de voir ta beauté.

LIBIA. — Tu trembles comme une poule.

MERLIN. — Comment? je suis seul pour protéger ta vie. Si cette cruelle bête vient ici, tu verras comme je te défendrai.

Les voix qui ne cessent de crier au dehors du théâtre, se rapprochent :

LIBIA. — Il est temps de tenir ta promesse. La voilà qui vient de ce côté!

MERLIN. — Que dis-tu?

LIBIA. — Voyons, défends-moi.

MERLIN. — Mets-toi devant. Tu verras une action héroïque et glorieuse.

LIBIA. — Devant?

MERLIN. — Pour que je puisse te défendre, il faut bien que je voie si elle veut te dévorer.

Minerve paraît tout à coup sous la forme d'une bête fauve. Prométhée la suit, en la menaçant de ses flèches. La bête se met à chanter, et lui dit : Ne les tire pas! — O douce voix, que le vent m'apporte! s'écrie Prométhé. Qui a prononcé ces paroles? — Moi, dit Minerve toujours en chantant. Puis elle se dépouille de sa toison, et paraît dans le même vêtement que la statue. L'admiration et la reconnaissance de Prométhée se font jour par une foule d'antithèses poétiques; puis il finit par dire : Que veux-tu de moi? Minerve lui répond par une sorte d'ode : Je suis Minerve, ô Prométhée! Je t'aime, non-seulement parce que tu emploies ta vie à l'étude, mais encore parce que tu m'as voulu élever un autel; pour venir te témoigner tout mon contentement, j'ai pris ce déguisement; demande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai, que l'objet que tu désires soit enfermé dans le centre avare de la terre, ou que la république du ciel le couvre de son voile.

Prométhée lui répond que son ambition ne s'arrête pas à souhaiter ce qui est sous la terre ou à sa surface, et qu'elle s'adresse au ciel. — Que veux-tu de lui? dit Minerve. — Si je savais ce que les sphères supérieures renferment, réplique Prométhée, je te dirais ce que je désire. Dis-moi ce qu'il faut que je demande, pour que je te dise ce qu'il faut que tu me donnes. — Les merveilles du ciel, dit Minerve, sont si rares, si belles, que tu ne pourrais maintenant en connaître tout le prix. Mais si tu as le courage de pénétrer avec moi dans l'Alcazar doré, tu verras ce qu'il renferme.

Le courage de Prométhée s'enflamme. — Puisque tu n'as pas peur, lui dit Minerve, arrache cet arbre avec ses racines pour escalader le ciel. — Dans une si glorieuse entreprise, répond Prométhée, ta divinité rassure ma frayeur. Et tous les deux s'envolent sur le tronc que Prométhée vient de déraciner.

Épiméthée, resté seul, tombe dans une grande mélancolie. Le sort de son frère l'étonne; la beauté de la statue agit sur lui; et, tout entier dominé par ses sens, il devient épris d'elle et pousse des soupirs. Il semble cependant dédaigner le courage, qui a fait jusqu'alors sa gloire, pour désirer une vie plus élevée, plus spirituelle. Tout à coup on entend une musique guerrière; le chœur répète derrière le théâtre : Aux armes! aux armes! guerre! guerre! Cette musique militaire, qui, en tout autre temps, aurait réveillé Épiméthée, lui fait éprouver une sensation désagréable.

Alors paraît Pallas, chargée de panaches. Épiméthée lui demande qui elle est. Elle répond en chantant : — De Jupiter et de Latone, sœurs du Soleil, Minerve et moi nous naquîmes. Pendant notre enfance, nous étions tellement unies qu'on ne pouvait nous distinguer, et on prenait pour une même personne Minerve et Pallas. Nous naquîmes pareilles en valeur, en beauté, en grandeur et en majesté; nous grandîmes différentes; elle fut douce et moi superbe; j'inspirai les combats, elle inspira les sciences. De même toi et Prométhée vous fûtes dissemblables, et vous reproduisîtes la diversité qui était en nous, excellant, toi dans les armes, lui dans l'étude. C'est pourquoi ton inclination t'a porté à la chasse, qui est l'image de la guerre. Aussi te trouvai-je ingrat en te voyant dédier des autels et sacrifier des victimes à une

beauté inanimée. Tu subis une influence étrangère. Que les trompettes qui me suivent raniment ton courage. Tandis que Minerve enlève son disciple au ciel, réponds par l'injure à sa flatterie. Le héros que Pallas a choisi serait-il l'adorateur de Minerve? Pallas y peut-elle consentir? Détruis son culte, disperse aux vents et réduis en poussière sa statue, si tu ne veux m'avoir pour ennemie. » Le chœur répète avec elle : — Guerre! guerre contre Prométhée! et elle disparaît.

« Écoute, attends, lui dit Épiméthée; je ne peux te suivre à travers ces racines qui arrêtent mes pas. Comment veux-tu que je devienne l'ennemi de mon frère? Comment veux-tu que je brise cette statue, cette si belle, si parfaite figure, à qui j'offrirais ma vie et mon ame pour lui donner une ame et une vie et vivre ensuite avec elle? Comment pourrai-je obéir à Pallas? Obéir et désobéir, c'est également un sacrilége. N'y a-t-il pas quelque moyen terme pour plaire à Pallas sans offenser Minerve? »

Dès ce moment on voit clairement le plan de la pièce, et quelle métaphysique Caldéron a cachée sous sa poésie. Prométhée, c'est la partie intelligente de notre nature; Épiméthée, c'est la partie animale et subalterne. L'un est l'ame, l'autre la chair; la même dualité se continue dans le ciel et partage Minerve et Pallas. La guerre va s'établir entre ces deux parties, entre l'esprit et la matière, entre l'homme et la bête. Voilà certes une grande pensée, bien inattendue chez un poète dramatique, et surtout chez un poète espagnol. Les génies les plus spiritualistes ont-ils jamais réalisé une abstraction plus subtile et plus profonde que celle-là? Nous allons voir avec quel éclat, avec quelle persévérance, mais aussi avec quelle bizarrerie, Caldéron poursuit son idée.

Tandis qu'Épiméthée se concerte avec Timantes, pour échapper à la dure nécessité de détruire la statue dont il est amoureux, et que Merlin et Libia égaient la scène par leurs bouffonneries, on voit Apollon descendre des frises en chantant : — Ne crains pas, lumière, de disparaître; si tout naît pour mourir, toi, tu meurs pour renaître.

Il est suivi de Minerve et de Prométhée. Minerve demande à son élève ce qui l'a frappé dans ces transparens saphirs qu'il vient d'admirer. Prométhée, à qui la science avait révélé toutes ces merveilles, n'en a point été étonné. Il ne désire qu'une chose, d'enlever un rayon au soleil, pour appliquer son ardeur à la matière combustible, et produire une lumière qui éclaire les ténèbres de la nuit, et supplée à l'absence du soleil. Il ajoute qu'il sera bien de voir que celle qui a donné la science aux nations leur donne aussi la lumière. — Tu demandes beaucoup, répond Minerve; mais je veux tout t'accorder. Tu peux dérober un rayon et le donner à la terre. Prométhée se met alors à réciter un couplet scientifique, sur toutes les évolutions du soleil, sur l'écliptique et le zodiaque. Pendant ce temps-là, Apollon, qui est toujours suspendu à l'autre extrémité de la frise, continue à chanter ses propres louanges, dans un style où la science ne cesse pas de se mêler à la poésie. Enfin Prométhée s'avance vers lui, et prend un rayon de son char lumineux.

— Apollon, dit-il, pardonne-moi cette offense; et toi, Minerve, songe que c'est pour te consacrer ce rayon que je le dérobe. Le chœur chante les louanges du soleil, Apollon disparaît sur son char, et Prométhée avec sa lumière. Ainsi finit la première journée. L'allégorie ne saurait être plus transparente. C'est l'intelligence qui, avec l'aide de la science, dérobe au ciel la lumière de la vérité.

Au commencement de la seconde journée, Epiméthée et Merlin se glissent dans la grotte obscure; Épiméthée, voulant plaire aux deux déesses à la fois, a pris le parti de voler la statue et de la cacher. Merlin l'accompagne, comme Leporello accompagne don Juan aux pieds de la statue du commandeur. Ses facéties et sa peur interrompent Épiméthée à chaque moment. Il lui fait des objections et des pointes. Par un jeu de mots intraduisible, il lui dit : — Crains la colère de ta déesse, prends garde que la déesse Pallas ne se change en déesse Coups-de-Bâton. — Pallas l'ignorera, répond Épiméthée, la nuit nous protége. — Crois-tu donc, dit Merlin, que les déesses puissent ignorer quelque chose? — Ton objection est vaine, reprend Épiméthée, une déesse qui est capable de jalousie, est bien susceptible d'ignorance. Il s'avance plein d'amour et de crainte vers la statue; mais il ne peut l'apercevoir, tant la nuit est sombre. Prométhée survient, tenant son rayon : la clarté qui en émane étonne Épiméthée et son compagnon. Prométhée entre sans être vu dans sa grotte, et place son flambeau dans la main droite de la statue : — Je te consacre ce rayon de soleil, dit-il; je veux qu'on le voie dans ta main, pour que les habitans de ces campagnes sentent leur foi s'accroître, t'attribuent ce bienfait, et t'élèvent un temple où je couvrirai tes autels de sacrifices. Puis il sort. Épiméthée et Merlin, restés seuls, s'approchent de la statue, que la lumière leur permet d'apercevoir; mais, au moment où ils vont mettre la main sur elle, la statue parle : — Arrière, sacriléges! craignez de me toucher. Comme Leporello, Merlin tremble de peur; Épiméthée, plus surpris qu'effrayé, s'écrie : — O prodige! quel nouvel esprit l'anime? quelle flamme lui a soufflé la vie? Le chœur répète derrière le théâtre : Apprenez par là que qui donne la science donne aussi la voix à l'argile, et la lumière à l'ame.

— Qu'est-ce, Merlin? dit Épiméthée.

— Ce que c'est? répond Merlin, c'est madame la statue, ma maîtresse, qui chante comme une véritable personne, qui marche, qui souffle, qui respire.

— Le grand Jupiter me protége! s'écrie Épiméthée.

— Et moi, le grand Bacchus, dit Merlin, et faisant encore un jeu de mots intraduisible, car cette divinité m'est plus *dévouée*, puisque, seule entre toutes, elle est la divinité *de la bouteille*.

Épiméthée se hasarde alors à faire sa déclaration à la statue : — Depuis le jour où je te vis, lui dit-il, tu es l'ame de ma vie. — La statue ne comprend rien à sa galanterie. — Si le feu qui m'a donné la vie t'appartient, répond-elle, viens essayer de l'éteindre. — N'approche pas, s'écrie Épiméthée, n'approche pas. Éloigne cette flamme, éloigne-la. Ce qui m'éclaire m'empêche de voir. — Puis il sort de la grotte, frappé de stupeur, et continuant à faire de la méta-

physique sur ce feu qui unit les qualités contraires, qui est comme un glaçon, et qui cependant brûle.

On entend au dehors la voix de Prométhée, qui appelle les bergers des montagnes, pour leur faire admirer sa précieuse découverte. Épiméthée joint sa voix à la sienne, et le chœur répète : Apprenez que qui donne la science, donne aussi la voix à l'argile et la lumière à l'ame.

La statue, qui s'est mise à marcher, sort de la grotte, et parle : — Un bruit harmonieux, dit-elle, trouble la terre, le feu et l'eau. Qui suis-je, dieux ! moi qui jette une si grande confusion dans le monde ? »

Prométhée accourt : « O ciel, quelle merveille ! Que vois-je ? Minerve sacrée ! — Qu'entends-je ? répond la statue ; moi, Minerve sacrée ? — Pourquoi t'offenses-tu de mon amour ? s'écrie Prométhée ; pourquoi as-tu pris le rayon dont j'avais fait présent à ton image ? — De quel rayon, de quelle image parles-tu ? Qu'est-ce ? Que se passe-t-il en moi ? — Je l'avais mis dans la main de ta statue pour t'honorer. Pourquoi l'as-tu pris ? Pourquoi es-tu en colère contre celui qui t'adore ?

Tout ce passage est d'une poésie pleine de grandeur et de grace tout ensemble. Le feu que Prométhée avait mis dans la main de la statue est passé dans son sein, et lui a fait une ame : la statue s'éveille à la vie ; elle prend Prométhée pour une illusion. Prométhée, qui croit que c'est à Minerve elle-même qu'il parle, ne peut comprendre pourquoi elle refuse de le reconnaître, et la supplie de lui être propice comme autrefois. Enfin, éclairée par Prométhée, et par une voix intérieure qu'elle ne peut définir, la statue s'écrie avec le chœur : — Qui donne les sciences, donne la voix à l'argile et la lumière à l'ame. Prométhée répète ces vers après elle, et s'écrie : — O moralité enveloppée dans cet enseignement fabuleux, que de choses tu me dis ! — Il appelle de nouveau les chœurs, et on entend Épiméthée qui répète en dehors : — Bergers de ces montagnes, secouez votre doux sommeil ; quittez, quittez vos cabanes ; accourez, accourez tous ! — Les voix répondent de toutes parts : — Qui nous cherche ? qui nous appelle ?

Épiméthée entre suivi de Timantes, de Libia et des bergers ; il leur dit : — Épiméthée peut vous montrer un plus grand prodige que celui pour lequel Prométhée vous a appelés. S'il vous a invités à voir la statue morte, moi, je vous invite à voir la statue vivante. Merlin ajoute : — Venez tous. Bien certainement la Nuit vous fait la cour, madame la statue, ma maîtresse ; car elle ne nous empêche pas de vous voir. — Tout le monde s'étonne de voir pour la première fois une clarté inconnue briller dans les ténèbres, avant que naisse l'aurore. Le chœur répète : « Celle qui donne les sciences, donne la voix à l'argile et la lumière à l'ame. » Les bergers adorent ce mystérieux bienfait ; mais ils sont troublés par de nouveaux cris : « Guerre ! guerre ! Aux armes ! aux armes ! » Épiméthée reconnaît le cri de Pallas, et se souvient de sa colère. En vain la statue le rassure. Les cris se font entendre plus fort que jamais ; le chœur ne peut les couvrir avec sa phrase religieuse. La statue dit que le feu est le principe du bien et du mal, le symbole de la paix et de la guerre, et,

après avoir ajouté que la statue de Prométhée est l'image de la nature humaine, elle sort. Le chœur veut inutilement la retenir par ses prières et en répétant son chant d'espérance : les cris contraires étouffent sa voix et dispersent tout le monde.

Entre la Discorde, chantant un récitatif. Les dieux chantent dans cette pièce, et les hommes parlent : « Guerre ! guerre ! s'écrie la discorde. On n'a jamais vu la guerre sans la Discorde. » Pallas la rejoint bientôt, et lui raconte qu'Épiméthée refuse de lui obéir et de détruire cette statue faite en l'honneur de Minerve, et qui est maintenant animée ; que tout le Caucase va rendre hommage à cette création merveilleuse ; que déjà la foule la salue du nom de Pandore, ce qui veut dire la providence du temps (il ne paraît pas que Calderon eût une grande connaissance de la langue grecque). Pallas confie sa vengeance à la Discorde, la séditieuse déesse qui sème les haines et les aversions.—Puisque Minerve allume le feu, dit Pallas, et que moi je verse le sang, tu verras non-seulement l'univers, mais encore le Caucase, mis à feu et à sang. — Oui, répond la Discorde, je te servirai ; je me mêlerai aux villageois qui vont adorer Pandore, je joindrai ma voix aux leurs, et je lui offrirai dans une urne les présens de la Discorde. Je remplirai l'air de vénéneuses vapeurs, et les ames d'une rivalité furieuse. — Moi, réplique Pallas, je vais dire à Apollon de compter ses rayons, pour qu'il s'aperçoive du vol qu'on lui a fait et qu'il reprenne le feu à ceux qui le lui ont dérobé.— Les derniers cris de sa colère sont couverts par le chœur qui arrive en chantant : « A la fête ! à la fête ! bergers ! bergers, venez à la fête ! Venez porter vos offrandes à la déesse de ces montagnes, pour la remercier de nous avoir donné le feu ! Que la terre lui offre ses fleurs, l'eau ses perles, l'air ses oiseaux, l'écho ses acclamations ! »

Les bergers et les bergères chantent et dansent en répétant ce couplet ; ils sont suivis de Timantes, de Merlin, de Libia ; Prométhée, Épiméthée et la statue en trent d'un autre côté. Merlin veut parler le premier à la statue, dont il défigure le nom par mille pointes. Libia le reprend ; le chœur redit son couplet. Au milieu de ses danses, survient la Discorde, vêtue en villageoise, et confondue dans la foule. Timantes, qui, en sa qualité de vieillard, est le grand-prêtre, choisit pour autel un rocher, et chacun vient y déposer son offrande, en récitant des vers d'une poésie étincelante. Libia offre des fleurs ; une bergère, des perles ; une autre, des oiseaux. La Discorde vient à son tour offrir son urne, dans laquelle il y a plus, dit-elle, que dans l'écho, l'air, l'eau et la terre. A chaque offrande, le chœur recommence ses chants. La statue remercie les villageois, et se dit indigne de leur culte. Timantes répond que par elle tous les hommes participent du ciel, que Minerve lui a donné son corps, et Apollon son ame, et que, si elle n'est pas déesse, elle doit être au moins comptée parmi les demi-dieux.

Mais alors s'élève un débat inattendu. Épiméthée veut être aimé par la statue ; il fait valoir ses droits. La statue s'étonne, et croit que c'est à Prométhée qu'elle doit la vie. La discussion s'anime entre les deux frères ; c'est

la présence de la Discorde qui les excite à leur insu. Qui l'emportera de l'esprit ou de la matière? A qui sera cette statue, cette Pandore, qui est l'image même de l'humanité? Les deux frères se défient. Épiméthée provoque Prométhée au combat. — Je ne sais pas combattre, répond Prométhée, je sais penser! — La statue veut les apaiser, et pour distribuer ses dons à tout le monde, elle ouvre l'urne dorée qui a été déposée à ses pieds. Il en sort une fumée qui effraie tout le monde. La Discorde se montre alors et dit : « Puisque vous avez volé le feu, pourquoi la fumée vous étonne-t-elle? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas de feu sans fumée? — La colère que tu m'inspires, s'écrie Épiméthée, étouffe ma crainte! — Je te châtierai le premier, répond Prométhée que la Discorde a mis hors de lui-même. » Le chœur partage leur fureur instantanée, et se sépare en deux partis. D'un côté on entend : « Qu'il meure de tes mains, Prométhée! » De l'autre : « Épiméthée, qu'il meure de tes mains. » La Discorde leur répond : « Pour punir ce vol sacrilége, et ce sacrilége culte, je vous ai fait présent de ces dissensions; toi, Épimethée, tu aimeras ce que tu as abhorré; toi, Prométhée, tu abhorreras ce que tu as aimé. » Puis elle disparaît, laissant la confusion après elle. Un tremblement de terre se fait sentir. Les ombres enveloppent le théâtre. La frayeur gagne tout le monde. Timantes invite le chœur à répeter avec lui : « Grace, dieux souverains; pitié, souverains cieux! — Je vais sacrifier à Pallas, dit Épiméthée. — Et moi à Minerve, s'écrie Prométhée, pour qu'elle détourne la colère d'Apollon! — Viens avec moi! dit Épiméthée à la statue. — Moi avec toi! répond-elle; j'aimerais mieux me précipiter dans la mer du haut de ce rocher élevé. Je vais suivre Promethée aux autels de Minerve. — Non, réplique Prométhée, dont la raison est troublée, ne viens pas avec moi, monstre redoutable; j'éprouve pour toi une telle horreur, une telle aversion....» Il ne peut achever, tant il est agité, et sort plein de désespoir. — Tu vas à lui qui te hait, dit Épiméthée à la statue, et tu ne veux pas venir avec moi, qui t'aime! La statue répond : « Forcée de choisir entre ces deux extrémités, j'aime mieux suivre celui que j'aime et qui me hait, que celui que je hais et qui m'aime! » Le tremblement de terre recommence; le chœur et la musique implorent de nouveau la pitié des dieux. Épiméthée, au désespoir, cherche un moyen qui le venge de la statue sur la personne de Prométhée. Le chœur reprend : « Grace, dieux souverains! Pitié, souverains cieux! » C'est la fin de la seconde journée.

La troisième journée s'ouvre au milieu des mêmes cris qui ont terminé la précédente; puis paraissent Apollon et Pallas en chantant : « Quelle grace, quelle pitié, dit Apollon, espère celui qui m'a offensé en usurpant l'éclat de ma lumière? Mon indignation est telle que je veux que tous les complices de ce vol périssent..... Je m'armerai contre eux; je veux être soldat pour Pallas, puisque j'ai bien été pasteur chez Admète pour Climène. — J'ai été horriblement offensée, répond Pallas, de voir que Minerve ait introduit ce traître dans ta sphère. » Alors les deux divinités conspirent l'extermination de tous les adorateurs du feu et de Minerve, et célèbrent à l'avance leur victoire.

Mais Minerve paraît et dit : « Non, leur fin n'est pas venue! — Pourquoi, méchante, lui répond Apollon, es-tu venue m'enlever un rayon de ma lumière pour en orner ta statue? — Que t'importe? dit Minerve, la lumière ne t'appartient-elle pas toujours? — Tu dis vrai; il n'y a pas de lumière qui ne procède de moi. — C'est une trahison, réplique Pallas, de s'attribuer ce bienfait qui est ta propriété. — Tu dis vrai aussi, répond Apollon. » Le débat se poursuit ainsi; et, au milieu des deux sœurs qui plaident le pour et le contre, Apollon est toujours de l'avis de celle qui a parlé la dernière. On dirait un dialogue de Lucien, où le dieu de la lumière jouerait un rôle comique. Les deux sœurs se défient au combat, comme tout à l'heure les deux frères, et Apollon, ne sachant comment les apaiser, prend le parti de s'en aller sans avoir rien résolu.

On entend Épiméthée convier les bergers au sacrifice qu'il veut faire à Pallas. Pallas va du côté où la voix d'Épiméthée l'appelle. Alors c'est la voix de Prométhée qui se fait entendre pour annoncer le sacrifice en l'honneur de Minerve. Troublé par la Discorde, Prométhée ne sait plus ce qu'il sent, ni ce qu'il dit. Le désespoir, le doute, le regret, l'agitent tour à tour; il maudit le moment où l'idée de faire une statue lui est venue, le moment où Minerve l'a enlevé dans le ciel, le moment où il a ravi ce feu qui a animé la statue; et il ne demande plus au Caucase qu'à lui servir de tombeau. Ce morceau est d'une admirable poésie; le style et la pensée, tout en est grand. L'homme de génie souffre les tourmens attachés à sa création; c'est une condition de tous les esprits qui marchent en avant de l'humanité de rencontrer le désespoir et le malheur sur leur route. En Espagne, plus que dans aucun autre pays, le génie a été accueilli par la défiance des hommes. Christophe Colomb et Cortez sont morts en exil, et Balboa a péri sur l'échafaud.

Mais Minerve n'abandonne pas son élève; elle chante : « Attends, écoute, espère; tu sauras qu'il n'y a rien à craindre de la colère d'Apollon » Prométhée ne reconnaît plus la voix de sa protectrice. En vain Minerve lui dit : « Je ne suis pas comme la Discorde, cette divinité bâtarde, fille de Pluton, et qui a appris de lui à mentir; je ne peux te tromper! » Prométhée ne croit plus à elle. La déesse veut cependant le protéger malgré lui. Elle sort, et Prométhée après elle.

Epiméthée, toujours accompagné de Merlin, revient dans la grotte pour séduire la statue. Il ouvre la retraite où il croit qu'elle est cachée, et se met à lui peindre sa violente passion. La statue ne répond pas. Épiméthée ne sait à quoi attribuer son silence; il la supplie inutilement de parler. Merlin se joint à lui, et ses bouffonneries n'ont pas un meilleur succès. Tandis qu'Épiméthée se consume à implorer celle qu'il aime, il voit une autre Minerve toute semblable apparaître dans un autre endroit de la grotte. « Qu'aperçois-je? s'écrie-t-il; une ici, une là? Qu'est cela?—C'est, dit Merlin, comme une dépêche des Indes dont on a fait deux exemplaires. » Il ne faut pas oublier que la statue a été façonnée à l'image de Minerve, si l'on veut suivre le fil embrouillé de l'intrigue. La vraie Minerve a pris la place de la statue pour écouter ce que

dit Épiméthée. Épiméthée ne sait à qui entendre. Pour redoubler sa perplexité, celle qu'il croit être la statue disparaît, et il se trouve seul avec celle qu'il prend pour Minerve. Cependant celle qui reste est la mortelle; elle accable Épiméthée de reproches et d'injures capables de lui faire comprendre qu'elle n'est pas une divinité. Mais Épiméthée, interdit de tant de prodiges, ne peut que répondre à ce qu'on lui dit : « Je ne sais; » et il s'en va, suivi du fidèle Merlin. La statue pense alors à Prométhée; elle ne sait où il s'est retiré.

Prométhée arrive bientôt; par une méprise toute semblable à celle de son frère, il croit parler à la déesse et lui demande pardon. La pauvre statue, qui aime Prométhée, est si contente qu'elle lui ouvre ses bras. Reconnaissant son erreur à ce signe, Prométhée, sur qui les sortiléges de la Discorde agissent toujours, éprouve une horreur involontaire pour sa bien-aimée; il lui attribue tous ses malheurs et lui défend de l'approcher. Elle lui demande la cause de ce changement et de son trouble. Prométhée dit comme Épiméthée disait tout à l'heure : « Je ne sais. » La statue continue à l'interroger; il ne répond que par le désespoir; elle veut le calmer, il lui crie : « Arrière! » Elle ne peut comprendre ce qui l'agite. « Je ne le sais pas moi-même, lui dit Prométhée. Si je te contemple comme une divinité, je t'adore; j'aime ta beauté, je vénère ta sagesse, j'admire tes merveilles, mais je hais la réunion de tous ces attributs; il y a un autre moi qui sans moi commande en moi plus que moi-même! » Ces vers rappellent ceux que Molière a prêtés à Sosie; ils les ont peut-être inspirés.

La Discorde agite aussi les hommes au dehors du théâtre, et l'on entend les deux partis ennemis crier : Aux armes! Les uns proclament le nom de Prométhée, les autres celui d'Épiméthée. Prométhée juge son parti désespéré; il appelle quelques fideles à mourir avec lui. « Je veux mourir avec toi, dit la statue; tes dédains ne m'empêcheront pas de m'associer à ta fortune. » Ils sortent tous deux. Timantes prend le commandement du parti de Prométhée; Épiméthée s'avance contre lui à la tête des siens. Timantes dit que la cause de Prométhée est celle de la raison et de l'intelligence; Épiméthée répond que ce n'est pas le temps de raisonner, mais de combattre. Il harangue ses troupes. Prométhée revient avec la statue. A leur vue, Timantes dit aux siens que, bien qu'inférieurs en nombre, ils sont sûrs de la victoire.

Un bruit extraordinaire suspend le combat. C'est la Discorde qui accourt en chantant : « Suspendez vos épées; la meilleure victoire est celle qu'on remporte sans verser le sang. Je viens vous parler au nom des dieux. Vous avez, dans votre naissante politique, deux lois, l'une qui condamne à mort l'homicide, l'autre qui châtie le larron. Qui a commis un vol plus sacrilége que celui qui a dérobé le feu dans l'Alcazar du soleil? Jupiter, voyant qu'Apollon ne peut prononcer entre Pallas et Minerve, ses deux sœurs, confie à vos lois le soin de punir le voleur. Enfermez-le dans une obscure prison. Mais, pour satisfaire complètement Apollon, il faut sacrifier la statue. Elle a vécu de son feu, que par son feu la justice la fasse mourir; aussi bien elle est homicide,

celle qui tue par l'amour. Si vous n'exécutez pas ces deux décrets, que les complices de ces deux crimes redoutent la fureur de Jupiter ! Il allumera l'incendie au sein du Caucase, comme au sein de l'Etna, du Mongibel ou du Vésuve; il vous réduira en cendres et dispersera votre poussière dans l'air. Craignez donc sa colère. »

Tout se soumet à cet arrêt divin. Prométhée dit en montrant la statue : « Je ne refuse pas de donner ma vie pour racheter celle de cette beauté infortunée; ce n'est pas l'amour qui me fait parler. Mais elle est femme; je suis noble, et je ne fais que mon devoir. Allons, Timantes, mourons des mains du courage et non de celles de l'infamie ! » Le vieux Timantes n'ose plus soutenir Prométhée que les dieux ont condamné par la bouche de leur messagère. Le peuple tout entier se déclare contre lui et contre la statue, et on s'empare d'eux. — Il faut leur couvrir la tête, dit Épiméthée, pour qu'ils n'excitent pas la compassion du peuple. Conduisez-les au temple de Saturne, où l'on préparera la prison et le sacrifice. Mais non, revenez; il ne faut donner lieu à aucun tumulte. Il vaut mieux qu'ils subissent leur châtiment ici même, sur la crête de cette montagne, où ils ont commis leur crime. Et aussitôt toute la foule disparaît.

Minerve entre en chantant : Dieu tonnant, comment permets-tu qu'on répare une faute par une autre plus grave? Le crime de la Discorde qui vole ta voix, n'est-il pas plus grand que celui de Prométhée qui a volé un pauvre rayon de soleil? Un vol doit-il être moins puni qu'une trahison? Je vais porter cette juste plainte à ton trône suprême. — Tu n'y arriveras pas avant le supplice de ton élève, dit Pallas qui survient — Je saurai déjouer tes trames, reprend Minerve.—Tu te mesurerais avec Pallas, réplique celle-ci.— Les deux divinités luttent ensemble. — Sais-tu bien, dit Pallas ! que je suis, avec Mars, la divinité des armes ! — Je suis celle des lettres, dit Minerve; on verra que la force de la raison l'emporte sur celle du bras. Lâche-moi, méchante ! — Je n'ai pu, hélas ! l'empêcher, s'écrie Pallas qui voit Minerve s'envoler vers le ciel. La Discorde vient la consoler et lui faire espérer que le supplice sera consommé avant que Minerve n'ait pu atteindre la demeure de Jupiter.

En effet, on voit venir Prométhe et la statue, la tête couverte d'un voile, suivis d'hommes et de femmes. Épiméthée, Merlin et Timantes entrent d'un autre côté. — Qu'ai-je vu? disent les deux victimes; le bien changé en mal, et le mal en pire ! —Le chœur répète ce chant de désespoir. Épiméthée se dit à lui-même qu'il n'est pas responsable de leur mort; il en rejette la charge sur la Fatalité. Pallas et la Discorde se réjouissent. Prométhée et la statue plaignent réciproquement leur infortune; le chœur se lamente avec eux. Épiméthée donne le signal de l'exécution.

Mais tout à coup Apollon paraît, et apporte le pardon que Minerve a obtenu de Jupiter; il trouve lui-même son plaisir à dissiper la fumée dont la Discorde a obscurci la vérité, et il engage le chœur à changer son chant funèbre en un hymne de joie. Le chœur chante : — Heureux qui a vu le mal changé en bien, et le bien en mieux ! — A travers les cris de Prométhée, qui

revient à la raison pour épouser Pandore, à travers les facéties de Merlin, qui se marie avec Libia, le chœur reproduit plusieurs fois cette phrase, qui termine la comédie.

Nous n'avons pas de longues observations à faire sur cette composition. Son étrangeté pourra d'abord étonner plus que le reste; mais dans ces derniers temps, nous avons assez vu de choses étranges qui n'avaient aucun sens, pour que nous devions faire attention à cette énorme bizarrerie de Calderon, qui a un sens très élevé. Le poète espagnol a rapproché avec une grande hardiesse les fables différentes que l'antiquité nous a laissées, au sujet de Prométhée, d'Épiméthée et de Pandore; mais, comme cela devait être, il a élagué la pensée de la révolte et du blasphème qui domine dans toutes ces traditions; il a substitué à cette idée, qui ne pouvait venir à un Espagnol du XVIIe siècle, une idée évidemment chrétienne. Au lieu de faire sortir des rochers du Caucase une protestation hautaine contre les dieux du passé, il nous y a donné le spectacle de cette rivalité de l'esprit et de la matière que le christianisme a consacrée, il nous a montré les combats que le génie livre contre la nature pour émanciper l'homme, et la lutte que l'intelligence soutient contre les sens pour s'affranchir de leur empire. Puissante par la conception, cette œuvre n'est pas moins surprenante sous le rapport de la forme; faire tenir une pensée si élevée dans un cadre si étroit, mêler les dieux, les hommes, les bouffons, sans que la poésie y perde un seul moment, est un effort au-dessus des facultés ordinaires; et il ne faut pas moins qu'un grand génie pour y réussir. Depuis quelques années, notre littérature a envié l'imagination des poètes espagnols; elle a pris un reflet de leurs images; elle a voulu imiter la richesse et la couleur de leurs inventions. Il y a aujourd'hui un nouveau progrès à accomplir dans l'étude et dans l'imitation de ces beaux génies; il faut voir le rôle que la raison joue dans cet art qu'on a accusé de matérialisme, et faire en sorte que la France, qui se pique de présider au développement de l'esprit européen, ne montre pas moins d'intelligence dans sa littérature, que l'Espagne, nation de tout temps arriérée, n'en a mis dans la sienne.

La pensée philosophique qui anime toute une génération nouvelle, ne peut manquer d'ajouter à l'éclat et à l'élévation de notre littérature. Parmi les hommes qui doivent illustrer cette école naissante, M. Edgar Quinet a marqué sa place au premier rang. Le poème de *Prométhée* avancera, sans aucun doute, la question qui se débat aujourd'hui entre les artistes matérialistes et ceux qui veulent relever le spiritualisme du vieil esprit français. Dans ce poème, M. Edgar Quinet ne s'est point attaché aux traces de Caldéron il a voulu rivaliser avec lui non pas de fantaisie et de caprice, mais de raison et de profondeur; négligeant toutes les imitations modernes, il est remonté directement à la source pure de l'art grec. Nous ferons voir, dans un prochain article, comment il a su allier l'auguste simplicité de cet art antique avec la hauteur des idées modernes.

H. FORTOUL.

Critique Littéraire.

Chavornay. — La Chasse aux Fantômes. — Le Serpent sous l'Herbe.

Il y a eu à toutes les époques deux publics, l'un curieux seulement de récits grotesques ou terribles, lisant avec le même amour *Geneviève de Brabant* ou *M. Dupont;* l'autre cultivé, subtil, passionné pour l'art et applaudissant, selon les époques, à Érasme, à Rousseau ou à George Sand. Malheureusement ce dernier public ne fut jamais aussi difficile à trouver que de nos jours.

Jusqu'au XVIe siècle, il suffisait d'écrire un livre en latin pour qu'il eût des lecteurs spéciaux. L'œuvre littéraire se distinguait alors visiblement de l'œuvre populaire; l'art et la science avaient, comme chez les Indous, leur langue sacrée; on savait où prendre les adeptes, et l'on pouvait se livrer à toutes les finesses de la métaphysique ou de la poésie avec la certitude de trouver des gens préparés à vous comprendre.

Plus tard, lorsqu'il n'y eut plus qu'une langue, la littérature se détacha de la science; elle se fit plus mondaine, et perdit sa clientelle de docteurs. Mais les classes privilégiées les remplacèrent; car, quoi qu'on ait dit de l'ignorance de la noblesse sous notre monarchie, il est constant que les questions d'art la préoccupèrent toujours vivement, et qu'elle forma un public d'élite. Ce ne fut point peut-être chez elle intelligence, mais conséquence forcée de sa position. Il est difficile, en effet, que l'esprit ne se modifie point, comme le corps, dans le loisir, et ne devienne point plus délicat, plus souple, plus impressionnable. Il y a d'ailleurs entre toutes les aristocraties une sorte d'attraction mystérieuse; elles se devinent, se recherchent, et les grands seigneurs protégeaient les grands écrivains par instinct de convenance et de parenté.

La révolution, en détruisant la noblesse, fit disparaître cette protection, et ôta à la littérature, non de son importance, mais de son éclat. Le temps

des oisivetés élégantes était passé sans retour; tout le monde était descendu dans la vie pratique; il ne s'agissait plus de résoudre des questions de goût ou des problèmes de grammaire; chacun combattait maintenant pour ses foyers et ses autels.

L'art ne périt point dans cette lutte tumultueuse, parce que l'art est impérissable; mais il perdit son public de gentilshommes. Les lumières avaient confondu toutes les classes : le roturier, à son tour, devint juge du camp dans les tournois de l'art; il put apprécier le bien dire, faire partie du tribunal auquel s'adressaient les œuvres d'élite, et les deux publics dont nous avons parlé, ne se recrutèrent plus selon le rang, mais selon l'intelligence.

Un tel changement dans la composition des lecteurs devait nécessairement en amener un dans les œuvres qui leur étaient destinées. Tant que le roman s'était adressé à l'aristocratie, il était demeuré circonscrit dans le domaine du sentiment. L'écrivain s'était contenté de cotoyer tous les détours du fleuve du Tendre, cueillant les fleurs de la rive et se mirant dans les eaux. Il en était résulté une littérature de femmes et de marquis, charmante, mais peu sérieuse, et qui ne pouvait convenir aux nouveaux juges. Il fallut donc élargir l'horizon pour arriver de l'analyse des fantaisies du cœur à la discussion des principes. Rousseau fut le premier qui ouvrit au roman cette route où Diderot, Marmontel et plusieurs autres le suivirent. Enfin le XIXe siècle vint porter le dernier coup à l'art grand seigneur, en déplaçant tous les faits, toutes les idées, et remettant la société entière au creuset.

Aujourd'hui le roman a perdu ses atours futiles. Ce n'est plus guère que le prétexte d'une argumentation poétique, morale ou philosophique. Il a remplacé la thèse du moyen-âge et le traité didactique des siècles suivans; mais il n'a fallu rien moins qu'une révolution pour amener un pareil changement.

Ceux qui ont suivi jusqu'à présent les travaux de M. Charles Didier doivent deviner d'avance les tendances de ce dernier livre. Le collaborateur de M. de La Mennais ne pouvait guère écrire que pour la défense des idées démocratiques. *Chavornay* est effectivement la glorification des nobles instincts de l'enfant du peuple; c'est la théorie du dévouement et du devoir opposée à celle de la personnalité et du sensualisme.

Le héros de M. Charles Didier n'est autre qu'un jeune paysan des Alpes. Sa mère, qui a souffert toute sa vie de hautes facultés qu'elle n'a pu produire, veut lui éviter le supplice de l'ignorance et l'envoie aux écoles : Chavornay y fait de rapides progrès; mais il grandit, et l'heure vient, pour lui, de prendre un parti. Il regarde toutes les routes qui s'ouvrent devant ses yeux, et toutes lui paraissent arides ou fangeuses. Saisi alors de cette nonchalance insouciante, maladie des ames qui ont trop espéré de la vie, il réalise son modeste héritage et part pour étudier les hommes avant de choisir une place au milieu d'eux.

Il a déjà parcouru la France et la Suisse, lorsqu'il arrive à Pise, où il ren-

contre la duchesse d'Arberg dont il tombe amoureux, mais il trouve pour rival, près de celle-ci, le comte de Campomoro, jeune Corse qui personnifie les vices aristocratiques, comme Chavornay les vertus plébéiennes. Quant au duc d'Arberg, placé entre eux dans la position gênante de mari, c'est un de ces seigneurs d'opéra-comique, avec lesquels l'Allemagne fabrique depuis trois siècles des princes pour ses imperceptibles états; espèce de gentilshommes bourgeois qui ont retranché leur médiocrité dans la politesse et plaqué leur orgueil de bonhomie.

Trop sûr de son mérite pour craindre une trahison, le duc d'Arberg laisse donc le champ libre aux deux rivaux. Chavornay, que domine le sentiment du devoir, résiste; mais Campomoro emploie tous les moyens pour satisfaire sa passion. Élevé dans cette doctrine des gens bien nés, qui exempte de toute probité à l'égard d'une femme que l'on désire, il a recours successivement aux ruses les plus coupables et finit par compromettre la duchesse aux yeux de Chavornay lui-même. Une explication détrompe en partie ce dernier, mais le soupçon renaît bientôt dans ce cœur maladif et fier. Dévoré de jalousie et lassé d'ailleurs des insolences de Campomoro, qui affecte en sa présence les dédains d'un amant heureux, Chavornay le provoque et reçoit une blessure. Le duc d'Arberg le rencontre au moment où on le rapporte tout sanglant, le fait déposer au palais Lanfranchi, qu'il occupe avec Hélène, et exige que celle-ci lui donne des soins.

Cependant Campomoro, qui s'est rendu coupable d'une tentative d'enlèvement et de violence, après laquelle il ne peut se présenter devant la duchesse, se réfugie en Corse. Le duc ne tarde pas à partir également pour l'Allemagne où l'appellent de pressantes affaires, et Chavornay reste ainsi avec Hélène, livré à toutes les séductions de la solitude. Il laisse alors échapper l'aveu de son amour et apprend qu'il est aimé. La lutte étant bientôt au-dessus de ses forces, il fuit pour ne pas être vaincu. Mais il s'enfonce vainement dans les Apennins, vainement il cherche le fracas des cités de l'Italie; il trouve partout quelque chose qui lui rappelle Hélène : tantôt c'est un conducteur de voiturin qui lui crie : *Pisa, Pisa.... andiamo subito;* tantôt la vue de l'Arno dans lequel il jette des branches de saule, avec l'espoir qu'elles passeront sous le balcon du palais Lanfranchi. Ainsi poursuivi partout de la même pensée, triste de son courage et lassé de sa vertu, il arrive aux portes de la Chartreuse de Chiusi.

Pendant ce temps le duc d'Arberg est revenu d'Allemagne. Hélène, qui veut chasser le souvenir de Chavornay et qui succombe à cette tâche, appelle le duc à son secours. Elle lui avoue son amour, ses combats, et le supplie à genoux de l'aider à guérir son cœur. Le duc, effrayé un instant, retrouve bientôt toute sa sécurité; il ne comprend qu'une chose dans l'aveu de sa femme, c'est qu'il a échappé au ridicule d'être un mari trompé. Il ne doute pas un instant que l'absence de Chavornay ne refroidisse la passion romanesque d'Hélène, et s'en remet du reste au temps.

Ainsi abandonnée à sa faiblesse, la jeune femme se désespère, s'épouvante. Elle va puiser tour à tour à toutes les sources d'oubli, et toutes se dessèchent sous ses lèvres. Les prêtres qu'elle interroge ne lui donnent eux-mêmes que des consolations vulgaires; enfin, elle entend parler d'un jeune peintre de Pise, qu'un désespoir d'amour a conduit au couvent de l'Alvernia, et qui y a, dit-on, trouvé la paix. — Celui-là me comprendra, pense-t-elle; et elle part pour lui confesser ses douleurs et lui demander le secret du repos.

Mais le couvent de l'Alvernia n'est autre que la Chartreuse de Chiusi. Hélène venait y chercher l'oubli de son amour, et elle y trouve Chavornay. Cette entrevue anéantit les résolutions courageuses des deux amans. Tous leurs efforts ont été vains; à quoi bon résister plus long-temps au courant de leurs destinées?... Hélène ne peut plus rien pour le bonheur ni pour le repos de son mari; elle s'en est détachée à jamais. En restant près de lui, elle le leurre d'un espoir de retour qui ne peut se réaliser; elle fait inutilement trois malheureux. Cependant sa conscience murmure encore contre une rupture qui déshonorerait le duc, et Chavornay, flottant lui-même entre la passion et le devoir, n'ose lui dicter une résolution. — Je ne retournerai point à Pise, dit enfin la duchesse, je pars pour le château que ma mère m'a laissé en Allemagne; quand j'y serai arrivée, vous viendrez m'y retrouver, et là je vous apprendrai ce que j'aurai décidé. Elle part en effet; mais tant d'émotions ont brisé ses forces; le mal qui la dévore en secret depuis long-temps, fait, pendant le voyage, de rapides progrès, et lorsque Chavornay la rejoint sur la rive du Pô, elle meurt dans ses bras.

Comme on a pu le voir dans cette analyse, trois personnages se partagent le roman de M. Charles Didier : Hélène, Chavornay et Campomoro. Autant l'auteur a su mettre de mesure et de noblesse dans les deux premières figures, autant la troisième nous semble forcée. Nous voulons bien que Campomoro personnifie le matérialisme égoïste des classes élevées, mais il faudrait au moins qu'il enveloppât sa bassesse d'élégance et de bonnes manières. Un gentilhomme apprend la politesse à ses passions; il peut être lâche, hypocrite, calomniateur, mais il n'a point recours à la violence; la violence est franche, courageuse; c'est un moyen à l'usage du peuple. Le grand seigneur a des vices mieux élevés; il sait se garder des entreprises qui doivent avoir immanquablement pour issue le ridicule ou le crime, car le ridicule lui fait peur, et le crime est prévu dans les codes. Qu'espère, par exemple, le comte Campomoro en enlevant Hélène au sortir du bal? Compte-t-il sur l'amour de la duchesse? il sait qu'elle ne l'aime pas; sur l'occasion, la surprise? pourquoi alors cette assurance délibérée, cette fatuité insolente qui doivent humilier Hélène et l'éloigner de lui? Pourquoi surtout, après un premier essai dont il est sorti à sa honte, recourir encore à la menace, pour ne pas être plus heureux? Campomoro devrait se montrer moins inexpérimenté en sa double qualité de grand seigneur et d'homme à bonnes fortunes. Son titre de Corse peut expliquer la violence de ses désirs, mais non la maladresse de ses pa-

roles et de ses actions. Pour faire le procès à l'aristocratie, il n'était point nécessaire de la montrer gauche, il valait mieux la faire voir telle qu'elle est, poliment corrompue et barbare avec convenance.

Ce personnage de Campomoro nuit de toute manière au roman de M. Charles Didier. Partout où il se montre, il entrave l'action et ternit de son reflet la douce figure d'Hélène. Heureusement qu'il ne fait que passer dans le livre, à trois reprises différentes, à la vérité, mais assez rapidement chaque fois. Chavornay et la duchesse d'Arberg occupent presque constamment la scène, et partout où ils sont, l'intérêt s'éveille.

Toutes les nuances de ces deux caractères sont habilement rendues. M. Charles Didier a évité, dans celui de Chavornay, cette perfection impossible qui avertit perpétuellement le lecteur de ne pas croire. L'amant d'Hélène n'est point un grand homme méconnu, comme nous en avons tant eu, depuis quelque temps, dans les livres; c'est une intelligence forte, mais hésitante, craintive, inquiète; en un mot, un de ces enfans du siècle qui font une grande maladie de l'ame avant d'apprendre à vivre.

Nous louerons surtout l'auteur d'avoir renouvelé, à plusieurs reprises, les doutes de Chavornay. Ce ne sont point les êtres corrompus qui soupçonnent le plus, mais les êtres purs. Ceux-là comptent assez sur leur corruption pour se défendre; ceux-ci, au contraire, se sentent si peu gardés contre les embûches, que des éclairs de crainte les troublent sans cesse. Le soupçon n'est, pour ainsi dire, chez eux, que le sentiment de la conservation. C'est dans ces instans d'inquiétude que leur bienveillance habituelle se tourne en amertume et leur douceur en cruauté. D'autant plus implacables qu'ils souffrent davantage, ils trouvent à torturer l'objet aimé, je ne sais quelle joie féroce, comparable seulement à celle du malheureux qui se déchire lui-même. Alors chacune de leurs paroles porte un coup sanglant, mais, par bonheur, peu dangereux, car ces paroles ressemblent à la lance magique du vieux poète : elles guérissent elles-mêmes les blessures qu'elles ont faites.

Toutes ces crises, toutes ces variations d'humeur sont heureusement analysées dans Chavornay. C'est bien d'abord l'irritabilité contenue du plébéien qui souffre dans son amour et dans son orgueil, puis cette austérité sombre s'éclaircit par degrés; sous les regards d'Hélène, le rude montagnard tremble, l'homme de fer fléchit et tombe à genoux. Du reste, dès qu'Hélène se montre dans le livre, tout devient lumière, parfum et harmonie. Il y a autour d'elle comme une atmosphère de poésie; pour tout ce qui l'approche, c'est le jour, et lorsqu'elle « s'éteint avec le dernier rayon du soir, au moment où le soleil se couche derrière les peupliers de la Lombardie, » tout rentre dans l'obscurité de soi-même, et le lecteur ne cherche rien au-delà.

On pouvait craindre, dans un livre comme *Chavornay*, consacré tout entier à l'analyse d'un amour fatal, quelques tendances quiétistes. La plupart de ces inspirations, puisées dans nos tristesses intérieures, découragent de l'action. « Elles ressemblent à ces sources que l'on entend sans les voir, qui

donnent de la mélancolie et ne désaltèrent personne. » M. Charles Didier a heureusement échappé à ce défaut. Bien que la passion et la douleur soient ses muses, il a su leur garder quelque chose de la noblesse virile que leur donnait la statuaire antique; toutes deux pleurent debout : aussi son livre n'a-t-il rien d'énervant. Au fond de toutes les agonies de Chavornay, on sent que la vie est la plus forte. Ses désespoirs ont quelque chose de robuste qui rassure; les cris que la souffrance arrache à son cœur ressemblent aux battemens sonores d'un beffroi; plus ils retentissent, plus ils prouvent que le cœur est grand.

L'expression elle-même vient aider à ce sentiment de sérénité salutaire que laisse la lecture de *Chavornay*. Notre style moderne, hérissé d'épithètes, de traits et d'exclamations, présente en général l'aspect d'une ville vue à vol d'oiseau, avec ses toits coupans et ses clochers aigus. Le style de *Chavornay* au contraire rappelle les grandes lignes d'horizon de l'Italie : la phrase se développe à l'aise et sans cliquetis de mots; l'image, adoucie vers ses contours, se fond mollement dans l'ensemble, de sorte que tout se déroule aux yeux avec harmonie, et comme dans un paysage éclairé par le soleil couchant. Seulement cette grandeur solennelle n'est pas toujours exempte de monotonie. L'auteur aurait parfois besoin de varier les longues ondulations de sa phraséologie par quelques accidens de style, quelques-unes de ces brisures qui forment aujourd'hui tout l'art de tant d'écrivains à la mode. Par une réaction de bon goût et de bon sens, M. Charles Didier tend au style simple de tous ses efforts; mais comme il arrive dans toutes les réactions, il exagère souvent son bon vouloir. Nous l'engageons à se montrer moins sobre de touches vives : son étoffe est solide et belle; mais nous aimerions à y trouver quelques plis, à y apercevoir quelques-unes de ces paillettes qui égaient la trame et agacent le regard. E. SOUVESTRE.

Le nouveau roman de M. Arnould Frémy n'est point, comme son titre pourrait le faire croire, une œuvre de rêverie et de caprice. En nous racontant les amours d'Angelo Bagatini le chanteur, ce n'est point dans un monde surnaturel que M. Frémy a prétendu nous entraîner; ce n'est point notre imagination qu'il a voulu divertir. Son but a été de présenter, sous la forme du roman, un tableau fidèle des mœurs napolitaines. C'est la tâche de l'historien, et non celle du poète, que s'est imposée l'auteur d'*Une Fée de salon*. Sans doute l'histoire n'est pas une carrière moins difficile à parcourir que la fantaisie; M. Frémy, en acceptant la première de ces tâches, n'a pas choisi une route dépourvue d'écueils et d'obstacles. Mais le talent de M. Frémy le porte davantage à l'observation qu'à la rêverie; son choix a donc été judicieux. Il n'a, pour briller parmi les poètes, ni une forme assez parfaite, ni une imagination assez supérieure. Mais par la distinction, par la finesse de son esprit, M. Frémy peut prétendre à de légitimes succès, quand il accordera, dans ses livres, la prédominance à l'étude sur le caprice. Ses premiers

livres relevaient plus de l'imagination que de l'expérience; aussi la critique a-t-elle pu avec raison exprimer sur chacune de ces tentatives un blâme sévère. Son nouveau roman relève entièrement de l'observation, et on ne pourrait le confondre sans injustice parmi les essais plus ou moins heureux qui l'ont précédé. Dans *la Chasse aux Fantômes*, M. Frémy a présenté, sous la forme d'une fiction ingénieuse, des tableaux pleins de vérité, des observations piquantes; à ce titre, il mérite que l'éloge remplace aujourd'hui le blâme.

M. Frémy, une fois décidé à prendre l'Italie pour sujet de ses observations, avait un nouveau choix à faire. L'Italie, en effet, peut être étudiée de deux manières : dans son histoire, dans ses paysages, dans ses monumens, ou bien dans le côté intime et familier de sa vie. M. Frémy s'est décidé pour cette seconde méthode, et sa décision mérite encore d'être approuvée. Personne ne demande plus si Rome ou Naples possède des monumens admirables, si la nature, autour de ces villes, a répandu avec profusion la majesté ou la grace sur un harmonieux paysage; mais on demande encore comment la vie se passe dans cet heureux pays, on étudie encore avec curiosité les mœurs et le caractère des habitans. Si l'on excepte quelques livres, parmi lesquels il faut distinguer les *Mémoires de Casanova*, le voyage de Gœthe et les spirituels ouvrages de M. de Stendhal, le côté intime de la vie italienne ne nous a encore été qu'imparfaitement révélé. Pour composer son livre, M. Frémy a étudié avec soin cette face nouvelle et attrayante de la question; il s'est souvenu de *Casanova* et de tous les livres où respire la poétique gaieté de l'Italie, et, en s'efforçant de les imiter, il a tracé un tableau qui, pour la plupart des lecteurs, réunira l'attrait de la nouveauté à celui de l'exactitude.

Angelo Bagatini, le héros du roman, n'a reçu de ses parens pour toute fortune que cinquante ducats et une voix harmonieuse. L'honnête Napolitain trouverait dans ce modeste héritage la satisfaction de tous ses désirs; mais, pour son malheur, il fait connaissance avec une chanteuse célèbre du *Théâtre-Neuf*, la Colombella. Il se ruine pour elle, et quand sa bourse ne contient plus que cinquante carlins, il se voit abandonné par la Colombella, qui lui préfère un certain Pandolfo Guarsetto, le plus vieux et le plus laid des chanteurs de Naples. Pressé par le dénuement, Angelo passe un contrat avec Babeo, le directeur du Théâtre-Neuf; il entre dans la troupe dont la Colombella et Guarsetto font partie. Un jeune professeur compose exprès pour les débuts d'Angelo une partition charmante, *la Sposa fedele*. Le jour de l'épreuve arrive, et la belle voix d'Angelo excite l'enthousiasme. Le public en masse proclame Angelo le plus habile chanteur du Théâtre-Neuf, et quelques spectateurs ravis ramènent l'artiste en triomphe à sa poudreuse mansarde de l'hôtel du *Pigeon d'or*.

Dès ce jour l'ambition s'empare d'Angelo. Entièrement guéri de l'amour qu'il éprouvait pour la Colombella, il traite avec dédain ses camarades; il marche d'un pas orgueilleux dans sa nouvelle carrière, et chaque soir, enivré

d'applaudissemens, il rêve de nouveaux triomphes. Sa folle vanité l'égare : il devient bourru et capricieux ; il prend goût à la parure ; il a des bonnes fortunes, et abandonne toutes ses maîtresses après la première entrevue. Mais la Providence réserve à son orgueil et à son libertinage un châtiment imprévu. Chaque fois qu'on donne la *Sposa fedele*, Angelo a remarqué dans une loge voisine de la scène la belle Adelina, la femme du plus riche orfèvre de Naples, le seigneur Gabrielli. Un accès de jalousie emporte au tombeau le vieil orfèvre. Adelina, délivrée de ce gardien fâcheux, peut appartenir sans réserve à l'amant qu'elle aura choisi. Malheureusement son vieux maître de chant, Burchiello, l'accompagne sans cesse et surveille la conduite de son élève avec une tyrannique sollicitude. Angelo se persuade que Burchiello lui est préféré. Egaré par la haine, il entre chez le vieillard, tire son épée, le frappe et s'enfuit, épouvanté de son crime.

Quelques jours se passent, et personne, dans la ville, ne s'occupe de la disparition de Burchiello. Angelo a repris toute sa confiance. Eperdument aimé de la Gabrielli, il passe ses journées près de cette femme charmante ; l'ambition s'unit à l'amour pour chasser de son ame le souvenir de l'infortuné Burchiello. Bientôt même il passe du Théâtre-Neuf au théâtre de la cour. Il est salué grand musicien par la plus brillante assemblée de Naples, et le vieux Sacchini lui-même, transporté d'enthousiasme, couvre de larmes les lauriers d'Angelo. Peu à peu l'orgueil remplace tout autre sentiment dans l'ame du chanteur. Angelo oublie Adelina ; il adresse à une dame de la cour des vœux téméraires ; sa toilette le préoccupe plus que jamais. Vêtu d'un magnifique habit rouge, coiffé d'un chapeau à plumes, on le voit traverser la rue de Tolède et la rue de Chiaia dans un élégant *calessino*. Il feint de ne plus reconnaître ses anciens amis, ou bien répond à leurs saluts par un dédaigneux sourire.

Mais le public de Naples est un des plus capricieux de l'Italie. Angelo cesse d'être le chanteur à la mode ; on se plaint de la faiblesse de sa voix, de la monotonie de ses cadences ; on est fatigué de son orgueil et de ses caprices. Landini, le directeur du théâtre du roi, se décide à faire venir à grands frais, de la cour de Vienne, un nouveau chanteur, Gregorio Belcampione. Une lutte s'établit entre les deux rivaux ; le public est juge du combat, et c'est Belcampione qu'il déclare vainqueur.

Le matin même de ce jour mémorable, Angelo a été appelé chez le juge Palpebra. « Vous donnerez, à partir de demain, lui a dit ce magistrat, des leçons de musique à ma fille. Si, au lieu d'un professeur habile, je ne trouve en vous qu'un musicien médiocre, vous savez ce qui vous attend. » Angelo interprète mal les paroles du juge : « Il sait, pense-t-il, que je suis l'assassin de Burchiello, et il veut bien épargner le meurtrier en faveur du chanteur. Si je succombe ce soir au théâtre du roi, demain il me livrera au gibet ou à la torture. » Une fois sa défaite consommée, Angelo se résigne à fuir, car il ne peut douter qu'ayant perdu son titre de premier virtuose de Naples, il ne

soit arrêté d'un moment à l'autre, par le juge Palpebra, comme assassin de Burchiello.

Les aventures les plus singulières précèdent la conclusion du roman. Le bruit de la mort d'Angelo s'est répandu dans toute l'Italie; Belcampione, au bout d'un mois, s'est rendu insupportable au public et se voit forcé de rompre son engagement. Alors les Napolitains regrettent vivement la douce voix et la méthode savante de leur chanteur favori. Des recherches sont ordonnées; les plus grands honneurs sont promis à Angelo, s'il consent à reparaître. Un jour enfin, on annonce au roi qu'il se trouve dans les prisons un bandit qui prétend se nommer Angelo Bagatini. Le roi fait venir le bandit; mais le gracieux visage d'Angelo (car c'est lui-même) est défiguré par les fatigues, et sa voix est devenue rauque et dure. La cour éclate de rire aux premiers sons qu'il veut faire entendre. Le malheureux supplie alors le roi de lui accorder une dernière faveur; il demande qu'on fasse venir au palais ses anciennnes maîtresses. S'il en est une qui l'aime encore, ses regards seuls suffiront, dit-il, pour lui rendre les accens harmonieux qu'il a perdus. C'est à l'amour seul, en effet, qu'il a été redevable autrefois de son talent sublime.

Cette demande est accordée à Angelo : on amène devant lui la Teresa, la Rosalba, la Colombella; mais aucune de ces femmes ne le reconnaît, quelques-unes même cachent leur visage dans leurs mains pour ne pas voir cette physionomie repoussante. On remet donc les menottes au prisonnier; on va l'emmener sur la place des exécutions, quand une femme entre précipitamment et le serre dans ses bras : c'est la Gabrielli. Angelo, reconnu par elle, est rendu à la liberté; il coupe sa barbe et ses cheveux; il reprend ses habits de grand seigneur et redevient le plus grand musicien de Naples. Il retrouve aussi, chez Adelina, le digne professeur Burchiello qu'il a cru égorger, mais dont il n'a fait que trouer la robe de chambre avec une rapière de fer-blanc. Le lendemain de cet évènement, Burchiello était parti pour Turin, et sa disparition n'avait paru extraordinaire à personne, car il portait au grand théâtre de cette ville un opéra qui devait mettre le comble à sa gloire. Averti par l'expérience, Angelo oublie ses projets ambitieux; il renonce au théâtre, redevient l'ami de Burchiello et consacre désormais son cœur et son talent à la seule femme qui l'ait véritablement aimé.

Dans ce roman, M. Frémy a donné l'étude pour auxiliaire à sa fantaisie; il a écrit un livre à la fois plus simple et plus vrai que *les Deux Anges* et qu'*une Fée de Salon*. Il est entré dans une voie nouvelle où il mérite d'être encouragé. *La Chasse aux Fantômes* indique d'ailleurs un progrès dans le style du romancier; sa forme a cessé d'être prétentieuse : elle a gagné en correction et en simplicité. Ce double progrès se continuera sans doute, et M. Frémy arrivera, par l'observation et le travail, aux succès que l'imagination, privée de cet appui austère, ne saurait lui mériter.

M. Arsène Houssaye, avant de publier *le Serpent sous l'Herbe*, s'est fait

connaître au public par trois romans où des pages spirituelles et même des parties gracieuses se détachent sur un ensemble prétentieux et confus. Dans ces trois livres, c'est l'indécision surtout qui se révèle, et c'est le même défaut qui s'allie à une exécution plus soignée dans *le Serpent sous l'Herbe;* dans ce roman comme dans ceux qui l'ont précédé, M. Houssaye passe de l'idylle à la fantaisie, et de la fantaisie à la satire. Les réminiscences de Gessner et de Millevoye se croisent avec celles de *Gil Blas,* de *Jacques le Fataliste* et de *Tristram Shandy.* Au lieu de choisir entre ces différens modèles, M. Houssaye, qui vise à l'originalité, s'attache à fondre dans une même œuvre les candides tableaux de l'idylle allemande et la verve comique ou les teintes crues du roman de Lesage ou de Diderot. Une saine appréciation des écrivains qu'il imite devrait cependant convaincre M Houssaye que l'art s'oppose à de tels rapprochemens. S'il consultait ses forces, il est à croire aussi qu'il renoncerait sans hésiter à la satire et à la fantaisie. Faute d'avoir assigné à ses prétentions de justes limites, l'auteur du *Serpent sous l'Herbe* s'est épuisé jusqu'à présent en de vains efforts; il a écrit quatre œuvres qui, sans doute, offrent des parties intéressantes, mais qui, dans l'ensemble, manquent absolument de valeur.

Si l'on admettait un moment que les lois de l'harmonie pussent être librement violées par le poète, si l'on croyait par exemple qu'une œuvre, sans manquer d'unité, pût procéder à la fois de Lesage et de Bernardin de Saint-Pierre, il resterait une autre question à résoudre : celle de savoir si les forces de l'écrivain sont en rapport avec cette double tâche. Cette seconde difficulté ne saurait passer pour frivole. L'auteur de *Gil Blas* n'employait pas son temps sans doute à étudier, comme Bernardin de Saint-Pierre, les ineffables harmonies d'un paysage; il ne passait pas des heures à rêver, comme Voss ou Goldsmith, devant une chaumière. Réciproquement ceux-ci n'auraient peut-être vu, dans les mœurs bruyantes de Madrid ou de Paris, qu'un tableau indigne de leur attention; les tristes réalités de la vie active auraient provoqué en eux le dégoût plutôt que la curiosité.

Nous ne nions pas cependant qu'un poète ne puisse joindre à l'expérience et à la finesse de Lesage l'ame rêveuse et tendre de Bernardin de Saint-Pierre. Gœthe a pu écrire un jour *Wilhelm Meister* et le lendemain *Hermann et Dorothée,* mais la grandeur même de l'exception vient suffisamment à l'appui de nos paroles. Ce qu'il nous importe maintenant de constater, c'est que le talent de M. Houssaye ne satisfait pas aux conditions requises. Une partie de son œuvre est donc nécessairement défectueuse; l'idylle est fausse ou la satire insignifiante.

Les lecteurs de M. Houssaye n'auront pas de peine à décider s'il réussit mieux dans l'idylle que dans la satire. Pour nous, *le Serpent sous l'Herbe* nous a prouvé que M. Houssaye comprend mieux *Estelle* que *Tristram Shandy* ou *Gil Blas.* La partie ironique de son roman ne saurait exciter un sourire, ni même provoquer le blâme. Elle ne peut avoir aucun charme pour

le public frivole, et pour le public sérieux elle n'a aucune importance. Tout au contraire, dans la partie pastorale du livre, M. Houssaye a fait preuve quelquefois d'un talent facile et gracieux. Bien qu'il applique souvent à l'idylle le procédé de Florian; bien qu'il répande avec excès les fleurs dans les prairies, et l'azur dans le ciel, on ne peut méconnaître, dans ses descriptions et dans ses récits, un sentiment vrai de la nature. C'est dans ce sentiment, nous le croyons, et non dans l'ironie ou le caprice, qu'est l'avenir littéraire de M. Houssaye.

Une exposition diffuse remplit les premières pages du roman. Olivier de Vermand, las de plaisirs et de fugitives amours, dit un jour adieu à Paris et va retrouver sa mère, au château de Valvert, en Normandie. Une jeune orpheline, une fille charmante, Suzanne a été recueillie par Mme de Vermand. Olivier, épris de Suzanne, abuse de l'amour qu'il lui a inspiré. Puis un riche parti se présente pour Olivier. Il oublie Suzanne et se marie avec Mlle de La Roche dont la laideur est rachetée, à ses yeux, par une immense fortune. Suzanne devient folle. Les deux enfans qui naissent de la liaison d'Olivier avec l'orpheline, sont portés à un hospice. L'un d'eux est Robert, le héros du livre. Cette histoire banale prend une assez grande place dans le roman de M. Houssaye; elle n'ajoute pourtant ni à la clarté, ni à l'intérêt.

Robert est recueilli par un vieux maître d'école, qui lui donne plus de coups de bâton que de bons conseils. Un jour l'enfant s'évade pour éviter un châtiment. Après avoir couru quelque temps, il se trouve libre et seul au milieu de la campagne. Il prend le parti de courir les aventures et marche gaiement, avec insouciance, vers le gîte inconnu que la providence lui réserve. Là commence réellement le livre de M. Houssaye. Sous le titre du *Serpent sous l'Herbe*, c'est en effet la vie errante d'un élève de Gusman d'Alfarache et de Gil Blas qu'il a voulu nous raconter.

Robert se met donc en marche, les poches vides, mais le cœur plein d'espérance. Il brûle de connaître le monde et d'éprouver ses forces dans une lutte avec la vie. Le cours capricieux d'une rivière lui sert de guide. En la côtoyant, Robert arrive à un village, et à peine a-t-il fait quelques pas au milieu des maisons, qu'une enseigne d'auberge le jette en extase. L'hôtesse de cette auberge se trouve être une excellente femme, que la méprise de Robert fait sourire, et qui accueille le jeune pélerin sans lui demander d'écot. Robert passe plusieurs jours dans cette merveilleuse auberge, buvant le meilleur vin de la cave, et goûtant les plus beaux fruits du verger. Mais un beau jour, le maître d'école, qui a élevé Robert, paraît dans la salle commune, et Robert se sauve à toutes jambes. Il arrive sain et sauf au bord de la rivière, s'élance dans une nacelle abandonnée, et s'abandonne de nouveau aux caprices de la fortune.

Nous ne suivrons pas Robert dans toutes les aventures que l'imagination de M. Houssaye multiplie sur son chemin. Nous ne dirons rien du séjour de Robert chez les comédiens, de la mystérieuse jeune fille qui lui apparaît,

comme un ange, parmi ces hommes débauchés, et qui porte le nom impossible de Presciosa. Les amours de Robert et de Mlle Léocadie ne méritent pas non plus de nous occuper. C'est un récit fort peu chaste et contre lequel la critique peut réclamer sans pruderie. Évidemment M. Houssaye s'est trop confié dans ses forces, en voulant imiter le *Wilhelm Meister*, de Goëthe : il a taillé Léocadie et Presciosa sur le patron de Mignon et de Philine. Mais sous sa main inhabile, la poétique effronterie de Philine s'est changée en une impudence triviale, et la céleste figure de Mignon a rivalisé, avec les amours de Dorat, en fadeur et en mignardise.

Robert passe quatre ans chez les comédiens. Ensuite la protection de la bienfaisante hôtesse, près de laquelle il est revenu, le fait entrer comme clerc, à l'étude de maître Desmasures, le notaire du village. Mme Desmasures devient amoureuse du jeune clerc, qui est bien plus souvent dans le jardin, occupé à lui cueillir des fleurs, que dans l'étude, à écrire les actes de son mari. Malheureusement, un avis prudent donne l'éveil à la vigilance de maître Desmasures. Il feint de partir pour un voyage, et revenant sur ses pas, surprend l'effronté Robert dans la chambre de sa femme. Cet épisode est une maladroite réminiscence d'un proverbe de M. de Musset, intitulé : *le Chandelier*. Robert copie lourdement et sans grace l'aimable Fortunio du poète; quant à Me Desmasures et à sa femme, ce sont des imitations un peu plus habiles de Jacqueline et de maître André.

Nous venons de raconter la première partie du roman, qui, bien que très défectueuse, on le voit, est certainement la meilleure. Nous passerons très rapidement sur les évènemens qui remplissent tout le second volume et les dernières pages du premier. — En quittant la maison de Mme Desmasures, Robert, toujours sans argent, forme le projet d'aller à Paris. Il n'a pour vêtement qu'une mauvaise robe de chambre. Le hasard lui fait rencontrer le curé du village, qui va au prochain hameau consoler une mourante. Robert lui prend de force sa soutane et son chapeau à cornes, et lui laisse en échange sa robe de chambre et ses pantouffles. Il dîne à crédit dans une auberge, grace à ce costume. Au coucher du soleil, la fortune, toujours favorable à Robert, envoie sur ses pas un poète extravagant qui s'est enfui de la maison paternelle, où on le battait pour ses élégies Gérard est le nom de ce poète. Plus prévoyant que Robert, il a eu la précaution d'emporter, pour aider sa fuite, une bourse bien garnie. Une conversation s'engage entre les deux aventuriers, et bientôt une amitié fraternelle les unit. Le poète partage sa bourse avec Robert, qui met, en revanche, sa gaieté et son esprit inventif au service de Gérard.

Arrivé à Paris, Robert cesse de personnifier le caprice; le rêveur insouciant se change en un charlatan de la plus triste espèce. Le héros d'une pièce fameuse, applaudie au boulevart et dont le nom est devenu populaire, sert de modèle à cette personnification triviale de l'effronterie et de la ruse. Robert fait la contrebande; il falsifie des eaux minerales; il adresse aux journaux

des lettres pour et contre ses entreprises. On ne saurait trop admirer l'emploi que Robert fait de l'argent obtenu par ces ruses misérables. Il le dépense à acheter des consciences d'avocat et des vertus de comédiennes; il prétend se venger ainsi de la société qui l'a corrompu. La société s'inquiète fort peu de cette vengeance; mais Robert se ruine. Un jour, il n'a plus même la ressource de faire des dettes. Toutefois la Providence ne l'abandonne pas, et la médecine homéopathique, qu'il se met à pratiquer sans la connaître, rétablit promptement sa fortune.

Quant à Gérard, il passe son temps à rimer des ballades, ou à courir après des éditeurs. L'imbécillité de ce personnage est fort peu divertissante, et ses querelles avec les libraires, embarrassent inutilement le récit.

En passant un jour près du Pont-des-Arts, Robert rencontre un oiseleur qui vend aux passans la liberté de quelques hirondelles; une bouquetière offre, au même moment, des roses à une dame dont Robert ne distingue que confusément la physionomie à travers le tissu noir de son voile. Celle-ci répond, en s'adressant à l'homme qui l'accompagne : « J'aimerais mieux voir s'envoler ces hirondelles. » Robert regarde cette femme avec reconnaissance, et se dit à lui-même que celle qui prie pour la liberté des oiseaux est elle-même une esclave : il achète les hirondelles et les rend à la liberté. Pendant ce temps, la dame au voile noir a disparu; mais ses paroles et son regard ont laissé dans le cœur de Robert une impression profonde. Ce petit épisode, habilement raconté, remplit un des plus gracieux chapitres du livre.

A quelque temps de là, Gérard est reçu, on ne sait à quel titre, chez un gentilhomme ruiné, qui vit à Paris dans une profonde solitude, avec sa femme, dont il est jaloux. Le poète présente son ami, en l'absence du mari, à Mme d'Épinay. Robert reconnaît en elle la jeune dame qu'il a vue sur le Pont-des-Arts; il devient amoureux de Mme d'Épinay, et celle-ci partage la passion de Robert. Un voyage imprévu du mari favorise cette liaison; mais le brusque retour de M. d'Épinay détruit bientôt le bonheur des amans. L'infidélité de sa femme n'est plus un mystère pour M. d'Épinay, qui se livre envers elle à tous les excès d'une colère brutale. Clotilde, c'est le nom de la maîtresse de Robert, s'enferme dans un couvent; mais elle promet à son amant de n'en sortir que pour lui ou la mort. L'époque où doit finir la captivité volontaire de Mme d'Épinay est aussi celle de sa fête; elle supplie Robert, dans une lettre tracée à la hâte, d'habiter, en attendant ce jour, le village de Soucy : ce sera pour elle une consolation de savoir que Robert l'attend dans ce village isolé, et partage pour ainsi dire sa solitude. Robert, qui est très réellement amoureux de Clotilde, se soumet sans hésiter au vœu qu'elle exprime, et part pour la Normandie. Il est prêt, s'il ne la revoyait plus, à chercher dans le suicide un remède à sa douleur.

De toutes les manières qui s'offraient de dénouer le drame arrivé à ce point, M. Houssaye a choisi la moins prévue. A Soucy, Robert rencontre M. et Mme Desmasures, et son ami Gérard. Celui-ci a épousé une belle marquise

qu'il a rencontrée chez Mme d'Épinay. Robert devient amoureux de la femme de Gérard. Clotilde, convaincue de la perfidie de Robert, redevient une épouse fidèle et la plus heureuse des mères. De son côté, Camille, la femme de Gérard, après avoir failli être sacrifiée par la jalouse Clotilde, à un désir furieux de vengeance, revient à la vie pour se corriger, et goûter, dans l'accomplissement de ses devoirs, les joies les plus pures. Enfin Robert oublie Camille aussi bien que Clotilde, et se marie avec la veuve de Me Desmasures, son ancien patron.

Cette seconde partie du roman est tout-à-fait dépourvue de vraisemblance, et la complication des évènemens ne produit pas l'intérêt. A partir de la moitié du troisième livre, le roman de M. Houssaye, sauf quelques parties, n'est qu'une insignifiante ébauche. Le programme a remplacé la comédie; les scènes ne sont qu'indiquées, et une action triviale marche à la hâte vers un dénouement impossible. Cette partie cependant exigeait, plus que la première, une main calme et patiente. M. Houssaye abordait le roman philosophique après l'idylle; l'étude devait accompagner l'invention, et l'expérience devait remplacer la rêverie. Or, l'on voit aisément qu'il ne s'est pas rendu compte de l'importance de sa nouvelle tâche. Il a continué à rêver, quand il fallait observer ou se souvenir. Son ironie n'est pas celle de l'expérience; elle ne paraîtra puissante qu'aux ignorans. Qu'un lecteur sérieux cherche, dans cette dernière partie du livre, une satire ou un drame! il sera également trompé. Les passions sont aussi mal étudiées que les caractères.

Mais il reste à M. Houssaye, si on lui refuse le talent de la satire et du drame, un talent de romancier élégiaque, facile et gracieux. En retranchant toute la partie ironique du roman et les cent pages diffuses qui servent d'introduction, il y aurait moyen de faire avec *le Serpent sous l'Herbe*, une idylle assez jolie, quoique d'un style souvent prétentieux. Il n'a donc manqué jusqu'à présent à M. Houssaye que de connaître la vraie portée de son talent. Qu'il renonce à fondre *Estelle* avec *Tristram Shandy!* Qu'il proportionne la tâche du romancier à ses forces! S'il hésite, s'il essaie d'un pas irrésolu des routes contraires, il s'expose à dépenser une ardeur précieuse en des explorations stériles. M. Houssaye doit donc se hâter; le succès n'appartient pas à l'indécision, au caprice; c'est la volonté intelligente qui le mérite, et c'est par l'unité qu'elle y parvient.

D. M.

MUSIQUE SONNANTE.

Mazarin permettait aux Français de chanter; il se plaisait à leur entendre fredonner gaiement les refrains de Ducauroy, de Frémol, de Boesset. Nos ministres sont plus aimables encore; ils veulent que la nation entière apprenne à chanter. La musique fait aujourd'hui partie de l'instruction primaire : Paris, Toulouse, Lille, ont des conservatoires de musique, et la municipalité de Lyon en a promis un à ses administrés. Il m'est venu dans la tête de fournir en trois mois trente-deux millions d'élèves à nos écoles de solfège; s'ils ne sont pas assez habiles pour attaquer une fugue à livre ouvert, ils auront du moins l'oreille formée aux intervalles de la gamme, ils sauront caser les demi-tons à leur place, et ces avantages, qui demandent quelquefois des mois d'étude, seront appréciés par les maîtres. C'est en plein vent que j'établis mon école préparatoire. Mes élèves travailleront à toute heure; la musique, lancée au travers de leur troupe nombreuse, les saisit partout, à table, au lit, à la promenade; assis, marchant, courant, galopant, la gamme les assiégera à toute heure et les forcera d'acquérir de la science, quand même ils voudraient échapper aux bienfaits qu'elle leur promet. La machine à vapeur, le chemin de fer, n'ont pas une allure plus constante et plus rapide. On pense bien que je ne puis pas suffire à tant de travaux, qu'il me faut absolument une armée de répétiteurs; oui sans doute, j'aurai recours à leur aide; ils me serviront avec un zèle, une exactitude imperturbables. Ces répétiteurs sont les horloges, les pendules, les coucous même.

Peut-être direz-vous que je vais vous conter les rêves d'un malade; lisez, et vous verrez que ce malade pouvait avoir perdu l'usage de ses jambes, mais que la tête n'avait pas tout-à-fait déménagé. Arrivons au fait.

Depuis trop long-temps les horloges parlent pour ne rien dire; leur langage manque tout-à-fait de précision et devient inintelligible à deux époques

de la journée. Trois, quatre, cinq, six coups peuvent être comptés aisément, si l'on a l'attention portée vers l'horloge, et si l'on attend qu'elle frappe l'heure. Mais si une longue série de dix, de onze, de douze coups arrive à l'improviste, on se trompe aisément sur leur nombre, le moindre bruit dérange votre calcul, et vous êtes fort étonné d'arriver à quatorze ou de rester à onze lorsque le marteau a réellement frappé douze coups. Il ne suffit pas de bien compter, il faut encore en avoir la conviction, ce qui est très rare. Midi ou minuit et demi, une heure, une heure et demie du matin ou du soir, sont exprimés chacun par un coup dont l'identité parfaite ne permet de faire aucune distinction. Si un aveugle ou bien un malade dont l'état exige qu'on le préserve du contact de la lumière s'éveille après minuit, il restera dans une incertitude complète à l'égard de l'heure jusqu'au moment où l'horloge frappera deux coups. Ils sauront bien que c'est deux heures, mais est-ce deux heures de nuit ou de jour? La cloche ne s'explique point à cet égard. Il est des pays où le soleil reste sur l'horizon pendant des mois entiers, et que la nuit couvre de ses ombres pendant un aussi long temps. Un chasseur, un courrier, un joueur, un médecin, un malade, après de grandes fatigues ou de longues veilles, se livrent au sommeil d'une manière très irrégulière; que leur repos soit prolongé outre mesure ou qu'il ait une intermittence continuelle, ces personnes, en s'éveillant, ne comprendront rien à ce que l'horloge voudra leur dire. Elle sonnera quatre, cinq, six heures; le jour pénétrera dans leur chambre à travers les rideaux, et elles ne sauront point si les heures frappées appartiennent au soir ou au matin. Plusieurs se lèveront à la hâte après cinq heures pour aller dîner, et trouveront tout le monde endormi, ne songeant pas même à faire les apprêts du repas du matin. Le quart, la demie, le troisième quart de chaque heure, se répètent vingt-quatre fois pendant la journée, et ne présentent jamais l'indication, même incertaine, du moment auquel ils se rapportent. Un quart sonne; on sait que c'est un quart, voilà tout. Mais est-ce le quart de deux heures, de trois heures du matin ou du soir? c'est ce que l'horloge ne peut vous dire au moyen de son bruit tout-à-fait insignifiant. Les géomètres ont cherché vainement jusqu'à ce jour des combinaisons variées pour rectifier ce langage, dont ils ont toujours reconnu l'imperfection.

Le problème qui les occupait depuis trois cents ans vient d'être résolu, dans son ensemble et dans tous ses détails, par un musicien. Le système qu'il a présenté à l'Académie prévoit tout, répond à tout, et chaque fois que son horloge parle, ne fût-ce que pour sonner un quart, elle indique l'instant précis de la journée que ce même quart est appelé à marquer.

Il y parvient en donnant une couleur sonore à chaque coup qui doit frapper l'oreille, et cette différence fait reconnaître à l'instant l'heure qui vient de sonner, quand même on se serait trompé sur le nombre des coups qui auraient passé. Il suffit d'entendre le dernier coup pour acquérir la certitude que c'est onze heures du matin ou de la nuit qui viennent de se faire entendre.

Ce système présente quatre-vingt-seize combinaisons, car la journée se compose de vingt-quatre heures différentes et non pas de deux fois douze heures, comme on l'a fait pour les anciennes horloges. Cette journée commence à une heure du matin pour finir à minuit. L'horloge marque cette première heure en frappant un coup qui est le *la* le plus grave de la voix de basse. Deux heures sont marquées par la répétition de ce même *la* suivi du *si*. La même marche diatonique est employée successivement en montant, et donne, pour huit heures du matin, *la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la*; pour midi, *la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi*. Le soleil est alors arrivé à son apogée, au zénith; l'horloge l'a suivi en montant, cet astre va descendre, et l'horloge suivra sa marche en descendant aussi, et la douzième qu'elle a montée par fragmens, va être distribuée d'après le même système, mais à l'inverse, pour marquer d'une manière pittoresque et claire les heures du soir. Ainsi elle dira *mi* aigu, dernier coup de midi; pour exprimer une heure du soir, *mi, ré*, pour marquer deux heures du soir, et, suivant la même marche rétrograde, elle dira : *mi, ré, ut, si, la, sol, fa, mi*, octaves pour frapper huit heures du soir; et enfin, la douzième complète *mi, ré, ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut, si, la*, pour sonner minuit. Voilà pour les heures de jour et de nuit; voici comment les quarts seront exprimés :

Le premier quart appartient à l'heure qui vient de sonner, il la touche, pour ainsi dire encore, avec la main. Ce quart sera marqué par la même note qui caractérise cette heure, mais elle sera frappée à l'octave haute. Le second quart ou demi-heure participe également de l'heure qui vient de passer et de celle que l'on attend; il tient par la main l'heure sonnée et tend l'autre main à l'heure qui va venir, il l'appelle. Ce quart sera marqué par la note déjà répétée à l'octave pour le premier quart, laquelle sera suivie de la note qui caractérise l'heure suivante. Exemple : quatre heures du matin ont sonné en articulant la quarte, *la, si, ut, ré*, le quart donnera un *ré* à l'octave, la demie donnera ce même *ré*, suivi d'un *mi*, puisque c'est le *mi* grave qui doit ensuite marquer la cinquième heure. Cette demie de quatre heures du matin a déjà appelé le coup de cinq heures que l'on attend en frappant le petit *mi*, note qui caractérise cinq heures; le troisième quart, qui appartient tout-à-fait à l'heure à venir, l'appellera avec plus d'instance en répétant la note qui la caractérise; ce troisième quart sera sonné *ré, mi, mi* à l'octave; cinq heures sonneront après au grave, et seront exprimées par la quinte *la, si, ut, ré, mi*. Je vais citer un second exemple pour les heures du soir. Deux heures ont sonné. Le marteau a frappé *mi, ré*; le quart répètera *ré* à l'octave, la demie dira *ré, ut*, le troisième quart *ré, ut, ut*, appelant ainsi l'*ut* qui va marquer la troisième heure du soir; laquelle sera exprimée ensuite par cette tierce descendante *mi, ré, ut*.

Les quarts et la demie qui suivent minuit et midi, points d'arrivée et de départ de l'ascension et de la descente des heures, présentent une exception. Une heure après midi répète le douzième coup de midi, qui est le *mi*. Par

conséquent le *mi* appelant le *mi*, le quart, la demie, le troisième quart seront exprimés par cette même note frappée à l'octave, et l'horloge dira *mi*, — *mi*, *mi*, — *mi*, *mi*, *mi*. Même observation pour le *la* grave, qui exprime une heure du matin après avoir frappé le douzième coup de minuit.

Je crois avoir exposé ce système avec assez de clarté pour être compris.

Si l'on veut opposer que ce système exige, pour être bien saisi dans les détails de son exécution, une oreille exercée aux intervalles musicaux, je répondrai que cette étude, faite à tous les instans, aura formé des élèves intelligens après le sixième jour, et que les enfans démontreront le lendemain aux gens raisonnables toutes les combinaisons sonores de l'horloge nouvelle. Le gamin sera professeur sur ce point, dès que vingt-quatre heures auront défilé devant son oreille. Si, parmi le million d'individus qui habitent Paris, on en rencontrait cinquante assez stupides pour ne rien comprendre aux confidences de notre horloge, la condition de ces idiots ne serait pas plus mauvaise qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ils compteraient par leurs doigts, comme ils font à présent; notre horloge leur donne la même somme de coups, distribuée de la manière adoptée pour les anciennes horloges.

En choisissant la gamme de *la*, je me suis conformé au système des Grecs; j'ai pris pour point de départ la proslanbanomène des anciens, note que toutes les voix de basse font sonner librement, et qui, par cette raison, a été adoptée pour diapason. Par ce moyen, ceux qui voudront chanter sans le secours des instrumens, pourront, à l'instant même, prendre le diapason de l'horloge, accorder leur violon, leur violoncelle sur ce repère sonore. Maintenant que l'autorité fait de nobles efforts pour répandre la doctrine musicale dans toutes les classes de la société, doctrine qui fait partie de l'instruction primaire, ne sera-t-il pas très avantageux de trouver, dans tous les enfans, une oreille déjà formée à l'intonation des intervalles musicaux? Cette première étude, souvent hérissée de difficutés pour certains sujets, sera faite sans travail; l'horloge musicale aura formé des millions de musiciens en herbe. Dès qu'un enfant viendra s'asseoir sur les bancs de l'école primaire, si le maître lui fait chanter la gamme, l'élève va réunir admirablement les deux tétracordes, placer les demi-tons aux lieux où ils doivent être, sans hésitation aucune, et tous les intervalles seront d'une parfaite justesse, conditions que l'on n'obtient souvent qu'après trois mois d'étude. Si le maître fait descendre la gamme à son élève, celui-ci ne montrera pas moins d'aptitude et d'intelligence; ce sera pour lui la chose la plus simple : il aura imité l'horloge en sonnant huit heures du matin et huit heures du soir. Même observation pour la douzième de minuit et de midi.

Lorsqu'un domestique entre au service d'une grande maison, ne sait-il pas, dès le lendemain, si c'est monsieur, madame, leur fils aîné ou cadet qui appellent en agitant leurs sonnettes? Il sait distinguer la voix de ces timbres différens, du bruit de la sonnette de l'escalier, et pourtant les tons de ces clochettes sont d'autant moins appréciables, qu'ils ne sont point classés dans

des proportions régulières, musicales et agréables à l'oreille. On parviendrait bien plus facilement à saisir toutes les nuances d'intonation de notre horloge. Sa cloche la plus grave, accordée sur le ton du diapason, réglé après avoir été discuté par l'Institut et le Conservatoire, serait un étalon invariable qui fixerait à jamais ce méridien sonore pour toute la France.

On voit que je compte me servir de douze cloches graves et de douze cloches aiguës pour composer le clavier de mon horloge. Cependant s'il s'agissait de l'établir dans un palais et de la faire cadrer majestueusement avec une riche façade, je la ferais parler au moyen de trompettes animées par un jeu d'orgue très puissant. Ces trompettes seraient embouchées par des statues représentant des anges, des génies, ou, ce qui vaudrait mieux encore, par les douze heures personnifiées.

Un mécanicien d'un talent éprouvé, un artiste dont les chefs-d'œuvre ont été déposés dans nos musées, termine, en ce moment, le mécanisme nécessaire pour mettre en jeu ces nouvelles horloges. J'espère pouvoir bientôt soumettre son travail à l'Académie. Je croyais n'avoir trouvé qu'un badinage musical, lorsque, il y a six mois, je fis part de mon idée à M. Arago; il m'assura que j'avais résolu un problème dont les géomètres cherchaient la solution depuis des siècles. Le suffrage d'un homme si haut placé dans les sciences me fit concevoir, pour ma découverte, une estime que je n'avais pas, et je me décidai, d'après son conseil, à la livrer à l'examen de l'Académie des Sciences.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

Le ministère anglais vient de subir une crise qui s'est terminée à son avantage, et dont, grace à la fermeté de sa conduite, il recueillera quelques bons fruits. Nous ne savons pas encore tous les détails de cette discussion, mais le résultat a été un vote de vingt-neuf voix en faveur du ministère, chiffre qui n'est pas aussi minime qu'il pourrait le paraître, si l'on réfléchit à l'état de fractionnement où se trouve la chambre des communes.

Il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie qui existe entre ce qui vient de se passer à Londres, et ce qui se passe à Paris en ce moment. A la chambre des communes et dans la chambre des députés, même alliance de deux partis, même impatience d'arriver au pouvoir, qui fait mettre de côté les griefs anciens et les ressentimens actuels; même défiance dans la masse de l'assemblée à la vue de ces manœuvres si faciles à comprendre; peut-être dans quelques jours sera-t-il permis d'ajouter : même empressement du ministère à accepter le combat et à faire juger à fond la question. M. Molé ne saurait se dissimuler que sa position offre quelque identité avec celle de lord Palmerston; et s'il faut ajouter foi aux bruits, assez vraisemblables, qui circulent, il se trouvera sans doute, dans peu de jours, en situation de dire, du haut de la tribune, à quelque député doctrinaire, ce que disait lord Palmerston : « Le cabinet se considère comme responsable des actes de chacun de ses membres; et si la motion que vous proposez est adoptée, nous devons déclarer qu'elle aura pour résultat un changement de ministère et de système de gouvernement. »

Nous dirons en deux mots les faits qui ont eu lieu en Angleterre, en attendant ceux qui se préparent à Paris. Dans la séance de la chambre des communes du 6 de ce mois, sir W. Malesworth, représentant pour la ville manufacturière de Leeds, et ancien représentant pour le comté de Cornwall, proposa à la chambre de voter une adresse à la reine pour témoigner son mécontentement de la gestion de lord Glenelg, ministre des colonies, à qui il attribue tous les désordres du Canada, qu'on pourrait aussi bien attribuer à

l'opposition radicale, qui les attise par ses discours et ses demandes de séparation. Sir W. Malesworth, ardent radical, avait fait cette motion avec M. Leader, autre radical non moins ardent, qui a acquis, comme on sait, une grande célébrité dans les élections de Londres, et qui figure depuis peu dans la chambre des communes. L'opposition tory tout entière devait soutenir cette levée de boucliers; sir Robert Peel lui-même devait prendre la parole, et on espérait, sinon renverser du coup le ministère, du moins le rendre si débile, qu'il suffirait de la moindre secousse pour en finir. Lord Stanley et sir Robert Peel se fussent ainsi trouvés à la tête des affaires, et les radicaux, qui leur sacrifiaient le ministère, comptaient assez sur l'impopularité du nouveau cabinet pour recueillir prochainement sa succession. La route était bien indiquée· passer par un ministère tory pour arriver à un ministère radical. Il paraît que ni le voyage ni le but n'ont été du goût de la chambre des communes, et ce *premier* essai de coalition entre les radicaux et les tories, comme dit le *Journal des Débats* (il faudrait dire entre quelques radicaux, quelques whigs et les tories), cet essai n'a pas réussi cette fois, non pas, comme on semble l'insinuer, faute d'accord entre ses auteurs, mais par l'effet de la clairvoyance et de l'esprit de stabilité qui domine encore dans la chambre des communes.

Il faut avouer cependant que la tactique des tories et des radicaux réunis avait un peu manqué d'ensemble. Lord Sandon, hardi comme serait M. Jaubert, trouvant la proposition de sir William Malesworth trop molle, émit un amendement qui consistait à faire peser sur le ministère entier le vote de censure proposé contre un de ses membres. Lord Palmerston avait, il est vrai, déjà déclaré que la censure de la conduite de lord Glenelg entraînerait la démission de tous les membres du cabinet, et qu'aucun d'eux ne serait assez *vil* (ce sont ses termes) pour conserver des fonctions publiques après un tel vote contre un de leurs collègues. La question était donc bien posée, comme l'entendait lord Sandon avec son amendement. Le ministère acceptait la solidarité du blâme; il voulait que le vote de la chambre, au sujet de la proposition de sir W. Malesworth, fût pour lui un ordre de retraite ou un bill d'indemnité. Il entendait que ce fût là une défaite totale ou une victoire complète, un fait qui ne laissât pas de doutes dans les esprits; mais ce n'était pas le compte des hommes clairvoyans, tels que lord Stanley et Robert Peel, qui connaissent mieux l'esprit de la chambre que les honnêtes radicaux dont ils comptaient se servir pour arracher le pouvoir, à leur profit, des mains de lord Palmerston et de ses amis. M. Leader lui-même, qui semble avoir acquis rapidement l'intelligence des luttes parlementaires, voyait avec peine l'amendement de lord Sandon, et pensait avec raison, comme ses alliés tories, que la chambre reculerait devant une sorte d'accusation générale contre un ministère dont elle n'a pas de raisons de se séparer.

On voit maintenant le débat. Les deux fragmens de partis coalisés voulaient entraîner la chambre, sans qu'elle s'en aperçût en quelque sorte, et lui faire renverser le cabinet par un acte partiel contre un de ses membres.

combinaison ingénieuse sans doute, mais qui s'est trouvée déjouée par l'excès d'ardeur de lord Sandon, et surtout par la netteté de la conduite de lord Palmerston. Sur qui retombe maintenant le reproche de défaut de capacité dont on voulait envelopper tout le cabinet de lord Melbourne? A qui l'adresser? A ceux qui attaquent avec si peu de prudence et en temps inopportun, ou à ceux qui se défendent si simplement, par le seul fait de leur solidarité et de leur union?

S'il faut en croire quelques journaux et certaines rumeurs, une alliance semblable à celle des tories et d'une fraction du parti whig, mêlée de quelques radicaux, se prépare à Paris dans la chambre. Un journal cite des faits, un autre cite des noms. Pourquoi ne pas redire ce que chacun dit tout haut? On parle d'une entremise très active entre M. Guizot et M. Thiers, de la part de M. de Rémusat; d'offres courtoises faites de part et d'autre entre une fraction du centre gauche et une autre fraction du centre droit. D'après ces dires, on se partagerait d'avance les dépouilles du ministère du 15 avril qu'on voit déjà à terre, et l'on se dirait civilement avant la bataille, comme à Fontenoy : *C'est à vous, messieurs, de tirer les premiers!* C'est pour la discussion des fonds secrets, qui doit avoir lieu lundi, que se dérouillent les armes dans les deux partis coalisés. Le *Courrier Français* parle déjà d'un petit discours de M. Jaubert, « dont l'âpreté, dit-il, est fort louée de ceux qui en ont eu communication. » Le même journal ajoute que M. Duvergier de Hauranne récite volontiers le sien en petit comité, et que M. Guizot parlera *lui-même* dans cette discussion.

Le terrain de la discussion importante qui se prépare nous semble à la fois bien et mal choisi. Bien choisi; car, en effet, si le ministère est frappé de défaveur par la chambre, si les votes lui sont contraires dans la discussion des fonds secrets, s'il est contraint de subir une réduction quelconque dans cette demande qu'il a si nettement motivée dans les bureaux, elle aura pour résultat d'amener la dissolution du cabinet et une modification du système de gouvernement, comme le disait, il y a peu de jours, en pareil cas, lord Palmerston à la chambre des communes. Le vote des fonds secrets est un vote de confiance; le ministère a fixé, d'accord avec la commission, le chiffre auquel il s'arrête, le crédit dont il a besoin pour répondre de la tranquillité publique. Le débat est bien simple, bien plus simple qu'il ne l'a été en Angleterre. La chambre accordera ou refusera sa confiance au ministère. Il n'y a lieu à disputer ni sur le blâme général ni sur le blâme partiel. Une réduction amènera le ministère de M. Guizot et de ses amis, M. de Broglie, M. Rémusat, M. Jaubert, ou le ministère de M. Thiers. Mais nous espérons, pour M. Thiers, que ce ne sera pas le sien.

Lord Sandon, sir W. Malesworth et leurs amis disaient aussi à lord Stanley et à sir Robert Peel : « Passez les premiers, messieurs, nous comptons sur vos fautes et votre impopularité pour nous faire arriver bientôt ensuite. » M. Thiers, que nous sommes bien loin de comparer aux personnages que nous venons de nommer, voudrait-il jouer leur rôle? Est-ce par une telle voie

qu'il serait réservé à M. Thiers de reparaître au pouvoir où l'appelleront infailliblement les hautes et brillantes qualités de son esprit, mais sans de fâcheuses nécessités, telles que seraient les suites du ministère des doctrinaires? L'impatience doit-elle prendre place dans des vues telles que les siennes, et un homme d'état qui a marqué lui-même, par des prévisions politiques noblement établies, le jour de sa rentrée aux affaires, ne s'exposerait-il pas plutôt à éloigner ce jour qu'à le rapprocher, en succombant à des tentations du genre de celles dont les doctrinaires voudraient, dit-on, leurrer aujourd'hui l'homme éminent dont nous parlons?

Nous disions que le terrain de la discussion qui se prépare nous semblait bien et mal choisi. Mal choisi, parce que la gravité de cette question des fonds secrets rendra la chambre plus difficile à entraîner, et que si on la décidait à voter contre le ministère, ce serait en éloignant de son esprit la pensée du vote de confiance, et en l'appelant sur le terrain des économies. En un mot, la chambre, à notre sens, n'entendrait pas déclarer par là qu'elle retire sa confiance au ministère; elle croirait seulement obtenir la tranquillité du pays à meilleur marché, qu'on nous passe ce terme; et si le ministère établissait la question sous son véritable point de vue, la chambre reculerait comme a fait le parlement. Supposant même les votes enlevés, le ministère dissous, et la formation d'un nouveau cabinet confiée aux chefs des partis coalisés, leur serait-il possible de ne pas revenir sur le vote des fonds secrets? Un nouveau ministère, prenant les affaires, n'aurait-il pas à surmonter des embarras nouveaux? Les partis vaincus ne reprendraient-il pas de l'espoir et de la force au milieu du trouble inséparable d'une crise ministérielle, et si le cabinet nouveau dépassait le crédit accordé par la chambre, à quel accueil devrait-il s'attendre dans la session suivante, après avoir détruit un ministère à propos de cette question?

M. Thiers et M. Guizot sont tous deux des hommes trop sensés, d'un esprit trop éclairé et trop juste, pour marcher au renversement d'un ministère sans avoir réfléchi aux embarras du lendemain. Au milieu de tant de propos que fait naître cette nouvelle situation, on a parlé de la reconstruction du cabinet du 11 octobre, reconstruction déjà tentée plusieurs fois sans résultat, entre autres l'année dernière, dans la célèbre visite de M. Guizot à M. Thiers. Mais a-t-on bien réfléchi au caractère du cabinet du 11 octobre 1832? C'était, s'il nous en souvient, un ministère où chaque membre avait apporté, avec le courage qui a fait tant honneur à ce cabinet, une sorte d'abnégation de ses goûts politiques. Résister au désordre, maintenir le calme, l'apporter là où il n'était pas, telle était la pensée du 11 octobre. Il se peut que M. Guizot eût alors les idées d'organisation qu'il a tenté d'appliquer l'année dernière, dans les malheureux essais qui ont amené le 15 avril; mais M. Guizot avait ajourné ou écarté ses vues de reconstitution sociale que ne semble pas encore goûter le pays; il en avait fait le sacrifice à cette grande nécessité, le calme. La pensée féconde de M. Thiers s'était sans doute portée au dehors; il avait probablement découvert les éventualités qui pouvaient amener l'intervention

en Espagne, et qui depuis lui ont paru plus pressantes. Il n'avait pas renoncé aux principes qui lui ont fait prendre place au centre gauche en quittant le ministère; mais le bien-être, la tranquillité du pays, lui commandaient le sacrifice de quelques idées d'exécution, et il obéissait, comme M. Guizot, comme tous ses autres collègues, au besoin le plus pressant, à la nécessité de la paix, de l'unité du pouvoir, qui fait sa force contre les partis. Serait-ce ainsi que se présenterait le nouvel 11 octobre, fondé sur les ruines d'un ministère qui s'est montré apte à rendre la paix au pays, à la lui conserver, et qui pourrait prétendre également au titre de ministère du 11 octobre, si on entend par là un ministère d'ordre et de paix? Pour reconstituer le ministère du 11 octobre sur ses bases véritables, il faudrait d'abord reconstituer les causes qui l'ont amené, les émeutes, les associations illicites, la guerre civile, tandis que nous sommes en plein repos, que les esprits sont calmes et les partis repoussés dans le cercle de légalité qui les enferme.

Si l'on entend par ministère du 11 octobre la réunion des hommes de talent et de capacité de la chambre, assurément M. Thiers et M. Guizot sont faits pour prendre deux des premières places dans un tel ministère. Mais le talent excessif deviendrait justement la dictature que la charte a refusée au roi et aux autres pouvoirs, si c'était toujours là une condition unique de l'entrée aux affaires. Certaines situations appellent certaines capacités, et les rendent opportunes. L'immense talent de M. Guizot a-t-il suffi pour faire face à la situation politique de l'année dernière, et n'est-ce pas justement son activité d'esprit, cette brillante faculté qui créa l'embarras des affaires à l'époque dont nous parlons? Est-ce la parole éloquente de M. Guizot qui calmait, au commencement de la session dernière, l'aigreur des esprits, excitée par ses amis et entretenue par les journaux qui soutenaient ses opinions, et n'a-t-il pas fallu recourir à des hommes d'état moins brillans, mais peut-être plus habiles, pour panser les blessures qu'ils avaient faites?

Pour M. Thiers, c'est parce que nous sommes de ceux qui regrettent de voir un talent élevé, un esprit ferme et conciliant à la fois, en dehors du gouvernement, que nous ne voudrions pas le voir s'en éloigner davantage, par une alliance où il n'y a rien de bon à gagner pour lui. Au reste, on doit faire la part des exagérations et ne pas regarder encore cette alliance annoncée avec tant de fracas, comme un arrangement définitif et parfait. N'oublions pas qu'il y a un sens et un tact extrêmes dans les deux hommes qu'on rapproche ainsi, et que de grandes et sérieuses réflexions seront faites par eux avant que de s'engager dans un traité, signé peut-être par quelques zélés dont les conventions préliminaires ne sont pas encore ratifiées. Lord Palmerston et lord John Russel demandaient à être solidaires des actes de tous leurs amis et collègues, et ils ont triomphé ainsi. Pour M. Thiers et M. Guizot, ce serait, s'ils veulent réussir, le cas de faire tout le contraire, et de décliner la responsabilité des démarches de leurs amis politiques. Au pouvoir, il est honorable et prudent de répondre de tous ceux dont on s'est entouré; hors du pouvoir, il est juste et habile de ne répondre que pour soi.

Que devient, au milieu de tout ceci, la prétendue alliance des doctrinaires et du cabinet? Si cette alliance avait existé, assurément elle durerait encore; car on a beau chercher, on ne voit pas ce que le ministère aurait fait pour la rompre. Les *mariages de raison*, pour parler comme M. Jaubert, ne se brisent pas ainsi. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le parti doctrinaire, assez mal accueilli dans les élections, croit qu'un assez long espace de temps s'est passé depuis sa défaite, et que le moment est venu de réaliser ses projets d'ambition. Le parti doctrinaire cherche à se faire un marche-pied du centre gauche. Rien de mieux; mais l'appui est fragile, et il ne lui sera peut-être pas donné d'y compter, même pendant le peu de momens qu'il lui faudrait pour s'élancer d'un bond au pouvoir. Il ne faut pas s'y tromper, le centre gauche a beaucoup d'élémens d'ordre, et les sympathies que M. Thiers trouve dans cette partie de la chambre ne vont pas jusqu'à la décider à subir un ministère doctrinaire, pour arriver ensuite au ministère de M. Thiers. On se dit avec raison que la route serait longue, le chemin difficile, escarpé et glissant.

D'un autre côté, s'il était vrai (ce qui ne saurait être quant au ministère) que les doctrinaires se fussent ralliés au cabinet au commencement de la session, et qu'ils eussent contracté, sans le consentement de la mariée, un mariage, même de raison, avec l'administration actuelle, que deviendraient leurs demandes, telles que le retour aux principes du gouvernement représentatif, la cessation de l'influence directe de la couronne dans les affaires, et toutes les menaces qu'on nous promet de leur part dans la discussion des fonds secrets? Si les idées de gouvernement avaient été faussées, pourquoi se séparer si tard du ministère qui les fausse? Pourquoi les soutenir un jour et les combattre le lendemain? On se trouverait ainsi amené à se demander si ce sont les principes ou les hommes qu'on veut mettre en place; et la réponse ne sera pas bien favorable à ceux qui l'auraient provoquée.

La discussion sur les fonds secrets s'ouvrira lundi. Nous ne saurions dire ce qui en résultera; mais, quoi qu'il advienne, on ne refera pas le 11 octobre. Le ministère du 15 avril ne lèguera pas cette nécessité à ceux qui lui succéderont

Voici, au reste, les noms qu'on attache à l'œuvre qui se fait en ce moment, et les moteurs du 11 octobre *restauré* qu'on médite : M. le duc Decazes, MM. Piscatory, Janvier, Rémusat, etc. — La séance de ce jour a été très animée, on peut dire très agitée, par les meneurs. On faisait circuler des listes de ministère, moyen usé et un peu burlesque de commencer une crise avant les votes de la chambre. Une de ces listes était ainsi conçue :

M. de Broglie, président du conseil et ministre des affaires étrangères. *Consentant.*

M. Thiers, ministre de l'intérieur. *Idem.*

Le maréchal Soult, ministre de la guerre. *Idem.*

M. Guizot, ministre de l'instruction publique. *Idem.*

M. Duchâtel, ministre des finances. *Idem.*

M. Rosamel, ministre de la marine. *Idem*

M. Passy, aux travaux publics. *Non consentant.*

Nous donnons cette curieuse liste telle qu'elle a été distribuée dans la chambre, en ajoutant que M. de Broglie a déclaré qu'il ne se prêterait pas à ces manœuvres.

THÉATRES.

Enfin, la partition nouvelle de M. Halévy s'est produite à la lumière, et le public a pu assister à l'avortement déplorable d'une œuvre qui, depuis tantôt dix mois, occupait à elle seule toute l'activité de l'Opéra. On serait fort embarrassé de dire à quel système cette musique appartient; cela n'est ni allemand, ni italien, ni français; il semble que toutes les formules banales, tous les rhythmes communs qui s'agitent et se démènent au fond de ces trois écoles, se soient donné le mot pour se réunir, à grand bruit de trombonnes et d'ophycléides, dans le chaos de cette partition immense. On dirait que M. Halévy a pris à tâche, dans *Ginevra*, de démontrer que l'obstination dans le travail et le contrepoint peuvent tenir lieu en toute occasion des facultés innées, et que la science impassible et glacée, qui n'a pour but que la correction, est le seul élément qui entre dans une œuvre musicale de cette portée. Qu'on juge, d'après cela, de quelle façon la mélodie doit y être traitée: la pauvre perle d'Italie roule incessamment, perdue dans un océan de notes, où flottent au hasard, pêle-mêle, les ombres de toutes les idées émises sous l'influence du mouvement que dirigent, chacun selon ses convictions et sa mesure, Rossini et Meyerbeer. Cela est trivial, diffus, borné, marqué partout de faiblesse et d'impuissance; il n'y a pas jusqu'à ces qualités d'instrumentation, par lesquelles d'ordinaire se distingue la musique de M. Halévy, qui, cette fois, ne se laissent plus sentir, tant c'est là un travail improvisé et conduit à la hâte.

Une seule mélodie éclaire ces ténèbres, la romance de Duprez au premier acte, encore n'est-ce qu'une phrase qui s'évanouit presque aussitôt. Mais, patience, M. Halévy est trop économe pour disperser ainsi son bien au hasard, et de semblables inspirations ne lui viennent point assez souvent du ciel pour qu'il les effeuille au vent quand elles se rencontrent par fortune. Cette mélodie, variée de toute façon par le hautbois, occupe presque tout le quatrième acte, et s'y reproduit avec une persévérance, qui, partout ailleurs, serait une monotonie insupportable, mais que là, dans ce néant de la pensée et de la vie, chacun salue avec amour, comme une source fraîche, où l'esprit harassé se désaltère un moment. Quant à Duprez, d'un bout à l'autre il est sublime et ne cesse de s'élever aux plus hautes régions de son enthousiasme. Vraiment c'est un spectacle déplorable de voir tant d'énergie et d'expression, tant de voix puissante et de grand style, s'épuiser vainement à vouloir animer le bloc de pierre de cette pesante musique. M. Halévy, voyant qu'il avait suffi d'une cavatine chantée par Duprez, pour réveiller *Guillaume Tell* du sommeil où le laissait l'indifférence du public, a sans doute pensé que si une cavatine faisait fortune, deux cavatines devaient faire merveille, et ainsi de suite, jusqu'à un nombre illimité; un calcul pareil une fois mis en train, on ne sait où il s'arrêtera. Or voilà certainement ce qui a valu à Duprez cette multitude infinie d'airs et de romances dont abonde la partition de *Ginevra:*

à tout propos, M. Halévy compose un air, tout lui est motif à cavatine : ce n'est pas qu'il se donne grand'peine pour cela; non, certes, il croirait faire affront à Duprez, s'il ne lui laissait tout l'honneur du triomphe. C'est toujours la même nullité, la même absence de toute mélodie et de tout rhythme original. Duprez, de son côté, chante sans se soucier des cavatines qu'on lui donne; ne pouvant s'inspirer de cette musique qu'il foule aux pieds, il s'inspire du soin de sa propre renommée, et se livre à ce fantôme de mélodie avec autant d'enthousiasme et d'abandon que s'il s'agissait d'une imagination de Rossini ou de Meyerbeer. Mais, qu'il y prenne garde, on risque ses forces et sa voix à jouer un tel jeu, et l'Opéra fera bien de tenir en réserve M. de Candia; car pour peu que ce succès désastreux se confirme, Duprez pourra bien, d'ici à deux mois, aller rejoindre Mlle Falcon en Italie. Mme Dorus joue avec grace et mélancolie le rôle de Ginevra; la pâleur de sa voix et de son visage conviennent assez à la nature douteuse de cette jeune fille à la fois vivante et morte, dont la robe est un linceul, et le linceul une robe. Dans le caractère de Ricciarda, Mme Stoltz a les airs et le sourire ironique et voluptueux d'une belle courtisane florentine, elle chante le duo du second acte avec intelligence et finesse, et, plus tard, lorsque Ginevra vient frapper à la porte du palais Manfredi, sa voix trouve des éclats d'un timbre admirable. Quant à Levasseur, rien n'égale sa bonhomie dans le rôle du vieux Cosme. Il faut dire aussi que c'est là une création sublime de M. Scribe; on ne peut se faire une idée de la douce et calme sérénité qui rayonne sur la face de cet auguste vieillard; dès que sa fille est morte, il prend son manteau et va se promener dans la campagne en amant pacifique des bois et des ruisseaux; une femme qui file son lin sur sa porte, provoque des larmes dans sa paupière; il entre dans les fermes pour voir traire les vaches, et s'assurer par lui-même si le pain de son peuple est bien cuit. C'est un Cassandre sublime, une inaltérable tête de Pandolfe; aussi, chaque fois qu'il paraît sous sa perruque énorme, un rire inextinguible s'empare de toute la salle. Si Cimarosa vivait encore, il aurait pris à M. Halévy la figure si bouffe du vieux Cosme de Médicis pour en faire un pendant au bonhomme Geronimo.

Ce qui fera le succès de *Ginevra*, si toutefois le soleil du succès se lève sur cette triste partition, ce sont les élans sublimes de Duprez, les décors somptueux, les costumes pleins de magnificence, et si vrais qu'il vous semble voir se grouper devant vous les figures de la galerie Pitti, descendues de leurs cadres. Quant à la musique de M. Halévy, elle ne vient qu'en dernière ligne; on la supportera grace à l'intérêt dramatique de la pièce, au luxe inoui de la mise en scène, et cependant c'était là pour le musicien une occasion qu'il ne retrouvera jamais sans doute, et son inspiration avait beau jeu pour s'exercer. En effet, on avait taillé pour lui dans le velours et le drap d'or, relevé à grands frais Florence, la ville de marbre; il disposait de la voix de Duprez, de toutes les ressources de l'orchestre et des chœurs, et, sur toute chose, d'un des plus beaux poèmes que la musique puisse rencontrer, d'un poème fait avec *Romeo, Don Juan, Jane Shore,* c'est-à-dire plus qu'il n'avait fallu à Mozart, plus qu'il n'avait fallu à Zingarelli; et de tant d'élémens de succès, de fortune et de gloire, il n'a su faire que *Ginevra*.

Théâtre-Français. — La reprise de *Marion Delorme* a été moins heureuse que celle d'*Hernani*, et l'enthousiasme des amis n'a pu dissimuler entièrement la froideur de la représentation. Le temps n'est plus où le drame de M. Hugo soulevait des luttes acharnées et divisait le parterre en deux camps. Aujourd'hui, tout est bien changé. L'opposition ne se traduit plus que par l'ennui, et l'indifférence répond seule à l'admiration des apôtres. On s'étonne que tant de bruit ait pu se faire autour de ces œuvres qui, ne touchant par aucun point à l'humanité, se trouvent complètement en dehors des sympathies ou des antipathies de la foule. Autant vaudrait se battre autour d'une ballade allemande ou d'un conte fantastique d'Hoffmann. De toutes les pièces de M. Hugo, *Marion Delorme* est la plus conséquente avec les théories développées par l'auteur dans la préface de *Cromwell*. C'est aussi, sans contredit, de tous les drames de M. Hugo, le plus logique, le plus humain et le mieux combiné. D'où vient cependant que le public en ait accueilli la reprise moins favorablement que celle d'*Hernani?* C'est que dans *Hernani*, il n'est aucun personnage qui touche du bout des pieds à la terre. La réalité n'y apparaît pas un seul instant. C'est un monde étrange qui n'a rien de commun avec le nôtre. Mais une fois qu'on en a franchi le seuil, on se sent emporté par le lyrisme du poète, et l'on finit, sinon par s'intéresser à ce monde de héros, du moins par l'examiner avec un sentiment de curiosité qui ressemble presque à de l'interêt. Dans *Marion*, c'est autre chose. La fantaisie de M. Hugo s'y trouve moins à l'aise : le cardinal de Richelieu n'est pas un sujet qui se prête volontiers aux écarts de la Muse. D'ailleurs, le siècle de Louis XIII n'a pas une assez longue perspective pour qu'on puisse surprendre notre imagination et se jouer de notre crédulité. Entre le lyrisme effréné de M. Hugo et une réalité si pressante et si impérieuse, il n'était pas de fusion possible. La partie poétique et la partie lyrique devaient se nuire réciproquement, en s'absorbant l'une l'autre sans se confondre. C'est ce qui est arrivé. Quand le poète chante, l'histoire est toujours là qui le prie de parler. Il ne s'agit plus, cette fois, d'un monde de convention qu'il suffit de nous faire accepter, mais bien d'une époque toute jeune, toute vivante encore du génie de Corneille et de Richelieu.

Il y a dans *Marion* quatre parties bien distinctes : le chant, le drame, la comédie et l'histoire. Le chant révèle un grand poète : nous regrettons seulement que M. Hugo n'applique pas à l'ode des facultés poétiques qui excluent complètement le drame. Dans *Marion*, comme dans *Hernani*, comme dans toutes les pièces de M. Hugo, le drame va au hasard, et la lutte des sentimens n'y joue aucun rôle. Didier est un personnage impossible sous Louis XIII, impossible de tout temps au théâtre. Werther et René seraient de tristes héros sur la scène. D'ailleurs Didier a le malheur de rappeler *Antony*, à moins que ce ne soit *Antony* qui ait le malheur de rappeler Didier. La scène où l'amant de Marion se dénonce lui-même à Laffemas, est identiquement la même que celle où Hernani se dénonce à son hôte. — Je suis Didier. — Je suis Hernani. — Au reste, ce n'est pas le seul rapport qui existe entre les deux premières pièces de M. Hugo, et il ne serait pas difficile de démontrer qu'elles sont toutes deux l'une dans l'autre. La scène où le vieux duc de Nangis vient implorer la grace de son neveu, est fort belle à la fois et fort extravagante : M. Hugo a mieux aimé écrire de beaux vers

qu'une belle scène. Le cinquième acte abonde en beautés du premier ordre, et cette fois M. Hugo a su trouver le chemin du cœur. Le contraste de Saverny et de Didier, en face de la mort, l'insouciance de l'un, la sérieuse tristesse de l'autre, ont été rendus, par le poète, en vers pleins de charme et de mélancolie, et la foule a pleuré sur ces deux enfans près de mourir. La douleur de Marion est noble et touchante, et si Didier nous révolte un instant par son inexorable dureté, l'heure du pardon n'en est que plus solennelle et plus attendrissante.

Nous ne dirons que quelques mots de la partie comique. Je ne sais rien de plus froid que le comique de M. Hugo, et je ne puis pas m'imaginer que M. Hugo sache rire. Son esprit manque souvent de bon goût, parfois d'à-propos, toujours de légèreté : sa gaieté serre le cœur, son rire donne envie de pleurer. Quant à la partie historique, nous voudrions pouvoir ne rien en dire. Il est déplorable de voir comment M. Hugo a traité cette grande figure du cardinal de Richelieu. Il en a fait un tigre et rien de plus. Il y avait bien du tigre, en effet, dans cet homme, du tigre et du chat; mais il s'y trouvait autre chose, et que M. de Vigny, dans *Cinq-Mars*, a bien autrement compris cette puissante et terrible nature! L'acharnement du cardinal à poursuivre deux enfans qui se sont battus en duel, malgré l'édit du roi, n'est justifié d'aucune façon et fait de Richelieu un monstre en pure perte, digne de Néron ou de Caligula. Il ne tuait pas pour le plaisir de tuer, cet homme, et quel besoin avait-il de faire tomber ces deux têtes d'enfant? Saverny n'était guère fait pour l'inquéter : c'était un de ces frivoles jeunes hommes qui sont chers aux tyrans. Pour Didier, à quoi bon, grand Dieu! verser le sang de ce pauvre rêveur? Il eût aimé Marion durant toute la vie, et jusqu'à la mort il eût conté son amour aux étoiles. Ne voilà-t-il pas, je vous prie, deux hommes bien dangereux!

La pièce est médiocrement jouée. Dans le rôle de Didier, M. Beauvalet fait regretter M. Bocage. M. Beauvalet est trop robuste, a trop de puissance dans la voix, trop de force dans les poumons pour remplir convenablement les rôles d'enfans trouvés : il fait envie aux enfans légitimes. M. Desmousseaux, dans le rôle du duc de Nangis, fait désirer vivement M. Joanny. MM. de Brichanteau, de Gassé, de Bonchavanne, de Rochebaron, de Chamacé, de Gondy, ne sont pas dignes de servir de valets de chambre aux nobles personnages dont ils osent porter le nom. M. Menjaud remplit le rôle de Saverny avec une grâce parfaite. Il est juste de dire que ce rôle est plein de grâce, d'esprit et de jeunesse. Que dire de madame Dorval, toujours si admirablement belle, si admirablement passionnée!

VARIÉTÉS. — *La Suisse à Trianon*, vaudeville en un acte. — Vous devinez tout de suite qu'il s'agit de cette adorable fantaisie d'une reine jeune et charmante, qui voulut transplanter à Versailles l'image des lieux qui l'avaient charmée; fantaisie de femme et de poète, qui lui fut reprochée comme un crime! Nous sommes en Suisse; dans *la Suisse à Trianon*, vous avez des torrens en miniature, des glaciers postiches, des monts de six pieds de haut, des gouttières pour cascades, et pour lacs des flaques d'eau claire. Les postes militaires sont occupés par le régiment suisse. La laiterie est soignée par une Suissesse du nom de Kettly, ce qu'il y a de plus suisse au monde. Les costumes sont suisses. Aimez-vous la Suisse? on en a mis partout. Maintenant,

voilà l'histoire, qui est excessivement suisse. Le baron de je ne sais qui, est un colonel suisse; Blum, un sergent suisse; Urbain, un soldat suisse. Urbain s'est engagé au service de la France, par désespoir amoureux. Un jour qu'il est de garde à la porte de la laiterie, Urbain entend une voix jeune et fraîche qui chante un air de son pays. Cette voix, il la reconnaît, c'est la voix de Kettly, la voix de ses amours! Il abandonne son poste, escalade un mur, et tombe dans les bras de Kettly. Je laisse à penser la joie de se revoir après deux années de séparation! Malheureusement, le sergent Blum, qui ne plaisante pas sur la discipline, adresse une verte remontrance au jeune Suisse, qui se dispose à lui répondre par un coup de sabre. Blum est disposé à l'indulgence, mais le colonel ne pardonne pas. L'infortuné Urbain va passer à un conseil de guerre, et son affaire promet d'être expédiée promptement, lorsque tout s'arrange; le baron épouse une certaine dame de Lostanges, et Kettly et Urbain partent pour la Suisse, qu'ils n'auraient pas dû quitter. Il faut, en général, se méfier des vaudevilles suisses, la Suisse n'étant pour les vaudevillistes qu'un prétexte à tyroliennes, peu divertissantes lorsque la Suisse est à Trianon, et que Trianon se trouve au théâtre des Variétés. M. Prosper Bressant est un jeune Suisse fort agréable; Mlle Olivier, une jeune Suissesse fort gentille; le baron, un vieux Suisse fort sémillant; Blum, un Suisse d'âge mûr, fort intéressant. On a nommé les auteurs : ce sont deux Suisses. Rien qu'à leur style, je m'en étais douté.

— La chanson de M. Meyerbeer que la *Revue* publie aujourd'hui, pour affecter des airs plus simples et plus graves que les deux autres qui ont paru déjà, n'en a ni moins de grace mélodieuse, ni moins de charme, et ne le cède en rien à ses sœurs aînées, filles comme elle des loisirs du grand maître. Seulement, et nous en prévenons nos lecteurs, ce n'est point là une composition que l'on doive chercher à saisir à la hâte; il faut l'étudier, et descendre dans la pensée intime d'un homme qui, dans ses moindres fantaisies, n'abandonne rien au hasard : plus la forme est étroite, plus l'idée est cachée au fond. Cette musique ne livre pas sa mélodie au premier venu, et la garde avec mystère dans son calice, un peu comme la violette son parfum. M. Meyerbeer s'est efforcé de tracer en quelques lignes le profil si pur et si gracieux de la douce maîtresse de Faust. Ce n'est point là encore la Marguerite éplorée de Schubert, mais la jeune fille d'Allemagne, heureuse, calme, insouciante, telle qu'elle vous apparait dans le livre de Gœthe, avant d'avoir rencontré celui qui doit décider de sa destinée. — Nous donnons ici, pour l'intelligence de la musique, les paroles que M. Meyerbeer a prises au poème de *Margaritus*.

La Marguerite du poète
N'a pas de couronne à sa tête.
Tout au plus si, les jours de fête,
Elle met un épi de blé.
Elle va seule par la ville,
Porte au puits sa cruche d'argile,
Rentre à la maison, coud et file,
Et chante le roi de Thulé.

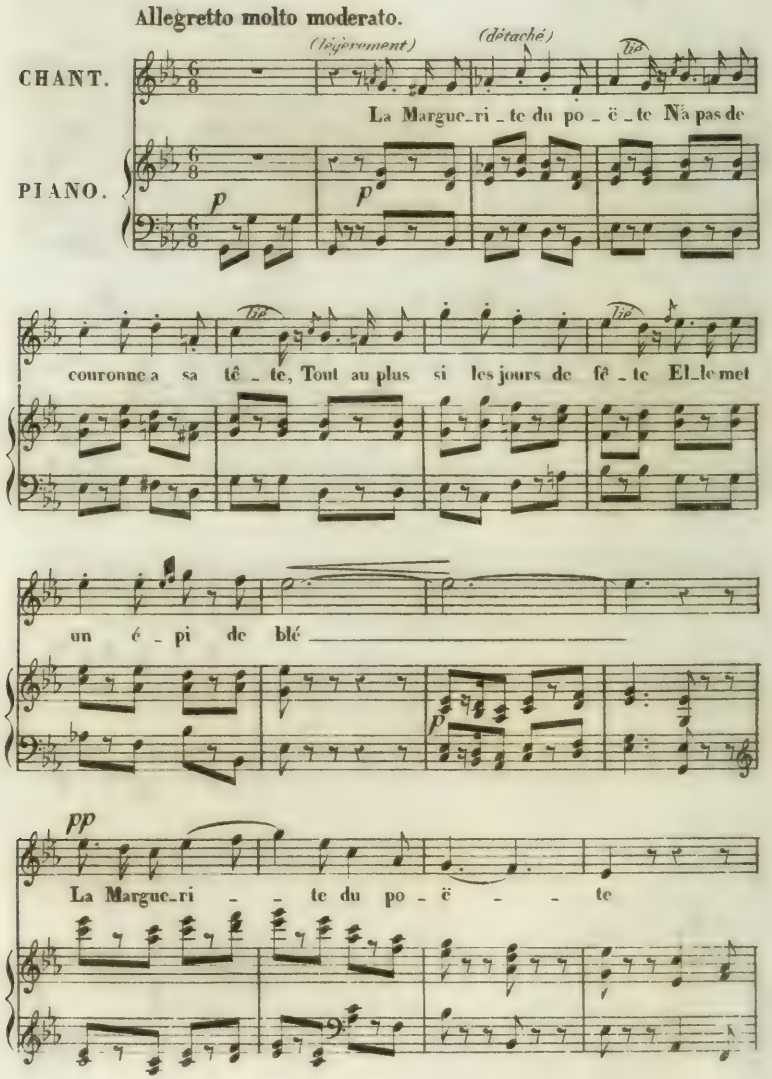
F. Bonnaire.

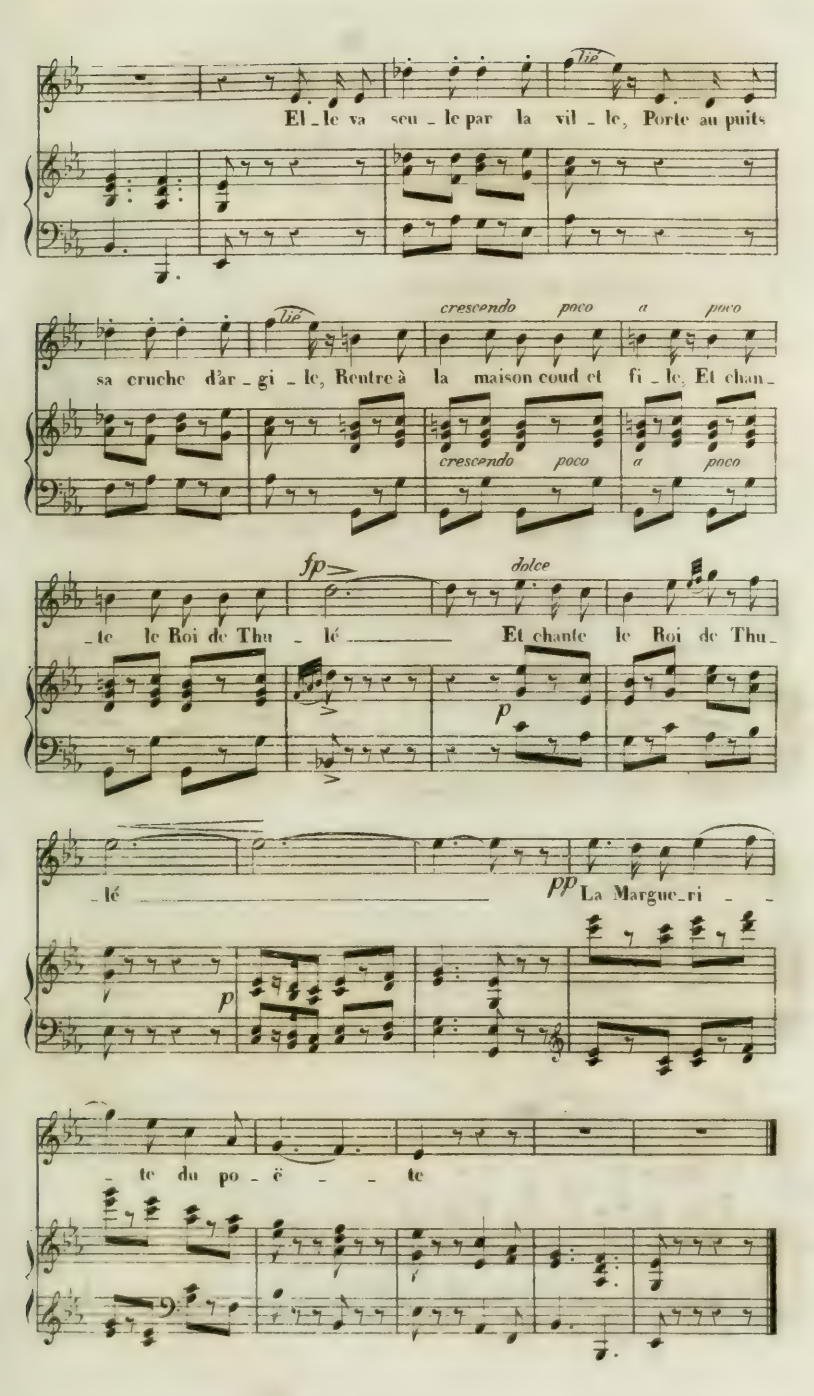
LA MARGUERITE DU POËTE.

Paroles de M.r Henri BLAZE.

Musique de Giacomo Meyerbeer.

Revue de Paris.




lié
El_le va seu_le par la vil_le, Porte au puits
lié
crescendo poco a poco
sa cruche d'ar_gi_le, Rentre à la maison coud et fi_le, Et chan_
crescendo poco a poco
fp
dolce
_te le Roi de Thu_lé Et chante le Roi de Thu_
p
_lé
pp La Margue_ri_
p
_te du po_ë_te

Supplément.

DE

L'HÉROÏSME DES FEMMES

Pendant la Terreur.

Les femmes conduites à l'échafaud en ont fait un trône de gloire pour leur sexe. C'était une effroyable nouveauté pour l'histoire. Les femmes, jusque dans les peuplades cannibales, ne paient point tribut au tomawack ni au bûcher. Si le polythéisme, dans les convulsions de sa terrible agonie, égorgea quelques jeunes filles ou matrones chrétiennes sur des autels qui tombaient de vétusté, ou plutôt qui succombaient sous l'infamie de leurs dieux anciens, et surtout de leurs dieux nouveaux, ce ne fut du moins qu'à de rares intervalles, et non par groupes nombreux. L'histoire de l'église rejette sur ce point les récits grossièrement exagérés des légendes. Les guerres de religion, à commencer par celle des Albigeois, ont fourni des exemples de ces atrocités exercées contre les femmes; mais c'était dans le sac des villes et non judiciairement. Peu de femmes furent égorgées dans la journée de la Saint-Barthélemy. Le fanatisme politique s'est donc montré plus intolérant et plus barbare que le fanatisme religieux dans ses plus épouvantables excès. Ce qu'il poursuivait dans les femmes, c'était la pitié, une pitié active, qui parvenait à lui soustraire encore plus de victimes qu'il n'en frappait. Pour la régénération révolutionnaire, il fallait que la pitié fût éteinte. L'assemblée constituante régnait encore et suspendait, par sa grandeur plutôt que par une autorité sévère, le cours de barbarie trop tôt commencé, lorsque la rage populaire, dirigée par des clubistes, opprobre et fléau de la philosophie

qu'ils invoquaient, se porta sur les sœurs de la charité. Ces chastes filles de saint Vincent de Paul furent flagellées publiquement; et par qui? par des vagabonds et des vagabondes dont leurs mains avaient plus d'une fois soigné les maladies et pansé les ulcères. En outrageant si cruellement la pudeur, on leur avait laissé la vie: ce n'était qu'un coup d'essai, qu'un premier pas de la férocité.

Il y avait loin de là encore au massacre des prêtres dans l'église des Carmes, à l'épouvantable supplice de l'aimable princesse de Lamballe, qui ne put consentir à se racheter des horreurs dont elle voyait les apprêts, en proférant une parole de blâme ou de mépris pour la reine dont elle avait possédé l'amitié. A chaque coup qui lui était porté, les barbares croyaient frapper par anticipation la reine, objet d'une haine aussi atroce qu'imméritée, et réservaient à l'auguste prisonnière du Temple le spectacle de la tête sanglante de son amie. C'est quand les membres de la princesse sont dépecés et sa tête portée en triomphe, c'est à travers de longs ruisseaux de sang, c'est sous une voûte de sabres, de piques et de haches, qui ne cessent de frapper, que deux jeunes filles, Mlles de Sombreuil et Cazotte, osent se présenter pour sauver leur père du massacre. La première est soumise à une épreuve telle que Phalaris eût pu seul l'inventer: boire un verre du sang qui vient d'être versé. Elles triomphent toutes deux, et leur père est sauvé. L'intrépidité humaine ne peut aller plus loin que ce sublime effort de la piété filiale.

Tandis que le sang coule par torrens dans Paris et dans quelques autres villes, qui osera recueillir et cacher pour long-temps les innombrables proscrits du 10 août, et s'associer à leur sort? Cette hospitalité, regardée comme le privilége des mœurs antiques et patriarcales, devient une vertu familière en France, dès que la mort en est le prix. Mais que les femmes en reçoivent le principal honneur! Nous pouvons lutter avec elles de constance et de résolution, mais leur cœur est plus tôt déterminé que le nôtre: souvent elles ont déjà ouvert la porte hospitalière quand leur mari délibère encore. Leur esprit est plus vigilant et plus inventif en précautions, en expédiens, en piéges, qui défient l'art des inquisiteurs; elles savent mieux, dans une visite domiciliaire, feindre la sécurité, l'indifférence, se plaindre avec fierté de l'importunité qu'on leur cause, démêler d'un coup d'œil, dans une troupe de sicaires, ceux qui sont susceptibles de quelque émotion, et s'en faire des appuis secrets. Jamais une femme n'est plus éloquente ou plus belle que lorsqu'elle accomplit une bonne et grande action.

Voyez Mme de Staël veiller, depuis le 10 août jusqu'aux jours de septembre, sur les illustres vaincus du 10 août, tels que les Narbonne, les Mathieu de Montmorency, les Jaucourt et plusieurs autres. Tout son génie, comme toute sa fortune, est maintenant consacré au service de l'amitié et de la pitié. A la manière dont elle fait sonner, dans les momens les plus périlleux, son titre d'ambassadrice, vous croiriez que son mari représente le potentat le plus puissant de l'Europe, et le plus ami de la France. Jusque dans le château de Coppet, tout peuplé des amis qu'elle a sauvés, elle veille encore sur ceux qui sont restés dans le gouffre. Elle connaît des asiles qu'elle leur a procurés, leur envoie des guides pour leur faire traverser la France, au milieu de la ligne continue des comités révolutionnaires. Celle qui devait s'élever à une hauteur de métaphysique connue de peu d'hommes, n'étudiait plus qu'un seul art, celui de faire, contre le crime, la plus noble et la plus salutaire des contrebandes. Coppet est devenu l'hospice commun des émigrés volontaires ou involontaires. Ni elle, ni son père, ne s'informent des opinions en présence du malheur.

Ah! l'histoire n'est pas assez large pour consacrer tant de dévouemens hospitaliers. Souvent ils furent accomplis par des femmes de charge, par des fruitières, qui renonçaient tout à coup et pour longtemps à la sécurité que leur pauvreté leur donnait, et, ce qui est plus héroïque encore, par des mères de famille, qui enveloppaient dans leurs dangers, et leur mari et leurs fils et leurs filles. L'histoire, dans sa cruelle rapidité, est condamnée à des omissions ingrates de mille faits qui jeteraient un beau jour sur le cœur humain, et couvriraient de confusion ses détracteurs. Oh! quel concert s'établissait entre une mère et ses filles, lorsqu'elles prenaient ensemble la tutelle d'un proscrit, qui souvent leur était presque inconnu la veille! Que de consolations habiles ajoutées à leurs soins courageux, par une conversation pleine d'intérêt et de charme, par les accords de leur harpe et les sons de leurs voix mélodieuses, par des lectures attachantes qui souvent leur servaient de texte pour ranimer le courage et les espérances du proscrit!

Lorsqu'après le 9 thermidor, nous nous sommes revus, tout étonnés de survivre, il semblait que nous eussions tous à raconter une même histoire de notre salut. C'était un chœur de bénédictions pour les femmes. L'amour en avait inspiré plusieurs, et l'on sait de quel héroïsme cette passion est capable; mais le plus grand nombre

avait obéi aux sentimens de famille ou aux élans d'une pitié subite et sublime. Jusque dans l'héroïsme, la pudeur gardait ses droits.

Ce fut une femme, Mme Rolland, qui, après les journées de septembre, se plaça, en quelque sorte, sous les roues du char ensanglanté de la révolution, pour en arrêter l'exécrable course, et qui réussit au moins à la modérer, à la suspendre, pendant huit mois, sauf la grande et cruelle immolation du 21 janvier. Elle était l'ame, non-seulement de son mari, ministre alors et collègue du terrible Danton, mais de tout le parti de la Gironde, si fécond en orateurs brillans ou ingénieux, et en hommes d'état inexpérimentés et présomptueux. Elle ne le cédait qu'à Vergniaud en éloquence; et qui sait jusqu'où l'aurait élevée la tribune, s'il lui avait été permis d'y monter? Une seule fois elle parut à la barre de la convention, et en accusée; chacune de ses paroles, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, était une flèche lancée contre ses tyrans de la montagne: Danton, Robespierre et Marat semblaient subir le supplice de la question. Ils se sentaient perdus, si cette journée triomphante avait eu un lendemain. Le talent, aussi bien que les graces et la beauté ne semblaient que des qualités secondaires dans Mme Rolland, tant son caractère dominait tout. C'était une Romaine, mais une Romaine élève du portique, que Caton eût consultée, et qui eût défié l'ambition et la fortune de César, aussi bien que les crimes de Claudius et de Catilina. A cette époque où l'on ne parlait que d'énergie, on voyait beaucoup de caractères sombres, violens, les uns fanatiques, les autres odieusement calculateurs; d'un autre côté, on voyait beaucoup de caractères plus honorables, fidèles à leurs principes, et marchandant peu leur vie, quand le devoir ou l'honneur parlait. Mais un grand caractère, c'est-à-dire une volonté forte et permanente, était un phénomène. Il semblait que le XVIIIe siècle eût épuisé ce qui lui restait de vigueur pour former l'ame de Mme Rolland. Ses mémoires, écrits sous les guichets de la Conciergerie, et dans lesquels on ne peut trop admirer la pureté, la fraîcheur de ses souvenirs de jeunesse et les libres explosions de sa haine contre les bourreaux de ses amis, sa défense devant le tribunal révolutionnaire, aussi altière, aussi éloquente que sa défense devant la convention, sa sérénité, je dirai presque sa gaieté stoïque en marchant à l'échafaud, semblent au-dessus des forces, non-seulement de son sexe, mais de l'humanité.

Il y eut en France deux Romaines, tandis que nous ne comptions

pas un Romain parmi ceux qui prenaient ce titre et qui étaient dignes seulement de figurer parmi ces sicaires que Cicéron appelait *la lie de Romulus*. Cette seconde Romaine, c'est Charlotte Corday. Sans doute, la plume du moraliste et de l'historien doit s'arrêter avec effroi devant son magnanime attentat; mais pouvait-elle voir un homme dans cet atroce et ignoble décimateur de l'espèce humaine qui n'écrivait pas une ligne et n'ouvrait pas la bouche sans demander la tête de 300,000 Français? Trop remplie de l'idée qu'il ne pouvait exister en France et sur le globe qu'un seul monstre de cette espèce, elle croit, en le frappant, délivrer sa patrie. Mais elle ne veut le frapper qu'en se dévouant au supplice. Ce n'est pas l'action, c'est la fuite qui lui ferait horreur. C'est ainsi qu'elle renonce à une vie paisible, aux soins domestiques qu'elle remplit avec un cœur si pur, aux hommages enivrans que lui assurent sa jeunesse, sa rare beauté et sa parole éloquente. C'est la seule victime que j'aie voulu voir conduire au supplice, et c'est là que j'ai jamais le mieux reçu l'impression du sublime. Tout cet appareil d'ignominie dont on avait voulu la couvrir prêtait un nouveau lustre à ses charmes et à sa grande action. Jamais de plus beaux yeux ne s'élevèrent au ciel et avec une expression plus divine. Le signe du parricide, la chemise rouge, ajoutait une pourpre éclatante à ses couleurs virginales. La malédiction s'arrêtait dans la bouche des plus vils, des plus fervens adorateurs du dieu de sang qui allait infecter le Panthéon. Du haut de cette charrette, qui était devenue pour elle un char de triomphe, elle jetait ses regards sur la foule comme une reine qui jouit en son cœur d'avoir délivré son peuple.

Eh bien! Charlotte Corday, par son aveugle dévouement, n'a fait que précipiter et multiplier à l'infini les coups du terrible tranchant. Chacun des tyrans du jour voit une Charlotte Corday dans toute femme, dans toute jeune fille qui doit à son éducation, à son rang, des principes d'honneur, d'humanité, de religion. Aucun acte politique ne peut leur être reproché. Elles sont suspectes de pitié, suspectes d'amour pour leurs parens, pour leurs frères. Elles peuplent les prisons de suspects. En y entrant, elles font luire comme un rayon du jour dans les fatales demeures qui seront bientôt autant de vestibules de la mort.

Ce n'est pas seulement leur malheur, c'est leur sérénité courageuse qui ajoute à leurs charmes. Chacun porte plus légèrement le poids de ses souffrances, de ses alarmes, de ses terreurs. Il y aurait de l'abjection à se montrer pusillanime, lorsqu'on les voit sourire; la vieille France revit sous de jeunes attraits et ose encore reproduire

dans les prisons sa politesse, sa galanterie, j'ai presque dit son enjouement. Plusieurs, avec une persuasion touchante, y sèment la parole de Dieu et font lire l'Évangile à des philosophes qui ne peuvent plus prendre goût aux gaietés incrédules. D'un autre côté, l'amour dans une prison prend des teintes plus profondes. Le plus souvent on l'écarte pour ne plus se préparer des regrets trop déchirans ou pour ne pas mêler le repentir et des reproches mérités aux malheurs trop réels d'une telle vie, aux malheurs qui s'annoncent plus terribles. Avec quel saint respect n'y voit-on pas l'héroïne de la piété filiale, Mlle de Sombreuil? Chaque femme s'en approche pour se teindre de sa vertu, de son héroïque courage. Comme on jouit du charme pur de ses regards et de sa conversation, tantôt naïve et tantôt éloquente! Pourquoi l'a-t-on enfermée? Ah! le voici : c'est pour frapper plus sûrement son père qu'elle a sauvé au 2 septembre; car les décemvirs n'ont point ratifié la clémence de ces juges de sang, et déjà le tribunal révolutionnaire s'est hâté d'immoler le père octogénaire d'Élizabeth Cazotte, vieillard si agréablement enjoué et dont la raison s'était affaiblie. Ah! ces juges-ci sont trop aguerris pour céder à l'intervention de la beauté, à l'héroïsme de l'amour filial. La jeune et charmante Mme de Custine n'a pu que les tenir quelque temps en balance, en s'établissant en quelque sorte le défenseur officieux du général, son beau-père. Prisonnière maintenant, elle ne pourra servir d'égide à son jeune et digne époux.

En voyant dans une prison les jeunes filles de Verdun, leurs graces naïves, leur sécurité, leurs doux jeux, chacune croit respirer encore la fraîcheur du printemps. Quel est leur crime, en effet? c'est d'avoir dansé dans un bal donné par les Prussiens. Personne ne peut le croire sérieux. Quel jour d'horreur que celui où l'on apprend qu'elles n'ont pu trouver grace devant les tigres du tribunal, et qu'ils n'ont pas été fléchis en les voyant s'occuper non de leur propre défense, mais de celle de leurs compagnes, de leurs sœurs, et prendre pour elles seules le crime d'avoir dansé!

Les jours néfastes se succèdent et ne forment plus qu'une nuit sombre, qu'une nuit de dix mois qui n'est plus éclairée que par la couleur du sang. Une reine de France long-temps adorée, et parvenue à peine à l'âge mûr, dont les malheurs devaient surpasser ceux de la vieillesse d'Hécube, a vainement surpris, pour quelques minutes, l'intérêt des mégères mêmes du tribunal, par la réponse aussi noble que pathétique qu'elle a faite à la plus atroce et la plus cynique accusation : j'en appelle aux mères qui m'entendent! Elle est

conduite à l'échafaud avec de nouvelles et vaines recherches d'ignominie. Mais il reste encore un plus grand crime à commettre, le martyre de Mme Élisabeth, la sainte du XVIIIe siècle. Robespierre a reculé, pour la première et dernière fois, devant un attentat. Il voudrait, et, malgré sa toute-puissance, il n'ose et ne peut la sauver. L'empire est à qui montrera la férocité la plus aguerrie. Elle ne peut désavouer, devant le tribunal révolutionnaire, le crime qui lui était reproché, celui d'avoir envoyé ses diamans à son frère le comte d'Artois, tombé dans les détresses de l'émigration. Elle fut conduite à l'échafaud avec une élite de nobles victimes, d'opinions fort diverses, qui toutes semblaient fières et consolées de lui servir d'escorte, ne voyaient plus que ce grand crime, et croyaient, sous sa protection, marcher vers le ciel. Mme Élisabeth avait voulu se dévouer pour la reine, lorsque, dans l'invasion ignoble et furieuse du palais des Tuileries, elle s'est gardée de dissiper l'erreur de ceux qui, la prenant pour Marie-Antoinette, semblaient disposés à l'égorger; et voilà la seule dissimulation que se soit permise cette ame sublime! Un crime, non moins odieux, avait précédé, de quelques jours, le supplice de la reine, c'était celui de Malesherbes. Mme de Rosambeau y accompagne son père. Qui ne connaît ces nobles paroles qu'elle adressa en partant à Mlle de Sombreuil : « Vous avez eu la gloire et le bonheur de sauver votre père, mais j'ai du moins la consolation d'accompagner le mien. »

Les mains me tombent, les forces me manquent en parcourant de la pensée cet effroyable martyrologe. Il semble que les tyrans se soient dit : « A force d'horreurs, nous tarirons les sources de la pitié. Personne n'osera lire ces pages de notre règne; on refusera de croire, on calomniera nos victimes pour se dispenser de les plaindre. On accusera tout au moins d'imprudence celles dont l'héroïsme nous a étonnés sans faire chanceler notre glaive. »

J'avais fait vœu de leur arracher cette espérance, et voilà ce qui m'a rendu historien. Moraliste aujourd'hui, si j'ai le regret de ne pouvoir acquitter tant de tributs funèbres et de ne pouvoir consacrer nombre de faits également beaux et touchans qui pourraient reposer l'historien, mais encombrer l'histoire, je m'en fais les armes les plus nobles et les plus sûres pour terrasser l'égoïsme, la philosophie de la sensation et la doctrine de l'intérêt personnel bien entendu. Il me semble que les femmes, par une telle conduite, ont abattu plus d'une tête de l'hydre matérialiste et percé de nouvelles flèches le Python qui s'obstine à nous entraîner dans sa fange. Voyez donc ce que la sensation commandait ici à Mme Élisabeth, à Mlle de Sombreuil

et à toutes leurs compagnes de gloire ou de martyre; la sensation leur prescrivait ce qu'elle prescrivait à Léonidas et à ses trois cents, à Régulus, à Décius, à tous les héros de la patrie; et encore pour ceux-ci, si j'en excepte Régulus, il n'y avait qu'une mort à subir dans tout l'enivrement du courage. Mais pour nos contemporains et contemporaines, quelle longue succession de tortures! L'intérêt bien entendu dans le sens matérialiste, disait, à chacun : « Plie sous la force, même lorsqu'elle est le crime. Fuis ou cache-toi; cache du moins tes larmes et ton indignation; refuse et ta porte et tes secours au malheur qui te supplie ou de près ou de loin, vis en paix avec la tyrannie ou tâche d'en être oublié. Tu n'as qu'un moyen d'échapper à l'égoïsme furieux, c'est de lui opposer un égoïsme tranquille, sournois et flatteur. » Il y a dans le cœur et dans la conscience humaine une protestation si habituelle et si véhémente contre de si lâches maximes, que la plupart des philosophes matérialistes les ont démenties au moins par le fait, et ont réfuté leur doctrine par leur conduite. Souvenez-vous de ces admirables vers du proscrit Condorcet :

Ils m'ont dit : choisis; être ou tyran ou victime.
J'embrassai le malheur et leur laissai le crime.

On sait que ces deux vers, les seuls qu'il ait faits de sa vie, lui échappèrent dans un asile que, déjà proscrit, il recevait chez une digne amie de l'éloquente et bonne Mme Cottin. Quelques mois après, il fut mis hors la loi, et vint trouver sa généreuse hôtesse en lui disant : Je vous quitte en pleurant, mais je suis forcé de me séparer d'une bienfaitrice dont je causerais la mort; je suis mis *hors la loi!* Eh bien! reprit ce noble cœur, vous n'êtes pas *hors l'humanité*. Les scrupules de Condorcet l'emportèrent. Il tenta une fuite qui fut suivie de sa mort.

Mais l'esprit n'abandonne pas facilement des maximes hautement professées. Saint-Lambert était un des ennemis les plus opiniâtres de la révolution. Peu de temps après la cessation des plus grands fléaux, il lisait devant des dames fort distinguées son déplorable catéchisme de morale et surtout un chapitre où il soumettait les femmes à la plus desséchante analyse. Chacune de s'écrier; c'était à qui lui rapporterait des faits d'un dévouement admirable. Le philosophe semblait à la torture. *Eh bien! mesdames*, dit-il en pinçant ses lèvres d'une façon voltairienne : *j'ajouterai à ce chapitre que les femmes se sont dévouées quand c'était la mode!* Voilà donc à quel

point l'esprit dégradé par le sophisme peut profaner tout ce qui remplit le cœur d'admiration et les yeux de larmes; la mode!... Sans doute aux jours de Dioclétien et de Galère, les vierges de Rome, de Lyon, d'Antioche et de Carthage qui bravaient le martyre, sacrifiaient aussi à la mode!

Le tribunal révolutionnaire vient de prononcer l'arrêt de mort d'un vieux militaire, M. de La Vergne. On entend retentir dans l'enceinte le cri de *vive le roi!* Quel étonnement! quelle épouvante! quel frisson court dans toutes les veines! Chacun tremble d'être pris pour le coupable. Le même cri se répète, et une jeune femme de l'aspect le plus noble se présente, se dénonce; ses vœux sont bientôt exaucés; elle reçoit son arrêt de mort.

Vous êtes ému, transporté, soyez-le encore davantage. Mme de La Vergne, jeune femme d'un vieux mari, et douée, m'a-t-on dit, d'une beauté éclatante, après avoir signalé l'amour conjugal, n'oublie point l'amour maternel. Elle tenait dans ses bras une jeune fille de six mois destinée à fléchir les juges les plus inflexibles. Y a-t-il, s'écria-t-elle, dans cet auditoire, une mère qui veuille se charger du sort de mon enfant? Moi, répond une femme du peuple. Heureusement celle-ci ne fut pas condamnée pour cet acte de pitié; elle remplit sa promesse, et la fille de Mme de La Vergne existe et se montre digne d'une telle mère. L'héroïne accompagne son mari au supplice; elle pourra lui dire comme Arrie, en se présentant la première au couteau : *Tiens, Pœtus, il ne fait pas de mal.* Quelques jours après, la sœur du libraire Gastey pousse le même cri, après avoir entendu la condamnation de son frère, et meurt avec lui tranquille et fière.

Si je fuis les murs sanglans de Paris, je me trouve arrêté par de plus grandes horreurs, par de plus effroyables supplices sous les murs de l'héroïque Lyon et de Toulon. Quoi? des femmes ont été posées en but avec leurs pères, leurs fils, leurs frères, leurs époux aux décharges de l'artillerie! La mitraille a déchiré leurs flancs de mère! Blessées ou mutilées par une première, par une seconde décharge, elles ne sont arrivées à la mort que de blessure en blessure, et qu'au milieu des cris de leurs enfans; et pendant ces épouvantables exécutions, d'autres femmes cachaient dans leurs maisons ou guidaient, à travers champs, sous la faux de paysans inhumains, deux ou trois mille proscrits, reste de ces glorieux et infortunés combattans. Et une si barbare invention peut encore être surpassée sur les rives de la Loire.

Invention, ai-je dit : non, l'idée première en était empruntée au bateau du parricide Néron. Mais quels effroyables accessoires ! et que le tyran de Rome est vaincu en cruauté ! Voici sans doute ce qui avait stimulé la férocité du proconsul. Vingt-neuf femmes ou nobles ou religieuses avaient été exécutées sur la place publique de Nantes. A leur tête marchait un ange de beauté et de bonté, Mme la comtesse de La Rochefoucauld. Pendant la longue durée du supplice (car le bourreau lui-même frémissait et semblait ne pouvoir plus continuer sa tâche), les saintes victimes entonnèrent une hymne à la Vierge, et celles qui restaient, chantaient encore pendant que le martyre des autres se consommait. On peut croire que c'est le récit de plusieurs scènes semblables qui a inspiré à l'auteur des *Templiers* ce mot devenu un proverbe sublime de notre langue : *Les chants avaient cessé.* La multitude avait été trop vivement émue de ce spectacle pour qu'on pût le lui offrir encore. Des filles, des veuves, des héros nobles ou paysans, et parmi elles des sœurs de la charité, sont lentement balancées sur les flots avec de longs éclats de rire, jusqu'à ce que s'ouvre la perfide soupape. On les a liées deux à deux, mais non avec des personnes de leur sexe; et cette union forcée, impudique, on l'appelle *mariage républicain.* La soupape s'ouvre et le gouffre les reçoit.

Eh bien ! la perspective d'un tel supplice n'arrête pas de nobles fermières qui reçoivent dans leurs maisons, cachent pendant six mois, un an, dans leurs étables, ou dans le creux des chênes, les admirables compagnes et maintenant les veuves des chevaliers vendéens. Parmi elles se trouvent Mmes de Lescure et de Bonchamp, à qui nous devons les mémoires les plus intéressans de notre âge et peut-être de notre langue. Elles avaient suivi leurs époux dans ces courses guerrières, dans cette longue série de victoires brillantes et stériles, suivies de l'épouvantable désastre du Mans. Elles partagent avec ces généreux chevaliers la gloire d'avoir soustrait vingt ou trente mille soldats républicains prisonniers à des représailles qu'une guerre civile de cette nature devait faire craindre.

Cependant l'horreur des tyrans pour les femmes ne cessait de s'accroître : ils étaient des maudits qui frissonnaient à l'aspect de ces anges mortels. Dans chacun de leurs regards ils croyaient lire le mépris altier de Mme Rolland. Si le cri de *vive le roi !* avait deux fois retenti sous les voûtes du tribunal révolutionnaire, ne pouvait-il pas être proféré à leur chevet par une femme armée d'un poignard? Une jeune fille, Sophie Renaud, que l'indignation dévore, a cédé à la fa-

tale envie de regarder Robespierre en face et de jouir un moment de sa terreur. Arrêtée sur le seuil de sa porte, elle est livrée à la vengeance du tyran qu'elle n'a pas même vu. Quelle vengeance! « Les femmes, s'est dit Robespierre, sont arrivées à un mépris de la mort qui les rend maîtresses de nos jours. Il faut multiplier leur supplice par celui de tout ce qui leur est cher, de toute leur famille. C'est les frapper vingt fois au cœur. » Tous les parens de la jeune fille sont arrêtés et condamnés. Il y manque ses deux jeunes frères qui combattent sur la frontière. On les arrache de l'armée, et c'est le bourreau qui les punit du crime d'avoir une sœur.

Les ordonnateurs en chef de ces massacres ne se voyaient plus guère entre eux sans se dire : c'est une femme qui renversera notre ouvrage en vain cimenté par le sang. Aussi se hâtaient-ils d'envoyer à la mort ceux même des hommes de la montagne, ceux de leurs complices qui avaient pu s'attendrir aux pleurs d'une femme, ceux sur qui la beauté exerçait un subit empire, et qu'elle pouvait faire chanceler dans leur foi révolutionnaire, c'est-à-dire, dans le crime. Leurs pressentimens étaient justes. Une femme en effet fut l'inspiration du 9 thermidor : une femme résolut le problème si difficile de faire cesser une tyrannie à cent mille têtes par la chute de quelques-uns des tyrans.

La mort nous a ravi depuis peu cette belle princesse de Chimay, qui porta auparavant le nom de Mme Tallien, que notre reconnaissance a consacré. Elle n'est plus; un silence ingrat a régné et pèse encore, comme la plus froide pierre, sur la tombe d'une femme qui fut adorée d'un peuple entier, ressuscité par elle. Est-ce notre futilité oublieuse, est-ce un rigorisme ombrageux qu'il faut accuser de ce silence? Certes ce rigorisme serait armé de tout ce que le chêne et l'airain ont de plus dur, s'il pouvait faire oublier l'immensité du bienfait, la constance, l'art prodigieux et le courage avec lesquels une femme fit de la chute d'un tyran la chute d'une tyrannie encore représentée par tous ses fondateurs, moins trois hommes, et par cinq cent mille formidables suppôts. Tout lui appartient dans les six mois qui virent se prolonger et renaître presque chaque jour le combat contre l'hydre révolutionnaire. Une bonté et un discernement également admirables ont remplacé ici la force d'Hercule. Ah! si des faiblesses ont pu se mêler ou survivre à ces jours de gloire, le ciel sans doute aura été miséricordieux ; elle n'aura manqué ni d'escorte ni d'intercesseurs auprès du trône céleste. Vous lui en aurez servi, jeunes filles qui maintenant êtes entrées dans le chœur des anges, vous qu'elle ar-

racha au sort des vierges de Verdun et de Mme Élisabeth. Vous lui en aurez servi, vous-même, Élisabeth, et vous aurez dit : « C'est elle qui sauva la fille de Louis XVI, à l'âge où l'échafaud de son père, de sa mère, et le mien, allaient la réclamer. »

Est-ce que la bonté, dans son activité la plus secourable, la plus intrépide, n'est pas la voie la plus assurée pour arriver peut-être par divers degrés, peut-être encore par de nouvelles épreuves, jusqu'à Dieu, qui a de grands desseins sur la société humaine, puisqu'il nous commande sa conservation, et que de siècle en siècle il nous fait voir et seconde sa perfectibilité? est-ce qu'elle n'est pas une communication anticipée avec Dieu? Mme Tallien eut la gloire de rendre à l'humanité des hommes trop enivrés du fanatisme révolutionnaire, et leur fit oublier le sang qu'ils avaient fait ou laissé verser, en les altérant du plaisir de délivrer beaucoup plus de victimes qu'ils n'en avaient pu condamner. Elle était éloquente avec tout son esprit et son cœur de femme ; elle avait de ces mots qui entrent subitement au cœur : sans paraître avoir un but, elle y marchait toujours. On pouvait, jusque dans ses caprices les plus gais, reconnaître en elle une missionnaire d'humanité. Sa coquetterie tenait de l'inspiration. Il me semblait alors que sa beauté, la plus parfaite et la plus séduisante que mes yeux aient rencontrée, était un moyen providentiel. A l'âge où la jeunesse s'avance vers l'âge mûr, lorsque je revenais des camps, où je m'étais réfugié pendant la terreur, et qui m'affranchirent du sort d'André Chénier et de tant d'autres amis dont j'ai secondé la voix, j'ai écrit sous l'inspiration de Mme Tallien, j'ai combattu sous cet oriflamme qu'elle agitait pour le salut de la France et de la société humaine. Les dangers étaient grands encore, car il fallait repousser l'effort furieux des faubourgs vainqueurs au 10 août, et qui, depuis le 9 thermidor, s'étaient rendus deux fois maîtres de la convention. Elle savait à la fois exciter et retenir notre ardeur. Jamais, à Paris, le véritable siége du combat, ce que l'on appelle la réaction, et ce que j'appelle la résurrection, n'eut à se reprocher un meurtre, tandis que la vengeance, dans le midi, exerçait d'atroces représailles, contre lesquelles nous tonnions vainement. Manquait-elle du courage d'action, la femme qui, la première, ferma ce club des jacobins, trop vainement menacé par le général Lafayette lui-même, la femme qui en emporta les clés, en disant : *Vous voyez que cela n'était pas difficile.*

Oh ! que je la vis éloquente un jour où, dans un petit comité, un membre de la convention, qui n'était pas son mari, en parlant du fils de Louis XVI, qui languissait encore au Temple, prononça ces

horribles paroles : *Il est bien malheureux que Robespierre nous ait laissé ce crime à commettre!* Je ne crois pas que Mme de Staël elle-même eût trouvé des accens plus énergiques pour combattre cette pensée dont elle obtint un désaveu qui lui parut sincère.

Du reste, le député se trompait, le comité de salut public n'avait pas manqué d'une prévoyance homicide : il n'existait plus du fils de Louis XVI qu'un spectre, qu'un enfant torturé, mutilé par les coups de son geôlier, de son bourreau, le cordonnier Simon, un enfant empoisonné par l'eau-de-vie, dont on l'avait forcé de faire son breuvage. On était alors savant dans le crime. Je me souviens d'un jour où Tallien avait parlé assez éloquemment pour faire restituer aux familles les biens des condamnés. Au sortir de la séance je m'avançai vers Mme Tallien, dans les longs et sombres corridors du palais des Tuileries, où la convention siégeait encore : *Laissez-moi respirer*, me dit-elle, *je suis ivre de gloire et de bonheur.* Il me sembla que tout s'illuminait autour d'elle, et que chacun était ébloui par les éclairs de ses regards.

Elle avait quelquefois à combattre, dans les thermidoriens, des remords bien différens de ceux qui devaient les travailler. Je fus témoin d'une convulsion presque épileptique qu'éprouva son mari à la suite d'un dîner? Il ne prononçait pas un mot qui ne parût un regret sur la carrière nouvelle où il était entré; je distinguai ceux-ci : Danton, en marchant à l'échafaud, a dit : « J'entraîne Robespierre, et maintenant c'est Robespierre qui m'entraîne à son tour; le voyez-vous, comme il tord sa bouche livide, que son sourire est affreux, et j'entends qu'il me dit : Mes amis ont aussi des poignards! » Un jour elle nous lut en petit comité la correspondance que, du fond du cachot où elle attendait la mort, elle avait su entretenir avec Tallien. Toute la pensée du 9 thermidor est écrite dans ces lettres ardentes.

J'ai vu les triomphes de Bonaparte, à différens théâtres, lorsqu'il revenait de quelqu'une de ses victoires de géant; j'avais vu dans les mêmes lieux les triomphes de Mme Tallien, lorsqu'elle revenait de faire ouvrir les portes d'une prison, ou qu'elle avait fait rendre un décret bienfaisant! Ah! quelle différence d'émotion! Il est vrai que les premiers hommages pouvaient paraître d'abord s'adresser à sa beauté, à l'élégance de son costume grec si favorable à ses charmes, mais bientôt un profond attendrissement remplissait toutes les ames. Le jeune homme disait en versant des pleurs : « Je lui dois la liberté, le salut de toute ma famille. » Chacun, en l'applaudissant, s'acquittait d'une dette personnelle.

Après le spectacle, on se réunissait dans divers cercles (car on soupait encore). Mme Tallien y paraissait plus attendrie qu'enivrée du triomphe qu'elle venait de recevoir et se hâtait de le faire oublier par une grace familière. Si elle était préoccupée, c'était du bien qu'il y avait à faire pour les jours suivans. Que de prières, quels récits déchirans il lui fallait écouter dans les mêmes soirées qui paraissaient consacrées au plaisir! Toute grande et solennelle infortune la guettait au passage. Parmi les conviés, on avait toujours soin de placer des femmes qui avaient une grace difficile à demander. Nulle reine ne fut jamais plus implorée, et ne se montra plus active, plus gracieuse, plus persévérante dans le bienfait. Il est vrai qu'elle était admirablement secondée par plusieurs femmes qui se vouaient à la même tâche, et parmi lesquelles je nommerai la veuve de l'aimable et infortuné général Beauharnais, depuis l'impératrice Joséphine. Celle-ci paraissait heureuse et fière de tenir le second rang; c'était à sa bonté et à sa grace qu'elle le devait. Qui de nous se fût douté qu'elle marchait vers le plus beau trône de l'univers! Ah! si ce trône de femme eût été électif, une voix unanime l'eût alors décerné à Mme Tallien.

N'est-il pas juste que l'histoire et les lettres déposent aujourd'hui une couronne civique sur la tombe d'une femme qui, par une pitié intrépide et de bienfaisantes séductions, contribua tant à sauver ce qui restait de l'élite de la France?

CH. LACRETELLE.
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

BUCHAREST ET JASSY.

Le 14 octobre 1837, j'allais de Vienne à Constantinople, par la voie du Danube. Mon intention avait été d'abord de ne pas m'arrêter en route; mais en approchant de Giurgevo, qui n'est qu'à vingt lieues de Bucharest, j'eus comme un remords de conscience de passer si près de cette dernière ville sans la visiter. L'exemple d'un docteur allemand, jeune homme fort instruit et fort aimable, qui allait y chercher des cliens et la fortune, acheva de rendre la tentation irrésistible, et je me décidai à l'accompagner. Il était nuit lorsque nous débarquâmes à Giurgevo, et notre début en Valachie ne fut pas encourageant. Il nous fut impossible de trouver un gîte, et nous aurions passé la nuit à la belle étoile, si l'agent de la compagnie des bateaux, pharmacien de son métier, voyant notre détresse, ne nous eût offert un matelas dans son grenier. Nous l'acceptâmes avec reconnaissance, et nous nous y endormîmes en bénissant le propriétaire. Il avait eu, de plus, l'obligeance de nous arrêter une charrette, dont le conducteur vint nous réveiller à quatre heures. Nous nous y installâmes de notre mieux, enfoncés dans le foin, et nous partîmes traînés par six maigres chevaux, que conduisait un postillon de l'extérieur le plus sauvage. Nous étions arrivés de nuit à Giurgevo, nous en partions à quatre heures du matin; il me fut donc impossible de voir la ville. Les Turcs ont été obligés de la céder à la Valachie, par suite de la dernière guerre contre la Russie. Ils n'y ont cependant consenti qu'à condition qu'elle serait démantelée. Je ne crois pas, du reste, que l'obscurité nous ait fait perdre beaucoup; par les effroyables secousses éprouvées à chaque instant, nous jugions assez quel devait être l'état des rues. Nous cheminâmes fort lentement toute la journée, malgré les contorsions et les vociférations continuelles de notre conducteur. Nous rencontrâmes quelques villages d'une misère que rien de ce que j'avais vu n'égalait. A peine si, dans celui où nous fîmes halte pour déjeuner, nous pûmes trouver du feu pour faire cuire des œufs que nous devions encore à la munificence et à la prudence de notre

pharmacien. Nous lui rendîmes de nouvelles actions de graces : car sans lui nous nous serions passé de déjeuner comme de matelas. Le paysage était tout-à-fait en harmonie avec la tristesse et la misère des habitations. Du côté du Danube, on voyait des marécages s'étendre à perte de vue, et dans la direction de Bucharest, une immense plaine inculte et déserte. Nous la traversâmes lentement en suivant une route tracée uniquement par des ornières et suivant le bon plaisir de ceux qui conduisent les voitures. Ces chemins sont d'une largeur indéterminée; si la partie déjà frayée est un peu trop raboteuse, on prend à côté sur le gazon. Tant qu'il fait beau, on peut avancer; mais nous pûmes connaître bientôt ce que tout cela devient par le mauvais temps. Une averse qui survint, menaça de nous retarder indéfiniment. Il était déjà tard lorsque nous entrâmes dans Bucharest; et je n'oublierai jamais l'impression que me firent éprouver la boue que j'y trouvais, l'espèce de caravansérail où l'on nous conduisit, le taudis qu'on me donna pour chambre, et le grabat où je fus obligé de me coucher. Je commençais à me repentir d'avoir quitté le bateau, mais il était trop tard, et il fallut recourir à la philosophie; souvent nécessaire au voyageur.

Bucharest n'a que quatre-vingt mille habitans, mais comme presque chaque maison a son jardin, et que des terrains considérables sont vacans dans l'intérieur de la ville, au premier coup d'œil, cette capitale paraît immense et aussi étendue que la moitié de Paris. Ses innombrables églises, les belvédères nombreux des principales maisons, présentent un bel ensemble, et quelqu'un qui ne la verrait qu'extérieurement, en emporterait une idée ravissante; mais lorsqu'on en vient à l'examen, c'est tout autre chose. Vous trouvez un labyrinthe de rues étroites, de ruelles, d'impasses dans lesquels on voit quelques maisons de belle apparence, au milieu d'habitations pauvres et mal construites. La boue est telle partout, que moi, habitant de Paris, je n'aurais pu en avoir une idée. Il est réellement impossible de faire un pas à pied. Une voiture est un objet de première nécessité, et bien des gens s'imposent de dures privations pour avoir un équipage, qui, d'ailleurs, est encore ici une affaire d'amour-propre; sans l'équipage, un homme n'est présentable nulle part. C'était chose plaisante de voir, la figure de mon compagnon le docteur, lorsqu'il me contait ses tribulations à ce sujet.—Je commencerais donc par où les autres finissent, disait-il; je n'ai pour toute fortune que 800 florins, et il faut que j'en dépense la moitié pour acheter une voiture et des chevaux. Tout le monde me dit ici que je ne peux faire autrement si je veux me faire une clientelle. Il faudra bien que je m'exécute; mais vous m'avouerez que c'est un drôle de pays.

On ne voit à Bucharest ni places publiques ni promenades. Les seuls monumens qu'on y rencontre, sont une prodigieuse quantité d'églises grecques que les boyards ont fait élever pour racheter leurs iniquités, à peu près comme dans le moyen-âge nos princes et nos seigneurs fondaient des couvens. Elles n'ont absolument rien de remarquable. La salle de spectacle est

une ignoble barraque en planches, où une mauvaise troupe allemande écorche quelques opéras. La gloire de *Robert-le-Diable* est parvenue jusqu'à ces confins du monde civilisé. J'ai entendu exécuter cet opéra sur le théâtre de Bucharest, mais avec tant de coupures, de changemens, de transpositions, que je ne m'y reconnaissais plus. Après la distraction du spectacle, la seule que les habitans connaissent est celle de la promenade. Ils se font traîner dans une rue étroite et raboteuse, qui aboutit à une route d'une tristesse, d'une aridité effrayantes. C'est là leurs Champs-Élysées, leur bois, et tous les jours, dans l'après-midi, on y rencontre un assez grand nombre de promeneurs enveloppés dans de larges pelisses, car dans ce climat malsain le moindre refroidissement est funeste. Les fièvres y sont générales; l'on est obligé de prendre les plus grandes précautions pour s'en garantir. Le manteau est d'obligation par le chaud comme par le froid; et ce n'était pas un de mes moindres désagrémens que de ne pouvoir sortir sans avoir le mien sur les épaules.

Depuis quelques années, la physionomie de la population a bien changé à Bucharest. Il y a peu de temps encore, les sujets de Mahmoud y étaient tout puissans, et nécessairement leur influence et celle des hospodars, Grecs fanariotes qu'ils y envoyaient, devaient y faire dominer les mœurs et les habitudes de la Turquie. Les hommes et les femmes étaient vêtus à l'orientale, et la façon de vivre était, chez eux, en rapport avec le costume. Mais là comme partout l'action envahissante de l'Occident s'est fait sentir, et d'autant plus fortement, que la puissance des Turcs a diminué, que leur influence est nulle, leur suzeraineté purement nominale, et que le sort de la Valachie dépend plus directement de l'Europe. Les femmes ont adopté les modes de Paris; le français est devenu presque partout la langue usuelle; les familles riches ont envoyé leurs enfans dans nos pensionats; tout a pris un caractère européen, et on ne rencontre plus que rarement un boyard encore affublé de sa large robe, avec sa longue barbe et son immense bonnet rond. Encore quelque temps, et il sera difficile, je crois, de trouver ici quelques vestiges de l'Orient. Aujourd'hui la fusion n'est pas complète et les mœurs ont encore un caractère indéterminé. Ainsi, dans les classes inférieures, on rencontre autant d'habits orientaux que de francs. Les uniques abris offerts à l'étranger sont d'anciens kans qui ont conservé leur nom et leur extérieur, et dont on a tâché d'*européaniser* le service; mais Dieu sait de quelle façon! Vous entrerez dans une maison de belle apparence, on vous y recevra à la française, dans des appartemens meublés à la turque, enfumés de tabac, et on vous offrira le chibouk et les confitures. Vous trouverez quelques jeunes gens qui ont profité de leur éducation et que vous prendriez pour des compatriotes. Mais beaucoup d'entre eux ont un goût de terroir que leurs habits taillés à la mode ne peuvent dissimuler.

En Valachie comme en Hongrie, la population est divisée en deux castes : les nobles ou les boyards et les paysans. Les boyards forment eux-mêmes

trois classes suivant leur naissance ou les charges qu'ils occupent. Les grands boyards constituent la haute aristocratie. C'est parmi eux que sont choisis les principaux fonctionnaires; eux seuls ont de l'influence, et généralement leurs possessions sont immenses. Leurs revenus le seraient également, si la plus grande partie de leurs terres ne restaient incultes par incurie ou défaut d'habitans. La deuxième et la troisième classe sont à une grande distance de la première, et sont formées de fonctionnaires d'un rang inférieur et de propriétaires plus modestes. Cette noblesse a seule une existence civile et politique; ses priviléges sont immenses et ruineux pour le pays. Elle possède le sol entier, elle est exempte de toute espèce de charges. Dans aucun cas, ses membres ne peuvent être mis en arrestation. On ne peut les exproprier. Tout leur est permis. Au-dessous de cette noblesse, mais séparés d'elle par une distance infranchissable, viennent les paysans, véritables parias dont la servitude est complète en fait, si elle ne l'est en droit. Ceux-ci ne possédant rien, sont les seuls imposés. Au-dessous des paysans, on trouve encore une classe d'individus, qui, pour être placés plus bas, sont plongés nécessairement dans la plus complète servitude. Ces malheureux sont ce que nous appelons des Bohémiens; ils portent ici le nom de *Zigeunes*. Le nombre de ces zigeunes est considérable dans les principautés, et leur état légal est l'esclavage. La plupart appartiennent à des boyards qui disposent d'eux d'une manière absolue. Le reste est la propriété du gouvernement. Ici, comme partout, cette race est le type de l'abjection.

La Valachie est un exemple frappant de ce que peuvent faire souffrir à un pays les maux de la guerre et une mauvaise administration. Une chaîne de montagnes, riche en forêts, en mines de toute espèce, la ferme d'une part. De l'autre, le Danube lui servirait de débouché comme de frontière. Mais c'est en vain qu'elle possède tous les élémens de la prospérité et de la richesse. Les sites variés et boisés qu'on trouve vers le nord sont presque déserts, et les plaines qui s'étendent dans le bas pays, couvertes d'un terreau noir et très fertile, au lieu de donner les riches produits qu'on peut en attendre, ne sont que des steppes incultes et insalubres. De loin en loin on rencontre quelques petites villes, de pauvres villages dont on ne peut se figurer la misère si on ne les a vus; quelques champs de maïs et des troupeaux en indiquent ordinairement l'approche. Cet état déplorable s'explique par la situation même de la province; placée entre deux puissans voisins, elle a été le théâtre de la lutte si souvent renouvelée entre la Russie et la Turquie. La campagne commençait-elle? Une armée entrait en Moldavie, l'autre en Valachie. Amis ou ennemis, chacun vivait de pillage; puis, lorsque la guerre était finie, un fléau d'un autre genre venait enlever à ce malheureux pays ses dernières ressources. Les hospodars achetaient fort cher, à Constantinople, le pouvoir de venir tyranniser les Valaques et s'enrichir à leurs dépens. Ces magistrats n'étaient nommés que pour sept ans, et rarement ils arrivaient au terme de cette espèce de bail, sans être décapités ou rappelés par leur gouvernement, qui

avait hâte de procéder à de nouvelles enchères. Les hospodars n'avaient donc point de temps à perdre. Dans le but d'accroître plus rapidement leur fortune, ils employaient tous les moyens. Aussi, rarement l'art des avanies, des extorsions, a-t-il été poussé plus loin que par ces hospodars, types de la vanité, de la rapacité et de la bassesse.

La large série de calamités éprouvées par la Valachie n'a pas été seulement fatale à l'état matériel de cette province; le moral des habitans s'en est profondément ressenti. Il serait difficile de trouver des hommes plus apathiques, plus abrutis que les paysans valaques. Ne pouvant garder avec sécurité une fortune acquise par le travail, ils bornent leur ambition à ne posséder que juste ce qu'il leur faut pour soutenir une vie misérable; un pain grossier de maïs est leur unique nourriture; leurs habitations sont, pour la plupart, creusées dans la terre ou bien bâties avec de la boue et des branches d'arbre; toutes présentent le spectacle de la misère la plus affreuse, et l'aspect de ces tanières est si repoussant, que, malgré le désir et quelquefois le besoin que j'avais d'y entrer, je n'ai pu vaincre le dégoût qu'elles m'inspiraient. Ce qui était calcul et découragement pendant les guerres et le bon temps des hospodars, est aujourd'hui passé dans les mœurs. L'insouciance et la paresse règnent partout, et l'habitude de ces vices est trop enracinée pour que de long-temps les Valaques puissent s'en corriger.

Pendant ces années d'oppression, les boyards n'étaient guère plus heureux que les paysans. La tyrannie et la dévastation pesaient aussi sur la noblesse, et le caractère des boyards était peu fait pour remédier à tous ces maux. Ces nobles n'ont jamais été connus dans l'histoire que par leur faiblesse et leur immoralité. Leur vie se passait, à la cour des hospodars, en intrigues et en luttes frivoles. Ont-ils changé de caractère en changeant d'habits? C'est ce dont il est très permis de douter, lorsqu'on entend les plaintes unanimes qu'élèvent, contre leur mauvaise foi, tous ceux qui ont affaire à eux. Aujourd'hui, comme jadis, payer ses dettes, remplir ses engagemens, est chose tout-à-fait exceptionnelle à Bucharest. Le désordre et le manque d'argent se font sentir partout, dans l'administration comme dans les fortunes privées. On cite bien des exemples de gens qui n'ont jamais vu leurs terres, et qui savent à peine dans quels districts elles sont situées; généralement des Grecs en ont le fermage, et l'obtiennent à bon marché, pourvu qu'ils paient comptant quelques années d'avance dont le revenu est bientôt dissipé par anticipation. Aussi le rapport et la valeur des biens sont-ils incroyablement bas, en proportion de l'étendue. On ne compte guère ici que par lieue et on peut avoir une idée du prix qu'on attache à la terre, par la méthode employée pour l'arpentage. On ne mesure que la largeur, sans jamais s'occuper de la longueur. On sent combien de difficultés doit engendrer un pareil système; et cette source de procès est d'autant plus fâcheuse, que les Valaques sont peu concilians, que les titres ne sont rien moins que certains, et qu'une des plaies les plus profondes et les plus désastreuses pour le pays est sans doute

la corruption honteuse où est tombée l'administration de la justice. La prévarication des juges est générale, publiquement connue, et chacun sait, en commençant un procès, que c'est le plus offrant ou le plus puissant qui l'emportera. Est-il permis de croire à une régénération prochaine avec de tels élémens? Je pense qu'on aurait tort de l'espérer; il faut du temps pour opérer une réforme complète dans une nation d'ailleurs très peu susceptible d'élan, où le patriotisme est rare, où l'égoïsme est tout puissant, dans une nation enfin qui manque de foi en elle-même et dans l'avenir.

Depuis la dernière guerre entre la Russie et la Turquie, la Valachie jouit cependant d'une paix et d'une tranquillité fort nouvelles pour ses habitans. Si, depuis le triomphe définitif de la Russie, elle n'a fait que changer de patronage effectif, au moins elle a gagné beaucoup en calme et en sécurité. Lors du dernier traité qui intervint en 1829, on statua sur le sort des deux principautés. La Porte a conservé une suzeraineté nominale, reçoit un tribut de 500,000 fr. pour la Valachie, de 250,000 pour la Moldavie. Elle nomme à vie les deux hospodars sur une liste présentée par la Russie, qui choisit en réalité, et gouverne par ses conseils. L'empereur a fait rédiger un réglement à peu près identique pour les deux provinces et le leur a donné comme loi politique. D'après cet acte, les listes civiles sont fixées à 600,000 fr. et à 300,000 fr.; la Valachie ne peut avoir que cinq mille hommes de troupes, et la Moldavie trois mille, nombre plus que suffisant d'ailleurs pour leurs faibles ressources, et parfaitement inutile en cas de guerre. Ce simulacre d'armée, organisé et vêtu à la russe, n'existe guère que pour la parade. Le nombre des officiers est presque égal à celui des soldats, et la création de cette garde inoffensive a eu pour principal résultat de métamorphoser la plupart des oisifs de Bucharest et de Jassy en traîneurs de sabre de l'espece la moins redoutable. Les boyards, assemblés par districts, doivent nommer vingt-quatre députés, et les hauts dignitaires, conjointement avec les grands boyards, douze autres. Les attributions de ces représentans sont excessivement restreintes, et toutes les précautions ont été prises pour que leur assemblée fût sans inconvénient pour le bon plaisir du pouvoir exécutif. Néanmoins une velleité d'indépendance est venue s'y faire jour, il y a peu de temps. Le réglement russe devait être approuvé par les représentans; tous les articles avaient passé sans discussion; mais le dernier, portant qu'aucune mesure législative ou administrative ne pourrait être mise à exécution sans l'autorisation préalable de l'empereur, ménageait trop peu la dignité de l'assemblée; on le rejeta. Le consul russe se transporta immédiatement chez l'hospodar; il fulmina, et MM. les députés furent renvoyés dans leurs foyers. Les choses en sont restées là, et personne ne sait ce qu'il en adviendra. Telle qu'elle est, cette administration vaut cependant beaucoup mieux que tous les régimes qu'a subis la Valachie, d'autant plus que le prince Gika, choisi comme hospodar, est réputé honnête homme et passe pour avoir d'excellentes intentions. Malheureusement ce bon vouloir n'est appuyé ni sur le savoir ni sur la

capacité, et les meilleures intentions ne suffisent pas pour guérir des maux profondément enracinés. Les habitans de Bucharest croient avoir atteint le plus haut degré de civilisation, parce qu'ils ont inutilement un ministre de l'intérieur pour administrer de vastes déserts, un ministre des finances pour régler un véritable chaos, et un budget qui peut bien s'élever à 4 millions; un autre pour la justice dont les fonctionnaires sont la honte de la nation; un ministre de l'instruction publique, qui préside à quelques écoles où tout est à faire et les mœurs surtout à corriger; enfin un ministre de la guerre (le grand *spathar*), qui commande à deux régimens. Ils se trompent : si on veut avancer réellement, obtenir des résultats, il faut sortir tout de bon de la parodie, et combattre les abus par de sérieux efforts. Les deux grands obstacles qui s'opposent au développement de la civilisation en Valachie, sont le manque de bras et la faiblesse des ressources pécuniaires. Les ravages de la guerre et l'incapacité des administrateurs ne sont pas les seules causes de cette situation déplorable.

Toute acquisition dans le pays étant interdite aux étrangers, ceux-ci ne peuvent par conséquent s'y fixer que momentanément; les boyards, les maîtres du sol, sont exempts de toute charge, et la capitation imposée aux paysans est presque la seule ressource de l'état. De tels abus doivent prolonger indéfiniment la misère des provinces valaques.

Dans une conversation que j'avais avec quelques jeunes gens comme il serait à désirer que la Valachie en eût beaucoup, ils étaient forcés de convenir que l'égale répartition de l'impôt décuplerait les revenus, fournirait les moyens d'ouvrir des communications qui manquent entièrement, et, augmentant par ce moyen la valeur des biens fonds, indemniserait largement le propriétaire de ce qu'il aurait payé à l'état. Ils convenaient aussi que l'admission des étrangers augmenterait le nombre des travailleurs, introduirait des lumières et des capitaux, donnerait de l'impulsion à l'agriculture, et faciliterait à une foule de boyards endettés les moyens de trouver des acquéreurs pour une multitude de propriétés en vente qui restent sans offre et sans valeur entre leurs mains inhabiles et impuissantes. Mais, me disaient-ils, quand même, ce qui est douteux, on adopterait ces mesures, qui nous assurerait que l'argent tiré de nos mains serait utilement employé, et dans nos intérêts? Savons-nous d'ailleurs pour qui nous travaillerons? Nous avons une ombre d'indépendance aujourd'hui, et peut-être demain nous serons Russes. Il est dur pour de bons citoyens d'avoir à faire de pareilles réflexions, surtout quand de grandes probabilités viennent à l'appui de leur langage: car on ne peut se dissimuler qu'à la première occasion la Russie n'aura qu'à envoyer dans les principautés quelques bataillons pour s'en emparer sans coup férir, à moins que l'Autriche ne juge qu'il lui soit plus utile d'agir selon ses véritables intérêts que de continuer une alliance de principes. Dans le pays, la prévision de l'envahissement de la Russie est générale, et la sympathie n'est pas pour les futurs occupans, car quelque faible que soit la natio-

nalité des Valaques, encore tiennent-ils à la conserver. Dans l'incertitude de l'avenir, ils évitent donc de fournir à leurs redoutables voisins l'occasion de s'ériger, à leur égard, en maîtres tout-puissans. On voit du reste que, si la Russie ne trouvait un grand intérêt à asseoir ses frontières sur le Danube et à se rapprocher du midi, elle ne ferait pas, en occupant la Valachie, une brillante acquisition.

J'avais quelquefois entendu parler de Bucharest comme d'une ville dont le séjour était agréable. C'est encore une illusion que je perdis bientôt. Sous le rapport matériel, on peut se faire une idée du plaisir qu'on doit éprouver dans une ville dont on ne peut traverser les rues à pied, où par le chaud comme par le froid, on ne peut sortir sans être affublé d'un manteau, où il n'existe pas une promenade, même dans les environs, véritables déserts arides en été et fangeux en hiver. Tous les objets qui ne sont pas de première nécessité sont hors de prix; on ne fabrique rien en Valachie, il faut tout y importer, et payer fort cher une foule de bagatelles qui sont à très bon marché dans nos grandes villes. Une personne seule a besoin de quatre à cinq domestiques, et n'en est pas mieux servie, car ces messieurs n'aiment pas la confusion dans les fonctions, et ne font absolument que l'ouvrage pour lequel vous les aurez pris. Il faut huit à dix mille francs au moins pour vivre, non pas largement, mais décemment. Si l'on excepte les principales maisons de la ville, il n'existe pas de société à Bucharest; veut-on se faire présenter dans ces maisons peu nombreuses? on le peut facilement; tout étranger reçoit bon accueil dans ce pays encore peu fréquenté par les voyageurs. Vous serez enchanté d'abord; mais restez quelque temps, examinez, et vous changerez bientôt d'avis. Vous vous convaincrez qu'ici surtout les apparences sont trompeuses. L'intérieur de ces hôtels, dont l'extérieur est si beau, vous paraîtra négligé, mal meublé, incommode. Cette armée de domestiques déguenillés, de zigeunes sales et dégoûtans, n'est si nombreuse que parce qu'elle est composée d'esclaves qui ne coûtent rien. Au milieu de son palais, souvent le propriétaire n'aura pas dix ducats disponibles, et se retranchera dans sa qualité de boyard pour ne pas payer les dettes les plus criardes. Comme les hommes, en politique, les femmes ont cru avoir tout fait lorsqu'elles ont changé de costume. Il n'est pas une d'entre elles qui ne pense avoir le ton, les manières et l'élégance d'une Parisienne, parce qu'elle aura ruiné son mari à faire venir des parures de France ou de Vienne. Beaucoup parlent plusieurs langues. C'est, il faut le dire, un genre d'instruction très répandu; chose naturelle, d'ailleurs, dans un pays sans caractère. Mais l'éducation, dans ses autres parties, est plus que négligée; et comme me le disait quelqu'un très compétent, telle femme qui vous parlera français, anglais et allemand, ne pourra pas vous dire où est Constantinople. La vie de ces dames se passe dans une oisiveté presque absolue, et, s'il faut en croire la chronique scandaleuse, riche en anecdotes, les intrigues amoureuses sont le principal remède invoqué contre l'ennui. J'ai entendu bien des récits sur ce cha-

pitre, et, pendant mon séjour, une de ces histoires défrayait particulièrement les causeries du monde. Les aventures d'une grande dame avaient eu tant d'éclat, que le mari, tout débonnaire qu'il était, avait dû sévir et reléguer sa femme à quelques lieues de Bucharest, où les nombreuses visites qu'elle recevait montraient combien de sympathie excitaient ses infortunes. On rencontre peu de femmes de trente ans qui n'aient eu au moins deux maris. Le divorce est permis et on en use largement. On entend raconter à cet égard les choses les moins édifiantes, et de tout cet amalgame naissent quelquefois, dans une société restreinte, les rencontres les plus bizarres. Ce n'est pas dans la haute société seulement que les mœurs sont aussi faciles; le plus grand relâchement se fait sentir également dans les classes inférieures de la population. Des maladies affreuses sont généralement répandues. Des villages entiers vivent et meurent dans l'infection. Cette cause et la fréquence des fièvres ont agi sur la population d'une manière fâcheuse. Le sang n'est pas beau à Bucharest; je n'ai pas vu de jolies femmes. Les hommes ont un air faible et maladif, et l'on remarque généralement l'absence de toute expression dans leur physionomie.

Mes observations sembleront peut-être un peu sévères. Je crois cependant n'avoir rien exagéré et n'avoir dit que la vérité. Du reste, elles ne sont pas seulement le résultat de ce que j'ai pu voir ou apprendre par moi-même, mais encore le résumé des conversations nombreuses que j'ai eues avec des personnes depuis long-temps fixées dans le pays et parfaitement à même de le juger. Il est possible que d'autres voyageurs soient moins pessimistes. Lorsqu'on ne fait que passer, on peut se laisser séduire par un accueil bienveillant, ou éblouir par un simulacre de civilisation. Un Français surtout pourra se laisser aller à l'indulgence en voyant les efforts qu'on fait pour nous copier, et en retrouvant dans une ville si lointaine le costume et la langue de son pays. Mais qu'on reste quelque temps, l'illusion ne tarde pas à disparaître; le tuf se montre bientôt, et il n'y a pas d'optimiste qui puisse fermer les yeux sur les maux nombreux qui long-temps encore pèseront sur ce malheureux pays.

Pendant que je visitais la ville de Bucharest et que j'observais les mœurs valaques, le docteur E., mon compagnon de voyage, n'était pas oisif, et prenait aussi ses informations, quoique dans un autre but. Les observations du docteur étaient toutes d'accord avec les miennes. Il avait bien l'espoir de se faire une clientelle, et déjà il avait ordonné je ne sais combien de pilules et de quina. Malheureusement il n'était rien moins que certain d'être payé. On lui avait parlé avec tant d'unanimité sur cet article, qu'il résolut de laisser Bucharest et de pousser jusqu'à Jassy, ville encore plus malsaine et véritable Dorado pour un médecin. On lui avait assuré de plus qu'il y trouverait peu de concurrens, et que le boyard moldave traitait un peu mieux ses créanciers que le valaque. Il vint me faire part de sa résolution dans un moment où je commençais à avoir bien assez de mon séjour à Bucharest, et où la perspective d'y passer encore une quinzaine de jours ne me souriait que médiocrement.

L'occasion était trop belle : je n'hésitai pas un instant, je dis au docteur de compter sur moi, et tout de suite nous pensâmes à nos préparatifs de départ, qui ne se bornent pas ici comme ailleurs à faire retenir tout simplement une place à la diligence. En Valachie et en Moldavie, il n'existe pas de voitures publiques : l'unique moyen de transport et de communication est la poste, entreprise soumissionnée pour la principauté entière et subventionnée par le gouvernement ; car sans cet appui les entrepreneurs ne pourraient pas faire leurs frais, et le pays se trouverait sans correspondance et sans communication. Des lignes sont établies sur les routes ou plutôt sur les directions les plus fréquentées. En partant, on paie pour tout le chemin qu'on veut parcourir ; on reçoit une quittance portant le nombre de chevaux payés ; et à chaque poste, qui est, terme moyen, de cinq à six lieues, on n'a qu'à la montrer au capitaine pour avoir ses relais. C'est une méthode très commode et qui dispense d'avoir toujours l'argent à la main. Le voyage est, du reste, à très bon marché et à la portée de tout le monde. Je calculai que huit chevaux, nombre qu'on attèle habituellement à une voiture, ne coûtaient ensemble que 1 fr. 50 c. par lieue. Il ne faut pas s'étonner de voir un pareil attelage pour un si faible poids. Ces chevaux sont extrêmement petits, et ressemblent beaucoup sans doute aux chevaux de la Russie. Ils sont de plus très mal attelés, et vont avec tant de rapidité, qu'il faut bien que le poids traîné par chacun d'eux ne soit pas considérable. On voit, du reste, que le prix n'est pas ruineux, car deux en France coûtent autant que huit ici, sans compter qu'un postillon valaque se trouve très satisfait d'un pour-boire de dix sous. Les voyageurs qui n'ont pas de voiture trouvent à chaque relai de petits chariots à quatre roues, non suspendus et traînés par quatre chevaux. Il faut être d'un triple airain pour résister aux secousses et à la fatigue qu'on y éprouve : la vue seule m'en fit peur, et nous achetâmes pour 100 fr. une autre voiture indigène, qui n'était pas mieux suspendue, il est vrai, mais dans laquelle nous pouvions mettre une grande quantité de foin et nous étendre à l'aise. J'ai fait, de cette manière, bien du chemin sans être trop fatigué.

Le 22, nous montâmes dans notre équipage et partîmes à une heure du matin, car nous voulions aller coucher à cinquante lieues de Bucharest, dans une petite ville située sur la frontière des deux principautés. Nous eûmes d'abord assez de peine à nous installer, et à la rigueur nous aurions pu être plus commodément ; le foin n'amortissait pas tous les cahots, et nous n'avions pas très chaud. Mais la nouveauté du paysage, la rapidité de la course, nous faisaient oublier tous ces inconvéniens. Les cris sauvages et prolongés de notre postillon excitaient nos six chevaux et les maintenaient constamment au galop. Une poste est bientôt parcourue de cette manière, et on voyagerait avec la plus grande rapidité, si on ne perdait aux relais un temps considérable. Lorsque le hasard des distances l'a permis, on a établi la poste dans les villages situés sur la route. On trouve alors des hangards assez grands qui, pendant la nuit, abritent les chevaux, et une maison qui, relativement aux autres, peut passer pour comfortable ; mais le plus souvent les villages se sont trou-

vés trop éloignés, et il a fallu établir des relais dans l'intervalle. Les frais d'installation n'ont pas été considérables. On a élevé, avec des branches d'arbres, une simple cabane où s'abritent le capitaine de poste et ses acolytes. Les chariots sont rangés autour, et les chevaux sont parqués la nuit dans un misérable enclos. Leurs provisions de bouche se trouvent sur les lieux même; pour toute réfection, leurs gardiens les laissent paître en liberté l'herbe abondante qui croît partout, et quand ils viennent de parcourir au galop une poste et le retour, c'est-à-dire dix ou douze lieues, on leur donne une poignée d'orge de supplément. Lorsqu'une voiture arrive, le voyageur présente sa quittance (*poderowsna*); un postillon se détache aussitôt, va chercher le nombre de chevaux nécessaires et revient en les chassant devant lui comme des moutons. Quelquefois il est bientôt de retour; le plus souvent ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'on le voit revenir avec ses coursiers maigres et chétifs, mais dociles et infatigables. Leur toilette de voyage est bientôt faite : on les prend par l'oreille, on les mène à leur place, on leur passe au col un morceau de sangle en manière de collier; des cordes servent de traits et y sont adaptées; le postillon grimpe sur son énorme selle, et l'attelage sans bride et dans le plus simple appareil, vous emporte sans prendre haleine jusqu'au relai prochain. Tant qu'il fait beau, cette manière de voyager est agréable. Mais vienne le mauvais temps, et cette pelouse sur laquelle on roulait presque mollement, même en charrette, devient une fondrière d'où ne peuvent vous tirer des convois entiers de chevaux. Si on veut suivre les parties tracées du chemin, on y trouve des ornières encore plus profondes. A chaque instant il faut s'aventurer dans des rivières vraiment dangereuses à traverser, et dont les abords sont impraticables. Le voyage devient d'une longueur désespérante. Vos provisions peuvent finir, votre voiture peut casser, et alors malheur à vous. Vous ne découvrirez ni hôtel, ni cabaret; vous ne trouverez pas seulement du pain à acheter, et pour rencontrer un ouvrier, vous serez peut-être obligé de marcher tout un jour.

Heureusement aucun de ces accidens ne nous arriva. Nous eûmes un temps superbe, quoique déjà très froid. Nous avions pris des provisions suffisantes; notre voiture sortit victorieusement des épreuves qu'elle eut à subir, épreuves terribles, à en juger par les secousses que nous ressentions quelquefois; et le soir, à 7 heures, nous arrivâmes à Jokschani, ville frontière dont une moitié est valaque et l'autre moldave. J'avais une recommandation pressante pour l'*ispraunik* ou administrateur du district, dont les fonctions correspondent à celles de préfet. Il y fit honneur de la manière la plus obligeante, et ce fut pour nous une agréable surprise de lui entendre parler très bon français. Que Dieu lui rende au centuple le souper excellent et le canapé un peu dur qu'il nous donna, car jamais pareille hospitalité ne vint plus à propos et ne fut reçue de meilleur cœur!

Pendant les cinquante lieues que nous avions parcourues depuis Bucharest, nous avions traversé quelques rivières assez considérables, qui coupent la plaine de l'ouest à l'est. Même aux environs de quelques pauvres villages

et de trois petites villes, nous n'avions vu d'autre culture que celle d'un peu de maïs. Les endroits que nous traversions n'avaient certainement rien de remarquable, si ce n'est un aspect sale et triste. Mais je les examinais avec intérêt, parce que j'y trouvais la véritable population valaque. Dans la capitale, la noblesse et les classes inférieures perdent chaque jour leur physionomie originale. Il faut aller dans les campagnes pour retrouver ces espèces de sauvages, qui portent encore aujourd'hui l'énorme coiffure, le surtout grossier et la ceinture de corde, costume des anciens Daces qu'on voit sur la colonne Trajane. On est confondu lorsqu'on trouve parmi ces paysans les souvenirs encore vivans de la domination romaine, on reste surpris en présence des monumens nombreux qu'elle a laissés dans la partie méridionale du pays. Ces paysans si misérables, si abrutis, se disent encore avec orgueil Romains (*Roumouni*), et on serait tenté de les croire lorsqu'on les entend parler leur langue, formée de latin plus que de slave. Je me faisais souvent comprendre en leur parlant italien.

Le 23, nous remerciâmes cordialement l'ispraunik, et nous entrâmes en Moldavie. Ce pays est d'abord en tout semblable à celui que nous quittions. Ce n'est qu'après avoir parcouru quelques postes que nous rencontrâmes des troupeaux plus nombreux et des villages un peu moins rares, où la chaux prenait assez souvent la place de la boue et des branches d'arbre. La plaine éternelle avait cessé, et nous commencions à trouver quelques coteaux. Nous traversâmes encore ce jour-là trois ou quatre petites villes, où les juifs étaient en majorité; et nous arrivâmes si tard à Warlin, où nous devions coucher, que nous ne pûmes décemment aller frapper chez le gouverneur. Il était inutile de chercher quelque chose qui ressemblât à une auberge, et force nous fut de passer le reste de la nuit dans notre voiture, où nous souffrîmes beaucoup de la rigueur précoce du climat.

Le 24, nous continuâmes notre route sans plus d'incidens que la veille. En approchant de notre destination, le pays devint de plus en plus varié; nous eûmes même à gravir une colline fort élevée d'où la vue s'étend au loin sur une suite de mamelons nus et arides. De là nous n'avions plus qu'une poste pour arriver à Jassy. Nous la franchîmes aussi rapidement que les autres, quoique par des chemins affreux, et nous arrivâmes à une vallée au-delà de laquelle cette ville se découvre entièrement, sur un coteau doucement incliné. La situation en est charmante, et les grandes maisons blanches des boyards tranchent de la manière la plus pittoresque sur les autres maisons de la ville d'une couleur plus sombre. A une certaine distance, Jassy paraît un agréable séjour; mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, elle a le malheur de ressembler à Bucharest. Pour conserver d'elle une impression favorable, il faudrait ne la voir que de loin, ne pas y entrer, et surtout ne pas y séjourner. Ces épreuves ne me furent pas même nécessaires, et en voyant déserts et incultes des environs qui pourraient être délicieux, et une plaine qui, partout ailleurs, à la porte d'une grande ville, serait un jardin, n'être ici qu'un marais infect et fiévreux, je cessai bientôt de regarder Jassy comme un sé-

jour attrayant. Nous sûmes d'ailleurs bientôt à quoi nous en tenir. Après avoir traversé un assez long faubourg de chaumières en bois, nous entrâmes dans une rue qui traverse la ville dans toute sa longueur. Cette rue est le siége du commerce; on y trouve les plus beaux magasins et le plus grand mouvement; on l'appelle par excellence la grande rue, ce qui n'empêche pas que tout n'y soit repoussant de mesquinerie, de saleté et de misère. Mais tout est relatif sans doute, et le peu d'accord que nous trouvions entre le nom et l'objet, nous permettait de juger *à fortiori* le reste de la ville, et de conclure qu'en Moldavie comme en Valachie, les lointains sont trompeurs. Je fus agréablement surpris de trouver pour logement autre chose qu'un kan, et de me voir conduire à un hôtel d'assez bonne apparence. Je crus avoir trouvé le *nec plus ultrà* du confortable lorsqu'on me donna une chambre assez propre, où je fus émerveillé et ravi d'apercevoir un lit, meuble dont je commençais à perdre le souvenir; j'appréciai d'autant mieux cette heureuse trouvaille, qu'une course de cent lieues en charrette m'avait singulièrement disposé au sommeil.

D'intimes relations ont toujours existé entre les deux principautés. La langue des habitans diffère à peine; elles ont une constitution civile et politique semblable. Soumises aux mêmes calamités, les mêmes causes y ont amené les mêmes effets. La Valachie a cependant conservé ses frontières, tandis que l'infamie d'un de ses hospodars a fait éprouver à la Moldavie une perte irréparable. Cette province s'étendait, avant 1812, jusqu'à la mer Noire et aux bouches du Danube. A cette époque, dans un moment où, pressée par Napoléon, la Russie aurait au contraire acheté bien cher l'alliance de la Porte, l'hospodar Mourouri lui vendit ce qui comprend aujourd'hui presque toute la Bessarabie. Ce misérable ne jouit pas long-temps du fruit de son crime, car il fut décapité peu après par ordre du sultan; mais cette trahison n'en fut pas moins utile à ceux qui l'avaient payée : elle leur donna un littoral considérable, et leur fit acquérir la position importante des bouches du Danube. La Moldavie n'a donc pas la moitié de l'importance qu'elle avait autrefois; ce n'est plus qu'une province insignifiante qui s'avance mince et allongée entre la Transylvanie et la Bessarabie, et semble n'attendre, pour cesser d'exister, que l'accord de ses puissans voisins. Malgré cette circonstance désastreuse, grace à leurs relations plus fréquentes avec les peuples européens, les Moldaves l'emportent sur les Valaques en industrie et en activité. Le sol de la Moldavie, moins négligé que celui de la principauté voisine, fournit quelques produits à l'exportation, et ses boyards moins indolens apportent plus de surveillance à leurs affaires et à la gestion de leurs terres. Jassy se ressent naturellement de cette différence, et, quoiqu'on y retrouve les traits généraux qui caractérisent Bucharest, il ne faut pas y rester long-temps pour voir que la ressemblance n'est pas entière. D'abord son aspect donne une idée plus exacte de la société valaque et moldave. Bucharest est beaucoup plus considérable, et contient un grand nombre d'étrangers de toutes les nations et de tous les cultes, qui viennent y exercer le

commerce et diverses professions. Leur présence efface en partie les différences si tranchées de la population indigène. Entre le palais du boyard et la chaumière du paysan, on trouve la maison du négociant. A Jassy cette transition n'existe pas. Tout y est hôtel, palais, ou réduit pauvre et sale. On n'y rencontre que le boyard ou le paysan, le riche ou le pauvre; ce qui est ailleurs la classe intermédiaire est remplacé ici par des juifs, dont le nombre s'élève à 12 ou 15 mille sur 40.000 habitans. Tout le commerce, tous les métiers, sont entre leurs mains; mais leurs hauts bonnets et leurs longues robes noires, costume obligé et uniforme, en font pour les yeux une classe bien distincte, comme leurs mœurs, leur religion et le mépris que grands et petits leur prodiguent, les séparent radicalement du reste de la population. En général, on trouve aussi à Jassy moins d'apathie et de frivolité qu'à Bucharest, on s'y occupe de ses affaires, le goût de la dissipation est beaucoup moindre; on donnerait même plutôt dans le défaut contraire, et plusieurs particuliers des plus riches, passent pour n'être rien moins que généreux. Aussi les fortunes sont-elles plus liquides et plus communes. On en cite plusieurs très considérables de 150, 200, 300 mille francs de rente en terres dont une faible partie est en rapport. Qu'on juge où ce revenu s'élèverait si le fonds était convenablement exploité. La société de Jassy l'emporte aussi sur celle de Bucharest par les manières; on y remarque plus de distinction chez les femmes; quelques salons rappelleraient même parfaitement les nôtres si la copie ne péchait pas trop souvent par la raideur et l'affectation. Le français est la langue usitée dans le monde, et quelques dames ignorent même le moldave. Il est fâcheux que la division se soit introduite dans la société de Jassy. Il y a quelques années, lorsqu'il fut question de choisir un hospodar, comme de raison, la liste des prétendans fut nombreuse. Le prince Stourdza fut l'heureux mortel que les Russes indiquèrent au sultan. Cette élection, en réveillant toutes les ambitions de Jassy, a amené une scission profonde entre plusieurs familles. Le prince cependant est un homme instruit et capable, dit-on. M. Duclos, gérant du consulat, eut la bonté de me présenter à lui, et je pus juger du moins qu'il connaissait bien notre histoire, dont il me parla beaucoup, Malheureusement, s'il faut en croire une opinion trop bien établie dans le pays, ces qualités sont obscurcies par la plus sordide avarice. Quoique en possession d'une liste civile de 300,000 francs et d'un revenu privé au moins égal, le bien de l'état n'est qu'une chose secondaire pour lui, et l'amour de l'argent détermine toutes ses actions. Je ne rapporterai même pas à ce sujet les bruits répandus dans le public relativement à la ratification des arrêts des tribunaux, qui ne peuvent, sans son approbation, être exécutoires. Le fait est qu'il vit sans la moindre représentation et comme ne devrait pas le faire un homme si haut placé.

On entend ici moins de ces histoires, de ces anecdotes qui, à Bucharest, alimentent la plupart des causeries; le divorce y est cependant assez fréquent. Je me rappelle même à ce sujet m'être trouvé dans un salon avec cinq dames encore assez jeunes, et qui toutes en étaient au moins à leur second

mari; je me faisais mettre au courant de ces nombreux divorces, et j'étais obligé de prêter la plus grande attention pour ne pas perdre le fil de ces migrations matrimoniales.

Jassy est la ville des titres. Nulle part, je crois, il n'y a autant de princes et de princesses. Plusieurs affichent même les prétentions les plus ridicules. C'est parmi les empereurs grecs que quelques-uns sont allés chercher leurs ancêtres. Si leurs prétentions étaient fondées, de toutes les dynasties, celle des Cantacuzènes serait la plus heureuse et celle qui aurait laissé le plus de descendans. Il est fâcheux que chacun renie son homonyme et qu'on s'anathématise mutuellement comme imposteur. Outre ces princes de si haute et si respectable lignée, Jassy en possède d'autres qui, pour être de date beaucoup plus fraîche, n'en ont pas moins de prétentions. Il n'est pas si maigre descendant d'un hospodar qui ne s'intitule prince avec autant d'assurance que le ferait un Haspbourg, et Louis XIV n'était pas plus sévère sur l'étiquette que ne le sont ces messieurs sur les honneurs et le respect dû à leur personne. J'ai vu un vieux boyard, à belle barbe blanche, ne parler jamais à son gendre sans l'appeler respectueusement *mon prince*, et chaque fois celui-ci se rengorgeait majestueusement. Beaucoup sont dans une position très médiocre, et ne sont guère riches que d'une excessive vanité, fonds qui ne manque jamais à un Fanariote, et qui n'est pas toujours l'unique défaut de ces messieurs. J'en avais rencontré un sur les bateaux à vapeur du Danube, qui parlait à son domestique et lui demandait sa pipe d'une façon si imposante, que nous l'avions baptisé le prince Chibouk. Je le retrouvai depuis à Jassy, où il ne m'attendait guère, et je pus juger de combien de mensonges et de fanfaronnades il avait semé ses récits. Jusque-là il n'y avait que de la vanité; mais dernièrement, quand je passai à Constantinople, le hasard me fit apprendre que M. le prince Chibouk y avait laissé les dettes les plus criardes. Une telle conduite est peu digne, sans doute, d'un aussi noble seigneur, mais à Jassy, elle n'a pas de suites plus désagréables qu'à Bucharest; on n'y trouve pas un moindre égoïsme et une moindre insouciance dans les questions de loyauté. Dans l'administration, l'incurie et le désordre sont aussi grands. Les juges apportent même moins de retenue dans leurs prévarications, et il est impossible de faire exécuter un jugement contre un boyard. Dans l'une et l'autre principauté, le gouvernement n'est qu'une triste parodie.

En fait d'établissemens ou de monumens publics, on ne voit que l'ancien palais des hospodars, dont il ne reste que des ruines; la ville est tout-à-fait impraticable, et dans quelques rues qui ne sont pas pavées, on ne peut pénétrer, même en voiture. Ces rues sont de véritables foyers pestilentiels, dont l'influence, jointe à celle d'un marais que, par une négligence inconcevable, on laisse croupir à la porte de Jassy, rend la ville extrêmement malsaine; il n'y est question que de fièvres et de maladies. Le manteau est encore plus de rigueur qu'à Bucharest, l'équipage encore plus né-

cessaire; et ceux qui ne peuvent avoir de voiture sont condamnés, pendant des mois entiers, à ne pouvoir sortir. Toutes ces causes font de Jassy un fort triste séjour. On y dépense beaucoup, pour n'avoir aucune espèce d'agrément. Pour s'en convaincre, il ne faudrait qu'entendre sur ce chapitre les vœux que font pour un changement de résidence les personnes attachées au consulat. Pour les médecins, au contraire, c'est un véritable pays de cocagne. Aussi le docteur E. était-il enchanté de son voyage; les maladies et les consultations abondaient, et l'espérance venait rendre moins pénible l'achat toujours indispensable de la voiture et des chevaux, lorsqu'un beau matin, sans respect aucun pour sa qualité, une fièvre terrible le saisit et ne le quitta que pour venir le visiter régulièrement tous les deux jours. Il avait eu, je crois, l'imprudence de sortir une fois le soir sans manteau. Cet accident me fit beaucoup de peine, car j'avais une véritable amitié pour lui. Je le soignai de mon mieux; mais j'avoue que la crainte de recevoir la même visite et la perspective de rester quelques mois à trembler et à prendre du quina dans un endroit où je n'aurais pas voulu rester bien portant, me faisaient désirer vivement d'abréger mon sejour, qui jusqu'alors avait été fort agréable, grace aux bontés et à la complaisance de M. Duclos, et à la manière dont ses collègues m'avaient accueilli. J'avais été présenté partout. J'avais visité la ville et les salons. Connaissant le pays et ne voulant pas pousser plus loin l'expérience du climat, je résolus de partir. Je dis adieu avec le plus grand regret à mon pauvre docteur, lui achetai sa part dans notre équipage, dont je fis renouveler les coussins, c'est-à-dire le foin, et le 1er novembre, je partis pour Galatz, sur le Danube, à cinquante lieues de distance. C'était là que je devais trouver le bateau de Constantinople. Je repris la route que nous avions suivie en venant. Je courus toute la nuit au milieu de ces déserts, sans le moindre accident, et le 2, j'arrivai de bonne heure à ma destination, où le vice-consul anglais à qui j'étais recommandé, voulut bien m'offrir une hospitalité que je n'eus pas la force de refuser. Je dois à sa complaisance de n'avoir pas trouvé trop longs les trois jours qu'il me fallut passer à Galatz pour attendre le départ du bâtiment. Cette ville est le seul port de la Moldavie. D'assez nombreux bâtimens viennent y charger du blé, du maïs et du suif, et sa position pourrait lui donner de l'importance si le pays prenait de l'accroissement. En attendant ces hautes destinées, Galatz croupit dans la fange, et je ne pus m'empêcher de faire à mon hôte un compliment de condoléance sur la nécessité où il est d'y résider. Le 5, j'entrai dans la mer Noire, et le 7, la vue du Bosphore et de Constantinople me fit tout oublier.

AUG. LABATUT.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

II. — DAMANHOUR. — ROSETTE.

Cependant, pour que nous ne perdissions pas à Alexandrie, où il était forcé d'attendre le pacha, un temps précieux, M. Taylor nous envoya d'avance, Mayer et moi, dessiner les mosquées de cette ville des *Mille et une Nuits*, que les Arabes nomment *el Masr*, et les Français le Kaire. Le 2 mai au matin, nous quittâmes Alexandrie, montés chacun sur un âne et suivis de nos deux âniers et de notre domestique Mohammed, qui marchait à pied.

Ce dernier était un Nubien, jeune, vigoureux, alerte et intelligent, parlant un peu le français et portant le costume de son pays : ce costume, des plus simples et en même temps des plus pittoresques, consistait en un caleçon blanc et une tunique bleue, dont les larges manches étaient relevées et retenues par un cordon de soie qui formait une croix au milieu du dos. Sa tête était couverte du tarbouch et entourée d'un turban blanc; il portait sur ses épaules le manteau noir, appelé *abbaye*, et sa taille était serrée par une ceinture qui soutenait un poignard à manche d'ivoire; sa tête, pleine d'expression et de finesse, était encadrée par des cheveux noirs, longs et ondoyans; sa moustache retombait aux deux côtés de sa bouche parfaitement dessinée, et sa barbe, rare sur les faces, se réunissait plus touffue au menton, où elle se terminait en pointe.

Outre nos deux âniers et notre Nubien, notre escorte était encore renforcée de deux *cavas*, espèces de gardes du corps appartenant à la milice de la ville, et que le gouverneur d'Alexandrie nous avait donnés pour nous faciliter les débuts du voyage : ils portaient un uniforme particulier, ressemblant à celui des anciens mamelucks, et avaient mission d'obtenir pour nous aide et protection de la part des autorités turques. Nous ne tardâmes point à avoir besoin de leurs bons offices.

Nous suivions depuis quelques heures le chemin qui conduit d'Alexandrie à Damanhour, lorsque nous rencontrâmes le canal Mahmoudié, qui pourrait bien n'être autre que l'ancienne Fossa, qui conduisait les eaux du Nil, de Schedia à Alexandrie; le défilé était gardé par des troupes turques auxquelles nous justifiâmes de nos *tekeriks* ou passeports. Le chef s'inclina devant les hiéroglyphes dont ils étaient ornés, et nous déclara que nous étions parfaitement libres de continuer notre route, mais à pied et sans suite. Nous demandâmes l'explication de cette étrange décision, et nous présentâmes de nouveau nos passeports. A cette seconde exhibition, le chef répondit, en s'inclinant toujours, que nos laissez-passer étaient parfaitement en règle, portaient à leur centre, il est vrai, le plan et l'élévation du temple de Salomon, et à leurs quatre angles, le sceau de Saladin, le cachet de Solyman, le sabre et la main de justice de Mahomet, mais rien qui concernât notre domestique, nos ânes, ni nos âniers. Nous appelâmes alors nos cavas à notre aide, mais nous les trouvâmes sans aucune opinion sur la question qui nous divisait. Cependant ils nous donnèrent un avis, c'était d'offrir une dizaine de piastres au chef du poste. Comme la piastre égyptienne vaut à peine sept ou huit sous de notre monnaie, nous ne vîmes aucun inconvénient à suivre leur conseil. Au reste, nous ne tardâmes pas à nous aperçevoir qu'il était le meilleur. Les barrières du canal s'ouvrirent, et nous passâmes triomphalement, nous, nos bêtes et nos gens. Quant aux cavas, ils n'allèrent pas plus avant, leur mission se bornant à devoir nous faire ouvrir les barrières du canal. On vient de voir comment ils l'avaient remplie. Nous ne leur en donnâmes pas moins le *batchis*, qui est le pourboire de France, la *trenkgeld* des Allemands, la bonne main d'Espagne, la clé d'or de tous les pays.

Nous suivîmes les bords du canal, et, après deux heures de marche par un pays monotone et plat, nous fîmes halte à la porte d'un Grec nommé Tuitza, qui nous reçut dans sa petite maison carrée, et nous donna l'autorisation de manger à l'ombre, à condition que nous nous

fournirions notre déjeuner et qu'il en prendrait sa part. Cette hospitalité me rappela celle de Sicile, où ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

Le repas terminé, nous prîmes congé de notre hôte, et nous nous remîmes en route. Le chemin d'Alexandrie à Damanhour n'a de remarquable que sa stérilité : nous marchions dans une mer de sable où nos ânes et nos hommes enfonçaient jusqu'aux genoux. De temps à autre quelque brûlante rafale de vent, mêlée de poussière, nous aveuglait en passant, et nous reconnaissions à l'oppression momentanée de notre poitrine, que nous venions de respirer la chaude haleine du désert. Parfois, à notre droite et à notre gauche, nous apercevions sur des points élevés, qui, lors des débordemens du fleuve, deviennent des îles, des villages ronds, dont les maisons, de forme conique, bâties de briques et de terre, étaient percées de petits trous carrés destinés à laisser pénétrer dans l'intérieur la lumière strictement nécessaire, et le moins de chaleur possible. Enfin, à des intervalles inégaux, mais assez rapprochés, nous rencontrions aux bords de la route, quelques tombeaux isolés de solitaires ou de derviches, ombragés par un palmier, religieux ami du sépulcre, et au-dessus duquel tournait avec des cris aigus une nuée rapide d'éperviers.

Il était trois heures à peu près quand nous apercûmes de loin Damanhour; c'était la première ville franchement arabe que nous allions visiter, car Alexandrie, avec sa population cosmopolite, n'est qu'un mélange de peuples divers, dont le caractère et l'originalité s'effacent peu à peu par le frottement.

Le mirage nous montrait la ville comme une île entourée d'eau et de brouillards; à mesure que nous approchions, les vapeurs de ce lac factice s'évaporaient peu à peu, et les objets nous apparaissaient sous leur véritable forme; nos ombres s'allongeaient aux derniers rayons du soleil couchant, les palmiers balançaient gracieusement leur parasol de verdure au vent frais du soir, lorsque nous mîmes pied à terre aux portes de la ville, dont les élégans *madenehs* s'élançaient au-dessus des murailles des mosquées, peintes alternativement de bandes rouges et blanches.

Nous nous arrêtâmes un instant avant de franchir les portes, pour contempler ce paysage si nouveau pour nous. Un ciel pur, transparent, et d'une finesse de ton dont aucun pinceau ne pourrait donner l'idée, des étangs qui bordent réellement un côté de la cité et qui reflètent ses murailles dans leurs eaux dormantes, de longues files de chameaux conduites par les paysans arabes, et se glissant lentement

dans la ville, tout donnait à ce merveilleux tableau un air de vie, de calme et de bonheur, plus remarquable encore après cette préface du désert que nous venions de traverser.

Damanhour ne possède qu'une auberge, quoique sa population soit de huit mille ames. Mohammed, après nous avoir fait traverser des rues d'une sauvage originalité, nous conduisit à ce bienheureux caravansérail, dont nous nous faisions d'avance, et d'après les descriptions des *Mille et une Nuits*, une idée tout-à-fait féerique. Malheureusement nous ne fûmes point à même de comparer la poésie à la réalité : l'hôtellerie était pleine à n'y pas loger une souris, et, quoi que nous pussions dire, et quelque offre que nous fissions, il nous fallut retourner sur nos pas. Quoique déjà désappointé sur bien des choses, le souvenir de l'hospitalité arabe, si souvent vantée par les voyageurs et célébrée par les poètes, me revint à l'esprit, et j'invitai Mohammed à faire quelques tentatives auprès des propriétaires des maisons les plus comfortables que nous rencontrâmes sur notre route; mais toutes furent inutiles : nous en fûmes pour nos avances, et, fort humiliés des refus dont nous étions l'objet, force nous fut de rejoindre nos amis, qui, plus prudens que nous, et ne voulant pas faire de pas inutiles, nous attendaient à la porte de Damanhour. Il n'y avait pas deux partis à prendre : je regardai autour de nous pour chercher un endroit favorable à notre campement, et, ayant avisé un massif de dattiers, je fis étendre nos tapis sous leur feuillage; puis je donnai le premier l'exemple de la résignation aux décrets de la Providence, en serrant la ceinture de mon pantalon, et en me couchant le dos tourné à la ville inhospitalière qui nous avait repoussés de son sein.

Malheureusement, du côté opposé à la ville, et juste dans le cercle qu'embrassait mon rayon visuel, s'élevait une charmante maison arabe, dont les murs blancs se détachaient sur un bosquet de mimosas d'un vert délicieux. Je ne pus résister au désir de faire une dernière tentative, et j'envoyai Mohammed en ambassade au propriétaire de cette oasis. Il était à la ville, et en son absence ses serviteurs n'osaient prendre sur eux de recevoir un étranger.

Une demi-heure après, je vis sortir de Damanhour, et s'avancer vers nous, un cavalier richement vêtu, monté sur un magnifique cheval blanc et suivi d'une escorte nombreuse; je présumai que c'était notre homme, et je fis ranger notre petite caravane, en lui recommandant de prendre l'air le plus piteux possible, sur le bord de la route où il devait passer. Lorsqu'il fut à dix pas de nous, nous le saluâmes, il nous rendit notre salut, et nous reconnaissant à nos

habits pour des voyageurs francs, il s'informa du motif qui nous retenait hors de la ville à une heure aussi avancée. Nous lui racontâmes alors notre mésaventure dans les termes les plus propres à l'attendrir. Notre récit fit un effet merveilleux, et quoique la traduction eût dû lui faire perdre de son intérêt, il ne nous en invita pas moins à le suivre et à venir passer la nuit dans cette petite maison blanche, aux mimosas verts, qui était depuis une heure l'objet de tous nos désirs.

On nous conduisit d'abord dans une grande chambre, autour de laquelle régnait un large divan recouvert de nattes. Nous étendîmes nos tapis par-dessus, ce qui, malgré cette précaution, n'en faisait pas un matelas bien moelleux. A peine avions-nous achevé ces préparatifs nocturnes, que trois domestiques entrèrent, portant chacun un plat de porcelaine recouvert d'un dôme d'argent d'un joli travail : l'un contenait une espèce de ragoût de mouton, l'autre du riz, et le troisième des légumes; ils posèrent ce service à terre. Nous nous accroupîmes, Mayer et moi, en face l'un de l'autre. Un esclave nous apporta un bassin à laver les mains, et nous commençâmes notre apprentissage de gastronomes orientaux, en nous servant chacun avec nos doigts; ce qui, malgré notre appétit, ôta un peu de charme à notre repas. Quant à notre boisson, c'était tout bonnement de l'eau de citerne, dans une gargoulette à bouchon d'argent. Le souper terminé, le même esclave nous donna de nouveau de quoi nous laver les mains et la bouche, puis on apporta le café et les chibouques, et on nous laissa libres de veiller ou de dormir.

Nous nous regardâmes quelque temps encore, à travers la fumée de nos pipes, puis, après avoir rendu grace à l'hospitalité de notre hôte, nous fermâmes les yeux en le recommandant au prophète.

Le lendemain, je me réveillai avec le jour; en deux sauts je fus sur pied et hors de la maison. Je fis le tour de la ville, pour en trouver le meilleur aspect, puis, après en avoir dessiné une vue générale, je fis deux ou trois croquis de mosquées, et je revins tout courant retrouver ma caravane et donner l'ordre du départ. Avant de quitter la maison, je voulus remercier le maître ; mais notre sage musulman était dans son harem, il n'y eut donc pas moyen de le voir ; je demandai son nom, afin de le transmettre à la postérité : il s'appelait Rustum-Effendi. Je donnai le batchis aux esclaves, nous enfourchâmes nos montures, et à cinq cents pas de Damanhour nous nous retrouvâmes au milieu du désert.

Nous marchâmes six à sept heures dans le sable, puis enfin nous

arrivâmes sur une crête peu élevée, du sommet de laquelle nous aperçûmes, tout à coup et sans préparation, le Nil.

Aux plaines arides succédaient des paysages délicieux : au lieu de quelques palmiers rares et perdus dans un horizon brûlant, nous rencontrions des forêts d'arbres chargés de fruits, et des champs couverts de maïs. L'Égypte est une vallée, au fond de laquelle coule un fleuve, dont les bords sont un immense jardin que des deux côtés le désert ronge; au milieu de ces bosquets de mimosas et de dalias, au-dessus de ces plaines de maïs et de riz, voltigeaient des oiseaux inconnus, au chant brillant, au plumage de rubis et d'émeraude. De grands troupeaux de buffles et de moutons, conduits par des pasteurs maigres et nus, suivaient le cours du Nil, que nous remontions. Deux énormes loups, attirés sans doute par l'odeur du bétail, sortirent d'un massif d'arbres à cinquante pas devant nous, s'arrêtèrent sur la route, comme pour nous barrer le passage, et ne prirent la fuite que lorsque nos âniers leur jetèrent des pierres. La nuit descendait rapidement, et le chemin, coupé par les canaux nécessaires à l'irrigation, devenait de plus en plus difficile; quelquefois il était détrempé, au point que nos ânes enfonçaient jusqu'aux genoux et s'arrêtaient court. Malgré notre répugnance à marcher dans ces espèces de marécages, nous fûmes forcés de mettre pied à terre; bientôt ce fut de véritables torrens que nous fûmes forcés de traverser; nous étions mouillés jusque sous les aisselles, et ces bains, quoique plus rafraîchissans que ceux d'Alexandrie, étaient infiniment moins agréables. Alors la lune se leva, et, tout en éclairant quelque peu notre route, donna à ce paysage merveilleux un nouveau caractère. Malgré les difficultés du chemin, nous ne pouvions rester insensibles aux beautés des sites que nous traversions; au sommet des monticules qui séparent la vallée du désert, nous voyions se balancer gracieusement des palmiers qui se détachaient en vigueur sur le ciel, tandis qu'à chaque pas nous rencontrions des mosquées dont le Nil baignait la base, et qu'entouraient d'ombre et de verdure des sycomores aux branches longues et inclinées vers le sable. Malheureusement, de cinq minutes en cinq minutes nous étions arrachés à notre extase par quelque canal où nous devions descendre, ou par quelque marécage où il nous fallait enfoncer, de sorte que lorsque nous apercûmes Rosette, nous étions si parfaitement trempés, que nos souliers, comme ceux de Panurge, prenaient l'eau par le col de nos chemises.

A mesure que nous approchions de la ville, nos idées reflétaient

une teinte plus riante; nous nous voyions d'avance dans une chambre bien close, où nous troquions nos habits mouillés contre ceux de quelque bon musulman, car nos malles étaient restées à Alexandrie, et notre garde-robe se bornait à ce que nous avions sur le corps. L'estomac, de son côté, commençait à crier famine; nous nous rappelions avec délices notre souper de la veille, et nous en demandions un semblable, dussions-nous le manger avec nos doigts; quant au lit, nous étions si horriblement fatigués, que le premier divan venu eût fait parfaitement notre affaire. Nous étions, comme on le voit, on ne peut plus accommodans. Ce fut dans ces dispositions que nous arrivâmes aux portes de Rosette. Elles étaient fermées!

Ce fut un coup de foudre : de toutes les possibilités, cette fermeture était la seule qui ne se fût pas présentée à notre esprit; nous frappâmes en désespérés, mais les gardes ne voulurent rien entendre. Nous parlâmes de batchis, ce grand moyen de conciliation; malheureusement les fentes de la porte n'étaient point assez larges pour introduire une pièce de cinq francs. Mohammed pria, supplia, menaça; tout fut inutile. Alors il se retourna et nous dit avec la tranquillité de la conviction qu'il n'y avait pas moyen pour ce soir-là d'entrer à Rosette; au reste, nous vîmes qu'il disait la vérité, à la résignation vraiment musulmane de Mohammed et de nos âniers, qui regardèrent immédiatement autour d'eux afin de chercher l'endroit le plus favorable à un campement. Quant à nous, nous étions si furieux, que nous restâmes seuls à la porte encore plus d'un quart d'heure. Enfin Mohammed revint nous annoncer qu'il avait découvert un bivouac parfaitement convenable. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de le suivre; nous nous y décidâmes en jurant. Il nous conduisit près d'une mosquée entourée de lilas en fleurs, où nous trouvâmes nos tapis étendus sous deux magnifiques palmiers; nous nous y couchâmes l'estomac vide et le corps mouillé : mais nous étions si fatigués, qu'après avoir grelotté quelque temps, puis frissonné, nous finîmes par tomber dans un engourdissement qui, pour ceux qui nous auraient vus étendus et sans mouvement, ressemblait assez au sommeil. Le lendemain, quand nous ouvrîmes les yeux, la rosée du matin était venue en aide à l'eau de la veille, de sorte que nous étions raides de froid; nous voulûmes nous lever, mais pas une jointure ne pliait; nous étions rouillés dans nos habits comme des couteaux dans leurs gaînes. Nous appelâmes Mohammed et les âniers à notre secours; plus familiarisés que nous avec les nuits passées à la belle étoile, ils se secouèrent et accoururent. Nous étions tout d'une pièce :

ils nous relevèrent par les épaules comme Paillasse relève Arlequin, et ils nous posèrent contre nos palmiers, le visage tourné vers le soleil levant; au bout de quelques minutes, nous éprouvâmes la bienfaisante influence de ses rayons, la vie revenait avec la chaleur; petit à petit nous dégelâmes; enfin, vers les huit heures du matin, nous nous trouvâmes assez ingambes de corps et assez secs de vêtemens pour faire notre entrée dans la ville.

Les maisons de Rosette sont en brique, plusieurs ont quatre ou cinq étages; les arcades du bas sont supportées par des colonnes de granit rose, de dimensions variées, qui proviennent toutes des ruines de l'ancienne Alexandrie. Le Nil qui passe au pied de la ville, où il forme un port commode, est encaissé dans de belles et larges rizières, dont la couleur d'un vert tendre contraste gracieusement avec les masses sombres des noirs sycomores et les palmiers élancés qui se perdent à l'horizon.

L'agent consulaire français, M. Camps, nous reçut avec empressement, et nous présenta à sa femme et à sa fille. Nous trouvâmes auprès de ces dames un compatriote nommé M. Amon; c'était un artiste vétérinaire, élève de l'école d'Alfort, et engagé depuis cinq ou six ans au service du pacha d'Egype; il s'était marié à Rosette et avait épousé une jeune fille cophte. Les Cophtes, comme on le sait, sont chrétiens, de sorte que cette union n'engageait en rien sa conscience; cependant il y avait eu quelque peu d'étrangeté dans la manière dont elle s'était accomplie. Lorsque M. Amon avait été bien décidé à prendre femme, il s'était informé s'il y avait dans le pays quelque jeune fille à marier. La personne à qui il s'était adressé et qui faisait la commission dans ce genre, s'était alors mise en quête, et deux ou trois jours après, était revenue avec une réponse satisfaisante. Elle avait découvert une Cophte, jeune, jolie et âgée de quatorze ans. M. Amon demanda à la voir. Comme cette demande était contre tous les usages, on lui répondit que la chose était impossible, mais qu'au reste il pouvait interroger, et qu'on répondrait fidèlement à toutes ses questions, même à celles qui, au premier abord, paraîtraient les plus indiscrètes. Il paraît que les renseignemens furent parfaitement favorables à la future, car le lendemain une dot convenable fut offerte aux parens, et acceptée par eux. En conséquence le jour fut pris pour la cérémonie, et au moment fixé, M. Amon d'un côté et les parens et la future de l'autre se réunirent chez le cadi. La somme fut comptée, la jeune fille servit de quittance, et l'époux emmena son épouse. Ce ne fut que chez lui qu'il enleva le voile. On lui avait tenu parole sur tous

les points, et M. Amon se félicite encore aujourd'hui de ce mariage à la Colin Maillard.

Cependant que l'on ne croie pas qu'il en est toujours ainsi. Il arrive parfois de cruels désappointemens. Dans ce cas, le mari trompé renvoie tout bonnement l'épouse chez ses parens en lui donnant une seconde dot de la même valeur que la première. Il conserve ce droit lorsque la déception est purement morale, et qu'au bout d'un certain temps les deux conjoints s'aperçoivent que leurs caractères ne peuvent sympathiser. Alors les mariés redeviennent libres, et le lendemain de ce divorce par consentement mutuel, ils sont libres de convoler en deuxièmes, troisièmes ou quatrièmes noces.

M. Amon nous donnait ces détails en nous menant voir, hors de Rosette, la mosquée d'Abou-Mandour, qui s'élève au bord du Nil. Cet édifice, tout oriental et placé au milieu d'un paysage charmant, s'avance dans le fleuve, en laissant un étroit passage entre sa base et l'autre rive, couverte de petites maisons entourées de rizières. Un dôme en forme de cœur renversé, surmonté d'un croissant, domine les murailles blanches et festonnées; un madeneh d'une rare élégance élève à l'un des angles ses galeries aux parapets découpés comme une dentelle, tandis que la partie opposée semble soutenir une masse énorme de sable disposée en monticule sur la déclivité de la montagne; tout autour s'élancent d'un seul jet de hauts palmiers, dont quelques-uns traversent en le couronnant comme d'une aigrette, le dôme plat et sombre d'un large sycomore.

Les vrais croyans disent que c'est le saint derviche Abou-Mandour qui soutient, avec ses épaules, les montagnes de sable qui semblent prêtes à engloutir la mosquée et à combler le Nil.

Un spectacle curieux pour des Européens nous attendait en rentrant à Rosette : sur les marches et à l'ombre d'une mosquée, un santon, absolument nu, était indolemment couché; il attendait, dans ce costume et dans cette position qui lui étaient habituels, que les dévotes du quartier lui apportassent sa nourriture; lorsque parmi ses pourvoyeuses il en distinguait par hasard une qui lui plaisait, il l'honorait à l'instant de ses caresses que celle-ci tenait toujours à honneur de recevoir. Ce spectacle étrange ne choquait personne, et l'on citait, comme d'une susceptibilité tout-à-fait exagérée, un honnête musulman qui, quelques jours auparavant, avait jeté son manteau sur un groupe qui rappelait celui du cynique Cratès et de sa femme Hypparchie.

M. Camps et M. Amon nous avaient offert tous deux l'hospitalité;

mais, de peur de les gêner, nous n'acceptâmes point, et nous allâmes nous établir dans une ancienne maison de capucins, édifice vaste et délabré, où il ne restait plus qu'un moine de cet ordre, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes. Le pauvre vieillard avait mangé, comme les soldats d'Ulysse, les fruits du lotos qui font perdre la mémoire; depuis vingt ans, aucun bruit du monde, qui l'avait oublié, n'était parvenu jusqu'à lui, et il rendait à l'Europe indifférence pour indifférence. Ses mœurs régulières, son vêtement ample, coupé à la manière orientale, lui avaient attiré la considération des Arabes; j'oubliais sa barbe qui n'y avait pas peu contribué.

Nous allâmes passer la soirée chez un des amis de M. Amon, estimable Turc qui avait sacrifié le précepte le plus connu du Koran à son amour pour le vin. L'appartement où il nous reçut était simple, comme presque tous les salons orientaux; selon les habitudes de l'ameublement, un grand divan régnait tout autour; un jet d'eau, placé au milieu, retombait d'une belle fontaine de marbre blanc, dans un bassin octogone; quelques fleurs rares et brillantes, toutes couvertes de perles liquides, comme si la rosée du matin vînt de s'abaisser sur elles, étaient disposées avec goût autour de ce bassin et donnaient un aspect joyeux et charmant à cet immense salon. Le Turc nous y reçut au milieu de ses amis, nous fit prendre place dans le cercle et nous présenta la pipe et le café. Une demi-heure après on nous servit une limonade préparée par ses femmes; cela ne réchauffa que médiocrement la conversation qui était des plus languissantes, car il fallait que l'on traduisît ce que nous disions et ce que l'on nous répondait. Il n'y a pas de dialogue, si spirituel qu'il soit, qui tienne à cette épreuve; aussi ce travail d'esprit finit par tellement ennuyer interlocuteurs et interprètes, que nous nous levâmes d'un commun accord et nous retirâmes. Le Turc, de son côté, il faut lui rendre cette justice, ne fit aucun effort pour nous retenir.

Le lendemain, nous vîmes arriver d'Alexandrie M. Taylor, le commandant Bellanger, et M. Eydoux, le chirurgien-major. Ce dernier était venu moins par curiosité que par un sentiment philantropique, qui lui fit auprès de nous le plus grand honneur. Il avait entendu parler d'une manière effrayante des ophtalmies d'Egypte, et il exposait ses yeux pour sauver les nôtres.

Comme rien ne nous retenait à Abou-Mandour, et que nous avions hâte de voir le Caire, le lendemain, 6 mai, nous nolisâmes une djerme de la plus grande dimension; celle que nous choisîmes pouvait avoir quarante pieds de long et portait deux voiles latines et triangulaires

d'une effroyable dimension. Au moment du départ, et quand tout fut préparé, il se trouva que le vent était contraire : nous prîmes patience en allant au bain.

Comme à Alexandrie, c'était le plus vaste et le plus beau monument de la ville; comme à Alexandrie, je repassai par les épreuves de la vapeur condensée et de l'eau bouillante; mais soit que mes poumons se fussent dilatés à respirer du sable, soit que ma peau se fût endurcie aux rayons du soleil égyptien, je n'éprouvai plus aucune souffrance : l'opération du massage elle-même se passa à ma plus grande satisfaction, et je pris sans effort, entre les mains de mon baigneur, des positions qui auraient fait honneur à Mazurier et à Auriol.

Le 7 mai au matin, on vint nous réveiller en nous annonçant que le vent avait changé : c'était une bonne nouvelle à nous apprendre. Nous commencions à ne pas nous amuser d'une manière fougueuse à Abou-Mandour, et, quelle que fût maintenant ma sympathie pour le bain, je ne pouvais cependant pas renoncer à l'élément qui m'est naturel; il en résulta que nous nous mîmes en route avec une vive satisfaction. Le jour était magnifique : le vent soufflait comme s'il eût été à nos ordres, et nos mariniers, en exécutant leur manœuvre, chantaient pour se donner du courage et pour opérer en mesure. Nous nous fîmes traduire deux de ces chansons; la première était composée de quelques versets à la louange de Dieu; la seconde était un assemblage de sentences et de réflexions philosophiques cousues les unes aux autres, et dont la plus neuve et la plus saillante nous parut être celle-ci : « La terre n'est rien, et tout est misère dans ce monde. »

Comme nous étions en gaieté et que ces vérités nous parurent trop sérieuses pour notre disposition d'esprit, nous invitâmes nos Arabes à nous chanter quelque chose de plus jovial. Ils allèrent aussitôt chercher les deux instrumens nécessaires à l'accompagnement; l'un était une sorte de pipeau rappelant la flûte antique, l'autre un simple tambour dont la caisse en terre cuite s'évasait par le haut; la partie la plus développée était recouverte d'une peau très fine que l'on fit tendre en l'approchant du feu. Alors commença un charivari qui absorba tellement notre attention par sa sauvage étrangeté, que nous ne pensâmes point à demander le sens des paroles, tout occupés que nous étions à tâcher de démêler, au milieu de ce sabbat, une phrase musicale quelconque. Bientôt notre curiosité fut distraite de la poésie et de son accompagnement par un gros Turc à turban vert, descendant de Mahomet, qui, excité par cette mélodie, se leva lentement, se

balança alternativement et en cadence sur chacune de ses jambes; puis enfin, prenant son parti, se mit décidément à exécuter une danse grossière et lascive. Quand il eut fini, nous lui adressâmes des complimens sur le plaisir inattendu qu'il nous avait procuré; il nous répondit d'un air dégagé que c'était ainsi que les almées dansaient sur les places publiques du Caire : heureusement, en notre qualité de Parisiens, nous n'avions pas grande foi dans les prospectus, et nous prenions le sien pour ce qu'il valait.

La journée se passa au milieu de ces récréations mélodiques et chorégraphiques. Pendant toute notre navigation, le Nil nous avait offert gracieusement ses deux rives bordées de chaque côté d'une verdure merveilleuse; le soir le soleil s'abaissa rapidement, et ses derniers rayons éclairèrent de leur chaude teinte un charmant village tout couronné de palmiers.

Nous nous retirâmes à l'arrière de la djerme; nos matelots y avaient construit une tente, ou plutôt une espèce d'arche de pont en toile, soutenue par des roseaux flexibles et arrondis; nous y étendîmes nos tapis, sur lesquels nous ne fîmes qu'un somme.

Lorsque nous nous réveillâmes, le paysage avait le même aspect que la veille; seulement, à mesure que nous remontions le fleuve, les villages devenaient moins considérables et moins nombreux. La journée se passa au milieu des mêmes amusemens, mais le descendant de Mahomet nous parut moins amusant que la veille : nous nous familiarisions avec le grotesque.

Le lendemain, les chants étaient commencés que nous dormions encore; nous crûmes, en ouvrant les yeux, que c'était une sérénade que nous donnait notre équipage; point, le vent était devenu contraire, ce qui forçait les matelots à travailler rudement pour vaincre le courant. Le patron de la barque chantait de toute sa force une litanie, à tous les versets de laquelle les Arabes répondaient : *Eleyson.* A chaque refrain nous avions reculé de cinquante pas!

Comme le patron jugea qu'à ce train-là nous serions retournés à Abou-Mandour, la nuit suivante ou le lendemain matin au plus tard, il donna l'ordre d'amarrer près d'un village devant lequel nous passions à reculons. A peine la barque fut-elle fixée, que je sautai à terre et me dirigeai vers la maison la plus proche; j'y obtins à grand'peine un peu de lait dans une jatte; nous nous abritâmes derrière une muraille de terre, pour échapper aux tourbillons de poussière ardente que le vent soulevait, et nous nous mîmes à déjeuner.

Une abominable *santone* s'approcha de nous dans un costume exac-

tement pareil à celui de son confrère de Damanhour : si l'homme nous avait paru médiocrement gracieux, la vieille nous parut atroce. A mesure qu'elle s'avançait, une crainte affreuse s'emparait de mon esprit, c'est qu'il ne lui prît envie, en notre qualité d'étrangers, de nous honorer de ses caresses; je me hâtai de communiquer cette idée à la société, qui en frissonna de tout son corps. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur : la vieille se contenta de nous demander l'aumône; nous nous hâtâmes de lui donner du pain, des dattes et quelques pièces de monnaie. Moyennant cette rançon, elle s'éloigna de nous, et nous laissa achever notre repas. Deux heures après, le vent s'étant abaissé, nous nous remîmes en voyage.

Nous avancions lentement : à l'inconvénient du vent contraire avait succédé celui des bas-fonds, et quoique nous tirassions à peine trois pieds d'eau, nous touchions parfois le sable. Nous fîmes ainsi deux ou trois lieues en quatre ou cinq heures, et avec une grande fatigue. Vers le soir, nous vîmes lentement s'élever, sur un horizon rougeâtre, trois monts symétriques dont les contours se dentelaient sur le ciel : c'étaient les pyramides! les pyramides qui grandissaient à vue d'œil, tandis qu'à notre gauche les premiers mamelons de la chaîne libyque encaissaient le Nil dans ses flancs de granit.

Nous restâmes immobiles; nos yeux ne pouvaient se détacher de ces constructions gigantesques, auxquelles se rattachaient un souvenir antique si grand et un souvenir moderne si glorieux! Là aussi, le moderne Cambyse avait eu son champ de bataille, où nous pouvions, comme Hérodote avait vu les cadavres des Perses et des Égyptiens, retrouver à notre tour les ossemens de nos pères! A mesure que le soleil descendait, son reflet montait sur les flancs des Pyramides, dont la base se couvrait d'ombre; bientôt le sommet seul étincela comme un coin rougi; puis un dernier rayon sembla flotter à l'extrémité du sommet aigu, pareil à la flamme qui brûle à la pointe d'un phare. Enfin cette flamme elle-même se détacha, comme si elle fût remontée au ciel pour allumer les étoiles, qui, un instant après, commencèrent à briller.

Notre enthousiasme tenait de la folie, nous battions des mains et nous applaudissions à cette décoration magnifique. Nous appelâmes le patron, pour lui demander de ne pas avancer d'un pas pendant la nuit, afin que nous ne perdissions rien, le lendemain, du paysage grandiose qui allait se dérouler devant nous. Cela tomba à merveille : il venait, de son côté, nous dire que la difficulté de la navigation exigeait que nous jetassions l'ancre. Nous restâmes long-temps encore

sur le pont, regardant du côté des pyramides, quoique l'obscurité ne nous permît plus de les distinguer; puis nous nous retirâmes dans notre tente pour en parler encore, ne pouvant plus les voir.

Le lendemain, je m'éveillai le premier et m'étonnai, quoiqu'il fît grand jour, que tout le monde dormît encore. J'éprouvais un malaise pareil à un cauchemar ; le malaise avait atteint tout le monde; nous sortîmes de notre tente : l'air était lourd et suffocant, le soleil s'élevait triste et blafard derrière un rideau de sable ardent enlevé par le vent du désert. Nous nous sentîmes oppressés, comme lorsqu'on descend dans une atmosphère trop épaisse. L'air que nous respirions brûlait notre poitrine. Ne comprenant rien à ce phénomène, nous regardâmes autour de nous : nos matelots et notre patron étaient assis immobiles sur le pont de la djerme, enveloppés de leurs manteaux dont un des plis, en leur couvrant la bouche, leur donnait l'apparence de ces figures dantesques, dessinées par Flaxman. Leurs yeux seuls semblaient vivans, ils étaient fixés sur l'horizon qu'ils interrogeaient avec anxiété. Notre arrivée sur le pont ne parut nullement les distraire de leur préoccupation. Nous leur adressâmes la parole, mais ils restèrent muets; enfin je m'enquis près du patron lui-même de la cause de cet abattement; alors il étendit la main vers l'horizon, et sans découvrir sa bouche : — Le kramsin, dit-il.

Ce mot fut à peine prononcé que nous reconnûmes, en effet, tous les signes de ce vent désastreux si fort redouté des Arabes. Les palmiers, mus par des souffles capricieux, se balançaient dans des directions différentes, de sorte qu'on eût cru que des courans se croisaient dans le ciel; le sable soulevé fouettait notre visage, et chaque grain nous brûlait comme une étincelle sortie d'une fournaise. Les oiseaux, inquiets, quittaient les régions élevées et rasaient la terre, pour l'interroger sur le mal qui la tourmentait. Des nuées d'éperviers aux ailes longues et étroites, tournaient avec des cris aigus, puis tout à coup s'abattaient sur la cime des mimosas, d'où ils s'élançaient de nouveau vers le ciel, rapides et perpendiculaires comme des flèches, car ils sentaient les arbres frissonner eux-mêmes, comme s'ils avaient partagé la terreur des êtres vivans. Aucun de ces symptômes visibles pour nous n'échappait à nos Arabes; mais dans leurs yeux impassibles et fixes, et sur leur physionomie impénétrable, il était impossible de distinguer s'ils étaient propices ou inquiétans.

Comme, à une forte oppression près, le kramsin ne paraissait pas devoir amener de malheurs bien terribles, nous descendîmes à terre avec nos fusils, et nous nous mîmes en quête : nous longeâmes

les bords du fleuve, comme de véritables chasseurs de la plaine Saint-Denis, habitués à suivre le canal; seulement la contrée était plus giboyeuse. Nous tuâmes quelques hérons, et une quantité d'alouettes et de tourterelles.

Vers le soir, un cri de rappel suivi de chants nous ramena vers la cange, où nous trouvâmes notre équipage dans la jubilation. Nous étions à la fin du kramsin, et nos matelots sautaient de joie et se trempaient la figure et les bras dans le Nil pour se rafraîchir. Cette manière de se baigner à l'européenne rentrait dans ma spécialité; aussi je ne voulus pas que la fête se terminât sans que j'en prisse ma part. En un tour de main je me mis en costume de santon, et, prenant mon élan de la cange, je piquai, par-dessus le bord, une tête à la hussarde, qui dénonçait du premier coup son caleçon rouge. Lorsque je revins sur l'eau, je vis tout l'équipage occupé à me regarder avec la plus grande attention; je savais qu'il n'y avait de crocodiles dans le Nil qu'au-dessus de la première cataracte, de sorte que, ne concevant aucune crainte, je ne pus m'expliquer l'intérêt de la galerie que d'une manière tout-à-fait flatteuse pour mon amour-propre. Mon agilité et mon adresse en redoublèrent: tout ce que le répertoire de la natation contient, depuis la simple brasse jusqu'à la double culbute, fut exécuté, avec un succès croissant, sous les yeux de mes spectateurs basanés. J'en étais à la planche raide lorsque tout à coup je reçus, à la cuisse droite, une espèce de décharge électrique si violente, que je me sentis toute la moitié du corps paralysée; je me retournai aussitôt sur le ventre pour nager vers la cange; mais je vis à l'instant que je ne pourrais, sans aide, regagner le bâtiment. Moitié riant, moitié buvant, je demandai la perche, tendant le bras droit hors de l'eau et essayant de me soutenir avec le bras gauche: quant à la jambe droite, elle était sans aucune connaissance, et refusait tout mouvement. Heureusement Mohammed, comme s'il eût prévu l'accident qui venait de m'arriver, se tenait sur le bord de la djerme avec une corde qu'il me lança; j'en attrapai un bout, il me tira par l'autre, et j'abordai le bâtiment d'une manière beaucoup moins triomphante que je ne l'avais quitté. Cependant, à l'insouciance presque goguenarde avec laquelle nos Arabes m'entourèrent, je jugeai que l'aventure n'avait rien de bien inquiétant. Je ne désirai pas moins en connaître la cause, ne fût-ce que pour m'en garantir désormais. Mohammed m'apprit qu'outre une foule de poissons fort agréables au goût, et fort curieux à étudier, on trouvait dans le Nil une espèce de torpille dont la vertu électrique était si bien connue de nos Arabes, que, redoutant la sensation

douloureuse que j'avais éprouvée, ils s'étaient contentés, comme je l'avais vu, de se laver avec précaution la figure et les mains dans le fleuve. Ce qui me parut le plus clair dans tout cela, c'est que, si l'électricité leur était désagréable pour eux-mêmes, ils ne répugnaient pas à étudier ses effets sur l'Européen. Au reste, l'explication n'était pas terminée que la douleur avait cessé; ma jambe et mon bras avaient repris leur service accoutumé.

Le vent était tout-à-fait tombé. Nous pensâmes à dîner du produit de notre chasse, ce que nous fîmes à bord de la djerme, pour nous soustraire plus certainement à la visite de quelque nouvelle santone; puis nous allâmes visiter nos tapis, de peur qu'il ne prît à quelque scorpion l'envie de renouveler la facétie de la torpille, ce qui aurait été infiniment moins drôle : aussi, cette fois, ce furent nos Arabes qui nous invitèrent à prendre cette précaution. Ce soin accompli, nous nous endormîmes dans le gracieux espoir de voir le lendemain le Caire, dont nous n'étions plus qu'à sept ou huit lieues.

A. Dauzats. — Alex. Dumas.

L'ANCIENNE MÉTHODE.

I.

Le lundi de Pâques de l'année 1711, il y avait grande réception à Versailles. Le roi, qui était demeuré une partie de l'hiver à Marly, où l'on sait qu'il vivait en quelque sorte comme dans ses particuliers, avait annoncé qu'il serait bien aise de voir ce soir-là toute sa cour, et Dieu sait si les courtisans se seraient donné de garde de manquer à un tel appel. Aussi, grande était la foule dans les appartemens, en attendant que sa majesté parût. L'assemblée, composée de toutes les antiquités du règne, vieux seigneurs émérites, jadis compagnons de plaisir de Vardes et de Lauzun, aujourd'hui sulpiciens ou même jansénistes, et de femmes à l'avenant, présentait assez uniformément l'empreinte de l'étiquette et de l'ennui.

Cependant, entre tous ces visages ridés, digne cortége d'un monarque et d'une favorite septuagénaire, on pouvait distinguer, à l'angle septentrional du grand salon, ainsi qu'une radieuse auréole au sein des nuages, un groupe de jeunes femmes dont le reflet des bougies illuminait d'un vif éclat les traits pleins de fraîcheur et en ce moment animés par la plus franche gaieté.

Celle qui occupait le centre de ce groupe et qui par son éclatante beauté attirait le plus les regards, était Mme de Saint-Cerest, veuve à vingt ans du vieux duc de ce nom, une belle brune avec un port de reine et qui montrait, en riant, les plus jolies dents du monde. Un colloque des mieux soutenus paraissait engagé entre elle et ses compagnes qui, comme elle, étaient, pour la plupart, attachées au service de Mme la duchesse de Bourgogne. Quel pouvait être l'objet de ce colloque?

A un mouvement que fit la jeune duchesse de Saint-Cerest, on vit surgir à ses côtés une nouvelle tête non moins charmante, qu'on n'avait pas encore

remarquée, une tête rosée avec deux grands yeux bleus remplis d'une indéfinissable expression de fierté et de malice, et merveilleusement encadrée par les boucles gracieuses d'une ondoyante chevelure blonde. A un certain air de famille qu'on put remarquer alors entre cette nouvelle physionomie et celle de la jeune duchesse, à je ne sais quoi de tendre dans le rapide regard qu'elles échangèrent ensemble, on put croire un instant que c'étaient les deux sœurs. Il n'en était rien pourtant, et si quelque courtisan eut cette idée, il fut bien vite détrompé par l'arrivée d'un page qui, accourant tout effaré, s'arrêta devant le groupe de jeunes femmes et s'écria à haute voix :

— Venez donc vite, monsieur le marquis de Boufflers! Que faites-vous là? Voilà le roi qui va paraître, et M. le maréchal votre père vous cherche de tous les côtés, pour vous présenter à lui.

En même temps, le groupe, s'étant ouvert donna passage à un gentilhomme d'environ quinze ans, vêtu avec une rare élégance et qui avait bien de la peine à dissimuler, sous des airs de mousquetaire, toutes les graces féminines dont la nature semblait s'être plu à le doter. Avant de suivre le page, il s'inclina galamment, saisit la main de la duchesse de Saint-Cerest qu'il porta à ses lèvres, et après y avoir déposé un bruyant baiser, il s'échappa en lui jetant pour adieu ces mots :

— Au revoir, ma belle cousine, vous vous êtes bien amusée à mes dépens ce soir; mais, sur mon honneur, je saurai vous prouver, avant peu, que je suis un homme maintenant.

Quelques rires accueillirent ces paroles, et un gentilhomme d'environ trente-cinq ans, grand, bien fait, aux manières tant soit peu dédaigneuses, et qui s'était constamment tenu depuis le commencement de la soirée à peu de distance du groupe des jeunes femmes, s'écria assez haut pour être entendu dans une partie du grand salon :

— Tête-bleu! voilà un plaisant petit masque qui tranche déjà du bel air et de la galanterie! Il faut le renvoyer à son gouverneur, qui lui fera donner le fouet.

Le jeune Boufflers allait passer le seuil du grand salon et entrer dans la galerie; mais, en entendant retentir ces cruelles paroles, qui furent suivies de nouveaux rires dans la foule des courtisans, il s'arrêta tout court, fit volte-face, et posant résolument son feutre empanaché sur sa tête, il lança aux rieurs un regard de défi; déjà même il portait la main sur la garde de son inoffensive épée de bal, lorsque la voix solennelle de l'huissier, qui retentit à cet instant, annonça l'entrée du roi. A cet avertissement redoutable, tout le monde devint muet comme par enchantement, même les belles dames de la compagnie de Mme de Saint-Cerest, et, en moins de quelques secondes, une double haie de fronts inclinés s'était formée sur les quatre côtés du salon. Le jeune Boufflers, qui, dans le transport de sa colère, n'avait donné nulle attention à ce qui venait de se passer, était demeuré seul au milieu d'un vaste espace vide, le chapeau sur la tête et gardant toujours son attitude de menace, pendant que chacun lui faisait signe de se découvrir.

Le roi s'en aperçut, et fronça le sourcil. C'était le signe précurseur d'un orage. Aussi, dans ce moment, on eût entendu une mouche voler dans le grand salon de Versailles. Sa majesté marcha droit vers l'enfant, et d'une voix sévère s'écria :

— Qu'est-ce ? Qui êtes-vous? Que faites-vous là? Chapeau bas, monsieur, chapeau bas !

L'enfant, qui se trouvait pour la première fois en présence de ce monarque devant lequel les plus grands seigneurs du royaume et ses proches eux-mêmes osaient à peine élever la voix, ne put d'abord maîtriser son trouble; il rougit jusqu'au blanc des yeux, et s'empressa de déférer à l'injonction royale; puis, tremblant et interdit, il balbutia quelques mots inarticulés, cherchant de tous côtés un appui; mais nul des courtisans ne paraissait disposé à s'offrir en holocauste à la terrible colère de Louis XIV, en déclarant que le coupable était de sa connaissance; et il est hors de doute que, s'il eût été donné alors à chacun des assistans d'exprimer sa pensée sur cet incident, tous se seraient écriés d'une voix unanime : Voilà un jeune gentilhomme qui ne fera jamais son chemin, tant que le roi vivra.

Les choses en étaient là, lorsque le maréchal de Boufflers, qui avait vainement attendu son fils dans la galerie, et qui venait d'apprendre ce qui se passait, se fit jour à travers la foule, et s'approchant du roi :

— Sire, dit-il, veuillez excuser cet enfant... c'est mon fils... Il est encore au collége chez les révérends pères jésuites, et n'a pu apprendre les usages de la cour. Ah ! sire, je suis au désespoir, moi qui, confiant dans les bontés de votre majesté, voulais vous présenter mon fils aujourd'hui même. Pardon, sire, pardon pour lui.

— Ah ! c'est là votre fils, reprit le roi un peu adouci; allons, monsieur le maréchal, je prierai le père Tellier de gronder, en mon nom, les révérends qui n'apprennent point l'étiquette à leurs écoliers.

Puis, contemplant fixement le jeune Boufflers, il ajouta :

— Savez-vous, monsieur le maréchal, que votre fils a quelque chose dans les traits qui me rappelle M. de Lauzun? Il me semble le voir encore chez Mme de Soissons, où il me fut présenté pour la première fois, il y a quelque cinquante ans de cela.

— Ah ! sire, s'écria le jeune Boufflers avec une grande vivacité, je veux du moins ressembler à M. de Lauzun dans son dévouement pour la personne de votre majesté.

Le roi, qui déjà avait déposé toute sa colère, parut charmé de cette repartie.

— Déjà flatteur ! dit-il en souriant et en frappant légèrement l'enfant sur la joue; allons, je vois que les révérends pères jésuites n'ont pas négligé son éducation, autant que je le croyais. Mon enfant, ajouta-t-il ensuite avec bonté, vous avez assez de beaux exemples dans votre famille, pour ne pas être obligé d'en emprunter aux autres, et je suis sûr que vous les suivrez. Pour ma part,

je prie Dieu de donner à M. le maréchal ainsi qu'à moi assez d'années, pour être tous les deux témoins de vos premiers pas dans la carrière. Il est facile de voir que le sang de Grammont coule dans vos veines, car vous êtes beau...

Ici plusieurs regards se tournèrent sur la jolie duchesse de Saint-Cerest, qui était aussi une Grammont, et qui rougit beaucoup.

— Mais ce n'est pas tout, reprit le roi, il faut être aussi fidèle et brave. Me promettez-vous d'être l'un et l'autre?

— Sire, articula l'enfant d'une voix ferme, je me nomme Boufflers.

Cette noble réponse produisit une vive impression parmi tous les assistans: le vieux maréchal baissa les yeux, mais il était aisé de voir combien dans cet instant il était fier de son fils. De grosses larmes roulaient le long de ses joues martiales. Il y eut un silence; le roi semblait réfléchir; tout à coup il éleva la voix :

— Messieurs, dit-il, il y a trois ans, M. le maréchal de Boufflers a défendu Lille pendant quatre mois contre le prince Eugène; il y a deux ans, il a sauvé l'armée à Malplaquet. Pour tout cela, je l'ai fait duc et pair de France et gouverneur-général de la province de Flandre. Aujourd'hui, le temps du repos est venu pour lui comme pour moi, car le service des armées ne convient plus guère à notre âge. Je sais qu'il en est plus d'un parmi vous digne de remplacer M. le maréchal, mais je crois qu'il y a des noms qui portent bonheur : moi j'ai foi dans le nom de Boufflers. C'est pourquoi je nomme gouverneur-général de Flandre, et gouverneur particulier de Lille, en survivance de M. le maréchal de Boufflers, M. le marquis de Boufflers, son fils.

A ces mots, il y eut dans toute l'assemblée un long frémissement de surprise. Une telle faveur était sans exemple depuis les commencemens du règne, tant le roi s'était attaché avec soin à rester fidèle à l'engagement qu'il avait pris de ne plus accorder de survivances. Les courtisans demeuraient ébahis, et comme le vieux maréchal de Boufflers, hors d'état lui-même de prononcer une parole, après une marque de bienveillance aussi inouie, s'inclinait, le roi, lui tendant affectueusement la main, s'empressa d'ajouter :

— Oh! ne me remerciez pas, monsieur le maréchal, car c'est un service que je me rends à moi-même. J'étais bien sûr, en faisant choix de cet enfant, que vous ne voudriez pas quitter votre gouvernement, avant qu'il soit en état de vous y remplacer.

Ayant ainsi parlé, le roi baisa au front le jeune Boufflers, et continua sa marche en s'entretenant tout bas avec le vieux maréchal, qui, depuis le célèbre camp de Compiègne de 1697, où il avait eu l'insigne honneur de se ruiner pour mieux recevoir la famille royale, n'avait jamais paru en si haute faveur à la cour. On juge si son fils fut, dès ce moment, l'objet des prévenances de tous les courtisans réunis dans le grand salon de Versailles; les hommes le regardaient avec admiration, les femmes chuchotaient entre elles et n'avaient de sourires que pour lui : ce n'était plus un enfant appelé à subir, le lendemain même, les remontrances de quelque pédagogue de la compagnie

de Jésus ; c'était un jeune gentilhomme de haute espérance, et il avait acquis en quelques secondes la taille des héros d'Homère ; car il avait été baisé au front par Louis XIV !....

Il faut tout dire. Le petit masque, comme l'avait impertinemment appelé je ne sais quel gentilhomme, n'avait pu, sans éprouver un grand accès d'orgueil, recevoir un témoignage si éclatant de la bienveillance royale, dans un moment où l'on venait de rire si bien à ses dépens ; et ses narines gonflées, et l'expression à la fois rayonnante et dédaigneuse de ses grands yeux bleus, et le redressement soudain de tout son buste, parlaient assez éloquemment dans cette circonstance.

Dès que le roi fut sorti du grand salon, le jeune Boufflers jeta un rapide coup d'œil sur l'assistance, puis on le vit se porter lestement à la rencontre d'un beau seigneur de riche taille, auquel il toucha le bas de la manche : c'était tout ce qu'il avait pu faire en se haussant sur la pointe des pieds.

— Monsieur le duc de Coigny, s'écria-t-il, j'aurais deux mots à vous dire.

— Que puis-je pour votre service, monsieur le marquis de Boufflers? répondit le duc avec un grand sang-froid, et en affectant d'appuyer sur chacune des syllabes qu'il prononça.

— Beaucoup, monsieur le duc, reprit l'enfant. Veuillez seulement me suivre là-bas à l'écart, dans cette embrasure de fenêtre.

— Très volontiers.

— Monsieur le duc, pensez-vous qu'un gouverneur-général de province soit à la taille d'un mestre-de-camp?

— Quelle question ! repartit le duc avec le même sang-froid ; le premier est bien au-dessus de l'autre.

— Il suffit. Rien ne s'oppose donc à ce que vous me fassiez l'honneur de vous couper la gorge avec moi, demain matin.

— Oh ! s'écria le duc avec la plus insultante impassibilité, je sais trop ce que je vous dois, monsieur le marquis de Boufflers ; vous êtes mon supérieur.

— Et s'il me plaît à moi de l'oublier? dit vivement l'enfant.

— Permettez ; il faudrait pour cela quelque motif d'une haute gravité....

— Rassurez-vous donc ; j'en ai plus d'un.

— Et lesquels, bon dieu? reprit avec une apparente bonhomie le beau duc de Coigny, qui ne cherchait évidemment qu'à s'amuser de l'état d'irritation toujours croissant de son jeune adversaire.

— Vous avez tout à l'heure prononcé sur mon compte des paroles insultantes....

— Et.... après?...

— Après?.... monsieur ! après.... Vous aimez ma cousine, Mme de Saint-Cerest.

— Est-ce tout?

— Palsambleu ! monsieur le duc, je crois que vous cherchez encore à me railler.... Prenez-y garde !

— Que le ciel m'en préserve !

— A demain donc ; j'irai vous prendre à votre hôtel, à la pointe du jour.

— Oh ! pardonnez-moi ; je suis fort paresseux, je n'ai pas l'habitude, moi, de me lever à la cloche.... vous comprenez.... et, si cela vous était indifférent, nous remettrions la partie vers dix ou onze heures, je suppose, ou même après le dîner.

Toutes ces paroles étaient autant de coups de poignard pour le jeune Boufflers, qui savait qu'il fallait être rentré le lendemain matin à huit heures au collége des jésuites et dont l'amour-propre eût trop souffert de rendre compte d'un pareil obstacle à son orgueilleux adversaire ; il suait sang et eau pour trouver un prétexte suffisant, afin de forcer Coigny à avancer l'heure du duel ; et s'il avait pensé qu'un soufflet pût lui rendre ce service, il y a tout à parier qu'il serait au besoin monté sur un pliant, pour atteindre la joue du beau mestre-de-camp. Ce dernier, sans pitié pour son embarras, vint encore le compliquer en lui disant :

— Ah ça ! vous n'oublierez pas d'amener vos seconds.

— Mes seconds ! balbutia l'enfant.

Et le dilemne le plus désespérant vint traverser son esprit : où trouver des seconds ?... Des camarades de classe ? Fi donc ! c'est pour le coup qu'il deviendrait la fable de toute la cour. Des amis du maréchal de Boufflers ? Mais n'était-il pas à craindre que le premier soin de ces officieux amis ne fût d'aller prévenir son père ? C'était à en perdre la raison. Tout à coup une idée lui vint, une idée dont il fut fier comme du plus beau thème qu'il eût fait pendant tout le cours de ses classes.

— Monsieur, dit-il avec dignité, vos témoins seront les miens, et je serai à dix heures précises à votre hôtel ; puis il murmura tout bas entre ses dents : Oh ! je trouverai bien le moyen de ne pas rentrer demain matin au collége.

M. de Coigny s'inclina le plus cérémonieusement du monde, puis il s'écria avec un imperceptible sourire :

— A la bonne heure ! A demain donc, monsieur le marquis de Boufflers !

A cet instant, passait non loin de là la belle et rieuse duchesse de Saint-Cerest qui, apercevant son jeune cousin avec M. de Coigny, s'arrêta devant eux en disant :

— Le roi vient de rentrer dans ses particuliers. Qui m'offre la main pour regagner mon carrosse ?

Les deux rivaux se précipitèrent à la fois ; mais la victoire resta à Coigny, le pauvre Boufflers s'étant, à raison de sa petite taille, trouvé arrêté dans les grandes manches d'un seigneur d'une remarquable obésité qui vint à passer en même temps de ce côté. Ce seigneur était M. le maréchal de Boufflers. Il se baissa, et ayant reconnu son fils, le prit par la main :

— Venez donc, Henri, lui dit-il assez haut pour ajouter à la mortification de l'enfant ; songez que nous retournons à Paris et qu'il faut vous lever de grand matin pour rentrer à votre collége.

II.

Il était environ onze heures de la matinée. Mme la duchesse de Saint-Cerest, qui venait de sortir de son lit, était à sa toilette, lorsqu'on vint la prévenir que son jeune cousin, M. le marquis de Boufflers, demandait à la voir. La duchesse donna l'ordre de l'introduire. Boufflers entra, il paraissait fort troublé et suait à grosses gouttes.

— Qu'est-ce donc? lui dit-elle; que se passe-t-il?

— Faites retirer vos femmes, s'écria l'enfant presque hors d'haleine, j'ai à vous parler en particulier.

La duchesse sourit et fit signe à ses femmes de sortir de la chambre. Dès que la porte se fut refermée, Boufflers lui dit avec vivacité :

— Sauvez-moi, ma cousine, sauvez-moi.

— Et de quel danger, bon Dieu? reprit la duchesse en faisant asseoir son cousin auprès d'elle sur un sofa, pendant qu'elle lui prenait les deux mains entre les siennes avec une amicale familiarité. Voyons, Henri, contez-moi cela. Aussi bien je ne puis concevoir quel motif vous amène ici, seul, sans votre gouverneur, à une pareille heure de la matinée. Je vous croyais rentré depuis long-temps au collége.

— Il est bien question de collége pour moi, ce matin! Sachez d'abord que M. de Coigny est le plus déloyal gentilhomme qui se puisse rencontrer.

— En vérité?.. qu'a-t-il donc fait?

— Ce qu'il a fait, le traître! apprenez que je devais me couper la gorge avec lui, ce matin à dix heures; c'était chose convenue entre nous : j'avais rendez-vous à son hôtel. Eh bien! croiriez-vous, ma cousine, qu'il a osé manquer à ce rendez-vous?

— Est-il bien possible?

— C'est une infamie, n'est-ce pas? et vous êtes révoltée comme moi d'un si odieux procédé. Aussi, je crierai partout que M. de Coigny est un lâche, et j'irai l'inscrire moi-même sur la porte de son hôtel, afin que tout le monde le sache dans la ville, et je signerai mon nom, afin qu'il soit obligé de me faire raison.

— Et ce sera bien fait, répondit la duchesse en s'efforçant de retenir son sérieux. Vous lui en voulez donc bien, à ce pauvre duc?

— A la mort.

— Mais de quel crime est-il coupable envers vous?

— Comment! n'a-t-il pas l'audace de vous aimer?

— Il vous l'a dit?

— Oh! non, mais je l'ai deviné et je vous l'apprends.

— Eh bien! Henri, je ne vois, dans tout cela, aucune raison pour tuer M. de Coigny, et surtout pour arriver ici comme si vous aviez à vos trousses tous les apothicaires du ballet de Pourceaugnac.

— C'est que vous ne savez pas que, pour aller me battre avec ce méchant

duc, j'ai été obligé de me sauver de l'hôtel de mon père, pendant que mon gouverneur était encore endormi, et qu'à cette heure on me cherche de tous les côtés.

— Oh! ceci devient sérieux.

— En sortant de l'hôtel de Coigny, où j'avais vainement attendu, pendant une demi-heure, qu'il plût au duc de revenir, devinez quelle est la première personne que je rencontre... mon gouverneur!

— Vous a-t-il vu?

— Ma foi, je l'ignore, car je n'ai eu que le temps de prendre mes jambes à mon cou, et comme je les ai meilleures que lui, je le défie bien de me rattraper.

— Tête folle! mais que diront les révérends pères jésuites, en ne vous voyant pas rentrer?

— Ma foi, tout ce qu'ils voudront; au fait, je ne suis plus un enfant, maintenant; je suis un homme, et un des premiers dignitaires du royaume, encore! j'aurai quinze ans le mois prochain... Ah çà, ma belle cousine, je compte sur vous pour me donner asile, et pour me bien cacher.

— Je le voudrais de grand cœur, Henri, mais ne craignez-vous point de me compromettre? Songez donc à votre âge... Un gouverneur de province... Le soin de ma réputation...

— Vous croyez,... balbutia l'enfant le plus naïvement du monde, et il devint tout pensif.

Cette fois, la belle duchesse de Saint-Cerest, en voyant le front de son jeune cousin s'obscurcir graduellement, sous l'influence des appréhensions qu'elle venait de lui exprimer, n'eut pas la force de soutenir davantage le rôle qu'elle avait entrepris et elle fut prise d'un fou rire. Boufflers demeura tout interdit, ne sachant trop s'il devait se fâcher de cet accès de gaieté. Cependant, comme la jeune duchesse se livrait avec d'autant plus d'abandon à son hilarité, qu'elle avait eu plus de peine à se contenir jusque là, il sentit se soulever dans son cœur tout ce qu'il avait de dépit et de fierté, et se levant brusquement du sofa, il s'en alla, en frappant du pied, à l'autre bout de la chambre. Là, il prit position dans l'embrasure d'une croisée, déterminé à ne point bouger de ce poste, et surtout à ne plus regarder sa jolie et impertinente cousine. Témoin de son chagrin, celle-ci en eut pitié, et après l'avoir inutilement rappelé de sa voix la plus tendre, elle se leva, et s'étant approchée de lui, en marchant sur la pointe du pied, elle s'empara vivement d'une main qu'on cherchait à dégager de la sienne.

— Mon pauvre Henri, dit-elle, vous m'en voulez donc beaucoup?

Dans le premier moment, Boufflers ne répondit pas, car il était fort ému, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux, larmes de dépit et d'amour, peut-être, et qu'à ce double titre il craignait de faire voir à sa belle cousine; mais bientôt, maîtrisé par cette main charmante qui l'attirait doucement, il se retourna plein de confusion, et souriant à travers ses pleurs, il articula timidement ces mots :

— Oh! non, je ne vous en veux pas.

— Mauvaise tête! dit Mme de Saint-Cerest, en le frappant légèrement sur la joue, et le baisant en même temps au front.

Les fenêtres de la chambre, qui donnaient sur le jardin, étaient entr'ouvertes; c'était une délicieuse matinée d'avril; un vague parfum de printemps pénétrait avec le chant des oiseaux et avec les premières senteurs des lilas. Soit qu'il y eût dans cette atmosphère embaumée je ne sais quelle mystérieuse influence, merveilleusement propre, avec les baisers des belles dames, à exalter le cerveau; soit que Boufflers eût résolu ce jour-là de mener de front la guerre et la galanterie, persuadé sans doute qu'il ne lui manquait plus qu'une intrigue amoureuse, pour être désormais un gentilhomme accompli, il se précipita aux genoux de la jeune duchesse, et du ton le plus pathétique, il avait déjà commencé une déclaration d'amour, dans toutes les règles, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et un homme d'un âge mûr, en costume d'abbé, pâle, les traits en désordre, la perruque mal peignée, se précipita dans la chambre, en s'écriant :

— Enfin, je le tiens; cette fois! monsieur le marquis, vous ne m'échapperez pas.

Cet homme était tout simplement le gouverneur du jeune Boufflers, qui, depuis le matin, avait parcouru tous les quartiers de Paris à la recherche de son élève. Dès qu'il l'eut aperçu, craignant sans doute qu'il ne lui échappât de nouveau, il s'empressa de le saisir par le bras et se mit en devoir de l'emmener hors de la chambre.

— Allons, monsieur le marquis, lui disait-il d'un ton moitié suppliant, moitié impératif, le carrosse est en-bas qui nous attend pour nous ramener chez les révérends pères. Venez vite, si vous ne voulez manquer le cours de grec qui commence à une heure très précise, vous le savez. O mon dieu! que vont dire les révérends pères en nous voyant rentrer si tard? Madame la duchesse, veuillez vous joindre à moi, je vous en supplie, pour que M. le marquis arrive encore assez à temps pour le cours de grec.

Malheureusement pour le pauvre abbé, la belle auxiliaire dont il réclamait l'assistance avait en ce moment trop de peine à comprimer la violente envie de rire que ce nouvel incident venait de lui inspirer, pour se hasarder à desserrer les dents, si bien que, jugeant le cas désespéré, en raison de la force d'inertie que son élève opposait de son côté à tous ses efforts, il se résolut à appeler un grand et vigoureux laquais qu'il avait fait monter avec lui, par mesure de précaution.

— Holà! dit-il, saisissez-vous de la personne de M. le marquis avec tous les égards qui lui sont dus et emportez-le dans le carrosse.

Quand le pauvre Boufflers vit que les choses en étaient venues là, il commença à prendre l'alarme.

— Mon cher abbé, s'écria-t-il, je vous en supplie, accordez-moi encore une heure et je ferai ensuite tout ce que vous voudrez, je vous le promets. Allons vous êtes si bon pour moi, vous ne sauriez me refuser cela.

L'abbé se boucha impitoyablement les oreilles, et Henri, qui voyait s'envoler à la fois tous ses rêves de guerre et d'amour, commença à frapper du pied, en s'arrachant les cheveux; puis se ravisant :

— Eh bien! dit-il, puisque vous êtes inexorable, laissez-moi du moins le temps d'écrire un billet, que ma cousine aura la bonté d'envoyer tout à l'heure par son coureur. Cela ne sera pas long. N'est-ce pas, ma belle cousine? je vais écrire au duc que ce sera pour ma première sortie, sans faute... Oh! quelle humiliation! vous êtes un méchant homme, monsieur l'abbé.

Mais l'abbé venait de contempler avec effroi l'horloge dont l'aiguille marquait en ce moment midi et demi, et il avait fait un signe au grand laquais. Quelques secondes après ce signe funeste, l'infortuné Boufflers emporté comme une plume dans les bras de cet homme, se trouvait, presque sans s'être aperçu de cette révolution, soigneusement installé au fond d'un carrosse, aux côtés de son gouverneur, et il entendait un valet de pied dire tranquillement au cocher : « Maintenant aux jésuites! »

Les chevaux partirent au grand trot. Au moment où, après avoir traversé la cour de l'hôtel, ils allaient en franchir le seuil, un autre carrosse, venant du dehors, déboucha avec rapidité dans la cour, en sorte que les deux attelages se croisèrent. L'abbé, qui avait eu le temps de jeter sur le nouvel arrivant un rapide regard à travers la portière, croyant faire diversion à la douleur de son élève, s'écria :

— Eh! mais, c'est M. le duc de Coigny.

Boufflers fit un bond terrible et se serait sans doute élancé hors du carosse, si son gouverneur ne l'avait retenu.

Environ une demi-heure après, le carrosse s'arrêta devant le collége des jésuites; lorsque le jeune Boufflers en fut descendu et qu'il eut passé cette redoutable porte sur le seuil de laquelle il déposait, en entrant, tous les priviléges du rang et de la fortune, toutes ses illusions et en quelque sorte toutes ses espérances, pour redevenir l'égal de trois cents écoliers pris dans tous les rangs de la société, il se sentit prêt à défaillir; car l'horloge du collége venait de sonner une heure et demie, et une voix cruelle avait murmuré en même temps à son oreille ces paroles terribles :

— Monsieur de Boufflers, vous êtes en retard de plus de cinq heures, et M. le prieur vous demande.

A cet avertissement solennel, l'enfant oublia son ressentiment contre son gouverneur, il oublia même un instant M. de Coigny et sa belle cousine, et promena avec inquiétude ses regards autour de lui, pour implorer l'assistance de l'abbé; mais, soit que s'étant trouvé en faute dans sa surveillance, le digne homme redoutât également une réprimande de la part des révérends pères, soit plutôt qu'il reculât devant l'obligation de s'associer à quelque mensonge de son élève, il s'était prudemment esquivé. Ainsi, le jeune Boufflers se voyait réduit à affronter l'orage seul et sans secours.

Il eut un moment de perplexité; mais enfin retrempant son courage dans ses souvenirs de la veille, il pensa que la faveur de Louis XIV était comme

le laurier qui écarte la foudre, et ce fut avec une contenance presque assurée qu'il se présenta devant le prieur. Celui-ci, qui était occupé à écrire avec plusieurs autres religieux assis ainsi que lui autour d'une table, ne parut pas d'abord donner la moindre attention à l'entrée du nouveau venu; ce qui fut un grand sujet de mortification pour Boufflers. Quelques minutes se passèrent ainsi; à la fin, sans lever les yeux sur le délinquant, le prieur s'écria :

— Ah! c'est monsieur de Boufflers, je crois. Monsieur de Boufflers m'apprendra sans doute pour quel motif il n'est point rentré, ce matin, à la même heure que tous ses camarades.

Henri, qui s'était attendu à une explosion de reproches, se trouva fort embarrassé pour répondre à une question faite avec la plus grande tranquillité et d'une manière si précise. A tout homme qui l'aurait interrogé, il eût répondu fièrement qu'il n'avait pas à rendre compte de ses actions, ou bien même qu'il avait un duel avec un mestre-de-camp; que d'ailleurs il avait passé la matinée dans la compagnie d'une belle dame, et enfin qu'il était gouverneur-général de la province de Flandre; qu'à ce titre, il ne reconnaissait d'autres camarades que les maréchaux de France ou tout au moins les lieutenans-généraux, lesquels rentraient vulgairement à leur hôtel, quand bon leur semblait. Mais comment aller raconter tout cela à un religieux pour qui le duel et la conversation des jeunes femmes n'étaient rien moins que péchés mortels et qui avait la déplorable habitude d'infliger bien des pensums à monseigneur le gouverneur-général? Préoccupé de toutes ces pensées, Boufflers ne put que balbutier quelques monosyllabes dépourvus de sens.

— Je n'entends pas, reprit le prieur avec beaucoup de sang-froid. Faut-il répéter ma question?

Cette fois, Boufflers eut honte de la situation où il se trouvait, et il répondit assez résolument :

— Mon père, je reconnais que je suis en faute; mais comme je ne saurais répondre à la question que vous m'adressez qu'en faisant un mensonge, je vous prie de m'excuser, si je préfère garder le silence.

Ce n'était point là une réponse d'écolier, c'était une réponse de gentilhomme, et Boufflers fut tout émerveillé de l'avoir trouvée. Le prieur leva les yeux sur lui avec une expression singulière; puis il agita une sonnette qu'il avait auprès de lui sur la table. Un frère lai parut à la porte de la salle.

— Est-ce là votre dernier mot? dit-il à Henri.

L'enfant baissa la tête en signe d'affirmation.

— Faites bien vos réflexions, ajouta le prieur; vous avez cinq minutes pour vous décider.

En même temps, le prieur désigna du doigt à Henri une grande horloge de Boule placée au centre de la salle, et se remit ensuite à écrire. Les religieux qui l'entouraient étaient demeurés impassibles depuis l'arrivée du jeune Boufflers, sans paraître même entendre un seul mot de ce qui se passait. Ce silence prolongé, cet appareil presque solennel, ces religieux à tête chauve et chenue accroupis autour de cette table, tous muets, tous immobiles comme

des statues, tout cela finit par inspirer à Henri je ne sais quel vague sentiment de frayeur. Il regardait machinalement marcher l'aiguille sur le cadran de l'horloge, en se demandant ce qui pouvait arriver après ces cinq minutes écoulées, et il se perdait à ce sujet en toutes sortes de conjectures, lorsqu'une voix sonore, celle du prieur qui s'adressait au frère lai, vint tout à coup y mettre un terme en s'écriant ;

— Les cinq minutes sont écoulées; faites monter le père Arsène!

Le père Arsène exerçait au collége des jésuites les terribles fonctions de père fouetteur. A ce nom redouté, vous eussiez vu les blonds cheveux du jeune Boufflers se dresser sur sa tête, ses joues pâlir, ses joues que tout à l'heure colorait un si vif incarnat, et tout son corps trembler.

— Mes pères, s'écria-t-il avec une émotion difficile à décrire, ce n'est pas pour moi que vous demandez le père Arsène, n'est-ce pas?... Je ne suis plus un enfant, vous le savez, j'ai quinze ans..... Un tel châtiment n'est plus de mon âge; infligez-moi telle punition que vous voudrez, je la supporterai sans murmurer. Mais par pitié, mes pères, épargnez-moi celle-là!

A peine il avait prononcé ces paroles, que déjà apparaissait sur le seuil un homme au regard dur, aux formes athlétiques, et tenant en main l'instrument ordinaire du supplice. C'était le père Arsène. Boufflers poussa un grand cri et se cacha le visage dans ses deux mains; puis, rappelé par l'imminence du danger à la nécessité de le conjurer,

— Grace! grace! dit-il, mes pères; eh bien! puisque M. le prieur le veut ainsi, je confesserai tout.... mais faites éloigner cet homme!

— Il est trop tard, répondit le prieur d'une voix sourde.

— Trop tard! oh! non, monsieur le prieur, si vous le voulez bien; écoutez-moi seulement quelques instans; je vous en supplie. C'est que vous ne savez pas ce qui m'est arrivé depuis hier : vous ne savez pas que je suis maintenant gouverneur-général de la province de Flandre, que je suis gouverneur particulier de Lille; vous voyez bien que je ne puis recevoir le fouet. Ce serait déshonorer ces titres glorieux que je porte, ce serait offenser le roi. Je vous demande grace, mais je vous demande aussi justice, monsieur le prieur. Vous comprenez tout cela, n'est-ce pas?.. Mon Dieu, mon Dieu, vous ne me répondez pas.... Mes pères, mes bons pères, aidez-moi donc à fléchir M. le prieur!

En parlant ainsi, l'enfant, en proie à la plus vive agitation, parcourait la salle à grands pas, adjurant par leur nom chacun des révérends avec un accent et un regard à fendre le cœur le plus endurci. Il priait, il pleurait, il menaçait; enfin, suffoqué par ses sanglots et abjurant en ce moment suprême tous ses rêves d'orgueil, il vint tomber sans haleine et sans voix aux genoux de son juge. Quelque habitués que pussent être les jésuites à de pareils spectacles, un désespoir à la fois si profond et si naïf les avait émus, et on dit que le père Arsène lui-même laissa tomber l'instrument du supplice; mais, sur un signe de l'inexorable prieur, il le ramassa vivement, et en même temps ses mains cruelles saisirent la victime. Par un dernier effort, l'infortuné essaya de se dégager; ce fut en vain : déjà sifflaient les redoutables lanières....

Pendant que le père Arsène s'acquittait de son rigoureux office, on entendit à plusieurs reprises une voix faible s'écrier comme du fond d'une tombe : « Je suis gouverneur-général de la province de Flandre, je suis gouverneur particulier de Lille. » Pauvre enfant! ce cri n'était-il pas comme un écho affaibli de cette parole sublime dont l'antiquité nous a légué le souvenir, et l'enfant ne rappelait-il pas l'homme libre qui, condamné jadis par le proconsul à la mort des esclaves, s'écriait en expirant sous les verges du licteur : « Je suis citoyen romain. »

Au moment où le bras lassé de l'exécuteur s'arrêta, un léger coup retentit à la porte.

— Qu'est-ce? que veut-on? dit le prieur.

— Est-ce fini? répondit une voix du dehors.

— Oui; vous pouvez entrer.

La porte s'étant ouverte, un frère lai parut, et, s'approchant avec précaution du prieur, lui dit à mi-voix.

— Il y a au parloir deux personnes qui demandent à voir M. de Boufflers.

— Vous ont-elles dit leur nom?

— C'est M. le duc de Coigny et Mme la duchesse de Saint-Cerest.

Si bas que ces deux noms eussent été prononcés, ils n'échappèrent point à l'oreille du jeune Boufflers, qui tomba évanoui. Hélas! ces deux noms qui avaient retenti dans son ame comme un double éclat de rire, venaient de porter le coup de la mort à son orgueil et à son amour, et son ame s'était brisée.

Le surlendemain de cette catastrophe, un carrosse aux armes de France entra dans la cour de l'hôtel de Boufflers : un gentilhomme en descendit et demanda à parler au maréchal de la part du roi. Introduit devant le vieux capitaine, ce gentilhomme lui dit :

— Monsieur le maréchal, le roi a appris la maladie de votre fils et la cause qui l'avait déterminée. Sa majesté a décidé qu'une remontrance sévère serait adressée aux révérends pères jésuites et m'a chargé, en vous exprimant tout l'intérêt qu'elle porte à votre fils, de venir vous en demander des nouvelles.

Pour toute réponse, le maréchal se mit à pleurer et, prenant le gentilhomme par la main, il l'introduisit dans une chambre voisine où un seigneur de la cour et une belle jeune femme se tenaient tristement assis au chevet du lit d'un mort. Le seigneur était M. de Coigny, la jeune femme était Mme la duchesse de Saint-Cerest; le mort... est-il besoin de le nommer?..

— Monsieur, balbutia le malheureux père, veuillez offrir au roi mes remerciemens et lui dire qu'il peut disposer maintenant des deux charges de gouverneur-général de la province de Flandre et de gouverneur particulier de la ville de Lille. Celui qui devait les occuper après moi n'existe plus, et moi, monsieur, je ne tarderai pas à le rejoindre.

Au mois d'août suivant, pendant que la cour était à Fontainebleau, il s'y passa deux évènemens assez notables, un mariage et une mort. Le mariage fut celui du beau duc de Coigny avec la jolie Mme de Saint-Cerest; la mort fut celle du maréchal duc de Boufflers. ALEXANDRE DE LAVERGNE.

BULLETIN.

Le combat dont nous avions annoncé les préparatifs, il y a huit jours, a eu lieu, et les doctrinaires y ont montré tout l'acharnement qu'on devait prévoir. C'est la seconde fois dans cette session que l'existence du cabinet se trouve débattue dans une discussion. Deux fois déjà, depuis un mois, le ministère du 15 avril a demandé à la chambre son approbation et sa confiance, en offrant de se retirer, s'il ne les obtenait pas; et deux fois la chambre a déclaré, par ses votes, qu'elle entend soutenir ce ministère. Est-ce là un cabinet qui manque d'appui et qui ne remplit pas les conditions du gouvernement représentatif? Dira-t-on toujours, à chaque vote approbatif de la chambre, que le ministère n'a pas la majorité? Nous lui voyons bien des adversaires sur les différens bancs de la chambre, les uns du côté de M. Guizot ou de M. Jaubert, les autres du côté de M. Odilon Barrot et de M. Passy; mais ce ne sont que des adversaires isolés en deux minorités, quelques efforts qu'ils aient faits pour s'entendre et pour se réunir. Ce sont plutôt des concurrens au pouvoir que des opposans parlementaires. Voilà justement pourquoi la chambre, qui n'aperçoit là qu'une pensée de renversement, se maintient en majorité pour le ministère.

Lors de la discussion de l'adresse, M. Thiers, fidèle à la pensée qui l'a fait sortir du pouvoir, s'était mis en opposition avec le ministère sur une importante question. Il s'agissait, comme tout le monde s'en souvient, de l'intervention en Espagne. Qu'il y eût espoir ou non de faire triompher cette opinion dans la chambre, c'est ce qui n'importe guère à cette heure. Mais au moins le débat était tout politique; il était digne d'occuper la chambre, bien fait pour appeler à la tribune un ancien ministre, et motiver de sa part un vote contraire au cabinet. On savait au moins ce qui sortirait de cette discussion. Le ministère se déclara franchement pour une opinion différente de celle de M. Thiers, et la chambre jugea en faveur du ministère. Le pouvoir resta à M. Molé et à ses collègues; mais M. Thiers n'avait pas moins le mérite d'avoir exprimé nettement son système politique. Sa disgrace, si c'en est une, fut celle d'un homme d'état.

La discussion de la loi des fonds secrets a offert un caractère tout différent. Ce n'était plus un parti politique qui demandait l'admission d'un autre principe dans les affaires, spécifiant à la fois ce principe et ces affaires. Ce n'était plus un chef de parti, ou quelques membres d'une opposition réelle, demandant l'exécution d'une mesure à laquelle on se refusait, démontrant qu'à cette mesure se rattache tout un ensemble, et combattant de ce point de vue tout le système politique du ministère. La chambre savait, lors de la discussion de l'adresse, ce qu'elle avait à juger, ce qu'elle acceptait et ce qu'elle refusait. De telles discussions ont le mérite de classer tout le monde et d'éclairer tous les esprits. Aussi cette discussion avait-elle été trouvée trop claire. Cette fois, ce qu'on voulait, c'était tout mêler, tout confondre, afin de faire sortir de ce chaos quelque chose sans nom. On eût dit une de ces armées composées d'individus de toutes nations, qui s'en allaient jadis au sac des villes et s'égorgeaient entre eux à l'heure du partage.

Dans la discussion de l'adresse, M. Thiers manifestait l'ambition de constituer un nouveau ministère. L'ambition de M. Guizot et de ses amis a été bien plus modeste dans la discussion des fonds secrets. Leur pensée ne s'était encore arrêtée qu'au renversement de l'administration actuelle. Aussi tous les auxiliaires leur avaient été bons. M. Guizot se trouvait, pour la première fois, dans le même rang que M. Odilon Barrot, son vieil et infatigable adversaire; M. Passy et M. Jaubert marchaient côte à côte; et certes, il n'a pas moins fallu que tout le bon sens et l'habileté de M. Thiers pour échapper au piége que lui tendaient les doctrinaires. Il a assisté en souriant à cette bagarre, et si son esprit a conservé cette clairvoyante faiblesse que Napoléon avait pour les heureux et les habiles, les doctrinaires doivent avoir beaucoup déchu, depuis trois jours, à ses yeux.

Ce qui doit frapper dans cette singulière discussion, c'est l'uniformité du langage de tous ces opposans d'une nature et d'une origine si diverses. Nous ne parlons pas de M. Jaubert, qui a trouvé plus commode de se livrer à de violentes personnalités, dont tous les journaux ont déjà fait justice; mais M. Odilon Barrot, M. Guizot, M. Passy, semblaient avoir lu, ce jour-là, dans le même livre. Malheureusement ce n'était ni dans Plutarque, ni dans Montesquieu, ni même dans les bons ouvrages de M. Guizot.

On a dit, avec raison, que la vérité et la justice n'ont qu'un langage; mais, au moins, ce langage est précis. La pensée se formule en termes clairs, qui vont droit à l'intelligence. Ce n'est point ce qui rendait si conformes les discours des orateurs que nous citons; c'est plutôt le vague qui y régnait. Qu'ont allégué les trois orateurs? Rien qu'un malaise, malaise incertain, qui se fait sentir on ne sait où ni comment, mais que ressentaient certainement ceux qui le signalaient, rien qu'à en juger par leurs paroles et par leur attitude. M. Odilon Barrot voit, à son dire, une absence de passions politiques, de *passion quelconque*, qui le chagrine et l'offusque; il voudrait que le ministère et la chambre se missent *en harmonie avec le mouvement du pays*.

Tel est le résumé et la conclusion du discours, d'ailleurs très éloquent, de M. Odilon Barrot.

M. Guizot aperçoit autour de lui le découragement, et un *affaiblissement moral, en même temps qu'un affaiblissement politique;* nous n'avons pas une impulsion aussi vive, *aussi énergique*, qu'à d'autres époques; un *mal politique* nous travaille. Au total, ce que veut M. Guizot, c'est qu'on impose au gouvernement *la nécessité de s'élever,* ce qui suppose implicitement que le gouvernement s'est abaissé depuis que M. Guizot a quitté le ministère.

Pour M. Passy, selon lui, c'est le ministère qui se sent faible; il veut qu'on prête au pouvoir la force, l'éclat et l'intelligence dont il a besoin, et demande surtout qu'on adopte une politique vigoureuse et décidée, à quoi M. Molé a parfaitement répondu que M. Passy avait été en position de pratiquer la politique décidée qu'il vante, mais qu'il s'était abstenu de le faire.

Faut-il s'étonner que M. Molé ait traité tous ces argumens de fantômes, et se soit borné à donner à la chambre, en termes très nobles et très modérés à la fois, l'alternative de la retraite du ministère ou du vote de la loi? Pouvait-on mieux répondre à de si vagues accusations? Que dire à M. Odilon Barrot, sinon que la chambre est en harmonie avec le mouvement du pays, qu'il ne faut pas confondre avec le mouvement de l'extrême gauche; à M. Guizot, que l'affaiblissement moral et politique du parti doctrinaire se manifeste grandement, il est vrai, par les intrigues auxquelles il se livre, mais que le pays en a déjà fait justice en se séparant de ce parti dans les élections; et à M. Passy, ce que M. Molé lui a répondu en effet, à savoir, qu'on doit pratiquer ses vues politiques quand on est au ministère, et qu'on ne saurait raisonnablement combattre le refus d'ajourner une question pour cause d'inopportunité, quand on a soi-même ajourné ses propres vues (telles que l'abandon d'Alger, par exemple) par de pareils motifs?

C'est pourtant l'élite des partis opposés, en ce moment, au ministère qui occupe la tribune pour se livrer à de telles déclamations! C'était, en vérité, bien la peine de se séparer si long-temps pour se rejoindre dans une discussion si futile! M. Guizot a combattu corps à corps M. Odilon Barrot pendant sept ans; il a défendu pied à pied le terrain que voulait envahir M. Barrot, et les voilà réunis dans une pensée de destruction! Quelle alliance que celle de deux hommes dont l'un ne trouve jamais l'action gouvernementale assez forte, assez *énergique*, qui semble regretter le temps où les émeutes permettaient d'appesantir une main de fer sur les partis, et de qui parlait par avance Jefferson, quand il écrivait de Paris. « Il n'est pas de pays où la manie de trop gouverner ait fait plus de mal qu'en France; » tandis que l'autre a toujours montré une tendance si contraire! Il y a plus de vingt ans que nous vivons sous le gouvernement constitutionnel, et l'éloquence parlementaire la plus admirée, celle qui se croit en droit de dédaigner tous les autres talens de la chambre, en est encore à des formules; elle s'en tient à des définitions insaisissables de la force et de la nature des pouvoirs. Quelles risées excite-

raient au parlement d'Angleterre les beaux discours philosophiques qu'on trouve chez nous si graves! Il est vrai que la vie constitutionnelle date de cent cinquante ans en Angleterre, et qu'elle n'a que vingt ans en France. Mais, enfin, il est temps de sortir des premiers élémens, et ce ne sont pas des hommes de vingt ans qu'on peut tenir encore sous la férule des pédagogues, au régime du catéchisme et de l'alphabet. En vérité, l'éloquence qui régente de la sorte ne vieillit-elle pas un peu, et n'est-ce pas elle qui devrait se mettre au niveau du mouvement des esprits et des affaires?

Heureusement, le bon sens et la sagacité de la chambre ne se paient pas de pareille monnaie. Déjà, dans la discussion des fonds secrets, M. Molé avait dit spirituellement à M. Guizot qu'il ne tenait qu'à lui et à ses amis de faire cesser le malaise dont il se plaignait; que le remède est dans leurs mains, *et non dans un changement de cabinet*. D'où vient le trouble en effet? Qui a été, de porte en porte, ameuter tous les mécontentemens? qui a conçu le plan, avorté, d'une alliance entre les partis les plus opposés? qui a montré l'esprit le plus remuant? qui s'est fait, pendant toute cette semaine, un jeu de la tranquillité publique, si ce n'est le parti doctrinaire? Le *Journal des Débats*, que M. Jaubert a attaqué avec tant de violence pour le punir d'avoir jugé sainement et courageusement toute cette intrigue, le *Journal des Débats* fait sentir aujourd'hui, en si bons termes, d'où vient le mal, que nous ne pouvons faire mieux que de reproduire ses paroles. « Le ministère, dit-il, vient d'avoir la majorité; il l'avait eue non moins imposante dans la grande discussion de l'adresse. Est-ce donc le ministère qui s'est insurgé contre la majorité? Est-ce le ministère qui affecte, avec la chambre, des airs de domination et de supériorité, dont beaucoup de membres se sentent, avec raison, blessés? Est-ce le ministère qui réclame le pouvoir comme un droit? Le ministère ne croit pas qu'il n'y ait dans la chambre que quatre ou cinq personnes dont le suffrage compte. Il ne pense pas, parce que ces quatre ou cinq personnes sont contre lui, qu'il doive immédiatement se retirer; la confiance qu'il sollicite, c'est la confiance de la chambre. Est-ce là ce qui n'est pas parlementaire? Ce qui est parlementaire, est-ce de disposer de la majorité comme si on avait acquis sur elle un droit d'empire absolu? Est-ce de se moquer de ses votes et de n'en tenir compte? Est-ce de déclarer, avec le ton du plus grand mépris, qu'un cabinet auquel elle vient d'accorder sa confiance, est plus faible après le vote qu'il ne l'était avant? Ce qui est parlementaire, en un mot, est-ce de ne considérer la majorité que comme bonne à servir d'instrument aveugle aux passions et à l'ambition de quelques hommes? »

Ainsi parle aujourd'hui un journal qui n'a certes pas d'animosité contre les doctrinaires, qui a toujours montré une prédilection véritable pour le talent de quelques-uns d'entre eux, mais qu'un louable et généreux esprit de justice entraîne, en quelque sorte, malgré lui, à parler avec sévérité d'une conduite blâmable. Le *Journal des Débats* peut être assuré qu'il ne trouvera pas de

grace ni d'oubli, pour ses paroles, dans le parti doctrinaire. C'est du sein de ce parti que lui a été lancé le plus grand coup qui ait été porté contre lui, car il faut rendre cette justice aux doctrinaires, qu'ils n'hésitent pas à frapper leurs ennemis à la tête. Leur coutume est de les détruire *à tout prix*, et en ce temps dont nous parlons, ils traitaient le *Journal des Débats* comme ils traitent aujourd'hui le ministère. On doit rendre aussi justice au *Journal des Débats*, en disant qu'il n'en avait pas gardé rancune, et que c'est depuis la dernière discussion seulement qu'il a jugé à propos de blâmer hautement la conduite du parti.

Cette conduite n'est pas de nature à lui rallier beaucoup de défenseurs. Dans son désir de s'allier au centre gauche, le parti s'était déclaré, par la plume de M. Duvergier de Hauranne, le conservateur des véritables doctrines représentatives. Le parti carliste, dont tous les chefs sont à l'étranger, et qui a si souvent appelé les étrangers dans nos affaires, a pris cette devise : *tout pour la France et par la France*. Le parti doctrinaire prend maintenant pour maxime : *tout pour la chambre et par la chambre*. C'est la chambre qu'il faut gagner en effet. Dans son écrit, M. Duvergier de Hauranne a donc établi que tout doit se décider, en définitive, par la chambre des députés, et qu'en cas de conflit entre les pouvoirs, c'est cette chambre qui doit avoir la prééminence. Mais, comme il avait été prêché des principes un peu différens dans le parti doctrinaire, il fallait bien sacrifier une victime sur l'autel de l'oubli, et c'est M. Henri Fonfrède qui a été choisi pour brebis noire. C'est donc M. Fonfrède que M. Duvergier de Hauranne a réfuté; mais la victime n'est ni patiente ni docile, et une lettre publiée dans les journaux par M. Fonfrède atteste que les doctrinaires ont encore perdu de ce côté un soutien et un ami.

Après avoir frappé le *Journal des Débats* par la main irrévérente de M. Jaubert, le *Journal de Paris* et M. Fonfrède par M. Duvergier de Hauranne, l'humeur du parti doctrinaire s'est portée sur M. Dupin, et c'est M. Piscatory qui s'est chargé de cette exécution.

Au début de la séance d'hier, M. Piscatory a articulé *quatre* griefs contre l'honorable président de la chambre des députés, et s'est rendu ainsi l'organe des accusations élevées le même jour par *le Courrier français*. M. Dupin était accusé : 1° d'avoir mis deux jours d'intervalle entre le renouvellement et l'organisation des bureaux; 2° d'avoir retardé d'une heure l'ouverture de la chambre; 3° d'avoir retiré de l'ordre du jour le projet de loi qui ordonne la création d'un régiment de marine; 4° de ne pas mettre assez d'activité à presser les travaux parlementaires. M. Piscatory avait oublié une cinquième accusation, qui pourrait les résumer toutes : M. Dupin a voté pour le ministère dans la discussion de la loi des fonds secrets.

M. Dupin a répondu, avec modération et simplicité, d'abord que M. Piscatory, membre du bureau, n'aurait pas dû l'attaquer à la tribune; puis, qu'il n'aurait pas dû l'attaquer en son absence, quand une affaire, intéressant la

ville de Paris, l'appelait à la cour de cassation; et, en peu de mots, il a résumé tous les griefs de M. Piscatory et les a réduits à leur valeur. Il était curieux de voir la manière compatissante et presque paternelle dont M. Dupin rectifiait les paroles de M. Piscatory. On voyait que le spirituel et éloquent président de la chambre mesurait le flegme de sa réponse à l'impuissance de l'attaque, et qu'il s'efforçait de ménager un parti qui se venge puérilement d'une bataille perdue, en égratignant ses adversaires, et jusqu'à ses amis.

Pendant ce temps, l'opposition d'un autre genre va son train. Quelques journaux disent, par exemple, que M. de Montalivet a ressenti les atteintes du mal qui l'a forcé de quitter la tribune au milieu de son excellent discours, à la suite d'une discussion très vive au conseil tenu, avant la séance, chez le roi. Or, il n'y avait eu ce jour-là de conseil, ni aux Tuileries, ni ailleurs. D'autres soutiennent que le ministère n'a eu que vingt-cinq voix de majorité contre l'amendement de M. Boudet, tandis que le chiffre exact est de soixante-cinq, et la majorité pour l'ensemble du projet de loi de cent seize voix. On a dit encore qu'il faut défalquer les voix des doctrinaires, qui ont généreusement accordé leurs votes, sinon leur approbation, au cabinet. Mais il n'en est rien. M. Molé avait noblement rejeté ce secours; il avait loyalement renvoyé aux doctrinaires leurs *boules blanches et leur mépris,* comme dit fort bien le *Journal des Débats*, et les doctrinaires l'avaient pris au mot, on peut nous en croire. Une feuille grave affirme que plusieurs d'entre eux ne s'en cachaient pas au sortir de la séance; et quiconque les connaît, n'en eût pas douté un instant, même sans leurs aveux.

Les aveux vont plus loin aujourd'hui. N'ayant pu renverser le ministère, on ne cache pas qu'on veut le rendre impuissant. Toutes les lois qu'il a préparées seront combattues, chicanées pour mieux dire, sans aucun ménagement. Lois de chemin de fer, de canaux, de travaux publics, lois politiques ou autres, le plan est de tout arrêter, même la loi sur les vices rédhibitoires des animaux domestiques! Il est convenu qu'on refusera le pain et le sel, qu'on interdira le feu et l'eau à ce ministère qui a l'audace de vivre malgré les doctrinaires. Rien que la mort ne peut expier un tel forfait! En attendant, on attaquera aussi tous ceux qui ne s'uniront pas aux doctrinaires, les journaux et la chambre, M. Fonfrède et M. Dupin, et la majorité, qui est le grand coupable en tout ceci. Gare même au centre gauche et à M. Thiers, qu'on accuse déja tout haut d'avoir fait défection dans cette bataille de Waterloo!

La chambre a renouvelé hier ses bureaux. M. Guizot a été nommé président du premier bureau. Le septième a nommé M. Duchâtel; M. Calmon préside le second. La chambre a voulu se montrer impartiale dans ses choix, et elle a laissé cette consolation à deux de ses membres qui pouvaient avoir gardé quelque amertume de la discussion des fonds secrets. Cette leçon de modération donnée par la chambre sera-t-elle comprise et suivie par les doctrinaires? il est permis d'en douter. M. Thiers a été nommé président du sixième bureau.

Théatre Français. — *Isabelle*, comédie en trois actes, par Mme Ancelot. — Il se fait, à l'heure qu'il est, au théâtre, une réaction en faveur du genre vertueux, qui ne tend à rien moins qu'à décourager le petit nombre d'ames vertueuses qui se rencontrent encore ici-bas. La vertu est sans doute une bonne chose, mais il faudrait, autant que possible, ne pas trop en abuser à la scène, et surtout ne pas nous la montrer moins amusante que le crime. Nous sommes obligés de convenir que jusqu'ici le crime a été beaucoup plus divertissant, et nous regrettons que chaque pièce qui relève du susdit genre ait été moins un succès pour l'auteur et pour la vertu qu'un triomphe éclatant pour le diable; car il n'est pas de spectacle plus réjouissant pour l'enfer qu'une assemblée dormant au prône. Il faudrait donc, dans l'intérêt même de la vertu, n'en user au théâtre qu'avec une prudente sobriété. Dans la vie privée, c'est autre chose; nous n'en contrarions pas l'abus. Mais sur la scène, ne l'exposons jamais aux bâillemens des loges et du parterre. Tâchons qu'Abel ne fasse pas regretter Caïn, et, pour tirer le drame du sang et de la boue, ne le pétrissons pas de lait, de miel et d'amandes douces. L'art dramatique n'y perdra rien, et la vertu y gagnera quelque chose.

Il y a dans la pièce nouvelle qui vient de se jouer au Théâtre-Français, une exubérance de sentimens honnêtes, un luxe de dévouement et de sacrifice, qui font le plus grand honneur au cœur de Mme Ancelot, mais qu'on aimerait mieux rencontrer dans le monde que sur la scène. Isabelle est orpheline. Élevée par Mme de Courtenay, elle s'est laissée prendre d'amour pour un certain Albert de Montigny, jeune homme de grace et d'esprit, mais de moralité pour le moins équivoque. C'est là ce qu'Isabelle ignore. Déjà tourmentée de ce vague désir d'aimer qui tourmente toute jeunesse, elle a cru rencontrer dans Albert l'ange de ses rêves : elle l'aime; disons mieux, elle croit l'aimer. Cependant le fils de Mme de Courtenay, Léonce, aime Isabelle. Que devient-il, hélas! lorsqu'il apprend d'Isabelle elle-même le secret de son cœur! Mais Léonce est le dévouement incarné, le sacrifice fait homme. Albert lui a sauvé la vie, comme il allait se noyer dans le Tibre. Ce petit service en vaut bien un autre : Léonce saura souffrir et se taire. Jusqu'ici tout est bien. Albert aime Isabelle; Isabelle aime Albert. Léonce ne sait rien qui puisse le faire douter de la moralité de M. de Montigny. Il pense que le bonheur d'Isabelle est dans Albert, aussi bien que le bonheur d'Albert dans Isabelle. Il s'oublie en vue de ses amis; il s'immole dans son amour; il travaille lui-même à l'union d'Isabelle et d'Albert. Voilà qui est d'un galant homme, d'un homme de cœur et de sens, et je ne sais personne au monde qui ne fût heureux de lui serrer la main. Mais Léonce ne s'en tient pas là. C'est une ame avide de martyre. Il a fait du dévouement une véritable maladie. Au second acte, il apprend que son sauveur, M. de Montigny, est un de ces jeunes industriels qui, sous des dehors séduisans, cachent une conscience d'accommodement facile. Le devoir de Léonce serait d'éclairer Isabelle et de l'arrêter sur le bord de l'abîme où Albert va l'entraîner. Que fait Léonce? il souffre et se tait. Ici, le martyre est niais et le dévouement ridicule. Je vais plus loin, la résignation de Léonce est un crime. Qu'il se sacrifie au bonheur de la femme aimée, oui, sans doute! mais que dans sa rage d'abnégation il laisse s'accomplir le malheur d'Isabelle, c'est tout ce qu'on pourrait attendre du plus monstrueux égoïsme. Léonce a sous les yeux, entre ses mains, la preuve évidente que M. de Montigny est un homme peu honorable : cette preuve, il l'anéantit.

Magnanimité souverainement déraisonnable! Albert a sauvé la vie de Léonce; Léonce devait-il ravir l'honneur à Albert? non, certes. Mais le bonheur d'Isabelle méritait bien qu'on le prît en quelque considération. M. de Courtenay, qui est avocat et qui, par conséquent, doit avoir l'esprit quelque peu retors, ne pouvait-il trouver un moyen ingénieux d'arranger tout ceci à l'amiable et de sauver l'honneur de M. de Montigny sans compromettre l'avenir d'Isabelle? Heureusement, Isabelle a tout deviné, tout compris. Elle a vu clair dans l'ame de M. de Montigny et dans celle de Léonce. Ses yeux se sont dessillés; elle a rougi de son égarement. En même temps que son amour pour Albert tombe pièce à pièce, une autre image remplace celle que le mépris vient d'effacer : Isabelle apprécie la noble nature qu'elle a jusqu'alors follement méconnue. C'est Léonce qu'elle aime, et lorsque M. de Montigny lui offre son nom et la fortune dont il vient d'hériter, elle se tourne vers M. de Courtenay et lui offre son cœur et sa main. Il est fâcheux que M. de Courtenay n'ait mérité ni l'un ni l'autre.

Ce sacrifice en trois actes, auquel il est difficile de s'intéresser, a jeté sur toute la pièce un froid glacial que tout l'esprit de Mme Ancelot n'a pu réchauffer, car, certes, ce n'est ni l'esprit ni la grace qui manquent à cette comédie; mais que faire d'un homme qui veut s'immoler à tout prix, et qui, d'un bout à l'autre, prend la générosité et le dévouement à l'envers? Que Dieu nous préserve de semblables amis, qu'il garde les jeunes filles de semblables amans, les comédies à venir de semblables héros!

Par la froideur de son jeu, M. Volnys a parfaitement réussi à faire ressortir la froideur de son rôle. M. Maillard a joué le rôle de M. de Montigny avec un exquis mauvais goût. Dans le rôle du docteur Dambleville, de cet éternel docteur qui réconcilie les frères ennemis, fait et défait les mariages, sauve l'honneur de vierges enceintes, et s'appuie à chaque pas et à chaque mot sur sa canne et sur sa vertu, M. Périer a été très convenable. Rappelée sur la scène, Mlle Plessy a eu l'imprudence de se soumettre à cette ovation. Mlle Plessy est jeune, et il se prélasse sur la scène de la Comédie-Française tant de décrépitudes de tout genre, qu'on lui sait gré de sa jeunesse. Si Mlle Plessy s'efforçait d'ajouter à cet avantage quelques autres petits mérites, personne, j'imagine, ne songerait à s'en plaindre.

Gymnase Dramatique. — Débuts de M. Bocage. — *L'Interdiction*, comédie en deux actes, par M. Émile Souvestre. — C'est une œuvre grave et sérieuse, où l'amour ne joue qu'un rôle accessoire, une œuvre telle qu'on devait l'attendre, même au Gymnase Dramatique, de l'esprit grave et sérieux de M. Émile Souvestre. Le comte de Beaurepaire, après avoir soutenu un siége dans son château de Bretagne, contre l'autorité civile, après avoir vu sa femme et ses enfans massacrés au milieu des flammes, fut jeté à la Bastille sans autre forme de procès : il était protestant, c'était là tout son crime. Quinze ans se sont écoulés depuis ce jour de sang et de deuil. Mlle de Beaurepaire a survécu à ce désastre; mais mieux eût valu pour elle y succomber. M. le marquis de Leyrac, tuteur de la jeune comtesse, a dissipé le patrimoine de sa pupille; après l'avoir ruinée dans sa fortune, il songe à la ruiner dans son honneur. Ne pouvant plus vivre sur la richesse de Mlle de Beaurepaire, il a résolu de spéculer sur sa beauté. Mme Dubarry est en disgrace; la place est à prendre; le marquis de Leyrac y poussera la jeune orpheline. Mais Dieu

veille sur elle. Au bout de quinze ans de captivité, un homme s'est enfui de la Bastille : cet homme est le comte de Beaurepaire ; c'est dans la maison même de M. de Leyrac que M. de Kersaint lui a donné asile. Le noble vieillard retrouve sa fille, il va l'arracher à son tuteur. Déjà ses droits sont reconnus ; le roi a pardonné. M. de Leyrac sent sa proie près de lui échapper, quand neuf heures sonnent à l'horloge de la Bastille. Heure fatale ! c'est celle où le comte de Beaurepaire vit massacrer sa femme et ses enfans. Depuis, chaque jour, à la même heure, la raison de l'infortuné se trouble et s'égare ; il appelle sur la tête du roi la malédiction du ciel ; ses mains se crispent, ses lèvres blasphèment, ses yeux jettent des flammes. Égarement passager, mais que chaque jour renouvelle : c'en est assez pour le perdre. M. de Leyrac dénonce le comte de Beaurepaire à la justice, et, pour cause de folie, demande son interdiction. La scène où MM. de La Reynie, de Rancé et de Rosmadec interrogent M. de Beaurepaire, est fort belle, et la raison du comte s'y révèle en grandes pensées et en beaux sentimens. Certes, il n'y a pas lieu à proclamer la folie de cet homme, et jamais plus haute raison ne s'exprima d'une façon plus noble. Mais l'heure de l'interrogatoire a été bien choisie par M. de Leyrac. Neuf heures sonnent : M. de Beaurepaire se lève, l'air égaré, l'œil hagard, les cheveux hérissés ; il voit couler le sang de ses fils, il entend leurs cris ; il entend les murs de son château en flammes craquer et crouler sur les cadavres de ses enfans. Malédiction sur le meurtrier de sa famille ! Puis ses forces s'affaissent, et il retombe épuisé sur son siége. M. de Leyrac triomphe. MM. de La Reynie, de Rancé et de Rosmadec sont convaincus de la folie de M. de Beaurepaire, et Mlle de Beaurepaire va retomber dans le gouffre d'où elle était un instant sortie, lorsqu'un ange, qui veille, sous la forme d'un vieux procureur, sur le père et sur la fille, éclaire les juges, terrasse M. de Leyrac, et proclame la vérité. Ce vieux procureur est nécessairemeut frère du vieux médecin dont nous parlions tout à l'heure à propos de la comédie de Mme Ancelot. Le procureur et le médecin sont toujours chargés, sur la scène, du triomphe de la vertu : Dieu sait ce qu'ils font dans les coulisses !

Cette pièce a été écrite pour les débuts de M. Bocage au Gymnase Dramatique. Disons que l'auteur et l'acteur ont bien mérité l'un de l'autre, et qu'ils se doivent des remerciemens réciproques. Dans le rôle du comte de Beaurepaire, M. Bocage a développé une des parties les plus merveilleuses de son talent : la tristesse, la mélancolie, la sensibilité douce et voilée. On se demande comment cet homme, si jeune quand il veut, si ardent, si terrible, peut passer ainsi de la fougue de la passion aux sanglots étouffés, aux douleurs sans voix, aux désespoirs sans cris et sans larmes. Il a rendu, d'une manière noble et touchante, les sensations du captif qui revoit le soleil et respire l'air de la liberté. Est-il d'ailleurs une seule scène de ce petit drame où Bocage ne nous ait montré le grand acteur que nous connaissons et que nous aimons tous ?

— Un jeune poète, M. Léon de Wailly, vient de traiter, sous la forme romanesque, un sujet emprunté à l'histoire de la peinture au XVIIIe siècle. Dans ce livre, l'analyse accompagne le récit et ne lui est jamais sacrifiée. La biographie d'Angelica Kauffmann a fourni les élémens du livre de M. de Wailly, qui paraîtra prochainement.

F. Bonnaire

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

III. — LE CAIRE.

Le lendemain, au point du jour, on leva l'ancre, et nous approchâmes rapidement des pyramides, qui, de leur côté, semblaient venir au-devant de nous et s'incliner sur nos têtes. Au bas de la chaîne libyque, nue et stérile, à travers les vapeurs sablonneuses qui épaississaient l'atmosphère, nous commencions à apercevoir les tours et les dômes des mosquées, surmontés de leurs croissans de bronze. Peu à peu ce rideau, chassé devant nous par le vent du nord, qui poussait notre barque, s'éleva en fuyant au-dessus du grand Caire, et nous découvrit les hautes dentelures de la ville, dont la base était encore cachée par les rives exhaussées du fleuve. Nous avancions à grands pas, et nous étions déjà presque à la hauteur des pyramides de Ghyzé. Plus loin, et sur la même rive, se balançait gracieusement la forêt de palmiers qui s'élève sur l'emplacement où fut autrefois Memphis, et longe le rivage où se promenait la fille de Pharaon lorsqu'elle sauva Moïse des eaux; et au-dessus de ces palmiers, dans une brume, non pas de brouillards, mais de sable, nous distinguions les sommets rougeâtres des pyramides de Sakkara, ces vieilles aïeules des pyramides de Ghyzé. Un moment nous croisâmes plusieurs bateaux chargés d'esclaves : l'un d'eux contenait des femmes. Aussitôt que le patron les vit, il planta un couteau dans le grand mât et jeta du sel dans le feu : cette double opération avait pour but de

neutraliser le mauvais œil. La conjuration fut efficace : une heure après nous débarquâmes à Schoubra, sur la rive droite du Nil. On nous montra, à quelque distance, la maison de campagne du pacha : c'était une charmante habitation, entourée de fraîcheur et de verdure.

Nous retrouvâmes là les ânes et les ânier, les uns plus beaux et plus grands que ceux d'Alexandrie, les autres plus empressés et plus batailleurs encore, s'il est possible, que leurs confrères du bord de la mer. Cette fois, instruits par l'expérience, nous nous gardâmes bien de faire les difficiles, et, prenant une délicieuse allée de sycomores dont le dôme sombre interceptait les rayons du soleil, nous nous mîmes en mesure de franchir rapidement la lieue qui nous restait encore à faire.

Toute la différence que le débarquement avait produite dans notre manière de voyager était qu'au lieu de remonter le Nil en bateau, nous suivions sa rive à âne. Au reste, comme nous nous étions élevés d'une trentaine de pieds, l'horizon était plus étendu, nous voyions en face de nous l'île de Roudah, base du monument où l'on conserve le nilomètre, instrument destiné à mesurer la hauteur des inondations du Nil : des lignes tracées indiquent les années où la crue du fleuve, atteignant un niveau inaccoutumé, amena des époques d'une fertilité mémorable. C'est là que, chaque année, les cheiks des mosquées donnent, en publiant l'élévation des eaux, la mesure des réjouissances auxquelles on peut se livrer, ou, en musulmans résignés, annoncent la stérilité prochaine, le jeûne et la famine auxquels la crue insuffisante du fleuve condamne les habitans de ses rives. Alors nous avions à notre droite les pyramides de Ghyzé, que nous découvrions de leur cime à leur base, ainsi que le monticule formé par le grand sphinx qui les garde depuis trois mille ans, et qui tourne vers la tombe des Pharaons son visage de granit, mutilé par les soldats de Cambyse. Enfin notre vue s'étendait, à gauche, sur le champ de bataille d'Héliopolis, illustré par Kléber, et dont l'immense solitude, qui s'étend à perte de vue, n'est animée que par un seul sycomore, qui verdit au milieu du sable ardent du désert. Nos guides nous le firent remarquer; car une tradition arabe rapporte que ce fut sous cet arbre que se reposa Marie lorsque, fuyant le courroux d'Hérode, *Joseph*, dit saint Matthieu, *prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Égypte*. C'est donc, selon les Mahométans eux-mêmes, à l'abri qu'il prêta à la mère du Christ que cet arbre sacré doit sa longévité miraculeuse et sa verdure éternelle.

Cependant nous étions arrivés à Boulak, espèce de faubourg du

Caire, sentinelle de la ville chargée de garder le port. Nous n'avions plus qu'une demi-lieue à faire : nous jetâmes un coup d'œil sur la rade animée par une multitude de canges et de djermes, qui apportent, en remontant le Nil, les récoltes de ses jardins, ou en le descendant, les fruits plus savoureux de la Haute-Égypte, que ne peut mûrir le soleil trop pâle du Delta. Dans le village, la population, par son nombre et son activité, dénotait l'approche d'une grande ville; je montrai les murailles à Mohammed : il comprit mon désir. *El Masr*, s'écria-t-il, et lançant son âne au galop, il nous invita du geste à le suivre. Nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation, et nos montures, qui sentaient qu'elles retournaient chez elles, secondèrent de leur mieux notre impatience. Bientôt nous aperçûmes le Caire parfaitement isolé, dans un océan de sable, dont les vagues brûlantes viennent battre sans cesse ses flancs de granit, où elles finiraient par faire brèche, si, deux fois l'an, le Nil, puissant auxiliaire, ne délivrait momentanément la ville de cet incommode assiégeant. A mesure que nous approchions, nous distinguions les teintes alternées des édifices et les dessins élégans des coupoles, puis au-dessus des dents coloriées qui couronnent les remparts, s'élançant pareils aux pièces d'un immense jeu d'échec, les madenehs de trois cents mosquées; enfin, nous atteignîmes la porte de la Victoire, la plus belle des soixante-onze qui entourent le Caire, et par laquelle Bonaparte entra le lendemain de la bataille des Pyramides, le 29 juillet 1798.

A peine entré dans la ville, M. Taylor, qui savait l'inconvénient de se promener au Caire comme un provincial arrivant à Paris, enfila au galop une des rues qui se présentait à nous : force nous fut de le suivre, de peur de nous perdre; effectivement nous voyions que nos habits à l'européenne attiraient sur nous l'attention d'une manière peu favorable; il y a des momens où l'on devine le danger sans le voir, par instinct et comme par pressentiment. L'uniforme des officiers de marine surtout préoccupait singulièrement les serviteurs du prophète. Nous redoublâmes donc de vitesse, coudoyant Turcs et Arabes qui passaient avec leurs brillans costumes devant nos yeux éblouis, et nous criaient : *yamin* ou *chemal*, c'est-à-dire, à droite ou à gauche, selon que cette manœuvre leur paraissait nécessaire de notre part, pour ne pas les déranger dans la ligne droite et invariable qu'ils suivaient gravement soit à pied soit à cheval. Enfin, après une de ces courses comme on en fait en songe, au milieu d'êtres fantastiques et inconnus, à travers les rues étroites et tortueuses que M. Taylor nous faisait prendre, parce que c'était le chemin le plus

court, nous arrivâmes au milieu du quartier franc, et nous descendîmes à la porte d'une auberge italienne.

Notre premier soin fut de faire demander un tailleur; notre aubergiste nous en procura un aussitôt : c'était un Turc pur sang. Il nous fit choisir des étoffes, puis, tirant de la poche de son pantalon un fil auquel pendait un plomb, il suspendit ce plomb de manière à ce qu'il se trouvât au niveau de mon coude-pied, appuya le fil sur mon épaule, lut le degré qui était marqué sur le fil; en fit autant à chacun de nous et sortit : la mesure était prise.

Cette opération achevée, nous songeâmes à une autre non moins urgente: la préoccupation des grands souvenirs qui se présentaient à notre esprit, l'aspect grandiose du paysage, le désir immodéré d'arriver au Caire, nous avaient fait oublier le déjeuner; mais à peine fûmes-nous dans nos chambres, où le défaut de vêtemens nous consignait jusqu'au soir, que notre estomac réclama d'une manière pressante la double ration qui lui était due. La chose était trop juste pour que nous ne nous empressassions pas de le satisfaire. Nous rappelâmes notre hôte, tous enchantés de trouver à qui parler sans interprète, et nous lui commandâmes à dîner. Une demi-heure après, un couvert à l'européenne se dressait dans notre chambre; j'avoue que ce ne fut pas une médiocre satisfaction pour moi, que de m'asseoir chrétiennement à une table. Cependant notre préoccupation gastronomique ne nous fit pas oublier Mohammed; nous l'appelâmes par la fenêtre de la cour, et, sur notre invitation, il prit place par terre près de nous.

Si nous l'avions amusé au commencement de notre voyage, lorsqu'il nous avait fallu remplacer par nos doigts seulement, la cuillère, la fourchette et le couteau, c'étaient nous, à cette heure, qui triomphions; le pauvre diable était tout ébahi de nous voir jongler aussi adroitement avec des instrumens qui lui étaient inconnus. Il n'essaya pas moins de nous imiter; mais après s'être piqué les gencives deux ou trois fois, il revint au système naturel, et destitua cuillère, fourchette et couteau. La somptuosité de notre repas n'avait pas non plus médiocrement étonné sa frugalité arabe; mais, sur ce deuxième point, il fut plus accommodant que sur le premier : il mangea de tout et trouva tout parfaitement bon.

Le soir venu, nous profitâmes de l'obscurité pour parcourir les rues qui conduisaient au consulat de France. Le vice-consul, enchanté de voir des compatriotes, voulut nous donner une petite fête : une demi-douzaine de musiciens du pays, arrivèrent, s'accroupirent en rond

en face du divan sur lequel nous étions assis, accordèrent leurs instrumens avec un sérieux imperturbable, et commencèrent à jouer des airs nationaux interrompus par des chants. Il faut avoir entendu la musique turque ou arabe pour se faire une idée du degré où peut être porté le charivari; le nôtre était des plus complets, et sans la précaution que les musiciens avaient prise de nous bloquer, je crois que mes souvenirs des Italiens l'emportant sur ma politesse naturelle, j'aurais pris la fuite à la quatrième mesure. Après deux heures des plus atroces que j'aie passées de ma vie, les exécutans se levèrent enfin, toujours graves et raides, malgré la mauvaise plaisanterie qu'ils venaient de nous faire, et sortirent. Le vice-amiral nous dit alors que, pour nous rendre les honneurs qui nous étaient dus, ils nous avaient joué leurs airs les plus graves, mais qu'une autre fois nous entendrions des cavatines plus vives et plus gaies.

Nous revînmes à l'hôtel, conduits par un kaffa, qui marchait devant nous en nous éclairant avec une lanterne de papier collé sur une spirale en fils de fer; les rues étaient parfaitement désertes, nous rentrâmes sans rencontrer ame qui vive, et nous nous couchâmes dans des lits : c'était la première fois depuis Alexandrie.

Cependant quelque supériorité qu'eussent les couchettes sur les divans, et les matelas sur les tapis, j'avais les nerfs si prodigieusement agacés par la musique infernale dont nous avions été régalés, que je ne pus dormir. Bientôt une cause étrangère et physique vint se joindre à l'irritation nerveuse qui me tenait éveillé : je sentis sauter et courir sur mon lit des animaux que je ne pouvais distinguer dans l'obscurité, et qui, malgré ma promptitude à les poursuivre de la main, aussitôt que je les sentais peser sur quelque partie de mon corps, m'échappaient avec une adresse et une sagacité qui dénonçaient de leur part une grande pratique de ce genre d'exercice; pendant un moment de repos, où je me tenais à l'affût, j'entendis Mayer, couché à l'autre bout de la chambre, faire la même chasse. Dès-lors il n'y eut plus de doute, c'était une attaque en régle et combinée; nous nous ralliâmes aussitôt par la parole, et nous étant informés mutuellement de la situation critique dans laquelle nous nous trouvions, nous nous appuyâmes aux dossiers de nos lits pour n'être point surpris par derrière, et nous commencâmes une défense en règle. Mais, le geste et la parole étaient impuissans; comme le mamelouck,

Qui charge, combat, fuit, et revient fuir encore,

nos ennemis étaient insaisissables; je pris le parti de faire, ma chandelle

éteinte à la main, une sortie jusque dans l'antichambre, où brûlait une lampe, et je rentrai immédiatement avec de la lumière. Cette fois, si nous n'avions pas pu toucher nos antagonistes, nous pûmes au moins les voir : c'étaient d'énormes rats, vieux et gras comme des patriarches; à l'aspect de la chandelle allumée, ils opérèrent leur retraite dans le plus grand désordre et avec des cris d'effroi, par-dessous la porte, qui joignait le plancher à quatre pouces près. Nous nous ingéniâmes alors à qui mieux mieux pour leur fermer cette issue; après plusieurs moyens proposés sans résultats acceptables, je vis que l'heure était venue d'un grand dévouement, et, nouveau Curtius, je sacrifiai ma redingote que je roulai comme un bourrelet, et avec laquelle je calfeutrai la porte. A peine recouchés et la lumière éteinte, le siége recommença; mais cette fois les issues étaient bouchées, et nous nous endormîmes dans la certitude que ma tactique avait réussi.

J'avais mis, le soir, une redingote sous la porte, le lendemain j'en retirai une veste ronde, irrégulièrement rongée: les pans avaient disparu; c'étaient les dépouilles opimes.

Ce déficit dans ma toilette, joint à l'impossibilité de sortir sans avanie du quartier franc où il n'y a rien de bien curieux à voir, me retint à l'hôtel. Je profitai de ce jour de quarantaine, pour jeter sur le papier quelques réflexions architecturales, résultat des anciennes études que j'avais faites avec M. Taylor dans le Nord et des nouvelles que je venais de commencer avec lui en Orient.

L'architecture arabe, présente, au premier abord, un caractère d'étrangeté individuelle qui la ferait regarder, ainsi que certaines plantes indigènes poussées sur le sol, comme appartenant essentiellement à la terre, et sans analogue au-delà d'un certain rayon oriental. Cependant, si mystérieusement que cette fille ingrate s'abrite sous sa coupole d'or, ceigne sa tête de versets, écrits dans une langue inconnue, qui lui serrent le front comme les bandelettes hiéroglyphiques d'une momie égyptienne, et enveloppe sa taille de son manteau de marbre aux mille couleurs, une fois que l'œil de l'archéologue, familiarisé avec l'éblouissante richesse de son ornementation, descend des détails particuliers au plan général, une fois qu'on a enlevé la première couche, une fois enfin que le sujet est écorché, on reconnaît aux muscles, aux organes, la famille antique, l'origine commune, la source fraternelle, où le Nord et l'Orient, le christianisme et le mahométisme, ont été chercher ce qui leur manquait à chacun en propre, c'est-à-dire la main qui devrait tracer le plan des mosquées du Caire et des basiliques de Venise.

Car voilà en quelques mots l'histoire complète de l'architecture. Née avec la civilisation antique de l'Inde, elle commença par creuser des cavernes avant d'élever des palais; elle eut des temples monolithes avant d'avoir des cathédrales aériennes; puis, peu à peu, ce qui était dessous monta à la surface, et ce jour-là apparut à la lumière l'art des grandes nations et des grandes époques.

L'architecture indienne traversa-t-elle la mer Rouge pour passer en Éthiopie? C'est ce que l'on ignore. L'égyptienne fut-elle sa sœur ou seulement sa fille? On ne sait. Seulement elle partit de Méroé, grave et puissante, comme leur aïeule, elle bâtit Philœ, Éléphantine, Thèbes et Tentyra, puis s'arrêta regardant les remparts de Memphis s'élever sous les mains d'hommes étrangers, qui remontaient le Nil qu'elle descendait. C'est la seconde époque. C'est l'époque du progrès qui précède l'époque de l'art; c'est l'époque où l'on élève, par des moyens dynamiques inconnus de nos jours, des masses gigantesques sur des fûts monolithes; c'est l'époque où l'architrave d'un seul bloc, se rejoignant sur le centre du chapiteau, forme la voûte carrée plate et massive; c'est l'époque, enfin, où tous les monumens, quelle que soit leur destination, auront l'air d'avoir été bâtis pour des géans, car le mot grandeur est l'idée dominante de cette époque, et il est écrit de Babylone à Palanqué, et d'Éléphantine aux murs de Sparte, non pas avec des pierres, mais avec des rochers.

La Grèce succède à l'Égypte; la fille gracieuse et coquette, à la mère silencieuse et voilée; l'art, à l'idéalité; le beau, à la grandeur. Alors naissent des mots inconnus, la pureté, la proportion, l'élégance; Athènes, Corinthe, Alexandrie, éparpillent un peuple joyeux de nymphes sous quatre ordres de colonnes; la construction reste stationnaire, l'ornementation s'élève à son apogée.

Puis vient Rome la laborieuse, avec son monde de laboureurs et de soldats, pour qui déjà le granit, le porphire et le marbre sont rares, à cause de la dépense qu'en ont faite ses aînées, et qui ne possède que son travertin. Il faut que les petits matériaux succèdent aux grands; mais la science vient au secours de la pauvreté, et elle invente la voûte semi-circulaire. Le plein cintre forme dès-lors le principal caractère de l'art romain, car il l'applique à tout, à ses temples, à ses aqueducs, à ses arcs de triomphe; seulement, aux extrémités et sur les limites de son empire, il reflète les pays qui l'avoisinent. A Petra, il creuse des palais monolithes comme dans l'Inde; à Persépolis, il remplace le chapiteau toscan ou corinthien par la tête des éléphans de Darius ou des chevaux de Xerxès.

Tout à coup cette immense Babel est interrompue; l'Orient pousse le nord sur le couchant, et tous deux viennent rouler ensemble à travers le vieux monde qu'ils enveloppent comme un serpent, qu'ils inondent comme une mer, qu'ils dévorent comme un incendie. Rome, la reine du monde, prépare à la hâte son arche sainte, qui aborde à Byzance avec la semence de chaque art, comme Noé aborde au mont Ararat avec la semence de chaque race.

Cependant, non-seulement un monde a succédé à un autre, mais, au milieu de ce cataclysme, une voix du ciel s'est fait entendre, une idée nouvelle a été formulée, un symbole inconnu a resplendi; il faut des monumens qui représentent cette idée, une base va élever ce symbole; les Barbares tournent les yeux vers Byzance, et ils reconnaissent la croix sur la coupole de Sainte-Sophie; le symbole et le monument sont réunis, l'idée chrétienne est complète.

Mais, si la foi est partout, là est l'art, là est la lumière; c'est là que le chrétien doit aller chercher ses artistes, et l'Arabe ses architectes; car l'arabe est ignorant, barbare et fervent comme le chrétien. Byzance est donc la source commune; ses fils, appelés à la réédification du monde, viennent, descendans dégénérés de leurs pères, avec leurs souvenirs antiques et leur inhabileté présente; ils essaient, ils tâtonnent, ils copient; dans cette première période, la basilique du Christ et la mosquée de Mahomet sont sœurs, et ce n'est que lorsque les exigences de l'Évangile et du Koran ont parlé assez haut pour que les pierres, le granit et le marbre leur obéissent, que les deux filles de la même mère se séparent pour ne plus se rapprocher.

Alors les deux pensées en travail réunissent autour de leur symbole visible tout ce qui peut le compléter; la basilique prend d'abord la forme de la croix grecque, puis bientôt celle de la croix latine, qui est la croix du Christ; elle élève un clocher auprès de son porche pour y montrer de son doigt de pierre le ciel à ceux que ses cloches appellent : elle bâtit douze chapelles en mémoire de ses douze apôtres, elle incline le chœur à droite, parce que Jésus a incliné la tête sur l'épaule droite en mourant, et elle perce dans ce chœur trois fenêtres, parce que Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu : maintenant viennent les vitraux aux mille couleurs, qui, brisant les rayons du jour, feront à toute heure un crépuscule pour la méditation et la prière; maintenant vient l'orgue, cette grande voix de cathédrale qui parle toutes les langues, depuis celle de la vengeance jusqu'à celle de la miséricorde, et la pensée chré-

tienne tout entière sera arrivée à son plus haut degré de perfection dans la cathédrale gothique du XVe siècle.

Chez le musulman au contraire, où tout doit s'adresser à la matière et rien à l'ame, où la récompense des vrais croyans, après le plaisir dans ce monde, sera la volupté du paradis, le monument religieux prend un tout autre caractère. Son premier soin est d'ouvrir la voûte au sourire éternel de son ciel : il fait jaillir, sous le prétexte de ses ablutions, des fontaines d'argent liquide dont le murmure seul rafraîchit; il les entoure d'arbres touffus et odoriférans, sous l'ombrage desquels il appelle ses rossignols et ses poètes, ne réservant qu'un espace étroit et carré, où reposera le corps du saint musulman abrité par un dôme enrichi d'ingénieuses arabesques, et près duquel s'élèvera le madeneh, tour à plusieurs étages, d'où le muezzin appellera trois fois par jour les fidèles à la prière, en leur rappelant les maximes fondamentales de leur foi; puis après l'influence religieuse viendra l'influence locale. L'art mahométan, quoique fils de Byzance, ne passera pas impunément si près de Persepolis et de Delhy; ses arcs, élargis à leur centre, se refermeront à leur base avec une grace persane, et l'Inde lui fournira des combinaisons légères et déliées avec lesquelles il recouvrira ses murs d'une dentelle de pierre. Alors, à son tour, la pensée mahométane sera complète et se résumera dans sa mosquée, ainsi que la pensée chrétienne en sa cathédrale.

Au reste, les architectes des deux pensées ont eu cela de commun que chacun de son côté ils ont détruit pour construire. Tous ont rebâti leur nouveau monde avec les débris de l'ancien. Ils ont trouvé le squelette étendu sur le sable, et ils lui ont volé ses ossemens les plus forts, ses merveilles les plus élégantes; aux chrétiens le Parthénon, le Colysée, le temple de Jupiter Stator, la maison dorée de Néron, les thermes de Caracalla, les amphithéâtres de Titus; aux Arabes les pyramides, Thèbes, Memphis, le temple de Salomon, les obélisques de Karnac et les colonnes de Sérapis. Et cela par cette volonté immuable qui ne permet pas que rien se crée de nouveau, mais qui veut que tout s'enchaîne, et qui, par cet enchaînement, a donné aux hommes l'explication de l'éternité.

Parmi tous ces architectes et ces faiseurs de villes, ce fut Ahmed-Ebn-Tayloun, dont le père était chef de la garde des califes à Bagdad, qui fonda le Vieux-Caire. Ce conquérant nomade l'appela *Fostat*, ou la tente, et y fit bâtir la mosquée de Tayloun. Le Fatimite Djouhaar s'empara, en 969, de ce campement de pierres, traça l'emplacement de la nouvelle ville, et l'appela Maur-el-Kakirah, *la Victo-*

rieuse. Au commencement du XIIe siècle, Salah-Eddin, lieutenant de Nour-Eddin, conquit l'Egypte, et enveloppa *la Victorieuse* dans sa conquête. Ce fut sous lui que Karacoush, son capitaine, fit bâtir la citadelle et les murailles d'enceinte. Quelques années plus tard, Beybar, le chef des mamelouks, poignarda le visir et régna à sa place; enfin ses descendans possédèrent tranquillement le Caire jusqu'à ce qu'en 1517 Sélim fit de l'Egypte une province turque. Ce fut pendant le cours de ces différens règnes que, tandis que tombait la ville d'Ahmed-Ebn-Tayloun, celle de Djouhaar vit successivement s'élever ses splendides édifices.

Le Caire, qui occupe une immense étendue de terrain, et dont la population s'élève à trois cent mille ames, est divisé en plusieurs quartiers, comme les villes européennes du moyen-âge, le quartier des Arabes, des Grecs, des Juifs et des chrétiens; seulement chaque quartier est séparé par des portes auxquelles veillent la nuit des gardes. Nous étions, comme nous l'avons dit, dans le quartier des chrétiens, qu'on appelle le quartier franc, et dont il est dangereux de sortir avec son costume à l'européenne, danger auquel le lecteur doit cette longue discussion archéologique et chronologique, dont nous lui demandons humblement excuse, mais que nous avons crue nécessaire une fois pour toutes dans un ouvrage de ce genre.

Le lendemain, à l'heure dite, notre marchand d'habits arriva. C'est encore à cette exactitude que je fus forcé, comme sur beaucoup d'autres choses, de reconnaître la supériorité du tailleur turc sur le tailleur français. Quelques compatriotes, attirés par la curiosité de l'opération, étaient venus pour assister à notre métamorphose. Le tailleur avait amené avec lui un barbier, entre les mains, ou plutôt entre les jambes duquel il nous fallut passer avant d'arriver à lui. La cérémonie commença par moi; M. Taylor, qui avait à traiter de sa mission, s'était rendu chez le consul, et nous avait laissés aux soins de notre toilette.

Le barbier se plaça sur une chaise et me fit asseoir à terre. Puis, il tira de sa ceinture un petit instrument de fer que je reconnus pour un rasoir, en le lui voyant frotter sur la paume de la main. L'idée que cette espèce de scie allait me courir sur la tête, me fit dresser les cheveux, mais presque aussitôt je me trouvai le front pris entre les genoux de mon adversaire, comme dans un étau, et je compris que ce qu'il y avait de mieux à faire était de ne pas bouger. En effet, je sentis courir successivement, sur toutes les parties de ma tête, ce petit morceau de fer si méprisé, avec une douceur, une adresse et

un velouté qui m'allèrent à l'ame. Au bout de cinq minutes, le barbier déserra les jambes, je relevai le front, j'entendis tout le monde rire; je me regardai dans une glace, j'étais complètement rasé, et sur tout le crâne, il ne me restait de ma chevelure que cette charmante teinte bleuâtre qui décore le menton à la suite des barbes bien faites. J'étais stupéfait de cette promptitude; puis je ne m'étais jamais vu ainsi, et j'avais quelque peine à me reconnaître. Je cherchai, au-dessus de la bosse de la théosophie, la mèche par laquelle l'ange Gabriel enlève les musulmans au ciel, elle n'y était même pas. Je crus que j'avais le droit de la réclamer; mais au premier mot que j'en dis, le barbier me répondit que cet ornement n'était adopté que par une secte dissidente, peu vénérée parmi les autres à cause de l'irrégularité de ses mœurs. Je l'arrêtai au milieu de sa phrase en l'assurant que j'avais à cœur de n'appartenir qu'à une secte parfaitement pure, attendu que mes mœurs avaient toujours été, en Europe, l'objet de l'admiration générale. Ce point arrêté, je passai sans regret entre les mains du tailleur, qui commença par mettre sur ma tête rase une calotte blanche, sur cette calotte blanche un tarbouch rouge, et sur le tarbouch un châle roulé, qui me transformait presque en vrai croyant. On me passa ensuite ma robe et mon *abbaye;* la taille, comme la tête, fut serrée avec un châle, et dans ce châle, auquel je suspendis fièrement un sabre, je passai un poignard, des crayons, du papier et de la mie de pain. Dans cet accoutrement, qui ne me faisait pas un pli sur le corps, mon tailleur m'assura que je pouvais me présenter partout.Je n'en fis aucun doute; aussi attendis-je avec la plus grande impatience et comme un acteur qui va entrer en scène, que le travertissement de mes compagnons fût opéré. Il leur fallut, à leur tour, subir sous mes yeux, l'opération que j'avais subie sous les leurs; et décidément, ce n'était point encore moi qui avais la plus drôle de tête. Enfin, la toilette achevée, nous descendîmes l'escalier, nous franchîmes le seuil de la porte et nous débutâmes.

J'étais assez embarrassé de ma personne : mon front était alourdi par mon turban, les plis de ma robe et de mon manteau embarrassaient ma marche, mes babouches et mes pieds, encore mal habitués l'un à l'autre, éprouvaient de fréquentes solutions de continuité. Mohammed marchait sur nos flancs, marquant le pas avec les mots : doucement, doucement. Enfin, lorsque la pétulance française fut un peu calmée; qu'un peu plus de lenteur cadencée nous eut permis d'observer le balancement du corps, nécessaire pour donner la grace arabe à notre allure, tout alla pour le mieux. En somme, ce costume

parfaitement approprié au climat, est infiniment plus commode que le nôtre, en ce qu'il ne serre que la taille et laisse toutes les articulations parfaitement libres. Quant au turban, il forme autour de la tête une espèce de muraille, à l'aide de laquelle celle-là transpire à son aise, sans que le reste du corps ait à s'en inquiéter; ce qui ne laisse pas que d'être fort satisfaisant.

Une demi-heure passée à nous mahométaniser, nous commençâmes nos investigations. Notre première visite fut pour le palais du pacha; le chemin qui y conduit était rempli de fragmens d'un goût exquis à la contemplation desquels il fallait que Mohammed nous arrachât à toute minute; rien ne peut donner une idée de la finesse et de l'ingéniosité de l'ornementation arabe; c'est qu'aussi partout le Caire est grand par ses détails comme par son ensemble, lorsqu'il laisse seulement apercevoir le bout d'une rue ou le coin d'une mosquée, comme lorsqu'il découvre dans une vue générale ses trois cents madenehs, ses soixante-douze portes, sa ceinture de murailles, ses tombeaux des califes, ses pyramides, son Nil et son désert.

Nous traversâmes rapidement des bazars somptueux et des rues couvertes de tentes, puis nous arrivâmes à la mosquée géante du sultan Hassan, séparée par une place de la citadelle, vers laquelle est tournée sa principale façade. Nous prîmes le chemin escarpé qui conduit au Divan de Joseph, près duquel était un fameux puits que M. Taylor nous avait désigné. C'est un édifice quadrangulaire destiné à fournir de l'eau à la citadelle, et dont la profondeur est, dit-on, égale à celle du fleuve: il est creusé dans le roc, et on y descend par des degrés, qu'éclairent d'abord des jours ménagés dans la cage du milieu; mais, arrivé à une certaine profondeur, il est indispensable d'allumer des flambeaux.

Quant à la mosquée, connue sous le nom du *Divan de Joseph*, elle est soutenue sur des colonnes monolithes d'un marbre admirable, qui supportent au-dessus de leurs chapiteaux corinthiens des arcs un peu rentrans, dont le contour est orné de lettres arabes, indiquant des versets particuliers du Koran. En continuant de gravir, on arrive à la plate-forme; c'est sur ce point culminant que s'élève le palais du pacha, amas de pierres, de colonnes en bois et de peintures italiennes d'un goût détestable; le tout fort mal approprié aux exigences du climat.

Ce fut Karacoush, capitaine et premier ministre de Salah-Eddin, qui, comme nous l'avons dit, fit bâtir la citadelle, creuser le puits et tracer les murailles de la nouvelle ville; aussi son souvenir est-il des

plus populaires, et comme il était petit et bossu, on donna son nom à une espèce de polichinelle, qui jouit de la plus grande liberté dans les rues du Caire, où il débite en gestes et en paroles les obscénités les plus prodigieuses. La célébrité de leur nom a valu chez nous quelque chose de pareil à MM. de Marlborough et de La Palisse.

Nous étions accompagnés dans notre excursion par M. Msara, interprète du consulat, ancien drogman des mamelouks de la garde, que nous avions, en arrivant, trouvé établi à notre hôtel; il joignait à cette antique recommandation une industrie nouvelle, celle du commerce des antiquités; il possédait en outre une foule d'anecdotes qui le rendait un cicérone des plus intéressans. Ce fut lui qui nous expliqua le magnifique panorama que nous avions sous les yeux, du point élevé où nous étions parvenus.

La citadelle domine tout le Caire. En tournant la face à l'orient et le dos au fleuve, on a à sa droite le midi, à sa gauche le nord, et l'on embrasse un demi-cercle immense; sur les ailes, à nos pieds, s'élevaient les tombeaux des kalifes, ville morte, silencieuse et inhabitée, mais debout comme une ville vivante. C'est la nécropolis des géans. Chaque sépulcre est grand comme une mosquée, et chaque monument a son gardien, muet comme le sépulcre. Nous irons la visiter plus tard avec des flambeaux, évoquer ses spectres et effrayer ses oiseaux de proie, qui, tout le jour, se tiennent sur les flèches qui la surmontent, et la nuit rentrent dans les tombeaux, comme pour dire aux ames des califes que c'est à leur tour de sortir. Derrière cette ville monumentale et mortuaire passe la chaîne du Mokattan, rocher à pic et aride, qui reflète jusqu'au Caire les rayons ardens du soleil.

En faisant volte-face, on a sous ses pieds la ville vivante au lieu de la ville morte; en plongeant dans les rues emmêlées et tortueuses, au fond desquelles on voit circuler lentement et gravement quelques Arabes à pied, vêtus de leur magnifique *msallah*, ou quelques Turcs à âne; puis des encombremens d'où partent des cris de chameaux et de marchands, et qui sont des bazars; un toit de coupoles, qui semblent des boucliers de géans, une forêt de madenehs pareils à des mâts ou à des palmiers; à gauche, le Vieux-Caire ou *la tente* de Tayloun; à droite, Boulak, le désert, Héliopolis; en face, au-delà de la ville, le Nil, avec son île de Roudah, et sur son autre rive le champ de bataille d'Embabeh; au-delà, le désert; au sud-ouest, Ghyzé, le sphynx, les pyramides, une forêt de palmiers immense, où dort le colosse et où fut Memphis; au-dessus de leurs cimes, des

pyramides encore; puis le désert, le désert à tous ces horizons : un océan de sable immense comme l'océan d'eau, avec son flux et son reflux; ses caravanes qui le fendent comme des flottes; ses dromadaires qui le sillonnent comme des barques; son simoun qui l'agite comme un ouragan.

C'est sur la plate-forme où nous étions que le pacha d'Égypte fit mitrailler, en 1818, je crois, toute cette vieille milice de mamelouks qu'il avait fait appeler comme pour une fête; elle était venue, ainsi que d'habitude, revêtue de ses plus beaux costumes, armée de ses plus belles armes, portant avec elle toutes ses richesses. A un signal donné par le pacha, la mort éclata de tous côtés; les bouches des canons croisèrent leur flamme et leur fer, et chevaux et hommes roulèrent dans le sang. Alors toute cette troupe éperdue se dispersa heurtant du front les murailles, avec des cris insensés de vengeance et de fureur, se mêlant en tourbillons, se divisant en groupes, s'éparpillant comme les feuilles que le vent chasse, se réunissant tout à coup, et revenant dans un dernier effort briser le poitrail de ses chevaux aux embouchures grondantes des canons, puis repartant comme des volées d'oiseaux effarouchés, poursuivis dans leur course par la pluie de bronze qui les suivaient. Plusieurs alors se précipitèrent du sommet de la citadelle, et s'abîmèrent eux et leurs montures; cependant, parmi ceux-ci, deux se relevèrent; chevaux et cavaliers, étourdis, frémirent un instant comme des statues équestres dont un tremblement de terre secoue la base; puis les deux cavaliers et les deux chevaux repartirent avec la rapidité de l'éclair, traversèrent la porte de la ville, qui n'était pas fermée, et se trouvèrent hors du Caire. Ils se dirigèrent aussitôt vers la ville des califes, traversèrent la cité silencieuse, qui retentit comme une catacombe, puis arrivèrent au pied de la chaîne du Mokattan, au moment où une troupe de cavaliers de la garde du pacha sortait de la ville pour les poursuivre; l'un prit le chemin d'El-Arich, l'autre s'enfonça dans la montagne : l'escorte se partagea et les poursuivit.

Ce fut quelque chose de merveilleux que cette course de vie et de mort et que ces chevaux du désert, lâchés à travers la montagne, bondissant par-dessus les rochers, franchissant les torrens, cotoyant les précipices. Trois fois le cheval d'un des mamelouks tomba, au bout de son haleine, et presque à la fin de sa vie; trois fois, en entendant le galop qui le poursuivait, il se releva et reprit sa course; enfin, il s'abattit pour ne plus se relever. L'homme alors donna un touchant exemple de réciproque fidélité; au lieu de se laisser glisser

de quelque rocher dans quelque gorge, et de gagner des pics inaccessibles aux chevaux, il s'assit auprès de son coursier, la bride au bras, et il attendit; les soldats le tuèrent sans qu'il proférât une plainte, sans qu'il poussât un soupir. Quant à l'autre mamelouk, plus heureux que son camarade, il traversa El-Arich, gagna le désert, et devint gouverneur de Jérusalem, où nous l'avons vu seul et dernier débris de ce corps redoutable qui trente ans auparavant rivalisait de courage avec l'élite de notre jeune armée.

Ce que nous remarquâmes surtout dans cette première course, c'est la quantité d'oreilles et de nez qui manquait aux visages que nous rencontrions, et qui donnait aux braves gens mutilés de cette façon l'aspect le plus fantastique. J'interrogeai Mohammed sur cet étrange phénomène; il me répondit que ces honorables invalides étaient tout bonnement des pratiques du tribunal correctionnel du Caire. Cela demandait une explication : M. Msara, toujours officieux et causeur, nous la donna à l'instant.

Au Caire, pays primitif, et qui n'a pas encore eu le temps d'arriver à notre civilisation, il n'y a pas une armée de mouchards pour surveiller l'armée des voleurs; d'ailleurs les plus minutieuses recherches, la surveillance la plus exacte, seraient facilement déçues. Le surveillé franchit les murs du Caire, et il est dans le désert. Or la justice a horreur du sable comme de l'eau; toute mer l'épouvante; il fallait remédier à cet inconvénient. Les kadis, que cela regardait particulièrement, cherchèrent dans leur tête, et trouvèrent un moyen ingénieux de distinguer les voleurs des honnêtes gens.

Quand un vol a été commis et que le voleur est pris, ce qui arrive quelquefois, le kadi fait venir l'accusé, l'interroge, dresse sa procédure, et quand sa conviction est établie, ce qui est vite fait, il prend d'une main l'oreille du voleur, de l'autre un rasoir, et passe adroitement l'instrument entre sa main et la tête du prévenu; assez habituellement le résultat de cette manœuvre est que le morceau lui reste entre les doigts, et que le prévenu s'en va déferré d'une oreille.

On comprend combien un pareil procédé simplifie l'action de la police. Si un voleur déjà repris de justice commet un second vol, il n'y a pas de dénégation possible, à moins que l'oreille n'ait repoussé, ce qui est rare. Alors on coupe l'autre, en vertu de cet axiome de droit, *non bis in idem*. Si le voleur est incorrigible, et qu'il retombe une troisième fois dans la même faute, le kadi s'en prend alors au milieu du visage et coupe le nez comme il a coupé les oreilles. C'est alors aux bourgeois du Caire de se tenir pour avertis, quand ils voient s'ap-

procher d'eux une tête qui manque de quelques-uns de ses accessoires, car les propriétaires ont le ridicule de tant les regretter, qu'ils les cherchent dans toutes les poches qu'ils trouvent sur leurs routes. Au reste, si vous sentez au Caire une main dans votre poche, tirez votre poignard, coupez-la, et allez-vous-en avec; s'il y a des bagues aux doigts, tant mieux pour vous : vous pouvez être tranquille, le propriétaire ne la réclamera pas.

M. Msara finissait de nous donner cette explication, lorsque nous vîmes le kadi en exercice. Le kadi sort le matin, sans prévenir où il doit se rendre; il prend son vol à travers la ville, et, suivi de ses exécuteurs, s'abat sur le premier bazar qu'il rencontre; là, il s'assied au hasard dans une boutique, vérifie les poids, les mesures et les marchandises, écoute la clameur publique, interroge le marchand pris en contravention, puis, sans avocat, sans juge et surtout sans retard, prononce l'arrêt, applique le châtiment, et se remet en quête d'un nouveau délinquant. Les peines alors changent de caractère : on ne peut pas, malgré la ressemblance, traiter les marchands comme les voleurs, cela ôterait la confiance au commerce; aussi les condamnations sont-elles ordinairement, les plus douces : la confiscation; les modérées, la fermeture des boutiques; et les sévères, l'exposition. Cette exposition se fait d'une manière toute particulière; on adosse le patient contre sa boutique, on lui fait lever les talons de manière à ce que tout le poids de son corps porte sur la pointe des pied, puis on lui cloue l'oreille contre sa porte ou contre son volet, ce qui lui donne l'air de faire des pointes à la manière d'Elssler ou de la Brugnoli. Ce supplice ingénieux dure deux, quatre ou six heures. Il est inutile de dire que le patient peut l'abréger en pratiquant une déchirure; mais cela arrive rarement. Les marchands turcs tiennent à leur honneur, et pour rien au monde, ils ne voudraient ressembler à un voleur par l'absence du plus petit morceau d'oreille.

Je m'arrêtai devant un de ces malheureux qui venait d'être cloué à l'instant même; j'allais m'apitoyer sur son sort, lorsque Mohammed me dit que c'était un habitué, et que, si je regardais ses oreilles de près, je les trouverais comme des écumoires. Cela changea complètement mes dispositions à son égard; il en avait encore pour sept quarts d'heure : c'était beaucoup plus qu'il ne m'en fallait pour faire son portrait. J'invitai le reste de la société à continuer son chemin avec M. Msara, et à me laisser Mohammed, avec qui je me tirerais d'affaire; mais mon fidèle Mayer ne voulut pas m'abandonner. Nous restâmes donc tous les trois : les autres continuèrent leur route.

Le tableau était tout composé. Le boulanger, cloué par l'oreille, se tenait debout raide et tout d'une pièce sur l'extrémité des gros orteils, et près de lui assis, sur le seuil, le garde chargé de l'exécution, fumait une chibouque, dont la charge paraissait avoir été calculée sur le temps du supplice. Autour des deux personnages, un demi-cercle de curieux s'élargissait ou se retrécissait, selon que de nouveaux venus arrivaient, ou que d'anciens arrivés s'en allaient. Nous prîmes place sur une des ailes, et je commençai mon travail.

Au bout de dix minutes, le boulanger, voyant qu'il n'y avait aucune pitié à attendre du public, parmi lequel d'ailleurs il reconnaissait peut-être quelques-unes de ses pratiques, se hasarda à adresser la parole à son gardien :

— Frère, lui dit-il, une loi de notre saint prophète est que les hommes doivent s'entr'aider.

Le gardien ne parut avoir rien à objecter contre ce précepte, et continua tranquillement de fumer.

— Frère, reprit le patient, m'as-tu entendu?

Le gardien ne donna d'autre signe d'adhésion qu'une large bouffée de fumée qui monta au nez de son voisin.

— Frère, ajouta celui-ci, l'un de nous deux pourrait aider l'autre, et être agréable à Mahomet.

Les bouffées de fumée se succédaient avec une régularité désespérante pour le malheureux qui demandait autre chose.

— Frère, continua-t-il d'une voix dolente, — mets une pierre sous mes talons, et je te donnerai une piastre, — silence absolu, — deux piastres, — pause, — trois piastres, — fumée, — quatre piastres.

— Dix piastres (1), dit le gardien.

L'oreille et la bourse du boulanger se livrèrent un combat qui se refléta sur sa physionomie; enfin la douleur l'emporta, et les dix piastres tombèrent aux pieds du gardien, qui les ramassa, les compta les unes après les autres, les mit dans sa bourse, posa sa chibouque contre le mur, se leva, alla chercher un caillou gros comme un œuf de mésange, et le plaça délicatement sous les pieds de son voisin.

— Frère, dit le patient, je ne sens rien sous mes pieds.

— Il y a cependant une pierre, dit le gardien en reprenant sa place et sa chibouque, et en se mettant à fumer; seulement je l'ai choisie proportionnée à la somme. Donne-moi un talari (cinq francs), et je te

(1) Il est bien entendu que la piastre dont nous parlons est toujours la piastre égyptienne, qui vaut 6 ou 7 sous de France.

mettrai sous les pieds une pierre si belle et si bien appropriée à ta situation, que tu regretteras dans le paradis la place que tu avais à la porte de ta boutique.

Le résultat de tout cela fut que le gardien eut ses cinq francs et le boulanger sa pierre. Je ne sais pas, au reste, comment la séance se termina, mon dessin ayant été achevé au bout d'une demi-heure.

Comme la chaleur commençait à être fatigante et que notre tournée était loin d'être achevée, Mohammed fit un signe, et deux ânes magnifiquement caparaçonnés nous furent amenés. C'étaient bien les bêtes les plus pétulantes que nous eussions encore rencontrées; mais nous sortions pour dessiner et non pour gagner le prix de Chantilly. Nous les forçâmes donc de marcher à notre allure, ce qui ne fut pas chose facile, surtout pour Mayer, qui, en sa qualité d'officier de marine, n'avait pas le moindre goût pour l'équitation. Mohammed nous assura qu'avant l'arrivée des Français au Caire, jamais on n'avait vu un âne galoper; mais les pacifiques quadrupèdes n'eurent pas plus tôt tâté des moyens ingénieux qu'employaient les nouveaux venus, tels que la pointe de la baïonnette ou les mèches d'amadou allumées sous la queue, qu'ils adoptèrent ce galop éternel qui s'est perpétué de génération en génération. Cependant Mohammed prétendait qu'en général ils avaient l'intelligence de sentir à quelle race appartenait leur cavalier. En effet, j'ai vu des animaux, que je reconnaissais pour avoir eu toutes les peines du monde à les dompter la veille, marcher tranquillement sous la conduite d'un grave Turc, ou trotter convenablement entre les jambes d'un marchand cophte : quant à ceux que j'ai vus à la solde des voyageurs français, c'étaient toujours de véritables Bucéphales.

Nous visitâmes successivement plusieurs bazars. Chaque bazar est presque toujours affecté à un seul genre de marchandises, comme chaque commerçant à un seul genre de commerce, et chaque esclave à un seul genre de service. Nous commençâmes par le bazar des comestibles : il y avait d'abord, et surtout, du riz, qui est la denrée la plus facile à transporter, et la principale nourriture de la population; puis de la pâte d'abricot roulée comme des tapis et dont chaque pièce avait de vingt-cinq à trente pieds de longueur sur trois ou quatre de large; puis des dattes choisies, puis des dattes trop mûres et des dattes trop vertes pilées ensemble et agglomérées en cubes qui pèsent de cent à cent cinquante livres : c'est, avec le riz, la principale nourriture du peuple; seulement l'un est considéré comme dîner et l'autre comme dessert : cette pâte, au reste, lui est vendue à vil prix.

Les bazars de costumes sont riches; les châles des Indes y sont en grande quantité; leur prix m'a paru coté à peu près à la moitié de ce qu'ils coûtent en France. Le bazar des armes est somptueux; les armes blanches surtout sont magnifiques, mais rares et recherchées. Presque jamais on n'y trouve ni poignards ni sabres tout montés; il faut acheter la lame, la faire emmancher chez un armurier, la porter ensuite chez le gaînier pour qu'il y fasse un fourreau, puis chez l'argentier pour qu'il la garnisse, puis chez le passementier pour qu'il y suspende les cordons, puis enfin chez le vérificateur pour qu'il y applique le poinçon. Quelques lames sont d'un prix exorbitant; elles valent jusqu'à 2,000, 2,500 et 3,000 francs.

Pour faciliter les achats, les juifs parcourent les bazars, et proposent de changer l'or et l'argent, ou de prêter des fonds aux personnes connues qui auraient besoin d'une somme plus forte que celle qu'elles auraient apportée : on les reconnaît, au premier coup d'œil, à leurs costumes noirs, les lois somptuaires du Caire leur interdisant toute autre couleur.

Pour terminer la journée, nous allâmes au bazar des femmes. Le bâtiment qui les renferme est divisé en misérables cours carrées, contre les murs desquelles sont appliquées des cages; au milieu de chaque cour passe une cloison qui la sépare en deux : le premier étage est occupé par des appartemens un peu plus comfortables réservés aux esclaves de prix.

Nous entrâmes dans les cours, et nous trouvâmes la marchandise que nous venions visiter parfaitement nue, afin que nous pussions d'abord apprécier sa qualité, puis ensuite, assortie par couleur, par nation et par âge : il y avait des juives aux traits graves, au nez droit, aux yeux longs et noirs; des Arabes à la teinte basanée, avec des anneaux d'or aux jambes et aux bras; des Nubiennes avec leurs cheveux nattés en tresses, d'une finesse extrême, et qui se partagent sur le milieu de la tête, pour retomber à droite et à gauche; parmi celles-ci, qui toutes étaient noires, il y avait cependant deux classes et deux tarifs : c'est que quelques-unes appartenaient à une race qui a le privilége, quelle que soit la chaleur, de conserver une peau froide comme celle d'une couleuvre, ce qui est d'un prix inappréciable pour le maître, dans ce climat ardent, où tout ce qui respire passe dix heures par jour à chercher la fraîcheur; enfin, il y avait de jeunes Grecques, élevées à Scio, à Naxos et à Melo, et parmi celles-ci une jeune enfant ravissante de grace et de beauté, dont je demandai le prix, et que l'on me fit 300 fr.

Toutes ces esclaves sont toujours joyeuses en apparence, car, horriblement nourries par leurs marchands, battues à la moindre faute ou plutôt au moindre caprice, aucune condition n'est pire pour elles que celle de rester au magasin. Aussi n'y a-t-il pas de mines, de sourires, de promesses muettes et lascives que ces malheureuses ne fassent aux acheteurs qui les visitent. Les marchands les traitent absolument comme du bétail, et il n'y a pas de cheval au marché, sur lequel la curiosité de l'amateur puisse s'exercer d'une manière plus naïve et plus étendue que sur ces malheureuses créatures. Au reste, sous ce climat de feu, une femme n'est plus jeune à vingt ans.

Dans ces derniers bazars, on retrouve encore les juifs; mais là ils vendent des costumes. Comme la livraison se fait au moment même de l'achat, et que la marchandise est complètement nue, l'acheteur ne peut pas l'emmener sans la couvrir au moins d'une couverture.

Il y a aux environs de chaque bazar de magnifiques fontaines: ce sont de beaux et somptueux monumens presque toujours isolés, et dont un grillage en bronze ferme les ouvertures. A chaque fenêtre un bol en cuivre est suspendu par une chaîne; on passe le bras à travers les grillages, on puise de l'eau, on boit, et on laisse retomber le bol qu'attend presque toujours une autre bouche altérée. Il y a éternellement, près de chaque fontaine, une douzaines d'Arabes assis: ils tournent autour du monument avec le soleil, de sorte qu'ils ont toujours les deux choses les plus précieuses dans ce climat, de l'eau et de l'ombre.

Nous sortions du bazar si préoccupés de ce que nous venions de voir, que nous laissions nos ânes maîtres de nous conduire, lorsque nous nous trouvâmes, en prenant une rue qui nous conduisait au quartier franc, marcher au-devant d'une troupe de femmes qui allait au bain; elles étaient toutes montées sur des mules, couvertes de mantes de soie blanches, et s'avançaient conduites par un eunuque aux armes du pacha. Chacun se rangeait sur le chemin qu'elles allaient parcourir, les hommes se jetant le visage contre terre, ou se collant la figure le long des murailles, de sorte qu'il n'y avait que Mayer et moi au milieu de la rue. Mohammed, qui vit le danger, saisit aussitôt mon âne par le licol, et le tira dans un rentrant de maison, criant à Mayer, à gauche! à gauche! seigneur Français! à gauche! Mais le conseil, à ce qu'il paraît, était plus facile à donner qu'à suivre; Mayer, en sa qualité de marin n'entendait que lorqu'on lui parlait par tribord et babord: aussi, de peur de commettre une faute, tira-t-il les deux côtés de la bride en même temps, de sorte que son âne s'arrêta court,

comme celui de Balaam. En ce moment il se trouvait face à face avec l'eunuque; celui-ci, habitué à écarter tous les obstacles d'un signe, leva son bâton, et en frappa la tête de l'âne. L'âne se cabra, Mayer perdit les arçons, et manqua tomber; mais se rattrapant moitié au pommeau de la selle, moitié au cou de la bête, il reprit son aplomb, et marchant à son tour à l'eunuque, qui ne pensait à rien, il l'étendit à terre du plus beau coup de poing que jamais face d'eunuque ait reçu; puis, en véritable Parisien, il tira sa carte, qu'il avait fait passer de la poche de son gilet dans celle de son *abbaye*, afin que, si l'eunuque n'était pas content, il sût où le retrouver. Mais celui-ci, effrayé d'un traitement auquel il était si peu habitué, se releva sur les deux genoux, et voyant que Mayer lui présentait un papier, il le baisa humblement. Mayer, satisfait de cette démonstration, opéra enfin la manœuvre indiquée par Mohammed, et, prenant à gauche, vint nous rejoindre, tandis que le cortége, un instant arrêté, continuait sa route vers le bain.

A peine Meyer nous eut-il rejoints, que Mohammed, sans dire un seul mot, saisit de chaque main une bride de nos ânes, et prenant le galop nous entraîna dans un millier de petites rues au bout desquelles nous entrâmes toujours courant dans la cour du consulat de France. Là, nous lui demandâmes la raison de cette course muette et forcenée, mais il ne nous répondit pas autre chose que ces mots : *Dis au consul, dis au consul.*

En effet, c'était le plus court pour savoir à quoi nous en tenir; nous montâmes chez le vice-consul pour lui dire ce qui s'était passé; il nous écouta avec terreur, puis, le récit achevé :

— Allons, dit-il, tout a fini pour le mieux; mais si l'eunuque vous avait fait poignarder sur la place, je n'aurais pas même osé redemander vos cadavres.

Ce qui nous avait sauvé, c'est que l'imbécile, en se sentant châtié de la sorte, avait pensé que nous ne pouvions être que deux grands personnages, et avait pris la carte de Mayer pour notre firman.

Nous restâmes cachés au consulat jusqu'au soir, et lorsque la nuit fut venue, on nous fit directement reconduire à notre quartier.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

PROMÉTHÉE,

Par M. Edgar Quinet.

Les grands évènemens qui ont signalé les premières années du XIXe siècle ont vivement ébranlé les imaginations, et ont fait éclore dans les ames un véritable sentiment poétique. Tant d'idées nouvelles, tant de passions violentes, tant de gloire, de si rares catastrophes, n'ont pas vainement ému les peuples de l'Europe; et nous avons vu les poètes eux-mêmes, se faisant les interprètes de leurs propres ouvrages, reconnaître dans leur génie l'écho des agitations et des tempêtes au milieu desquelles notre génération est venue au monde.

Ce n'est pas seulement dans notre temps que l'histoire a eu une si grande influence sur la poésie. Les quatre siècles poétiques qu'on a l'habitude de compter dans le passé n'ont pas été, comme on l'a dit quelquefois, le résultat du loisir et de la paix, mais au contraire de l'action et du mouvement. Les guerres persiques avaient préparé l'époque de Périclès; les guerres du Péloponèse la couronnèrent. Jules César annonça par ses conquêtes et par ses guerres civiles le siècle d'Auguste, lequel fut aussi fécond en péripéties politiques qu'en illustrations littéraires. L'ambition fougueuse de Jules II ouvrit le siècle de Léon X; et c'est au milieu des guerres héroïques du XVIe siècle que l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre virent éclater leurs plus beaux génies. Enfin le siècle de Louis XIV, précédé par les troubles de la Fronde, fut rempli par des exploits qui ne permirent pas à la France de respirer un seul moment, et il semble que dans cette glorieuse époque notre nation n'ait été la plus éclairée et la plus intelligente que parce qu'elle fut aussi la plus entreprenante et la plus guerrière.

La révolution française et Napoléon ont fait une impression si forte sur l'esprit de l'Occident, que les poètes sortis de ce mouvement sont arrivés à nier la poésie de toutes les époques antérieures; estimant que les évènemens, au milieu desquels ils se sont élevés, dépassaient tout ce que l'histoire avait

produit de plus merveilleux, ils ont été conduits à se regarder comme la plus haute expression du génie humain. Cet orgueil insensé n'était pas tout-à-fait sans motif et sans excuse; et il y a au fond de notre époque tant de chaleur réelle, et dans la tendance des esprits supérieurs tant d'élévation, qu'on ne saurait trop espérer des poètes qui seraient véritablement inspirés par les passions et par les idées qui font, à cette heure, la vie de l'Europe.

En aucun temps sans doute, le mot de poésie n'a été plus prononcé que dans celui-ci; l'art est devenu une sorte de culte qui a eu non-seulement ses fidèles, mais encore ses fanatiques. Les termes du langage poétique sont devenus familiers et ont tellement entamé l'esprit positif et l'antique bon sens de notre langue, qu'on a été réduit à regretter la simplicité et la bonhomie des écrivains d'autrefois; le vertige s'est emparé de toutes les têtes et l'emphase a gonflé toutes les bouches. La prose et la poésie se sont si bien mêlées, qu'il faut être doué d'une netteté particulière d'intelligence pour les distinguer. On abuse de la poésie pour ampouler notre langue, comme au siècle dernier on abusa de l'analyse pour la dessécher.

Cependant nous voulons faire remarquer une chose singulière, et qui semble d'abord inexplicable. Comment se fait-il que le sentiment poétique, qui est développé parmi nous jusqu'à l'exagération, n'ait pas encore produit un seul ouvrage d'une construction solide et d'une architecture durable? Pourquoi fait-on tant de poésies et fait-on si peu de poèmes? La question mérite d'être examinée.

Ce ne sont pas seulement les chefs avoués du romantisme qui ont fondé leur réputation sur le genre lyrique; toute la poésie contemporaine s'est réduite, jusqu'à ce jour, à la forme de l'ode. Béranger, qui a peut-être plus qu'aucun autre poète de ce temps-ci la faculté de composer et de construire, n'a pourtant fait que des chansons; et c'est dans la courte et rapide durée de la stance qu'il a enfermé le sentiment épique qui l'anime. Lamartine doit toute sa gloire à ses admirables élégies. S'il a réussi lorsqu'il a voulu se donner un cadre plus large, c'est qu'il est resté dans son premier sentiment et qu'il n'a point sensiblement modifié sa forme. Je viens de citer nos deux plus grands poètes, ceux qui résument les deux grandes tendances de notre époque; l'un s'est inspiré des passions politiques et des glorieux souvenirs de son temps; l'autre des grandes tristesses morales, des regrets, des aspirations religieuses que l'Europe entretient devant l'autel abandonné de ses anciens dieux. Ne semble-t-il pas que chacun de ces deux partis et de ces deux sentimens devrait fournir la matière d'une véritable épopée? Pourquoi se sont-ils exprimés en odes et non pas en poèmes? Pourquoi en refrains et en soupirs et non pas en imaginations puissantes et savamment ordonnées? N'avons-nous pas vu de nos jours tout ce qu'a vu Dante? N'avons-nous pas assisté comme lui aux luttes politiques de la démocratie et à une rénovation de la pensée humaine? Pourquoi ne savons-nous traduire en poèmes ni le passé ni l'avenir?

M. Hugo semblait annoncer une disposition plus particulière pour les œuvres d'imagination. On pensait qu'après avoir essayé de renouveler la langue poétique, il se donnerait le temps d'assembler, dans un poème, tous les aspects différens de l'esprit contemporain, de manière à présenter, sous une forme animée et durable, la physionomie de notre temps. Lorsque Ronsard eut fait violence à la langue française pour y introduire les débris des langues anciennes dont la renaissance avait rajeuni la culture, il ne crut pas que son œuvre fût encore complète, et il jugea qu'il n'avait rien fait, s'il ne laissait, dans un poème, l'exemple de la littérature qu'il voulait inaugurer, et un témoignage des idées qui l'animaient. M. Hugo, qui a un si grand nombre de points de ressemblance avec Ronsard, n'a point tant de confiance que son maître, et il se condamne lui-même en reculant devant l'épopée.

Mais nous avons tort de nous plaindre de son défaut de courage. S'il osait plus, peut-être serait-il moins! son épopée aurait-elle un sort plus brillant que le *Francus* de Ronsard? La destinée de M. Hugo n'est-elle pas, au contraire, de montrer, dans tout son éclat et dans toute son insuffisance, le vague sentiment poétique de notre temps. Une rêverie sans dessein arrêté, sans but déterminé, errante, ambitieuse, souvent bizarre, souvent profonde, n'est-ce point tout ce que peut essayer de plus élevé la génération qu'il représente? Une instinctive lumière que tout poète a dans son ame, un sourd retentissement des tempêtes à peine dissipées, la confusion et les éclairs du vertige, voilà ce que nous offrent les volumes de poésie dans lesquels il rassemble les sentimens que chaque année nouvelle lui apporte. L'inquiétude de la recherche, le tourment de la poursuite, sont les caractères principaux de cet incontestable génie. Il nous semble toujours le voir sous les ombres du crépuscule, interrogeant les formes indécises des nuages et adorant, dans les brumes du ciel, une chimère insaisissable; son esprit ne se lasse pas de courir après ce fantôme, qui se dérobe sans cesse à son étreinte, et qui trace çà et là des sillons de lumière dans les ténèbres où il s'enfuit.

Si la poésie s'exhale en soupirs épars et en mélodies isolées, ce n'est sans doute pas la faute des poètes, mais celle du temps. Jusqu'à ce jour, les esprits se sont beaucoup plus appliqués à analyser la nature, à critiquer la société, à ajouter des ruines à toutes celles dont les derniers siècles ont couvert le sol de l'Europe, qu'à se composer un idéal nouveau de la vie et à réparer l'absence de la foi; les grands monumens de la poésie, comme ceux de l'architecture, veulent reposer sur des croyances solides. Le doute peut faire vibrer l'imagination; on peut, en son nom, évoquer de sombres fantômes, comme Byron en a donné l'exemple; mais il ne saurait être un élément épique. L'épopée est toujours le récit de quelque fondation considérable, de quelque illustre commencement destiné à une haute fortune; au contraire de la tragédie qui est la forme essentielle du dénouement des grandeurs d'ici-bas, l'épopée remonte à leur origine et montre, dans leur berceau, le germe de leur avenir. Pour être poète épique, il faut donc avoir

l'espérance que donne une conviction ferme, et porter en soi le sentiment d'un ordre durable.

Il suffit de jeter un regard sur la société pour se persuader que la foi est aujourd'hui une chose rare. Quel est le parti, même parmi les victorieux, ou parmi ceux qui sont sur le point de triompher, qui puisse dire qu'il existera encore dans dix années? N'avons-nous pas vu, depuis trente ans, trois générations d'hommes et d'idées, qui se sont crues immortelles, et qui ont trébuché l'une après l'autre dans le tombeau où le temps les a réunies? Pourrait-on renouveler les mêmes naïvetés et s'exposer aux mêmes déceptions? Toutes ces illusions sont tombées; la foule, désertant de plus en plus les agitations politiques, se tourne vers les intérêts privés, et s'absorbe dans les soins de la fortune matérielle. Les grossiers instincts d'un individualisme égoïste sont les seules passions qui l'animent et qui entretiennent sa vie. On dirait que le siècle est fatigué par les grands enfantemens qui ont marqué ses premières années, que sa fécondité est épuisée, et qu'il recueille ses forces dans un repos nécessaire.

Ce repos est un temps accordé à l'esprit humain, pour réfléchir sur les révolutions qu'il vient de subir, et sur les transformations auxquelles il faut qu'il se prépare. Tandis que la foule s'empresse autour de ses comptoirs, et se berce dans son insouciant athéisme; tandis que les partis politiques aiguisent les vieilles pointes de leurs armes ébréchées, et répètent par habitude des mots vides qui ne servent plus de ralliement à personne, la pensée fait, sans bruit, son œuvre solitaire, et, voyant la nuit des sens redoubler chaque jour, se tient prête à rallumer le flambeau dont la clarté guide les nations. Voilà la double physionomie de notre temps: à l'extérieur un grand mouvement matériel, un grand désordre moral, un complet oubli des principes qui font la vie des sociétés; au fond une haute intelligence des choses accomplies et des choses possibles, un sentiment philosophique aussi élevé qu'il l'ait jamais été, une raisonnable espérance, une vive croyance aux grandes lois de l'humanité, qui se dégagent de l'enveloppe des anciennes formes, et qui prennent le costume des temps nouveaux, mais qui demeurent inébranlables et qui jettent une lumière de plus en plus vive et pénétrante. Ainsi, nous l'osons dire, il y a de la foi dans notre société; mais cette foi ne se rencontre pas à la surface, ni dans la multitude, ni dans les mœurs générales de notre temps: elle s'alimente aux sources de la méditation et de la philosophie; elle ne restera pas toujours cachée dans la solitude, elle en sortira pour vivifier le monde, et pour le renouveler.

L'indifférence et le doute qui existent dans la foule expliquent bien comment la poésie ne s'est encore produite, chez nous, que sous la forme de l'ode et de l'élégie. L'individualisme de notre époque se trahit tout entier dans cette absolue domination du monologue lyrique; des rêves hasardés, des désirs perdus, des voix isolées, la lumière entrevue, voilà tout ce que peut comporter l'état général des esprits; c'est aussi tout ce qu'on trouve

dans les poésies lyriques de notre temps. Nous pensons, cependant, qu'il y a lieu de franchir les limites que la poésie s'est tracées jusqu'à ce jour; mais s'il se rencontre quelque poète assez audacieux pour l'essayer, on doit s'attendre à le voir puiser ses inspirations dans la philosophie; d'elle seule peut aujourd'hui émaner la foi qui est nécessaire à la construction d'un monument épique; elle seule peut prêter à l'invention l'appui que l'héroïsme et la religion ne lui fournissent plus.

M. Edgar Quinet a tenté de réaliser, dans une suite d'œuvres épiques, le sentiment poétique de notre siècle, et d'élever notre littérature nouvelle de la forme de l'ode à celle du poème. C'est déjà un mérite que d'avoir voulu donner ce complément nécessaire à l'art contemporain. La tâche est rude, et nous ne craignons pas de dire que c'est l'entreprise la plus difficile qu'un poète puisse embrasser aujourd'hui. Cependant M. Quinet a annoncé, dès son début, qu'il s'y dévouait tout entier; il savait, dès le premier jour, tout le poids du fardeau qu'il s'imposait. Personne, mieux que lui, ne connaît les épopées qui ont signalé les grandes phases de l'humanité; personne ne sait mieux à quelles conditions le poète épique est possible; personne n'apprécie plus justement la rare et divine mission de ces hommes qui sont chargés d'écrire, dans la langue de la poésie, les grandes pensées des siècles, et de donner la figure et la vie à cette histoire mystérieuse des sentimens humains, dont l'histoire politique n'est que l'enveloppe et l'écorce.

La raison est, chez M. Edgar Quinet, au moins au niveau de l'imagination; mais loin de le détourner de l'œuvre à laquelle ses secrets instincts l'entraînaient, c'est elle qui l'a encouragé à l'aborder, et qui l'y a fait persévérer. Les travaux de haute critique auxquels il s'était livré, l'étude profonde de l'antiquité et de l'Allemagne qu'il avait faite, l'intelligence élevée de la philosophie qu'il possédait, n'ont servi qu'à confirmer sa vocation. Son esprit, partagé entre la réflexion et l'inspiration, et ne voulant renoncer ni à l'une ni à l'autre, a pris l'énergique résolution de les associer ensemble, et de tirer de leur réunion une originalité puissante.

Ahasvérus fut le premier effet de cette détermination. On vit, dans ce grand poème en prose, l'épanouissement vigoureux d'une imagination longtemps contenue, et qui s'était donné de nouvelles forces en faisant alliance avec la raison. Ces deux facultés y étaient intimement unies; mais dans leur empressement à se confondre, elles n'avaient peut-être pas assez conservé leur intégrité; l'imagination avait été emportée par l'audace de la raison, au-delà de sa sphère, et dans des mondes où elle se débattait contre l'impossible; la raison, à son tour enivrée par l'imagination, n'était pas toujours restée maîtresse, de manière à jeter une lumière sûre dans les sentiers qu'elle traversait. Mais l'audace de M. Edgar Quinet eut tous les fruits qu'elle avait pu se promettre; elle donna un grand éclat à son début, et découvrit en lui des qualités précieuses qu'on chercherait vainement dans les poètes plus accrédités par la renommée. Qui a uni, de nos jours, à un aussi haut degré, le

sentiment de la nature à celui de l'histoire? Qui a montré un esprit plus large et plus universellement intelligent ? Qui a vu plus de choses, remué plus de sensations, résumé plus d'idées?

On agita alors une grande question : on se demanda si la prose pouvait raisonnablement servir d'instrument à cette imagination pleine de luxe et d'audace. M. Edgar Quinet se posa lui-même ce problème, et il arriva à conclure que la versification était l'expression indispensable de sa pensée. Sa volonté l'avait déjà conduit de l'étude de la philosophie à l'invention poétique; elle l'amena à la nécessité de renoncer à une langue dont il connaissait toutes les ressources, pour s'en créer une dont il lui fallait affronter la nouveauté. Ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire de l'art moderne. Comme M. Quinet, Schiller passa de la prose aux vers par un effort de sa volonté. Dans un temps où l'intelligence joue un si grand rôle, faut-il s'étonner beaucoup qu'elle puisse ainsi se modifier elle-même par l'exercice de sa liberté?

Le sujet que M. Quinet choisit pour faire l'essai du rhythme poétique était moins vaste et moins infini qu'*Ahasvérus*. Après avoir considéré l'humanité, pour ainsi dire, au point de vue de son étendue et de son immensité, le poète voulait l'envisager dans une personnification nette et décidée; il s'arrêta à la vie de Napoléon, sujet grandement épique et dans lequel il était soutenu par un amour ardent et éclairé de la gloire de notre patrie. Mais ce n'est pas un facile travail que celui de s'initier aux secrets de la versification française; les génies les plus naturellement disposés n'ont jamais surmonté sans peine les difficultés de cette langue bornée et exigeante : il faut une longue patience et un grand bonheur pour plier ce métal difficile au gré de la pensée. M. Quinet ne put se dissimuler qu'il perdait de sa force, et qu'il hasardait son talent dans cette entreprise périlleuse. Mais il subit sans crainte les conséquences de son inflexible raison. Heureux dans sa témérité, il s'empara du mètre poétique, fit sur la langue une conquête dont on avait pu désespérer, et accomplit ainsi un nouveau progrès dans sa carrière.

Il nous apporte aujourd'hui une œuvre nouvelle dans laquelle il a perfectionné d'une manière notable l'instrument dont il a pris possession. L'apparition du poème de *Prométhée* nous semble être un grand évènement littéraire; c'est l'annonce de tout un ordre nouveau de compositions poétiques. L'auteur se détache entièrement, par cette production, de tous les poètes de notre époque, dont, jusqu'à présent, il avait plus ou moins emprunté les formes pour vêtir ses idées. Il a renouvelé le culte des grands modèles de la poésie; mais, tout en essayant de restaurer, au sein même de l'innovation, la tradition des maîtres du langage, il a suffisamment conservé la liberté de son intelligence pour faire des ouvertures imprévues dans le monde de la pensée, et pour donner l'exemple si long-temps attendu d'une poésie véritablement philosophique.

La fable de Prométhée, que M. Quinet a rajeunie par une invention pleine d'audace et de nouveauté, se lie à tout cet ensemble de traditions qui pré-

cédèrent, chez les Grecs, la constitution définitive de la religion de Jupiter. Débris d'un monde antérieur, elle fut obscurcie par l'oubli et par l'interprétation que les poètes et les philosophes lui donnèrent selon leur fantaisie ou leur raison. Dans l'état où elle nous est parvenue, elle offre une multitude de contradictions; mais on ne saurait douter du sens qu'elle présente, et qui se retrouve toujours le même au fond des diverses transformations qu'elle a subies.

Le nom de Prométhée se trouve dans Homère; ce Titan y est désigné comme fils d'Eurymédon et de Junon. D'après cette tradition, ce serait pour se venger de l'attentat fait à son honneur, que Jupiter aurait enchaîné le fils de l'adultère sur le Caucase. Si on s'arrêtait à cette opinion, il ne serait pas besoin d'avoir recours à un monde antérieur pour expliquer la fable de Prométhée; mais, bien qu'Homère soit le plus ancien poète grec dont les œuvres soient parvenues jusqu'à nous, on sait que ses poèmes furent plus ou moins altérés par les rhapsodes, et, sans aucun doute, remaniés à l'époque où ils furent définitivement rassemblés. Il ne faudrait donc voir dans l'assertion d'Homère qu'un témoignage de l'effort que faisaient les Grecs civilisés pour ramener toutes les traditions à l'unité en leur donnant pour source commune la mythologie olympienne, et en effaçant les vestiges de l'époque de Saturne.

Hésiode, qui a long-temps passé pour être le contemporain d'Homère, attribue une autre origine à Prométhée. Dans les fragmens qui nous ont été conservés, il s'explique longuement sur ce sujet; mais nous croyons qu'il est de la plus grande importance de faire connaître comment il y est amené. La poésie d'Hésiode est une poésie toute morale; si elle parle des dieux, c'est toujours pour apprendre aux hommes à être meilleurs. On sent que, pour arriver à ce but, elle invente fort souvent. L'allégorie est sa forme habituelle. aussi faut-il bien prendre garde de s'arrêter à la forme, qui est toujours comme un ingénieux mensonge jeté sur la vérité que le poète se propose d'enseigner.

Dans le poème *Des Travaux et des Jours*, Hésiode commence par s'adresser à son frère Persée, qui, par le moyen d'un faux serment, lui avait arraché la moitié de la succession de son père, mais qui, ruiné bientôt par ses débauches, trouva un appui dans ce frère qu'il avait dépouillé. Hésiode raconte les ruses de son frère, et ses propres bienfaits, avec une naïveté charmante; il en tire des leçons pour la conduite des autres hommes. Puis, venant à regretter le temps où l'intérêt et l'avarice ne régnaient pas sur le monde, il dit tout à coup que c'est Prométhée, le plus rusé des mortels, qui est le principe de tous les maux dont la terre est affligée. Il personnifie en lui la chute originelle du genre humain; il raconte que, pour punir cet homme audacieux d'avoir dérobé le feu du ciel dans une urne, Jupiter ordonna à Vulcain de mélanger la terre avec l'eau, et de faire avec cette argile une femme à qui chacun des dieux donna une qualité, et que, pour cette cause, on nomma Pandore. Mercure fut chargé d'apporter Pandore à Épiméthée. Prométhée, qui, selon le poète, était le père d'Épiméthée, lui avait recommandé de se

méfier des présens de Jupiter. Mais Épiméthée, qui avait l'intelligence bornée, ne se souvint pas des paroles de son père; il accueillit Pandore, qui lui apportait dans une urne mille dons cachés. A peine eut-il soulevé le couvercle de l'urne, que tous les vices en sortirent pour se répandre à la surface du monde; l'Espérance resta au fond du vase. Ainsi Jupiter se vengea sur les hommes des inventions de Prométhée.

Il est difficile de voir dans ce récit autre chose qu'un symbole. Hésiode a voulu dire que la civilisation, qui avait amené beaucoup de biens, avait aussi fait naître beaucoup de maux. Pour exprimer cette pensée, il change à son gré les relations que la fable établit entre les divers acteurs qu'il met en scène. Il nous offre lui-même la preuve de cette assertion. Dans sa *Théogonie*, préoccupé d'une autre pensée morale, il explique différemment la filiation des mêmes personnages. Voulant peindre dans ce poème la victoire de la révélation religieuse sur les penchans matériels de l'homme, il raconte que du titan Japet, frère de Saturne et de Clymène, fille de l'Océan, étaient nés le fort Atlas, l'orgueilleux Ménétius, l'industrieux Prométhée et le stupide Epiméthée. Jupiter foudroya Ménétius et le précipita aux abîmes; il ordonna à Atlas de porter le monde sur ses épaules. Pour Prométhée, il le surprit un jour, cherchant à tromper le maître des dieux, à propos d'un bœuf monstrueux qu'il s'agissait de partager entre les dieux et les hommes; Prométhée avait fait la part des hommes plus grosse, et celle des dieux plus petite. Jupiter le punit de sa ruse en enlevant le feu à la terre. Prométhée, toujours habile à jouer Jupiter, prit les rayons du soleil dans une urne et rendit ainsi le feu aux hommes. Alors Jupiter entra dans une violente colère, et envoya Pandore sur la terre pour y répandre tous les maux. Il voulut punir Prométhée d'une manière particulière; il l'enchaîna à une colonne, et attacha un aigle à ses flancs qui renaissaient sans cesse pour lui servir de pâture. Mais enfin Hercule tua cet aigle et délivra Prométhée.

Il est facile de voir, dans les réflexions dont Hésiode fait suivre ce récit, qu'il ne regarde toutes ces traditions que comme des symboles sous lesquels sont cachées des vérités morales. Commentant lui-même la tradition de Pandore, il dit que le commerce des femmes amollit les hommes et les perd, et il finit par faire entendre que les chaînes de Prométhée ne sont que des liens mystiques et signifient la dépendance à laquelle l'amour a assujetti les hommes.

D'après les calculs les plus probables, Eschyle vivait cinq siècles après Hésiode. Dans l'intervalle qui sépara ces deux poètes, la fable de Prométhée dut subir des modifications comme toutes les autres. Fondateur du théâtre grec, Eschyle y développa cette tradition dans une trilogie. La première partie de cette grande composition avait pour titre : *Prométhée inventeur du feu;* la seconde : *Prométhée enchaîné;* la troisième : *Prométhée délivré.* La seconde partie nous est seule parvenue dans son intégrité; il est resté un vers de la première, et une quarantaine de la troisième. Il est difficile de se

faire une idée des deux parties perdues; la dernière, toutefois, est plus facile à imaginer que la première; il y a dans la partie que nous conservons une préparation évidente pour l'apparition d'Hercule dans la troisième. Un des plus savans professeurs de l'université de Bonn, M. Welker, a publié une dissertation curieuse, dans laquelle il a essayé de recomposer le plan des parties perdues de cette trilogie; mais il était difficile de montrer, dans ce travail, autre chose qu'une grande érudition et une ingénieuse lutte d'esprit. Le *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle, mérite une sérieuse attention. Ce drame est le plus grand, sans aucun doute, et le plus élevé que l'antiquité nous ait transmis. C'est aussi le renseignement le plus étendu que nous ayons sur la fable de Prométhée.

Pandore et Épiméthée jouaient-ils un rôle dans la première partie de la trilogie d'Eschyle? Rien ne le prouve. Dans la seconde partie où leur nom n'est point prononcé, on trouve même une indication qui ferait présumer le contraire. Le chœur, plaignant les douleurs de Prométhée, lui rappelle qu'avant de gémir avec lui, il avait autrefois chanté des chants joyeux pour célébrer son union avec Hésione. Il est donc probable que les noces de Prométhée et d'Hésione avaient, dans la première partie, une importance qui excluait tout autre développement capital.

Au commencement de la seconde partie, Vulcain, accompagné de la Force et de la Violence, attache, malgré lui, Prométhée sur un rocher. Lorsque ces exécuteurs de la volonté de Jupiter se sont éloignés, Prométhée, qui n'a pas prononcé un mot en leur présence, se plaint à l'univers de son supplice. Il parle du dieu qui le persécute comme d'un dieu nouveau; il dit que c'est pour avoir donné le feu aux hommes qu'il est puni, et qu'il s'attendait à tous les maux qui l'accablent. Tout à coup, du sein de l'Océan, s'élance une troupe de nymphes qui viennent s'abattre auprès de lui, et déplorer ses tourmens et la chute du monde antérieur dont Jupiter a triomphé. Prométhée leur raconte sa destinée : il s'est élevé une sédition dans le ciel. Prométhée, fils de Thémis, qui s'appelle aussi la Terre, a prêté appui à Jupiter pour s'emparer du souverain pouvoir. Mais, au lieu de lui savoir gré de ces bienfaits, Jupiter l'a accablé de maux. Jupiter a voulu consolider son autorité en détruisant le genre humain, pour en créer un nouveau; Prométhée seul s'est opposé à ce dessein, et a sauvé les hommes. C'est pour cette raison qu'il est puni.

L'Océan vient lui-même se joindre à ses filles pour plaindre le malheur de Prométhée. Il lui conseille de ne pas accuser Jupiter, et de le supplier au contraire de mettre fin à ses peines; il lui cite d'autres exemples de la colère et de la redoutable puissance de Jupiter. Prométhée ne veut pas l'écouter, et lui déclare qu'il ne s'humiliera pas sous la main de son persécuteur. L'Océan, qui est un dieu prudent, se retire; le chœur des nymphes recommence sa plainte. Prométhée, pour se consoler de ses souffrances, leur fait le récit des bienfaits dont il a comblé les hommes. C'est lui qui leur a appris à se servir de leurs sens, et à croire à la réalité des images qu'ils leur offrent;

c'est lui qui les a mis en possession de la nature; c'est lui qui leur a enseigné à façonner le bois, à se construire des maisons, à faire la différence des saisons, à connaître le mouvement des astres, à former les lettres pour fixer le souvenir de toutes choses; c'est lui qui leur a assujéti les animaux, qui a attelé les chevaux aux chars, qui a inventé les vaisseaux et leurs voiles; c'est lui qui leur a donné les médicamens et les principes de la médecine; c'est lui qui les a initiés aux secrets de la divination et des présages; enfin c'est lui qui a fait présent aux hommes de tous leurs arts. Après avoir achevé ce grand récit, il commence à prédire la chute de Jupiter. Le chœur continue à déplorer l'infortune de ce bienfaiteur des hommes.

Tout à coup une autre victime de Jupiter traverse la scène; c'est Io, pour laquelle le maître des dieux a éprouvé un adultère amour. Changée en génisse, elle a été condamnée à errer sans cesse. Elle demande à Prométhée quand finira cette course involontaire, et elle raconte longuement ses malheurs, qui sont une nouvelle accusation portée contre Jupiter. Prométhée lui prédit par quelles contrées il faudra qu'elle passe, avant d'arriver en Égypte, où elle doit trouver la fin de son supplice.

Cette partie du discours de Prométhée est fort curieuse; elle fournit des renseignemens précieux sur l'état de la géographie chez les Grecs, au temps d'Eschyle; l'ignorance profonde de ce peuple civilisé, sur la situation des pays étrangers, a de quoi confondre. Prométhée dit à Io : « Tu te tourneras d'abord du côté de l'orient, et tu prendras ton essor à travers des champs incultes; tu arriveras chez les Scythes errans; tu passeras à gauche, au-dessus du pays des Chalybes; tu rencontreras le fleuve Hybristes, très dangereux à passer; pour le guéer, remonte jusqu'à sa source sur la crête du Caucase, la plus élevée des montagnes. (Prométhée n'est donc pas sur le Caucase? Où est-il?) De là tu te dirigeras vers le midi, où le peuple des Amazones habite sur les bords de la mer Salmydessienne; tu parviendras ensuite facilement à l'isthme Cimmérien, et tu passeras le détroit Méotique, qui, pour garder la mémoire de ton passage, s'appellera le Bosphore. Là, tu quitteras le sol de l'Europe, et tu mettras le pied sur le continent de l'Asie. » Il est inutile de faire remarquer que si Io avait suivi fidèlement l'itinéraire tracé par Prométhée, elle serait arrivée au résultat précisément contraire; au lieu de la conduire d'Europe en Asie, ce chemin devait la mener d'Asie en Europe.

Nous ne prolongerons pas davantage cette digression. Prométhée, après avoir ajouté quelques autres erreurs de géographie à celles-là, en vient à annoncer sa propre délivrance qu'un descendant d'Io doit opérer. Il fait une autre prophétie plus audacieuse; il prédit d'une manière claire la chute de Jupiter. Le chœur s'épouvante de ce blasphème; Prométhée redouble d'assurance et il répète son menaçant oracle.

Jupiter, effrayé, envoie Mercure pour ordonner à Prométhée de s'expliquer. Prométhée répond qu'il a déjà vu descendre du ciel deux maîtres, que Jupiter sera le troisième qui en tombera à ses yeux. Son audace s'accroît sans cesse,

et monte de la menace à l'injure; il défie Jupiter et son messager. Mercure veut l'épouvanter par la peinture de tous les maux que Jupiter lui réserve; il lui annonce l'aigle qui doit déchirer son flanc, les tonnerres qui doivent foudroyer sa tête, les abîmes de feu qui doivent engloutir son corps. Rien n'émeut Prométhée, qui a le sentiment de son éternité. Alors Mercure ordonne au chœur de se retirer, pour ne pas attirer sur lui la colère du ciel. Le chœur refuse d'abandonner le malheureux Prométhée. Au même instant, tous les maux effroyables que Mercure a prédits à Prométhée fondent sur lui. Mais au milieu du fracas du tonnerre et des vents qui remuent la terre jusque dans ses entrailles, Prométhée proteste contre la colère et contre la puissance de Jupiter.

Tel est ce drame auguste, éternel témoignage de la liberté de la pensée humaine, par lequel le poète grec annonçait, en face même des superstitions de son temps, et au milieu des fêtes des dieux, la fin de toute la mythologie menteuse qui recevait les adorations de la multitude. C'était une œuvre digne du génie d'Eschyle; et il convenait à cet homme héroïque, qui avait célébré l'indépendance de son pays, et les victoires de la Grèce sur l'Orient, de chanter aussi l'émancipation des esprits, et l'éternelle progression de l'humanité. Sophocle avait aussi abordé ce grand sujet; et il paraît qu'Euripide lui-même l'avait traité après eux; mais il n'est rien resté des deux trilogies de ces poètes.

Les Athéniens étaient particulièrement disposés à comprendre la fable de Prométhée et à en sentir la profondeur. La ville de Minerve devait honorer la mémoire de l'inventeur des arts. A Athènes on donnait le nom de Prométhée aux sculpteurs, aux potiers, à tous les gens qui pétrissaient l'argile; on avait aussi institué, en l'honneur de ce grand civilisateur, une fête particulière; il fallait que ceux qui la célébraient courussent du temple à la ville sans éteindre les flambeaux qu'ils tenaient à la main, et qui rappelaient le principal bienfait de Prométhée.

La philosophie grecque s'empara de la fable de Prométhée et la modifia encore. Platon, dans son dialogue de Protagoras, dit, que lorsque la Terre eut été créée, il fallut y placer des êtres vivans; Prométhée se chargea d'en modeler les formes avec l'argile, et de leur donner la vie. Epiméthée son frère, voulut l'aider dans ce travail; Prométhée l'ayant laissé faire, il commença par donner aux animaux toutes les qualités qui leur étaient nécessaires; il épuisa sur eux toute sa science, et, arrivé à l'homme, il se trouva dans l'impuissance de l'élever au-dessus de la condition des animaux. Alors Prométhée intervint, et, donnant à l'homme son ame immortelle, il compléta l'œuvre de son frère. Ce mythe n'est pas tout entier de l'invention de Platon, il est complètement d'accord avec la tradition qui représente Épiméthée comme le génie subalterne de l'humanité, et Prométhée, comme le représentant de son principe le plus élevé et le plus pur.

Apollodore, qui était maître de langues à Athènes, environ cent cinquante

ans avant notre ère, et qui avait recueilli toutes les traditions mythologiques dans un long ouvrage dont il ne nous reste que trois livres, nous servira à compléter la fable de Prométhée. Ce Titan est, d'après lui, fils de Japet et d'Asia, fille de l'Océan; comme l'indique son nom, il joue, au milieu des dieux et des hommes, le rôle de la prévoyance; il donne des conseils au ciel et à la terre; il avertit Jupiter de ne pas épouser Thétis, et Hercule d'envoyer Atlas, à sa place, au jardin des Hespérides. Il est délivré par Hercule, et, en signe de son supplice, il conserve des liens d'oliviers. Suivant Athénée, il porta une couronne de saule. Suivant d'autres traditions plus obscures, il garda aux pieds et aux mains des fragmens du rocher sur lequel il avait été attaché. Ainsi le voulait l'honneur de Jupiter, qui, après avoir juré que Prométhée serait éternellement enchaîné, avait fini par consentir à sa délivrance. On trouve, dans un bas-relief antique, la preuve irrécusable que les poètes avaient imaginé de faire terminer le supplice de Prométhée; Hercule y est représenté tuant l'aigle qui dévore le foie du Titan.

Il nous semble impossible, après tant de preuves, de douter que les Grecs n'aient voulu personnifier dans Prométhée le génie impérissable de l'espèce humaine. Ils lui ont attribué la formation du premier homme, et ils ont mêlé son nom à toutes les grandes crises par lesquelles ils ont supposé que le monde naissant avait passé. Deucalion, qui repeupla la terre après le déluge, est fils de Prométhée; Pyrrha, sa femme, est fille d'Épiméthée et de Pandore. C'est Prométhée qui conseille à Deucalion de construire le coffre dans lequel il se soustrait à l'inondation qui engloutit les autres hommes. On trouve dans Euripide que c'est Prométhée qui fendit le crâne de Jupiter pour en faire sortir Minerve, cet emblème de la civilisation. Enfin Duris de Samos rapportait que Prométhée avait osé devenir amoureux de Minerve, et que c'était la raison pour laquelle il avait été enchaîné. Ainsi, on n'en pourrait douter, ce grand nom de Prométhée, qui était un débris d'un monde antérieur, avait fini par n'être, aux yeux des Grecs, qu'une allégorie et par représenter l'esprit humain lui-même.

Nous ne voulons pas soulever toutes les importantes questions qui se rattachent à cette fable; nous n'essaierons pas d'accorder ensemble tous les récits que les poètes et les mythologues en ont faits; nous ne chercherons pas à éclaircir le problème de ce monde antérieur au monde de Jupiter, et auquel il semble que Prométhée appartenait. Nous avons recueilli aux sources mêmes les traditions qui ont été conservées à ce sujet; nous nous bornerons à cet exposé qui a déjà pu paraître bien long.

La fable de Prométhée est profondément grecque; on en trouve cependant des traces dans la mythologie des autres peuples. Il y a une sorte de Prométhée dans la poésie de l'orient. Il y en a un aussi dans la poésie du nord. De quoi est-il question dans la plupart des Sagas qui ont servi de point de départ aux *Niebelungen?* Ce héros qui va dérober le secret de la métallurgie au dragon, sur la montagne de feu, n'est-il pas le Prométhée scandinave? Les Romains prirent aux Grecs tout ce qui convenait à leur civilisation militaire

et matérialiste; aussi ont-ils peu compris Prométhée et en ont-ils peu fait mention. On retrouve cependant son nom dans Ovide, dans Horace et dans Catulle.

Lorsque le christianisme se fut répandu dans le monde grec et latin, les premiers pères de l'église, cherchant des preuves de la vérité de leur religion, dans celle qu'ils venaient combattre et remplacer, s'emparèrent du mythe de Prométhée et l'interprétèrent en faveur de leur nouvelle croyance. Lactance et Tertullien ont présenté ce Titan comme le précurseur et l'image du Christ; ils trouvaient en effet, entre eux, cette ressemblance que tous les deux avaient souffert pour le bonheur du genre humain. Tandis que les chrétiens rajeunissaient la fable de Prométhée par ces pieuses comparaisons, un païen, animé par le génie de la satire, s'en servait pour faire une dernière critique des dieux qui descendaient rapidement les pentes de l'Olympe; je veux parler de Lucien, qui a consacré au fils de Japet un de ces admirables dialogues dans lesquels il a si spirituellement célébré les funérailles du paganisme.

Dans les temps modernes, Prométhée a été un sujet d'inspiration pour de grands poètes. Déjà nous avons essayé de montrer comment il avait été mis en scène par Caldéron; ce n'est pas pour peindre la révolte de l'homme contre les liens du passé, que Caldéron a composé sa comédie de *la Estatua de Prometeo*; il n'a rien emprunté à l'audacieuse impiété d'Eschyle; au lieu de prendre la partie de cette fable qui est consacrée au blasphème et à la prophétie, il s'est arrêté à la première partie, dans laquelle il n'est question que des bienfaits dont Prométhée a comblé les hommes. Interprétant avec un rare bonheur cette différence de nature et d'instinct, que la tradition avait déjà confusément donnée à Prométhée et à Épiméthée, et que Platon avait surtout signalée, il a fait de ces deux Titans la personnification de deux idées chrétiennes, et de leur histoire l'image du triomphe de l'intelligence sur la matière. Dans une nation religieuse et soumise, comme était l'Espagne au XVIIe siècle, il était impossible qu'on donnât un autre sens à la fable de Prométhée.

Mais à mesure qu'on approche de notre époque, agitée par le doute et par tous les déchiremens qui accompagnent les grandes rénovations de l'espèce humaine, la figure de Prométhée reprend toute son audace et toute sa véritable grandeur. Dès-lors ce ne sont plus les récits moraux d'Hésiode sur l'invention du feu et la création de Pandore, ce sont les prophétiques blasphèmes d'Eschyle qui occupent les méditations des poètes. Ce grand drame du poète athénien n'a pas seulement inspiré des œuvres remarquables, il a nourri, à lui seul, et peut-être créé, le plus grand génie de notre siècle. Qu'est-ce que Byron, sinon l'écho de Prométhée? Quels personnages a-t-il imaginés, sinon des êtres qui sont les fils de Prométhée? Nous avons un précieux témoignage de cette vérité. Lorsque *Manfred* parut, la *Revue d'Édimbourg* le compara au drame d'Eschyle; Byron s'empressa de reconnaître leur ressemblance, et il écrivit à Murray : « J'étais admirateur passionné du Pro-

méthée d'Eschyle dans ma première jeunesse; c'était une des pièces du théâtre grec que nous lisions trois fois par an à Harrow... Le Prométhée m'est toujours tellement resté dans la tête, que je conçois facilement l'influence qu'il a sur tous mes écrits. »

Le *Faust* de Goethe, auquel on a aussi comparé le *Manfred* de Byron, a des analogies évidentes avec *Prométhée*. Ne sont-ils pas tous les deux les représentans de la science humaine? Il y a pourtant cette différence notable, que Prométhée dupe le ciel, tandis que Faust est dupé par lui. Pour qu'on pût moins douter de l'importance qu'il attachait à ce symbole grec, Goethe a pris soin d'en faire le sujet d'une de ses odes.

Un des amis de lord Byron, qui avait un génie moins brillant, mais non pas moins élevé, Shelley, entreprit de lutter ouvertement avec Eschyle, et composa un drame en quatre actes pour expliquer à sa façon le supplice et la délivrance de Prométhée. Esprit essentiellement métaphysique, il était, plus encore que Byron, en proie à tous les doutes de notre siècle. Tourné cependant vers l'avenir, et croyant à une prochaine transformation des sociétés européennes, il avait cherché à devancer les progrès de son temps et à deviner les idées qui devaient prévaloir plus tard; il s'était arrêté à un système où le matérialisme du dix-huitième siècle se mêlait aux prévisions plus avancées qu'il tirait de son propre sein; il avait une sorte d'athéisme mystique qui divinisait le monde visible, pour pouvoir nier l'invisible dieu. Ce système devait le prédisposer singulièrement à comprendre le Prométhée antique; la haine de la religion, la négation du dieu du passé, l'espérance vague de l'avenir, le sentiment des forces de la nature, et l'animation que sa pensée prêtait à l'univers, tout cela trouvait un aliment naturel dans le drame d'Eschyle.

Shelley représente d'abord Prométhée enchaîné sur les rochers neigeux du Caucase indien, invoquant, au milieu de la nuit, un dieu supérieur à tous les dieux, à tous les démons et à tous les esprits; un dieu un, dont la puissance est le principal attribut. Des voix répondent à celle du Titan, du sein de l'air, des montagnes, des eaux et des abîmes; puis la Terre, mère de Prométhée, vient plaindre son fils et le consoler. Le Titan est troublé par des visions odieuses: l'image de Jupiter plane sur le lieu de son supplice; Mercure et les furies se joignent à cette apparition pour le tourmenter. Les filles de l'Océan, Asia, Panthéa et Ione, s'efforcent d'adoucir ses douleurs et de conjurer la colère du maître des dieux. Les esprits accourent de toutes parts, et mêlent leurs chants d'espérance aux chants de désolation des furies.

Shelley a donné au chœur des développemens immenses. Voulant prêter une voix à toutes les puissances de la nature, il a été conduit à faire usage d'une sorte de fantasmagorie métaphysique, et à inventer une mythologie beaucoup plus compliquée que celle des Grecs : aussi les Océanides jouent-elles dans son drame un rôle beaucoup plus grand que dans celui d'Eschyle. Deux d'entre elles, Panthéa et Asia, occupent le second acte presque tout entier par leurs conversations sur le principe du monde. Au milieu des chants des esprits, elles prennent la résolution d'aller chercher au sein de la terre le

véritable dieu de l'univers, et de le prier de venir au secours de Prométhée. Ce dieu, Shelley l'a fait de ses mains, et, après lui avoir donné l'être, il lui a aussi donné un nom; il l'a appelé Démogorgon, ce qui veut dire ouvrier de l'univers. Cette puissance aveugle et souveraine se rend aux désirs des Océanides, qui célèbrent par avance le changement des temps et l'âge nouveau qui va se lever pour le monde.

Au commencement du troisième acte, Jupiter est assis au plus haut des cieux, sur son trône, au milieu des dieux; il s'enivre de sa puissance, et chante lui-même ses propres louanges. Tout à coup Démogorgon arrive, porté sur le char des Heures; il en descend et ébranle le trône de Jupiter. Le roi de l'olympe, effrayé, s'écrie: « Forme redoutable, qui es-tu? Parle. — Je suis l'éternité, » répond Démogorgon : et il le précipite aux abîmes. Jupiter essaie en vain de le fléchir; il est englouti dans l'Océan. Une fois que Jupiter est détrôné, Hercule, selon la tradition antique, délivre Prométhée, qui est rendu à la Terre sa mère, et qui rentre dans son sein. Le quatrième acte, qui est le dernier, est rempli tout entier par les chœurs, qui chantent la transformation que le monde vient de subir, et celles qu'il doit éprouver dans la suite des siècles. C'est une véritable encyclopédie métaphysique et poétique à la fois, où le poète a développé toutes les idées de son naturalisme mystique. La pensée qui a inspiré ce drame est d'une grande hardiesse; l'invention en est bizarre et d'une simplicité trop nue; l'expression est riche en images et plus encore en idées élevées; mais la couleur métaphysique qui est répandue sur tout l'ouvrage a empêché qu'il ait jamais eu un grand succès. Il est bien que la poésie s'inspire de la philosophie; mais, si elle peut emprunter sa substance aux abstractions même les plus subtiles, il est nécessaire qu'elle prenne sa forme dans la réalité. Shelley a violé cette grande loi; il a construit un monument qui n'a pas fondement dans les croyances générales des hommes, et qui repose tout entier sur les spéculations solitaires de son esprit. C'est l'effort d'un rare génie; mais la société n'a pas reconnu dans ce rêve ses propres opinions, et elle ne lui a accordé qu'une de ces stériles admirations qui ne remuent pas la multitude.

M. Edgar Quinet a traité le même sujet d'une manière plus heureuse. Fidèle au génie positif de notre pays, il s'est constamment appuyé sur la tradition; lorsqu'il a été obligé d'y suppléer, c'est à l'histoire même du genre humain et aux formes réelles du passé qu'il a emprunté l'action et les images de son poème. Non-seulement il a été plus vrai et plus sage que Shelley; mais il nous semble qu'il a été plus profond. En effet, Shelley a peint dans son *Prométhée* une crise générale de l'humanité, mais il a donné, à la partie lyrique de son œuvre, un développement qui prouve combien peu il a attaché de réalité, de puissance et de vie propre aux personnages qu'il a mis en scène; de la sorte, il s'est privé de tout le secours que les passions peuvent prêter à la poésie; il n'a mis que des idées et des images dans son drame qui est une haute abstraction splendidement vêtue. M. Quinet ne s'est pas borné,

comme lui, à exploiter la métaphysique de son sujet, il a voulu en développer les passions. Aussi n'a-t-il pas envisagé seulement Prométhée comme le représentant de l'esprit humain; il lui a fait jouer un rôle personnel et l'a considéré comme un homme de génie se débattant contre les obstacles que la nature lui oppose; il a vu en lui l'individu d'abord, l'humanité ensuite; ainsi il a composé son œuvre de deux cercles concentriques qui tiennent l'un dans l'autre. Il ne faut pas perdre de vue cette idée, si l'on veut se rendre un compte fidèle de son poème.

A l'imitation des Grecs, M. Quinet a divisé son œuvre en trois parties; il leur a donné les titres qu'Eschyle avait donnés à celles de sa trilogie. Il a donc embrassé l'existence entière de Prométhée et la plénitude des questions qui se rattachent à cette grande figure. Prométhée inventeur du feu, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré, telles sont les trois époques de la vie du Titan, et les divisions de la trilogie de M. Quinet. La forme adoptée est celle du drame dans sa haute acception; se restreindre à cette forme sévère du dialogue, c'était se priver des ressources infinies de la description, et renoncer à tous les riches tableaux que pouvaient fournir le monde primitif et le monde antique. M. Quinet avait devant lui l'exemple de Milton, qui a fait aussi de son Satan une sorte de Prométhée chrétien; mais il a résisté aux tentations que son imagination lui offrait sans doute, et c'est dans le moule précis et austère du drame qu'il a jeté l'épopée de l'humanité. Le drame est, en effet, une forme particulièrement destinée à présenter l'image et l'idée de la lutte. Et quelle lutte plus grande peut-on concevoir que celle dont Prométhée est l'incarnation, et qui soulevait la terre contre le ciel?

Au commencement de la première partie, Prométhée pétrit le limon primitif, sur les bords de l'Océan; seul vivant sur la terre, il est entouré de peuples d'argile qui n'ont pas encore reçu la vie. Il forme ainsi l'homme en dépit des dieux qui,

> A leur création, portant eux-même envie,
> N'entr'ouvrent qu'à moitié les portes de la vie.

Il achève de modeler la figure d'une géante; il l'anime en partageant son souffle avec elle.

> Limon, que Prométhée a formé de ses doigts,
> Reçois encor son ame et tressaille à sa voix!
> Puisses-tu, quand du jour tu verras la lumière,
> Ne regretter jamais la terre nourricière
> Où, caché loin de moi, sous le pied des ormeaux,
> Tu dormais sans penser, dans les flancs du chaos!

La géante s'éveille à la vie. Elle sera la compagne de Prométhee, la mère des nations; elle s'appelle Hésione de ce nom qu'Eschyle a consacré, mais qu'on ne retrouve pas dans les mythologues. Prométhée lui prédit toutes les douleurs qui l'attendent; mais Hésione n'en accepte pas moins la vie avec reconnaissance, et elle salue avec ivresse l'univers qui lui sourit.

Alors Prométhée va puiser au volcan de Lemnos le feu qui doit animer les hommes dont il a formé les corps avec l'argile. Les Cyclopes y forgent la foudre au milieu des flots de lave qui s'épanchent,

Comme un dragon qui va boire
Dans le calice des mers.

Prométhée les voit s'endormir; il monte sur la cime du volcan et puise la flamme divine dans un vase, il l'apporte à Hésione qui construit le premier foyer; puis il appelle les humains à son feu. Les hommes s'avancent de toutes parts en murmurant des sons confus. Ainsi passent devant Hésione, les femmes, les enfans, les veillards, les rois, les prophètes, toute la multitude des vivans. Prométhée leur demande :

Que vous faut-il encore?

Le chœur des hommes répond :

Ah! donnez-nous des dieux!

Ainsi ces peuples courent au-devant de la servitude à laquelle Prométhée s'est soustrait. Voilà la première douleur du créateur; il voit sa création dégénérer en ses mains dès le premier jour, et détruire toute son espérance et tout le fruit de son génie. La première partie est terminée par un chœur de cyclopes témoins des prodiges de la civilisation naissante dont Prométhé a fait présent aux hommes après leur avoir donné la vie et le feu. Dans cette partie, on voit que M. Quinet ne s'est point arrêté à mettre d'accord les traditions diverses qui existent sur la première époque de Prométhée; poussé par cet amour des choses naïves et primordiales qu'il a porté dans tous ses précédens ouvrages, il a rejeté les fables accessoires et les allégories morales qui, dans Hésiode et dans les poètes postérieurs, accompagnent la création de l'homme et l'invention du feu; il a écarté les personnages d'Épiméthée et de Pandore dont nous avons vu que Calderon avait tiré tous les effets de sa comédie et qui semblent être des inventions d'une époque déjà ingénieuse et d'une civilisation avancée; il a voulu raconter les premiers mystères de la vie humaine, avec l'austère simplicité d'un contemporain du monde antéolympien.

Dans la seconde partie, les cyclopes entraînent Prométhée sur le sommet du Caucase. C'est Némésis, la déesse de la vengeance, qui veille à l'exécution de l'arrêt de Jupiter Elle voudrait qu'on enchaînât l'ame de Prométhée. Mais tout ce que les cyclopes peuvent faire, c'est de lier le corps du Titan; encore murmurent-ils contre la barbarie des dieux nouveaux qui ordonnent cette cruauté. Némésis punit leur compassion en les faisant à jamais disparaître dans les entrailles de la terre. Prométhée resté seul, se plaît dans son supplice, et ne songe qu'aux grandes choses qu'il a faites. Comme dans le drame d'Eschyle l'Océan vient plaindre Prométhée; mais pour Eschyle, l'Océan n'était qu'un dieu plus compatissant que les autres; c'était un Titan qui pleurait sur le sort d'un Titan. M. Quinet a élargi le sentiment du poète

grec, en faisant de cet interlocuteur le représentant de tous les aveugles instincts de la lourde et imbécile matière. L'Océan ne voit que la souffrance physique de Prométhée. Celui-ci lui répond avec un rire amer que le véritable vautour, c'est la tristesse intérieure qui ronge son cœur. L'Océan ne comprend pas ce supplice de l'ame. Prométhée lui demande des nouvelles du monde; plein de tendresse pour sa création, il veut savoir ce que les hommes sont devenus et s'ils songent à lui. L'Océan n'a que de tristes choses à lui apprendre. Prométhée écoute avec une douleur muette le récit de l'ingratitude des hommes. Puis il continue ses questions :

Mais les dieux que font-ils? dans leurs apothéoses,
N'a-t-on pas sur leurs fronts vu s'effeuiller les roses?
Sont-ils ce qu'ils étaient? plus jeunes ou plus vieux?
Et le ver du sépulcre entre-t-il dans les cieux?
Dis! parle! de leur chute est-il quelque présage?
Les douze olympiens changent-ils de visage?

L'OCÉAN.

Heureux qui sur les dieux a fondé son appui!
Ce qu'ils étaient hier, ils le sont aujourd'hui.
Pendant que sur ton roc ce vautour te dévore,
Ils recueillent en paix les roses de l'aurore;
. . . . . .
De l'aveugle avenir enfin qu'espères-tu?
Les dieux possèdent tout.

PROMÉTHÉE.

Excepté l'inconnu.

L'Océan l'exhorte à prier les dieux; et comme Prométhée s'indigne contre cette pensée, il s'écrie :

Insensé! comme une eau qui se perd dans les sables,
Sa raison s'est perdue au milieu de ses maux.

PROMÉTHÉE.

Conserve ta pitié pour tes frêles roseaux.
Ce que tu n'entends pas, tu le nommes folie;
Caressant sous la vague une ombre ensevelie,
Adore, sans penser, les dieux que tu connais.
Ils plaisent au limon, le limon les a faits.

Prométhée et l'Océan ne peuvent s'entendre. Celui-ci est l'image du chaos; l'autre est au contraire l'esprit de l'ordre, et le prophète de l'avenir; Prométhée reste donc seul après avoir effrayé l'Océan, par la prédiction de la chute de ces dieux de la matière aux pieds desquels l'univers est prosterné. Mais avant que sa prophétie s'accomplisse, il va subir un déluge de maux. D'abord c'est Hésione, l'épouse qu'il s'est donnée, qui, saisie par la mort, appelle en

vain son créateur à son secours, du fond de la vallée où elle se traîne vers lui. Prométhée ne peut la secourir; du sommet où il est enchaîné, il entend les derniers soupirs qu'elle rend avec la vie. Alors les sibylles accourent vers lui; il les interroge, à leur tour, sur le sort du monde. Les sibylles répondent :

Comme toi dévoré par la haine ou l'amour,
Chaque homme a son Caucase et nourrit son vautour.

Inhabiles à expliquer les présages qui se font voir au milieu des désolations de l'espèce humaine, elles en viennent demander le sens à Prométhée qui leur apprend que c'est le signe de la mort des dieux.

LE CHŒUR.

Blasphème! est-il donc vrai qu'en secret, Prométhée,
Le prophète chez toi ne cache que l'athée?

. . . . . .

. . . . . .

PROMÉTHÉE

Tous vos dieux vont mourir.
Mes yeux ont déjà vu deux races immortelles,
Tour à tour usurper les voûtes éternelles.
Au noir Chaos j'ai vu Saturne succéder;
Saturne à Jupiter à son tour doit céder.
A qui va Jupiter céder l'aigle suprême?
Je le demande aux cieux. Est-ce là mon blasphème?

LE CHŒUR.

Malheur à qui prévoit l'avenir de trop loin!
Le Temps, au pas tardif, est sourd à son génie.
En vain il prend d'abord l'avenir à témoin.
En sursaut éveillé, l'univers le renie.

Prométhée prédit un dieu nouveau; comme preuve de l'éternité de Jupiter, les sibylles lui montrent son messager ailé qui descend du ciel sur le Caucase. C'est Mercure; il presse Prométhée de déclarer nettement quel est ce dieu qu'il annonce, et dont Jupiter est effrayé; il emploie inutilement la ruse et la terreur; Prométhée se révolte contre ses séductions, rit de ses menaces, et demeure inflexible. Comme à la fin du drame d'Eschyle, l'univers s'enflamme et tremble sous les foudres de Jupiter; les dieux se précipitent sur leur victime. Prométhée va éprouver un mal plus affreux encore que tous ceux qu'il endure; vaincu par la douleur, il commence à douter de lui-même et de l'avenir : il se met à célébrer le néant. Mais les sibylles, qui ont retenu ses oracles, les lui répètent pour le consoler. Ainsi, la seconde partie du poème se termine par un chœur de sibylles qui marquent la transition du monde antique au monde nouveau qui va éclore. Prêtresses du paganisme, on sait qu'elles furent adoptées par le culte chrétien, qui leur a témoigné son respect dans ses chants et dans les peintures de ses temples.

Elles célèbrent donc tout ensemble la fin du paganisme et l'aurore d'une religion nouvelle. Les défaillances du doute et les pressentimens de la foi se mêlent dans leur bouche; leur sein rempli du passé et de l'avenir, se livre éperdument aux inspirations qui le partagent. Leur hymne vagabond se détache cependant peu à peu du vieux monde, et finit par une prière au maître inconnu du monde nouveau.

On a pu voir, dans les scènes que nous venons d'analyser, que M. Edgar Quinet ne s'est pas contenté d'imiter le drame d'Eschyle, mais qu'il l'a transformé, en quelque sorte, et complété. Livré désormais à lui-même, il a négligé les hypothèses par lesquelles l'érudition a essayé de refaire le dénouement de la trilogie du poète grec; et il a puisé entièrement dans son imagination l'idée qu'il a développée dans la troisième partie de son œuvre. La délivrance de Prométhée par Hercule, telle qu'elle a été imaginée par les poètes grecs, lui a paru une invention incomplète, et aujourd'hui inadmissible. En effet, ainsi que l'auteur l'a dit lui-même, dans la préface pleine de vues élevées, qui précède son poème, comment les dieux païens pouvaient-ils délier, sans se mentir à eux-mêmes, le grand blasphémateur dont ils avaient juré l'éternel supplice? Une solution plus raisonnable, plus vraie, plus hardie, en même temps, s'est présentée à l'esprit de M. Quinet. Prométhée a prédit la chute de Jupiter; ce n'est donc qu'après la chute de Jupiter qu'il pourra être délivré. Mais quel est le dieu rédempteur annoncé par les poètes antiques qui nous ont transmis cette fable? Son nom est écrit dans l'histoire. Qui a détrôné Jupiter? C'est Jehovah. Qui a délivré l'humanité des chaînes du matérialisme où le paganisme la tenait prisonnière? C'est le Christ. Qu'est-ce que c'est que Prométhée, si ce n'est l'image de l'humanité elle-même? Pourquoi donc ne supposerait-on pas que le dieu qui a affranchi l'humanité, a brisé aussi les liens de Prométhée?

Cette conclusion une fois admise, restait la difficulté de fondre les idées païennes, qui sont empreintes dans les deux premières parties, avec celles du christianisme qui devaient dominer la dernière. Mais cette difficulté n'est point si grande qu'on pourrait se le figurer d'abord. Le christianisme n'est-il pas sorti du sein du paganisme? N'a-t-il pas hérité d'une foule d'idées développées sous son empire? N'a-t-il pas approprié à son culte des cérémonies de ce culte qu'il venait remplacer? Aussi les poètes de la renaissance, depuis Dante et Boccace jusqu'au Tasse et au Camoëns, ont-ils mêlé avec plus ou moins de bonheur, selon la force de leur génie, la mythologie de ces deux religions qui ont commencé par exister ensemble, et qui sont encore associées ensemble, dans le respect que les intelligences élevées professent pour les grandes institutions du passé. M. Quinet n'a donc pas reculé devant l'idée de faire un poème mixte, semblable à ceux de la renaissance. Il avait du reste, de nos jours, l'exemple d'une audace toute semblable; dans les premières années de ce siècle, M. de Châteaubriand a tenté, dans son ouvrage des *Martyrs*, de rapprocher la poésie païenne et la poésie chrétienne.

La troisième partie du poème de M. Quinet nous montre deux archanges

descendant du ciel avec l'aurore. Le premier est l'archange Michel, représentant de l'esprit biblique; l'autre, l'archange Raphaël, incarnation du sentiment évangélique; ils s'entretiennent dans l'immensité. Leurs discours reflètent toute la différence de leurs natures; la pensée de Michel est pleine de force et d'énergie, celle de Raphaël pleine de mansuétude et de douceur. Apportant la vie nouvelle au monde, ils touchent la cime du Caucase; ils y aperçoivent Prométhée enchaîné, et l'interrogent. A leur voix, Prométhée s'émeut, comme si de lointains et vagues souvenirs s'éveillaient dans son âme; puis il leur adresse lui-même des questions :

Où donc êtes-vous nés? de cette chaste armure
Qui donc a revêtu vos flancs et votre sein?
Quelle vierge a filé votre robe de lin?
Peut-être habitez-vous les grottes de Pénée;
Où plutôt retirés sur le mont Cyanée,
De l'Olympe inconnus et de tout l'univers,
Votre toit se marie au tronc des myrtes verts.

Pressé de nouveau de dire qui il est, il leur raconte sa longue histoire, avec une naïveté pleine à la fois de grandeur et de charme : au milieu de l'obscurité complète des premiers souvenirs de son enfance, il a conservé la pensée à demi voilée d'un dieu invisible, universel, unique et vrai, qui était son père; mais à une époque qu'il ne peut préciser, tout ce monde antérieur s'effaça :

Comme un aiglon tombé de l'aire paternelle,
Sans refuge, orphelin, j'errai dans l'univers.
Alors je commençai d'adorer les enfers.

Il rencontra, sur un mont, des dieux qui s'enivraient de toutes les délices inférieures de la matière; il aurait pu partager leur banquet, et se faire, comme eux, des idoles; mais il prit toutes ces vanités en pitié,

Et toujours affamé d'un plaisir immortel,
Je quittai tous les dieux par un éclat de rire.
De l'abîme bientôt je visitai l'empire.
Le monde était désert; l'homme n'était pas né.

L'univers était sans voix; Prométhée songeait à lui en donner une, et à tirer de l'argile une forme plus belle que toutes celles que les dieux avaient façonnées; chaque jour il attendait la réalisation de son rêve.

Ainsi mes jours passaient... si c'étaient là des jours.
Un soir (cette heure est triste et me navre toujours)
Dans la mer je voyais se mirer l'astre blême;
Mais l'orage éternel ne grondait qu'en moi-même.
Tout dormait; j'enviais les songes des roseaux,
Et mon ombre, comme eux, dormant au fond des eaux.
Un penser (d'où me vint cette lueur sublime?)
Tout d'abord m'éclaira. Sur le bord de l'abîme,

D'un vil et noir limon recueilli par hasard,
Je fis un demi-dieu, fragile enfant de l'art.

Ainsi il forma l'homme; il l'anima, puis il lui apprit les sciences et les arts, il lui donna la civilisation; et c'est pour cette raison que Jupiter l'a crucifié. A ce nom de Jupiter, l'archange Michel s'indigne, et lui apprend que Jupiter est déchu de l'Olympe. Prométhée ne le veut pas croire. L'archange lui raconte les changemens du ciel et de la terre; mais Prométhée a trop souffert pour se laisser persuader facilement; on sent que la douleur a desséché son ame, et lui a fait une irréparable vieillesse.

Pardonnez aux soupçons; ils sont fils des tristesses.
Mais tous les dieux nouveaux sont féconds en promesses.
Avares du présent, prodigues d'avenir,
Par le même chemin on les voit tous venir

Le blasphème erre encore sur la bouche du vieux Prométhée; mais un miracle va changer son ame. Par un mot Raphaël brise ses chaînes, et Michel tue le vautour qui le dévore. L'ame de Prométhée ne peut cependant se livrer si entièrement à la joie de sa délivrance qu'elle ne conserve une sourde défiance. Comme pour achever de dissiper ses doutes, les dieux bannis de l'Olympe passent devant lui; ils supplient les archanges de les laisser vivre dans quelque coin ignoré de la terre, et, ne trouvant aucune pitié, ils blasphèment à leur tour contre la dureté des maîtres du ciel; les archanges les précipitent dans le néant. En se dispersant, les dieux anciens annoncent au dieu qui les écrase une chute semblable à la leur. Quand ils ont cessé de faire entendre leurs imprécations, les archanges enlèvent Prométhée dans le ciel; le Titan y conserve encore la morsure de la douleur, qui est comme un secret avertissement des nouveaux tourmens qui attendent l'humanité dans son infatigable voyage à travers des cieux toujours nouveaux. Un chœur de séraphins, au milieu desquels Hésione, rendue à la vie, fait entendre sa voix, célèbre l'avènement de la foi nouvelle et couronne tout le poème.

L'analyse de cet ouvrage en a suffisamment éclairé la pensée. Considéré sous son aspect le plus général, il offre le tableau du développement entier de l'humanité; c'est un abrégé des croyances du monde. En regardant plus au fond, on voit clairement qu'il présente l'histoire des douleurs que le doute fait souffrir à l'homme, mais aussi des progrès qu'il lui fait accomplir. Jusqu'à ce jour les poètes qui s'étaient inspirés du Prométhée antique n'avaient jeté au milieu de notre société pleine de trouble que des angoisses nouvelles. Byron, ce Prométhée que l'Europe a vu vivant, a rempli l'air des cris de son désespoir, qui retentissent encore à nos oreilles. Il appartenait à notre nation de produire un poète qui vînt venger l'avenir des blasphèmes qui s'adressent au passé, et de montrer comment le mal est une épreuve qui mène au bien, comment le scepticisme est la transition nécessaire qui conduit d'une foi à une autre foi.

Il y a aussi dans la société actuelle un vice plus terrible que le blasphème.

mieux vaut maudire le ciel et le nier que de rester indifférent à ses merveilles, et que de vivre tout entier dans les horizons inférieurs de la terre. L'oubli de Dieu est un mal plus honteux que l'athéisme. Cependant, à l'heure qu'il est, tandis que quelques esprits égarés entre la lumière et la nuit, se tourmentent dans le vide, et, pleins de l'horreur que leur inspire l'obscure solitude où nous marchons, jettent leurs anathèmes à la face du ciel, la foule s'appesantit dans un sensualisme impur, auquel les arts eux-mêmes prodiguent leurs ornemens et leurs voiles. Cette insolente ivresse de la boue est odieuse aux hommes qui poursuivent, dans leur isolement, les présages d'un meilleur avenir, et bien souvent elle porte le découragement dans leur cœur. A tous ces esprits purs et élevés le poème de M. Edgar Quinet apparaîtra comme un rafraîchissement salutaire; ils y pourront voir l'implacable protestation de l'esprit humain contre toutes les puissances matérialistes; ils espéreront que la série des hymnes du doute étant définitivement close par ce chant d'espérance, toutes les facultés poétiques dispersées jusqu'à ce jour dans des œuvres fragmentaires se concentreront dans la méditation des grandes choses que notre nation a accomplies, et songeront à élever des monumens dignes de sa gloire.

Il y a dans la forme de ce poème autant de sérénité et d'élévation que dans la pensée qui l'a inspiré; comme l'idée est entièrement étrangère aux créations sans espoir et sans foi avec lesquelles on berce aujourd'hui l'indifférence publique, le style aussi est exempt des bizarreries et des prétentions pénibles par lesquelles on tourmente notre langue. M. Quinet a visité la Grèce, et il a voué aux débris de sa littérature et de ses arts un culte pieux, qui a donné au poème que nous venons d'analyser un délicieux parfum de calme et de simplicité. Plein d'admiration pour les beaux monumens de notre littérature, il a trouvé en eux le secret de cette alliance du génie antique et du génie moderne qu'il voulait réaliser. La littérature française, quoi qu'on fasse, devra toujours sa plus belle gloire à ce vrai sentiment de l'antiquité dont elle est, depuis la renaissance, le plus fidèle représentant. L'esprit philosophique qui est la véritable source de sa vie, et qui préside aux destinées de notre nation, établit entre elle et les siècles philosophiques de l'ancien monde des liens qu'on ne détruira jamais. Le mérite de ce Ronsard, dont on a pris le nom dans ces dernières années comme le symbole de la révolte contre les anciens, consiste au contraire dans la dévotion qu'il avait pour eux; et c'est lui qui le premier a renoué chez nous cette chaîne de la grande tradition littéraire qu'on a vainement essayé de briser de nos jours.

La versification de M. Quinet ne ressemble donc en rien au procédé des poètes de notre époque, qui, ne trouvant pas la lumière dans leur esprit, entrechoquent péniblement les mots pour voir s'ils n'en pourront pas faire jaillir l'étincelle sacrée; elle est paisible, simple, je dirai même élémentaire, comme cette belle et naïve civilisation grecque, dont elle a voulu faire renaître les songes parmi nous; elle laisse parler la pensée toute vraie et toute nue. C'est par une grande étude et par un labeur dont il faut qu'on tienne

compte, qu'un poète, d'une imagination aussi brillante et aussi prodigue, s'est restreint à cette grande sobriété; ayant à sa disposition l'or, l'argent, l'ivoire, et tous les métaux les plus riches, sachons-lui gré d'avoir fait sa statue d'un marbre pur et uniforme.

Sans doute les Grecs lui ont été fort utiles; Homère et Eschyle lui ont donné l'exemple de cette primitive simplicité de contour dont il a fait un usage si inattendu. Mais il a trouvé aussi dans nos auteurs d'excellens modèles, qu'il n'a pas vainement étudiés, et dont il a rajeuni le style. Dans toutes les parties de son poème où le dialogue domine, on sent l'influence de Corneille; c'est ce vers plein, concis, grand et simple à la fois, empreint d'une noble rudesse, et profondément martelé par la pensée. Les récits nous ont rappelé une forme plus souple et plus naïve, ils ont été écrits avec le grand vers de La Fontaine, ce beau vers de Philémon et Beaucis, si grave et si facile dans son allure, et où revivent toute la grace et toute la simplicité de la poésie antique. Pour les chœurs, M. Quinet en a pris la forme dans Jean-Baptiste Rousseau; mais il a imité les cantates plus que les odes de son modèle, et il a beaucoup moins cherché à prendre un ton général d'harmonie qu'à exprimer, par des coupes inventées, des idées et des situations différentes. De toutes ces formes, la première lui est plus familière que la seconde, et la seconde plus naturelle que la dernière; il s'est fait avec ces trois manières une sorte de style composite dont il a su ramener les nuances diverses à l'unité.

Nous avons la conviction que l'œuvre que nous venons d'apprécier n'est pas faite pour la vie éphémère des choses qui brillent et qui passent; elle tranche si complètement avec tout ce que l'on fait aujourd'hui, que nous ne saurions prévoir l'accueil qu'elle recevra du temps présent. La pensée profonde qui l'anime lui garantirait l'avenir, quand même la forme dont elle est revêtue ne trouverait pas les esprits bien disposés; dans le temps où nous sommes, c'est une chose rare qu'une idée de la portée et de la taille de celle que nous venons d'examiner. Y a-t-il beaucoup d'ouvrages qui forcent la critique à agiter toutes les questions que nous avons dû soulever à propos de celui-ci, et qui l'obligent à remonter ainsi le cours des âges et la série des créations poétiques? Un poème dont l'enfantement remue tant de souvenirs dans le passé, n'éveillerait-il pas les échos de l'avenir? Nous ne le croyons pas. Oui, l'avenir ignorera beaucoup de noms aujourd'hui célèbres; mais il connaîtra celui de ce naïf et hardi poète, qui, chaque année, emporte dans ses forêts l'émotion de tous les tressaillemens de notre grande ville, et qui, chaque année, nous rapporte de sa solitude l'œuvre consciencieuse éclose au milieu du calme de la nature, loin de toutes les passions impures et tumultueuses. Le ver qui ronge les idoles que la foule adore, finira par les réduire en poussière, et l'œuvre de la corruption retournera à la corruption. Mais les grandes idées nées d'un noble cœur sont assurées de ne pas périr; la postérité ne se paie pas de vains sons : c'est dans l'élévation de l'ame et de la pensée qu'elle reconnaît la marque du vrai génie.

H. Fortoul.

DU

COMITÉ HISTORIQUE

DES ARTS ET DES MONUMENS

ÉTABLI AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nous avons déjà parlé de la nouvelle organisation des comités historiques par M. de Salvandy. D'après l'arrêté ministériel, la commission entière se partage en cinq comités dont l'un, celui des arts et des monumens, est chargé de diriger des recherches sur toutes les œuvres de l'art, d'interroger l'architecture, la sculpture, la peinture, et de leur demander tout ce qu'elles peuvent fournir de renseignemens historiques. L'archéologie enfin, dans le sens restreint et usuel du mot, est dans les attributions de ce comité, comme la paléographie dans celles du comité des inscriptions. Nous allons en conséquence dire un mot de l'archéologie avant d'indiquer la série de travaux que le comité des arts doit faire ou diriger, et les résultats que ces travaux obtiendront nécessairement.

L'archéologie fait de l'histoire, ou plutôt prépare des matériaux à l'histoire en observant les diverses formes que l'art imprime aux divers métaux, comme la paléographie fait de l'histoire en s'enquérant des mots et des phrases. L'une étudie la langue qui se parle avec des lignes et des couleurs, l'autre la langue qui s'exprime par des lettres. Toutes deux aboutissent au même but, parce que toutes deux étudient les deux faces d'une même question.

Je ne contesterai rien à la paléographie, je la déclarerai même une science

bien faite, fort avancée, une science à qui ni les Linnée ni les Lavoisier n'ont manqué pour lui donner une classification et une terminologie, ni les Cuvier pour la parler à l'aide de mots ordonnés par une syntaxe.

Il est vrai qu'on serait fort embarrassé de citer un paléographe qui fût de la taille des savans qu'on vient de nommer; mais ce que les individus ont fait dans les sciences physiques, ce sont les corporations qui l'ont accompli dans cette science historique; on ne trouve pas un homme, mais une société de génie. L'Académie des Inscriptions aurait à raison droit de se fâcher si on lui contestait sa gloire; elle écraserait le détracteur avec les grands travaux qu'elle a accomplis et ceux qu'elle tient en ce moment sur le chantier. Je m'incline donc devant les paléographes de l'Institut. — Mais l'archéologie est loin d'avoir eu le même bonheur. Ici, point d'hommes, point de corps à grande capacité. L'archéologie grecque, romaine, et surtout l'archéologie égyptienne, auraient sans doute à citer quelques noms éclatans, étrangers à la France, ou nos concitoyens d'un âge antérieur, ou nos contemporains; mais ces noms eux-mêmes sont ternes sur plus d'un point. Au surplus, j'abandonne l'appréciation des érudits qui se livrent aux antiquités étrangères, parce que j'ai à parler seulement de nos antiquités nationales et du comité qui les étudie exclusivement.

L'archéologie française, qui sera, il faut l'espérer, une grande et belle science dans quelques années, est aujourd'hui si misérable, que tous les hommes intelligens s'en moquent et ont le droit de s'en moquer.

C'est que d'abord elle n'est pas faite et n'existe qu'en germe; car elle n'a ni terminologie pour dénommer les objets dont elle s'occupe, ni classification pour disposer ces objets dans un ordre quelconque Comme l'enfant qui ne sait pas encore parler, elle en est réduite à se faire comprendre par des gestes, pour ainsi dire, plutôt que par des mots.

L'archéologie est donc une science en enfance et qui ne parle pas encore.

Mais, et ce fait est bien autrement déplorable, les hommes qui se sont occupés d'archéologie en France, sont peu sensés pour la plupart. Je ne parlerai pas des phases diverses par lesquelles l'archéologie a passé depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours : elles sont si nombreuses et tellement chargées de faits, qu'il y a matière pour un curieux volume qui se fera un jour et avec avantage pour la science. Je me contenterai de dire que les objets d'art, les statues et les figures particulièrement, n'ont jamais été vues en eux-mêmes, mais toujours au travers de préjugés et de systèmes religieux, scientifiques et historiques. Les alchimistes du XVe siècle voyaient dans le sacrifice d'Abraham la transmutation des métaux. Les astrologues du XVIIIe expliquaient l'absence ou la présence de la Vierge Marie dans un zodiaque par une intention astronomique; ils appelaient Jésus-Christ le soleil, saint Pierre le taureau, saint Jean les gémeaux. Les mystiques de nos jours vous donnent le sens allégorique d'une ogive, d'un chardon, d'un escargot; les historiens vous expliquent par les croisades la provenance du système gothique que les poètes font venir de la Forêt-Noire ou des Ardennes. Mon Dieu! pourquoi se tor-

turer ainsi l'intelligence ou la mémoire! Qu'on fasse donc de l'archéologie tout bonnement, tout simplement comme on fait de la botanique : avec les seules plantes et les seuls monumens sous les yeux. L'archéologie est une science naturelle aussi, puisque les objets qu'elle étudie sont physiques et palpables. Cuvier a mis la Bible de côté pour faire de la géologie, et a créé cette science qui s'est trouvée ensuite parfaitement d'accord avec la Genèse; pour le moment, renvoyez les textes, et l'histoire, et les systèmes, pour étudier les monumens de l'art, et vous verrez en peu d'années que votre science ne sera pas contredite par l'histoire, comme elle l'a été jusqu'alors, mais au contraire, confirmée par elle et avec beaucoup d'éclat. C'est pour avoir négligé les monumens et ne les avoir vus que les livres à la main, qu'on a fait, jusqu'à cette heure, une besogne archéologique si déplorable. Ajoutez, et je reviens à mon dire de tout à l'heure, que cette perpétuelle contradiction entre l'histoire et les monumens, que cette continuelle torture à laquelle les antiquaires ont soumis leur esprit pour interpréter l'art par l'histoire, au lieu de l'interpréter par lui-même, ont entraîné dans de graves erreurs la plupart des archéologues.

Certains antiquaires, par exemple, ont pris pour spécialité les antiquités qu'on appelle gauloises, ou celtiques, ou druidiques, ou ibériennes, à tort ou à raison, peu importe. Ils ont lu Strabon, César et Tacite, avant d'avoir étudié les monumens; il eût mieux valu les lire après, car ils ne rêvent que roches druidiques, que tombelles gauloises. Ces panthéistes en archéologie déifient toute pierre naturelle et font des dieux avec les cailloux des champs. Ils ne peuvent rencontrer une roche dans les bois ou les prés, sans l'adorer, la proclamer un monument de la religion druidique, et faire remarquer, avec une horreur toute philantropique, une rigole encore tachée du sang des victimes humaines immolées au dieu Teutatès. — Par malheur, la rigole est une fente de la pierre, et le sang est une plaque de mousses desséchées et rougies par l'automne, comme celles qui tapissent, dans toute sa hauteur, l'aiguille du mont Saint-Michel, au Puy en Velay, où l'on n'immole pourtant que les blanches hosties de l'eucharistie.

Pour eux, tout monticule qui s'élève sur un terrain plat ne peut être qu'un tumulus gaulois ou franc qui a servi de sépulture à Brennus, à Mérovée, à Clodion-le-Chevelu; tout ossement fossile, trouvé dans une caverne géologique, a dû appartenir à quelque géant historique des Cimbres ou des Teutons. Mais examinés de près par la science, les os du géant Teutobochus ont été reconnus, il y a bientôt un an, pour être ceux d'un mastodonte; M. de Blainville en a même dit l'espèce. — C'est ainsi qu'on montre au musée de Dijon une pierre creuse qu'on avait prise, pendant cent cinquante ans, pour un peulvan et un taurobole antique, et qui n'est qu'un tronc chrétien où les bonnes femmes jetaient liards et deniers pour l'entretien de l'église et les pauvres de la paroisse.

Quant aux antiquaires qui étudient nos antiquités romaines, même chose à dire : l'histoire leur trouble la tête. Je ne nie pas que sur notre sol les Ro-

mains n'aient jeté quelques monumens de distance en distance; mais qu'ils les aient semés avec profusion, comme on le dit, qu'ils en aient eu le temps et la puissance, cela n'est pas croyable.

D'ici à dix ans, il faut espérer que nous aurons rendu à nos pères la plupart de ces monumens qu'on attribue aux Romains. Déjà les archéologues sceptiques demandent d'autres preuves que celles données jusqu'à ce jour pour déclarer qu'un monument n'est pas français. L'appareil ne suffit pas pour caractériser un édifice, et c'est par l'appareil seulement qu'on a reconnu jusqu'alors les constructions romaines.

Pour les antiquaires chrétiens, à part une dizaine que tous nous proclamons nos savans, nos intelligens, nos honorables maîtres, ils tombent dans les mêmes erreurs que les autres; aveuglés par l'histoire, par le mysticisme, par les systèmes, ils veulent rendre compte de l'art chrétien, où ils ne voient, ne sentent et ne comprennent rien. J'en connais un malheureux que le mysticisme a rendu complètement fou. — On voyait à Charenton, il y a quelques années, un homme qui se croyait le carillon de Dunkerque. Le pauvre fou allait et venait nuit et jour dans sa cabane, de seconde en seconde, comme le balancier d'un horloge; il sonnait les heures, les quarts, les demies, les trois quarts; avant chaque heure, il carillonnait des pieds, des mains et de la tête, l'air si connu de tout le monde. Il ne put tenir long-temps à pareille fatigue, car il ne s'arrêtait pas plus qu'une horloge bien montée. Une nuit, après avoir sonné le dernier coup de onze heures, il tomba mort d'épuisement. — L'antiquaire dont je vous parle est passé à l'état de ce carillon humain. Persuadé qu'une cathédrale est un mythe de pierre, un système moral bâti, il cherche et trouve une intention dans les proportions d'une église, une idée dans sa direction, une pensée dans sa forme, tout un traité de théologie dans les assises qui montent des fondations à la pointe des clochers. Puis, renouvelant la magnifique légende de je ne sais plus quelle sainte, qui, une nuit, vit son cœur se dilater et se modeler en forme de sanctuaire où Jésus-Christ lui-même disait la messe, il s'est cru pétrifié et transfiguré en cathédrale. On rencontre dans les rues un homme long, maigre, pâle de figure, à l'œil cave, étendant ses bras en croix comme la nef transversale d'une église, inclinant la tête sur l'épaule gauche, comme on s'imagine que Notre-Dame de Paris penche son chevet vers le nord, parce que Jésus-Christ mourant laissa tomber douloureusement sa tête; cet homme, c'est notre antiquaire chrétien, à qui l'exagération du mysticisme archéologique a troublé la raison. Il se croit cathédrale. C'est déplorable de voir une intelligence, remarquable assurément, ainsi ruinée par une erreur. Et malheureusement cette maladie est contagieuse, car tous les antiquaires chrétiens en sont plus ou moins sérieusement atteints. Faut-il parler encore de ces antiquaires si nombreux qui vont recueillir les traditions plus absurdes l'une que l'autre pour faire de l'archéologie, et qui, voyant à Notre-Dame de l'Épine des anneaux de fer scellés contre une muraille du XVe siècle, pour attacher les ânes le jour de la fête, croient, sur la foi des traditions, que ces anneaux

ont été placés là pour attacher les chevaux d'Attila, le grand héros épique de la Champagne; qui, voyant sur la route de Châlons à Troyes de la pierre calcaire cylindrique comme un humérus et veinée de silex noirâtre, croient que ce sont les os calcinés de ces milliers de Huns tués par les Romains; qui, sur le plan d'une abbaye, voyant indiquée par le nom de salle des morts une pièce contiguë à l'église, et où les cadavres encore chauds étaient apportés comme cela se pratique à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il y a un refroidissoir pour un pareil usage, lisent *salle des Maures*, préoccupés qu'ils sont par les traditions orientales, et pensent que cette pièce était en ogive comme l'Alhambra et les Alcazars mauresques? — Quelques antiquaires, enfin, usent leur vie sur des vétilles, et passent leurs plus belles années à disserter sur des niaiseries, comme autrefois les antiquaires païens sur les cornes de la biche chasseresse, sur les yeux sans prunelles du bel Antinoüs, sur les sandales de Jason; ils dessinent et mesurent pour la millième fois deux ou trois colonnes d'un monument ruiné, tandis que des édifices immenses, solides, entiers, n'appellent pas une minute leur attention. Ils s'obstinent à déchiffrer le seul mot qui reste d'un manuscrit complètement effacé, et détournent les yeux d'un grand ouvrage auquel pas une lettre ne manque.

Ce sont toutes ces causes réunies qui ont jeté de la déconsidération sur l'archéologie; car on rend une doctrine, une science, une institution, responsable des vices et des folies de ceux qui la prêchent, l'étudient ou la fondent. Mais ces causes diminuent chaque jour en nombre et en intensité. L'archéologie bégaie déjà, si elle ne parle pas encore, et certains archéologues commencent à oublier l'histoire et les traditions; ils renoncent aux systèmes et aux mythes, ramassent des monumens importans et non des miettes archéologiques, et veulent faire de l'archéologie une science aussi rigoureuse, aussi positive qu'une science naturelle. C'est alors qu'elle rendra d'immenses services et qu'on ne lui contestera plus son utilité.

On peut indiquer d'avance les services qu'elle est appelée à rendre, et signaler son importance, surtout sous le rapport historique.

Prise de haut, l'archéologie est une noble science, qui fournit à l'histoire morale et politique, à l'histoire des arts libéraux et des arts industriels, à l'histoire des sciences et de la littérature, enfin à l'histoire physique et à l'histoire intellectuelle, la plupart des matériaux où elles vont puiser leurs faits. Comme on a contesté, comme des historiens contestent encore ces résultats, qu'on me permette de m'y arrêter quelques instans.

Sans l'archéologie, que saurait-on de l'histoire de l'Égypte, si ce n'est les fables racontées par Hérodote et les hiéroglyphes burinés par Sanchoniaton? Avec l'archéologie on a refait une grande partie de l'histoire des Égyptiens; on connaît déjà les mœurs de ce peuple, on est au courant de son industrie, on possède rectifiée la liste de ses rois, et cependant nous ne sommes encore qu'au bord de la science, nous avons à peine étudié les obélisques et les pylones qui en gardent l'entrée. Il en sera de même et mieux encore, assurément, pour l'archéologie chrétienne; car on n'aura pas affaire, comme

en Égypte, à des hiéroglyphes qu'on peut craindre de ne pouvoir jamais déchiffrer. D'abord elle donnera à l'histoire politique ou extérieure des faits d'un haut intérêt. Ainsi, dans la cathédrale de Sens et dans celle de Chartres, un vitrail raconte la vie de saint Thomas Becket, depuis sa nomination à l'archevêché de Cantorbery jusqu'à sa mort. La verrière de Sens, particulièrement, est d'une extrême importance; car, presque contemporaine de Becket, elle est encore chaude, pour ainsi dire, des passions politiques et religieuses que ce grand homme avait soulevées; puis elle est dans une ville habitée par le saint, où il a prêché (un médaillon de ce vitrail le représente en chaire parlant au peuple, avec cette légende : *Prædicat populum*), où il a laissé sa mitre, son aube et sa chasuble, qu'on garde précieusement dans le trésor, et qu'on montre aujourd'hui encore aux voyageurs. Cette verrière est un pamphlet contemporain en faveur de Becket contre le roi d'Angleterre. Je ne connais pas beaucoup de manuscrits historiques qui aient cette importance; aussi M. Augustin Thierry, qui, dans sa *Conquête des Normands*, a reproduit avec tant de chaleur ce drame tragique qui se noua en France et se dénoua en Angleterre par la mort affreuse du héros, va-t-il illustrer la nouvelle édition de son bel ouvrage par quelques tableaux empruntés à ce vitrail. A Troyes, cette ville si riche en peinture sur verre de toutes les époques du XIIIe au XVIIe siècle, car ses dix églises en sont remplies, une autre fenêtre raconte la jeunesse de saint Louis et la régence de la reine Blanche. Ce n'est pas sans intérêt qu'on voit, dans la ville du comte Thibaut de Champagne, la révolte, puis la soumission de ce noble troubadour, de ce turbulent amoureux de Blanche de Castille. Sur un autre vitrail de la cathédrale est peinte toute l'éducation de saint Louis par sa mère, qui, en vraie bourgeoise, lui apprend à lire, comme autrefois sainte Anne à la Vierge. Une des fenêtres de la Sainte-Chapelle de Paris représente la translation de la couronne d'épines achetée par saint Louis aux Constantinopolitains. On voit les différentes stations que la précieuse relique fit de Sens à Paris, et l'échafaud de la porte Saint-Antoine d'où l'évêque la montra au peuple. De Suger, ce grand abbé qui ne fit pas de miracles comme saint Bernard, qui ne fut pas canonisé comme lui, mais qui aimait les arts que Bernard détestait, qui décora comme un palais céleste la grande basilique de Saint-Denis, tandis qu'il s'était réservé pour lui une pauvre cellule longue de six pieds et large de quatre, qui déconseilla la malheureuse croisade dont Bernard fut le boute-feu, qui gouverna la France avec tant de fermeté et de sagesse en l'absence de Louis VII; de Suger nous n'avons d'autre portrait qu'une petite figure en pied, où il s'est fait représenter à genoux, priant la Vierge, avec cette légende : *Sugerius abbas*. Je ne parle pas de la tapisserie de Bayeux connue de tous, et où la conquête d'Angleterre est brodée avec des détails si intéressans. A Carcassonne, dans l'église de Saint-Nazaire, un bas-relief représente l'un des plus tragiques épisodes militaires de la guerre des Albigeois. A Notre-Dame de Reims, tous les vitraux de la nef représentent superposés les rois de France et les archevêques qui les ont sacrés. L'un de ces rois tient un glaive, tandis

que les autres ont un sceptre à la main. C'est Charlemagne (son nom y est : *Karolus*), et ce glaive, c'est la *Joyeuse* qui coupa ou ordonna de couper la tête à quatre mille cinq cents Saxons en un seul jour, et qui prend ici une terrible signification. Cette série d'archevêques n'est-elle pas plus intéressante que ces froides listes écrites sur parchemin, renfermés dans des diptyques que l'on ouvrait sur l'autel au moment du canon de la messe, et dont plusieurs sont conservés à la Bibliothèque royale?

Et les tombeaux, si nombreux en France, ne sont-ils pas chacun une feuille importante de notre histoire, depuis les simples dalles tumulaires qui couvrent, comme à Notre-Dame de Rouen et Saint-Remi de Reims, des cendres royales, jusqu'aux monumens de Saint-Denis, où quelquefois, comme aux tombeaux de Louis XII et de François Ier, c'est une portion entière de la vie du prince, qui est sculptée en relief ou en bosse sur toutes les parois? Il n'y a pas que des tombes royales : chaque ordre de l'état, les nobles, les clercs et les plébéiens, faisait sculpter son histoire sur un monument qui abritait ses restes. Et tant d'édifices écussonnés du blason des rois et des seigneurs ecclésiastiques et séculiers, ou même des bourgeois parvenus, comme on en voit en si grand nombre à Saint-Nizier de Lyon, ne sont-ils pas autant de sources où l'on devrait puiser pour refaire au complet le grand armorial de France et redresser de nombreuses généalogies?

Je ne donne que des indications, je ne rappelle que peu de monumens; mais ce que je viens de dire prouvera suffisamment que nos édifices chrétiens regorgent de faits de l'histoire proprement dite, de l'histoire extérieure et politique. — Mais encore et surtout l'histoire morale, intellectuelle, industrielle, coule à pleins bords dans les églises de toutes les époques, dans les châteaux féodaux, dans les constructions civiles du XVe et XVIe siècle. Un monument raconte aussi bien que les livres imprimés ou manuscrits des faits en grand nombre et de toute nature.

Par exemple, l'histoire de France, depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'au XVIe, se partage, quant aux personnes qui en ont occupé la scène et quant aux idées qui ont fait ou modifié les évènemens, en quatre périodes très distinctes. A la première, c'est le clergé, c'est le pouvoir sacerdotal qui domine. C'est lui qui, du cadavre de la puissance romaine, fait sortir la nouvelle civilisation chrétienne. Les grands hommes d'abord sont les évêques, et ces évêques sont, pour ainsi dire, des chefs de dynastie, car l'un, saint Martin, fait de Tours la capitale des premiers Mérovingiens; l'autre, saint Remi, fait de Reims et de Laon le siége des derniers Mérovingiens et des premiers Carolingiens. Le clergé oppose à la fureur d'Attila, ici sainte Geneviève, là l'évêque d'Orléans, ailleurs celui de Troyes, et Attila recule. Après avoir chassé les Barbares, après avoir organisé la Gaule, le clergé appelle les Francs pour leur faire administrer le pays qu'il vient de convertir; il baptise Clovis, il canonise Clotilde. Il ne remet pas cependant toutes les affaires temporelles aux leudes, il n'abdique pas au profit des séculiers; car il s'introduit dans les assemblées politiques, et reste ainsi maître de la Gaule, dont il a

fait les idées et dont il règle les actions. Mais sa puissance se coucha après une course triomphale qui dura près de cinq cents ans. Quand Charles Martel eut dépouillé les prêtres pour enrichir les soldats, et que le guerrier chanta la messe en mettant la chasuble par-dessus la cuirasse, le clergé, qui avait fait son temps, céda la place à la noblesse. Ébroïn blessa la puissance hiératique à mort en tuant saint Léger, son rival.

C'est à Charlemagne que commence ce second acte du drame de notre histoire. Les Carolingiens sont de souche ecclésiastique : leur ancêtre est un évêque de Metz, c'est vrai; mais Charles Martel d'un côté, et Charlemagne de l'autre, paraissent, l'un dans sa vie publique, l'autre dans ses mœurs privées, oublier leur origine. Le prêtre régnera encore, mais ne gouvernera plus; il se fera renvoyer dans ses cloîtres, comme un intrigant, avec Adalhard et Wala, lorsqu'il voudra retremper ses mains aux affaires publiques; tandis que le pouvoir militaire, la noblesse, s'organisera par la féodalité, deviendra puissante par la hiérarchie, imposera des lois même à l'autorité sacerdotale. Quelques grands hommes de cette époque sont encore des saints, comme Guillaume, le grand saint du Midi, comme Angilbert, le saint du Nord: mais ils seront saints après coup, subsidiairement et après avoir été d'abord et surtout des héros laïcs. Et même, en leur qualité de saints, ils inspirent quelque peu de pitié : voyez leurs légendes; tandis que, comme héros, ils sont redoutables et magnifiques : voyez les poèmes qui parlent d'eux. Louis-le-Débonnaire est forcé d'abandonner aux nobles toutes ses propriétés, et de se ruiner pour les enrichir. L'hérédité des fiefs se constitue; Charles-le-Chauve signe celle des comtes. La noblesse s'organise, se rive au sol, s'attache à la terre, s'incorpore au pays. Elle impose son organisation même aux ecclésiastiques, car saint Benoît d'Aniane hiérarchise ses moines comme la noblesse ses vassaux, car Grégoire VII soumet tout le clergé à une sorte de discipline militaire. La noblesse, dans l'apogée de sa force, conquiert l'Angleterre à la tête d'un bâtard; elle conquiert la Sicile, et donne asile au terrible Hildebrand, qui fut heureux d'être recueilli par elle.

Mais la noblesse devait finir comme avait fini le clergé; elle devait laisser la place à un autre personnage. Déjà ce nouvel acteur se fait pressentir dans les chefs des deux grands pays européens : les Plantagenets qui sont rois d'Angleterre, et les Capets rois de France, descendant les uns d'un bourgeois de Rennes, les autres, selon Dante, d'un boucher de Paris. Le bourgeois va régner.

Les croisades furent plutôt un mouvement communal qu'un mouvement féodal : les bourgeois s'enrôlèrent sous Pierre-l'Hermite et sous Gautier-sans-Avoir, et ce fut après réflexion que les nobles voulurent prendre part à cette grande impulsion. Mais quand même on laisserait les croisades à la féodalité, d'autres symptômes n'annonceraient pas moins la puissance imminente du bourgeois.

D'abord les villes se soulèvent contre le brigandage des seigneurs et réclament la liberté; les unes achètent, les autres emportent des droits. Les

curés des communes et les bourgeois des villes, bannière en tête, accompagnent le roi dans ses courses contre les tyrans féodaux. Saint Louis promulgue ses établissemens contre la féodalité et oppose au pape la Pragmatique-sanction; le clergé et la noblesse, solidaires l'un de l'autre, à cause de leur puissance passée, sont souffletés sur la joue de Boniface VIII et brûlés avec les Templiers; tandis que le bourgeois se fait instruire à l'Université de Paris, apprend le droit romain, traduit la Bible et les Institutes dans sa langue vulgaire, et chasse le latin sacerdotal et féodal avec cette langue française, honnie jusqu'alors, et qu'aujourd'hui il impose à tous. Il réclame la liberté de la pensée par la bouche d'Abeilard, et par ses légistes s'empare de toute l'administration financière et politique du pays.

Le clergé recula devant la noblesse; la noblesse céda au bourgeois; le bourgeois s'écarta pour laisser passer le peuple qui, à son tour, prit en main l'autorité politique. Il annonça sa prise de possession par des actes atroces, par le massacre des juifs et des lépreux, accusés d'empoisonnement, comme à l'époque du choléra furent accusés et massacrés plusieurs malheureux. Jean-le-Bon, roi populaire, dégrade les petits seigneurs et les bourgeois en leur offrant de l'argent pour le service de son armée permanente; il en fait des valets à ses gages. Au contraire, il élève le peuple en le poussant dans les états généraux de 1356. Le peuple, de moitié dans les affaires politiques (sur 800 membres il y était pour 400), s'empara bientôt de la totalité de ces affaires, car toute la noblesse se retira des états. Alors Marcel est roi de Paris, roi du peuple. Marcel tué, le peuple de Paris est paralysé pour un moment, mais celui des campagnes s'agite; le Jacques-Bonhomme s'arme de socs de charrue, de pioches et de hoyaux, et fend la tête de ses tyrans. Il est bientôt forcé de rentrer chez lui, mais il en sortira une autre fois plus énergique et plus violent encore dans les sanglantes querelles des Bourguignons et des Armagnacs. Il saisit le couperet du bourreau Capeluche, le couteau de l'égorgeur Caboche, le rasoir du barbier Jean de Troyes, pour écorcher, égorger, dépecer ce qui reste encore de noblions; la populace massacre les Armagnacs dans les prisons. Puis vient Louis XI, qui s'habille pauvrement, qui aime les petites gens, qui d'un laquais fait son héraut, et d'un barbier son favori; qui saigne à blanc la veine des nobles. Puis vient l'imprimerie, qui reproduit et multiplie à bon marché pour le peuple ces riches manuscrits réservés aux riches jusqu'à présent, aux nobles et aux clercs; puis le canon qui perce les cuirasses et les poitrails bardés de fer du chevalier et de sa noble monture. Enfin Louis XII, le père du peuple, ferme cette période que Jean-le-Bon, si cher au peuple, avait ouverte. Il semble que les noms aient ici une signification : Charles est nommé le grand par la féodalité, Louis est appelé le gros par les gras bourgeois de son temps, Jean est appelé le bon par les plébéiens qui retrouvent un père dans Louis XII; Charlemagne ouvre l'ère des nobles, comme Louis-le-Gros celle des bourgeois, comme Jean-le-Bon celle du peuple.

Voilà ce qu'on lit dans les livres; voici maintenant ce qu'on lit dans les œuvres d'art.

L'art de la période qui court des premiers âges chrétiens à Charlemagne se distingue par trois caractères: le choix austère des sujets et des physionomies, la prédilection pour l'allégorie, et le mépris de la réalité.

De cet art, peu de monumens nous restent en France; mais par ceux que possède la Provence, surtout Arles, Marseille et Saint-Maximin; par les vestiges qui se voient encore dans l'Auvergne et même dans la Champagne, il est certain que cet art était identique à celui qui décorait les catacombes et qui remplit aujourd'hui le musée chrétien du Vatican, identique à celui des plus anciennes basiliques de l'Italie, de Rome particulièrement. Or là, toutes les scènes peintes et sculptées sont tirées de l'ancien et du nouveau Testament. C'est toujours Dieu qui est en scène; l'homme n'y apparaît que comme un accessoire ou comme un instrument dont la Divinité se sert pour prouver un fait ou un dogme. Ce dogme, c'est celui de l'immortalité de l'âme, l'espérance d'une vie meilleure, la foi dans la résurrection. Ainsi Noé sort à mi-corps de son arche et reçoit la branche verte que la colombe apporte à son bec, symbole de la vie rendue à la terre. Abraham va sacrifier Isaac que Dieu rappelle à la vie, en quelque sorte, par la voix d'un ange. Moïse fraie le passage de l'Égypte ennemie à la terre promise par la mer Rouge, ou bien tire l'eau d'un rocher comme Dieu fait sortir la vie de la mort, et enlève l'homme à la terre pour lui faire échanger les pleurs de ce monde contre les joies du paradis. Daniel dans la fosse, les trois enfans dans la fournaise, sont respectés l'un par les lions, l'autre par les flammes, comme le chrétien par la mort. Le Christ ressuscite Lazare, rend la vue à l'aveugle-né, guérit le paralytique et l'hémorrhoïsse, change l'eau en vin, comme Dieu la mort en vie, la maladie du corps en santé de l'ame. Du reste, peu ou pas de représentations de saints, la Vierge elle-même se montre assez rarement; aucune pensée terrestre, aucun portrait dans cet art: on ne voit que des symboles et que des choses du ciel. Le Christ, qui sera plus tard représenté sous la figure d'un homme ayant un âge humain et mu par les passions humaines, triste, mélancolique, impitoyable dans le jugement dernier; le Christ est là le plus souvent représenté sous une forme idéalisée, à la façon dont les artistes grecs traitaient leurs divinités; Jésus est comme une jeune divinité païenne, un bel Antinoüs après l'apothéose, un adorable Apollon après son retour dans le ciel. C'est un bel adolescent de dix-huit à vingt ans, imberbe, à la figure douce, rayonnante, aux cheveux blonds, bouclés, répandus sur les épaules; il est souvent debout sur un monticule d'où s'échappent les quatre sources du paradis terrestre et où viennent boire les cerfs et les agneaux.

A ce point commence l'allégorie, si chérie des premiers chrétiens, qu'ils en abusèrent, et qu'un concile de Constantinople, tenu en 692, l'interdit formellement. Non seulement Dieu, mais les hommes eux-mêmes, étaient allégorisés à cette époque. Les acteurs des faits bibliques ont été, à la façon de

certaines fables d'Ésope, transformés en animaux. Ainsi, au fameux tombeau de Bassus, le principal acteur d'un fait est représenté sous la forme d'un gros mouton entouré de petits agneaux : une baguette à la patte droite, ce mouton frappe l'eau du rocher, multiplie le pain et les poissons, change l'eau en vin, ressuscite Lazare. Ailleurs, ce gros mouton est saint Jean-Baptiste, qui met sa patte de devant sur la tête d'un petit agneau plongé dans les eaux du Jourdain, et qui est Jésus-Christ. Ailleurs, c'est Moïse qui, avec ses deux pattes de devant, prend de la main de Dieu les tables de la loi.

C'était un tel besoin d'allégorie, que les chrétiens empruntèrent même aux païens, qui les martyrisaient alors, une partie de leur système symbolique. Le fleuve du Jourdain est souvent représenté comme un fleuve antique, en vieillard couronné de plantes aquatiques, à barbe limoneuse, armé d'un sceptre de jonc, et accoudé sur son urne, d'où s'épanche la source. Le soleil est un homme ailé, la tête ceinte de rayons; la lune est une femme en buste, posée sur un croissant; le ciel est tantôt un vieillard, tantôt un beau jeune homme nu, étendant en arc-en-ciel ou en forme d'horizon un voile azuré. La lune, c'est Diane; le ciel, Uranus; le soleil, Apollon. — Voilà donc tout un art austère qui ne représente que des sujets religieux, et les habille de la forme allégorique la plus opposée à la réalité; il se moque de la réalité historique et de la réalité naturelle. De la nature, presque pas de traces, ou bien elle est empruntée à l'art du paganisme, comme les oiseaux, les couronnes, les palmes, les arbres, les fruits, les feuilles de lierre, les rinceaux de vigne, les dauphins; ou bien elle est absurde. Ainsi l'arche d'où Noé sort le haut du corps est un baquet tantôt carré, tantôt rond, où il a bien de la peine à trouver de la place même pour lui seul. Les personnages qui ne sont ni Jésus, ni les apôtres, ni les principaux acteurs des scènes, mais ceux pour lesquels Jésus fait des miracles, sont bien au-dessous de la grandeur naturelle, comme le paralytique ou le Lazare qui, pour un Christ ou un apôtre de six pieds, auraient à peine un pied et demi.

De l'histoire on n'a pas le plus mince souci, ou plutôt on la regarde avec un mépris profond. L'Évangile dit positivement que les mages offrirent au petit Jésus de l'or, de la myrrhe et de l'encens; eh bien! sur les sarcophages antiques, sur les vieilles mosaïques ou fresques, l'un de ces rois apporte une couronne de roses, l'autre une corbeille de gâteaux, l'autre des colombes! Le lierre sous lequel Jonas se mit à l'abri du soleil s'est, dans cet art, changé en cucurbitacée, et des melons d'eau pendent sur la tête du prophète, ordinairement tout nu. On cherche inutilement sur le front de Moïse les cornes lumineuses que les âges postérieurs, plus amis de l'histoire, n'ont eu garde d'oublier. Élisée lui-même, dont la calvitie fut si fatale à tant de pauvres petits enfans, est représenté chevelu. L'idée est la seule chose qui préoccupe; on lui sacrifie l'histoire jusque dans la disposition des sujets, car la Bible s'enchevêtre dans l'Évangile, comme l'Évangile dans la Bible.

Enfin, et le type des figures, et le choix des sujets, et la manière de les

représenter, indiquent une époque grave, austère, où tout parle de Dieu, où l'intelligence exercée du prêtre et du chrétien va plus loin que la réalité qu'elle méprise ou qu'elle transfigure.

Mais bientôt l'allégorie se sauva devant cette réalité si dédaignée. De tous ces agneaux représentant les fidèles et les apôtres, le seul agneau de Dieu ne disparut pas totalement, et encore Jésus-Christ se montra plus souvent en homme, et en homme réel, non en homme dieu, que sous la forme de l'animal qui symbolise la douceur. On est à l'époque féodale où l'on songeait plus aux choses de la terre qu'à celles du ciel, où l'intelligence était soumise par la force, le prêtre par le noble; aussi l'homme se fait peindre et sculpter à côté de Dieu, et la hiérarchie qui classe seigneurs, vassaux, vavassaux et serfs dans la société, se lit parfaitement dans les œuvres figurées.

Une curieuse peinture du cimetière souterrain de Saint-Valentin à Rome représente la Visitation, Jésus emmailloté dans la crèche, Jésus en croix, ayant sa mère et le soleil à sa droite, saint Jean et la lune à sa gauche. Certes, les premières époques chrétiennes n'auraient pas voulu humaniser leur Dieu jusqu'à l'emmailloter dans la crèche, et l'attacher à la croix pour qu'il y mourût entre sa mère et son ami, devant le soleil et la lune, les flambeaux de la nature; la Visitation aussi était une scène par trop domestique pour l'époque sacerdotale. Le père éternel, qui, dans les catacombes, montre seulement sa main hors des nuages, sort le bras, quelquefois même le buste, à la deuxième époque : il faut attendre l'époque bourgeoise, et surtout l'époque plébéienne, pour voir Dieu tout entier en chair et en os, habillé en pape ou en empereur.

L'époque féodale hiérarchise dans l'art comme dans la société. A la période précédente, les personnages sont assez confondus, peu distincts les uns des autres; l'époque féodale met un nimbe autour de la tête pour distinguer les saints; elle le croise pour faire reconnaître Dieu; elle orne de perles ceux de la Vierge et des anges pour les séparer des autres personnages. Le nimbe est pour le saint ce que l'épaulette est pour le soldat : c'est à l'épaulette qu'on distingue le général du colonel, le chef de bataillon du capitaine; c'est au au nimbe qu'on reconnaît Dieu, la Vierge et les autres saints. On met les pieds nus aux apôtres pour les distinguer de la foule des saints qui sont toujours chaussés. Cette époque traduit, commente, sculpte sur la pierre la hiérarchie des anges de saint Denis l'Aréopagite; et l'ordre politique qui s'établit sur la terre s'introduit même dans le ciel. Non-seulement le nimbe est un moyen de hiérarchie, non-seulement les apôtres, confondus jusqu'alors, au moins dix sur douze, se distinguent par leurs attributs; mais les diverses classes de la société ont des costumes différens : la religieuse diffère de la séculière pour le vêtement; la tiare n'appartient qu'aux papes, le pallium qu'aux archevêques, le manipule est surtout réservé aux diacres, et les textes même vont jusqu'à dire que le chevalier porte son épée autrement que le soldat. Hincmar combat toute sa vie pour établir la suprématie du métropolitain sur les suffragans, et le pape se déclare alors le chef de l'Église. Le

blason aussi va désigner invariablement les familles, comme plus tard les bannières désigneront les corporations.

Puis les monumens, si sobres de portraits et de figures humaines à l'époque romane, se chargent d'êtres humains à l'époque où nous sommes. Ainsi, sur les portes de bronze de la cathédrale de Bénévent, est ciselé le portrait de l'archevêque métropolitain, entouré de ses vingt-quatre suffragans; ainsi une mosaïque du Triclinium, au palais de Latran, et qui date de 797, montre d'un côté Jésus-Christ donnant à Constantin un étendard, et de l'autre, saint Pierre remettant une bannière à Charlemagne.

Le noble se fait donc portraire par l'art chrétien, mais il fait représenter aussi ses mœurs dans toute leur brutalité. A étudier l'art figuré de cette époque, on voit bien qu'on est sous le règne de la force.

A la cathédrale d'Autun, l'archivolte du grand portail représente les signes du zodiaque et les travaux de chaque mois; en mai, les gémeaux ne se montrent pas sous la figure de ces deux petits enfans tout nus qui s'embrassent ou jouent dans la prairie, au milieu des fleurs, comme nous les voyons d'ordinaire, mais sous celle de deux adolescens, âgés de dix-huit ans, dans toute la vigueur physique, dans toute l'humeur guerrière, et tenant chacun une lance où flotte superbement un étendart.

L'art anima les chapiteaux et les modillons, qui ne s'étaient encore revêtus que d'ornemens végétaux. Les artistes, inspirés par les mœurs féodales, donnèrent carrière à leur imagination brutale : ils ciselèrent, sur ces modillons et chapiteaux, mille formes bizarres, mille figures grimaçantes, humaines, bestiales ou composées de l'homme et de la bête, quelques-unes sérieuses, le plus grand nombre satiriques ou grotesques, et plusieurs indécentes. C'est d'alors que date cette sculpture populaire et dévergondée, interrompue durant les XIIIe et XIVe siècles, mais reprise aux XVe et XVIe avec de nombreuses amplifications. On voit déjà des singes racler du violon, des truies pincer de la guitare, des ânes souffler dans des flûtes de Pan. Pour pendant à ces bouffonnes imaginations, un évêque à figure hébétée, coiffé burlesquement de sa mitre, est pilorié à un modillon entre une femme qui lui fait des mines et un singe qui lui ricane au nez. La barbarie morale se traduit par l'art. Des églises de cette époque, historiées à plus de cent ou cent cinquante chapiteaux, ne présentent souvent pas une seule scène de douceur, pas un seul Christ faisant quelque miracle de compassion comme tous ces beaux et jeunes Jésus des Catacombes de Rome et des Aliscamps d'Arles. Partout ce sont des démons effroyables qui tourmentent, rôtissent ou font bouillir des damnés; qui, en ricanant, traînent pécheurs et pécheresses devant Dieu ou devant des moines, pour qu'ils soient jugés impitoyablement. Des serpens rongent les parties génitales à des damnés, ou tetent les seins d'une femme libertine; des démons étranglent des hommes en riant, ou les cassent en deux par le ventre comme un bâton de fagot. Quand Satan n'est pas triomphant, il est terrassé par saint Michel et fouaillé par des anges

inférieurs. On ne voit partout que scènes de violence, de mort et de carnage. ce sont des oiseaux qui tuent des reptiles, des oiseaux qui se battent entre eux et se dévorent les yeux, des hommes qui se tirent aux cheveux, s'assomment à coups de poing ou de bâton, des armées qui s'exterminent.

Quand les sujets sont empruntés à l'histoire, c'est David qui scie le cou à Goliath, c'est Absalon, les cheveux pris dans les branches d'un arbre et tué par Joab. Sur près de six cents figures — 577 — qui historient les chapiteaux de la grande église de Vezelay, il n'y a qu'une scène de compassion : un moine s'adresse à un malheureux qui subit l'épreuve du feu et lui dit : *Spera*; mais pour balancer ce mot, un autre moine lui crie : *Pave*.

Il y a plus, la même brutalité envahit jusqu'aux sujets bibliques, et l'ange ministre de Dieu, Dieu lui-même, qui devrait toujours être impassible, s'abaisse jusqu'à la passion la plus grossière. Ainsi Notre-Dame-du-Port, à Clermont, dont la sculpture est au moins contemporaine de la tapisserie de Bayeux, si elle ne lui est antérieure, montre sur un chapiteau du sanctuaire la désobéissance d'Adam et d'Ève. Le serpent, monstre gonflé de nourriture, s'enroule autour d'un grand cep de vigne; dans sa gueule, il tient une branche chargée de trois raisins qu'il présente à Ève. Ève, vieille et laide femme à seins pendans, prend ces raisins et en donne à son mari qui en a déjà plein la bouche; — on dirait que la grandeur du péché s'évalue par le nombre de raisins mangés. — Le péché commis, un ange, tenant à la main gauche un cep de vigne, témoin et cause du crime, prend de la main droite Adam par la barbe pour l'amener devant la vigne et le convaincre de sa faute. Adam fait la plus laide grimace du monde; car, d'un côté, l'ange lui arrache la barbe, et de l'autre, Dieu le saisit à l'épaule avec violence et lui présente un livre ouvert où sa condamnation est écrite pour l'éternité. Adam, ainsi arrêté par Dieu et par l'ange, comme par deux gendarmes, met brutalement le pied gauche sur la cuisse d'Ève, et de la main gauche l'empoigne aux cheveux en ouvrant la bouche pour crier que le coupable, ce n'est pas lui, mais sa femme. La pauvre femme cache sa nudité de la main droite, elle porte la gauche à sa tête en signe de la douleur que lui cause la violence d'Adam, et, ne pouvant y résister, tombe abîmée sur ses genoux. Je ne connais pas de scène plus brutale, plus populacière. Les figures ignobles, les chairs grasses et flasques répondent complètement au tableau moral. Du reste, c'est bien entendu d'exécution et très adroitement groupé.

Avec la période suivante, les mœurs s'adoucirent un peu, le bourgeois ne frappait pas toujours d'estoc et de taille comme le chevalier; dans la boutique il faut être affable aux chalands pour les engager à acheter; puis le bourgeois reste chez lui, au lieu de courir les aventures par monts et par vaux comme le chevalier; par conséquent il vit en famille, avec sa femme et ses enfans, et cette vie profite à ceux-ci et à celle-là. Aussi M. de Montalembert dans son introduction à l'admirable *Légende de sainte Élisabeth*, et M. Michelet dans le deuxième volume de son *Histoire de France*, ont-ils remarqué qu'au XIIIe

siècle la femme règne sur les trônes avec Blanche de Castille, et dans le cœur avec Héloïse et la Vierge Marie. Mais le bourgeois fut arrogant contre les seigneurs, il eut l'insolence du parvenu vis-à-vis de ceux qui ne l'avaient pas remarqué ou qui l'avaient méprisé. Au lieu de courir d'un monument à un autre pour chercher des preuves de cette assertion, nous resterons dans la cathédrale de Chartres, le plus complet monument de l'époque communale en France. D'abord cette église est véritablement dédiée à la femme, car elle est d'une tendresse adorable pour elle et pour les enfans. Un *Massacre des Innocens*, sculpté au portail occidental, représente le drame le plus pathétique de l'amour d'une mère pour l'enfant qu'elle a mis au monde; c'est, en pierre, le cri sublime de Rachel qui refuse toute consolation, parce que ses enfans ne sont plus. Puis à toutes les hauteurs et dans toute la longueur, au dedans et au dehors, Marie est représentée douze fois tenant et embrassant son enfant divin; puis les arts libéraux du portail occidental, les vertus cardinales et théologales, les vertus publiques, les vertus domestiques, les vertus méditatives du portail du nord sont toutes représentées sous la forme de femmes, de femmes fortes et triomphantes dont plusieurs sont couronnées comme des reines, sont protégées du bouclier qui pare les coups, sont armées de la pique qui tue l'adversaire, et de l'étendart flottant au vent et faisant peur à l'ennemi qu'il met en fuite, comme dans les jardins on chasse, avec des épouvantails de paille ou de toile, ces nuées d'oiseaux qui viennent s'abattre sur les plus beaux fruits.

Regardez, à ce même portail du nord, trois statuettes sculptées au piédestal d'une statue colossale de saint, et vous verrez que le bourgeois est plus fort que le prêtre, comme tout à l'heure, au dedans, je vous le montrerai plus fort que le noble. Ces statuettes sont la personnification de trois sciences : l'une représente l'architecte, l'autre l'orateur, la troisième le philosophe.

Le bourgeois de Chartres sécularise la science. Voyez, en effet, ces jolies figures, toutes au regard éveillé : la tête est tout cheveux, le rasoir du tonsureur n'a point passé par là; les habits sont courts ou mi-longs, comme les portaient les laïcs, et non pas longs ou traînans comme les habits du clergé. Il n'y a là ni crosse d'évêque, ni bâton d'abbé, ni chasuble, ni étole, ni visage macéré par le jeûne, ni œil abaissé par l'humilité. La science est sortie du sanctuaire où elle gisait à l'étroit, pour se répandre à son aise dans le monde.

L'évêque, devant la construction d'une église, comme il est représenté sur un vitrail du XIVe siècle, à Saint-Pierre de Troyes, remet aux mains du laïc et du franc-maçon le plomb et l'équerre. Regardez la statuette de Chartres : le glorieux architecte est barbu, plein de cette force qu'il fallait pour ériger les édifices gigantesques du moyen-âge; sa robe et son manteau lui tombent aux mollets, comme à un noble, car il a gagné ses quartiers de noblesse à bâtir cette multitude de chefs-d'œuvre qui couvrent le monde chrétien. Un

fragment d'architecture à la main droite, l'équerre à la main gauche, il rêve à des constructions plus belles encore que celles qu'il a faites déjà.

Certes, c'était beaucoup que d'avoir abandonné aux lacs l'art souverain d'où les autres dépendent, l'art principal dont les autres ne sont que l'accessoire et la broderie, que d'avoir fait passer cet art admirable des frères aux confrères, du monastère à la loge. Mais le bourgeois fit plus encore en sécularisant l'éloquence qui dorénavant ne s'amusera plus à commenter des patenôtres, à redire pour la millième fois les mêmes paroles sur le dogme et la morale du christianisme, mais qui va défendre les droits politiques de la bourgeoisie, rédiger et traduire les lois civiles, rendre des arrêts de jurisprudence, et constituer les parlemens en rivalité des conciles. Elle est là toute verte, cette éloquence, sous la forme d'un jeune homme de vingt-cinq ans, entourée de fleurs et de rinceaux de vigne qui tapissent les colonnettes de l'arcade trilobée où elle est debout. Ses pieds foulent l'herbe des champs, et en ravivant ces petites fleurs que le temps a rongées, on serait en pleine prairie de poésie, semée de belles fleurs de métaphores. Cette éloquence, au fond de sa niche embaumée, rappelle involontairement l'ostensoir de la Fête-Dieu rayonnant à travers les pétales qui jonchent le chemin, et les vapeurs de l'encens qui parfument l'air. L'orateur, en effet, est un dieu dans son genre, car il crée à cette époque les droits de la bourgeoisie.

Les bourgeois de Chartres furent plus hardis encore dans leur insurrection contre le clergé, car ils sécularisèrent la philosophie. La philosophie, en effet, c'est, au XIIIe siècle, la science universelle, c'est l'encyclopédie de toutes les connaissances. Parcourez le cadre de la philosophie d'alors, tel par exemple qu'il est tracé dans la Légende dorée, à la vie de sainte Catherine d'Alexandrie, la patronne des philosophes, et vous verrez que ce cadre vraiment encyclopédique embrasse toutes les sciences mathématiques, physiques, naturelles, psychologiques, morales et politiques. Ainsi, la philosophie personnifiée à Chartres dans un bourgeois, dans un laïc, annonce que l'explication de la science universelle n'est plus donnée par le pouvoir du clergé, mais par la puissance naissante du peuple, puisque la philosophie du XIIIe siècle, contemporaine de la sculpture de ce portail, exprime l'idée de tout fait et donne la raison de toutes choses. Voyez donc cette statuette si bien prise dans ses dimensions et d'expression si énergique; lisez aux pieds de cet homme debout, vêtu d'habits laïcs, sans tonsure, sans soutane, sans aube ni étole, comme je vous ai dit; de cet homme qui a la tête pesante de réflexions et le corps un peu incliné par la méditation, lisez ces quelques lettres, aussi entières que le jour où le sculpteur laïc les a gravées, tant il a mordu profondément la pierre, tant il avait à cœur de laisser ineffaçable à jamais ce fait énorme; épelez une à une ces lettres gothiques et vous en composerez ce beau nom : *Philosophus*. Maintenant redressez-vous, et vous verrez, en effet, que c'est bien là le philosophe du XIIIe siècle, pensant malgré l'Église, se moquant des échafauds et des anathèmes, parce qu'il sait que l'avenir est à lui, et que l'avenir est plus fort que le présent.

Le bourgeois règne sur le clergé, c'est prouvé; entrons maintenant dans l'intérieur de la cathédrale, et nous le verrons régner sur la noblesse. La place d'honneur dans une église, c'est le sanctuaire; la nef, la croisée, le chœur lui-même, sont inférieurs en dignité à ce saint des saints où Dieu descend tous les jours dans l'eucharistie, et où se dresse le maître, le grand autel. Eh bien! tandis que les nobles, harnachés d'armoiries, se pavanent sous leurs riches habits, et caracolent à cheval sur les verrières peintes de la croisée et du chœur, les bourgeois les narguent d'une façon comique, du haut des verrières du sanctuaire, car ils s'y sont fait représenter dans les plus humbles attitudes, dans le plus pauvre costume, dans les plus avilissantes occupations. Là ce sont deux garçons boulangers qui portent leurs pains dans une corbeille; ailleurs, c'est un boucher dans sa tuerie, qui vient de pendre au croc un veau dépouillé et vidé, tandis qu'il se prépare à tuer, du dos de sa hache, un bœuf qui est à ses pieds. Et au-dessus de ces personnages si peu relevés, sont la vierge tenant l'enfant divin, des archanges vêtus d'ailes, des prophètes de l'Ancien Testament, des apôtres nimbés. C'est qu'en effet c'est la place illustre, la place d'honneur, réservée à Dieu et aux personnages qui le touchent de plus près. Le bourgeois de Chartres a donc le pas sur la noblesse; sans vergogne, il se met dans le sanctuaire à côté de Dieu lui-même.

A l'époque suivante ce n'est pas seulement le bourgeois, mais le serf et le plus humble prolétaire, qui marchent la tête haute, et qui expriment par l'art de ce temps qu'ils sont arrivés à l'existence sociale, qu'ils ont conquis la vie politique. On pourrait, comme pour l'époque communale, prendre une église modèle, et décrire l'art dont le peuple l'a ornée pour montrer qu'il n'y a là plus rien de sacerdotal, de féodal, ni même de bourgeois; l'église la plus complète en ce genre, c'est Notre-Dame-de-l'Épine, près de Châlons-sur-Marne. Les mœurs du peuple déteignent partout en ce moment, et tout l'art, la sculpture comme la peinture, l'architecture comme la poésie, se salit à leur contact. Lisez les fabliaux publiés par Méon et Barbazan, et vous verrez combien de mots ces honnêtes paléographes ont été forcés de laisser en blanc pour ne pas effaroucher la pudeur. C'est vraiment d'une crudité révoltante, d'un matérialisme qui dégoûte. Aujourd'hui les plus sales chansons n'approchent pas de cette poésie obscène. Vraiment, lorsque sans distinguer les époques, on parle de la pureté et du spiritualisme de l'art chrétien, de ces temps d'innocence et de chaste naïveté, il y a de quoi hausser les épaules. C'est d'une telle innocence, en effet, que si de nos jours un artiste, poète ou sculpteur, s'avisait de publier et d'exposer les fabliaux et les groupes qui remplissent les manuscrits et les églises du XVe siècle particulièrement, les tribunaux seraient forcés d'intervenir et de le condamner à la prison. Et encore si ces saletés avaient été reléguées dans un coin obscur, ou appendues aux murailles de la nef; mais non, comme à l'Épine, c'est au sanctuaire que l'artiste les a intronisées, c'est au grand jour qu'il les a étalées, à ce point qu'un honnête curé s'est cru obligé d'en mutiler plusieurs, parce qu'elles allumaient le sang des

jeunes Champenoises de son village. Je ne puis vraiment décrire en détail cet art libertin, car le musée secret de Naples, car plusieurs bas-reliefs antiques aujourd'hui réunis dans la maison carrée de Nîmes ne sont guère plus obscènes. J'en dirai un mot cependant; mais on me permettra d'en agir comme Méon et Barbazan, et de laisser beaucoup de blancs dans mon énumération. Une gargouille de l'hôtel Cluny, quelques consoles et gargouilles de Saint-Germain-l'Auxerrois, plusieurs mascarons de la tour neuve à la cathédrale de Bourges, l'hôtel de Jacques Cœur, les stalles de Gaillon qui décorent aujourd'hui Saint-Denis, celles de Notre-Dame de Brou, presque toute la sculpture de l'hôtel-de-ville de Saint-Quentin, les stalles de la cathédrale d'Auch, donnent des échantillons assez croustilleux de cet art obscène, très à la mode depuis Jean-le-Bon jusqu'à François Ier.

Si tout n'est pas libertin, tout est vulgaire et grossier. A Saint-Quentin, une vieille femme vous rit à la figure et vous regarde avec des lunettes qui lui pincent le nez; un singe file, une quenouille en main; un plébéien, le bonnet de fou sur la tête, joue de la musette, tandis qu'une femme toute nue racle du violon; un chat remue des morceaux de bois et paraît tirer les marrons du feu; un fou tient un petit fou dans ses bras, comme un père son enfant; une femme nue bat son mari, qui n'en peut mais : elle le frappe après l'avoir déshonoré; un loup portant des ailes de chauve-souris est en admiration devant une figure du Christ; un cochon mange des glands; une chèvre tetée par son petit mange quelques feuilles d'arbres; un prédicateur à figure de lapin, et posant les deux mains sur une chaire, apostrophe deux coqs qui se battent sur un fumier; un chien, capuchon baissé, monte en chaire aussi et compte sur ses doigts les points de son discours. Là les chiens sont d'un cynisme dégoûtant, et les hommes et les femmes agissent comme les chiens. L'exécution de cette sculpture est aussi lourde, aussi triviale que les sujets sont licencieux; elle est ronde, molle, opaque, trapue. Dans l'ornementation même, le peuple préfère des chous, des salades, des chardons dont les cochons, les lapins ou lui font leur nourriture, aux nobles feuilles d'acanthe, de laurier, de saule ou de châtaignier. La feuille de vigne se déforme sous sa main, et très souvent, à son épaisseur, on la prendrait pour une feuille de chou. On aime à représenter des escargots montrant les cornes et bavant sur des plantes, et on sculpte alors des cadavres hideux rongés de vers, comme on en voit un à Notre-Dame de Paris. On décore un tombeau non plus de fleurs, non plus de palmes ou de cordons de perles, comme à l'époque des catacombes, mais de chapelets d'ossemens; des tibias et des humérus se croisent en sautoir, des têtes de mort vous font la grimace; on reproduit plusieurs fois les danses macabres, où la Mort se présente à tous, depuis la forme d'un squelette jusqu'à celle d'un cadavre qui est encore revêtu de sa chair.

Quand le peuple n'a pu être sale à sa guise, il s'est montré sous un aspect commun et trivial. Il a enlaidi la Vierge et le Christ de cette époque, en donnant à l'une la figure de sa ménagère et à l'autre son propre visage; il a dégradé les apôtres en les montrant sous des formes vulgaires. Il a maté-

rialisé jusqu'aux objets les plus immatériels. Ainsi le nimbe, cette auréole électrique, cette lueur céleste qui sort de la tête de Dieu et d'un saint, comme les deux terribles flammes qui rayonnaient à la tête de Moïse; le nimbe se dégrade, s'avilit, se dépouille de sa lumière, se matérialise, et n'est plus, à la fin du XVe siècle, ainsi qu'on le voit particulièrement sur un vitrail de Saint-Alpin de Châlons et de Notre-Dame de Brou, qu'un chapeau sans ailes qui se pose sur l'oreille comme les élégans des campagnes affectent de porter leur coiffure. Ceci est d'autant plus piquant à Brou, que les Bressannes et les Mâconnaises se coiffent précisément d'un chapeau de velours et de dentelle analogue à ces nimbes du XVe siècle.

Mais, toute dégradée qu'elle soit en morale et en esthétique, cette époque n'est pas moins digne du plus grand intérêt. D'abord tout fait est histoire, et ces obscénités et grossièretés sont aussi historiques que les plus adorables délicatesses sculptées et peintes dans les catacombes. Puis à cette époque on voit fréquemment représentés sur des vitraux ou des bas-reliefs l'industrie et le commerce du temps: ainsi un pilier qui se dresse dans l'église de Gisors; ainsi des verrières qui colorent celles de Semur, de Troyes et de Châlons; ainsi des rondes bosses qui décorent Saint-Pantaléon de Troyes et l'église de l'Épine, montrent des tisserands, des cordonniers, des cardeurs, des tondeurs de draps, des bouchers assommant des bœufs, des bouchers dépeçant la viande, des foulons, des corroyeurs, des charpentiers, des forgerons, des scribes, des tailleurs de pierre, des maçons, des épiciers, des changeurs, des poissonniers, des marchands de draps et de fourrures. Avec les nombreuses figures des arts et métiers dont plusieurs édifices publics des XVe et XVIe siècles nous montrent la représentation, on pourrait refaire toute la technologie d'alors et remonter ainsi de siècle en siècle à cette complète technologie peinte au XIIIe dans la cathédrale de Chartres.

Je m'arrête à la renaissance, parce qu'on ne conteste pas à cette époque la valeur historique de son art; au surplus la maison de François Ier, le château de Gaillon, Chambord, Saint-Germain, les tombeaux de Nantes, de Tours, de Brou, de Rouen, de Saint-Denis, seraient là pour répondre à qui voudrait nier.

Après tous les faits qui viennent de passer sous les yeux, il ne restera probablement pas de doutes sur cette proposition, qu'il y a autant d'histoire dans l'art que dans l'histoire même, et que cette histoire, inconnue et négligée jusqu'à présent, est des plus intéressantes. Cependant il n'est peut-être pas inutile de faire la preuve de la règle posée plus haut au moyen d'une série de monumens qui se montrent dans les quatre divisions historiques que nous avons indiquées. — Les tombeaux forment une classe de monumens sur lesquels l'homme appose le sceau de sa personnalité plus énergiquement que sur les autres, et qui par conséquent laissent percer plus clairement la pensée humaine. Je laisserai de côté les sarcophages, les tombeaux proprement dits, parce qu'il en a déjà été question; je ne parlerai que des dalles sépulcrales qui pavent encore plusieurs de nos églises. C'est à trois églises,

les seules, à ma connaissance, où le dallage, sauf de légères perturbations postérieures, soit réellement ancien, que nous allons nous arrêter, et demander quelques renseignemens historiques puisés dans l'ordre où furent disposées les dalles tumulaires. Avant le XIe siècle, on n'enterrait guère dans les églises que les saints, les évêques et les rois. Avec la féodalité et Grégoire VII, qui hiérarchisèrent tout le personnel ecclésiastique et laïc, les places funéraires, au dedans et au dehors de l'église, furent assignées à telle ou telle classe de la société. Le bas peuple n'a jamais été enterré dans l'intérieur, mais toujours dans le cimetière commun, en plein air, à la pluie. Au XIIIe siècle, le bourgeois ne pouvait encore avoir de tombe que sous le porche, et tout au plus dans les nefs latérales; à la petite noblesse et au clergé inférieur appartenaient la grande nef et les bras de la croix; le haut clergé se faisait enterrer dans le chœur; les grands dignitaires ecclésiastiques et la grande noblesse militaire s'étaient réservé le sanctuaire et les chapelles apsidales. Cette hiérarchie funéraire n'a pas duré long-temps, pas plus long-temps que la hiérarchie politique. Les bourgeois qui étaient entrés dans l'histoire, ainsi que nous avons vu, firent bientôt irruption du porche et des nefs latérales dans la nef centrale. Un peu plus tard, le peuple lui-même qui n'avait encore été qu'à la porte, glissa quelques-uns des siens dans l'intérieur de l'église. La foule du peuple poussant devant elle les plus petits de la noblesse et du clergé, ceux-ci furent obligés, à leur grand plaisir du reste, d'envahir les places réservées aux évêques et archevêques, aux barons, aux princes et aux rois. Aux XVe et XVIe siècles, le scandale fut à son comble et le désordre complet. Il n'y eut plus de places réservées, plus d'endroit privilégié. Pourvu que le mort payât, ou ne lui demanda plus sa qualité, on le mit partout où il avait le *moyen* d'aller.

C'est cette curieuse histoire qu'on lit tout à son aise dans les cathédrales de Laon et de Noyon, et dans Notre-Dame de Châlons-sur-Marne. On voit à quelle époque a commencé le trouble, quelle direction, quel progrès il a suivis.

On voit jusqu'à quel siècle aussi on a enterré invariablement les pieds à l'orient, et à quelle époque, pour faire de la place, cet usage s'est oblitéré, au point qu'on mit les pieds à l'occident et même au midi. A qui saura les lire, ces dalles, considérées même uniquement dans leur disposition, apprendront beaucoup.

Ce n'est pas tout. Jésus-Christ ordonna bien aux apôtres qui les écartaient, de laisser venir les enfans à lui. Échauffés par cette tendresse du Christ, et surtout, il faut bien le dire, par la coutume des Romains, si tendre aux enfans, les premiers chrétiens, ceux des catacombes, élevèrent des monumens funéraires avec la plus touchante piété à de pauvres enfans morts tout jeunes. Une des inscriptions funéraires, relevée dans les catacombes par Bosio (voyez la *Rome souterraine*), annonce la plus touchante douleur, il y est dit : *A notre fils plein d'innocence et de douceur, bon et sage, qui vécut six ans sept mois quatorze jours et neuf heures, Socratianus, son père, et Irénée, sa mère. Qu'il repose en paix.* On voit bien là le chagrin d'une mère qui va

jusqu'à compter les heures que son enfant a vécues. Ailleurs, c'est une femme qui fait graver une inscription, avec sa douleur (*insculpi jussit cum dolore suo*), à son mari qui mérita bien d'elle, comme il est dit, et vécut avec elle beaucoup d'années, sans la moindre querelle. Ailleurs et partout ce sont des frères, des sœurs, des enfans, des amis, qui élèvent des monumens à leurs parens, à leurs frères, à leurs sœurs, à leurs amis. On respire une tendresse ineffable dans ces vieilles entrailles de Rome, où il n'y a pas une plainte contre les bourreaux, pas un cri contre les persécuteurs.

Mais ce ne fut pas de longue durée, les paroles du Christ s'effacèrent promptement de la mémoire, la charité se refroidit et se glaça bientôt, les sentimens humains, les affections de la famille se figèrent, et, à partir des Ve et VIe siècles, le christianisme fut bien loin de caresser les petits enfans comme avait fait son divin auteur. Aussi il n'existe pas, que je sache, un seul tombeau chrétien élevé à un enfant, depuis l'époque dont nous parlons jusqu'au XIVe siècle, tandis que chez les Romains, à toutes les époques, depuis la république jusqu'à la décadence de l'empire, il y a de très nombreux et très touchans monumens de la piété des parens envers leurs enfans morts en bas âge. Je ne rappellerai que le commencement de cette épitaphe du Bas-Empire, que j'ai copiée au Musée de Lyon : *Ego pater Vitalinus et mater Martina scribsimus non grandem gloriam, sed dolum filiorum : tres filios in diebus XXVII hic posuimus.....* — Rien de cela chez les chrétiens; on dirait qu'ils n'ont jamais perdu d'enfans. Mais à la fin du XIVe siecle, au fort de l'époque bourgeoise, les sentimens de famille se réveillent, et à Châlons, une tombe de cette époque montre un père enterré entre ses deux filles, jeunes et belles personnes ciselées avec lui sur une seule dalle, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche; une autre dalle montre une mère entre ses deux filles aussi, dont l'une est en costume de religieuse et l'autre en costume de séculière. Sur une autre est ciselée une mère à côté de son fils; sur une autre, un père tient à son côté gauche, côté du cœur, son jeune fils de quinze ans. — La femme elle-même, à moins qu'elle ne fût reine ou abbesse, n'est entrée que très tard dans l'église, pour s'y faire enterrer. D'abord elle a passé à l'aide de son mari et sous sa protection, et plusieurs tombes de Châlons nous la montrent ainsi sur la même dalle que le chevalier auquel elle était mariée, et comme s'abritant sous son armure; puis on a laissé passer la mère et le fils, la mère et la fille, et enfin la femme seule. Alors la femme a pu se faire graver, pour elle, une grande dalle funéraire. A Châlons, il existe plusieurs de ces dalles de femmes seules, nobles et même bourgeoises; j'y ai vu, à l'église de Saint-Alpin, une dalle dont la moitié est occupée par un homme qui mourut du vivant de sa femme, à laquelle l'autre moitié de la dalle était destinée; mais cette partie est restée lisse jusqu'aujourd'hui, et je soupçonne que la dame ne voulut pas se faire enterrer et ciseler à côté de son mari. C'était bien assez, suivant elle, d'avoir vécu beaucoup d'années avec lui sur terre, sans se condamner à passer sa mort toujours avec lui et sous terre. Elle a dû se faire enterrer à part, dans la même église probablement,

avec une dalle pour elle seule. Je n'ai pas eu le temps d'aller à la recherche de cette dalle si curieuse.

Voilà comme un même sujet, traité à différentes époques, réfléchit le caractère de ces époques; l'art est comme l'eau, incolore en soi, il reflète le ciel qui est au-dessus de lui, la terre sur laquelle il roule, et les rives qui l'encadrent.

On serait mal venu, j'espère, après tous ces faits, à dire que l'art n'est pas une mine inépuisable de renseignemens historiques de toute nature. M. Villemain disait autrefois des romans de Walter Scott qu'ils étaient plus historiques et plus vrais que l'histoire même; je dirais volontiers aussi que l'art est plus vrai et plus historique que l'histoire. M. Michelet a rassemblé, à grande peine, plusieurs textes épars pour prouver que le doute commençait à saisir les ames, même les plus saintes, du XIIIe siècle, et que saint Louis adressait d'inquiètes questions à son ami Joinville. Ces textes ne reçoivent-ils pas une éclatante confirmation et ne s'éclairent-ils pas de plusieurs œuvres d'art de cette époque? Avant le XIIIe siècle, en effet, les sculptures et les peintures représentent Jésus-Christ sortant du tombeau pendant que les soldats qui le gardaient dorment profondément. Comme la foi d'alors était robuste, on n'avait pas besoin, pour croire, que des témoins eussent constaté la résurrection. Mais quand la foi s'affaiblit, quand la raison humaine, émancipée par Abeilard, demanda des preuves, les artistes désormais ne firent plus ressusciter le Christ à l'insu de tous, mais en présence de quelques soldats bien éveillés, et qui purent témoigner de ce qu'ils avaient vu. Sur un vitrail de Saint-Bonnet, à Bourges, Jésus-Christ rssuscite devant cinq soldats qui tous cinq sont éveillés; deux sont comme éblouis, un autre médite sur ce qui se passe, un quatrième est en admiration devant le Christ qui s'envole, et le cinquième, plus dur que les autres, plus sceptique, celui qui plus tard témoignera plus vivement de ce qu'il a vu de ses yeux, saisit une pique et menace d'en percer Jésus qui lui échappe en montant.

C'est à partir du XIIIe siècle aussi que l'on représente fréquemment l'incrédulité de saint Thomas. Paris, la ville de la raison, et du doute par conséquent, montre à ce qui reste de la clôture qui ferme le chœur de Notre-Dame et aux vitraux de Saint-Étienne-du-Mont, les nombreuses ap paritions de Jésus à Madeleine, à sa mère, aux trois Maries, aux pélerins d'Emmaüs, à saint Pierre, aux apôtres réunis, à tous les disciples assemblés, à saint Thomas, afin de bien constater la résurrection.

Le doute seul ne s'était pas emparé du XIIIe siècle, car déjà même commençait à poindre un germe d'athéisme, et si les textes historiques se taisent à ce sujet, les monumens de l'art parlent très haut. Il n'y a pas de grandes cathédrales où parmi les vices on n'ait peint ou sculpté l'athée. L'athée à Paris, à Chartres, Amiens, Reims et Rouen, l'athée dans plusieurs manuscrits des XIIIe et XIVe siècles, est représenté sous la forme d'un homme mi-nu, battant l'air avec un bâton, ou mordant la queue d'un chien. On l'avilit, on le caricature, parce qu'on en a peur. On le craint, car un manuscrit de la biblio-

thèque de l'Arsenal le représente redoutable, homme à tête puissante, et tenant en main la boule du monde qu'il voudrait bien avaler : le monde ôté, à quoi sert Dieu? Cette curieuse miniature est dans une bible de la fin du XIIIe siècle, elle illustre le psaume de David qui commence par ces mots. *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu.*

Enfin le *sic et non* d'Abeilard, tout important qu'il soit, éclairé et annoté surtout par M. Cousin, ne vaut pas plus à nos yeux que la statuette du philosophe de Chartres. Cette sculpture me révèle l'état des intelligences de l'époque, tout aussi sûrement, tout aussi complètement que le volume in-4° publié il y a quelques mois. Dans l'art, il y a de l'histoire politique, morale, intellectuelle, industrielle, à prendre à pleines mains. On aura beau fouiller archives et bibliothèques, il n'est pas probable qu'on trouve jamais une encyclopédie analogue au vaste et admirable travail de Vincent de Beauvais. Eh bien! Notre-Dame de Chartres et Notre-Dame de Reims, la première surtout, nous donnent chacune une encyclopédie de pierre, distribuée absolument comme celle de Vincent de Beauvais et tout aussi étendue qu'elle; et ces deux encyclopédies qui renferment la personnification caractérisée par des attributs divers de toutes les sciences humaines connues alors, sont encore ignorées presque de tous!

Après ce qui vient d'être dit, ou plutôt montré, pour parler plus juste, il faut conclure que le comité des arts et des monumens n'est pas le moins intéressant des cinq, car c'est celui qui révélera le plus grand nombre de faits importans et nouveaux; il a toute une science à fonder, l'archéologie nationale, et sa tâche est des plus belles.

Cette tâche, il la comprend. Sachant qu'il a beaucoup à faire, il travaille avec ardeur; il se réunit toutes les semaines. Composé d'hommes homogènes, jeunes ou nouveaux, car tous sont actifs, et aucun ne tient aux vieilles idées qui ôtent aux autres antiquaires la faculté de faire un pas en avant, il marche délibérément à la conquête des idées nouvelles et des faits nationaux. Sa mission est de conserver et d'étudier les monumens de tout âge et de toute nature qui ont poussé sur le sol de la France, depuis les monumens religieux jusqu'aux constructions civiles et militaires.

La conservation des monumens, il l'obtiendra directement par des réclamations énergiques. Le comité ne s'en tiendra pas d'ailleurs à des réclamations auprès des autorités municipales et administratives, locales et générales, pour conserver les monumens menacés; il veut encore les protéger et les illustrer tous, sans aucune distinction. Son plus jeune membre, et l'un des plus zélés, M. Léon Delaborde, chez qui l'amour des arts est héréditaire, a récemment apporté au comité plusieurs inscriptions en relief sur des plaques de métal. Pour dix ou douze francs, on a une inscription monumentale indestructible, et qui contient la valeur de deux pages in-8°. M. Delaborde a proposé d'employer ces plaques pour sauver les monumens de l'indifférence des passans. On choisirait d'abord ceux qui sont exposés aux dégradations; on rédigerait une notice détaillée qui ferait ressortir tous les renseignemens his-

toriques, toutes les traditions locales propres à donner de l'intérêt à un édifice, et l'on ferait sceller ces notices, fondues en bronze, dans l'endroit le plus apparent du monument. Alors l'habitant le plus ignorant sera saisi de respect pour l'édifice qu'on lui recommandera de cette manière, et le voyageur ne sera plus forcé d'accueillir les contes archéologiques que débitent les antiquaires de province sur l'âge et le caractère des œuvres d'art En peu de temps on ferait ainsi de tous les monumens de la France un musée numéroté et annoté, comme les galeries du Louvre. Le roi se propose, dit-on, d'employer ce moyen pour éclairer de légendes les statues des Tuileries et les tableaux de Versailles.

Une pareille proposition, si utile aux monumens et à la science archéologique, ne pouvait être adoptée qu'avec entraînement par le comité.

Mais quand un monument ne pourra être conservé, soit que le propriétaire, conseil municipal ou individu, s'acharne par ignorance, par cupidité ou nécessité, à sa destruction, soit qu'il tombe de vétusté, le comité des arts enverra un architecte et un artiste relever le plan, mesurer les élévations, dessiner les détails du monument encore debout ou gisant à terre; ne pouvant conserver l'édifice lui-même, il en gardera au moins le portrait, comme on fait mouler la tête d'un être chéri avant qu'il ne soit enfermé dans la tombe. C'est ce que le comité vient de faire pour la vieille église de Saint-Sauveur, à Nevers, qui s'est écroulée dernièrement. Il a chargé un architecte, qui est antiquaire en même temps, et qui restaure avec intelligence la cathédrale de Nevers et la cathédrale de Sens, M. Robelin, de relever en dessin Saint-Sauveur et de faire un rapport sur la cause de l'écroulement, pour préserver à l'avenir les édifices qui seraient menacés d'un pareil accident. Il est question aussi de faire calquer les rares et belles fresques qui décorent encore aujourd'hui plusieurs de nos édifices, et qui se détériorent de jour en jour, telles que celles de Saint-Savin, près de Poitiers, de Saint-Savin, au pied des Pyrénées, de Saint-Julien, à Brioude, etc.

Mais tout ceci n'est qu'un accessoire, en quelque sorte, aux travaux du comité, et cette sollicitude dont il entoure les monumens de l'art ressortirait plutôt du ministère de l'intérieur, où est établie une inspection générale des monumens historiques, que du ministère de l'instruction publique. Son travail principal, essentiel, celui de tous les jours et qu'il poursuit sans relâche, c'est d'inventorier, de cataloguer, de décrire et de dessiner tous les monumens de la France, sans aucune exception. Il n'y aura pas une pierre où la main de l'artiste aura posé son cachet, pas un morceau de bois où le ciseau aura mordu, pas une plaque de métal où le burin se sera promené, qui ne soit noté dans ce catalogue, écrit et quelquefois dessiné.

Là il y a deux séries de travaux à faire : l'une de statistiques, l'autre de monographies monumentales. Dans les statistiques qui se publieront par départemens, peut-être même, et ce serait préférable, par arrondissemens, tous les édifices seront décrits, plusieurs seront dessinés, tous seront classés.

Ramenées à un même format, à une même échelle, pour les plans et les élévations, ces statistiques d'où sera banni le pittoresque, car c'est de la science exacte et sévère qu'on veut, seront un répertoire immense où s'amasseront, pour les historiens futurs de l'art français, les matériaux les plus précieux. C'est une œuvre colossale, incomparablement plus grande que ce qui s'est fait jusqu'alors, analogue, mais supérieure encore au grand travail sur l'Égypte. Il n'est pas douteux que l'Angleterre, l'Allemagne et les autres pays européens n'envient cette idée à la France, et ne veuillent tôt ou tard la réaliser chez eux. — Les statistiques noteront tous les monumens, et par conséquent ne pourront donner beaucoup de détails; alors à côté d'elles, et parallèlement, se feront, pour cent cinquante à deux cents des plus grands et des plus complets monumens de France, des monographies dont le format et l'importance, quant au texte et aux dessins, seront déterminés par ces monumens eux-mêmes. On conçoit que les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Reims, de Bourges, méritent un travail spécial, et ne puissent tenir à l'aise dans une statistique.

Deux statistiques et deux monographies sont sur le chantier : la statistique de Paris et celle du département de la Marne, dont l'arrondissement de Reims sera bientôt prêt pour la publication. Paris servira de modèle aux grandes villes comme Lyon et Rouen, et la Marne aux autres départemens.

Comme type de monographies, on a choisi la cathédrale la plus simple et la plus originale à la fois, celle de Noyon, qui est toute en architecture, qui arrondit en forme d'abside, au nord et au sud, les bras de sa croisée; et la cathédrale de Chartres, où il y a de tout, la plus complexe et la plus complète de celles qui existent en France et hors de France. Mais ce n'est pas avec 25 ou 30,000 francs seulement qu'on exécutera ces nombreux et importans travaux : à elle seule, et pendant plusieurs années, la monographie de Chartres emporterait tout cet argent. Il faut que les chambres comprennent ce qu'il y aura de glorieux pour l'avenir dans la pensée de M. Guizot complétée par celle de M. de Salvandy. Il ne faut pas qu'elles marchandent ni qu'elles fassent exécuter au rabais un travail général sur toute la France, quand elles se sont montrées si généreuses pour des voyages archéologiques de longs cours, et pour des expéditions scientifiques qui ont rendu très peu jusqu'ici.

On a critiqué avec amertume la disposition du dernier arrêté qui partage en portions égales le budget de chaque comité, et l'on a demandé s'il était juste que le comité des sciences, par exemple, qui ne pourra faire qu'un petit nombre de publications, eût à sa disposition une somme exactement égale à celle du comité des arts, qui a de si nombreux travaux à faire et à provoquer, qui doit faire dessiner tous les monumens menacés de ruine, qui fera sillonner la France archéologique par plusieurs voyageurs, et dont toutes les publications seront accompagnées de dessins considérables et importans qui coûteront non-seulement à relever, mais à graver, à lithographier, et quelquefois à co-

lorier, quand il s'agira de fresques et de vitraux particulièrement; qui aura enfin des artistes dessinateurs, des artistes graveurs et lithographes, des voyageurs, des antiquaires et des historiens à indemniser.

En droit, la critique est fondée; en fait, elle se réfute par une explication. Lorsque M. Guizot créa une commission historique, cette commission ne dut rechercher que les monumens écrits, et le crédit demandé pour ces recherches lui fut alloué tout entier, et tout entier fut dépensé par elle. Mais bientôt M. Guizot sentit la nécessité d'ordonner des travaux sur nos antiquités nationales, et dès lors, ainsi que je l'ai dit, fut créé un comité spécial dans ce but. Mais ce comité dernier venu ne trouva rien en caisse, car des travaux considérables que le premier comité faisait exécuter à Paris aux manuscrits de la Bibliothèque royale particulièrement, et en province, surtout à Besançon, des publications immenses et de suprême valeur confiées à MM. Augustin Thierry et Guérard, d'autres publications plus restreintes, mais coûteuses aussi, dont MM. Mignet, Pelet et Fauriel s'étaient chargés, absorbaient les fonds et devaient les absorber indéfiniment. Comme sur le budget total, deux parts n'avaient pas été faites, l'une pour le premier, l'autre pour le deuxième comité, le comité des inscriptions coupait, et coupait à jamais, les vivres au comité des arts, qui fut contraint, ne pouvant rien publier, à préparer des publications. Il était donc urgent d'assigner à chaque comité une somme spéciale dont il disposerait entièrement. C'est ce que vient de faire M. de Salvandy. Le comité des arts, qui n'a pas eu un sou en propre jusqu'à présent, est riche aujourd'hui de 30,000 francs à peu près. C'est un grand point, mais ce n'est qu'un premier pas de fait, et il n'est pas douteux que plus tard le comité des arts, vu la nécessité de ses besoins, non-seulement ne puise abondamment au fonds commun de réserve établi par le dernier arrêté, mais encore ne soit plus largement doté que les autres comités, lorsqu'on déposera sur le bureau des chambres ces beaux spécimens de statistiques et de monographies qui se gravent et se lithographient à l'heure qu'il est, et qui seront la tête de ce grand travail qui s'organise par toute la France.

Les deux statistiques et les deux monographies terminées seront répandues avec profusion pour exciter le zèle des antiquaires et des historiens des provinces et provoquer des travaux analogues de leur part. C'est qu'en effet le comité ne peut ni ne veut exécuter par lui-même toutes les statistiques et toutes les monographies; il donne des modèles à suivre pour tracer une voie bonne et uniforme; mais il fait appel à tous les gens instruits, et il recueillera tous les travaux sérieux qui voudront s'associer à ses travaux et à sa pensée. C'est la France entière, pour ainsi dire, qui, sous la direction du comité, et d'après ses conseils, dressera le cadastre de ses monumens. Dans quelques années d'ici, cet inventaire descriptif, raisonné et graphique, pourra être rédigé, car les conseils d'arrondissement et de département, et probablement aussi des souscriptions volontaires, viendront en aide à tous les antiquaires, artistes, historiens, qui voudront faire un travail complet sur les monumens de l'art d'une contrée limitée.

Mais le comité sait bien que la bonne science n'est pas commune en France; il sait bien que les erreurs et les contes archéologiques foisonnent dans tous nos départemens, que les traditions les plus grotesques, les plus hérissées d'anachronismes voltigent autour des monumens et aveuglent ceux qui cherchent à les étudier; il a donc voulu relever les erreurs et arrêter les fluctuations de la science en établissant une langue uniforme et raisonnée. En conséquence, depuis deux ans, il rédige une série d'instructions qui constitueront un travail considérable.

M. Albert Lenoir, qui, à l'École des Beaux-Arts, a étudié l'art antique, et à Rome, Athènes, Smyrne et Constantinople, les origines de l'art chrétien, traite dans ces instructions tout ce qui concerne les monumens publics gaulois, grecs, romains et chrétiens, jusqu'au XIe siècle.

M. Auguste Leprévost, à qui l'archéologie du moyen âge a tant d'obligations, s'est chargé des monumens religieux, depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours.

M. Mérimée, que son goût et ses fonctions ont conduit en Alsace, en Auvergne et dans tout le midi de la France, où des enceintes de villes et des châteaux de tout âge sont si nombreux et si variés, a choisi l'architecture militaire à toutes les époques, en y faisant rentrer les routes qui, dans l'origine, appartenaient au service de la guerre.

A M. Vitet, qui connaît à fond tout notre art national, revenait une des branches les plus intéressantes de cet art, l'architecture civile, dont les constructions peu nombreuses, peu durables, et partant peu anciennes, ont pourtant le plus piquant intérêt.

M. Lenormant, qui surveille la belle édition du *Trésor de Numismatique*, traite de tous les monumens meubles, aux divers âges, des médailles, des vases et ornemens.

M. V. Hugo, qui a déclaré dans sa *Notre-Dame* que l'histoire de la deuxième moitié du moyen âge se lisait tout au long dans les armoiries, s'est réservé les instructions sur le blason.

Enfin, le secrétaire traitera de la sculpture et de la peinture chrétienne à toutes les époques.

De ces instructions, toute la partie antérieure au christianisme est rédigée et sous presse; la partie chrétienne s'élabore en ce moment sous les yeux de M. de Gasparin, ancien ministre de l'intérieur, président du comité, qu'il éclaire de ses vastes connaissances, et qu'il échauffe de son activité. Des dessins gravés sur bois seront dispersés dans le texte pour rendre la description d'une intelligence plus nette et plus facile. Cette masse d'instructions formera une série de petits manuels archéologiques, analogues en disposition aux manuels de botanique, par exemple, et qui mettront à la disposition de tous ceux qui s'occupent ou voudront s'occuper de nos antiquités monumentales, la science à son état le plus avancé.

La seule promesse de ces instructions, attendues depuis dix-huit mois, a déjà fait éclore au moins trois antiquaires dans chaque département. L'ar-

chéologie, en effet, marche avec rapidité, et les sciences naturelles, la géologie particulièrement, font tous les jours des pertes à son profit; on abandonne les monumens fossiles pour étudier ceux de l'art, et, en voyage, on ne rencontre que des géologues qui se font antiquaires. Attendez que les instructions soient éparpillées dans toute la France, et nous aurons autant d'archéologues que de monumens.

Ces instructions elles-mêmes, malgré leur étendue, seront cependant assez brèves encore; le comité, sur la demande de M. Albert Lenoir et du secrétaire, a voulu leur donner un commentaire oral. Il a prié M. le ministre de l'instruction publique d'accorder à ces deux membres un local convenable pour faire deux cours d'archéologie chrétienne. Dans l'un serait traitée l'histoire de l'architecture, depuis ses origines à Constantinople et à Rome jusqu'à nos jours; dans l'autre, on parlerait de la sculpture et de la peinture à toutes les époques. Ainsi, tout l'art figuré du christianisme y serait étudié et enseigné; et tandis que les instructions du comité montreraient la lumière dans les provinces, ces deux cours la disséminerait dans Paris. Une foule de jeunes gens ne demandent qu'à étudier les antiquités chrétiennes. Les livres et les traités manquent; les cours en tiendront lieu, au moins pour le moment, et multiplieront le nombre de ceux qui parlent ou écrivent pour la conservation des édifices. Ils seront le complément de la pensée qui a fondé les comités et de celle qui les a réorganisés. En attendant, ce qui est inévitable et prochain, que l'archéologie nationale s'enseigne à l'École des Beaux-Arts, à la Sorbonne et au Collége de France, il est bon de faire voir au préalable ce qu'elle peut offrir d'intérêt à la science historique.

Un seul mode très efficace d'action manque jusqu'à présent au comité pour appliquer la science qu'il possède, c'est celui d'une restauration monumentale. A Paris, en province, on restaure les édifices chrétiens; mais on le fait platement et sans aucune connaissance archéologique. Le seul moyen d'arrêter ces travaux ignorans et scandaleux qui déshonorent notre pays et tant d'architectes auxquels on avait cru du mérite, serait de confier au comité, pour le restaurer, un édifice important, mais de petites dimensions, afin que la restauration fût prompte et ne demandât pas au comité plus de temps qu'il ne peut y donner. La Sainte-Chapelle de Paris était parfaitement appropriée à ce but; il faut regretter que le ministère de l'intérieur et la ville ne veuillent pas s'en dessaisir pour un moment au profit de la science et de l'art. Mais un temps viendra peut-être où le comité aura une action puissante, immédiate non pas, mais au moins indirecte dans la restauration d'un édifice beaucoup plus important que la Sainte-Chapelle.

Au point où nous sommes, il serait très superflu de montrer l'influence que les travaux du comité des arts auront sur tous les architectes en général, sur les architectes restaurateurs en particulier et sur les propriétaires des monumens. Désormais nos édifices seront environnés de sollicitude; on n'y touchera plus à la légère, ainsi qu'on a fait jusqu'à présent, on ne les dé-

truira plus sous les prétextes les plus insignifians, les plus honteux ou les plus passionnés.

Pour l'aider dans son zèle de conservation et dans l'activité de ses explorations, le comité a désigné, pour être nommés par le ministre, de nombreux membres non résidans, et des membres correspondans plus nombreux encore, en sorte que nos édifices nationaux ont maintenant des tuteurs officiels dans chaque département.

Comme les édifices religieux sont les plus nombreux et les plus intéressans, le comité s'est associé plusieurs mmebres du clergé, et à leur tête l'évêque de Belley, le possesseur de la charmante église de Brou, et qui a consacré tout un volume du rituel en usage dans son diocèse, aux dessins et à la description des plus beaux monumens élevés durant les époques chrétiennes par toute la terre. Ce rituel feuilleté, lu, appris par les prêtres, nous fait espérer qu'enfin le clergé ne se mettra plus à la tête de ces mutilations, de ces dégradations, de ces badigeonnages ignobles, qui depuis trois cents ans déshonorent et travestissent nos plus belles églises. Le clergé, au contraire, va seconder les hommes intelligens et instruits qui provoquent des restaurations archéologiques et consciencieuses. Déjà M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois se débat contre les pitoyables travaux qu'on voudrait exécuter dans son église, et se met à étudier cet édifice pierre à pierre, nuit et jour, pour s'en faire lui-même le restaurateur. Déjà le grand-vicaire administrateur du diocèse de Reims, M. l'abbé Gros, a demandé à celui qui écrit ces lignes la liste de toutes les églises intéressantes de son diocèse et de tous les objets curieux qui les meublent ou les décorent pour les signaler à l'attention des curés, et empêcher qu'ils ne soient déplacés, vendus ou détériorés. M. de Montalembert a signalé, dans un bel et chaleureux article, inséré dernièrement dans la *Revue des Deux Mondes*, toutes les tentatives du clergé français, curés et évêques, pour étudier et conserver nos monumens religieux.

La révolution archéologique est donc commencée, et c'est au comité des arts et des monumens qu'on en devra la consommation.

DIDRON.

BULLETIN.

Nous n'avons entendu parler, depuis huit jours, que de la coalition. Il semble que toutes les autres affaires politiques aient été suspendues pour faire place à celle-ci. Si bien que ce fait que nous avions annoncé les premiers, quelques jours avant la discussion de la loi des fonds secrets, et qu'on avait nié hautement, se trouve aujourd'hui un fait accompli. Maintenant l'opposition ne s'écrie plus qu'on la calomnie en disant qu'il existe une coalition entre les doctrinaires, une partie du centre gauche et l'extrême gauche, appuyée des voix légitimistes. L'opposition déclare seulement que cette alliance a été faite dans le but de rétablir les principes représentatifs, faussés par le gouvernement, et de rentrer dans les voies du 11 octobre. Et c'est M. Odilon Barrot, accompagné de M. Berryer, qui aideront M. Guizot et M. Duvergier de Hauranne dans cette entreprise!

Nous ne voyons dans tout ceci rien qui doive préoccuper trop fortement le ministère. Non pas qu'il n'y ait une force vivace dans la réunion, vers n'importe quel but, de M. Thiers, de M. Guizot, de M. Odilon Barrot et de M. Berryer, qui voteront tous ensemble contre le cabinet, s'il faut en croire les imprudentes divulgations des membres subalternes de cette confédération. Cette force existe sans doute; mais il faut qu'elle s'emploie à détruire et à édifier, et cette dernière tâche ne serait pas facile, vu la diversité des élémens de la coalition.

Assurément, puisque le but de la coalition est de détruire le cabinet actuel, la coalition se trouve dans son droit. Qu'elle l'essaie. Si elle entraîne la chambre, et marche, en majorité, à l'assaut du ministère, elle n'aura rien fait qui ne soit constitutionnel. Le gouvernement représentatif n'interdit pas à une majorité de voter contre le ministère, et il n'est pas douteux que le ministère qui se trouverait repoussé dans quelque discussion politique importante, ou qui verrait successivement rejeter tous ses projets de loi, n'aurait plus qu'une seule chose à faire, se retirer devant la majorité opposante, qu'elle soit ou non le résultat d'une coalition des divers partis de la chambre.

Ainsi ferait sans doute le ministère, et sans se plaindre; car on ne peut

raisonnablement lui attribuer, comme le font déjà les journaux d'opposition extrême, la pensée d'attaquer la majorité, de qualifier ses actes de *refus de concours*, et de la traiter comme les 221. Le *Courrier Français* ne disait-il pas hier qu'il n'affirmerait pas qu'on ne *veuille en venir aux extrémités, qui ont si mal réussi à la restauration!* Et contre qui ces extrémités, s'il vous plaît? contre la majorité ministérielle, sans doute; car jusqu'ici nous ne voyons pas que le ministère ait perdu la majorité dans la chambre. Deux fois il a mis la chambre en état de se prononcer, et la chambre l'a fait en faveur du ministère. Il nous semble qu'il n'y a pas là nécessité à monter à cheval et à faire des journées de juillet! Ne croit-on pas rêver en voyant le ministère de l'amnistie, accusé de telles énormités, au nom du parti doctrinaire, de l'extrême gauche et de toutes les nuances et débris de nuances dont se compose la coalition? Et si l'on regarde autour de soi, si l'on examine l'état tranquille du pays, l'esprit de stabilité qui domine, malgré tout, dans la chambre, on croit rêver bien plus encore.

Il ne peut, en effet, sortir que d'étranges exagérations du contact de ces esprits si opposés les uns aux autres, qui composent la coalition. Elle existe cependant, et doit être acceptée comme une des difficultés du gouvernement, mais non pas comme la plus grande, quoique ce soit évidemment la prétention des partis coalisés. Après s'être dissimulée pendant quelques jours, la coalition est occupée en ce moment à se grossir en apparence. Le *Constitutionnel* ne trompette-t-il pas d'avance le bruit que fera, sans doute, dans le monde politique, une promenade faite en commun aux Champs-Élysées, par MM. Thiers, Duvergier de Hauranne et Odilon Barrot? Cependant cette promenade n'a pas encore changé la face du monde, et les honorables députés qui se promenaient ainsi, en paraissent vraiment plus étonnés eux-mêmes que ceux qui les ont vus passer.

Comme nous ne pensons pas qu'il soit question de faire une promenade, mais un ministère, il nous sera permis de demander sur quelles bases on prétend le constituer. La première pensée qui a été mise en avant est celle-ci : renverser un ministère qui ne remplit pas les véritables conditions de majorité et restreindre la prérogative royale qui domine trop lourdement ce cabinet. Il est donc question de diminuer l'influence du roi, qu'on trouve trop grande, quoiqu'elle ne s'exerce que dans le cercle des attributions que lui accorde la Charte. Qui trouve cela? Si c'est M. Odilon Barrot; c'est très bien. M. Odilon Barrot est conséquent et d'accord avec lui-même. Il ne varie pas.

Mais M. Guizot, qui fait partie de la coalition, et dont l'esprit se promène avec M. Barrot et M. Thiers sur les jambes de M. Duvergier de Hauranne, M. Guizot trouve-t-il aussi qu'on viole la prérogative de la chambre en se contentant, dans une question de cabinet, de cent seize voix de majorité? M. Guizot trouve sans doute que l'influence royale doit être diminuée, et qu'il y a péril à laisser le roi présider le conseil des ministres, par exemple; car enfin, c'est là l'opinion de M. Barrot, et c'est en élevant la bannière de M. Barrot qu'on veut renverser le ministère. Mais, le ministère renversé, il faudra bien s'en-

tendre, et s'entendre d'abord sur la manière de tenir le conseil. On voit que dès l'abord, rien qu'en prenant place autour de la table ronde pour s'y asseoir, il faudra se décider entre le principe de la droite et le principe de la gauche d'où vient M. Barrot. Que deviendrait dès-lors la coalition et son ministère, si toutefois elle avait pu faire naître un ministère et le mener jusqu'à la porte de la salle du conseil?

Mais, dira-t-on, M. Guizot, qui trouve aujourd'hui qu'on n'est pas dans les conditions parlementaires, s'y trouvait fort bien, selon lui, pendant tout le temps où il siégeait au conseil présidé par le roi; et il ne croyait pas violer la prérogative de la chambre, l'an dernier, quand il proposait à ses collègues de garder leurs portefeullles, malgré la chambre qu'on disait contraire aux lois présentées. En cela, M. Guizot varie et n'est pas, à beaucoup près, aussi conséquent que M. Odilon Barrot.

M. Thiers lui-même, à qui on fait jouer un rôle dans la coalition, a beaucoup accordé, pendant son ministère, et avec raison, à l'influence et à la haute capacité du roi dans les affaires. Sa conduite n'en a pas été moins parfaitement parlementaire. Il est vrai que M. Thiers, se trouvant en dissentiment avec le chef de l'état, sur une question extérieure, s'est fait un devoir de quitter le ministère. Mais la suite a fait voir que si M. Thiers s'était montré homme de conscience, il s'était encore plus montré homme d'esprit en cette affaire; car la chambre s'est trouvée différer aussi de sentiment avec lui sur l'affaire d'Espagne. Sur trois pouvoirs dont se compose l'état, M. Thiers en avait donc deux contre lui dans cette question; et il n'était lui-même que le représentant et le ministre d'un de ces pouvoirs. Sa retraite a été honorable, constitutionnelle, parlementaire, mais forcée, comme le sera celle du ministère actuel, quand la majorité de la chambre des députés lui échappera. Et on peut être assuré qu'alors il se retirera, même s'il se trouvait d'accord avec le roi sur toutes les questions, car telle est la véritable condition du gouvernement représentatif.

M. Thiers et M. Guizot, ayant accepté, pendant leur ministère, des formes et des conditions de gouvernement, autres que celles qu'on voudrait aujourd'hui établir au moyen de la coalition, il se trouve qu'on se réunit sur le terrain de M. Odilon Barrot. Ce sont, en effet, M. Odilon Barrot et ses amis qui ont toujours demandé que le conseil ne fût pas présidé par le roi. C'est l'opposition dont il était le chef, qui se plaignait sans cesse des ministères de complaisance et de *camarilla*, ne ménageant pas plus ce nom au ministère du 11 octobre qu'à ceux du 13 mars et du 6 septembre. Ainsi, M. Odilon Barrot n'a été ni à droite, ni au centre gauche, on est venu à lui, on s'est réuni sous sa tente surmontée de sa bannière, où se trouvent encore suspendus le *compte rendu* et le discours à l'assemblée de Thorigny. Au contraire, M. Guizot y est venu, mettant en poche son fameux discours aux électeurs de Lisieux; M. Duvergier ses philippiques contre le parti révolutionnaire. M. Thiers y est venu aussi, mais en riant de tous ces nouveau-venus, et regardant malignement du côté de la porte. N'importe, on s'y est assemblé, c'est le rendez-

vous d'ouverture de la campagne, et un des membres influens du côté modéré de la coalition a déjà dit qu'il ne conçoit pas de ministère prochain sans M. Odilon Barrot. Or, deux jours auparavant, et déjà quand la coalition florissait, M. Odilon Barrot buvait, au banquet Laffitte, à l'abrogation des lois de septembre, à la réforme électorale et à tout ce qui s'ensuit! Voyez où va, nous ne dirons pas M. Thiers, mais M. Guizot!

S'il s'agit réellement de principes, comme l'assurent tous les membres et les organes de la coalition, voilà de quel côté se jette M. Guizot, cet homme d'ordre et de répression, qui s'opposait à l'amnistie, et qui veut renverser ce ministère parce qu'il ne le trouve pas assez vigoureux et décidé contre l'esprit révolutionnaire! D'un bond, M. Guizot s'est élancé dans les bras de son éternel adversaire, M. Barrot; il a franchi tout l'espace qui sépare Lisieux de Thorigny. Et qu'on ne dise pas que M. Guizot et ses amis ne donnent lieu à cette assertion que par leur silence, le dernier écrit de M. Duvergier de Hauranne, sur l'influence parlementaire, est un acte qui parle assez haut. Le discours de M. Guizot à Lisieux et le morceau de M. Duvergier de Hauranne sortent du même parti. Ils diffèrent beaucoup, il est vrai; mais, par l'un, on comptait obtenir le pouvoir; par l'autre, on espère l'arracher.

S'il ne s'agit au contraire que d'ambitions personnelles, comme il n'est pas permis d'en douter, le cas est moins grave, surtout pour le pays. M. Guizot n'y gagnera pas, sans doute, comme homme d'état; mais l'ordre actuel n'aura pas perdu quelques-uns de ses anciens défenseurs les plus distingués. Ce ne seraient plus que quelques talens ennuyés de rien faire, quelques activités révoltées contre l'oisiveté, qui voudraient se faire jour et rentrer au pouvoir, dont la privation se fait sentir plus vivement à l'approche de la fin de la session. Une fois là, on reprendrait tous les principes qui conviennent à des hommes en place, et, rentrés parmi les demi-dieux, on se débarbouillerait, avec l'ambroisie ministérielle, de toutes les traces que peut laisser une petite orgie révolutionnaire. Que M. Guizot et le parti doctrinaire profitent de la tranquillité que le ministère actuel a donnée à la France pour le renverser, rien de mieux! Nous croyons en effet que l'esprit de conciliation et de fermeté, que la politique sage et douce du ministère ont assez fait pour qu'on puisse risquer une crise ministérielle. Grace à lui, le pays pourra la supporter. Ce n'est pas moins une tentative peu digne de gens aussi graves.

Le *Messager* parle déjà d'une adresse au roi « pour lui exposer l'état de la chambre et du pays, et supplier la couronne d'user de sa prérogative pour rétablir l'harmonie entre les trois pouvoirs. » Tels sont ses termes. Qui proposera cette adresse? on ne le dit pas. Sera-ce M. Guizot, M. Odilon Barrot, ou, peut-être, M. de Fitz-James et M. Berryer, qui votent avec la coalition? Ainsi la coalition, formée dans le but avoué de restreindre l'influence du roi et de faire rentrer la couronne dans les limites qu'elle est accusée d'avoir franchies, grace aux complaisances du ministère actuel, la couronne sera *suppliée* de rétablir l'*harmonie* entre les trois pouvoirs. Or, l'harmonie n'étant pas troublée, que nous sachions, entre le roi et les deux chambres qui ont

tout récemment donné de nouvelles preuves de confiance à son ministère, il faut dire *l'équilibre* dont le rétablissement est l'objet patent des vœux de la coalition. Voilà donc la couronne priée, suppliée, conjurée, de se réduire dans ses limites. C'est à elle que va tout droit l'adresse annoncée par le *Messager*. C'est pour le coup qu'on pourra dire que le combat se passe au-dessus de la tête des ministres, et qu'il se fait plus haut! On voit où irait la coalition, et il ne faudrait plus se demander si elle s'est donné rendez-vous sur le banc de M. Odilon Barrot. Les doctrinaires ont-ils bien songé aux suites de ce qu'ils faisaient, en donnant ainsi l'éveil aux passions déchaînées par leur ambition impatiente?

Encore si on articulait quelques griefs! mais non. On convient même, dans les accès de franchise, que ce cabinet a fait beaucoup de choses, qu'il a été résolu, hardi, actif, qu'il s'est occupé louablement des intérêts matériels du pays; mais on veut le pouvoir. On le veut au nom de la *capacité*. On s'adjuge, sans façon, la couronne civique. Place aux capacités! Elles s'intronisent elles-mêmes! Et ce sont toutes les capacités qui réclament à la fois! Les capacités de trois systèmes politiques très opposés veulent régner ensemble! Par malheur, il n'y a qu'une France. N'importe, on s'en contentera. Il se peut que l'esprit du pays, que la nécessité des affaires ne s'accommodent pas, en ce moment, des principes et des vues de toutes ces capacités; mais, avant tout, les capacités ne sont pas faites pour rester oisives, et leur règne ne doit jamais finir, car par qui les remplacer? La capacité aura beau faire des fautes, elle sera toujours la capacité. Dans tout ceci on ne parle pas de la majorité; ce serait trop simple. Elle a eu beau se prononcer dans deux votes politiques, on l'écarte de la question. On prendra les affaires sans elle, et elle viendra bien quand on aura les affaires. Le ministère est le seul obstacle; mais on lui rendra la vie si dure, qu'il sera trop heureux de se retirer. En cela nous croyons que la coalition se trompe, et fait trop ses comptes sans le ministère.

S'il se retirait devant ces attaques inconstitutionnelles, on verrait des hommes d'état prendre la place d'autres hommes d'état dont ils blâment le système, pour faire exactement comme eux. M. Odilon Barrot et ses amis auraient beau réclamer l'exécution du programme de la coalition, on n'en ferait pas plus de cas que du prétendu programme de l'Hôtel-de-Ville. On serait au ministère, et on y serait pour ne pas rembourser la rente, pour ne pas abroger les lois de septembre, pour ne pas opérer la réforme électorale, pour ne pas abandonner Alger. En un mot, on serait arrivé au pouvoir et on y resterait, sans contenter les opinions coalisées, et sans arriver à cette politique élevée, décidée, progressive et de mouvement, à cette politique imaginaire, que demandaient tout d'une voix, dans la discussion des fonds secrets, M. Guizot, M. Passy et M. Odilon Barrot.

Tenons-nous toujours pour dit qu'il se fait en ce moment un nouveau ministère sans le concours du roi et des chambres. Lorsque le jour sera venu, on montera à la tribune pour annoncer à la chambre que les capacités réu-

nies consentent à gouverner la France pour le bien de tous. Quant au roi, n'a-t-on pas *le Moniteur* pour lui annoncer la formation du cabinet nouveau, destiné à rendre au pays la tranquillité que lui a enlevée l'amnistie, la considération que lui a fait perdre l'expédition de Constantine; à rétablir, au dehors, la bonne harmonie troublée par le mariage du prince royal, et à faire cesser la misère générale que signale la demande de réduction de la dette publique, ainsi que la présentation de la loi des chemins de fer et des canaux!

Théatres. — Opéra. — L'indisposition de Mme Stoltz a coupé court aux représentations de *Guido* pendant cette semaine. Le nouveau *chef-d'œuvre* de M. Halévy, comme disent certaines feuilles, s'est arrêté au beau milieu de ses triomphes. Adieu la voix sublime de Duprez, les clameurs inusitées de M. Massol, adieu surtout les promenades si amusantes du vieux Médicis que ce bon M. Levasseur représente avec tant de complaisance et de sérénité. A vrai dire, tout cela est risible; il suffit aujourd'hui d'une indisposition ou d'un caprice de Mme Stoltz pour jeter le trouble dans le répertoire de l'Opéra. Que Mlle Falcon exerçât une influence pareille, cela pourrait se concevoir encore. Sans être une Malibran ni une Tacchinardi, Mlle Falcon occupe une place éminente parmi les cantatrices du second ordre, et son expression, sinon son grand art de chanter, a marqué certains rôles d'une empreinte dramatique qui ne se laisse pas oublier facilement; mais Mme Stoltz, bon Dieu! nous n'avons certes nulle envie de médire de cette voix éclatante et d'un si beau timbre, qui, savamment disciplinée, tiendrait sa partie avec honneur. Cependant tout cela n'empêche pas que Mme Stoltz ne soit, quant à présent, une cantatrice fort médiocre, comme on en trouve par milliers dans tous les conservatoires du monde. Or, je vous le demande, que penser d'un théâtre qui n'a pas en lui de quoi remplacer Mme Stoltz, du jour au lendemain?

On a saisi cette occasion pour produire à la dérobée Mlle de Paw, qui certes, d'après l'enthousiasme que les gens du théâtre mettaient à proclamer sa future splendeur, était en droit de s'attendre à de plus sérieux débuts. La pauvre jeune fille, lancée ainsi à l'improviste dans le chaos de cette musique, a parfaitement échoué, comme cela devait être. Cependant Meyerbeer avait mis des espérances dans cette jeune voix, qui demandait à chanter Alice, et à laquelle on a sans pitié donné le rôle de Ricciarda. Que dirait-on d'une danseuse dont on couvrirait les épaules d'une chape de plomb? Voilà pourtant ce qui arrive chaque jour à ces pauvres cantatrices; on affuble leur voix naissante de la plus ingrate musique qui soit au monde, et l'on veut, malgré cela, qu'elles s'élèvent. Or, je déclare ici qu'il serait plus facile d'être Taglioni avec une chape de plomb sur le dos, que d'être la Sontag avec de la musique de M. Halévy sur sa voix. Cependant il semble qu'on devrait traiter ces sortes d'affaires avec plus de gravité. Le début d'une jeune fille! mais c'est tout son avenir peut-être; c'est son nom, sa fortune, son existence, qu'elle joue en un coup de dés. Et dire qu'il suffit d'un éclat de rire parti des loges, ou d'une boutade du public, pour tromper tant d'illusions, briser tant d'espérances dans leur germe, et rendre stériles tant de veilles et de larmes versées sur l'ivoire du clavier! Qu'on décide ensuite si une administration a tort de ne point calculer toutes les chances favorables, lorsqu'il s'agit de si grands

intérêts. Maintenant c'est Mlle Nau qui apprend le rôle de Mme Stoltz, dans lequel Mlle de Paw n'a pas voulu consentir à reparaître. Vous verrez qu'un de ces jours la fortune de l'Académie royale de Musique sera suspendue au filet de voix de Mlle Nau. Enfin, chose triste à penser, M. Massol, lui aussi, a ses jours de mauvaise humeur. Or, pendant que tous ces petits amours-propres se remuent dans leurs centres, que fait l'administration? où se tient la volonté qui gouverne? Franchement l'administration de l'Opéra ressemble un peu au bonhomme Médicis; sitôt qu'un mal se déclare, elle endosse sa casaque de brocart et va se promener paisiblement dans la campagne, laissant mille vanités contagieuses infester les coulisses. — Quant aux spectacles de la semaine, il semble que, dans l'intérêt même de l'administration, ils auraient pu être mieux choisis; parce qu'il fallait renoncer à *Ginevra* pour quelques jours, s'ensuivait-il de là que l'on dût renoncer à Duprez? Pourquoi *la Révolte au Sérail*, pourquoi *la Fille mal gardée*, qui se jouent dans le désert, plutôt que *Guillaume Tell*, qui remplit la salle? Mme Stoltz ne chante pas dans *Guillaume Tell*. Ainsi donc son indisposition, qui ne manquerait pas de servir de prétexte s'il s'agissait des *Huguenots*, ne peut rien sur le chef-d'œuvre de Rossini; l'occasion s'offrait pourtant bien belle, c'était là une recette sûre, une soirée d'enthousiasme et d'or, capable de défrayer toute une semaine de misères. Le public, quelque peu altéré, serait venu avec ardeur boire à cette source de mélodie; d'où vient qu'on s'obstine à la lui dérober? Serait-ce que M. Duponchel trouve une volupté toute particulière à voir danser Mlle Fitz-James devant une salle parfaitement vide; ou bien serait-ce encore que M. Halévy redoute certaines comparaisons qui ne peuvent que lui être fatales, et travaille à les empêcher? M. Halévy est placé trop haut pour que de pareils soupçons puissent l'atteindre; cependant, si nous sommes bien informés, il court, à ce sujet, certains bruits impertinens qu'une représentation de *Guillaume Tell* aurait fait tomber fort à propos.

— L'Opéra-Comique a donné cette semaine une partition de M. Leborne, qui se place tout naturellement entre *l'An Mil* de M. Grisar, et *un Conte d'autrefois* de M. Monpou. Quand on a Mme Damoreau et *le Domino noir*, on peut se permettre de ces petites fredaines, qui, après tout, ne ruinent pas. Du reste, la veine du *Domino noir* semble inépuisable. C'est qu'il y a une si heureuse harmonie dans tout cela : cette musique va si bien à la voix de Mme Damoreau, et la voix de Mme Damoreau si bien à cette musique!

VAUDEVILLE. — *Le Mariage d'orgueil*, comédie-vaudeville en deux actes. Après le mariage de raison, le mariage d'argent, le mariage d'inclination, nous devions nécessairement avoir le mariage d'orgueil. Le voici : — Mme Aspasie Bernard est veuve, riche et belle. Que de femmes s'accommoderaient d'un seul de ces avantages! Eh bien! tous trois ensemble ne suffisent pas au bonheur d'Aspasie. Aspasie les donnerait tous trois pour un quatrieme qui lui manque, pour un titre qui ennoblirait sa roture. Elle aime un artiste, un jeune peintre; mais Raymond, quel que soit son génie, n'ouvrira pas à Aspasie les salons de Versailles. Or, c'est là le rêve de Mme Bernard, la préoccupation de tous ses instans, la chimère qu'elle poursuit sans cesse, aller à la cour, y aller à tout prix. Que faire? Il est bruit d'une fête que le roi Louis XV va donner à Versailles. Et Mme Bernard se damnerait volon-

tiers en ce monde et dans l'autre, pour avoir, seulement durant vingt-quatre heures, un titre, fût-ce celui de comtesse d'Escarbagnas. Encore une fois, que faire? qu'imaginer? Elle est bien près du désespoir, lorsqu'elle apprend que le marquis de Montmorin est ruiné de fond en comble, et que le parlement vient de le mettre à la disposition de ses créanciers. A cette nouvelle, les yeux d'Aspasie rayonnent et son front s'illumine. Elle écrit quelques lignes au marquis ruiné, les lui fait porter par un laquais et sort elle-même pour aller chez son notaire. Il faut bien que le marquis de Montmorin ne loge pas très loin de l'hôtel d'Aspasie Bernard, car le laquais est à peine sorti, que le marquis de Montmorin est entré. C'est un beau et charmant jeune homme, insouciant et joyeux comme tous les marquis ruinés. Que lui veut-on? Il l'ignore. Il ne sait même pas qu'il est dans l'hôtel d'Aspasie, de la femme qu'il poursuit, depuis plus d'une année, de son amour et de ses hommages. Jugez de sa surprise, de sa joie et de son bonheur, lorsqu'il apprend qu'il est chez Aspasie, que c'est Aspasie qui l'a fait demander. Et que ne devient-il pas, quand Mme Bernard, avec toute la pudeur et toute la réserve que comporte une pareille révélation, lui apprend qu'elle ne l'a fait appeler que pour l'épouser à l'heure même. — A l'heure même! s'écrie le marquis, c'est un peu tôt. — Mais Aspasie a tout prévu. Elle est allée chez son notaire pour faire dresser le contrat; elle a donné des ordres pour que la cérémonie religieuse s'apprêtât. Le marquis n'a plus qu'à la laisser faire. Cependant sa toilette de marquis ruiné l'inquiète quelque peu; mais l'adorable Aspasie a tout prévu et ses valets présentent à M. de Montmorin un habit et une veste tout étincelans d'or et de broderies. Le marquis signe aveuglément le contrat, sans vouloir en prendre connaissance; les deux fiancés se rendent à l'église et rentrent époux au bout de trois minutes. Il était impossible de simplifier davantage l'acte le plus sérieux et le plus important de la vie. Le marquis se croit le plus heureux des hommes. Sa femme vient de passer dans son boudoir, et il s'apprête à la rejoindre, lorsque celle-ci lui fait passer un billet doux, escorté de la copie du contrat de mariage, de ce fatal contrat qu'il a, dans ses transports, si étourdiment signé. Après avoir lu, le marquis demeure foudroyé sur la place. Il a vendu son nom pour une rente de 6000 livres et s'est engagé à quitter l'hôtel de sa femme, aussitôt après son mariage, et à jamais n'en franchir le seuil. Grande fureur et grand désespoir! Si le marquis savait qu'un acte notarié ne constitue pas un mariage, qu'un mariage fait à l'église n'a de valeur que devant Dieu, s'il savait enfin que la loi ne reconnaissait, sous Louis XV, comme sous Louis-Philippe Ier, que les mariages faits à la municipalité, le marquis ne prendrait pas grand souci de toute cette affaire et saurait qu'il n'est pas plus marié avec Aspasie Bernard qu'avec l'empereur de la Chine. Mais il plaît à M. de Montmorin de prendre au sérieux cette extravagante histoire. Il jette son habit de noces au nez des laquais de sa femme et sort en jurant de se venger. Le même soir, Mme la marquise de Montmorin se fait présenter à Versailles.

Ne me demandez pas en quel pays les mariages se traitent de la sorte? Ne me demandez pas pourquoi Aspasie, aimant Raymond, s'est résignée à épouser son rival? Pourquoi, ayant épousé M. de Montmorin, elle le fait jeter à la porte pour demeurer fidèle à Raymond? Comment concilier tant d'amour avec tant d'orgueil, tant d'orgueil avec tant d'amour? Comment imaginer que M. le marquis de Montmorin, un homme dont les ancêtres

possédaient quinze clochers, ait pu s'enamourer sérieusement d'une sotte bourgeoise, et ne point s'alarmer d'une proposition trop brusque et trop étrange pour ne pas être pour le moins équivoque? C'est là ce que nul ne saurait dire.

Au second acte nous assistons à la vengeance du marquis de Montmorin Quatre ans se sont écoulés depuis cette aventure impossible. Le marquis de Montmorin, qui a refusé avec un noble orgueil le prix de la vente de son nom, s'est vu accueilli par un cordonnier qu'il ne payait pas lorsqu'il était riche, et qui le nourrit depuis qu'il est pauvre. Il n'y a que les savetiers et les marquis pour se conduire de la sorte. Ils logent tous deux dans une méchante échope, en face de l'hôtel de la marquise de Montmorin. Après quatre ans, pour se venger, — que ne s'est-il vengé plus tôt! — le marquis n'imagine rien de mieux que de remplacer l'enseigne de Gervais par une enseigne nouvelle. Il substitue son nom à celui de son hôte. Ce n'est plus Gervais, c'est *le marquis de Montmorin, savetier*. Vous comprenez la honte et le désespoir de la marquise. Mais vainement elle supplie; le marquis est inflexible. Le ciel réservait d'ailleurs à cette odieuse et sotte créature une punition plus terrible. Raymond a chassé de son cœur l'image d'Aspasie et l'a remplacée par une autre.

Cette pièce n'a que le seul défaut de manquer de sens commun. Il est juste d'ajouter qu'elle est exécrablement jouée, si ce n'est par M. Lafont et par l'honnête Gervais. Somme toute, la pièce a réussi, et les auteurs ont été nommés au milieu des applaudissemens.

Variétés. — *Midi à Quatorze Heures*, vaudeville en un acte. — M. Roger est un auteur sifflé (ne pas confondre avec l'auteur du présent vaudeville). Dans son désespoir, il s'est retiré aux champs avec son épouse; Mme Roger représente la prose, M. Roger la poésie. L'un est la lyre, l'autre le pot au feu. Le mari lit *Lord Byron*, la femme médite *la Cuisinière Bourgeoise*. Roger n'apprécie pas son bonheur, l'ingrat! il néglige sa femme pour courir après des chimères. Il lui faut une ame sœur de son ame, une créature aérienne qui chevauche les nuages et converse avec les étoiles. Mme Roger monte à âne et fait la conversation avec les poulets de sa basse-cour. L'infortuné mari se sent dépérir dans cette atmosphère prosaïque, quand, un beau jour, il reçoit un billet tout imprégné d'amour et de mystère. C'est un ange tombé du ciel qui vient se réfugier dans le cœur de Roger : c'est une ame exilée qui lui demande une patrie. Roger répond, les billets se succèdent; un rendez-vous est accordé. Il va la voir enfin, il va la voir! Elle arrivera sans doute vêtue de brouillard, assise sur un fil de la Vierge, un théorbe à la main, le front ceint d'une auréole. Elle arrive à la nuit tombante. Il ne peut entrevoir les traits de son idole; mais que sa main est petite, que sa voix est douce, que sa taille est charmante! elle récite des vers, elle chante, elle joue du piano. Quelles délices! quel enivrement! et que Roger s'estimerait heureux d'avoir une épouse pareille! Vous avez deviné déjà que cette sylphide ravissante n'est autre que Mme Roger elle-même. C'est le cinquième acte du *Mariage de Figaro*, moins l'esprit. Au reste, ce n'est que la quatre centième fois que cette situation est reproduite au théâtre.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUANTE-UNIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Le Fada, par Mme Ch. Reybaud. 5
Mémoires d'un Touriste, par l'Auteur de *Rouge et Noir*. 33
La Mascarade, par M. Henri Blaze. 48
Le Salon de 1838. — M. Delacroix, M. Gigoux, 1er article, par M. T. Thoré. 52
Bulletin. 59

Le Sinaï (Impressions de voyages). — I. Alexandrie, par MM. A. Dauzats et Alex. Dumas. 65
La Estatua de Prométhée, comédie de Caldéron, par M. H. Fortoul. 83
Critique littéraire. — *Chavornay*, par M. E. Souvestre. 99
Musique Sonnante, par M. Castil-Blaze. 113
Bulletin. 118
La Marguerite du poète, musique de M. Meyerbeer.

De l'Héroïsme des Femmes pendant la Terreur, par M. Ch. Lacretelle. . . . . , ... , ... 129
Bucharest et Jassy, par M. Auguste Labatut 143
Le Sinaï (Impressions de voyages).—II. Damanhour et Rosette, par MM. A. Dauzats et Alex. Dumas. 159
L'Ancienne méthode, par M. Alex. de Lavergne. 175
Bulletin. 186

Le Sinaï (Impressions de voyages). — III. Le Caire, par MM. A. Dauzats et Alex. Dumas. 197
Prométhée, de M. Edgar Quinet, par M. H. Fortoul. 218
Du Comité historique des arts et des monumens établi au ministère de l'instruction publique, par M. Didron. 242
Bulletin. 271

REVUE
DE PARIS.

LII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1838.

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1838.

JOURNAL

D'UN MÉDECIN

DE L'EXPÉDITION DE CONSTANTINE.

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis le débarquement des Français à Sidi-Ferruch jusqu'à la prise de Constantine, j'ai partagé la fortune de nos armées d'Afrique, et j'ai pansé les blessures de nos soldats sur plus d'un champ de bataille. Le travail que je publie aujourd'hui sur la seconde expédition de Constantine apporte un complément aux diverses considérations hygiéniques ou chirurgicales que j'ai déjà eu lieu de développer dans un *Traité des plaies d'armes à feu* et dans une relation de la première expédition contre Achmet-Bey, insérée, il y a un an, dans la *Gazette des Hôpitaux*.

Je quittai Paris le 5 septembre avec son altesse royale M. le duc de Nemours, à la personne duquel j'avais été attaché l'année précédente, et que je devais accompagner de nouveau dans l'expédition projetée contre Constantine. Après un voyage de dix jours, nous arrivâmes au mouillage de Bone.

Examinée de sa rade, cette ville, qui est assise sur deux versans opposés. l'un au sud et l'autre au nord, présente un amphithéâtre d'une pente douce et assez peu élevée dont la base est baignée par la mer. Près du rivage on voit, derrière un rocher taillé à pic, une douzaine de cabanes en planches qui sont des dépendances de l'hôpital militaire, et à l'ouest se présente la Casauba qui commande à la fois la ville et la mer.

La rade de Bone est mauvaise; elle offre à l'est l'embouchure d'une rivière considérable, nommée la Seybouse, et à une lieue vers l'ouest une baie où les vaisseaux peuvent s'abriter et que protége le fort Génois. Bone n'a pas encore de port; mais, grace au débarcadère qui a été construit depuis l'an dernier, nous avons pu descendre à terre cette fois, sans être obligés de faire échouer nos barques sur la plage.

Bien que la guerre fût annoncée depuis long-temps, et qu'en apparence toutes les mesures eussent été prises de longue main pour en assurer le succès, l'expédition de Constantine n'était pas complètement décidée quand nous quittâmes Paris, et notre incertitude n'avait pas encore cessé à notre départ de Toulon. Ce fut seulement dans la rade de Bone que nous apprîmes que la mauvaise foi d'Achmet était flagrante; que son but, lorsqu'il s'était engagé dans la voie des négociations, n'avait été que de gagner du temps, afin de nous forcer à entrer en campagne dans la saison des pluies et des fièvres intermittentes. On se rappelle qu'Abd-el-Kader comptait aussi sur le climat d'Afrique comme sur un redoutable auxiliaire, et qu'il disait en juillet 1836, en montrant le soleil : « Voilà le plus fatal ennemi des chrétiens. »

Les approvisionnemens des camps en vivres, fourrages et munitions de guerre étaient loin d'être au complet; plusieurs régimens désignés pour faire partie de l'expédition n'étaient pas encore rendus à Bone; on manquait encore d'un nombre considérable de chevaux de transport; l'état sanitaire était d'ailleurs des plus déplorables : il y avait dans les hôpitaux et dans les infirmeries des camps près de trois mille malades. On comptait en outre dans les régimens un grand nombre de soldats, attaqués de diarrhée et même de dyssenterie, résultats des travaux pénibles entrepris pendant les grandes chaleurs de l'été. Enfin nous étions menacés du choléra que le 12e régiment de ligne, sequestré au fort Génois, avait apporté à Bone. Certes, Achmet ne pouvait choisir un temps plus favorable pour nous provoquer. C'est alors, en effet, qu'il vint attaquer nos retranchemens de Medjez-Amar. Malgré tant de circonstances fâcheuses, nous ne pouvions plus hésiter, après ce défi insolent, à nous mettre en campagne.

Nous avions fait notre entrée à Bone par une de ces belles matinées d'automne qui, sous le ciel pur de l'Afrique, prêtent un charme indicible à la nature et disposent, pour ainsi dire, l'ame à l'indulgence. Rien n'est plus nécessaire que cette heureuse disposition pour s'accommoder de l'intérieur d'une ville africaine. Nous devons dire que, grace à la vigilance de l'autorité locale et à la mise en vigueur des réglemens sanitaires violés jusqu'alors, grace aux nombreux rassemblemens de troupes qui venaient de répandre du numéraire dans le pays, la ville de Bone avait subi, depuis un an, de très notables améliorations. Les rues étaient élargies, désencombrées et pavées, et d'élégantes constructions s'élevaient dans des lieux où, en 1836, on ne voyait que des ruines.

Comme le prince était arrivé quinze jours avant le départ de l'armée, nous employâmes ce temps à visiter les hôpitaux, les casernes et les envi-

rons de Bone, et j'eus lieu de faire, dans ces différentes courses, quelques observations intéressantes.

Les hôpitaux militaires se composent d'une ancienne mosquée froide, humide, mal aérée, mal éclairée, et de quelques autres grands établissemens en planches, d'une construction généralement vicieuse.

On aurait dû, en effet, établir ces hôpitaux sur le modèle des hôpitaux temporaires de Sidi-Ferruch, dont les entrées, placées aux extrémités d'un carré long, représentaient deux grands battans et donnaient ainsi un large accès à la brise de mer. Loin de là, à Bone comme à Alger, du reste, les portes sont étroites et placées sur les côtés de ces baraques; elles ne reçoivent l'air que difficilement et en petite quantité : de là une odeur méphitique, nauséabonde, et tous les dangers de l'encombrement.

La mosquée-hôpital est remarquable par sa galerie extérieure qui s'appuie sur des colonnes en marbre d'ordre corinthien, disposées d'ailleurs sans symétrie, mais dignes d'intérêt, parce qu'elles sont des restes de la ville d'Hippone, patrie de saint Augustin, dont on voit les ruines près de Bone. Les hôpitaux étaient tellement encombrés de fiévreux, que tous les malades de la garnison ne pouvaient y être admis.

Déjà, il y a un an, j'avais remarqué avec peine le peu de soin apporté dans une des parties les plus importantes du service des hôpitaux. J'eus occasion, en 1837, de faire la même remarque. Les immondices, entassées sur un rocher où elles séjournent, infectent l'atmosphère de l'hôpital et des lieux voisins. Une dépense fort minime suffirait cependant à la construction d'une rigole qui laverait la roche et entraînerait les matières dont elle est couverte, dans la mer, à quelques pas de là. Cette négligence est d'autant moins pardonnable qu'elle dure depuis sept années dans l'hôpital-mosquée.

Les Anglais comprennent bien mieux que nous toute l'importance de ces détails de propreté que nous regardons à tort comme superflus. Gibraltar, que j'ai visité en revenant d'Afrique, m'a donné l'occasion de voir mettre en pratique ces principes d'hygiène dont j'ai souvent réclamé inutilement l'application dans nos hôpitaux d'Afrique.

Les casernes, à Bone, sont, presque partout, construites en planches; elles ne préservent ni des chaleurs en été, ni du froid pendant l'hiver; les lits sont très serrés, et les effets les plus pernicieux peuvent résulter de cette mauvaise disposition. Ces baraques mal distribuées ont d'ailleurs le même inconvénient que celles des hôpitaux; elles ne favorisent ni la ventilation, ni le renouvellement de l'air, et comme elles sont situées assez loin du rivage, sur le versant sud de la ville, elles ne jouissent pas des avantages de la brise de mer et se trouvent sous l'influence des marécages de la plaine de Bone.

Ces établissemens provisoires ne tarderont pas sans doute à faire place à des ouvrages permanens et en maçonnerie. Déjà une fort belle caserne en pierre dont nous jetâmes les fondemens, il y a quelques années, vient d'être terminée; elle est située dans le nord-ouest de la ville. A l'époque où je visi-

tais Bone, ce local servait, momentanément, de succursale à l'hôpital-mosquée.

Bone, avons-nous dit, repose sur deux versans opposés; sous le rapport hygiénique, il est important d'observer cette disposition, parce qu'en effet, tandis que l'amphithéâtre, tourné au sud, reçoit les exhalaisons miasmatiques, celui qui regarde le nord s'en trouve préservé en grande partie par les vents de mer, qui tendent sans cesse à refouler et à dissiper les miasmes. L'influence épidémique est donc bien moins à craindre sur le versant nord que sur le versant sud, et c'est dans ce quartier de la ville qu'il convient d'asseoir les grands établissemens destinés aux casernemens et aux hôpitaux.

Une enceinte de murailles en bon état, haute d'environ vingt pieds, circonscrit la place de Bone. Le pied de la face sud de ces murs est baigné par l'eau d'un fossé large de douze pieds, peu profond, et rempli d'une fange infecte. La caserne des chasseurs à cheval est limitrophe de ce fossé, et il serait urgent de remédier à cette disposition fâcheuse, dont la santé de nos soldats doit certainement beaucoup souffrir. Au sortir de la porte de Constantine, on entre dans la plaine de la Bougemah, ainsi appelée du nom de la rivière qui l'arrose. Cette plaine embrasse une lieue environ du nord au sud, sur une demi-lieue de largeur; le sol est riche, mais circonscrit en partie par des montagnes très élevées dont il reçoit les eaux pluviales, de telle sorte qu'il est inondé et ne forme plus qu'un lac, quand la pluie vient à tomber abondamment pendant quelques heures. Ces inondations entraînent des débris de végétaux et des cadavres d'animaux qui, bientôt mis à découvert par la puissante force d'absorption du soleil, entrent en décomposition, et empoisonnent l'atmosphère. De là ces fièvres intermittentes dont l'épidémie est d'autant plus active que les pluies sont plus abondantes. Voilà aussi pourquoi les étés pluvieux comme celui de 1837, produisent en Afrique un surcroît de maladies. Il en sera ainsi tant que le pays n'aura pas été assaini. Ces pluies, qui plus tard fourniront une aide puissante aux travaux du laboureur, sont en ce moment un véritable fléau. Pourquoi ne pas faire dans cette plaine une construction peu dispendieuse, dont on a retiré de précieux avantages dans une foule de localités d'Europe, placées dans des conditions analogues? Pourquoi ne pas circonscrire le pied de la montagne par un fossé qui serait destiné à recevoir les eaux pluviales, et deviendrait l'un des affluens de la Bougemah ou de la Seybouse?

La plaine de la Bougemah n'est ouverte que du côté de la mer, et le niveau des flots est supérieur au niveau de cette plaine. Aussi les eaux y séjournent sans pouvoir s'écouler. J'ai entendu proposer le remblaiement, afin de rendre l'écoulement des eaux plus facile, au moyen d'une pente qu'on donnerait au sol; mais ce projet ne pourrait s'accomplir sans des travaux gigantesques. Il exigerait des dépenses peu proportionnées avec celles qu'on vote habituellement pour l'Afrique, peut-être ne sera-t-il jamais réalisé. En ce moment, je le sais, on exécute des travaux qui auraient pour résultat de

faire disparaître de grandes mares boueuses vers l'embouchure de la Bougemah, dont la barre, ne laissant plus venir les eaux à la mer, les fait refluer vers la plaine. Bientôt la Bougemah, au lieu d'aboutir à la Méditerranée, fera un détour à la hauteur d'un pont de pierre, dit pont de Constantine, et ira grossir la Seybouse, dont le cours est moins élevé que le sien, mais ce ne sera, après tout, qu'un pas de fait, et il restera encore de nombreux travaux à exécuter, pour donner aux eaux pluviales un écoulement facile et complet. Dans les circonstances actuelles, comme il est urgent de trouver des moyens pour préserver nos troupes du fléau des fièvres qui, depuis sept années, les décime dans la localité de Bone, ne serait-il pas avantageux de submerger cette plaine fatale, à l'aide des eaux de la mer? On la convertirait ainsi en un lac salé, dont le voisinage serait infiniment moins perfide que celui des marais.

C'est donc à la disposition géographique de cette plaine et aux effluves méphitiques qui s'y développent, nous l'avons dit, après des pluies abondantes, que Bone doit le triste privilége d'une double épidémie de fièvres intermittentes, en automne et au commencement de l'été. Dans les localités marécageuses de la plaine de la Métidgiah, près d'Alger, les fièvres intermittentes ne sévissent qu'après les grandes pluies d'hiver, parce que les pluies d'automne ne sont pas assez considérables pour amener la formation des marécages. Plus favorisée aussi que la plaine de Bone, la Métidgiah offre une pente favorable à l'écoulement des eaux.

La chaîne des montagnes ne couronne que les trois quarts de la plaine de Bougemah, de manière à la laisser ouverte au nord; elle aboutit à la mer par un contrefort sur lequel a été bâtie la Casauba dont nous avons parlé. Or, il importe de signaler cette disposition, parce qu'elle démontre comme quoi les miasmes, chassés par les vents du nord-est et même du sud, doivent suivre nécessairement la direction des montagnes contournées en cercle, pour être refoulés sur la place de Bone, et principalement sur le quartier de cavalerie qui se trouve au-dessous de la Casauba. Le sommet le plus élevé de ces montagnes est au sud-ouest de Bone et se nomme Edough. Dans la saison des pluies, l'Edough est couvert de nuages qui ne se dissipent qu'au retour du beau temps; ce baromètre, consulté religieusement par les indigènes, est infaillible.

Si l'on excepte un chaînon qui aboutit à la mer, et qui sert ainsi à diriger sur Bone les émanations pestilentielles, les monts qui dominent la Bougemah s'étendent de l'est à l'ouest, laissant entre eux des terrains coupés par des ravins, couverts d'arbustes et exempts de marais.

Dès l'an passé, dans une lettre que j'ai publiée à mon retour de Constantine, j'avais signalé la salubrité présumable de ces terrains, et je n'avais pas craint d'avancer qu'ils devaient être à l'abri du foyer épidémique des fièvres intermittentes. « C'est là, à n'en pas douter, disais-je, qu'il conviendrait de faire camper les troupes destinées à la prochaine expédition de Constantine, aussitôt qu'elles seront débarquées, pour y attendre qu'elles soient dirigées

sur les postes avancés. » Cet avertissement fut pris en considération, et lors de mon retour à Bone, j'ai eu la satisfaction de voir que mes indications avaient été fidèlement suivies. L'autorité militaire avait fait camper une partie de l'armée à l'ouest de la ville dans les lieux dont j'avais signalé la salubrité, et l'autorité administrative, sous la direction vigilante de l'intendant en chef M. Volland, y avait fait dresser des hôpitaux temporaires pour un grand nombre de malades.

L'épidémie des fièvres intermittentes acquiert à Bone une telle activité, à partir du mois de juin, qu'il suffit souvent d'un séjour de vingt-quatre heures dans cette ville pour en éprouver l'effet toxique, soit immédiatement, soit, ce qui est plus ordinaire, au bout de quelques jours. La période d'incubation est généralement de quatre à quinze jours; moi-même je n'ai ressenti les premiers frissons de la fièvre que vingt jours après avoir quitté un site marécageux que j'avais habité pendant quarante-huit heures, non loin d'Alger, et où mon service m'avait appelé. Je connais deux personnes qui, à leur retour de Bone, n'ont eu la fièvre intermittente que dix jours après leur arrivée à Paris. Le germe de cette maladie avait-il été puisé en Afrique? Selon moi, cela est très probable. Les fièvres intermittentes de l'Algérie se montrent sous tous les types; mais généralement, elles sont bénignes, si ce n'est au fort de l'épidémie où elles deviennent algides, complication très souvent mortelle, et dont le sulfate de quinine, administré à de très hautes doses, peut seul triompher.

A Bone, M. le docteur Worms, l'un de nos jeunes médecins militaires les plus distingués, ne craint pas de recourir, dès le début de la fièvre, aux vomitifs, surtout quand il existe de la céphalalgie compliquée de douleurs lombaires, et d'administrer, immédiatement après cette première médication, le sulfate de quinine à doses très fortes. M. Worms proscrit d'une manière pour ainsi dire absolue les saignées générales et locales, tandis que les médecins d'Alger rejettent l'emploi de l'émétique pour recourir fréquemment aux saignées, qui, selon eux, secondent puissamment les effets du sulfate de quinine donné à fortes doses.

M. Worms donnait le sulfate de quinine peu d'heures après le vomitif, et je croirais assez, malgré la puissance que je reconnais généralement à l'émétique, qu'il faut attribuer l'honneur de la guérison presque exclusivement à l'écorce du Pérou, parce que, dans ma pratique, lorsque je n'ai employé que ce seul agent, j'ai toujours obtenu des résultats non moins prompts, non moins constans et non moins définitifs que dans les cas où j'ai débuté par l'émétique. Ce point de doctrine reste donc encore à résoudre. Ce qui m'est surtout démontré d'une manière péremptoire, c'est le fatal abus qui a été fait des saignées en Afrique dans les traitemens des fièvres intermittentes. Les déplétions sanguines, loin de faire la base du traitement, doivent être réservées pour des cas tout-à-fait exceptionnels.

Sur une série de quatre-vingt-douze malades, je n'ai employé que quatre fois les déplétions sanguines pour combattre des douleurs de tête qui persis-

taient après l'accès fébrile. C'est ainsi qu'après avoir combattu long-temps avec avantage, à l'aide du sulfate de quinine, des accès de fièvre intermittente, éprouvés à Constantine par M. le prince de Joinville, j'ai été forcé, à notre retour à Bone, de recourir aux saignées pour faire cesser des céphalalgies qui avaient résisté au traitement. Tenant à peine compte de l'état du pouls, de la chaleur de la peau, des douleurs lombaires céphaliques et articulaires, j'ai toujours administré, au déclin de la fièvre, la quinine à des doses d'autant plus fortes et d'autant plus fréquentes que le retour du nouvel accès était plus prochain, et ordinairement à l'aide de cinquante à quatre-vingts grains donnés dans les vingt-quatre heures, la fièvre s'est trouvée sinon coupée radicalement, au moins considérablement affaiblie. Je n'ai trouvé d'autre inconvénient attaché à l'application ainsi comprise de ce remède qu'un peu de surdité, accompagné d'un état voisin de l'ivresse. Ces phénomènes toujours innocens se dissipent en peu d'heures, mais il est bon d'en prévenir les malades, qui, sans cela, pourraient s'inquiéter. Le colonel Chabanes eut à Bone un accès de fièvre intermittente qui dura quatorze heures, après lesquelles je lui fis prendre, dans l'espace de vingt-quatre heures, cent grains de sulfate de quinine. Le deuxième accès fut à peine sensible, et dura tout au plus une demi-heure. Je prescrivis quarante grains de sulfate de quinine. Dans les vingt-quatre heures il n'y eut pas de troisième accès, mais, par prudence, le colonel prit pendant quelques jours encore une faible dose de ce médicament.

Il est digne de remarque que le degré d'intensité de la surdité, des vertiges, et de cet état voisin de l'ivresse que nous avons signalé après l'usage du sulfate de quinine, n'est pas en rapport avec la quantité de ce sel, mais avec l'empoisonnement miasmatique. C'est ainsi que vingt grains de sulfate de quinine, quand l'empoisonnement est léger, suffisent pour déterminer les phénomènes précités, tandis qu'une quantité de sulfate beaucoup plus considérable ne le produit qu'à peine, si l'économie est saturée de ce poison. Dans les accès pernicieux, cent cinquante grains ne donnent que de très légers vertiges. Quand l'empoisonnement est extrême et que la maladie revêt la forme chronique, les fièvres intermittentes dégénèrent souvent en fièvres typhoïdes, et il n'est pas rare de voir alors survenir des gangrènes partielles qui attaquent principalement les commissures des lèvres pour s'étendre de là vers les joues ou le menton. J'ai vu de ces malades guérir avec d'horribles mutilations, qui ont nécessité plus tard des opérations chirurgicales très laborieuses. Quand l'empoisonnement est extrême, mais seulement à l'état aigu, il donne lieu aux fièvres pernicieuses, dont le traitement doit être prompt et consister principalement dans l'emploi du sulfate de quinine à des doses très élevées. Cent cinquante à deux cents grains donnés à la fois par la bouche, en injections, sont le seul moyen efficace à employer en pareil cas. Plusieurs fois il m'est arrivé d'en faire absorber de grandes quantités par la peau dépouillée d'épiderme, afin de ménager la susceptibilité du tube digestif.

La fièvre intermittente étant considérée comme le produit d'un empoi-

sonnement miasmatique, ce qui me paraît de toute évidence, on conçoit combien la saignée, appliquée en pareil cas, peut devenir funeste. Loin d'affaiblir l'économie, il faut au contraire lui donner de nouvelles forces, et le sulfate de quinine, administré promptement, remplit ce but.

L'expérience m'a démontré même que ce médicament doit être employé à des doses d'autant moins élevées qu'on n'a pas eu recours aux saignées, tandis qu'il faut augmenter les doses de ce sel, si le malade a été affaibli par des déplétions sanguines. On est trop heureux quand le poison, auquel la saignée a donné un surcroît d'activité, ne transforme pas une fièvre bénigne en une fièvre pernicieuse et mortelle presque toujours. Après les saignées, d'ailleurs, les convalescences sont longues; les malades conservent souvent de l'œdème et même un peu d'ascite. Il est facile de les reconnaître à leurs membres tuméfiés et au faux embonpoint de leur abdomen. Les rechutes sont fréquentes. Tous ces maux ne sont pas à craindre si on a recouru, dès le début de la maladie, au remède dont je signale les heureux résultats.

A Bone, la fièvre intermittente complique toutes les maladies. Le sulfate de quinine doit donc être employé dans toutes les médications. On n'obtiendra que difficilement une guérison souvent imparfaite, si, dans le traitement des diarrhées et même des dyssenteries, le sulfate de quinine n'est associé à l'opium.

On conçoit combien toutes ces données sont utiles pour le médecin qui, arrivant en Afrique, sans autre guide que les théories de l'école, se trouve en présence de faits contraires à ceux qu'il a pu observer en Europe. Combien ne serait-il pas à désirer, pour l'armée d'Afrique, que les médecins auxquels les souffrances de nos troupes ont donné une expérience précieuse, soient, le moins possible, exposés à changer de destination. Pourquoi ne pas exiger aussi de tout médecin qui arrive en Afrique pour la première fois, qu'il ne prenne la direction d'un service de fiévreux qu'après avoir étudié pendant quelque temps, au lit des malades, le génie particulier des fièvres de l'Algérie? On ne saurait contester la portée morale de cette mesure qui, d'ailleurs, n'aurait rien de désobligeant pour les nouveau-venus.

Au sud-est de Bone, et non loin de cette place, on découvre les ruines d'Hippone, assises sur l'un des contreforts des montagnes qui circonscrivent la plaine de Bougemah. Ces ruines consistent en de vastes excavations tapissées de fortes murailles que le temps et les efforts destructeurs des Arabes n'ont pu entamer.

Au-delà de ces ruines se déroule la vaste et riche plaine de la Seybouse, ainsi nommée du nom de la rivière qui l'arrose et qui débouche dans la mer, près de Bone. La largeur moyenne de la Seybouse est de vingt mètres, sa profondeur varie considérablement, et néanmoins on pourrait remonter cette rivière en tout temps, et s'avancer de quelques lieues dans les terres avec des bateaux de commerce, si une barre infranchissable n'existait à son embouchure.

La Seybouse est la plus considérable des rivières qui arrosent la province

de Constantine; elle reçoit un très grand nombre d'affluens. Ses bords sont rians et très fertiles. On y remarque plusieurs oasis, dont le plus beau, situé près de Bone, appartient au bey Youssuf. La plaine de la Seybouse est limitée au sud, à l'est et à l'ouest, par un rideau de montagnes fort élevées, qui dépendent du Petit-Atlas; elle n'a pas moins de vingt lieues d'étendue de l'est à l'ouest, ni moins de cinq lieues de diamètre du nord au sud. On n'y trouve aucun arbre, parce que les nombreux troupeaux des tribus errantes dévorent les jeunes pousses à mesure qu'elles sortent de terre, et l'on conçoit qu'une population nomade ne fasse pas de plantations; mais, en revanche, quand vient le printemps, cette plaine se couvre d'herbages dont la hauteur est telle que des escadrons entiers peuvent y disparaître complètement à la vue. Les plantes herbacées fournissent un fourrage grossier dont les chevaux arabes sont très friands. L'abondance des foins ne permettant pas de les récolter en totalité, il s'ensuit que les végétaux restés sur place et noyés par les pluies de l'hiver se décomposent aux premiers rayons du soleil d'été, et répandent dans l'air des exhalaisons malsaines. Une bonne mesure à prendre serait d'incendier, au mois d'août, toutes les herbes desséchées et abandonnées. Par ce moyen on engraisserait le sol et on détruirait en partie la cause des fièvres épimédiques. A cette époque de l'année, les Arabes ont l'habitude de mettre le feu aux plantes qui recouvrent le sol destiné par eux à la culture; cette mesure étant familière aux indigènes, il nous serait facile de la rendre générale, pourvu que l'autorité voulût la prescrire et en surveiller activement l'exécution.

A cinq lieues sud-ouest de Bone et sur la route de Constantine, on rencontre le camp Clausel, ou camp Dréan. Ce camp est placé sur un monticule d'où il domine le pays; cette position, au sud des marais des plaines de la Seybouse et de la Bougemah, le protége contre les fièvres intermittentes qui sévissent à Bone. En Afrique, l'expérience m'a convaincu que l'on peut habiter presque impunément une contrée marécageuse où les miasmes ne peuvent être apportés par les vents du sud. Je citerai pour exemple Clausel-Ville, située à dix lieues d'Alger, et dont la salubrité est incontestable, malgré le voisinage des marais de Bouffarick, au sud desquels cette ville a été bâtie. On peut m'objecter qu'il est mort à Bouffarick beaucoup de monde pendant le dernier été; mais je puis répondre que, pendant les deux années précédentes, il y avait eu très peu de malades dans cette contrée, et, qu'en 1837, s'il n'en a pas été de même, cela tient uniquement à ce que les colons se sont livrés spontanément et sur tous les points à de grands travaux de défrichement. Or, on sait combien il est dangereux d'habiter des plaines récemment défrichées, surtout quand la vase des marais a été remuée. Combien ne serait-il donc pas à désirer qu'une commission présidât aux travaux de défrichement dans l'Algérie, afin qu'ils fussent entrepris dans les saisons les plus convenables et partiellement, chaque année. On préviendrait ainsi ces cruelles épidémies qui jettent l'alarme dans la colonie, et la privent de travailleurs. L'exemple du camp de Dréan, dans la province de Bone, et de Bouffarick dans celle d'Alger, nous a donc servi à

démontrer cette importante vérité que les localités voisines des marais n'en ressentent que peu ou point l'influence, quand elles sont situées au sud des foyers des fièvres intermittentes. La ville de Bone, celle de Bougie, et près d'Alger, la Maison Carrée et la ferme-modèle, situées au nord des plaines marécageuses, sont, au contraire, empoisonnées par les effluves miasmatiques, surtout quand les vents du sud viennent à souffler. Ces vents, appelés siroco en Afrique, ne manquent jamais de faire affluer un grand nombre de malades dans les hôpitaux quand ils règnent pendant quelque temps. Il est donc urgent de faire, dans l'Algérie, une étude approfondie des localités marécageuses, avant que d'y placer des campemens militaires ou d'y créer des établissemens coloniaux; si des nécessités de stratégie obligeaient d'asseoir des camps au nord des émanations méphitiques, l'observation m'a révélé qu'il faudrait les éloigner d'une lieue au moins du foyer de ces émanations, sous peine de les exposer à son rayonnement, qui s'étend jusqu'à cette limite dans le pays de plaine. Quand le sol est tourmenté, coupé par des ravins, il faut éviter, avec le plus grand soin, d'habiter les vallées qui débouchent dans les plaines miasmatiques. Ces vallées font l'office de canaux dont les digues retiennent les émanations et les empêchent de se disperser. Nous en avons un exemple frappant non loin d'Alger : toute la portion du village de Berkodem, placée à l'ouest d'une large et riche vallée qui s'ouvre à l'est sur la plaine de Metidgiah, est exposée chaque année aux émanations de cette plaine et se ressent vivement de cette pernicieuse influence. La vallée sert en effet de canal aux émanations de la plaine de Metidgiah, qui sont apportées par les vents du sud-est.

Il importe essentiellement aussi de ne pas séjourner sur les collines que circonscrivent des foyers épidémiques, car une étude de près de huit années m'a démontré que les exhalaisons méphitiques arrêtées par les relèvemens de terrain, exercent une action bien plus intense sur ces hauteurs que dans les lieux bas. L'épidémie sévit avec infiniment plus de force à la ferme-modèle et à la Maison Carrée, qui ont été bâties sur des monticules, qu'au milieu de la plaine de Metidgiah, au centre des marais, où les miasmes sont moins concentrés, et où ils se dispersent d'ailleurs au moindre souffle de vent.

Le versant opposé des montagnes qui circonscrivent les plaines marécageuses est en général fort salubre, et j'ai toujours vu que les habitations les plus saines étaient celles qui se trouvent séparées des marais par une haute chaîne de montagnes. Je citerai à l'appui de ce que j'avance le fort Génois, dont j'ai déjà parlé.

L'opinion que je professe sur l'insalubrité des collines qui avoisinent les marais, pour être généralement contraire aux idées reçues, n'en peut pas moins être appuyée par de nombreux exemples pris hors de l'Afrique; car il est constant que les mornes des environs de la Pointe-à-Pitre et que le quartier du Vatican à Rome sont très fiévreux. Les remarques que nous venons de faire relativement aux collines ne s'appliquent plus toutefois avec autant de rigueur aux montagnes qui sont très élevées. En effet, à Bone comme à Bougie,

les chaînes de montagnes qui enlacent la plaine sont insalubres seulement jusqu'à une certaine hauteur. Les troupes qui, à Bougie, séjournent dans un poste situé sur la crète du mont Gouraïa, à six cent soixante-onze toises au-dessus du niveau de la mer, jouissent d'une santé parfaite, et l'épidémie décime, au contraire, celles qui restent dans des forts situés à mi-côte.

L'influence délétère du climat n'est pas le seul obstacle qu'ait à vaincre une armée expéditionnaire en Afrique. Le manque de moyens de transport dans un pays dont les ressources, sous ce rapport, sont presque nulles, et dans lequel on trouverait difficilement sur la route la nourriture des mulets et des chevaux venus de France, augmente singulièrement les difficultés des expéditions lointaines. Le printemps est la seule époque de l'année pendant laquelle, à défaut d'orge, les bêtes de somme trouvent au moins de l'herbe pour subsister.

L'administration chargée du transport des vivres pendant l'expédition, était dans un cruel embarras. Pour mener à bout cette tâche difficile, pour triompher des obstacles de toute espèce, il n'a pas fallu moins que la présence à Bone de M. l'intendant en chef Volland, déjà placé, sous l'empire, au premier rang parmi les capacités administratives. Dès le mois de septembre, M. Volland parvint à approvisionner largement le camp de Medjez-Amar, situé à vingt lieues de Bone, sur la route de Constantine, et ainsi l'expédition devint possible. Mais il ne fut pas donné à celui qui avait résolu un problème si difficile de continuer son œuvre en accompagnant l'armée jusqu'au terme de la conquête. La santé de M. Volland, que tant de fatigues avaient fortement altérée, l'obligea à rentrer en France; et rappeler que M. d'Arnaud fut jugé digne de continuer les opérations si bien commencées par l'intendant en chef, c'est faire de lui le plus bel éloge.

Nous touchions à la fin de septembre, et nous allions encore une fois avoir à lutter contre le mauvais temps, notre plus cruel ennemi et la première cause de nos désastres en 1836. Croyant son triomphe assuré, Achmet, rejetant bien loin, nous l'avons dit, nos propositions de paix, et afin de nous contraindre à entrer en campagne, était venu, dès le 23 septembre, nous attaquer dans nos retranchemens du camp de Medjez-Amar.

Le lieutenant-général Damrémont avait déployé un désintéressement bien rare et bien digne d'éloge. Sans considérer tous les avantages qu'il devait retirer de cette campagne pour sa réputation militaire, il avait tenté tous les moyens d'arriver à une paix honorable; mais dès qu'il se vit contraint de rompre les négociations avec le bey Achmet, il hâta de ses vœux et de ses efforts l'heure du départ pour Constantine.

Le 12e régiment de ligne, arrivant de Marseille, venait nous apporter un renfort; mais il fallut renoncer à ce concours impatiemment attendu, car le choléra régnait à Marseille au moment de son départ. A son arrivée à Bone, ce régiment fut séquestré au fort Génois, où plusieurs cas de choléra suivis promptement de la mort ne tardèrent pas à se déclarer. Le gouverneur avait demandé en France d'autres troupes; mais, sur ces entrefaites, trois corail-

leurs de Bone, qui avaient communiqué pendant une demi-journée avec la garnison du fort Génois, où ils étaient allés faire de l'eau, furent atteints du choléra et ne survécurent que quelques heures à l'invasion de la maladie.

Je visitai ces corailleurs pour constater le fait par moi-même, et j'en informai de suite le gouverneur, en lui prédisant que s'il ne se hâtait de porter son armée en avant, de manière à l'isoler complètement de la ville de Bone, elle ne tarderait pas à être en proie à l'épidémie cholérique.

Le lieutenant-général Damrémont hésitait encore, ne sachant pas s'il attendrait ou non les renforts qu'il avait demandés en France; mais les raisons que je fis valoir le décidèrent, et dès le lendemain les troupes qui étaient encore à Bone, partirent pour le camp de Medjez-Amar.

Je quittai Bone le 26 septembre avec monseigneur le duc de Nemours, par un temps magnifique; la chaleur était encore très forte, et nous fîmes une halte de quelques heures au camp de Dréan, afin d'éviter le soleil du milieu du jour. De Bone à Dréan, on a tracé une belle route qui parcourt une plaine rase, laissant la Seybouse à droite; mais il suffit malheureusement de quelques heures de pluie pour inonder cette plaine et intercepter toute communication entre les deux points, que sépare une distance de cinq lieues.

Le camp de Dréan est assez bien fortifié et sert de première étape aux troupes et aux convois que l'on dirige actuellement sur Constantine. Il est fâcheux qu'il manque d'eau et de bois, et qu'il faille aller à une assez grande distance du camp pour s'en procurer. Ce poste est situé au milieu de la plaine des tribus amies de El-Adjar et El-Adouar.

A quatre heures de marche du camp de Dréan, on traverse le ruisseau de Nechmeya, où un camp a été établi l'été dernier. Le ruisseau est toujours pourvu d'eau, et le pays est assez boisé. Nous y avons passé la nuit. Au premier aspect, ce camp, si remarquable par une excessive propreté et par l'élégante distribution des cabanes en feuillage sous lesquelles les soldats s'étaient abrités, paraît convenablement placé sous le rapport de l'hygiène; mais en étudiant sa topographie, il est aisé de se convaincre du contraire, surtout si on se rappelle ce que nous avons dit du danger d'habiter les vallées qui débouchent dans des plaines marécageuses. Tel est le reproche mérité que nous pouvons adresser à la position de Nechmeya. Ce camp est situé à l'extrémité de deux grands ravins qui aboutissent l'un et l'autre au sud de la plaine marécageuse de Guelma. Aussi n'avons-nous pas été étonné d'apprendre que plus de la moitié d'un bataillon du 11e régiment, qui y tenait garnison, avait eu à souffrir de fièvres intermittentes.

En quittant Nechmeya le 27, nous montâmes la longue côte de Mon-Elfa. Là commence une première chaîne de montagnes de deux lieues d'étendue, d'un accès fort difficile; mais ici, comme sur tant d'autres points de l'Atlas que les Français ont franchis depuis la conquête de l'Algérie, les efforts de l'art ont triomphé des obstacles de la nature, et grace à la persévérance de notre armée, une route impérissable, creusée largement dans le roc, ouvre aux voitures une circulation facile. Au pied du versant sud de la côte de Mon-

Elfa, on rencontre Hamman-Berda, où nous avons établi un petit poste militaire. Hamman-Berda est remarquable par des ruines de monumens romains, par des restes de voies romaines parfaitement conservées et par d'abondantes sources d'eaux minérales, légèrement styptiques, dont la température est à 22° centigrades.

Nous laissâmes sur notre gauche Guelma, dont je parlerai plus loin, pour gagner directement la superbe et riche vallée de la Seybouse, à l'extrémité méridionale de laquelle se trouve le camp de Medjez-Amar, où nous arrivâmes à deux heures après midi. C'est à cette place qu'un an auparavant nous avions établi nos bivouacs dans un site agreste et sauvage, couvert d'arbres de toute espèce. Les branches de l'olivier et du myrte servaient à alimenter nos feux, et nous réjouissaient par un vif pétillement, que les soldats comparaient à celui d'une bonne friture, dont malheureusement ils n'avaient que le bruit. Nous découvrîmes, cette année, une plaine rase, au milieu de laquelle s'élevait une véritable place de guerre, avec ses remparts, ses fossés, ses ponts, ses canons et son arsenal. En dehors des fortifications, toute la garnison sous les armes, musique en tête, attendait l'arrivée du prince qui devait la passer en revue. Les rues de ce camp, alignées au cordeau, étaient bordées d'élégantes maisons en feuillage, destinées aux soldats; celles des chefs ne se distinguaient que par des proportions plus grandes. Chaque régiment occupait un quartier, à l'entrée duquel on lisait son numéro. Un ordre admirable, une propreté extrême, régnaient dans l'intérieur de cette ville improvisée et vraiment féerique. Rien n'y manquait : spectacle, café, grands établissemens pour les administrations des vivres et des hôpitaux, voire même un superbe palais bâti en feuillage, sur des dimensions vraiment grandioses et digne de loger un roi. Ce palais était destiné au prince, qui l'habita pendant son séjour à Medjez-Amar. La vie et le mouvement de ce camp, l'ardeur martiale de notre belle armée d'Afrique, l'aspect d'une ville européenne jetée tout d'un coup au cœur de ces plaines désertes; le bruit du canon, répété mille fois par l'écho des montagnes; des airs guerriers, auxquels le Kabaïle était seul insensible; une fête solennelle qui, pour beaucoup, ne devait pas avoir de lendemain, tout cela ouvrait l'ame à des émotions d'un charme infini, qu'il faut renoncer à dépeindre.

Le camp de Medjez-Amar, avec ses magasins et ses approvisionnemens de toute espèce, situé à vingt lieues de Bone et à la moitié du chemin de cette place à Constantine, devenait ainsi la base de nos opérations militaires. Cette position puissante était pour nous d'un immense avantage dans un pays entierement dénué de ressources. Medjez-Amar est d'ailleurs, sous un autre rapport, fort important, car il commande le défilé dangereux du passage de la Seybouse, dont un ennemi habile se fût certainement emparé un an auparavant, lors de notre retraite de Constantine, afin d'arrêter notre marche.

Le passage de cette rivière offrait d'immenses difficultés, à cause de l'escarpement de ses hautes rives et de l'encombrement du gué, où d'énormes

pierres se trouvaient entassées. Les bras des travailleurs pris dans l'armée et dirigés par les officiers du génie aplanirent heureusement ces obstacles.

Les bords de la Seybouse sont rians et fertiles; on n'y voit point de marécages. D'épais buissons couvrent le sol et arrêtent les rayons du soleil. On rencontre à chaque pas des sources d'eau fraîche et limpide, et l'atmosphère n'apporte à l'odorat que le parfum des plantes aromatiques dont s'engraissent de nombreux troupeaux.

Comment, avec tant de conditions hygiéniques favorables à la santé, expliquer le grand nombre de malades fournis par le camp de Medjez-Amar? Il est facile d'indiquer la cause de ces maladies. A trois cents lieues de sa patrie, transporté tout d'un coup sous un nouveau climat, le soldat français ne met en pratique aucune de ces sages précautions auxquelles nous soumettons même les plantes exotiques dont nous voulons doter notre pays. Il ne change aucune pièce de son habillement. Jamais, à l'exemple des indigènes, il ne porte de flanelle sur la peau; jamais il ne s'abstient, comme ceux-ci, de sortir et de se livrer au travail en été pendant la grande chaleur du jour. Il n'imite pas non plus leur prudente réserve dans l'usage du lard et des boissons alcooliques.

En Afrique, où l'on devrait veiller avec la plus scrupuleuse attention à ce que la nourriture de l'homme de guerre fût constamment de très bonne qualité, le pain a toujours été très inférieur à celui des garnisons de France; plus d'une fois on s'est servi de farines avariées, et entre autres à Medjez-Amar La qualité du vin laisse aussi beaucoup à désirer. Dans les camps, les soldats peuvent rarement se procurer des légumes frais, et dans certaines localités, à Bougie par exemple, ils ont été quelquefois réduits à ne manger que du porc et du bœuf salé pendant des mois entiers. Il est vrai que la viande est généralement de bonne qualité, au moins dans la province de Constantine, et que le riz de distribution est également bon. Le riz et la viande sont des alimens par excellence, et dont l'armée devrait faire sa nourriture presque exclusivement, surtout dans les camps, où les affections diarrhéiques sont si fréquentes. Mais la ration est trop exiguë, et je fais des vœux sincères pour qu'elle soit doublée, au moins pendant le séjour dans les lieux malsains.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le développement de toutes les questions relatives à l'hygiène du soldat en Afrique. Cette hygiène est encore toute à faire; mais nous croyons que, même au point de vue de l'économie, une réforme salutaire dans cette partie de l'entretien des troupes ne saurait être sérieusement combattue. On consommera, je le sais, plus de riz et plus de viande, mais on économisera des journées d'hôpital. La première économie, la plus impérieuse de toutes, doit avoir pour but de conserver la santé de l'armée.

Depuis plusieurs jours M. le duc de Nemours était souffrant. Nous avions à redouter le choléra qui régnait à Bone, les fièvres intermittentes et la dyssenterie qui sévissaient avec violence dans l'armée. On cherchait donc à dis-

suader le prince d'aller visiter le camp de Guelma, qui était réputé fort malsain. Mais M. le duc de Nemours sentait le besoin d'exprimer à la garnison de Guelma sa satisfaction pour les travaux immenses qu'elle avait accomplis depuis un an, malgré des privations de toute espèce, et toutes les remontrances ne purent arrêter son généreux courage. Il y a un an à peine que de Guelma, de toute cette ancienne ville romaine, il ne restait guère qu'un mur d'enceinte, les traces d'un cirque et l'emplacement d'un temple marqué par quelques débris. Aujourd'hui, après un sommeil de plusieurs siècles, Guelma vient d'être rappelé à la vie. On est frappé, à la vue de cette cité, des proportions minimes des maisons antiques comparées à nos demeures modernes. Mais il faut se souvenir que Rome chercha toujours la beauté dans l'harmonie, et qu'elle réservait pour les monumens publics la splendeur et les proportions géantes. A côté de ces restes d'architecture antique, on voit s'élever les constructions nouvelles, bâties avec de larges pierres de taille qui toutes proviennent de monumens ruinés. Les travaux sont entrepris sur une grande échelle; ils consistent principalement en établissemens pour le casernement, les hôpitaux et les subsistances. C'est sous la direction du colonel Duvivier que la garnison de Guelma vient d'achever ces travaux importans.

Pendant la première expédition de Constantine, l'armée, en passant à Guelma, avait laissé dans cette place trois cents fiévreux, que déjà elle traînait péniblement à sa suite, et à notre retour nous fûmes agréablement surpris de trouver les hôpitaux vides; tous les malades étaient guéris. Ce fait parlait assez haut en faveur de la salubrité de Guelma.

Le maréchal Clausel comprit aussitôt toute l'importance de cette place, et malgré les graves préoccupations que notre glorieuse retraite de Constantine devait lui donner, il n'hésita pas à faire immédiatement occuper Guelma par une forte garnison, à laquelle il laissa ses instructions. Mais les travaux considérables entrepris à Medjez-Amar firent bientôt oublier Guelma. On diminua la garnison de cette place, qui fut privée même, d'après le rapport du commandant supérieur, des bras nécessaires pour le service des postes militaires. Les immondices de toute nature s'accumulèrent; un ruisseau d'une eau vive et très pure, amené dans la place pour ses besoins, s'était répandu en nappe et formait une large mare boueuse au milieu de laquelle gisaient des cadavres d'animaux en pleine décomposition; en un mot, Guelma devint en peu de temps un cloaque infect. La garnison était presque entièrement composée de malades, et, ce qui m'étonne, c'est que la peste ne s'y soit pas déclarée.

Ceux qui ont visité Guelma savent que je ne trace point ici un tableau exagéré : j'aurais passé ces faits affligeans sous silence si je n'avais pas à cœur de prouver que Guelma, dont la salubrité était incontestable autrefois, peut encore aujourd'hui être habité sans danger, pourvu qu'on n'y viole pas toutes les lois sanitaires. La visite du prince porta d'ailleurs ses fruits : des ordres furent donnés pour le nettoyage des maisons, et chacun se mit aussitôt à l'œuvre.

Nous mîmes à profit les quelques jours que nous avions encore à passer au camp de Medjez-Amar, pour aller visiter les eaux thermales d'Hamman-Mescoutine.

A quatre milles environ, à l'ouest de Medjez-Amar, après avoir traversé la Seybouse, et laissé derrière soi plusieurs chaînons de l'Atlas, d'un difficile accès, on découvre un large plateau sur lequel s'élèvent plusieurs centaines de pyramides, dont la disposition, les dimensions et la blancheur offrent de loin l'aspect d'un camp couvert de tentes. Vus de près, les cônes pyramidaux semblent formés de pierre calcaire tendre et poreuse; leur base n'a pas moins de douze pieds de diamètre, et leur sommet ne s'élève guère qu'à une hauteur de quinze pieds. J'ai remarqué quelques pyramides jumelles, offrant, pour particularité, un seul tronc haut de cinq pieds au-dessus du sol, et donnant naissance à deux têtes coniques dont la régularité symétrique atteste que ces deux germes, nés et morts le même jour l'un et l'autre, ont vécu en parfaite harmonie.

Le plateau qui a donné naissance à ces végétations phénoménales qui peut-être n'existent sur aucun autre point de la surface du globe, est limité à l'ouest par un ravin de vingt mètres de profondeur, et repose sur des rochers dont la superficie, recouverte d'une couche calcaire, blanche et friable, est privée de toute végétation.

Sur la crête de ce ravin surgissent plusieurs sources d'eaux minérales, d'une odeur sulfureuse suffocante, et dont la température varie de 50 à 76 degrés Réaumur. Les sources principales sont aux extrémités de cette crête, qui est dirigée du nord au sud, et dont le développement peut être d'environ quatre-vingts toises.

Les sources du nord, moins remarquables que celles du sud, sont situées sur un plateau très proche du ravin, leurs eaux s'échappent en bouillonnant, et dégagent un gaz que je n'ai pu recueillir. Les jets les plus vigoureux ne s'élèvent qu'à quelques pouces, l'eau se répand en nappe et forme un petit lac. Une analyse attentive nous a fait remarquer autour des jets de chaque source un cylindre calcaire, véritable étui dont les dimensions sont calquées sur le volume d'émission des eaux-mères; celles-ci, à peine échappées du sein de la terre, travaillent à la formation de cette gangue protectrice. Ainsi s'explique pour nous la formation des pyramides calcaires que nous venons de décrire Cette gangue forme en effet des cônes plus ou moins complets et de dimensions différentes, selon leur âge; ici, ces cônes n'existent encore qu'à l'état rudimentaire, ils sont cylindriques, friables, épais seulement de quelques lignes, et dépassent à peine le niveau du sol; là ils sont déjà en pleine croissance, leur hauteur est de un à quatre pieds, elle s'accroît incessamment par le dépôt de nouveaux sels calcaires, et le jet des eaux minérales est forcé de grandir en même temps pour s'élever au-dessus du sommet des cônes. Comme les eaux séjournent plus de temps au pied des cônes qu'à leur sommet, il s'ensuit aussi que la base reçoit un plus grand dépôt salin. C'est ainsi que la forme conique est substituée peu à peu dans ces stalagmites de-

venus adultes à la forme cylindrique de l'embryon. Mais il arrive un moment où la source, épuisée en efforts, s'arrête et refuse de monter. C'est alors que le dépôt calcaire, continuant à se faire au sommet de ces excroissances, le cône finit par se fermer complètement, et l'eau ne trouve plus d'issue pour s'échapper. Forcée alors de changer de route, elle forme une autre source dans le voisinage, et le même jeu se renouvelle. Ces sources surgissent ainsi sans cesse sur de nouveaux points, et cheminent, pour ainsi dire, de proche en proche, dans la direction de l'est à l'ouest

Ces sources minérales offrent encore une particularité bien curieuse; elles sont douées des fonctions de locomotion, de régénération et même de respiration; s'il est permis, dans un sujet sérieux, de comparer au phénomène de la respiration les singuliers accidens dont j'ai eu le spectacle en observant les sources du sud : des tourbillons d'une vapeur blanche, épaisse et brûlante, s'élancent à plus de soixante pieds, avec force, et un bruissement analogue au bruit de soufflet d'une respiration fébrile, accompagne cette émission. Ici, l'eau est en ébullition constante, sa température est à 76 degrés Réaumur, tandis que les sources du nord n'élèvent le thermomètre qu'à 50 degrés, les vapeurs qui s'en échappent répandent une odeur sulfureuse et suffocante.

Les sources du sud laissent tomber leurs eaux du sommet du ravin en cascades nombreuses et très abondantes. Tout le versant du ravin sur lequel ce eaux s'écoulent est tapissé de concrétions calcaires. Ces concrétions, d'un aspect brillant et d'une grande blancheur, décuplent la lumière en la reflétant. A voir, sur ce versant, des centaines de pyramides scellées l'une contre l'autre, du sommet desquelles sortent avec bouillonnement et bruit des eaux limpides mêlées à d'épaisses vapeurs, on dirait autant de cratères d'où s'échappent des flots de laves. Il est digne de remarque qu'ici, les pyramides sont tronquées à leur sommet, ce qui leur donne l'apparence de plates-formes superposées les unes au-dessus des autres, à partir du pied jusqu'au sommet du ravin. La configuration du terrain fournit l'explication de ce phénomène; et, en effet, les sources les plus élevées, en versant leurs eaux sur celles qui sont au-dessous d'elles, déposent des sels qui comblent l'espace compris entre les pyramides. Aujourd'hui que les sources minérales sont acculées au ravin, et que les pyramides sont multipliées sur la crête au point de ne plus laisser place à de nouveaux cônes, qu'adviendra-t-il? Les sources qui, évidemment, ont fait ici une station, finiront-elles par passer le ravin et se porter de l'autre côté? c'est assez probable, puisque, derrière elles, elles ont laissé d'autres pyramides séparées par d'autres ravins.

Attirées dans le ravin où les sources se jettent, les eaux se séparent en deux ruisseaux : l'un fuit sous les rochers sur lesquels reposent les pyramides, comme s'il devait servir à l'alimentation des sources principales; l'autre, après avoir circulé entre des digues où la main de l'homme se fait reconnaître, alimente un moulin et va se jeter dans la Seybouse, dont les eaux sont réputées malsaines dans le pays.

J'ai recueilli, dans ce ruisseau, une espèce de mousse à longue soie, ou crinière, qui croît dans ses eaux, dont la température est à 41 degrés Réaumure, et dont j'ai conservé un échantillon. J'ai vu, dans ce ruisseau, à un endroit plus rapproché des sources et dont la température était plus élevée de quelques degrés, des touffes de joncs semblables à ceux d'Europe, et dont la tige sortait de l'eau de six à huit pouces. M. le lieutenant-général Fleury m'a donné une plante herbacée qu'il venait de récolter sous mes yeux, au lieu même d'où s'élançait la source. Les racines de cette herbe, dont j'ai soigneusement recueilli un échantillon, baignaient dans une eau à la température de 60 degrés Réaumur.

J'enverrai, plus tard, à l'Académie, divers fragmens de dépôts calcaires : les uns de nouvelle création et encore mous, les autres plus âgés, et durcis par le contact de l'air.

Les restes de construction romaine qu'on trouve encore à Hamman-Mescoutine ne permettent pas de douter que ces eaux n'aient eu une grande renommée. Ces ruines consistent principalement en arches, en un aqueduc, et en quelques pans de murailles parfaitement conservées et bâties en pierre de taille. Aujourd'hui les indigènes désignent les sources d'Hamman-Mescoutine sous le nom de *Bains maudits*, et cette dénomination est justifiée autant par leur aspect merveilleux que par les guérisons miraculeuses qu'elles opèrent.

Le corps d'armée réuni au camp de Medjez-Amar était fort de 13,000 hommes, y compris 1,000 à 1,100 cavaliers, l'artillerie, le génie et l'administration, ce qui réduisait le chiffre des baïonnettes à 7,300. Le nombre total des chevaux s'élevait à 6,000, celui des mulets de bât à 483, celui des voitures à 400 environ, et celui des canons à 27, dont 17 pièces de siége.

Afin d'alléger un si lourd convoi et d'éviter, autant que possible, l'encombrement, on fit partir le corps expéditionnaire en deux colonnes, le 1er et le 2 octobre. Les soldats reçurent, à leur départ du camp, du pain frais pour deux jours, du biscuit pour deux jours, et deux sachets contenant chacun pour quatre jours de biscuit et de riz considéré comme pain, de sorte que chaque homme portait dans son sac pour douze journées de vivres.

Depuis long-temps j'avais remarqué, et surtout à Mascara, combien l'eau-de-vie, que souvent on distribue pour plusieurs jours d'avance, avait été fatale aux soldats; il m'était démontré que les liqueurs alcooliques sont pernicieuses dans l'Algérie. Lors de l'expédition de Tlemcen, et d'après mes conseils, on avait remplacé l'eau-de-vie par le café, boisson fort salutaire et dont les indigènes font grand usage. Les soldats avaient fini par si bien s'habituer à cette boisson, qu'à l'exception des ivrognes, tous la préféraient à l'eau-de-vie. Nos prévisions furent couronnées de succès, et, bien que l'armée fût partie d'Oran un mois auparavant, épuisée par les affections diarrhéiques contractées pendant l'expédition de Mascara, elle était, à son retour de Tlemcen, dans l'état sanitaire le plus satisfaisant.

Lors de la première expédition de Constantine, un préjugé funeste avait fait préférer l'eau-de-vie au café. Malheureusement on put constater une fois

encore les effets pernicieux de cette liqueur. Les soldats qui, épuisés par la faim et les souffrances, voulurent, au moyen de l'eau-de-vie, réparer leurs forces, furent pour la plupart victimes de cette imprudence : une faible dose avait suffi pour les plonger dans l'ivresse. Près de Constantine, autour des voitures où l'eau-de-vie avait été abandonnée, nous vîmes, avec une émotion pénible, les cadavres décollés d'une foule de ces malheureux livrés sans défense au fer de l'ennemi. Ce fut là une grande et triste leçon, dont on sut profiter en 1837. Cette fois l'eau-de-vie fut rejetée, et on donna à chaque soldat pour huit jours de café et de sucre.

A peu de distance de Medjez-Amar on ne rencontre plus dans le pays aucun arbre; le chardon remplace le chêne et devient le roi de la végétation dans les plaines immenses qui s'étendent jusqu'à Constantine, et qui, au printemps, sont couvertes de riches moissons. On avait d'abord pensé à faire du charbon à Medjez-Amar, et à le distribuer en petits sachets; mais ce projet fut abandonné. Chaque soldat mit sur son sac un petit fagot; de la main gauche il portait le fusil, la main droite fut armée d'une grosse canne de cinq pieds de hauteur. Cette idée était des plus heureuses et atteignait un double but, celui d'empêcher que le soldat ne manquât de bois pendant la route, et de lui fournir en même temps une canne pour l'aider à porter l'énorme fardeau qui chargeait ses épaules. Ce fardeau consistait en une ration de vivres pour douze jours, cent vingt cartouches, du sucre, du café, du sel, du bois, du linge, un fusil, une giberne. Le sac seul pesait quarante livres. En présence des faits que nous citons, les admirateurs les plus aveugles de l'antiquité sont réduits au silence. Nos soldats peuvent être comparés avec justice aux légions romaines.

La première journée de marche d'une armée est toujours difficile, surtout quand il faut mettre en mouvement un lourd convoi; aussi n'allâmes-nous bivouaquer, le 1er octobre, qu'à deux lieues et demie de Medjez-Amar, au col du Ras-el-Akba, qui est élevé de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. A partir d'une lieue au-delà de Medjez-Amar, jusqu'à Constantine, on se trouve constamment dans des régions très hautes, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer le brusque changement de la température : le froid se fait alors sentir vivement, et la pluie est glaciale.

Nous découvrîmes à moitié chemin, sur notre gauche et à quinze minutes de la route, quelques ruines assez bien conservées d'une ancienne ville romaine appelée Annonna; mais nous ne pûmes les visiter. En arrivant au col, la pluie tomba pendant plusieurs heures avec assez d'abondance; les terres commençaient à être détrempées, les voitures avaient de la peine à marcher, et déjà l'on était venu informer le lieutenant-général Valée que les pièces de 24 ne pouvaient arriver jusqu'au Ras-el-Akba. Alors nous fut révélé tout ce qu'il y a de volonté, d'énergie et de puissance dans le caractère du général : sauter à bas de cheval, s'armer d'un fouet de conducteur, stimuler hommes et chevaux du geste et de la voix, triompher des obstacles et amener son artillerie au sommet de l'Atlas, tout cela fut pour lui l'affaire d'un moment.

Pendant toute la nuit, le temps ne cessa d'être orageux; il fut même question de retourner à Medjez-Amar pour y attendre le retour des beaux jours; mais l'apparition du soleil, qui le lendemain vint nous réchauffer, fit abandonner ce projet.

Le 2 octobre, nous descendîmes le revers des montagnes du Ras-el-Akba jusqu'au marabout de Sidi-Tamtam, situé sur la rive gauche du l'Oued-Zenati, où nous arrivâmes de bonne heure. Nous n'avions guère fait plus de trois lieues, bien que le chemin eût offert une pente assez facile pour le passage des voitures.

Dans la journée du 3, de plus grandes difficultés se présentèrent; la route était constamment coupée par des ravins, et nous arrivâmes non sans peine à l'Oued-Bacaran, situé à cinq lieues au-delà de l'Oued-Zenati. Nous rencontrâmes souvent sur notre chemin des ruines romaines. Dans une de ces ruines, appelée Mezer-Chourfa, on trouva une meule en pierre parfaitement conservée, de cinq pieds de diamètre; elle était creusée d'une large rigole à sa circonférence, et avait servi évidemment à broyer l'olive, ce qui démontre que ces terres, aujourd'hui dépouillées d'arbres, ont été autrefois couvertes d'oliviers.

Dans la journée du 4, nous allâmes camper à quatre lieues plus loin, près de la rivière dite Bou-Mezroug. En nous éloignant de cette rivière, nous laissâmes à notre droite une montagne élevée de mille à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et connue sous le nom de Bas-Pilé. Cette montagne, dépouillée de toute végétation, ressemble parfaitement à celles qui dominent la ville de Toulon, et qu'on retrouve le long des côtes de Provence.

Dès la veille, quelques cavaliers d'Achmet s'étaient montrés sur la crête des montagnes. Quand l'armée approchait d'un douar, quelques-unes de ces vedettes partaient au galop pour nous devancer et aller incendier toutes les meules de paille qui se trouvaient à une lieue sur les côtés de la route, et principalement dans les lieux où nous devions passer la nuit. Quant aux silos où l'orge et le blé étaient renfermés, ils étaient recouverts de terres labourées, et il aurait fallu, pour s'emparer de ces provisions, des recherches laborieuses que nous n'avions pas le temps d'accomplir. On sait combien le caractère des Arabes les porte peu à la destruction; on sait aussi combien ils adorent l'argent. Nous aurions généreusement payé aux Arabes les provisions ou les fourrages qu'ils auraient pu nous livrer, aucun d'eux ne l'ignorait; aussi je ne doute pas que la mesure prise par Achmet, mesure d'ailleurs très politique et très sage, ne lui ait enlevé de nombreux partisans. Quoi qu'il en soit, les cavaliers d'Achmet s'acquittèrent de leur mission avec une rare intelligence; la route que nous suivions n'offrait qu'incendies à droite et à gauche, et nous fûmes forcément réduits à nos propres ressources.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, nous entendîmes les premiers coups de fusil des Arabes; mais cette démonstration ne fut pas sérieuse, et l'affaire ne se passa qu'aux avant-postes. Un carabinier du 17e léger reçut presque à bout

portant une balle dans le genou; la rotule et les condyles du tibia étaient fracassés, le désordre était irrémédiable, et, malgré ma répugnance à amputer ce militaire, attaqué d'une dyssenterie assez forte, comme l'ablation du membre était la seule chance de salut qui lui restât, je dus accomplir mon devoir et lui enlever la jambe en la séparant dans l'articulation tibio-fémorale. J'employai le procédé opératoire que j'ai imaginé et que j'ai décrit dans ma clinique des plaies d'armes à feu. Pendant l'opération, qui dura tout au plus une minute, cet infortuné fit preuve d'un grand courage. Les chefs de corps vinrent l'encourager, le prince me chargea de lui apporter des consolations de sa part, lui-même adressa au malade des paroles bienveillantes. Je comptai sur l'influence salutaire que ces moyens devaient avoir sur le moral du blessé pour lutter avec avantage contre une organisation physique aussi gravement altérée. Ce militaire fut porté sur un brancard, couché sur un matelas, et abrité du soleil par de petits rideaux. Les préparations opiacées, les potages légers préparés au bivouac de M. le duc de Nemours, et qui lui étaient portés chaque jour, avaient amené des résultats fort satisfaisans.

Au cinquième jour, la plaie, réunie par première intention, marchait vers une guérison rapide; mais alors survinrent le mauvais temps, la pluie, l'encombrement des malades, les boues, au milieu desquelles un matin je trouvai cet infortuné enseveli. Il était mouillé des pieds à la tête, sans qu'il y eût possibilité de changer sa litière ni d'améliorer sa position. Bientôt la diarrhée, la dyssenterie, qui étaient arrêtées, reparurent, et quelques jours après j'eus la douleur de le perdre.

Le 5 octobre, les deux colonnes expéditionnaires firent leur jonction à la grande halte. Au sommet de la colline où s'opéra cette manœuvre on remarque un monument en assez bon état et qu'on appelle Soumaa. La forme de cet édifice est celle d'un carré long; il est bâti en belles pierres de taille, posées les unes sur les autres, de telle manière qu'elles se soutiennent sans ciment, et représentent des marches d'escalier. La longueur de l'édifice est de soixante-dix pieds environ, et sa hauteur de quinze mètres; il est couronné de colonnes dont plusieurs sont intactes. On ignore quelle a pu être la destination de ce monument, mais sa forme et ses dimensions me portent à croire qu'il pourrait bien avoir servi autrefois de sépulture. Du lieu où il est placé, nous découvrîmes le camp du bey Achmet, en face de nous la plaine de Constantine, ainsi que cette ville, qui, pour la première fois, apparaissait à nos regards. Ce lieu nous retraçait de pénibles souvenirs; c'était là qu'une année auparavant une série de désastres avait commencé pour nous; c'était là qu'un grand nombre de nos frères d'armes avaient péri de faim, de froid et de misère. Leurs ossemens, dispersés sur le sol, demandaient encore une vengeance. Nous heurtions à chaque pas ici une colonne vertébrale, là un fémur, ailleurs d'autres parties du squelette humain, mais nulle part un os de crâne; toutes les têtes avaient été coupées et emportées par les Kabaïles.

De ce monument à Constantine, il y a tout au plus trois heures de marche,

et néanmoins, lors de la première expédition, malgré quatre jours épuisés en efforts inouis, notre convoi n'avait pu franchir cette distance.

Dans le moment où nous arrivions en ce lieu pour la seconde fois, le ciel couvert de nuages semblait nous présager de nouveaux désastres, il nous restait encore à passer les gués du Bou-Mezroug qui deviennent des torrens après chaque orage, et nous n'étions pas sans inquiétude. En 1836, la rapidité du courant nous avait suscité, au même endroit, les plus grands obstacles. Cette fois heureusement les gués furent franchis sans efforts, et nous trouvâmes à peine de l'eau là où une année plus tôt, tant d'hommes eussent péri sans des traits du dévoûment le plus héroïque.

Achmet-Bey se rappelait combien, en 1836, nous avions eu de peine à franchir les rivières; il essaya de nous inquiéter par sa cavalerie, mais il comprit bientôt la vanité de ses efforts, et les tentatives de l'ennemi se bornèrent à une démonstration d'avant-garde et de tirailleurs. On lança des boulets dans les groupes, et ils ne tardèrent pas à se disperser.

Ces escarmouches, qui d'un moment à l'autre pouvaient devenir sérieuses, nous obligèrent à prendre de nouvelles dispositions. Un temps précieux fut perdu, et au lieu d'arriver le soir même sous les murs de Constantine, l'armée passa la nuit à une lieue de cette place. Le lieu choisi pour le bivouac était un champ nouvellement labouré, et au milieu duquel, en 1836, nous avions dû abandonner une partie de notre convoi chargé de vivres. Ce fut là le motif, on se le rappelle, des mémorables débats qui s'élevèrent entre le 62e régiment et le maréchal Clausel.

Comme si le destin s'était plu à redoubler nos angoisses, à mesure que le drame approchait du dénoûment, vers une heure du matin, le temps redevint mauvais; la pluie tomba jusqu'à la pointe du jour, et peu s'en fallut que nous ne restassions cloués sur place comme en 1836; mais le soleil ne tarda pas à dissiper nos inquiétudes, l'armée se remit en marche et arriva sous les murs de Constantine à huit heures du matin. Pendant tout ce trajet, l'ennemi ne se montra point.

Les deux premières brigades s'emparèrent sans coup férir des hauteurs de Mansoura; nous remarquâmes alors que le sol venait d'être récemment labouré par des bombes envoyées de la place, et nous acquîmes ainsi la certitude que les canonniers d'Achmet avaient fait un grand exercice du tir.

Les portes de la ville étaient fermées, au-dessus d'elles flottait le drapeau rouge; un glaive à deux tranchans était peint sur ce drapeau complètement déployé. Partout régnait un morne silence; nos regards plongeaient dans la ville, mais nous n'apercevions d'Arabes ni dans les rues ni derrière les remparts; on aurait pu croire que la place était déserte, si le canon de la Casauba n'était venu bientôt faire entendre sa voix terrible que répétèrent mille fois les échos des montagnes. A ce signal répondirent les cris de joie de toute la population. Ces clameurs aiguës et saccadées n'arrivaient pas à nos oreilles pour la première fois; en 1836, nous avions entendu les mêmes cris poussés

par ces mêmes cannibales, alors qu'ils se ruaient sur nos voitures chargées de blessés ou qu'ils levaient même le glaive sur des cadavres pour en couper la tête.

A l'aspect de cette ville dont la nature a fait une véritable forteresse, qui depuis Massinissa et Jugurtha jusqu'à Achmet-Bey n'a changé que son nom de Cirtha contre celui de Constantine, mais qui alors comme aujourd'hui, toujours hérissée de machines de guerre, n'a cessé d'être l'aire d'une population féroce, l'un de nous, le prince de la Moskowa, s'est écrié : « C'est la ville du Diable. » On ne peut mieux rendre que par cette expression l'aspect désolé de la ville et du paysage qui l'environne.

Au moment où nous arrivions sur les hauteurs de Mansoura, le soleil ne brillait qu'à de rares intervalles, et les grandes ombres des nuages qui se dessinaient vivement sur les murs blanchis à la chaux ajoutaient encore à la tristesse et à l'étrangeté du paysage.

Cependant les 3e et 4e brigades passaient le Rumel, et prenaient position, vers une heure après midi, sur Coudiat-Aty. L'année précédente, la garnison de Constantine avait fait une sortie sur la colonne qui voulait s'emparer de ce point, et il avait fallu débusquer l'ennemi des maisons qui couvraient cette place, et derrière lesquelles il se tenait en embuscade. Ces habitations venaient d'être toutes rasées, à l'exception de deux ou trois petits marabouts, asiles sacrés qu'on avait respectés religieusement, et l'armée ne rencontra cette fois pas plus de résistance à Coudiat-Aty que sur la position de Mansoura. Toutefois le passage du Rumel n'était pas sans danger, parce qu'il était exposé au feu des batteries de la place : c'est là que le capitaine Rabier, l'un des aides-de-camp de M. le général Fleury, a été tué par un boulet.

Les préparatifs du siége remplirent cette première journée; la position de Constantine fut reconnue; peut-être eut-on le tort de ne pas transporter immédiatement des canons de gros calibre sur Coudiat-Aty; la ville, en effet, ne pouvait être battue en brèche que de ce côté, et, d'un moment à l'autre, les eaux du Rumel, enflées par les pluies, pouvaient rendre à l'artillerie le passage du gué impossible. Quoi qu'il en soit, pendant la nuit et le jour suivans, nos troupes établirent sur Mansoura trois batteries de siége, destinées à éteindre une partie des feux de la place, et surtout ceux de la Casauba. Les préparatifs de siége furent très périlleux; la place envoyait des bombes qui souvent tombaient au milieu des travailleurs, mais qui avaient le défaut de n'éclater que tard; elles laissaient ainsi aux hommes le temps de se coucher à plat ventre et d'éviter presque toujours les éclats. Une d'elles tomba au milieu d'un groupe où était le prince, et son interprète, M. Müller, fut légèrement blessé à la main.

L'armement d'une batterie basse, dite batterie royale, et qui devait prendre à revers les canons des remparts, en face de Coudiat-Aty, offrit les plus grandes difficultés. Les troupes du génie avaient pratiqué dans le roc et sur le revers de la montagne un chemin par lequel on voulait, pendant la nuit, conduire de la grosse artillerie; mais les terres avaient cédé, et trois pièces,

deux de 16 et une de 24, avaient roulé dans un ravin; pour comble de disgrace, la pluie, qui avait commencé à tomber cette nuit même vers deux heures du matin, continua sans interruption pendant toute la journée du 8. S. A. R. le duc de Nemours, qui avait été désigné pour commander le siége, ne quitta pas un instant les travailleurs; stimulés par les encouragemens du prince, les Zouaves, à la tête desquels se distinguait le colonel Lamoricière, s'attelèrent à des câbles, et parvinrent, par des efforts prodigieux, à retirer les canons et à les remettre en batterie. On aurait voulu transporter de l'artillerie de siége à Coudiat-Aty, mais la continuation du mauvais temps obligea d'ajourner ce projet.

La nuit du 8 au 9 fut affreuse; une pluie battante tombait sans interruption, par un froid rigoureux. Réduits au biscuit pour toute nourriture, nous manquions de feu et d'abri. On ne voyait partout que malades et mourans. Nos ambulances étaient encombrées, et les hommes mouraient aux faisceaux. Pour se préserver de la boue, où l'on enfonçait à mi-jambe, nos soldats recoururent aux plus singuliers moyens, plusieurs se firent une litière avec des cailloux ramassés en abondance, d'autres, ayant pénétré dans des cimetières, cherchèrent un refuge sous la voûte de pierre des tombeaux. On vit, enfin, se renouveler, dans cette nuit orageuse, toutes les scènes déplorables de 1836.

Le 9, la pluie tomba encore, mais non pas sans interruption, et dans les intervalles le soleil nous envoyait ses rayons vivifians. On avait commencé dès la veille à tirer sur la ville, nos boulets portaient avec une justesse merveilleuse dans les embrasures des principales batteries ennemies, surtout dans celles de la Casauba, et le feu de la place se trouva bientôt en grande partie éteint.

Dans cette journée, l'infanterie du bey fit une sortie assez vigoureuse sur Mansoura, où elle fut reçue par les Zouaves et le 2e léger, qui lui firent éprouver de grandes pertes. Nous eûmes quelques blessés; l'un d'eux, caporal de Zouaves, avait eu les doigts du pied gauche écrasés par un éclat de bombe, et je lui fis l'amputation partielle des doigts. Ce militaire est du petit nombre des amputés qui ont survécu aux privations et aux misères de la campagne.

La nuit du 9 au 10 permit de transporter de l'artillerie de siége sur Coudiat-Aty; et dès la pointe du jour, le prince y alla reconnaître les travaux de siége. Jusque-là le succès de notre expédition était encore incertain, mais les résultats obtenus pendant cette nuit avaient fait tourner toutes les chances en notre faveur. Le 11, au moment où nous arrivions sur ce point, une partie des troupes du bey sortit de la ville pour venir nous attaquer dans nos retranchemens, qui consistaient en des murs hauts de quatre pieds, construits en briques superposées et sans ciment. N'écoutant que son courage, le prince franchit d'un bond cette enceinte, suivi du gouverneur-général Damrémont, de son état-major et de la troupe de ligne, qui fondit sur l'ennemi, baïonnette en avant. Cette charge brillante mit en déroute les troupes du bey; plusieurs Arabes restèrent sur la place; de notre côté, nous eûmes

une douzaine de blessés, et comme je n'avais pas quitté l'état-major du prince, je pus les soigner immédiatement. Parmi ces blessés, était M. Müller, notre interprète, qu'une balle avait atteint à la jambe.

Un soldat de la légion étrangère avait reçu un coup de feu à la partie moyenne et externe de la cuisse. Le projectile n'était pas sorti, je sondai avec le doigt le trajet qu'il avait parcouru, j'arrivai sur le fémur, le contournai, et, à sa face postérieure, je trouvai le plomb qui s'était aplati contre l'os, et n'avait pas l'épaisseur d'une pièce de deux francs.

Pendant toute cette journée du 11, on battit en brêche le mur d'enceinte de Constantine, qui était construit en pierres de taille très dures et très épaisses. Les premiers coups avaient paru n'avoir aucune action, mais, au bout de quelques heures, les murailles furent ébranlées; de vastes éboulemens se produisirent. Le général Valée dirigeait l'attaque avec une activité prodigieuse, il ne quittait pas les artilleurs, et pointait lui-même la plupart des pièces pour en rectifier le tir. Dans la soirée, le mur était déjà largement ouvert; on envoya aux assiégés un parlementaire. C'était un indigène qu'on avait chargé de cette mission : il portait d'une main un drapeau blanc, et de l'autre la lettre du général Damrémont, adressée au bey de Constantine. Le général disait au bey que la ville étant désormais en notre pouvoir, il lui proposait d'épargner le sang des deux côtés, et d'accepter nos conditions. Les portes de la ville devaient nous être ouvertes; le bey devait nourrir et loger notre armée; de notre côté, nous nous engagions à respecter les habitans, les mosquées et les propriétés.

Ce parlementaire reçut plusieurs centaines de coups de fusil, et ne persista pas moins dans sa marche intrépide vers les murs de la ville. Les assiégés finirent par le hisser sur les remparts, à l'aide de cordes. Le lendemain matin, 12 octobre, après quelques heures de vive inquiétude, nous vîmes revenir notre parlementaire, qui n'avait, en effet, échappé à la mort que par miracle. Cet homme ne demanda, pour toute récompense, que la faculté d'entrer à notre service, avec une paie égale à celle des spahis; cette paie est d'un boudjous par jour (36 sous).

La réponse des assiégés était celle-ci : « Si vous n'avez plus de poudre, nous vous en donnerons; si vous manquez de pain, nous vous en enverrons, et tant qu'il restera dans la ville un fidèle musulman, vous n'entrerez pas. »

A peine avions-nous pris connaissance de ce bulletin, que nous montâmes à cheval, pour nous rendre à Coudiat-Aty. Il était alors sept heures et demie du matin. Arrivés à la batterie de mortiers, nous y laissâmes nos chevaux, pour descendre cent pas plus bas, à la batterie de brêche. Tout en marchant, le gouverneur-général causait avec le prince et le général Rulhières, qui venait lui rendre compte des opérations militaires auxquelles il avait présidé, toute la nuit, sur le point que nous venions visiter. En ce moment même, le général Valée, qui était au milieu de ses canonniers, se détacha pour venir à notre rencontre et nous fit signe de *nous défiler* du feu de la place, qui, depuis plusieurs heures, avait labouré la partie de la route de Tunis sur la-

quelle nous descendions en groupe. D'un autre côté, le général Rulhières interrompit son rapport pour dire : « Prenez garde, gouverneur, nous sommes entre les deux batteries, au point de mire de l'ennemi. — Allez toujours, et continuez votre rapport, » lui répondit tranquillement le général Damrémont. Comme il achevait ces mots, nous le vîmes tomber à la renverse; il venait d'être frappé d'un boulet qui avait ricoché, et qui fit voler sur nous de nombreuses éclaboussures de terre et de petits cailloux. Je courus au général pour le secourir, j'écartai rapidement son burnous et sa capote, que le boulet avais mis en lambeaux, et je vis le paquet des intestins échappés de l'abdomen, et largement déchirés. Le général n'avait pas survécu une seconde au coup qui l'avait frappé. On découvrait dans le flanc gauche, au-dessous de la dernière fausse côte, une plaie largement béante, de sept pouces d'étendue, donnant issue à une masse considérable d'épiploon graisseux et à une portion de l'intestin colon qui était déchiré; l'estomac avait été perforé par le boulet, qui, entré dans la poitrine, s'était frayé un passage à travers le diaphragme et la base des poumons, puis était sorti par la région dorsale, après avoir brisé en éclats les 9e, 10e et 11e vertèbres, et laissé dans le tissu cutané une déchirure verticale longue de cinq pouces. Une petite plaie existait à la région occipitale de la tête; cette plaie, qui n'affectait que le cuir chevelu, avait été déterminée par la chute du général, au moment où le boulet l'avait frappé.

Je fis aussitôt porter le corps à mon ambulance; là, je rédigeai un procès-verbal de la mort du gouverneur, et je m'empressai d'envoyer cette pièce à l'état-major général.

A la place même et à l'instant où le gouverneur était mortellement frappé, son meilleur ami, le général Perregaux, reçut un coup de feu dans la tête. Cette blessure, quoique grave, pouvait ne pas entraîner la mort; néanmoins elle devint mortelle par les funestes complications qu'elle détermina, et par le caractère de gravité qu'elle donna à une diarrhée chronique dont le général était affecté depuis quelque temps. Frappé bien plus cruellement au cœur par la perte du gouverneur, qu'il ne l'avait été par le plomb de l'ennemi, le général Perregaux croyait n'avoir reçu qu'un petit éclat de pierre, et en être quitte pour une écorchure au nez. Il parvint à étancher, avec son mouchoir, le sang de sa blessure, mais non à tarir les grosses larmes qui coulaient abondamment de ses yeux, à la vue de la dépouille mortelle de son ami, près duquel je lui donnai mes soins.

Entre les deux sourcils, et à la racine du nez, on découvrait près de l'œil droit une fente perpendiculaire, légèrement béante, à bords arrondis et contus, longue d'un pouce, donnant issue à du sang et à des bulles d'air. J'introduisis de toute sa longueur, et sans effort, mon petit doigt par cette ouverture, et je rencontrai un grand nombre de petites esquilles dont je fis l'extraction immédiate. Les premières appartenaient à l'os propre du nez, les autres aux sinus ethmoïdaux et sphénoïdaux. Mon doigt n'était pas assez long pour atteindre jusqu'au projectile; mais j'en constatai la présence à l'aide d'une sonde de femme qui pénétra à quatre ou cinq pouces de profondeur

dans la plaie. Il était constant que le plomb s'était arrêté dans les cellules du sphénoïde, qu'il était là suspendu à une voûte osseuse très friable d'où il tendrait incessamment à s'échapper, entraîné par son propre poids, et qu'à l'époque de la suppuration, un travail éliminatoire naturel chasserait ce corps étranger, en même temps que les esquilles qui n'avaient pu être extraites.

Au moment de sa blessure, le général n'avait pas éprouvé le plus léger symptôme de commotion du cerveau, et depuis ce jour toutes ses facultés intellectuelles étaient demeurées dans un état parfait d'intégrité. Sans doute il eût été à désirer qu'on eût pu extraire ce projectile, afin d'éviter un travail d'élimination voisin de l'encéphale, et les irradiations que ce dernier pouvait en ressentir; mais outre qu'il eût été téméraire d'agrandir la brèche nasale pour tenter d'extraire le plomb, ces tentatives, dont le succès était même fort douteux, auraient développé évidemment une grande inflammation dans la plaie, accompagnée d'accidens cérébraux. Pour agrandir la brèche, il eût fallu d'ailleurs détruire en partie la voûte osseuse du nez; la perte de l'œil droit pouvait s'ensuivre, et encore une fois il n'y avait pas d'indication pour agir ainsi, comme la suite le prouvera. La plaie fut pansée simplement et arrosée d'eau froide pendant quarante-huit heures. Il ne survint aucun accident, et au bout d'une quinzaine de jours elle était complètement fermée. Dès le lendemain de sa blessure, le général allait si bien, qu'il put monter à cheval pour suivre de près les opérations du siége et être témoin de l'assaut.

La mort du lieutenant-général Damrémont avait produit une vive sensation dans l'armée; elle espérait au moins n'avoir pas à déplorer une nouvelle perte dans la personne du général Perregaux, qui l'avait si souvent conduite au combat. Il n'en fut rien, et il mourut en mer au moment de toucher les côtes de la France, où sa mère sexagénaire était accourue pour l'embrasser encore une fois. Le général succomba à une désorganisation intestinale, contractée depuis plusieurs mois dans les camps de Bouffarick et de Medjez-Amar. Cette affection s'était singulièrement aggravée par la blessure reçue devant Constantine et par l'influence cholérique qui régnait dans cette place ainsi qu'à Bone.

J'étais vivement attaché au général Perregaux, et je n'avais cessé de lui donner des soins multipliés pendant sa maladie. Cette mort me causa un vif chagrin, et je ne pus retenir mes larmes en lisant la lettre que sa malheureuse mère m'écrivit à Paris pour me prier d'accepter d'elle un riche cadeau.

« Le ciel m'a ravi mon fils, me disait-elle, sans quoi vous l'eussiez conservé à sa vieille mère, qui vous écrit de son lit de douleur, épuisée par la maladie et le chagrin. Dans toutes ses lettres il me parle de vous avec admiration; acceptez cette boîte d'or, elle lui a appartenu, etc., etc. »

Je conserve précieusement ce souvenir, ainsi que la lettre de Mme de Perregaux, dont la reconnaissance maternelle m'a été une bien douce consolation.

Le gouverneur ayant été tué, le général Valée lui succéda dans le commandement en chef. On avait armé pendant la nuit une nouvelle batterie qui n'était plus qu'à soixante toises des murs de Constantine. Cette batterie, com-

posée de trois pièces de 24 et d'une pièce de 16, continua à tirer sur la brèche pendant toute la journée du 12. Pour qu'on pût y arriver en se défilant du feu des remparts, le lieutenant-général Fleury avait dû faire pratiquer un chemin couvert, afin de la lier avec le Bardo, vaste établissement qui avait servi d'écurie aux chevaux du bey, et dont il ne restait alors que le mur d'enceinte. Vers dix heures du matin, l'ennemi fit une vigoureuse sortie sur notre position de Mansoura, que nous avions dégarnie de plusieurs régimens pour les transporter à Coudiat-Aty, où devait se donner l'assaut. L'attaque fut vive, les assiégés poussaient des hurlemens horribles en signe de joie; mais bientôt les cris cessèrent : la brigade Trézel repoussa les Arabes sur tous les points, à la baïonnette. L'ennemi laissa plusieurs morts sur le champ de bataille.

Dans l'après midi, Achmet-Bey envoya un parlementaire pour faire savoir au général en chef qu'il désirait traiter de la paix; mais ce dernier, craignant encore quelque supercherie, lui envoya son ultimatum par lequel il lui mandait de faire ouvrir immédiatement les portes de la ville et de compter sur la générosité des vainqueurs. Au lieu de ralentir, comme Achmet le demandait, le feu des batteries, on ne fit que l'activer. L'envoyé du bey, qui avait pu voir de près nos moyens d'attaque, parut déconcerté : il s'évertuait à nous dire : « Mais pourquoi continuer à tirer le canon, puisque nous traitons de la paix? » Enfin il partit, et Achmet ne répondit pas.

Comme on s'était aperçu, le 12 au matin, que les assiégés avaient réparé, pendant la nuit, la brèche de leur mur à l'aide de sacs à terre, disposés absolument d'après notre système, le général Valée ordonna que, pendant toute la nuit, de cinq en cinq minutes, un coup de canon serait tiré sur la brèche pour empêcher l'ennemi de la relever. Pendant la nuit du 12 au 13, il envoya reconnaître si la brèche était praticable, et sur la réponse affirmative des deux officiers qui y étaient allés et dont l'un revint blessé, il fit immédiatement des dispositions pour que l'assaut fût donné le lendemain.

Depuis quarante-huit heures, grace au ciel, le beau temps était revenu, mais combien avaient été cruels les trois jours précédens pendant lesquels la pluie n'avait pas discontinué! Hommes et chevaux étaient morts en grand nombre de misère et de froid. Les chevaux d'artillerie seuls avaient reçu jusqu'au 13 demi-ration d'orge, parce que, dans cette circonstance, leur service était le plus urgent. Les autres chevaux et les mulets surtout mouraient de faim. Ces pauvres animaux, quand on passait près d'eux, se mettaient à hennir et tendaient la tête pour demander leur nourriture; ils étaient réduits à ronger les caissons auxquels ils étaient attachés et à se dévorer mutuellement la queue et la crinière. Chaque jour nous en perdions un très grand nombre.

Achmet-Bey, à la tête d'une nombreuse cavalerie, harcelait sans cesse la gauche de nos colonnes; le général Rulhières s'y couvrait de gloire, tandis que notre droite, occupée aux travaux du siége, était exposée au feu meurtrier de la place. Il était impossible de songer à aller faire des fourrages dans

la plaine, car les meules de paille eussent été incendiées à notre approche; il eût fallu d'ailleurs soutenir les fourrageurs avec une forte colonne, et les bras nous manquaient.

En cas de retraite, il aurait été tout-à-fait impossible d'emmener une seule voiture, un seul canon et même un seul blessé. Encore quarante-huit heures et pas un cheval n'aurait survécu; prince, général ou soldats, tous auraient été contraints de faire route à pied. A peine s'il restait encore quelques coups de canon à tirer par pièce; mais cela importait peu, notre feu avait assez élargi la brèche. L'assaut était notre dernière ressource.

Est-il possible, ainsi qu'on s'est plu à l'inventer, que dans une position critique comme la nôtre, un seul homme ait regardé en arrière et qu'on ait eu la pensée de battre en retraite? Pour le salut de tous, pour l'honneur de la France, il fallait vaincre et pénétrer dans la place; et le lendemain, la conduite héroïque de l'armée prouva qu'elle n'était pas au-dessous de ce grand devoir.

Le 13, dès la pointe du jour, le feu de la batterie de brèche redoubla d'activité; M. le duc de Nemours, qui commandait le siége, s'y rendit un des premiers avec son état-major. Je l'accompagnai, et me fis suivre par une partie de mon ambulance, que je plaçai dans la batterie de brèche, entre la pièce de 16 et une pièce de 24.

On fit masser, autour de cette batterie et dans le chemin couvert qui la faisait communiquer avez le Bardo, les troupes qui devaient monter à l'assaut; l'ennemi s'en aperçut et dirigea sur ce point tous les feux de la place. Les blessures produites par le canon étaient, pour la plupart, hideuses; un artilleur entr'autres, occupé à pointer, reçut un boulet qui lui enleva tout le crâne en ne laissant que la face horriblement mutilée, et sa cervelle, dispersée, retomba en morceaux jusque sur le groupe dont je faisais partie.

Pendant que je donnais autour de la batterie mes soins à un grand nombre de blessés, on vint me chercher de la part de l'un des aides-de-camp du prince, M. le chef d'escadron D.... Cet officier, en se rendant au Bardo, venait de recevoir une balle. Je le trouvai entre les mains de mon aide-major, M. le docteur Bonnafont, jeune chirurgien d'un talent éprouvé, et auquel j'avais confié une section de mon ambulance.

La balle était entrée dans la partie postérieure de la cuisse, au-dessous du grand trochanter. M. D...., d'un tempérament nerveux, irritable à l'excès, était dans un état d'éréthisme difficile à décrire. D'après nos recherches, le projectile devait être entré de quatre pouces dans les chairs; mais il aurait fallu sonder la plaie à fond, faire usage du bistouri pour retirer la balle, et le blessé témoignait une invincible répugnance pour cet expédient. Sur un champ de bataille, en présence de tant de douleurs à soulager, je n'avais pas le temps de recourir à la persuasion, et je me hâtai de panser M. D...., qui, en résumé, n'avait qu'une blessure peu grave. Pendant quinze jours je donnai les soins les plus assidus à cet officier: après ce temps il partit pour Bone, dans un caisson disposé pour lui seul. Ainsi que je l'avais prévu, un travail élimi-

natoire ne tarda pas à se produire, et la balle fut chassée vers la peau, dont elle n'était plus éloignée que d'un pouce à la fin d'octobre. Là, de fortes aponévroses s'opposaient à la marche de ce singulier voyageur, et l'obligeaient à faire une station : il était donc urgent de lui frayer une voie avec le bistouri, et M. D.... accepta, sans hésiter, ma proposition.

Du premier coup j'atteignis le projectile, que je sentis fuir sous la pointe de mon instrument. Il eût fallu agrandir le fond de la plaie, afin d'y porter des pinces à extraction; mais, cette fois, les cris du malade me désarmèrent. Si j'avais insisté, nul doute que M. D.... n'eût consenti à souffrir; mais j'avais des raisons pour redouter le tétanos, et je me contentai d'avoir frayé une issue au projectile. En effet, nul obstacle ne s'étant plus désormais opposé à sa marche, il sortit presque sans effort, un mois plus tard, par l'ouverture que j'avais faite. Ce fait démontre qu'il est des cas où le chirurgien ne doit pas céder à la vaniteuse envie de retirer, à tout prix et sur-le-champ, une balle enfoncée profondément; souvent les efforts expulsifs de la nature viennent à son aide, et c'est à lui de décider, en consultant la constitution du blessé, le cas où les moyens de l'art doivent être préférés au concours de la nature.

Le moment de livrer l'assaut étant venu, nous suspendîmes le feu de nos batteries; la place cessa également de tirer. Assiégés et assiégeans firent trève pendant quelques instans aux hostilités, comme pour réparer leurs forces d'un commun accord, et se préparer, dans le silence, au grand duel qui allait enfin décider de leur sort.

L'armée fut disposée en trois colonnes; le plus grand enthousiasme régnait dans la première, composée des Zouaves, d'une partie du 2e léger, commandée par le brave colonel Lamoricière, et de 40 sapeurs du génie. Enfin le signal de l'assaut fut donné; la charge, battue par les tambours, fut répétée par les musiques militaires : quelques momens après, nous étions maîtres de la brèche; et le colonel Lamoricière, ainsi que le commandant Vieux, aide-de-camp du général Fleury, arrivés les premiers, arboraient le drapeau tricolore sur les murs de Constantine. La colonne s'engagea dans un labyrinthe de maisons à moitié détruites, de murs crénelés et barricadés, qui vomissaient la mort. La fusillade s'engagea vive et nourrie; chaque maison fut emportée d'assaut et à la baïonnette.

Les deux autres colonnes avancèrent successivement. Mais, au moment où le colonel Combes arrivait sur la brèche avec la deuxième colonne, les Arabes firent jouer une mine placée sous une voûte, à l'entrée de l'une des principales rues de la ville, et située à quarante pas au-delà de la brèche. Cette mine consistait en barils de poudre et en cartouches non comprimés et déposés sous cette voûte, qui était solidement bâtie en grosses pierres de taille. L'explosion ne put renverser la voûte sur les assaillans, comme l'ennemi l'espérait; mais les gaz, comprimés et refoulés, firent irruption sur la brèche, renversèrent quelques pans de murs déjà labourés par le canon, et nous eûmes environ cent cinquante hommes hors de combat et horriblement brûlés.

Le commandant Sérigny, du 2e léger, périt enseveli sous les décombres; le

colonel Lamoricière fut renversé et gravement brûlé. La première colonne, réduite de plus de moitié, privée de ses deux chefs, eut peut-être, en présence de cet horrible spectacle, un instant d'hésitation; mais, ralliée bientôt par le colonel Combes, qui se battit comme un lion, elle parvint à pénétrer dans la ville et à chasser les Arabes de position en position. A droite et à gauche de la brèche, les sapeurs du génie cheminèrent à travers les murs, et l'on arriva ainsi à tourner l'ennemi. Forcées alors de se retirer, les troupes du bey rendirent enfin la place après une lutte féroce et opiniâtre, qui dura plus de deux heures.

Pendant tout ce temps, je n'avais pas quitté la batterie de brèche où les blessés affluaient en grand nombre, et plusieurs d'entre eux, saignant abondamment de leurs blessures, auraient péri d'hémorrhagie, s'ils n'eussent été promptement secourus.

On ressentit vivement sur ce point le besoin d'un personnel chirurgical plus nombreux, et l'on comprit combien il eût été utile de faire avancer les ambulances qui étaient restées à Mansoura et à Coudiat-Aty. Où sont donc les officiers de santé? s'écriait-on de toutes parts; et le général Valée lui-même m'adressa cette question. Ma réponse fut celle-ci : « Mon général, « vous en voyez deux sur la brèche, M. Benguy des Zouaves et M. Mestre du « 2e léger; moi je suis ici avec mon ambulance, et mes collègues sont un « peu plus loin, attendant impatiemment l'ordre de se porter en avant.»

Étrange et fâcheuse position que celle qui a été faite aux chirurgiens d'armée! Tandis que les chefs de service des armes spéciales correspondent directement avec l'état-major général, le chirurgien en chef seul, par une exception fatale au service médical, ne correspond que par l'intermédiaire de l'administration. Ce contre-sens, dont je ne veux pas développer ici toutes les conséquences déplorables, est tel que les généraux eux-mêmes ne peuvent toujours se souvenir des fâcheuses entraves apportées à leur pouvoir par cette partie de nos réglemens militaires; il leur arrive souvent d'oublier qu'ils ne peuvent directement donner d'ordres aux officiers de santé, et que ceux-ci ne sauraient faire un pas en avant de leur propre mouvement, même quand il s'agit de voler au secours des blessés, sans s'exposer à de vives réprimandes.

L'un des premiers blessés qui vint réclamer mes soins fut M. S..., lieutenant des Zouaves; il venait d'avoir le cubitus du bras droit brisé par une balle. Le coup avait été tiré à bout portant, aussi le désordre des parties molles et osseuses était-il considérable.

J'ai vu des chirurgiens ne point hésiter à amputer dans des cas analogues. Pour moi, je m'en gardai bien; à l'aide d'une grande incision, je coupai le pont des parties molles qui unissait les deux plaies produites par l'entrée et la sortie du projectile, je confondis ces plaies en une seule, et je mis à nu la fracture du cubitus dans toute son étendue. J'enlevai cinq ou six pouces de cet os, je réséquai les pointes des fragmens et procédai ensuite à un pan-

sement doux et simple que je fis arroser d'eau froide pendant plusieurs jours consécutifs. Le bras fut mis en écharpe. Pendant cette douloureuse opération, le brave officier, au lieu de se plaindre, avait chanté la charge qu'il entendait battre sur la brèche; il retourna à sa compagnie dont il voulut conserver le commandement jusqu'à notre retour à Bone, et je le laissai dans cette ville à peu près guéri un mois plus tard.

J'eus occasion, presque dans le même moment, de pratiquer sept opérations analogues à celle que je viens de décrire, soit sur le cubitus, sur le radius, l'humérus, et même sur l'extrémité acromiale de l'omoplate. La plupart des opérés auxquels j'avais conservé le bras à l'aide de résections ont guéri. Nous verrons plus loin qu'il n'en a pas été de même des amputés.

Après l'explosion de la mine, l'ambulance fut encombrée en un instant de blessés et de brûlés; je pansai ceux dont les blessures réclamaient des secours prompts et je fis évacuer les autres sur les ambulances de Coudiat-Aty.

Parmi ces derniers se trouvait le colonel Lamoricière, dont les genoux, les mains et la figure étaient fortement brûlés. Il marchait péniblement, soutenu par deux Zouaves. Je l'examinai rapidement, et malgré son grade et les liens d'amitié qui m'unissaient à cet officier supérieur, je dus le renvoyer aux ambulances de Coudiat-Aty, avec les blessés dont le pansement pouvait souffrir quelque retard. Il ne doit y avoir en effet, dans une ambulance, pour le chirurgien, d'autre distinction que celle qui résulte du plus ou moins de gravité des blessures. Le colonel Lamoricière, que j'ai revu quelques jours plus tard et que j'ai guéri des accès d'une fièvre pernicieuse qui était venue compliquer ses plaies, me tendit la main en signe d'approbation de ma conduite. En 1831, le chef d'état-major, le colonel Duverger, fut blessé, sans fracture à la jambe; il m'approuva également d'être resté à mon ambulance et de m'être fait remplacer près de lui par un de mes sous-aides.

Ordinairement les blessés sont conduits à l'ambulance par un ou deux de leurs camarades; mais dans la situation critique où nous étions, l'armée, qui ne comptait plus qu'une poignée de combattans, sentit si bien qu'avant tout il fallait vaincre, que les blessés furent réduits à se traîner eux-mêmes jusqu'aux ambulances. Ce cortége d'hommes mutilés et brûlés, revenant de la brèche, offrait le plus affligeant spectacle. L'aspect des brûlés était surtout effrayant; la poudre, en faisant explosion, avait détruit leurs vêtemens. On voyait leur corps à nu. La peau des genoux, de la poitrine, mais surtout des bras et des mains, tombait en lambeaux, et la couleur noire des parties brûlées tranchait horriblement avec la rougeur des chairs vives. Leur figure, énormément tuméfiée et couverte de phlyctènes, était méconnaissable. Il ne leur restait ni barbe, ni cheveux; leurs camarades étaient réduits à leur demander leurs noms pour les reconnaître, et c'était causer à ces malheureux une nouvelle douleur. La tuméfaction des paupières les privait de la vue; en soulevant doucement ces voiles membraneux, je m'aperçus que chez plusieurs blessés la chaleur ayant fait éclater le globe de l'œil, il ne leur restait aucune espé-

rance de revoir la lumière. Le capitaine Richepanse, qui était venu venger la mort de son frère, était lui-même du nombre de nos brûlés; la tuméfaction des paupières le rendait aveugle depuis plusieurs jours, et il était fort inquiet quand il me fit prier d'aller le voir. En l'examinant, je pensai à sa mère, à son frère à qui, un an auparavant, j'avais donné des soins infructueux, et je fus bien heureux de pouvoir annoncer au capitaine qu'il ne perdrait pas la vue.

Une fusillade très vive ne cessait pas de se faire entendre sur les remparts et à l'entrée de la ville; nous n'étions pas sans inquiétude sur l'issue de cette lutte acharnée, quand le colonel Combes, frappé de deux balles à la poitrine, et dont le sang s'échappait à la fois par la bouche et par les narines, vint annoncer au prince que nous étions maîtres de la place et lui faire un rapport sur les ressources en approvisionnemens qu'elle renfermait. Ce qu'il ne dit pas, mais que nous apprîmes bientôt, c'est que blessé mortellement dès le commencement de l'action, il avait refusé de quitter le champ de bataille pour aller se faire panser. « Non, disait-il à ses amis qui voulaient l'emmener, laissez-moi; quand ma colonne sera bien engagée dans la ville, alors je quitterai sans être aperçu; mais mon absence dans ce moment pourrait être suivie de conséquences fâcheuses. » Le colonel termina son allocution au prince par ces mots : « Maintenant, monseigneur, je vais à l'ambulance; et si ma blessure n'est pas mortelle, je serai heureux de pouvoir encore verser mon sang pour mon pays. »

J'examinai les plaies de ce brave officier sous les yeux de S A. R., qui dans sa sollicitude m'interrogeait du regard et ne tarda pas à comprendre mes inquiétudes. La première balle avait brisé l'apophyse épineuse de la septième vertèbre cervicale sans avoir pénétré plus avant; la deuxième avait fracturé la cinquième vraie-côte vers son angle et était restée perdue dans la poitrine, d'où s'échappait avec assez d'abondance du sang mêlé à des bulles d'air, à chaque expiration. Je retirai plusieurs esquilles; mais je ne pus découvrir le plomb. La plaie fut fermée, pansée méthodiquement, et le colonel placé sur un brancard fut déposé plus tard dans mon ambulance. Je considérai sa blessure comme mortelle, et j'en prévins le prince. Dans une visite que lui fit son ami, le général Boyer, Combes lui dit : « Mon cher Boyer, reçois mes derniers adieux; tu diras à S. A. R. qu'après ma mort je ne demande rien pour ma femme, rien pour les miens; mais que dans l'intérêt de mon pays, je lui recommande quelques officiers de mon régiment dont voici les noms.... » A peine le colonel avait-il achevé ces mots sublimes qu'il expira.

Dr Baudens.

SALON DE 1838.

SECOND ARTICLE.

Le salon de 1838 a déterminé enfin le triomphe des artistes indépendans. L'école tant persécutée n'a plus de rivale aujourd'hui. La liberté dans l'art est acceptée, et il est permis à chacun de suivre son originalité. Mais déjà les termes de la discussion ont été reculés par la critique : il ne s'agit plus de décider la suprématie du dessin ou de la couleur, des anciens ou des modernes; et si tout le monde a le droit de traduire ses impressions selon son cœur, ou selon ses yeux et sa main; et si la nature n'a qu'un moule immuable, ou la gamme qu'une seule note, ou la forme qu'un seul type sans variété. Grace à Dieu, la forme est délivrée, elle a brisé la chaîne qui l'attachait à une pétrification; elle a tué le vautour qui planait sur elle; et le vautour, c'était la monotonie. Mais il s'agit de savoir à quoi la forme va se marier, et si elle demeurera stérile; et c'est là que les critiques et les artistes se trouvent à l'embranchement de plusieurs routes où ils se divisent. Les uns prennent parti pour le passé : il leur semble plus commode d'emprunter quelques épis au champ de la tradition que d'apporter quelques germes pour la moisson de l'avenir. Les autres, découragés par leur solitude, se contentent d'analyser le présent sans en tirer de conclusion. Mais tous comprennent que la vie des arts est toujours analogue et parallèle à la vie des sociétés. La question ainsi posée est bien plus grave que la question du romantisme; car ce sont ici les diverses tendances de l'esprit moderne qui se trouvent en présence. Il faut simplement affirmer où va le XIXe siècle; s'il dé-

couvrira des horizons inconnus et des mondes fertiles, après avoir traversé le désert du doute, et quel est le meilleur chemin, ou le plus court, pour en sortir.

La critique affirmative nécessite donc une idée philosophique, une croyance politique et sociale qui la dirige et lui serve de criterium dans ses jugemens. Nous avons bien inauguré la philosophie de l'histoire, pourquoi n'y aurait-il pas la philosophie de l'art?

Quand l'histoire ne se préoccupait que des faits et de leur physionomie extérieure, sans en chercher la raison cachée et la signification, la critique n'avait qu'à examiner si l'auteur avait fouillé consciencieusement les vieilles chroniques, ou compilé les journaux, et si les événemens ainsi contés offraient de l'intérêt au lecteur. Quand l'art, embarrassé dans une forme morte, ne cherchait qu'à reconquérir la liberté de son allure et la spontanéité de ses mouvemens, la critique n'avait qu'à juger si l'auteur avait protesté franchement contre les entraves, et si sa forme, ainsi épanouie, faisait impression sur le public. Car le but de l'histoire et le but de l'art, en ce temps-là, c'était de plaire tout bonnement et sans plus de prétention; mais le *scribitur ad narrandum* et l'art matérialiste sont passés. Aujourd'hui, pour que la littérature et l'art occupent une place importante, il faut qu'ils recouvrent quelque forte substance, et qu'ils s'inspirent de la vie passionnelle de notre génération.

C'est là, suivant nous, la voie véritable dans laquelle il convient d'engager les beaux-arts. Nous savons bien que la société actuelle s'agite encore dans les douleurs de l'inquiétude et du doute, qu'elle est loin de se rallier à une foi homogène et commune; nous savons bien que les intelligences sont tiraillées en tous sens, vers des notions opposées. C'est pourquoi les arts plastiques, et la littérature aussi, qui est le plus réel et le plus positif de tous les langages en même temps qu'elle est le plus idéal de tous les arts, ne sauraient encore s'adresser aux masses : car sitôt qu'un sentiment est circonscrit dans la prison d'une forme déterminée, ses bornes sont attaquables en chaque point de leur réalité. C'est pourquoi, soit dit en passant, la musique, cette forme vague et infiniment élastique des sentimens humains, est en si unanime faveur depuis presque un siècle, où elle a eu sa plus brillante période, pendant que tous les autres arts semblent arrivés à leur décadence. Mais, malgré cette hésitation douloureuse, il n'en faut pas moins adopter courageusement quelque généreuse vérité. Nous n'avons jamais compris, quant à nous, l'indifférence et l'impartialité, pas plus en fait d'art qu'en fait de politique et de religion. Aussi, nous applaudissons volontiers à toutes les tentatives qui interrogent l'inconnu. Il n'appartient qu'aux hommes tourmentés d'inquiétude de découvrir de nouveaux espaces dans le domaine infini de la pensée et de la forme.

Les compositions religieuses, ou plutôt les compositions puisées dans la tradition catholique, sont assez nombreuses au salon. Mais si le fond appartient au christianisme, la forme ne s'est pas astreinte à reproduire le style sec et guindé des vieux maîtres chrétiens. C'est ce qui sépare profondément

MM. Brune, Ziegler et Muller, de l'école allemande et de l'école *ingriste*, quoiqu'ils aient traité des sujets analogues.

Les *Vertus théologales*, de M. Adolphe Brune, sont trois grandes et nobles femmes qui représentent la Foi, l'Espérance et la Charité. La Foi est à gauche, tenant en main le calice consacré; elle est vêtue d'une robe blanche, symbole de lumière; sa tête puissante est inclinée par la réflexion; son front est proéminent, pour signifier l'intelligence. Au milieu, l'Espérance, appuyée sur la Foi, lève ses yeux vers le ciel. A droite, la Charité, presque de face, étend ses deux bras et vous caresse de son beau regard; les draperies qui l'enveloppent sont d'une couleur ardente, en harmonie avec le feu de l'amour, tandis que l'Espérance est ceinte de draperies vertes. Je ne saurais dire quel est le rapport entre le vert et l'espérance.

Pourquoi l'auteur a-t-il suivi scrupuleusement le sens du mythe chrétien? pourquoi n'a-t-il pas rajeuni cette admirable trinité qui est de tous les temps et qui survivra au christianisme? La foi, l'espérance et la charité ne sont-ce pas des qualités éternelles qui s'entrelacent au sein de l'unité humaine et qui constituent son essence? En bonne métaphysique, la foi, n'est-ce pas l'intelligence en *vertu* de laquelle on comprend; l'espérance, le sentiment en vertu duquel on aime; la charité, l'impression en vertu de laquelle on agit?

La Charité est celle des trois sœurs que M. Brune a le mieux comprise du point de vue moderne. Cependant elle devrait être plus intimement unie à l'Espérance et à la Foi.

Après cette critique sur l'esprit de la composition, nous nous empressons de reconnaître que le groupe des *Vertus théologales* est une excellente peinture, où M. Brune a manifesté la puissance, la souplesse et la variété de son talent. Ces trois femmes sont d'une belle tournure, pleines de noblesse et de grandeur. La Charité surtout rappelle le style de l'école florentine. Peut-être les têtes manquent-elles un peu d'expression et de mouvement; mais les draperies sont exécutées avec une sûreté de pratique que les peintres frivoles devraient bien étudier pour leur instruction. M. Brune est un de ceux qui ont le plus d'audace et de savoir-faire. Il a, comme disent les Espagnols, une bravoure de pinceau qui le rapproche des maîtres les plus fougueux, du Caravage et parfois de Ribera. Aussi nous pensons qu'il n'a pas été tout-à-fait à l'aise dans son sujet des *Vertus théologales*. La peinture calme et reposée ne convient qu'à demi à ce talent primesautier. *L'exorcisme de Charles II d'Espagne* allait mieux à son tempérament et lui permettait de se développer dans son exubérance. Il a prouvé aussi, dans ses *Filles de Loth*, du dernier salon, qu'il aborde franchement la chair et la volupté. S'il nous était permis de donner un conseil à un artiste de ce mérite, nous conseillerions à M. Brune de poursuivre les fantaisies d'imagination et les grandes scènes historiques. M. Brune est trop de son temps, il a trop de verve et de passion pour s'arrêter sur la lettre morte de la tradition chrétienne. Quoi qu'il en soit, les *Vertus théologales* doivent être placées entre les premiers tableaux du salon.

Déjà, en 1834, M. Brune avait exposé une *Tentation de saint Antoine*, d'un aspect étrange et fantastique. Voici, cette année, une *Vision de l'Apocalypse*, où il a traduit saint Jean avec une vivacité pleine de magie. Saint Jean, couché dans l'île de Pathmos, est endormi. Toute la nature est dans le chaos. Le ciel infini est ouvert au-dessus de la tête de l'apôtre. Le soleil, la lune, les étoiles ne sont plus que de pâles épisodes dans cette grande tourmente des élémens. Le soleil est obscurci par la lumière du Très Haut, assis sur un trône d'où sortent le tonnerre et les éclairs. La lune est sanglante, et les étoiles qui tombent ne paraissent plus que de simples fusées. Les cavaliers mystérieux se précipitent dans l'espace; ils pressent leurs coursiers flamboyans qui vont s'abattre parmi les hommes; et là, sur la terre, c'est la désolation et les ténèbres. Le monde va finir pour faire place à la céleste Jérusalem.

Martin est peut-être le seul artiste contemporain qui ait osé tenter d'aussi gigantesques compositions. Mais la poésie de Martin, en s'attaquant à ces images sans bornes, a toujours avorté dans l'exécution. Plus le sujet est vague et infini, plus il faut que la réalisation soit positive. C'est là l'écueil de ces sortes d'images qui restent le plus souvent à l'état d'ébauche incomplète. Nous savons que M. Adolphe Brune considère son *Apocalypse* du salon comme une esquisse préparatoire pour un tableau où les figures seront de grandeur naturelle. Il l'a peinte en quelques jours et d'inspiration. C'est un singulier mirage qui deviendra peut-être un chef-d'œuvre.

Il faut bien parler aussi du cadre modelé par M. Fromanger. Ces bas-reliefs et ces demi-bosses valent autant que toutes les statues et tous les bustes exposés par les sculpteurs, si l'on excepte seulement les beaux ouvrages de M. Maindron. Nous avons vu, au salon de 1835, un *Saint Dominique* de M. Fromanger, d'une exécution franche et délibérée. Son cadre est orné de plusieurs figures en rapport avec le sujet du tableau. Ce sont, à droite et à gauche, un homme et une femme tenant sous leurs pieds des monstres à mille têtes; puis, au-dessus, des figures de prophètes, fermement dessinées dans le plus grand style; puis des anges qui sonnent la trompette et qui annoncent le redoutable mystère du jugement. Le caractère imprimé aux mouvemens et aux physionomies, l'imagination et la variété des scènes, le caprice de cette riche décoration, assurent à l'auteur un succès distingué.

M. Ziegler, comme M. Brune, a emprunté l'idée de son tableau à l'Écriture sainte. Daniel est descendu dans la fosse, au milieu des lions. Son pied repose encore sur la dernière marche, et sa tête, relevée en l'air, est censée exprimer la résignation et la foi. Daniel sait bien que son Dieu, qu'il adore sans cesse, ne l'abandonnera pas. L'ange du Seigneur est accroupi au premier plan, en tête-à-tête avec un des lions. Il nous semble que le peintre a beaucoup trop matérialisé l'influence de l'envoyé céleste, qui pourrait se contenter d'agir à distance, sans entrer en communication aussi immédiate. Le fluide divin est assez subtil pour traverser l'espace. L'ange, puisque nous en sommes encore aux anges de chair et d'os, devait dominer la scène. A quoi

bon ses ailes, s'il foule de ses genoux le sol de la prison? Si les anges ont des ailes, c'est qu'ils ne sont point destinés à toucher le limon terrestre. Les anges sont les habitans du monde idéal; sitôt qu'ils s'abaissent jusqu'à la réalité, leur forme d'ange s'évanouit, et il faut les dépouiller de leurs ailes, puisqu'ils ont des pieds et des bras. L'ange de M. Ziegler, comme pensée et comme exécution, est la partie la plus faible de son tableau. La figure est insignifiante, les cheveux sont cotonneux, et les plis de la draperie blanche sont indécis jusqu'à la mollesse. Par un caprice du peintre, cette robe de l'autre monde est garnie de perles de mer, et les ailes qui percent l'infini, sont bariolées de vert et de rouge, comme le plumage des perroquets.

Mais si l'ange manque de caractère et de sévérité, le Daniel est simple et grave. On peut même lui reprocher quelque raideur et quelque affectation. Son large vêtement brun tombe d'un bloc jusqu'à ses pieds, dessinant la hanche d'une façon disgracieuse et le ventre en avant, tandis que c'est le genou droit dont la saillie devrait être indiquée, puisque la jambe droite porte encore sur les degrés. La tête, supérieurement peinte, est d'un type commun et matériel. Le devin de Nabuchodonosor, de Balthazar et de Darius, le prophète inspiré, auquel, selon l'Écriture, *Dieu avait donné d'interpréter les songes et les visions*, le Daniel de la Bible, devait avoir une figure plus intelligente et plus radieuse. Il est vrai que M. Ziegler n'a compris que le Daniel passif et résigné, quand il pouvait, laissant de côté la tradition chrétienne, nous montrer le Daniel historique, magnétisant les lions par son regard et sa volonté.

Ce qu'il faut admirer dans le tableau de M. Ziegler, ce sont de puissantes qualités d'exécution, une couleur forte et sobre en même temps, un style correct et serré. Mais la conception manque de profondeur. Il y a des gens qui ont l'adresse de racheter le défaut de pensée par beaucoup de grace et d'esprit. Le talent de M. Ziegler est trop sérieux pour se sauver au moyen de futilités. Le malheur est peut-être que le peintre du *Giotto* est arrivé trop tôt aux grands travaux publics. M. Ziegler a été forcé ainsi de couper court à son originalité; le succès devient souvent fatal aux hommes qui ne sont pas doués d'une individualité inflexible, de même qu'il exalte les organisations bien trempées. L'épreuve de la Madeleine sera décisive pour M. Ziegler. Aucun peintre de notre temps n'a été mis en si belle position de manifester son génie. Il y a là plusieurs milliers de pieds carrés qui ne demandent pas mieux que d'être couverts de chefs-d'œuvre. M. Ziegler aura, du moins, eu l'audace d'entreprendre, tout seul, cet immense travail, et nous ne doutons pas qu'il en sorte un grand praticien, sinon un grand poète.

Dieu merci, les praticiens habiles n'ont jamais été rares dans l'école française. Le côté faible de notre peinture a toujours été l'invention. Chose singulière! nous qui sommes le peuple le plus actif, le plus original, le plus inquiet et le plus spirituel de la terre, nous qui avons eu Rabelais, Corneille, Molière, La Fontaine, Rousseau et l'Encyclopédie, nous qui avons inventé

tant de grandes choses, et tant de paradoxes aussi, en philosophie, en morale, au théâtre et en littérature, nous n'avons jamais rien inventé en fait de beaux-arts. Nous n'avons eu qu'une peinture d'imitation : au XVIe siècle, à la suite des Florentins; au XVIIe, à la suite de l'école romaine et des Bolonais; au XVIIIe, à la suite de Mme Pompadour. Nous n'avons eu qu'un petit nombre de grands artistes : la plupart ont fait leur talent en Italie, et ils y sont morts, comme le Poussin, le Valentin, Claude Lorrain et Robert; les autres sont morts en France, sans que la France conservât seulement l'histoire de leur vie, comme Jean Cousin et les frères Lenain, ces deux modestes peintres, qui attendent une réhabilitation; ceux-ci sont morts empoisonnés comme Lesueur, ceux-là par l'injustice, comme le Puget, ou par leur épée, comme Jean-Baptiste Lemoine. Et enfin, sans parler des autres, David est mort en exil. C'était pourtant un homme, et le seul, qui avait inventé une école nationale en peinture. Mais ses successeurs se sont bien vite empressés d'oublier la trace de son invention, pour imiter à leur aise quelqu'un ou quelque chose.

Qu'était Jean Goujon, sinon le plus adroit des praticiens? Qu'était Girardon, sinon le praticien de Lebrun, cet autre praticien qui refaisait les maîtres de l'école romaine? Qu'était Mignard, cet habile copiste, qui a peint autant et aussi vite que le Giordano? Qu'étaient les Vanloo, ces infatigables stéréotypes de la mythologie? Qu'était Bouchardon, ce dessinateur prodigieux, qui contournait une figure dans une position quelconque, d'un seul trait, et en commençant par n'importe quel bout. Il y a encore un homme qui était un grand praticien, et quelque chose de plus, un grand artiste avec de la pensée et de la poésie; et comme il n'a pas pu vivre de sa poésie et de sa pensée, comme la généreuse société française n'a voulu nourrir que le praticien, l'artiste en est mort, après avoir copié *le Jugement dernier*.

Ce n'est donc pas l'adresse qui manque non plus à nos peintres contemporains. Depuis que la forme s'est émancipée, il s'est trouvé plusieurs exécutans d'une habileté vraiment supérieure. C'est un plaisir de voir M. Ziegler, M. Gigoux, M. Brune et quelques autres, manier la brosse et poser une image sur la toile. On raconte que c'est cette prestesse d'exécution qui a valu à M. Ziegler les faveurs de la liste civile. M. Ziegler travaillait, je ne sais à quelle occasion, dans les galeries du Louvre; le roi, en faisant ses tournées ordinaires, était tout étonné de voir terminée le soir une peinture à peine ébauchée le matin. Voici encore un jeune homme qui sera bientôt entre les premiers praticiens de notre école : M. Muller, l'auteur du *Martyre de saint Barthélemy*, n'a que vingt-deux ans. Sans nier la puissance de l'étude et de la volonté, il faut bien croire un peu aux facultés innées, en voyant certains privilégiés sauter d'un seul bond les degrés de l'expérience, et se trouver tout à coup presque à la hauteur des praticiens consommés. Le corps de *saint Barthélemy*, et surtout le col et le torse, pourraient soutenir la comparaison avec le *Saint Jérôme* de Sigalon. Le grand bourreau, recou-

vert d'une armure, est d'un dessin élégant et superbe, à la manière des Vénitiens. Toutes les figures sont touchées avec beaucoup d'aisance et de fermeté. C'est une peinture qui réunit plusieurs qualités, assez souvent dispersées. La couleur et le dessin sont arrivés en bonne harmonie, si ce n'est un peu de froideur dans le ciel, et un peu de pesanteur dans le personnage de gauche, au premier plan.

Mais ici encore la critique pourrait s'étendre longuement sur la composition. La scène n'est pas assez concentrée, et la toile paraît vide. Il y a bien plus de choses dans le *Saint Barthélemy* de Ribera, sans parler du mérite de la peinture. C'étaient des gens qui ne perdaient pas la toile, ceux-là, et qui, une fois pris d'inspiration, resserraient leur pensée dans un certain espace, comme s'ils n'eussent pas dû avoir d'autre toile à couvrir pendant toute leur vie. Et puis, l'humanité est-elle féroce à froid et sans passion, ainsi que M. Muller nous l'a montrée? Que le bourreau fasse son office tranquillement, comme une machine mise en train, il est permis de le comprendre de la sorte; mais que le peuple entier demeure passif devant ce grand sacrifice, la nature humaine proteste contre cette monstruosité. Pourtant l'auteur a voulu, je suppose, représenter le peuple dans ces quatre types différens, le soldat exécuteur, le gros plébéien rouge qui ressemble à un lion, l'esclave noir et le berger. Le peuple s'est toujours intéressé aux martyrs. Il leur jette des couronnes ou de la boue. Le peuple est toujours passionné, à tort ou à raison. C'est chez lui qu'on retrouve surtout les vibrations fondamentales de l'ame humaine dans toute leur virginité. Voilà, entre autres choses, pourquoi Léopold Robert est un grand artiste : c'est qu'en s'attaquant aux sentimens et aux passions, il les a placés au sein du peuple, ce foyer ardent et inextinguible d'où jaillissent toutes les fortes impulsions. Ribera n'est pas un homme qui se pique de pensée; eh bien! il est arrivé à la philosophie par le sentiment. Précisément entre la victime et le bourreau qui fouille sa chair en riant, on voit à quelque distance, dans le clair-obscur, deux femmes chastes et désolées qui représentent l'autre côté de l'ame humaine. C'est là de vraie et bonne psychologie, sous la peinture la plus fougueuse, qu'on a tant accusée de matérialisme.

Nous insistons un peu sur ces défauts essentiels du *Saint Barthélemy* de M. Muller, parce que M. Muller nous semble destiné à être quelque jour un grand peintre, s'il tourne son esprit vers la méditation, et s'il ne s'abandonne pas à cette facilité prodigieuse. Nous ne craignons pas qu'il se laisse séduire par les pastiches mesquins de l'école qui nie la couleur, ou par les frivolités de la peinture à la mode. Il a trop le sentiment de la couleur et des grandes images pour descendre jusqu'à ces conventions impuissantes. Mais son écueil pourrait être dans le succès même, qui lui permettrait la précipitation et la négligence. Nous espérons le retrouver aux expositions prochaines et dire de lui, comme M. Thiers de Sigalon, au temps où M. Thiers protégeait les artistes dans *le Constitutionnel* : « La France possède un peintre de plus. »

Ce n'est pas la première fois que le salon voit se révéler ainsi tout à coup un nouveau talent, et presque sans avoir été initié à ses commencemens. En 1834, c'était Marilhat; en 1835, c'était Gallait : Marilhat, qui arrivait de l'Orient; Gallait, qui arrivait du pays de Rubens. Marilhat semble avoir un peu quitté cette année la voie de son originalité; mais c'est un artiste d'une constitution assez énergique pour recouvrer promptement le sens de sa vocation; nous parlerons de lui à l'article des paysagistes. Gallait aussi n'est pas demeuré peut-être aussi entier qu'à son brillant début, tant l'atmosphère du goût parisien est compressive pour les poitrines les plus exaltées. Il a été forcé d'adoucir un peu la rudesse et la verve dont il avait fait preuve dans ses *Musiciens ambulans;* mais il a gagné en science et en souplesse. Sa *Bataille de Cassel* est une des meilleures du salon, avec les batailles de MM. Charlet, Couder et Eugène Lamy. Son *Portrait de Turc* est des plus remarquables aussi, avec les sévères portraits de MM Jeanron et Amaury-Duval, dans des manières bien différentes. Son petit tableau de genre, *le Maître des pauvres,* est encore au premier rang dans la peinture de chevalet, avec le *Prêche protestant,* de M. Henry Scheffer, et le *Van-Dyck à Londres,* de M. Camille Roqueplan. Nous examinerons tous ces ouvrages à leur tour.

La peinture de batailles pour les galeries de Versailles n'a pas porté bonheur aux vieux peintres. Là encore, ils ont été battus par les novateurs, plus sérieusement qu'on ne se bat dans leurs flasques compositions. Une seule toile du musée de Versailles, après les batailles de Gros, rendra témoignage devant la postérité en faveur de la grande peinture au XIXe siècle. Mais cette toile est un chef-d'œuvre : c'est la *Bataille de Taillebourg,* par M. Eugène Delacroix. Toutes les autres batailles à grandes figures ne méritent pas une attention soutenue. C'est qu'il faut tout simplement du génie pour traduire de telles scènes autrement qu'à distance, en panorama, et par un effet général.

M. Gallait, comme M. Charlet et quelques autres, a eu le bon esprit de n'accepter qu'une bataille avec de petits personnages; il a pu rendre ainsi la physionomie variée d'un combat. La stratégie moderne demande de l'étendue; elle agit par le déploiement de grandes lignes qu'on ne saurait indiquer, si le premier plan est encombré de deux ou trois immenses figures. Avec ce procédé, on arrive tout au plus à traduire un épisode, bien ou mal, et le drame général est censé se passer *derrière la toile.* C'est le parti qu'ont pris MM. Picot, Schnetz, Alaux, Steuben. M. Gallait, ayant à peindre une bataille du XVIIe siècle, en a entendu la composition comme l'historien militaire de Louis XIV, Vandermeulen. Les batailles de Vandermeulen ne sont point des tueries à la façon de Salvator, du Cerquozzi ou du Bourguignon. On se battait au XVIIe siècle, comme on faisait toutes choses, proprement et galamment. Les maréchaux en étaient quittes pour changer le soir de plumes et de manchettes, avant d'aller se reposer des *fatigues de la guerre* dans quelque salon doré. Suivant le livret officiel, la bataille de Cassel, en 1677, fut cependant assez chaude; le duc d'Orléans lui-même reçut deux coups *dans ses armes,* et plusieurs de ses offi-

ciers furent tués à ses côtés. Le duc d'Orléans n'en est pas moins fort calme au milieu du groupe principal, sur la droite du tableau. Il monte un superbe cheval blanc dont la tête est pleine d'animation. A gauche, on voit une charge de soldats en habit rouge, et dans le fond, partout, les colonnes s'entrechoquent et se culbutent avec beaucoup de vivacité. M. Gallait a trouvé une belle harmonie dans la partie gauche de son tableau, que la fumée du combat couvre d'une demi-teinte, tandis que le groupe de droite est en pleine lumière. Les petits détails des costumes sont finement et adroitement peints. M. Gallait semble sacrifier peut-être trop à cette qualité de finesse, qui distinguait le charmant tableau du *Tasse*, exposé l'an dernier; l'écueil de cette recherche, c'est d'arriver à la peinture léchée de M. Paul Delaroche, auquel M. Jacquand fait, cette année, une redoutable concurrence. Il est vrai que M. Jacquand a copié tout uniment les *Enfans d'Édouard*. Voilà M. Delaroche qui a maintenant son Sosie, comme M. Lehmann avait le sien dans M. Cazes, comme M. Winterhalter, dont le défaut n'est pourtant pas l'originalité, est menacé aussi d'avoir son Sosie dans M. Debacq. Il paraît que le procédé de ces messieurs n'est pas difficile, puisqu'il mène si droit au même résultat. L'imitation est le plus grand fléau de l'école française.

Le Maître des pauvres est exécuté dans une manière analogue au tableau de *Montaigne visitant le Tasse*. La tête du vieillard a même dans ses teintes violacées quelque rapport de couleur avec celle du Montaigne; la tête de la mère, qui est d'une exquise sensibilité, se ressent un peu trop de l'influence de M. Ary Scheffer. Sauf ces réminiscences, *le Maître des pauvres*, de M. Gallait, est tout-à-fait digne d'approbation. La disposition de la scène est simple et touchante; les poses des personnages sont naturelles et pleines de sentiment. Mais encore une fois, nous conseillons à M. Gallait de ne pas s'arrêter à ces petites compositions. Son talent y perdrait la force et la tournure, et surtout l'ampleur.

M. Gallait est loin cependant de l'écueil que nous signalons. Sa figure de Turc est grassement peinte et ne manque pas de caractère, quoique la physionomie soit un peu commune. On dirait que c'est plutôt une tête de fantaisie qu'un portrait. Les étoffes sont moelleuses et bien drapées. Il y a surtout une main modelée avec une science supérieure. Personne ne fait les mains mieux que M. Gallait. Le seul défaut de cette peinture est l'indécision de la lumière.

Mais voici le maître des compositeurs de batailles, M. Charlet, qui s'est avisé un beau jour de faire un tableau excellent pour son début en peinture. De la lithographie, M. Charlet a sauté tout à coup en pleine toile de quinze pieds, où il nous a raconté la *Retraite de Russie*. Il faut dire que les lithographies de M. Charlet étaient déjà des tableaux admirables de couleur et de vérité. Le *Passage du Rhin* offre à peu près les mêmes qualités que la *Retraite de Russie*. Cependant le paysage, dont les plans sont nettement accusés, est d'une couleur crue et monotone. Le ciel aussi est froid et sans pro-

fondeur; mais tous les groupes qui se pressent dans les barques, ou sur les bords du fleuve, ou sur le pont, semblent volés à la nature. Chaque figure en particulier accomplit énergiquement son action, avec le sérieux et la conscience qui faisaient dire à ce vieux soldat d'Austerlitz, en apprenant la défaite de Waterloo : « Si j'avais été là, ça ne se serait pas passé comme ça. » Et pourtant cette variété spirituelle ne nuit point à l'unité de la scène. C'est là un rare mérite, dans ces grandes machines compliquées où tant de ressorts concourent à un même effet, de concilier la diversité avec l'harmonie.

M. Charlet affectionne surtout l'époque de la république et de l'empire, dont la tradition est encore vivante parmi nous. Il y a puisé presque tous ses dessins populaires, qui excitaient de si ardentes sympathies sous la restauration.

La bataille de M. Eugène Lamy est aussi de la période républicaine. C'est la défaite de l'armée anglaise par le général Houchard, près de la petite ville de Hondscoot, en 1793. Les Anglais, sous les ordres du duc d'Yorck, battent en retraite, et la cavalerie française les poursuit. Il y a beaucoup de mouvement et d'énergie dans cette mêlée. Au premier plan, on emmène les prisonniers ennemis et des chevaux de main. L'auteur excelle à dessiner de petits chevaux dans toutes les allures imaginables. Ses figures ont aussi de la vivacité, de l'élégance et du naturel; moins de naturel pourtant que celles de M. Charlet. Mais, en revanche, M. Lamy est plus coloriste et plus habitué aux ressources de la palette. Son talent s'est accru singulièrement depuis sa collaboration avec M. Jules Dupré, cet habile paysagiste dont on regrette l'absence au salon.

La transformation la plus extraordinaire que nous ayons vue dans ces derniers temps est celle du talent de M. Auguste Couder. M. Couder est ce même peintre académique qui a commis autrefois tant et de si énormes crimes de lèse-peinture. M. Couder doit bien avoir environ cinquante ans, car son *Lévite d'Ephraïm*, exposé aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg, sans doute au grand désespoir de l'auteur repentant, date du salon de 1817. Ce tableau, qui a partagé le prix avec un *saint Etienne* de M. Abel de Pujol, est l'œuvre d'un homme déjà fort exercé dans la pratique, mais complètement fourvoyé par un mauvais système. Eh bien! ce même M. Auguste Couder, qui le croirait? a fait cette année une petite bataille, admirable de couleur, de verve et d'esprit, et point du tout académique. C'est la grande *Bataille de Laufeld*, du salon de 1836, qui a révélé, pour la première fois, cette métamorphose de M. Couder. Et à qui pensez-vous que M. Couder doive cette conversion? à l'un de ses jeunes élèves, dont il emprunta l'aide pour peindre quelques chevaux. Dans la première surprise excitée par un changement si imprévu, on a été jusqu'à dire que M. Couder n'était pour rien dans l'œuvre signée de son nom. Il a fallu une récidive franche et radicale avant qu'on fût bien assuré de sa transformation. Aujourd'hui que ses yeux sont ouverts à la lumière après cet aveuglement de vingt-cinq années, tous ses péchés lui sont pardonnés.

La prise de Lérida présente un effet de nuit très habilement rendu. Les troupes se précipitent à l'assaut avec une ardeur merveilleuse. C'est un pêle-mêle tout-à-fait pittoresque sur la brèche du rempart. Au second plan on aperçoit les édifices de la ville assiégée. Les murailles, les terrains du devant, le ciel obscur, les groupes serrés des combattans, tout cela est fondu dans une demi-teinte harmonieuse. Les petits uniformes militaires du temps sont bien ajustés, et rappellent l'adresse de Casanova, le frère de l'aventurier Casanova, qui a peint beaucoup de sujets analogues à la fin du XVIIIe siècle.

Par compensation à la métamorphose de M. Couder, nous avons à déplorer la défection d'un artiste qui a contribué avec quelque puissance, pendant une dizaine d'années, au mouvement salutaire de l'école française. M. Schnetz semblait avoir rapporté d'Italie une individualité fortement trempée et au-dessus de toutes les concessions. Sa peinture, en ce temps-là, avait les qualités les plus rares : du caractère et de l'originalité, une touche sûre et solide, une couleur de haut ton, un dessin accentué, ferme et correct. Aujourd'hui la peinture de M. Schnetz est théâtrale et commune, froide, insignifiante et desharmonieuse comme celle de ses collègues de l'Institut. Sa *Bataille de Cerisolles* est un digne pendant à la *Prise de Calais* de M. Picot.

T. THORÉ.

DES

CONFESSIONS DE ROUSSEAU,

ET DE SON INFLUENCE

SUR QUELQUES ÉCRIVAINS DE NOTRE TEMPS.

La première partie du cours de M. Villemain, sur la littérature du XVIIIe siècle, restée jusqu'ici inédite, paraîtra dans quelques jours (1), et complètera enfin le plus grand monument critique qui ait jamais été tenté sur l'époque de Voltaire, de Rousseau et de Buffon, sur une littérature qui, à tort ou à raison, a eu une immense influence en Europe, et dont nous procédons tous, les uns en la niant, les autres en lui vouant une admiration exclusive. La publication nouvelle de l'illustre écrivain, toujours retardée par des préoccupations diverses, qui à ses yeux étaient des devoirs, s'adresse à la génération qui l'a tant de fois applaudi, il y a dix ans, et auprès de laquelle le succès du livre est sûr, comme aussi à cette génération plus jeune qui n'a pas entendu ces leçons qu'animaient à un si haut degré la parole éloquente, le geste vif, la voix saisissante de l'orateur, à cette génération qui, n'ayant pu échapper à l'influence puissante de sa critique, a dès long-temps reconnu M. Villemain pour maître. Dans le premier volume de son nouvel ouvrage, M. Villemain groupe autour de Voltaire, dont il apprécie l'influence sur la littérature anglaise de la reine Anne, la plupart des poètes de ce temps, Jean-Baptiste Rousseau, Crébillon, Lamotte. L'école janséniste de d'Aguesseau, de Rollin, et du duc de Saint-Simon lui-même, qui conservait les traditions religieuses du siècle précédent, y est habilement jugée à côté des romanciers comme Lesage et l'abbé Prévost, à côté des écrivains de bel esprit comme Marivaux et Fontenelle. Dans le second volume, la figure puissante de Montesquieu, les moralistes de l'école philosophique, Vauvenargues et Duclos, les historiens Hénault et Mably, les philosophes Bonnet, Diderot, d'Alembert, Condillac, la poésie descriptive de Saint-Lambert et de Delille, la poésie satirique de Gilbert, la prose de Buffon, comme pour clore ce vaste tableau, Rousseau avec les élans et les défaillances de son génie, tous ces hommes célèbres enfin qui se pressaient autour de l'auteur de *Zaïre* et de l'auteur de *l'Émile*, apparaissent à leur tour, et sont appréciés avec un charme et une grâce d'expression, auxquels l'élévation et la nouveauté des jugemens viennent ajouter une grave autorité. L'obligeance de M. Villemain nous a permis de donner d'avance la fin

(1) 1 vol. in-8o, chez Didier, quai des Augustins.

d'une de ses leçons sur Rousseau. Après avoir parlé des écrits sérieux de Jean-Jacques, l'auteur arrive aux *Confessions :*

Rousseau renonça aux méditations politiques, et ne s'occupa plus que de sa propre histoire, de ses chagrins et de ses malheurs. C'est sous ce point de vue peut-être qu'il est le plus original. Philosophe et publiciste, il n'offre qu'un degré plus rare d'imagination et d'éloquence, appliqué à des vérités connues avant lui, ou à des systèmes en partie erronés; et il a plus de passion et d'autorité dans le langage que de création dans les vues. Comme peintre de son propre cœur, comme écrivain égoïste et rêveur, il eut une grande nouveauté et une grande puissance. Il a empreint la littérature de ses couleurs pendant plus d'un demi-siècle, et à travers la plus grande des révolutions sociales. Il a préparé, en France et en Europe, ce qui fait la poésie de notre temps, cette mélancolique contemplation de l'homme, dernier fruit des lumières et de la satiété.

En tête de ses *Confessions*, Rousseau se vante de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant deux modèles, saint Augustin et Cardan, un saint et un charlatan de génie; quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupés de lui. Le livre vraiment unique, c'étaient les *Confessions* de saint Augustin, ce cri d'humilité et cet hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir d'un pécheur et cette prière d'un converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise; mais sa langue est trop pure pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égarements de sa jeunesse, et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout d'ailleurs, même dans les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique. Son repentir est pieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine; il remonte aux plus anciens souvenirs, à ces premiers instincts d'orgueil et de colère, qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'âme, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant. A cette vue, il s'écrie, plein de trouble : « Si j'ai été conçu dans l'iniquité, et si ma « mère m'a nourri sous le péché dans son sein, où et quand, ô mon Dieu! « je vous prie, mon ame a-t-elle pu jamais être innocente? »

Un larcin d'écolier, semblable à celui de Rousseau volant des pommes à son maître, n'inspire à saint Augustin que cette sérieuse réflexion : « J'ai « voulu commettre un larcin, et je l'ai commis sans nécessité, sans besoin, « mais par le dégoût du bien et l'attrait du mal. J'ai dérobé ce que j'avais « déjà en abondance et meilleur : ce n'était pas de la chose obtenue par le « larcin que je voulais jouir; c'était du larcin lui-même et du péché. »

Vous reconnaissez le docteur de la grâce. Mais à côté de cette austère théologie, quelle délicate observation du premier travail de l'intelligence, des premiers mouvements de la pensée! Avec quel charme il vous raconte sa peine

pour apprendre le grec, qui était le latin d'aujourd'hui, puis son attrait pour Virgile, qu'il entendait sans effort! Mais tout à coup la voix sévère du pénitent vient blâmer cette éducation frivole et corruptrice. « Malheur à toi, fleuve « de la coutume! qui peut te résister? ne seras-tu jamais tari? jusques à quand « rouleras-tu les fils d'Ève vers ce grand et redoutable abîme que traversent « à peine ceux qui sont montés sur la croix? » Se rappelant alors les leçons impures de la poésie profane, et comment il avait fait avec joie ce qu'elle autorisait par ses exemples : « Je n'accuse pas les paroles, dit-il, qui étaient là « comme des vases choisis et précieux, mais le vin de l'erreur qu'on nous y « versait par la main de maîtres enivrés eux-mêmes. »

Je ne sais; mais il y a là pour moi un mélange de grace et de sévérité, un tour d'imagination que je préfère aux premières pages si vantées de Rousseau. C'est un monde également humain, mais plus noble, où l'ame, en sentant sa faiblesse, ne se complaît à rien d'impur.

Les *Confessions* de l'évêque d'Hippone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un Romain d'Afrique au cinquième siècle. Mais quelle élévation morale, quelle effusion de charité! Rousseau, moins humilié de ses fautes qu'il ne s'attendrit sur ses malheurs, a mis, à force de talent, le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour soi. Rien de haineux dans sa tristesse ni d'orgueilleux dans son repentir; il n'étale pas de ces tableaux où l'ame, en recherchant curieusement ses vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous; il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche, et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là, cette confession d'une ardente jeunesse et d'une vie long-temps égarée est un livre édifiant.

Ce n'est pas que les sentimens naturels y soient anéantis devant Dieu. Quelle plus grande amitié que celle d'Augustin pour Alipe et Nébride, et pour cet autre ami qu'il ne nomme pas et qu'il vit mourir dès sa jeunesse? Il y a là quelque chose d'une grace ineffable. Le saint n'a pas tué l'homme; on le sent à la manière dont il raconte, à longue distance, les inquiétudes de son esprit, les émotions de son ame; comment il se lassa de ce qu'il apprend, comment il quitta le barreau pour la philosophie, la philosophie pour les Manichéens, et comment rien ne put suffire à son besoin de croire et d'aimer. C'est ainsi qu'il vient de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, professant l'éloquence dans les écoles des rhéteurs, et ne sachant régler encore ni sa croyance ni sa vie.

Je ne crois pas qu'il y ait une plus belle histoire des mouvemens du cœur, que celle d'Augustin, disputant avec ses amis sur le bien et sur le mal, sur la matière et sur l'esprit, répudiant les Manichéens et les astrologues pour Platon, et de Platon s'élevant à l'idée du christianisme, puis entraîné par l'enthousiasme du temps, par l'exemple d'un moine d'Égypte, et tout à coup saisi

d'un violent dégoût du monde, d'une ardeur de conversion et de pénitence. C'est la péripétie du drame de sa vie.

« Ainsi je souffrais, et je me torturais, m'accusant moi-même plus amèrement que jamais, et me roulant dans ma chaîne, jusqu'à ce qu'elle fût brisée tout entière, cette chaîne qui ne me retenait plus que d'une faible étreinte, mais qui me retenait encore... Je me disais au dedans de moi : « Tout à l'heure, cela sera fait ; cela va l'être ; » et en parlant, je croyais avoir achevé ; et je n'achevais pas. Je ne voulais pas cependant retomber dans mes fautes passées ; mais j'étais sur le bord, et je respirais... Les frivoles délices, les vanités des vanités me retenaient encore, comme de vieilles maîtresses ; et elles me tiraient par ma robe de chair, et me disaient tout bas : « Nous renvoies-tu ? et, dès ce moment, ceci, cela ne te sera-t-il plus à jamais permis ? » Et quelles choses me suggéraient-elles alors, ô mon Dieu ! puisse ta miséricorde les détourner de la pensée de ton serviteur ! Quelles indignités elles m'offraient ! quelles souillures ! » . . . . . .

Les *Confessions* de Rousseau, plus détaillées, plus curieuses, n'offrent pas cet intérêt si pur, et cette grandeur morale. L'auteur a beau marquer l'époque où il adopte une vie plus sévère, des vêtemens plus simples, où il supprime *les bas blancs et les dentelles*, il a beau même annoncer sa réforme antérieure, on la sent faiblement ; et les derniers livres de ses *Confessions* semblent ne racheter que par des malheurs les fautes racontées dans les premiers. Toutefois, quelques parties de cet ouvrage, et d'autres écrits de Rousseau qui s'y rapportent, ont offert un modèle de composition morale, nouveau dans notre langue. Là, Rousseau a excellé dans deux choses, le sentiment de la nature vraie, prise sur le fait, dans les champs, dans les bois, et le pathétique familier, la mélancolie dans les petites choses. Ce sont là deux traits originaux de son éloquence.

Avant lui, vous voyez une littérature élégante, majestueuse, qui faisait partie, pour ainsi dire, de la hiérarchie, et se liait à toutes les convenances du grand monde. Bossuet lui-même, le génie le plus élevé, l'homme de la plus libre éloquence, est une portion de la monarchie de Louis XIV, et en représente la dignité et la grandeur, par son langage autant que par la place qu'il y remplit. Il en est de même de presque tous les grands écrivains de cette époque, hormis La Fontaine. Plus tard, Voltaire, si novateur dans ses principes, était cependant assujetti, plié sur bien des points à l'ordre social du temps. Il n'y avait plus, au XVIIIe siècle, un roi puissant et respecté pour lui-même ; mais il y avait encore la cour ; et, de même que Bossuet et Racine, avec leur gravité magnifique ou leur noble élégance, ont quelque chose d'assorti à Louis XIV, ainsi Voltaire pouvait paraître le poète naturel de cette cour licencencieuse et spirituelle, qui garde les abus dont elle se moque, et profite encore des choses qu'elle ne croit plus.

Il n'y a plus rien de cela dans Rousseau. Son imagination s'anime ailleurs. Une fleur des champs, un buisson lui plaît mieux que les parcs taillés de Versailles, et ces jets d'eau de Chantilly, « qui ne se taisaient ni jour ni

nuit (1). » Sa libre rêverie exprime souvent des choses que la bienséance interdisait aux écrivains du XVIIe siècle. En étant plus abandonnée, plus libre, elle n'est pas toujours plus naïve; en s'arrêtant à plus de détails infimes, elle n'est pas plus vraie. Le naturel que peint Rousseau est celui d'un malade, plutôt que d'un homme en santé. Sa sensibilité, si délicate et si vive pour peindre les beautés des champs, est parfois cynique dans la peinture de l'homme. Il aime à décrire avec une subtilité ennemie de lui-même quelques-uns de ces mauvais sentimens qui traversent l'ame, et s'enfuient bien vite. Il les arrête pour les expliquer. Mais ce mélange n'en produisait pas moins un art nouveau de plaire et d'entraîner. Tout en abaissant l'aristocratie du style, et en étendant le cercle des choses qui pouvaient s'écrire, Rousseau avait gardé une singulière habileté de langage. Par là, devant un siècle amoureux des lettres, il avait fait tout supporter, en sachant tout ennoblir. Le goût déjà moins pur, le langage déjà moins sévère ne s'offensaient pas des formes un peu déclamatoires et parfois incorrectes qui se mêlent à sa diction forte et colorée; et ses mouvemens, son harmonie, saisissaient l'imagination avec un empire que Voltaire lui-même n'avait exercé que sur le théâtre, et que Rousseau transportait dans la discussion et dans la prose. Par là, il était l'orateur du XVIIIe siècle : il l'était non-seulement dans les causes débattues par la société, mais dans sa propre cause, dans l'histoire de ses petitesses, de ses malheurs. Il avait donné le même droit à sa personne qu'à ses écrits; il avait fait de sa misanthropie réelle ou affectée un titre pour plaire à son temps, et habitué la société à admirer en lui un de ces hommes supérieurs et mécontens qui se séparent d'elle pour la dominer.

. . . . . .

Le dernier voyage de Voltaire à Paris fournit ensuite à M. Villemain l'occasion d'un rapprochement qui se présentait de lui-même, et qui l'amène aux conclusions suivantes.

L'action de ces deux hommes fut, à quelques égards, aussi diverse que l'étaient leurs génies. Voltaire eut plus d'influence sur l'opinion commune; Rousseau sur les caractères et les talens. Voltaire n'eut pas d'élèves originaux, ne suscita pas d'hommes supérieurs; il n'eut pour disciples que la France, dont il était l'organe, et l'Europe qu'il éblouissait des idées de la France. Par cette ironie sceptique et ce zèle d'humanité, par ce goût d'indépendance et de bien-être qu'il trouvait et qu'il excitait dans son temps, il a, plus que personne, préparé l'esprit du nôtre, et le contraste singulier de nos idées et de nos mœurs. Son admirable justesse d'esprit, qu'une seule passion avait faussée sur le point le plus important du problème social, fait encore le fond des opinions en France, et domine ceux mêmes qui repoussent son nom.

Rousseau n'a pas exercé sur les esprits un aussi durable pouvoir. Hormis les temps de crise sociale, où ses doctrines furent commentées par des pas-

(1) Bossuet, Oraison funèbre du prince de Condé.

sions furieuses, il est resté dans la classe des écrivains spéculatifs, et des hommes éloquens qui ne persuadent pas. Quoiqu'il ait légué des expressions à nos publicistes, et des formes même à nos institutions, ses théories ont perdu leur empire absolu sur les esprits; et, après avoir troublé violemment le monde politique, il n'a plus eu qu'une école littéraire, qui, par contre-coup, il est vrai, agit encore sur la société même. Mais sa double influence, aux approches de notre révolution, inspirait à la fois Bernardin de Saint-Pierre et Mirabeau, le contemplatif et le tribun, le peintre élégant de la nature et l'impétueux orateur armé de colère et de génie. Bientôt, dans le bouleversement social, elle animait les études errantes d'un jeune officier français, jeté de son pays en feu parmi les sauvages de la Louisiane, et retombé du fond des déserts dans le camp de la guerre civile, et de là, dans l'isolement barbare d'une grande ville étrangère; elle nourrissait de tristesse et d'espérance ce fugitif alors inconnu, et le soutenait par l'exemple de ce que peut le génie contre l'infortune et l'obscurité.

On voit dans le premier ouvrage de M. de Châteaubriand, sous la date de 1796 et de Londres, combien, malgré l'originalite native de son esprit, il était alors imprégné des idées et des sentimens de celui qu'il nommait *le grand Rousseau*, et qu'il plaçait au nombre des cinq grands écrivains qu'il fallait étudier. Son admiration pour cette vive éloquence semblait presque le disputer en lui à l'impression si récente qu'il remportait des scènes sublimes de la nature sauvage; et, dans la hardiesse de ses riches couleurs, il gardait quelques traces de la mélancolie du *Promeneur solitaire*. Elles se retrouvent encore dans la création si originale de *René*. Mais on sent qu'entre la rêverie vaporeuse du philosophe mécontent, et le dégoût ardent du jeune homme, tout un monde social s'est brisé, et n'a pu reprendre encore à la vie et au calme. La puissance de cette émotion immédiate a fait du roman de *René* un livre incomparable pour la profondeur et la poésie. Ce grand art d'écrire, qu'on avait tant admiré dans Rousseau, ce prestige d'une parole savante, harmonieuse, cette poésie de la prose, reparaissait avec un éclat inconnu, un trésor d'images étrangères, et parfois un retour vers des modèles plus antiques et plus simples. Le disciple de Rousseau était devenu son éloquent adversaire; ou plutôt le peintre du christianisme, en reprenant le combat contre le scepticisme au point où l'avait laissé Rousseau, poussait plus loin la victoire, et rappelait vers l'Eglise épurée par tant de malheurs l'indépendance des esprits généreux, l'imagination des femmes, la raison des politiques, l'espérance de tous.

Pour lui, la nature s'était enrichie d'horizons nouveaux. A quelques sites de la Suisse ou du Piémont, à quelques bouquets de bois merveilleusement decrits, mais vulgaires et voisins des villes, le peintre voyageur substituait l'Océan, l'Amérique, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Judée; tous les grands points de vue de la terre et de l'histoire. Cette solitude, artificiellement rêvée par Rousseau, un autre l'avait surprise et contemplée vivante dans les déserts de l'Amérique. Cette vie sauvage, abstraitement défigurée par le philosophe,

un autre la faisait entrer dans la poésie, et l'ajoutait comme une nouvelle scène au drame inépuisable du cœur. Quelle vaste carrière d'imagination ! quel éclat de génie ! Et, pour marquer encore un point de ressemblance, quelle union de l'éloquence la plus ornée, la plus brillante, avec la précision sévère du style politique !

L'influence de Rousseau n'est pas moins sensiblement marquée dans les ouvrages du grand poète anglais de notre époque. Mais elle y est gâtée, bien plus que corrigée. En fortifiant, chez Byron, cette haine contre la société, qui n'est pas le jugement de l'homme vertueux et du sage, elle s'empreint d'un alliage de scepticisme. De là, cette poésie mélancolique et pourtant sensuelle, amère sans être sérieuse, empruntant au spectacle de la nature les plus riches couleurs, et comme illuminée de cet éclat physique du monde, mais n'y portant pas l'émotion morale qui en serait la grandeur et la vie. Le génie de Rousseau n'en a pas moins une grande part dans les impressions qui ont formé le poétique égoïsme du peintre de *Childe-Harold* et de *Lara*, comme Voltaire, dans l'éducation philosophique du peintre de *Don Juan*. Byron avait, dans la mémoire et devant les yeux, le bosquet imaginaire de *Clarens* (1), comme les bords enchanteurs et tant de fois parcourus du *Léman*; et Rousseau lui a donné plus d'une inspiration de misanthropie et d'amour.

Enfin, si de nos jours encore, et dans notre langue, une poésie nouvelle, qui semble née d'elle-même, a cependant été redevable à sa prose éloquente, si ce chant religieux, qui s'élevait naturellement d'une ame jeune et tendre, a reçu de l'étude quelques inflexions étrangères, on ne peut méconnaître, dans les *Méditations* de M. de Lamartine et dans la ravissante douceur de ses vers, çà et là quelques sons embellis du *Vicaire savoyard* et du *Promeneur solitaire*. Peut-être même, dans l'emploi que cette poésie mélodieuse fait des mots les plus simples, dans les détails familiers où se plaît cette élégance si noble, on sent que, s'il y a beaucoup de la langue divine de Racine, il y a plus encore de l'abondance pittoresque de Rousseau. La source de cette abondance d'émotions et d'images est la même chez le philosophe et le poète; c'est le spiritualisme et l'amour. Mais cette source doit jaillir de l'ame, et ne s'emprunte pas. Heureux celui qui l'a découverte en soi, dès les premiers ans, l'a gardée sans mélange, et la répand sur tout le cours d'une noble vie ! son génie aura ce que la perfection savante de l'art ne donne pas toujours; et l'originalité naîtra, pour lui, de la pureté morale et de la grace.

L'influence littéraire de Rousseau se retrouve aussi dans un des plus véhémens contradicteurs que ses écrits aient rencontrés de nos jours. Le célèbre auteur de l'*Indifférence*, dans sa logique hardie et tranchante, dans son style impétueux et travaillé, offre plus d'un trait de ressemblance avec le peintre d'*Emile*, dont il a peut-être trop vanté l'élocution enchanteresse. On voit qu'il s'est formé à cette école, bien plus encore qu'à celle des pères. Il a,

(1) Clarens sweet Clarens, birth-place of deep love, etc.
(*Child-Harold*, cant. III.)

comme l'hébreu fugitif, enlevé les armes de l'Egyptien, pour le combattre. L'imitation du style est parfois si marquée, qu'elle rappelle ces ouvrages de la *Renaissance* où un moderne s'appropriait, sous un cadre chrétien, soit *Florus* soit *Térence*. Quand au fond même des opinions, si le prêtre du XIXe siècle réfute avec une grande hauteur les contradictions et l'insuffisance du théisme de Rousseau, on démêle pourtant je ne sais quelle prédilection dans l'hostilité même. On reconnaît la leçon oratoire du maître dans les rudes coups que lui porte l'élève; et on retrouve même sa leçon philosophique dans quelques opinions (1) hardies, indociles, que garde cet élève prosterné sous la foi. On sent que l'éloquent apôtre de l'*autorité* a été l'assidu lecteur du *Contrat social*, et que cet ardent esprit pourrait passer encore d'un extrême à l'autre.

Mais je m'arrête, et je ne voudrais pas juger nos contemporains, pour achever l'analyse de Rousseau. Qu'il nous suffise d'avoir marqué les principaux caractères de ce grand écrivain, publiciste erroné, mais puissant, moraliste inégal, mais souvent sublime et salutaire. Ce qu'on peut lui reprocher tombe devant le bien qu'il a fait. De même que l'antiquité, en divinisant ses héros, les séparait de tout ce qu'ils avaient eu de faible et de terrestre; ainsi, dans cette apothéose que fait la gloire, les erreurs de l'homme s'effacent par ses services. A ce titre, Rousseau conservera des droits à l'admiration, comme écrivain de génie, malheureux par son génie même, comme sage et utile ami des premières années de l'enfance, comme éloquent défenseur du sentiment religieux dans un siècle de scepticisme, comme interprète formidable de principes populaires qui devaient se rectifier après lui, et contribuer par leur excès même à fonder la liberté sur les lois.

VILLEMAIN.

(1) *Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, pag. 411.

CHATEAUX SUÉDOIS.

I.

Skokloster.

Le Mœlar est l'un des plus beaux, l'un des plus grands lacs de la Suède; il s'étend à travers l'Uppland, la Vestermannie et la Sœdermannie. D'un côté il reflète dans ses eaux limpides les forêts du Nord; puis, comme un fidèle sujet, il vient mourir au pied du château de Stockholm. Il touche au golfe de Bothnie et à la mer Baltique. Sur ses bords, c'est-à-dire sur un espace de quarante lieues de longueur, on voit s'élever des villes, des villages, des châteaux. La cloche des églises retentit au sein des forêts qui l'entourent, le chant des pêcheurs résonne sur ses ondes, et le brick de commerce aux flancs évasés le traverse à côté de l'aristocratique yacht anglais. C'est sur une des rives du Mœlar, à deux milles d'Upsal, que le feld-maréchal Wrangel bâtit le château de Skokloster. L'été, les habitans des villages voisins s'en vont, le dimanche, visiter cet antique domaine illustré par maint souvenir, et cet édifice construit par un des héros de la Suède. L'hiver, tout est silencieux dans cette romantique contrée; les *Nek*, ces musiciens magiques qui apparaissent à la surface des eaux avec des cheveux verts et une harpe d'argent, se retirent dans leurs grottes de cristal; la cigogne s'enfuit vers les régions du sud, et le pêcheur ramène à terre ses barques et ses filets. D'une de ses rives à l'autre le lac est couvert d'une glace épaisse, il n'y a plus de murmure dans ses vagues, plus de chants dans la forêt, plus de soupirs dans l'air. La nature, fatiguée après la moisson d'automne, s'endort comme une mère après un enfantement, et le soleil impuissant qui l'éclaire ne ramène sur sa face pâle qu'un sourire fugitif et un rayon de vie qui ressemble à un vain désir. Mais

alors les nuages qui ceignent l'horizon et les bois de sapins couverts de neige, donnent à certains points de vue un aspect imposant. Il y a des monumens qui semblent grandir à travers les ombres de l'hiver, comme la tradition historique à travers les ombres du passé. Après avoir parcouru les chroniques de l'Uppland, il me sembla que Skokloster était un de ces monumens.

J'y arrivai, par une froide matinée du nord, avec un guide qui ne connaissait pas le chemin. Nous descendîmes dans un ravin inhabité; nous sillonnâmes long-temps le lac, où l'on n'apercevait point de route. Mon cheval, haletant et couvert de givre, pouvait à peine faire passer au milieu des amas de neige le léger traîneau qui m'avait amené jusque-là. Par pitié pour lui, je quittai mon siége de peau de renne, où j'étais emmaillotté comme un enfant, et je m'en allai, à travers le Mœlar, à la découverte de Skokloster, tandis que mon conducteur, la tête baissée, le regard pensif, tâchait de faire revivre dans sa mémoire infidèle les instructions qu'il avait reçues à son départ d'Upsal. Tout à coup, au détour de la forêt, à la pointe d'une baie, j'aperçus le château avec ses quatre tours épaisses surmontées d'un globe de fer, et sa coupole couverte de neige, comme une tête de vieillard couverte de cheveux blancs. Une heure après, j'étais là, assis, dans une grande salle voûtée, sur un large fauteuil en cuir, comme un laird d'Écosse. Un grand feu pétillait dans le foyer; un domestique posait, sur la table de chêne massive, un plat de venaison et une bouteille de vin de Madère. Mon cheval avait été mis à l'écurie, mon guide avait déjà pris place à l'office, et je bénissais le maître absent, qui de loin exerçait ainsi envers un étranger l'hospitalité traditionnelle de ses ancêtres.

Toute cette salle où je venais de m'installer, comme un habitant du château, avait un aspect singulier. De lourdes tapisseries, effacées par le temps, couvraient le plancher. Des épées de fer, ternies par la rouille, étaient suspendues aux murailles. Ici on apercevait une armoire en bois, incrustée, qui avait servi autrefois à la toilette de quelque grande dame, mais qui, depuis long-temps, ne renfermait plus ni rubans de soie, ni parfums; là, une pendule à colonnes d'argent dont le balancier rendait un son plaintif et monotone. A travers les fenêtres posées au fond d'une embrasure épaisse, et couvertes d'une couche de glace, le jour ne jetait qu'une clarté incomplète sous cette voûte élevée. La moitié de la salle était inondée de rayons, l'autre était plongée dans l'ombre. Quand je regardais cette demeure antique, sillonnée ainsi par de grandes teintes de lumière et par de grandes ombres, je croyais être en face d'un tableau de Rembrandt, et quand je vis entrer le sommelier du château, avec sa redingote grise, son chapeau de feutre et son trousseau de clés à la main, il me sembla voir apparaître, dans un rêve, tout un chapitre de Walter Scott. Cependant des objets d'une date plus récente contrastaient avec ces débris du passé. Le lit ancien était couvert de rideaux de soie de Lyon. Sur les tentures en cuir brun, on voyait çà et là des gravures parisiennes avec des cadres dorés, et, sur la table de chêne, des couverts d'argent nouvellement

ciselés, des assiettes de porcelaine et des tasses d'Angleterre fraîchement vernies. La civilisation moderne, avec toute son élégance, s'est mariée ici à l'œuvre du XVIe siècle. Le château, qui a appartenu aux hommes d'armes de la guerre de trente ans, appartient aujourd'hui au comte Brahe.

L'histoire de Skokloster est mêlée aux plus anciennes traditions de la Suède. Sur une des montagnes qui environnent le château, les paysans de la contrée venaient autrefois célébrer leurs cérémonies païennes. Ils allumaient, au milieu de la nuit, de grands feux et faisaient des conjurations pour préserver leurs moissons de la grêle et leurs bestiaux de la peste. Un peu plus loin, les pirates de l'Uppland s'étaient bâti une forteresse. C'est de là qu'ils s'élançaient à travers les eaux du lac pour piller, sur les côtes, la cabane du laboureur et la cargaison du marchand C'est là qu'ils se rassemblaient, après leurs sanglantes expéditions, pour boire le *miœd* dans les coupes de corne, chanter leurs chants de guerre et raconter leurs exploits. Sous les sombres rameaux de sapin, on aperçoit encore les débris de leur forteresse pareille à un nid de vautours; et, quand on creuse la terre, on y trouve les armes qu'ils ensevelissaient avec eux pour combattre dans un autre monde, après avoir assez longtemps combattu dans celui-ci. Les historiens du Nord ont tous, l'un après l'autre, dépeint les mœurs farouches de ces tribus de corsaires; mais parmi les terribles souvenirs d'une époque sans lois et sans frein, on raconte çà et là des pages mélancoliques qui appartiennent aux poètes. Telle est, par exemple, cette charmante saga de Gumlangi, cette histoire d'une jeune femme qui meurt en pressant sur son sein le vêtement de celui qu'elle a aimé. Telle est la tradition de Sigurd Ring, dont un poète suédois, Stagnelius, a fait une tragédie. Sigurd était roi de Suède. Dans une fête publique, il aperçut une jeune Norvégienne, nommée Alfsol et remarquable par sa beauté; il en devint amoureux et la demanda en mariage. Mais les frères d'Alfsol, le trouvant trop vieux, la lui refusèrent. Aussitôt il leur déclare la guerre, et s'avance contre eux avec ses cohortes de soldats. Les Norvégiens, craignant d'être vaincus et ne voulant pas lui abandonner la jeune fille, l'empoisonnent. Sigurd combat avec héroïsme, met en fuite ses adversaires, puis se précipite dans la demeure d'Alfsol. Quand il la trouva étendue morte sur le parquet, il ne versa pas une larme, il n'exhala pas un soupir; il prit entre ses bras cette jeune fille dont le regard avait ravivé son courage, réchauffé sa vieillesse, il l'emporta sur son navire, la mit sur la proue et s'en alla à travers les mers jusqu'à ce que l'orage éclatât sur sa tête, jusqu'à ce que la mer l'engloutît avec celle qu'il aimait.

Le christianisme remplaça par des couvens les forteresses de Vikingr. Il y eut à Skokloster un couvent de femmes qui subsista glorieusement pendant trois siècles. A l'époque de la réformation, le domaine religieux qui s'était agrandi par mainte fondation, fut réuni à la couronne. Charles IX le donna à son feld-maréchal Hermann Wrangel. C'était un de ces intrépides soldats du XVIe siècle, qui avait gagné l'un après l'autre ses grades sur le champ

de bataille. Il voulut faire de Skokloster sa retraite de vieillard, et il y bâtit une humble demeure à côté de l'église. C'est de là que son fils Charles-Gustave partit pour la guerre de trente ans. Lorsqu'il revint de ses glorieuses campagnes, il trouva la maison de son père trop chétive et lui demanda la permission d'en bâtir une autre. Le père, dit la tradition, lui répondit par un soufflet. Charles s'inclina devant la main qui venait de le frapper, la baisa, et le fier Hermann, touché de cet acte d'humilité, lui permit de dédaigner la demeure où il avait vécu et d'en construire une plus splendide. Le lendemain, les architectes étaient à l'œuvre, et le château de Charles s'éleva à côté de celui de son père.

Mais il ne jouit pas long-temps de son œuvre. La guerre l'appelait en Allemagne; il y retourna et s'en revint avec le bâton de feld-maréchal. La guerre éclata en Danemark; il prit le commandement de la flotte, la gouverna comme un vieux marin, et gagna dans une bataille son brevet d'amiral. Sa vie fut une vie de guerre et d'expéditions aventureuses, une vie de soldat illustrée par une bravoure qui ne se démentit jamais et couronnée par le succès. Il l'avait commencée sous Gustave-Adolphe, il ne la termina que sous Charles XI. Dans un siècle de combats, il fut comme le bouclier de la Suède et le rempart de quatre royautés. Il était vieux, malade, affaibli par ses blessures et retiré dans son gouvernement de Poméranie, lorsque Charles XI l'appela à prendre le commandement de l'armée qui devait entrer dans l'électorat de Brandebourg. Il fit un dernier effort pour servir son pays; mais cette fois la nature trahit son courage. Il fut forcé de revenir dans son château de Spiker et mourut bientôt, laissant après lui de grands souvenirs et un grand nom. C'était, dit le comte Bonde dans ses anecdotes sur l'histoire de Suède, un des plus grands généraux de son temps, un homme d'un cœur aussi loyal que brave, aimant le faste et la dépense, et plus enclin à se battre qu'à se mêler d'intrigues. Il avait cueilli sa première branche de laurier à Lutzen, il cueillit la dernière à Varsovie, dans une bataille qui dura trois jours, et où il commandait l'aile gauche de l'armée suédoise, tandis que Charles X commandait l'aile droite.

Au milieu de ses actions d'éclat, le malheur le saisit avec sa main de fer. Il vit mourir, l'un après l'autre, ses cinq fils. L'un d'eux avait déjà atteint sa vingtième année. C'était un beau jeune homme, l'espoir de son père qui eût voulu lui léguer ses titres et sa gloire. Il mourut comme les autres, et le vieux feld-maréchal s'agenouilla devant Dieu. Il fut, comme il le dit lui-même, *victor victus*. Il pleura et pria. Dans ce temps-là le sentiment religieux vivait encore au fond de toutes les ames; les soldats se jetaient à genoux avant d'engager la bataille, et les généraux déposaient dans la nef de l'église les drapeaux qu'ils avaient conquis.

Charles Wrangel avait encore quatre filles. L'aînée épousa le sénateur Nils Brahe. C'est par cette alliance que le château de Skokloster devint la propriété de cette famille, l'une des plus célèbres et des plus anciennes fa-

milles du Nord. Rudbeck dit, dans son *Atlantica*, que *Brahe* signifie *Brahman*, c'est-à-dire homme habitué aux grandes actions, et Saxo le grammairien dit qu'il y avait des Brahe à la bataille de Brahvalla, que le roi de Suède, Hakon Ring, engagea, en l'an 740, contre Harald-Hildetand, roi de Danemark.

Deux familles de ce nom s'illustrèrent en Suède et en Danemark. A celle de Danemark appartient Ticho-Brahe l'astronome; à celle de Suède, sainte Brigitte, mère de huit enfans, et sainte Catherine, sa fille. On conserve encore à Skokloster le manuscrit des Révélations de sainte Brigitte, le premier livre de cette philosophie mystique, qui devait plus tard occuper le génie de Jacob Bœhme et de Svedenborg. Ce fut elle qui fit faire, par son confesseur, la première traduction de la Bible en suédois. Ce fut elle qui fonda le monastère de Wadstena, où l'on vit s'élever une école importante, à une époque où il n'y avait d'écoles que dans les cloîtres. Elle fit le pélerinage de Saint-Jacques de Compostelle, le pélerinage de Rome et de Jérusalem, portant partout des encouragemens au peuple, des remontrances aux moines et des avis aux princes. Sa vie fut un symbole de tous les rêves pieux du moyen-âge. A l'âge de trois ans, dit la légende, elle n'avait pas encore parlé. Sa mère craignait qu'elle ne restât muette. Elle s'éveilla un matin en chantant les louanges de Dieu. A sept ans, elle se distinguait entre toutes ses compagnes par sa piété, par son amour pour le travail, et la sainte Vierge venait elle-même s'asseoir à côté d'elle, et lui enseigner à coudre. Quand son mari mourut, elle vit apparaître le Christ qui lui mit une couronne d'or sur la tête, et la nomma sa fiancée. Nous ne croyons plus guère aujourd'hui à tous ces miracles; mais respectons du moins ce qu'il y avait de poétique dans l'idée qui les enfanta, et dans la tradition qui les recueillit.

Le château de Skokloster, ennobli par ces deux puissantes familles de Wrangel et de Brahe, est un vaste édifice à quatre façades, élevé sur une colline et dominant le lac. Il est bâti dans un style d'architecture simple, mais imposant. Au milieu est une cour carrée, semblable à une enceinte de cloître; une large galerie soutenue par des arceaux en fait le tour. Le vestibule est orné de huit colonnes de marbre d'Italie, ce qui est une étrange rareté dans le Nord. Ce fut Christine qui les donna à son feld-maréchal Wrangel. Quand Charles XI entreprit de réunir à la couronne les propriétés que ses aïeux avaient données aux nobles de Suède, il mit le séquestre sur les huit colonnes, et le propriétaire paya 18,000 r. b. (36,000 fr.) pour les conserver.

L'intérieur des appartemens respire encore cet air de richesse et de grandeur que l'on retrouve dans toutes les habitations seigneuriales du moyen-âge. Là sont les salles de chevaliers, hautes et profondes, les plafonds chargés d'ornemens, les parquets travaillés avec art, les portes à deux battans, dorées et sculptées, et les tapisseries de haute lice couvrant les murailles. Ces salles ont perdu leur fraîcheur primitive. En plusieurs endroits, la dorure des panneaux s'efface, la guirlande des plafonds s'ébrèche, et la couleur des tapisseries commence à pâlir. Mais ces constructions d'une autre

époque, quand elles sont seulement ternies par les siècles, ressemblent à la mâle beauté de l'homme, à laquelle le temps donne un caractère plus grave, en lui ôtant le vermillon de la jeunesse.

Les quatre grandes tours du château et la plupart des salles ne renferment que des objets d'art ou de science. N'est-ce pas une singulière chose que de s'en aller ainsi au fond d'une des provinces reculées de la Suède, dans une habitation isolée au milieu des bois, et d'y découvrir l'arsenal historique du royaume, le musée de la guerre de trente ans?

Charles Wrangel avait amassé à Skokloster tout ce qu'il recueillit dans ses campagnes, et les comtes de Brahe agrandirent sa collection. C'est là qu'on trouve les anciens glaives des Scandinaves, les poignards à longue lame, les lourdes épées à deux mains, les cuirasses de fer des chevaliers du moyen-âge et les casques à ressorts. C'est là qu'on trouve plus de douze cents armes de tout âge et de toute sorte, depuis le fusil damasquiné du pacha turc jusqu'à la carabine en cuivre des Suédois du XVIe siècle, depuis l'ancienne arquebuse à roue jusqu'aux pistolets à manche d'ivoire que Christine portait dans sa petite main de femme. Les rois eux-mêmes ont enrichi ce musée militaire. Charles X y a déposé le glaive tranchant sur lequel il avait fait graver un calendrier, en vrai soldat qui veut compter ses jours par ses batailles; Charles XIV y a déposé l'épée qu'il portait dans ses guerres d'Allemagne. J'ai vu là aussi le bouclier de Charles-Quint et une main de fer de chevalier, la vôtre peut-être, valeureux Gœtz de Berlinchingen!

Dans une des salles qui touchent à cette galerie, le propriétaire actuel de Skokloster a fait peindre à fresque les principales phases de la vie militaire et de la vie politique de son roi. C'est un travail de bon goût qui fait honneur à celui qui en a donné le plan et à celui qui l'a exécuté.

La bibliothèque et les manuscrits composent les deux autres ailes du château. C'est une des plus intéressantes et des plus riches collections qui existent en Suède. Il y a là 22,000 volumes choisis et plusieurs raretés bibliographiques d'un grand prix, notamment les quatre volumes de l'*Atlantica* dont il n'existe plus que cinq exemplaires. La collection des manuscrits renferme la correspondance du feld-maréchal Wrangel pendant la guerre de trente ans, des centaines de lettres autographes des rois de Suède, des sénateurs, des généraux, et une quantité de documens inédits relatifs à l'histoire de ce royaume pendant les XVIe et XVIIe siècles. On garde aussi parmi ces œuvres suédoises une traduction française de Quinte-Curce. C'est un magnifique manuscrit in-folio sur parchemin, orné d'arabesques, de vignettes et de larges dessins en tête de chaque chapitre. Cette traduction est sans date, mais elle est dédiée à Charles-le-Téméraire à l'époque où il venait de soumettre les Liégeois. Ainsi elle a dû être écrite vers 1475 ou 1476, et elle appartenait vraisemblablement à celui à qui l'auteur l'avait dédiée, car on voit encore le chiffre du prince gravé sur les coins de cuivre qui ornent la couverture. Il est probable que Marguerite de Bourgogne emporta ce livre en Flandre ou en Allemagne, et la guerre de trente ans le livra à la Suède.

Dans son ouvrage sur la bibliothèque des ducs de Bourgogne, M. de Santander ne fait pas mention de ce manuscrit. Si j'avais pu consulter mon savant compatriote Weiss, je suis sûr qu'il m'en aurait expliqué toute l'histoire; mais, comme il est à cinq cents lieues de moi, je suis contraint d'avouer mon ignorance.

Le comte Magnus de Brahe est un de ceux qui ont le plus contribué à enrichir cette biblothèque. Il a lui-même fait le catalogue des livres imprimés, tandis que M. Schroder, professeur à Upsal, faisait celui des manuscrits.

Les graves fonctions dont son fils est investi ne l'empêchent pas de donner à ces richesses littéraires toute l'attention qu'elles méritent et d'en ouvrir l'accès avec la plus parfaite courtoisie à ceux qui s'y intéressent. Nul voyageur n'a visité Skokloster sans en rapporter quelque douce émotion ou quelque souvenir de reconnaissance. Les dons du cœur sont héréditaires dans la famille des Brahe autant que ceux de la valeur et de l'esprit.

Il existe aussi à Skokloster une galerie de tableaux nombreuse. Elle renferme les portraits de plusieurs étrangers célèbres, et de la plupart des grands personnages du temps de Gustave-Adolphe, de Christine et de ses successeurs. La plupart de ces portraits ont été faits du vivant même des personnages qu'ils représentent. Ce sont des documens historiques à joindre à ceux de la bibliothèque. Il en était un, entre autres, que je cherchais dès mon entrée dans la salle; c'était celui de cette belle Ebba Brahe que Gustave-Adolphe voulait faire reine de Suède. Mais je ne trouvai qu'un médaillon renfermé dans une boîte d'ivoire, grossièrement peint, défiguré par le temps, puis altéré encore par une main malhabile, et un tableau en pied qui la représentait en robe noire, les cheveux blancs, les yeux éteints, le front ridé, une véritable élégie de deuil après un dithyrambe de jeunesse.

L'histoire raconte assez brièvement cette charmante vie d'Ebba, mais la tradition populaire, qui laisse rarement échapper une image tendre et gracieuse, s'est emparée du froid récit des annales suédoises, et en a fait un de ses romans d'amour.

Quand l'épouse du grand-chancelier Brahe se sentit près de mourir, elle pria la reine de prendre sous sa protection sa fille unique, sa petite Ebba, qui était alors âgée de trois ans. La reine le lui promit, et dès que la comtesse fut morte, elle prit la jeune fille dans son palais et la fit élever sous ses yeux. Ebba grandit auprès de Gustave-Adolphe qui avait un an et demi de plus qu'elle, et tous deux s'aimèrent. Ce n'était d'abord qu'une affection de frère et de sœur à laquelle la reine souriait; mais la jeunesse amena l'amour. Quand Gustave partit à l'âge de quatorze ans pour l'île d'OEland, il quitta en pleurant sa chère Ebba et la pria de ne pas l'oublier. Quand il fut proclamé roi à l'âge de dix-huit ans, il accourut avec joie auprès d'elle, lui donna un anneau de fiançailles et lui promit de l'épouser (1). C'est après

(1) Le témoignage de plusieurs historiens, et en dernier lieu celui de Geiier, ne laisse pas

cette promesse de son roi, c'est dans une de ses douces rêveries d'amour, qu'Ebba écrivit sur une des vitres du château ces deux vers suédois :

Jag œr fornœid med lyckan min
Och tacka Gud fœr nadan sin.

Je suis contente de mon destin,
Et je remercie Dieu de sa clémence.

Mais la reine avait suivi d'un regard inquiet tous ces développemens d'une passion si franche et si naïve. Elle avait pour son fils des projets ambitieux; elle voulait qu'il épousât une princesse étrangère, et, quand elle eut lu l'inscription d'Ebba, elle écrivit au-dessous :

Det ena du vill, det andra du skall,
Sa plagar mœst ga i sadana fall.

Tu veux avoir ce destin, mais tu en auras un autre;
C'est ainsi que cela arrive le plus souvent.

Peu de temps après, Gustave fut obligé de partir pour repousser Chretien IV, qui venait de faire une invasion en Suède. La reine résolut de profiter de son absence pour lui enlever Ebba. Tandis qu'elle cherchait autour d'elle un homme digne d'épouser sa pupille, et capable de la faire respecter, le comte Jacob Pontusson de la Gardie arriva à Stockholm. C'était un descendant de ce valeureux chevalier de Languedoc qui, du service de France, avait passé à celui du Danemark, où il avait été fait prisonnier par les Suédois, et qui, de prisonnier, était devenu l'ami d'Eric XIV et le favori de Jean III. Le comte Pontusson revenait de faire un voyage en pays étranger. Il était jeune, beau, aimable; la reine lui proposa d'épouser Ebba. D'abord il répondit par un refus, car il connaissait la passion de Gustave. Mais la reine insista, lui dit qu'elle le prenait sous sa protection, qu'elle répondait de tout ce qui pouvait arriver, et le comte, qui n'avait pu voir Ebba sans être frappé de ses admirables qualités, accepta avec joie la proposition de la reine. Le plus difficile alors était d'obtenir le consentement d'Ebba. Quand elle connut les projets du comte, elle pleura, car elle aimait véritablement Gustave-Adolphe. Elle essaya de résister à la demande qu'on lui adressait comme un ordre, puis elle implora un délai. Mais tout fut inutile; la reine ne voulait faire aucune concession, et la pauvre Ebba, seule au milieu d'une cour où tout semblait conjuré contre elle, se résigna à son sort, et épousa le comte de la Gardie. Voilà ce que dit l'histoire. La chronique romanesque ajoute que, lorsque Ebba fut contrainte de céder à la volonté de la reine, elle envoya un courrier à Gustave pour le prévenir de ce qui se passait. Puis elle se laissa

de doute sur cette promesse. Du reste, la famille des Brahe était depuis long-temps alliée à la famille royale. Joachim Brahe avait épousé la sœur de Gustave Wasa.

conduire le plus lentement possible dans la chambre où elle devait recevoir la bénédiction nuptiale, et, au moment où elle venait d'échanger l'anneau de mariage, Gustave, qui accourait des frontières de Suède, apparut haletant et couvert de sueur. « Vous arrivez trop tard, lui dit la reine; le mariage est fait; Ebba appartient au comte de la Gardie (1). »

Il reste dans diverses collections d'autographes plusieurs pages touchantes de cette correspondance d'amour que Gustave-Adolphe et Ebba entretenaient ensemble quand ils étaient éloignés l'un de l'autre. J'ai trouvé dans un manuscrit de Skokloster une élégie en vers suédois, composée par Gustave, et adressée à Ebba. C'est le langage du cœur dans tout ce qu'il a de plus tendre, de plus humble et de plus résigné. Après avoir copié cette élégie, j'ai essayé de la traduire, mais je n'ai pu que l'imiter très faiblement.

Le mal que je ressens, je ne puis le décrire,
Je rêve et je languis, j'attends et je soupire.
Je n'ai plus de gaieté, plus de paix dans le cœur;
Pour me faire revivre il faudrait un sourire,
Et toi, tu ne veux pas sourire à ma douleur.

Après avoir aimé si long-temps en silence,
Je croyais t'émouvoir par mon humble constance;
Je voulais t'adorer, te chanter, te bénir.
Veux-tu donc à jamais briser mon espérance,
M'exiler de ton cœur et de ton souvenir?

D'autres femmes au monde ainsi que toi sont belles,
Il n'en existe pas une seule d'entre elles
Qui par tant de rigueur réponde à tant d'amour.
Mais qu'importe? Mes vœux et mes pensers fidèles,
Et mes regards ardens, te suivent nuit et jour.

J'aime et je veux aimer. Je veux attendre encore
Le regard dont j'ai soif, le bonheur que j'implore;
En te priant toujours, j'espère t'attendrir.
C'est de toi que me vient le mal qui me dévore,
C'est toi seule qui peux m'aider et me guérir.

Et si tu n'entends pas la voix qui te réclame,
Si rien ne te fléchit, jamais nulle autre femme
Ne pourra plus troubler mes sens et ma raison.
Je serai seul, hélas! et seul, du fond de l'ame,
J'accuserai mon sort sans outrager ton nom.

(1) La tradition populaire dit que la reine força Ebba de se fiancer et de se marier le même jour. Le fait est qu'elle fut fiancée le 11 novembre 1617, mariée sept mois après, et qu'elle devint mère de quatorze enfans.

Quand j'eus visité la bibliothèque et les tableaux, je descendis dans l'église. C'est tout ce qui reste de l'ancien cloître de Skokloster: une chapelle à trois nefs, bâtie dans le style primitif gothique, une chapelle seigneuriale où tout provient des maîtres du château, le lustre d'argent suspendu à la voûte, l'orgue placée au bas de la nef, le tableau allemand qui décore le maître-autel, et l'arbre généalogique qui étend ses larges rameaux sur les murailles du chœur.

Les tombeaux de la famille Wrangel sont dans une enceinte touchant au chœur de l'église, et fermée par une grille. Là est le mausolée du feld-maréchal Hermann et celui de son fils Charles-Gustave. Le vieux Hermann est couché sur la pierre, les mains jointes; Charles est à cheval, l'épée à la main. Tous deux sont là comme les représentans d'une même idée de guerre: le père s'est endormi après ses années de combat, le fils a repris le bâton de commandement et s'est mis en route.

Dans la même église on enterra, vers le milieu du siècle dernier, Mme Nordenflycht, la première femme poète dont le nom mérite d'être cité dans les annales littéraires de la Suède. Toute jeune encore, elle vint, avec le voile noir des veuves, chercher une retraite au bord du Mœlar. Elle écrivit des poésies didactiques, des élégies, des pastorales. C'était le temps où la Suède se prenait d'une belle passion pour les bergères qui avaient fait le tour de l'Europe, le temps où tous les poètes conduisaient un troupeau dans la prairie, où toutes les femmes s'appelaient Chloé et Amaryllis, et où tous les arbres étaient impitoyablement déchiquetés par des chiffres d'amour. Mme Nordenflycht suivit la tendance de l'époque; elle fit de son élégie de deuil une églogue, et mérita d'être appelée *la Bergère du Nord*. Mais, après avoir long-temps pleuré sur son amour de jeune fille, elle aima de nouveau, et fut dédaignée. Dans son désespoir, elle fit comme Sapho, elle se précipita dans les vagues. Un de ses domestiques accourut à son secours assez tôt pour la sauver; mais elle tomba malade, et mourut trois jours après. Elle a laissé un recueil assez volumineux de poésies entachées de cet esprit d'affectation qui régnait de son temps dans la littérature suédoise, mais qui offrent cependant des pensées vraies et bien rendues. Le lieu qu'elle habita fut célèbre pendant sa vie, l'endroit où elle est ensevelie aurait quelque droit de l'être; mais, à Skokloster, la gloire militaire a éclipsé toutes les autres gloires. Le sacristain qui m'accompagnait dans l'église m'expliqua tous les écussons peints sur les murailles, et ne put me dire où était la tombe de celle dont les compositions poétiques avaient occupé pendant plusieurs années les beaux esprits de Stockholm.

Tandis que je regardais le armoiries du chœur et les épitaphes de la nef, la vieille église du cloître commençait à s'obscurcir; mais une belle soirée d'hiver m'appelait au dehors. Un voile bleu imprégné de lumière ceignait l'horizon; le ciel était pur et étoilé; le soleil, qui avait disparu dès le matin, se remontrait tout à coup comme pour donner un dernier baiser à la terre, comme pour répandre des teintes de pourpre sur son lit de neige. C'était une

de ces nuits d'hiver limpides et argentées, une de ces nuits plus belles que le jour. Au loin l'on n'entrevoyait que la plaine toute blanche, où les étoiles scintillaient, la forêt de sapins couverte de son manteau de neige, et le château, seul debout au milieu de la solitude. L'ombre du soir l'enveloppait déjà; mais ses fenêtres étaient encore éclairées par les rayons du soleil couchant. Tout était calme et silencieux; nul bruit dans la forêt, nul bruit sur le lac, et si, de temps à autre, le vent se levait pour faire entendre quelque soupir interrompu, ce vent, pareil à celui qui résonnait autour des héros d'Ossian, semblait parler des temps passés.

Lorsque, après avoir contemplé ce tableau imposant, je rentrai dans ma grande chambre voûtée, où la clarté de deux bougies ne répandait qu'une lumière pâle dans une ombre mélancolique, je me disais que je voudrais voir apparaître, pendant la nuit, quelqu'un de ces personnages illustres qui m'avaient occupé tout le jour : le vieux Hermann Wrangel et son fils Charles-Gustave, et, avant tout, Ebba Brahe.

Mais j'avoue à ma honte que je dormis très prosaïquement et que je n'eus qu'une apparition le lendemain; c'était celle du domestique diligent qui venait allumer du feu dans ma chambre et me demander à quelle heure je voulais déjeuner.

Stockholm, 1838.

X. MARMIER.

BULLETIN.

La session de la chambre avance laborieusement, et l'aigreur de l'opposition, dans la presse, augmente en raison du peu de temps qui reste encore jusqu'à la fin des travaux législatifs On voit, avec effroi, que ce ministère pourrait bien durer au-delà de cette session. Un ministère qui a déjà un an d'existence, et qui ne consent pas encore à mourir de vieillesse, est un fait qui demande vengeance! Ne l'attaque-t-on pas aujourd'hui sur les votes qu'il a obtenus de la chambre? La chambre n'a échappé à l'animadversion qui s'attache au ministère, qu'en rejetant la loi sur les chutes d'eau. Il est vrai qu'elle a voté au ministère une adresse conforme aux principes politiques du gouvernement, les lois des attributions départementales, des tribunaux civils, des mines, de l'emprunt grec, et tous les projets qui ont été mis en discussion. On lui garde bien quelque rancune; mais la loi des chutes d'eau est un si grand échec pour le ministère, que l'opposition se console de tout avec ce seul rejet. Encore un échec semblable, et le ministère ne pourra faire moins que de se retirer pour céder la place à la coalition.

D'ailleurs, si le ministère a pour lui les votes de la chambre, n'a-t-il pas contre lui tous ses échecs dans les bureaux? Les bureaux n'ont-ils pas nommé pour présidens de quelques commissions des députés opposés au ministère? Le sort des lois d'intérêt matériel qui se trouvent soumises, en ce moment, à l'examen de ces commissions, ne dépend-il pas tout-à-fait de ces députés? Ainsi la chambre, qui, en les choisissant, rendait hommage à leurs lumières, à leurs connaissances spéciales, à l'expérience des affaires qu'ils peuvent avoir acquise, la chambre est accusée d'avoir voulu faire de son choix une affaire de parti. Puisqu'il en est ainsi, il est bon que les intentions de la chambre s'éclaircissent. Elle saura désormais que les choix des présidens et secrétaires des commissions sont des actes d'hostilité ou de sympathie politique, toute abstraction faite des lois présentées. Dans la loi des chemins de fer, dans la loi des canaux, dans la loi des vices redhibitoires des animaux, il ne s'agit ni de routes, ni de communications, ni d'économie domestique, ni des avantages du commerce, ni de la prospérité du pays; il s'agit seulement de renverser ou de soutenir le cabinet. Au fond de toutes ces questions agricoles ou industrielles, il y a des lois de disjonction et de dé-

nonciation, la question extérieure, tous les projets de la gauche, tout le système doctrinaire. En vérité, en se montrant sous cet aspect, les membres de l'opposition actuelle parlent donc d'un ton plus leste et plus moqueur que nous n'oserions, et ils font eux-mêmes bon marché des discours et des rapports qu'ils pourront faire à l'occasion des lois dont l'examen leur est confié!

A écouter les organes de cette opposition, le ministère a bien d'autres échecs dans les bureaux de la chambre. Les ministres ne peuvent y élever la voix, sans que l'opposition ne les réduise au silence par la profondeur de ses connaissances et la supériorité de ses lumieres. Pourquoi donc l'opposition n'apporte-t-elle pas à la tribune ces connaissances et ces études profondes? D'où vient que dans la dernière discussion, par exemple, sur l'emprunt grec, M. Auguis et M. Mauguin se montraient si mal instruits de l'état financier de la Grèce? Il n'est pas généreux de prodiguer sa science et ses lumières dans le huis-clos des bureaux, et de n'en rien garder pour la publicité de la séance. Il est vrai qu'il est plus commode d'annoncer dans les journaux que le ministère a échoué dans un bureau, comme il a été fait à l'occasion d'une prétendue discussion entre le ministre des travaux publics et M. Billaudel, ingénieur des ponts-et-chaussées. Il s'agissait du projet de loi sur le pont de Cubzac, dont M. Billaudel a dirigé les plans, et qu'il doit, en effet, connaître. Le ministre des travaux publics avait été accablé par les connaissances spéciales de M. Billaudel, disaient les journaux de l'opposition. Le récit de la discussion était fort détaillé et tout-à-fait piquant. Il n'y manquait qu'un point. Le ministre des travaux publics ne se trouvait pas dans le huitième bureau, où figure M. Billaudel, quand le projet de loi a été discuté. Il y a plus, c'est que, dans cette discussion, M. Billaudel s'était montré favorable au projet de loi du gouvernement.

Dans la discussion publique du projet de loi relatif au dessèchement des mines, M. Martin du Nord retenait sur son banc M. Legrand, directeur des ponts et chaussées. C'était, disaient les journaux, une manière de profiter des connaissances de M. Legrand, et de le réduire à un vote passif. Le lendemain, quand M. Legrand défendit lui-même le projet, les mêmes journaux trouvèrent sa *voix sourde,* ses argumens peu dignes d'un homme qui passe pour une capacité en fait de travaux publics, et il était évident que le ministre avait voulu le perdre en l'envoyant à la tribune. On n'en finirait pas, si on voulait citer tous les exemples de sincérité et de bonne foi que donne l'opposition.

Le ministère vient de nommer M. le duc de Fezensac ambassadeur à Madrid, en remplacement de M. le comte Septime de Latour-Maubourg, qui passe, en la même qualité, à Rome, où son frère a laissé de si excellens souvenirs. Le nom de M. de Latour-Maubourg est déjà une haute recommandation auprès du saint-siége. Nous ne savons si celui de M. de Fezensac suffirait à Madrid, et il faut supposer que le ministère a quelques raisons de croire à sa capacité diplomatique. Nous n'en avons pas pour en douter, et quant au choix d'un homme étranger à la carrière diplomatique, c'est un fait qui se

renouvelle trop souvent, pour paraître étrange. De tous temps on a vu des généraux et des hommes éminens de toutes les classes, choisis pour aller représenter leur pays dans les cours de l'Europe. *Le Constitutionnel* proposait encore, il y a peu de jours, pour une ambassade, un général qui a déjà rempli une mission diplomatique depuis la révolution de juillet, et qui n'avait alors d'autre titre que son grade. M. de Fezensac se trouve dans le même cas. Mais c'est le ministère qui l'a nommé, et non *le Constitutionnel;* c'est donc une nomination de camarilla, un retour à la restauration. La nomination de M. de Fezensac met en péril la révolution de juillet. Qu'est-ce que M. de Fezensac? un *duc et pair*, rien autre chose. « M. de Fezensac, s'écrie-t-on, n'a pas besoin de services ni de ce qu'on appelle des droits. Il a son nom et ses titres, *que lui faut-il autre chose?* » En effet, M. de Fezensac a ses titres, il ne lui faut pas autre chose. Ils sont suffisans, ces titres; les voici : M. de Fezensac s'est engagé il y a plus de trente ans, c'était dans ce temps glorieux, si vanté par *le Constitutionnel*, où les officiers ne devaient leurs grades qu'au choix des soldats. M. de Fezenzac fut élu sous-lieutenant devant le feu de l'ennemi; il fit les trois premières campagnes de l'empire, comme aide-de-camp du maréchal Ney, surnommé le brave des braves. Il eut ses épaulettes de colonel sur le champ de bataille de la Moskowa, où le maréchal Ney trouva le titre de prince, et fut nommé général par Napoléon, dans la terrible campagne de France. On voit maintenant toute l'exactitude de ces paroles d'une autre feuille de l'opposition : « Quand on s'appelle Fezensac, on a droit d'arriver d'emblée aux premiers postes; si on sert dans l'armée, on devient officier-général (M. de Fezensac a le grade de lieutenant-général); si on veut s'occuper de diplomatie, on ne peut être moins qu'ambassadeur. » C'est pourtant dans des feuilles qui comptent parmi leurs rédacteurs des hommes qui ont écrit une biographie des hommes vivans, qu'on trouve des notices si erronées et des allégations si contraires aux faits véritables.

Nous ne croyons pas que de telles attaques fassent les affaires de l'opposition. Le ministère y répond en continuant de faire les affaires du pays. Le traité conclu avec Haïti en est une nouvelle preuve. Depuis longues années, le gouvernement français remettait la solution de cette difficulté à des temps plus tranquilles, car il ne se dissimulait pas les embarras qui pourraient en survenir. Des forces imposantes avaient été préparées pour soutenir au besoin MM. de Las-Cases et Baudin dans leur mission. Heureusement elle a été toute pacifique. M. de Las-Cases se présentait à Haïti avec un nom auquel se rattache d'anciens et glorieux souvenirs. Un esprit droit et juste a dû ajouter encore, près du gouvernement haïtien, à cette recommandation. 60 millions, qu'on pouvait dire perdus pour la France, ont été retrouvés par cette négociation, et les commissaires français, en ayant égard à la situation peu prospère du pays, en ménageant ses ressources, ont assuré aussi l'exécution du traité.

En attaquant si vertement le ministère dans la discussion de la réalisation de la garantie de l'emprunt grec, M. Mauguin l'a forcé à parler de nos relations avec la Grèce. L'opposition a encore servi le ministère en cette circonstance. M. Molé était accusé d'avoir abandonné les intérêts de la France; ne lisait-on pas déjà dans les journaux que le ministère français était aux genoux du roi de Bavière, dans l'espoir de lui faire agréer un projet de mariage entre le prince royal et une des filles du roi des Français? Pendant ce temps, le ministère adressait à lord Palmerston une série de conditions à imposer au gouvernement grec, pour l'émission de la troisième série des bons de l'emprunt. La principale condition était l'ajournement, jusqu'en 1840, des réclamations financières de la Bavière à l'égard de la Grèce. Le cabinet français avait offert aussi à lord Palmerston de provoquer la vente des biens nationaux de la Grèce, affectés comme garantie de l'emprunt; mais le ministère anglais a préféré la seconde proposition, qui consistait à consacrer les revenus de ces biens au paiement des intérêts de l'emprunt. Nous ne savons ce qu'il y a d'exact dans les projets de mariage entre une princesse française et l'héritier de la couronne de la Bavière, nous avons même lieu de croire qu'il n'en a jamais été question; mais, quoi qu'il en soit, le ministère actuel n'a jamais fléchi devant l'influence de la Bavière, en Grèce, et il vient encore de la limiter par les conditions de l'acte qu'il a soumis à l'approbation des chambres. Est-ce-là abandonner le soin de la dignité et des intérêts de la France?

En voyant des hommes éminens et à peine sortis du pouvoir se jeter pêle-mêle dans les rangs de l'opposition, nous avions pensé que l'opposition changerait de langage, que ses attaques seraient plus mesurées, plus loyales, par conséquent plus dangereuses. Nous nous attendions à voir l'esprit d'affaires pénétrer dans des rangs où il ne s'est jamais montré. Il n'en est rien. L'opposition a conservé son vieux langage, ses vieilles attaques, toutes ses gothiques allures. Autrefois elle ne paraissait à la tribune, à propos des affaires extérieures, que pour envoyer nos armées en Pologne, en Italie et en Espagne, pour faire ce que M. Dupin appelait spirituellement les voyages obligés. Il ne s'agissait pas de moins que d'aller combattre à main armée l'influence de l'Autriche en Italie, celle de la Russie en Allemagne, de faire fleurir le libéralisme sur les pas de nos soldats depuis Bayonne jusqu'à Cadix; et maintenant que parmi tous ces intrépides champions de l'Europe absolutiste se trouvent des hommes qui souriaient alors de pitié en écoutant ces déclamations, et qui dédaignaient, pour la plupart du temps, d'y répondre autrement qu'en déroulant la carte, les déclamations continuent. Seulement elles ont changé de thème. Il faut toujours aller en Espagne, ceci n'a pas changé; mais, au lieu de secourir la Pologne, il suffirait, pour satisfaire l'opposition, de manquer à nos engagemens avec la Grèce, et de l'abandonner à elle-même dans sa pénurie. Bon moyen, vraiment, de la soustraire à l'influence de la

Bavière et de la Russie! Voilà pourtant ce que demandait l'opposition par la bouche de M. Mauguin!

L'opposition aura bientôt aussi à récriminer au sujet de la Belgique, sans doute. Le roi de Hollande vient d'adresser à la conférence de Londres une proposition tendant à accepter les vingt-quatre articles du traité de 1831. La conférence délibère en ce moment sur cette proposition, qui trouvera aujourd'hui des obstacles de plus d'un genre. Son acceptation aurait d'abord pour résultat de faire payer à la Belgique, pour sa moitié de la dette hollando-belge, un arriéré de 67,200,000 florins, sans compter les intérêts successifs accumulés depuis 1830. En 1831, il dépendait du roi de Hollande de faire supporter par la Belgique la moitié de la dette nationale des deux pays; un des articles du traité était formel à cet égard, le refus seul du roi Guillaume a retardé cette mesure. Son attitude hostile a forcé la Belgique à entretenir un état militaire onéreux, et elle élèvera, sans doute, des réclamations à ce sujet. La question de l'arriéré s'agitera donc avant toutes les autres. Puis viendra la question de cession du territoire par la Belgique à la Hollande, et par la Hollande à la Belgique, dans laquelle interviendra la diète germanique, qui s'opposera, sans doute, à l'aliénation des terres fédérales du Luxembourg. Dans ces longues et sérieuses négociations, la modération de la France et de l'Angleterre, la sagesse de la Prusse, auront à lutter contre d'autres influences; mais, préparé comme il l'est à tous les événemens, libre encore du côté de l'Espagne, et maître de ses mouvemens, grace au succès des affaires d'Afrique et d'Haïti, le gouvernement français peut se promettre de mener encore celle-ci à bonne fin. Jusqu'ici le ministère a eu la main heureuse, nous ne disons pas habile, de peur de révolter l'opposition.

Que si l'on nous demandait maintenant des nouvelles de la coalition, nous dirions qu'elle s'efface, ou qu'elle se blottit, peut-être pour mieux prendre son élan. Rien ne resserre les coalitions comme un premier succès. Que devons-nous donc penser des dénégations qui viennent aujourd'hui des journaux qui présentaient, il y a peu de jours, celle-ci comme cimentée, conclue et prête à marcher contre l'ennemi commun? M. Guizot ayant tenu dans la discussion de l'emprunt grec le même langage que M. Molé, n'a-t-on pas insinué que la coalition est dissoute, et que les doctrinaires se remettent à protéger le cabinet? Mais on feint d'oublier que M. Guizot défendait seulement les actes de M. de Broglie, dont M. Molé prenait généreusement la responsabilité. Sans doute la coalition se dissoudra, car il y a là deux partis qui se jouent l'un de l'autre, qui se dédaignent, qui se poursuivent tout bas de sarcasmes et tout haut d'éloges moqueurs. Elle ne se dissoudra toutefois que le jour où elle perdra l'espoir de renverser le ministère, quand les deux partis coalisés verront l'impossibilité de lancer la chambre contre la royauté.

F. BONNAIRE.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

IV. — MOURAD. — LES PYRAMIDES.

Le 1er juillet 1798, Bonaparte toucha la terre d'Égypte, près du fort du Marabout, à quelque distance d'Alexandrie.

Voici quel était l'état politique de l'Egypte lorsqu'arriva cet évènement. Ce court exposé nous amènera naturellement aux causes de l'expédition, dont il est indispensable que nous rapportions les principaux évènemens, tant ils ont laissé de traces dans les lieux que nous allons parcourir.

La Porte n'avait plus qu'une autorité fictive en Egypte : son pacha Seid-Abou-Beker était plutôt captif dans la citadelle du Caire que commandant de la ville; la puissance réelle était aux deux beys Mourad et Ibrahim, le premier émir-el-hadj, ou prince des pélerins; le second, cheik-el-belad, ou prince du pays.

Il y avait vingt-huit ans que ces deux hommes, si opposés l'un à l'autre, se partageaient l'Egypte, comme un lion et comme un tigre se partagent une proie : — comme un lion et comme un tigre, l'un enlevait bien par force et l'autre par ruse, quelque lambeau de ce riche pays à son allié; mais jamais la querelle n'était longue. Aux rugissemens de joie que poussaient les autres beys témoins de leurs dissensions, ils revenaient à leurs intérêts véritables, et faisaient face ensemble au danger commun. Une fois ils avaient essayé, — ce conseil

politique avait été donné par Ibrahim, — de se faire reconnaître par la Porte ottomane, et par conséquent ils avaient député un de leurs fidèles au grand-seigneur, avec des chevaux, des armes et des étoffes, en signe de tribut volontaire; mais, voyant qu'on avait donné à leur agent le titre de *vekkel*, c'est-à-dire de lieutenant du sultan en Egypte, et celui-ci, à son retour, leur ayant raconté les offres qui lui avaient été faites pour les espionner, ils craignirent qu'un autre envoyé moins loyal ne leur rapportât un jour, en échange de leurs présens, quelque poignard caché ou quelque poison subtil; ils cessèrent de ménager la Porte, et le premier signe d'indépendance qu'ils donnèrent fut de ne plus lui envoyer de tribut. Dès-lors il y eut entre ces deux hommes un pacte de rapine et de sang, que rien ne fut plus capable de rompre. Ibrahim, par ses extorsions basses et honteuses, Mourad, par ses expéditions au grand jour, et ses violences publiques, se gorgèrent d'or: Ibrahim, pour entasser son butin dans ses caves; Mourad, pour le jeter à poignées à ses mamelouks, pour couvrir ses femmes de perles, ses chevaux de broderies et ses armes de diamans. Maîtres de l'Egypte, ces deux hommes l'affamaient à leur gré; puis ils ouvraient aux bazars leurs magasins qui regorgeaient de riz et de maïs; ces extorsions amenèrent des révoltes, les révoltes des contributions; c'était toujours ce que voulaient Mourad et Ibrahim, et ces contributions, réparties avec un sentiment de justice tout arabe, tombèrent également sur les Egyptiens et les étrangers. Les négocians français furent taxés; le consul se plaignit au directoire, et le directoire prit prétexte de cette plainte pour envoyer une armée française en Egypte; cette armée venait ostensiblement pour venger les avanies faites à la nation, et réellement pour ruiner le commerce de Londres avec Alexandrie, et mettre une garde à Suez, le futur relais de l'Inde.

Quand les deux hommes extraordinaires qui commandaient au Caire, apprirent le débarquement de l'armée française à Alexandrie, leur double caractère, comme toujours, se révéla à cette nouvelle : Ibrahim éclata en reproches contre Mourad qu'il accusa d'avoir attiré ces étrangers; Mourad sauta sur son cheval de bataille, parcourant les rues du Caire avec ses mamelouks, ordonna lui-même aux muezzins d'annoncer la nouvelle, et dit « que c'était bien, et que s'il avait attiré les Français en Egypte, il saurait les en chasser. »

Dès-lors, pour Mourad, il n'y eut plus ni repos ni trève; cette belle organisation sauvage s'exalta, et il marcha, avec ce qu'il put ramasser à la hâte de mamelouks, au-devant de ces nouveaux venus, dont on

disait tant de merveilles : une flottille de djermes, de canges, de chaloupes canonnières, descendait le Nil en même temps que lui ; Ibrahim resta au Caire pour emprisonner les négocians français, et piller leurs magasins.

Ce fut à Rhamanieh que Bonaparte apprit que les mamelouks s'avançaient à sa rencontre. Le général Desaix, qui, depuis Alexandrie, formait l'avant-garde, écrivait, le 14, du village de Minieh-Salamé, qu'un détachement de douze à quatorze cents chevaux manœuvrait à trois lieues de distance, et que cent cinquante mamelouks s'étaient présentés le matin aux avant-postes. Bonaparte avait pris le chemin que nous avions suivi nous-mêmes, accompagné, comme Mourad, d'une flottille qui remontait le fleuve, et que lui amenait de Rosette le chef de division Perrée; c'était le chemin le plus difficile et le plus dangereux, mais c'était le plus court; Bonaparte l'avait choisi. Mourad, de son côté, lui avait épargné la moitié de la route par terre et par eau en lui envoyant son avant-garde : les premières troupes de l'Orient et de l'Occident se trouvaient en face.

Le choc fut rude : djermes, canges et chaloupes se heurtèrent proue à proue, flancs à flancs; mameloucks et Français se joignirent à la pointe de la baïonnette, au tranchant du sabre. Cette milice, couverte d'or, rapide comme le vent, dévorante comme la flamme, chargeait jusque sur nos carrés, dont elle hachait les canons de fusils avec ses sabres de Damas; puis lorsque le feu partait de ces carrés comme d'un volcan, elle se déroulait comme une ceinture, visitait au galop tous ces angles de fer, dont chaque face lui envoyait sa volée, et lorsqu'elle voyait toute brèche impossible, elle fuyait enfin comme une longue ligne d'oiseaux effarouchés, laissant autour de nos bataillons une ceinture, mouvante encore, d'hommes et de chevaux mutilés, et elle allait se reformer plus loin, pour revenir tenter une nouvelle charge, inutile et meurtrière comme l'autre.

Au milieu de la journée, ils se rallièrent une fois encore; mais, au lieu de revenir sur nous, ils prirent la route du désert et disparurent à l'horizon dans un tourbillon de sable; ils allaient porter à Mourad la nouvelle de sa première défaite.

Cet engagement avait eu lieu juste à l'endroit du Nil où nous avions rencontré les bas fonds.

Ce fut à Gyseh que Mourad apprit l'échec de Chebreiss. Il était donc bien vrai, les chiens d'infidèles étaient en chasse du lion. Le même jour, des messagers furent envoyés au Saïd, au Fayoum, au désert, partout; beys, cheiks, mamelouks, tout était convoqué contre

l'ennemi commun, chacun devait venir avec son cheval et ses armes. Trois jours après, Mourad avait autour de lui six mille cavaliers.

Toute cette troupe, accourue au cri de guerre, vint camper en désordre sur la rive du Nil, en vue du Caire et des pyramides, entre le village d'Embaleh, où elle appuyait sa droite, et Gyzeh, la résidence favorite de Mourad, où elle étendait sa gauche. Quant à celui-ci, il avait fait planter sa tente auprès d'un sycomore gigantesque dont l'ombre couvrait cinquante cavaliers. C'est dans cette position, qu'après avoir mis un peu d'ordre dans sa milice, il attendit l'armée française avec la même impatience qu'elle avait de le joindre.

Quant à Ibrahim, il avait rassemblé ses femmes, ses trésors, ses chevaux, et se tenait prêt à fuir dans la Haute-Égypte.

De son côté, Bonaparte fut informé au village d'Omedinar que les mamelouks l'attendaient en face du Caire. La ville était le prix de la bataille. Il fit visiter les armes.

Le 23, au lever du jour, Desaix, qui marchait toujours à l'avant-garde, aperçut un parti de cinq cents mamelouks envoyés en reconnaissance, et qui se replièrent sans cesser d'être en vue. A quatre heures du matin, Mourad entendit de grandes acclamations; c'était l'armée tout entière qui saluait les pyramides.

A six heures, les deux armées se trouvèrent en présence.

Que l'on se figure le champ de bataille : c'était le même que Cambyse, l'autre conquérant qui venait de l'autre bout du monde, avait choisi pour écraser les Égyptiens. Deux mille quatre cents ans s'étaient écoulés; le Nil, les pyramides étaient toujours là; seulement le sphinx de granit, que les Perses mutilèrent au visage, n'avait plus que sa tête gigantesque hors du sable. Le colosse dont parle Hérodote était couché. Memphis avait disparu, le Caire avait surgi. Tous ces souvenirs distincts et présens à l'esprit des chefs français planaient vaguement au-dessus de la tête des soldats, comme ces oiseaux inconnus qui passaient autrefois au-dessus des batailles et présageaient la victoire.

Quant à l'emplacement, c'est une vaste plaine sablée, comme il en faut à des manœuvres de cavalerie. Un village, nommé Bekir, s'élève au milieu, un petit ruisseau la limite un peu en avant de Gyzeh, Mourad et toute sa cavalerie étaient adossés au Nil, ayant le Caire derrière eux.

Bonaparte voulait, non-seulement vaincre les mamelouks, mais encore les exterminer. Il développa son armée en demi-cercle, formant de chaque division des carrés gigantesques, au centre desquels

était placée l'artillerie. Desaix, toujours habitué à marcher en avant, commandait le premier carré placé entre Embabeh et Gyzeh, puis venait la division Regnier, la division Kléber, commandée par Dugua, puis la division Menou, commandée par Vial; enfin formant l'extrême gauche, appuyée au Nil et la plus rapprochée d'Embabeh, la division du général Bon.

Tous ces carrés devaient se mettre en mouvement et marcher en se rapprochant sur Embabeh, et villages, chevaux, mamelouks, retranchemens, tout jeter dans le Nil.

Mais Mourad n'était pas homme à attendre derrière quelques buttes de sable. A peine les carrés eurent-ils pris place, que les mamelouks sortirent de leurs retranchemens en masses inégales, et sans choisir, sans calculer, se ruèrent sur les carrés qu'ils trouvèrent le plus près d'eux : c'étaient les divisions Desaix et Regnier.

Arrivés à portée de fusil, les assaillans se divisèrent en deux colonnes, la première marchait tête baissée sur l'angle gauche de la division Regnier, la seconde sur l'angle droit de la division Desaix. Les carrés les laissèrent approcher à dix pas, puis ils éclatèrent. Chevaux et cavaliers se trouvèrent arrêtés par une muraille de flamme. Les deux premiers rangs des mamelouks tombèrent comme si la terre tremblait sous eux; le reste de la colonne, emporté par sa course, arrêté par cette muraille de fer et de feu, ne pouvant ni ne voulant retourner en arrière, longea, ignorante qu'il était, toute la face du carré Regnier, dont le feu à bout portant la rejeta sur la division Desaix, qui, se trouvant alors prise entre ces deux tempêtes d'hommes qui tourbillonnaient autour d'elle, leur présenta le bout des baïonnettes de son premier rang, tandis que les deux autres s'enflammaient, et que ses angles s'ouvrant, laissaient passer les boulets qui demandaient à leur tour à se mêler à cette sanglante fête.

Il y eut un moment où les deux divisions se trouvèrent complètement entourées, et où tous les moyens furent mis en œuvre pour ouvrir ces carrés impassibles et mortels. Les mamelouks chargeaient jusqu'à dix pas, recevaient le double feu de la fusillade et de l'artillerie, puis, retournant leurs chevaux qui s'effrayaient à la vue des baïonnettes, ils les forçaient d'avancer à reculons, les faisaient cabrer et se renversaient avec eux, tandis que les cavaliers démontés se traînaient sur leurs genoux, rampaient comme des serpens, et allaient couper les jarrets de nos soldats. Il en fut ainsi pendant trois quarts d'heure que cette horrible mêlée dura. Nos soldats, à cette manière de se battre, ne reconnaissaient plus des hommes, ils croyaient

avoir affaire à des fantômes, à des spectres, à des démons, passant au milieu de la fumée et de la flamme sur des chevaux fantastiques comme eux. Enfin, mamelouks acharnés, cris d'hommes, hennissemens des chevaux, flamme et fumée, tout s'évanouit. Il ne resta entre ces deux divisions qu'un champ de bataille sanglant, jonché de morts, de mourans, hérissé d'armes et d'étendards, se plaignant et remuant encore comme une houle mal calmée.

Sur ces entrefaites, Bonaparte avait expédié le signal de l'attaque générale. Les divisions Bon, Menou et Vial reçurent l'ordre de détacher les première et troisième compagnies de chaque bataillon, et de les former en colonnes, tandis que les deuxième et les quatrième, gardant la même position, resserreraient seulement les carrés, qui, de cette manière, s'avanceraient pour soutenir l'attaque ne présentant plus que trois hommes de hauteur.

Cependant cette colonne de mamelouks, dispersée, évanouie, s'était dirigée vers le petit village d'El-Bekir, où elle comptait se reformer; mais une circonstance bizarre faisait qu'il était en ce moment au pouvoir des Français.

Les divisions Desaix et Regnier étaient, comme nous l'avons dit, arrivées les premières à leurs postes et s'étaient placées entre le Nil et El-Bekir : quelques soldats eurent l'idée que ce petit village pouvait contenir de l'eau et des vivres, et demandèrent au général la permission de s'y rendre. Cette supposition n'était pas impossible; d'ailleurs il était bon d'éclairer un point couvert, d'où l'ennemi pouvait déboucher à l'improviste. Desaix ordonna donc à quatre compagnies de grenadiers et de carabiniers, à une compagnie d'artillerie du 4e régiment et à un détachement de sapeurs, d'occuper le village sous les ordres des chefs de bataillon Dorsenne et Paige, et d'enlever les vivres qui s'y trouveraient. Nos fourrageurs ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions, et ils étaient à l'œuvre lorsqu'ils entendirent pétiller la fusillade, et gronder au-dessus d'elle les roulemens du canon.

Au premier bruit de l'attaque, le commandant Dorsenne jugeant que le renfort qu'il porterait aux deux divisions serait de peu d'importance, craignant d'ailleurs d'être enveloppé avec ses six compagnies, les avait dispersées derrière les murs des enclos, dans les maisons et sur les terrasses. Les mamelouks arrivèrent droit sur le village, comme une volée de perdrix qui s'abat; mais à peine la tête de la colonne fut-elle entrée dans la rue, que les maisons, les enclos, les terrasses, pétillèrent à leur tour. Cependant les mamelouks ne

reculèrent pas; la colonne, comme un immense serpent, se déroula au galop dans la rue, ressortit par l'extrémité opposée, toute mutilée et toute sanglante, et s'en alla, formant un demi-cercle immense, passer sur les rives du petit fleuve et reparaître à la droite de la division Desaix.

En ce moment tous les carrés s'avançaient, enfermant Embabeh dans leur cercle de fer : tout à coup la ligne du bey s'enflamma à son tour; trente-sept pièces d'artillerie croisèrent leurs réseaux de feu sur la plaine. La flottille bondit sur le Nil, secouée par le recul de ses bombardes; et Mourad, à la tête de trois mille cavaliers, s'élança à son tour pour voir s'il pourrait mordre enfin à ces carrés infernaux. Mais la colonne qui avait donné la première, le reconnut, et à son tour aussi, elle revint contre ses premiers et ses mortels ennemis.

Ce dut être une chose merveilleuse à voir, pour l'œil d'aigle qui planait au-dessus de ce champ de bataille, que ces six mille cavaliers, les premiers du monde, montés sur des chevaux dont les pieds ne laissent pas de traces sur le sable, tournant comme une meute autour de ces carrés immobiles et enflammés, les étreignant de leurs replis, les enveloppant de leurs nœuds, cherchant à les étouffer quand ils ne pouvaient les ouvrir, se dispersant, se reformant pour se disperser encore, changeant de face, comme des vagues qui battent un rivage, puis revenant sur une seule ligne, et, pareils à un serpent gigantesque dont on voyait parfois la tête conduite par l'infatigable Mourad, se dresser jusqu'au-dessus des carrés. Tout à coup les batteries des retranchemens changèrent de direction; les mamelouks entendirent tonner contre eux leurs canons, et se virent enlevés par leurs propres boulets; leur flottille prit feu et sauta. Tandis que Mourad et ses cavaliers usaient leurs dents et leurs griffes de lions contre nos carrés, les trois colonnes d'attaque s'étaient emparées des retranchemens, et Marmont, commandant la plaine, foudroyait des hauteurs d'Embabeh les mamelouks acharnés contre nous.

Alors Bonaparte ordonna une dernière manœuvre, et tout fut fini : les carrés s'ouvrirent, se développèrent, se joignirent et se soudèrent comme les tronçons d'une chaîne ; Mourad et ses mamelouks se trouvèrent pris entre leurs propres retranchemens et toute la ligne de bataille française. Mourad vit que la bataille était perdue; il rallia ce qui lui restait d'hommes, et entre cette double ligne de feux, au galop aérien de ses chevaux, tête baissée, il s'élança dans l'ouverture que la division Desaix laissait entre elle et le Nil, passa comme un

tourbillon, s'enfonça dans le village de Gyzeh, et reparut un instant après au-dessus, se retirant vers la Haute-Egypte avec deux ou trois cents cavaliers, restes de sa puissance.

Quant à Ibrahim, il n'avait point pris part au combat, qu'il avait regardé de l'autre rive du Nil; à peine vit-il la journée perdue, qu'il rentra dans le Caire.

Mourad avait laissé trois mille hommes sur le champ de bataille, quarante pièces d'artillerie, quarante chameaux chargés, ses tentes, ses chevaux, ses esclaves : on abandonna cette plaine, toute couverte d'or, de cachemires et de soie, aux soldats vainqueurs, qui firent un butin immense, car tous ces mamelouks, étaient couverts de leurs plus belles armures, et portaient sur eux tout ce qu'ils possédaient en bijoux, en or et en argent.

Bonaparte coucha le même soir à Gyzeh, dans la maison de plaisance de Mourad.

Pendant la nuit, Ibrahim se dirigea sur Belbeis, capitale de la province de Charkieh, enmenant avec lui Seid-Abou-Beker, le représentant du grand-seigneur.

Le lendemain, dans la journée, des négocians français vinrent au quartier-général, et annoncèrent cette nouvelle à Bonaparte. Celui-ci résolut de prendre possession du Caire le soir même, et envoya l'adjudant-général Beauvais au général Bon, à Embabeh, pour lui ordonner de détacher avec les compagnies de grenadiers de la 32e brigade, le général Dupuy, investi du commandement du Caire. Dupuy rassembla les élus qui devaient l'accompagner, commença immédiatement ses opérations de passage, et s'apprêta tranquillement à aller avec deux cents hommes occuper une ville de trois cent mille ames; ses instructions portaient de profiter de la nuit pour pénétrer jusqu'au quartier franc et s'y retrancher; sur les huit heures du soir, le passage du Nil s'opéra d'Embabeh à Boulacq.

La nuit était close, lorsque la petite troupe arriva dans les murs du Caire; les portes étaient fermées, mais sans gardes pour les défendre; les Français n'eurent qu'à les pousser, elles cédèrent et s'ouvrirent, laissant apercevoir une ville sombre et muette : on eût cru entrer dans les tombeaux des kalifes.

Le général Dupuy ordonna que le tambour battît, afin que ceux qui marchaient à la queue de la colonne ne s'égarassent point au milieu de ces rues tortueuses et inhospitalières. L'ordre fut accompli, et ce bruit nocturne et inusité, loin de tirer les Arabes de leur léthargie, leur inspira encore une terreur plus profonde.

Cependant, trouver le quartier franc au milieu d'une ville inconnue, où le jour on a peine à se diriger sans guide, n'était pas chose facile pour nos soldats; aussi s'égarèrent-ils, non pas individuellement, mais en masse. A une heure du matin, et après une marche de trois heures sur le sol inégal et rocailleux des rues du Caire, le général Dupuy, fatigué, fit faire halte, et ordonna d'enfoncer les portes d'une grande maison en face de laquelle on était arrivé; le hasard voulut qu'elle appartînt à un chef de mamelouks qui avait suivi Mourad, et qu'elle fût inhabitée. Les Français y entrèrent, s'y établirent en attendant le jour, et, après avoir disposé des sentinelles, s'y endormirent aussi tranquillement que s'ils eussent été au milieu de Paris, au quartier Popincourt ou dans la caserne de Babylone.

Tel fut le premier acte de la prise de possession du Caire; le même jour, Bonaparte fit, avec tout son état-major, son entrée dans la capitale de l'Égypte.

Nous restâmes deux ans maîtres du Caire et de tout le Delta.

Ces souvenirs, en notre qualité de Français, furent les premiers auxquels nous rendîmes hommage, et lorsque notre curiosité fut apaisée par l'excursion que j'ai racontée, nous allâmes visiter la place Erbekieh; c'est sur une des terrasses de cette place que fut assassiné Kléber.

Le siége qu'avait soutenu le Caire après sa seconde révolte, avait été très désastreux pour la ville; beaucoup de maisons avaient été brûlées, et un plus grand nombre endommagées et mises hors d'état d'être habitées; celle du général Kléber était au nombre de ces dernières. Kléber s'était retiré momentanément à Gyzeh dans la maison de plaisance de Mourad, et de là il venait au Caire pour diriger les réparations et les travaux. Le 25 prairial de l'an VIII, il se promenait sur une galerie dominant la place, et donnait à un architecte, M. Protain, ses instructions dernières, lorsqu'un jeune Arabe s'élança d'un puits à roues près duquel ils passaient; et, avant que le général eût eu le temps de se mettre en défense, le frappa de quatre coups de poignard, dont l'un pénétra dans l'oreillette droite du cœur. M. Protain essaya de défendre son compagnon avec une canne qu'il tenait à la main, mais il fut frappé à son tour de six blessures, et s'évanouit; lorsqu'il revint à lui, l'assassin avait disparu, et Kléber, debout encore, mais sans force et sans voix, s'appuyait contre la balustrade. Alors M. Protain alla à lui, lui représenta l'imprudence qu'il y avait à sortir sans escorte; mais Kléber étendit dou-

cement la main vers lui : «Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas le moment de me donner des conseils ; je me sens bien mal ; » et il tomba mort.

Le même jour les maréchaux-de-logis Perrin et Robert trouvèrent dans le jardin des bains français, attenant à celui de l'état-major, un jeune Arabe caché entre de petites murailles à moitié démolies, et en quelques endroits tachées de sang ; à ses pieds un poignard était enterré dans le sable, et le sable collé à sa lame était ensanglanté; cet Arabe était un homme au teint brun, aux yeux vifs, petit de taille et grêle de formes. Amené devant la commission militaire assemblée pour le juger, il déclara se nommer Soleyman-el-Haleby, natif de la Syrie, âgé de vingt-quatre ans, écrivain de profession établi à Alep; quant au reste, il se renferma dans une dénégation absolue.

L'accusé persistant dans ses dénégations, dit le procès-verbal, le général a ordonné qu'il reçût la bastonnade suivant l'usage du pays; elle lui a été infligée aussitôt jusqu'à ce qu'il ait déclaré être prêt à dire la vérité. Ramené devant le conseil, nous reproduisons textuellement les demandes qui lui ont été adressées, et les réponses qu'il a faites :

Interrogé depuis quand il est au Caire,

Répond qu'il y est depuis trente-un jours, et qu'il est venu de Gaza en six jours sur un dromadaire.

Interrogé pourquoi il y est venu,

Répond qu'il y est venu pour assassiner le général en chef.

Interrogé par qui il a été envoyé pour commettre ledit assassinat,

Répond qu'il a été envoyé par l'agha des janissaires ; qu'au retour de l'Égypte, les troupes musulmanes ont demandé, à Alep, quelqu'un qui pût assassiner le général en chef ; qu'on a promis de l'argent et des grades militaires, et qu'il s'est présenté pour cet objet.

Interrogé quelles sont les personnes auxquelles il a été adressé en Égypte, s'il a fait part à quelqu'un de son projet et ce qu'il fait depuis son arrivée au Caire,

Répond qu'il n'a été adressé à personne et qu'il est allé s'établir à la grande mosquée.

En face de pareils aveux, le jugement ne se fit pas attendre; Soleyman, convaincu d'avoir assassiné le général en chef Kléber, fut condamné à avoir la main droite brûlée, à être empalé, à expirer sur le pal et à y rester jusqu'à ce que son cadavre fût dévoré par les oiseaux de proie.

Cette exécution eut lieu au retour du convoi funéraire du général

Kléber, sur la butte du fort de l'Institut, en présence de l'armée en deuil et des habitans effrayés; car, habitués à la justice des pachas et des beys, où toute une ville répond du crime d'un homme, ils ne pouvaient croire que le châtiment s'arrêterait au coupable. Au reste, Soleyman fut bien le digne assassin arabe, qui se croit l'homme de la fatalité, et marche au supplice sans ostentation et sans crainte, calme et ferme comme un martyr. Arrivé au lieu du supplice, on le dépouilla de la veste qui lui couvrait la poitrine, et l'on étendit son poignet au dessus du brasier. Le supplice durait depuis cinq minutes à peu près, sans qu'il eût poussé une plainte, lorsqu'un charbon ardent sauta du brazier et retomba sur son bras à l'endroit de la saignée. Alors toute sa fermeté disparut pour un moment, il se débattit et demanda qu'on lui ôtât ce charbon. L'exécuteur lui fit observer alors qu'il était bien étonnant qu'un homme qui, comme lui, avait montré tant de courage quand sa main tout entière se consumait, poussât des plaintes pour une si petite brûlure.

— Ce n'est pas la douleur qui m'arrache des cris, dit Soleyman, c'est mon droit que je réclame. Ce charbon-là n'est pas dans mon jugement.

Lorsque le poignet eut été brûlé, l'exécuteur fit monter Soleyman au minaret de la mosquée voisine, et l'empala sur une flèche de la coupole. Il resta ainsi quatre heures et demie sans mourir, disant des versets du Koran, et ne s'interrompant que pour demander à boire. Enfin le muezzin eut pitié de lui, il lui monta un verre d'eau; Soleyman le but et expira; puis le cadavre resta là un mois, à peu près, pendant lequel les oiseaux de proie accomplirent la dernière partie du jugement.

Le squelette de ce malheureux a été rapporté en France en même temps que le cadavre de sa victime. Il est déposé dans les bâtimens attenans au Jardin-du-Roi, dans la première salle d'anatomie, à gauche de la porte d'entrée. C'est celui d'un homme de cinq pieds deux pouces à peu près. Les os du poignet droit sont brûlés et l'on y voit encore les effets du feu. Le pal, de son côté, avait brisé deux vertèbres dorsales; elles sont remplacées par deux vertèbres en bois, qui imitent les vertèbres naturelles, au point qu'il faut une grande attention pour les distinguer des véritables.

Nous résolûmes d'étendre nos courses le lendemain jusqu'aux pyramides, en passant par le champ de bataille et en revenant par Gyzeh. Au point du jour, on nous amena des ânes de premier ordre, avec lesquels, en moins de dix minutes, nous fûmes à Boulacq;

nous y passâmes le Nil, et nous nous trouvâmes immédiatement sur le champ de bataille où trente-deux ans auparavant s'était décidée cette dernière querelle de l'Orient et de l'Occident. L'investigation fut courte, des hauteurs d'Embabeh nous le découvrîmes entièrement. Au reste, tout est là pour le souvenir et la pensée, rien pour la description.

Nous prîmes à vol d'oiseau notre course vers les pyramides; bientôt nous fûmes forcés de marcher au pas : nos montures enfonçaient jusqu'aux genoux dans le sable, de sorte que nous mîmes près de cinq heures à atteindre la première, qu'il nous semblait, en débarquant, pouvoir toucher en allongeant le bras.

La plus grande des pyramides, celle sur laquelle on monte de préférence, repose sur une base de six cent quatre-vingt-dix-neuf pieds de long, et paraît, d'en bas, légèrement échancrée à son sommet: formée de pierres superposées, dont les assises vont en rentrant, elle présente un escalier gigantesque, dont chaque marche a quatre pieds de haut et dix pouces de large. L'ascension, au premier abord, nous parut, sinon impossible, du moins médiocrement commode à exécuter; mais Mohammed s'attaqua à un angle, enjamba la première assise, attrapa la seconde, et nous faisant signe de le suivre, continua son chemin comme s'il nous invitait à la chose la plus simple. Quelque médiocre que fût le plaisir d'une montée de quatre cent vingt-un pieds, sous un soleil ardent, et avec la réflexion de la pierre, contre laquelle nous grimpions comme des lézards, nous n'en eûmes pas moins de honte de rester en arrière. Quant à Mayer, habitué à courir sur les bastingages et les vergues de son bâtiment, il triomphait à son tour et sautait d'assise en assise comme une chèvre en gaieté. Enfin après vingt minutes de travail laborieux, après nous être suffisamment retourné les ongles et écorché les genoux, nous arrivâmes au sommet, d'où il nous fallut penser presque aussitôt à redescendre, sous peine de voir fondre immédiatement le peu de graisse que le soleil d'Égypte nous avait laissée sur les os. Cependant j'eus le temps d'embrasser à mon aise tout le paysage. En tournant le dos au Caire, j'avais à ma gauche l'immense forêt de palmiers qui recouvre Memphis; au-delà de cette forêt, les pyramides de Sakkara; au-delà des pyramides de Sakkara, le désert; en face de moi, le désert; à ma droite, le désert, c'est-à-dire une vaste plaine couleur de feu, et qui ne présente, d'espace en espace, pour tout accident de terrain, que quelques monticules mobiles formés par le sable et que le vent amasse et nivèle tour à tour; du côté opposé, l'Égypte, c'est-

à-dire le Nil coulant au fond de sa vallée d'émeraude, puis le Caire, cité vivante entre Fostat et les tombeaux des kalifes, ses deux sœurs mortes; au-delà des tombeaux des kalifes, la chaîne stérile du Mokkattan, qui ferme l'horizon comme une muraille de granit.

Je me promenai un instant sur la plate-forme, qui me parut avoir trente à trente-cinq pieds de longueur; quelques pierres énormes restées debout semblent les pics déchirés d'une crête de montagnes. Ces rochers sont couverts de noms, parmi lesquels sont encore visibles ceux d'une partie des généraux de l'expédition; à côté de ces noms illustres je trouvai ceux de Charles Nodier et de Châteaubriand, que M. Taylor avait écrits dans un précédent voyage.

De là je ramenai les yeux au-dessous de nous, et je vis nos ânes et nos ânier gros comme des scarabées et des fourmis; j'essayai de leur jeter une pierre, mais, avec quelque force que je la lançasse, elle tomba le long des flancs de la pyramide, et ce ne fut qu'en bondissant d'assise en assise qu'elle arriva enfin à terre.

Ce dernier exercice m'avait fait songer à la descente; et, il faut le dire, la chose au premier abord me parut bien autrement difficile que la montée : chaque bord de marche, attendu la disproportion de la hauteur avec la largeur, cache les bords qui le suivent, de sorte qu'il semble qu'il n'y a d'autre moyen de regagner le sol que de s'asseoir sur cette pente inclinée, en se laissant couler sur le derrière. Heureusement qu'on réfléchit à deux fois avant de risquer une pareille glissade; d'ailleurs, une fois descendu sur la première marche, on voit la seconde, et ainsi de suite. Cependant, je le répète, la route n'est pas commode, et les personnes sujettes au vertige feront bien de se priver de l'ascension.

Arrivé au bas, je tombai sur le sable; je mourais de chaud et de soif : je ne m'en étais pas aperçu pendant tout le temps du voyage, tant j'étais occupé du besoin de veiller sur toute la personne. Mohammed me fit alors un long discours sur la nécessité de ne boire qu'à petites gorgées; je lui arrachai la bouteille des mains et l'avalai d'un seul trait. Mais je n'eus pas plutôt cessé d'avoir soif qu'il se trouva que j'avais faim. Heureusement chacun de nous avoua franchement qu'il se trouvait dans les mêmes dispositions, de sorte que le déjeuner fut décrété à l'unanimité. On fit venir l'âne aux provisions, et nous reconnûmes avec satisfaction qu'il ne lui était arrivé aucun accident.

Nous fîmes le tour de la pyramide pour trouver un peu d'ombre. Malheureusement le soleil était à son zénith, de sorte qu'il ruisselait

également sur les quatre pans de la tombe de Chéops. Nous tournâmes tout autour sans trouver une place où l'on pût demeurer plus de cinq minutes immobile sans devenir fou. Alors nos Arabes nous montrèrent, au tiers de la pyramide, du côté du nord, l'entrée par laquelle on pénètre dans le monument. Cette gueule sombre, que le colosse ouvrait comme pour respirer, nous parut si pleine d'ombre et de fraîcheur, que, tout fatigués que nous fussions, nous nous remîmes en route, et que nous l'atteignîmes en moins de cinq minutes. Nous y trouvâmes l'emplacement d'une salle à manger, sinon très commode, du moins très fraîche; c'était tout ce que nous demandions.

Le repas fini, nous fîmes monter des torches, afin de visiter, puisque nous nous y trouvions tout portés, l'intérieur de la pyramide. On pénètre dans ce monument par un corridor carré, qui offre une ouverture d'un mètre en tous sens, à peu près, et qui descend dans l'intérieur par une inclinaison de 45 degrés. A mesure qu'on s'éloigne de l'entrée, on sent la chaleur diminuer; mais à l'atmosphère épaissie par la fumée des torches, il se mêle une poussière impalpable soulevée par les pas des visiteurs, qui rend l'air très fatigant à respirer. Enfin on arrive à deux chambres, que l'on appelle, l'une la chambre du roi, l'autre celle de la reine; dans la première est un sarcophage de granit dont le couvercle est brisé, la seconde est vide.

Nous sortîmes des chambres de leurs majestés, où il n'y a rien à voir absolument que les quatre murs, pour aller saluer son altesse le sphinx; il est de quelques centaines de pas plus près du Nil que les pyramides : c'est le chien gigantesque qui garde ce troupeau de granit. Avec l'aide de mes Arabes, je parvins à lui monter sur le dos et du dos sur la tête, ce qui n'est pas encore un médiocre travail. Mayer m'y suivit immédiatement. Je me laissai glisser aussitôt sur les épaules du colosse et de ses épaules à terre, et je me mis à le dessiner pendant que Mayer, debout sur son oreille, lui servait de plumet : cela me donna tout naturellement mon échelle de proportion.

Près de la grande pyramide, il y en a une autre plus petite, dont la cime est parfaitement conservée et se termine en pointe; on la gravit rarement, et le premier qui monta dessus, nous dirent nos Arabes, est un tambour français qui, poursuivi par des mamelouks, ne trouva rien de mieux que d'escalader cette muraille où ses ennemis ne pouvaient le poursuivre. Arrivé à l'extrémité la plus élevée, il eut l'idée, pour appeler à son aide, de battre le rappel de toute sa force : le vacarme qu'il fit fut entendu à une lieue à la ronde, et le général Re-

gnier envoya deux compagnies qui mirent les mamelouks en fuite, et débloquèrent l'assiégé, qui descendit de sa pyramide avec les honneurs de la guerre.

Nous renfourchâmes nos ânes et nous revînmes par Gyzeh, non pas pour voir la maison de plaisance de Mourad, je ne crois pas qu'il en reste aucun vestige, mais pour visiter l'établissement des poulets orphelins.

On sait qu'en Égypte on a remplacé les poules, qui, avec la meilleure volonté et le plus grand dévouement du monde, ne peuvent guère couver qu'une quinzaine d'œufs à la fois, par des fours chauffés à la vapeur, dans lesquels on fait éclore des milliers de poussins. Cette intéressante institution est conduite par un directeur qui, non-seulement opère pour son compte, mais encore prend en incubation tous les œufs qu'on lui apporte, et qu'il se charge de faire venir à bien, moyennant une légère rétribution. Le dortoir dans lequel il place ses pensionnaires encoqués est une longue galerie, dans laquelle on voit, de chaque côté, une série de cellules à double étage, qui communiquent entre elles par une ouverture pratiquée au milieu, et destinée à porter la chaleur qu'envoie un foyer souterrain toujours chauffé à un degré calculé. La bouche de ces cellules donne sur la galerie; elle reste fermée les dix ou douze premiers jours, puis on l'ouvre chaque jour un peu plus long-temps; enfin le vingtième jour les poulets sont à terme.

Nous arrivâmes juste comme une fournée était en mal d'enfant, de sorte que l'accouchement se fit en notre présence. L'opération est des plus simples : on casse les œufs comme pour faire une omelette; on écosse les poussins comme des fèves, puis on les jette les uns sur les autres dans le four où ils ont été couvés, sans plus de précaution que des pierres sur un tas. Le premier acte d'existence qu'accomplit toute cette couvée est de piauler à qui mieux mieux, et le second, de chercher sa nourriture : mais ceci est une ambition assez malheureuse, attendu que le maître de l'établissement s'est chargé de les faire éclore, mais non pas de les nourrir. Au reste ils peuvent vivre trois jours ainsi, de chaleur sans doute; au bout de quel temps, s'ils ne sont pas réclamés par leurs propriétaires, ils appartiennent au couveur, qui les envoie au marché et les y fait vendre sans les engraisser autrement.

Nous rentrâmes au Caire en passant par l'île de Roudah, où est bâti le nilomètre.

Cet instrument, qui sert à mesurer la hauteur de la crue du Nil,

n'est autre chose qu'une colonne de dix-huit coudées, y compris son chapiteau, et sur laquelle on marque, chaque année, le niveau du fleuve à sa plus grande élévation. Ce mekias, fort endommagé lors de l'occupation du Caire par l'armée française, fut restauré par les ordres du général Menou et sous la direction du citoyen Chabrol, ingénieur des ponts et chaussées. Les réparations finies, on construisit un portique à l'entrée du monument et sous son péristyle, au-dessus de la porte, on scella une table de marbre blanc sur on grava, en français et en langue arabe, l'inscription suivante :

AU NOM DU DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX,

L'an IX de la république française et 1215 de l'hégire, trente mois après l'Égypte conquise par Bonaparte, Menou, le général en chef, a réparé le mekias. Le Nil répandait, dans ses basses eaux, à trois coudées dix doigts de la colonne, le 10e jour après le solstice de l'an VIII.

Il a commencé à croître au Caire le 16e jour après ce même solstice.

Il s'était élevé de deux coudées trois doigts au-dessus du fût de la colonnne, le 107e jour après ce solstice.

Il a commencé à décroître le 114e jour après ce solstice.

Toutes les terres ont été inondées. Cette crue extraordinaire de quatorze coudées dix-sept doigts fait espérer une année très abondante (1).

Le soir même, en rentrant au Caire, M. Eydoux, le docteur du *Lancier*, qui nous avait accompagnés dans le but philantropique de nous traiter des opthalmies, se sentit atteint lui-même de cette maladie. M. Msara nous donna aussitôt le conseil d'envoyer chercher M. Dessap, médecin français de Besançon qui est demeuré au Caire depuis l'expédition française, et qui a acquis une grande expérience dans les affections des yeux dont il s'est spécialement occupé. Nous nous empressâmes de suivre son avis, et nous vîmes, une heure après, entrer un magnifique vieillard, vêtu à l'orientale et portant sa barbe dans une main : c'était notre compatriote.

Les Arabes, qui mesurent la science à la longueur de la barbe, ont pour lui la plus haute vénération. Hâtons-nous de dire qu'il la mérite, et que, chez lui, l'enseigne ne promet pas plus qu'elle ne tient.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

(1) Le fût de la colonne est de seize coudées : la coudée est de cinquante-quatre centimètres ; elle se divise en vingt-quatre doigts.

JOURNAL

D'UN MÉDECIN

DE L'EXPÉDITION DE CONSTANTINE.

DERNIÈRE PARTIE.

Le bey Achmet ne cessait pas cependant de harceler les troupes préposées à la garde de notre camp; il avait réuni près de lui toutes ses forces, afin de pouvoir nous écraser dans le cas où nous éprouverions un échec devant Constantine. Placé sur le pic d'une montagne élevée, d'où l'on découvrait la brèche, il suivait nos mouvemens avec la plus grande anxiété. Au moment où la mine fit explosion, les soldats du bey, qui probablement comptaient beaucoup sur les terribles effets de cette machine infernale, poussèrent des cris de joie : cette joie ne fut que passagère; avec la fumée de la mine se dissipa le rêve qui leur avait présenté comme accomplie l'extermination de notre armée. Toutefois ces musulmans, soumis depuis un temps immémorial au dogme de la fatalité, subirent cette terrible épreuve avec résignation. On assure pourtant qu'Achmet ne put cacher sa douleur, et que de grosses larmes échappées de ses yeux vinrent la trahir. Il tourna la bride de son cheval, fit volte-face en arrière, et jamais depuis, nous ne pûmes apprendre ce qu'il était devenu.

Le bruit de la mousqueterie s'éloignait des remparts à mesure que nos colonnes cheminaient dans l'enceinte de la ville. La Casauba venait de tirer son dernier coup de canon, et partout les étendards d'Achmet, les queues de

cheval, avaient fait place au drapeau tricolore. « Docteur, me dirent son altesse royale et le général Valée, entrez bien vite dans la place, choisissez pour votre ambulance la plus belle et la plus grande maison de Constantine; faites ramasser les blessés qui sont encore sur la brèche et dans les rues... Courez, ne perdez pas de temps, nous approuverons ce que vous ferez. » Ces derniers mots venaient à peine d'être proférés, que déjà j'étais loin de mes interlocuteurs.

Presque tous les blessés étant sur la brèche ou dans les rues adjacentes, l'hôpital, autant que possible, devait être établi sur les lieux mêmes. Le hasard me servit, et la première maison dans laquelle j'entrai fut celle du califat du bey. Cette maison, aux colonnes et à la cour de marbre, était la plus élégante et la plus spacieuse de Constantine. Le palais d'Achmet seul l'emportait sur elle pour le luxe et le grandiose, et s'il n'eût pas été dans le haut de la ville, loin de la brèche, je n'aurais pas hésité à m'en emparer, certain qu'on aurait approuvé mon choix.

Presque toutes les maisons venaient d'être abandonnées par les indigènes, qui furent surpris au milieu des soins de la vie domestique. Ici, le café chaud et sucré; là, des mets de couscoussou étaient sur le feu; partout on trouvait du pain, du biscuit, des volailles, du beurre, du miel, des dattes, des confitures. Nos soldats, qui depuis long-temps vivaient de privations, emportaient d'énormes provisions de toute espèce que, certes, ils avaient bien gagnées.

J'engageai alors ces braves à se joindre à moi pour secourir les blessés qui encombraient les rues. Un d'entre eux fut placé de garde à la porte de l'hôpital; les autres se partagèrent en tous les sens : ceux-là pour ramasser les blessés, ceux-ci pour chercher des matelas et des couvertures. Une heure ne s'était pas écoulée que déjà quatre à cinq cents blessés étaient déposés dans mon hôpital, entassés pêle-mêle dans les chambres, dans les galeries, dans la cour, au rez-de-chaussée comme au premier étage.

Dans presque toutes les maisons de quelque importance, il y a pour annexe une habitation plus petite avec laquelle le principal corps de logis communique. Dans la petite maison qui dépendait de celle où l'hôpital venait d'être établie, furent déposés environ cent cinquante hommes plus ou moins grièvement brûlés.

Je n'avais encore près de moi que les chirurgiens de mon ambulance, les infirmiers et le matériel des hôpitaux n'étaient pas encore arrivés, mais les soldats que nous avions appelés à notre aide nous secondèrent si bien, qu'il n'en résulta aucun retard dans l'administration des secours. Notre collègue, M. le chirurgien-major Hutin, qui s'est acquis une si belle réputation en Afrique, ne tarda pas à venir nous offrir ses services, et je m'empressai d'accepter cet honorable concours. Pendant l'expédition de Mascara, dont j'étais chirurgien en chef, M. Pasquier, chirurgien du prince royal, en consentant à partager mes fonctions, m'avait déjà prouvé tout ce dont est capable une belle ame unie à une savante main. Notre dévouement commun aux souf-

frances que nous eûmes à soulager, nous a depuis cette époque liés d'une amitié inaltérable.

Durant les premières heures il aurait fallu pouvoir nous multiplier : cent voix s'élevaient en même temps pour réclamer nos soins. De quelle émotion douloureuse n'étions-nous pas saisis, en entendant une foule de pauvres soldats, horriblement mutilés, s'écrier : « Je vous en supplie, monsieur le major, coupez-moi la jambe, je souffre cruellement; vous me l'avez promis, et il y a quatre heures que j'attends; mon sang et mes forces s'épuisent! » On conçoit tout l'empire que de telles supplications devaient exercer sur nos ames; aussi, pendant trois jours et je dirai presque pendant trois nuits, sommes-nous tous restés constamment sur pied et dans l'accomplissement de nos pénibles fonctions. J'étais ravi de voir nos jeunes sous-aides refuser tout repos et prendre à peine quelque nourriture pour consacrer plus de temps au noble service de l'ambulance. Je me plais d'autant plus à signaler ici leur conduite que pas un seul de ces sous-aides n'a reçu le prix de ses services. Toute l'armée a obtenu de nombreuses et justes récompenses : les officiers de santé en chef n'ont pas été oubliés; mais ces nobles jeunes gens, dont l'instruction égalait le zèle et dont toute l'armée admire la conduite, n'ont obtenu aucun avancement. On leur a opposé les réglemens où il est dit que l'avancement sera donné au concours. Rien ne s'opposait pourtant à ce qu'on fît subir immédiatement aux chirurgiens sous-aides un examen de capacité, avant de leur donner les grades dont cette conduite les rend dignes. L'application trop sévère du réglement n'aboutit, selon moi, qu'à tuer l'émulation.

Nous venions d'épuiser nos ressources en linge, bandes et charpie, quand heureusement je vis arriver l'officier comptable de notre ambulance, M. Joubert, homme de cœur et d'activité. Il nous apportait nos caisses d'ambulance; aussi fut-il le bien-venu.

Dès ce moment, les soldats qui nous avaient prêté leur généreux concours, se retirèrent et furent remplacés par les infirmiers. Ce changement ne fut rien moins qu'heureux. Au lieu d'hommes dévoués, pleins de zèle et d'intelligence, nous eûmes près de nous ce rebut de l'armée, appelé *infirmiers*, soldats indisciplinés, paresseux, froids et sans entrailles. Je n'ai jamais pu confier à l'un d'eux les potages que je faisais préparer pour mes amputés par les gens de M. le duc de Nemours, sans qu'en route ils ne les mangeassent eux-mêmes. L'officier comptable ne pouvait pas les retenir à l'ambulance, ils se répandaient dans les rues, pénétraient dans les maisons pour piller, et ne venaient qu'aux heures des repas pour disparaître aussitôt après. Je signale cette classe d'hommes, telle qu'elle est en Afrique, telle que je l'ai vue pendant huit années dans toutes nos expéditions. Ce corps est à refondre complètement, dans l'intérêt des malades. Il faudrait relever les fonctions d'infirmier, en faire une profession morale et religieuse. La morale et la religion seules peuvent inspirer ce dévouement sublime dont les sœurs de charité donnent tant d'exemples.

Il était sept heures du soir, et depuis cinq heures du matin que je pansais

nos blessés, je n'avais encore rien pris; mais une activité fébrile soutenait mes forces et je n'éprouvais nullement le besoin de les réparer. Je n'essaierai pas de retracer les émotions de toute espèce qui m'assaillirent dans cette journée du 13 octobre. Je n'essaierai pas de dire non plus quels efforts j'ai dû faire pour rester calme et maître de moi-même, à la vue de tant d'hommes ensanglantés, couverts de blessures, et que je devais réduire en tronçons.

Bientôt un nouvel obstacle menaça d'entraver le succès de mes efforts. Depuis le départ des braves soldats qui nous avaient si bien secondés, il n'était plus entré à l'ambulance ni matelas, ni couvertures, et cependant un grand nombre de mes blessés manquait de ces objets. Beaucoup d'entre eux, dont les habits avaient été brûlés par la poudre, se trouvaient déposés presque nus sur des dalles de marbre au milieu de la cour. Partout je réclamai de quoi les coucher moins durement et couvrir leurs membres endoloris. « Demain, me disait-on, tout cela se débrouillera. » Si j'insistais, on me répondait : « Mais *chacun plaide pour son saint;* comment faisait-on sous l'empire quand il y avait 15,000 blessés sur le champ de bataille ?.... » Ces réponses égoïstes m'affligeaient et ne me désarmaient pas. Je me fis conduire au palais où le prince et le général Valée daignèrent m'adresser des paroles obligeantes et mirent immédiatement à ma disposition tout ce que le beylik renfermait en matelas, tapis, couvertures. Ils ordonnèrent aux soldats du poste d'honneur de porter toutes ces richesses à l'ambulance. J'en fis moi-même la distribution à mes blessés, qui ne tardèrent pas à être plongés dans le sommeil. Mais déjà le lendemain les riches tapis qui avaient été déposés sous les malades avaient disparu, et ces vols inhumains ne sauraient être attribués qu'aux *infirmiers,* dont j'ai plus haut signalé la conduite immorale.

Le 14 octobre, dès le point du jour, je fis porter à mon ambulance une balle de coton cardé qu'heureusement j'avais trouvée au palais du bey. Ce coton nous servit à panser les plaies de nos brûlés, qui avaient passé une nuit bien cruelle, car, pour la plupart d'entre eux, nos ressources avaient été insuffisantes, et ils n'avaient eu sous eux qu'une simple natte qui les séparait à peine du sol. Tous se plaignaient du froid, leurs dents claquaient, et des frissons violens agitaient leurs membres. Le coton, contre lequel il existe, en France surtout, de fâcheux préjugés, nous fut très utile dans cette circonstance. J'en fis appliquer de larges gâteaux sur les chairs vives, et bientôt les souffrances que n'avaient pu calmer les linges de toile enduite de cérat mélangé à de l'opium, furent considérablement allégées. Le coton, par son extrême ténuité, par la délicatesse et la douceur de ses soies, est certainement le corps le moins irritant que l'on puisse appliquer sur des plaies analogues à celles dont nous parlons. Il présente l'immense avantage de ne pas apporter un poids bien lourd sur la partie qui le supporte, d'y entretenir une douce chaleur en la préservant de l'action de l'air, et de ne réclamer que des pansemens rares, faciles et prompts. La suppuration n'est pas excitée, et, grace au dessèchement de la plaie, la régénérescence du tissu cutané s'opère rapidement.

Les blessés avaient tous été pansés dans la journée du 13 octobre, mais je n'avais pu soumettre à un examen approfondi que les plaies du plus petit nombre d'entre eux.

Le capitaine du génie P.... avait reçu un double coup de feu, l'un à la jambe sans qu'il en fût résulté de fracture, et l'autre à la colonne vertébrale. La balle ayant ici brisé l'apophyse épineuse de la douzième vertèbre dorsale, s'était creusé une profonde gouttière dans le corps de cet os, et pesait sur la moelle épinière, qu'elle comprimait sans l'avoir déchirée. Depuis vingt-quatre heures, ce malheureux P.... souffrait horriblement et n'avait pas éprouvé une minute de répit. La sensibilité de la peau des membres pelviens était exaltée à l'excès, tandis que la contractilité du système musculaire était totalement anéantie. Au premier aperçu j'avais jugé cette lésion mortelle, c'est pourquoi je m'étais abstenu jusqu'ici de tenter une opération sanglante, de crainte d'augmenter inutilement les maux auxquels M. P.... était en proie. Mais les douleurs atroces qui continuaient à torturer le malade, me déterminèrent à tenter l'extraction du plomb, bien que je n'eusse pu le reconnaître en introduisant toute la longueur de mon petit doigt dans le trajet parcouru par le projectile. A l'aide d'une incision verticale de deux pouces d'étendue, je portai dans le fond de la blessure les pinces destinées à retirer les esquilles. L'enlèvement de cinq à six pièces d'os me donna du jour; j'engageai, en faisant levier, l'extrémité d'une forte spatule en fer entre le plomb et l'os; je parvins, à force de tentatives, à l'ébranler et à l'amener au dehors. Je reconnus ensuite qu'une petite pointe d'os comprimait la moelle épinière, et je la redressai.

Dès ce moment M. P.... cessa de souffrir, comme par enchantement. « Venez que je vous embrasse, me disait-il, vous m'avez rendu la vie; j'étais dans l'enfer, et tous mes maux ont cessé. » Hélas! vingt-quatre heures plus tard, cet officier, d'un tempérament nerveux, et dont tout le système sensitif avait été si violemment ébranlé, fut pris d'un tétanos qui renouvela ses tortures, et il mourut peu d'heures après. M. P.... était couché dans un cabinet qui avait été percé à jour par nos boulets. Peut-être faut-il attribuer aux courans d'air dont sa chambre était traversée, le développement des accidens nerveux qui ont causé sa mort.

Cet officier, d'un courage et d'un moral à toute épreuve, me pressait de questions et voulait absolument savoir de moi s'il devait ou non survivre à sa blessure. « Je vous en prie au nom de l'amitié qui nous lie, mon bon ami, me disait-il en me serrant la main, ne me cachez pas la vérité. Je ne redoute pas la mort, et je ne veux pas être surpris par elle; j'ai des dispositions à prendre. Croyez-vous que mes blessures soient mortelles? » Ma position était bien pénible; je n'eus pas le courage de dire à M. P.... la vérité qu'il me demandait avec tant d'instance, et il mourut sans faire de dispositions, partageant une sécurité que l'humanité m'ordonnait de feindre.

Parmi les grandes opérations que j'ai pratiquées à mon ambulance, je citerai trois résections de la tête de l'humérus. Dans ces trois cas, l'extrémité articulaire de cet os avait été largement perforée par le plomb, du sang et

des esquilles étaient retenus dans l'intérieur du ligament capsulaire, et ma longue pratique des plaies d'armes à feu m'avait démontré qu'en me contentant d'extraire ici la portion de l'os brisé, je pouvais compter sur un bien plus grand nombre de chances heureuses qu'en extirpant complètement le bras, d'après la méthode indiquée par la plupart des auteurs en pareille circonstance. Je m'étais surtout convaincu des dangers de la temporisation, qui développe ordinairement des accidens nouveaux suivis toujours plus ou moins immédiatement de la mort. Je fis donc choix du procédé opératoire indiqué dans ma clinique des plaies d'armes à feu. Des trois militaires auxquels j'ai ainsi extrait la tête de l'humérus, deux étaient presque guéris dix-sept jours après l'opération. A cette époque je quittai Constantine, et à moins que le choléra ne les ait enlevés, ils doivent être rentrés à Bone depuis longtemps.

Le dernier est mort le troisième jour, d'une hémorragie fournie par une actériole et qui avait duré pendant toute la nuit; l'infirmier de garde s'en était aperçu de bonne heure, et me dit pour s'excuser qu'il avait craint de venir me déranger. Je ne fus pas dupe de ce mensonge, la paresse seule expliquait sa conduite. Cette nouvelle m'affligea vivement, j'aurais désiré pour l'exemple faire passer ce misérable à un conseil de guerre; mais je fus à peu près le seul à comprendre l'énormité de sa faute. Le lendemain, un autre de mes amputés auquel j'avais extirpé le bras dans l'articulation scapulo-humérale périt également d'une hémorragie lente survenue la nuit; le sang coulait à terre depuis plusieurs heures, on eut encore la coupable indifférence de ne pas m'en prévenir.

L'examen des plaies de ces deux infortunés, fait en présence de mes jeunes sous-aides, nous démontra que les lèvres que j'avais eu soin d'affronter exactement et de maintenir en place à l'aide de sutures, étaient déjà solidement réunies par une lymphe plastique coagulable, résultat d'un travail de cicatrisation, et il resta évident pour tous que si le service des infirmiers eût été fait avec plus d'intelligence, ces opérés auraient survécu à la mutilation qu'ils avaient si courageusement supportée.

Je terminerai cette revue des cas les plus intéressans qui nous furent offerts, en citant l'exemple du capitaine du génie L... qui avait reçu une balle dans l'articulation du genou gauche au moment où, sur la brèche, il faisait effort pour enfoncer une porte entr'ouverte derrière laquelle des Arabes se tenaient embusqués. Le projectile, entré profondément dans le condyle externe du fémur, avait déterminé une simple perforation sans esquilles, et bien que l'articulation tibio-fémorale fût ouverte et que ce cas fût des plus graves, je voulus tenter de conserver le membre, parce que la lésion osseuse me paraissait de nature à pouvoir se guérir par les seules forces de la nature. J'espérais qu'un travail éliminatoire s'établissant nous faciliterait l'extraction du plomb. M. L... était d'ailleurs d'un moral fortement trempé et d'une excellente constitution. Pendant les premiers jours qui suivirent la blessure, tout alla pour le mieux; la fièvre était modérée, la suppuration peu abondante et de

bonne nature; les chairs de la plaie, que j'avais dilatées avec mon bistouri, en m'éloignant le plus possible du voisinage de l'articulation, étaient vermeilles; et au moment de notre départ de Constantine, notre blessé était en si bonne voie de guérison, que je lui conseillai de rester pour éviter un transport douloureux, et de crainte de compromettre une cure que je croyais dès ce moment assurée.

M. le général Fleury affectionnait particulièrement M. L., qui joignait à de grandes connaissances militaires un talent remarquable pour la peinture; il avait fait transporter le blessé dans son logement à Constantine. Les soins généreux d'un tel ami avaient sans doute puissamment contribué à soutenir les forces morales de M. L. Peut-être même le départ du général, qui le laissait seul en présence de ses douleurs, a-t-il eu sur la suite de la maladie une influence fâcheuse. Quoi qu'il en soit, M. L., que j'avais confié, en quittant Constantine, aux soins éclairés de mon ami le chirurgien-major Philippe, ne survécut pas à sa blessure. La suppuration devint plus abondante, la résorption eut lieu, les forces s'épuisèrent, et la mort suivit bientôt ces phénomènes.

Pendant l'expédition de Mascara, le prince royal avait témoigné une sollicitude admirable pour nos blessés, jamais il ne rentrait à son bivouac sans les avoir vus et s'être assuré par lui-même qu'ils ne manquaient de rien. S. A. R. le duc de Nemours ne pouvait imiter un plus noble exemple; aussi, depuis le commencement de la campagne n'avait-il jamais manqué une occasion d'aller visiter les ambulances, et d'adresser à chaque blessé, dont il prenait soigneusement le nom, des paroles consolantes, qu'accompagnaient des témoignages de sa munificence. Dès notre arrivée à Constantine, le prince, suivi des généraux Valée, Fleury et Boyer, se rendit à notre hôpital, qu'il examina avec un soin scrupuleux; et comme il était venu sans être annoncé, il nous prit sur le fait et put juger consciencieusemeut des hommes et des choses. Jusqu'à ce moment notre auguste visiteur et les généraux qui étaient avec lui n'avaient encore connu que le beau côté de la guerre; cette fois la réalité se montrait à eux dans toute sa laideur. Le sol était partout couvert de blessés; l'encombrement était tel qu'on avait peine à poser le pied même dans la cour sans heurter quelqu'un de ces infortunés et lui faire pousser immédiatement d'horribles cris. Nous étions réduits à pratiquer les grandes opérations dans une galerie sous les yeux de tous les spectateurs, et à laisser dans un coin des portions de bras et de jambes qu'on avait pas même eu le soin de faire enlever; le cœur était soulevé par une odeur nauséabonde de sang, de suppuration, mêlée à une puanteur infecte qui s'exhalait du corps des brûlés. Quelques-uns de ces derniers avaient le transport au cerveau, et dans leur délire bravaient toutes nos remontrances; ils déchiraient l'appareil placé sur leurs blessures, et, poussant des cris sauvages, se traînaient à l'aventure dans les galeries, comme des spectres sanglans. Au milieu de toutes ces horribles scènes, le courage du prince ne faiblit pas un instant. Comme les gens de l'art, il sentit ses forces grandir à mesure que le tableau des souffrances humaines se dé-

roulait à ses yeux et se couvrait de couleurs plus sombres; au lieu d'imiter ces égoïstes, qui, pour ménager ce qu'ils appellent leur sensibilité, repoussent les malheureux, il ne craignit pas de sentir son cœur se briser et de voler à leur secours.

Celui de tous nos blessés dont l'aspect parut impressionner le plus vivement l'ame du prince, était un Zouave, qui, après avoir été brûlé par l'explosion de la mine, était tombé au pouvoir des Kabaïles. Sa tête présentait les traces de nombreuses tentatives de décolation, le crâne avait été largement ouvert dans plusieurs endroits, et à travers les fentes on voyait des portions de cerveau s'échapper sous forme de bavures. Le malheureux avait reçu sur le coude gauche un coup de yatagan, si fortement appliqué, que l'articulation, complètement ouverte, laissait voir les surfaces articulaires, et que le bras ne tenait plus à l'avant-bras que par quelques morceaux de peau; ce Zouave était heureusement sans connaissance. Dans son délire, il arrachait toutes les pièces d'appareil dont on couvrait ses plaies; sans cesse il agitait son bras, dont il faisait bâiller la plaie d'une manière hideuse. Trois jours s'écoulèrent encore avant qu'il mourût.

Mieux que personne, je pus apprécier les effets salutaires produits par la visite de son altesse royale. La diversion morale que sa présence venait d'opérer fut telle, que pour un moment toutes les souffrances physiques parurent calmées, et que le cri de la douleur fit place à des paroles de bénédiction. Là, c'était un amputé qui pleurait de joie parce que la décoration lui avait été promise; ici, une promesse d'avancement avait rendu le calme à un officier; ou bien un soldat reprenait courage en espérant les Invalides.

Cette scène touchante me rappelait que pendant l'expédition de Mascara, le prince royal, pour consoler un jeune officier à qui je venais d'amputer la cuisse, lui avait promis une perception. A peine arrivé à Paris, le prince lui avait fait écrire pour lui demander où il voulait résider, et selon ses désirs il fut envoyé au Pont-Saint-Esprit, où il exerce encore aujourd'hui les fonctions de percepteur des contributions.

J'attribue en grande partie les heureux résultats que j'ai obtenus pendant les expéditions de Mascara et de Constantine à la force morale rendue à mes blessés par d'augustes consolations.

Le noble exemple donné par les princes a été d'ailleurs souvent suivi par les chefs. Qu'il me soit permis de payer ici un juste tribut d'éloges au général Bro et au colonel Lamoricière, qui, pendant tout le temps que je les ai connus en Afrique, n'ont cessé de me donner les preuves d'une vive sollicitude pour les malheureureux confiés à mes soins. J'ajouterai à ces noms celui du maréchal Clauzel; peu de temps après notre retour de Tlemcen, et dans une expédition contre Medeah où j'étais fort en peine de savoir comment, sur le col de l'Atlas, je préserverais mes blessés de la neige et du froid excessif, le maréchal vint me dire : « Docteur, si vous manquez d'abri pour vos blessés, j'exige que vous preniez ma tente. »

L'ambulance établie dans la maison du califat ne devait être que provisoire;

je la considérai comme un dépôt de premiers secours. Je ne croyais pas qu'il fût possible (et l'expérience a depuis justifié mes prévisions) de loger, pendant tout notre séjour à Constantine, près de quatre cents blessés dans une maison qui ne pouvait en contenir commodément qu'une centaine. Je demandai avec instance que quelques mosquées, ou au moins quelques maisons choisies parmi les plus spacieuses de la ville, fussent converties en hôpitaux. J'essayai de démontrer toute l'urgence d'une mesure entreprise dans le but de diviser les blessés, de soustraire les malades aux influences fâcheuses qui résultent d'un air vicié par l'encombrement, et de permettre aux chirurgiens, grace à une répartition plus sage, de panser plus fréquemment les blessures douloureuses. J'espérais parvenir ainsi à établir un peu d'ordre et de régularité dans le service administratif. Malheureusement une foule d'autres préoccupations firent négliger mes prières.

En arrivant à Constantine, il eût été certes bien facile de créer, en quelques heures, une demi-douzaine d'hôpitaux dans divers quartiers de la ville: il n'aurait fallu que choisir les maisons les plus propres à recevoir des établissemens de cette nature, et frapper immédiatement sur les habitans une contribution en literie et en denrées, pour le service des malades. La terreur était si grande parmi les Arabes, que je ne doute pas qu'en quelques instans ils n'eussent abondamment pourvu à nos besoins; ils nous auraient surtout apporté du sucre, dont nous fûmes complètement dépourvus au bout de quelques jours. Bien que les préjugés religieux exercent un grand empire sur les musulmans, je ne mets pas en doute que, si l'on se fût adressé d'abord au muphti pour le prier de mettre à notre disposition quelques mosquées pour le service des hôpitaux, il ne nous eût volontiers ouvert plusieurs de ces temples. Je me rappelle qu'à Alger, sous le duc de Rovigo, nos hôpitaux étant insuffisans pour l'admission de tous les fiévreux, le muphti consentit de très bonne grace à nous livrer momentanément plusieurs mosquées, en disant : « C'est pour le service de Dieu; je ne puis m'y opposer. »

La grande mosquée de Constantine pouvait contenir cinq à six cents malades. En arrivant dans la ville, je compris aussitôt combien il était important que l'on mît ce vaste édifice à notre disposition ; je racontai au général Valée le fait arrivé sous le duc de Rovigo, et je le priai de s'adresser au muphti pour nous faire ouvrir cette mosquée. Le muphti, sur la demande du général, promit en effet de nous satisfaire; mais, au lieu de la mosquée que j'avais indiquée, il nous fit ouvrir un temple beaucoup plus petit et dans lequel on ne parvint à mettre qu'une centaine de fiévreux. C'était une bien faible ressource quand il s'agissait de donner abri à un millier de malades, sans compter les blessés.

Nous avions laissé à Mansoura cinq à six cents fiévreux : la plupart n'avaient pas même un abri sous la tente; ils étaient couchés sur un sol encore humide, sans matelas, sans couvertures, sans même un peu de paille pour reposer leurs membres. On parvint à en loger une grande partie dans l'ancien palais du bey, que nous trouvâmes rempli d'objets de campement, dont on fit la distri-

bution aux troupes cantonnées en dehors de la ville. La direction de ces deux hôpitaux, dont le service mal organisé offrait d'immenses difficultés à vaincre, fut heureusement confiée à deux hommes d'un talent et d'un zèle éprouvés : nous voulons parler de MM. les chirurgiens-majors Hutin et Sédillot.

L'hôpital des blessés ne subit aucune amélioration pendant notre séjour à Constantine ; il est vrai de dire que les rangs s'éclaircirent chaque jour de plus en plus, et que la mort se chargea du soin de procurer le désencombrement refusé d'abord à mes sollicitations. La mortalité sévit principalement parmi les soldats qu'avait atteints l'explosion. L'asphyxie produite par l'odeur infecte qui s'exhalait des corps brûlés, enleva beaucoup de ces malheureux.

J'avais rempli jusqu'au bout ma tâche et satisfait à toutes les exigences d'un devoir pénible. Je sentis le besoin de m'éloigner un peu des blessés, près desquels ma présence était moins urgente, et je voulus apporter à mes tristes préoccupations une diversion salutaire. C'est au palais du bey Achmet que j'allai demander des récréations. Pour y arriver, il me fallut circuler dans des rues étroites et tortueuses, mal pavées, infectes, remplies de boue et d'immondices. Je franchis le seuil d'une porte vermoulue et de chétive apparence, mais dont l'encadrement était de marbre blanc parfaitement ciselé. Cette porte conduit à un vestibule dans lequel le bey recevait ceux qui désiraient le voir, car peu de visiteurs étaient admis à l'honneur de pénétrer dans l'intérieur du beylik. Les Constantinois professaient pour ce palais un respect qui allait jusqu'à la superstition. Les personnages les plus influens s'efforcèrent même de nous faire partager ce culte bizarre. Ils nous détournèrent de pénétrer dans le palais, persuadés que la colère céleste ne tarderait pas à châtier les profanateurs.

Je franchis bientôt une deuxième porte, puis une troisième, beaucoup plus forte que les deux autres. Je pus alors contempler à loisir les merveilles de ce palais mystérieux. L'habitation d'Achmet l'emporte en grandeur et en magnificence sur toutes celles de ce genre que j'avais visitées avant ce jour en Afrique. Mascara, Tlemcen, Bone, Oran, Blidah, Alger même, n'ont rien d'aussi riche ni d'aussi imposant. La vue d'un ancien cloître peut donner de l'intérieur de ce palais une idée assez juste. En visitant les cours, on se rappelle involontairement la mise en scène du troisième acte de *Robert le Diable*, à l'Opéra. Toutes les fenêtres sont grillées et s'ouvrent sur la cour. Les galeries du cloître sont pavées en marbre et soutenues par des colonnes torses de la même matière, dont les frises corinthiennes, les volutes et les feuilles d'acanthe sont d'un goût exquis. Le premier étage offre la fidèle répétition du rez-de-chaussée. Comme toutes les maisons musulmanes, ce palais a la forme quadrilatérale ; mais, au lieu de présenter une chambre sur chacun de ses côtés, il n'en offre que sur trois faces. L'emplacement de la quatrième chambre est occupé par une triple rangée de colonnes, à travers lesquelles on aperçoit une deuxième cour construite sur le modèle de la première, puis une troisième et une quatrième. Toutes ces colonnades, qui fuient en perspective, forment un tableau délicieux qu'on ne peut se lasser d'admirer. Au

milieu de chacune de ces cours, s'élève une forêt de rosiers, de jasmins, d'orangers, de grenadiers et de citronniers qui embaume l'atmosphère. On voit aussi dans l'une d'elles un immense réservoir de marbre. L'eau jaillit de ce réservoir, s'élève à une assez grande hauteur, et retombe dans de vastes coupes superposées et d'inégale dimension, sur le bord desquelles un artiste fort habile a sculpté d'élégantes rosaces et de gracieux enroulemens. Dans les eaux du réservoir on voyait un très grand nombre de petits poissons rouges, dont les femmes du bey prenaient soin.

Le harem était une annexe de l'habitation d'Achmet. Il se composait de trois maisons fort élégantes, et contenait environ trois cents femmes, jeunes ou vieilles, blanches ou noires. Toutes étaient esclaves et destinées au service des huit sultanes que le bey avait près de lui, et qu'il avait eu la prudence d'emmener depuis plus d'un mois. L'une des femmes du harem, appelée Aïcha, était grande et belle; elle semblait avoir de vingt à vingt-quatre ans; ses cheveux, d'un noir d'ébène, descendaient en bandeau sur ses joues fraîches et roses; les traits de son visage, sans être parfaitement réguliers, étaient d'une exquise finesse et d'un charme infini. Joignez à cela de grands yeux bruns, que des cils longs et soyeux voilaient comme d'une gaze transparente, et d'où s'échappait un regard à la fois impérieux et caressant. La physionomie d'Aïcha, même lorsqu'elle exprimait l'effroi ou la prière, restait digne et imposante. Achmet avait distingué cette femme, et les autres esclaves lui obéissaient comme à une reine; elle marchait l'égale de l'eunuque auquel le bey avait confié la garde du sérail.

Cet eunuque était un nègre âgé de trente ans environ pour lequel on professait dans le sérail une très-grande vénération. Peu de temps après l'entrée des Français dans le palais du bey, il s'était enfui comme s'il eût voulu protester par son absence contre les profanations qu'il redoutait; il passait pour un habile diplomate; on assurait même qu'Achmet n'avait pas de secret pour son confident, et qu'il lui avait révélé dans quelle partie du palais étaient enfouis ses trésors. Aussi, l'eunuque devint-il dès ce moment un personnage fort important. On le fit chercher par la police, et on finit par le trouver après quelques jours de perquisitions; mais, soit qu'il ne sût rien, soit qu'il voulût garder le secret, il fut impossible d'obtenir de lui aucune révélation. Les dénégations de l'eunuque n'empêchèrent pas de faire des recherches dans plusieurs parties du palais. On fit même pratiquer des fouilles en sa présence, afin d'étudier sa physionomie et de lire les émotions qu'elle pouvait refléter; mais ces fouilles ne fournirent aucun indice, et la figure de l'eunuque resta impassible.

Il est probable que nous nous exagérions l'importance de ce trésor et qu'Achmet l'avait emporté dans sa fuite. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on ne trouva pas un fusil, ni un yatagan, ni même une bride ou une selle de quelque valeur dans tout le palais du bey. Nous retrouvâmes une grande partie des objets qu'un an auparavant nous avions abandonnés à Mansoura au moment de notre retraite : c'étaient des couteaux portant l'écusson des

armes de France, des chandeliers, voire même des bougies, une batterie de cuisine et du linge de table qui avaient appartenu à S. A R. le duc de Nemours.

Dans d'autres parties du beylik, on trouva de grands flacons remplis de sulfate de quinine hermétiquement fermés, et dont le bey faisait probablement fort peu de cas. On découvrit aussi des caisses qui avaient appartenu au payeur de l'armée, des débris de voitures que nous avions abandonnées, et nous fûmes fort surpris de retrouver les roues de ces voitures ajustées à des affûts de canons placés en batterie sur les remparts de la ville. Ces trouvailles éveillèrent en nous de pénibles souvenirs; en 1835, nous avions éprouvé une émotion non moins douloureuse en retrouvant à Mascara une grande partie du matériel qu'Abd-el-Kader nous avait enlevé à l'affaire de la Macta.

Une chambre du palais était remplie de toiles de coton imprimées, à l'usage des femmes du harem. Parmi ces étoffes, on découvrit un morceau de drap blanc où était tracé en gros caractères le nom de M. Cunin-Gridaine, fabricant à Sedan. Je proposai au général Valée d'utiliser une partie de ces percales en les faisant confectionner en chemises pour nos malades par les esclaves que le bey nous avait laissées; ma proposition fut approuvée et mise immédiatement à exécution. Mais les femmes d'Achmet, habituées à une vie de mollesse et de sommeil, savaient à peine coudre et n'avaient ni dés ni aiguilles.

Je me fournis d'aiguilles et de dés auprès des soldats qui gardaient le palais, je donnai pour chefs ouvrières aux esclaves deux cantinières, et je parvins bientôt à envoyer plusieurs centaines de chemises à nos blessés, qui, pour la plupart, n'en avaient pas. Dans les premiers jours, les femmes d'Achmet s'exécutaient de bonne grace; mais ces dés, qui avaient servi à des carabiniers, n'allaient pas aux mains de ces couturières improvisées, et pour pouvoir coudre, elles furent obligées d'envelopper de linge leurs petits doigts. Ces occupations parurent d'abord les distraire, elles se plaisaient surtout à faire remarquer leurs mains potelées et mignonnes, dont le travail n'avait pas altéré la forme et la blancheur. Bientôt pourtant la couture les ennuya, et elles se couchèrent, en alléguant pour prétexte qu'elles avaient mal à la tête, qu'elles étaient malades, et quand je leur répondis que j'étais médecin, elles n'en continuèrent pas moins à jouer la comédie et à me présenter le bras, pour prouver qu'elles avaient la fièvre : *Tobib maritte*, médecin, me disaient-elles du ton le plus lamentable, je suis malade. Cette disposition maladive persista jusqu'à la vue du sabre, dont les cantinières crurent devoir s'armer pour les effrayer.

Quelques jours après l'arrivée du prince au palais, Aïcha eut la courtoisie de lui envoyer des mets de couscoussou, qu'elle avait fait préparer au harem. Ces mets ressemblent beaucoup à ceux que nous désignons sous le nom de poule au riz, avec cette seule différence que le riz est remplacé par le couscoussou, espèce de semoule grossière. Les indigènes, et les femmes surtout,

font un grand usage de couscoussou; elles doivent à cet aliment une grande partie de l'énorme embonpoint qui les distingue, et que les Arabes considèrent comme une beauté. Aïcha nous envoya aussi plusieurs fois du café préparé à la manière des indigènes. Ce café est extrêmement léger, d'un parfum exquis, et peut être pris impunément en grande abondance. Pour le préparer, on le pile dans un mortier, afin de le réduire en poudre impalpable; on fait chauffer de l'eau dans laquelle on a mis un peu de cette poudre pour la colorer, et quand l'eau est bouillante, on en verse dans une tasse où l'on jette à l'instant du sucre et de la poudre de café. L'infusion s'opère à la minute. Des ordres sévères furent donnés pour faire respecter les femmes du harem; pour un grand nombre, ces ordres étaient à peu près inutiles, car la plupart se trouvaient naturellement défendues par une laideur repoussante; les négresses surtout étaient hideuses, l'une d'elles eût été digne, par sa carrure monstrueuse, de figurer dans un cabinet d'histoire naturelle : ses bras étaient de vrais poteaux, et tout son corps était taillé bien plutôt sur le patron de l'hippopotame que sur celui de la race humaine.

Tandis qu'on prenait, dans le palais, une foule de précautions pour empêcher qu'une communication pût s'établir du dehors avec les femmes renfermées dans le harem; tandis que, par une discrétion bien rare chez des vainqueurs, on remettait le soir toutes les clés à la belle Aïcha, afin qu'elle pût fermer les portes du sérail sur elle-même, celle-ci profitait de la sécurité qu'elle nous devait, pour travailler sans relâche, aidée de ses compagnes, à faire une brèche dans un mur de clôture, afin d'arriver dans la rue et de communiquer avec des musulmans. On s'aperçut de la brèche, et déjà l'on cherchait les coupables dans l'armée, quand des indigènes vinrent nous détromper et nous annoncer qu'un grand nombre de femmes avaient pris la fuite, grace au trou pratiqué dans le mur, et s'étaient retirées chez des habitans de la ville.

C'était Aïcha qui s'était chargée de nous faire les honneurs du sérail; elle proposa, un jour, de nous donner une soirée mauresque suivie d'un bal : sa proposition fut acceptée, et j'eus le bonheur d'être du petit nombre des invités.

Vers huit heures du soir, nous nous rendîmes au harem où la réception eut lieu dans une cour qui avait été décorée avec un goût ravissant. Partout on foulait les tapis les plus précieux. Les galeries et les colonnes de marbre étaient ornées de draperies, dont les couleurs fraîches et variées reflétaient délicieusement la lumière projetée par plus de cent bougies. Deux à trois cents femmes, assez richement habillées pour la plupart, étaient mollement assises sur des divans, les jambes croisées selon la mode orientale, et chacune d'elles appuyait nonchalamment son bras sur l'épaule de sa voisine. Aïcha vint nous recevoir et nous conduisit sous une galerie où des siéges avaient été disposés pour nous recevoir. La soirée s'ouvrit par la danse des négresses. A un signal donné, une musique barbare se fit entendre. Le chant était accompagné par des tambours de basque et des flûtes de roseau; ce dernier instrument ne produit d'autre son qu'un nasillement fort peu har-

monieux, qui paraît agir vivement sur les sens des Arabes. Une négresse, tenant dans l'une et l'autre main de petits foulards qu'elle agitait avec assez de grace, resta d'abord devant nos yeux, parfaitement droite et immobile. A cette immobilité succéda bientôt une agitation imperceptible, qui, augmentant peu à peu, sembla de moment en moment trahir davantage le trouble des sens. Bientôt les mouvemens devinrent rapides et multipliés, sans cesser de s'astreindre à la cadence. La musique redoubla aussi d'activité, et la danse de cette bacchante finit par ressembler à des convulsions. Éperdue, échevelée, elle se roulait violemment à terre comme si elle eût été prise subitement de vertige ou de folie.

La danse des Mauresques fut, à l'exaltation près, la répétition assez fidèle de celle des négresses, seulement les Mauresques dansent avec beaucoup plus de calme et infiniment plus de grâce. Pendant qu'elles exécutent ces danses lascives, leurs beaux yeux noirs paraissent animés du feu de l'amour; des chants pleins de passion viennent augmenter leur ivresse; le désir ne saurait être exprimé plus voluptueusement que par leur attitude suppliante, leur taille brisée, leur corps flexible et presque renversé.

On servit ensuite des sorbets, des pâtisseries, du café, et après être restés environ une heure dans le harem, nous quittâmes la fête, fort surpris d'une ordonnance si nouvelle

Le général Valée ne savait quel parti prendre à l'égard de ces femmes, qui toutes demandaient leur liberté. Accéder à ce désir, les abandonner ainsi et sans asile, c'eût été les exposer à la brutalité de nos soldats. Le général eut l'idée de les remettre sous la sauve-garde du muphti, qui, après avoir refusé d'abord, finit par consentir à les recevoir chez lui. Deux d'entre elles, qui étaient de Constantinople où elles avaient leurs parens, s'adressèrent au prince, afin qu'il eût pitié d'elles et qu'il les fît conduire à Bone où elles pourraient s'embarquer pour leur ancienne patrie. Ces deux femmes, nommées Guelsem et Guelmïa, avaient tout au plus quinze à seize ans; elles étaient jolies, et le son de leur voix était d'une douceur ineffable : il fut impossible de résister à leur prière. En ce moment, sans doute, elles sont retournées sous le toit de leur père, où elles bénissent les Français qui les ont arrachées à l'esclavage et à l'exil.

Quant aux femmes qui se retirèrent chez le muphti, elles n'ont probablement pas dû s'applaudir beaucoup de la chûte de leur ancien maître, car dès leur arrivée, le muphti commença par les dépouiller de tous les bijoux qu'elles avaient emportés et qui appartenaient au bey; je crois bien que, trafiquant de ces esclaves comme d'un vil troupeau, le prêtre musulman les aura vendues, par la suite, à quelque chef de tribu.

Le palais d'Achmet est la seule habitation de Constantine qui mérite d'être visitée. La Casauba, qui, dans presque toutes les villes d'Afrique, est hérissée de canons et sert de résidence aux beys, n'offrait qu'une batterie armée de quatre ou cinq pièces d'artillerie destinées à battre le plateau de Mansoura, et dirigées par conséquent contre les ennemis du dehors. Dans

presque toutes les autres villes, au contraire, cette forteresse est placée sur le point culminant et semble menacer principalement les habitans qui tenteraient de se mettre en état de rébellion contre leur chef.

La Casauba contient ordinairement un palais, mais dans la citadelle de Constantine il n'y avait que de mauvaises masures; le palais du bey ne renfermait d'ailleurs qu'une centaine de fusils et pas un seul canon; tout dans le beylik annonçait la confiance et une grande sécurité. Cela me ferait croire qu'Achmet n'était peut-être pas aussi exécré des siens qu'on s'est plu à le dire.

Nous avons déjà fait connaître les impressions produites sur nous par le panorama de la ville vue des hauteurs voisines; mais on ne peut réellement avoir une idée exacte de Constantine qu'après avoir fait le tour de ses remparts. Si l'on excepte un seul point, celui par lequel nous l'avons attaquée, Constantine est défendue de tous côtés par d'affreux précipices; la nature l'a entourée d'une enceinte de blocs pierreux entre lesquels est creusé un large canal; cette muraille indestructible circonscrit presque complètement la place. On remarque dans ces rochers des divisions cubiques qui présentent l'aspect d'amas de grosses pierres jointes entre elles par un ciment ferrugineux. Dans ces bizarres constructions de la nature, on croit presque reconnaître la main de l'homme. On découvre aussi dans les crevasses des rochers du fer et du cuivre à l'état d'oxide et de sulfure.

Au fond des précipices dont nous venons de parler, l'Oued-Rumel bondit en écumant; pendant les équinoxes, ce torrent est toujours grossi par les eaux pluvieuses; il circonscrit la ville dans ses quatre cinquièmes environ et disparaît quelquefois complètement à la vue pour s'engager sous des voûtes qui ont jusqu'à cent pieds de hauteur. Ces voûtes sont naturelles et semblent avoir été creusées insensiblement par les eaux du torrent; l'une des plus remarquables se trouve au nord de la porte d'El-Cantara; elle offre l'aspect d'un pont immense, jeté entre l'escarpe et la contre-escarpe de la place pour servir de communication entre la ville et un rocher qui la domine. C'est par cette issue que sortaient les assiégés pour venir nous attaquer sur notre position de Mansoura. Ce point est assez vulnérable, et l'on pourrait profiter de cette disposition topographique pour s'emparer de Constantine par surprise; si, en 1836, le maréchal Clausel avait eu les notions que nous avons acquises depuis, il est probable qu'il serait entré dans la place en l'attaquant par cette position.

L'Oued-Rumel sort d'une masse immense de roches calcaires. Il forme d'abord une belle cascade au pied du plus élevé des rochers qui entourent la ville. Du sommet de ce rocher, qui n'a pas moins de deux cents toises de hauteur, le bey faisait précipiter les criminels et les femmes adultères; c'est la roche Tarpéienne de Constantine.

Au sud-est de Constantine, le rocher qui forme l'escarpe de la place, au lieu d'être taillé à pic comme dans les autres points, présente de distance en distance une légère pente. Au moment de notre entrée, un grand nombre des

soldats d'Achmet profitèrent de ces talus pour s'échapper en se laissant glisser le long de grosses cordes fixées solidement aux remparts. Il y eut un moment où la terreur fut si grande, qu'une foule de femmes et d'enfans ne craignirent pas, pour échapper à nos soldats, de recourir à ce moyen; mais beaucoup de ces malheureux ayant lâché trop vite la corde qui les soutenait, tombèrent d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds sur des rochers aigus. Trois jours après notre entrée dans Constantine, on apercevait encore, sur les rochers rougis par le sang, cinquante à soixante corps de femmes et d'enfans mutilés presque nus, et la plupart dans un état de putréfaction avancée. En portant pendant quelques instans mes regards sur ce tableau hideux, je vis remuer çà et là un bras ou une jambe, et je compris que la vie n'était pas éteinte chez tous ces infortunés. Des soldats ne craignirent pas de s'exposer aux plus grands dangers, pour aller à travers les précipices leur porter des alimens; ils parvinrent à rappeler à la vie une malheureuse femme qui s'était précipitée du haut des remparts avec son enfant à la mamelle; ce jeune enfant avait été tué par la chute et fut trouvé près de sa mère.

De la partie sud-ouest de Constantine, l'œil découvre un tableau riant et animé. A l'ouest, s'étend la belle et fertile vallée qu'arrose l'Oued-Rumel; des coteaux, des prairies, des rivières, des jardins, égaient le paysage; au sud, à l'est et à l'ouest, la vue est bornée par des montagnes dont la forme est variée à l'infini. A la suite de riches collines en partie cultivées et couvertes d'une forêt de chênes verts et de châtaigniers, s'élèvent à pic des rochers arides, sans chemins frayés, sans trace de culture. Au-delà de cette dernière enceinte, le désert étale ses plaines de sable où l'œil se lasse à suivre les légères traces des gazelles mêlées à l'empreinte des griffes de la hyène et du lion. Du point de vue où nous étions, cette perspective immense et variée paraît ravissante; mais pour jouir complètement du spectacle féerique qu'il découvre, le voyageur doit perdre le souvenir des hordes féroces qui peuplent ces belles contrées.

Il faudrait à peu près quarante minutes pour faire le tour de l'enceinte de Constantine. Cette ville est certainement bien moins grande qu'Alger; mais comme les rues sont si étroites qu'un passant, les bras étendus, pourrait presque partout en toucher les deux côtés, comme les maisons sont tellement serrées qu'il n'y a pas une toise de terrain perdue, et qu'il n'existe pas même une place publique, j'estime que le chiffre de la population pouvait bien être de vingt-cinq à trente mille habitans avant l'émigration qui a suivi notre victoire.

Les maisons de Constantine, comme celles de Médéah et de Tlemcen, sont couvertes en tuiles; aussi ces villes ont-elles de loin une physionomie tout européenne. Les architectes ont dû abandonner le système de terrasse que l'on trouve à Alger, à Bone, à Oran, et dans la plupart des villes d'Afrique. L'hiver sévit en effet dans ces contrées avec une rigueur singulière, et le séjour prolongé des neiges sur ces plates-formes ne manquerait pas d'amener de grands dégâts.

Ces maisons sont d'ailleurs bâties sur le modèle des maisons d'Alger; elles représentent les côtés d'un quadrilatère et s'élèvent rarement à plus d'un étage. On entre d'abord sous un vestibule où le musulman établit son salon de réception, afin de n'introduire jamais d'étrangers dans l'intérieur de son domicile; de là on pénètre dans une cour carrée, éclairée directement par le soleil, et pavée en marbre chez les gens riches. Autour de cet espace quadrilatéral s'élèvent d'élégantes colonnes de marbre, dont le fût est presque toujours tordu comme un pas de vis, et dont le chapiteau est sculpté en relief. Ces colonnes soutiennent des archivoltes d'une forme ogive; les travées, entièrement libres, laissent pénétrer sans obstacle le jour dans les chambres, dont les portes et les fenêtres s'ouvrent sur la galerie couverte qui circonscrit la cour Le premier étage est la fidèle répétition du rez-de-chaussée, et quand il existe un deuxième étage, l'aspect des trois colonnades superposées est des plus hardis et des plus gracieux. La forme des chambres est rectangulaire; les murs sont blanchis à la chaux. On n'y voit ni papier ni cheminées. Le plafond est orné de sculptures plus ou moins riches; le plus souvent il est composé de solives où l'on a peint à l'huile des bandes rouges et vertes. Le sol est recouvert de tapis ou de nattes. Quelques trous pratiqués dans le mur, dans des directions opposées, servent de ventilateurs et entretiennent la fraîcheur en été. Du reste, ces habitations ont assez de ressemblance avec nos cloîtres, la jalousie des Orientaux étant le seul goût consulté par l'architecte.

Les maisons sont dominées çà et là par des pyramides blanches semblables à des clochers. Ce sont les minarets qui couronnent les mosquées, et du haut desquels, à défaut de cloches dont le son ferait fuir les musulmans, des crieurs auxquels on donne le nom de muezzins, appellent cinq fois par jour le peuple à la prière, en disant : « Dieu est grand; Dieu est grand; allez à la prière; il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

L'opinion générale est que si les muezzins ne se purifient pas exactement, Dieu envoie des myriades de rats dans la ville, et que les denrées ne peuvent se conserver. On sait que les muezzins exercent sur leurs co-religionnaires une grande influence, et que c'est par les cris qu'ils firent entendre à une heure dont ils étaient convenus entre eux, qu'a été donné le signal de la révolte du Caire. Ces crieurs, par suite des grands efforts qu'ils font subir à leur larynx, sont sujets à une hernie de la membranne thyro-hyoïdienne, qui se révèle au moment où ils élèvent la voix, par le développement d'une poche aérienne. Cette maladie donne à la voix un timbre métallique et caverneux, comme j'ai eu occasion de l'observer à Alger, sur un vieillard.

Les mosquées représentent généralement une enceinte presque circulaire, dont la voûte a la forme d'un dôme. Autour de cette enceinte règne une galerie appuyée sur deux ou trois rangées de colonnes qui soutiennent des arceaux où sont transcrits des versets du Coran. Le sol des mosquées de Constantine était recouvert de nattes assez grossières. Au moment de notre

entrée à Alger, nous avions trouvé dans ces temples de riches tapis, qui, depuis, ont eu une autre destination.

Constantine contient plusieurs bains d'étuves, les seuls dont les Orientaux fassent usage. Lorsqu'on entre dans une maison de bains, on se trouve d'abord dans un vestibule garni d'estrades sur lesquelles sont disposés d'excellens divans. Là on échange, contre d'amples draperies de coton, ses vêtemens européens; on chausse la sandale à l'épaisse semelle de bois, et, ainsi déguisé, on est introduit dans la salle des étuves, soutenu à droite et à gauche par de jeunes Maures, dans la crainte d'une chute sur les dalles de marbre, qui sont très glissantes. La gêne de la respiration est d'abord extrême; on craint de suffoquer, et déjà on voudrait retourner en arrière; mais peu à peu la poitrine se dilate, l'oppression disparaît, et les poumons fonctionnent largement, en toute liberté. Après un repos de quelques instans, les pores de la peau s'ouvrent et donnent passage à une sueur abondante. Le moment est venu alors de se dépouiller de tous vêtemens; on ne garde qu'une ceinture, dont l'usage est prescrit par la décence, ensuite on s'étend sur des dalles échauffées à une température qui paraît d'abord insupportable, mais dont le corps ne tarde pas à s'accommoder parfaitement. Alors paraissent deux jeunes gens presque nus, à la peau basanée, dont la tête est entièrement rasée, à l'exception du sommet, où il reste une poignée de longs cheveux qui leur donne un air diabolique. Ils sont chargés de l'opération du massage et s'acquittent de leur tâche admirablement bien; ils ont soin d'exercer sur les articulations des tractions douces, mais assez fortes néanmoins pour les faire toutes craquer : le bruit pourrait effrayer s'il n'était innocent et jamais suivi de la moindre douleur. Les masseurs parviennent à faire craquer ainsi les articulations des côtes et même celles des apophyses épineuses de la colonne vertébrale. Pour obtenir le dernier résultat, l'un des masseurs, après vous avoir retourné sur le ventre, vous grimpe sur le dos, et applique avec force ses talons sur l'épine dorsale, le long de laquelle il descend lentement à l'aide de petites secousses latérales qu'il imprime à son corps. Après être revenu plusieurs fois à cette manœuvre, il s'arrête un instant, vous saisit à la fois par une main et par un pied, et porte ces deux membres à la rencontre l'un de l'autre pour vous courber en demi-cercle. Ce premier temps de l'opération terminé, il vous promène sur tout le corps un gant tissu de poils de chameau, dont sa main est armée. Ce frottement donne à la peau de la souplesse, de l'élasticité, et active singulièrement les propriétés vitales. Sous l'empire de cette gymnastique salutaire, le système musculaire se développe, le jeu des articulations devient plus libre et plus facile.

Le bain se termine par un savonnage de tout le corps, et par de nombreuses ablutions d'eau tiède; une queue de cheval sert de brosse ou d'éponge et fait mousser le savon absolument comme le pinceau à barbe. Les masseurs, après vous avoir essuyé parfaitement à l'aide d'épaisses serviettes en coton, vous couvrent de nouveau du costume bédouin, et vous ramènent sur les estrades

de la première chambre d'entrée, où vous trouvez un excellent lit pour vous reposer jusqu'à ce que la transpiration soit complètement dissipée. Pendant tout ce temps, un léger massage est exercé sur les membres, par-dessus les couvertures. Tant que dure cette opération, très efficace pour absorber complètement l'humidité, du café, d'excellens sorbets, et une pipe tout allumée, vous sont offerts par la main d'un esclave. L'influence de ces bains est très salutaire contre les rhumatismes, les maladies articulaires et cutanées; ils procurent aux membres une agilité remarquable. En les quittant, on éprouve un état de bien-être parfait mêlé d'une langueur voluptueuse qui a pour les Orientaux un charme infini.

Les bains d'étuves ne sont pas les seuls qui existent à Constantine. Au pied des remparts de cette place, on découvre, au sud et à l'est, des sources d'eaux thermales, dont l'analyse n'a pas été faite, mais qui paraissent analogues à celles de Hammam-Mescoutine. La température de ces sources est à 20 degrés centigrades; leur renommée s'étend au loin et attire dans la belle saison une foule d'Arabes infirmes.

Le cimetière de Constantine est situé à l'est de la ville, dans un champ sans clôture, sur les hauteurs de Coudiat-Aty. Il se fait reconnaître par une multitude de dalles blanches placées horizontalement au-dessus de la fosse des morts de qualité. Une ouverture d'un pouce carré, qui se trouve à la tête de ces tombeaux, livre passage à l'air extérieur, sans qu'une coutume si contraire aux lois sanitaires ait pu triompher des préjugés. C'est par cette ouverture que les parens du défunt se mettent en rapport avec lui; c'est par là que chaque jour ils lui apportent de quoi boire et de quoi manger. Les Arabes, en accomplissant ce devoir de leur religion, se déchirent les joues avec les ongles, et accompagnent de contorsions cadencées ces paroles psalmodiées sur un ton lamentable : « Malheur sur nous! Pourquoi nous as-tu abandonnés? que te manquait-il? n'avais-tu pas tes femmes, tes chevaux, tes armes? »

Les tombes sont en maçonnerie; toujours dirigées vers l'orient, elles supportent à leur extrémité deux petites pyramides. Au milieu du cimetière s'élève une mosquée dont l'enceinte étroite est surmontée d'un petit dôme : c'est l'ermitage d'un marabout, espèce de solitaire en grande vénération parmi les Arabes, et affectant une exactitude scrupuleuse dans la pratique des lois du prophète. On a coutume de consulter ces solitaires dans les maladies, dans toutes les circonstances fâcheuses de la vie; ils distribuent des amulettes et des talismans dans lesquels les Arabes ont une grande confiance. Je citerai à ce sujet un fait qui s'est passé devant moi. Mustapha-Pacha, l'un des Maures d'Alger les plus considérables, dont le fils, encore en bas âge, venait d'être atteint d'une fièvre cérébrale, fit appeler un médecin français qui lui prescrivit des sangsues à la base du crâne, pour dégorger l'organe souffrant; mais Mustapha ne comprit pas ce raisonnement, se mit dans une violente colère, et déclara que jamais il ne consentirait à laisser ainsi dévorer son

enfant. Il alla aussitôt consulter un marabout, qui lui donna un verset du Coran transcrit sur un morceau de papier, en lui recommandant bien de le faire délayer dans un verre d'eau tiède, d'y ajouter, pour rendre le remède plus actif, quelques raisins secs, et de faire avaler, bon gré mal gré, ce spécifique au petit malade. Le lendemain, ce pauvre enfant était mourant. En désespoir de cause, son père, vivement sollicité par des Français, ses amis, consentit à recourir aux sangsues, et, à sa grande surprise, son fils fut rappelé à la vie.

L'influence immense et vraiment magique exercée par les marabouts sur leurs co-religionnaires, pourrait, je le pense, tourner aisément au profit de nos établissemens du nord de l'Afrique. Je suis convaincu que l'on parviendrait à s'attacher ces prétendus saints sans beaucoup d'efforts diplomatiques; il ne faudrait pour cela que les traiter avec déférence, et, surtout, les attirer par l'appât de l'argent, moyen de persuasion auquel les *saints de Mahomet* ne savent pas plus résister que le Basile de Figaro.

On sait avec quelle habileté le marabout Abd-el-Kader a fait tourner sa puissance spirituelle au profit de son ambition. Mais Abd-el-Kader est un marabout d'une autre trempe que les autres; il a l'ambition de régénérer sa caste, de faire sortir de leur longue léthargie les descendans de Mahomet : aussi est-il douteux que l'or triomphe jamais de sa noble ambition.

Le bey Achmet avait aussi fait un appel aux fidèles croyans. Quoiqu'il ne fût pas marabout, sa voix avait eu néanmoins de l'écho parmi les plus fanatiques de ses co-religionnaires, qui étaient accourus de tous les points de sa province pour se renfermer dans les murs de Constantine. Au moment de notre arrivée, plusieurs castes de musulmans, et surtout un grand nombre de juifs, séjournaient dans la ville. Ces castes musulmanes étaient au nombre de cinq, les Turcs, les Maures, les Coulouglis, les Arabes et les Kabaïles.

Les Turcs, dont le nombre diminue de jour en jour, composaient la milice du bey; tous étaient soldats et se recrutaient dans l'Asie mineure. Cette caste privilégiée possédait les honneurs, la richesse, et tendait chaque jour, par ses mœurs oisives et dissolues, à tarir les sources de la vie sociale.

La caste des Maures est la plus nombreuse. La civilisation n'a pu vaincre entièrement leur paresse naturelle; cependant quelques arts utiles sont cultivés parmi eux. Ils savent fabriquer des armes, de la quincaillerie grossière, des objets de menuiserie, des selles et des tapis. Un grand nombre s'adonnent aussi aux travaux de l'agriculture.

L'union des Mauresques avec les Turcs a formé une nouvelle caste, qui est celle des *Coulouglis*. C'est à tort qu'on a prétendu que ces derniers n'héritent d'aucun des priviléges de leurs pères; c'est à tort qu'on a écrit que, confondus avec les Maures, ils ne peuvent aspirer aux dignités ni aux hautes charges de l'état, et que, pour les dédommager, les Turcs s'efforcent de leur assurer une fortune indépendante. Avant l'occupation française, les Coulouglis recevaient une solde comme les Turcs, et plusieurs d'entre eux arrivaient

à de hauts emplois. C'est ainsi que le bey de Constantine, bien qu'il fût Coulougli, était arrivé au beylik sans y avoir été porté par des circonstances extraordinaires, et même avant la prise d'Alger.

Les Arabes tirent leur origine de l'Asie, et le caractère primitif de cette nation ne s'est point altéré. Les uns, comme les Bédouins de la plaine, sont cultivateurs et ont des demeures fixes; les autres mènent une vie nomade et habitent sous la tente: ce sont les Arabes Bédouins. Tous se distinguent par une fierté sauvage et indomptable. Passionnés pour l'indépendance, ils méprisent souverainement les autres nations. Chez eux, l'astuce est profonde et la paresse excessive. Cruels et cupides, ils répandent le sang, ils commettent le vol avec un égal plaisir. L'extérieur de ces hommes est d'ailleurs en rapport avec leur caractère. Ils sont presque tous d'une maigreur excessive, et la plupart n'ont pour vêtement que des lambeaux. Rien n'approche de la laideur de leurs traits et de la malpropreté de leurs personnes.

Les Arabes sont gouvernés pas des scheiks auxquels ils ne paient le tribut que par contrainte; encore savent-ils souvent s'y soustraire en fuyant dans le désert.

Les Kabaïles sont tous d'une haute taille et d'une constitution athlétique. Leur regard est hardi et plein de feu, leur démarche assurée, l'expression de leurs traits est mâle et fière; ils ne couvrent jamais leurs jambes ni leurs épaules. Cette caste, formée du mélange de diverses nations, n'est point nomade, et habite ordinairement les montagnes. Le courage uni à la persévérance est un trait distinctif du caractère des Kabaïles; mais ces grandes qualités sont obscurcies par de plus grands défauts, tels que l'avarice, la méfiance, la duplicité. Ces barbares obéissent en aveugles à l'impulsion que les marabouts leur communiquent. Ils font encore la guerre comme au temps des Romains. Alors comme aujourd'hui, ils avaient pour système de cerner leur ennemi de toutes parts, de ne jamais résister à une attaque sérieuse, de ne combattre qu'avec des forces supérieures, et de se tenir le plus souvent en embuscade dans les buissons. Ils sont économes de leur poudre, et, grace à leur système d'attaque, il leur arrive rarement de la dépenser inutilement. Etendus à terre, se retenant par la main gauche à un corps solide, tel qu'une grosse branche d'arbre, ils appuient leur fusil sur le bras ainsi fixé, ils ajustent avec soin, et presque toujours ils atteignent le but.

Malgré leur barbarie, ces peuples honorent la mémoire des braves; mourir les armes à la main est regardé chez eux comme un grand honneur, tandis que la honte s'attache à la mémoire de quiconque meurt de vieillesse.

Toutefois ces coutumes ne sont guère observées rigoureusement que par les Kabaïles des montagnes. Les mœurs des générations qui habitent le littoral sont moins sauvages et moins tranchées. Les Kabaïles d'Alger, par exemple, portent un grand respect aux vieillards, et celui qui arrive parmi eux à un âge très avancé, prend un caractère de sainteté, prérogative qu'ils partagent du reste avec les aliénés, qu'on regarde comme inspirés par le prophète.

Toujours prêts à combattre, les Kabaïles préfèrent l'indépendance et la misère aux douceurs d'une vie plus tranquille, achetée au prix de leur liberté. Il est extrêmement difficile et dangereux de les attaquer dans les gorges de leurs montagnes, et le succès n'a que très rarement couronné les entreprises de ce genre. Ou bien les Kabaïles déjouent par la fuite les projets de l'assaillant, ou bien ils se vengent par la trahison, de ses attaques, et les troupes de l'ennemi sont massacrées dans les défilés.

Les juifs, dans la régence d'Alger, déploient peut-être pour le commerce une plus grande aptitude qu'en Europe. Avant la conquête, ils étaient plongés dans le plus déplorable avilissement; écrasés par les impôts et les corvées, ils étaient pour les musulmans un objet de mépris, et n'opposaient aux mauvais traitemens et aux injures qu'une attitude basse et rampante. Afin de les distinguer des autres castes, on ne leur permettait de porter que des vêtemens de couleur noire. Cette vie d'opprobre et de servitude les a rendus à la longue lâches et pusillanimes. J'ai vu des enfans maures, âgés de douze ans, battre des juifs qui étaient dans la force de l'âge. Quand ils se disputent entre eux, les cris les plus affreux retentissent, les plus dures invectives sont échangées, mais jamais on n'en vient à des voies de fait. Aujourd'hui les mêmes lois régissent les musulmans et les juifs, et les Français n'établissent aucune distinction entre les deux peuples. Cette conduite équitable afflige les musulmans, et ils voient avec peine renverser la barriere qui les séparait de cette nation avilie. Les synagogues sont dénuées de tout ornement; les richesses que les juifs auraient pu y étaler leur eussent été bientôt ravies. Eclairés par une mauvaise lampe, ces temples sont peu propres à émouvoir au souvenir de la religion de David et de Moïse; ils ne rappellent que la misère et l'avilissement de leurs descendans actuels.

On trouve à Constantine, comme dans tous les états barbaresques, des nègres qui forment une classe à part dans la population. Ces nègres arrivent par caravanes de l'intérieur de l'Afrique, et vivent en esclavage chez le maître qui les a achetés. Les hommes accomplissent les devoirs les plus pénibles de la domesticité, les femmes lavent les maisons tous les jours et y entretiennent une propreté admirable. Les nègres sont d'excellens serviteurs, susceptibles du plus grand attachement. En voici un exemple :

Le capitaine G... était allé à la chasse à quelques lieues d'Alger; surpris par des cavaliers arabes, il eut la tête tranchée. A cette nouvelle, le nègre qu'il avait à son service depuis un an, donna tous les signes de la douleur la plus profonde, et c'est en vain que les amis de son maître cherchèrent à le consoler : il fut bientôt pris d'une fièvre accompagnée de transport au cerveau, et il a conservé une paralysie presque complète des extrémités inférieures. Aujourd'hui, on le voit encore dans les rues d'Alger, faible, décharné, se cramponnant à deux mains après une longue canne de roseau pour soutenir son corps, véritable squelette qu'il traîne péniblement de porte en porte, en mendiant son pain.

Tous les nègres ne sont pas esclaves, quelques-uns sont affranchis. Ils ob-

tiennent ordinairement cette faveur quand un patron riche et puissant vient à mourir ; sa famille donne alors la liberté à quelques domestiques noirs.

Les habitans de cette terre qui a vu naître les pères de la médecine, ne connaissent aujourd'hui d'autre médecin que la nature, d'autres remèdes que ceux dictés par l'ignorance et la superstition. Ce n'est point qu'ils professent du mépris pour l'art de guérir; loin de là, les médecins sont parfaitement accueillis chez eux. Ce titre est même le seul qui puisse mettre un frein à leur barbarie et les empêcher de massacrer un étranger; ils ne sont alors humains que pour eux-mêmes, et l'intérêt personnel fait taire, en cette seule occasion, leur férocité.

La saignée du bras est, chez eux, le remède universel ; mais ils ont aussi recours très souvent à des scarifications qu'ils pratiquent en promenant un rasoir légèrement et avec vitesse à la surface de la peau, de manière à multiplier rapidement le nombre des piqûres, sans pénétrer profondément. Ils choisissent souvent la partie postérieure et moyenne des jambes, ainsi que les régions des tempes, pour y pratiquer cette opération. La turgescence de la face produite par des ligatures fortement serrées autour du cou, indique le moment de passer le tranchant du rasoir sur les tégumens des régions temporales; la division de l'épiderme fait naître à l'instant de nombreuses gouttelettes de sang dont l'émission est favorisée à l'aide d'un cylindre de bois promené sur ces parties.

Des matrones juives, n'ayant aucunes notions médicales, s'occupent aussi de l'art des accouchemens. J'ai été témoin d'une foule d'accidens dus à leur ignorance. Elles possèdent des remèdes, réputés infaillibles, contre la stérilité, et se livrent souvent à de coupables manœuvres pour déterminer l'avortement.

Chez ces peuples, qui depuis des siècles sont toujours en guerre avec leurs voisins, le traitement des plaies d'armes à feu aurait dû atteindre à un haut degré de perfectionnement. Il n'en est cependant rien, et cette partie de l'art est entièrement restée dans l'enfance. Toute blessure est généralement abandonnée aux seuls efforts de la nature, et pour peu qu'elle offre de gravité, elle devient mortelle.

L'instinct vient en aide quelquefois à l'inexpérience des médecins arabes, et les moyens employés pourraient souvent aboutir à une guérison parfaite, si ceux qui les appliquent s'étayaient davantage sur des notions exactes de l'organisation humaine. C'est ainsi qu'ils ont soin d'entourer le membre fracassé d'une espèce d'*étoupade*, composée de poils de chameau, agglutinés avec du blanc d'œuf; ils soutiennent aussi ce membre à l'aide d'un bracelet formé de fragmens de roseaux ; l'emploi de ce bracelet offre en cette circonstance de véritables avantages, à cause de la légèreté et de l'élasticité des roseaux. Ils emploient également, et quelquefois avec succès, un autre bandage inamovible, dont une foule de chirurgiens, d'ailleurs fort distingués, se disputent en ce moment l'invention à l'Académie des Sciences. Ce bandage,

composé de compresses et de bandes, est arrosé d'eau dans laquelle on a délayé de la farine; en séchant, il acquiert une si grande solidité, que toutes les pièces qui le composaient se trouvent réunies en une seule. Quelques blessés restent difformes après la guérison; d'autres conservent toute leur vie des ulcères fistuleux, la plupart sont victimes d'accidens inflammatoires.

Ordinairement les Arabes meurent sans songer à la mort; leur religion et leurs affaires civiles n'exigent point qu'ils soient avertis de leur fin prochaine; aussi marchent-ils jusqu'au dernier moment, et alors ils tombent étendus sur le sol, sans jamais quitter leurs vêtemens.

Le malade prévoit-il sa dernière heure, il se recommande au prophète, et la face tournée vers l'orient, il attend la mort. Son trésor, enfoui dans la terre, reste perdu pour les siens; le Kabaïle moribond n'oserait en révéler le secret, même à son fils, que l'avarice pourrait rendre parricide.

Dans les combats, les Arabes enlèvent leurs blessés, et même leurs morts, avec le plus grand soin, et au péril de leurs jours; ils aiment mieux les traîner à la queue de leurs chevaux, même à travers les buissons, que de les abandonner à l'ennemi. Leur manière de combattre n'a pas changé depuis les Romains; alors comme aujourd'hui, ils avaient l'habitude de galoper en cercle autour de leurs ennemis, de tomber avec acharnement sur les traînards, de jeter un croc, attaché à une corde, sur le premier cadavre qu'ils pouvaient atteindre, et de s'enfuir en le traînant à la remorque pour le dépouiller et lui couper la tête. Aucun ordre ne règne dans leurs attaques; ils arrivent à toute bride, déchargent leurs fusils et disparaissent, n'opposant jamais de résistance au choc de l'ennemi.

Les Arabes ont tous la tête rasée et ne conservent que l'épi, poignée de cheveux par laquelle l'ange doit les enlever pour les transporter au troisième ciel; aussi ne redoutent-ils rien tant que d'avoir la tête séparée du tronc. C'est par suite de ce préjugé qu'après avoir impitoyablement massacré nos blessés, ils n'oublient jamais de leur trancher la tête, et qu'ils poussent même leur féroce fanatisme jusqu'à déterrer les morts pour pratiquer sur des cadavres la décolation. Les représailles de cette nature, qu'on exerce à leur égard, les irritent vivement, et peut-être, dans l'intérêt de notre colonisation en Afrique, faudra-t-il réserver ces représailles pour des peines exceptionnelles. Quand ils en ont le temps, les Arabes coupent aussi les poignets de leurs ennemis, et à leur retour dans les tribus, ils étalent avec fierté ces dépouilles sanglantes.

La férocité des Arabes paraîtra peut-être moins révoltante, si on réfléchit aux passions qui les animent dans les combats. Les guerres des Arabes ne se font point par des hommes soldés. Les populations entières prennent part à la lutte. C'est plutôt un ensemble de duels qu'un conflit entre des intérêts généraux. Aussi les combattans sont-ils toujours animés par la colère et ne font-ils point merci. Quand ils avaient à soutenir les attaques des Turcs, la même férocité les animait Tout blessé turc avait la tête coupée, et cette dépouille rapportait

ordinairement une cinquantaine de francs. Ils n'ont pas dérogé à leurs habitudes guerrières en notre faveur; mais il est vrai de dire que nous avons usé de représailles.

Quatre jours s'étaient déjà passés depuis la prise de Constantine quand on vint nous apprendre que, le 17 octobre même, M. le prince de Joinville devait nous rejoindre avec une colonne qui était impatiemment attendue. Cette colonne, commandée par le colonel Bernelle, était composé du 61e et du 26e régiment. Leur concours, qui nous eût été si précieux le 13, devait encore nous être très utile dans cette circonstance, pour réparer les pertes de l'armée, qui avait dans les hôpitaux environ 1000 à 1200 hommes blessés ou fiévreux, et sous les drapeaux un grand nombre de soldats épuisés et incapables de faire un service actif. Malheureusement les régimens qui nous arrivaient étaient contaminés par le choléra, et pendant la route trois hommes étaient morts avec tous les symptômes de cette maladie. Fallait-il ou non admettre ces troupes en libre pratique? Le séquestre eût été chose difficile, et à moins de faire cantonner les troupes à une bonne lieue de la ville, à Soumac par exemple, leur isolement eût été illusoire si, comme je le pense, l'influence cholérique se transmet par l'air. Pour quiconque envisageait la question au point de vue sanitaire, abstraction faite des exigences de stratégie, exigences devant lesquelles tout devait céder pour le moment, le renfort qui nous arrivait n'était donc plus qu'une calamité redoutable. La nécessité fit loi, nous ouvrîmes les portes de Constantine au choléra, et ainsi que je l'avais prédit, il y prit bientôt domicile. Dès le 21, des symptômes de cette cruelle maladie se manifestèrent sur quelques soldats de la garnison, et le 22, à trois heures après midi, le choléra avait envahi les hôpitaux et sévissait sur un grand nombre de fiévreux. Ce qui est digne de remarque, c'est que ce fléau respecta, durant les dix premiers jours, l'ambulance des blessés, bien qu'on y eût déposé des cholériques pendant plusieurs heures et à plusieurs reprises pour leur administrer les premiers secours. Les cholériques, ne devant pas rester avec les blessés, étaient tout de suite évacués sur les hospices des fiévreux. Il paraît qu'après notre départ de Constantine, le fléau n'épargna plus cette ambulance et fit périr un grand nombre d'amputés qui étaient fort avancés dans leur guérison. On avait déjà remarqué, lors de l'apparition du choléra à Paris, que cette maladie avait moins de sympathie pour les blessés que pour les fiévreux. Cela tient-il uniquement à ce que les blessés étant généralement dans de meilleures conditions physiques que ces derniers, trouvent, dans leur organisation, une plus grande somme de force pour lutter contre l'influence du fléau? Ou bien, les blessures dont l'effet ordinaire est de provoquer un écoulement purulent, deviennent-elles de véritables émonctoires par lesquels s'échappe le poison cholérique? Si cette dernière hypothèse était admissible, comme je ne suis pas éloigné de le croire, peut-être serait-il convenable, à l'approche du choléra, de se faire placer un petit vésicatoire sur quelque partie du corps.

J'estime que ce fléau nous a enlevé à Constantine de 4 à 500 hommes, mais ces ravages paraîtront moins affligeans si on considère qu'à Constantine la plupart des victimes du choléra auraient succombé tôt ou tard à de graves altérations organiques. Le fléau n'a fait que hâter leur mort, et les efforts de l'art n'auraient abouti qu'à prolonger de peu de jours leur douloureuse existence.

Nous avons dit au commencement de cette relation, comment le 12e régiment de ligne, venu de Marseille où régnait le choléra, avait, peu de jours après son débarquement, transmis cette maladie à Bone. Nous avons vu comment on avait réussi à préserver cette ville pendant quelques jours des atteintes du mal en éloignant les troupes des murs de la place et en les séquestrant au fort Génois; ce délai, on se le rappelle, avait permis à l'armée d'éviter le fléau en se mettant immédiatement en marche pour Constantine. Eh bien! depuis le 27 septembre jusqu'au 22 octobre il ne se montra pas un seul cas de choléra dans toute l'armée expéditionnaire, mais sur ces entrefaites deux régimens communiquent avec une ville infectée par le choléra; ces régimens passent la nuit au camp de Medjez-Amar où ce fléau avait été apporté de Bone, et ils arrivent le 17 octobre à Constantine après avoir perdu en route trois hommes qui avaient eu des crampes et la cyanose. J'annonce au lieutenant-général Valée que cette maladie va nous être transmise par ces régimens, et cette prédiction malheureusement se réalise.

S'il m'est permis d'exposer quelques réflexions, après ces faits livrés à la science dans toute leur nudité, je répondrai d'abord négativement à une question ainsi posée : Le choléra se transmet-il ou non par le contact? Assurément, si on attache un tel sens au mot *contagieux*, le choléra n'est pas une maladie contagieuse; pour peu que l'opinion contraire eût quelque vérité, il faudrait qu'une immense mortalité eût été observée parmi les médecins et parmi toutes les personnes qui approchent les cholériques. Or, les observations recueillies jusqu'à présent ne tendent nullement à établir un fait pareil.

Le choléra, selon moi, se transmet par infection, par rayonnement d'un foyer d'où émanent des miasmes dont l'air est le véhicule. Qu'on me passe l'expression de miasmes, je n'y tiens nullement, j'ai voulu seulement exprimer par ce terme l'influence cholérique, cette influence subtile, insaisissable, sous l'empire de laquelle le fléau s'étend et se développe. En un mot, le choléra me paraît présenter dans sa production une grande analogie avec les fièvres intermittentes, sauf cette immense différence toutefois, que dans le second cas, l'influence est endémique et stationnaire. Dans l'un et l'autre cas, le foyer agit par rayonnement, et l'intensité de son action est en raison inverse des distances.

Les émanations miasmatiques acquièrent une nouvelle force et s'exercent dans une plus grande sphère de rayonnement, quand de fortes chaleurs succèdent à des pluies abondantes, dans les endroits marécageux, et c'est alors qu'apparaissent les fièvres intermittentes pernicieuses. Le choléra a aussi sa

période d'augmentation, son influence faible d'abord, n'agit que sur les personnes prédisposées, soit par des altérations organiques, soit par la peur. A mesure que le nombre des victimes augmente, l'influence cholérique augmente aussi d'intensité; le choléra nourrit, pour ainsi dire, le choléra, et tel dont l'organisation était assez richement dotée de puissance réactive pour lutter avec avantage contre les premières influences cholériques, finit par succomber dans la lutte, parce que son ennemi, terrassant plus de victimes, a puisé dans ses triomphes de nouvelles forces toujours croissantes. Arrivé à son plus grand degré d'intensité, le choléra opère d'immenses ravages jusqu'à ce qu'il ne trouve plus que des organisations réfractaires à son influence, époque à laquelle il décroît pour disparaître enfin complètement.

Si l'on envisage ainsi ce fléau, il est évident qu'il n'est pas contagieux dans l'acception de ce mot, mais qu'il est transmissible par infection, qu'il est transmissible par l'air, et que, par conséquent, le système de quarantaine, tel qu'il existe aujourd'hui, est complètement illusoire. Je regarde également comme à peu près inutile tout effort tenté pour s'opposer à la marche du choléra; mais lorsqu'il fait une station dans une localité quelconque, je pense que l'autorité devrait favoriser, de tous ses moyens, l'émigration des personnes inutiles. On parviendrait ainsi, non-seulement à diminuer le nombre des victimes livrées au fléau, mais aussi à priver le choléra d'une grande partie de ses élémens meurtriers. Jusqu'à présent, au contraire, on n'a pas craint de répandre sur les émigrans le blâme et l'ironie. Il importe, à mon avis, que ces erreurs soient combattues. Que les médecins restent à leur poste d'honneur, soit; que les autorités qui doivent veiller à l'administration des secours donnés aux indigens ne s'enfuient pas, c'est à merveille; mais vouloir que des gens inutiles se sacrifient pour un faux point d'honneur, qu'ils se vouent de gaieté de cœur au choléra pour en augmenter l'intensité et amener ainsi un plus grand nombre de victimes : une telle opinion est inhumaine, et je la repousse.

Le lieutenant-général Valée profita de l'arrivée des nouvelles troupes pour renvoyer son artillerie de siége avant le retour des pluies équinoxiales. Le convoi, déjà bien lourd par lui-même, contenait de plus une centaine de caissons sur lesquels avaient été soigneusement déposés cinq cents militaires blessés ou fiévreux que l'on évacuait sur les hôpitaux de Bone.

Cependant le général Valée, suppléant à la faiblesse du corps par l'énergie de la volonté, travaillait, avec la plus grande activité et de toute sa puissance, à remplacer, par une autorité nouvelle, le pouvoir que nous venions de détrôner. Les difficultés étaient grandes, et la position du chef que nous allions investir de notre confiance, pouvait devenir, par la suite, fort périlleuse. Le nouveau bey devait, par sa naissance et par sa probité, exercer une certaine influence sur les habitans; il fallait surtout qu'il fût doué d'assez de clairvoyance pour apercevoir le côté faible de sa position. L'élévation d'un chef imposé par une armée conquérante, devait en effet blesser la nationalité de ses concitoyens et les croyances de ses co-religionnaires. Pour ne pas s'aliéner les

cœurs, le nouveau bey devait donc, loin d'imiter la cupidité et le despotisme de ses prédécesseurs, ne pas se dépouiller de la seule popularité à laquelle il lui fût permis d'aspirer encore, celle qu'un peuple dominé à la fois par la soif de l'or et l'instinct de l'égalité, accorde spontanément au désintéressement et à la justice.

Ces vertus, le général Valée crut les rencontrer dans la personne du fils de l'ancien cheik de Constantine; il le nomma donc caïd de cette ville en limitant son autorité au seul rayon de la place. Ce musulman descendait d'une famille très ancienne et dont les aïeux avaient habité Constantine cinq cents ans auparavant. Il était âgé de trente ans, et son costume offrait une très grande recherche. Sa figure était noble, quoiqu'un peu efféminée : l'expression de douceur ineffable répandue sur sa physionomie, rappelait les portraits du Christ tracés par les grands maîtres de la peinture.

Sur ces entrefaites on apprit l'arrivée du fameux chef Farhat, qui amenait à sa suite une troupe nombreuse de cavaliers. Farhat était depuis longtemps l'ennemi déclaré du bey Achmet; une haine mortelle séparait ces deux chefs. Farhat avait entretenu depuis plusieurs mois des relations avec le gouverneur Damrémont et lui avait offert son concours pour l'expédition contre Achmet. Le gouverneur avait accepté ses offres, et afin qu'il pût se rencontrer à heure fixe avec notre armée, sous les murs de Constantine, il lui avait fait connaître le jour où nous devions quitter le camp de Medjez-Amar. Mais soit que Farhat, pour prendre une décision, voulût attendre l'issue de la lutte, soit qu'il lui eût fallu plus de temps qu'il ne le croyait pour rassembler ses cavaliers dispersés sur les limites du grand désert, toujours est-il qu'il arriva trop tard et qu'il nous offrit son concours dans un moment où il était devenu à peu près inutile : s'il était arrivé à temps, on aurait pu le mettre à la poursuite du bey, et on aurait obtenu d'immenses résultats de notre victoire, si, comme on peut le croire, il était parvenu à s'emparer de la personne d'Achmet.

Comme on adressait à Farhat quelques reproches sur son retard, il nous fit une de ces réponses gasconnes, pleines de finesse, qui sont si familières aux Arabes. « Je n'ai jamais douté un instant, s'écria-t-il, que vous ne prissiez « Constantine, et je me serais bien gardé d'arriver avant l'événement, de « peur qu'Achmet ne s'enorgueillît d'avoir eu à lutter contre nos forces com- « binées, et que les Arabes ne pussent m'attribuer la victoire. Vous venez de « frapper un coup qui va retentir jusqu'au fond du désert, et j'ai voulu laisser « aux Français l'honneur du triomphe. »

Farhat avait une troupe bien montée et prête à tenir campagne. Son lieutenant était un chef renommé que les Arabes désignaient par un surnom bizarre, celui de *danseur sur la lame d'un sabre*: on le surnommait aussi le *grand serpent du désert*. Farhat fit camper ses cavaliers en dehors de la ville, et après un repos de quelques jours il prit instruction du général Valée, qui le nomma agha de la plaine, puis il se mit en route pour aller à la poursuite d'Achmet. J'ai appris qu'il est entré en vainqueur dans la ville de Tugurthe,

où l'on prétendait que l'ancien bey s'était retiré chez son beau-père avec ses femmes et son trésor. J'ignore si Farhat a découvert le trésor; mais je sais qu'il n'a pu encore s'emparer d'Achmet.

Depuis notre séjour à Constantine, le temps n'avait cessé d'être au beau fixe et nous en avions profité pour renvoyer notre lourd matériel et une partie de nos malades. Grâce à ces précautions, notre marche, au moment du départ, devait être bien facilitée. Nous avions organisé un nouveau pouvoir partagé entre Mohamed, caïd de Constantine, et Farhat, agha de la plaine. Afin de ne pas compromettre les résultats de notre conquête et de consolider la puissance des chefs que nous venions d'élire, on laissa dans cette ville une garnison de trois mille hommes, commandée par le colonel Bernelle, et composée de troupes de différentes armes. Je fis une dernière visite aux blessés que je devais laisser à Constantine et auxquels je m'étais vivement attaché; je les quittai en partageant leurs pénibles émotions et en recevant leurs derniers adieux.

Le 29 octobre, à midi, l'armée quitta les murs de Constantine, et M. le duc de Nemours, qui avait eu le commandement de l'avant-garde en venant, prit celui de l'arrière-garde au retour.

Dès le premier jour de marche, nous fîmes ramasser à la gauche de la colonne plus de soixante soldats atteints du choléra. Le lendemain, vingt-cinq nouveaux cas se déclarèrent; le troisième jour, on n'en compta plus que dix, et à partir de ce moment le foyer cholérique avait tellement perdu de son intensité par la marche continue de l'armée et par le renouvellement incessant de l'air, qu'il resta désormais sans action, et il ne fut, pour ainsi dire, plus question de cette affreuse maladie.

Nous revîmes avec joie nos anciens bivouacs. Le repos que nous y prenions n'était cette fois troublé par aucune inquiétude. Nous revenions satisfaits, et notre glorieuse mission touchait à son terme. Nous ne rencontrâmes pas un seul ennemi sur notre route, et plusieurs chefs de tribus, qui un mois auparavant nous étaient hostiles, vinrent nous faire des protestations d'amitié.

Le 1er novembre, nous fîmes notre entrée dans le camp de Medjez-Amar, où le choléra avait enlevé soixante-dix à quatre-vingts victimes, et nous allâmes camper une demi-lieue plus loin, dans un de ces sites délicieux qu'on ne rencontre que sur les bords de l'admirable vallée de la Seybouse. Le lendemain, à notre arrivée à Nechmeya, l'armée fut dissoute, et le prince, en quittant son commandement, adressa aux troupes qui composaient sa brigade, l'ordre du jour qui suit :

PREMIÈRE BRIGADE. — ORDRE DU 2 NOVEMBRE.

« Au moment de quitter la première brigade, le maréchal-de-camp éprouve le besoin d'exprimer aux troupes qui la composent combien il a été satisfait de leur conduite pendant la campagne. Vous aviez l'honneur de la France et

de l'armée à soutenir ; par votre patience dans les fatigues et les privations, par votre courage dans les combats, vous avez eu la gloire d'ajouter un beau fait d'armes à ceux qu'elles comptaient déjà.

« Quant à moi, je suis heureux et fier de m'être trouvé à votre tête dans une aussi belle circonstance. Je ressens un vif regret d'être obligé de vous quitter si tôt, mais je garderai toujours avec moi le souvenir des troupes qui ont composé la première brigade ; puissent-elles aussi se rappeler leur maréchal-de-camp.

« Le maréchal-de-camp, commandant la 1re brigade de l'armée expéditionnaire.

« LOUIS D'ORLÉANS.

« Nechmeya, le 2 novembre 1837. »

Le beau temps nous avait favorisés depuis notre départ de Constantine, et il continua jusqu'à notre retour à Bone, qui eut lieu le 3 novembre. L'armée fut reçue sous les murs de cette ville, par un groupe nombreux d'habitans qui étaient accourus à notre rencontre. MM. le duc de Nemours et le prince de Joinville restèrent encore quelques jours à Bone. Après ce temps, M. le prince de Joinville remonta sur son vaisseau, pour continuer son grand voyage de mer.

Le 8 novembre, nous nous embarquâmes avec M. le duc de Nemours sur le bateau à vapeur *le Phare*, qui devait nous ramener en France. Mais avant de quitter l'Afrique, le prince voulut visiter tous les points occupés par nos troupes. *Le Phare* alla successivement toucher à la Calle, à Bougie, à Alger et à Oran, le mauvais temps n'ayant pas permis de descendre à Mostaganem ni à Arsew, où il n'existe pas de port.

Nous restâmes quelques jours à Oran ; nous y attendions un courrier de France, mais notre espoir fut trompé. Le bruit de la réception brillante que le midi préparait à M. le duc de Nemours, n'avait pu parvenir à Oran, et dans cette circonstance le prince forma le projet de retourner en France par l'Océan et d'aller débarquer au Hâvre.

En réalisant ce plan, nous devions visiter Tanger et Gibraltar, examiner le fameux détroit de ce nom, voir l'Espagne, et surtout éviter cette mortelle quarantaine qui nous aurait été infligée dans les ports de la Méditerranée. Enfin, en allant débarquer au Hâvre, il paraissait certain que nous arriverions à Paris huit ou dix jours plus tôt qu'en passant par Toulon. Tous ces motifs, il faut en convenir, avaient quelque valeur. Restait une question décisive à trancher. Notre bateau à vapeur pourrait-il supporter sans danger une si longue traversée ? Or, la réponse du commandant Sarlat n'exprimait à ce sujet aucun doute. « Les Anglais, dit-il, font la traversée de Gibraltar à Falmouth deux fois par semaine, en tous temps et dans toutes les saisons ; pourquoi ne la ferions-nous pas ? » Cette réponse s'adressait à notre patriotisme et levait tous les obstacles.

Pendant notre séjour à Oran, le prince passa une revue des troupes qui

composaient le corps d'armée de M. le lieutenant-général Bugeaud. Ce corps était admirable de tenue et de discipline. L'état sanitaire était d'ailleurs très satisfaisant. La sollicitude éclairée du lieutenant-général avait obtenu les plus heureux résultats.

Nous allâmes visiter, à deux lieues d'Oran, sur la route de Tlemcen, le camp de Bridia, et nous fûmes agréablement surpris à la vue des beaux travaux d'agriculture et de jardinage exécutés par les troupes sous les ordres du général Bugeaud, qui, non moins bon administrateur qu'habile général, avait partagé des terres entre chaque soldat.

Les environs d'Oran sont couverts de bruyères et d'arbustes épais, où les sangliers trouvent une abondante nourriture et se montrent par troupes nombreuses. L'occasion était belle pour leur donner une chasse, et nous nous procurâmes cette récréation, pour laquelle les indigènes sont passionnés. Les cavaliers des tribus voisines se déployèrent en cercle dans un rayon de deux lieues au moins. Une montagne fort élevée, placée près de la mer, et appelée la montagne des Lions, fut choisie pour point central de leurs opérations. Les sangliers ayant fui devant les cavaliers arabes, qui déjà obéissaient parfaitement à l'appel de nos trompes de chasse, se trouvèrent acculés en grand nombre au pied de la montagne des Lions, et c'est alors que nous fondîmes sur eux, le sabre d'une main et un pistolet de l'autre. Il s'en échappa un très grand nombre, et néanmoins quinze d'entre eux restèrent sur le champ de bataille.

Nous quittâmes Oran le 20 novembre, et après dix-huit heures de navigation, nous abordâmes à Tanger, où nous eûmes la libre pratique. De Tanger nous revînmes sur nos pas dans le détroit, et en six heures de temps nous fûmes au mouillage de Gibraltar, où les Anglais nous firent une brillante et affectueuse réception.

Nous visitâmes le rocher inexpugnable qui domine cette ville et commande le détroit. Ce rocher, flanqué de sept cents pièces de canon, compose tout un arsenal. Il est creusé de voûtes souterraines immenses. Au premier abord les nombreux moyens de défense que les Anglais y ont accumulés paraissent formidables; mais si l'on réfléchit à la position géographique de Gibraltar, qui ne peut être enlevée que par famine, on ne tarde pas à rester convaincu qu'ils n'ont déployé là qu'un vain luxe de guerre, et qu'ils auraient pu faire un meilleur usage de leur temps et de leurs trésors. En effet, le grand nombre de canonniers qu'il faudrait employer pour faire jouer toutes ces batteries amènerait bientôt la disette, et d'ailleurs le rocher sauterait en éclats à chaque détonation un peu considérable.

Je ne tardai pas à me mettre en relations avec M. Gillkrest, chirurgien en chef des troupes qui tiennent garnison à Gibraltar, et je dois à la rare obligeance de cet habile confrère des détails fort intéressans sur l'organisation large et libérale des officiers de santé de l'armée anglaise. Je lui dois surtout d'avoir pu visiter avec soin les hôpitaux militaires.

J'ai été frappé de la bonne distribution de ces établissemens; elle doit sin-

gulièrement faciliter le service administratif. Les salles sont d'une propreté extrême; les murs sont blanchis à la chaux, et on renouvelle le blanchissage assez souvent pour qu'ils ne présentent jamais de souillures. Les lits sont très espacés, et accompagnés chacun d'une petite table où le malade peut prendre ses repas. Des ventilateurs sont convenablement disposés pour renouveler l'air, sans pour cela établir de courans dont le voisinage pourrait devenir dangereux. Pour la première fois, je suis entré dans les salles d'un hospice sans être suffoqué par cette nauséabonde atmosphère qui exerce sur l'économie une si fâcheuse influence. A Gibraltar, sur ces rochers arides où le terrain, apporté par les bras de l'homme, est rare et d'un très grand prix, le gouvernement anglais a repoussé toute économie dont la santé du soldat aurait dû souffrir; il a trouvé moyen de disposer, pour les hôpitaux, d'un emplacement très vaste; il les a dotés de jardins plantés d'arbres où les malades peuvent prendre un exercice salutaire. Ces hôpitaux sont complètement isolés et ne touchent à aucune habitation. Grace à cette disposition, le jour y pénètre de tous les côtés, sans obstacle. Ils forment un grand rectangle, à peu près comme les maisons algériennes, et, comme elles, ils ont aussi des galeries au rez-de-chaussée et au premier étage, pour servir de promenoir quand il pleut.

En Angleterre, les officiers de santé militaires ne sont nommés qu'après des examens très sévères, et ne forment qu'une seule classe, qui est celle des chirurgiens. Ce corps compacte et homogène repose sur des attributions larges et bien définies. Des chirurgiens inspecteurs font de fréquentes tournées dans les hôpitaux et les régimens, correspondent directement avec le ministre de la guerre, donnent seuls des notes sur la capacité de leurs subordonnés, et proposent ceux d'entre eux qui, par leur mérite, sont dignes d'avancement.

Ce corps reçoit une très forte solde; ceux qui en font partie jouissent de la plus grande considération. M. Gillkrest portait l'uniforme complet de colonel, avec les épaulettes. Les chirurgiens militaires ne se recrutent pas, en Angleterre, parmi les hommes que leur peu de capacité ferait végéter dans la carrière civile; c'est de leurs rangs qu'on voit sortir, au contraire, les plus grandes illustrations de la chirurgie.

Les officiers de santé des corps, bien loin d'envoyer les malades de leurs régimens dans un hôpital où ceux-ci passent en des mains étrangères, traitent eux-mêmes les soldats, dont ils connaissent depuis plusieurs années les habitudes et les maladies. Le gouvernement anglais donne ainsi un utile emploi aux chirurgiens des régimens, et il économise le traitement qu'on paie en France aux médecins des hospices.

Dans les hôpitaux anglais, le chirurgien en chef est maître absolu; il peut exercer sans crainte son contrôle administratif; toutes les prescriptions s'accomplissent sans fraude et avec la plus grande exactitude. Le prix de la journée d'hôpital est très minime. Enfin tout le service m'a paru atteindre, dans les hôpitaux militaires anglais, à un haut degré de perfectionnement et de simplicité.

M. Gillkrest me mit en rapport avec ses collaborateurs, dont j'ai pu apprécier la profonde érudition médicale; ils possèdent une bibliothèque très riche en bons ouvrages, et à laquelle arrivent tous les journaux d'Europe, et même ceux de l'Amérique. Ces messieurs, qui connaissaient tous mes nouveaux procédés opératoires, m'ont interrogé long-temps sur le militaire auquel j'ai extirpé tout le membre inférieur en l'amputant dans l'articulation qui fixe la cuisse au bassin, et j'ai eu le bonheur de pouvoir leur dire que ce militaire est à l'Hôtel des Invalides de Paris depuis deux ans. Guthrie, chirurgien anglais, avait obtenu un succès analogue au mien sur un Français qu'il avait opéré à Waterloo. Delpech, de Montpellier, a compté également un succès dans une opération semblable. Ces trois exemples de guérison après une opération si terrible sont à peu près les seuls bien avérés qui existent jusqu'à ce jour. Nous nous étions aussi long-temps entretenus du procédé que j'ai imaginé pour l'opération de la pierre. Un soldat anglais était, dans ce moment, atteint de cette maladie, et j'avais consenti, sur l'invitation de ces messieurs, à l'opérer le lendemain; mais, dans la soirée, nous levâmes l'ancre, et nous partîmes pour Cadix.

Nous nous arrêtâmes dans cette ville une journée, afin de donner le temps à l'équipage de notre bateau à vapeur de faire une ample provision de charbon de terre, et de là nous fîmes voile vers la France. Mais un bien fâcheux accident devait précéder notre retour. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, nous naviguions à la hauteur de Lisbonne, quand M. le duc de Nemours, se promenant sur le pont du bâtiment, que la pluie avait rendu glissant, tomba enveloppé dans son manteau, et se fractura l'olécrane du bras gauche. Le fragment supérieur, tiré par le muscle triceps, était remonté de douze à quinze lignes, et l'écartement qui existait au lieu de la fracture, permettait d'y loger aisément le pouce. En comprimant légèrement le membre dans cette partie, je sentis de la crépitation; mais je ne pus distinguer si cette crépitation était due à la présence de petites pièces d'os provenant de la brisure de l'olécrane, ou si elle n'avait pas pour cause la présence d'un épanchement sanguin.

Mon premier soin fut de réduire cette fracture. Or, pour cela, il fallait vaincre la puissance musculaire qui tirait l'olécrane en haut, et, par conséquent, mettre dans un état de relâchement le muscle triceps, qui s'insère à cet os. Dans ce but, il était indispensable que le bras fût droit et non fléchi dans l'articulation du coude, comme on le conseille généralement. A l'aide de ces préliminaires et d'une compression douce et continue exercée sur le fragment supérieur, je rapprochai ce dernier du cubitus, et la fracture se trouva bientôt réduite sans occasionner de douleur. Restait à remplir une deuxième indication chirurgicale, qui était de maintenir la fracture réduite : un appareil que je disposai avec soin répondit à cette nouvelle exigence (1).

(1) Cet appareil consiste en un bandage roulé à partir de l'extrémité des doigts jusqu'à l'omoplate, en une pyramide de compresses placées sur le sommet de l'olécrâne, et que main-

Il fallait de bonne heure aussi nous prémunir contre l'inflammation, suite inévitable de toutes les fractures. Dans de telles circonstances, on se hâte ordinairement de couvrir la partie souffrante de sangsues, dont les piqûres sont arrosées avec de l'eau tiède, ou recouvertes d'un cataplasme chaud. Ce moyen, au lieu de répercuter l'inflammation et de l'enrayer à tout jamais, détermine une congestion locale, en favorisant l'afflux des liquides. Aussi voit-on constamment, dans ce cas, survenir en quelques heures une tuméfaction dont les suites sont quelquefois bien fâcheuses. Je me gardai donc bien de recourir, en ce cas, à la méthode ordinaire : l'eau glacée employée avec discernement est, à mon avis, le meilleur répercussif de l'inflammation. Deux accidens sont à éviter, il est vrai : d'une part la gangrène, qui apparaîtrait bientôt si l'on stupéfiait le membre pendant un temps trop prolongé, et, d'une autre part, les phénomènes inflammatoires qui se manifestent avec le caractère le plus grave quand on laissé le membre se réchauffer en suspendant par intervalles les arrosemens, qui doivent être continus. Mais une main habile et prudente peut aisément éviter ces deux écueils.

Pendant sept jours et sept nuits le bras de son altesse royale fut arrosé avec de l'eau glacée dans laquelle j'avais ajouté quelques gouttes d'extrait de saturne afin d'augmenter les propriétés sédatives de ce liquide. Cet arrosement provoquait un grand soulagement, la souffrance, qui était nulle, se renouvelait pour peu que l'eau se réchauffât par le calorique qu'elle avait enlevé au membre souffrant.

Vingt-quatre heures après l'accident, nous triomphions si complètement de l'inflammation, que le prince put se faire hisser dans son fauteuil, sur le pont du bâtiment, afin de jouir de la vue du port de la Corogne, où le mauvais temps nous avait contraints de relâcher. Nous avions d'ailleurs des avaries à réparer par suite du feu qui avait pris pendant la nuit, dans les soutes à charbon, et dont on avait eu beaucoup de peine à se rendre maître. On crut un instant que la flamme allait gagner les voiles et les cordages couverts de goudron, et que l'incendie deviendrait général. Déjà le commandant avait fait disposer une embarcation pour nous mettre à la mer, et nous étions à quinze lieues des côtes; mais heureusement ses craintes ne se réalisèrent pas.

Après avoir employé l'eau froide pendant tout une semaine, je laissai le bras se remettre graduellement, et pour la première fois la chaleur du membre n'était plus accompagnée de douleurs. Le malade trouvait même que le retour du calorique dans son bras, qui était jusque-là resté froid comme un marbre, lui était agréable, et c'est alors que je le fis arroser d'une eau tiède fortement chargée d'opium gommeux en dissolution. Le bien-être qui résulta de ces fomentations fut extrême, et je les continuai pendant quarante-huit heures. Je renouvelai le bandage, la réduction de la fracture était parfaite et la tuméfaction du bras était à peine sensible; aucune dou-

tiennent des tours de bandes jetés sur le coude en forme de huit chiffré, et en une attelle fixée à la face antérieure du bras pour s'opposer à sa flexion.

leur ne se faisait plus sentir; seulement un peu de chaleur régnait encore dans la région du coude.

Le prince se levait chaque jour et restait dans un fauteuil disposé de manière à ce que le bras malade fût soutenu dans une position horizontale. Mais afin qu'il pût se promener sans être entouré de deux ou trois aides pour soutenir le membre souffrant, un appareil fut confectionné avec infiniment de soin par M. Desperis, chirurgien du *Phare*, qui m'avait aidé dans mes pansemens (1).

Depuis son accident, le prince ne pouvait plus voyager en voiture; aussi en arrivant au Hâvre, le 9 décembre, prit-on soin de disposer un bateau à vapeur sur lequel nous continuâmes notre navigation jusqu'au quai des Tuileries.

J'avais dit au prince que vers le dix-huitième jour du traitement je leverais l'appareil, afin de pouvoir imprimer à l'articulation du coude quelques mouvemens de flexion dont le résultat ne pouvait être que salutaire.

Nous touchions à ce terme, et l'appareil fut levé en présence du roi et du prince royal, ainsi que de M. Marjolin et MM. Pasquier père et fils, chirurgiens du roi. J'avais désiré moi-même que la lésion fût examinée par quelques-unes de nos célébrités chirurgicales.

La tuméfaction du membre était à peine sensible; on sentait avec la pulpe du doigt une fracture légèrement oblique à la partie moyenne de l'olécrane. Le cal était en travail, et la soudure des os s'opérait sans écartement, sans substance fibro-cartilagineuse intermédiaire, comme cela a toujours lieu quand l'affrontement des fragmens n'est pas parfait. Je saisis le coude de manière à soutenir l'olécrane avec le pouce et à lutter contre la puissance musculaire qui s'y insère, et je pus ainsi, sans craindre de rompre le cal, ni de l'alonger, imprimer une très-grande flexion en agissant doucement et par degrés. Je réappliquai ensuite l'appareil, je replaçai le bras dans la plus parfaite rectitude, et, dès ce moment, je pus annoncer que la cure serait radicale et ne laisserait après elle aucune infirmité.

Je continuai le traitement dont les résultats avaient été si heureux. Après six semaines, le cal était tellement solide, que je pus imprimer au membre tous les mouvemens possibles sans crainte de le rompre. A partir de cette époque, chaque jour le bras guéri a été soumis à des exercices gymnastiques qui lui ont rendu graduellement toute sa force et toute la liberté de ses mouvemens.

D'un si grave accident, il ne reste plus actuellement qu'une petite tumeur osseuse qui, avec le temps et l'emploi de quelques remèdes, se dissipera sans doute complètement. Si l'on excepte cette dernière trace de la blessure, la guérison du prince est parfaite. Nous avons insisté sur les heureux effets

(1) Cet appareil consistait en une gouttière de fer-blanc, fixée sous l'aisselle et appuyant sur la hanche à l'aide d'un support. D'après nos indications, M. Charrière perfectionna cet appareil avec un rare bonheur, en le brisant à sa partie moyenne, de manière à pouvoir fléchir le bras à volonté.

obtenus par le traitement auquel le prince a été soumis. Nous savons que ce traitement contredit les préceptes adoptés par les chirurgiens de notre époque. D'après la méthode généralement suivie, le bras facturé est placé dans la flexion et non dans la rectitude complète. Mais j'en appelle à l'expérience des chirurgiens qui ont eu recours à la flexion du membre; la réunion des fragmens, dans ce dernier cas, n'est jamais immédiate et le bras ne pourrait se redresser qu'en rompant le cal (1).

Pourquoi donc, puisque la physiologie indique qu'il faut placer le bras dans l'extension, afin d'empêcher le muscle triceps de faire effort sur l'olécrane et de séparer les fragmens, puisque l'anatomie pathologique, d'une autre part, démontre que de la flexion du membre résulte toujours une réunion anguleuse des os fracturés, réunion anguleuse qui s'oppose au redressement complet du bras; pourquoi, dis-je, nos grands maîtres en chirurgie se sont-ils donc prononcés pour la flexion du membre? Pour moi, je n'en vois d'autre motif que la crainte d'une ankylose. Et, en effet, le temps n'est pas encore bien éloigné où l'on pensait que toute guérison de fracture dans une articulation était accompagnée de l'ankylose. Pénétrés de cette idée, on conçoit que les chirurgiens qui nous ont devancés, aient donné le conseil de tenir le bras fléchi, afin que ce levier coudé pût rendre bien plus de services que s'il était resté droit. Ainsi s'explique le précepte de tenir la jambe parfaitement étendue quand il existe une fracture de la rotule, parce que, au membre inférieur, l'ankylose angulaire serait très fâcheuse. Et cependant, comment les chirurgiens de nos jours n'ont-ils pas compris que les conditions physiologiques et anatomiques étant absolument les mêmes pour le coude que pour le genou, il était absurde d'établir, pour l'un et l'autre cas, des préceptes contradictoires?

Je livre ces considérations à mes confrères, persuadé qu'ils m'en sauront gré, et que le triste accident arrivé à M. le duc de Nemours ne sera pas perdu pour la science.

Dr. Baudens.

1. C'est sans doute parce qu'il avait recours à la flexion, que Boyer a écrit que la fracture de l'olécrane ne saurait guérir sans qu'une substance fibro-cartilagineuse ne s'interposât entre les fragmens. Or, s'il en est ainsi, l'olecrane ne saurait plus rentrer dans la cavité destinée à le loger, et dès-lors le bras ne saurait se redresser complètement; aussi n'ai-je pas craint, il y a peu de jours, de défier en pleine Académie les partisans de la flexion du bras de me montrer un seul de leurs malades guéri sans infirmité.

LE

VAL-DE-SUZON.

Quiconque est allé à Dijon a dû remarquer, à six lieues de cette ville, près de l'endroit où est la source de la Seine, un site délicieux, qu'on appelle le Val-de-Suzon. La première fois que je l'ai vu, c'était au mois d'août 1836, par une chaleur accablante; un vent de canicule faisait tourner autour de nous ces légers nuages de poussière qui dessèchent si cruellement les voies aériennes. Un soleil de plomb brûlait nos paupières appesanties; nous dormions d'un sommeil pénible. La machine qui nous portait suivait depuis long-temps un chemin escarpé, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup au-dessus d'une gorge étroite et profonde dont le seul aspect nous ranima. Une petite rivière traversait la vallée dans toute sa longueur; des bouquets d'arbres projetaient leurs ombres épaisses sur la mousse; les trembles agitaient leurs feuilles comme des milliers d'éventails, pour engager les passans à descendre. On voyait, à mi-côte, une seule habitation, dont je ne pus regarder le toit sans envie, tant ce séjour sentait le repos et le bien-être.

— Je m'arrêterais volontiers ici pendant un mois, pensai-je.

Peut-être m'y serais-je ennuyé au bout de trois jours; mais en remontant en voiture, je me reprochais cette irrésolution paresseuse qui fait de nos fantaisies autant de songes inutiles. On m'a conté qu'une petite Anglaise de quinze ans, maîtresse d'une immense fortune, avait passé trois mois entiers dans un hameau de la Suisse, à garder des moutons. Il n'y a que les jeunes filles pour mettre dans le caprice tant d'énergie et de continuité.

J'espérais que la route nous laisserait apercevoir long-temps cette vallée charmante; mais après cinq minutes de marche, je retrouvai le soleil et la poussière. Le Val-de-Suzon se montre aux voyageurs avec la coquetterie des

femmes de Lima, qui ne donnent jamais passage à plus d'un regard lorsqu'elles soulèvent leur voile.

En arrivant à Dijon, mon premier soin fut de m'assurer une place dans la voiture de Châlons-sur-Saône, où je voulais prendre le bateau à vapeur de Lyon. A huit heures du soir je m'embarquai de nouveau, et comme j'étais seul dans le coupé, je m'étendis sur la banquette et je m'endormis profondément. J'ignore à quelle heure de la nuit et à quel village la voiture s'arrêta au milieu d'une obscurité profonde pour prendre une dame. J'entendis confusément des rires et des embrassades, puis une voix qui demandait quel était le voyageur du coupé, s'il était jeune ou vieux. Avec la complaisance habituelle à ses pareils, le conducteur répondit brusquement qu'il n'en savait rien, et il ouvrit la portière. La dame eut beaucoup de peine à monter; elle me sembla fort courbée. En partant, elle cria par la portière, d'une voix chevrotante :

— Adieu, mes enfans!

Je murmurai entre mes dents :

— Cette vieille est étrange avec ses informations sur son compagnon de voyage! Elle verra bien que je ne suis pas fait pour dire des galanteries à une grand'mère, et que je porte un profond respect à la laideur et à la décrépitude?

Je relevai mon manteau par-dessus mes yeux et retombai dans le sommeil incommode des diligences, pendant lequel la courbature vous gagne doucement tous les membres. Il était trois heures du matin lorsque je m'éveillai sur le port de Châlons. Les bateaux à vapeur sonnaient leurs cloches pour appeler les passagers. Les commissionnaires ouvrirent toutes les glaces de la voiture, en criant à la fois :

— Monsieur, allez-vous à Lyon? prenez *l'Hirondelle*. — Désirez-vous monter sur *le Télégraphe!* — Madame, soutenez la concurrence; *l'Abeille* va partir.

— Je prendrai *l'Hirondelle*, dit ma voisine, d'une voix qui me parut avoir la fraîcheur de la jeunesse.

En me penchant, je reconnus, à la lueur des lanternes, que la dame avait au plus vingt ans, et qu'elle était fort jolie. Ma surprise la fit sourire. La certitude qu'elle n'avait plus aucun danger à courir, et peut-être aussi la conscience de son injustice à mon égard, la rendirent plus communicative qu'elle n'aurait été. Elle accepta sans façon mes services et mon bras pour descendre sur le bateau à vapeur, où je m'installai à côté d'elle. On donna le signal du départ, et quand nous eûmes gagné le large, je songeai avec plaisir que j'avais une demi-journée pour prouver à ma voisine qu'elle s'était trompée en me prenant pour un malotru.

— Je devrais, lui dis-je, vous savoir fort mauvais gré de la comédie que vous m'avez jouée hier soir. Il est évident que vous avez passé la nuit entière dans la persuasion que vous étiez en mauvaise compagnie. Je ne suis pas de

ceux qui cherchent les aventures de messageries, et votre défiance m'a humilié.

— C'est que je ne vous connaissais pas encore.

— Vous croyez donc déjà me connaître?

— Je vois bien avec quelles gens vous avez l'habitude de vivre, et je crois que la feinte n'était pas nécessaire.

Comme j'aurais perdu l'avantage de ma position si j'avais accepté trop facilement une réparation, je fis semblant de ne point remarquer ce qu'il y avait de gracieux dans la réponse de la dame.

— C'est-à-dire, répliquai-je en riant, que vous ne me regardez pas comme un homme dont la rencontre en tête à tête puisse être dangereuse.

— Je sais à présent, reprit la dame sur le même ton, que votre amour-propre s'offenserait si j'avais de vous une trop bonne opinion. Vous voyez que je vous connais à peu près.

— Et moi je vois seulement que vous avez la prétention de deviner les gens au premier mot et que vous ne manquez pas de confiance en votre sagacité. Sous ce rapport, votre amour-propre ne le cède pas de beaucoup au mien.

Après avoir badiné ainsi quelques instans, la conversation prit une tournure plus amicale et plus sérieuse. La dame en vint à me raconter l'histoire de sa vie entière. Elle avait habité Paris jusqu'à son mariage avec le colonel d'un régiment en garnison à Dijon, où elle demeurait depuis un an. Elle avait des parens à Mâcon chez qui elle allait passer quinze jours. Les longueurs de la route favorisaient celles du récit, et il va sans dire que j'y prenais l'intérêt le plus vif. Les confidences arrivèrent insensiblement. Je n'osais pas demander l'âge du colonel; mais après vingt années de paix consécutives, il ne pouvait pas avoir gagné ses grades bien rapidement dans l'état militaire; c'était assurément une union disproportionnée, et j'appris avec satisfaction que le colonel était brutal. La jeune femme regrettait la vie de Paris; elle sollicitait vainement deux choses qu'elle me parut désirer ardemment : la permission de passer l'hiver prochain dans la capitale, et celle de faire un voyage dans le midi. Le colonel n'entendait pas raison sur ces deux articles; cependant on avait résolu d'employer les moyens extrêmes pour obtenir la première de ces deux choses, et les batteries étaient dressées à l'avance.

— Vous échouerez, j'en suis sûr, dis-je à la dame; vous passerez l'hiver à Dijon. Quant au voyage dans le midi, si vous le voulez fortement, rien ne peut vous empêcher de le faire.

— Comment cela?

— Au lieu de quitter le bateau à Mâcon, descendez avec moi jusqu'à Lyon; demain le Rhône nous mène, en douze heures, à Avignon. Nous visitons ensemble Arles, Marseille, Toulon, et dans huit jours vous êtes de retour dans votre famille, où vous passez seulement une semaine au lieu de deux.

La proposition n'était guère acceptable; mais je voulais voir si l'idée en semblerait attrayante. En effet, on l'accueillit avec enthousiasme tout en re-

connaissant l'impossibilité de l'exécution. Je parlai alors de ce voyage supposé, de manière à exciter les désirs de ma belle compagne. Je lui vantai les merveilles de la Provence, les bords charmans du Rhône; je lui fis les honneurs de la Méditerranée. J'emportai son imagination à cent lieues de ses parens, et de ses contrariétés domestiques; je la lançai en pleine mer. Elle m'aurait suivi volontiers jusqu'à Bombai. Quand cette rapide tournée fut achevée, nous étions devenus, sans bouger de place, les meilleurs amis du monde. La belle voyageuse comprit le progrès que notre intimité venait de faire, car elle me dit en souriant :

— Depuis trois heures à peine que nous nous connaissons, il me semble que vous m'avez déjà menée bien loin.

— Vous vous trompez, répondis-je; depuis long-temps je vous connais. Je vous ai vue cent fois aux Tuileries avant votre mariage.

Je ne risquais pas d'être démenti.

— Il y a plus, poursuivis-je; je puis vous citer une occasion où je me suis trouvé près de vous pendant une soirée entière. C'était à l'Opéra. J'étais assis aux galeries. Vous êtes entrée dans une première loge découverte, à la gauche de l'acteur. Cette loge était précisément au-dessus de la place que j'occupais. Le spectacle venait de commencer. On jouait *la Tentation*. Vous aviez une robe blanche et un bouquet de violettes de Parme. Vous alliez sans doute au bal en sortant du théâtre. Cherchez bien, et vous vous en souviendrez.

— Cela peut être, dit la dame. Je crois que vous avez raison.

Nous mentions tous deux; mais c'était le cas de dire comme le médecin de Molière : « Quant ce ne serait pas vrai, il faudrait que cela le devînt, » et d'ailleurs, pour moi, dans ce moment je n'étais pas certain que ce ne fût pas la vérité.

Cependant l'heure avait passé. On nous annonça tout à coup l'approche de Mâcon. Le clocher bizarre de cette maudite ville paraissait au loin. A cet aspect, l'échafaudage que j'avais élevé s'écroula subitement. La dame ne songea plus qu'à ses parens provinciaux, qui sans doute l'attendaient au bord de la rivière et qui seraient bien joyeux de la revoir. Il fallait s'occuper des paquets et du débarquement; le capitaine appelait à tue-tête : Messieurs les voyageurs pour Mâcon!

Quand le bateau fut arrêté devant le débarcadère, je dis à la belle voyageuse :

— Avez-vous écrit que vous viendriez précisément aujourd'hui?

— Non, mais j'ai promis pour un jour de cette semaine.

— Je gage que votre famille n'est pas ici.

— En effet, je ne vois personne.

— Ils ne pensent guère à vous et ne vous attendent point. Vous pourriez aussi bien n'arriver que demain, après-demain, ou l'un des jours suivans. L'occasion est belle de venir jusqu'à Lyon.

La dame retira son pied qu'elle avait déjà posé sur la première marche de l'escalier.

— Ne m'en parlez pas; ce serait une folie que je ne puis risquer.

— Si vous n'en avez pas envie, vous faites parfaitement de ne pas aller plus loin; mais si vous désirez venir, je ne conçois pas ce qui vous en empêche. La fantaisie est toute simple. Quand vous iriez visiter Lyon, le grand mal!

— Ce ne serait pas un grand mal, et pourtant je ne l'oserais pas. Je me repentirai peut-être demain de ne vous avoir pas écouté; mais à coup sûr je me repentirais dans une heure de m'être laissé entraîner.

— Le désir n'est pas assez fort, voilà tout ce que cela prouve.

— Écoutez : je descends à Mâcon, c'est une chose décidée; mais croyez bien ce que je vais vous dire : je n'ai de ma vie eu de désir si fort que celui que j'éprouve en ce moment de continuer le voyage. Venez me voir à Paris l'hiver prochain, et je vous dirai tous mes regrets.

— Puisque vous manquez de résolution aujourd'hui, vous n'en aurez pas assez pour aller à Paris. Le colonel sera impitoyable, et votre procès est perdu d'avance.

— Je vous jure que je le gagnerai. Il s'agira cette fois de revoir ma mère, et non plus d'une folie.

— Et quand je me présenterai, vous me reconnaîtrez à peine; ou bien, après m'avoir fait décliner mon nom, et à l'aide d'une explication, vous finirez par me confondre avec quelque autre.

— Rien de tout cela. Dans trois mois j'attends votre visite.

— Dans trois mois, soit. Adieu!

J'avais inscrit sur mon portefeuille le nom et l'adresse de la dame. Je demeurai fort triste après son départ. Le reste du trajet me parut insipide et la soirée mortellement longue. Je ne rêvais qu'à la belle voyageuse. Je pensais à elle le lendemain, sur le bateau du Rhône, et restais dans mon coin, malgré le charme et la variété du chemin. L'ennui résista tout le second jour, et le troisième je le retrouvai encore sur mon oreiller, dans l'auberge d'Avignon. Il fut tenace jusqu'à Beaucaire. La vue du ciel de la Provence et de la végétation du midi le dissipa légèrement. Il s'envola dans les airs au milieu des ruines d'Arles. Le souvenir de la jolie dame revint fortement dans les environs de Nîmes, je ne sais pourquoi. Il m'importuna de Montpellier à Narbonne; mais, à Perpignan, je ne sais où il passa. Il paraît que j'en ai laissé choir une grosse moitié dans les Pyrénées, car je n'ai jamais pu le retrouver au complet.

De retour à Paris au mois de novembre, je formai plusieurs fois le projet de faire la visite convenue; les circonstances m'en ont toujours empêché. L'hiver s'écoula ainsi presque en entier. Je fus honteux de ma négligence, et je sentis que j'aurais mauvaise grace à me justifier du manque d'empressement; je préférai m'abstenir. Tout le monde a sur ses tablettes une douzaine de ces romans que le hasard se plaît à commencer et qu'il ne veut pas conduire à leur fin. Celui-ci ne vaudrait pas la peine d'être raconté, s'il n'avait trouvé l'année suivante une espèce de dénouement.

Au mois de septembre 1837, en revenant de Genève, je traversai la Côte-d'Or sans penser aucunement à la rencontre de l'été précédent. Des affaires sérieuses m'appelaient à Paris, et j'en avais la cervelle remplie. Après avoir déjeuné à Dijon, tandis qu'on changeait de voiture, je retournai dans la cour des messageries, où attendaient quelques voyageurs nouveaux, recrutés dans cette ville. La première figure qui se présenta fut celle de la jeune dame du bateau à vapeur. Elle donnait le bras à un homme mûr et basané, que je reconnus aussitôt pour le colonel.

Pendant que le mari s'occupait des préparatifs, un dialogue mystérieux s'engagea dans un coin entre la dame et le conducteur. Celui-ci écoutait avec intérêt, et prévoyant de loin l'issue de la conférence, il sortit à propos ses mains de sa poche pour recevoir une pièce d'or, glissée furtivement La jeune femme posa son doigt sur sa bouche, et l'homme secoua la tête en levant les yeux au ciel; il n'était pas nécessaire d'entendre leurs paroles pour comprendre que l'une recommandait le secret, et que l'autre avait promis de ne rien dire. Ces chuchottemens avaient excité singulièrement ma curiosité. Je m'approchai d'un air indifférent, résolu à ne pas laisser échapper un mot ni un geste. En me reconnaissant, la dame tira son voile sur son visage, et se retourna si vivement, qu'il me fut impossible de ne pas m'avouer que ma rencontre lui était on ne peut plus désagréable.

Nous montâmes enfin en voiture. Le colonel n'était pas du voyage. Je me trouvai en troisième dans le coupé avec la dame et un Anglais incapable de suivre une conversation. Le mari avait reçu les baisers les plus tendres; on lui tendit encore la main affectueusement, et le coup de fouet du départ put seul mettre fin à ces étreintes conjugales.

Une fois en rase campagne, je pensai qu'on daignerait écarter le voile et permettre une reconnaissance: mais il n'en fut rien. On se tenait obstinément tournée vers la portière; on regardait au loin. C'était évidemment un parti pris.

— Voilà ce qui arrive, disais-je en moi-même, lorsqu'on ne met pas à profit les avantages qu'une femme a donnés sur elle. Ne pas saisir l'occasion qu'elle a offerte, c'est un crime qui ne se pardonne jamais; mieux vaudrait lui avoir fait un gros outrage.

Il n'est pas douteux que, si j'avais abordé cette belle dédaigneuse avec hésitation, elle aurait feint de ne pas me reconnaître. Et comme les procédés de ce genre n'ont jamais fait que me piquer au jeu, voici le moyen que j'employai pour forcer les retranchemens: je me penchai de manière à mettre ma tête dans le chapeau de la dame, et je lui dis à bout portant :

— Parce que je n'ai pas été vous rendre mes devoirs l'hiver dernier, suivant les conventions faites entre nous, ce n'est pas une raison pour ne pas vouloir m'accorder un regard ni une parole, car enfin j'ai peut-être eu les motifs les meilleurs et les plus graves pour agir ainsi.

La dame pinça étrangement ses jolies lèvres; elle balbutia quelques mots vides de sens. Mais l'attaque était trop décisive : il n'y avait plus à reculer.

— Monsieur, me dit-elle, croyez que j'ai aussi des motifs graves pour agir comme je viens de le faire. Il s'est passé bien des choses depuis un an. Ma position est bien changée. Je vous l'avoue, monsieur, je suis au désespoir de vous rencontrer aujourd'hui.

— Eh! pourquoi, bon Dieu?

— Je ne puis vous l'expliquer; mais vous le verrez bientôt. Êtes-vous un homme généreux, monsieur? Si un secret de nature à perdre une femme venait à tomber par hasard en vos mains, sauriez-vous le garder?

— N'en doutez pas, madame; mais je ne puis comprendre...

— Dans un instant vous allez tout connaître, tout voir de vos yeux. Je vous le répète : soyez généreux.

— N'ayez aucune inquiétude, madame. Non-seulement je n'ai pas la moindre envie de vous nuire; mais s'il vous survient quelque embarras, disposez de moi.

— Je n'ai rien autre chose à vous demander que le silence et la discrétion.

— Comptez sur ma parole.

Je me creusais en vain la tête pour deviner cette énigme. *J'allais tout voir de mes yeux*, avait-elle dit. Il s'agissait probablement d'une liaison amoureuse; mais comment le fil de cette intrigue allait-il tomber entre mes mains? Voilà ce que je cherchais inutilement à prévoir. L'Anglais, mon voisin, avait cinquante ans et mangeait des fruits avec une voracité pleine de candeur. L'amant le plus épris n'aurait pu tenir dans le coffre de la voiture. Je n'avais pas remarqué, parmi les voyageurs, une figure suspecte. La diligence était au complet. Le colonel avait payé au bureau du départ la place de sa femme jusqu'à Paris. C'était à y renoncer.

— Il me reste une prière à vous faire, dit la dame. Ne parlons plus de ce qui va se passer.

— Comme vous voudrez. Causons des projets que vous aviez l'année dernière. Avez-vous obtenu la permission de visiter le midi?

— Je n'y ai plus songé. Je m'étais habituée au séjour de Dijon, et maintenant que le régiment de mon mari est envoyé à Lille, je suis désolée de ce changement.

Comme j'étais assuré de savoir bientôt ce qui agitait si fort ma voisine, j'attendis l'évènement avec patience. Je lui parlai de son séjour à Paris. J'inventai de mauvaises excuses pour justifier mon oubli. La conversation languissait; la dame était distraite, et j'étais insignifiant. La voiture arriva enfin au Val-de-Suzon.

— Quel pays ravissant! m'écriai-je; qu'on serait bien dans cette petite auberge, en tête-à-tête avec une personne aimée!

Ma voisine se mit à trembler de tous ses membres :

— Monsieur, me dit-elle d'une voix qui trahissait son émotion, vous qui m'avez conseillé une imprudence pour satisfaire un caprice, pardonnerez-vous la folie que je vais commettre en faveur d'une passion profonde?

— Je vous donne l'absolution, madame, et puissiez-vous trouver tout le monde aussi indulgent que moi !

— Vous devez l'être, car notre conversation de l'année dernière est un peu cause de ce qui arrive.

Au même instant, un jeune officier ouvrit la portière; la dame s'élança dans ses bras et disparut. Au bout de cinq minutes, les chevaux étant changés, le conducteur jeta un coup d'œil sur la place vide du coupé, et la voiture se remit en route.

— Vertu-Dieu! pensai-je, ce ne sont pas des moutons que ma voisine est venue garder ici. Elle va réaliser le rêve que j'ai fait sur le Val-de-Suzon.

Je montai sur l'impériale pour respirer le frais et fumer un cigarre, car je me sentais la tête échauffée.

Suzon dut être quelque fille bien jolie et bien sage, chose rare dans tous les temps, puisque les anciens conteurs, lorsqu'ils en rencontraient une par hasard, ne manquaient jamais d'écrire son histoire. Suzon avait sans doute épousé le garçon le plus rangé de l'endroit, et donné vertueusement le jour à une lignée de beaux enfans.

— Savez-vous, dis-je au conducteur, d'où vient ce nom de Val-de-Suzon? N'y a-t-il pas quelque histoire là-dessus?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Comment appelez-vous la rivière qui coule au fond de la vallée?

— C'est la Suzon.

— Fort bien.

Et je continuai à rêver.

— Puisqu'il est vrai, me disais-je, qu'un entretien de quelques heures a influé sur la destinée d'une jolie femme, et puisque ces deux amans me doivent en partie leur bonheur, puisse un jour la justice divine me rendre la pareille dans quelque site aussi agréable !

PAUL DE MUSSET.

BULLETIN.

A lire quelques journaux, à voir l'air menaçant et colère de certaines gens, on se croirait revenu au temps du ministère de M. de Polignac ou tout au moins de M. de Villèle. Jamais l'indignation n'alla si loin; la congrégation et le parti prêtre ne provoquèrent jamais tant d'humeur que n'en soulève aujourd'hui le ministère du 15 avril. Il est vrai qu'en ce temps-là il n'était question que de renverser un trône où raisonnablement on ne pouvait prendre place, tandis qu'aujourd'hui il s'agit de jeter bas un ministère, et d'amener au plus vite le *croix* ou *pile* ministériel, comme disait spirituellement à la chambre des pairs M. de Brigode. Nous sommes fâchés de le dire, mais la pensée qui domine dans tout cela n'a pas ce caractère d'élévation qu'on se plaignait, il y a peu de temps, à la tribune, de ne pas trouver dans la politique du cabinet. C'est un peu le mobile qui, au temps des révoltes et des émeutes, faisait agir tant de gens qui provoquaient le trouble dans l'espoir d'y gagner quelque chose. On ne pousse, il est vrai, qu'au renversement d'un ministère, parce que le ministère est le seul obstacle qu'on trouve devant soi; mais on arrête toutes les affaires, et l'on jette sans scrupule l'inquiétude dans le pays. Qu'importe? Il s'agit d'arriver avant la fin de la session, et l'on pousse à la furie la loterie des portefeuilles, seul jeu de hasard public qui ne soit pas défendu.

Il faut le dire cependant : le parti de l'opposition s'était engagé d'abord plus noblement. C'était du haut de la tribune qu'on avait résolu de fondre sur le ministère. Quelques talens que compte la coalition, il y avait du courage à agir ainsi. Après les débats de l'adresse, la discussion des fonds secrets eut lieu; mais au lieu d'attaquer franchement le ministère sur ses actes, au lieu de combattre ses principes, on se borna, et pour cause, à des généralités. M. Passy l'accusa de n'avoir pas une politique décidée, tandis que M. Guizot lui reprochait de ne pas embrasser la politique élevée qui brille dans tous ses discours, politique bien élevée en effet, car elle flotte toujours dans les nuages d'une vague théorie, et ne descend jamais jusqu'à l'humble terrain des affaires.

Ces attaques firent peu d'impression sur la chambre. Elle trouva que le ministère qui a fait l'amnistie, a indiqué assez clairement la marche de sa politique, et que faire activement au dehors et au dedans les affaires du pays, c'était montrer quelque élévation et un sentiment assez vif des devoirs d'une position éminente. La tactique changea. Le ministère fait les affaires du pays, dit-on, c'est là son but et son mérite. Entravons les affaires, arrêtons tout, proposons toutes les mesures qui ne lui semblent pas encore mûres, exigeons sans délai tout ce qui paraît inopportun, opposons-nous à tout ce qu'on propose. Point de chemins de fer, point de canaux, rien de ce que veut le ministère; mais, au contraire, la réduction de la rente, l'abolition de l'esclavage, qui sait? la réforme électorale même, s'il surmontait ces embarras? On n'avait pas réussi dans la grande guerre de tribune, on se livra aux escarmouches des couloirs, et on commença la petite guerre de la presse et des bureaux. On sait ce qu'on veut du moins, et on marche par tous les chemins.

Ces manœuvres n'avaient pas encore éclaté au grand jour, quand la chambre nomma plusieurs commissions, entre autres celle des chemins de fer, qui se présente aujourd'hui avec orgueil comme l'expression des mauvais vouloirs de la chambre à l'égard du ministère. Les journaux de la nouvelle alliance l'ont déclaré hautement. Voici le raisonnement qu'ils se font : la majorité a nommé la commission; or la commission est hostile, donc la chambre veut renverser le ministère; *ergò*, nous serons ministres dans un mois. — La chambre s'accommodera-t-elle de cette logique?

La commission a nommé M. Arago pour rapporteur. « C'est M. Arago qui fera le rapport. De quoi vous plaignez-vous? dit un journal de la sainte-alliance. En nommant M. Arago, la commission a suivi le conseil d'impartialité que vous donniez à la chambre. Vous demandiez un bon rapport, vous êtes certains de l'avoir, que voulez-vous de plus? » C'est, en effet, pour avoir un bon rapport, comme l'entend la coalition, que MM. Jaubert, Duvergier de Hauranne et Rémusat ont voté pour M. Arago. Il fallait, en effet, un homme aussi habile que l'est M. Arago, pour faire ressortir toute l'harmonie qu'il y a dans les doctrines industrielles de la commission. Tous ceux qui fréquentent le monde politique ont pu entendre souvent M. Thiers, soit au ministère, soit hors du pouvoir, parler avec cette abondance qui le distingue, de l'impossibilité de faire de bons travaux par des compagnies particulières. Les députés qui l'ont vu lutter à ce sujet avec M. François Delessert et d'autres partisans des compagnies, n'ont pas oublié les objections pleines de force qu'il présentait en faveur des travaux exécutés par l'état. M. Thiers affirmait qu'il n'accorderait jamais le droit de faire de grandes lignes de chemins de fer aux compagnies particulières, qui sont trompées par le gouvernement et font mal, ou qui trompent le gouvernement et font mal encore. C'étaient là ses expressions. M. Thiers est resté fidèle à ses opinions dans la commission des chemins de fer, dont il était président; il a proposé (dit *le Constitutionnel*, qui doit être bien informé) de laisser au gouvernement

une ligne à faire, celle de la Belgique, par exemple; mais on lui a répondu, ajoute la même feuille, que l'état ne doit se charger des entreprises qu'au refus des compagnies. — Or, le jour même où cette objection était faite, et ce principe adopté par la commission, une compagnie formée par M. Fould, et dont l'acte avait dû être dressé pendant les délibérations mêmes de la commission, se présentait, et préparait, dans les journaux, une souscription de 80 millions, pour exécuter le chemin de Paris à la frontière belge. Voilà ce qui s'appelle un hasard tout-à-fait providentiel!

Cependant, pour bien démontrer toute sa bienveillance pour le gouvernement, et sans doute aussi toute la fixité de ses principes, la commission, à qui on proposait, selon la même feuille, d'accorder au gouvernement le chemin de fer de Strasbourg, refusa, parce que nulle compagnie n'a offert de le prendre à sa charge. Ainsi le chemin de Belgique est refusé à l'état, parce qu'il convient à une compagnie particulière de le faire, et le chemin de Strasbourg lui est également refusé, parce que les compagnies ne le trouvent pas avantageux. A ceux qui trouveraient quelque obscurité dans ces décisions d'un aréopage aussi éclairé, nous répéterons qu'il ne s'agit ni des chemins de fer, ni des canaux, ni des affaires du pays, mais de l'éloignement du ministère, qui gêne quelques ambitions.

En veut-on la preuve? On avait dit, en réponse aux attaques dont le ministère actuel est l'objet, que ce cabinet fait les affaires. C'est ce mot qui a décidé de la marche de la coalition. D'abord elle a commencé par nier que le ministère eût jamais rien fait. « Eh quoi! disait un organe de l'alliance, vous dites que le ministère du 15 avril a fait l'amnistie, qu'il a pris Constantine, qu'il a conclu le traité d'Haïti! *Examinons la source et la valeur de ces actes.* » Et de cet examen, fait avec un rare esprit de conscience et d'impartialité, il résulte que ce n'est pas le ministère qui a fait l'amnistie. Les véritables auteurs de l'amnistie sont les députés qui ont repoussé la loi de disjonction, présentée par le ministère précédent! Il est vrai que l'amnistie n'a été accordée que long-temps après ce rejet, mais n'importe. Pour arriver à une telle conséquence, on n'y regarde pas de si près.

On ajoute : « Vous dites que le ministère a pris Constantine? Expliquons-nous. Constantine a été prise sous son administration. Dans toute action militaire, il y a la direction qui appartient au gouvernement, et l'exécution à l'armée. Or, la direction a été détestable. Donc l'armée a pris Constantine, et non le ministère. »

L'affaire d'Haïti n'a pas été faite non plus par le ministère. Son rôle s'est réduit à abandonner les prétentions exagérées des colons; si donc les colons désapprouvent le ministère, l'affaire ne sera pas faite; s'ils l'approuvent et lui donnent quittance (ce qui nous semble peu douteux), c'est aux colons que reviendra le mérite d'avoir fini l'affaire d'Haïti! Ainsi, c'est la chambre qui a fait l'amnistie, l'armée qui a dirigé l'ensemble de l'expédition de Constantine, et ce sont les colons qui ont traité avec Haïti. Il ne nous reste plus qu'à demander qui a fait les élections générales, et qui a marié M. le duc d'Or-

léans. On nous répondra sans doute que le mariage du prince royal a été fait par le roi de Prusse, et que les élections sont l'ouvrage des colléges électoraux. On dit cependant qu'une haute intelligence plane aujourd'hui sur la feuille qui raisonne ainsi, et que des hommes d'état y tiennent la plume! Qu'on nous permette encore d'en douter.

Et quand tous ces obstacles ont été élevés par l'opposition, quand ces singulières récriminations se succèdent avec une violence qui rappelle nos époques politiques les plus orageuses, on s'écrie : Rien ne va! On dit : « Rien ne se fait depuis trois mois que la session est ouverte, et il n'est pas vrai de dire que le ministère fasse les affaires. » — Sans doute, le ministère ne fait pas les affaires depuis que vous les entravez; rien ne va depuis que les opinions les plus disparates se sont rapprochées pour empêcher tout de marcher, depuis que les ambitions particulières ont fait de la chambre le théâtre de leurs intrigues et de leurs manœuvres. Et c'est encore dans les aveux de la coalition elle-même, et dans des phrases écrites peut-être de la main de ses chefs, que nous chercherons nos preuves.

« Rien ne marche, dit naïvement le ministère; mais prenez-vous-en à la chambre, aux partis qui me combattent, aux coalitions organisées contre moi. — L'objection est singulière. Vous êtes assez ingénus pour vous plaindre d'avoir contre vous, qui? vos adversaires. C'est comme si un général qui aurait à rendre compte d'une défaite, s'en prenait à l'*ennemi*. » Nous sommes de l'avis de l'opposition. Il nous semble que le ministère aurait grand tort de se plaindre maintenant de ses *ennemis*, qui lui font la partie assez belle. Ceux qui entravent tout, qui empêchent que *rien ne marche*, sont ses ennemis. Voilà toute l'explication de leur conduite. Le gouvernement parlementaire est une bataille, rien qu'une bataille. Tout le secret consiste à donner ou à recevoir des coups. Il y a en France, comme disait à la chambre des pairs M. de Brigode, une centaine de personnes qui ne peuvent plus vivre sans portefeuille. Celles-là sont prêtes à se ruer sur tout ministère où elles ne figurent pas, et à s'égorger entre elles quand il sera question de se partager ces portefeuilles si désirés. Telle est actuellement toute la théorie du système représentatif; voilà toute la politique, telle que l'a faite la coalition, cette politique élevée que demandait M. Guizot, cette politique nationale et grande que veulent M. Passy et ses amis! Que la chambre se hâte donc de la mettre en pratique en renversant le ministère. La France doit être impatiente d'être gouvernée dans des vues si hautes.

Pour les chemins de fer, pour la rente, le ministère sait donc ce qu'il a à attendre de ses *ennemis*. La naïveté de leurs aveux mettra peut-être un terme à ce singulier état de choses, où une minorité, une minorité évidente, se met en opposition avec le roi, le ministère et la chambre, et paralyse leurs intentions. Dans l'affaire des rentes, les projets de l'opposition sont plus compliqués. Il ne s'agit plus là d'empêcher, d'entraver tout, mais de forcer la main au ministère, qu'on suppose contraire à la conversion. Le rapport de M. Passy n'offre rien de neuf. C'est la reproduction très prolixe de

tous les argumens qui ont fait les frais de la discussion sur la rente depuis plusieurs années, argumens plus ou moins inexacts, et dont les hommes spéciaux paraissent peu édifiés. Un seul point n'est pas contesté dans ce rapport, c'est le peu d'effet que produira sur la valeur des biens fonciers la mesure qu'on propose. La rente ne se déplacera pas au profit des départemens, M. Antoine Passy l'avoue; nous ajouterons que ce déplacement tournera au profit de l'agiotage. C'est cependant par l'appât d'une fluctuation de capitaux vers l'industrie et les opérations agricoles, qu'on a passionné les départemens pour la mesure de la conversion des rentes, et c'est, de l'aveu du rapporteur, le seul effet qui n'en résultera pas. Pour le reste, on est loin de s'entendre. Une partie de l'opposition n'admet pas le maintien du fonds d'amortissement, contrairement aux conclusions de M. Passy. D'autres objections s'élèvent du sein même des partisans de la mesure; mais on médite, à la faveur de cette confusion, un coup de maître dont on se propose un grand effet. M. Duchatel prépare, dit-on, en tout mystère, un projet de conversion qui mettrait fin à tous les embarras, et dont l'exécution ne pouvant être confiée qu'à son auteur, amènerait tout droit au pouvoir le parti doctrinaire et ses nouveaux amis. *Et le ministère ose dire qu'il ne fait pas de la conversion des rentes une question de cabinet!* dit un journal très avancé dans les confidences du parti.

Un autre journal va plus loin: il a découvert les 221 dans la chambre actuelle; la *bourgeoisie*, opprimée, tyrannisée depuis 1830, se réveille; la *classe moyenne* veut maintenant reprendre son *contrôle souverain*, qu'elle laissait sommeiller temporairement pour ne pas compliquer les embarras d'un nouveau règne. Ainsi l'opposition, dans la chambre, de M. Guizot et de M. Thiers, de M. Barrot et de M. Duvergier de Hauranne, de M. Laffitte et de M. Jaubert, n'est autre chose que la manifestation des volontés de la classe moyenne. On voit que le manifeste de M. Duvergier de Hauranne, en faveur de l'omnipotence parlementaire, a fructifié dans l'extrême gauche. Et ce sont les journaux de cette opinion qui, depuis sept ans, déclamaient sans cesse contre l'oppression des autres classes par la classe moyenne, qui disent celle-ci aujourd'hui opprimée, qui plaident, en grimaçant, ses intérêts! En vérité, les grelots de la saturnale politique commencée dans la chambre ont de l'écho.

« A l'heure qu'il est, ajoute le journal que nous citons, la prérogative est amenée à la défensive, l'agression est passée du côté de l'opposition.... Le *refus de concours* se manifeste dans le rejet de divers projets de loi.... Le conflit est désormais entre le parlement représenté par l'opposition, et la couronne mal défendue par les ministres.... On examinera de plus près les titres constitutionnels de part et d'autre, et la classe moyenne pourra bien arriver à conclure que toute autorité légale relève d'elle seule. » Si de telles paroles ne portaient, dans leur exagération même, un utile enseignement, on pourrait se demander où est aujourd'hui la classe moyenne en France, si ce n'est pas la France entière, où tout privilége est aboli; on pourrait demander aussi

où sera le gouvernement représentatif, si les prérogatives de la classe moyenne ne peuvent être balancées par aucune prérogative; mais le débat n'est pas là.

Le débat est plutôt entre la chambre et le petit parti composé d'individualités qui veut la dominer aujourd'hui, et lui passer sur le corps pour marcher au ministère. Au nom de l'éloquence de quelques-uns, de cette qualité qui avait le privilége de dominer chez les anciens avec l'art militaire, comme on a soin de nous le dire, on enjoint hautement au roi et aux chambres qu'il est temps de former un cabinet où figureront des opinions diamétralement contraires à celles qui ont été approuvées par les trois pouvoirs dans le discours du trône et la double discussion de l'adresse. Si ces opinions contradictoires parviennent à s'entendre, vous aurez un ministère mixte, où elles pourront se quereller et se combattre éloquemment à l'aise, pendant toute la durée des conseils, où l'on se borne aujourd'hui très modestement à faire de bon accord les affaires du pays. Si l'accord est impossible, vous aurez apparemment une bataille d'Actium, après quoi le vainqueur, Octave ou Antoine, viendra vous gouverner par son droit de conquête. L'éloquence et la capacité militaire n'agissaient pas autrement chez les anciens. Et s'il prenait fantaisie aux nouveaux 221 de douter de l'éloquence ou de l'excellence absolue de cette faculté en matière de gouvernement, ne serait-ce pas le cas de traiter les récalcitrans, au nom de l'éloquence, comme on traita autrefois à Saint-Cloud d'autres récalcitrans, au nom de la capacité militaire?

Sérieusement, il faut s'affliger de voir les maximes et les principes éternels de gouvernement détruits de gaieté de cœur par ceux qui en auront besoin, de voir tout remis en question par cette impatience d'arriver au pouvoir, par cette *impossibilité de vivre sans portefeuille*, si bien décrite par un orateur de la chambre des pairs. Quant aux doctrinaires qui ont une part si active dans ce qui se passe derrière le rideau, de quel front, à moins qu'ils ne se renient eux-mêmes, viendront-ils nous prêcher l'esprit de conservation et l'équilibre des pouvoirs, après avoir contesté les droits du trône, proclamé l'omnipotence de la chambre des députés, donné l'accolade à la démocratie, et fraternisé avec un libéralisme étroit dont M. Thiers se rit, ainsi que d'eux-mêmes, assez haut et sans trop de façon? Nous assisterons cependant à la restauration de ces saines doctrines, dès que les doctrinaires remonteront au pouvoir, et nous les verrons s'engager plus avant dans la démocratie, s'ils éprouvent encore quelque temps des obstacles à se rapprocher du but qu'ils poursuivent par toutes les voies.

Théatres. — Opéra-Comique. — Après *le Postillon de Lonjumeau* et le confiseur de la rue des Lombards, l'Opéra-Comique devait nécessairement trouver *le Perruquier de la Régence*. Il faut à toute force des métiers et des professions, pour composer des rôles de caractères à M. Chollet. Maintenant que l'Opéra-Comique est lancé dans cette voie, Dieu sait où il s'arrêtera. Au reste, comme il arrive la plupart du temps, la profession n'est guère ici que sur l'affiche, et le perruquier pourrait tout aussi bien s'appeler le bonnetier de la ré-

gence. Cependant ce titre éveille toute une pièce, on se figure quelque malin drôle, accoutumé aux fourberies de toute espèce, et qui mène cette fois quelque intrigue d'amour et de politique à travers ce temps de rouerie et de débauche. Le vrai perruquier de la régence n'est plus à faire ; c'est Figaro, l'adroit coquin, qui lève encore la tête lorsqu'il se courbe ; l'entremetteur adroit, qui tend ses ruses comme autant de piéges autour des gens qui se servent de lui ; l'homme du peuple, qui flaire l'avenir. Or il n'est pas question ici, le moins du monde, du personnage de Beaumarchais et de Rossini ; ce maître Fléchinel est tout simplement un excellent homme, de la trempe du Cosme de Médicis de M. Halévy, par exemple ; un digne père qui adore sa fille, une joyeuse fille, toute rose, toute réjouie, toute blonde, qui se trouve placée entre l'amour pudique d'un jeune clerc de seize ans et les provocations tant soit peu brutales d'un seigneur russe. Tout cela c'est à merveille ; mais voilà qu'au second acte le petit clerc est reconnu pour être le marquis de Clairval, et le seigneur russe pour le czar empereur de toutes les Russies. Mais patience : tandis que les autres s'élèvent, Agathe ne reste pas en chemin, et, par un de ces coups de fortune comme il ne s'en rencontre que dans le théâtre de M. Planard, on découvre que la fille du perruquier est tout simplement la fille d'un Vasili enveloppé jadis dans une affreuse proscription, et dont le seul souvenir porte encore le remords et la tristesse dans la conscience de ce digne empereur. Cette grosse personne qui a de si beaux cheveux blonds, Fléchinel l'avoue en pleurant, ne lui appartient pas ; il l'a trouvée sous un arbre, un matin qu'il allait dans la campagne raser quelque rustre de ses pratiques. O candeur des premiers jours de l'opéra-comique, enfin te voilà donc revenue : voilà bien les reconnaissances, les tendres effusions, le récit pathétique qui précède le dénouement ; puis, lorsque toute la salle est émue, que les poitrines se gonflent de sanglots, que des larmes pieuses inondent toutes les paupières, la ritournelle commence tout à coup, quatre mesures de finale, la toile tombe, et tout est dit. M. Planard est le seul qui ait conservé à ce point les saines traditions de l'opéra-comique, et ce soir-là l'ombre de Marsollier a dû tressaillir sous son bosquet de roses. Il faut dire aussi que M. Henri déclame sa tirade avec un charme si persuasif, une pantomime si éloquente, un artifice oratoire si merveilleux, qu'on n'a pas la force d'y résister ; telle est l'expression du sentiment honnête dont il est pénétré, que les applaudissemens éclatent de toutes parts. On oublie alors l'entraînement et l'originalité de cette situation, pour ne voir que l'acteur, qui la rend avec un enthousiasme inusité, En général, M. Henri est en possession des rôles de czar à l'Opéra-Comique ; dès qu'il y a quelque autocrate à représenter, M. Henri dépouille le tablier de cuir dont s'affublent d'ordinaire ceux de son emploi, pour endosser la royale casaque fourrée de martre zibeline. Les empires du monde sont répartis à peu près de la sorte à l'Opéra-Comique : à M. Moreau-Sainti les rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, les rois jeunes, beaux et parfumés ; à M. Henri, le colosse du Nord, le monarque aux cheveux négligés. C'est là un traité consacré par le temps et l'usage, un

traité des plus sérieux. Jamais il n'arrive que l'un empiète sur les droits de l'autre, et certes il ne faudrait pas que M. Moreau-Sainti s'avisât de pendre à son menton la barbe épaisse du tartare. Par saint Nicolas de Russie! M. Henri serait capable de l'envoyer en Sibérie!

La musique de M. Ambroise Thomas, écrite avec goût, élégance et correction, est loin de se distinguer par l'originalité des mélodies. L'instrumentation ne manque ni de finesse, ni de verve, ni d'esprit. Voilà bien les petites ressources de M. Auber reproduites avec une grace des plus ingénieuses. Mais pourquoi faut-il que le motif avorte presque toujours? Telle est l'ordonnance de cet orchestre, qu'à tout moment il semble qu'une inspiration soudaine en va sortir; la phrase commence en effet, vous l'écoutez, puis tout à coup elle s'évanouit et s'efface, chassée par une autre qui lui succède, et, comme elle, disparaît et meurt avant d'avoir été. Or, cela se reproduit au moins dix fois dans chaque morceau.

Cependant le trio du second acte peut passer pour une bonne et franche inspiration; l'accompagnement en *pizzicato* qui soutient la phrase qui lui sert de péroraison, est du meilleur effet. Ce qu'il y a de curieux chez M. Ambroise Thomas, c'est qu'il réussit le plus souvent, non par la fraîcheur et l'abondance des mélodies comme cela doit arriver pour les musiciens qui en sont à leurs premiers pas dans la carrière, mais par le soin qu'il apporte dans le détail et dans les roueries du métier. Que les gens qui ne voyent dans l'art qu'un moyen de parvenir en quelques jours à la fortune, le félicitent de cet instinct qui le met en état de multiplier ses œuvres à l'infini; pour moi, je le trouve funeste et désastreux, et pense qu'il est du devoir de la critique d'en avertir sérieusement le jeune lauréat du Conservatoire, pendant qu'il en est temps encore. La cavatine de mademoiselle Jenny Colon au troisième acte est un fort médiocre morceau que l'on fera bien de supprimer. Qu'on invente de pareilles sornettes pour madame Damoreau, cela se conçoit! Mais de madame Damoreau à mademoiselle Colon il y a loin encore! aussi loin peut-être que de M. Auber à M. Thomas. D'ailleurs, pourquoi toutes ces vocalisations à une voix si peu flexible, et qui a fait tout ce qu'elle peut faire, quand elle s'est maintenue dans les justes limites de l'intonation? Chollet joue et chante le rôle du perruquier avec la verve et l'aplomb qu'on lui connaît. Quant à M. Roger qui a débuté tout récemment, il est impossible d'avoir une voix plus douce et plus fraîche, et de savoir moins la gouverner; avec quelques années d'études de plus et quelques gestes de moins, M. Roger deviendra un sujet très précieux pour l'Opéra-Comique, où les sujets précieux sont si rares.

VAUDEVILLE. — *La Demoiselle majeure*, vaudeville en un acte. — Mlle Athénaïs est majeure. Déjà l'éclat de sa jeunesse a pâli; les espérances de mariage s'évanouissent de jour en jour. Que faire cependant? Mlle Athénaïs n'a pas seulement l'âge de raison, elle a en sus la raison, chose rare! Elle se dit fort sensément qu'une vieille fille pourrait être une jeune femme,

et que, pour les demoiselles majeures, le mariage équivaut à la fontaine de Jouvence. Elle part avec son oncle Boisjolin pour les eaux des Pyrénées. L'oncle s'est prêté avec une grace sans pareille à la ruse innocente de sa nièce. Ce n'est plus Mlle Athénaïs, saluez Mme Boisjolin. Grace à ce subterfuge, la vie d'Athénaïs est changée. Les hommages, qui fuyaient la vieille fille, poursuivent la jeune épouse. C'est Octave, c'est M. Verdelet, c'est toute la *fashion* des eaux. Mme Boisjolin n'a que l'embarras du choix. Octave est jeune et beau, mais Octave est volage, et d'ailleurs Cécile aime Octave. Athénaïs se décide pour M. Verdelet, homme d'âge, qui s'estime heureux de trouver une femme où il ne cherchait qu'une amante. — Cette petite comédie a complètement réussi. M. Bardou est très plaisant dans le rôle de Verdelet. Dans le rôle d'Athénaïs, Mlle Brohan est charmante.

Gymnase. — *Clermont*, vaudeville en deux actes, par M. Scribe. — Clermont est peintre, et, qui pis est, grand peintre. Je déclare que je ne sais pas de personnages moins propres à la scène que les artistes, si ce n'est les artistes de génie. Les artistes forment un monde à part, que ses sensations, ses joies et ses douleurs isolent complètement de la majorité du public. Certes, la vie du poète est féconde en émotions de tout genre; mais traduite au théâtre, elle n'éveillera aucune sympathie dans la foule. Pourquoi? c'est que la foule ne s'attendrit qu'aux malheurs qu'elle comprend ou qui peuvent l'atteindre. Beethoven frappé de surdité et ne pouvant entendre chanter ses pensées est à coup sûr un merveilleux sujet dramatique; mais à moins que vous n'ayez un public d'artistes et de poètes, vous ne mouillerez pas une paupière, vous ne toucherez pas un cœur. Quant à créer des hommes de génie, c'est une prétention que les hommes de génie peuvent seuls justifier et qui ne sied pas à M. Scribe. La recette d'un homme de génie sur la scène est aussi simple que celle du civet de lièvre. — Prenez un lièvre. — Ayez du génie. — M. Scribe a beau dire et beau faire, il a beau nous assurer que M. Clermont vend ses tableaux 20,000 francs pièce, le public s'obstine à n'en rien croire et ne voit dans M. Clermont qu'un misérable rapin, digne tout au plus d'essuyer les pinceaux de M. Ziégler ou de M. Delacroix. Ainsi, de Mme Clermont. M. Scribe a beau prétendre que Mme Clermont possede une voix magnifique, que chaque soir, au Théâtre Italien, les fleurs pleuvent sur elle, nous savons fort bien que Mme Clermont chante faux et qu'elle est digne tout au plus de figurer dans les chœurs de l'Opéra-Comique. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de se faire là dessus la moindre illusion. Mme Clermont n'a pas le droit de chanter, M. Clermont n'a pas le droit d'être aveugle.

Quant à la pièce, en deux mots, la voici. M. Clermont, le grand peintre que vous savez, a épousé une fille de haute maison, qui a renoncé, pour le suivre, à une destinée brillante. Mais que ne peut le génie, aidé de l'amour? Clermont rendra à son Hermance tout ce qu'elle a sacrifié pour lui. Il fera son pinceau pareil à la queue de ce petit chien qui éparpillait, en frétillant,

des diamans et des perles fines. En effet, Clermont touche au but de ses espérances. Le ministère, on ne dit pas lequel, vient de lui commander deux tableaux au prix de quarante mille francs, lorsque le malheureux Clermont, épuisé déjà par un travail opiniâtre, perd subitement la vue. Ainsi, trois grands génies auront subi le même sort : Homère, Milton et M. Clermont. Que M. Scribe ménage bien ses yeux!

Cependant, malgré la cécité de M. Clermont, les affaires ne vont pas plus mal. Bien au contraire! la fortune, le luxe et l'élégance semblent s'être réfugiés sous le toit du peintre aveugle. Il est vrai que Mme Clermont est jeune, qu'elle est belle et qu'elle fait de fréquentes absences. Je laisse à penser si le peintre est jaloux. Mais, ô vertu sublime! tout s'explique, tout se découvre. Mme Clermont a ressuscité Mme Malibran. L'astre de la diva Grisi a pâli devant elle. La gloire et la richesse sont le prix de son dévouement. Cette pièce, habilement tournée, a réussi, grace surtout au talent de Bouffé.

Variétés. — *Monsieur et madame Pinchon*, vaudeville en un acte. — Ceci est une bluette qui ne manque ni d'esprit ni de grace. Mlle Jenny Vertpré est une Mme Pinchon fort vive, fort égrillarde, fort sémillante, plovant son mari comme un gant, et distribuant çà et là les plus jolis petits soufflets du monde. M. Vernet est un Pinchon fort doux, fort naïf, fort débonnaire, la meilleure pâte de mari que Dieu ait jamais coulée dans un moule à fromage. Mme Pinchon, qui ne se contente pas de tenir le sceptre dans son ménage, a décidé que son mari serait maire de sa commune. Or, ce que veut Mme Pinchon, Dieu le veut. Les moyens qu'elle emploie pour réhabiliter son mari dans l'opinion des notables du village, amènent des scènes très plaisantes. Elle fait si bien qu'elle parvient à déguiser M. Pinchon en homme; elle le transforme en un vrai diable à quatre, qui boit, jure, commande, et ne parle que de couper la gorge aux Jodelets qui se permettent de conter des sornettes à sa femme. Le lièvre s'est fait tigre, le plâtre s'est coulé en bronze. Emerveillé d'une énergie si belle et d'un si beau courage, le village, tout d'une voix, le proclame maire et le porte en triomphe. A lui l'empire! à Mme Pinchon l'empire et l'empereur!

Palais-Royal. — *Le Piou-Piou ou l'Amour et la Gloire.* — Pitois est un jeune gâte-sauces qui a délaissé ses fourneaux et sa fiancée Catherine pour la noble profession des armes. Pitois, égaré par les funestes conseils de son caporal Giboreau, ne rêve que l'amour et la gloire. L'histoire de ses désenchantemens est tout un poème. Au lieu des myrtes et des lauriers, les ronces et les orties s'enlacent sur son front. Après des catastrophes de tout genre, Pitois, guéri de ses ambitions, retourne à sa fiancée et à sa cuisine. Voilà donc, ô Charlet, ce qu'ils ont fait de vos soldats!

En revanche, le même théâtre a donné une fort jolie pièce en deux actes, intitulée : *La petite Maison.* Vous pensez bien qu'il s'agit d'un de ces asiles galans que tout gentilhomme bien élevé possédait autrefois dans les fau-

bourgs. Le vicomte de Faverolle, en vrai vicomte qu'il est, a sa petite maison, charmant nid d'amours, qu'il vient de faire décorer par le tapissier Gloussard, tout exprès pour y recevoir la plus jolie grisette qui ait jamais trotté sur le pavé de Paris. Le vicomte de Faverolle est marié, mais il avait six ans, sa femme avait six mois lorsqu'ils se jurèrent une foi mutuelle; depuis, les deux époux ne se sont pas revus et les consciences les plus rigides conviendront que le vicomte a pu faillir à ses sermens, sans offenser par trop le ciel. Au reste, vous imaginez bien que ce n'est point là la première infidélité de M. de Faverolle. Le comte de Surgy, auquel il enleva jadis une maîtresse adorée, pourrait au besoin donner des renseignemens précis sur la moralité du vicomte. Piqué au vif par les plaisanteries de M. de Faverolle, M. de Surgy prend la résolution de se venger. L'occasion est belle; il imagine un prétexte qui oblige le vicomte à partir brusquement pour Versailles, et, le vicomte parti, le voilà maître de la place. L'heure du bonheur a sonné; la belle attendue se présente. Les bougies sont éteintes : l'amour veut l'ombre et le mystère. La toile tombe; M. de Surgy est vengé.

Mais voici bien une autre affaire! La grisette n'était ni plus ni moins que Mme de Faverolle elle-même, qui, pour éprouver la vertu de son mari, avait pris les vêtemens et le rôle de la fiancée du tapissier Gloussard, car c'était la fiancée du malheureux Gloussard qu'attendait M. de Faverolle. Que devient la jeune épouse quand la vérité se révèle? Que devient M. de Surgy lui-même, en découvrant qu'il s'est si bien vengé? Heureusement les mariages faits au berceau ne sont pas indissolubles. M. de Faverolle avait enlevé une maîtresse à M. de Surgy; M. de Surgy enlève une épouse au vicomte. Si nous étions moins partisan du mariage, nous craindrions que M. de Surgy n'ait été deux fois victime.

Théatre-Français. — *L'Attente*, comédie en un acte, par Mme Sénan. — Tandis que les théâtres du Palais-Royal et du Vaudeville donnent de petites comédies charmantes, dignes d'une scène plus élevée, le Théâtre-Français livre au public des enfantillages que nous ne savons comment qualifier. Voyez plutôt : Théodore aime Clary, Clary aime Léonce. Léonce est aux Indes. Clary attend Léonce. Léonce n'arrive pas. Est-il mort? Est-il vivant? Nul ne saurait le dire. Théodore est pressant. Mais Clary est fidèle. Tout à coup un cri se fait entendre, un autre cri répond : c'est Léonce qui paraît au débotté des Grandes-Indes. Clary! s'écrie Léonce. — Léonce! s'écrie Clary. Léonce et Clary se précipitent dans les bras l'un de l'autre. La toile tombe et la pièce aussi. Nous conseillons à l'auteur de chanter des romances et de broder au tambour.

— Depuis 1825, l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* a eu quatre éditions tirées à grand nombre, et pourtant ce livre, devenu populaire en Europe, n'avait pas encore reçu, de la part de la gravure, une aide qui, bien qu'inutile à coup sûr pour le fonds même de l'ouvrage de

M. Thierry, ne peut cependant que le répandre de plus en plus dans tous les rangs des lecteurs. En effet, par la vivacité du récit, par la pureté de la forme, l'œuvre du grand historien s'adresse aux gens du monde, comme par l'érudition profonde, et la hauteur des vues, elle s'adresse aux hommes de science. Nous ne doutons pas que la cinquième édition de l'*Histoire de la Conquête,* illustrée par nos premiers artistes, n'obtienne un succès qu'elle mérite à tous les titres.

— Le nouvel ouvrage de Mme Dupin, *Comment tout finit,* relève, comme *Marguerite,* d'une inspiration élevée, et la traduit dans des pages souvent éloquentes. Mais la composition de ce livre peut motiver une objection sérieuse: Mme Dupin a traité dans cet ouvrage, sous forme de nouvelles, plusieurs sujets, qui tous se rattachent à l'histoire d'Italie, de France ou d'Angleterre. Pourtant ni l'étude des passions, ni l'étude de l'histoire, ne jouent un grand rôle dans le livre de Mme Dupin, et l'action n'y est évidemment qu'un prétexte à la controverse philosophique. Les personnages qui devraient agir, que la passion entraîne, que de grands intérêts dominent, n'existent pas dans les récits du romancier, à l'état de créations dramatiques. Chacun a une thèse à soutenir, une opinion à défendre, et ne se fait faute ni des développemens ni des argumens qu'autorisent les discussions de l'école: l'un prend parti pour Dante, l'autre pour Pétrarque. Dans un tête-à-tête amoureux avec Louis d'Orléans, Isabeau de Bavière disserte gravement sur la décadence de la chevalerie, ou bien développe à son compagnon débauché les légendes superstitieuses de l'Allemagne. Nous ne saurions approuver cette méthode, et nous croyons qu'entre le drame et la critique il fallait choisir. Mais, quoiqu'il en soit de nos reproches, l'œuvre de Mme Dupin ne se distingue pas moins par des qualités devenues rares de notre temps: l'enthousiasme pour de nobles croyances, le sentiment élevé de la beauté poétique et de la beauté morale. Si ce recueil de nouvelles est défectueux comme composition dramatique, comme interprétation de l'histoire, il mérite le succès qu'obtiennent une dissertation éloquente et l'énergique épanchement d'un esprit sérieux.

F. Bonnaire.

CÉLINE LA CRÉOLE.

I.

On entendait encore le bruit qui succède aux plaidoiries des avocats, lorsque les jurés se sont retirés dans la salle de délibération. Jamais la cour d'assises n'avait offert plus d'intérêt à la curiosité du peuple de Paris; depuis six heures, et il était minuit, il avait été sous le coup des plus violentes émotions. Brisé de fatigue, trempé de sueur, haletant, debout, il attendait maintenant la conclusion heureuse ou fatale du drame dont il avait si péniblement, si curieusement, écouté les actes et les scènes. Des groupes qui n'avaient pas pu forcer les portes de la salle remplissaient les escaliers, et stationnaient en longues et noires traînées jusqu'à la rue où ils encombraient la chaussée. Une chaîne électrique n'aurait pas plus étroitement lié les pâles auditeurs de la salle et ceux qui étaient dehors. Ceux d'en haut communiquaient à ceux d'en bas les moindres incidens des débats, malgré les distances, les huissiers et les gendarmes.

La femme accusée s'était évanouie au moment où les jurés avaient quitté leurs siéges pour entrer en délibération. Conduite dans une salle voisine, elle était assise entre quatre gendarmes stupides, qui ne s'occupaient pas plus d'elle que de son enfant, charmante petite fille, toute pâle de la pâleur de sa mère.

Dès qu'elle rouvrit les yeux, elle prit les mains de son enfant dans les siennes et elle murmura comme une prière :

Mon Dieu, que vont-ils décider? Voilà plus d'une heure qu'ils délibèrent! Ah! si je suis condamnée! condamnée!..... mon Dieu! redescendre encore dans cette horrible prison; plutôt la mort! Et ce

peuple qui m'a vue, qui fouillait sous mon voile, qui comptait mes battemens! Il est donc sans pitié, sans ame, ce peuple!.... Tigre! Innocente ou coupable, peu lui importe.

Un gendarme bâilla.

Un autre éternua.

Les deux autres laissèrent tomber leur sabre sur les dalles.

Une heure sonna à la Sainte-Chapelle.

Que c'est long!.... Tiens, Emma, touche mon front! il est de feu; de feu comme mes mains, comme tout mon corps.... Mais tu ne comprends pas? Puisse-t-elle ne jamais se rappeler cette nuit..... Écoutons..... rien encore. C'est le peuple qui rit. Est-ce qu'il ne dort jamais le peuple? Emma, ne te trompe point, ma fille. — J'ai besoin de prévoir ses souvenirs. — Ce monde, cette foule, c'est le théâtre; nous sommes au théâtre. Ces hommes noirs étaient masqués. Nous étions au premier rang pour voir la comédie. N'est-ce pas que cela te plaît?... Les heures ne marchent donc plus! Sommes-nous morts ou vivans? car je n'entends plus rien; je ne m'entends plus moi-même.

Un des quatre gendarmes sortit de son immobilité, et posant la main sur l'épaule de l'accusée, il lui dit : Allons! madame, levez-vous! ce sont les jurés qui entrent dans la salle.

— Est-ce que c'est toujours la comédie, maman? demanda la petite Emma.

— Messieurs, je n'ai pas la force de vous suivre, répondit l'accusée aux gendarmes.

— Nous vous aiderons à marcher, en ce cas.

Quand les gendarmes aident, ils s'y prennent bien. Ils portèrent l'accusée jusque dans la salle du tribunal avec une humanité pleine de prudence.

Quelques minutes après, le jugement était rendu, mais la femme qu'on venait de condamner ou d'absoudre, n'avait pas pu l'entendre sans retomber dans son premier évanouissement. Elle fut ramenée à la même place avec sa fille, qui, de lassitude, la pauvre enfant, s'était endormie sur les genoux de sa mère.

Tout à coup un jeune avocat vint à elle, et lui dit avec une expression mêlée d'enthousiasme et de respect :

— Vous êtes acquittée, madame.

— Est-ce à mort? répondit-elle, troublée comme jamais femme ne le fut.

— Acquittée, vous dis-je, répliqua l'avocat. — Acquittée : vous êtes libre.

— Mon enfant, s'écria-t-elle, mon enfant!.... Monsieur, vous êtes un honnête homme. Laissez-moi presser votre main. Je n'ai pas de l'or pour vous payer. En aurai-je jamais assez pour m'acquitter envers vous? Mais je vous aime autant que ma fille, et elle vous aimera comme moi. J'ai perdu ma mère, et j'ai pleuré; mon père, et j'ai beaucoup pleuré; mais pour ces deux douleurs je n'ai jamais versé tant de larmes que pour la joie que vous me faites. Acquittée, répétait-elle en embrassant sa fille, et en portant à ses lèvres la toge de son défenseur; mais c'est plus que la vie que vous me rendez : c'est celle de ma fille, c'est son honneur, — c'est le mien. Mais qu'ai-je fait pour vous? Vous ne savez pas mon nom; je ne sais pas le vôtre; une femme va être condamnée : c'est moi! Dieu seul est là pour l'assister : un inconnu se lève pour la défendre. Mais alors vous êtes un ange. Mais encore, qu'ai-je fait à Dieu, lui si haut qui m'a vue si bas!

Le visage, les gestes, le regard de cette jeune femme acquittée, offraient encore, si c'est possible, plus de désordre que ses paroles. Elle était belle d'effroi et de reconnaissance à la lueur des flambeaux, et au milieu de la solitude qu'une partie de la foule laissait derrière elle en se retirant.

Quoique profondément attendri, son défenseur accueillait avec beaucoup de réserve les paroles ardentes qu'elle laissait tomber. Quand il la vit plus calme, il lui répondit avec douceur :

—Madame, j'ai plaidé aujourd'hui pour la première fois. Votre cause est ma première cause. C'est vous que je dois remercier. Je l'ai acceptée d'office; en ne la laissant pas à d'autres plus habiles que moi, je vous ai exposée au péril d'un début. Mon inexpérience, ma timidité, pouvaient vous perdre. Nous sommes sauvés tous deux.

— J'aurais donc fait, monsieur, quelque chose pour votre réputation?

— Tout, madame; la première cause est le premier pas dans le monde, et je l'ai gagnée!

— Alors, attendez-vous, monsieur, à une glorieuse existence. Tenez, je ne me trompe pas, — on applaudit encore.

Le jeune avocat rougit tout à la fois de fierté et de modestie, et il répondit à demi-voix :

— La bienveillance, l'indulgence pour un débutant.

— Elle n'a éclaté que pour moi. Acquittée, répétez-moi ce mot.

— Oui, madame, acquittée; mais j'ai craint un moment pour vous; j'ai craint que la justice des hommes ne vous fût pas aussi dévouée que celle de votre défenseur.

— Et comment?

— Votre acquittement n'a été prononcé qu'à la majorité d'une voix, d'une seule voix.

— D'une seule voix, monsieur; et sans cette voix je montais sur l'échafaud où l'on marque avec un fer rouge. Et cette voix pouvait s'égarer! Et les autres?

— Celles-là vous ont condamnée! Et elles ne sont pas les seules.

— Que dites-vous?

Celle qui était dans l'exaltation, il n'y avait qu'un instant, douta de son bonheur, de sa résurrection; elle n'osa plus regarder son défenseur en face. Celui-ci ajouta :

— Le public, madame, est toujours de l'avis de l'avocat-général; rarement il absout; et quand il faut qu'il subisse un acquittement, alors.....

— Alors, monsieur; parlez; alors....

— Ses observations subsistent. Il a condamné.

— C'est-à-dire, monsieur, que l'opinion est impitoyable.

— Impitoyable, madame.

— Mais vous, vous dont l'éloquence est servie par une intelligence si droite, vous joignez-vous aux juges qui m'ont proclamée innocente ou à l'opinion qui n'est de l'avis que de ce qui la flatte, — le crime?

Il fut affreux pour celle qui hasardait cette question en tremblant, de ne pas recevoir de réponse.

— Mais vous ne répondez pas, monsieur? Oh! celui en qui j'ai rencontré un si généreux défenseur n'eût donc été qu'un implacable juge? Quoi! si la voix qui m'a acquittée eût dû être la vôtre...., mon doute est presque une certitude, vous m'auriez sans doute frappée?

Le défenseur continua à garder le silence.

— En vérité, votre silence m'épouvante; je crois être encore devant le jury.

Enfin, d'un son de voix triste et gêné, le défenseur répondit :

— Je vous demanderai la grace de ne pas motiver mon hésitation.

— Je la comprends, monsieur; vous seul méritez que je fasse un effort pour éclaircir vos doutes. Apprenez-le, il m'importait moins de triompher que de sortir d'ici innocente. Le triomphe eût coûté l'honneur d'un autre; d'un autre, entendez-vous, monsieur?.... Lisez ceci.

Ce ne fut pas sans une douleur, dont tous ses traits se colorèrent,

que la jeune femme remit à son défenseur une lettre que celui-ci parcourut avidement. Il dit ensuite :

— Eh quoi! madame, lorsqu'en montrant cette pièce, irrécusable témoignage de la culpabilité d'un autre, vous étaliez votre innocence au grand jour, vous avez mieux aimé hasarder les chances d'un jugement qui, je le répète, a bien pu vous donner la liberté, mais qui vous rendra difficilement l'estime du monde! Eh! pourquoi ce dévouement?

Le jeune mère montra sa fille qu'elle avait posée sur son bras :

— Ne l'avez-vous pas lu? J'étais mère, monsieur.

— Je comprends à la fin! En vous menaçant de vous arracher la vie, si vous ne participiez point à une action infâme, on calculait qu'il fallait aussi passer à travers celle de votre enfant.

— Une vie répondait de l'autre. Par la mère on tenait la complice. C'étaient là les combinaisons qu'on avait ourdies. Elles ont réussi, que voulez-vous?

— Ce que je veux! — Vous n'êtes pas coupable, madame. Votre avocat devenu juge, vous absout une seconde fois.

— Gardez-moi le secret; sa famille est si puissante!

— Il n'y a plus de familles puissantes, madame; il n'y en a que de riches et de pauvres, de vertueuses et d'avilies; vous avez mieux que mon secret, maintenant vous avez mon estime, et je la ferai partager à tous. Si ma voix a du retentissement, j'en remplirai les voûtes de nos tribunaux. On veut bien accorder quelque autorité à ma plume; elle retracera dans nos journaux, dans les écrits du temps, et votre sacrifice et votre réhabilitation. Ce peuple que vous avez calomnié parce que vous étiez malheureuse, ce peuple a un cœur sous ses haillons. Croyez-le, madame, quand il saura la vérité, il vous plaindra, il maudira ceux de vos juges qui vous ont mesuré la justice, et ses plaintes et ses malédictions sont puissantes. Le peuple prend son magistrat souverain dans la rue, l'assied sur une borne : — ce juge au-dessus de tous les juges, c'est l'opinion.

— Ne m'avez-vous pas promis le secret?

— Je le tiendrai. Je publierai les faits, je tairai les noms.

— Mais le scandale?

— Je le partagerai avec vous. Il sera les premiers honoraires de ma première cause. Ah! j'en cherchais une juste pour mon coup d'essai! Mon Dieu! je vous remercie, je l'ai trouvée. L'enthousiasme n'est plus un ridicule; le barreau n'est plus un théâtre. Malheur à l'avocat sans conscience! malheur à lui! je lui défends de dormir.

— On vient. La foule diminue, — adieu! merci! merci, monsieur! pour la vie! votre nom, dites-moi votre nom? demanda d'une voix suppliante cette femme dont le regard était beau comme le repentir. Votre nom, si je ne vous revois plus?

Le jeune avocat semblait ne pas entendre la question qui lui était adressée; il regardait la porte qui s'ouvre sur le tribunal, les curieux dont le torrent s'écoulait sans trop désemplir pourtant les salles, et il reportait sa pensée de ce tourbillon à la femme levée devant lui pour partir.

— Mon nom est Adolphe Néri, répondit-il enfin. Mais que parlez-vous de ne plus me voir? Pourquoi ne vous reverrais-je plus? Votre main; donnez-moi votre main, madame.

— Que voulez-vous faire?

— Je veux traverser la salle du tribunal avec vous. Il faut qu'on sache et qu'on voie que votre avocat est de moitié dans votre cause; qu'il l'a faite sienne; qu'il n'a pas seulement gagné un procès, mais son procès.

Effrayée, la jeune femme cacha sa main sous son châle; mais Néri la saisit avec force, et continua :

— De loin et de près, il faut qu'on nous voie l'un et l'autre. Venez, madame, votre réhabilitation commence. Levez la tête; vous êtes innocente comme moi.

Malgré sa résistance, la jeune mère fut obligée d'abandonner sa main à Néri, et ils entrèrent tous deux au tribunal.

II.

Ils avaient à peine quitté la salle qu'ils occupaient, que deux hommes, tous deux fort agités, à peu près du même âge, parurent et se regardèrent pendant quelques minutes avec des sentimens différens. Celui dont les manières étaient beaucoup moins recherchées et qui portait encore au visage la chaude préoccupation de l'arrêt rendu par lui, car c'était le président des assises, dit à l'autre, en se frottant les mains :

— Notre jeune homme a, ma foi, bien plaidé. — Très bien, n'est-ce pas, monsieur de Gravesende?

M. de Gravesende eut un sourire forcé, mais il put répondre :

— C'est un brillant début, j'en conviens.

— Cela me rappelle, monsieur le comte, nos beaux jours des parlemens; — de loin, comme bien vous pensez. Cela manque d'étude;

la tradition du geste perdue; le fameux geste de Gerbier que le roi voulut connaître. — L'apostrophe méprisée; la prosopopée avilie; la prosopopée, cette grande chose! — La citation complètement déshonorée. On se borne à plaider en français et avec chaleur. J'avoue néanmoins que mon futur gendre donne de belles espérances.

— Très belles, monsieur Blinvilliers, affirma le comte de Gravesende avec la même retenue polie.

— Ah! ça, j'oublie qu'il a plaidé et gagné contre vous. Mais c'est d'office; vous l'avez vu. Pardonnez-lui ce succès. Cette pauvre fille allait être jugée sans avocat; — c'est mourir sans médecin. C'est inusité.

En souriant du bout des lèvres et à la hauteur de son jabot, le comte répondit au président Blinvilliers :

— Vous savez que personnellement je tenais peu à donner suite à cette affaire; mais madame la comtesse attachait beaucoup de prix à ses diamans, et d'ailleurs le procès était trop avancé quand j'en ai eu connaissance pour l'arrêter. Loin de m'affliger de cette perte, croyez que je m'intéresse au succès de notre jeune ami aussi vivement que vous et votre famille. Mais votre famille n'est-elle pas ici? Mme Blinvilliers et Mlle Rosemonde, votre fille, n'ont-elles pas été témoins du triomphe si imprévu de M. Néri? La plus belle part leur en revient.

Se retournant avec surprise, M. Blinvilliers se demanda :

— Qu'est-ce donc que ce bruit? le peuple n'est-il pas satisfait? Il est vrai qu'il comptait sur quelque chose de mieux qu'un acquittement. Allons! allons! les assises prochaines seront plus heureuses. Nous aurons beaucoup de faux monnayeurs et deux ou trois petits parricides. Patience!

Voulant connaître la cause de la rumeur qu'ils avaient entendue, le comte de Gravesende était allé tout près de la porte de la salle du tribunal. Il revint dire à M. Blinvilliers :

Ce sont des sifflets, des cris, des huées, — que se passerait-il dans la salle?

Tandis que le comte et M. Blinvilliers cherchaient à s'expliquer cette perturbation inusitée, la femme de M. Blinvilliers et sa fille arrivèrent vers eux dans le plus grand désordre d'idées. Mme Blinvilliers, rouge comme une rose tremière, pourprée jusqu'aux oreilles, les bras en l'air, disait ou plutôt criait :

—Cachons-nous! c'est à mourir de honte. J'étouffe de colère. Tous ces sifflets, toutes ces huées, ces ricanemens, ces mépris!

— Pour qui donc? ma chère amie.

— Tout cela pour lui.

— Pour lui?

— Oui, monsieur le comte; il a traversé la salle, la tête haute, le regard fier, la tenant par la main, comme il l'eût fait dans un salon pour moi ou pour notre Rosemonde. Il a regardé le peuple et les galeries, puis il est sorti.

— Mais qui donc?

— Lui! Votre calme me fera mourir. Alors les quolibets, les apostrophes, ont plu, et nous en avons rougi jusqu'au fond des yeux. Ne rougissez-vous pas?

— Je ne demande pas mieux que de rougir, ma chère amie, répondit le président Blinvilliers; mais je voudrais savoir auparavant...

— Que voulez-vous savoir?

— De qui vous parlez.

— Ne vous l'ai-je pas dit? de notre futur gendre, de M. Néri; cet avocat des belles, ce défenseur des opprimées, ce don Quichotte des tourneuses de fausses clés.

Terrifié, mais toujours calme, M. Blinvilliers répondit:

— Voyez la jeunesse. Et voilà tout juste nos philosophes! Avec cela les plus heureuses dispositions! et un si beau succès!

— Oui! encore un semblable, et il sera exclus de tous les salons de Paris, interrompit Mme Blinvilliers. J'en suis indignée, mortifiée.

— Et qu'en dites-vous, monsieur le comte? demanda M. Blinvilliers en époussetant ses souliers avec son mouchoir.

— Je pense, répondit le comte, avec une indulgence de grand seigneur, qu'il faudrait entendre M. Néri.

— Doit-on supposer, monsieur le comte, une excuse légitime à cette scandaleuse folie?

— J'en suppose plusieurs, madame. D'abord n'est-il pas sûr d'en trouver toujours une auprès de mademoiselle? cela doit suffire, à beaucoup d'égards.

Mlle Rosemonde, qui, jusqu'ici, n'avait pas ouvert la bouche de peur de déranger le joli nœud de rubans placé sous son menton, daigna répondre:

— En vérité, monsieur le comte, je ne sais encore quel accueil je dois faire à M. Néri. Je ne suis pas la moins blessée de sa conduite.

— Il faudra bien pardonner pourtant, mademoiselle. L'hommage qu'on rend à toutes les femmes n'est-il pas une garantie pour celle qu'on préfère?

— Je ne comprends pas, monsieur le comte.

Telle fut la réponse, assez sensée du reste, que fit Mlle Rosemonde à M. de Gravesende, qui reprit : Moi, je m'entends très bien.

Ceci fut dit à part. Il ajouta plus haut :

— Je veux dire que la chaleureuse imagination de M. Néri a pu se tromper sur l'intérêt qu'inspire l'innocence compromise, et que vous le verrez revenir à vous aussi honteux que d'une infidélité, quoiqu'il n'en ait pas un seul instant mérité le reproche. Il aura mis les apparences du fait contre lui, afin d'avoir l'occasion de mieux vous prouver sa constance à l'avenir. Un tort qu'on se donne est quelquefois un piége; prenez garde!

— Vous m'alarmez au lieu de me rassurer, monsieur le comte.

— Au contraire, je vous rassure. M. Néri est jeune, sa cliente est fort belle; il vous savait dans la salle; il a voulu publiquement vous témoigner ce qu'il ferait pour vous, en se sacrifiant à quelque chose de si bas qu'une femme flétrie, innocente ou non. C'est un dévouement dont tout le mérite rejaillit sur vous.

Il était difficile de faire goûter l'argumentation à Mme Blinvilliers; elle s'écria :

— Vous êtes trop bon, monsieur le comte, de donner un tour si généreux à l'odieuse extravagance de M. Néri; vous ne risquez sa justification qu'à la faveur d'un motif dont ma fille, moi et mon mari, devons être blessés. L'alliance que nous contractons avec cette famille n'est, après tout, fondée que sur des rapports purement d'intérêt. Il n'apporte en dot ni un grand nom ni une illustre réputation.

— Je n'ignore pas, reprit le comte, que votre protégé est sans nom. Je n'ai pas parlé de sa naissance. Le fils d'une grande famille ne se fût pas permis impunément une telle incartade : son arbre de noblesse eût été coupé au pied, et son blason foulé par les domestiques.

Mme Blinvilliers se rengorgea.

— C'est vrai; M. le comte raisonne juste, mon ami, et, si vous m'eussiez écoutée, vous n'auriez pas à la légère introduit un homme de rien dans la famille.

— Un homme de rien! un homme de rien, ma chère amie, répondit le président en hochant la tête; il a quarante mille livres de rente, et....

M. Blinvilliers n'eut pas le temps d'achever sa phrase : Néri se présenta. Il avait quitté la robe; mais il était encore tout ému. D'une voix ferme et lente, il dit :

— Au lieu de répondre aux expressions de colère dont je sens partout

les menaces, permettez-moi de m'expliquer en peu de mots. Mlle Céline n'a été acquittée qu'à la majorité d'une voix : cet acquittement peut être complet pour la loi, mais c'est une dérision pour le monde. C'est devant le monde, devant l'opinion, qu'il m'importait de gagner sa cause; elle est maintenant gagnée; mon devoir d'avocat et d'homme est presque rempli. J'aime à croire, continua-t-il en s'adressant à M. Blinvilliers, que, dans votre jeunesse, vous en eussiez fait autant, si toutefois vous n'avez pas surpassé mon zèle dans une de ces belles causes où vous luttiez d'éloquence avec les Malesherbes.

M. Blinvilliers passa la manche de son habit sur la forme de son chapeau; il ne répondit pas.

Néri poursuivit :

— Et vous, madame, dans ce temps de gloire pour votre mari, vous deviez être heureuse, comme je pense que le serait Mlle Rosemonde, si ma réputation lui appartenait.

Mme Blinvilliers imita le silence de son mari.

En fille bien née, Mlle Rosemonde regarda sa mère avant de risquer une réponse qu'elle ne risqua pas, après que Néri lui eut dit :

— N'est-ce pas que vous m'approuvez, mademoiselle?

Confus, Néri n'ajouta pas moins :

— Si, par ce silence, je dois comprendre que je n'ai pas le bonheur d'être approuvé, je n'en resterai pas moins pénétré de la bonté de mon action et du désespoir de ne pas la voir goûtée comme elle le mérite.

— Monsieur Néri, répondit, se contenant à peine, Mme Blinvilliers, si vous vous mettez sur le pied de promener dans la salle du tribunal toutes les accusées, je vous conseille de prendre un piqueur.

Encouragée par cette raillerie de sa mère, Mlle Rosemonde ajouta :

— M. Néri a-t-il baisé la main de Mlle Céline, après l'avoir fait monter dans sa voiture?

— Je n'ai pas baisé la main de Mlle Céline; je l'ai reconduite, non à sa voiture, mais à la mienne.

— Dans votre voiture, monsieur!

— Dans votre voiture! répliqua Mme Blinvilliers; je n'y monterai plus de ma vie.

Avec un sang-froid plein de dignité, Néri répondit :

— Je la lui donnerai. — Terminons cette scène.

— Elle est terminée, dit en fureur Mme Blinvilliers; elle est terminée; retirons-nous, monsieur Blinvilliers.

— Madame, dit le comte de Gravesende, souffrez qu'à défaut de la voiture de monsieur, je vous offre la mienne.

— Nous l'acceptons avec gratitude.

Ayant offert son bras à Mme Blinvilliers et à Mlle Rosemonde, et ayant éprouvé deux refus, Néri les laissa partir. Quand il les vit loin, il se dit, avec une concentration sourde :

— M. le comte de Gravesende, vous êtes un misérable, et votre fils.... Deux heures : elle doit être rendue. En effet, voici Pierre.

— Te voilà, Pierre; voyons; où l'as-tu conduite?

Pierre répondit :

— Où elle a voulu.

— Mais encore?

— Hôtel du Parc, rue Montmartre.

— Pierre, demain, à dix heures, rue Jérusalem, à la préfecture de police.

III.

Quand vous ignoreriez que la police a son centre dans la rue Jérusalem, vous le devineriez, si le hasard vous poussait entre les deux rives où s'élève son château, son temple ou son antre. Cet antre est entre deux canaux comme les prisons de Venise; quelques maisons affreuses, borgnes, bistres, écornées, sont placées en vedettes et vous regardent lorsque vous vous engagez dans les détours qu'elles tracent. Quelques argentiers du temps de Charles IX font semblant de vendre des ciboires aux personnes qui n'entrent pas chez eux pour acheter. L'ouverture de ces chicots de maison est si étroite qu'un écrivain resta une fois si hermétiquement encastré dans un escalier, que le libraire-éditeur chez lequel il allait, fut obligé de venir à son secours et de l'arracher, comme une bourre, du fond de ce canon tordu. On voit aussi tout près de cette demeure mystérieuse un jardin misérable, planté à fleur de pavé et regardant couler derrière sa grille, en soupirant, une eau jaune et bourbeuse. C'est le jardin de la police. Les arbres sont prisonniers à vie; ils ombragent des sergens de ville et point de fleurs. L'endroit le plus animé, et il l'est beaucoup, c'est l'angle où s'incruste le marchand de vin. C'est un trou peint en rouge, rempli jour et nuit de forcats libérés qui vont se présenter à la police, pour prouver qu'ils ne sont pas morts; d'hommes de la chose publique, armés d'un gourdin, ayant la joue enflée par la chique, et portant une longue redingote bleue de plusieurs arpens; de filles de mauvaise vie qui reviennent de l'antre avec la

permission d'exercer la peste au profit des étrangers et des nationaux. Ce brave marchand de vin suffit à tout, ne répugne à rien; il sert tout le monde, verse le rouge et le blanc, sans s'inquiéter de la moralité de ses pratiques.

La cour de la préfecture de police est très curieuse; il faudrait avoir du temps et de l'espace pour en parler savamment. On y entend aboyer de gros chiens qui servent, Dieu sait à quoi; ce sont des mouchards dans l'ordre des quadrupèdes. Au second plan, des municipaux étrillent des chevaux; au troisième, des hommes se font des signes; au quatrième, il y a encore des mouvemens plus mystérieux; partout la délation, l'arrestation, l'incarcération, transpirent. Les murs n'ont pas que des oreilles et des yeux; ils ont des mains.

Néri traversa ces rues, ces ruelles, et fit arrêter sa voiture à l'entrée de la cour de la préfecture. Il monta un escalier plein de poussière et de sonorité, pénétra sous des voûtes noircies par les traces de la fumée des chandelles, peinture à fresque des geôliers, et il arriva enfin à une salle ténébreuse. Sur une table de sapin noir, un commis de mauvaise mine était occupé à écrire. La plus profonde solitude, le plus grand silence régnaient dans cette caverne.

Néri alla furtivement vers l'employé et lui dit :

— Monsieur !

L'employé eut une espèce de saisissement. Il répondit :

— Qui est là ?

— Monsieur, dépêchons-nous. Ne me demandez pas comment je suis arrivé jusqu'ici, jusqu'à vous. C'est inutile; d'ailleurs vous le savez. Il m'a fallu employer un moyen dont je vois déjà la réussite dans vos yeux.

— Avez-vous des armes ? demanda l'employé, en laissant tomber sa plume.

— J'ai de l'or.

L'employé parut un peu plus rassuré.

Écoutez-moi, continua Néri, entre deux hommes comme vous, le langage tranchant de l'égalité eût été le meilleur; la trahison était un service d'ami; quitte pour la revanche. Entre deux hommes délicats, la demande devenait une prière, j'aurais prié; entre vous et moi, il n'y aura, monsieur, ni reconnaissance ni prière. Je vous demande une délation. Voilà de l'or : combien valez-vous ?

— Monsieur m'outrage.

— Vous ne répondez pas à la question. Combien valez-vous ?

— Vous ne me connaissez pas, monsieur !

— Encore une fois, s'écria Néri, j'ai besoin de vous; avez-vous besoin de moi?

— Mais au moins faudrait-il savoir quel genre de service vous sollicitez d'une si étrange manière?

— Enfin vous répondez, dit Néri. Voici ce que je vous demande. Vous possédez ici un infernal recueil où sont renfermés tout au long les évènemens de Paris; jour par jour, heure par heure, ils y sont écrits pour l'instruction d'un gouvernement paternel et sous l'œil de la police. Nationaux, étrangers, gens qui séjournent, gens qui passent, tous y sont: c'est le livre de vie. Marchez au soleil, au grand air, sous le ciel, avec les apparences de la plus absolue liberté, et votre visage et toutes ses couleurs viennent se réfléchir dans cette chambre obscure. Au jour de quelque faute, de quelque erreur, vite la feuille est trouvée, la silhouette se détache, et votre condamnation s'achève. Ces archives, ce recueil, c'est le LIVRE NOIR. Vous en êtes le gardien : je vous demande à le voir; montrez-le-moi, avez-vous entendu?

— Savez-vous bien, monsieur, répliqua l'employé, que ce Livre Noir, dont l'existence n'est pas même soupçonnée par les deux tiers des habitans de Paris, ne se montre à personne? qu'il est la clé de toutes les existences, et qu'en le livrant à d'indiscrètes curiosités, on jetterait au vent le repos, l'honneur, la fortune des premières maisons de France? L'ouvrir, c'est la guerre civile.

— Une demande aussi isolée que la mienne est sans danger, répondit Néri, qui tremblait d'impatience.

— Si je cède, continua l'employé, ce n'est qu'à la condition de parcourir le livre noir avec vous et de ne vous y laisser lire que les détails qui vous sont purement personnels.

— J'y consens, — mais voyons.

L'employé se leva, ouvrit une armoire de fer, en tira un grand registre qu'il posa sur une table de marbre scellée au mur. Néri et l'employé parcoururent ensemble pendant quelques minutes le livre noir. Enfin, l'employé lui dit :

— Eh bien! monsieur, oserez-vous nier que mes répugnances à vous montrer ce livre étaient légitimes? Ne croyez-vous pas que de semblables révélations étonneraient tout Paris, toute la France?

— En effet, ma surprise est grande, je lis ici : — La comtesse d'Abeille... — Je la connais...

L'employé fit un geste d'autorité pour empêcher Néri de lire davantage.

— Pardon, dit Néri, ceci est sans importance pour vous; et il continua à lire tout haut :

« La comtesse d'Abeille; elle est de tous les comités, a quêté pour les Grecs, pour tous les incendiés; a mis en circulation 600,000 fr. de faux billets de banque. Protégée par le prince de...

L'employé posa sa main sur le feuillet ouvert, pour empêcher Néri de continuer.

— Ne lisez pas, monsieur.

— Passons, puisque vous le voulez.

— Néri lut plus loin :

« Madame Antoine de Vieux-Préal. Chaque année elle va prendre les eaux de Bagnères avec son confesseur et son docteur. Madame de Vieux-Préal n'est nullement malade. Elle conspire avec l'Espagne. Son confesseur est un gendarme du roi Ferdinand, son docteur est un moine. »

« Marquis de Audelaure; reçu à la cour, aimable, galant, poète, espion de l'empereur de Russie. On l'épargne parce qu'il sert plus qu'il ne nuit. Les lettres qui lui sont adressées de la Russie sont préalablement ouvertes. »

« Ayguemare, baron du saint empire, chef d'une société de vieux émigrés.....»

Néri fut interrompu par cette remarque de l'employé :

— Cette société a cessé d'exister à la restauration.

Et Néri continua :

« Ils passent leurs soirées, depuis 92, à imaginer des machines infernales. Ils sont vingt-huit, dont il faut déduire quatorze affiliés de la police qui s'y sont introduits. Ces gens ne valent pas les frais de suspicion qu'ils coûtent. — A charge à la police.

« Bac, imprimeur. On a long-temps cherché l'endroit où ce napoléoniste imprimait ses pamphlets contre le gouvernement légitime des Bourbons. Aujourd'hui, on sait où il les imprime. On feint de le croire caché sous une arche du pont Marie, dans la pompe. Il est dans l'île Louviers. Ses presses sont dans un carré de bouleaux. En ce moment il compose une chanson écrite par le chef de la police contre le ministère. Un joueur d'orgue le dénoncera. Le printemps prochain, il sera aux bagnes de Brest... »

— Mais c'est infame, s'écria Néri.

— Non, monsieur, c'est un moyen politique.

L'étrange lecture fut poursuivie.

« Bergh, étranger qui imite parfaitement la voix et l'attitude de

Napoléon; il se dit échappé de Sainte-Hélène et organise une réaction dans le quartier des étudians. Il touche ses fonds de la police; mais comme, en qualité d'étranger, cet homme est suspect, on le fait surveiller par un faux dauphin, qu'il surveille lui-même à son tour. Les deux concurrens à la couronne s'espionnent. »

Ceci est du moins spirituel, pensa Néri.

« La demoiselle Bonnet. C'est la seule séduction dont on a pu entourer un homme d'état intègre qui avait résisté à l'argent et aux faveurs de la cour. On l'a eu par une femme. La demoiselle Bonnet passe deux fois par semaine de l'alcove à la police. »

— Quel attentat à la moralité!

Ce cri échappa à Néri, auquel l'employé répondit :

— De quelle moralité parle monsieur? De celle de l'état ou de celle de la demoiselle, ou enfin de celle du député? Car le plus corrompu est celui qui cède.

— C'est celui qui tente, monsieur, et les honnêtes gens.....

— Vos honnêtes gens sont bien faibles.

— Je ne suis pas ici, monsieur, pour suivre un cours de morale.

— Ni moi pour le faire. Arrivez, monsieur.

Néri leva les yeux et dit :

— Et ce nom fatal ne se montrera pas!

— Si c'est une honnête personne, la recherche peut être inutile, fit remarquer l'employé.

— Ou, monsieur, et très honnête.

— Alors fermons le livre noir.

— Laissez-moi ce livre.

— Et si vous rencontrez ce nom?

— Ce sera un ange égaré parmi les démons; on aura ramassé une fleur dans la boue; dites au tombereau de s'arrêter.

— Cherchez votre fleur, répondit froidement l'employé en s'arrangeant les ongles avec le tranchant d'un grattoir.

— Quelles archives de corruption! Sa place devait-elle être là! Du courage! La patience a aussi son héroïsme.

— Si vous me disiez son nom, l'habitude de feuilleter ce recueil me permettrait de vous conduire d'un œil plus sûr aux renseignemens que vous désirez.

— Je vous le dirai, mais malheur à vous s'il sort de cette enceinte! Son nom est Céline.

— Ensuite?

— Rien autre.

— L'indication est un peu vague. Voyons :

« Camille. — A seize ans enlevée, à dix-huit marquise, à vingt ans morte à Bicêtre. »

— Passons, monsieur, ce n'est pas cela.

— « Catherine, dite les beaux bras. Séduite à douze ans, couronnée rosière à quinze ans, morte à Poissy, dans la maison de force, à vingt-cinq. »

— Passons, passons, s'écria Néri, ou je meurs.

L'employé continua avec calme :

— Je ne vois pas de Céline.

— Je respire.

— Attendez pourtant. « Caliste, plus connue sous le nom de la prude. Vendue par sa mère à un Anglais, échangée ensuite contre un cheval irlandais, aujourd'hui dame de soirée chez Frascati. Baronne. »

— Eh bien ! pas de Céline, n'est-ce pas?

L'employé murmura :

— Clari !.. Célie... Céline... Céline !...

— Enfer !

— Plaît-il ?

— Je... je vous écoute.

— « Céline, dite la belle créole. » Est-ce cela?

— La belle créole : — j'ignore si...

— Voilà qui ne laisse rien ignorer. Céline, dite la belle créole.....

L'employé ajouta cette qualification : *femme déchue*. Néri cria :

— Vous en avez menti !

— Monsieur s'adresse au livre.

— Continuez.

— Ou présumée telle, ajouta l'employé.

— Présumée telle ! Vous flétrissez et vous exprimez un doute ! Vous déshonorez et vous ignorez encore ? Vous condamnez et vous ne savez pas tout ! Vous brûlez au front et à l'épaule, et il vous reste à savoir ! Et que ferez-vous lorsque vous aurez une certitude? Monsieur, ce livre est la plus horrible invention que je sache !.. Cachez-le-moi, j'en ai peur.

Avec le même sang-froid, l'employé lut :

« Dite la belle créole, venue de l'Ile-de-France à dix ans. » — Est-ce elle?

— Je vous paie pour me répondre et non pour m'interroger !

— Très bien, monsieur. « A quatorze ans abandonnée de ses parens, restée seule à Paris ; manquant d'asile et de pain. »

Néri tourna la tête avec désespoir.

— Et de pain. « Placée chez une modiste par les bons soins de M. Édouard de Gravesende, fils du comte de ce nom. »

— Avant d'arriver à l'histoire du fameux procès sous le coup duquel elle est encore, voici, tout au long, trois ans de sa vie. Faut-il lire?

— Lisez!

« Bruits nocturnes. »

— Oh! mon Dieu!

« Troubles à domicile. »

— Le sang me monte des pieds au cœur.

« Descente de la police. Procès-verbal. »

— Assez! assez! cria Néri. Entendez-vous? C'est là sa page? Donnez, que je la lise.

Et Néri repoussa violemment l'employé et lui dit, sa face contre sa face :

— Tiens! la fleur n'est plus dans le tombereau.

Néri avait emporté le feuillet du livre noir.

— Ne remue pas, ou je cloue ta tête sur ce livre! Je t'ai marchandé avec de l'or. J'avais oublié de te dire que je complèterais la somme avec du fer, si tu n'étais pas content. Je tiens le marché.

Et Néri jeta quelques billets de banque à l'employé. Il sortit en tenant le feuillet du livre noir d'une main et un poignard de l'autre.

IV.

Rien, de nos jours, ne respire le bonheur comme la classe bourgeoise; ce bonheur est une compensation à la dignité nobiliaire à jamais perdue. Les hôtels ont été démolis par la bande noire, mais à leur place et avec leurs décombres, se sont élevés des bâtimens spacieux, pleins de lumière et d'air. On ne voit plus d'escalier, chef-d'œuvre de quelque Jean Goujon, tourner en vis, se tordre en serpent pour s'épanouir en chimère de la base aux combles, mais quatre personnes peuvent monter aujourd'hui de front, le pied sur le chêne, la main sur l'acajou; les appartemens n'ont plus cent pieds de longueur, mais de grossières poutres ne les traversent plus; ils ne sont plus sonores, mais des tapis cotonneux, de chaudes tapisseries les revêtent. Les tableaux de famille sont descendus du clou avec les arbres généalogiques; mais les paysages, les sites que nous possédons, les pays que nous avons parcourus, en ont pris la place. Nos

fauteuils sont loin d'être aussi grands, mais ils sont plus commodes; un sénéchal n'y serait pas à l'aise, un connétable dédaignerait de s'y asseoir; mais quelle figure ferait un connétable, bardé de cuir et d'acier, dans un salon peint par Feuchères, où les tables, soutenues par des pieds de biches, en ont toute la légèreté?

Fils unique d'un négociant immensément riche, Néri, qui n'avait embrassé la profession d'avocat que pour avoir un titre dans la société, avait réuni autour de lui les plus élégantes facilités de la vie parisienne. Il se reposait des fatigues de l'esprit par des distractions somptueuses, mais sagement réglées. Il recevait quelques amis; il passait les vacances dans ses terres; il avait sa loge à l'Opéra. Il ne manquait à son bonheur, pour être complet, qu'une ambition. Peut-être fut-il trop généreusement servi. Enfin il en eut une.

Quelques jours après l'issue glorieuse de sa plaidoirie, il était assis dans son cabinet auprès de sa jeune cliente.

— Que je me trouve heureux maintenant! lui disait-il; ennemi d'une profession où, malgré mille exemples contraires, je ne voulais voir que gains sordides et triomphes équivoques, je lui dois pourtant les premières émotions nobles de ma vie. Lassé de ne point rencontrer une de ces causes qu'on embrasse avec la chaleur d'une personnalité, qu'on défend avec l'énergie de la conscience et que l'on gagne ou que l'on perd avec la satisfaction d'un devoir accompli, j'allais la quitter. J'y reviens. Vous me l'avez fait aimer. Heureuse ou non, ma carrière sera désormais votre ouvrage.

Céline répondit à ces paroles animées d'une grande sincérité, que la générosité de Néri voulait trop tôt la dispenser de la reconnaissance. Elle l'engagea à suivre une profession qui ne tarderait pas à devenir une puissance au milieu de nos mœurs. Elle lui cita des hommes illustres qui s'étaient élevés de la défense du citoyen à celle du pays.

Néri était ravi d'entendre cette voix si douce l'entretenir de si fières espérances. C'était enivrant pour l'ame d'un jeune homme de voir ses illusions devinées et partagées.

— Où donc, demanda-t-il à Céline, si jeune encore, car vous n'avez pas dix-neuf ans, avez-vous puisé cette haute raison et ce langage si persuasif que vous lui prêtez?

— Je suis née à l'Ile-de-France, répondit-elle. Mon grand-père était le compagnon d'armes du vertueux Lally. Je suis restée étrangère à vos mœurs, jusqu'à douze ans; devenue orpheline à cet âge, un vieux parent me ramena en France, à Paris.

— Ensuite? s'informa Néri qui ne s'aperçut pas de la peine qu'éprouvait Céline à faire ces simples aveux. Ensuite?

— Je vous parlerai de mon enfance, de la liberté de nos colonies où la vie est si fraîche et si monotone. Voulez-vous que je vous dise nos champs semés de riz, nos plaines parfumées de girofle, ou nos palmiers qui s'ouvrent au soleil et se ferment à la rosée de la nuit, comme s'ils avaient une ame? Et tout a une ame sous ce beau ciel. La nature est une fête. Quand on naît, on s'éveille; quand on meurt, on s'endort. On existe entre deux sommeils.

Sourd à cette poésie du souvenir, Néri interrompit pensivement :

— Ce vieux parent vous ramena à Paris?

— Vous ne voulez donc pas, reprit-elle, que je vous dise nos danses si légères, à nous, pauvres sauvages, qui n'avons pour salle de bal que le sable fin, pour lustre que la lune claire, et pour siége que les hautes herbes.

— Une fois à Paris, ce vieux parent...

— Mourut.

La réserve de Néri éclata.

— Il mourut, et vous restâtes seule!

— Seule et sans protecteur. J'avais quinze ans.

— Sans asile... et personne?...

— On m'offrait un asile, mais pour une nuit; du pain, mais sur des tables somptueuses; de la protection, mais pour un jour. Je patientai. La Seine est profonde, me disais-je, et j'ajoutais comme nos sauvages : La mort est pour tout le monde.

— Vous ne mourûtes pas!

— Mon ami, la faim est une terrible chose, et les nuits d'hiver, pour une pauvre créole, sont bien longues, bien froides, bien ternes. Marcher sur la glace avec des pieds nus! montrer des dents blanches de faim à l'impitoyable carreau du boulanger! n'avoir que son haleine pour feu et sa main pour oreiller! Trois jours, trois nuits, je supportai cette affreuse situation.

Courbé sous une profonde anxiété, Néri s'écria :

— Et le quatrième jour?

— Le quatrième jour, je tendis la main; il y tomba une pièce d'or.

— Et vous ne me connaissiez donc pas? vous ne saviez pas que j'existais?

— Je m'éveillai, reprit Céline, dans un lit richement paré; en cherchant le sable qui la veille souillait mes cheveux, j'en arrachai des fleurs; en ouvrant les yeux pour m'expliquer cette éblouissante illu-

sion, je tombai dans un autre rêve. J'appelai, des domestiques accoururent. Vous n'avez pas oublié que j'avais faim.

Néri se cacha le visage dans les mains et dit d'une voix étouffée :

— Poursuivez !

— On m'a dit que j'étais belle avec mon front brun et ma robe étincelante, lorsque je l'étalais dans les loges de l'Opéra, lorsque mes yeux créoles inondaient d'étincelles mes admirateurs. Folle! je me plaisais à dominer ces cris d'ivresse qui montaient à mes pieds! je me plaisais à me précipiter dans une voiture de soie sur ce même pavé que j'avais réchauffé de mon corps.

En froissant dans sa main le feuillet du livre noir et en le consultant, tandis que Céline parlait, Néri dit :

— Après?

— Après!.... Vous voulez donc tout savoir? Vous avez plus de courage que ma mémoire! Après et bien après, je passai de mode. Je n'étais qu'une enfant. La route du vice est une pente : on ne la remonte bien que lorsqu'on est arrivé au bout. Êtes-vous las de me suivre?

— Poursuivez! poursuivez!

— J'appartenais à M. le vicomte de Gravesende, aujourd'hui en Italie avec le fils du président Brinvilliers. Emma, ma fille, naquit à cette époque de ma vie; Emma m'est restée comme le témoin le plus outrageant de ma conduite : les enfans sont aussi des remords!..... Gravesende m'abandonna, revint, m'assit à la table de ses amis. Jamais un passé accusateur — le passé à seize ans — ne me montrait la route que j'avais déjà parcourue. Le vicomte fut moins attentif à ma conduite; au contraire, il semblait lui-même m'autoriser à de nouvelles erreurs. Insensiblement je le perdis de vue; mais son œuvre était accomplie. Le prisme se ternit, et celle pour qui, quelques mois auparavant, la porte des hôtels s'ouvrait à deux battans, se retrouva bientôt à la même place où elle avait été ramassée.

— Vous m'épouvantez, madame.

— J'achève : la même main vint me relever. Je fus placée, par M. le vicomte de Gravesende, chez sa mère. Vous savez comment j'en suis sortie.

— Pitié! s'écria Néri; pitié pour vous, madame; mais vengeance! Vous avez été vile; mais vous n'aviez pas seize ans. Vos crimes sont au monde. Réprobation au monde qui demande la vertu à la faim! Vos malheurs sont un mauvais rêve; n'y croyez pas. Je n'y crois pas, moi!

Néri prit la main de Céline.

— Vous avez dû bien souffrir, bien pleurer. Voyez, rien qu'à vous entendre.

— C'est que vous avez le cœur bon, mon ami.

— C'est que je vous aime, madame.

Effrayée, Céline se leva et voulut sortir.

— C'est mal, monsieur! Vous savez qui je suis.

— Je ne sais plus rien — je vous aime. Votre ame n'était pas prostituée; elle était avec ces climats que vous avez quittés et dont vous m'enchantiez tout à l'heure. L'ame ne se vend pas, elle se donne. Vou n'avez pas aimé....

— N'est-ce pas que vous voulez savoir si je vous aime? demanda Céline d'un ton plein d'amertume.

— Si vous vous rappelez ma défense dans votre cause; si vous avez regardé mon visage quand je vous ai dit: acquittée! pourquoi demander si je vous aime?

— Oh! cachez bien cette passion; étouffez-la sous le respect que vous vous devez. Fuyez-moi; je déshonore.

— Il est trop tard, répliqua Néri; on sent là ce qui ne doit pas guérir.

— Mieux vous vaudrait mourir, mon ami. Savez-vous que l'amour a besoin de toute l'existence d'une femme; qu'il a le droit de demander compte du passé? Savez-vous qu'une minute donnée à un autre revient toujours à la mémoire de celui à qui on l'a dérobée? Malheur à la femme qui s'est oubliée! malheur à l'homme qui se souvient!

— Oui, interrompit Néri; malheur à l'homme qui se souvient, lorsqu'il revient, armé du passé, frapper la femme qui s'est penchée sur son épaule, qui lui a versé, goutte à goutte, ses larmes brûlantes dans le cou et sa confession dans l'oreille. Oui! malheur à celui qui fait de la confidence d'autrefois l'outrage d'aujourd'hui, et qui torture pour une faute qu'on lui a apprise dans une révélation qu'on ne lui devait pas.

— Mon ami, les hommes n'oublient jamais.

— N'en sont-ils pas plus sévèrement punis?

— Oui; mais ils préfèrent le malheur d'avoir raison contre eux-mêmes au calme de l'oubli.

— Ceux-là n'étaient pas dignes de leur sort. Pourquoi demander à une femme qui a attiré sur votre front la paix du ciel, son origine ou céleste ou obscure? Demande-t-on à la statue qu'on admire combien de coups de foudre l'ont frappée quand elle n'était qu'un rocher? Les

vertus de la femme sont l'ouvrage de l'homme qui l'aime. Et pourquoi ne pas se charger aussi de toute la généalogie d'une femme pour avoir à souffrir de la légèreté des bisaïeules? Trève à ces généralités : parlons de nous.

A mesure que Néri passait de l'exaltation au mépris pour le monde, Céline devenait de plus en plus sérieuse aux paroles qu'elle entendait à regret, et presque avec remords. Sa peine était visible quand elle dit :

— De quelque éloquence que vous coloriez vos raisons, monsieur Néri, vous n'éviterez un piége que pour en découvrir un autre. Ne voyez-vous pas que le but de votre passion n'a que faire de ces principes, bons tout au plus à considérer dans une union plus sévère que celle que vous semblez méditer.

— Il est vrai que je ne me suis pas expliqué aussi franchement que je l'aurais dû. L'injustice de certains préjugés m'a emporté au-delà des termes de notre conversation. Céline, votre beauté, vos malheurs, je ne sais quel mépris courageux pour l'opinion, m'ont inspiré pour vous le plus vif attachement, le plus noble amour : le partagez-vous?

— Je le partagerais que je devrais me taire; et, si vous n'avez pas assez de raison pour dompter une passion si peu réfléchie, j'aurai, moi, assez de reconnaissance pour ne pas vous faire regretter de m'avoir connue.

— Vous vous avilissez trop, Céline.

— Et vous, vous respectez-vous assez?

— J'aime, dit Néri, en baisant la main de Céline, et vous m'appartiendrez. Mépris, cent fois mépris pour l'opinion. Qu'elle vienne! j'ai de l'or pour l'éblouir; qu'elle vienne! j'aurai bientôt un nom pour lui imposer; qu'elle vienne enfin! je suis homme, et malheur à qui vous blessera seulement du regard ; je ne le blesserai pas, moi ; je le tuerai.

Ce cri s'échappait de la bouche de Céline : « Insensé! y songez-vous! moi votre maîtresse! » quand ils entendirent du bruit dans l'antichambre. Céline se tut aussitôt et poussa son fauteuil jusqu'au bout de l'appartement, contre la croisée. Elle se trouva presque cachée par les rideaux au moment où M. Blinvilliers entra dans le cabinet de Néri, qui fut fâché de cette visite autant que du mystère que Céline allait l'obliger de mettre dans la conversation par sa retraite spontanée. M. Blinvilliers ne la vit pas.

En tendant la main à Néri, il lui dit :

— Bonjour, notre jeune ami, bonjour.

— J'ai quelques torts, balbutia Néri.

— De très grands. Trois jours sans venir nous voir! lorsque tout Paris retentit encore de votre plaidoirie. Où passez-vous donc vos journées?

— Chez moi.

— Et vos soirées?

— Chez moi.

— Vous n'imaginez pas les carillons de ma femme et les bouderies de ma fille : sans mon fils, arrivé hier d'Italie, j'abandonnais la place. Heureusement cette diversion! On cause Florence et Milan. Vous pensez bien, du reste, que tout est oublié ; de votre conduite, tranchons le mot, de votre incartade, il n'en est plus question. Revenez donc au plus vite demander votre pardon : je serai votre avocat.

— Je ne solliciterai aucune indulgence pour une action aussi naturelle; j'espère, au contraire, ramener un jour quelques esprits trop prévenus à voir la chose plus humainement.

Le président sourit avec une incrédulité remplie de tolérance.

— Ne débutez pas par ma famille; elle a ses préjugés de fondation.

— C'est par elle que j'aurais désiré commencer la conversion.

De la tolérance, M. Blinvilliers passa à la légère ironie.

— Folie! exagération de jeune homme!

— Soit. Brisons là-dessus.

— De grand cœur. Ah! çà, m'accompagnez-vous?

— Pardon; je ne le puis aujourd'hui.

— Tant pis! Mme Blinvilliers ne vous oubliera pas dans ses prières de belle-mère.

— J'intéresserai sa bienveillance en faveur du travail qui m'aura retenu.

— Vous avez donc beaucoup de causes à étudier?

— Je n'en ai qu'une; mais elle m'absorbe tout entier. Trois jours et trois nuits y ont déjà été sacrifiés.

— Dévouement antique! Et cette cause, est-ce un infanticide? ils sont à la mode. Est-ce quelque assassinat sur la grande route? c'est aujourd'hui le passe-temps des assises. On doit quelque distraction à ce pauvre jury. C'est bien! très bien! mais il faut savoir partager son temps. Donner un peu aux plaisirs, un peu à ses amis, et un peu aux infanticides, c'est la maxime des anciens.

— Grace au ciel, l'affaire qui m'occupe n'est pas de cette gravité.

— Un rien, je gage. Fausse monnaie, faux sous-seing privé, bigamie?

— Pas précisément.

— Alors que faites-vous?

— Je travaille assidument, et de tout mon zèle, à justifier Mlle Céline par un écrit que je ferai distribuer dans toute la France.

M. Blinvilliers fronça les sourcils, comme un homme qui cherche, et allongea les lèvres, comme un homme qui n'a rien trouvé.

— Mlle Céline? j'ai oublié, complètement oublié. Aidez-moi.

— Vous l'avez condamnée.

— On en condamne tant!

— Mlle Céline, reprit Néri, est la personne si odieusement compromise dans le vol de diamans de Mme la comtesse de Gravesende.

— Je crois y être... j'y suis. Mais n'a-t-elle pas été acquittée, cette Mlle Céline?

— Oui! mais à la majorité d'une voix. C'est une cruelle dérision. Oui! Mais elle a passé cinq mois dans un cachot, grace à la puissance de ses ennemis. Cinq mois! entendez-vous? On saura la vérité.

— Mon ami, c'est là un beau texte à l'éloquence. Je vous approuve : cela vous mettra en relief. Seulement je blâme la forme. Au fait, je crains pour vous. Cela fera scandale.

— Et pourquoi cela?

— Pourquoi? répondit M. Blinvilliers en faisant mille grimaces de doute et de dédain, en se mouchant, en prenant du tabac, en remuant la tête; pourquoi? parce que....

Néri regarda furtivement du côté de la croisée.

— Qu'avez-vous, mon ami?

— Rien : poursuivez, je vous prie.

— Pourquoi? me demandiez-vous? parce que votre cliente, après tout, est très difficile à laver de tout soupçon.

— On ne soupçonnera que la justice de certains juges.

— Alors, mon jeune ami, le conseil de discipline vous interdira.

Blinvilliers gourmandait Néri, comme se serait cru en droit de le faire d'Aguesseau, parlant à un stagiaire de dix-huit ans.

— Ai-je songé seulement au conseil de discipline? Il me faut l'opinion, dit sèchement Néri.

Il y eut de la pitié dans cette réplique de M. Blinvilliers :

— Vous ne l'aurez pas.

— Je l'aurai. C'est d'ailleurs ce que l'évènement montrera.

— Après tout, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la Céline n'est qu'une femme perdue....

Néri crut avoir reçu un soufflet.

— Femme perdue, dites-vous; Céline!

Néri courut vers la croisée, et conduisant par force Céline devant M. Blinvilliers :

— Taisez-vous, monsieur! taisez-vous! Mademoiselle Céline est ma femme. Respect à ma femme! Respect à madame Néri.

V.

M. Blinvilliers était sans naissance, mais il n'était pas sans ambition, malgré sa capacité fort ordinaire et peut-être à cause de cela. Il était devenu juge parce qu'il avait été avocat, et il avait été avocat parce qu'un de ses oncles l'avait arrangé ainsi, en lui léguant de beaux revenus. Dans une autre circonstance donnée, il eût été tout aussi bien banquier, tapissier ou homme d'affaires. Son esprit allait à tout, parce qu'il n'avait de supériorité réelle sur aucun point. L'usage lui avait enseigné à condamner les gens tout comme un autre. Depuis vingt ans, il avait pris l'habitude de se vêtir de noir, de dire *considérant* ou *attendu* et d'envoyer les gens aux bagnes ou à l'échafaud. Ensuite il allait dîner. Comme on montait vite en grade sous la restauration lorsqu'on tenait au barreau par quelque fil noir, tous ses amis avaient fait leur chemin. Il n'y avait pas de raison pour qu'il ne se poussât pas, lui aussi, qui avait une femme ambitieuse, des amis à la cour et dans l'église, et qui, en outre, avait une fille à marier. Un beau jour, il se trouva en rapports d'estime avec la famille Gravesende, toute puissante au pavillon Marsan, et, comme on l'a vu, jetée dans un procès assez sérieux. Si les Gravesende avaient perdu leur procès, ce n'était pas assurément par sa faute. Il n'avait guère à se reprocher que l'intervention éloquente de celui dont il avait eu le projet de faire son gendre. Mais tout n'était pas désespéré pour lui.

Il se disposait à aller à la messe à Saint-Thomas-d'Aquin, l'endroit où l'on était le plus sûr d'être aperçu dans l'exercice de ses devoirs religieux, quand on lui annonça la visite matinale de Mme la comtesse de Gravesende.

M. Blinvilliers courut à sa rencontre, tout ébouriffé de cet honneur.

— Mme la comtesse, vous déranger, et de si bonne heure! Je suis désolé de ne vous avoir pas prévenue.

— Asseyons-nous et causons, monsieur Blinvilliers; votre affaire est en bon chemin.

— Puisque vous daignez vous y intéresser....

— Oui, j'ai quelque crédit; mais, mon cher monsieur Blinvilliers, qu'il en faut pour vous servir!

— C'est que vous demandez trop pour mon mérite, sans doute. Quand la faveur se mesure à la capacité, elle est quelquefois exigeante.

— Non, vous avez du mérite; d'ailleurs, ce n'est pas la question; mais pourquoi avoir été président sous l'empire? il fallait attendre.

— Attendre! Sans doute il eût été plus glorieux et plus convenable... mais qui prévoyait une restauration?

— On prévoit toujours ces choses-là.

La réplique était à conserver.

— C'est vrai, osa dire M. Blinvilliers. Mais, après tout, je ne suis pas le seul. Au fond, moi et les autres, nous travaillions peut-être plus qu'on ne pense à cette glorieuse restauration.

Mme de Gravesende se prit à rire avant de répondre :

— Oui, en rendant si mal la justice, que vous la faisiez détester, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas cela.

— Tenez, ne dites rien. A la cour on accepte ces réponses.

— Disposez du coupable, madame.

— Nous arriverons à vous faire nommer commandeur.

— Que de graces!

— Oui, après m'avoir fait perdre un procès qui promettait tant, ingrat!

— Que voulez-vous, les jurés sont de grossiers bourgeois qui jugent avec leur bon sens.

Les deux fauteuils se rapprochèrent, M. Blinvilliers prêta une attention plus soutenue et plus soumise aux paroles dites à voix basse, de Mme de Gravesende. Elle dit :

— Et si vous saviez l'éclat qu'il produisait déjà à la cour. On s'en occupait, comme autrefois de l'affaire du collier; l'exagération grossissait chaque heure mes pertes; le vol passait déjà un million. Vous ne vous figurez pas l'intérêt qu'inspirait ma position. Que j'étais bien en mesure de vous servir!

— Jugez de mes efforts, — nous ne l'avons perdu qu'à la majorité d'une voix.

— Celle de mon fournisseur de foin, peut-être?

— Elle aurait pu vous le faire gagner.

— Mais, demanda la comtesse, en regardant le président Blinvilliers dans le fond des yeux : Avons-nous perdu sans ressources? Ne

pourrions-nous pas le continuer sous une nouvelle forme? Pourvu qu'on en parle... Voyez, — c'est dans votre intérêt... poussez-moi; je vous porte.

Quoique intimement convaincu que les arrêts de cour d'assises sont sans appel, M. Blinvilliers ne répondit pas moins avec une espèce d'assurance :

— Il faudrait que le ministère public en appelât pour quelque vice de procédure.

— Et pourquoi n'appellerait-il pas?

— Je l'ignore, madame.

— Est-il ambitieux?

— Qui ne l'est pas?

— C'est assez. Mais, songez-y, il nous faut du bruit, d'une manière ou d'autre. Donnez-moi du scandale, et vous êtes commandeur. Vous avez une famille à faire avancer dans le monde; une fille, un fils charmant. Et Mme Blinvilliers et Mlle Rosemonde sont sans doute à Paris?

— Elles vont descendre.

— A propos, avez-vous vu mon Édouard, depuis son retour d'Italie?

— Deux fois, madame; hier au moment de son arrivée avec mon fils, et ce matin encore. Ils sont allés tous deux revoir leur cher Paris. A huit heures ils étaient déjà à cheval.

— Ces pauvres chers enfans! Édouard est mieux, beaucoup mieux. Les missions diplomatiques forment les jeunes gens. Ils voient les mœurs, les étudient... un peu au galop. Mais que ne fait-on pas au galop aujourd'hui?

— Mon fils, lui, est revenu beaucoup plus sérieux.

— C'est qu'il veut être envoyé en Autriche. Toujours de la diplomatie.

— Tant de bontés, madame de Gravesende.

— Pourquoi pas? Mais pourquoi vous êtes-vous laissé nommer président sous l'empire?

M. Blinvilliers allait trouver quelque nouvelle ingénieuse excuse pour avoir été président sous l'empire, mais il n'en eut pas le temps. Un domestique annonça Mme Blinvilliers et Mlle Rosemonde.

La comtesse et la femme du président ne s'aimaient guère; elles avaient leurs raisons pour justifier ce peu de sympathie. A elles deux, elles représentaient deux systèmes politiques incompatibles, et qui, surtout à l'époque où se passaient les évènemens que nous rapportons,

étaient plus que jamais ennemis. Néanmoins ces deux dames se précipitèrent l'une vers l'autre, avec une tendresse qu'elles auraient dû borner à cette effusion si sincère.

— Quel honneur, s'écria Mme Blinvilliers, de vous voir chez nous! L'avantage est si rare...

— La cour est un tyran, répondit Mme de Gravesende. Tous mes instans sont consacrés au despotisme de l'étiquette. Mais enfin il faut se dévouer au retour des bonnes traditions. Chacun son tour, madame. Vous avez eu les gloires de l'empire, à nous maintenant les splendeurs de la restauration.

Sentant où cette flèche ironique la blessait, Mme Blinvilliers repartit en souriant; mais quel sourire!

— Les robes à queue nous ont encore éconduites, comme les éperons vous avaient chassées.

Le choc en appelait un autre.

— Nous n'avons pas été chassées, s'il vous plaît, madame. L'émigration a eu de plus nobles motifs qu'un refus de portier.

Feignant de la tolérance, Mme Blinvilliers ajouta :

— Je veux bien.

La collision en fût restée là, si ce *je veux bien* avait été prononcé sans accent moqueur. Il fut répondu à ce je veux bien, par :

— Vos illustrations impériales sentaient singulièrement le tabac.

— Elles étaient pour le moins aussi agréablement parfumées que les mousquetaires rouges de Monsieur.

Toute violente dispute entre hommes finit par le sang, et entre femmes, par le ridicule. Mme la comtesse s'écria:

— Ne raillez pas Fontenoy!

— Ne narguez pas Iéna et Friedland!

— Nous comptons douze siècles de monarchie.

— Et nous cinquante batailles rangées.

— Allons, mesdames, dit M. Blinvilliers, que je vous donne une charte. Fondez vos deux gloires. « La noblesse ancienne reprend ses titres, la nouvelle garde les siens. Charte constitutionnelle, article 61.»

Au moment où M. Blinvilliers mettait la main de sa femme dans celle de Mme de Gravesende, le vicomte Édouard de Gravesende entra. Il s'arrêta d'admiration à l'entrée du salon.

— A merveille! Voilà, monsieur Blinvilliers, une réconciliation comme rarement deux plaideurs vous en offrent l'exemple. Le barreau en jettera les hauts cris: le jugement, la paix, et point de plaidoierie.

— Approchez, monsieur le diplomate, et apportez à la conversation

votre amabilité. Dites-nous, comment avez-vous retrouvé notre Paris?

— Les absens ont tort, répondit Édouard. Paris m'a dépassé. Rien n'est changé, mais tout est embelli. Mademoiselle, j'ai trouvé les femmes plus jolies que jamais; c'est un enchantement qui me poursuit jusqu'ici, et je reviens d'Italie; les toilettes, madame, semblent avoir retrouvé les beaux jours de l'empire; ma mère, en vérité, les équipages blasonnés courent sous vos yeux comme un nobiliaire; on dirait les temps de l'ancienne monarchie; avec cela le ciel de Naples. On devrait passer la moitié de sa vie loin de Paris, et l'autre moitié à jouir de la surprise de le revoir.

Enfin Mlle Rosemonde daigna dire à M. Édouard de Gravesende:

— Monsieur a dû pourtant rapporter bien des merveilles de sa mission à la cour de Naples?

— Et bien des secrets, ajouta M. Blinvilliers.

— Qui tous ne sont pas des merveilles, répondit Édouard. Je voudrais vous dire, mademoiselle, continua-t-il avec une grace charmante dans ses manières, que j'ai vu fumer le Vésuve et trembler Parthénope; mais ce sont deux curiosités dont les lettres de recommandation ne procurent pas la jouissance. L'opéra est divin à Naples.

— Est-ce mieux qu'à Favart?

— Je n'ose décider, mademoiselle. Et si la singularité implique une préférence, mon embarras devient encore plus grand, car à Paris, j'ai entendu des chanteurs italiens, et à Naples des cantatrices françaises, ce qui n'empêche pas les exclusions de vanité nationale. On se méprise et l'on se vole.

— Mon frère Gustave m'a beaucoup parlé d'une fête française que vous avez donnée aux grands seigneurs napolitains et qui a été fort goûtée.

— Une fantaisie, mademoiselle.

— Une fantaisie! répéta le président, qui vous a autant coûté qu'une folie.

— Trente mille francs, pas davantage, monsieur Blinvilliers. L'honneur national a besoin de cette pompe à l'étranger. Les Anglais nous écrasent.

— Mon frère Gustave n'a pas, je crois, rapporté d'Italie des souvenirs aussi vifs que les vôtres.

— Assurément non. Il me prêchait toujours sur les économies. Veut-il être député un jour?

—Et où avez-vous quitté mon fils? demanda madame Blinvilliers au vicomte. Vous êtes sortis ensemble, je crois.

— Il a disparu comme un éclair au coin d'une rue voisine des boulevards. Rentrez seul, m'a-t-il dit, j'ai à remplir une commission dont j'ai été chargé à Florence; et il est parti. Mais il était préoccupé!... Si nous n'étions arrivés d'hier, je croirais volontiers qu'il a déjà ramassé quelque duel.

— Un duel, s'écria toute pâle madame Blinvilliers, — un duel, dites-vous?

— Un duel! répétèrent Rosemonde et M. Blinvilliers.

—Mon fils, dit madame de Gravesende à Édouard, expliquez-vous mieux.

— Vous m'avez mal compris. Je n'ai pas dit que Gustave avait un duel, j'ai comparé son empressement discret à la précipitation d'un duel; c'est une comparaison.

—Mais il ne revient pas cependant, dit madame Blinvilliers, en regardant la porte qui s'ouvrit à l'instant même, pour laisser passer le comte de Gravesende. Il était fort agité.

— Monsieur Blinvilliers, un mot.

— Parlez!

— Terminons au plus vite ce malheureux procès. Il circule des bruits.

— Mais madame la comtesse est venue, au contraire, pour m'engager à lui donner, à tout prix, une suite éclatante.

— Imprudente. On parle d'un travail de M. Néri, qui doit mettre au jour des révélations étranges.

— On répondra.

— Comprenez-moi. C'est ce qu'il faut soigneusement éviter. Ma protection vous est chère, n'est-ce pas? Le duc d'Angoulême sait déjà les droits que vous avez au titre de commandeur. Je les appuie. Bientôt vous n'aurez plus rien à désirer. Que votre reconnaissance devance la mienne. Terminons, étouffons, anéantissons cette malheureuse affaire.

— Nous l'étoufferons, répondit le président. Mais il pensa: — Je ne connais rien de plus dangereux que deux protecteurs, si ce n'est un troisième.

En homme du monde, le comte se composa sur-le-champ un nouveau visage, et le sourire aux lèvres, il dit à ces dames :

— Excusez-moi, je vous prie, si je ne vous ai pas d'abord adressé

mes hommages. J'avais deux mots pressans à confier à M. Blinvilliers. Comment se portent ces dames?

— Vous nous trouvez toutes chagrines de l'absence de mon fils.

— De M. Gustave? Calmez vos inquiétudes. Je l'ai rencontré avec M. Néri. Leur voiture allait d'un pas rapide vers la barrière de l'Étoile.

Cette imprudente nouvelle fut un coup de foudre.

— Plus de doute! s'écria Rosemonde; ils vont se battre! Et sa mère ajouta : C'est la route du bois de Boulogne; on aura dit à Gustave l'étrange conduite de M. Néri.

— Sa conduite méritait en effet une haute leçon, se permit de dire le vicomte de Gravesende. N'est-ce pas, mon père?

— Sans doute, répondit le comte, mais fallait-il tant se hâter? M. Néri n'a commis qu'une étourderie. D'un instant à l'autre, il peut venir vous demander sa grace.

M. Blinvilliers, qui avait perdu la tête à l'idée d'une rencontre entre son fils et Néri, lâcha ce cri :

— Mais il est marié.

— Marié! répétèrent sur divers tons d'indignation Mme Blinvilliers, sa fille, la comtesse, le vicomte et son père.

— Oui, marié.

Rosemonde fut courroucée; elle se jeta dans les bras de sa mère, moins pour y cacher la douleur d'une passion trahie que la douleur d'une fierté blessée.

Il y eut des pleurs, du silence, des menaces.

— Après tout, mademoiselle, dit Mme de Gravesende, opposez le mépris au mépris. Faites dire que vous aviez si peu le projet de donner votre main à ce petit avocat de rien, que depuis un an votre parole était engagée ailleurs. Supposez une illustre alliance. Vous avez le droit d'aspirer à toutes. Vous n'auriez pas besoin d'aller loin pour que ce prétexte, accablant pour ce M. Néri, fût une vérité au lieu d'un simple prétexte. Qui ne sera heureux d'avoir à vous fournir cette noble consolation?

A ces paroles, Mme de Gravesende joignait les plus affectueuses caresses; elle baisait Rosemonde au front; elle essuyait du coin du mouchoir quelques avares larmes répandues. Son regard enfermait dans un cercle sympathique son fils, Rosemonde, M. Blinvilliers et sa femme, toute surprise et toute satisfaite de ces insinuations assez directes pour qu'on les accueillît avec reconnaissance.

Mme Blinvilliers tendit la main à Mme de Gravesende, et il y eut deux futures belles-mères de plus au monde.

Les amis des deux familles n'auraient pas été surpris de cette alliance si promptement conclue, eux qui savaient que depuis longtemps elle aurait eu lieu si les Gravesende n'avaient craint de montrer trop ouvertement le mauvais état de leur fortune par une alliance avec de riches parvenus, et si les Blinvilliers n'avaient pas eu peur de faire dire qu'ils achetaient de vieux parchemins pour leurs écus en proposant leur fille au vicomte. Aucune de ces deux fiertés n'ayant jamais osé faire le premier pas, Néri s'était glissé au milieu du conflit et il avait été accepté. Son mariage avec Rosemonde venait de se rompre avec éclat. Cette circonstance mettait de nouveau les deux familles en présence; et l'union, tant de fois dans le vœu des Gravesende et des Blinvilliers, s'opérait sans aucun sacrifice imposé à leur orgueil respectif.

Le comte se dit à part :

— Je respire : mon procès est terminé.

Et en lui-même, M. Blinvilliers se dit : Me voilà commandeur. Qu'avais-je proclamé? La nouvelle noblesse doit se fondre dans l'ancienne : elles se valent toutes.

Mme la comtesse de Gravesende pensa ceci : Ce sont des gens d'infiniment de rien, mais j'aurai beau jeu pour continuer mon affaire.

Tout allait à merveille, sauf la position de Gustave, qui éveillait de minute en minute les plus vives alarmes.

Il arriva sur ces entrefaites, et ce ne fut qu'une exclamation : Le voilà !

— Qu'est-ce donc? demanda Gustave. Pourquoi cet étonnement de me revoir ici? Vous êtes pâle, ma mère; vous pleurez, ma sœur; mon père, qu'y a-t-il?

— Ne nous le cachez pas, Gustave, vous venez de vous battre. Seriez-vous blessé?

— Vous savez donc tout? Mon silence accroîtrait votre anxiété; je parlerai. Eh bien! demain, lui et moi, à huit heures, à la porte d'Auteuil.

— Mon ami, dit Édouard avec quelque noblesse; je vous devancerai. Votre duel est le mien; votre affront est le mien. Il y a plus, il n'est que le mien. Vous vous battiez pour votre sœur, et votre sœur sera ma femme. Quelles sont les armes qu'il a choisies?

— L'épée.

— Il est mort.

VI.

Édouard se présenta seul chez Néri. Prié d'attendre quelques minutes au salon, il s'assit dans un fauteuil afin d'examiner plus à l'aise la riche galerie de tableaux dont la pièce était ornée; et quand son admiration fut complète, il se dit avec le même calme, car il était parvenu à triompher de tout ce qui émeut les hommes ordinaires : Pourquoi suis-je ici? que me veut-on dans cette maison? Ce M. Néri est donc bien pressé qu'il ne peut remettre la partie à demain? N'accepterait-il pas le cartel que je lui ai envoyé? Feindrait-il de n'en pas comprendre les termes? Ils sont pourtant assez précis. Que je le relise.

« MONSIEUR,

« Je me propose au lieu et place de M. Gustave Blinvilliers. Par un évènement dont je n'ai pas besoin de vous instruire, car je ne vous apprendrai pas que sa sœur sera bientôt ma femme, il se trouve naturellement en dehors d'un affront immérité. C'est moi que cela touche. La réparation m'est imposée. Vous voudrez bien m'accepter comme votre adversaire naturel. L'arme que vous aviez choisie sera la mienne.

« Je suis, etc. »

Rassuré sur sa rédaction, le vicomte croisa de nouveau ses jambes et joua avec sa petite canne à pomme d'or jusqu'à ce qu'il plût aux domestiques d'annoncer le maître de la maison.

Il parut enfin.

— Asseyons-nous, monsieur.

— Vous m'avez fait appeler.

— Je vous remercie de votre exactitude.

— Que me voulez-vous, monsieur Néri?

— Je n'accepte pas votre défi, monsieur de Gravesende.

— Monsieur.....

— J'ai, monsieur, pour maxime de ne jouer ma vie qu'à risques pareils. J'aime à croire que vous ne vous mesureriez pas avec un homme sans honneur. Sans m'expliquer ici plus ouvertement, souffrez que je vous refuse.

— Vous m'insultez, monsieur, s'écria Gravesende, et si vous n'étiez chez vous.....

— Nous serions dans la rue, et vous y perdriez, car je parlerais haut.

— Parlez donc.

— Écoutez-moi. Je vais me marier; vous vous marierez bientôt. Un étrange hasard vous fait épouser celle qui m'était destinée et me donne pour femme celle qui aurait dû être la vôtre.

— Je ne comprends, interrompit Édouard, que la moitié de votre phrase.

— C'est pour éclaircir l'autre moitié que je vous ai demandé.

— Mon impatience.....

— Je modère la mienne, soyez maître de la vôtre. La femme que vous auriez dû épouser va donc devenir la mienne.

En arrangeant ses cheveux, fort bien arrangés du reste, Gravesende repartit d'un ton moqueur :

— Que m'importe? D'ailleurs, monsieur, si vous vouliez réparer personnellement, par la sanction du mariage, les nombreuses irrégularités que j'ai commises, je vous en serais fort obligé d'une part, mais de l'autre, je craindrais pour vous le crime de polygamie.

Aussi froidement, mais avec moins de légèreté, Néri dit à Édouard :

— Vous plaisantez avec esprit, monsieur; mais nous ne sommes pas à une soirée de la Chaussée-d'Antin. Cette femme a été séduite par vous.

— Diable! vous m'accordez du mérite.

— Je n'insisterai point, continua Néri, sur les circonstances de cette liaison. Vous n'y tenez pas, je pense.

— Au contraire, monsieur, j'y tiens; insistez : vous ne pourrez si éloquemment défendre votre protégée que vous ne soyez obligé de partager entre elle et moi la singularité de vos récriminations. Les complices ne méritent-ils rien?

— Vous seul êtes coupable, monsieur!

— Cela serait, que me demandez-vous? Que voulez-vous? Une réparation à main armée lorsque vous refusez celle que je viens solliciter jusques chez vous?

Rien n'était plus insolent, calme et goguenard, que la figure de Gravesende, trop habitué aux roueries des duels, et des meilleurs, pour s'arrêter à ces velléités belliqueuses d'un avocat qui se permettait d'élever la voix au point de dire :

— Je ne vous demande pas une réparation, je l'exige.

— Vous vous êtes enfin décidé; c'est bien heureux; à quand la rencontre?

— Ceci, reprit Néri, ne me vengerait pas, ne réparerait rien. Moi mort, on jetterait un peu de terre; vous mort, un peu de marbre; et la femme outragée, que deviendrait-elle? Non, monsieur le vicomte, pas de duel; il faut que nous vivions tous trois.

— Vous abusez étrangement, monsieur Néri, de la position complaisante où une fois dans ma vie, il m'a paru amusant de me placer, ne fût-ce que pour savoir par expérience jusqu'à quel point irait mon sang-froid : tout a un terme. Et dites-moi enfin le genre de réparation que vous prétendez m'imposer.

— Voici ce que j'exige. Si j'eusse été son frère, j'aurais couru avec vous les chances d'un combat à mort; si j'eusse été son père, je vous aurais fait sauter la cervelle, sans même vous honorer d'un défi.

En collant ses gants blancs sur ses jolis doigts délicats, de Gravesende répondit avec une parfaite indifférence :

— Mais, puisque vous n'êtes ni son frère, ni son père...

— Puisque je ne suis que son mari, je vous invite, au nom de l'honneur, monsieur, à reconnaître pour votre fille, Emma, qui prendra votre nom de Gravesende.

— Vous dites que...

Néri répéta lentement sa phrase.

Alors Gravesende tira son lorgnon, et regarda les tableaux sans plus se soucier de ce qu'il avait entendu. Au bout de quelques minutes, il demanda à Néri :

— Avez-vous entendu Mme Malibran, au dernier concert?

Pour la troisième fois, Néri redit sa proposition, et si près du visage du vicomte de Gravesende, que celui-ci fut obligé de reculer son fauteuil : il commençait à sentir la pointe dans les côtes.

Sa réponse fut celle-ci :

— Votre proposition est aussi ridicule qu'inintelligible. Mon nom et mes titres! les donner à je ne sais qui! Assez, monsieur.

— Vous donnerez votre nom, vos titres et vos armes à Mlle Emma. Ne croyez pas que j'estime tout cela bien haut, ni bien lourd. Mais enfin, c'est à vous et à elle. A qui voulez-vous qu'elle demande un nom? qui le lui donnera d'ailleurs? Le nom, c'est le sang; et son sang est le vôtre; le nom, c'est la race, et sa race est la vôtre; le nom, c'est ce qui fait qu'on n'est pas une pierre, une goutte d'eau; le nom, c'est l'ame. Je vous l'ai dit, ce n'est pas absolument votre illustration qu'elle demande, c'est son numéro d'ordre dans la vie. Vous appelleriez-vous des noms les plus obscurs, s'il en est devant Dieu, je réclamerais avec la même instance ce nom obscur, afin que, vivante,

elle ne se perdît pas sur le chemin de la vie, afin que, morte, les voyageurs ne s'essuyassent point les pieds sur son tombeau, faute d'y lire quelque chose.

Revenu à son impertinence, de Gravesende se rejeta sur le dos du fauteuil et voulut bien répondre:

— Vous êtes bien suffisant, monsieur, pour garantir ainsi les paternités étrangères. C'est déjà beaucoup, je présume, de répondre de la sienne propre. Apprenez cela de moi.

— Ah! vous doutez de la vôtre?

— Comme tout le monde. Et s'il vous plaisait, monsieur, de m'accabler de toute la génération bâtarde du siècle, vous serviriez-vous de raison meilleure et plus concluante?

— Je dois faire cesser vos doutes. Écoutez, monsieur de Gravesende, il est un nom que je n'ai pas voulu souiller en le jetant au milieu de nos débats; vous me forcez à le prononcer; mais songez-y, il sera ma dernière raison. Après avoir nié votre fille, nous allons voir de quel front vous soutiendrez la vue de sa mère. Oui de sa mère! Il m'en coûte de la confronter avec un homme tel que vous, mais je me suis armé de courage. Nierez-vous Céline dite la Créole? nous voilà enfin dans le même bagne.—Vous serez encore vicomte dans une heure.

Néri sonna.

Pierre, le domestique, parut.

— Dites à madame de descendre au salon.

— Oui, monsieur.

L'impertinence n'arrivait plus jusqu'aux lèvres de Gravesende, renversé par cette foudroyante détermination de Néri dont le cœur saignait en-dedans. Ces deux hommes prévoyaient avec des terreurs différentes la continuation d'une scène qu'il n'était maintenant pas plus permis à l'un qu'à l'autre d'arrêter.

La porte du salon s'ouvrit, et Céline, sans distinguer quelle était la personne assise auprès de son mari, alla vers Néri; mais celui-ci l'arrêta; il se plaça devant elle pour l'empêcher de voir, avant une préparation nécessaire, la figure d'Édouard de Gravesende.

Son émotion fut grande en lui disant :

— Madame, il faudrait toute une vie de pardon pour effacer le coup que je vais vous porter; jamais homme n'a dégradé la femme qu'il aime aussi odieusement que les circonstances m'obligent à le faire; jamais, avec plus de pitié dans le cœur, on ne s'est montré plus cruel; et vous auriez le droit de m'appeler votre bourreau, si, dans cette

boue où je vous force à marcher, vous ne deviez ramasser les titres de votre fille. C'est la dernière souillure du passé; j'en partagerai l'opprobre avec vous. Du courage!

Céline n'exprima son étonnement que par ces mots :

— Vous m'épouvantez, mon ami. Je veux voir l'homme qui est ici.

Céline laissa tomber sa tête sur l'épaule de Néri, après avoir reconnu Gravesende.

— Eh bien! monsieur, la reconnaissez-vous? Était-elle plus pâle, lorsque, par une nuit d'hiver, vous la ramassâtes sur la neige? Répondez donc!

— Je ne reconnais pas madame.

La main de Néri se posa sur la bouche de sa femme.

— Taisez-vous, madame, il n'est pas temps pour vous de répondre... Niez, monsieur, niez tout à votre aise, lorsque la pâleur de votre front dément l'imposture de votre bouche. Niez! certes! il n'est pas glorieux d'avouer la corruption exercée, la main armée d'or, sur la faim qui chancelle; ni ces nuits allumées de débauche où vous traîniez l'innocence enivrée; ni cette indifférence criminelle qui la pousse avec le pied du sofa dans la rue; ni de reconnaître pour enfant cet être, votre ouvrage, qui rebondit sur le pavé et qui éclabousse de l'infamie sur votre blason. Tant pis! fils d'une noble maison, vous l'essuierez avec votre manchette.

Après avoir gonflé son front et levé les yeux au plafond, comme une panthère blessée du haut d'un arbre, de Gravesende rugit ces paroles :

— Est-ce un guet-apens? et, pour compléter cette scène, a-t-on caché des poignards derrière la tapisserie?

— Suis-je assez punie? dit Céline en se précipitant entre de Gravesende et Néri. Assez, messieurs, je vous en prie tous deux, tous deux à genoux. Vous ne voulez pas m'avoir connue, vous : eh bien! soit! Ne vous regardez pas ainsi. C'est trop de la mort de deux hommes pour une femme comme moi.

— Je sors, dit de Gravesende en allant vers la porte d'un pas fiévreux.

Néri l'ouvrit à deux battans et s'écria :

— Sortez! Mais dans un mois vous vous mariez, m'a-t-on dit; eh bien! dans un mois je vous rendrai ma visite de noces, vicomte! je vous suivrai devant le magistrat, devant le prêtre; au banquet de deux illustres familles réunies, je m'assiérai. Savez-vous qui j'y conduirai? votre fille. Votre fille y sera! et je dirai à tous, au magistrat, au prê-

tre, devant la croix du Christ et devant vos armes en velours : Cette pauvre enfant, sans nom, regardez-la tous! C'est la comtesse de Gravesende. Gens d'épée et de robe, descendans des pairs de saint Louis, saluez! Oh! ne raillez pas, monsieur! vous ne savez pas quel coup de marteau je porterai à votre écu! Vous ne prévoyez pas l'épouvantable spectacle de cette apparition! Quelle effrayante surprise c'est pour une famille qu'un semblable présent. Il y aura des rires moqueurs, des pitiés insultantes, des remords inutiles. Quel bouquet de mariée à placer à côté de votre femme, que cette enfant d'une autre et de vous! M. le président Blinvilliers achète des parchemins pour un million en vous donnant sa fille; il aura mieux qu'un noble, il aura toute une race. Dans un mois je vous promets cette entrevue. Vous pourrez, si vous le voulez, faire passer vos chevaux sur le corps de votre fille, mais après seulement vous pourrez la nier.

Le désespoir avait doublé les forces de Céline. A cette image horrible de sa fille écrasée, elle éclata :

— Quelle affreuse menace! Ma fille, elle n'est à personne, entendez-vous! elle est à moi. Après tout, mieux lui vaut une mère qui ne l'abandonnera jamais, que je ne sais quel nom qui ne la sauverait peut-être pas de la honte de sa naissance. Gardez vos titres, je veux mon enfant!

Exaspéré autant qu'on peut l'être, de Gravesende revint au milieu du salon.

— Soit! dit-il, cette enfant est à moi. Mais sa mère donc, à qui a-t-elle été! Et n'êtes-vous pas aujourd'hui son mari?

— Oh! n'outragez pas mon mari : il sait ma vie et m'a pardonné.

— Taisez-vous, interrompit Néri, ne vous justifiez pas. Il croit par cette menace arrêter mes révélations. Vous me connaissez mal, monsieur. Que vous savez peu à qui vous parlez! Quand j'ai bravé l'opinion, c'est-à-dire tout le monde, croyez-vous que je me briserai à un grain de sable. Vous allez voir.

Et Néri courut à une table, prit une plume et du papier, et il écrivit. Lisez, dit-il à Gravesende.

« Je reconnais pour ma fille mademoiselle Emma à laquelle il sera permis de prendre mes titres et de faire valoir ses droits à ma succession.

— Signez-vous?

— Jamais.

— En ce cas, monsieur le vicomte, lisez encore ceci. Est-ce là votre écriture?

Je lirai avec vous, je lirai pour vous.

« Ma chère Céline,

« Demain, à minuit, vous vous introduirez dans l'appartement de ma mère, vous ouvrirez son secrétaire, vous prendrez...

— N'achevez pas, au nom de mon Dieu ! s'écria Céline, n'achevez pas, Néri !

Néri essaya vainement de lire : les efforts de sa femme ne lui permirent que de faire entendre cette dernière phrase :

« Ou bien ! j'en finirai avec vous, et vous serez bientôt mère. »

— Non, vous ne ferez pas usage de cette pièce, Néri, mon ami.

— J'en laisserai le soin à son beau-père, le président des assises.

A cette menace de Néri, Céline se précipita sur la lettre, l'arracha, la déchira, et en mit les morceaux dans sa bouche.

— Monsieur, dit-elle comme une folle en s'adressant à Néri, monsieur, cet homme est le père de ma fille, d'Emma, et il ne faut pas....

Elle tomba évanouie et froide aux pieds de ces deux hommes.

— J'avais prévu, dit Edouard de Gravesende, en sortant d'un air triomphant, que vous aviez trop d'intérêt à ne pas me nuire pour que j'eusse sérieusement à craindre. Où sont vos preuves, maintenant ?

Il y a des incidens providentiels : ayant entendu le bruit qui se faisait autour d'elle, la petite Emma était accourue au salon.

— Mademoiselle, lui dit Néri, accompagnez humblement monsieur jusqu'à la porte de la rue.

LÉON GOZLAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA BOURSE

ET

LES ACTIONS INDUSTRIELLES.

Il y a eu, dans ces dernières semaines, un singulier mouvement à la Bourse; mais il était prévu par les clairvoyans, et déjà depuis long-temps les habiles se tenaient prêts à l'exploiter. La spéculation sur les valeurs industrielles a remplacé momentanément le jeu de la rente, et paraît destinée à le remplacer encore à la première occasion. Ce devait être la conséquence inévitable de tant d'hésitations sur la grande question de la conversion du 5 pour 100. Combien de fois cette question a été soulevée depuis trois ans! combien de fois elle a été abandonnée et reprise, pour n'être jamais discutée à fond, sur un projet sérieux, à plus forte raison jamais résolue! On s'est lassé de cette perpétuelle menace, toujours vaine; on n'y croit plus, même aujourd'hui, à la veille de la discussion; on a sondé, on croit savoir d'avance tout ce qu'elle peut contenir dans les circonstances actuelles, et sous l'influence de la volonté puissante qui domine toutes les affaires du pays. De ces projets de conversion qui reparaissent périodiquement devant la chambre, il peut sortir de graves embarras pour tout ministère, même pour celui qui saurait le mieux faire tête à l'orage et ne pas se retirer devant une difficulté de

cet ordre inférieur. Mais ce qui ne sortira jamais de pareilles propositions, ainsi mises en avant par un innocent exercice de l'initiative parlementaire, c'est la conversion elle-même : elle est impossible, tant que le gouvernement ne sera pas mis en demeure de la proposer en son nom, sans délai. Une telle opération ne peut s'accomplir, si elle ne part pas tout entière de l'initiative gouvernementale.

On sait cela à la Bourse, où cependant l'on ignore, en général, beaucoup de choses de la vie politique. Mais il suffit que les principaux meneurs soient bien informés et calculent exactement d'avance la portée de cette affaire qu'on fait si grosse; il n'y aura pas beaucoup de jeu, parce qu'il n'y aura ni frayeur exagérée, quoi que décide la chambre, ni trop vive espérance. Le temps de cette question, son *opportunité* pour la Bourse, n'est pas encore tout-à-fait arrivée. M. Antoine Passy est venu avec son formidable rapport; il a déclaré la conversion salutaire, praticable, légale; on en conviendra avec lui; il a ajouté qu'elle est opportune, mais on a pu voir déjà s'il avait effrayé beaucoup d'habitués de la Bourse par ce grand mot, le plus décisif pourtant qu'une commission parlementaire puisse prononcer. On est las de la peur. Au commencement de la session, on a pris l'alarme en voyant un si grand nombre de députés déployer le mandat qu'ils prétendaient avoir reçu pour la conversion; la frayeur des rentiers s'est escomptée alors par une forte baisse, qui a été comblée depuis et qui ne se reproduira pas facilement sous le coup d'une nouvelle menace.

Dans cette disposition d'esprit où est la Bourse, que vouliez-vous que fît la corporation des agens de change? Elle vit de mouvement, et non de beaux rapports et de fausses alertes parlementaires. Il lui fallait donc trouver, à défaut des fonds publics qui languissent, quelque terrain inconnu où la spéculation pût se développer. Les charges sont lourdes, elles coûtent un million, et plus; il n'est pas rare que quatre jeunes gens de famille s'associent pour en entreprendre à frais communs l'exploitation, plus pénible et moins fructueuse qu'on ne l'imagine. Il n'y a pas deux charges peut-être qui appartiennent en entier au seul agent qui en est titulaire, et croyez bien que, si l'on a le bonheur d'être né avec un million et le triste avantage de connaître la Bourse, on n'ira pas porter là son million; ou si l'on ose l'y hasarder, comme spéculateur indépendant et isolé, on se gardera bien de payer de ce prix l'admission au parquet. Les chances ne sont pas toujours favorables, et il y a de mauvaises veines. Certes, nous connaissons des *tiers* et des *moitiés d'agens de change*, qui font assez

figure dans le monde; mais il faut que le courtage prospère. Or, nous l'avons dit, il était sur le point de leur manquer tout-à-fait, parce qu'on ne savait plus, à la Bourse, dans quel parti se classer pour asseoir une spéculation quelconque sur la rente. Les *haussiers* et les *baissiers*, d'ordinaire si fidèles à leurs croyances exclusives, n'osaient plus s'attacher comme autrefois à une seule idée opiniâtre : l'incertitude régnait partout, et la foi s'exilait même de la Bourse. Dans cette extrémité, on avait besoin d'une idée pour vivre et pour amuser le tapis jusqu'au moment où la conversion deviendra une affaire vraiment sérieuse. Les agens de change ont appliqué à leur détresse présente, l'avertissement charitable d'un poète satirique :

> Vous vous abandonnez et Dieu vous abandonne.
> Courage ! intriguez-vous, faites quelque *madone ?*

Aussitôt dit, aussitôt fait. On a voilé temporairement ces deux grandes idoles du 5 pour 100 et du 3 pour 100, auxquelles ont été immolées, croyez-moi, bien d'autres victimes que les pauvres moutons qui sont venus récemment sauter l'un après l'autre dans l'arène des actions industrielles. Une douzaine de privilégiés du parquet, sur soixante qui sont inscrits au tableau, sont arrivés l'un avec sa houillère du *Flénu*, l'autre avec sa *Grand'Combe*, celui-ci avec le *Saint-Berain* ou la *Chazotte*, celui-là avec le charbonnage de *Pont-de-Loup-Sud*, concédé pour la première fois en 1828 et qui n'avait pas fait grand bruit depuis lors; M. D....., avec le *fer galvanisé;* M. L....., avec tous ses *asphaltes* français, allemand, belge, anglais ; quelques-uns avec le *papier-maïs*, la *savonnerie de l'Ourcq*, les *moulins de Saint-Meur;* d'autres avec le *bitume de Lobsann*, ou le *bitume de couleur*, inventé par M. Roux, cet heureux inventeur d'une autre drogue fameuse pour les maux de dents.

Nous n'en finirions pas avec l'énumération des divers fonds industriels qui ont cours à la Bourse. La cote la plus réservée, pour peu qu'on s'y pique d'approcher d'une certaine exactitude, en contient environ cinquante-huit, en y comprenant les chemins de fer, les canaux, les banques provinciales ou particulières.

Parmi ces fonds que nous avons désignés tout à l'heure, presque au hasard, et parmi ceux-là même qui ont paru les plus aventureux, sans doute comme étant les plus nouveaux, il en est dont nous aurions scrupule de parler légèrement. Tel est, par exemple, le *fer galvanisé*, la plus importante découverte que la science ait mise depuis

long-temps à la disposition des arts industriels : il a vu ses actions s'élever démesurément en trois jours, il les a vues s'abaisser de même, il les verra se relever peu à peu par un mouvement plus ferme et plus certain; cet avenir lui est garanti par les théories scientifiques les plus incontestables, théories dont MM. Arago, Dubrunfaut, Thénard, Dulong ont bien voulu se faire eux-mêmes les démonstrateurs, en fortifiant leurs conclusions de l'opinion, peut-être encore plus compétente, de quelques hommes pratiques éminens, MM. Polonceau, Bélanger, Frimot. Telles sont encore les diverses ramifications de *l'asphalte-Seyssel*, ce fonds dont chacun de nous peut apprécier les beaux résultats par ses yeux, et sous ses pieds, et qui a subi dernièrement des variations de jeu insignifiantes, après avoir résisté plusieurs jours merveilleusement aux efforts inouis que tentait l'agiotage pour l'abaisser au niveau de tant d'autres entreprises dépréciées.

Ce n'est pas d'hier qu'une place à la Bourse a été donnée à la spéculation des fonds industriels, à côté des rentes françaises et étrangères. Nous ne voulons pas remonter jusqu'à l'époque où les premières actions des nouveaux chemins de fer furent émises : cela ne passe plus pour un jeu, auprès des mouvemens que nous voyons aujourd'hui, et du moins la chambre, si elle en disait son avis, serait tentée de considérer les opérations sur chemins de fer comme un jeu tout national et d'intérêt public. Elle veut que les chemins de fer s'exécutent, elle a quelque penchant pour le concours des compagnies, elle doit vouloir aussi les conditions dont ne peut se séparer l'accomplissement de son vœu. Personne, pas même le stoïque M. de Salverte, ne s'est encore avisé, si nous avons bonne mémoire, de tonner contre la hausse imprimée par l'agiotage aux actions du chemin de Saint-Germain; et pourtant c'est une chose assez extraordinaire de voir les actions d'une entreprise, qui aura coûté définitivement 13 millions, au lieu des 6 millions prévus par les devis primitifs, s'élever à deux capitaux pour un, quand, de l'aveu de tout le monde, c'est une opération financière qui ne sera pas heureuse, à moins qu'on ne réussisse à faire de ce *spécimen* de rail-way, bon tout au plus jusqu'à présent pour amuser les Parisiens, une tête de chemin de fer pour ceux de Belgique, d'Orléans par Versailles et de Rouen par Pontoise.

Donc, sans reprendre d'aussi haut l'histoire de la spéculation hasardeuse qui s'est établie sur les valeurs industrielles à la Bourse, il suffira de rétrograder seulement jusqu'à l'époque, assez voisine de nous, où régnait, au parquet et dans la coulisse, le *gaz portatif*. C'est de ce moment que date vraiment la fièvre de jeu d'un nouveau genre,

qui fit négliger pendant quelques jours la rente et qui était parvenue récemment à son dernier degré d'exaltation. Ce gaz, que quelques-uns appelaient le *gaz portatif de M. Gisquet*, se présentait aussi au monde sous les auspices d'un nom qui a toujours protégé cet autre nom de son puissant patronage financier, mais qui cette fois restait un peu dans l'ombre pour ne pas compromettre, au jour trop vif de l'agiotage, l'auréole patriotique dont il brille depuis 1830. On ne s'informa guère de l'utilité réelle de ce gaz, ni de ses applications spéciales, ni des points de comparaison entre lui et le gaz qui se distribue dans tous les canaux de la ville. On le savait *portatif*, voilà tout, et l'on s'en apercevait, du reste, à la rapidité avec laquelle ses actions passaient de main en main. Il n'est pas besoin, à la Bourse, d'être plus savant pour spéculer avec bonheur. Qu'il fût *comprimé* ou *non comprimé*, on s'en inquiétait peu, et encore moins de rechercher ce que pouvait signifier cette distinction. Aujourd'hui, l'on doit se dire qu'en effet c'était un *gaz comprimé*, éminemment compressible, à voir la baisse qu'il a subie et dont il ne se relève plus : c'est le seul phénomène physique dont les boursiers tiennent compte ; c'est le seul fait qui mérite à leurs yeux d'être observé.

Mais avant la baisse, à laquelle tout vient aboutir trop souvent, il y eut sur ce gaz, une hausse qu'on trouva alors prodigieuse (on n'avait pas été encore témoin des miracles de ces derniers jours), et elle servit d'excitation à d'autres entreprises pour se produire sur le même marché. La veine qui fut d'abord exploitée fut celle des houillères. On pouvait, en cette matière, citer un exemple de succès inoui dans le passé : il n'y avait qu'à nommer les mines d'Anzin, dont l'exploitation fut commencée, il y a environ soixante ans, avec un capital de *cent vingt mille francs*, divisé en vingt-quatre actions de *cinq mille francs*, qui valent aujourd'hui chacune *trois millions*, et portent ainsi la valeur totale du fonds primitif à *soixante-douze millions*. Vous concevez qu'il n'est pas difficile, avec ces données, à un agent tant soit peu habile, d'imprimer une hausse factice à des actions de mines de houille : le public ne s'avise pas tout d'abord d'une observation pourtant bien simple, c'est que le succès même d'Anzin a dû provoquer depuis long-temps l'exploitation de la plupart des charbonnages vraiment avantageux par leur fécondité ou leur situation favorable, et que s'ils n'ont pas été tirés de l'oubli, il y a déjà contre eux, en général, une prévention fâcheuse. On compte ordinairement, à la Bourse, sur le don précieux que reçoit le public, en y entrant, de ne réfléchir qu'après avoir perdu tout son argent, et de philosopher

alors tout à son aise, comme *le Joueur* de Regnard. Le parquet fut donc envahi par vingt titres divers, représentant je ne sais quelles richesses minérales, toutes plus inconnues les unes que les autres, ou déjà délaissées antérieurement : on eut les mines d'or de la Gardette, les houillères de Montet-aux-Moines, de Theurée-Maillot, de la Grande-Veine, de Flénu, de Fraisse, de la Chazotte, de Saint-Berain, de Gémonval, de Montieux. — Les actions de toutes ces entreprises furent émises au-dessus du pair. Il faudrait qu'un agent fût bien maladroit pour n'avoir pas cette bonne chance en commençant; il se ferait siffler de la compagnie et serait mis à *l'index* du syndicat. Presque toutes, à l'heure qu'il est, sont descendues au-dessous du taux nominal, ou n'en valent guère mieux.

Il était nécessaire de se jeter sur autre chose, pour combler le vide de la spéculation : heureusement les bitumes se sont rencontrés à point nommé, le jour où languissait le jeu sur les houillères. Cette fois la vogue paraît devoir être plus durable, comme elle est plus raisonnée. L'exemple positif d'un succès déjà grand, obtenu rapidement par la compagnie de l'*asphalte-Seyssel*, a entraîné les capitaux disponibles vers cette affaire et toutes celles qui lui ressemblent. La compagnie de l'*asphalte-Seyssel*, en effet, a distribué, dit-on, pour neuf mois d'exercice encore incomplet, un dividende de 35 pour 100 : les actions du taux nominal de 1,000 francs, qui se négociaient déjà avec une très forte prime, se sont élevées, par des accroissemens successifs de plusieurs centaines de francs, au-dessus de 10,000 francs. Elles s'y sont maintenues pendant plusieurs jours obstinément, et toutes les fois qu'elles s'abaissent quelque peu, c'est pour reprendre leur élan et se rapprocher de ce niveau magnifique, comme s'il était pour elles un état normal.

Certes, le dividende qu'on attribue aux actions de Seyssel ne suffit pas pour justifier une hausse de dix capitaux pour un. Mais la spéculation a tenu compte de la nouveauté de l'entreprise, de ses travaux si récemment abordés et si prospères, enfin de son avenir, dont il est permis, sur ces premières données, de concevoir les plus belles espérances. On a un peu escompté, à vrai dire, l'inconnu dans cette opération; cela était-il donc si déraisonnable, quand tout ce qui en est déjà connu, à peine au bout de quelques mois, se présente sous des couleurs si riches? Et puis, ajoutez que chacun de nous, pour apprécier le travail intelligent et *artistique* de la compagnie de Seyssel, peut tous les jours fouler sous ses pieds le parquet, si doux au marcher, de ses beaux trottoirs de la rue de Rivoli, de la place Louis XV, et

de quelques parties des boulevards. Aussi est-ce là un fonds, à la Bourse, qui peut fléchir, mais non pas rompre, et qui a résisté aux tempêtes les plus violentes qu'on eût vues depuis long-temps : c'est bien là un bitume qu'on appellerait élastique à bon droit, comme celui de M. Polonceau, car s'il ne l'est point sous nos pas, il l'est dans notre portefeuille; à peine courbé un moment à tous les vents de l'agiotage, il se redresse toujours.

Il y a plus, on a lieu de croire qu'il a beaucoup aidé à soutenir d'autres fonds qui ont avec lui une analogie plus ou moins éloignée. Il suffit, en ce moment, d'être un bitume ou d'en avoir l'air, pour être accueilli, fêté à la Bourse, c'est-à-dire négocié avec prime. Nous ne connaissons guère à cette règle générale d'autre exception que celle de l'*asphalte-Guibert*. Par quel caprice la Bourse a-t-elle été défavorable à ce pauvre bitume si modeste, et qui s'était offert publiquement, au pair, à qui voulait en prendre? Apparemment on lui aura fait un crime de cette modestie même, assez déplacée dans une région où tout a l'humeur un peu gasconne.

Le bitume de gaz de *Dez-Maurel*, connu précédemment par des expériences qui lui sont propres, mais moins finies, moins parfaites, moins satisfaisantes à l'œil de l'ingénieur que celles du *Seyssel*, a attendu l'incroyable succès de celui-ci, pour s'élever beaucoup aussi, mais en le suivant, et de très-loin. Le Dez-Maurel varie maintenant entre 2,000 et quelque chose de plus : le taux nominal des actions était à 1,000 fr.

A la vue de ces hausses étonnantes, tous les bitumes qui se préparaient dans l'ombre ont hâté le moment de leur apparition. Sans parler du bitume Polonceau, auquel le nom de son auteur assure un rang à part dans l'opinion publique, nous avons eu à faire connaissance avec celui qui nous est venu de Lobsann (département du Bas-Rhin), avec celui qu'on appelle *colorié* et qui sort de la même officine que le *Paraguay-Roux;* et tout n'est pas dit : on en annonce plusieurs autres qui vont réclamer leur place au soleil, s'étendre sur nos trottoirs, cimenter le pavé de nos rues, protéger l'imperméable couverture de nos maisons, ou marbrer le carreau et les murs de nos salles à manger, si toutefois la même vogue continue.

On connaît un moyen de faire la vogue quand elle n'existe pas, ou de l'accroître si elle existe; et le bitume colorié, entre autres, en a fourni un exemple remarquable, qui n'a pas étonné les familiers de l'agiotage. Des amis chaleureux, c'est-à-dire des privilégiés auxquels étaient assurées des actions au pair (on n'est ami chaleureux qu'à ce

prix), se mirent à proclamer, huit jours à l'avance, la venue bienheureuse de ce bitume colorié et en racontèrent des merveilles. Le public s'éprit de belle passion pour cet inconnu si vanté; il en demanda sa part, il offrit d'en payer les actions d'une prime plus que raisonnable, avant l'émission; généralement il fut repoussé et il put croire que toutes étaient promises, qu'il n'en restait plus une seule à la disposition de la compagnie. Arriva le grand jour où elles allaient être cotées officiellement : leur taux nominal était de 1,000 fr., et tout le monde, un peu avant que l'horloge sonnât l'ouverture des opérations ordinaires de la Bourse, en demandait à 2,000 fr. et n'en obtenait qu'avec peine un petit nombre. Dès les premiers cris tumultueux qui s'élèvent au parquet, à une heure et demie, le cours de 2,500 fut atteint, puis celui de 2,600. Il fut aisé de reconnaître, à la manière dont cette hausse était gouvernée, que presque toutes les actions étaient demeurées dans quelques mains qui avaient l'espérance et eurent un moment la force de les conduire à leur gré.

C'est ainsi, le plus souvent, que commence la négociation des nouvelles affaires. Nous n'en sommes pas réduit sur ce point à des conjectures : il nous souvient d'avoir entendu un jeune agent de change, plein d'honneur et de probité ombrageuse pour lui-même et pour sa compagnie, tancer vertement et à haute voix un des intermédiaires, sans doute, subalternes, d'une opération de ce genre, qui osait se vanter, à haute voix aussi, de l'habileté de ses patrons à allécher, par de vaines offres et des refus irritans, l'ardeur de la foule moutonnière, forcée par cette manœuvre de prendre ensuite des actions à tout prix.—Hâtons-nous de dire, pour donner une faible consolation à la morale publique, que ces ingénieuses combinaisons, si bien connues de tout le monde et où tout le monde se laisse prendre facilement, n'obtiennent pas toujours le résultat qui en est attendu par les metteurs en œuvre à la Bourse. Les cours ont bientôt fléchi, et vraisemblablement on se flatte si l'on prétend que beaucoup de titres ont été placés avec cette prime considérable du premier jour. La *couleur*, par exemple, comme on dit dans le jargon abréviatif et énergique des joueurs, n'a pas réussi long-temps à ce degré; on l'a vue tomber jusqu'à 1,300, puis elle s'est relevée et reste à peu près stationnaire vers le taux de 1,600, un peu plus, un peu moins (1).

(1) Cependant on peut voir maintenant, à l'une des ouvertures de la grille qui entoure la Bourse, une mosaïque de cette composition colorée, dont un gardien vigilant, avec une aspersion continuelle de seaux d'eau, rafraîchit l'éclat, nécessairement terni par les pieds des passans, et par le mélange intime de la matière bitumineuse avec les oxides métalliques, bases de toutes ces couleurs.

La même chose est advenue de la hausse rapide du bitume de *Lobsann*, qui a été coté un instant à 6,000, dans le paroxisme universel des valeurs de l'industrie, et qui se tient aujourd'hui dans les environs de 2,500. Pendant que ce fonds baissait, on a essayé de le soutenir par un procédé du moins très légitime : on s'est installé sur la place même de la Bourse, en face du temple du jeu, et l'on a gratifié le magasin de Susse et de ses voisins d'un trottoir bitumé en *lobsann*, et un écriteau, élevé sur les débris des dalles de l'ancien système, ne laissait ignorer à personne l'origine de ce précieux bitume, pendant que les ouvriers travaillaient à la hausse, innocemment, au milieu d'une vapeur suffocante.

C'est depuis lors que d'autres entreprises rivales s'établissent avec leurs chaudières portatives et leurs divers écriteaux, sur le moindre trottoir de trois pieds qu'on veut bien leur concéder dans des rues moins appropriées à la spéculation : on en est partout empoisonné, en attendant que de ce nuage de fumée, leurs actions sortent brillantes comme l'asphalte de Seyssel. Mais cet heureux sort n'est pas d'ordinaire réservé aux derniers venus, et tant pis pour qui arrive tard à cette curée dont l'engouement parisien fait les frais.

Il s'est rencontré toutefois un bitume qui, plein de confiance dans la juste et honorable renommée de son inventeur, paraît s'inquiéter fort peu d'arriver tard : c'est celui auquel M. Polonceau a bien voulu donner publiquement la consécration et la sauvegarde de son nom. Cet habile ingénieur ne s'est pas pressé de mettre au jour son invention; voilà dix ans qu'il y songe d'une manière sérieuse et active et qu'il fait des expériences concluantes pour lui-même, pour ses amis et pour quelques hommes d'art capables de le juger : voilà un mois seulement qu'il a permis à une compagnie d'en occuper la Bourse. Et encore, dit-on, il a fallu lui forcer la main; il lui répugnait de prévoir que l'enthousiasme des spéculateurs précéderait le succès positif de ses applications, au lieu de le suivre, comme cela devrait être dans l'ordre naturel des choses. Par bonheur il avait choisi pour agent l'un des hommes les plus intelligens, les plus actifs et les plus prévoyans qui dominent le parquet, M. J....., c'est tout dire. Il n'y a pas, depuis long-temps, une bonne affaire, sans que M. J..... ne l'ait devinée et n'y prête son concours; aucune influence aujourd'hui, à la Bourse, n'est plus grande que la sienne, pas même celle de M. Rotschild, qui, dit-on, s'abandonne parfois au sommeil dans la spéculation, et même aux incertitudes plus fâcheuses que le sommeil, depuis que la rare intelligence de son frère Nathan est allée

se réunir aux génies de la finance des siècles passés, à Samuel Bernard, à Jacques Cœur et au grand saint Éloi, cet honnête argentier du bon roi Dagobert.

Donc M. J....., avec ce sang-froid qui le rend maître de lui, de ses bénéfices et de ses pertes volontaires, a retenu bien à propos l'essor que les actions du bitume-Polonceau allaient prendre, comme toutes les autres, dans la fièvre incroyable qui s'était emparée de tous les esprits, il y a vingt jours. Il n'a pas voulu que le fonds, qu'il avait mission *de contenir et de maintenir*, fût épuisé par une exaltation prématurée avant l'épreuve décisive de la pratique. Par des ventes considérables, effectuées en temps opportun, il ne lui a pas permis de dépasser 1,100 fr.; il l'a ramenée un moment à 775 fr., d'où il l'a laissé remonter à 900 fr. environ, pour un capital nominal de 500 fr., ce qui semble devoir être sa situation normale jusqu'au jour, très prochain, où l'on verra une partie du boulevard transformée par l'emploi de ce bitume, qui s'y étendra sous toutes ses formes, en chaussée de cailloutis, en pavage de grès d'un nouveau modèle, et raccommodera même le pavé ordinaire de la ville de Paris, pour le rendre au moins supportable aux voitures. Le préfet de la Seine, à qui l'ingénieur du Simplon, du pont du Carrousel et de tant d'autres beaux ouvrages, était allé demander l'autorisation nécessaire pour ses nouveaux travaux, et le choix d'un emplacement, a répondu : « Où vous voudrez, quand vous voudrez, et tant que vous voudrez. » On le croira facilement : M. de Rambuteau comprend trop bien les intérêts qu'il administre pour avoir donné une autre réponse.

Ce procédé de bitumage pour les chaussées, n'est pas le premier exemple du soin que s'impose M. Polonceau d'examiner consciencieusement les chances d'une affaire, au point de vue économique, avant de l'offrir aux capitalistes. On raconte à la Bourse (et le fait est vrai), que, lorsqu'il eut l'idée de son pont du Carrousel, il alla prendre un logement au cinquième étage d'une maison du quai Voltaire, et que de ce point culminant, il observa et compta une à une, pendant de longues journées, toutes les voitures qui, débouchant des rues de Seine, des Saints-Pères, des Petits-Augustins, ou bien de la place du Louvre et du guichet vis-à-vis la rue des Saints-Pères, étaient forcées de remonter jusqu'au Pont-Royal ou au Pont-Neuf, pour trouver un passage d'une rive à l'autre de la Seine, faute d'une voie intermédiaire à voitures, capable de suppléer cette passerelle à piétons qu'on nomme le Pont-des-Arts. Quand il eut bien fait tous ses calculs, il offrit son idée et éprouva quelque peine à la faire ac-

cepter. Cependant il ne s'était pas trompé : les actions du pont du Carrousel, aujourd'hui qu'elles sont classées positivement par l'irrécusable *criterium* du dividende, sont au double de leur capital d'émission; et l'ingénieur, notez cela, n'en a pas, n'en a jamais eu une seule pour lui. Il est de notoriété publique que, s'il se préoccupe toujours de la question financière, c'est pour les autres exclusivement. Qu'il puisse seulement, à Auteuil, son ermitage actuel, se bâtir quelque chose comme un de ces chalets qu'il habitait au Simplon, dans sa laborieuse et riante jeunesse, et en être le seul maître et seigneur, il sera le plus heureux des hommes. L'art est tout à ses yeux et le console de toute chose, même de l'ingratitude, même de la calomnie.

Ce qu'il a toujours demandé à son art, c'est le moyen de faire des routes au plus bas prix possible, et cette disposition constante de son esprit, ce parti pris en faveur de l'économie, valent la peine qu'on s'y arrête, quand il s'agit de chaussées bitumées dont l'exécution, en général, risque d'être dispendieuse, si l'on n'y prend garde. Faire bien, et surtout faire à peu de frais, voilà l'ambition de toute sa vie pratique. On conte à ce sujet une autre histoire. Sous la restauration, quand il était ingénieur en chef de Seine-et-Oise, la duchesse de Berry, qui avait à traverser, dans ses fréquens voyages à Rosny, une partie de route défoncée et parfois dangereuse, porta ses plaintes à Versailles et demanda qu'on la rétablît en pavés comme le reste. Mais les fonds manquaient pour le service départemental des ponts-et-chaussées, il fallait recourir à un expédient; l'ingénieur dont nous parlons, visant au bon marché, combla cette lacune par une chaussée en cailloutis, d'après son système. La duchesse en fit l'essai, et lorsqu'elle se sentit portée rapidement et doucement sur une route enfin bien roulante, ayant tous les avantages du pavé sans ses inconvéniens, et qui permettait de causer à voix basse en voiture, grace à l'amortissement presque complet du bruit, elle se trouva si heureuse qu'elle demanda si on ne pouvait pas, pour lui faire plaisir, dépaver tout le chemin de Paris à Rosny, et le mettre en cailloutis : caprice vraiment trop royal, auquel pourtant on aurait cédé en un autre temps, si, par exemple, la duchesse de Berri eût été la duchesse de Bourgogne, et qu'aussi bien Rosny eût été Marly, cette fantaisie du grand roi, plus folle encore que Versailles.

Le seul tort que nous connaissions aux chaussées bitumées, soit cailloutis, soit pavé, c'est d'être chères, quant à leur premier éta-

blissement; mais ce tort est déjà sûr d'être atténué par l'économie sur les frais d'entretien, et d'ailleurs il sera moins sensible, quand on emploiera des bitumes tels que ceux de Polonceau et de Dez-Maurel. Ce sont des bitumes composés avec le goudron minéral artificiel, résultant de la fabrication du gaz d'éclairage, ou avec toute autre matière résineuse qu'on pourra obtenir au rabais. Si les usines à gaz, encore trop peu nombreuses chez nous, ne fournissent pas ce goudron en quantité suffisante, il sera facile, par le même procédé, d'en extraire tout ce qu'il faudra de la houille, qui contient, comme chacun sait, trois élémens : le coke, que l'on vendra pour l'alimentation de certaines manufactures; le gaz qu'on brûlera immédiatement si on n'en trouve pas l'emploi dans l'éclairage public; enfin la partie résineuse, qu'on gardera pour le perfectionnement des chaussées, et qui sera le principal objet de cette décomposition chimique.

Ainsi l'on explique d'une manière satisfaisante, intelligible pour tous, comment les bitumes factices seront d'une application moins coûteuse que ceux qui se trouvent naturellement dans les Landes ou tout autre département éloigné de la capitale. Les hommes pratiques haussent les épaules, quand on leur parle de faire venir du bitume des départemens de l'Ain, du Bas-Rhin, et des frontières les plus excentriques, pour paver ou daller Paris en grand : cela est bon à essayer pour des échantillons de travaux clairsemés çà et là, qui réjouissent la vue et charment la curiosité des promeneurs désœuvrés; mais quand on en viendra à un usage général et étendu, il n'y faut pas songer, dès que les bitumes factices auront prouvé ce qu'ils peuvent fournir. N'oublions pas, d'ailleurs, que tous les *asphaltes* du Bas-Rhin, de l'Ain et d'autres départemens, ne sont pas, à proprement parler, des bitumes, mais des pierres bituminenses qui, étant réduites en poussière par la chaleur, servent comme sable dans la contexture des trottoirs, et ne dispensent pas de recourir à un goudron naturel ou artificiel pour les lier et les cimenter. Ceci nous rappelle un colloque entre deux personnages, à l'une des dernières bourses. L'un d'eux, croyant déprécier les inventions Polonceau et Dez-Maurel, ne se lassait pas de répéter : « Les malheureux! Mais ils n'ont pas de bitume, au lieu que *l'asphalte* de Seyssel existe, le *Lobsann* préexiste peut-être à la création du premier homme; ce sont des richesses toutes formées, il n'y a qu'à se baisser et à prendre. » — L'autre lui répondit, comme il faut répondre, d'un ton solennel qui fit éclater de rire aux alentours : « Monsieur! est-ce que les élémens du bitume n'existent pas partout dans la nature et pour tout le monde! »

On ferait un étrange recueil des propos ridicules ou perfides, qui, durant cette passagère folie industrielle, ont été échangés à la Bourse par l'ignorance ou la cupidité, et tout au plus de loin en loin antidotés par quelques simples paroles de bon sens. C'est que toute la population ordinaire des spéculateurs se présentait neuve et sans expérience pour ce genre d'affaires, et elle s'était accrue, en outre, d'une population nomade et inconnue qui était venue temporairement aggraver la confusion des idées, bouleverser les règles habituelles de la spéculation. Le spectacle de la Bourse était curieux à observer, dans ces jours d'enivrement, pour qui connaît un peu le personnel qu'on y voit immobilisé d'ordinaire entre une heure et trois heures et demie, quand il n'y a que le jeu des fonds publics sur le tapis. Les rues Saint-Denis, Saint-Martin, des Lombards, de la Verrerie, Sainte-Avoie et Bar-du-Bec donnaient, chaque jour, un congé de trois heures à leurs négocians et à un petit nombre de commis privilégiés, teneurs de livres, courtiers marrons ou patentés; les comptoirs, à ce moment de la journée, étaient déserts, dans tout ce quartier, ou occupés seulement par de pauvres femmes qui gémissaient de leur viduité qui n'était pas même la viduité complète, et plus encore sans doute, de l'interdiction qui leur ferme l'accès de la Bourse. En revanche, les abords du parquet étaient obstrués de plusieurs centaines de figures d'épiciers en *demi-gros* et d'épiciers simples.

Cette foule devint si grande qu'elle força plusieurs associés d'agens de change de refluer plus avant qu'ils ne le font d'habitude dans l'intérieur du parquet, où ne doivent pénétrer légalement que ceux qui ont les charges sous leur nom. Nous vîmes alors l'honorable syndic de la compagnie entrer dans une noble colère et donner des ordres pour fermer sur-le-champ toutes les entrées de l'enceinte réservée, de sorte qu'il n'y eut plus de communication d'aucun côté, entre les agens et leurs intermédiaires, si ce n'est par-dessus la balustrade; du reste, nulle facilité pour les soixante titulaires ainsi assiégés, d'entreprendre, comme autrefois, leurs intéressantes excursions dans tous les cantons de la Bourse, à moins de faire un long détour par derrière et de perdre en chemin peut-être le fil de la spéculation dans un labyrinthe inextricable. Assiégeans et assiégés, tous restèrent donc séparés par une barrière inflexible, et cherchant à s'entendre comme ils pouvaient, et criant de leur voix de tête, sur tous les tons, les miracles du Seyssel français, allemand, belge, anglais, du Dez-Maurel, du Lobsann, de la Grand'Combe, du fer galvanisé. C'était une Babel! Les vieux routiers qui étaient le mieux accoutumés à parler la même langue, ne

réussissaient guère à se comprendre : plus d'un agent vendit du fer galvanisé, quand on lui demandait d'acheter du papier-maïs. On avait pourtant imaginé, pour le besoin de la circonstance, des expressions marchandes d'une merveilleuse aisance à prononcer : pour le fer galvanisé, on se demandait deux *galvanismes*, trois *galvanismes! Donnez-moi de votre galvanisme!*

Dans un tel emportement, ce *galvanisme*, pour son malheur, étant mal contenu par une main probablement tremblante d'émotion et de joie, s'éleva du capital nominal de 500 fr., sur lequel n'avait eu lieu qu'un versement d'un cinquième, au taux énorme de 3,000 fr. en trois jours. Il faut le déplorer dans l'intérêt de l'invention et de l'inventeur, M. Sorel, auquel, sans le connaître, sans l'avoir vu, sans avoir de ses produits (Dieu merci! après une pareille hausse suivie d'une si forte baisse), nous devons toutefois rendre le témoignage d'estime qu'on lui accorde d'un consentement unanime. C'est un savant et un praticien modeste, simple, honnête, un vrai savant, un de ces hommes qui devraient suffire seuls à imposer plus de retenue au langage de la tribune, quand on y parle témérairement de ce qu'on croit connaître de la Bourse, au risque de voir des qualifications brutales accolées peut-être à de tels noms, par un public insouciant de la vérité!

Dans la foule que l'appât d'une spéculation facile à comprendre, ou le charme du spectacle, avait attirée à la Bourse, nous n'avons pas remarqué seulement, parmi les visages nouveaux, des marchands du quartier des Lombards, mais des députés (Dieu leur pardonne!), des administrateurs haut placés, voire même des maîtres des requêtes. Que venaient-ils faire là, surtout ces derniers? Et que serait-il advenu d'eux, si M. le garde-des-sceaux l'avait su, lui qui doit tant souffrir déjà de n'avoir pu préparer, contre les sociétés en commandite, une loi tant soit peu praticable, par la raison que c'est tout bonnement une chose impossible!

Les hommes de lettres ne manquaient pas non plus à la Bourse. Leur intelligence, peu familiarisée avec les combinaisons ordinaires du jeu de la rente, les primes, le report, les arbitrages, se cabrait moins en présence d'une spéculation aussi aisée que celle des actions industrielles, où il s'agit uniquement d'acheter en baisse, *et au comptant*, pour revendre en hausse, si l'on peut. Peut-être même n'était-ce, de leur part, que simple curiosité d'artistes, désir de comparer un spectacle curieux et vivant, avec quelque document *rétrospectif* des beaux jours de la rue Quincampoix, car ce nom for-

midable de la rue Quincampoix a été un moment dans toutes les bouches; mais on a fait injure à notre siècle, qui ne s'est pas montré encore si follement agioteur; on lui a fait trop d'honneur en même temps, puisqu'il manquait, dans ce que nous venons de voir à la Bourse, deux choses essentielles pour rappeler le fameux *système :* un beau génie financier, Jean Law de Lauriston, et une grande idée, celle du crédit public, malheureusement exagérée à sa naissance.

A l'heure qu'il est, la Bourse a repris son train journalier; elle spécule sur les rentes 5 pour 100 et 3 pour 100, elle est heureuse. Les agens de change respirent, ils gagnent en cinq minutes, sans tant crier ni remuer les bras, des commissions bien plus considérables qu'en deux mortelles heures sur toutes les actions industrielles. En effet, les actions industrielles ne sont bonnes, quand elles sont bonnes, que pour le petit nombre d'agens qui ont mission de les émettre et peuvent, dans ce cas, recueillir bien autre chose que des courtages. Mais tous, sans exception, préfèrent de beaucoup le jeu de la rente, pour peu qu'il ait de vivacité.

Les députés, qui s'adonnent à faire des sermons sur *l'infame agiotage* des actions industrielles, ont paru surtout frappés de cet aperçu lumineux, qu'il y a eu sur ces valeurs des hausses et des baisses de 500 ou 600 francs en une seule séance. Mais ignorent-ils quelle grosse somme de bénéfices ou de pertes, en un instant, peut être le résultat d'une variation de 50 centimes sur les fonds publics, quand on opère à terme sur des millions de rentes? En deux jours, après la lecture du rapport de M. Antoine Passy et la résolution prise par la caisse des dépôts et consignations de faire quelques placemens en rentes françaises, le 5 pour 100 à terme a monté de près d'*un franc*. Qui nous garantira que des indiscrétions sur l'un et l'autre de ces deux faits si décisifs n'avaient pas préparé d'avance quelque spéculateur privilégié à cette nouvelle évolution du fonds qui attire présentement tous les yeux? Ce serait là une belle matière aux enquêtes de M. de Salverte et aux prédications parlementaires qui s'ensuivraient.

Au lieu de cela, on aime mieux réserver toute sa compassion pour d'honnêtes bourgeois ou marchands qui ont mis un peu d'argent dans les valeurs industrielles et qui ne se plaignent pas. Qu'est-ce, je vous prie, à côté du jeu de la rente, qu'une demi-douzaine d'actions dont un négociant, échappé de la rue Saint-Denis, se sera accommodé en étourdi, et sur lesquelles il aura perdu 4 ou 5000 fr. au plus? Il peut lui arriver de perdre davantage à la bouillotte de son cercle commercial, sans que sa femme même, au retour, s'avise de

le gronder. Il y a mieux : beaucoup de gens, et je ne dis pas des plus habiles, qui ont promené longuement leur fantaisie entre plusieurs de ces fonds industriels, n'ont, en fin de compte, ni gagné, ni perdu : c'est comme à tous les autres jeux où souvent on aboutit à balancer ses gains et ses pertes, en ne se tenant pas pour battu du premier coup et demeurant à son poste sans frayeur panique. On perd sur le fer galvanisé, on se rattrape sur le Seyssel, ou l'on espère dans le Polonceau.

Pendant que la somme d'argent, qui représente la prime élevée des actions, voyage ainsi d'une poche à l'autre, sans préjudice notable pour la majorité des joueurs, la somme qui correspond au capital nominal des actions elles-mêmes, se recueille insensiblement de toutes mains; les versemens successifs s'exécutent presque à coup sûr, après le premier versement, quand ce ne serait que par la crainte de laisser s'avilir des titres dont on compte toujours se défaire avantageusement à la Bourse. De cette manière, toute industrie nouvelle, qui a besoin, pour se faire connaître et pour vivre, du secours des capitaux errans, trouve bien vite le moyen de les enchaîner à sa destinée, et, si elle a vraiment un bel avenir, il lui est possible de réaliser ses légitimes espérances. On peut lui dire : Marche! elle est en mesure de prouver tout ce qu'elle a de puissance réelle et de vitalité.

Sans contredit, il est regrettable que les bonnes idées n'aient pas le choix d'un autre procédé plus sage, plus calme, et, si l'on veut, plus moral, pour glaner dans notre société égoïste les ressources que réclame leur mise en œuvre. Mais que voulez-vous? cela est ainsi. Une bonne idée, si la commandite par action et la cote de la Bourse ne lui viennent en aide, mûrira vingt ans dans la tête de son inventeur et y dépérira avec lui de vieillesse, sans avoir rien produit : il y en a cent exemples qu'il serait facile de citer. Dans cet état de choses, qu'on ne peut pas changer en un jour, ni surtout par des dispositions législatives, les chambres et le ministère y regarderont à deux fois, avant de chercher, dans une loi destructive de la commandite par actions, un remède trop héroïque à certains abus, moins scandaleux qu'on ne l'a dit, et qui ne sont pas au moins le scandale le plus flagrant de notre époque. Ce serait faire comme les sauvages dont il est parlé dans *l'Esprit des lois*, qui coupent l'arbre à la racine pour en cueillir le fruit : ce serait quelque chose encore de plus sauvage, car on couperait l'arbre pour l'empêcher de produire ses fruits naturels, bons ou mauvais, et cela faute d'avoir su les adoucir par une culture savante, avec le concours du temps, cet habile réformateur.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGE.)

V.

Visite au colonel Selves et à Clot-Bey.

M. Taylor, ayant appris le retour du vice-roi à Alexandrie, partit pour cette ville, et nous laissa au Caire pour faire les préparatifs de notre voyage au Sinaï.

Grace au merveilleux instinct topographique des Parisiens, nous commencions à connaître le Caire comme si nous y étions nés; notre costume musulman que nous portions, il faut que je le dise malgré ma modestie, avec une dignité tout orientale, nous ouvrait toutes les portes, même celles des mosquées : c'était là notre promenade habituelle. Les mosquées sont les oasis de la cité : on y trouve de la fraîcheur, de l'eau, de l'ombre, des arbres et des oiseaux. Puis, au milieu de tout cela, quelques poètes arabes, qui viennent, dans les intervalles de la prière, commenter les versets du Coran, et dont les chants bercent de pieux désœuvrés qui se laissent vivre étendus sous les orangers fleuris ; nous nous plaisions à cette voix monotone et cadencée du muezzin qui, tant qu'il est jeune, monte au plus haut de son madeneh, et de son cri religieux convoque tout le peuple à la prière, puis, à mesure qu'il prend des années, descend d'un étage et baisse la voix, jusqu'à ce que, vieillard débile, il ne puisse plus atteindre que la galerie la moins élevée d'où il ne se fait plus entendre qu'aux passans de la rue.

Souvent nous nous trouvions dans les mosquées à l'heure des ablutions, et nous prenions part à ces devoirs religieux en véritables musulmans; on aurait cru, à la ferveur avec laquelle nous nous trem-

pions le nez et les mains dans l'eau, que nous arrivions de Médine ou de la Mecque, les villes saintes. Il y avait à la suite de cette cérémonie, un moment qui nous amusait beaucoup : c'était celui où en sortant chacun reconnaissait sa propriété; tout musulman qui entre dans une mosquée, laisse sa chaussure sur le seuil, de sorte qu'il y avait toujours dans ces occasions, près de la porte, une véritable montagne de babouches de toutes formes et de toutes couleurs, Qu'on se figure la sortie de nos bals où chacun prend, non pas son chapeau, mais le meilleur chapeau qu'il trouve; il en était ainsi des babouches; c'était un pillage où l'on ne se donnait pas même la peine d'assortir les couleurs; chacun s'en allait chaussé autrement qu'il n'était venu. Quant aux dévots exagérés, ils s'en retournaient déchaussés tout-à-fait, attendu que ceux qui avaient eu trop à se plaindre de ce qu'on leur avait laissé, se retirant sur la quantité, à défaut de la qualité, se sauvaient avec quatre pantoufles : deux aux mains, deux aux pieds.

On comprend, du reste, combien ce plaisir pouvait être fréquent et varié au milieu d'une ville comme le Caire, où dans une seule rue nous comptâmes jusqu'à soixante mosquées; nous dessinâmes successivement les plus remarquables de ces temples; la gigantesque mosquée du sultan Hassan, où les insurgés se retirèrent pendant la révolte du Caire, et où ils furent forcés avec de la cavalerie et de l'artillerie; la mosquée de Mahommet-Bey, dont la coupole est supportée par des colonnes enlevées à l'ancienne Memphis; Mu-Rustam, enrichie de mosaïques précieuses, merveilleux souvenirs de l'art au XIe et au XIIe siècle; Halaoun, dont les piliers carrés sont revêtus jusqu'au sommet, de faïences d'une couleur éblouissante; Sultan Houri avec ses riches plafonds, aux arabesques ingénieusement enlacées, et peintes avec une coquetterie charmante; enfin Tayloun, qui fut fondée par le conquérant qui lui donna son nom; aussi est-elle devenue vénérable entre toutes aux yeux des Arabes, qui y prient plus volontiers qu'ailleurs, et curieuse aux yeux des étrangers auxquels elle se présente avec sa date du IXe siècle, son étendue prodigieuse, son madeneh entouré d'un escalier extérieur qui produit un effet des plus pittoresques.

Je faillis, en dessinant l'intérieur de cette dernière, devenir, pour ses habitués, l'objet du plus grand scandale. Comme les chrétiens ne peuvent pénétrer dans les mosquées qu'en s'exposant à une punition qui est, en général, laissée au choix de ceux qui les y surprennent; comme d'un autre côté peu de musulmans s'adonnent à la peinture, toutes les fois que nous faisions un dessin, nous avions la pré-

caution de choisir le moment où la mosquée était sinon déserte, du moins peuplée seulement de dormeurs éveillés, qui suivaient leurs rêves d'opium, couchés sous quelque oranger fleuri, ou de poètes qui, absorbés dans l'interprétation du Coran, ou dans leur admiration pour eux-mêmes, faisaient peu d'attention à nous. Alors je tirais de ma ceinture, outre mon bristol, une feuille de papier couverte de caractères arabes, puis je me mettais à la besogne. Si j'entendais approcher de moi quelque pas traînant et mesuré, je couvrais mon dessin commencé de la feuille écrite ; le musulman jetait, en passant un regard oblique sur nous, et, voyant de l'écriture, nous prenait pour des copistes ou des poètes, et s'éloignait en nous souhaitant le courage ou l'inspiration, selon qu'il pensait que c'était notre main ou notre tête qui travaillait. Un jour j'étais, à ce qu'il paraît si profondément absorbé moi-même dans la contemplation de mon œuvre, que je n'entendis pas venir un des plus religieux habitués de la mosquée; j'aperçus tout à coup une ombre entre le jour et moi, instinctivement je tirai ma page d'écriture; mais il était trop tard : le saint homme avait vu le dessin, et m'avait reconnu pour un Franc. Cette découverte lui inspira une telle horreur, qu'il se mit à fuir vers une des portes intérieures en poussant des cris inhumains; je ne perdis pas de temps, je passai mon dessin, mon bristol et ma page écrite dans ma ceinture, en pensant que, puisqu'il courait dans un lieu saint, je pouvais bien y courir aussi; je gagnai la porte extérieure où je ne pris pas la peine, à mon tour, de reconnaître mes pantoufles, je chaussai les deux premières venues, et je me perdis dans les rues voisines où je n'entendis plus parler de mon persécuteur.

Cependant, à peine avais-je échappé à la colère du dévôt que je rencontrai un nouveau péril : le feu était à une maison du quartier franc, et comme je voyais courir de ce côté, que j'avais mes raisons à moi connues de hâter le pas, et que ce chemin d'ailleurs me rapprochait de l'hôtel, je me mis au pas des autres. Bientôt nous arrivâmes en face de l'incendie, qui allait son train sans que personne le combattît autrement que par des cris, des gestes ou des prières. Sur ces entrefaites, le kadi arriva avec sa garde armée de bambous; en moins de rien, la place fut déblayée; une compagnie de soldats, aidés d'une centaine d'hommes de bonne volonté, se ruèrent sur les maisons voisines de celles qui brûlaient; comme elles étaient toutes en bois, ils firent si bien des pieds et des mains qu'au bout d'une heure, il n'en restait plus aucun vestige. L'incendie se trouva donc isolé; alors à coups de hache, on abattit les quatre supports principaux de la maison enflammée, qui s'abîma aussitôt ; on inonda les

décombres, et chacun s'en retourna chez soi, laissant fumer les débris près desquels veillait une garde.

Notre seconde distraction, moins périlleuse que la première, était les cafés. Comme ces établissemens sont profanes, chacun peut les fréquenter sans courir de risque, fût-il reconnu; les fumeurs d'opium, les joueurs d'échec et les joueurs de mangallah en sont les chalands les plus acharnés. Quant à nous, comme nous n'étions amateurs d'aucun de ces jeux, nous demandions tout bonnement du café et des pipes; d'abord nous avions eu quelque peine à nous habituer au café, qui ne se prépare pas en Orient comme en France : on le brûle peu, on le concasse dans un pilon, on jette de l'eau bouillante sur les grains concassés; et aussi chaud que le palais peut supporter la décoction, on l'avale. J'avais eu d'abord la faiblesse de vouloir le sucrer, et j'avais demandé les ingrédiens nécessaires à cette opération; le garçon alors m'avait, dans le creux de sa main, apporté un peu de cassonade; sur la demande que je lui avais faite d'une cuiller pour tourner mon sucre, il avait ramassé à terre un petit morceau de bois qu'il m'avait obligeamment présenté. Comme il entre dans mes principes de n'humilier personne, j'avais tendu ma tasse malgré la répugnance que me causait le sucrier, et j'avais gratté mon petit bâton avec mon canif, afin d'en enlever les superfluités, de sorte que j'étais arrivé à gâter parfaitement ma boisson. J'en demandai alors une autre portion que j'avalai dans toute sa pureté orientale; je lui trouvai un arôme merveilleux et un goût exquis. Le peu de consistance de cette liqueur permet d'en boire vingt-cinq à trente tasses par jour; elle agit alors comme tonique, tandis que la pipe opère comme distraction; aussi à peine est-on entré quelque part, qu'on vous présente le café et la chibouque; le café rend les forces qu'a enlevées la chaleur; la chibouque tient lieu de conversation.

L'accident qui avait failli m'arriver dans la mosquée de Tayloun, nous éloigna momentanément des lieux saints, et nous résolûmes de faire une seconde excursion hors de la ville. En passant au Vieux-Caire, nous avions salué un jour le colonel Selves, qui nous avait exprimé le désir le recevoir sous sa tente M. Taylor, et nous avait chargés de lui transmettre son invitation. Le colonel Selves devenu Soleyman-Bey, a renoncé à la religion chrétienne pour adopter le culte mahométan et à ses habitudes françaises pour embrasser la vie orientale; malgré ce changement dans sa foi et dans ses mœurs, son cœur est resté européen, et les souvenirs nationaux sont encore ses souvenirs : il a fait peindre sur les murailles de sa maison, les batailles

les plus glorieuses de la révolution et de l'empire, et par les yeux et la mémoire, il revit au milieu de ses compatriotes; il nous avait montré tout cela avec un sourire triste qui nous avait révélé ce qu'il y avait eu de malheur et de lutte dans cette ame, avant qu'elle n'osât accomplir ce qu'on appela en France son apostasie; il nous avait demandé un jour tout entier, nous le lui avions promis, et un matin, il vint réclamer l'exécution de notre engagement. M. Taylor trouva sa magnifique cange qui était à ses ordres à Roudah, pour nous conduire aux pyramides de Sakkara et aux ruines de Memphis; puis au retour nous devions, avec des officiers français au service du vice-roi, faire un dîner à l'européenne. Nous partîmes emmenant M. Msara, qui était de toutes nos courses.

Le vent était bon, le paysage ravissant. Le Nil, que les anciens appelaient le père des fleuves, coulait sous nos pieds; ses flots qui baignaient notre barque avaient mouillé les ruines de Thèbes et de Philœ; les hommes qui suivaient les rives étaient vêtus comme aux jours d'Ismaël, et les femmes comme au temps d'Agar; il eût donc été impossible d'éprouver un instant d'ennui, quand la conversation de Soleyman-Bey, et de M. Msara ne serait pas venue donner une nouvelle poésie aux localités. Le colonel Selves avait conservé de ses goûts français celui de la chasse; je lui fis plusieurs questions sur les animaux qu'il avait rencontrés dans ses excursions, et surtout sur les crocodiles qu'il avait été chercher au-dessus de la première cataracte.

Le crocodile ne descend jamais dans la Basse-Egypte, et il faut remonter jusqu'à Denderach pour le rencontrer; c'est dans les journées les plus chaudes, et lorsque le Nil est bas, qu'il sort volontiers de l'eau pour se chauffer au soleil; cependant, avant de se procurer cette jouissance, il prend des précautions qui prouvent qu'il connaît parfaitement le danger auquel il s'expose en sortant de son élément pour empiéter sur le nôtre : c'est ordinairement sur les bancs de sable que le Nil laisse à découvert en décroissant, qu'on le voit du rivage, immobile comme un tronc d'arbre, et presque toujours entouré de grands oiseaux qui paraissent avoir avec lui les relations les plus amicales; parmi ceux-ci, un de ses amis les plus intimes, est le pélican; il est au crocodile ce que le héron des marais pontins est au buffle et à la vache : un compagnon étrange, dont on ne peut pas expliquer la sympathie.

Quand le crocodile n'a point d'îlot isolé où chercher le soleil, il se décide à gravir la rive; mais alors jamais il ne s'éloigne du fleuve de plus de cinq ou six pas, et au moindre bruit il s'y replonge. C'est dans

ce cas que le pélican, qui a l'oreille très fine, lui est d'un grand secours : il s'envole en battant des ailes et en jetant de grands cris, et prévient ainsi le crocodile, qui, d'un seul bond, se replonge dans le fleuve; au reste, comme il est couvert partout d'une écaille très dure, et qu'il n'est vulnérable qu'au-dessous de l'épaule, il est très rare, quand on parvient par hasard à le joindre à portée de fusil, que l'on soit assez heureux pour lui loger une balle au défaut de cette cuirasse naturelle.

Cependant, du temps de l'expédition d'Égypte, il y avait à Denderach un kachef qui s'amusait singulièrement à cette chasse; il connaissait les sorties des crocodiles, comme nos braconniers connaissent les passées des lièvres et des chevreuils, et il allait quelquefois couvert d'herbes marines ou de feuilles de palmier, se mettre à l'affût pendant des jours entiers pour guetter cette singulière proie : il avait tué ainsi sept à huit crocodiles de dimensions très confortables, qu'il avait placés sur sa maison et qui, de loin, faisaient l'effet de canons en batterie; ce trompe-l'œil étrange était, au reste, le seul bénéfice qu'il retirait de cette chasse, où il ne lui était jamais arrivé aucun accident et où constamment il avait vu fuir le crocodile devant l'homme.

Après deux heures d'une navigation délicieuse, nous prîmes terre en face des pyramides de Sakkarah. Elles sont plus anciennes et par conséquent plus dégradées que celles de Ghyzé : leur contour est irrégulier; quelques-unes ont des degrés de petite dimension; les autres n'ont, pour arriver à leur sommet, que dix marches colossales qui semblent bâties pour des géans; à leur base, le sol est couvert d'ossemens; on n'a qu'à fouiller le sable avec les pieds ou les mains, pour mettre à jour des fragmens de momies, des langes, des bandelettes, de petites fétiches, des vitrifications et des scarabées. Au-dessous de ce sol; sont des catacombes immenses, où dorment les habitans de l'ancienne Memphis, dont toute cette rive du Nil était la nécropole.

Outre les catacombes d'hommes et de femmes, il y a des catacombes d'animaux; on trouve dans celles-ci des chats, des ibis, des lézards : chacun de ces animaux, qui fut jadis un dieu, n'en déplaise à notre amour-propre, est proprement empaqueté dans ses langes sacrés, hermétiquement enfermé, comme une daube, dans un pot de terre garni de mortier et placé à tête bêche avec les autres divinités de différens ordres, le long des parois de la tombe commune. Je mis sous mon bras droit un ibis et sous mon bras gauche un chat, qui me parurent, à leur enveloppe, avoir été de leur temps des personnages fort considérables, et m'en allai avec ma paire de dieux, me reposer un instant dans un caveau couvert d'hiéroglyphes

merveilleusement conservés en certains endroits, puis en d'autres, horriblement mutilés par les voyageurs.

Des pyramides de Sakkarah, nous allâmes au bois de palmiers qui couvre l'emplacement de la vieille Memphis, et qui est distant des pyramides d'une lieue à peu près. Cette antique ruine de l'Egypte ne pouvait choisir pour ses ossemens un plus magnifique linceul: quelques débris, quelques colonnes, percent la terre de leurs angles de marbre; puis comme le génie éternel de ces ruines superbes, le colosse du roi Rhamsès-le-Grand, connu des Occidentaux sous le nom de Sésostris, est couché, renversé de sa base, et couvre de ses débris mutilés trente-six pieds de terrain.

A quelques pas du colosse, se présente un monument biblique presque contemporain du conquérant dont la statue est proche: c'est un caveau que les Arabes appellent la prison de Joseph; ce serait, selon eux, dans cette prison qu'aurait été conduit le fils de Jacob, et il aurait monté les marches que l'on nous montra, pour aller au palais expliquer le songe de Pharaon. Du reste, il en est toujours ainsi en Orient; les traditions païennes et bibliques se touchent; les deux histoires se côtoient, et nous aurons plus d'une fois occasion d'évoquer en même temps leurs souvenirs.

Nous retournâmes par où nous étions venus, par le Nil, la seule route qui traverse l'Égypte; nous descendîmes en face du camp de Schoubra, et nous nous rendîmes chez le colonel Selves.

Le dîner nous attendait. Seulement le nombre des convives s'était complété d'une célébrité. La Contemporaine, qui dans ce moment voyageait en Égypte, avait reçu, chez notre généreux compatriote, une hospitalité royale. Au bout de quelques jours, elle était tombée malade, et trop souffrante encore pour quitter le lit, elle avait demandé qu'on dressât le couvert dans sa chambre. Au reste, si elle mangea peu, elle parla beaucoup, et nous ne perdîmes rien à ce déplacement de ses facultés.

Le lendemain, nous commençâmes à nous occuper des préparatifs de notre pélerinage au mont Sinaï, et nous recourûmes encore, en cette circonstance, à un compatriote, M. Linant, jeune Français qui avait autrefois accompagné M. le comte de Forbin en Syrie, et qui, enthousiasmé de ce climat, de ses édifices et de tout ce poétique Orient, était resté au Caire, après avoir rempli ses obligations envers son illustre compagnon de voyage, et nous avait offert ses services près des Arabes conducteurs. Le moment était venu de nous aboucher avec ces enfans du désert; nous allâmes, en conséquence, rappeler à M. Linant la parole qu'il nous avait donnée, et nous le

trouvâmes tout prêt à la remplir. L'effet ne s'en fit pas attendre; le surlendemain il nous arriva une députation de la tribu d'Oualeb-Saïde, l'une des plus considérables de la péninsule du mont Sinaï, et nous fîmes prix avec son chef pour aller chercher M. Taylor à Alexandrie et le ramener au Caire, nous réservant, après cette espèce de prospectus, de faire à son retour des conventions plus sérieuses, pour le voyage au Sinaï et le retour à Suez. Ce premier marché fut fait au prix de cinquante piastres par dromadaire, 18 francs à peu près.

J'avais vu entrer ces Arabes avec leurs montures dans la cour de notre hôtel, et pour la dixième fois, cet aspect m'avait donné sérieusement à penser; toutes les fois que j'avais entendu parler de voyages en Orient, j'avais en même temps entendu citer les chameaux comme les véhicules ordinaires, et chaque fois que j'avais pensé à cet animal, il s'était présenté à ma pensée tel que le décrit M. de Buffon, avec la double bosse qui surmonte son épine dorsale; de sorte que je m'étais doucement familiarisé avec son image, et que je m'étais vu mille fois, voyageant à mon tour, établi à califourchon dans cette vallée naturelle que la nature semble avoir placée comme une selle sur le dos de cet intéressant quadrupède; mais depuis mon arrivée, mes idées s'étaient singulièrement rectifiées. Je m'étais tout d'abord aperçu qu'on appelait indifféremment le chameau dromadaire, et le dromadaire chameau; seulement, l'animal à deux bosses n'existe point en Egypte. Le chameau est au dromadaire ce qu'un cheval de charrette est à un cheval de course. Cette découverte bouleversait tout mon système d'équilibre : en place d'une vallée, j'avais une montagne, et encore, au lieu de se servir de cette montagne comme d'un point d'appui pour les reins ou pour la poitrine, les Arabes avaient eu l'idée de la surmonter d'une selle qui l'exhaussait encore de huit ou dix pouces, et portait ainsi l'élévation du voyageur à une dizaine de pieds au-dessus du sol. Ajoutez à cela un trot à éventrer un boucher, et vous aurez une idée des charmes de la locomotion orientale.

Cela n'était pas gai pour un homme qui, dans chaque promenade, tombait régulièrement deux ou trois fois de son âne.

Heureusement que j'ai pour système de ne me préoccuper des événemens qu'au moment où ils menacent, de sorte que, me voyant huit ou dix jours au moins devant moi, je chassai cette préoccupation, et me trouvai prêt, le lendemain, à recommencer la vie insouciante et pleine d'attrait que nous menions depuis trois semaines.

Cette fois c'était encore un Français qui frappait à notre porte, et

qui venait nous enlever pour toute la journée. Clot-Bey, le célèbre médecin que nous avons revu depuis à Paris, en 1833, et qui, attaché au pacha d'Égypte auquel il a rendu d'éminens services, venait de fonder l'hôpital d'Abouzabel, devait faire visiter son établissement à M. Taylor, et nous ramener ensuite passer chez lui une soirée à la turque. On devine facilement que nous acceptâmes de tout cœur.

Le pacha donne une attention toute particulière à l'hospice d'Abouzabel : cet hospice doit devenir la pépinière de ses jeunes médecins; nous y vîmes toutes ces maladies monstrueuses de l'Orient, inconnues ou oubliées chez nous, et que nous ne retrouvons que dans la bible : l'éléphantiasis, la lèpre, les hydrocèles énormes, le livre de Job tout entier. De jeunes chirurgiens arabes, au regard bref et intelligent, nous firent les honneurs de cet hôpital avec un empressement qui prouvait le désir qu'ils avaient de plaire à leur chef. Clot-Bey comprit que ce spectacle, très intéressant pour les gens de la science, ne pouvait être pour nous que l'objet d'une curiosité rapide, aussi passâmes-nous promptement des salles aux jardins; c'étaient de véritables oasis de lilas et d'orangers où les convalescences se faisaient toutes seules par l'ombre et par la fraîcheur.

Vers les deux heures, Clot-Bey s'aperçut que le temps devenait menaçant; il nous proposa, en conséquence, de reprendre nos montures et de profiter de l'éducation que leur avaient inculquée les Français, pour revenir au plus vite au Caire. Il pensait avec raison que, si l'ouragan nous surprenait à Abouzabel, nous serions médiocrement curieux d'y passer la journée; d'ailleurs, il avait pris lui-même, pour notre soirée, des dispositions qui le rappelaient à la ville. La route se fit au galop et en moins d'une heure, quoiqu'il y ait deux immenses lieues de l'hospice au Caire; je vis avec plaisir que le retour eût lieu sans aucune séparation de corps entre moi et mon âne, cela me rendit quelque confiance pour mon futur voyage.

En attendant le dîner, Clot-Bey nous conduisit au bain. J'ai suffisamment expliqué, à l'article d'Alexandrie, comment se passe cette opération pour n'avoir pas besoin d'y revenir; d'ailleurs je m'y étais habitué, et j'en étais devenu à mon tour un amateur forcené.

Nous revînmes dîner chez Clot-Bey; c'était un véritable repas à la turque, aux fourchettes et aux couteaux près, dont il nous avait fait la concession : il se composait du pilau de rigueur, de mouton bouilli, de riz, de poisson et de pâtisseries.

Le dîner fini, Clot-Bey nous invita à passer au salon et à prendre place sur un énorme divan; on nous y servit plusieurs tasses d'excellent café que nous savourâmes d'abord, enfin on nous arma chacun

d'une chibouque, on fit coucher à nos pieds un nègre chargé de la bourrer, de l'allumer et de la vider; puis, voyant que nous étions établis aussi comfortablement que possible, Clot-Bey frappa des mains, et quatre musiciens entrèrent.

J'avoue que mon premier mouvement fut tout à l'effroi : je me rappelai la soirée musicale que nous avait donnée le vice-consul, et je ne me souciais pas d'entendre une seconde fois un pareil charivari. Je jetai un coup d'œil scrutateur sur les instrumens, et ils ne me semblèrent point, par leur forme, de nature à me rassurer : le premier était le fameux tambour évasé avec lequel j'avais déjà fait connaissance sur notre cange; le second, un violon, dont la poignée de fer reposait entre les jambes de l'exécutant, et les deux autres, des espèces de mandolines à manche démesuré. Les scélérats avaient en outre une voix qu'ils tenaient cachée pour le moment, mais qu'ils ne tardèrent pas à nous faire connaître.

Le concert venait de commencer, et il promettait de ne le céder en rien à celui que nous avions déjà entendu, lorsque nous fûmes tout à coup distraits par l'entrée d'une espèce de Gilles vêtu de blanc; il portait un costume plus court que celui des Orientaux, et il avait la tête couverte d'une sorte de chapeau de feutre flexible comme celui de Pierrot. Il précédait quatre femmes que nous reconnûmes aussitôt pour des almées : c'étaient les Taglioni du Caire. Dès-lors nous fîmes bon marché de la musique, et toute notre attention se reporta sur les houris qui nous descendaient du ciel.

Elles portaient un costume élégant et voluptueux : le sommet de la tête est couvert d'un *tarbouch* richement brodé et orné de pierreries, d'où s'échappent les cheveux, tressés en une multitude de nattes longues et fines, ornées de sequins de Venise percés au bord, et placés si près l'un de l'autre, qu'ils se recouvrent comme des écailles. Quelques-unes de ces tresses tombent par devant, mais la plus grande partie ruisselle par derrière et voile les épaules d'un manteau d'or splendide et retentissant. Le corps est pris dans une robe taillée en forme de redingote échancrée devant, qui se rejoint à la taille par une courbe gracieuse, et laisse le sein entièrement nu; de la taille aux pieds, la robe est lâche et flottante; quant aux manches, elles sont taillées dans le même système; serrées et collantes par le haut, elles s'élargissent au coude, s'ouvrent à l'avant-bras et pendent jusqu'à terre; les jambes sont enfermées dans un pantalon turc, plein de caprice dans ses plis et dans sa forme, qui laisse le pied nu, et dans les ganses d'or duquel vient se perdre une chemise verte ou bleue, fine

et transparente comme la gaze. Un châle de cachemire noué négligemment en ceinture et dont les deux bouts retombent inégaux par devant, complète ce costume, qui, tout simple qu'il semble, est d'une immense valeur : le tarbouch seul coûte parfois dix, vingt, et jusqu'à trente mille francs.

Outre cela, elles avaient, comme beaucoup de femmes turques, les ongles des pieds et des mains rougis avec du henné, l'épaisseur des paupières peinte en noir avec du hrol, ce qui donnait à leurs yeux un éclat extraordinaire, et la taille si mince, si souple et si déliée, que mes souvenirs d'Occident ne m'offraient vraiment rien de comparable.

Cette entrée inattendue, cet aspect pittoresque, ce nom poétique d'almées, produisirent à l'instant même un effet des plus flatteurs pour les nouvelles venues : le silence le plus profond régna, et tandis que Clot-Bey, habitué à ce spectacle, continuait tranquillement de fumer sa pipe, les chibouques nous tombèrent de la bouche, et nous battîmes des mains comme on fait à Paris, à l'entrée d'un acteur en renom.

Les almées, de leur côté, pour répondre immédiatement à notre politesse, se placèrent toutes les quatre sur une ligne, puis s'avancèrent régulièrement en se balançant avec mollesse et en faisant entendre un chant doux et voluptueux que les musiciens accompagnaient en sourdine. Arrivées près de nous, elles pirouettèrent et revinrent sur leurs pas en nous tournant le dos : alors les deux ailes s'avancèrent, et toutes les quatre se croisèrent en formant des figures ingénieuses, sans être cependant ni rapides, ni variées. Pendant tout ce temps elles conservèrent, dans ces mouvemens, des poses simples et nobles comme celles des statues antiques. Cependant peu à peu la danse s'anima, les mouvemens devinrent plus rapides et plus voluptueux, les chanteurs élevèrent la voix, les gestes prirent un caractère lascif, le bouffon vint se mêler à la danse, et dessina, au milieu du ballet, des poses obscènes; enfin, paillasse et danseuses, excités de plus en plus par les chants et par la musique, arrivèrent au paroxisme de la passion la plus véhémente et la plus déréglée. Alors la voix prit le dessus sur la musique, les virtuoses chantèrent, en s'accompagnant toujours, une chanson irritante et lubrique; il y eut entre les quatre femmes et l'homme une lutte de bacchantes et de satyres; enfin, haletantes et les cheveux en désordre, elles vinrent se jeter sur nous, nous entourant de leurs bras convulsifs, et se glissant comme des serpens sous nos grandes robes orientales.

C'est le moment où on les paie; ces caresses impures, c'est leur quête : les uns mettent alors entre leurs lèvres un sequin qu'elles prennent avec leurs lèvres, les autres collent, sur leur visage et leurs seins inondés de sueur, un masque et une cuirasse de petites pièces d'or, qu'elles vont secouer ensuite dans une aiguière d'argent. C'est là que les musulmans gagnent la réputation d'avares ou de magnifiques.

A ce premier acte succéda un solo. La musique reprit un caractère calme et naïf, des paroles d'un rhythme simple se firent entendre : une jeune fille se promène dans un délicieux jardin, et cueille des fleurs pour s'en faire un bouquet. La poésie est riche et colorée comme le parterre que moissonne l'enfant; elle décrit tout; le papillon aux couleurs changeantes, le rossignol à la douce voix, le soleil d'or, ame et foyer de la nature; et toute la pantomime, toutes les poses de la jeune fille, suivent vers pour vers, strophe pour strophe, les chants des musiciens. Tout à coup elle est effrayée par une guêpe, irritée de ce qu'on a brisé la rose sur laquelle elle était posée; elle la chasse, puis se remet à cueillir d'autres fleurs, mais la guêpe revenant, les chanteurs rient; la jeune fille dénoue sa ceinture pour la chasser, mais la guêpe évite les coups flottans qu'elle lui porte, les musiciens raillent la jeune fille. Tout à coup, malgré ses bras en croix, la guêpe s'introduit dans sa poitrine; alors la jeune fille, dans son effroi, arrache sa robe, sa chemise, son pantalon flottant; elle reste nue. Mais la guêpe est toujours là, attaquant avec fureur; les musiciens éclatent de rire : la jeune fille fuit, tourne sur elle-même, s'élance par bonds, puis se roule sur la terre, avec des cris, une passion, un délire, une rapidité, une frénésie, qui vous éblouissent; c'est une magie, un rêve, une hallucination. Enfin tout à coup, comme pour demander du secours, d'un seul bond elle s'élance sur les genoux du spectateur qui lui inspire le plus de confiance dans sa détresse, s'enveloppe de ses vêtemens, se glisse sur sa poitrine, et se cache la tête et les épaules dans son manteau de cheveux.

Cette scène est ordinairement le dénouement de la pièce, le bouquet du feu d'artifice. Le privilégié s'en tire avec des sequins; aussi une soirée d'almées coûte-t-elle en général fort cher : c'est un plaisir de grand seigneur, que le maître de la maison ne donne guère à ses invités à moins de deux ou trois milles piastres. Pour ce prix, si l'on n'était pas trop difficile sur la couleur, on pourrait acheter six ou huit esclaves.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

BULLETIN.

Maintenant que la chambre des députés est entrée dans la discussion de quelques lois importantes, la coalition pourra bientôt juger de ses forces. Elle a déjà pu les apprécier par le vote de la loi des armes spéciales, où M. Guizot, M. Thiers, et leurs amis, ont ouvertement manifesté, dans l'épreuve par assis et levé, leur opposition contre le ministère. Le ministère demandait un crédit de quatre millions cinq cent mille francs environ, pour compléter l'organisation des armes spéciales, dans les différentes divisions territoriales de l'intérieur de la France. Avec un immense et admirable matériel, la France était exposée à laisser momentanément sans défense quelques points de son territoire, par l'insuffisance de ses moyens de mobilisation. L'artillerie, le matériel du génie et le train des équipages exigent, on le sait, de grands moyens de transport. Récemment encore, à l'époque où quelques inquiétudes lui furent données par la Hollande, le ministère avait reconnu que ces moyens de translation rapide lui manquaient. Il venait donc demander à la chambre les fonds nécessaires pour assurer ce service si important, les moyens de couvrir nos frontières du nord et du midi; il demandait qu'on le mît en état de parer aux premiers effets d'une commotion extérieure, s'ils s'étendaient jusqu'à nos frontières. C'était à la fois la question de la Hollande et de l'Espagne, celle de la sûreté de la France; une question fort simple, et en même temps une très-grande question.

Sous le rapport politique, la commission qui fut nommée à cette occasion, se composait, ainsi que la chambre, de partisans de l'intervention et de partisans du *statu quo*, d'amis de la paix qui ne se soucient pas de mettre l'Europe en feu pour détruire les traités de 1815, et d'esprits plus ardens qui voudraient finir la question entre la Belgique et la Hollande, en s'emparant de tous les pays qui s'étendent jusqu'à la rive du Rhin. On devait s'attendre que dans ces deux systèmes, la demande du ministère serait accueillie avec faveur. De quoi s'agissait-il, en effet? De pouvoir transporter les pontons, l'attirail des outils de mines et de tranchée, de faire voler rapidement nos canons et nos équipages de guerre, des parcs où ils sont renfermés, vers toutes nos frontières. Si c'est l'intervention que vous voulez, il faudra bien commencer par là; si vous voulez courir au Rhin, encore vous faudra-t-il des prolonges et des chevaux; si vous craignez la Prusse, l'envahissement de la Belgique, accordez au gouvernement les moyens de prendre facilement et en peu de jours, au besoin, une forte attitude militaire. Voilà le langage qu'on pouvait tenir à tous les membres de la commission, et les paroles qu'ils de-

vaient s'adresser à eux-mêmes. Cette commission, composée de lieutenans-généraux et d'officiers, proposait cependant le rejet du projet de loi. Nous n'accusons les intentions de personne, ce n'est pas nous qui douterons jamais de la bonne foi d'hommes aussi honorables; mais on sait jusqu'où vont souvent les préventions politiques; elles égarent les esprits les plus droits et paralysent la vue des hommes spéciaux, même en face des matières qu'ils connaissent le mieux. Nous croyons qu'il en a été ainsi dans cette circonstance; et puisque la chambre a trouvé que sa commisssion avait tort, il nous est bien permis de dire qu'elle avait tort, sans craindre d'être mis en accusation, ainsi que le proposait *le Constitutionnel*, journal qui n'a jamais critiqué, comme on sait, le travail des commissions!

La commission s'était posé ces deux questions: 1° Existe-t-il, dans nos relations extérieures, un caractère d'instabilité qui puisse mettre un jour la France dans la nécessité de faire instantanément une démonstration armée? 2° Les ressources de l'effectif des armes spéciales, sur le pied de paix, seraient-elles suffisantes pour pourvoir à cette démonstration? — La première question était de trop, comme on voit. Qui osera jamais répondre de la stabilité des relations extérieures? et ceux qui élevaient une telle question n'ont-ils pas souvent fait un reproche au gouvernement de ne pas parler, en Europe, assez haut et assez ferme? Le moyen qu'un gouvernement parle haut et ferme aux cabinets étrangers, quand on le voit batailler pour quelques chevaux de trait! C'est, en vérité, nous donner une grande prépondérance en Europe, que de refuser au gouvernement les ressources qu'il déclare indispensables pour se mettre en ligne. La première question était donc résolue d'avance. Pour la seconde, la commission déclarait que le pied de paix actuel offre assez de ressources; en conséquence, elle rejetait toute la partie du crédit applicable à l'artillerie, au génie et au train des équipages. La cavalerie était seule exceptée de cette rigoureuse décision; mais on proposait de n'y pourvoir que par un annexe au budget de 1839. Ainsi la commission proposait elle-même une irrégularité; car, si elle reconnaissait l'urgence, elle ne pouvait retarder le vote du crédit jusqu'en 1839. Ou elle refusait le crédit par cet ajournement, ou elle accordait la dépense en autorisant le ministère à la faire avant qu'elle fût votée. La chambre a fait justice de ces raisonnemens étranges, qui ne pouvaient supporter la discussion.

Encore quelques discussions passionnées comme celle des armes spéciales, et la chambre se connaîtra. Il semblait, à en croire les journaux de l'opposition, que la commission se trouvant renfermer quelques officiers-généraux, il n'y avait pas à revenir sur leur sentence. Qui aurait osé aborder une question toute militaire et toute technique après la décision de MM. les généraux Schramm, Demarçay, etc., etc.? On oubliait d'abord que la commission avait débuté par traiter, et même un peu militairement, une question politique, on pourrait dire diplomatique, à savoir si les relations extérieures sont stables. Sur ce point-là, du moins, il était bien permis à M. Molé et à quelques autres de hasarder quelques paroles, même contre l'avis de M. Auguis et de M. Mauguin, cet ex-delegué libéral des propriétaires d'esclaves, qui est venu accuser le ministère de publier des documens sans y avoir foi! Et pour la question militaire, un honorable général d'artillerie, M. Doguereau, s'est chargé de réfuter les argumens de la commission. La chambre a écouté M. le général Doguereau avec une vive satisfaction; elle sentait évidemment tout le prix de ces renseignemens si lucides et si nets, donnés avec simplicité et

dénués de tout esprit de parti. La commission établissait en principe que deux bouches à feu pour mille hommes suffisent, encore ne les donnait-elle pas. M. le général Doguereau a répondu que les puissances du Nord croient nécessaire de soutenir mille hommes par trois bouches à feu. Or leurs soldats passent de longues années sous les drapeaux, et nos soldats de quatre et de six ans iraient combattre avec un désavantage marqué. La commission avait raison de compter sur la bravoure des soldats français; mais, comme elle le remarquait elle-même, l'artillerie jouerait un grand rôle aujourd'hui dans une guerre, et, quoi qu'en dise M. le général Demarçay, c'est encore cette arme qui déciderait du sort des batailles, comme au temps de Napoléon. C'était là toucher au nerf de la question; aussi la chambre ne s'y est pas trompée, et rien ne l'a fait dévier, pas même les renseignemens diplomatiques de M. Stourm, qui en a appris beaucoup à M. Molé sur la nature de nos relations extérieures, comme disait spirituellement le président du conseil. Que M. Stourm y prenne garde, et qu'il craigne d'arriver à la haute réputation de M. Mauguin, qui, en fait de notions diplomatiques, est plus instruit que les gens les mieux informés, car il sait tout ce qui n'est pas.

On avait aussi oublié que le général Bernard, l'un des officiers de génie les plus distingués de l'Europe, pouvait bien avoir quelque chose à dire sur une question semblable. La franchise et la vivacité de sa parole ont produit une profonde impression. Ce discours, tout rempli d'images militaires, a paru de mauvais goût aux membres de la coalition, qui admiraient si fort des qualités à peu près semblables dans les discours du général Bugeaud. Mais ce serait trop que demander justice pour les hommes, nous nous contenterions de la voir faite pour les choses.

Dans cette discussion du projet de loi des armes spéciales, entre autres scandales donnés par le parti doctrinaire, tels que l'attaque violente de M. Piscatory contre le président de la chambre, il faut compter les paroles de M. Jaubert sur son projet d'abandon d'Alger, en présence de Ben-Aratch, l'envoyé d'Abd-el-Kader. Assurément, si quelque chose pouvait inspirer aux Arabes la pensée de se lever de nouveau, et en masse, contre notre occupation, ce seraient de telles paroles, qui se trouveraient ainsi un acheminement aux désirs de M. Jaubert. Lord Brougham assistait aussi à cette séance, et il était facile de lire sur ses traits, l'expression que lui causait ce discours. Il faut rendre justice à M. Passy, ce n'est pas lui qui choisirait un tel moment pour exprimer de semblables pensées, quoiqu'il soit, comme M. Jaubert, partisan de l'abandon d'Alger.

Les armes sont journalières. Deux jours après cette discussion, la chambre modifiait et amendait le projet de loi sur les états-majors. Nous qui sommes loin de vouloir que la chambre s'inféode au ministère, nous ne voyons pas le mal, d'autant plus que la chambre n'a pas voté d'une manière bien opposée aux vues du ministère. Elle a réduit à six le nombre des maréchaux en temps de paix, mais elle a autorisé le gouvernement à nommer des maréchaux pour faits de guerre, après la paix conclue. Elle a retiré au ministre de la guerre la faculté de mettre les officiers-généraux à la retraite, mais elle a presque égalisé, par les réductions, la solde de retraite et le traitement de réserve, en sorte qu'il y aurait avantage pour les généraux à choisir la retraite, qui leur rend la disposition de leur personne. Si le ministère n'éprouve jamais de plus grands échecs, il pourra durer long-temps.

La commission des canaux prépare son rapport. Il conclut presque géné-

ralement au rejet. Il y a deux jours, M. Laurence citait, dans le bureau dont il fait partie, toute une localité de son département, où, par l'effet d'inondations, la fièvre est l'état normal de la population. Les mieux portans sont ceux qui n'ont que la fièvre quarte. Un des canaux proposés par le gouvernement assainirait le pays. Le canal est rejeté. *Ab uno disce.*

La commission des chemins de fer conclut au rejet. M. Arago est chargé du rapport. Le ministère avait proposé une transaction à la commission. Il offrait toutes les lignes aux compagnies, et ne se réservait que la ligne du chemin de fer de Bruxelles et de Londres. La commission n'a rien voulu écouter. M. Jaubert, M. Duvergier de Hauranne ont donné leurs voix à M. Arago. Le ministère s'adressera à la chambre. Il se trouvait cependant, dans la commission, des partisans des travaux par le gouvernement, mais non pas par le présent ministère. Il faut rendre justice à M. Odilon Barrot. On assure qu'il a fait entendre des paroles pleines de noblesse et d'impartialité. Qui sait si, entre autres avantages que le pays retirera de la coalition actuelle, on ne comptera pas l'acquiescement aux idees gouvernementales d'un esprit aussi élevé que celui de M. Odilon Barrot?

La proposition de M. Gouin, sur la réduction des rentes, sera discutée lundi. Le rapport de M. Antoine Passy, qui n'est que le résumé de tout ce qui a été dit depuis plusieurs années, contient quelques principes contradictoires que la discussion fera ressortir. On a parlé d'un projet de conversion que M. Duchâtel tient en réserve; on sait que M. Duchâtel était chaudement opposé à la conversion. Le projet qu'il a proposé ne sera, dit-il lui-même, exécutable que dans un an. En cela, M. Duchâtel ne se trouverait pas plus en désaccord avec la commission que le ministère lui-même, qui n'ajourne pas plus loin cette mesure, et qui demande qu'on en fixe l'époque. Il n'appartenait pas au ministère de prendre l'initiative d'une opération qui est impopulaire à Paris, et qui produira, de l'aveu même du rapporteur de la commission, peu de bien dans les départemens. Si la chambre se charge de cette responsabilité, le ministère ne saurait trouver à y redire. La chambre vient de montrer qu'elle répugne aux questions de parti. Il y a donc lieu d'espérer qu'elle maintiendra la discussion dans ses limites financières; et c'est tout ce que demande, sans doute, le ministère, qui ne désertera cependant pas les intérêts qu'il croirait froissés par une trop prompte réalisation de la mesure projetée.

Le commerce français s'est vivement ému de la question des fils de lin pour lesquels beaucoup de villes du nord, qui se livrent à cette industrie, demandent une protection, c'est-à-dire une augmentation de droit sur les fils de lin anglais. Cette affaire a causé aussi une vive émotion en Angleterre. L'importation anglaise de ces fils s'est élevée, depuis 1830 jusqu'en 1837, de 795,000 kilogrammes à 3,198,270. En 1828, l'exportation française, de 4 millions de kilogrammes, s'est réduite, en 1837, à 980,000 kilogrammes. Ces chiffres expliquent les doléances de nos villes du nord, et une pétition a été adressée par elles à la chambre des députés, qui a craint d'entamer cette ardente discussion, et a passé à l'ordre du jour. Toutefois les intérêts de la France ne seront pas abandonnés; beaucoup d'intérêts divers se rattachent à cette question, et nous savons qu'une négociation a été ouverte par le ministre du commerce, en Angleterre, à ce sujet. On espère ainsi obtenir des concessions de l'Angleterre sur d'autres branches d'industrie, sans toutefois renoncer à la protection due à celle-ci. Toutefois, cette question ne pourra être résolue

avant l'année prochaine. La discussion du budget est très avancée en Angleterre. L'année financière y finit au 5 juin, et les ministres ne prendraient pas sur eux de ratifier, par un ordre du conseil, en l'absence du parlement, des conventions qui touchent à de si graves intérêts matériels. La chambre a donc agi sagement en s'en rapportant au ministre du commerce, et en lui laissant toute latitude en cette occasion.

Le plan de l'opposition, plan qu'elle avoue, et qui est d'arrêter toutes les affaires, ne paraît pas avoir l'assentiment des chambres. Il suffit de voir ce qui se passe dans la chambre des députés. A la chambre des pairs, M. Villemain, suivant le conseil de M. Cousin, qui reprochait à la noble chambre de ne jamais défaire de ministère, a essayé d'attaquer vivement celui-ci. Ses accusations personnelles contre M. Molé n'ont trouvé qu'un seul écho, et cet écho était la voix de M. Molé, qui les a acceptées, mais pour mieux en réfuter le principe. M. Villemain reprochait à M. Molé d'avoir quitté son siége dans le procès d'avril. M. Molé a répondu qu'il avait déclaré le procès impossible, si l'on ne séparait les causes. On revint plus tard à l'avis de M. Molé, et on sépara les causes. Alors M. Molé reprit sa place. « Je fais ce que je dis, a ajouté M. Molé, en répondant à M. Villemain, et vous, vous ne faites pas ce que vous dites. » M. Villemain n'a pas répondu. Pour la loi de disjonction et les lois proposées par le ministère du 6 septembre, M. Molé a fort bien fait ressortir ce qui convient à un temps et ce qui convient à un autre. Des complots avaient éclaté, d'horribles tentatives d'assassinat sur la personne du roi avaient eu lieu, il fallait réprimer. Mais le calme s'étant rétabli dès le renouvellement du cabinet, il y eut lieu d'essayer d'un autre système. On se rappelle qu'en promulguant l'amnistie le ministère déclara qu'il répondait de la tranquillité de la France. A-t-il tenu parole?

M. Molé, qui avait relevé avec esprit et fermeté les attaques de M. Villemain, n'a trouvé que des paroles de douleur et de regret pour répondre à M. de Broglie, qui est venu faire acte de solidarité avec ses amis de l'autre chambre. M. de Broglie a fait preuve de générosité, car ce. tes il lui serait bien difficile de dire à quelle sorte de politique il se rallie en ce moment où M. Guizot est avec M. Arago, et M. Duvergier de Hauranne avec M. Passy. Le parti de l'opposition, qui chante assez haut ses moindres triomphes, a été modeste dans son plus grand succès. Avoir entraîné M. de Broglie et lui avoir persuadé que ses amitiés politiques l'obligent à sortir de la ligne de modération qu'il s'était tracée, à approuver des intrigues si étrangères à l'austérité de ses habitudes, c'est là, certes, un trait de force et d'habileté, et nous ne sommes pas tentés d'en contester le mérite! M. Royer-Collard a qualifié dernièrement ce genre de mérite; mais nous n'avons pas l'autorité de M. Royer-Collard, et nous nous garderons de répéter les termes hardis de son jugement.

Les couronnemens de Londres et de Milan occupent la haute société de toutes les capitales. On nomme successivement, dans le monde, comme ambassadeurs extraordinaires, à Londres, M. le comte de Flahaut, M. le duc de Coigny, et enfin M. le duc de Nemours. Le comte de Varanzoff, l'un des plus riches seigneurs de la Russie, le prince Esterhazy, y lutteront par les chevaux, les livrées et les carrosses. La cour de Bruxelles envoie à Londres le prince de Ligne, et son rival, en fait de luxe et d'éclat, le marquis de Tressignies, en sèche de chagrin. A Milan, iront les ambitions secondaires.

F. Bonnaire.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

VI. — LA VILLE DES KALIFES.

Un soir, pendant que nous étions en train de dîner, nous entendîmes un grand bruit d'hommes et de dromadaires; nous mîmes le nez à la fenêtre de notre salle à manger, qui donnait sur une cour intérieure, et nous aperçûmes M. Taylor. Parti la veille au matin d'Alexandrie, il avait traversé, avec la rapidité des courriers arabes, les quarante-cinq lieues de désert qui séparent cette ville du Caire.

Sa négociation était terminée : cependant elle avait souffert plus de difficultés qu'on ne l'avait cru d'abord. Quelque diligence qu'il eût faite, quelque silence qu'il eût gardé, le projet avait transpiré, l'Angleterre avait pris les devans sur la France, et les deux aiguilles que venait chercher M. Taylor avaient été promises à la Grande-Bretagne; quant à Méhémet-Ali, il avait le plus grand désir de satisfaire les deux nations, et il ne demandait pas mieux que de les mettre d'accord. Ce fut en cette occasion que le précédent voyage de M. Taylor et l'étude qu'il avait faite lui-même et sur les lieux des monumens antiques lui furent d'une grande utilité; il connaissait l'Égypte depuis 1828, et fit observer que l'affaire datant de cette époque, la priorité appartenait à sa demande. Puis, pour tout concilier, il offrit de donner à l'Angleterre, au lieu des deux obélisques de Louqsor, l'obélisque de Karnach, qui est plus grand; quelques difficultés s'élevèrent encore, qui furent heureusement aplanies, et les deux

obélisques de Louqsor et l'aiguille d'Alexandrie furent définitivement accordés à la France.

M. Taylor arrivait donc tout joyeux d'avoir terminé sa négociation, et désirait vivement continuer le voyage: aussi le départ, sur sa proposition, fut-il fixé à l'unanimité pour le lendemain au soir.

Dès le matin de ce grand jour, nous nous rendîmes avec nos Arabes chez le vice-consul de France, M. Dantan, pour faire nos conventions en présence d'un témoin: d'abord on fixa le nombre des bêtes et des gens; puis on aborda la question principale: il s'agissait de savoir ce que l'on paierait aux uns et aux autres pour le voyage, qui, aller et retour, devait durer un peu plus d'un mois.

Les discussions sont les triomphes des Arabes: fins, entêtés, insaisissables, toujours ils glissent entre vos raisonnemens qu'ils font semblant de ne pas comprendre, ou qu'ils combattent avec des argumens auxquels votre ignorance des lieux et des mœurs vous empêche de rien opposer; craignant toujours de demander trop peu, ils exagèrent leurs prétentions, afin que, lorsqu'ils ont diminué quelque chose, en ayant l'air d'avoir fait un sacrifice, ils soient encore rétribués au double de la valeur; ce qu'ils opposèrent surtout à nos rabais, fut cette raison que la péninsule du mont Sinaï était parcourue par trois tribus différentes, et qu'il y avait une convention entre elles, pour que celle qui accompagnerait les voyageurs ne fût pas inquiétée par les autres; il en résultait, selon eux, que cette neutralité ne s'obtenant qu'à prix d'argent, la somme qu'ils nous demandaient, toute considérable qu'elle nous paraissait, était de fait on ne peut plus raisonnable, puisque lorsqu'ils auraient prélevé sur cette somme la part due aux deux autres tribus, ce qui resterait à nos conducteurs suffirait à peine à défrayer les hommes et les chevaux. C'était, comme on le voit, un de ces argumens tenaces et obscurs auxquels il n'y a rien à répondre: aussi passâmes-nous à peu près par tout ce qu'ils voulurent, et la seule concession que nous obtînmes, fut qu'ils se nourriraient pendant le voyage, et que leur cuisine ne nous regarderait en aucune manière; quant aux dromadaires, ils étaient à notre charge.

Le marché terminé, M. Dantan, qui y avait assisté, nous prévint de ne pas attacher une confiance absolue aux relations amicales de la tribu d'*Oualeb-Saïde* avec les autres peuplades; seulement c'était une tribu brave et fidèle, qui, le cas échéant, *nous aiderait à nous défendre*. M. Dantan nous invita en conséquence à ne pas oublier parmi nos effets les armes, et parmi nos provisions le plomb et la poudre.

Nos Arabes, qui suivaient avec une grande attention le discours de M. Dantan, et qui, trop loin pour entendre, épiaient son reflet sur nos physionomies, s'aperçurent que, quel qu'il fût, il n'était pas à leur avantage. Leur première idée fut que nous nous repentions du marché que nous venions de conclure, et que nous cherchions un moyen de le rompre : aussitôt l'un d'eux, que l'on appelait Bechara, et qui parlait un peu le français, vint à nous, et comme s'il ne s'aperçevait pas qu'il nous interrompît, il nous invita à venir voir les dromadaires. Il m'avait pris, sans s'en douter, par mon endroit sensible. Je suivis donc Béchara, qui me conduisit dans la cour et s'arrêta en face de nos bêtes, en me priant de considérer qu'il y avait dromadaires et dromadaires; que ceux dont nous allions faire l'essai étaient de véritables *haghins* légers comme des gazelles, forts comme des lions, dociles comme des agneaux; que chacun d'eux avait sa généalogie aussi en règle que celle des chevaux arabes les plus nobles et les plus anciens, et que nous pourrions marcher derrière eux, au désert, sans voir la trace de leurs pas sur le sable, tant leur course était rapide et légère.

Cette assertion, il faut l'avouer, semblait entièrement confirmée par la simple inspection des malheureuses bêtes qui étaient l'objet de cet éloge; elles étaient d'une maigreur phénoménale; leur peau, qui semblait avoir appartenu jadis à un animal deux fois gros comme eux, couvrait de ses plis battans une espèce de carcasse d'acier, dont on pouvait examiner tous les ressorts. D'un autre côté, leur physionomie était douce et bonne, et l'anneau de fer passé entre leurs narines, me paraissait devoir remplacer avantageusement la bride, de sorte qu'à part leur taille démesurée, je n'avais aucun motif sérieux de me plaindre. Au reste, je commençais à me prendre de pitié pour ces futurs compagnons de notre voyage : leur sobriété tant vantée était écrite sur tout leur corps; mais tout naturellement, cette pitié me mena à un doute sur la santé continue de ces malheureux animaux. Alors les Arabes se récrièrent en chœur, et Mohammed se mit de la partie. Tout ce qui m'inspirait une crainte était pour eux un motif de sécurité, tout ce qui me semblait un défaut était exalté par mes interlocuteurs comme une perfection. Je vis que je n'aurais jamais le dessus, et je renfermai mes réflexions en moi-même; seulement il me semblait que je n'avais jamais vu de dromadaires d'une taille aussi gigantesque.

Le baron Taylor et Mayer vinrent me rejoindre : il devenait urgent d'acheter des provisions; nous remîmes au soir la conclusion du marché, et nous nous fîmes donner par les Arabes la liste des objets nécessaires. Si peu considérable que fût cette liste, elle nous forçait,

par sa diversité, à courir tous les bazars du Caire, attendu la spécialité de chaque marchand et de chaque quartier, qui n'empiète jamais sur la spécialité du marchand et du quartier voisin.

Voici la liste de ces objets, elle donnera une idée de la simplicité des mœurs de la vie nomade, qui a réduit les besoins des voyageurs aux plus strictes nécessités de la vie :

Des outres pour mettre de l'eau ;

Des gargoulettes de cuir pour suspendre à la selle, afin de boire en courant sans faire arrêter la caravane pour ouvrir les outres;

Du riz pour trois personnes, aller et retour : on nous dit bien que nous en trouverions au Sinaï, mais nous préférâmes prendre nos précautions au Caire;

De la farine pour le pain;

Des fèves pour les dromadaires;

Des dattes : c'est le fruit qui se conserve le mieux dans de pareils voyages;

Du mich-mich : on se rappelle cette pâte d'abricot séchée au soleil, qu'on roule comme des pièces d'étoffe, et dont nous avons parlé à propos des bazars de comestibles; c'est une provision commode à emporter, en ce qu'elle ne tient pas plus de place qu'un porte-manteau, et que, bouillie dans de l'eau, elle fait d'excellente marmelade;

Du tabac pour cadeaux destinés tant à notre escorte qu'aux Arabes que nous pourrions rencontrer;

Du bois pour faire la cuisine;

Du café pour combattre les transpirations dont nous étions menacés;

Du sucre pour donner au couvent;

Une tente pour nous abriter contre l'ardeur du soleil et contre la fraîcheur des nuits;

Enfin, des vases en fer pour préparer nos alimens, les vases en terre étant incapables de résister dix minutes au trot des dromadaires.

Ce dernier article me ramena à mon idée fixe : parmi les qualités des haghins, Bechara avait oublié de me vanter ce trot formidable, et il me sembla, si peu flatteuse que fût la comparaison, que nous étions destinés à jouer le rôle des pots de terre.

Cependant, comme il s'agissait de parcourir une douzaine de bazars en deux ou trois heures, je m'empressai d'agir ; nous courûmes à la station la plus proche, et nous enfourchâmes ces estimables quadrupèdes qui nous avaient déjà rendu tant de services, et que j'appréciais davantage encore, au moment de me séparer d'eux et de faire connaissance avec nos nouveaux véhicules; puis nous nous

mîmes en course. A mesure que nous achetions, Mohammed acheminait les marchandises vers le quartier-général; à trois heures nous avions fini toutes nos emplettes. J'oubliais de dire que nous avions joint à la liste de nos provisions de la bougie, afin de pouvoir dessiner et écrire après le soleil couché.

Nous quittâmes aussi nos babouches et nos marcoufs, et nous les remplacâmes immédiatement par de longues bottes rouges travaillées à Maroc, et qui sont souples et collantes comme des bas de soie; notre tête fut abritée, outre le turban, par un mouchoir à raies jaunes et rouges, et dont les deux bouts, pendant de chaque côté de notre figure qu'ils couvraient de leur ombre, étaient ornés de glands de soie entourés de filigranes d'argent; enfin, accoutrés de la sorte, nous rentrâmes au quartier franc pour présider à l'emballage de toutes nos emplettes, épuisés de fatigue, mais décidés à partir le soir même.

Nous trouvâmes la besogne à peu près faite; les Arabes sont les emballeurs les plus expéditifs que je connaisse : tout était roulé, sanglé et ficelé quand nous arrivâmes, et déjà deux des quatre dromadaires destinés au bagage étaient chargés. Alors M. Msara, voyant que le reste de l'opération s'accomplirait parfaitement sans nous, puisque la première partie avait si bien réussi en notre absence, nous donna le conseil de profiter du temps qui nous restait pour aller demander des lettres de recommandation au couvent grec du Caire, qui est une succursale du mont Sinaï. L'avis nous parut bon, et nous nous mîmes en route pour le suivre; mais nous trouvâmes, au bout de trois ou quatre rues, le chemin barré par une procession nuptiale : la mariée, montée sur un âne, était hermétiquement enfermée dans une grande pièce de soie; quatre eunuques portaient un dais au-dessus de sa tête, et une quantité de femmes voilées comme elle, la suivaient en faisant entendre un certain gloussement particulier aux femmes arabes, qui consiste dans un frôlement de la langue contre le palais, et qui est, dans cette occasion, comme dans toutes les occasions heureuses, l'expression de leur joie. Cette mélodie formait les entr'actes d'une musique plus barbare encore; quand elle cessait, une douzaine de chanteurs récitaient, en s'accompagnant des instrumens déjà décrits, des chansons plus qu'anacréontiques que des jongleurs et des paillasses se chargaient de traduire par les gestes les plus expressifs à ceux qui, comme nous, avaient le malheur de ne pas entendre la langue. Tout ce cortége, déjà considérable par lui-même, était suivi par une telle foule, qu'en nous haussant sur nos étriers, nous n'en pouvions apercevoir la fin. Nous calculâmes, au train dont il s'avan-

çait, qu'il nous faudrait bien attendre une heure; c'était trop de temps perdu : nous nous en remîmes à Dieu du soin de nous annoncer, et nous rebroussâmes chemin. Nous trouvâmes nos Arabes prêts et nos dromadaires chargés : il ne nous restait plus qu'à conclure le marché; cette conclusion consistait, de notre côté, en des arrhes à donner, et du côté de nos Arabes, dans la livraison des otages qu'ils devaient laisser au consulat pour répondre de nous. Ces otages, dont la tête devait tourner au même vent que les nôtres, étaient deux guerriers de la tribu avec leurs montures; nous fîmes observer que nous étions trois, et qu'il fallait au moins trois Arabes pour nous représenter; mais notre chef fit observer que deux de nous étaient représentés par les deux guerriers, et le troisième par les deux dromadaires; bonne ou mauvaise, il fallut nous contenter de cette réponse; seulement l'équivalent était peu flatteur pour notre amour-propre : l'humiliation avalée, M. Dantan, M. Msara et M. Dessap, qui avaient voulu assister à notre départ, nous donnèrent l'accolade d'adieu, puis on alluma des torches, et l'on nous amena des chevaux, dont nous devions nous servir pendant la première halte, car on craignait que le peu d'habitude que nous avions du trot de nos nouvelles montures ne causât quelque accident, au milieu des rues étroites et tortueuses de la ville. Cette précaution, qui venait de Mohammed, me le fit prendre en véritable amitié; enfin, à neuf heures du soir, nos Arabes montèrent sur leurs dromadaires, et nous sur nos chevaux ; puis nous sortîmes majestueusement de l'hôtel, éclairés par les torches de nos guides qui marchaient devant nous, et nous traversâmes le Caire, à la grande admiration de ses habitans, que la splendeur et l'étrangeté du spectacle tiraient de leurs maisons, malgré leur insouciance ordinaire.

Nous sortîmes par la porte de la Victoire, la plus proche du quartier franc; puis nous tournâmes à droite, en longeant les murs de la ville; et après une heure de marche, nous nous trouvâmes auprès d'une autre cité, cité des morts plus belle, plus riche, plus monumentale, que celle des vivans, nécropole des kalifes où les lieutenans de Salah-Eddin et les descendans du mamelouk Beybars reposent dans des tombeaux de marbre et de porphyre, côte à côte avec la plus riche et la plus haute aristocratie du Caire; nous avions réservé cette exploration pour notre première halte, et l'heure ne pouvait être mieux choisie pour visiter des tombeaux.

Aussi nous laissâmes nos Arabes dresser la tente et s'occuper du campement; nous prîmes quatre porteurs de torches, et nous nous acheminâmes à pied vers la ville funèbre, que nous voyions devant

nous comme une masse noire au milieu de laquelle nous ne pouvions distinguer aucune forme ni aucun contour.

Au bout de deux cents pas, nos flambeaux se reflétèrent sur la muraille d'un vaste et riche monument, dont la base, éclairée par une lueur tremblante, laissait voir les versets du Koran qui l'entourent comme des bandelettes sacrées, tandis que la lumière, se dégradant à mesure qu'elle s'élevait, interrompue tout à coup par les corniches et les angles saillans qui projetaient leurs ombres, se perdait avant d'arriver au sommet des madenehs, dont le croissant doré brillait comme un astre dans le ciel.

Nous frappâmes à la porte du monument; à ce bruit inusité à une pareille heure, les éperviers qui dormaient, abrités dans les arabesques de pierre, se réveillèrent et prirent leur vol en jetant de grands cris. De longs hurlemens leur répondirent, et un instant nous crûmes que les chiens et les oiseaux de proie étaient les seuls habitans de la nécropole; mais bientôt nous entendîmes des pas humains : nos Arabes échangèrent quelques paroles avec celui qui s'avançait; enfin la porte s'ouvrit, et l'hôte des morts parut sur le seuil de ce splendide sépulcre.

C'était un vieillard d'une sobriété de paroles toute musulmane; lorsqu'il sut le motif qui nous amenait, il nous fit signe d'entrer, nous indiqua les diverses parties de l'édifice, puis nous ramena au caveau mortuaire, dont les murs étaient enrichis de fleurs en mosaïque du plus élégant travail; le sarcophage était de granit parfaitement conservé.

Cependant nous ne voulions pas nous en tenir à une seule tombe, nous dîmes au vieillard notre intention; il nous fit signe qu'il était à nos ordres; nous sortîmes du monument, et nous descendîmes dans la rue. Là nous retrouvâmes, les éperviers qui, aussitôt qu'ils revirent nos lumières, se prirent à pousser de nouveaux cris, et à tournoyer si près de nos torches, qu'ils se mêlaient à la fumée; en même temps des centaines de chiens errans, qui le jour vont demander leur vie dans les rues du Caire, et qui le soir viennent chercher un asile dans les tombes, nous entourèrent et nous suivirent en hurlant. Éveillés à ces cris et à ces hurlemens, qui protestaient contre la vie et la lumière, si insolites à cet endroit et à cette heure, des Arabes bédouins, de cette race indomptée qui se croirait prisonnière si les portes d'une ville se fermaient sur elle et la séparaient du désert pendant le sommeil, se dressaient enveloppés de leur burnous sur les degrés des mosquées ou les enfoncemens des sépulcres, et sem-

blaient, dans leurs blancs suaires, les ombres courroucées de ceux dont nous venions troubler le repos.

Nous arrivâmes, au milieu de ce cortége sinistre et de ces apparitions funèbres, dans un lieu retiré où l'on nous montra les tombeaux des *Djezam*, branche de la tribu arabe de *Kohlan*, qui s'établit en Égypte, lors de la conquête musulmane. Deux monumens s'élevaient somptueusement au-dessus des autres : c'étaient les tombeaux de deux hommes célèbres par leur hospitalité et leur munificence; l'un, que l'on nommait Tharif, avait journellement à sa table mille convives, que ses esclaves, placés aux différentes portes de la ville, lui amenaient; l'autre, qui s'appelait Muhenna, à défaut d'autres combustibles, brûla un jour, pour apprêter à manger à des voyageurs qui s'étaient arrêtés sous sa tente, un riche butin qu'il venait de faire sur ses ennemis ; on avait rendu à leur cadavre cette magnifique hospitalité qu'ils avaient exercée pendant leur vie, et ils reposaient dans des tombeaux splendides et vastes comme des palais.

En sortant de ces monumens, nous en visitâmes un dernier qui nous sembla le plus ancien de tous ceux que nous avions vus; les murs étaient lézardés dans toute leur étendue, et ouverts même en plusieurs endroits; au-dessus d'une de ces fentes, Mohammed nous fit remarquer, tracée par un poète persan, cette phrase qui nous parut passablement obscure : « Chaque crevasse de cet antique édifice est une bouche entr'ouverte qui rit de la pompe passagère des demeures royales. »

Nous avions passé deux heures à peu près au milieu de la cité des morts, et nous en avions visité les plus beaux édifices; il était temps de rejoindre nos Arabes : nous nous acheminâmes donc vers le premier tombeau que nous avions visité, toujours escortés de nos éperviers, accompagnés de nos chiens, et côtoyés par nos fantômes ; cependant, comme si ce cortége fantastique était, par une puissance supérieure, retenu dans sa ville funèbre, il s'arrêta à la porte qui donnait sur la plaine des vivans ; nous en prîmes congé sans regret, pour revenir à notre tente. Quelque temps encore nous entendîmes les cris des éperviers et les hurlemens des chiens; mais, rassurés par le silence et par la nuit, les uns retrouvèrent leurs aires de marbre, et les autres, leurs niches de granit, de sorte qu'au bout de quelque temps, toute rumeur mourut, et qu'aucun bruit ne troubla plus l'écho de la cité mortuaire, que nous avions pour un moment tirée de son sommeil éternel.

A notre retour, nous trouvâmes nos Arabes assis en rond, autour

d'un feu qu'ils avaient allumé, et se racontant des histoires. Derrière eux, leurs chameaux, couchés et confondus avec le sable dont ils ont la couleur, formaient un second cercle plus étendu ; notre tente était dressée à l'écart ; c'était le moment de jeter un coup d'œil en masse sur cette troupe qui devait nous accompagner, et en détail, sur ces hommes à qui nous avions confié notre vie.

Le chef ou cheik se nommait *Toualeb;* petit, maigre, nerveux, il avait, quoique laid, une expression de physionomie affable et sympathique; il parlait peu et brièvement ; sa parole fortement accentuée et son regard rapide exerçaient une surveillance continuelle sur nos Arabes, et nous eûmes plus d'une occasion par la suite de juger de l'excellence de son coup d'œil et de l'énergie de son caractère.

A sa gauche était Bechara, avec qui j'avais déjà fait connaissance dans la cour de l'hôtel, et qui m'avait prouvé la noblesse de ses chameaux et démontré toutes leurs qualités. Son embonpoint ne dépassait pas celui de son chef; mais autant ce dernier était sévère et taciturne, autant l'autre était rieur et bavard ; tant que le jour durait, il chantait assis sur son chameau, et dès que le soir était venu, Scheherazade du désert, il racontait impitoyablement ses histoires à ses camarades jusqu'à ce qu'il les eût endormis. Alors il prenait le parti de monologuer encore un instant, puis enfin il s'endormait à son tour. Cette loquacité perpétuelle, si précieuse dans les longues routes pour ceux à qui la nature a donné un caractère moins parleur, faisait de Bechara l'idole de ses camarades; et si Toualeb était le chef pendant le jour, aussitôt le soleil couché, le sceptre du commandement passait à Bechara, sans conteste et sans réclamation.

De l'autre côté de Toualeb, était le frère d'armes, l'ami, le confident de Bechara; c'était un Arabe herculéen, parfaitement bien vu du chef, et respecté du reste de ses camarades, parce qu'il était le plus robuste de la troupe ; c'était le premier lancé en avant lorsque quelque inquiétude rembrunissait le front de *Toualeb ;* c'était le dernier endormi lorsque le soir Bechara racontait ses éternelles histoires ; aussi Toualeb et Bechara faisaient de lui un cas extrême.

Le seul, après ces trois hommes, qui méritât d'être remarqué, était Abdallah, notre cuisinier ; il était entré à notre service sur la recommandation de M. Msara, et sur l'assurance qu'il avait étudié son art sous les meilleurs maîtres du Caire. C'était leur condamnation vivante; il est impossible de se figurer les impurs mélanges que cet empoisonneur apprêtait pour nos repas.

Nous ne parlons pas de Mohammed, notre vieil ami, qui nous

avait suivis d'Alexandrie, et nous accompagnait encore dans ce voyage.

Quant au reste de la troupe, il n'y avait rien à en dire sous le rapport intellectuel; du côté physique, c'étaient de véritables enfans du désert, grêles, déliés et souples comme des serpens, maigres et sobres comme leurs chameaux. Aussi, à cette première inspection, vîmes-nous de quelle minime importance avait dû être pour eux le rabais de leur nourriture; pendant cette première halte, il ne fut pas question pour eux de repas. Nous pensâmes que, comme nous, ils avaient soupé avant de quitter le Caire, et nous entrâmes dans notre tente sans nous en occuper davantage.

Je me jetai sur mon tapis, parfaitement rassuré sur la bonne foi de nos guides, et par conséquent sur la sûreté du voyage; nous étions en tout dix-huit hommes bien armés, et nous formions un cortége assez respectable. L'unique sujet d'inquiétude qui nous restait était la bosse démesurée de ces malheureux dromadaires, sur laquelle, privé d'étriers surtout, je ne croyais pouvoir rester plus de cinq minutes; enfin, je m'endormis dans la confiance que Dieu est grand et miséricordieux.

Au point du jour, je m'éveillai et je sortis sans bruit de la tente, nourrissant la mauvaise pensée de choisir le plus petit des trois dromadaires. Je trouvai nos Arabes éveillés, et sellant leurs bêtes; je fis un signe à Bechara, dont je désirai particulièrement me faire bien venir, et je lui dis de me conduire à ma monture. Nos trois dromadaires étaient agenouillés les uns près des autres, le cou allongé comme des serpens, et, dans cette pause, il était difficile de juger de leur hauteur; je tournai autour d'eux pour les examiner, lorsque Bechara me dit de ne pas trop m'approcher de leurs têtes. Je lui demandai s'il y avait quelque danger, et si leur caractère démentait cet air timide et langoureux, qui faisait le charme particulier de leur physionomie; il me répondit qu'on avait vu des dromadaires sans avertissement saisir le bras ou la cuisse d'un homme, et les briser comme du verre; un de ses camarades, qu'il me montra, avait été victime, dans le précédent voyage, d'un accident pareil; et quelques jours avant notre départ du Caire, un honnête Turc, qui achetait, sans penser à mal, de la marmelade en rouleaux dans un bazar de comestibles, avait été saisi par son turban et enlevé de terre, où il était retombé sans connaissance. On s'était empressé autour de lui pour le secourir; mais on s'aperçut bientôt que le haut de sa tête, crâne et cervelle, était resté dans le turban. Au reste, les dromadaires faisaient cela sans méchanceté comme sans malice, et dans ces

rares mouvemens de joie ou de mauvaise humeur qui détruisent parfois momentanément l'équilibre des plus heureux caractères.

Jamais Bechara n'avait été plus religieusement écouté, jamais un de ses discours ne s'était gravé plus profondément dans l'esprit de son auditeur. Je lui prouvai immédiatement combien j'appréciais ses conseils, en faisant un détour, et en m'avançant, du côté de la queue, vers le dromadaire sur lequel j'avais jeté mon dévolu. Il était couché nonchalamment les jambes repliées sous lui et le cou étendu, de sorte que la selle dans cette situation était à la hauteur d'une selle placée sur le dos d'un cheval ordinaire. Je résolus de faire, avant que les autres arrivassent, et en présence de mon ami Béchara, un essai sans importance apparente, mais dont le résultat devait être de me familiariser avec l'animal. En conséquence, comme si j'avais l'esprit parfaitement libre, je m'accrochai, en fredonnant, au pommeau de la selle et aux cordages qui en pendaient, et après les trois élans classiques, j'enjambai le monticule et me trouvai à cheval; mais à peine étais-je affermi, que ma bête, qui savait sa profession de dromadaire, aussi bien que moi mon métier de cavalier, releva brutalement tout le train de derrière, ce qui me mit immédiatement le nez huit pouces plus bas que les genoux, et me valut dans la poitrine un coup atroce du trusquin de la selle, qui est élevé de près d'un pied et terminé par une boule de bois ornée de cuivre. Au même instant, le train de devant se releva avec la même spontanéité que j'avais remarquée dans son prédécesseur le train de derrière, et je sentis que le dossier de la selle me rendait avec usure dans les reins le coup que le pommeau m'avait donné dans la poitrine. Bechara, qui ne m'avait pas perdu un instant de vue pendant mes exercices de voltige, me fit remarquer l'excellente combinaison de ces deux préominences sans le secours desquelles je serais inévitablement tombé en avant ou en arrière; Bechara m'avait fait cette judicieuse remarque avec un visage riant, comme s'il eût voulu me prouver que j'étais ingrat envers ma selle : je commençai dès-lors à le considérer comme un mauvais plaisant. Aussi, lorsqu'il me proposa de redescendre, je lui répondis d'un ton méprisant, quoique au fond je sentisse que je m'avançais beaucoup, que je resterais là tant qu'il me plairait, et que ce n'était pas son affaire; Bechara comprit son inconvenance, et m'invita, pour se raccommoder avec moi, à profiter de ma situation pour regarder le paysage.

En effet, du point élevé où j'étais parvenu, j'embrassai un horizon immense. Le dromadaire s'était levé comme il était couché, la tête

au nord, et la queue au midi. J'avais à ma droite les tombeaux des kalifes adossés à la chaîne nue du Mokkatan, dont la cime était dans la lumière, et la base dans l'ombre; devant moi, le champ de bataille d'Héliopolis, et à ma gauche le Caire, dont les minarets étincelaient aux premiers rayons du soleil. Cette vue magnifique, appuyée au Nil, me donna l'envie de compléter ma jouissance, en embrassant le cercle opposé. Je tirai le licou de mon dromadaire pour le faire pivoter sur lui-même, mais il ne parut pas s'apercevoir de mon intention; je tirai plus vigoureusement, il leva la tête; je réunis aussitôt toutes mes forces, et il se mit à marcher droit devant lui. Alors, à défaut de la bride, je voulus user de mes jambes, mais je m'aperçus que cette prétention était visiblement incompatible avec mes moyens naturels; je fus donc forcé, comme mon dromadaire marchait toujours et me conduisait droit à Damiette, d'appeler Bechara à mon aide; il accourut sans rancune, arrêta l'animal; et lui présentant quelques fèves dans le creux de sa main, il le fit tourner sur lui-même avec la docilité de l'âne savant, de sorte que je me trouvai en face de l'autre horizon.

Celui-là commençait au vieux Caire, et s'étendait jusqu'à la forêt de palmiers qui couvre Memphis, et au-dessus desquels s'élèvent les cimes des pyramides de Sakkara; à droite les pyramides de Gyzeh, à gauche la chaîne du Mokkatan qui remonte dans la direction du Nil, et va se perdre dans la Haute-Egypte; plus loin le désert, visible par la pensée au-delà de l'horizon, et dont on pressent l'immensité comme celle de l'Océan.

J'étais à la fin de ma contemplation lorsque la toile de la tente se souleva, et Mayer en sortit. Je ne fis pas semblant de le voir; cette distraction me donnait un air d'aisance qui flattait mon amour-propre. Cependant, tout en feignant de ne pas regarder de son côté, je jetai un coup d'œil sur lui, et je vis que, moins maître de ses sentimens que moi, j'étais l'objet, sinon de son admiration, du moins de son envie, et qu'il aurait bien donné quelque chose pour être à ma place; le fait est que la galerie était beaucoup plus considérable qu'un quart d'heure auparavant, les Arabes ayant chargé leurs chameaux et n'attendant plus que nous pour partir.

Heureusement pour Mayer, une circonstance qui m'aurait fort embarrassé, vint à son secours : son dromadaire, en voyant ses camarades sur leurs jambes, se redressa, entraîné par l'exemple; les Arabes voulurent le faire agenouiller, mais Mayer comprit ses avantages et se garda de les laisser échapper. En sa qualité de marin,

grimper sur quelque animal que ce fût n'était rien pour lui; s'y maintenir était tout; avec un bout de ficelle, pourvu qu'il fût assez long, il serait monté sur le coq d'un clocher. Aussi, dès qu'il eut aperçu la corde qui pendait de la selle, il fit signe qu'on le laissât tranquille, et en une seconde il se trouva sur son dromadaire, aux grandes acclamations de la société. Quant à M. Taylor, son premier voyage dans la haute Egypte et son retour d'Alexandrie au Caire avaient fait de lui un cavalier accompli.

Tout le monde était prêt, à l'exception de Bechara, qui cherchait dans le sable je ne sais quel objet qu'il avait perdu ; un de nos Arabes piqua en avant pour nous indiquer le chemin; au même instant toute la caravane prit le trot, et partit à sa suite. Dieu vous garde du trot du dromadaire!

Cependant je n'étais pas si préoccupé que je n'eusse vu la monture de Bechara abandonner son maître, et prendre son rang dans la cavalcade, mais cela n'avait point paru inquiéter autrement le cavalier : il continuait de chercher l'objet perdu; enfin, soit qu'il l'eût trouvé, soit qu'il craignît que nous ne nous éloignassions trop pour qu'il pût nous rattraper sans fatigue, il prit le galop à son tour, et, rejoignant son dromadaire qui courait côte à côte du mien, il profita du moment où il levait la jambe gauche, posa un de ses pieds sur son sabot, l'autre sur son genou, sauta du genou sur le cou, et du cou en selle, et cela avec une telle rapidité, que je n'avais pas vu par quel procédé il était arrivé à ses fins : j'étais dans la stupéfaction.

Béchara s'approcha de moi avec la même bonhomie que s'il ne venait pas d'exécuter un tour d'adresse des plus merveilleux, et voyant que, pour adoucir autant que possible l'allure de l'animal, je me cramponnais d'une main au pommeau de devant et de l'autre au pommeau de derrière, il commença à me donner quelques instructions sur la manière de se tenir en selle. Ce mot de selle me rappe'a qu'il nous avait dit que les nôtres étaient parfaitement rembourrées, tandis que la première chose dont je m'étais aperçu, c'est que j'étais assis sur le bois le plus dur; Bechara me répondit qu'il ne nous avait point trompés, et qu'à la première halte il me ferait voir que ma selle était garnie avec le plus grand soin, il est vrai que c'était en-dessous, mais il était, ajouta-t-il, plus important, dans une course comme celle que que nous allions faire, de ménager le cuir des chameaux que la peau des voyageurs. Ceci me parut un véritable raisonnement d'Arabe, auquel je ne voulus pas m'abaisser à répondre, et nous continuâmes notre route sans échanger une seule parole.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivâmes au pied du Mokkatan. Cette chaîne granitique, brûlée par le soleil, est absolument nue; un petit sentier, taillé dans le roc, aide à gravir les flancs escarpés de la montagne, et présente strictement assez de largeur pour qu'un chameau chargé puisse y passer. Nous nous mîmes à la file les uns des autres, l'Arabe qui nous servait de guide marchant toujours en tête, et nous, venant ensuite, placés à volonté; cette montée nous donna un peu de répit, les dromadaires étant forcés d'aller au pas à cause de la difficulté du chemin.

Nous montâmes ainsi une heure et demie à peu près, puis nous nous trouvâmes à la cime de la montagne. Le sommet offre pendant trois quarts d'heure une surface accidentée, au milieu de laquelle, descendant et montant sans cesse, nous perdions souvent de vue tout l'horizon occidental pour le retrouver un instant après; bientôt, en descendant un dernier monticule, nous cessâmes de voir les maisons du Caire, puis ses minarets les plus élevés disparurent à leur tour; quelque temps encore le sommet des pyramides de Gyzeh et de Sakkara nous apparut comme les cimes aiguës d'une autre chaîne de montagnes; enfin, leurs dernières dentelures s'abaissèrent, et nous nous trouvâmes sur la pente orientale du Mokkatan.

De ce côté, rien qu'une plaine sans bornes, une mer de sable, qui, à partir du pied de la montagne, s'étendait jusqu'à l'horizon où elle se confondait avec le ciel; l'aspect général de ce tapis mouvant était fauve et de la couleur de la peau du lion; cependant quelques bandes nitreuses le rayaient de blanc, comme les couvertures qui enveloppaient nos Arabes. J'avais déjà vu de ces plages arides, mais jamais dans une pareille étendue; jamais non plus le soleil ne m'avait paru regarder la terre avec tant d'ardeur : ses rayons étaient visibles, et cette poussière altérait rien qu'à la regarder.

Nous descendîmes pendant une demi-heure à peu près, puis nous nous trouvâmes au milieu de débris que nous prîmes d'abord pour ceux d'une ville; mais, nous étant aperçus que la terre était jonchée de colonnes seulement, nous regardâmes de plus près et nous vîmes que ces colonnes n'étaient autre chose que des troncs d'arbres. Nous interrogeâmes nos Arabes, qui nous dirent que nous étions au milieu d'une forêt de palmiers pétrifiés; ce phénomène nous parut mériter un examen plus approfondi que celui que nous pouvions en faire du haut de nos dromadaires: aussi, comme nous touchions à la base de la montagne, et que le temps de la halte de midi était venu, nous dîmes à Toualeb que nous désirions nous arrêter. Les Arabes se lais-

sèrent glisser à bas de leurs dromadaires, et les nôtres, voyant ce dont il s'agissait, s'agenouillèrent aussitôt; ce fut la contre-partie du départ : ils commencèrent par plier les jambes de devant, puis celles de derrière; mais comme cette fois je m'attendais à la chose, je me cramponnai si bien à la selle, que j'en fus quitte pour la secousse. Quant à Mayer, qui n'était pas prévenu, il reçut dans la poitrine et dans les reins les deux coups de rigueur.

Nous nous mîmes à regarder l'étrange terrain sur lequel nous étions descendus : le sol était couvert de troncs de palmiers semblables à des tronçons de colonne; on eût dit que toute la forêt avait été pétrifiée sur pied, et que le simoun, en battant les flancs nus du Mokkatan, avait déraciné ces arbres de pierre qui s'étaient brisés en tombant. A quelle cause attribuer ce fait? à quel cataclysme faire remonter ce phénomène? C'est ce qu'il nous est impossible de dire; mais la vérité est que, pendant plus d'une demi-lieue, nous marchâmes au milieu de ces ruines étranges, qu'au premier abord on eût pu prendre, à leurs mille colonnes gisantes et tronquées, pour quelque Palmyre inconnue.

Nos Arabes avaient dressé la tente à la base de la montagne, sur les premières zones de sable; nous les rejoignîmes bientôt, et les trouvâmes couchés à l'ombre de leurs chameaux tout chargés. Abdallah commençait son service et venait de nous préparer notre dîner : c'était du riz bouilli dans de l'eau et des espèces de galettes de farine de froment, minces comme des gauffres, et qu'il avait fait cuire sur des pierres rougies; elles étaient molles et se tiraient comme de la pâte de guimauve, au lieu de se briser comme du pain; au prospectus, je jugeai l'homme, et de ce moment il perdit ma confiance. Nous dînâmes avec quelques dattes et un morceau de notre marmelade, que nous allâmes déchirer à la pièce; Mayer était si fatigué des efforts qu'il avait faits pour se maintenir sur son dromadaire, qu'il ne voulut rien prendre. Quant à nos Arabes, on eût dit qu'ils participaient de la nature des djinns, et qu'ils se nourrissaient d'air et de rosée, car depuis notre départ du Caire, nous ne les avions pas encore vus avaler un seul grain de maïs.

Nous dormîmes deux heures à peu près; alors, comme la plus grande ardeur du soleil était passée, nos Arabes nous réveillèrent; pendant qu'ils repliaient la tente, nous remontâmes sur nos haghins, et nous nous préparâmes à faire, dès le soir même, notre première halte dans le désert.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

CÉLINE LA CRÉOLE.

SECONDE PARTIE.

VII.

Depuis douze ans, Néri avait muré sa porte au monde; jamais il ne l'avait franchie pour montrer son visage soucieux à une société avec laquelle il s'était mis en guerre. Sa maison ressemblait à ces palais vénitiens abandonnés, pleins de splendeur et de tristesse; les croisées en étaient toujours fermées; la nuit, aucune lumière ne lançait ses rayons dans l'espace. L'hôtel n'était habité qu'une partie de l'hiver; la famille le quittait aux premières lueurs du printemps pour n'y rentrer qu'aux derniers jours de novembre, quand le froid l'y forçait. Cette existence solitaire avait rongé l'énergie de Néri, moins occupé de ses souffrances personnelles que de celles de sa femme, de jour en jour plus dévouée, et plus soigneuse à retenir au fond de son ame mille poignantes douleurs domestiques. Néri avait vieilli; ses cheveux avaient blanchi à ses tempes; et malgré lui, il éprouvait souvent le besoin de pleurer, sans parvenir à dominer son émotion. Si cette anxiété sourde le gagnait à table, entre sa femme et la jeune Emma, qui entrait dans sa dix-septième année, le chagrin resserrait aussitôt le cœur de la famille, et l'on s'embrassait sans oser risquer une parole de consolation. Emma était une divine enfant qui avait sur son front brun, un reflet du beau ciel des Indes. Ses grands yeux noirs étaient admirablement attentifs, quand Néri l'interrogeait sur les diverses sciences qu'on lui enseignait dans la pension où elle avait été mise pour achever son éducation. Emma était sa joie, une joie d'affliction, comme dit la Bible; parfois, lorsque Néri avait approché ses lèvres de ce doux visage, une pensée lui était venue,

et il s'était reculé. Cet enfant dans sa beauté fière ressemblait à quelqu'un.

Un jour qu'il pensait à ses années écoulées, Pierre, son domestique, entra dans le cabinet et il rôda pendant quelques minutes autour de son maître. Enfin, il osa parler.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire.

— Parle, mon bon Pierre, parle ; je ne te savais pas là.

Le plumeau d'une main, un fauteuil de l'autre, le domestique de Néri continua :

— Vous allez me gronder, monsieur.

— Pourquoi cela? d'ailleurs je ne t'en aimerai pas moins après. Assieds-toi donc dans ce fauteuil que tu tiens.

Une fois assis, Pierre fut encore un peu plus embarrassé.

— Il faut que je vous consulte dans une affaire.

— Sans sortir d'ici, tu as le conseiller. On ne peut être plus tôt servi, si ce n'est mieux. Je t'écoute.

— J'ai bientôt trente ans.

— Quatorze que tu me sers.

— Monsieur a la mémoire bonne.

— La date des bons services ne s'efface jamais chez moi.

— Vous me flattez, monsieur.

— C'est pour ne pas t'effrayer, puisque je dois te gronder, dis-tu.

— Vous me gronderez bien fort, j'en suis sûr.

— Tu es le premier client qui ait douté de la bonté de sa cause.

Ce petit préambule avait dissipé en partie la timidité du domestique ; il se sentit assez fort, d'encouragemens en encouragemens, pour dire, après s'être raffermi sur le fauteuil qu'il époussetait mieux qu'il ne savait s'y tenir.

— Monsieur, je me marie, le mot est lâché.

— Je t'approuve, si ton choix est bon.

— S'il est bon, comme vous dites, mais il est double.

— Comment double? épouserais-tu deux femmes?

— Non, monsieur; mais elles prétendent toutes deux m'épouser.

— Et tu veux un conseil pour te décider?

— Tout juste, monsieur.

— Ne te marie pas, car tu n'aimes ni l'une ni l'autre.

— Mais au contraire. Je veux, en me mariant, une femme jolie, si cela se peut; bonne, cela se rencontre. Je désirerais aussi du repos, de l'aisance ; là.... du bien-être. Ce sont deux avantages bien précieux. Les obtenir ensemble, c'est beau, mais ce n'est pas fait pour

nous. La lingère est riche, mais elle est lingère; la cuisinière est fidèle, mais elle est pauvre. Voilà le joint de l'affaire.

— Je ne comprends pas un mot à ce que tu dis. Ne t'embrouille pas, mon ami; fais comme si tu parlais au palefrenier de la maison.

— Oui, monsieur. Vous savez que madame a une lingère.

— Après?

— Eh bien! elle m'aime: je l'aime aussi. Mais elle a été vue au Luxembourg avec le chasseur de l'ambassadeur d'Espagne; elle a eu, au dernier feu d'artifice, comme qui dirait une intrigue avec le chef des cuisines du nonce. Elle se frotte aux puissances. Mon mariage avec elle ferait parler. Tous les domestiques me montreraient au doigt. On en taloche un, deux, trois, si vous voulez; mais le quatrième vous assomme. Allez vous faire assommer tous les huit jours. Et pourtant elle a mille écus à la caisse d'épargne. L'autre, la cuisinière, c'est la fleur des bonnes filles; elle est jolie, bonne travailleuse; depuis six ans qu'elle est dans la même maison, on n'a pas eu le plus petit mot à dire sur son compte; et vous savez si l'on est bavard à la rue de Braque au Marais. Mais ça n'a pas un rouge liard au soleil. Mariez-vous! Avec celle-là je serais sans doute respecté, mais gueux! Avec la première je serais riche, mais aussi je serais...

D'un bond Néri quitta son siége.

— Qu'est-on? que serait-elle, si elle s'était bien conduite avec toi depuis son mariage?

— Vous m'effrayez, monsieur! — Qu'est-on? On est montré au doigt. N'est-ce rien?

Tout en mesurant à grands pas le cabinet, Néri disait :

— Est-ce que les domestiques ont aussi une opinion?

— Monsieur, on a des amis, quoique domestique; on a un vieux père; le dimanche on aime à lui présenter sa femme. Il serait cruel de se priver de voir tout le monde, précisément lorsqu'on entre en ménage. Il n'y a pas de bon sens.

Néri s'était aperçu de l'oubli de lui-même dans lequel il était tombé devant son domestique; il revint avec douceur sur ses premières paroles.

— Pardon, mon ami, je t'ai offensé. Mais... mais... vois-tu, c'est l'intérêt que je te porte qui m'a fait parler un peu injustement de ceux de ton rang et de leur opinion, que tu comptes pour quelque chose en te mariant. Je t'ai vu si disposé à te marier avec la lingère que je voulais te conseiller de suivre ton goût sans t'occuper de ce qu'on dira.

— Vous m'engagez donc à lui donner la préférence sur la cuisinière de la rue de Braque, au Marais ?

— Malheureux ! s'écria Néri obligé de se prononcer entre sa conscience d'honnête homme et la doctrine d'indifférence qu'il avait conseillée à son domestique, entre des souffrances qu'il était de son devoir d'épargner à un autre, et le mensonge d'une tranquillité affectée. La vérité l'emporta : — Malheureux! répéta-t-il, sais-tu où te conduirait ce mépris pour l'opinion, puisqu'elle existe partout, cette fatale opinion, dans la famille du bourreau même? — Elle te conduirait, avec le cœur le plus élevé, l'esprit le plus fort, à te jeter vingt fois par jour dans la rivière. Admettons qu'elle soit vertueuse, très vertueuse, ta femme, depuis le jour où elle aura déposé sa chaussure au pied de ton alcove. — Eh bien ! comme tu l'as dit tout-à-l'heure avec ton bon sens, tes amis et les meilleurs fuiront le seuil de ta porte ; si quelques-uns entrent dans ta maison, ils y apporteront avec eux, malgré eux, le souvenir du passé de ta femme ; ils la respecteront avec hypocrisie; ils la séduiront sans remords; et, comme tu l'as dit encore, ton père, ta vieille mère, lui refuseront l'ombre de leurs cheveux blancs; ils cacheront sous la nappe le pain de l'hospitalité quand elle paraîtra. Ainsi pour toi, plus d'amis, plus de parens; toi seul, sois content, si l'on peut l'être à ce prix; sois malade, toi seul! Meurs, il n'y aura pas une larme pour ta veuve. On dira ce qu'elle fut, et tu lui auras légué toute ta solitude.

— Vous m'épouvantez, monsieur; je me marie avec la cuisinière.

— Et cela n'est rien, mon excellent Pierre. Un autre ennemi, mille fois plus cruel parce qu'il sera invisible, t'assiégera partout où tu seras avec ta femme. Au théâtre, son nom prononcé par quelqu'un, au hasard, dans la foule, te fera dresser les cheveux; tu croiras que ce nom, qui appartient à mille autres, est un appel, qu'il est le témoignage de quelque liaison qu'elle t'a cachée. Un regard, un simple regard trop expressif adressé à ta compagne, te plongera dans mille conjectures dont la moindre te poussera à aller demander raison de ce regard que ta femme n'aura pas même aperçu! elle que tu poignarderais au même instant. Ainsi ta vie tiendra d'un bout à l'homicide, et de l'autre, au ridicule; et cela partout. Dans la rue, ta fascination maudite te montrera des rivaux imaginaires, heureux autrefois, dans celui qui te coudoiera par mégarde; tu penseras qu'il s'attribue le luxe innocent dont tu l'auras parée; qu'il se dira que c'est lui qui a acheté à ta femme son châle ou ses boucles d'oreille. Il se dira peut-être que tu l'entretiens, que tu es son amant. On aura cette pitié pour

toi : on ne croira pas à ton mariage, par respect pour ta famille. Pour se dispenser de t'avilir, on te rendra méprisable. Leur plus grande générosité n'ira pas plus loin. Alors ne sachant plus où te cacher, tu rentreras chez toi, le désespoir grondant dans la poitrine. Crois-tu y trouver le repos? Non, l'homme est ainsi fait, que sa conscience se règle sur l'opinion qu'il méprise. S'il se fait de fer, l'opinion se fait marteau; elle l'écrase. Tous ces bruits dédaignés finiront par prendre une fatale consistance dans ton esprit. Plus d'une fois, tes pas soupçonneux l'épieront, te voilà devenu le geôlier de ta femme! le beau rôle! La nuit, accoudé sur l'oreiller, tu guetteras ses rêves. Est-ce vivre? dis-moi, Pierre! Oh! plutôt mille fois la mort. Sois pauvre avec une femme sans reproche. Ces mille écus qu'on t'offre, rejette-les! c'est du poison; marie-toi avec l'autre, avec celle qui n'a rien et qui a tout un passé sans tache! mille écus te rendront heureux, je te les donne!

Le pauvre domestique n'avait pas prévu les tempêtes qu'il devait soulever en sollicitant un simple conseil; il était désolé de sa maladresse. Ce fut d'un accent ému qu'il osa à peine dire :

— Si je ne vous savais, monsieur, le plus heureux des hommes, je vous croirais le plus infortuné de tous. Merci pour vos conseils; merci pour ce que vous me donnez... Vous n'êtes pas malheureux?...

La pitié, ce beau sentiment, car il fait les hommes égaux, avait rapproché le maître et le domestique, et l'un et l'autre n'étaient plus que deux cœurs unis un instant comme tous les cœurs seront unis à toujours dans le monde où il n'y a plus de distinctions.

— Tu sais bien, Pierre, que je ne suis pas malheureux, reprit Néri revenu à lui, ainsi qu'un somnambule qui a parlé en rêvant. Mon ménage est un paradis. Si une ombre de tristesse court quelquefois sur mes traits, c'est que j'apporte peut-être un peu trop les inquiétudes du dehors dans le calme domestique. Personne n'a moins à se plaindre que moi. Vois ma Céline, — bonne autant que belle; — un peu sauvage; mais c'est qu'elle n'aime pas le monde. Ma fille, mon Emma est un ange. Avec toutes les apparences du chagrin, il n'y a au fond personne plus content que moi.

La conviction de Pierre au bonheur de son maître aurait pu être plus profonde. Il se borna à lui répondre :

— Il faut vous croire, monsieur.

Il replaçait soigneusement le fauteuil dans un coin, quand un autre domestique apporta une lettre à Néri.

A mesure qu'il la lisait, son visage s'éclaircissait, ses yeux pre-

naient un éclat extraordinaire, ses lèvres en savouraient chaque expression.

— Sais-tu ce que renferme cette lettre, Pierre?

— Une bonne nouvelle, monsieur. Je vous ai porté bonheur.

— Pierre, c'est une invitation pour le bal que donne ce soir M. le procureur-général. Il n'a pas oublié son ancien ami de collége. C'est juste. Il se marie.

Pierre se souvenait parfaitement d'avoir conduit son maître autrefois chez M. Eugène de Soiserie.

— Eh bien? monsieur, il faut y aller.

— Oui, cette attention me ravit. Excellent Eugène! Celui-là ne m'a pas oublié. C'est une singulière chose, Pierre, tous ces amis de collége qu'on a laissés, un beau jour de récréation, et qu'on retrouve douze ans plus tard, négocians, généraux, évêques. Accepterai-je son invitation? Eussé-je rompu avec tous les sentimens du passé, ne mériterait-il pas une exception, celui qui fut de moitié dans ma vie d'enfance? Puis je veux revoir le monde.

— Vous avez bien raison, monsieur, je vais faire préparer la voiture. C'est moi qui conduirai.

Pierre sortit, et Néri, préoccupé de cette idée tout heureuse qu'il allait reparaître un instant dans la société, ouvrait les tiroirs de la commode pour en sortir des chemises à jabot, des cravates, des gilets blancs et vingt fois plus de linge qu'il ne lui en fallait. Mais cette cravate était trop jaune; celle-ci était brodée, on n'en portait plus; mais ce jabot n'avait pas de grace, il était trop large; des manchettes ne feraient pas mal; il cherchait des manchettes. Puis il posait sur le fauteuil les manchettes, les chemises, les cravates, les gilets, pour examiner si son habit noir était assez neuf. Il le regardait et revenait au gilet qu'il avait choisi, mais qu'il ne pourrait pas mettre, se disait-il, parce qu'il n'était pas de soirée. J'en achèterai un tout fait. On courra au Palais-Royal. Se présentera-t-il en bottes ou en escarpins? En escarpins, cela va sans sans dire. Alors il inspectait les escarpins. Ils avaient vieilli de forme. N'importe : il ne danserait pas. Que me manque-t-il maintenant? Rien. Si : un pantalon demi-collant. Qu'ai-je fait du dernier? Néri pensa que le dernier avait dix ans, et que depuis dix ans ses jambes avaient subi des modifications. Enfin il en trouva un qui remplissait à peu près les conditions.

Pendant ces préparatifs, il était revenu vingt fois sur la lecture de l'invitation de son ami le procureur-général.

— Oui, j'ai besoin de revoir le monde, ne fût-ce que dans un

coin, à travers un masque. Prendre part, ne fût-ce qu'un instant, à cette agitation qui vous ramène à vingt ans, se sentir emporté comme autrefois à travers les heures de la nuit; aimer toutes les femmes de cet amour des anges qui vous occupe sans infidélité et vous laisse sans remords; retrouver des amis d'enfance réunis dans la trève d'une fête! Joies de l'ame, soyez-moi rendues, ou je meurs.

Néri courait reprendre au bord de la cheminée où il l'avait posée la lettre de son ami Eugène de Soiserie; tout-à-coup, il s'arrête, son visage se décompose, un doute l'a frappé au cœur, sa joie meurt subitement. Son bonheur était une erreur; plus encore, c'était un mensonge; plus encore, son bonheur est un outrage. Néri cherche à éloigner ce doute; comment temporiser avec une idée aussi facile à éclaircir? Il n'a qu'à marcher un pas, parcourir les quelques lignes qu'il sait par cœur cependant, et il aura acquis la certitude au pied de laquelle viendront mourir ses plus fortes espérances, ses dernières.

— Relisons son invitation; si je m'étais trompé? L'éblouissement de mon esprit a peut-être passé dans ma vue.

Non! je ne me trompe pas!

Néri n'avait que trop raison. Son meilleur ami reniait Céline; elle était oubliée dans l'invitation; pas un mot pour elle ni pour sa fille.

— Moi, dit-il, j'irai seul à ce bal, tandis qu'elle versera des larmes silencieuses, en comptant les heures, les minutes de mon absence! non! non: depuis douze ans je n'ai pas impunément refusé ma présence à vos fêtes. Depuis douze ans, je suis habitué à ne vivre, à ne respirer qu'ici. Elle et moi étouffons; notre fille languit. Nous mourrons dans ce tombeau. N'importe! tous trois nous resterons inséparables dans notre contrat de fierté. Cependant Eugène est mon vieil ami. Que va-t-il penser de mon refus? mais pourquoi m'insulter ainsi? que ne se dispensait-il de m'inviter? on se fait à l'oubli, jamais à l'affront. Oh! qu'ils méritent que je les punisse, ceux qui lui ont donné cet exécrable conseil! des femmes, sans doute; car il n'y a que les femmes d'impitoyables pour les femmes. Mais elles en seront punies. Oui, elles en seront punies!

Dans ses mouvemens convulsifs, Néri froissait l'invitation pour l'ouvrir ensuite avec beaucoup de soin, afin de ne pas la détruire. Il la reployait; il en effaçait les plis sous sa main agitée.

— J'irai à ce bal, à ce mariage, à cette fête; non pas seul, mais avec ma femme et sa fille.

Néri alla vers la porte.

— C'est décidé.

Il revint.

— Tout ceci me lasse. Je rentrerai dans la société. C'est au plus fort. Elles et moi, et non moi sans elles.

Pour ne plus reculer devant une résolution contraire, il commença à s'habiller. La tâche était difficile pour ses doigts tremblans ; il ne trouvait plus rien de ce qu'il avait préparé dans la lucidité de la joie. Si par hasard une cravate tombait sous sa main, il essayait de la plier; le pli la changeait en corde; il la jetait dans un coin. A une autre! Il était brisé d'impatience. Il sonna sans trop savoir ce qu'il désirait.

— Priez madame, dit-il au domestique, de se rendre ici tout de suite.

Accablé, il tomba dans un fauteuil.

— Qu'avez-vous, mon ami? demanda Céline en entrant, vous êtes pâle. Oh! mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler plus tôt?

— Ce n'est rien... la chaleur de la pièce peut-être.

— Je vais ouvrir.

Céline courait à la croisée.

— C'est inutile, mon amie, je me sens déjà mieux. Venez là, près de moi.

Après avoir relevé la tête de Néri auprès duquel elle s'était assise, Céline lui demanda :

— Quelle nouvelle fâcheuse vous a-t-on apprise?

— Aucune.

— Pourquoi me le cacher?

— Je vous ai fait appeler pour vous communiquer une résolution que j'ai prise.

— N'êtes-vous pas assuré de ma volonté? mon bonheur n'est-il pas dans le vôtre comme mon repos?

Néri prit la main de Céline.

— Mais l'avez-vous trouvé, Céline, ce repos?

— Si je vous adressais la même demande, que me répondriez-vous, Néri?

— Que douze ans de constance dans mes maximes, que douze ans d'application sévère, m'ont habitué à un bonheur difficile, là où d'autres, j'en conviens, eussent langui dans les tourmens de la contrainte.

Céline passa son bras droit autour du cou de Néri, et près de son front, et d'une voix pénétrée de résignation, elle lui dit :

— Mon ami, vous vous abusez; ce n'est pas là le bonheur. Je

souffre à penser que c'est moi qui vous ai isolé d'une sphère d'activité loin de laquelle il n'est donné qu'à de rares exceptions de se maintenir. Vos passions sont trop ardentes; vous méprisez trop l'opinion pour ne pas y penser toujours. Chacun de vos triomphes sur elle est une perte nouvelle de votre énergie; le jour où vous croirez l'avoir vaincue, elle vous aura tué.

— Pourquoi si mal interpréter le calme dont je commence à jouir? Il m'en a coûté sans doute pour me détacher de toutes ces prétendues liaisons de famille, d'amitié, qui sont les sillons de l'existence. Mais depuis long-temps la trace en est perdue. Ne m'avez-vous pas tenu lieu de tout?

Céline soupira.

— Mais que de luttes n'avez-vous pas eu à soutenir? Le bonheur qui coûte tant, mon ami, arrive bien tard.

— Au lieu de m'encourager si vous me croyez abattu, pourquoi, Céline, me tenir un langage si peu consolant?

Céline couvrit de baisers le front de Néri.

— Nous devrions voyager, mon amie. Ce n'est pas mon ame qui souffre, c'est mon corps. L'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, ont des distractions à nous offrir. Arrêtez un choix, Céline, et partons. Les langues de ces pays nous sont familières à tous deux. Allons vivre un an à l'étranger, toujours, si vous voulez.

— Partons pour l'Angleterre, répliqua Céline, patrie de liberté. Là le passé d'une femme n'y est jamais interrogé, et le mari d'une actrice n'en est pas moins membre de la chambre haute.

Il eût été difficile à Céline de prévoir qu'elle réveillerait la colère à peine endormie de Néri, tout en partageant si bien son projet de quitter la France pour vivre ailleurs.

— Lâcheté! lâcheté, dit Néri, de céder après une si belle résistance! Je vous ai proposé de voyager, non pour fuir devant l'opinion, mais pour rasseoir mes facultés altérées. Fuir devant elle! En Angleterre, en Italie, partout je retrouverai la France! ma retraite me retracerait chaque jour ma défaite. Je ne suis pas vaincu; je ne veux pas l'être. Ah! vous ranimez ce qui allait mourir dans mon cœur. Savez-vous pourquoi je vous ai fait appeler?

Tristement Céline répondit :

— Non, mon ami.

Un rire pénible précéda ces paroles de Néri :

— Vous et votre fille, parez-vous de vos plus riches habits; mettez tout votre art à paraître belles et heureuses.

Céline douta un instant de la raison de Néri; elle l'examina d'un regard curieux et affligé.

— Mon ami!

— Nous allons au bal, Céline.

— Votre tête se perd!

— A un mariage.

— Nous!

— Chez M. le procureur-général. Toute l'aristocratie du barreau y sera. Toutes femmes honnêtes, — même des femmes d'agens de change.

Penchée sur l'épaule de son mari, Céline répandit des pleurs, et sa bouche, pleine de sanglots, murmura :

— Quelle cruelle raillerie!

— Sur mon ame, je vous le jure; nous allons au bal, au mariage, à la fête! Lisez cette lettre d'invitation.

— Mon nom n'y est pas, mon ami.

— Ah! vous comprenez maintenant pourquoi je veux que vous y alliez?

— Jamais!

— Obéissez! C'est la première fois que je commande, ce sera la dernière. J'ai fait avertir votre fille.

Céline pressa contre elle celui qui n'avait tant de sévérité que parce qu'il avait beaucoup de justice et d'amour. Ils se serrèrent ensuite la main, comme l'eussent fait autrefois deux martyrs avant de poser la tête sur le même billot.

— Soyez tranquille, mon ami; je serai belle.

VIII.

La résolution de Néri était étrange. Après douze ans passés dans la plus sombre obscurité, il en sortait tout à coup avec éclat. N'était-ce pas perdre le mérite du sacrifice? Quel était son espoir? d'avoir mérité son pardon par l'oubli? La société n'oublie jamais. Suivez-la dans sa logique. Elle dit au banqueroutier: Payez vos créanciers et réhabilitez-vous; au voleur: Restituez ce que vous avez pris, devenez honnête homme; à la femme qui a failli: Rompez avec le vice, amendez-vous, soyez une femme vertueuse. S'il arrive que le banqueroutier, le voleur et la femme déchue, obéissent aux conseils de la société et s'épurent par le repentir et la bonne conduite, que s'ensuit-il? que la femme déchue, que le banqueroutier et le voleur seront

considérés, prisés, estimés, comme ceux qui n'ont eu aucune espèce de peine pour demeurer honnêtes, puisque c'était dans leur tempérament? loin de là! La société fera semblant d'être satisfaite du retour à la probité et à la vertu de ceux qu'elle y a ramenés; mais, au bout d'un an, elle dira, dans les salons, dans la rue, au foyer des théâtres: « Vous voyez bien cet homme, ce père de famille: il a été voleur; on l'a condamné à dix ans de prison. — Vraiment? — Comme je vous le dis. — Je ne l'aurais jamais cru. — Et cette dame qui a une tenue si modeste et si noble, savez-vous ce qu'elle a été? La maîtresse de M. tel et de M. tel. — Pas possible! — Mais demandez à tout le monde.

Alors qu'exigez-vous du vice? Qu'il s'amende? Si lorsqu'il vous a crié merci et miséricorde, au lieu de répondre: Pardon pour toujours! vous criez : Anathème éternel! on serait tenté de croire que Dieu seul a la faculté de tout savoir et de tout oublier. La société veut que Madeleine se repente, mais elle exige que sa gorge reste nue.

Emma était déjà habillée pour le bal; il ne lui restait plus qu'à donner à sa toilette cette dernière grace que les coiffeurs ne savent pas trouver comme les jeunes filles. Un nœud de ruban rouge à laisser pendre sur l'oreille, une rose à piquer dans un nuage de cheveux.

Debout devant la glace, Emma murmurait :

— Quel bonheur! Je vais au bal. On dit que c'est si beau. Des femmes mises comme des fées! Oh! que je serai heureuse! Je danserai! mais si l'on ne m'invitait pas! Il faut plaire, être jolie... Jolie... Il n'y a que maman qui me l'ait jamais dit.

Emma poussa un cri.

— Vous étiez là, monsieur.

— Et j'ai tout entendu.

— Tout entendu?

— Me feriez-vous l'honneur, mademoiselle, de danser la première contredanse avec moi, si j'avais l'avantage d'être admis au bal où vous allez?

— On m'a dit que nous allions au bal de M. le procureur-général, M. Eugène de Soiserie.

— En ce cas, je réitère mon invitation. Je serai à ce bal. M'acceptez-vous pour votre cavalier?

— Monsieur... pourquoi pas?

Les mille nuances du rose avaient animé les fraîches joues d'Emma, en parlant à celui dont la courtoisie l'avait déjà séduite.

— Est-il vrai, comme vous le disiez tout à l'heure, que vous n'avez jamais vu un bal?

— Oh! jamais! C'est bien extraordinaire, n'est-ce pas, monsieur?

— Votre surprise n'en sera que plus vive. A votre âge, on embellit tout, et l'on ignore que l'on est soi-même le charme des autres.

— Dois-je dire à M. Néri que monsieur désire lui parler?

— Mademoiselle me rappelle à l'objet de ma visite; mademoiselle me l'avait fait oublier.

Emma sortit du salon. Gustave Blinvilliers était dans l'étonnement. Il savait que Néri n'avait pas d'enfant. Il était ébloui. Quel beau visage! Quelle taille! Il souriait ensuite en se rappelant les craintes d'Emma. Délicieuse enfant! craindre de manquer de cavalier au bal!

— C'est Gustave Blinvilliers! s'écria Néri, après avoir cherché un instant à reconnaître le fils du président. Pardon pour ma mémoire; mais douze ans de séparation font un peu hésiter. Tu n'as pas vieilli. Moi, oui! les soucis! On ne veut pas reconnaître les autres quand on est soi-même si changé. Coquetterie de l'âge.

— Tu me revois donc avec plaisir, Néri : notre projet de rencontre l'épée à la main! cher Néri!

— Laissons cela, Gustave. La vie est le véritable duel. Et quel ennemi? Toujours armé, toujours invisible. Et encore si d'un bon coup, il vous laissait sur la place. Je parle à un heureux du monde. Tu n'es pas marié.

— On dirait une épigramme.

— Contre le monde. Mais venons à toi.

— Ma visite est grave.

— Je t'écouterai avec attention.

— A cette attention joindras-tu beaucoup de calme?

— Tu m'effraies, mon ami.

— Non. Mais les faits s'aigrissent quelquefois en étant agités.

— Rassure-toi. Parle.

Alors Gustave dit à Néri qu'il avait besoin de revenir sur quelques évènemens du passé pour s'arrêter au plus imposant, au mariage de Néri. Il le pria de ne pas oublier, dans le cours de la conversation, que, si sa position d'intermédiaire était hardie, il ne s'était chargé de cette mission qu'à la prière de deux familles. Il dit ensuite que des bruits fondés ou des calomnies errantes avaient accusé le vicomte Édouard de Gravesende, son beau-frère, d'être le père d'une demoiselle Emma; que ces bruits avaient été accrédités autrefois par certaines menaces de révélation. Il ajouta que les ennemis de sa famille avaient donné une gravité alarmante à ces bruits. Gustave essaya de convaincre Néri qu'il n'aurait rien gagné à ce scandale, dont il ne lui

faisait pas, du reste, un reproche, puisqu'il venait, au contraire, essayer d'une réparation, sollicitée sans succès, il y avait douze ans, par Néri lui-même. Le temps n'était pas encore venu.

D'un accent sincèrement amical, Gustave dit à Néri que la femme qu'il avait épousée, couverte de son respect d'homme, honorable aujourd'hui, avait dans le temps éveillé quelques appréhensions. Ce n'est point d'elle qu'il s'agit d'ailleurs, se reprit-il. Il montra à Néri que cette enfant, qu'Emma, était restée comme un épouvantail entre les deux familles Blinvilliers et Gravesende. Une considération puissante avait déterminé la démarche de Gustave auprès de Néri. La vieille comtesse de Gravesende, dont l'immense succession, grossie depuis douze ans par les munificences de la cour, revenait de droit au vicomte son fils, redoutait autant que la mort même le procès qu'on ferait sur sa tombe. Emma n'avait aucun droit à cette succession, on le savait; mais elle y apporterait des prétentions imaginaires. Pour éviter ces luttes odieuses, déshonorantes, il venait offrir à Mlle Emma, au nom du comte de Gravesende et du vicomte, son fils, une rente annuelle de 20,000 francs et la permission de prendre dans le monde le nom de Gravesende.

— A condition? demanda Néri.

— Est-ce que tu me devines?

— Ce que tu m'as dit, Gustave, m'étonne moins que ne m'épouvante ce que tu as encore à me dire.

— A la condition, pour elle, Mlle Emma, de renoncer pour toujours à voir sa mère.

— Mais sa mère est ma femme.

— Choisis.

— Que je choisisse. Mais si je ne consultais qu'Emma, ta mission serait méprisée par elle autant que par moi; si je m'adressais à sa mère, elle presserait Emma sur son cœur et tu n'aurais pas d'autre réponse.

— Mais, poursuivit Gustave, en te consultant seul.

— Mon ami, conseiller à Emma d'accepter le nom de Gravesende, c'est lui avouer qu'elle n'est pas mon enfant; c'est lui dire que sa mère a été la maîtresse du vicomte de Gravesende; et vous appelez cela une réparation?

— Mais n'as-tu pas demandé pour elle dans le temps le nom et les armes de son père?

— Je les ai demandés lorsque la séparation de la mère et de la fille pouvait avoir lieu sans souillure pour personne. J'ai demandé

cela, quand il était plus facile d'introduire Emma dans la famille de Gravesende que de la laisser dans la mienne. C'est trop tard. Maintenant elle n'est plus rien. Elle sera broyée entre deux noms; elle n'en portera aucun.

— Mais alors, reprit Gustave à qui cette conversation pesait autant qu'à Néri, ton honneur nous répond de ton silence. Tu ne feras jamais valoir les prétentions de Mlle Emma à la succession de sa grand'-mère, madame la comtesse de Gravesende.

— Jamais. Mais voici ma femme et sa fille qui viennent me chercher pour le bal.

— C'est Mlle Emma. Néri, je comprends ton refus! Qu'elle est belle !

— Je vous présente un de mes meilleurs amis, dit Néri à sa femme; M. Gustave Blinvilliers.

Gustave offrit son bras à Emma, qui avait déjà annoncé à sa mère ce cavalier imprévu pour le bal. Il se sentit légèrement arrêté par Néri, qui lui dit tout bas :

— La voiture qui va nous conduire est celle où ta mère, Mme Blinvilliers et ta sœur, Mlle Rosemonde, refusèrent de monter, il y a douze ans.

— Il y a douze ans, répéta Gustave en cherchant dans sa mémoire.

— Oui. Cette voiture est celle où monta ma femme, la nuit qu'elle fut acquittée par la cour d'assises.

— Papa, viens donc, dit Emma impatientée.

— C'est juste, mon enfant, allons danser.

IX.

Depuis quelques années les soirées de Paris sont de pures spéculations commerciales ou littéraires. On ne les donne guère que pour se faire une réputation, se ménager un petit succès dans le monde ou soutenir une entreprise.

Je ne vous peindrai pas le mouvement qui règne dans un hôtel, même de procureur-général, quand il s'y donne un bal. Entre deux haies de fleurs, de caisses d'orangers et de statues de plâtre, montaient avec raideur des nuées de corbeaux judiciaires, haut perchés sur leurs jambes d'ébène, se surprenant de loin en loin à chercher sous leur bras leurs dossiers ou leur code.

On entendait les domestiques annoncer :

M. Felzac, conseiller à la cour des comptes. M. le chevalier de Jorry, juge instructeur. M. de la Chartre, premier substitut.

Eugène de Soiserie présentait chaque invité à sa femme, qui était enveloppée d'un nuage de mousseline, tout inondé de gouttes de diamans. On eût dit un cigne à qui des merles viennent rendre hommage.

On entendait déjà les plus singulières conversations. Le procureur du roi de Melun disait à celui de Meaux :

— Et votre arrondissement de Meaux?

Le procureur du roi de Meaux répondait :

— Il se soutient. Trois conspirations constatées dans un mois. Et vous, votre arrondissement de Melun?

— Ne m'en parlez pas; pas le moindre procès de tendance. Etes-vous favorisé de beaucoup d'incendies dans le rayon de votre juridiction?

Celui de Meaux s'empressait de répondre :

— Nous pouvons rivaliser avec les arrondissemens de Rennes et de Quimperlé.

— Souffrez, mon confrère, répondait le procureur du roi de Melun, que je vous dispute l'avantage. On brûle des meules de foin jusque dans mes propriétés.

— C'est quelque chose, interrompit un troisième interlocuteur; mais on peut trouver mieux.

— Comment! mieux que l'incendie?

— Comment! mieux que la destruction complète de la moisson?

— Oui, mieux; trouver les incendiaires. Et à quoi attribuez-vous les incendies?

— Parbleu, aux libéraux!

— Aux napoléonistes.

— Moi, je les attribue au feu.

La salle devenait de plus en plus brillante; de simple cour royale elle passait à l'état splendide de cour de première instance. C'était du plaisir, toutes les chambres réunies.

Un avocat disait à une dame :

— Ne trouvez-vous pas, madame, que cette réunion est des mieux choisies? — Il faudrait être très difficile, monsieur, pour ne pas en convenir. On dirait une rentrée des cours après les vacances.—Votre observation est juste, madame; tous les délits y sont représentés dans la personne de leurs défenseurs naturels. Depuis le simple vol du mouchoir jusqu'au parricide.—Oui, monsieur, c'est à qui se montrera

le plus aimable, du criminel ou du civil. On dirait les codes dorés sur tranche. — Plus loin cette rencontre caractéristique avait lieu entre deux jurés.

Premier juré : Nous nous sommes trouvés quelque part ensemble.

Deuxième juré : En effet, vos traits ne me sont pas inconnus.

Premier juré : Allez-vous à l'Opéra?

Deuxième juré : Jamais.

Premier juré : A Franconi?

Deuxième juré : Jamais.

Premier juré : Où allez-vous donc?

Deuxième juré : Nulle part.

Premier juré : Où passez-vous vos soirées?

Deuxième juré : Je ne les passe pas.

Premier juré : Mais enfin vos plaisirs.....

Deuxième juré : Je n'ai point de plaisir; je reste avec ma femme. Seulement depuis l'admirable institution du jury, j'ai eu deux fois l'honneur d'être juré.

Premier juré : Ah mon Dieu! nous nous sommes donc vus aux assises? Touchez là. Nous avons diablement condamné ensemble. Quelle belle session!

Deuxième juré : Et quelle belle découverte, monsieur, que le jury! Les Carthaginois n'en avaient aucune idée.

Premier juré : Qu'y a-t-il de mieux que des marchands de bas de filoselle et des peintres en bâtiment pour saisir le fort et le faible d'une accusation, surtout en matière de presse? Je suis carrossier; et vous, monsieur?

Deuxième juré : Tourneur tabletier; et tel que vous me voyez, j'ai fait condamner par ma seule voix un superbe ouvrage de théologie. Il s'agissait de savoir si l'auteur était pour ou contre les libertés de l'église gallicane. Question très simple.

Premier juré : Et vous avez dit?

Deuxième juré : J'ai dit que l'auteur était un jésuite.

Premier juré : A la bonne heure; et allons donc, vos lois! Voulez-vous faire un bon juré, prenez...

Deuxième juré : Quoi?

Premier juré : Un épicier, achetez-lui un habit noir, apprenez-lui à dire *oui* et *non*, et dites lui : *tue*! Il faut qu'il justifie de sa patente.

Deuxième juré : La patente avant tout.

On sait avec quelle rapidité s'accroissent les présentations d'une soirée au moment d'atteindre au dernier degré d'affluence. La voix

des domestiques se croise avec le bruit de la musique que rompt le grincement des plateaux chargés de rafaîchissemens. Cependant on put entendre annoncer :

M. et madame Blinvilliers, M. le vicomte et madame la vicomtesse de Gravesende, M. le comte et madame la comtesse de Gravesende.

Cette cérémonie achevée, M. Blinvilliers demanda à M. le comte de Gravesende :

— Où donc est Gustave? je ne l'aperçois pas ici?

— Notre jeune homme a sans doute rencontré en route quelque heureuse distraction. Et quand serons-nous de noces? Le marierons-nous bientôt?

— Il est encore si léger. Au point qu'il a osé me soutenir, à moi, son père, l'autre jour, que la peine de mort était une barbarie de nos lois. La peine de mort!

— L'étourdi, s'écria la comtesse de Gravesende.

— Il veut même qu'on abolisse la marque; il m'a encore dit cela.

— Oui, reprit le comte, et demain le peuple nous égorgera.

— Vous sentez, continua le père de Gustave, qu'il y a de la folie dans cette tête-là.

— Vous ne savez pas, mon père, ajouta Rosemonde, qu'il fait en ce moment un écrit contre la contrainte par corps.

— Assez, ma fille; votre frère veut nous déshonorer.

— C'est, à s'y méprendre, dit Mme la comtesse de Gravesende, le même caractère que ce petit avocat dont le nom m'échappe.

Un domestique annonça :

M. et Mme Néri, M. Gustave Blinvilliers.

Le président eut cette exclamation :

— Mon fils!

Sa fille, celle-ci :

— Mon frère!

Sa femme, cette autre :

— Gustave!

La stupéfaction fut générale.

Néri donnait le bras à sa femme, et Gustave à Emma. On se dispersa; Néri se perdit dans les groupes.

La première personne qui adressa des reproches à Gustave Blinvilliers, fut la comtesse de Gravesende. Elle lui demanda l'explication de sa conduite en termes assez durs. Les circonstances, le hasard, une rencontre imprévue, bégayait Gustave dont la position ne fut pas meilleure après cette réponse; car Mme de Gravesende s'animant,

ajouta qu'il n'était pas de circonstances assez fortes pour obliger un homme distingué à déshonorer ses parens, ses amis, par un acte insensé. Inutilement lui fut-il dit d'un ton d'excuse que les torts de cette famille n'étaient pas aussi graves qu'on les présentait; Mme de Gravesende reprit l'expression de Gustave et affirma que de tels torts étaient un crime. Elle fit remarquer avec une joie orgueilleuse que sa sévérité n'était pas la seule; que déjà M. Blinvilliers avait perdu contenance; que Mlle Rosemonde ou plutôt Mme la vicomtesse de Gravesende était humiliée; que chacun souffrait de la présence de cette femme; qu'on s'interrogeait à voix basse; qu'il y aurait infaillablement du scandale.

— Vous en porterez le châtiment, monsieur Gustave.

— Que faire? se demanda Gustave; affreuse position!

— Puisque c'est vous qui les avez conduits ici, priez-les de s'esquiver sans bruit, s'il en est encore temps.

— Moi? et Néri! et Emma!

Comme Gustave hésitait, Mme la comtesse de Gravesende lui dit :

— D'autres se chargeront de cette commission, et ils seront chassés.

— Chassés! On m'insulterait alors!

— Hâtez-vous, Monsieur. Par pitié pour votre père, pour votre mère, pour votre sœur, pour tous les honnêtes gens qui sont ici, commandez à ces personnes de sortir.

Il n'était que trop vrai que la salle entière partageait l'indignation de Mme de Gravesende. Chaque visage affectait un dédain, une menace, un mépris. Le point noir s'élargissait en orage. Néri voyait tout. Il s'assura que sa présence était la cause de la rumeur grondant autour de sa famille. L'essai ne lui avait pas réussi. Derrière lui il entendait des paroles pleines d'outrages; il n'osait pas se retourner. Il regardait sa pauvre Céline; il voulait se venger; il rêvait des armes; et il se disait ensuite, d'une bouche amère, qu'on ne se vengeait pas contre des femmes, et que de tous ces hommes qui le persiflaient, pas un n'était capable d'exposer sa poitrine à l'air nu.

Le désordre augmentait, la musique se ralentissait, l'affront allait éclater.

— Malheur au premier que je touche! s'écria Néri, malheur! fût-ce mon père.

Néri mesura la salle dans tous les sens, faisant ployer les regards insolens jusqu'à terre; il rencontre le comte Edouard de Gravesende. Il le prend par le bras.

— Monsieur, je vais sortir, et avec moi j'entraîne ma femme et sa

fille. Ne vous fiez pas à ma pâleur; ce n'est pas de la honte, c'est de la rage. Oui, je vais sortir; il le faut; c'est un odieux sacrifice à l'opinion. Je ne me croyais pas assez fort pour être aussi lâche. Mais jamais l'aspect de ma femme... Voyez-la, monsieur,... ne m'a si impérieusement commandé la résignation. Elle va mourir. Ainsi je sors. Mais je prétends sortir avec la gloire d'un mouvement volontaire. Pour donner le change à ce troupeau d'illustrations magistrales, j'ai besoin de déguiser ma fuite. Dites à votre famille, à celle de M. Blinvilliers, de se diriger vers la porte; je me mêle à vos groupes, et que la malédiction nous pousse dehors. Avez-vous entendu? Marchez!

— Entre hommes d'honneur.....

— Monsieur, pas de paroles.... ou je vous assassine.

La comtesse s'étant aperçue du geste effrayant de Néri, courut se jeter entre lui et son fils.

— Arrêtez, monsieur, c'est mon fils.

— Que m'importe?

— C'est une affaire à vider entre nous. Veuillez nous laisser, ma mère.

— Entre vous? C'est entre lui et la société qu'il y a combat à mort. Faut-il qu'une femme vous le dise, monsieur, la vôtre est de trop ici.

— Taisez-vous, madame; taisez-vous! J'aurais pitié d'enlever le rouge de votre visage au vent de ma main.

— N'êtes-vous ici que pour insulter, et avez-vous choisi un bal pour carrefour? Encore une fois, monsieur, votre retraite ou la nôtre!

— Sortez, madame : à présent, je reste, moi!

L'émotion était générale; l'explication de Néri avec la comtesse et son fils avait exaspéré la salle.

— Mon ami, vint dire Céline à son mari, si vous m'aimez, contenez-vous.

— Il n'est plus temps, tout est connu!

— Vous voulez donc ma mort?

— Et que faire de la vie? Aidez-moi plutôt à en finir avec ce supplice d'esclave.

— Silence à la calomnie! s'écria Céline, dont la figure était ravagée par la douleur. J'ai entendu avec peine les propos qui m'ont assaillie à mon entrée. Vous n'êtes pas compatissantes, mesdames; mais je vous pardonne; vous n'avez pas souffert. C'est moi qui vous demande aussi pardon pour ma fille, dont la robe de fête a été si indignement

froissée par vos mépris. C'est un enfant! ses dix-sept ans n'ont encore fait de mal à personne. Elle ne jalouse aucune de vous; elle aime vos diamans et votre beauté : laissez-lui sa couronne d'innocence. L'opprobre de sa mère doit-il être sa dot? Son éducation a été celle de vos filles; sa prière est aussi pure; et quand, la nuit, elle joint ses mains pour demander le pardon de ses parens, l'ange des ténèbres ne les sépare pas pour lui dire : « Tais-toi; ta mère est maudite. » Pardon pour elle, mesdames. Je n'abhorre point vos enfans, moi! Que Dieu leur donne la grace et la sagesse! Tenez! voyez comme mon Emma est belle! et dites si l'anathème a touché ce front. N'est-ce pas que tu aimes ta mère?

Emma se jeta au cou de Céline.

— Et je réclame encore pour lui votre générosité, messieurs. Monsieur Néri vous vaut; c'est un honnête homme; mais sa vertu n'a pas désarmé l'opinion. Ne pouvant l'atteindre au dehors, l'opinion l'a poursuivi sous le toit domestique, et là, elle lui a demandé compte de ses affections; elle a cherché partout quelque chose à ronger. Elle m'a trouvée dans un coin, et alors elle s'est écriée : « La voilà; il l'a épousée. Tout ce qui croîtra sous son ombre sera frappé de mort. Mort à la femme déchue! »

J'ai tout fait cependant pour obtenir votre miséricorde. Quand j'ai failli, je n'avais que quinze ans, et à seize ans, le repentir était déjà dans mon ame. Dès-lors j'ai couvert de remords la main du prêtre; nous avons pleuré ensemble, et il a pardonné. Je suis descendue dans les hôpitaux, où j'ai aspiré la fièvre sur la bouche des malades; partout j'ai laissé une portion de mon repentir et de ma fortune; et après, quand je suis allée demander aux uns et aux autres : Mes soins et mes consolations sont-ils réprouvés de Dieu? Ils m'ont répondu : Soyez sauvée, vous qui sauvez. Tous enfin ont pardonné; les pauvres, les captifs, les méchans. Vous seuls, gens du monde, m'avez dit : Passez! Eh bien, tuez-moi! mais laissez marcher à la clarté de la vie et de l'honneur, cet homme; car il ne m'est rien. S'il a dit qu'il était mon mari, il a menti.

— Vous n'êtes pas ma femme?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas votre femme. Vos illusions de jeune homme, le temps, des promesses souvent engagées, vous ont fait considérer comme accomplies des espérances peu sensées. Soyez blâmé pour avoir vécu avec moi sous les apparences sérieuses du mariage; mais ne souffrez pas qu'on vous accuse d'être mon mari. Moi, votre femme! non! non! Qui vous demande ce courage? Je

vous rends au monde et m'en retire. Vous n'avez aucun droit sur moi : je ne suis pas votre femme. Place! Laissez-moi sortir; et ne me touchez pas, mesdames!

Néri arrêta Céline au passage.

— Vous avez cru me forcer, par un aveu semblable, lui dit-il, à adopter votre mensonge; vous avez cru que je profiterais de votre générosité pour vous laisser immoler seule sur l'échafaud où nous sommes placés. Des sermens seraient inutiles. Nous avons été unis par la loi, et religieusement, le même jour, sous les voûtes de Saint-Roch. Votre confession n'était pas sincère; j'en ai une autre plus étonnante et plus vraie à publier ici; et celle-là, personne ne la démentira.

Afin d'être vu des plus éloignés et d'en être mieux entendu, Néri monta sur un tabouret et sortit de sa poche le feuillet du livre noir.

— Écoutez, dit-il :

« Extrait du livre noir de la police :

— « Céline, surnommée la Créole, a été mise en jugement pour s'être trouvée sur le pavé de Paris, passé minuit.

— « Janvier 1817 : de nouveau accusée pour avoir aidé à tenir une maison de jeux fréquentée par des jeunes gens d'une classe élevée. Même année, juin : traduite aux assises sous le poids d'une grave accusation. Céline a été soupçonnée d'avoir enlevé des diamans dans une maison où elle était parvenue à se placer en qualité de demoiselle de compagnie. Acquittée.

— Assez! assez! cria-t-on de toutes parts. Assez d'infamie! Ne nous obligez pas à rougir davantage.

— Sortons!

On entendait encore :

— Qu'on fasse approcher ma voiture!

— Mon châle! mon chapeau!

— Oui, c'est là ma femme! cria Néri d'une voix foudroyante. Mais, à vous, monsieur le vicomte Édouard de Gravesende. Tournons le feuillet du livret.

Et Néri, après avoir tourné le feuillet qu'il tenait à la main, lut ceci :

— « Il est avéré pour la police que c'est M. le vicomte Édouard de Gravesende qui a volé les diamans de madame la comtesse, sa mère. »

X.

Un évènement supérieur à tous les évènemens domestiques que nous avons racontés, avait eu lieu en France, depuis la nuit fatale où Néri avait démasqué le vicomte Édouard de Gravesende. Cet évènement, c'était la révolution de juillet 1830. Le sujet de notre récit nous dispense d'expliquer comment Néri, par ses affiliations politiques de longue date, ses opinions avancées, ses amitiés dans le parti de l'opposition, avait été nommé préfet dans un département des Pyrénées. Ces détails ralentiraient notre plume. Nous avons hâte de conduire le lecteur aux limites de l'histoire d'un homme qui représente, dans son bon et dans son mauvais côté, l'austérité inflexible d'un principe.

Installé dans son pouvoir, Néri disait au maire de la ville que la révolution de juillet n'était pas un simple accident isolé. Pour lui prouver combien cette révolution était préparée depuis long-temps dans la pensée de la nation, il l'engageait à porter son attention sur les eaux chaudes, sur les fondrières volcanisées, sur la crête bleuâtre des montagnes fumantes du pays. Serait-on en droit de s'écrier : Comment la ville s'est-elle engloutie sous une éruption, quand on aurait pesé toutes les causes d'un bouleversement?

Attentif à la parole du préfet, le maire lui demandait ensuite un conseil sur les mesures à prendre envers les étrangers accourus aux eaux du département. La plupart, selon l'avis du maire, étaient attachés à la cour de Charles X; chassés par la peur d'une révolution dont ils calomniaient la générosité en émigrant, ils venaient, sous le prétexte de raffermir leur santé, établir, aux limites de la France, des lignes de conspirations avec l'Espagne. Inutilement Néri l'engageait à surveiller tout le monde et à ne vexer personne, le maire ne cessait de répéter qu'il croyait avoir compté, parmi ces étrangers, beaucoup de partisans de l'ancien ordre de choses. Alors Néri redoublait d'instances. Il voulait examiner lui-même le passeport de ces étrangers.

Le pays se disposant à célébrer les trois journées, Néri dit encore au maire que cette fête ne serait pas un rendez-vous d'orgueil. Il avait su que son prédécesseur avait eu la maladresse de souffrir, dans ces réunions de famille, des distinctions fâcheuses. Il exigea que tout le monde fût invité à cette soirée, pauvres et riches; si le pays avait des gentilshommes, ils se trouveraient dans le nombre des invités. Le jardin de la préfecture étant très grand, les soirées belles et pures, comme celles d'Espagne, on danserait dans le jardin. M. le

maire ayant demandé si Mme Néri honorerait le bal de sa présence, Néri lui répondit qu'elle et lui ouvriraient le bal, elle avec un vigneron, lui avec une paysanne de l'endroit.

Le maire se retira pour rédiger le programme de la fête. Néri lui dit encore, pour dernière recommandation : Surtout n'imposez pas des bénédictions et des acclamations pour le souverain. Le gouvernement, c'est la santé : moins on s'en aperçoit, plus on en jouit.

— Notre préfet est un fort honnête homme, pensa M. le maire en s'en allant, mais je voudrais bien connaître son opinion.

Obligée à chaque instant de consulter son mari sur l'ordonnance des tentures, le choix des rafraîchissemens, et mille autres détails, Céline entra peu après le départ du maire.

— Venez, lui dit Néri, venez, ma bonne amie, et unissons-nous de cœur pour bénir le sort qui a couronné, par un si beau dénouement, une vie si mal engagée. Devant tant d'espérances nouvelles, devant tant de compensations généreuses, avouons hautement nos maux passés. Nous avons été bien malheureux, mais peut-être aussi trop injustes envers la société; car était-ce la société, ce que nous avons pris pour elle? La société est-elle ce monde envieux, sans pitié, qui nous a poursuivis de ses clameurs de salon en salon, ou ce peuple qui punit et qui récompense, qui change ses mœurs dans un jour et son histoire dans trois? C'est ce peuple qui est la société, ce peuple terrible et compatissant, qui, m'ayant trouvé dans les rues de Paris, le 29 juillet au soir, blessé au front d'une balle et un fusil éteint dans ma main défaillante, m'a porté en triomphe sur l'affût d'un canon, moi qui voulais mourir!

Oh! le cœur est meilleur après une réparation si éclatante. Le poste où le souffle puissant de la révolution m'a porté, fût-il trop beau pour mon mérite, la révolution a noblement agi en m'y mettant; car, par là, elle dit à tous : Hommes obscurs, hommes méprisés, hommes méconnus, courage! aimez votre patrie; on gagne toujours à cela.

— Oui, mon ami, vous justifierez le choix du peuple. Vous avez en vous le dévouement qui crée et l'énergie qui exécute. Mais que vous dites vrai! notre bonheur est un rêve. Nous avions contre nous la société tout entière : la société s'est brisée.

— Pour se former, mon amie, plus indépendante et plus belle. Désormais les vertus, les talens y occuperont les premières places. Se réglant sur des mœurs épurées, l'opinion, sans perdre sa haute magistrature, en deviendra meilleure. Membres dispersés, rejetés de la

grande famille humaine, enfans de toutes les conditions, venez tous! La sainte égalité n'a oublié aucune tête. Le dernier coup de fusil tiré par le peuple a tué le dernier préjugé.

— Oui! dit Céline. Et vous en êtes la preuve. Vous, l'homme avili, l'homme jeté au feu, vous voilà sorti de la fournaise, sonore et pur comme l'or. La société a fait plus que de vous réhabiliter, elle vous a mis son glaive au côté et vous a dit : Garde-moi! que vous allez faire du bien, si j'en crois mon cœur.

— Et si vous m'aidez, Céline. Car j'ai besoin de trouver dans ma famille l'exemple des mœurs que je recommanderai à mes administrés. Mais n'auriez-vous point reçu des nouvelles de notre fille, de notre chère Emma? Se plaît-elle dans le pensionnat où nous l'avons laissée, à notre départ de Paris? Ne songez-vous pas à la rappeler bientôt auprès de nous?

— Mon ami, je vous ai ménagé une surprise, je la partagerai avec vous. Cette lettre, écrite par la maîtresse du pensionnat, va nous instruire des progrès d'Emma.

— Ah! donnez que je la lise! cette chère enfant!

— Lisez, mon ami, j'écoute.

« MADAME,

« J'aurais désiré reculer plus long-temps la triste confidence que j'ai à vous faire. Apprenez tout. En entrant dans mon pensionnat, Mlle Emma, votre fille, y avait apporté une mélancolie dont je ne tardai pas à deviner la cause. De la mollesse dans le travail, des pleurs sans motifs, du moins apparens, me forcèrent bientôt à poursuivre, avec la prudence d'une mère, la trace de mes soupçons. Ils étaient fondés. Le paquet de lettres joint à la présente, vous mettra de moitié dans la fatale certitude que j'acquis et qui ne vous pénétrera pas d'une douleur plus vive que la mienne. Cependant je ne fis aucun éclat; le scandale n'eût pas effacé le mal; il eût jeté une grande défaveur sur ma maison. Malheureusement la rapidité du mal a rendu inutile la prudence de ma conduite. Les troubles politiques dont la capitale a été agitée, ayant obligé une foule de familles à émigrer, la moitié de mes pensionnaires ont suivi leurs parens. Au milieu de ces départs précipités qui sont presque une fuite, Mlle Emma m'a été enlevée. »

— Enlevée! dirent épouvantés Céline et Néri.

« Oui, madame; enlevée. Parcourez la correspondance que le hasard

m'a laissée dans les mains, vous y trouverez les traces d'une passion que la haute renommée de ma maison n'a pu empêcher.

« Croyez, madame, à la profonde douleur de votre très humble et très obéissante servante. »

L'explosion de Néri fut terrible :

— Fatalité! fatalité! Auriez-vous légué à votre fille quelque chose du malheur de votre jeunesse? Y a-t-il des races vouées au malheur? Les passions sont-elles héréditaires?

Céline tremblait.

— Plus de calme, mon ami, c'est à vous de me soutenir. Le mal est peut-être moins grand que vous ne pensez. Donnez-moi cette correspondance.

Et Céline après avoir avidement dévoré du regard les premières lettres, s'écria :

— Lisez! lisez! Toutes ces lettres sont signées : Gustave Blinvilliers.

— Affreuse raillerie du sort, dit Néri; Gustave Blinvilliers, avez-vous dit? Oui... c'est cela, c'est bien lui. Un Blinvilliers séduire votre fille! Ah! çà, y a-t-il un pacte indissoluble entre cette famille et la nôtre? Veulent-ils jeter la fille sous le couteau de l'opinion pour la mère qui leur est échappée? Le fils Blinvilliers, exécuteur de votre enfant, essaie-t-il d'être plus heureux que son père, juge au criminel, votre juge? Tout se trouve-t-il dans cette famille, juge et bourreau? Qu'ils tremblent! Je suis puissant aujourd'hui! D'un mot je puis abattre ces vieilles mesures qui ne menacent même plus; qu'il se tienne fort sur son siége, M. le président. Je vais agir. Dans trois heures le télégraphe aura prévenu de ce rapt infame toute la police de la France.

— Y pensez-vous? dit Céline. Et toute la France saura que c'est ma fille, qui n'est pas la vôtre, qui aura été enlevée.

En gémissant, Néri se rangea à l'opinion de Céline.

— Déshonneur partout! Il faut donc attendre qu'il vienne déposer votre fille à votre porte, qu'il sonne et que du bas de l'escalier, il vous crie : Venez prendre votre fille, madame. A mère déshonorée, fille déshonorée! Ah! sur la mer obscure où nous sommes ballottés, nous avons pris l'éclair de la tempête pour le phare du salut.

— Quel est ce bruit qui m'épouvante, demanda Céline. Ce sont des cris, c'est une détonnation d'armes à feu.

Le maire entra précipitamment et pria Néri de le suivre. La ville

était soulevée. On s'armait. La présence du premier magistrat ramènerait le calme. Néri voulut connaître sommairement la cause de l'émeute; et alors le maire dit que des étrangers venaient d'arriver. A leur contenance effrayée, à leur impatience suspecte pour se procurer des chevaux afin de passer en Espagne, à leur discrétion, les habitans avaient soupçonné dans ces voyageurs des partisans du gouvernement tombé. L'absence de tous papiers n'avait que trop justifié ces soupçons. Interrogés, ces étrangers avaient mal répondu; ils s'étaient contredits. Des cris de haine et de vengeance avaient alors éclaté; on voulait un exemple; leur vie avait été en danger. Grace à des mesures énergiques, on les avait arrachés, ajouta le maire, à la colère du peuple. Cependant, sans l'intervention du préfet, le peuple pourrait accourir de nouveau en force pour les reprendre dans la cour de la Préfecture où ils attendaient leur sort.

Néri trouva étrange qu'on cherchât la vérité en assassinant ceux de qui on l'attendait. Il répondit au maire qu'il fallait se défier des préventions nées de la peur qu'on inspire. Ce n'était pas la peine d'abolir la question pour la faire passer des mains des magistrats aux mains de la populace. Il était étonné que ses conseils fussent nécessaires, sa présence indispensable : « Dès que des voyageurs en danger ont posé le pied chez moi, souvenez-vous bien de ceci, monsieur le maire, ils sont sauvés. » Je sauverai ceux qui se sont réfugiés dans la cour de la Préfecture. Savez-vous leurs noms ?

— Ce sont deux personnes, répondit le maire, qui voyagent sous les noms de Gravesende et de Blinvilliers.

Néri dit à part, et son cœur bondit de joie : Ils sont à moi!

— Gravesende, Blinvilliers, dites-vous ? monsieur le maire, parfois une clémence aveugle est un tort, n'est-ce pas? — et je suis de votre avis, — c'est la justice du peuple qui les réclame; bonne et sainte justice! Peut-être ces étrangers sont des espions; ne le pensez-vous pas? on ne voyage pas sans papiers dans ces temps-ci, — votre observation est sensée, — je l'adopte. Des misérables qui, après avoir mendié notre pitié, reviendront, — c'est votre avis du moins, — sous la livrée de quelques rois, nous faire tomber la tête là où ils n'auront, eux, plié que le genou. Tout mouvement du peuple est grand; laissons faire. C'est l'orage des Antilles; il déracine, mais il féconde.

Néri fut arrêté par ces vociférations du peuple :

« Mort aux brigands! mort aux assassins du peuple! »

Les portes de la Préfecture étaient secouées par cette masse en fureur.

— Laissez faire, répétait Néri, au maire, qui ne savait que penser des diverses déterminations de M. le préfet. Il se disait : C'est un honnête homme; mais je voudrais bien connaître son opinion.

Les portes de la préfecture chancelaient.

— N'avez-vous donc pas entendu ce que mon mari vous enjoignait tout à l'heure, monsieur le maire? « Dès que des étrangers ont posé le pied chez moi, ils sont sauvés. » Sauvez donc ces étrangers ! suivez-moi ! c'est moi qui les introduirai dans nos appartemens, où l'on ne viendra peut-être pas les chercher.

X.

Ce fut Céline qui présenta à son mari M. Blinvilliers et le comte de Gravesende tout pâles d'effroi et d'étonnement.

— Monsieur, dit M. Blinvilliers, votre humanité vous impose le devoir de nous sauver.

Plus résigné, le comte de Gravesende s'exprima ainsi :

— Je ne réclamerai rien de vous, monsieur, votre haine est trop juste.

En les regardant tous deux avec colère;

— Il vous sied bien de prier, leur dit Néri. A genoux ! aux pieds de ma femme ! Il fallait la mort, pour vous obliger à cet acte de justice. Elle est venue pour vous. Dieu même ne vous sauverait pas maintenant. Que voulez-vous ? le choix du supplice ?

— N'êtes-vous pas vengé ? lui répondit le comte de Gravesende. Trois morts douloureuses ont payé les torts qu'on avait eus envers vous. Madame la comtesse, ma femme, madame Blinvilliers n'ont pas survécu à l'horrible scène du bal. Mon fils est mort aussi dans l'Inde, où il était allé cacher sa vie. Trois morts à une injuste vengeance.

— Injuste vengeance ! cria Néri. Et cette femme sortie toute mutilée de vos deux familles, ne lui devait-on rien?

— Le silence qui l'eût bien mieux vengée que vos effroyables récriminations.

— Le silence ! ma femme chassée et M. le vicomte, votre fils, honoré; ma femme punie, flétrie comme voleuse, et M. votre fils, le vicomte, l'auteur du vol, reçu, applaudi. Il est mort, dites-vous ? Que Dieu lui pardonne; moi, je ne lui pardonne pas ! mais répondez donc à cette femme inondée de pleurs, vous, monsieur Blinvilliers, qu'avez-vous fait de sa fille ?

— Vous allez la revoir; elle arrive. Au milieu de Paris en feu, les portes de tous les établissemens se sont ouvertes. Trouverez-vous blâmable, monsieur, qu'un père, au risque de passer quelques heures pour un séducteur, — un séducteur de soixante ans! ait arraché sa petite-fille bien-aimée, — car mademoiselle Emma sera bientôt de ma famille, — à un danger imminent? Elle est confiée à un digne jeune homme, à sa sœur, qui vont tous deux vous la rendre.

— Je cours à leur rencontre, dit Céline, qui s'arrêta un instant pour entendre le rapport du maire.

Tout était apaisé. Il avait dit aux habitans que le préfet avait reconnu, dans les étrangers, deux personnes dont le patriotisme n'était pas douteux.

Néri remercia le maire, et celui-ci lui rappela, en se retirant, que la fête commencerait à la nuit tombante.

Néri se tourna vers le comte de Gravesende et M. Blinvilliers. Il les rassura et leur offrit sa protection pour tout le temps qu'ils auraient à rester dans le département.

— Pardon pour tous! dit le comte en tendant la main à Néri; nous sommes à terre, monsieur, et vous un peu élevé; aidez-nous. Nous n'allons point conspirer en Espagne, comme on l'a dit; nous venons exhaler dans vos montagnes la liberté de la douleur, et dire un adieu lointain aux monarchies qui tombent.

Rendu à son bon cœur, Néri tout ému, leur répondit:

— Ces regrets vous honorent.

XI.

Les fêtes provinciales ont lieu communément au coucher du soleil. A la faveur de la foule qui augmente, et de la nuit qui descend, les prétentions s'effacent; et l'air vif du soir, en faisant pâlir les visages apprêtés de la ville, n'ôte rien à la fraîcheur des villageoises : l'équilibre s'établit entre le luxe et la santé.

A cette heure de paisible confusion, arrivent de toutes les routes des voitures qui roulent sans bruit sur le gazon. Les riches filles de la bourgeoisie en descendent en souliers de satin. Après un coup d'œil de curiosité ou d'envie promené sur l'assemblée, elles prennent place dans un cercle formé de chaises grossières. C'est là qu'elles attendront avec anxiété le puissant effet de leurs toilettes sur le regard des beaux cavaliers. Beaucoup de déceptions attendent les plus fières. Le chapeau bordé d'un simple velours usurpe souvent dans les quadrilles l'espace où devraient flotter les aigrettes blanches.

Au son mêlé de la flûte et du violon ou du tambourin, musique rustique, délicieuse à écouter, lorsqu'elle surprend dans les sentiers de la colline, s'élèvent, s'abaissent, comme une prairie chargée de papillons et de fleurs, ces mille parures, ces yeux vifs des campagnes, ces belles villageoises dignes de poser pour les artistes, les mains arrondies sur les hanches, un vase de Syracuse sur le front.

La fête donnée par Néri pour célébrer la révolution de juillet, n'avait pas lieu dans la campagne, mais dans les spacieux jardins de la préfecture. C'était un cirque de verdure où l'on parvenait en passant sous des voûtes d'arbres. De leurs branches entrelacées pendaient des médaillons et des lanternes tricolores. On avait placé des bancs en triple amphithéâtre, et disposé en plusieurs rangées des siéges de jonc. Cinq ou six mille personnes se seraient assises à l'aise; autant au moins auraient eu de l'espace pour circuler. L'orchestre n'attendait plus que les musiciens. A distance on apercevait des tables couvertes de fruits, de gâteaux et de liqueurs. A l'entrée de chaque nef de verdure, s'élevaient, au bout d'un mât, des faisceaux de prix destinés aux meilleurs lutteurs.

Une partie du jardin avait été réservée aux jeux de l'arquebuse, de la roulette et du pigeon. Chaque goût avait été prévu avec une admirable intelligence. Néri avait eu recours à ses souvenirs d'enfance pour varier le programme de la fête; Céline, en présidant à l'exécution, avait déployé la grace et la délicatesse de la femme.

La fête allait commencer; déjà la lueur des lampions devenait visible; le soleil avait disparu derrière les montagnes qui ceignent la ville.

Céline et Emma, toutes deux préparées pour la fête, se promenaient dans le jardin.

— Que tu es embellie, mon Emma; quels beaux cheveux noirs tu as!

— A qui donc de la famille est-ce que je ressemble? demanda Emma.

Céline se cacha le visage; cette question si simple l'avait terrifiée.

— Des pleurs! maman.

— Ne m'interroge pas, ma fille, tu sauras plus tard la cause de ces larmes.

— Serait-ce la crainte que mon mariage ne nous sépare, qui vous attriste ainsi? Je vous rassurerai. Gustave a le projet de résider quelques années auprès de vous, ici. Sa position ne lui imposant pas l'obligation pressante de se consacrer à un emploi, et d'ailleurs n'as-

pirant à aucun, la dynastie nouvelle les lui interdisant tous, il est probable que nos deux familles ne se quitteront pas.

— Je te remercie de ton amitié, ma fille. Oui, ne songeons qu'à ton mariage. Il se rattachera à une époque bien chère pour nous. Tu le vois, il aura été conclu au milieu d'une commune joie.

— En effet, ces apprêts sont magnifiques, maman. Cela me rendrait orgueilleuse, si j'ignorais que je ne suis qu'un heureux accident dans cette fête.

— Dans ma pensée, tu en es le principal objet. Emma, sois plus heureuse que ta mère.

— Vous aimez pourtant bien mon père.

— Toujours son père!

— Ma bonne amie, dit Néri en amenant Gustave, j'ai tenu à vous présenter le premier notre ami, celui qui sera bientôt votre gendre. Il promet de rendre votre fille heureuse. C'est un engagement dont son excellent caractère me répond. Mes enfans, Gustave, Emma, vous ne rendrez pas à ce front ridé par les orages de la vie, à ce corps courbé par la tempête, à ces yeux éteints par la tristesse, un éclat à jamais perdu, mais à cette ame toute de feu pour ce qui est juste et beau, vous donnerez un aliment consolateur qu'elle n'a pas encore connu. Vous ne rendrez pas non plus à celle qui me soutint dans tous les chocs de l'existence, ces heures de la vie, si exactement payées au malheur, ni à son angélique beauté perdue dans les larmes, car votre mère fut belle, Emma, sa ravissante splendeur; mais à elle et à moi, pauvres créatures, sorties toutes palpitantes de la torture de l'opinion, vous ferez un chemin doux vers la tombe; n'est-ce pas, mes enfans?

Néri se tut dans les larmes.

Gustave se jeta dans les bras de Néri; Emma dans ceux de sa mère.

— Madame, vous avez un fils, dit Gustave..... et les torts du monde.....

— Ne parlons plus du monde, répondit Néri. Ai-je succombé? ai-je vaincu? Dans ce moment je crois que la victoire m'est restée. Soyons tout entiers, maintenant, à cette nuit solennelle qui commence. Mes enfans, c'est beau, une fête de la patrie! c'est grave comme une prière.

Néri regarda l'heure à sa montre.

— Mais on devrait commencer à se rendre ici. L'heure est sonnée.

Il chercha de tous côtés pour voir si quelqu'un arrivait.

— Mes efforts, je l'espère, seront appréciés par mes administrés.

Ces arcs-de-triomphe, ces jeux, ces illuminations ne seront pas à la charge de la commune. Vous ne me blâmerez pas, mes enfans, d'avoir fait ces dépenses qui invitent à aimer les grandes choses, en les rattachant à des tableaux de contentement.

— C'est d'un excellent goût, dit Emma en entraînant sa mère et Gustave pour leur faire admirer en détail les dispositions de la fête.

Elle s'extasiait : quel ravissant point de vue! comme ces illuminations ressortent heureusement sur ce paysage sombre; et que la lune est pâle au-dessus de ces bosquets!

Préoccupé, Néri regarda de nouveau l'heure à sa montre.

Il murmura :

— L'heure s'écoule! et personne ne vient. Étrange retard! le programme est précis.

Il relut le programme.

— A huit heures et demie. Il en est neuf et demie. Une heure de retard! le tambour, les cloches, le canon, ont pourtant annoncé le commencement de la solennité. D'où vient...

Toute joyeuse, Céline accourut dire à Néri :

— Les enfans sont enchantés de vos dispositions; n'est-ce pas Emma?

— Jamais, maman, je n'ai rien vu d'aussi beau.

— Vous allez rendre, ajouta Gustave en prenant la main de Céline et de Néri, toutes les communes jalouses.

Toujours plus préoccupé, Néri répondit :

— Merci, mes amis

Et tout bas :

— Personne! personne!

— Votre père paraît chagrin, dit Gustave à Emma.

— Non, mon ami. Je pensais à te demander si ton père et M. de Gravesende ne se rendraient pas à notre fête; ils le devraient, ne fût-ce que pour témoigner, par leur présence, qu'ils n'ont aucune rancune contre les habitans.

— Je cours les prévenir, dit Gustave. Je ne tarderai pas à revenir ici avec eux.

Quand Gustave fut parti, Céline s'appuya sur le bras de Néri.

— Avouez-nous, mon ami, qu'une pensée triste vous absorbe. Vous ne tenez pas en place, et vos regards errent de tous côtés.

— Ne voyez-vous pas, répondit Néri, que ce jardin est désert? Ne vous êtes-vous pas aperçue que l'heure à laquelle la fête aurait dû commencer est, depuis long-temps, passée? Eh bien! ce vide, ce

retard m'attristent. Je ne m'explique pas cet oubli de toute une population.

— Mon ami, vos habitudes de découragement vous reprennent sans raison. On s'est trompé sur l'heure; on se trompe tous les jours. Dans une semblable circonstance, on apporte plus de soins que de coutume à sa toilette; on veut venir ensemble, et il suffit d'un retardataire pour que tous soient en retard.

— Ce serait vraiment dommage, maman, et l'on serait bien difficile, si l'on dédaignait une si belle fête. On n'en voit pas tous les jours ainsi. L'excuse du temps n'est guère valable. Quel ciel admirable!

— J'aimerais mieux, dit Néri, un ciel inondé de pluie.

— Et pourquoi cela? Et ma toilette?

— Du moins, continua Néri, j'aurais une raison à prêter à l'inconcevable inexactitude de toute une population.

— Attendez, mon ami; votre impatience fait mal.

— C'est que papa, reprit Emma avec la même légèreté, aime à danser, lui, aussi. Voilà tout le secret de sa colère.

— Enfant!

— Soit! mais vous voulez danser, tout enfant que vous n'êtes pas.

Comme un loup effrayé, Néri fouilla du regard à droite et à gauche.

— De nulle part! fut son exclamation. Ne dirait-on pas que la ville est endormie ou morte?

Il ajouta en lui-même :

— De tristes pressentimens me rongent le cœur! Je n'ose plus consulter l'heure.

Pour la troisième fois, sa montre fut regardée.

— Voyez! voyez! dix heures passées!

— Six contredanses perdues, au moins.

— Elle ne voit que cela dans ce fatal délai qui abrége ma vie d'un an par minute. Que faire? Partir? aller? où? Monter au clocher et sonner le tocsin? Plût au ciel que ce fût l'incendie, au lieu de la fête, et périr au milieu des flammes!

— Votre exaspération redouble, dit Céline; parlez! soulagez votre anxiété. Éclairez-nous!

— Mon amie, je ne sais rien de plus que vous. Mais on ne vient pas. Ces lampions pâlissent : regardez! ces fleurs, ces guirlandes ont déjà une fadeur du lendemain qui accable. Vous-même, examinez-vous! vos toilettes sont flétries par la rosée. La nuit sera bientôt au milieu de son cours; et vous me demandez ce que j'ai?

— C'est dur, reprit Emma, un bal manqué; après tout on s'en console; à votre place, j'en donnerais un nouveau la semaine prochaine.

— Emma, vous ignorez ce qui contrarie votre père..... Raisonnons, mon ami. Convenez que cette fête a un caractère politique.

— Voudriez-vous m'inspirer des doutes sur les sentimens patriotiques du pays?

— Depuis dix jours seulement, mon ami, vous êtes préfet du département.

— Mais qu'a de commun, interrompit Néri, ma nomination avec la fête, cette fête, annoncée par toutes les voies de la publicité, journaux, affiches, programmes?

— On veut peut-être, mon ami, vous connaître mieux, avant de vous accorder publiquement des marques de sympathie.

Néri céda à son désespoir.

— On veut me connaître, dites-vous, c'est qu'on me connaît; oh! ne me faites pas parler! laissez-moi croire que ces bancs, que ces siéges vont se garnir de familles, que ces nefs vont se peupler de joyeux habitans! que ces lieux retentiront de l'allégresse publique! dites-moi cela, assurez-moi cela; et ne m'interrogez plus, si tout ceci n'est qu'un rêve.

— Ah! vous croiriez!

Cette demande de Céline déchira le dernier nuage qui cachait la tempête.

— Vous avez donc compris! oh! venez tous, vous que je voudrais traîner avec mes dents jusqu'ici. Accourez, fût-ce pour m'injurier chacun de votre place, fût-ce pour m'accabler, à douze ans de distance, des mêmes anathèmes qui, dans un bal, brisèrent mon front qui ne se courba pas. J'aime mieux la calomnie qui tonne que la calomnie qui se tait; celle-ci tue, c'est beau; celle-là assassine, c'est vil. Que les citoyens me demandent à moi, citoyen, compte de ma vie, je répondrai; que les pères m'interrogent, père, je répondrai; que les mères vous parlent, mère, vous répondrez. Mais que répondre à cet être qui n'est ni père, ni citoyen, ni mère? qui n'a ni ame, ni corps, ni voix? que répondre à ce monstre qu'on n'a jamais vu en face, plus subtil que l'épée qui n'a jamais pu le traverser, plus bas que la terre, plus haut que le ciel? Que répondre à l'opinion?

— Juste Dieu! votre tête se perd, Néri!

Les lampions s'éteignaient.

— Oui! j'ai nommé votre ennemi : l'opinion. C'est elle qui s'est attachée à la crinière des chevaux qui nous ont promenés à travers

l'exil, c'est elle qui a écrit sur nos fronts qui vous avez été, qui a confié à chaque habitant votre renommée d'autrefois; c'est elle qui nous a mis en horreur, même au cœur de ces déserts où la France expire, mais où l'opinion ne meurt pas. C'est l'opinion qui a dégarni ces bancs, ces siéges où mon zèle de citoyen avait appelé mes concitoyens. C'est elle qui a soufflé sur la fête et l'a empoisonnée.

Les lampions s'éteignaient.

— J'avais cru la société bonne, j'ai menti; j'avais cru que le peuple valait mieux que les grands, j'ai menti. Les grands sont méchans, le peuple est stupide, voilà la différence. L'agent de change et le charbonnier respectent également l'opinion : ils ne sont venus ni l'un ni l'autre à ma fête, ces grands citoyens!

Les lampions s'éteignaient.

— Et ce qui est odieux à dire, c'est que lorsque j'ai cru qu'une révolution, tachée de mon sang, relèverait l'homme, j'ai encore menti. Les monarchies tombent, l'opinion reste, cette sanglante reine!

— Mon père! mon père! cria Emma effrayée de la voix et des paroles de Néri.

— Je ne le suis pas, sachez-le; et c'est parce que je ne suis pas votre père que cette enceinte est déserte et qu'on nous fuit comme trois pestiférés : moi qui ne suis pas votre père, vous qui êtes la fille d'un autre, et vous qui êtes la mère de celle qui n'est pas ma fille.

— Et qui donc est mon père?

— Personne. Celui qui vous introduisit frauduleusement dans le monde en a été retiré. Fille sans nom, vous n'avez pas même des droits à celui de votre mère, et l'obtiendriez-vous de la commisération publique, ce nom ne vous sauverait pas de l'ignominie de votre naissance. La société, cette bonne société, veut que vous apportiez en dot à votre mari tout le passé de votre mère; et votre collier de mariée, vous le voyez, est le carcan, la corde infame que la société lui a attachée au cou.

Les lampions s'éteignaient.

Et dans la presque obscurité, sous le dôme sombre des hauts marronniers, dans l'air froid, Céline murmurait :

— Quoi! reprendrait-elle la pesante chaîne que j'ai traînée? Si tu savais, ma fille, ce que je fus une fois et combien je fus punie! tu maudirais les méchans!

Emma pleurait en embrassant sa mère.

— Maudite soit la société! soit maudit l'homme! et maudit soyez!.....

— Néri! ne maudissez pas Dieu.

Tous les lampions étaient éteints.

— Et quel bien lui devons-vous? La société dont il est le gardien, l'ange ou le démon, nous crie : Hommes vicieux, femmes avilies, amendez-vous! Et quand nous nous sommes corrigés, cette société vient, avec un rire affreux et une joie féroce, nous secouer et nous dire : Qu'étiez-vous autrefois? Duperie que la morale! mensonge que la vertu! le vice seul est heureux! le vice seul est beau. Mourons donc! meurs, pauvre enfant, toi qui n'aurais jamais le courage du crime et qui n'as pas assez fait de mal pour que Dieu t'en récompense.

— Qu'allez-vous faire? s'écria Céline en voyant Néri tirer son épée.

— C'est fait.

Emma tomba sur le gazon, frappée d'un coup d'épée dans la poitrine.

— Ma fille!

— Nous n'avons plus de fille; nous voilà seuls, vous et moi. Tout s'est écroulé autour de nous. Voilà, face à face, votre néant et le mien. Regardons-nous bien, car c'est pour la dernière fois.

— Je meurs.

— Vous vivrez. Dites-moi maintenant ce que vous a rapporté la vertu? Mépris, ignominie. Allez donc au crime, la tête haute, le pied levé. Je vous fais libre, madame, retournez aux Madelonnettes ou à la cour.

— Un assassinat!

C'étaient M. Blinvilliers, le comte de Gravesende et Gustave qui arrivaient avec des flambeaux.

— Un assassinat!

Frappé à mort, Néri se releva pour dire :

— Vous vous trompez, messieurs, il y en a deux.

— Et les meurtriers? demandèrent-ils.

— Vous..... l'opinion.

LÉON GOZLAN.

SALON DE 1838.

TROISIÈME ARTICLE.

Lessing a dit : « Le portrait, c'est l'idéal de l'homme. » En effet, la figure humaine est un livre hiéroglyphique où les initiés savent lire les caractères, les passions morales et les aptitudes intellectuelles. Aussi, les portraits faits par les grands maîtres sont des histoires véritables qui racontent toute la vie des personnages représentés. Voici bien Érasme, le savant sceptique, au nez pointu, à la bouche mordante; voici Luther avec sa fougue et sa puissante raison; voici l'Arétin, l'orgie et la satire; Philippe IV, le roi mannequin, qui se contenta de régner sans gouverner, le roi qu'on a comparé spirituellement à un fossé : *plus on lui ôte, plus il est grand;* Charles Ier, à la tournure élégante, à l'esprit débile. Voici des hommes qui montrent nettement toutes leurs vertus et tous leurs vices.

Un jour, le roi Philippe IV, visitant l'atelier de Vélasquez, fut très surpris de se trouver face à face avec le général Adrian Pareja, qu'il avait envoyé au commandement de l'armée. Il lui demanda vivement pourquoi il ne s'était pas rendu à son poste; et comme le général ne répondait pas, Philippe se retourna vers son peintre favori : « Vélasquez, lui dit-il, vous m'avez bien trompé. » C'était, en effet, le portrait en pied de Pareja.

De telles méprises sont fort rares, je crois, en ce temps-ci. Les portraitistes y ont mis bon ordre. Les uns se préoccupent tout simplement d'une ressemblance positive et matérielle dans les lignes, et ils sont bien loin d'y atteindre, car s'ils rendaient juste la physionomie extérieure, ils auraient exprimé la ressemblance morale et intime; mais le mieux qu'ils fassent est d'approcher de la nature inanimée à l'état de cire ou de carton. C'est une prétention singulière de croire représenter la vie seulement à l'aide des lignes. Une

créature vivante ne saurait jamais donner la même ligne; car la ligne, c'est l'immobilité. Avec l'abus du procédé linéaire, vous pétrifiez la création. Ce qui constitue la vie, c'est le mouvement sans relâche, c'est la palpitation incessante, c'est une vague qui ne s'arrête point. Il faut donc qu'un portrait soit, en quelque sorte, mobile; il faut, par des accens infinis de couleur, indiquer tous les petits tressaillemens des fibres, et cette chaleur qui ondule sous la peau. La couleur seule peut produire ces miracles. Aussi la plupart des grands portraitistes sont merveilleusement doués du sens de la couleur. Ne sont-ce pas le Titien, le Tintoret, le Carpaccio, le Vinci, Rubens et Van-Dyck, Rembrandt et Vélasquez, c'est-à-dire les plus éminens coloristes de toutes les écoles?

Quelques autres peintres contemporains, et ce sont les plus nombreux, cherchent un effet plaisant à l'œil, et quand ils ont ajusté des cheveux bien peignés et des entourages éclatans, ils s'imaginent avoir fait un homme. Les premiers avaient peint un cadavre, ceux-ci une poupée. L'un vaut l'autre.

Nous avons vu cependant, aux derniers salons, plusieurs portraits d'un mérite supérieur, celui de M. Charles Fourier et celui de M. Balzac, entre autres. Cette année, M. Jeanron a fait un excellent portrait de son collaborateur à la traduction du *Vasari*. La tête fortement accentuée de M. Leclanché convenait bien au talent énergique de M. Jeanron. Il a écrit toute cette physionomie avec une fermeté incomparable. Le regard est calme et profond; les arcades sourcillaires, les attaches des os, le menton, toute la charpente intérieure de la tête et du visage est modelé en maître. La couleur est chaude, le dessin serré, la lumière sobre et juste d'effet. C'est une peinture sévère, grave, simple, solide et concentrée, qui vous arrête et vous fait penser; et plus vous regardez cette création vivante, plus elle satisfait vos yeux et votre esprit, au rebours de presque toutes les peintures contemporaines qui perdent à l'examen. Voilà de l'art comme nous en demandons pour notre temps, et, nous ne craignons pas de le dire, à la hauteur des maîtres de toutes les écoles, sauf quelques négligences que l'auteur connaît bien mieux que nous.

L'autre portrait, par M. Jeanron, est une tête de femme, d'une gracieuse tournure et d'une expression mélancolique. La couleur en est harmonieuse, douce, et montée cependant à un ton vigoureux.

Quoique M. Jeanron soit déjà connu depuis quelques années par le caractère original de ses œuvres, il est encore des plus jeunes entre nos artistes. Si l'on nous demandait quel est le peintre dans l'avenir duquel nous avons le plus de confiance pour réaliser tous nos pressentimens d'un art particulier au XIXe siècle, nous n'hésiterions pas à répondre que c'est Jeanron. Il faut avoir vu ses dessins et ses esquisses pour comprendre toute la profondeur de son impression, toute la sûreté de sa main, toute l'élévation de sa pensée, tout le magnétisme de son talent. Jeanron est le peintre du peuple et des douleurs contemporaines; la plupart de ces belles compositions où il a tracé

en quelques coups de fusin des têtes pleines de vie et de sentiment, ne sont guère connues que des artistes. Cependant, sans parler des expositions précédentes, il y avait au salon de 1836 deux ou trois tableaux de haute valeur, entre autres *la Charité du peuple, ou les Forgerons de la Corrèze*. On se rappelle la tournure puissante et délibérée des deux forgerons, dont l'un coupe du pain à une pauvre femme. C'est de l'art nouveau par la forme et par le fond, et l'un ne pouvait aller sans l'autre; car, en entrant dans cette sympathie populaire, il fallait aussi renouveler en même temps la forme abâtardie, c'est-à-dire exprimer tout ce qu'il y a de noblesse et de grandeur dans la nature humaine de toutes les classes. Que M. Jeanron nous fasse donc encore de ces émouvantes peintures, sans négliger les portraits, puisqu'il fait aussi les meilleurs portraits de notre temps. M. Jeanron porte une grande responsabilité; c'est lui qui comprend le mieux la direction de l'art moderne et qui l'exprime avec le plus de verdeur.

Par un procédé différent du procédé de M. Jeanron, M. Amaury Duval a obtenu, dans le portrait de son père, un résultat digne d'attention. M. Amaury Duval sort de l'école de M. Ingres. Il est même le seul qui continue d'une manière intelligente le maître absent. Les autres ne sont que des imitateurs ou des écoliers. M. Duval a senti que la valeur de M. Ingres était dans le caractère qu'il sait imprimer au dessin. Il s'est préoccupé d'arriver à traduire la nature sans l'artifice de la couleur et par la sévérité des lignes et la simplicité. Nous sommes loin d'approuver ce système exclusif; mais comme il est rarement donné, même aux organisations privilégiées, d'être complètes, nous applaudissons à toute œuvre qui manifeste une certaine qualité exagérée outre mesure. Malgré ce parti-pris d'une sobriété excessive, le portrait de M. Duval est, après celui de M. Jeanron, le seul portrait vraiment réussi. Les plans de la figure sont arrêtés avec peu de moyens et par la seule précision des contours. Cette manière rappelle involontairement la sculpture. Vous avez bien là un galbe correct et positif, un moule ciselé dans de justes proportions; mais on ne sent guère la vie sous cette enveloppe froide et immobile. Cet homme-là pourrait vivre assurément. Il n'y manque rien dans tous les détails; il n'y manque que la chaleur vitale, que la circulation, que le feu intérieur, qu'un tempérament. Encore une fois, les portraits exécutés en négation de la couleur peuvent être de beaux bustes de marbre, pleins de force et de caractère; mais ce ne sont point des hommes en chair et en os. Encore une fois, quoiqu'on ait souvent écrit absolument le contraire, et que le contraire soit presque une opinion acceptée, le dessin représente surtout la matière et l'immobilité, la couleur représente surtout l'esprit, l'animation, le mouvement, la vie. N'est-ce pas la lumière qui est le principe fécondateur?

Tous les autres portraits du salon sont bien inférieurs à ces deux ouvrages. On remarque cependant le portrait de M. Eugène Goyet, peint par lui-même, celui de M. Souvestre, par M. Belloc, celui de M. Louis Reybaud, par M. Jules Laure, celui de Mme Eugénie Foa, par M. Chollet; plusieurs portraits par

MM. Dedreux-Dorcy, Brémond et autres; enfin, celui de M. Debelleyme, par M. Henry Scheffer. Mais M. H. Scheffer, dont le portrait de M. Arago a obtenu un grand succès au dernier Salon, n'a pas eu le même bonheur pour le portrait de M. Debelleyme. Il est vrai que les traits de M. Arago offraient au peintre bien plus de ressources. La manière de M. Henry Scheffer est maigre et un peu mesquine. On y sent trop le travail; on dirait de la peinture sur porcelaine. Le talent de M. H. Scheffer est plus propre aux figures de petite proportion. Aussi le *Prêche protestant* est-il presque irréprochable. Les têtes y sont très finies et d'un sentiment très délicat. L'homme à barbe, sur la gauche du tableau, est le portrait de l'auteur lui-même. Les têtes de femme sont étudiées avec un soin minutieux. Il règne là un calme admirable que ne dément point la froideur de l'exécution. M. Henry Scheffer est un artiste méditatif et rêveur comme son frère. Il empreint tous ses ouvrages d'une certaine mélancolie, qui se communique aux spectateurs.

Quelques peintres de la vieille école ont encore au salon des portraits qui ne s'écartent point de leur manière habituelle : M. Paulin Guérin, cinq portraits de marquises et de comtesses; M. Picot, un portrait de femme, aussi fort d'exécution que la peinture mythologique et religieuse de M. Pradier, le sculpteur. Il n'est pas jusqu'à M. Rouget, l'auteur de cette pâle composition du *Napoléon à Saint-Cloud*, qui n'ait défiguré une fort belle physionomie dans son portrait n° 1552. M. Paulin Guérin et M. Rouget ont eu jadis une grande renommée. Est-ce donc le goût public qui s'est métamorphosé? ou bien les peintres de l'école impériale ont-ils oublié jusqu'aux principes élémentaires de l'art?

Mais voici les faiseurs à la mode, M. Dubufe avec huit portraits, M. Court six, M. Lépaulle huit, M. Eugène Dévéria cinq. Nous louerons volontiers ces messieurs de leur fécondité, car M. Lépaulle a encore trouvé le temps de confectionner des *Halalis*, M. Court des odalisques, des Vénitiennes et des *Rosea Dea modernes;* M. Dévéria une immense bataille pour le musée de Versailles, plus une *Fuite en Egypte*, une scène de *Don Juan*, un épisode des *Chroniques de France*, de Mme Tastu, et sans doute bien d'autres pochades que le salon n'a pas le bonheur de posséder. M. Eugène Dévéria est certainement doué d'une organisation de peintre, mais cette production exagérée ne pouvait pas manquer de nuire à son talent. Son exécution est devenue lâchée, sans précision et sans solidité. Il y a loin de sa bataille à la *Naissance de Henri IV*, qui annonçait déjà cette verve malheureuse. On peut faire la même critique des portraits de M. Lépaulle. C'est une enluminure superficielle, dont l'effet n'est pas désagréable à l'œil; mais à la seconde vue vous ne trouvez plus personne. Quant à M. Court, l'auteur de *la Mort de César*, ses *Rosea-Dea modernes* et ses *Odalisques* ne méritent pas une critique sérieuse.

Ce n'est pas nous qui viendrons réclamer contre le métier de M. Dubufe. Dieu merci, la liberté du commerce est conquise depuis ces dernières années.

Permis à chacun de spéculer sur le mauvais goût des riches. Et puis, à tout prendre, la peinture de M. Dubufe est amusante On peut s'en faire un prétexte pour voir, avec l'œil de son esprit, comme dit Shakspeare, de belles jeunes filles à la taille voluptueuse, des bras blancs et des mains effilées, avec de petits ongles transparens comme des feuilles de rose. Par malheur pour M. Dubufe, il paraît qu'il ne voit pas lui-même sur la nature tout ce qu'il évoque dans l'imagination des autres, car il traduit ses modèles dans un sentiment tout contraire au caractère véritable de leur beauté. Il a changé en deux fades bourgeoises sans tournure ces deux jeunes sœurs d'un galbe si fin, si précis et si mobile en même temps, qui tient un peu à la beauté italienne. Nous conseillons à M. Dubufe d'interdire le salon aux personnes dont il délaie la physionomie avec son débile pinceau. Il n'aura point à redouter ainsi les comparaisons entre son art et la nature. Montaigne cite justement « un tour analogue de je ne sais quel peintre, lequel ayant misérablement représenté des coqs, défendait à ses garçons qu'ils laissassent venir en sa boutique aucun coq naturel. »

Le plus adroit concurrent de M. Dubufe est M. François Winterhalter. M. Dubufe avait habillé à neuf le roi Louis-Philippe dans son portrait du dernier salon. Jusqu'ici personne n'avait accommodé un drap si luisant et des souliers si bien vernis. Il était réservé à M. Winterhalter, avec son portrait du prince de Wagram, de vaincre M. Dubufe.

Le talent de M. Winterhalter a du charme et de la coquetterie; mais sous ce charme il y a trop de frivolité, trop de préoccupation de l'engouement vulgaire. La faveur publique s'attache aussi cependant au peintre de la *Jeune fille de l'Ariccia;* on aime la fraîcheur, la grace et le caprice de cette jeune fille accroupie et laissant voir le bout de son pied, comme les femmes du *Décameron.* La *Jeune fille de l'Ariccia* n'est pas inférieure aux deux premiers tableaux de l'auteur; mais déjà ses portraits, surtout le portrait de femme n° 1799, dénotent une singulière faiblesse d'exécution. Dans ses précédentes peintures, le charme du sujet faisait oublier l'impuissance du praticien. Le talent de M. Winterhalter procède de Léopold Robert falsifié par M. Dubufe, de Watteau un peu, de M. Camille Roqueplan beaucoup. C'est à Robert que M. Winterhalter a pris toutes ses premières figures d'hommes et de femmes, jusqu'à copier des têtes entières; seulement les figures de Robert, il les renverse sur l'herbe, il les entrelace les unes avec les autres, retroussant une robe pour montrer une jambe, abaissant les fichus pour montrer la chair. Il les parfume, il les mignardise, il leur met du rouge et du blanc, il tourne leurs yeux en coulisses, il les habille de mille couleurs bariolées; à chaque femme il fait un amant, à chaque amant une maîtresse; puis il les promène sous des arbres vaporeux ou les étend à l'ombre, et chacun admire cette vie qui s'écoule si douce pour les personnages du tableau, chacun désire pour soi la réalité de cette peinture, et tout le monde est content, l'auteur de son œuvre, les spectateurs de cette image voluptueuse où la régence est accouplée à l'âge d'or. Ainsi faisait

Watteau avec ses bergères et ses nymphes délicieuses; ainsi a voulu faire M. Winterhalter dans son *Farniente* et son *Décameron*. Mais il ne s'est pas contenté de prendre ses figures chez Robert et de les mettre en scène à la façon de Watteau; il fallait encore une manière, un procédé d'exécution, et c'est là qu'il a imité tout de suite la pratique facile, vive et gracieuse de M. Camille Roqueplan. Mais il a imité comme on imite toujours, en affaiblissant le modèle. M. Roqueplan a beaucoup d'adresse, de savoir-faire, une gamme assez étendue de tons chauds et harmonieux, quoique la lumière soit souvent un peu tourmentée. M. Winterhalter est descendu jusqu'à M. Dubufe pour l'exagération de la lumière; on ne comprend plus rien à la façon dont les objets sont éclairés : c'est un rayonnement sans un centre, c'est un reflet sans un foyer. On peut comparer la *Jeune fille de l'Ariccia* aux portraits des deux sœurs de M. Dubufe. N'est-ce pas la même indécision de lumière, la même afféterie, quoique le dessin soit plus arrêté chez M. Winterhalter? Les cheveux sont poudrés de la même manière, avec un reflet impossible qui s'égare autour des formes, remplaçant l'ombre ou le plein jour, selon le caprice du peintre. Cette manie du reflet qui adoucit coquettement le relief des corps et les contrastes des couleurs a envahi toute l'école fashionable. M. Camille Roqueplan, M. Decaisne, M. Clément Boulanger, en abusent comme M. Winterhalter.

Un vrai bon peintre, qui a rencontré ce que M. Winterhalter a vainement cherché dans l'art, c'est M. Riezener; mais M. Riezener, au lieu de s'adresser à l'imitation, s'est adressé à sa propre originalité. Vous voulez de la fraîcheur, de la beauté, de l'élégance, de la jeunesse, de la volupté; M. Riezener a de tout cela dans son talent plus qu'aucun peintre. Nous excepterons pourtant M. Delacroix, qui est le grand magicien de la lumière et de la couleur. Il est vrai que M. Riezener a quelque analogie avec M. Delacroix; il descend aussi, en bonne filiation, de Rubens et de Jordaëns. Sa *Bacchante* du salon de 1836 est un des tableaux les plus ardemment colorés de l'école française, avec une finesse de ton, avec un charme de mouvement, avec une exubérance admirables. Voilà de belle chair rose et bleue, sous laquelle circule un sang limpide; voilà de belle peau blanche et diaprée que la lumière caresse avec amour; voilà du paganisme vraiment, de ce paganisme éternel qui n'est autre que la vie et la beauté.

La *Vénus* de M. Riezener, exposée au coin du grand salon, vis-à-vis de la *Médée*, est une délicieuse peinture. Ne vous attendez pas à une Vénus froide et raide, dans le goût des exhumations mythologiques de la vieille école. La *Vénus* de Riezener est une belle jeune fille voluptueuse et potelée, avec des yeux limpides et des lèvres de vermillon. Ses joues appétissantes sont couvertes d'un fin duvet, comme une belle pêche mûrie au soleil. Elle a tout l'éclat et tout le parfum des fleurs les plus fines; c'est le printemps, c'est la jeunesse, dans un corps souple et onduleux. Il n'y a point de créature plus heureuse d'être au monde et de respirer l'air vivifiant des bois. Elle est assise

sur le gazon jauni et joue avec un enfant impatient qui s'appuie sur ses genoux. La draperie bleu-ciel s'harmonise au mieux avec sa gorge de diamant et l'or des feuillages d'automne. Le petit amour est d'une élégance et d'une vivacité adorables. Tous les charmes enivrans de la femme, toutes les graces coquettes de l'enfance, M. Riezener les a réunis dans cette composition. Par malheur, l'administration des musées l'a placée si haut qu'on ne peut en admirer les détails. Nous espérions qu'on profiterait de la fermeture momentanée du salon pour distribuer les places et le jour avec plus d'équité et suivant le mérite des ouvrages. Mais on s'est contenté de remuer les trois ou quatre grandes toiles des privilégiés. M. Picot et M. Steuben, M. Vinchon, M. Remond le paysagiste, ont essayé d'une nouvelle lumière, toujours dans la grande salle de faveur. Ils n'y ont ni gagné, ni perdu. Mais pourquoi a-t-on renvoyé dans la galerie *la Cour du palais des doges*, de M. Joyant, l'un des bons tableaux de l'exposition? Pourquoi n'a-t-on pas accordé un meilleur jour à la grande toile de M. Gigoux, dont on ne peut saisir l'ensemble à quelques pieds de distance seulement? Pourquoi n'a-t-on pas mis dans le salon carré le superbe portrait de M. Jeanron, qu'on est obligé d'aller découvrir au milieu des médiocrités de la galerie latérale? C'est bien assez du droit de censure attribué à messieurs de l'Institut, sans y ajouter encore le droit de confisquer à leur profit toute la lumière du soleil.

M. Riezener a exposé aussi une *Éducation de la Vierge*, qui n'est pas tout-à-fait terminée. C'est fort réjouissant de couleur et fort spirituel de composition. Sainte Anne marque sur un livre l'endroit où la lecture a été interrompue, et la petite Marie se hausse pour embrasser sa mère. Que ce soit la Vierge et sainte Anne avec le caractère chrétien, que ce soit une vieille femme quelconque et une charmante enfant, il n'importe; et c'est pourquoi M. Riezener a fait là une excellente peinture, si l'on veut la considérer comme une esquisse. Mais que M. Riezener se garde de s'engager dans les sujets de la tradition catholique. Son talent n'est point propre à exprimer l'histoire sombre et sévère du spiritualisme exclusif. Il lui faut les joies de la terre, la volupté, la passion, et toute la vie palpitante de la nature. Qu'il marche hardiment dans sa vocation, au milieu de ses bacchantes qui jouent au soleil avec des panthères, et de ses jeunes femmes qui s'épanouissent comme des fleurs.

M. Decaisne aussi a eu tort peut-être de s'attaquer à un sujet religieux et mystique comme sa *Méditation de la Vierge*. Les richesses de la civilisation conviennent mieux à sa manière, comme les splendeurs de la nature à M. Riezener. La *Baigneuse* de M. Decaisne a bien plus de succès que sa grande composition symbolique, où la mère du Christ médite entre les figures de la Souffrance, de la Mort, du Triomphe et de la Gloire éternelle. On dit que M. de Lamartine préfère la *Baigneuse* à toutes les autres peintures du salon. L'autorité est grave à l'endroit de la poésie. Cependant nous avons appris par expérience que les poètes ne sont pas toujours les meilleurs juges en fait de

peinture. Il se pourrait bien que les poètes se fissent à leur usage, au dedans de leur imagination, un autre tableau que le tableau exposé là sous les yeux de leur corps. Assurément voici un prétexte à une belle rêverie idéale : une jeune femme demi-nue avec une riche draperie rouge qui serpente autour de ses cuisses tout juste assez pour faire ressortir la blancheur de sa peau; un petit pied dans une pantoufle brodée, un autre petit bout de pied tout nu et tout coquet qui se montre sous la pourpre; et puis des tapis, de l'eau, des vases de fleurs. Mais la peinture n'est pas seulement l'impression poétique. Sans doute le sentiment poétique doit être au fond de tous les arts; mais il revêt diverses formes, il se traduit par divers langages, au moyen de procédés divers, qui ne sont pas la poésie, mais la forme de la poésie. C'est cette forme, cette réalisation de la pensée dans un moule apparent, qui constitue la création véritable; c'est elle qui fait passer un sentiment ou une image de l'état d'intuition poétique à l'état d'art proprement dit. Il y a, comme a écrit une fois M. Sainte-Beuve, les poètes qui sentent et les poètes qui expriment. Ceux-là sont nombreux; mais ils n'existent que relativement à eux-mêmes, puisqu'ils ne peuvent se manifester au dehors en tant que poètes. Il convient donc d'examiner toujours le degré de puissance plastique que l'artiste imprime à son idéalité.

La peinture de M. Decaisne manque un peu de ressort et d'animation. Les lignes sont abandonnées sans précision, et le dessin intérieur, le modelé, n'a pas de consistance. Ses images semblent vues par la réflexion d'une glace. Je crois bien que cette imperfection, qui ajoute peut-être le charme du vague aux ouvrages de M. Decaisne, tient à une distribution conventionnelle de la lumière. Dans la nature, la lumière est partout et n'est nulle part. On la sent par ses résultats, et non par elle-même. C'est elle qui fond les nuances les unes avec les autres, qui joue imperceptiblement entre les corps et les sépare; c'est elle enfin qui produit l'harmonie. La lumière est comme l'air, elle enveloppe tous les êtres; elle est présente sur tout ce qui se voit, même sur le clair-obscur, même sur les ombres les plus profondes; car, sans elle, on ne verrait pas même d'ombre : on ne verrait rien.

L'école à laquelle M. Decaisne appartient, et qui peut réclamer, dans un certain sens, la qualité de coloriste, a pourtant le défaut d'étaler capricieusement la lumière par plaques et par localité. M. Clément Boulanger nous présente l'exagération de cette manière dans l'*Enfant prodigue dissipant son patrimoine*. Vous diriez une scène de la lanterne magique ou bien une décoration d'opéra. Les nuances les plus vives se heurtent au hasard. C'est un cliquetis incroyable de tous les tons francs sans adoucissement et sans transition. C'est éclatant et fantasque comme les combinaisons imprévues des petits verres de couleur dans un caléidoscope. Cette peinture n'en a pas moins beaucoup d'attrait. La scène est très largement exposée, avec une belle architecture, avec de l'air et de l'espace, avec mille petites figures bariolées de vert, de rouge et de jaune pur, puis des esclaves, de grands seigneurs, des

danseuses, des courtisanes, tout le somptueux entourage du dissipateur. M. Clément Boulanger agit un peu dans l'art comme l'enfant prodigue dans la vie. Il jette à l'aventure et sans plus de souci tous les trésors de la palette; mais cette débauche inconsidérée conduira-t-elle son talent à une forte maturité?

De tous les peintres qui ont renoncé à la profondeur et à la gravité pour chercher un charme superficiel, M. Camille Roqueplan est le plus séduisant et le plus habile. Il a de la grace, de la finesse, de l'esprit tout plein. Il réussit à merveille presque dans tous les genres, le paysage et les intérieurs, les hommes, les enfans, et surtout les femmes, les étoffes et les vieux meubles, le grand jour et le clair-obscur. On dit même qu'il s'essaie de nouveau aux figures de grandeur naturelle, comme il avait fait déjà pour une scène de *la Saint-Barthélemy*, en 1834, et pour *le Lion amoureux*, en 1836. On l'a comparé quelquefois, avec trop d'exagération, à Watteau ou bien à Terburg, à Netscher ou à Metzu. Mais vraiment nous n'avons point d'homme aujourd'hui qui approche de l'auteur du *Congrès de Munster*. M. Camille Roqueplan peut bien se contenter de faire les petits tableaux les plus fins et les plus distingués. Il représente tout-à-fait la peinture de fantaisie, qui convient dans les salons et les boudoirs, et qui satisfait en même temps au goût des artistes.

Le *Concert de Van-Dyck* a toutes les qualités habituelles du talent précieux de M. Roqueplan. Les robes de satin des chanteuses qui occupent le premier plan sont parfaitement chiffonnées. Les physionomies sont variées et mobiles; il y a surtout une petite main, la plus ravissante du monde, qui pince de la mandoline. Il est vrai que ces petits doigts et ce délicieux petit bras sont pris de la *Leçon de musique* de Terburg. Les convives qui boivent et chantent au fond avec Van-Dyck sont bien groupés, mais infiniment trop petits pour leur plan, car ils ne sont séparés des musiciens que par quelques dalles. Cette faute de perspective nuit un peu à l'effet de la composition; et puis la scène nous paraît éclairée d'une lumière fausse et sans légèreté : le jour qui s'introduit par la porte ouverte est jaune d'œuf, épais et désagréable à l'œil. Il frappe les objets par couches étendues, selon le procédé dont nous parlions tout à l'heure. Il faut dire que l'invention en revient à M. Camille Roqueplan, comme aussi l'abus des reflets que nous avons reproché à M. Winterhalter. C'est M. Roqueplan qui a inventé presque toutes les qualités et presque tous les défauts de l'école fashionable. Mais les défauts, on les a exagérés; les qualités, on ne les a pas poussées au même degré que lui.

La *Madelaine dans le désert* est une coquette raffinée. Il n'y a là, comme vous pensez bien, ni Madelaine, ni désert; mais prenez la Madelaine pour une belle fille et le désert pour une belle campagne. Le torse de la Madelaine est charmant: sa tête un peu insignifiante est voilée d'une demi-teinte conventionnelle qui ajoute à la finesse de la peinture, sinon à la vérité. *Les Plaisirs du soir* nous montrent un paysage doré par le coucher du soleil, avec de grands arbres et des eaux limpides. Enfin, les *Petites sœurs* jouent avec des fleurettes au milieu d'un riant paysage très lumineux et très profond.

Je ne sais plus quel ordre suivre dans ce rapide compte-rendu de l'exposition. Jusqu'ici nous nous sommes laissé guider par l'importance des talens, ou les liens d'école, ou les rapports des sujets. Nous avons omis à dessein plusieurs grands ouvrages qui n'ont que faire de la publicité, ni les auteurs non plus, comme MM. Vinchon, Alaux, Hesse et bien d'autres. Mais nous voudrions ne pas oublier les tableaux de quelque valeur originale, ni les jeunes artistes sur lesquels on peut fonder espérance. Malheureusement, pour juger l'œuvre d'un homme, il faut, selon nous, connaître les conditions dans lesquelles elle a été créée. Il nous a toujours paru que les tribunaux criminels avaient grand tort de juger le fait isolement, sans apprécier les circonstances et l'entourage du fait, en un mot le caractère de l'homme et sa position présente et ses antécédens; il peut arriver que le fait soit mauvais, et l'homme innocent. De même l'Académie des Beaux-Arts, par exemple, a grand tort aussi de juger les prix de Rome et les ouvrages des élèves, sans auparavant s'enquérir de l'âge et des dispositions de tous les concurrens. Ce qui est un excellent germe chez un écolier de vingt ans, peut être un fruit détestable chez un homme plus exercé dans la pratique. Nous sommes donc fort embarrassé devant *le sujet tiré du Nouveau-Testament*, de M. Steinhell; le nom de M. Steinhell est nouveau pour nous comme pour le public, et même on n'a presque pas remarqué son tableau. Cependant vous n'avez pas vu beaucoup de compositions plus originales, de dessin plus serré, de mimique plus juste, de physionomies plus accentuées, d'idée plus fantastique et en même temps plus fermement écrite. C'est tout simplement un solitaire en robe de bure et qui prie, agenouillé sur la crête d'un roc; autour de lui, il n'y a que le roc, au-dessus de lui que le ciel. Mais au-dessous de lui, tout en bas, dans je ne sais quel lieu triste et dépouillé, il y a sept figures de caractères étranges et merveilleusement tranchés : il y a un homme qui porte la tête haute avec une couronne; il a le regard insolent, la bouche dédaigneuse, le menton aigu; ses bras sont croisés sur sa poitrine; celui-là c'est l'orgueil; il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être assis; l'orgueil devait être debout et dominer ses six complices, les passions humaines, ou si vous voulez les péchés capitaux, car ce sont les péchés capitaux que notre solitaire a laissés là dans les ténèbres, pour s'en aller prier Dieu plus près du ciel. Après l'orgueil, voici la colère qui vous regarde en face et vous menace, les poings fermés; après la colère, voici la gourmandise, au gros ventre, qui élève encore son verre plein vers le pauvre contemplatif; voici la luxure, sous forme de courtisane; le peintre pouvait bien attribuer encore ce péché-là avec plus de raison au sexe masculin; voici l'avarice, un vieillard chauve et rabougri, qui compte avidement des pièces d'or dans sa main décharnée; il n'a plus de vêtemens qu'une chemise en lambeaux, et des linges, en guise de bas, autour de ses pieds; l'envie dévore des yeux cet or et cette misère; enfin, la paresse, accroupie par terre, baisse sa tête lymphatique et impuissante. Tout ça ne vaut pas sans doute la sublime composition allégorique des *Vices*, où Mantègne a personnifié toutes les mauvaises passions; mais c'est

l'annonce d'une direction sérieuse et d'un talent expressif. Si M. Steinhell est jeune et s'il ne se laisse pas absorber par l'école catholique à laquelle nous le soupçonnons de tenir un peu, comme l'indiquent son style et son nom, il pourra développer promptement les plus précieuses qualités.

Un autre peintre, qui doit être jeune, M. Menn, a envoyé de Rome deux petites toiles d'un style très-naïf et très-élevé; il est facile de voir qu'il procède aussi des Allemands et de M. Ingres. Dans le *Salomon présenté à la Sagesse*, les figures, surtout celle de la mère qui pousse son fils, sont dessinées avec beaucoup de pureté; l'autre composition, où une pauvre mère pleure l'enfant qu'elle a perdu, est une élégie simple et touchante; la mère se renverse douloureusement sur le cadavre de son enfant, mais le ciel a pris soin de son bien-aimé, et un bel ange l'emporte au sein de la vie éternelle.

Dans le même sentiment chrétien et dans le style sec de l'école résurrectionniste, M. Comairas a peint un *Ecce homo* où l'on remarque des parties fort énergiques. M. Comairas s'est déjà laissé entraîner par trois ou quatre systèmes différens. C'est pourtant un homme d'un caractère ferme et entier, à ce qu'on dit. C'est pourquoi, sitôt engagé dans une direction, il n'hésite pas le moins du monde, et va jusqu'au bout avant que les plus exaltés soient encore à moitié chemin. M. Comairas s'est livré successivement à l'inquiétude désordonnée du romantisme, à la recherche des Vénitiens et du Caravage, puis à la dictature de M. Ingres; mais aujourd'hui M. Comairas n'en est même plus, avec M. Ingres, à l'école romaine du XVIe siècle; il est allé tout droit à l'art catholique allemand du XVe siècle. Son *Ecce homo* manifeste une préoccupation évidente d'Albert Durer et des maîtres antérieurs à Albert Durer. Il a voulu concentrer une foule de personnages dans l'espace le plus resserré, et il les a empreints d'un caractère étrange. M. Comairas est peut-être l'homme qui se donne le plus de mal, sans arriver cependant à une forte individualité, malgré sa science incontestable, son ardeur et ses puissantes facultés d'artiste. M Comairas devrait oublier tous les vieux maîtres et tous les vieux systèmes, et se contenter d'être tout naïvement un peintre de ce temps-ci.

M. Brémond a passé aussi par plusieurs phases d'imitation. Il a été l'un des disciples les plus exagérés du style sec, dans son *Christ descendu de la croix*, du salon de 1836. A présent, M. Brémond s'est tourné vers la manière fashionable; il semble avoir cherché M. Winterhalter ou M. Decaisne dans sa *Charité entourée d'enfans*. Les figures sont de grandeur naturelle, mollement dessinées et enluminées d'une couleur très vive. La Charité est trop froide et trop calme. J'aimerais mieux appeler cette composition la Nature ou la Fécondité. Du reste, l'auteur peut citer André del Sarto, qui a compris dans le même sentiment sa magnifique *Charité* du vieux musée.

Quelques jeunes peintres cherchent à reproduire les mœurs populaires dans la manière de M. Jeanron ou de M. Decamps. Tel est M. Leleux, dont

nous remarquons la solide peinture depuis un ou deux salons. Il y a aussi un autre artiste, assez inconnu, M. Tassaërt, qui semble annoncer un talent individuel. M. Tassaërt a exposé cette année quatre petits tableaux : les *Funérailles de Dagobert à Saint-Denis*, composition très fantastique, comme l'*Enterrement* de Goya, cette fougueuse esquisse du musée espagnol; une *Mort d'Heloïse*, qui rappelle un peu la *Résurrection de Lazare* de Jouvenet, et les *Saint Bruno* de Lesueur; des *Jeunes femmes au bain* et une *Madelaine au désert*. Cette dernière peinture, égarée tout-à-fait à l'extrémité de la grande galerie, à gauche, offre de singulières qualités d'exécution.

Tout auprès de la *Madelaine* de M. Tassaërt est un autre petit tableau d'une extrême finesse et d'une charmante harmonie, le *Michel Ruyter* de Mlle Élise Journet. La réputation de Mlle Journet, comme peintre de fruits et de nature morte, est déjà établie depuis quelques années. Mais je crois bien que le *Michel Ruyter* est le début de Mlle Journet dans les compositions à figures. Il est vrai qu'elle s'est initiée à l'intelligence de la figure humaine en peignant plusieurs portraits d'un bel aspect. Sa couleur est grasse, onctueuse, un peu opaque, ce qui lui donne de la solidité. Le *Michel Ruyter* est éclairé d'une lumière douce et simple qui fond bien ensemble toutes les parties du tableau.

Les femmes ont fait invasion dans la peinture comme dans les lettres. Ce n'est pas nous qui y trouverons à redire. Savez-vous combien de femmes ont exposé au salon de 1838? Personne ne s'en doute assurément. Cent cinquante! Il y a cent cinquante femmes qui affrontent la publicité pour leurs ouvrages, sans parler de celles qui n'ont rien envoyé cette année. Il y a cent cinquante femmes lancées dans le tourbillon de la vie artiste.

Les femmes se livrent surtout à la miniature, à l'aquarelle ou au pastel. A l'huile, elles peignent ordinairement des fleurs, souvent le paysage ou le portrait, quelquefois des sujets poétiques empruntés aux *Harmonies* de M. de Lamartine, aux romances de Mme Duchambge, ou aux chroniques du moyen-âge. Malheureusement les femmes n'ont pas encore jusqu'ici montré beaucoup d'invention. Presque toutes ont adopté aveuglément la manière de quelque peintre, et il est rare qu'elles secouent le joug de l'imitation. Ainsi Mlle Constance Blanchard imite M. Ary Scheffer, Mme Dehérain imite M. Decaisne, Mme Élise Boulanger imite M. Camille Roqueplan, Mme veuve Augustin imite son mari, qui avait une grande réputation en miniature; Mlle Volpelière imite M. Steuben ou M. Destouches, Mlle Clotilde Gérard imite M. Paul Delaroche, Mme de Léoménil imite les Anglais; plusieurs imitent Léopold Robert, ou Greuze, ou le premier venu. Ce n'est pas à dire pour cela que nos femmes artistes n'aient aucun talent Les noms cités plus haut nous donneraient un démenti. Mme Élise Boulanger a fait de charmantes aquarelles, Mme de Léoménil un gracieux portrait de jeune fille appuyée sur une console, Mme Dehérain un petit tableau très bien peint de *Beethoven composant sa symphonie en la*, Mlle Clotilde Gérard une composition moyen-âge à laquelle messieurs les académiciens ont fait la galanterie du salon carré.

Mme de Mirbel est absente cette année; elle a laissé la supériorité en miniature à M. Carrier, qui cherche avec persévérance à développer les procédés de cet art difficile, et à l'élever jusqu'aux effets de la grande peinture.

C'est tout le salon à peu près, sauf les paysages, que nous examinerons dans un dernier article. Mais je vous ai réservé pour la fin un peintre qui fait la joie des conscrits et des bonnes d'enfans, un grand peintre, qui se partage la faveur du public avec M. Paul Delaroche, et devant les ouvrages duquel on se bat toute la semaine, excepté le samedi, mais surtout le dimanche; un peintre merveilleux, incomparable, qui a plus de succès à lui seul que M. Eugène Delacroix, M. Ingres et M. Decamps réunis. Sa recette est bien simple : c'est un peintre qui ne fait pas de peinture. La couleur, le dessin, le style et tout le reste, il ne s'en inquiète point; ce n'est pas son métier. Son métier est de trouver un sujet jovial, comme : *un bon gendarme, un suisse de paroisse, des banquistes,* ou *des gardes nationaux de la banlieue,* ou *la visite des douaniers,* ou *le triomphe de l'embonpoint.* Quand il a trouvé sa grosse plaisanterie, son tableau est fait, et il se dit en lui-même qu'il a bien de l'esprit; et devant ses fades croquis, son public répète, en se tenant les côtes : « Voilà un peintre spirituel ! » Donc ce peintre qui n'est pas un peintre a voulu, cette année, essayer la grande peinture, une demi-douzaine de figures de six pieds seulement : *le sacrifice de la veuve d'un brahmine.* Puis il s'est perdu dans un *désert* délayé sur dix pieds carrés. Pourtant c'est un homme qui a vu le désert, et qui aurait pu en faire faire un bon tableau s'il eût songé à en charger quelque peintre comme Decamps; mais l'idée ne lui en est pas venue, et il s'en est chargé lui-même. Il y a cela d'étonnant dans son *désert,* qu'on peut couper deux pieds de toile tout autour, au premier plan, au ciel et aux côtés, et que le tableau demeure tout aussi complet; ce qui prouve combien son image est concentrée. Ce n'était pas la peine de déployer tant de bonne toile neuve. Nous croyons que ce peintre qui n'est pas un peintre a pris sa vocation à contre-sens : au lieu de monter à la grande peinture, il devrait descendre à la lithographie. Dans la lithographie, nous lui garantissons une des premières places après Charlet, Raffet, Traviès, Daumier et plusieurs autres; car il a l'impression la plus juste du mouvement et de la mimique; il a de l'observation et de l'ironie; mais cela ne suffit pas en peinture. Il faut de plus, en peinture, une touche libre et facile, un dessin aisé, de la couleur et de la lumière, sans parler de la pensée qui est la substance de l'art.

T. Thoré.

BULLETIN.

Le sort des rentiers est à peu près fixé ; ils seront remboursés ou convertis. La détermination prise vendredi par la chambre le dit suffisamment. La marche de la discussion pouvait faire encore douter de ce résultat ; mais par le vote de la chambre au sujet de la discussion immédiate des articles, il est évident qu'il existait un *parti pris* dans cette affaire, et que les meilleures raisons du monde n'y pouvaient rien.

Nous avons déjà dit que le ministère n'était pas opposé en principe à la réduction de l'intérêt de la rente. Depuis long-temps, dans un rapport souvent cité à la chambre, le ministre des finances actuel avait reconnu la justice et les avantages de cette mesure, faite en temps opportun. C'est sous ce dernier rapport que M. Lacave-Laplagne est venu la combattre dans la discussion. Le ministre s'était en quelque sorte renfermé dans sa spécialité en n'élevant que des considérations financières, telles que la possibilité d'un nouvel embarras financier aux Etats-Unis et la situation de la Bourse de Paris. Son discours se bornait à ces deux objections. Il avait rappelé d'abord à la chambre que les banques des Etats-Unis avaient été forcées de suspendre leurs paiemens en espèces, et qu'elles ne pourraient les reprendre sans tirer de l'Europe de grandes masses de numéraire. On a déjà vu, dans une circonstance semblable, la banque d'Angleterre amenée à faire un envoi de 75,000,000 fr. en Amérique. Une telle détermination prise par les banques américaines, au moment où la France aurait à rembourser le capital d'une partie de ses rentes, ne manquerait pas d'avoir des effets désastreux pour nos finances. L'objection du ministre portait un caractère de prévoyance digne d'un homme

d'état, et l'opposition avait eu beau s'efforcer de la tourner en ridicule, elle n'en avait pas moins produit une certaine impression sur la chambre.

Le seconde objection du ministre, contre l'opportunité de la proposition de M. Gouin, était fondée sur la situation actuelle de la bourse, où, dans le mois de mars seulement, il a été créé pour 270 millions d'actions industrielles, ce qui ferait, pour l'année, un capital de 3 milliards 234 millions, engagé dans des spéculations plus ou moins hasardeuses. Que de désastres se préparent par un pareil état de choses! Quelle pénurie d'argent succédera à cette facilité de versement des capitaux, sur des promesses trompeuses! Peut-être verrons-nous alors le phénomène financier de l'élévation exagérée de l'intérêt de l'argent et en même temps de la diminution de l'intérêt payé par l'état? Ces considérations n'étaient pas non plus sans valeur, et nous n'avons pas vu qu'on y ait répondu d'une manière satisfaisante.

La discussion s'était ouverte par un discours de M. Liadières, qui a porté, dans l'examen d'une question financière, la chaleur qu'on aurait en montant à l'assaut. Mais cette chaleur ne messied pas à un homme de la profession de M. Liadières, surtout quand cette chaleur est accompagnée de bonnes raisons. M. Liadières citait, d'abord, comme ses autorités, Stanislas Girardin, qui s'écriait en 1824 : « Votre loi est injuste; » le général Thiard qui s'écriait dans le même temps : « Votre loi est injuste, impolitique, immorale! » Il citait toute l'opposition d'alors, qui fulminait contre le projet de loi de M. de Villèle. M. Liadières n'en concluait pas que la conversion est, dans les mains de l'opposition, une arme à deux tranchans, dont elle se sert, selon les cas, contre le pouvoir, mais il s'étonnait de l'erreur où étaient tombés ces esprits d'élite, dont les vues sont encore si admirées par les partisans actuels de la conversion.

On cite souvent l'exemple de l'Angleterre; mais M. Liadières a fort bien remarqué que la partie réduite de la rente a toujours été minime en Angleterre, en comparaison de la masse, et n'a pu devenir ainsi une cause de dépréciation, tandis que nous débutons par une réduction des deux tiers de la dette totale. D'ailleurs les 19 milliards de la dette anglaise sont partagés entre 270,000 porteurs, tandis que les 2 milliards et demi de notre 5 pour 100 sont divisés entre 246,000 créanciers, en sorte que la réduction ne frappe guère que la richesse ou l'aisance en Angleterre, tandis qu'en France, elle atteindra surtout les plus mesquines situations.

Il est à remarquer que dans cette discussion des rentes, les meilleures raisons, les argumens les plus décisifs, ont été donnés de part et d'autre, si nous exceptons M. Lacave-Laplagne, par des hommes étrangers, par leurs études et leur profession, aux secrets de la science financière. M. de Lamartine analysait l'esprit de la proposition en termes si frappans, qu'il est impossible de ne pas les citer fidèlement : « Remuer sans nécessité absolue, sans des avantages aussi évidens qu'immenses, la propriété, le crédit, 2 milliards et demi dans la bourse de deux cent soixante mille rentiers français, dont

cent vingt-deux mille ne sont inscrits que pour des rentes au-dessous de 1000 f., c'est-à-dire au dessous du nécessaire; dont quatre-vingt-douze ne sont inscrits que pour des rentes au-dessous de 500 fr., c'est-à-dire pour l'épargne, pour la faible réserve du pauvre; s'exposer à susciter une pareille désaffection, un tel murmure, même injuste, dans une pareille masse de citoyens; donner une oscillation si déréglée au crédit, qui commençait à reprendre son équilibre, et qui réprimait par cet équilibre même les spéculations immorales de l'agiotage; passionner l'une contre l'autre les deux natures de propriété, celle de la terre et celle de l'argent, qui, par leur union, et par leur union seule, forment la richesse publique, véritable guerre civile fomentée à plaisir entre les fortunes, entre les producteurs et les consommateurs, entre les provinces et Paris; donner satisfaction à l'insatiable jalousie du possesseur du sol contre la richesse précaire et économe, sans cesse menacée, de cette classe laborieuse qui n'a pour capital que son travail et ses sueurs; faire tout cela à sept ans d'une révolution qui a ébranlé les choses, les hommes, les opinions, les intérêts, et dans un état qu'on peut appeler le provisoire du monde; faire tout cela sans conviction, par caprice, par lassitude d'un repos à peine conquis, pour obéir à je ne sais quel vent d'opinion soufflé peut-être par nos ennemis au dehors, et par les agitateurs au dedans, n'y a-t-il pas là de quoi faire trembler tout homme d'état, tout gouvernement, toute chambre, au moment d'accepter sa part d'une si périlleuse responsabilité? »

Dans cette même discussion, M. Jouffroy, poussant peut-être à l'excès les déductions rigoureuses des principes philosophiques, trouvait toutefois des raisons pleines de force contre la mesure. En sa qualité de philosophe, M. Jouffroy écrasait d'abord l'un des sophismes sous lesquels se glisse la conversion. On parle, disait-il, d'une augmentation de capital qui compensera, pour le rentier, la réduction du revenu, s'il accepte la réduction. Le sophisme consiste à feindre que le rentier n'a aujourd'hui que 100 fr. de capital, tandis qu'il en a bien réellement 108. Après ce raisonnement, il ne reste donc de vrai que ces paroles qu'on adresse aux rentiers : Vous avez aujourd'hui 108 fr. de capital ou 5 fr. de revenu. Choisissez : ou de perdre 8 fr. sur votre capital, ou de perdre 80 centimes sur votre revenu. — Au moins l'argumentation de M. Jouffroy était franche et répondait catégoriquement à ceux qui ne s'en tiennent pas à démontrer la justice de la conversion, mais qui voudraient la présenter à la chambre comme une opération salutaire pour les rentiers.

Dégageant de la proposition de la commission tout ce qu'elle a d'hypocrite, selon le terme employé par M. Jouffroy, il la réduisait à sa plus simple expression, le paiement de 4 francs 20 cent. aux rentiers au lieu de 5 francs, et cette proposition, présentée ainsi dans sa nudité, semblait faire reculer la chambre, quand M. Duchâtel est venu la dérouter avec tout l'appareil de la science financière.

Il faut bien se reporter aux articles de la commission, qui avaient été fort

bien analysés par M. de Lamartine. Le 1er article autorisait la conversion des rentes à un taux que la commission ne fixait pas, et proposait ainsi un problême au lieu d'une solution. Ce même article laissait l'option aux rentiers. Il imposait au gouvernement la nécessité de payer 70 cent. pour 5 francs. Il permettait ainsi d'augmenter le capital, chose ruineuse; en élevant le 3 et demi pour 100 au-dessus de sa valeur, il entraînait la nécessité d'amortir à un plus haut prix; les contribuables se trouvaient ainsi surchargés au lieu d'être dégrevés, ce qui rendait, en outre, la mesure impolitique.

L'article 2 créait des séries pour les remboursemens. Dans un écrit publié en 1824, M. Laffitte disait au sujet de ces séries : «De quel droit diviser les rentiers en plusieurs classes, et leur dire : Vous, vous perdrez un cinquième de votre revenu dès aujourd'hui; et vous, vous conserverez ce cinquième pendant quatre ou cinq années de plus. Fît-on cette distinction au sort, en aurait-elle été plus juste? Et supposez que des circonstances imprévues, dont il ne faut jamais nier la possibilité, survinssent au milieu de ces emprunts successifs, que le troisième, le quatrième, le cinquième, devinssent impossibles pour un temps, il en serait résulté que la perte d'un cinquième eût été instantanée pour les uns, et indéfiniment ajournée pour les autres. » Personne ne démontrera mieux dans la chambre l'injustice des séries.

Les articles 3 et 4 autorisaient le ministre des finances à employer la dette flottante et les bons du trésor aux remboursemens. Enfin, l'article 5 consacrait l'amortissement à la rente nouvelle, avec l'accroissement énorme de 550 millions environ.

M. Duchâtel, qui avait été long-temps opposé à la conversion, a, ce nous semble, un peu sacrifié au désir de plaire à la chambre, en déclarant que le moment lui semble opportun pour l'exécution de la mesure. M. Duchâtel sait combien de secrets journaliers renferment les affaires politiques extérieures, et il a certainement appris, pendant son ministère, que le pouvoir seul est le bon juge de l'opportunité. Mais tout en demandant l'exécution de la mesure, M. Duchâtel ne s'est pas montré moins opposé que les autres orateurs de la chambre aux articles de la commission. Sans faire part du projet qu'il a élaboré, dit-on, il en a dit assez pour montrer qu'il n'est pas pour l'accroissement du capital, et qu'il ne s'attend pas aux avantages promis par tous les prôneurs de la conversion. On a attribué à la conversion trois résultats principaux : la baisse de l'intérêt, le refluement des capitaux vers l'agriculture, l'industrie et le commerce, une amélioration des conditions du crédit; M. Duchâtel n'y voit rien de tout cela, et il le dit avec franchise.

M. Duchâtel ne voit, dans la conversion, qu'une économie, et les raisons qu'il a données contre les trois prétendus résultats de la mesure, sont excellentes. Pour l'économie, M. Duchâtel a grandement raison encore; mais cette économie ne sera que de 8 à 10 millions, elle ne sera réalisée que dans plusieurs années, elle expose le pays à de grandes perturbations et elle le condamne à renoncer à de grands travaux qui augmenteraient, dans une me-

sure indéfinie, les élémens de la prospérité publique. M. Duchâtel est un économiste trop éclairé pour ignorer que la richesse des nations consiste plus dans le développement de leurs moyens d'action et de production, que dans la réduction de leurs charges publiques.

M. Duchâtel a placé la chambre dans l'alternative du remboursement immédiat, ou de la déclaration du principe de non-remboursement, et en cela, il a agi comme au sujet de l'économie des 10 millions. Il a déplacé la question, qui consiste tout entière dans l'opportunité, puisque le ministère et la majorité de la chambre sont pour la conversion, et qu'il ne s'agissait que de savoir si elle se ferait tout de suite ou dans un temps plus éloigné. Tous les calculs de M. Duchâtel pour établir qu'en déclarant le 5 pour 100 non remboursable, on l'élèverait subitement à 130 et on donnerait aux rentiers une prime de 20 pour 100, ces calculs étaient de trop. Il ne s'agissait pas d'enrichir les rentiers, mais de ne pas les appauvrir encore cette année, et cela non pas en considération des rentiers, mais bien de l'état de l'Europe, qui n'est pas dégagé d'embarras. C'était là toute la question. Quant à la situation du trésor, M. Duchâtel avait raison; elle n'est pas défavorable. La réserve de la banque est de 230 millions, et la preuve que la France peut supporter financièrement la conversion des rentes, quoique la situation politique semble en autoriser l'ajournement, c'est que le ministère consent à la mesure et s'offre à y concourir. Or, quelque désir de rester en place que les ennemis du ministère affectent de lui supposer, pas un homme sensé ne supposera qu'un cabinet prendrait la responsabilité d'une mesure aussi gigantesque, s'il la croyait infailliblement désastreuse. En un mot, et nous l'avons déjà dit, le ministère croit que les ressources de la France sont assez grandes pour lui permettre de supporter une telle mesure, même en temps inopportun.

Un partie du projet de M. Duchâtel s'est dévoilée cependant dans son discours. M. Duchâtel semble pencher pour la création du 3 et demi, et, en admettant l'adoption de ce système, il demande qu'on le complète par une mesure peut-être plus arbitraire encore que la réduction des rentes elle-même, par la conversion forcée des cautionnemens en rentes. Il voudrait que le ministre des finances eût la faculté de convertir les cautionnemens en rente; pour parler plus clairement, de s'emparer des capitaux des possesseurs de cautionnemens, et de leur en payer un intérêt qui pourra être réduit par la suite, comme va l'être aujourd'hui la rente des capitalistes engagés dans le 5 pour 100. C'est bien le cas de dire qu'on ne s'arrête pas dans la route de l'arbitraire. La conversion des cautionnemens a de grands avantages matériels; M. Duchâtel les a parfaitement montrés; elle immobiliserait un capital de 220 à 230 millions, qui suffirait pour maintenir le cours; elle *amènerait*, dit-il, sur le marché (et on peut dire qu'elle l'amènerait pieds et poings liés) un acheteur *forcé* de 220 à 230 millions. En un mot, elle assurerait l'opération. Mais que ne prend-on aussi toutes les propriétés de la France, en payant

aux propriétaires un intérêt qu'on fixera sans eux! Les ressources du gouvernement seraient encore bien plus grandes, et la science financière se trouverait ainsi très simplifiée.

Le remplacement des cautionnemens en numéraire par des cautionnemens en rentes est d'ailleurs une grave question, qui compliquera encore la question des rentes; car il s'agit de toucher à une nouvelle classe d'intérêts. En agissant ainsi, il ne se trouverait pas une existence qui ne fût attaquée par la réduction des rentes, tandis qu'il serait d'une bonne politique de circonscrire, autant que possible, ses effets.

L'orateur le moins favorablement accueilli dans la discussion a été le père même de la chose en question, M. Gouin. Il est vrai que, grace à la commission, il n'est resté presque rien de son œuvre, et qu'il en sera sans doute ainsi de celle de la commission, qui a été déjà démolie par tous les orateurs de la chambre. M. Garnier-Pagès n'a pas été le moins ardent à abattre les cinq articles de la commission, excepté le premier, cet article vague, qui consacre la conversion sans en déterminer les principes, sans en fixer les bases. Un journal de l'extrême gauche, rédigé par les amis de M. Garnier-Pagès, a dit que son plan lui avait été suggéré par un membre de l'Institut. En ce cas, c'est un membre de l'Institut, fort digne de figurer à la Bourse; car le discours de M. Garnier-Pagès renferme des vues d'une haute portée. On sentait tout de suite, en l'écoutant, que son auteur comprenait toutes les difficultés de la conversion; on le sent rien qu'aux leviers qu'il propose d'employer pour l'accomplir.

Quant à la commission, M. Garnier-Pagès a démontré que ses calculs et ses prévisions sont déplorables; et il n'a rien laissé subsister de ce rapport de M. Antoine Passy, rapport admirable selon *le Constitutionnel*, rapport qui plaçait de ce seul fait son auteur, à la tête de toutes les réputations financières. Nous sommes de l'avis de M. Garnier-Pagès contre *le Constitutionnel*, au sujet de la commission et du rapport de M. Antoine Passy. Nous pensons, comme l'honorable orateur, que les bénéfices de l'opération ne commenceront que lorsque les charges seront couvertes. Des calculs exacts établissent qu'il faudra quinze à vingt ans pour que l'état jouisse des avantages de son opération; les rentiers perdront le sixième de leur revenu; il y aura embarras pour tout le monde, perte assurée pour les uns, bénéfice incertain et éloigné pour les autres, tel serait, selon M. Garnier-Pagès, l'effet des articles de la commission. Ceci fait et démontré, M. Garnier-Pagès propose la création de rentes 4 pour 100 avec option de remboursement pour les rentiers, à raison de 100 fr. par 5 fr. de rente, et l'autorisation de disposer de la réserve de la caisse d'amortissement, outre une négociation de bons du trésor, pour rembourser les rentiers qui refuseraient la conversion. Tout propriétaire qui n'aura pas fait sa déclaration d'option dans un délai de trois mois, sera censé converti, et recevra un nouveau titre avec intérêt de 4 pour 100.

La forme de ce projet doit sembler un peu rude, et porte le caractère de

l'extrême gauche; mais la donnée de la réduction successive de l'intérêt, sans augmentation du capital, qui est celle de M. Garnier-Pagès, offre aussi quelques avantages. Le but de ce remarquable discours est, on le voit, la suppression de l'amortissement, suppression déjà proposée, en 1830, par quelques membres de l'extrême gauche, à l'époque de nos crises financières. En revenant à ce projet, la gauche semble ignorer ce qu'elle ignorait alors, et ce qu'elle aurait pu apprendre depuis, c'est que le système d'amortissement, tel qu'il est, a servi à nous faire traverser nos grandes crises, à rétablir le crédit public en 1815 et en 1830, à l'élever au degré de puissance où il est aujourd'hui, et qu'en détruisant ce système, on prend l'engagement de ne jamais avoir à subir de grandes commotions extérieures, d'éviter toutes les chances des guerres périlleuses; en un mot, d'être toujours heureux. Sans l'effet de l'amortissement, nos finances ne seraient pas assez prospères pour amener la conversion qu'on se propose de faire aujourd'hui. Est-il bien prudent de détruire la cause de cette prospérité?

Il est vrai cependant que l'emploi du fonds d'amortissement rendrait la conversion plus facile. Dire aux rentiers que l'état leur livre cette masse de capitaux qui l'embarrasse, c'est leur donner l'envie de ne pas s'en charger eux-mêmes et de rester rentiers de l'état. C'est, en même temps, s'assurer les ressources nécessaires et ne pas se mettre à la merci de banquiers avides, par un emprunt dont les conditions seraient d'autant plus dures que les délais accordés aux rentiers pour accepter leur remboursement, seraient plus brefs, puisque l'état se verrait forcé de faire face au remboursement dans un temps plus court. Mais encore une fois, en remédiant ainsi au présent, on oublie tout-à-fait l'avenir, on coupe l'arbre du crédit à sa racine, et on le jette à terre pour saisir plus facilement ses fruits. La conversion n'est qu'un épisode dans l'histoire du crédit public, dont l'amortissement est le texte tout entier. En annonçant qu'il se prépare à défendre le fonds d'amortissement, M. Thiers a montré qu'il est resté fidèle aux vraies maximes du gouvernement, qui ne sont qu'assoupies en lui depuis qu'il siége sur les bancs de l'opposition. Nous disions bien que, dès qu'on viendrait à discuter à fond les affaires politiques et financières, la coalition éprouverait des scissions profondes. Nous la défions de s'entendre mieux sur les autres questions que sur celle-là. Les mêmes divergences qui se présentent dans la question financière, entre M. Thiers et M. Garnier-Pagès, s'offriront entre M. Thiers et M. Guizot, dès qu'il sera question des principes de politique intérieure ou extérieure.

Il ne résulte pas moins du discours de M. Duchâtel et de celui de M. Garnier-Pagès, ce dilemme, qui ne laisserait pas que d'être embarrassant, si la chambre ne paraissait résolue à passer outre : sans l'application de la réserve du fonds d'amortissement au remboursement des rentes, la conversion peut offrir de grandes difficultés et peut-être des pertes; avec l'emploi de la réserve, le crédit de l'état est renversé de ses bases, et nous entrons dans un ordre de choses financier tout nouveau. Entre ces deux choses, M. Duchâtel

offre, il est vrai, la conversion forcée des cautionnemens; mais nous croyons que nous ne serons pas les seuls à nous élever contre cette mesure.

M. Berryer a aussi ses amendemens, et il est d'accord avec M. Pagès sur certains points où ils se sont rencontrés dans leur éloignement pour certaines choses qui dominent aujourd'hui. M. Berryer ne veut pas de l'amortissement; mais moins absolu que M. Garnier-Pagès dans son principe, il propose de le réduire seulement des quatre cinquièmes. L'admirable sens de M. Thiers l'a fait se prononcer avec non moins de vivacité contre M. Berryer que contre M. Pagès, et il se propose de défendre contre eux l'amortissement avec le ministère.

M. Laffitte s'est présenté à son tour pour blâmer le travail de la commission. M. Laffitte a débuté par une assertion étrange. Il a déclaré que le vœu de la réduction des rentes est plus prononcé à Paris qu'ailleurs. Ce serait là assurément un grand acte de désintéressement de la part des rentiers, qui sont en plus grand nombre à Paris qu'ailleurs (on en compte 104,083), et surtout de la part de la classe la plus nombreuse, celle des petits rentiers, qui ont de 101 à 500 fr. de rentes, et qui est de 12,158 individus; encore plus de la part des rentiers de 1001 à 2000 fr., et qui sont au nombre de 8048. Voilà donc un capital de 88 millions 252,037 fr. qui est le montant des rentes possédées dans Paris, lequel demande à grands cris à être diminué d'un cinquième; et c'est M. Laffitte qui le dit! M. Laffitte dit encore que, depuis 1824, les esprits se sont bien éclairés et modifiés. Il faut, en effet, qu'ils aient fait de grands progrès pour en être arrivés à ce détachement, à ce dégoût de la richesse, et même de l'aisance. Si les départemens, qui demandaient, dit-on, la conversion quand Paris n'en voulait pas, ont subi aussi leur modification, on les verra proposer sans doute aux rentiers parisiens, de garder leurs rentes, et pétitionner pour maintenir le taux de l'intérêt. Ce serait un combat de générosité tout nouveau dans l'histoire, et digne des Romains?

Nous nous demandons pourquoi le discours de M. Laffitte a été si peu écouté dans la chambre. Il y avait cependant quelques enseignemens à retirer d'un discours financier prononcé par un homme aussi expérimenté. M. Laffitte s'est rallié au principe de M. Berryer; il adopte la réduction de l'amortissement à raison de 1 pour 100 du capital nominal de la dette sur laquelle il doit opérer. Dégageant cette proposition des précautions oratoires dont M. Laffitte, moins hardi que M. Berryer, a cru devoir l'entourer, elle se réduit à la presque suppression de l'amortissement. M. Laffitte a saisi cette occasion de séparer sa politique de celle de M. Garnier-Pagès, qui a repoussé spirituellement cette déclaration en demandant en quelle circonstance M. Laffitte et lui n'ont pas voté ensemble. En finances, du moins, M. Laffitte, ne s'est séparé de M. Pagès que dans une très mince proportion.

M. Pagès a sur M. Laffitte l'avantage de rester fidèle à ses principes, car, ainsi que M. Odilon Barrot, il s'est toujours montré opposé à l'amortissement. Pour M. Laffitte, il écrivait, en 1824 : « Réduire l'amortissement, ce

n'est pas diminuer ce qu'on doit, c'est seulement en différer le paiement. C'est, en devant la même somme, et en se condamnant toujours à la payer un jour, la répartir sur un plus grand nombre d'années. » (*Réflexions sur la réduction de la rente*, p. 98.)

Dans cet inextricable embarras, le ministère, en déclarant de nouveau que la mesure lui semble inopportune, quoiqu'il l'approuve en principe, a demandé à consulter la chambre. Il a voulu savoir si elle entendait passer immédiatement à la discussion des articles, c'est-à-dire rejeter la question d'inopportunité. Une très forte majorité a décidé en faveur de l'opportunité, et le ministère qui avait annoncé que dans ce cas il prendrait une part active au projet, s'est soumis à la décision de la chambre. Malgré le vote de la chambre, nous croyons que le ministère s'est trop hâté, et que la discussion des articles lui apprendra que tout en trouvant la mesure opportune, la chambre sera bien embarrassée de l'exécuter.

Le ministère n'a cherché, dès l'origine de cette question, qu'à éviter les embarras que peut occasionner la réduction, à présent il cherche à rendre la réduction la plus douce possible aux rentiers, tout en n'abandonnant pas les intérêts du trésor. Il n'a jamais voulu voir, dans cette discussion, qu'une affaire financière et non une question politique. Il en eût fait une affaire de cabinet, s'il eût différé d'avis avec la chambre. Mais si l'on se retire volontiers quand on ne peut faire prévaloir son avis, on ne se retire pas parce que la majorité adopte vos propres opinions plus vite que vous ne voudriez. Toutefois, dans la discussion des articles, et quand viendra le moment de fixer le terme des délais, le président du conseil, que sa situation met à même de connaître au vrai l'état de l'Europe, aura sans doute quelques paroles à dire à la chambre; et nous n'en doutons pas, il les dira.

La nomination du maréchal Soult, comme ambassadeur extraordinaire à Londres, pour le couronnement de la reine, a l'assentiment général. Un journal annonce que le maréchal recevra 500,000 fr., avec la condition d'en dépenser 500,000 autres; un second journal lui donne un million, et le troisième ira sans doute plus loin encore. Le fait est que le ministère n'alloue que 100,000 fr. au maréchal. On peut bien compter, dans ces temps de calcul, comme équivalent des 900,000 fr. de frais de représentation qui manquent à la somme accordée par les journaux, le nom illustre du maréchal et le prestige qui s'attache à ses cinquante ans de gloire.

Les bruits qu'on a fait courir, cette semaine, sur la santé du roi de Prusse, sont absolument controuvés. Le roi de Prusse se porte bien, et l'état de sa santé n'est pas un des nombreux obstacles que le ministère pourrait opposer à la conversion.

— La représentation au bénéfice de Mme Damoreau a été la solennité dramatique de la semaine, et rien n'y a manqué de ce qui fait le fonds ordinaire de toutes les solennités. Les femmes se sont assises solennellement au parterre;

on a écouté solennellement et applaudi de même. Du reste, cette soirée, qui promettait merveille, n'a rien tenu de ses promesses. On s'attendait à des transports d'enthousiasme, à des pluies de fleurs, à des ruisseaux de larmes, et l'on n'a trouvé qu'indifférence, ennui et lassitude. En général, ces représentations résument assez la carrière musicale et dramatique de ceux qui les donnent; il suffit ces jours-là de lire l'affiche pour voir quel a été, durant vingt ou trente ans, l'objet de leurs prédilections les plus tendres, le but de leurs efforts, le mobile de leurs succès. Ainsi Nourrit, talent sérieux, réfléchi, appliqué à son œuvre, choisit *Armide* et les *Huguenots*, Gluck et Meyerbeer, les deux étoiles de sa vie. Mme Damoreau, au contraire, compose un spectacle tout entier avec de la musique de M. Auber; de Rossini et des autres il n'en est pas question. Mme Damoreau a bien chanté çà et là *le Comte Ory*, *Guillaume Tell*, *Robert-le-Diable;* mais ce qu'elle aime avant toute chose, ce qu'elle dit avec bonheur, ce qu'elle ne se lassera jamais de fredonner, c'est *le Serment*, *Actéon*, *l'Ambassadrice;* à cette musique toutes les gammes prestigieuses, tous les trilles, toutes les coquetteries de cette voix facile, aimable et frivole comme elle. Mme Damoreau est la voix de M. Auber, comme M. Auber est l'inspiration de Mme Damoreau. S'il ne dépendait que de la gracieuse cantatrice, il n'y aurait qu'un musicien au monde, l'auteur du *Philtre* et du *Domino noir*, et si vous demandiez à M. Auber laquelle il préfère de la Grisi ou de la Persiani, il vous répondrait: Mme Damoreau. On comprend sans peine d'après cela de quels élémens devait se composer la représentation de jeudi. Seulement entre *la Muette*, jouée par Mme Volnys, et *Actéon*, chanté par Mlle Plessis, on s'étonnait de ne pas voir *le Rossignol;* cette agréable musique de Lebrun, dont le goût de Mme Damoreau nous a dotés si long-temps, aurait figuré à merveille sur l'affiche. Les deux actes de *la Muette* n'ont produit qu'un effet médiocre. Je ne vois pas ce que le rôle de Fénella avait à gagner en passant aux mains de Mme Léontine Volnys. Que Mme Dorval et Mme Volnys s'exercent à jouer la pantomime dans leurs tournées départementales, c'est là un moyen fort innocent de varier leur répertoire, et qui de plus doit piquer au plus haut degré la curiosité d'un public de province; mais, je vous le demande, nous qui voyons tous les jours Fanny Elssler si vive, si entraînante, si harmonieuse, quel intérêt pouvons-nous prendre à ces œillades effrénées, à ces mouvemens dont rien n'excuse l'exagération ridicule, à ces gestes discordans et qui tombent à faux dans la mesure? Après *la Muette*, comme si ce n'était point assez de la voix de Duprez et du gosier de Mme Damoreau, M. Lafont avec son violon est venu régaler le public des mêmes motifs qu'il avait entendus un instant auparavant. Rien n'y a manqué, ni les airs de danse, ni l'air du sommeil, ni la prière; l'inexorable violon ne nous a pas fait grace d'une ritournelle; et tout cela, il faut le dire, était exécuté avec une élégance merveilleuse, un goût exquis, une subtilité d'archet sans pareille. Mais aussi pourquoi cette monotonie dans le choix des motifs, pourquoi cette obstination à répéter sans cesse les mêmes airs; le public n'est pas un oiseau pour qu'on lui serine ainsi sa chanson durant trois heures d'horloge. Quand M. La-

font a pense avoir atteint son but, il s'est retiré à pas de loup, laissant la salle entière sous le charme des pavots qu'il venait de semer sur elle. Quand la toile s'est relevée, nous avons vu *Actéon*, mais si mutilé, si étrangement défiguré, que c'était à ne pas le reconnaître. Le pauvre petit opéra de M. Auber méritait mieux pourtant; on en avait retranché la moitié pour y faire entrer Mlle Plessis, car Mlle Plessis ne chante pas, ou si elle chante, c'est une petite musique qu'elle se compose elle-même, et fredonne entre ses dents. Mlle Plessis, dans le rôle d'Angela, a fait regretter Mlle Olivier de l'Opéra-Comique, c'est tout dire. On ne peut rien s'imaginer de plus mignard, de plus précieux et de plus faux que les manières de cette jeune fille, qui emprunte aux autres les moindres paroles de sa bouche, les moindres regards de ses yeux; il n'y a pas jusqu'au métal si limpide et si pur de son organe qui ne lui appartient pas, car pour peu qu'on l'écoute avec attention, on reconnaît aussitôt l'alliage qui s'y mêle. Le voisinage de Mlle Plessis, loin de nuire à ceux qui l'entouraient, a servi, au contraire, à relever leur mérite. Le jeu assez ordinaire de Mme Damoreau en ressortait d'autant plus, et jamais on ne s'était senti mieux disposé à apprécier la simplicité et les graces naturelles. En général, c'est là ce qui arrive chaque fois que les comédiens français du second ordre s'aventurent sur la scène de l'Opéra : leur ton empesé, leur bavardage plein d'affectation, leurs pédantes manières, vous offusquent tout d'abord, et l'on ne tarde pas à s'avouer que les grands chanteurs qui se sont élevés par le seul sentiment à l'expression des choses, savent cent fois mieux se pénétrer de l'esprit d'un rôle et le rendre, que ces gens dont la tradition règle les moindres gestes, qui ne donnent rien à l'imprévu, et ne peuvent faire un pas sans consulter l'école. Mme Damoreau a chanté ses couplets avec toute la magie accoutumée de sa vocalisation. C'était là que l'enthousiasme de la salle l'attendait; dès les premières mesures, les bouquets frémissaient dans les loges, et plus tard quand se sont épanouies, sur la fin, toutes ces gerbes étincelantes de petites notes de cristal, les fleurs n'y ont plus tenu et sont allées tomber par faisceaux aux pieds de la cantatrice. Quelle agilité singulière, quel esprit dans l'ordonnance des détails, quelle éblouissante vocalisation! Mais, hélas! la voix qui donne la vie à toutes ces choses, qu'est-elle devenue? que sont toutes ces pierreries sans le fonds inappréciable où la main de l'art les combine? La voix de Mme Damoreau se perdait dans cette vaste enceinte : il a fallu pour la suivre encore, comme autrefois, dans ses capricieuses fantaisies, toute la bonne volonté d'un public qui sait par cœur les airs qu'elle a chantés. Ensuite les Elssler sont venues danser, dans l'intermède, cet éternel pas de *la Tempête*, qui depuis tantôt cinq ans se promène sur les planches, et chaque fois que l'occasion s'en présente, change de nom et de costume pour ne pas être reconnu. Il serait temps cependant pour les Elssler de varier un peu leur répertoire. Parce qu'on a pris un arc dans sa main et que l'on porte montée en croissant sur sa tête la rivière de sa ceinture, il ne s'ensuit point de là que le pas qu'on danse soit nouveau.

Mais l'attrait le plus vif de cette soirée, la cause de l'empressement inouï

de toute cette foule impatiente, le champ de bataille où devaient se rencontrer les passions, c'était la magnifique scène de *Lucia di Lammermoor*, chantée par Duprez. On allait donc enfin pouvoir comparer les deux ténors qui se disputent la royauté du chant. Les souvenirs de Rubini sont loin d'être effacés; chaque note de cette musique porte encore la marque de son inspiration, et c'est sur ce terrain tant de fois pétri sous les pieds de son rival, que Duprez a voulu s'aventurer seul au milieu du désordre et de la confusion d'une soirée pareille. Duprez aime ces luttes corps à corps avec la renommée des autres; il suffit qu'un grand chanteur ait triomphé dans un morceau, pour que Duprez s'en empare à la première occasion. Ce sont là, certes, des épreuves hardies, mais d'autant plus dangereuses qu'elles sont volontaires, attendu qu'on ne les tente jamais que de plein gré, et lorsqu'on a la conscience d'en pouvoir sortir avec gloire. Or, il était au moins imprudent à Duprez de jouer un tel jeu en semblable circonstance. En effet, aux Italiens, lorsque Rubini arrive à cette dernière scène de *Lucia*, si touchante, si triste, si profondément élégiaque, il a passé à travers toutes les émotions poétiques du drame. Edgardo a serré Lucia dans ses bras; il a reçu ses sermens près de la fontaine; il se croit trompé d'elle. Le public sait tout cela, et se recueille pour entendre s'épancher cette grande douleur mélodieuse. Ici, au contraire, rien de cet intérêt qui naît de la succession des choses; Duprez abordait cette musique si pleine d'exaltation et d'enthousiasme, sans que le public ni lui s'y fussent préparés le moins du monde; il lui fallait sauter d'un bond, au risque de se casser le cou, sur cette hauteur où Rubini s'élève lentement par tous les degrés de l'inspiration.

L'orchestre de M. Habeneck a exécuté l'admirable ritournelle de Donizetti, où les cuivres sont d'un effet si imposant, et Duprez s'est avancé pâle, triste, vêtu de noir, entouré de tout cet appareil du costume et de la mise en scène dont les Italiens se préoccupent si peu. Il a dit l'adagio de cette scène avec un beau sentiment de mélancolie, une tristesse que son grand style de chanteur rendait encore plus solennelle dans son expression; mais plus tard, lorsque Rawenswood interroge le chœur et finit par apprendre de lui que Lucia est morte, ses forces lui ont fait défaut, il a ralenti le mouvement. On eût dit qu'il luttait avec sa propre voix, qui refusait ce soir-là de répondre aux élans de son inspiration.

Le Carnaval de Venise, qui terminait le spectacle, est une fort ennuyeuse imagination du vieux temps, que l'Opéra fera bien de rendre à l'oubli d'où on l'a tirée pour un jour. Toutes ces parades d'arlequins et de paillasses s'exécutent maintenant chez Débureau avec une agilité, une souplesse, un abandon populaire, qu'il faut bien se résigner à ne pas chercher sur le théâtre de l'Opéra, où certaines convenances sont encore observées. Or, si du *Carnaval de Venise* on ôte tout simplement le carnaval, il n'y restera plus que ce prince merveilleux qui se promène et gesticule d'une si incroyable façon sous les traits de M. Frémolle. Or, je doute que M. Frémolle puisse faire à lui seul

la fortune de cette reprise, bien qu'il soit vêtu de satin blanc des pieds à la nuque, et soit coiffé d'une de ces toques de velours impossibles, comme il n'en a jamais existé que sur la tête de M. Montjoie et de ses successeurs.

— Le nouvel ouvrage de George Sand, qui vient d'être publié, n'est pas appelé à un succès moins durable et moins sérieux que les romans qui l'ont précédé. C'est toujours la même élévation, la même expérience du cœur; et la forme qui sert d'organe à ces nobles épanchemens, n'a rien perdu, ni en éclat, ni en pureté. *La Dernière Aldini* est une confession brûlante et naïve, qui respire à la fois la mélancolie de Kreissler et la poétique gaieté des héros de Cimarosa. *Les Maîtres Mosaïstes* présentent un tableau des mœurs des artistes vénitiens, au XVIe siècle, qui se distingue par l'animation et la suavité du coloris. Dès ce jour une place est acquise à ces nouvelles, sinon parmi les conceptions les plus élevées du romancier, du moins parmi ses plus fines et ses plus charmantes (1).

— Les vacances de la Sorbonne et du Collége de France, que les fêtes de Pâques avaient ramenées, touchent à leur fin. La semaine prochaine verra se rouvrir la plupart des cours, et les études reprendre une nouvelle activité dans les diverses branches du haut enseignement. Le cours de M. Lerminier, au Collége de France, sera rouvert samedi, 28 avril.

— La 6e et la 7e livraison du grand recueil des *Anciennes tapisseries historiées*, publiées par MM. Jubinal et Victor de Sansonetti, viennent de paraître, rue de Seine, 23, chez l'éditeur du *Musée d'Artillerie espagnol*. Elle contiennent douze planches de gravures sur cuivre *in-folio*, représentant la tapisserie de Dijon (1513), celle de Bayard (1450), de Valencienne (1500), d'Haroué (1495), etc. La 8e et la 9e livraison contiendront les tapisseries de l'église de la Chaise-Dieu; puis viendront celles du Louvre, de Reims, d'Aix, de Saumur, etc. Cette collection devient tous les jours plus intéressante.

(1) 2 vol. in-8°, chez l'éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

F. BONNAIRE.

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGE.)

VII. — LE DÉSERT.

Toualeb donna le signal du départ: un Arabe prit la tête de la file, et nous nous mîmes en route.

Quoique le soleil eût déjà perdu sa plus grande ardeur, il était encore dévorant pour nous autres Européens; nous allions au trot, tête baissée, et de temps en temps, obligés de fermer les paupières, car la réverbération du sable nous brûlait les yeux; l'atmosphère était calme et lourde, et l'horizon rougeâtre se dessinait nettement sur un ciel chargé de vapeurs jaunes. Nous venions de laisser derrière nous les dernières traces de la forêt pétrifiée; je commençais à m'habituer au trot de ma monture, comme on se fait au roulis d'un vaisseau; Bechara marchait près de moi, en chantant une chanson arabe, triste, lente et monotone, et ce chant joint au mouvement du dromadaire, à cet air pesant qui courbait nos têtes, à cette poussière ardente qui nous troublait le regard, commençait à m'endormir, comme les modulations d'une nourrice endorment l'enfant dans le berceau. Tout à coup mon haghin fit un écart qui faillit me désarçonner; je rouvris les yeux, cherchant machinalement la cause de cette secousse : il avait heurté le cadavre d'un chameau à moitié dévoré par les bêtes carnassières; je vis alors que nous suivions une ligne blanche, qui

s'étendait à l'horizon, et je remarquai que cette ligne était tracée avec des ossemens.

Le fait était assez extraordinaire pour que j'en demandasse l'explication; j'appelai Bechara, qui n'attendit pas même ma question, car mon étonnement n'avait point échappé à cette profonde pénétration dont sont si éminemment doués les peuples primitifs et sauvages.

— Le dromadaire, me dit-il en s'approchant de moi, n'est point un animal incommode et fanfaron comme le cheval : il marche sans s'arrêter, sans manger, sans boire; rien en lui ne décèle la maladie, la fatigue ou l'épuisement. L'Arabe, qui entend de si loin le rugissement du lion, le hennissement du cheval ou le cri de l'homme, n'entend, si près qu'il soit de son haghin, autre chose que sa respiration plus ou moins pressée, plus ou moins haletante; mais jamais une plainte, jamais un gémissement; lorsque la nature est vaincue par la souffrance, lorsque les privations ont épuisé ses forces, lorsque la vie manque aux organes, le dromadaire s'agenouille, étend son cou sur le sable, et ferme les yeux. Alors son cavalier sait que tout est dit : il descend, et sans même essayer de le faire relever, car il connaît l'honnêteté de sa monture, et ne la soupçonne ni de fraude ni de mollesse, il dessangle sa selle, la place sur le dos d'un autre dromadaire, et part, laissant là celui qui ne peut plus suivre la caravane; la nuit venue, les chakals et les hyènes accourent à l'odeur, et ne laissent du pauvre animal que le squelette. Or, nous sommes sur la route du Caire à la Mecque; deux fois l'an, la caravane passe et repasse sur ce chemin, et ces ossemens si nombreux et si souvent renouvelés, que les tempêtes du désert ne dispersent jamais entièrement; ces ossemens que tu peux suivre sans guide, et qui te révéleront les oasis, les puits et les fontaines où l'Arabe va demander de l'ombrage ou de l'eau, et finiraient par te conduire au tombeau du prophète, sont ceux des dromadaires qui tombent et ne se relèvent pas. Peut-être, en regardant attentivement et de près ces débris, reconnaîtrais-tu de temps en temps parmi eux des ossemens plus petits, et d'une structure différente : ceux-là, ce sont aussi des corps lassés qui ont trouvé le repos avant d'avoir touché le terme du chemin, ce sont les os des croyans qui, consultant leur zèle et non leurs forces, ont voulu se conformer au précepte qui ordonne à tout fidèle d'accomplir au moins une fois dans sa vie le saint voyage, et qui, s'étant laissés attarder par les plaisirs ou les affaires de la vie, ont entrepris tardivement leur pèlerinage sur la terre, de sorte qu'il sont allés l'achever dans le ciel. Ajoute à cela quelque Turc stupide, quelque eunuque bouffi, qui se

sont endormis à l'heure où ils devaient veiller, et se sont brisé la tête en tombant; fais la part de la peste, qui décime souvent la moitié d'une caravane, celle du simoun qui en dévore parfois le reste, et tu comprendras facilement que ces jalons funèbres soient assez souvent semés pour tracer un nouveau chemin aussitôt que l'ancien s'efface, et indiquer aux enfans la route qu'ont suivie leurs pères.

Cependant, continua Bechara dont les idées, ordinairement joyeuses, prenaient, avec la facilité qui distingue sa nation, la teinte du sujet sur lequel elles étaient momentanément arrêtées, tous les ossemens ne sont pas ici; quelquefois, à cinq ou six lieues à droite ou à gauche de la route, on trouve, au milieu du désert, le squelette d'un haghin et d'un cavalier: c'est que le dromadaire, lorsque arrive le mois de mai ou de juin, c'est-à-dire les grandes chaleurs de l'année, est parfois saisi tout à coup d'une espèce de folie. Alors il quitte la caravane, s'emporte au galop et pique droit devant lui; essayer de l'arrêter avec la bride est chose impossible, aussi, dans ce cas, le meilleur parti est-il de le laisser aller jusqu'au moment où l'on va perdre de vue la caravane, car parfois il s'arrête de lui-même, et revient docilement reprendre son rang à la file; mais dans le cas contraire, s'il continue de s'emporter, et si l'on craint de perdre de vue ses compagnons, qu'une fois perdus on ne retrouvera plus, il faut lui percer la gorge de sa lance ou lui briser la tête d'un coup de pistolet, puis sans retard revenir vers la caravane, car les hyènes et les chakals ne sont pas seulement à l'affût des dromadaires qui tombent, mais encore des hommes qui s'égarent. Voilà pourquoi je te disais qu'on retrouvait parfois le squelette de l'homme à quelque distance de la carcasse du chameau.

J'avais écouté cette longue harangue de Bechara, les yeux fixés sur la route, et reconnaissant à la multitude des ossemens qui la jonchaient la vérité de son lugubre récit; parmi ces débris il y en avait de si vieux, qu'ils étaient réduits en poussière, et se mêlaient au sable; d'autres plus nouveaux, qui étaient luisans et solides comme de l'ivoire; enfin quelques-uns auxquels tenaient encore des lambeaux de chair séchée, qui indiquaient que la mort de ceux à qui ils avaient appartenu était plus récente. J'avoue que l'idée, si je me cassais le cou en tombant de mon dromadaire, chose fort possible; si j'étais étouffé par le simoun, ce qui s'était vu; ou si je mourais de maladie, autre supposition assez naturelle; j'avoue, dis-je, que l'idée que je serais laissé sur la route, que la même nuit j'y recevrais la visite des hyènes et des chakals; puis enfin que, huit jours après, mes os

serviraient à montrer aux voyageurs le chemin de la Mecque, ne présentait pas à mon esprit une image des plus gracieuses. Cela me ramenait tout naturellement à penser à Paris, à ma chambre si petite, mais si chaude l'hiver et si fraîche l'été; à mes amis qui, à cette heure, continuaient leur vie parisienne au milieu du travail, du spectacle, des bals, et que j'avais quittés, pour venir écouter, au haut d'un dromadaire, les récits fantastiques d'un Arabe. Je me demandais quelle folie m'avait poussé où j'allais et ce que j'y comptais faire, et quel était le but que j'y venais chercher; heureusement, au moment où je me faisais cette question, je levai la tête; mes yeux se portèrent sur cet océan immense, sur ces vagues de sable, sur cet horizon fauve et ardent; je regardai cette caravane, ces dromadaires au long cou, ces Arabes au costume pittoresque, toute cette nature étrange et primitive, dont on ne retrouve la peinture que dans la Bible, et qui semble sortir des mains de Dieu, et je trouvai qu'au bout du compte, tout cela valait bien la peine de quitter la boue de Paris et de traverser la mer, au risque de laisser au désert quelques ossemens de plus.

Cette succession si brusque de pensées si différentes, en séparant l'esprit du corps, avait délivré celui-ci de cette préoccupation pénible qui l'avait tant tourmenté le jour du départ. J'étais à l'aise sur mon dromadaire, comme si j'y étais venu au monde; et Bechara, qui voyait mes progrès en équitation avec l'amour-propre d'un maître, m'accablait de complimens. Quant aux autres Arabes, moins loquaces que leur compagnon, ils se contentaient de fermer la main de manière à ce que le pouce dépassât les phalanges des autres doigts, et, allongeant le bras horizontalement, de me dire : Taïb! taïb! ce qui est dans la langue arabe le comble de l'éloge, et correspond à notre superlatif *très bien*. Au reste, nos conducteurs, tout en conservant cet air d'indifférence sous lequel ils cachent une curiosité éternelle, ne nous perdaient pas de vue; chaque mouvement de notre corps, chaque expression de notre physionomie, chaque signe que nous nous faisions, si imperceptible et si inintelligible qu'il fût pour d'autres que pour nous, étaient l'objet de leurs observations qu'ils se communiquaient brièvement, à voix basse, par un geste, par un coup d'œil; c'est un exercice dans lequel ils déploient une merveilleuse adresse; l'homme vu, son signalement est pris; le signalement pris, il ne sort plus de la mémoire; et l'on assure que l'Arabe, rentré dans sa tribu, lui fait une peinture si fidèle du voyageur qu'il a conduit ou même rencontré, que, long-temps après, les

auditeurs, s'ils le rencontrent par hasard, le reconnaissent sans l'avoir jamais vu.

Nous continuâmes notre route, Bechara chantant, et moi rêvant, lorsque, dans un de ces momens où le soleil, qui commençait à se cacher derrière le Mokkatan, me permettait de lever la tête, j'aperçus un point noir à l'horizon : c'est l'arbre du désert, c'est la borne qui mesure en deux parties égales la route du Caire à Suez.

C'est un sycomore, isolé comme un îlot au milieu de la mer, et auquel l'œil cherche vainement un compagnon. Qui l'a planté là, juste à cette distance des deux villes, comme pour indiquer à la caravane qu'il est temps de faire halte? nul ne le sait. Nos Arabes, leurs pères, leurs aïeux et les ancêtres de leurs aïeux, l'avaient toujours vu à cette place, et c'était, disaient-ils, Mahomet qui, s'étant reposé là sans ombre, y avait jeté une graine en lui ordonnant de devenir un arbre. Ce sycomore couvre un petit monument mal construit, mal conservé : c'est un tombeau qui renferme les os d'un digne musulman dont nos Arabes se rappelaient la sainteté, mais dont ils avaient oublié le nom.

A peine notre guide l'eut-il aperçu, qu'il mit son dromadaire au galop, et que les nôtres le suivirent avec une rapidité à faire honte au meilleur cheval de course. Au reste, cette allure, plus douce que le trot, m'allait infiniment mieux; aussi pressai-je si bien mon haghin, qui était jeune et vigoureux, que j'arrivai le second à l'arbre désiré. Aussitôt, sans attendre que mon dromadaire s'agenouillât, je me pendis par le bras gauche au pommeau de la selle, et je me laissai tomber sur le sable.

La demi-fraîcheur que nous offrait cette ombre fut pour nous une jouissance qu'on ne peut concevoir que lorsqu'on l'a éprouvée. Aussi, pour rendre notre bonheur complet, voulûmes-nous boire un peu d'eau ; car, à la halte de midi, nous avions vidé nos gargoulettes, et nos langues étaient littéralement collées à notre palais. On détacha une outre et on me l'apporta; je sentis, à travers la peau, que l'eau était à la même température que l'air; je n'en portai pas moins l'ouverture à ma bouche, et j'aspirai une longue gorgée; mais, si rapidement qu'elle fut entrée, je la rejetai plus rapidement encore : je n'avais, de ma vie, avalé rien de pareil. En un jour l'eau était devenue rance, corrompue, fétide. A la grimace atroce que je fis, Bechara vint à moi; je lui passai l'outre sans rien dire, tant j'étais occupé à expectorer jusqu'à la dernière goutte de cet abominable liquide. C'était un connaisseur en eau, un dégustateur expérimenté; il flairait un puits ou une citerne avant ses chameaux; aussi, chacun, se défiant

de mon goût blasé, attendit-il en silence le jugement qu'il allait porter. Il commença par flairer l'outre, fit un mouvement de tête du haut en bas et en avançant la lèvre inférieure, qui signifiait qu'il y avait bien quelque chose à dire; enfin il prit une gorgée qu'il roula de ses dents à son palais, puis il la cracha, en me donnant raison pleine et entière : le mouvement, la chaleur et les outres neuves étaient les trois causes combinées de cette corruption. Du moment où notre sort fut fixé, nous eûmes dix fois plus soif ; Bechara nous répondit à cela que le lendemain au soir, nous trouverions d'excellente eau à Suez : c'était à devenir enragé.

Ce n'était pas le tout : nous croyions être arrivés à notre campement; mais Toualeb en avait décidé autrement. Après un repos d'une demi-heure, il fallut remonter sur nos chameaux, qui nous prouvèrent, en se relevant aussitôt qu'ils nous sentirent en selle, que, moins naïfs que nous, ils n'avaient jamais pris cette halte au sérieux. Quant à nos Arabes, ils ne buvaient ni ne mangeaient; cela était incompréhensible.

Au bout de deux heures de marche, pendant lesquelles, au grand trot de nos chameaux, nous dûmes faire à peu près quatre lieues de France, Toualeb fit entendre un gloussement qui était, à ce qu'il paraît, le signal convenu entre lui et ses dromadaires, car ceux-ci s'arrêtèrent et s'agenouillèrent aussitôt. Nous descendîmes très fatigués de cette longue route, et très maussades de n'avoir pas d'eau à boire après l'avoir faite. Quant à nos Arabes, ils paraissaient partager notre mauvaise humeur; ils étaient silencieux et pensifs : Bechara seul avait conservé un peu de sa gaieté.

Néanmoins, au bout d'un instant, la tente fut déployée, les piquets plantés, et nos tapis étendus. Si fatigué que je fusse, j'exposai sur le sable chaud, au dernier rayon du soleil couchant, mon papier à dessiner, qui s'était complètement mouillé dans ma ceinture, et je revins me coucher, en priant Dieu de renouveler pour nous le miracle d'Agar, quelque indignes que nous en fussions.

Cependant je voyais Abdallah, qui avait relevé ses larges manches, et qui, avec l'importance d'un cuisinier, préparait notre repas; il consistait dans le pain et le ragoût que vous savez, le tout délayé et assaisonné avec l'eau de nos outres. Nos Arabes lui rendaient tous les petits services possibles, lui fendant, avec leurs poignards, son bois menu comme des allumettes, l'aidant de leur souffle pour allumer son feu, lui triant son riz, et lui versant ses galettes sur la braise rougie. A côté d'eux, Mohammed et Bechara s'occupaient de désinfecter

l'eau, en la transvasant de haut, afin que l'air la purifiât. Je me rappelai alors que le charbon rougi était un épuratif, et j'offris mon aide à nos chimistes, qui, me voyant disposé à employer un procédé inconnu, n'y mirent aucun amour-propre, et me laissèrent faire. Une partie du brasier d'Abdallah y passa; puis nous fîmes filtrer l'eau à travers un linge, et Bechara, notre dégustateur en titre, renouvela l'épreuve. Cette fois la réponse fut réconfortante : l'eau était potable. Cette nouvelle tira Mayer de son tapis, où il était décidé à essayer de dormir sans souper, de peur que le souper n'augmentât sa soif On avait éclairé la tente; Abdallah nous apporta le riz dans une sébille de bois; nous nous assîmes en cercle, accroupis comme des tailleurs, et nous essayâmes de manger quelques cuillerées de son pilau et de goûter de son pain; mais nous n'étions pas encore à la hauteur de la cuisine d'Abdallah, de sorte que nous lui dîmes d'emporter bien vite son pilau et ses galettes, et de nous donner des dattes et du café. En ce moment, Mohammed s'approcha de nous d'un air paterne, qui indiquait qu'il avait quelque chose à demander. Je vis son intention, et je me retournai de son côté, après avoir essayé d'avaler, sans y goûter, un demi-verre de notre eau filtrée.

— Eh bien! Mohammed, lui dis-je, qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit Mohammed, que les Arabes sont tristes.

— Et pourquoi sont-ils tristes?

— Parce qu'ils ont faim, dit Mohammed.

— Eh! par Dieu, s'ils ont faim, qu'ils mangent.

— Ils ne demandent pas mieux; mais ils n'ont rien à manger.

— Comment! ils n'ont rien; est-ce qu'ils n'ont pas pris de provisions? c'était dans notre marché.

— Oui; mais ils ont pensé que, comme il n'y avait que deux jours de marche du Caire à Suez, ils pourraient à la rigueur, en se serrant le ventre, faire la route sans manger.

— Et ils ne peuvent pas, hein?

— Si, ils peuvent; mais ils sont tristes.

— Je crois bien, qu'ils doivent l'être. Comment, ils n'ont rien pris depuis hier?

— Oh! ils ont mangé deux ou trois fèves avec leurs chameaux.

— Eh bien! dis à Abdallah de leur faire à souper bien vite.

— C'est inutile. Si vous voulez leur donner le reste de votre riz et de vos galettes, ils en auront assez.

— Comment; le reste de trois pour eux quinze?

— Oh! dit Mohammed, s'ils avaient déjeuné à leur heure, ils en feraient trois repas.

M. Taylor ne put s'empêcher de leur dire en souriant :

— Prenez et mangez, mes amis, et que Jésus fasse pour vous le miracle de la multiplication des pains.

Mohammed se retourna vers le cercle, qui avait l'air de ne pas écouter ce que nous disions, et fit signe que la demande était accordée. A l'instant la gaieté revint sur tous les visages, et chacun se prépara à prendre sa part du splendide festin que notre munificence leur abandonnait.

Deux cercles se formèrent. Le premier se composait de Toualeb, de Bechara, d'Araballah, de Mohammed et d'Abdallah, qui tous avaient une position : Toualeb, comme chef; Bechara, comme conteur; Araballah, comme guerrier; Mohammed, comme interprète, et Abdallah, comme cuisinier. Le second cercle était formé par les douze autres Arabes, qui, occupant un degré moins élevé dans l'échelle sociale, devaient manger les derniers et allonger la main entre les camarades du premier rang. L'exercice se fit avec une précision admirable : Mohammed donna le signal, en prenant, du bout de ses cinq doigts, une pincée de riz qu'il porta à sa bouche; Toualeb suivit son exemple, tout le premier rang imita son chef; puis vint le tour du second rang, qui, avec une adresse admirable, pècha sa ration et la porta à sa bouche sans laisser tomber un seul grain de riz. Cette évolution continua avec la même conscience et la même précision jusqu'à ce que la sébille fût vide, ce qui n'entraîna pas un long retard. Alors Béchara se leva au nom de la société, pour nous remercier, et nous demanda nos noms, afin que lui et ses camarades les conservassent dans leur cœur en mémoire de notre générosité : nous les lui dîmes, en y ajoutant deux dattes par homme, afin que non seulement ils gardassent nos noms dans leurs cœurs, mais encore les transmissent à leurs descendans.

Cependant nos Arabes avaient pris un engagement où il entrait plus de bonne volonté que de prévoyance. Nos trois noms, avec leurs consonnances différentes et leur agglomération de consonnes, allaient mal à des gosiers orientaux ; aussi, malgré leurs essais réitérés, ils les écorchèrent de telle façon, que, prononcés à leur manière, non seulement ils couraient risque de ne pas être transmis à la postérité ismaélite, mais de n'être pas même reconnus de nos meilleurs amis. Ce travail philologique était d'ailleurs trop rude

pour ces enfans de la nature, qui supportent comme des martyrs la fatigue du corps, mais qui répugnent comme des lazzaroni au moindre travail de l'esprit. Il en résulta qu'au bout de dix minutes d'efforts, Bechara se leva, et s'approchant de nouveau de nous, nous demanda, au nom de ses camarades, qui ne pouvaient pas prononcer nos noms nazaréens, de nous baptiser, en échange, de noms arabes, nous priant de conserver ces noms pendant tout le voyage, afin qu'ils pussent nous appeler, et nous, leur répondre : comme nous n'y voyions aucun inconvénient, nous leur accordâmes leur demande de grand cœur. En conséquence, la substitution fut faite à l'instant même. M. Taylor fut, à cause de sa position et de son âge un peu plus avancé que le nôtre, appelé *Ibrahim-Bey*, c'est-à-dire Abraham le chef; Mayer, dont le physique avait quelque rapport, par la maigreur du corps, la couleur de la peau et les traits du visage, avec un Arabe de notre escorte, fut salué du nom d'*Hassan*, et moi, vu mes dispositions précoces à parler l'arabe, mon assurance à monter le dromadaire, et mon éternelle préoccupation de prendre des notes ou de faire des croquis, je fus gratifié de celui d'*Ismaël*, auquel ils ajoutèrent, pour comble d'honneur, le mot *Effendi*, c'est-à-dire le savant.

Ce point convenu, à la grande satisfaction de tout le monde, Bechara croisa les mains sur sa poitrine, en nous souhaitant une bonne nuit et en priant Mahomet de nous préserver de la visite de Salem.

Comme j'étais à l'affût de tout ce qui pouvait ajouter au caractère pittoresque de notre voyage, je demandai à Mohammed ce que c'était que ce Salem. — Il me répondit que c'était un voleur arabe, connu dans la contrée par son courage et son adresse, et qui, dans le lieu même où nous faisions halte, avait accompli un de ses tours les plus merveilleux. Il n'en fallait pas davantage pour exciter notre curiosité; quoique fatigués, nous n'avions pas encore une telle envie de dormir que nous ne pussions écouter les contes de Bechara : nous allâmes donc prendre place au cercle de nos Arabes; nous fîmes une distribution de tabac, on alluma les chibouques, et avec l'aide de Mohammed, Bechara commença sa narration, moitié arabe, moitié française, et qui eût été inintelligible dans les deux langues, si ses gestes n'eussent pas complété la parole pour ses compagnons, et si notre interprète n'eût pas expliqué les passages obscurs pour nous.

Or, Salem était un Arabe, simple fils d'une tribu nomade, qui dans son enfance avait manifesté les dispositions les plus heureuses pour le vol; ce goût avait été encouragé par ses parens, qui avaient com-

pris tout de suite de quel avantage une pareille vocation bien dirigée pourrait être pour son avenir. Aussi le jeune Salem, tout en respectant les propriétés de sa tribu et des alliés de sa tribu, avait, tout jeune encore, exercé ses facultés naissantes sur les tribus avec lesquelles la sienne était en guerre; souple comme le serpent, agile comme la panthère, léger comme la gazelle, il se glissait sous une tente sans faire trembler la toile ni crier le sable, il franchissait d'un bond un torrent de quinze pieds de largeur, il devançait à la course le trot d'un dromadaire.

A mesure qu'il grandit, ses dispositions se développèrent; seulement, au lieu de s'attaquer nuitamment à quelque tente isolée, ou à quelque voyageur imprudent, il réunit les jeunes gens de sa tribu, qui, habitués depuis long-temps à lui obéir, n'hésitèrent pas à le reconnaître pour chef, et avec ce renfort de puissance matérielle, il tenta des expéditions plus importantes. C'est alors que ses ruses se développèrent avec ses forces, et qu'il commença d'opérer sur une grande échelle, sans renoncer cependant de temps en temps à ces coups de main isolés et aventureux qui lui avaient valu sa réputation : tantôt il faisait répandre le faux bruit du passage d'une caravane richement chargée, et alors les guerriers des tribus voisines se mettaient en campagne pour se placer sur son passage; lui, pendant ce temps, fondait sur les tentes, où ne restaient plus que les vieillards et les enfans, et il enlevait alors les bestiaux et les provisions; un autre jour, et c'était lorsque quelque caravane partait véritablement de Suez pour le Caire et du Caire pour Suez, il envoyait un Arabe raconter aux tribus qui la guettaient, que leurs campemens étaient attaqués, et alors les guerriers revenaient à toute bride vers leurs tentes, tandis que lui, maître et roi du désert, pillait la caravane à son aise et rançonnait les marchands et les pélerins selon son loisir. Enfin ces vols si hardis et si fréquens parvinrent aux oreilles du bey de Suez. Suez est l'entrepôt de l'Inde, la porte de l'Arabie. Déjà ruinée à moitié par la découverte du passage de Bonne-Espérance, ce n'est plus qu'à des intervalles éloignés que des caravanes viennent lui apporter leurs marchandises; le bey de Suez s'inquiéta donc sérieusement des déprédations de Salem, qui devaient contribuer encore à écarter les caravanes de sa ville, et il donna des ordres sévères pour que le brigand fût pris. Un an se passa en vaines recherches, non point que Salem se cachât : tous les jours, au contraire, on apprenait quelque nouveau méfait de sa façon; mais il glissait entre les mains de ceux qui le poursuivaient, avec une dextérité et

une hardiesse qui portèrent la colère du bey à un tel degré, qu'il résolut de se mettre lui-même en quête du brigand, et qu'il jura de ne pas rentrer à Suez sans ramener Salem captif.

En conséquence le bey vint camper sur la route de Suez au Caire, à l'endroit où nous avions fait halte, et sa tente fut déployée sur l'emplacement même où s'élevait la nôtre; puis sa tente dressée, entouré de ses troupes les plus sûres, gardé par sa sentinelle la plus vigilante, son meilleur coursier tout sellé, il détache son sabre, quitte son machallah d'honneur, s'étend sur son tapis, cache sa bourse sous sa tête, fait sa prière à Mahomet, et s'endort plein de confiance dans Allah et dans son prophète.

Le lendemain, au point du jour, le bey se réveille; la nuit avait été tranquille. Aucune alerte n'avait troublé le camp; chaque homme était à son poste, chaque chose était à sa place, excepté son sabre, son machallah et sa bourse, qui avaient disparu.

Le bey frappa deux fois dans ses mains, et son esclave de confiance entra; mais aussitôt il recula d'étonnement à l'aspect de son maître : il l'avait vu sortir à cheval une heure avant le jour, et ne l'avait pas vu rentrer.

Cela donna une nouvelle crainte au bey, c'est que son cheval ne fût allé rejoindre son sabre, son machallah et sa bourse; l'esclave courut au campement des chevaux, et demanda des nouvelles du coursier favori du bey. Le palefrenier lui répondit que le bey, ayant frappé trois fois des mains, ce qui était le signal convenu, il lui avait amené sa monture; qu'alors il était monté dessus, s'était enfoncé dans le désert, et n'avait pas reparu.

Le bey eut un instant l'envie de faire couper la tête à la sentinelle, à l'esclave et au palefrenier; mais il réfléchit que cela ne lui rendrait ni son sabre, ni son machallah, ni sa bourse, ni son cheval, et que, d'ailleurs, puisqu'il s'était laissé tromper, sa sentinelle, son esclave et son palefrenier, qui étaient d'une nature inférieure à la sienne, avaient bien pu, et à plus forte raison, être trompés aussi.

Il réfléchit trois jours et trois nuits à la manière dont le vol avait pu être commis; puis, voyant qu'il y perdait son temps, il résolut de s'adresser au voleur lui-même, ce qui était le plus sûr moyen d'avoir des renseignemens officiels, et fit publier dans les tribus environnantes, que si Salem voulait lui faire dire ou venir lui raconter les circonstances d'un vol dont la hardiesse le dénonçait, non-seulement il ne lui serait fait aucun mal, mais encore qu'il lui serait donné pour ses frais de voyage une somme de mille piastres (300 fr.

à peu près de notre monnaie ; il engageait sa parole de musulman, et en Orient la parole est sacrée, que, ces informations données, Salem serait libre de se retirer où bon lui semblerait.

Il ne se fit pas attendre. Le soir même un Arabe de vingt-cinq ou vingt-six ans, petit de taille, grêle de corps, aux yeux vifs et à l'air hardi, vêtu d'une simple chemise de toile bleue, se présenta à la tente du bey, et annonça qu'il était prêt à donner à sa seigneurie les renseignemens qu'elle paraissait désirer. Le bey le reçut comme il s'y était engagé, en homme qui n'a qu'une parole, et lui renouvela la promesse des mille piastres, s'il était reconnu qu'il disait toute la vérité ; Salem répondit que ce n'était pas un vil intérêt qui l'amenait, mais bien le désir de répondre à la politesse d'un aussi grand chef ; qu'il désirait seulement, pour que les détails fussent plus précis, que toute chose fût remise en son état, et qu'on ordonnât à la sentinelle de le laisser passer et au palefrenier de lui obéir comme ils avaient fait la nuit du vol. Le bey trouva la demande parfaitement juste ; en conséquence, il suspendit un autre sabre au mât qui soutenait la tente, jeta un autre machallah sur le divan, plaça une autre bourse sous son tapis, ordonna de seller un autre cheval, et se coucha comme il avait fait la nuit où Salem lui avait rendu sa première visite ; seulement il ouvrit ses yeux de toute leur grandeur, afin de ne rien perdre de ce qui allait se passer. Chacun se plaça à son poste, et la seconde représentation commença en présence de toute l'armée.

Salem s'éloigna à cinquante pas de la tente à peu près ; puis, arrivé là, il ôta sa chemise et la corde qui l'attachait, afin d'être plus libre de ses mouvemens, et les cacha dans le sable : alors, se couchant à plat ventre il se mit à ramper à la manière du serpent et de façon à ce que son corps, de la couleur du sol, fût à moitié enseveli et caché dans le sable. De temps en temps, pour rendre la vérité plus complète, il relevait la tête comme inquiet d'être vu ou entendu, puis, après s'être assuré, d'un regard rapide, que tout était tranquille, il reprenait sa marche lente, mais silencieuse et sûre. Arrivé près de la tente, il passa sa tête sous la toile, et le pacha, qui ne l'avait pas même vu remuer, aperçut tout à coup deux yeux fixes et brillans comme ceux du lynx, qui se fixaient sur lui. Son premier mouvement fut la crainte, car il ne s'attendait pas à cette apparition ; mais pensant aussitôt que tout cela n'était qu'un jeu, il continua de se tenir immobile comme s'il dormait. Au bout d'un instant d'inspection muette, la tête disparut, et quelques minutes de calme et de silence régnèrent, pendant lesquelles on n'entendit d'autre bruit que celui du

sable qui criait sous les pieds de la sentinelle. Tout à coup, un corps opaque intercepta la lumière qui venait du haut de la tente, ouverte circulairement à l'entour du mât qui la soutenait pour donner passage à la fraîcheur de la nuit; un homme se laissa glisser comme une ombre le long de ce mât, et se trouva debout à la tête du lit du bey; cet homme se posa sur un genou, et tandis qu'appuyé sur sa main gauche, il écoutait la respiration du prétendu dormeur, un poignard court et recourbé brillait dans sa main droite. Le bey sentit une sueur froide lui monter au front, car sa vie était aux mains de celui dont il avait offert de payer la tête 1000 sequins d'or. Cependant il continua de jouer bravement son rôle dans cette étrange comédie, et pas un souffle précipité, pas un battement de cœur plus rapide ne décela sa crainte. Pendant cet instant d'immobilité apparente, le bey crut sentir une main se glisser sous son chevet; mais tout éveillé qu'il était, le mouvement lui parut si insensible, qu'il ne l'eût pas même remarqué, s'il ne se fût tenu sur ses gardes. Bientôt Salem se releva d'une manière insensible, sans perdre des yeux le dormeur; seulement sa main gauche, vide lorsqu'il s'était penché, se relevait pleine : il tenait la bourse.

Alors il mit le poignard et la bourse entre ses dents, marcha à reculons vers le divan, et les yeux toujours fixés sur le bey, prit le machallah, le revêtit lentement, étendit le bras, décrocha le sabre, le pendit à sa ceinture, roula autour de sa tête et de sa taille les deux cachemires qui servaient au bey de turban et de ceinture, sortit hardiment de la tente, passa devant la sentinelle, qui s'inclina avec respect, et frappa trois fois dans ses mains pour qu'on lui amenât son cheval; le palefrenier prévenu obéit à cet ordre, qui était, comme nous l'avons dit, le signal habituel du bey. Salem s'élança légèrement sur le coursier, et revenant vers la porte de la tente où le bey, debout et à demi-nu, le regardait accomplir la répétition de son aventureuse entreprise : — Bey de Suez, lui dit-il, voilà comme j'ai fait, il y a quatre jours, pour te prendre ton sabre, ton machallah, tes cachemires, ta bourse et ton cheval. Maintenant je te tiens quitte des mille piastres que tu m'as promises; car le sabre, le machallah, les cachemires, la bourse et le cheval que je t'emporte aujourd'hui, en valent à peu près 50,000.

A ces mots il mit le cheval du bey au galop, et disparut comme une ombre dans l'obscurité de la nuit et les profondeurs du désert.

Le bey lui fit offrir une place de kachef dans sa garde, mais Salem

répondit qu'il aimait mieux être roi dans le désert que d'être esclave à Suez.

Voilà, continua Bechara, ce qui s'est passé entre le bey de Suez et Salem le voleur. Prenez garde à vos sabres, à vos machallahs, à vos cachemires et à vos bourses, car nous sommes à l'endroit même où est arrivée l'histoire que je vous ai racontée.

Puis il nous souhaita une bonne nuit, et se retira, escorté des rires joyeux de ses camarades, toujours enchantés qu'un Turc ait été trompé par un Arabe.

La nuit fut parfaitement tranquille, et le lendemain nous retrouvâmes chaque chose à sa place. Salem exerçait sa profession, pour le moment, dans une autre localité.

Nous étions en route avant le soleil. Ses premiers rayons nous montrèrent des troupeaux de gazelles, qui fuyaient, épouvantées à notre approche. Rien de plus étrange que le contraste de ce gracieux animal avec les lieux qu'il habite; on dirait qu'il est né pour les jardins fleuris et pour les pelouses veloutées. C'est une anomalie vivante avec la rudesse et la gravité de la nature de ces régions. J'eus la curiosité de m'écarter un instant de la route pour voir la trace qu'elles avaient laissée dans le désert. A peine si leurs pieds légers étaient imprimés sur le sable, et l'on eût dit qu'elles couraient à la surface du sol, emportées par le vent, qui nous arrivait de temps en temps du midi par chaudes et impétueuses bouffées.

J'allais reprendre ma route sur les ossemens. Au lever du jour, nous la vîmes resplendir sur le sable jaune comme une ligne d'argent. Le soleil, en s'élevant, était déjà plus chaud et plus insupportable qu'il ne l'avait jamais été. Les Arabes nous invitèrent à ne laisser aucune partie du corps exposée à son dévorant contact. Cependant, malgré leurs avis et nos précautions, comme il était impossible de se garantir des rayons obliques du matin ou du soir, nous reçûmes quelques coups de soleil qui nous firent immédiatement l'effet de moxa; l'épiderme calciné se soulevait en cloche et tombait aussitôt.

Au bout de trois heures de marche, un point blanc apparut à l'horizon. Bientôt, en approchant, nous reconnûmes une tour carrée, aux environs de laquelle on eût cru voir se dérouler un immense serpent, dont l'œil avait peine à suivre les replis. Cette tour, c'était la maison d'un cheik, située à trois lieues de Suez. C'est à cette maison que s'arrête momentanément la caravane de la Mecque, afin de se séparer

des voyageurs qui vont simplement à Suez. Les pélerins continuent leur route vers l'orient, les voyageurs inclinent au sud, et rencontrent bientôt le premier bras de la mer Rouge, tandis que les autres ont encore dix ou douze jours de marche avant de découvrir le second, dont ils côtoient la rive orientale jusqu'à la ville sainte. Quant aux replis du serpent enroulés autour de cette maison, c'étaient les innombrables ânier qui venaient y prendre de l'eau pour les besoins de la ville; assise sur les bords de la mer Rouge, elle n'a que des puits et des fontaines amères. A peine eûmes-nous ce renseignement, que l'espoir de l'eau fraîche nous stimula. Nous mîmes nos dromadaires au galop, et en moins d'une heure nous eûmes franchi les trois ou quatre lieues qui nous séparaient de la fontaine désirée. Arrivés là, le chef du khan remplit nos outres moyennant une légère rétribution. Quant à nous, nous bûmes à même à la fontaine. L'eau était légèrement saumâtre; mais nous étions trop altérés pour nous arrêter à une semblable bagatelle.

Nous avions laissé à notre droite et de l'autre côté d'une petite chaîne de montagne que nous avions, pendant ces deux jours, aperçue à l'horizon méridional, le chemin qu'avaient pris les Israélites fugitifs, lorsque, conduits par Moïse, guidés par la colonne de feu, et emportant avec eux les os de Joseph, ainsi que Joseph le leur avait recommandé en mourant, ils quittèrent Rhamesses, traversèrent le Mokkatan, et allèrent camper à Étham, à l'extrémité de la solitude. Ce fut dans cette ville que le Seigneur parla encore à Moïse et lui dit : « Dites aux enfans d'Israël qu'ils retournent et qu'ils campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdad et la mer, en face de Beelsephon. Vous camperez vis-à-vis de ce lieu, qui est au bord de la mer. »

Les Israélites descendirent donc vers l'occident, et ils vinrent à l'endroit où nous étions, attirés probablement par les mêmes sources où nous nous désaltérions à cette heure. Ce fut de là qu'ils aperçurent l'armée de Pharaon, qui venait derrière eux, et que, saisis d'une grande crainte, ils dirent à Moïse :

« Peut-être n'y avait-il pas de sépulcres, en Égypte; c'est pour cela que vous nous avez amenés ici, afin que nous mourions dans la solitude. Quel dessein aviez-vous quand vous nous avez fait sortir d'Égypte?

« N'était-ce pas là ce que nous vous disions, étant encore en Égypte? Retirez-vous de nous, afin que nous servions les Égyptiens, car il valait beaucoup mieux que nous fussions leurs esclaves, que de venir mourir dans le désert. »

Moïse répondit au peuple : « Ne craignez point ; demeurez fermes, et considérez les merveilles que le Seigneur va faire aujourd'hui, car ces Égyptiens que vous voyez devant vous vont disparaître, et vous ne les verrez plus jamais. »

Le Seigneur dit alors à Moïse : « Pourquoi criez-vous vers moi? Dites aux enfans d'Israël qu'ils marchent. »

En effet, les Hébreux se remirent en route, et se dirigèrent droit vers ce point de la mer Rouge où est aujourd'hui Suez. La marche est de trois heures à peu près, quoique nous mîmes moins de temps à faire la route; car nos chameaux, laissant la route qui conduit à la Mecque, prirent le galop vers le midi, et, à partir de la tour du cheik, n'abandonnèrent plus cette allure jusqu'au moment où nous fûmes arrivés. A mesure que nous avancions, le ciel prenait une teinte d'argent ; à droite s'élevait la chaîne de montagnes qui borde le rivage occidental de la mer Rouge; à gauche, le désert continuait de s'étendre, et entre les montagnes et le désert, se détachant sur l'eau de la mer, grandissaient les murailles blanches de Suez, dont quelques rares madenehs détruisaient la monotonie en s'élevant au-dessus de leurs créneaux. De l'autre côté de la ville est le port, dans lequel mouillent les barques qui viennent de Thor, et les navires aux formes bizarres qui, se hasardant jusqu'au détroit de Babel-Mandel, en reviennent, après avoir touché à Moka.

Arrivés à quelque distance du rivage, nous fîmes dresser notre tente près de Suez; puis nous courûmes au bord de la mer. C'est à cet endroit que le Seigneur dit à Moïse :

« Élevez votre verge, étendez la main sur les eaux, et les divisez, afin que les enfans d'Israël marchent à sec au milieu de la mer.

« J'endurcirai le cœur des Égyptiens, afin qu'ils vous poursuivent, et je serai glorifié dans Pharaon, dans toute son armée, dans ses chariots et dans sa cavalerie.

« Alors l'ange de Dieu, qui marchait devant le camp des Israélites, alla derrière eux, et en même temps la colonne de nuit, quittant la tête du peuple,

« Se mit aussi derrière, entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël ; et la nuit était ténébreuse d'une part, et de l'autre, elle éclairait les ténèbres, de sorte que les deux armées ne purent s'approcher pendant tout le temps de la nuit.

« Moïse ayant étendu la main sur la mer, le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit, et il en dessécha le fond, et l'eau fut divisée en deux.

« Les enfans d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servait comme d'un mur.

« Et les Égyptiens, marchant après eux, se mirent à les poursuivre au milieu de la mer avec toute la cavalerie de Pharaon, ses chariots et ses chevaux.

« Et lorsque les Israélites furent arrivés sur l'autre bord, le Seigneur dit à Moïse : — Étendez la main sur la mer, afin que les eaux retournent sur les Égyptiens, sur leurs chariots et leur cavalerie.

« Moïse étendit donc la main sur la mer, et dès la pointe du jour elle retourna au même lieu où elle était auparavant. Ainsi, lorsque les Égyptiens s'enfuyaient, les eaux vinrent au-devant d'eux, et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots.

« Les eaux étant retournées de la sorte, couvrirent les chariots et la cavalerie de toute l'armée de Pharaon, qui était entrée dans la mer en poursuivant Israël, et il n'en échappa point un seul. »

Au moment où nous arrivâmes au bord de la mer, les eaux étaient hautes. On la traverse alors, si l'on est pressé, au moyen d'un bateau. Comme rien ne nous pressait, que nous n'étions aucunement poursuivis, et que nous désirions, d'ailleurs, passer la mer à la manière des Israélites, nous résolûmes d'attendre le reflux, et de faire, pendant cet intervalle, une petite visite à la ville de Suez.

Nous nous avançâmes en conséquence vers les portes, et après avoir exhibé nos *tékerifs* (1), nous nous rendîmes chez le gouverneur turc, qui, voyant nos recommandations, nous reçut admirablement bien. Mais ce qui nous toucha le plus dans son accueil, ce fut la promptitude et l'affabilité avec laquelle il nous fit donner à chacun une gargoulette pleine d'eau douce et fraîche. Nous la dégustâmes à l'instant sans façon en buvant à même, et en lui exprimant, pendant que nous l'avalions, notre reconnaissance par des signes de la main. Il nous invita à venir le voir à notre retour; nous le lui promîmes avec empressement; puis, craignant de nous attarder, nous prîmes congé de lui.

En sortant de chez le gouverneur, Bechara, qui nous accompagnait, s'arrêta devant une maison, et nous la montra du doigt en répétant deux fois *Bounabardo! Bounabardo!* Nous nous arrêtâmes, car nous savions que ce nom était celui que les Arabes donnent à Bonaparte; et comme nous nous rappelions qu'il était venu à Suez, nous pensâmes que cette maison renfermait quelque souvenir historique.

(1) Passeports.

En effet, c'était dans cette maison qu'il avait logé; nous y entrâmes, et demandâmes à parler au maître; c'était un Grec, agent de la compagnie des Indes pour l'Angleterre, nommé Comanouli, qui, nous reconnaissant pour Français, se douta aussitôt de l'objet de notre visite et nous fit les honneurs de chez lui avec la plus grande complaisance. La chambre où a logé Bonaparte est une des plus simples de toute la maison; un divan règne à l'entour, et les croisées s'ouvrent sur le port; au reste, aucun souvenir matériel du général en chef de l'armée d'Égypte ne la recommande à la curiosité des visiteurs.

Ce fut le 26 décembre 1798, que Bonaparte arriva à Suez; il employa la journée du 27 à visiter la ville et le port; puis le 28, il se résolut à passer la mer Rouge pour aller aux fontaines de Moïse; à huit heures du matin, la marée s'étant retirée, il traversa le lit de la mer, et se trouva en Asie.

Pendant que Bonaparte était assis auprès des sources, il y reçut la visite de quelques chefs arabes de Thor et des environs qui venaient le remercier de la protection qu'il accordait à leur commerce avec l'Égypte; mais bientôt il remonta à cheval pour visiter les ruines d'un grand aqueduc construit pendant la guerre des Portugais contre les Vénitiens; cette guerre eut lieu après la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance, évènement qui ruinait le commerce de ces derniers. Nous trouvâmes bientôt l'aqueduc à la gauche du chemin que nous suivions; il était destiné à conduire l'eau des sources dans des citernes creusées sur le rivage de la mer, et devait servir d'aiguade aux bâtimens qui naviguent sur la mer Rouge.

Cette visite faite, Bonaparte songea à revenir à Suez; la nuit était profonde lorsqu'il revint sur le bord de la mer. L'heure de la marée arrivait, et l'on proposa de camper sur la plage et d'y passer la nuit; mais Bonaparte ne voulut rien entendre : il appela le guide à lui, et lui ordonna de marcher devant. Le guide, troublé par cet ordre émané directement d'un homme que les Arabes regardaient comme un prophète, se trompa de descente, et le trajet fut allongé d'un quart d'heure à peu près. On était à peine à moitié chemin, que les premières vagues du flux vinrent mouiller les jambes des chevaux; on connaissait la rapidité avec laquelle l'eau monte; l'obscurité empêchait de mesurer l'espace qui restait à parcourir; le général Caffarelli, que sa jambe de bois empêchait de se tenir solidement à cheval, appela à son aide. Ce cri fut regardé comme un cri de détresse; le désordre se mit à l'instant même dans la petite caravane; chacun s'enfuit de son côté, lançant son cheval dans la direction où

il croyait trouver la terre; Bonaparte seul continua tranquillement de suivre l'Arabe qui marchait devant lui. Cependant l'eau montait; son cheval s'effraya, et refusa de marcher en avant; la position était terrible : le moindre retard était la mort. Un guide de l'escorte, d'une taille élevée et d'une force herculéenne, sauta dans la mer, prit le général sur ses épaules, et, s'attachant à la queue du cheval de l'Arabe, emporta Bonaparte comme un enfant; au bout d'un instant il avait de l'eau jusqu'au-dessous des aisselles, et commençait à perdre pied; la mer croissait avec une effrayante rapidité; cinq minutes encore, et les destinées du monde changeaient par la mort d'un seul homme. Tout à coup l'Arabe jeta un cri; il touchait le rivage; le guide, épuisé, tomba sur ses genoux; son général sauvé, les forces lui manquaient.

La caravane rentra à Suez sans avoir perdu un seul homme; le cheval seul de Bonaparte se noya.

Vingt-deux ans après, Bonaparte avait conservé de cet évènement un souvenir plus présent peut-être que de tous ses autres dangers, car voici ce qu'il écrivait à Saint-Hélène :

« Profitant de la marée basse, je traversai la mer Rouge à pied sec; au retour, je fus pris par la nuit et m'égarai au milieu de la marée montante; je courus le plus grand danger; je faillis périr de la même manière que Pharaon, ce qui n'eût pas manqué de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

Lorsque nous nous retrouvâmes au bord de la mer, la marée venait de se retirer, et le moment était parfaitement favorable. Nous fîmes plier la tente, nous remontâmes sur nos dromadaires, et nous nous lançâmes dans la mer; à l'endroit le plus profond, il n'y avait pas plus d'un pied d'eau; quarante minutes nous suffirent pour cette traversée, et à deux heures, nous mettions le pied sur la terre d'Asie; nous franchîmes quelques monticules de sable, qui bordaient la mer, et nous nous retrouvâmes dans le désert.

Notre caravane, en touchant la péninsule du Sinaï, avait pris subitement un aspect militaire, qui prouvait que nous entrions dans le pays où le droit naturel remplace le droit des gens; Araballah marchait en éclaireur à cent cinquante pas en avant de nous, et Bechara avait été placé à la même distance à l'arrière-garde, afin que ses contes et ses chansons ne pussent distraire personne. Nous avions fait une lieue à peu près ainsi, lorsqu'Araballah s'arrêta tout à coup en étendant sa lance vers le sud, et en nous montrant deux points

noirs qui apparaissaient à l'horizon. Toualeb ordonna à deux Arabes de rejoindre Araballah et de se porter avec lui en avant; cet ordre fut exécuté à l'instant et en silence, et à peine eurent-ils rejoint leurs compagnons, qu'il partirent tous trois et disparurent bientôt derrière un bouquet de palmiers qui se balançait à notre gauche, comme une île de verdure. Cependant toute la caravane avait fait halte, et déjà, à tout hasard, nous préparions nos armes, lorsque Toualeb jeta un cri et partit au galop; nos haghins, emportés par l'exemple, le suivirent à toutes jambes, et nous nous avançâmes vers le bouquet de palmiers, derrière lequel on apercevait les deux points noirs, qui depuis quelques instans étaient devenus des cavaliers, sans savoir si nous courions à des amis ou à des ennemis.

C'étaient probablement des amis, car Toualeb cessa de s'occuper entièrement d'eux, et, arrivé à la petite oasis vers laquelle il avait pris sa course d'une manière si rapide, il se laissa glisser à bas de son dromadaire; les nôtres s'agenouillèrent, et nous nous trouvâmes auprès de cinq charmantes fontaines ombragées par une douzaine de palmiers dont les rejetons formaient autour de leurs tiges un bosquet des plus frais et des plus gracieux. Nous étions arrivés aux sources de Moïse : ce fut là que les Israélites s'arrêtèrent, et chantèrent le cantique d'action de graces, tandis que Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prenant un tambour à la main, et suivie de toutes les femmes qui marchaient après elle avec des tambours et formaient des chœurs de musique, chantait la première en disant :

« Chantons les hymnes du Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier. »

Quant à nous, comme nous avions autre chose à faire que de chanter, nous plongeâmes immédiatement la tête et les bras dans ces sources antiques, et nous étions tout entiers encore à ce délicieux passe-temps, lorsque Araballah reparut avec ses compagnons; il était suivi de deux hommes vêtus de noir : c'étaient des religieux du mont Sinaï; Toualeb les avait reconnus de loin à leur costume, et c'était alors que, libre de toute crainte, il avait jeté son cri de joie, et nous avait emportés au galop jusqu'aux sources de Moïse.

Les deux moines descendirent de leurs dromadaires et vinrent s'asseoir près de nous; dans le désert tout est ami ou ennemi; on partage la tente, le pain et le riz, ou l'on échange des coups de lance, de carabine ou de pistolet. Les nouveaux arrivans n'avaient aucune intention hostile; de notre côté, dès que nous sûmes qu'ils apparte-

naient au couvent où nous allions, leur rencontre devenait une bonne fortune : il en résulta que la connaissance fut bientôt faite ; ils nous saluèrent en arabe, nous leur répondîmes comme nous pûmes. Abdallah était déjà à la besogne. M. Taylor leur offrit de partager notre repas ; ils acceptèrent ; nous nous assîmes à l'ombre des palmiers, sur un sable humecté par l'infiltration des eaux, et nous nous trouvâmes bientôt dans un état de tranquillité et de bien-être que nous n'avions pas encore éprouvé depuis notre départ du Caire.

C'était l'heure de l'épanchement ; nous en profitâmes pour demander à nos deux hôtes l'explication d'une chose qui nous paraissait des plus extraordinaires : comment deux hommes seuls, sans escorte, sans armes, sans défense, appartenant à un couvent riche, s'exposaient-ils seuls, dans le désert, à être tués, volés ou mis à rançon par les premiers Arabes venus ? Nous savions très bien qu'aux yeux de tels hommes, ni leur âge, ni leur religion, ni leur costume, n'étaient des sauve gardes suffisantes ; nous exprimâmes donc à nos pieux convives notre admiration pour leur courage, et notre étonnement de ce qu'il n'eût pas pour eux de suites plus fâcheuses. Alors le plus vieux des deux tira de sa poitrine un sachet enrichi de broderies et pendu comme un scapulaire, l'ouvrit et nous présenta un papier qu'il contenait : c'était un firman signé Bonaparte.

Cette signature au milieu de ce désert, sur les lieux où le nom de l'homme grandissait encore par le souvenir de ses victoires, la vénération avec laquelle Toualeb se leva et s'approcha en disant : *Bounabardo ! Bounabardo !* la curiosité des Arabes, qui formèrent à l'instant autour de nous un cercle aussi resserré que le respect le leur permettait, tout concourait à donner à cette scène un caractère plein d'intérêt, pour des Français surtout. Nous demandâmes alors au vieux cénobite comment ce firman se trouvait entre ses mains, et voici ce qu'il nous dit :

— Le couvent du Sinaï, isolé entre les deux bras de la mer Rouge, placé sur la pointe méridionale de la péninsule, distant de dix journées de Suez et de douze du Caire, se trouvait, par sa position, dépendre entièrement de ces deux villes, dont les gouverneurs, professant une religion opposée à celle de ces cénobites, étaient généralement peu disposés à leur prêter appui contre les déprédations des mameluks des villes et la piraterie des Arabes du désert. Obligés de tirer leur subsistance de l'Arabie, de la Grèce et de l'Egypte, le pain qu'ils mangent se récoltant à Chio, la laine dont ils tissent leurs habits venant du Péloponèse, le café qu'ils boivent mûrissant à Moka, il en ré-

sultait que, depuis la révolte des beys et la domination des mameluks, ceux-ci prélevaient un droit énorme sur les d fférens objets d'approvisionnemens que les moines tiraient d'Alexandrie, de Djedda ou de Suez; puis, ce droit acquitté, ce n'était point tout encore: il fallait traiter avec les Arabes pour le transport, payer une escorte, ce qui n'empêchait pas que, de temps en temps, quelque tribu voisine, plus nombreuse ou plus brave, n'arrêtât la caravane, et que le couvent ne perdît, par cet accident, non-seulement ses approvisionnemens, mais encore quelques-uns de ses pères, qui, une fois prisonniers, n'étaient rendus que pour une rançon ruineuse. Ainsi la vie de ces braves cénobites était devenue une lutte continuelle contre les premiers besoins de la vie. De plus les Bédouins, comme une nuée d'oiseaux de proie, tournaient incessamment autour du monastère, prêts à y entrer à la moindre imprudence des religieux, et enlevant tout ce qui s'écartait de ses murs, hommes et bestiaux. La misère des bons pères était donc à son comble, lorsqu'un jour ils apprirent, par les Arabes eux-mêmes, qu'un homme était arrivé d'Occident avec la parole d'un prophète et la puissance d'un dieu. Ils eurent l'idée d'aller à cet homme et de lui demander sa protection. En conséquence les moines se rassemblèrent, élirent deux députés, firent prix avec un chef de tribu pour les conduire et les protéger jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré celui qu'ils cherchaient, et les deux députés se mirent en voyage, emportant avec eux la dernière espérance de ceux qu'ils laissaient dans le couvent. Ils suivirent les bords de la mer Rouge pendant dix jours, puis ils arrivèrent à Suez, où ils virent flotter un pavillon inconnu. Ils demandèrent où était le sultan des Français, et on leur dit qu'il était au Caire, car, en dix-huit jours, il avait fait la conquête de l'Egypte. Ils continuèrent leur route à travers le désert, ils traversèrent le Mokkatan, et arrivèrent à la ville d'El-Talaoun. Leurs vieux ennemis, les mameluks, en avaient été chassés comme une poussière. Mourad-Bey, battu aux Pyramides, avait fui dans la Haute-Egypte; Ibrahim, vaincu à El Arish, s'était enfoncé dans la Syrie, et le même drapeau qu'ils avaient déjà vu à Suez, flottait sur les minarets du Caire. Ils entrèrent dans la ville, qu'ils trouvèrent calme et tranquille. Ils arrivèrent sur la place d'El-Bekier; ils demandèrent à parler au sultan. On leur montra la maison qu'il habitait; ils s'y présentèrent. Un aide-de-camp les fit passer dans les jardins et les conduisit à une tente où Bonaparte se tenait habituellement, dès que les premières heures du soir permettaient de quitter les chambres intérieures, rafraîchies pendant le jour par les courans d'air et par les fontaines.

Bonaparte était assis à une table, une carte de l'Egypte était déroulée sous ses yeux. Il avait près de lui Caffarelli, Fourrier et un interprète. Les députés lui adressèrent la parole en italien, et lui exposèrent le but de leur voyage.

Bonaparte sourit; ils venaient de le flatter mieux que le plus habile courtisan ne l'aurait pu faire. Sa renommée était parvenue en Asie, et par l'Yemen allait le précéder dans l'Inde. Il ignorait encore la puissance de son nom; deux pauvres moines venaient de faire cent lieues dans le désert pour lui en donner la mesure. Il fit asseoir les envoyés, et tandis qu'on leur présentait le café il dicta à l'interprète un firman, c'était celui que les religieux nous présentaient, et qui assurait leurs voyages et le transport de leurs provisions à travers le désert et dans les villes.

Depuis ce jour, les moines avaient été respectés : un jour le Nil et la Méditerranée remportant la flotte française comme ils l'avaient apportée, les Turcs recouvrèrent leur puissance; les mameluks reprirent les villes, les Arabes gardèrent le désert; et ni les Turcs, ni les mameluks, ni les Arabes, n'osèrent violer le firman donné par leur ennemi, de sorte qu'aujourd'hui encore, les moines du Sinaï, objet de la vénération des tribus qui les entourent, peuvent parcourir le désert, seuls et sans escorte, sous la sauvegarde de cette signature magique de Bonaparte, à moitié effacée par les baisers religieux des descendans d'Ismaël, qui, quelques jours auparavant, avaient pillé la grande caravane qui revenait de la Mecque, et enlevé la fille d'un bey, pour en faire la concubine de quelque chef de tribu.

Ce soir-là, Bechara avait écouté contre son habitude, quoiqu'il ne comprît du récit du vieux cénobite que ce que ses gestes lui en indiquaient; mais il avait remarqué l'attention que nous lui prêtâmes tout le temps qu'il avait duré. Jugeant donc qu'à l'heure avancée où nous étions arrivés, il faudrait une histoire trop éblouissante pour effacer l'impression que ce récit avait produite, il reconnut son insuffisance, et, dissimulant la honte de sa défaite sous un gracieux sourire d'adieu, il prit congé de nous, et s'étendit sur le sable à la porte de notre tente.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

L'ARBRE DE SCIENCE.

Vers la fin du carnaval de 1835, une longue file de voitures armoriées pour la plupart, assiégeait l'entrée d'un des plus respectables hôtels de la rue de l'Université; les portes de ce logis aristocratique étaient closes et les fenêtres ouvertes, quoique le bon sens eût exigé le contraire, car l'air intérieur diminuant à mesure qu'augmentait le nombre des invités, la réunion tout entière se trouvait menacée d'une suffocation imminente. Cependant, à l'exception d'une Anglaise asphyxiée dès le vestibule (la délicatesse des filles d'Albion est proverbiale), les patiens de la mode, hommes et femmes, femmes surtout, supportaient avec un admirable courage cette atmosphère de roût, qui eût fait souffrir un nègre. Les mieux avisés cherchaient à tirer de leur plaisir le parti le plus tolérable. C'est ainsi que dans un angle du premier salon à droite de la porte d'entrée, plusieurs hommes s'étaient abrités contre le flot tantôt envahissant, tantôt stationnaire, des derniers venus; fleuve superbe roulant de l'or et des diamans plus authentiques que ceux du Tage. Ce groupe était composé de quatre personnages de vingt-cinq à quarante ans, dont l'indépendance sociale se manifestait par plusieurs symptômes auxquels un observateur ne se trompe jamais; indifférens à la magnificence déployée par le maître de la maison, ils semblaient fort résignés à ne pas pénétrer plus avant dans l'appartement, à la différence des provinciaux, qui ne sont contens d'une fête que lorsqu'ils ont fourré le nez jusqu'au fond des cabinets de toilette; sans s'occuper de leurs voisins, ils causaient entre eux, ne prévenaient personne, entendaient avec une orgueil-

leuse distraction les plus beaux noms de France proclamés à leurs oreilles, par le valet chargé d'annoncer, et ne tournaient la tête ni pour un duc ni pour un ambassadeur; seulement, lorsqu'une femme très à la mode venait à faire son entrée, ils daignaient parfois la regarder, mais aussitôt quelque remarque satirique corrigeait la déférence de ce regard, afin qu'on ne pût l'attribuer à un empressement d'écolier ou à une curiosité de bourgeois.

Trois de ces lions (ils avaient droit à ce titre) se tenaient debout en face du quatrième, qui s'était emparé d'un fauteuil dans lequel il posait, les jambes croisées l'une sur l'autre, les bras négligemment entrelacés, et la tête appuyée contre une fenêtre dont les rideaux de damas rouge lui servaient d'encadrement pittoresque. Ce dernier, le plus remarquable des quatre, était un homme d'une quarantaine d'années, qui, au premier coup d'œil, paraissait un peu plus jeune et au second un peu plus vieux, comme cela arrive souvent aux gens du monde; il était grand, fort beau de visage, et si bien pris dans sa taille, qu'en l'étudiant, un tailleur eût soupçonné l'existence d'un corset destiné à contenir un embonpoint naissant dans les limites de l'élégance. Mis avec une simplicité recherchée, seul luxe que comporte le costume moderne, il avait à la fois l'air noble, riche et spirituel, trois qualités rarement unies. Dans la rue, le peuple lui pardonnait ses gants jaunes en faveur de sa bonne mine; dans un salon, les femmes le trouvaient distingué. Tel était enfin le prestige de son heureuse physionomie, qu'on était tenté d'attribuer au foyer d'une ame supérieure le rayonnement intelligent de son regard, et peut-être à sa vue Diogène eût éteint sa lanterne en pensant qu'il avait rencontré un homme.

En ce moment, ce favori de la nature servait de thème à la conversation. Il accueillait les propos railleurs de ses amis avec l'indulgent sourire d'un homme assez sûr de sa dignité pour permettre la moquerie, et persuadé que pour réprimer toute familiarité déplacée, il n'a qu'à dire, à l'imitation de Louis XV : Silence, messieurs; voici le roi!

— Puisque nous sommes sur le chapitre de Choisy, dit un des interlocuteurs, je vais vous apprendre la chose la plus étonnante, la plus inouie, la plus extraordinaire, la plus incroyable...

— Nous avons tous lu les lettres de Mme de Sévigné, interrompit le Roi-Lion; ainsi donc, au fait.

— Voici le fait, reprit le jeune homme, qui, pour suivre une métaphore admise alors dans l'idiome fashionable, n'avait droit, en

raison de son âge, qu'au titre de lionceau, — ce matin, en passant devant Tortoni, j'ai aperçu..... d'horreur encor j'en ai l'ame saisie! j'ai aperçu Rébecca, la jument favorite de notre ami Choisy, Rébecca, fille de Raimbow et d'Alésia, montée, devinez par qui? je vous le donne en mille.

— Vous vous êtes trompé, Marcenay, répondit un assez joli garçon qui, par une fantaisie rare aujourd'hui, portait à sa boutonnière le ruban noir de l'ordre de Malte; Choisy a pour principe de ne prêter ses chevaux à personne.

— Montée, reprit le jeune homme, par un bipède à moi inconnu qui doit descendre de Goliath en droite ligne, une espèce de tambour-major, dont les pieds fraternisaient avec les sabots de Rébecca tandis que sa tête menaçait les lanternes du boulevart. La latitude à l'avenant de la longitude! Si bien qu'en les voyant passer, le peuple refaisait sans s'en douter la fable de La Fontaine, et disait d'une voix unanime : Pauvre bête! De fait, si le ciel eût été juste, c'était au cavalier de porter le cheval.

— Cela est-il vrai, Choisy? dit un petit homme blond et mince qui n'avait pas encore parlé; tu m'as refusé Rébecca pour aller à Chantilly, et si l'on en croit Marcenay, tu la laisses éreinter par un éléphant.

— Éreinter est le mot juste, sinon le mot élégant, répondit en souriant le vicomte de Choisy; Rébecca est rentrée à l'écurie dans un état si piteux, que de désespoir Pistol s'est allé griser. En ce moment la jument est sur la litière et le jockey ivre-mort.

— Comment appelez-vous le Patagon qui vous a joué un pareil tour? demanda le jeune Marcenay.

— M. de Beaupré. C'est un de mes voisins de campagne dans le Nivernais. Depuis six semaines qu'il est à Paris, voilà le troisième cheval qu'il m'arrange ainsi. Orson boite et Wallace est couronné des deux jambes.

— Beaupré! reprit le petit homme blond; ce nom me rappelle une autre histoire. Lundi dernier, Randeuil, du Bellay, quelques autres et moi, fûmes chasser dans les bois de Choisy. Au bout de quatre heures, nous n'avions pas aperçu l'ombre d'un lièvre ou d'un lapin. Nous nous plaignîmes de cette disette inaccoutumée. — Il ne faut pas que cela vous étonne, nous dit le garde pour nous consoler; depuis que M. le vicomte a donné une permission à un gros M. de Beaupré qui chasse presque tous les jours, il n'y a plus moyen de tirer un coup de fusil. Chaque fois qu'il vient, il remplit son cabriolet de gibier;

car il tue tout et emporte tout. — Ce Nemrod ne serait-il point le Goliath dont parle Marcenay?

— Lui-même, répondit le vicomte.

— Et tu lui permets de dépeupler tes bois, toi qui, la semaine dernière, as refusé au duc de Boisbriant l'autorisation d'y chasser; ce dont, entre nous, il se plaint amèrement.

— Qu'il se plaigne. Quant à M. de Beaupré, il est très vrai que je lui ai donné droit de vie et de mort sur mes lapins.

— Et sur tes chevaux aussi, à ce qu'il paraît, observa le chevalier de Malte. Une pareille conduite doit avoir un motif. Si tu avais des dettes, je penserais que cet homme est un créancier dont tu veux attendrir le cœur.

— Si tu étais un ambitieux, ajouta le blond aux formes grêles, je croirais que tu fais la cour à quelque fabricant d'élections.

— Et moi, dit à son tour le plus jeune, je parie que le bourreau de Rébecca, d'Orson et de Wallace, est tout simplement un mari; auquel cas je donne à Choisy mon absolution.

— Pas mal, Marcenay, répondit le vicomte. Vous seriez plus près de la vérité que ces messieurs, si par malheur M. de Beaupré n'était pas veuf depuis quinze ans.

— Assez sur le Beaupré, dit le chevalier de Malte; j'ai un autre grief contre Choisy et je vous en fais juges. Hier, l'histoire n'est pas vieille, il m'invite à dîner.

— Jusqu'ici le tort est pardonnable, observa Marcenay.

— Oui, parbleu, si nous n'avions été que deux, ou bien si nous avions été quatre. Mais savez-vous qui j'ai trouvé pour troisième et dernier convive? un séminariste tout frais émoulu de Saint-Sulpice, tenant les yeux baissés sur son assiette, rougissant à chaque propos, et en l'honneur de qui, c'était hier vendredi, nous avons fait maigre comme trois pères de l'église; maigre impitoyablement, depuis le turbot jusqu'aux épinards.

— Tu as trouvé mon dîner mauvais? demanda Choisy.

— C'est le jésuite que j'ai trouvé mauvais. Je ne savais ce qu'il marronnait en se mettant à table, je suis sûr maintenant que c'était son *Bénédicité*.

— Je te ferai observer, d'abord, reprit le vicomte, que de jésuite à chevalier de Malte, il ne devrait y avoir que la main; ensuite, M. de Luscourt n'est pas plus séminariste que toi. C'est un jeune homme bien né, qui a reçu, grace à sa mère, une éducation aussi religieuse que la nôtre l'est peu. Il n'y a pas là de quoi rire à ses dé-

pens. D'ailleurs les plaisanteries voltairiennes sont devenues de bien mauvais goût.

— Ma foi, mon cher, dit Marcenay, vous parlez d'une manière si édifiante, que je ne désespère pas de vous voir un de ces jours endosser la robe noire et nous donner le second tome de frère Ange de Joïeuse.

— En attendant le froc, Choisy apprend le boston, interrompit le petit homme maigre; à la dernière soirée de Mme de Candeille, on l'a vu servant de partner, le plus gravement du monde, à une vieille dame inconnue, mais baptisée généralement du nom de comtesse d'Escarbagnas, en raison de la toilette la plus ébouriffante qui ait jamais pu faire les délices de Brives-la-Gaillarde ou de Castelnaudary.

Les quatre amis se mirent à rire, Choisy comme les autres.

— Maintenant, dit-il quand cette hilarité fut calmée, je vais réunir en faisceau tous les traits plus ou moins piquans que vous venez de me lancer. Sachez donc que la comtesse d'Escarbagnas, dont vous parle Bertier, se nomme en réalité la marquise de Gardagne; qu'elle est la mère du vertueux M. de Luscourt, avec qui Villaret a dîné hier chez moi, et qu'enfin ce même Luscourt est le gendre de M. de Beaupré, la bête noire de mes palefreniers et de mes gardes-chasse; vous êtes trois garçons d'esprit, devinez.

— Quoi? demanda M. de Bertier.

Le vicomte haussa les épaules, et interrogea la figure des deux autres.

— Je devine que tu as organisé un complot de séduction contre toute cette famille antédiluvienne, dit le chevalier de Malte; mais dans quel but? J'avoue que je ne comprends pas mieux que Bertier.

— Et vous, Marcenay? demanda le prince de la mode en se tournant vers l'aspirant lion.

A cet appel fait à sa perspicacité, le jeune homme réfléchit un instant.

— N'y a-t-il pas, dans cette famille, une quatrième personne dont il n'a pas encore été question? dit-il ensuite avec un sourire intelligent.

— Marcenay, vous ferez votre chemin, répondit Choisy, qui sourit à son tour; vos aînés, que voici, devraient rougir en vous écoutant. Oui, mes chers, il existe une quatrième personne nullement antédiluvienne, je vous le jure.

En ce moment, la voix du domestique, placé à la porte, domina le

murmure confus de l'assemblée et deux noms retentirent l'un après l'autre.

— Mme la marquise de Gardagne.

— Mme la comtesse de Luscourt.

Un même mouvement de curiosité fit retourner les amis du vicomte; lui-même se leva, et tous quatre restèrent les yeux fixés sur la porte du salon.

La première personne qui se présenta fut un gros vieillard à sourire jovial, dont la tête, moitié chauve, moitié grise, dépassait de six pouces toutes les autres, comme le front d'Ajax, dans l'Iliade; usant de la massive puissance dont l'avait doué la nature, il fendait la foule en ligne droite sans éprouver de résistance, car il eût été aussi imprudent de lui barrer le chemin que d'affronter un cheval au galop; ce bastion ambulant conduisait galamment une vieille dame vêtue d'une robe feuille morte à brandebourgs, et coiffée d'une de ces toques de douairière qui semblent l'œuvre des sorcières de Macbeth, tant il est impossible de leur assigner un nom exact; sous la passe de velours noir, capricieusement recroquevillée et empanachée de maigres plumes rougeâtres, on distinguait deux yeux fort vifs, un nez aspirant à la tombe comme celui du père Aubri, des cheveux dont les boucles argentées avaient dédaigné tout menteur rajeunissement, une figure, en un mot, que la beauté n'habitait plus, mais où l'esprit était resté.

Derrière ce couple, un autre s'avançait, non moins remarquable quoique d'une manière toute différente. Un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure distinguée, mais dont l'expression se trouvait éteinte par un air placide et presque béat, donnait le bras à l'une des plus charmantes femmes qui fût entrée jusqu'alors dans le salon. Pour la peindre, il serait permis peut-être d'emprunter aux romanciers de l'ancienne école leur palette flatteuse où le blanc et le rose, le noir d'ébène et le blond doré, le rouge vif et le bleu céleste étaient seuls admis. En parlant de notre héroïne, nous aurions le droit de dire comme ils n'y eussent pas manqué à notre place: ses yeux étaient deux diamans couronnés d'un double arc de jais; ses cheveux, qui encadraient son front par un large et luisant bandeau, semblaient deux ailes de corbeau symétriquement collées à une coupe d'albâtre; sur ses joues le lys livrait à la rose une guerre qui appelait l'intervention du baiser; fermée, sa bouche était un rubis; ouverte, elle devenait une perle; et ainsi de suite. Pour abréger, et après avoir remis dans son étui musqué le pinceau de Dorat, nous dirons

que la jeune femme sur qui s'était concentrée l'attention des amis de Choisy, était au total une des brunes les plus ravissantes qu'il fût possible d'imaginer : une éblouissante robe de velours cerise faisait ressortir d'une manière théâtrale sa taille aussi imposante que souple; et si les diamans dont elle était couverte eussent été réunis en couronne sur sa tête, personne n'eût critiqué ce caprice, tant il y avait déjà sur son front de jeune et charmante royauté. Ainsi belle et fière, elle marchait avec une grace si libre et si assurée, que son timide cavalier semblait lui donner le bras au lieu de la conduire.

— Eh bien! dit le vicomte en se tournant vers ses amis, le sourire sur les lèvres.

— Fort jolie, répondit Bertier; mais mise avec mauvais goût; portant la tête trop haut, occupant trop de place; je lui trouve un peu de la tournure de son papa le tambour-major.

— Voilà précisément ce qui me plaît en elle, dit à son tour le chevalier de Malte; elle a vingt ans au plus; elle est provinciale; cela se devine à cette mirifique robe rouge et à ces diamans de famille dont la monture date de Louis XVI; eh bien! malgré ce double brevet de gaucherie, elle a fait une entrée superbe; j'ai cru voir la reine de Saba venant saluer le roi Salomon.

— Si elle avait moins de couleurs, je la déclarerais irréprochable, observa Marcenay qui, en séïde de la mode, était voué pour le moment au culte des femmes pâles.

Le vicomte de Choisy regarda ses trois amis d'un air de supériorité moqueuse.

— Vous avez tous raison, dit-il ensuite; elle se met mal; elle marche mal; elle a bien d'autres défauts encore qui ne peuvent se découvrir au premier coup d'œil. C'est une éducation à faire; mais rassurez-vous, on la fera.

— Et c'est vous qui vous en chargez, répondit Marcenay; recevez mes complimens, mon cher; je vous disputerais l'emploi si je n'étais pas occupé moi-même. Surtout, je vous en prie, pâlissez-la; rien n'est bourgeois comme la rose.

— Où en es-tu? demanda le chevalier de Malte; avant, ou après moisson?

Choisy laissa échapper entre ses lèvres une sorte de sifflement.

— Je voudrais te voir à pareille œuvre, dit-il; après moisson! peste!

Pendant ce temps la trouée victorieusement opérée par le ventre omnipotent de M. de Beaupré, avait eu pour résultat d'établir au fond

du second salon la marquise de Gardagne et sa belle fille, qui s'assirent l'une près de l'autre; M. de Luscourt prit position derrière le siége de sa femme à laquelle il semblait attaché par quelque amarre invisible; assiduité généralement attribuée à la jalousie, et provenant en réalité de la timidité du jeune mari. De son côté, poussé par le besoin de locomotion qui tourmente les personnes obèses, M. de Beaupré commença une pérégrination à travers l'appartement, cherchant des figures de connaissance, et ouvrant les groupes les plus serrés, sans s'inquiéter des gilets de velours froissés par lui, ni des souliers vernis qu'il écrasait au passage. Une des premières personnes qui se rencontrèrent sur son chemin, fut le vicomte de Choisy, dont il s'empara aussitôt en le harponnant par un bouton.

— Mon cher, il faut que je vous remercie, lui dit-il d'une voix de basse-contre qui eût agacé les nerfs à une petite maîtresse; grace à vous, j'ai fait une promenade charmante. Sans compliment, Rébecca est une des bêtes les plus agréables que j'aie montées depuis long-temps. Je doute, par exemple, qu'elle soit aussi contente de moi; je crois que je l'ai un peu fatiguée.

— Elle se délassera, répondit le vicomte avec un sourire forcé.

— En la reconduisant, reprit le vieillard, j'ai trouvé dans votre écurie un cheval que je n'avais pas encore vu; bête superbe, ma foi; bai brun, courte-queue, tête normande; j'aime ça. Vos anglais, avec leur encolure horizontale, ont l'air de perchoirs à lessive. La tête du cheval doit couvrir le cavalier, à l'armée cela a son avantage. Comment s'appelle-t-il le bai brun?

— Mario, répondit le vicomte en comprimant un soupir.

— Eh bien, si vous le permettez, je ferai demain connaissance avec Mario; à moins pourtant que cela ne vous contrarie.

— Vous savez bien que toute mon écurie est à vos ordres, répondit Choisy, qui ne put s'empêcher de se dire, — allons, il faut en prendre mon parti. Tous mes pauvres chevaux y passeront l'un après l'autre. En vérité, je mériterais d'être expulsé du jockey-club; cette petite provinciale m'a donc ensorcelé.

— Avez-vous dit bonsoir à ces dames? demanda M. de Beaupré.

— Je les cherchais.

— Vous les trouverez à l'autre bout du salon. Tâchez donc de dégourdir un peu mon gendre; ce garçon-là fait mon désespoir, avec ses vertus chrétiennes et sa physionomie de quaker. Où joue-t-on la bouillotte?

— Dans cette salle à droite.

— J'ai vu, hier, chez Lepage, un fusil! si je gagnais seulement un billet de cinq cents francs à ajouter à ce que je peux y mettre, vos lapins de Choisy vous en diraient demain des nouvelles.

Resté seul, le vicomte commença par défriper le revers de son frac outrageusement déformé par la main du gros gentilhomme, qui, entre autres aimables habitudes, avait celle de prendre au collet ses interlocuteurs. Il traversa ensuite le salon, mais s'arrêta en route, à la vue de madame de Luscourt, flanquée à droite par sa belle-mère, et à gauche par son mari; malgré l'air doux et inoffensif de ce dernier, Choisy le compara mentalement au dragon du jardin des Hespérides; quant à la vieille marquise, depuis long-temps il avait épuisé à son égard le vocabulaire de malédictions dont une duègue incommode peut être l'objet.

L'amoureux de quarante ans était resté immobile, le front pensif, la lèvre inférieure serrée entre les dents; en ce moment, la comtesse d'Agost, chez qui se passait la soirée, s'arrêta devant lui, et lui jetant ce sourire confidentiel dont les femmes encore jeunes gratifient volontiers les hommes à la mode :

— Tirez-moi donc de peine, lui dit-elle; la vieille duchesse de Rieux vient d'arriver; si je ne parviens pas à arranger sa partie de boston, elle m'en voudra mortellement, et je ne vois que M. de Martonie qui consente à se dévouer.

— J'aperçois là, près du divan, la marquise de Gardagne pour qui une pareille partie sera un plaisir, et non un acte de dévouement, répondit prestement le vicomte.

— Et vous serez le quatrième? demanda madame d'Agost d'un air un peu moqueur; il paraît que chez madame de Candeille vous avez édifié tout le monde.

— Je vous en supplie, soyez généreuse; et permettez-moi de jouir des plaisirs de votre soirée.

— A condition que vous vous trouverez un remplaçant, dit la comtesse.

Choisy jeta autour de lui un regard rapide, avisa le jeune Marcenay qui se caressait la moustache à deux pas de là, lui prit le bras, et l'amena en face de la maîtresse de la maison.

— Remerciez madame la comtesse, lui dit-il alors d'un ton solennel; elle vient de vous désigner pour faire la partie de madame la duchesse de Rieux.

Machinalement le jeune homme s'inclina; mais lorsqu'il releva la

tête, sa physionomie offrait une expression d'ébahissement qui arracha à madame d'Agost un éclat de rire, difficilement comprimé.

— Allons, venez, dit-elle au joueur malgré lui; je vais vous présenter à un de vos partners que vous regarderez, j'espère, comme une compensation de la duchesse-douairière.

Sans lui laisser le temps de faire une objection, elle se dirigea vers Mme de Gardagne, à qui Marcenay se vit contraint d'offrir le bras pour passer dans la salle de jeu, ce qu'il fit avec la grace d'un patient qu'on mène pendre, et après avoir jeté à son ami un regard furibond.

La duègne écartée, restait le dragon marital.

Sans perdre de temps, Choisy se dirigea vers le chevalier de Malte, qui errait d'un salon à l'autre, d'un air ennuyé.

— Il faut que tu me paies mon dîner d'hier, lui dit-il en l'abordant.

Villaret mit la main à sa poche.

— Pour 20 fr. j'aurais mieux dîné au café de Paris, répondit-il en riant; mais nous n'aurons pas de discussion, quel est ton prix?

— Une demi-heure de conversation avec M. de Luscourt.

— C'est cher. Que diantre veux-tu que je lui dise, à moins de lui parler du concile de Trente ou de la Pragmatique sanction?

— Parle-lui du dernier ouvrage de l'abbé de La Mennais, ou bien profite de l'occasion pour apprendre l'histoire de ton ordre; il est de première force sur tous les sujets qui ne servent à rien.

— C'est bien, je me dévoue; je n'ai pas oublié les parties de billard que tu as gagnées au gros Darieul dans l'intérêt de sa femme et de moi. Reste là; avant trois minutes j'aurai enlevé le mari.

Le chevalier de Villaret fit le tour du salon avec une insouciance affectée; un moment après, il se trouva comme par hasard à côté de M. de Luscourt, et l'aborda d'un air gracieux; le jeune provincial accueillit cette prévenance avec l'empressement d'un homme embarrassé de son maintien au milieu d'un monde dont il n'a pas l'habitude. Un domestique, chargé d'un plateau, étant survenu, Villaret tira par le bras son interlocuteur pour laisser passer les rafraîchissemens; puis par une progression insensible, et comme si lui-même eût cédé aux ondulations de la foule, il le poussa jusque dans l'embrasure d'une fenêtre où il s'établit de manière à ne lui laisser pour perspective que les rideaux; cette manœuvre achevée, le chevalier chercha son ami du regard, mais il ne l'aperçut plus à la place où il l'avait quitté; depuis un instant, Choisy était assis à côté de la jeune femme, désormais sans gardien.

En voyant le vicomte s'approcher le sourire sur les lèvres, madame

de Luscourt éprouva une satisfaction qu'une coquette eût dissimulée, et dans laquelle il entrait peut-être plus de vanité que de sympathie; un nuage fixé sur son front depuis quelques instans se dissipa comme par enchantement. Laissant à peine à son adorateur de quarante ans le temps d'achever la phrase spirituelle qu'il lui adressait :

— Vous n'avez donc pas peur de vous compromettre en saluant une femme qu'on ne voit nulle part? lui dit-elle; et tandis qu'elle accentuait ces derniers mots comme si elle eût voulu les souligner, ses beaux yeux en complétèrent le sens par un regard vindicatif qui alla transpercer un groupe féminin assis à quelques pas de là.

Choisy suivit du coin de l'œil cette pantomine à la fois dédaigneuse et courroucée; il devina que la jeune provinciale venait de subir une de ces petites humiliations auxquelles sont journellement exposés les nouveaux venus dans la haute société parisienne; car, pour le dire en passant, l'urbanité française a l'air d'une antiphrase; à mesure que l'aristocratie est bannie des lois, elle se réfugie dans les mœurs et s'y retranche dans un esprit d'exclusion plus intraitable à chaque nouvelle défaite politique. A Paris, ce qu'on appelle le monde se compose d'une enfilade de salons qui se font mutuellement antichambres. Passer de l'un à l'autre est une promotion sociale qui est sûre de rencontrer une double opposition, en bas l'envie, en haut le dédain. Appartenant à la province par son père et par son mari, madame de Luscourt se voyait traitée en étrangère dans la société dont quelques anciennes relations de sa belle-mère lui avaient ouvert l'accès; l'admiration des hommes facilement conquise par sa rare beauté, n'avait pas contribué à lui rendre son sexe plus bienveillant. Insignifiante, elle eût été tolérée; remarquable, on la critiquait. En ce moment même le groupe assis près d'elle, et dont chaque membre avait ses raisons particulières pour déclarer la guerre aux jolis visages, lui faisait subir un de ces examens impitoyables qui dépècent une femme, comme un botaniste dissèque une fleur, et après l'avoir dépouillée feuille à feuille la trouvent, pour conclusion, sans parfum et décolorée.

D'un seul regard, Choisy comprit cet état d'hostilité; il s'en réjouit, car les gens habiles tirent parti de tout. Au lieu de répondre directement à la question qui lui était adressée, il employa lui-même la forme interrogative.

— Ma prédiction est donc accomplie? demanda-t-il en souriant.

— Quelle prédiction? reprit Mme de Luscourt avec un étonnement peut-être affecté.

— Voilà une question humiliante pour moi, car elle me prouve combien peu d'attention vous accordez à mes paroles. Ne vous ai-je pas dit, à votre arrivée à Paris, qu'il vous fallait renoncer à plaire aux autres femmes?

— Cela est vrai; je ne vous compris pas alors, et maintenant encore j'hésite à vous croire. Comment admettre que je puisse inspirer des antipathies sans motif, moi qui apporte dans le monde une bienveillance universelle? Que peuvent me reprocher ces dames que je ne connais pas et qui ont l'air de s'occuper de moi plus que je ne le mérite assurément?

— Bien des crimes dont vous ne vous doutez peut-être pas, répondit le vicomte avec finesse. Comment, par exemple, pourriez-vous plaire à Mme de la Chatenède, qui passait hier pour avoir les plus beaux yeux du monde?

— Ai-je médit de ses yeux? Je les admire, au contraire, et je n'en vois pas ici qui puissent leur être comparés.

— Mais cette comparaison, qui nécessairement vous échappe, tout le monde la fait, et voilà ce qui ne vous sera jamais pardonné.

Quelque entortillé qne fût ce compliment, Mme de Luscourt le trouva trop direct.

— Je crois plutôt, dit-elle, que ce sont mes diamans gothiques et ma pauvre robe de velours qui m'attirent l'attention dont je me vois l'objet. Je suis donc bien ridicule?

— Vous mettriez à la mode le ridicule même, répondit M. de Choisy avec la galanterie imperturbable et un peu fade qu'adoptent les amoureux sur le retour; mais puisque vous faites un appel à ma franchise, pourquoi, dans des questions aussi graves que celles de la toilette, ne consultez-vous pas votre goût à l'exclusion de tout autre?

— Que voulez-vous? repartit la jeune femme; ma robe est un cadeau de M. de Luscourt, mes diamans m'ont été donnés par ma belle-mère; ce sont, pour moi, des choses sacrées, dussé-je, en les portant, avoir l'air d'une bourgeoise de la rue Saint-Denis.

A cette confidence, empreinte d'une ironie involontaire, le vicomte inclina la tête en affectant une vénération que démentait sa physionomie railleuse.

— Je me tais, dit-il, car je comprends que le goût de M. de Luscourt soit, pour vous, une loi. Mais permettez-moi d'insister sur un autre grief que le monde a contre vous et dont, plus que personne, j'éprouve le besoin de vous parler. Pourquoi donner raison à vos en-

nemies en n'allant, pour ainsi dire, nulle part? Avant-hier j'espérais vous voir chez Mme de Laurencin.

— Mon mari était souffrant, interrompit Mme de Luscourt d'un ton bref.

— Mais demain, vous viendrez chez Mme d'Albenay, n'est-il pas vrai?

— Demain, ma belle-mère aura la migraine, c'est son jour, répondit la jeune femme avec un sourire forcé.

— Quel ennui! dit le confident d'un air pénétré; lundi, du moins, n'irez-vous pas à l'Opéra? On jouera *les Huguenots*, et j'aurai la loge que vous avez désirée.

Mme de Luscourt hésita un instant avant de répondre.

— Je suis désolée de la peine que vous avez prise, dit-elle enfin non sans un certain embarras; j'espère que vous me pardonnerez de ne pas en profiter. Pour des raisons de piété dignes de tout mon respect, M. de Luscourt refuse d'aller au spectacle, et, quoiqu'il me laisse libre, il me paraîtrait peu convenable de me montrer moins rigide pour moi qu'il ne l'est pour lui-même; je vous jure, continua-t-elle en essayant de sourire, que c'est là un sacrifice dont il faut me savoir quelque gré. Pour une pauvre provinciale, l'Opéra est une tentation si puissante! mais quel mérite aurais-je, si je renonçais à ce plaisir sans regrets?

— M. de Luscourt me paraît peu disposé à admettre la maxime qui veut que le mari règne et ne gouverne pas, reprit le vicomte d'un ton persifleur; son administration vigilante s'étend aux moindres détails; il vous a déjà interdit la walse et les romans, aujourd'hui c'est le théâtre qu'il proscrit, demain ce sera la danse, après-demain l'équitation; je suis fort surpris qu'il tolère aussi long-temps la broderie et le piano; mais patience, leur tour viendra. D'autres appelleraient cela tyrannie; j'y vois, moi, un système de gouvernement fort logique et surtout mis en pratique avec une persévérance merveilleuse. Oui, M. de Luscourt a conquis, je ne vous dirai point mon affection, vous ne me croiriez pas, mais ma considération. C'est un profond politique, sous un aspect débonnaire. S'il avait prétendu vous imposer d'un seul coup toutes ses volontés, peut-être eût-il éprouvé quelque résistance; prévoyant cela, il a procédé par gradations si bien calculées que l'obéissance passive est dès à présent, de votre part, un fait accompli. Ce résultat est d'autant plus admirable, qu'à vous voir tous deux, on croirait au pouvoir d'une reine beaucoup plus qu'au despotisme d'un roi.

Mme de Luscourt écouta cette tirade satirique avec un demi-sourire dans lequel se trahissait une sorte de complicité; mais bientôt elle reprit la gravité d'une femme qui comprend que sa propre dignité est inséparable de celle de son mari.

— Je ne peux rien voir de ridicule dans l'accomplissement d'un devoir, dit-elle d'un air sérieux; d'ailleurs M. de Luscourt me donne des conseils et non des ordres.

— C'est plus poli et plus habile, reprit sans se déconcerter l'amoureux de quarante ans.

La jeune femme ouvrit et ferma son éventail à plusieurs reprises avec une sorte d'impatience nerveuse; en remarquant ce symptôme orageux, le vicomte imprima sur tous ses traits une expression de tendresse soumise et résignée.

— Pardonnez-moi, dit-il d'une voix veloutée; en vous parlant de lui, je viens encore de vous désobéir; mais si vous saviez combien me fait souffrir l'isolement, tranchons le mot, l'esclavage auquel je vous vois condamnée, vous me témoigneriez plus d'indulgence. Songez que votre belle-mère a transformé votre maison en une véritable forteresse dont je dois faire le siége en règle, pour avoir le bonheur de vous voir une fois sur dix que je me présente; faut-il donc renoncer encore à l'espoir de vous rencontrer dans le monde?

— Il le faut, répondit madame de Luscourt avec un accent de tristesse.

— Expliquez-vous.

— Paris ne plaît ni à ma belle-mère, ni à mon mari; et comme il n'est pas juste que la minorité fasse la loi, nous partons dans deux jours pour la campagne d'une de mes tantes, madame de Selve. La connaissez-vous?

— Vous partez! s'écria le vicomte avec la vivacité d'un amoureux de vingt ans; mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car en ce moment, au-dessus de la tête de la charmante provinciale, apparut la figure cléricale de M. de Luscourt, qui s'était enfin dérobé aux insidieuses politesses du chevalier de Malte. Selon l'usage, l'amant voua le mari aux divinités infernales; puis après avoir soutenu pendant quelque temps une conversation désormais insignifiante, il salua et sortit du salon.

— Si elle quitte Paris, se dit-il alors, la campagne est perdue, et peut-être la partie, car retrouverai-je jamais l'occasion de réparer un pareil échec. A tout prix il faut empêcher ce départ. C'est assez temporiser, il est temps de frapper un coup décisif : d'ailleurs l'atten-

drissement de sa voix et la douceur de son regard ne me disent-ils pas que l'heure est venue?

Choisy s'approcha d'un homme entre deux âges qui passait la soirée à voyager d'un salon à l'autre, en semant son passage de saluts, de sourires, de mots aimables et de poignées de main.

— D'Agost, lui dit-il, j'ai une lettre à écrire; où trouverai-je ce qu'il me faut?

— Dans mon cabinet, répondit le maître de la maison, on va t'y conduire; il y a sur mon bureau du petit papier fort galant et qui, plié convenablement, ne tient pas plus de place qu'une feuille de rose: est-ce là ce que tu veux?

— Précisément.

Les deux hommes échangèrent un sourire d'intelligence, et M. d'Agost reprit le cours de ses civilités, tandis que le vicomte, précédé d'un domestique, montait au second étage; Choisy descendit au bout d'une demi-heure, rentra dans les salons, et y trouva les jeunes époux dans l'attitude où il les avait laissés; immobile et sérieux comme un lévite près de l'autel, M. de Luscourt avait pris racine derrière la chaise de sa femme qui, sans faire attention à lui, jouait avec son bouquet d'un air rêveur.

— Décidément, il est insupportable, se dit l'amant à cette vue; mais il se trompe, s'il croit m'empêcher de faire parvenir mon épître à son adresse.

Remettre une lettre à une femme en présence de son mari, lorsqu'elle consent à la recevoir, est une œuvre dans laquelle réussit le plus gauche écolier; la lui faire accepter en dépit d'elle-même n'offre pas non plus des difficultés insurmontables. Le vicomte, en ce genre, avait accompli des tours de force auprès desquels le coup de main qu'il méditait n'était qu'un véritable enfantillage : en deux secondes son plan fut fait, et un instant après, il reprit sa place à côté de madame de Luscourt.

— Si l'envie que l'on inspire doit passer pour un succès, votre triomphe est complet, lui dit-il avec un sourire insinuant; il n'est pas usqu'à votre bouquet qui n'excite des jalousies.

A ces mots, le vicomte prit l'objet dont il parlait, le regarda, l'admira, en respira le parfum, en caressa les fleurs l'une après l'autre; puis tout à coup, avec une dextérité digne d'un prestidigitateur, il l'éventra du petit doigt, et dans le vide insinua un billet roulé au lieu d'être plié, que recouvrirent aussitôt les pétales d'un camélia. Le tour achevé, il rendit le bouquet à madame de Luscourt, qui le présenta

gracieusement à son mari, comme si elle eût voulu punir par cette coquetterie conjugale la familiarité de son adorateur.

— Maxime, dit-elle, c'est à vous que reviennent ces complimens; vous voyez qu'on admire votre bon goût.

Le jeune homme mit le nez sur la touffe de camélias et la flaira d'un air grave, sans discerner, au milieu du parfum végétal, l'imperceptible senteur d'ambre qui trahissait l'existence d'un serpent sous les fleurs. Malgré son assurance, M. de Choisy eut peur en voyant son billet à la merci du mari; il se pencha rapidement vers l'innocente provinciale, et d'une voix basse mais singulièrement expressive :

— Reprenez votre bouquet, lui dit-il.

Mme de Luscourt l'interrogea d'un regard surpris.

— Ouvrez-le dès que vous serez seule; vous me comprendrez alors, reprit le vicomte.

Troublée par ces paroles mystérieuses, dont l'accent lui imposa une obéissance involontaire, la jeune femme étendit la main vers son mari; mais au moment où celui-ci obéissait à son tour à cette muette demande, l'intervention d'un quatrième personnage amena une nouvelle péripétie. Semblable à ces fées malveillantes qui, dans les *Contes Bleus*, arrivent toujours lorsqu'elles sont le moins attendues, la vieille marquise de Gardagne se trouva inopinément derrière le fauteuil de sa belle-fille; par un geste, incroyablement vif pour son âge, elle s'empara du bouquet criminel avant que cette dernière eût pu le saisir, et lança au vicomte un regard si perçant, que l'homme du monde resta un instant interdit et presque décontenancé.

— D'où diantre sort-elle? dit-il en lui-même; il est impossible qu'elle m'ait vu; mais il y a chez ces vieilles femmes un instinct diabolique qui équivaut à un sixième sens.

Recouvrant alors son aplomb ordinaire, il offrit son fauteuil à la marquise avec une politesse empressée. Mme de Gardagne le remercia d'un air glacial, et, au lieu de s'asseoir, s'adressant à sa bru :

— Votre voiture est là, lui dit-elle; voulez-vous que nous partions?

La jeune femme se leva sans répondre, et regarda tour à tour, avec une inquiète curiosité, la gerbe de fleurs qu'elle n'osait reprendre et le vicomte qu'elle n'osait interroger. Un coup d'œil expressif de celui-ci éveilla soudainement en elle, par une sorte de choc électrique, cette merveilleuse présence d'esprit qui, dans les dangers de la guerre amoureuse, donne aux femmes une si admirable supériorité. La nouvelle Agnès posa la main sur le dos de son fauteuil, et, par une maladresse affectée, fit tomber le boa quelle y avait placé. Ravi

de l'intelligence de celle qu'il regardait comme son écolière, M. de Choisy ramassa prestement le long collier de martre, et pour le lui offrir, se pencha vers elle plus que cela n'était strictement nécessaire, sans s'inquiéter du mécontentement que trahissait le visage de la vieille marquise.

— Qu'avez-vous donc fait? lui demanda très vite et tout bas Mme de Luscourt.

— J'ai écrit ce que je n'osais dire, répondit-il du même ton.

— Comment... Une lettre?..

— Dans le bouquet.

Il se redressa aussitôt pour couper court à une explication que rendait dangereuse l'inexpérience de son interlocutrice, et prit officiellement congé de la famille provinciale que venait de compléter l'arrivée de M. de Beaupré. Par une capitulation de conscience que comprendront toutes les femmes, Mme de Luscourt oublia son adorateur dès qu'il se fut éloigné, et ne songea plus qu'à rentrer en possession de son bouquet; elle y réussit plus tôt qu'elle ne l'avait espéré et sans avoir besoin de le demander à sa belle-mère, qui le lui remit lorsqu'elles se furent assises l'une à côté de l'autre dans la voiture; mais ce fut en vain que la jeune femme, profitant de l'obscurité, fouilla en tous sens la touffe de fleurs; elle n'y trouva rien, et resta aussi désappointée qu'un avare qui espère découvrir une veine d'or dans une mine vulgaire. En voyant l'inutilité de sa recherche, Mme de Luscourt passa en un instant par toutes les angoisses que peut causer la perte d'une lettre confidentielle; puis elle chercha des raisons pour se rassurer.

— Il a voulu me faire peur, se dit-elle; et je suis bien folle d'avoir pris au sérieux une pareille plaisanterie. Il n'a rien à m'écrire, et il doit savoir que je ne suis pas femme à lire ce que je refuserais d'écouter.

Ce soir, ou plutôt cette nuit-là, dès qu'elle fut seule dans sa chambre, Mme de Gardagne vida les poches de sa robe, gouffres immenses qu'habitaient d'ordinaire quelques dossiers de procédure et où la douairière eût, au besoin, logé son carlin. Cette fois, à l'exception de sa bourse et sa tabatière, meubles inamovibles, elle n'en tira qu'un imperceptible rouleau de papier, fort étonné de se trouver en pareil gîte. D'une main sèche, qui semblait écorcher la soie du vélin, elle ouvrit ce billet, et mit ses lunettes pour le lire, humiliation que l'élégant vicomte n'avait sans doute pas prévue. Après avoir déchiffré l'épître amoureuse, avec une attention propre à faire croire que cette lecture avait pour elle un intérêt personnel et la rajeunis-

sait de quarante ans, la marquise tomba dans une méditation trop nécessaire à l'intelligence de ce récit pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Mme de Gardagne était une de ces femmes dont les manières froides, sérieuses, et parfois même revêches, ont pour cause une triste expérience de la vie et non l'austérité naturelle du caractère. Mariée deux fois, deux fois elle avait vidé jusqu'à la lie un calice où la lune de miel avait à peine versé quelques rayons décevans. Son premier mari, le comte de Luscourt, gentilhomme de la vieille roche, chasseur infatigable, beau buveur, dissipateur royal, légèrement brouillé avec la syntaxe des participes, galant pour toutes les femmes, même pour la sienne, avait terminé par un duel, à plus de cinquante ans, une de ces existences noblement inutiles qui réduisent le travail des généalogistes à l'inscription d'un nom et de deux dates. Enchérissant encore sur les défauts de race de son prédécesseur, M. de Gardagne avait mangé sa fortune au jeu, et, fort heureusement pour sa femme, la mort l'avait frappé au moment où le râteau de la roulette commençait à se promener sur le fonds dotal. Une amère incrédulité à l'égard des félicités terrestres, un mépris des hommes justifié par une double épreuve, tel fut le douaire dont la marquise prit possession en restant veuve pour la seconde fois.

Par compensation l'arbre du malheur avait porté pour elle des fruits salutaires. Poussée vers la religion par l'instinct éploré des cœurs souffrans, Mme de Gardagne avait acquis, dans les rudes chemins qu'elle venait de parcourir, une pratique des intérêts matériels qui échappe aux femmes heureuses, dont l'existence se déroule sur un chemin plane et fleuri. Deux sentimens presque inconciliables chez un homme, la dévotion et l'intelligence des affaires, se développèrent simultanément en elle. Sans perdre de vue le ciel, ce consolateur suprême, elle s'engagea d'un pas assuré dans le dédale ouvert par son double veuvage et par la tutelle de l'unique fils que lui avait laissé son premier mari. Renonçant aux rêves de bonheur personnel, elle avait concentré sur cet enfant tout son amour, toute sa sollicitude, toute son espérance. En quelques années une de ces administrations féminines que plus d'un économiste pourrait prendre pour modèle ferma les brèches qu'avaient faites dans l'héritage du jeune de Luscourt les prodigalités paternelles. Le rétablissement de la fortune de son fils parut à la marquise le moindre des devoirs qu'elle eût à remplir envers lui; un soin plus élevé que celui des intérêts positifs s'empara de toutes les facultés de son ame. Faire de Maxime un être différent des

deux maris que le sort lui avait donnés dans sa colère, devint pour Mme de Gardagne une de ces préoccupations absorbantes qu'interrompt à peine le sommeil. Les défauts des hommes dont elle portait le deuil avaient toujours été attribués par elle à l'éducation frivole que recevait, avant la révolution, la noblesse française. En voulant éviter cet écueil, la marquise tomba peu à peu dans les exagérations d'un rigorisme systématique. Élevé jusqu'à l'âge de vingt ans dans une campagne isolée, au milieu des bois du Nivernais, Maxime vit sa première jeunesse abritée contre la corruption du siècle par l'aile maternelle, renforcée de la noire soutane d'un vieux prêtre austère autant qu'instruit. Lorsque les progrès de l'âge ne permirent plus d'éluder le mode d'éducation qu'impose aux jeunes gens le despotisme universitaire, Mme de Gardagne conduisit son fils à Paris, où elle ne le perdit pas de vue un seul instant pendant la période critique des études transcendantes. Chaque jour, au sortir du Collége Henri IV, et plus tard de l'Ecole de Droit, l'agneau toujours sans tache rentrait docilement au bercail que sa mère lui avait choisi dans une rue solitaire, à l'ombre religieuse des tours de Saint-Sulpice. A vingt-trois ans, époque à laquelle il reçut le diplôme de licencié, Maxime ne connaissait que de nom les cafés et les théâtres; quant aux sanctuaires plus profanes encore où les étudians apportent d'ordinaire une dévotion si fervente, il n'avait aucun mérite à les éviter, car il les ignorait. La marquise avait donc réussi, peut-être au-delà de ses espérances. En retour d'un dévouement dont la gravité fortifiait la tendresse en la modérant, elle avait obtenu de son élève une reconnaissance profonde, une soumission sans bornes, un respect digne des temps antiques.

Après avoir heureusement surmonté les écueils de cet archipel parisien où naufragent tant de jeunes existences, la mère de Maxime voulut compléter son œuvre en introduisant elle-même le nouveau Télémaque dans le port salutaire du mariage; d'ailleurs, en contemplant l'innocente vie de son fils, elle éprouvait parfois une secrète compassion, sentiment tout féminin que n'avaient pu éteindre dans son cœur les austérités de la vie dévote. Il lui parut juste autant que prudent d'abréger une épreuve qui, pour être supportée sans murmure, n'en était pas moins pénible et périlleuse. Jusqu'alors la jeunesse de Maxime avait été un jardin sans fleurs; elle chercha une chaste rose dont le parfum pût embaumer et réjouir cette vertueuse stérilité. Son choix se fixa sur Mlle de Beaupré, qui, aux dons de la fortune et de la naissance, unissait une beauté remarquable, attrait auquel

une belle-mère attache toujours beaucoup de prix, et possédait surtout l'avantage d'avoir été élevée à la campagne. Cette dernière considération séduisit Mme de Gardagne, qui nourrissait un préjugé provincial contre les demoiselles de Paris. Maxime montra dans cette occasion la passive docilité dont il ne s'était jamais départi depuis son enfance; et comme la femme à laquelle il se vit uni était charmante, en réalité, l'accomplissement d'un devoir devint pour lui la source d'un plaisir véritable.

Le mariage émancipe les femmes. Élevé en demoiselle, Maxime de Luscourt avait droit à ce bénéfice de la loi, et dans son équité, sa mère avait résolu de ne pas le lui contester, mais l'évènement démontra bientôt l'imprudence d'une pareille concession. Dès les premières semaines, Mme de Gardagne fut convaincue que déposer le pouvoir qu'elle avait exercé jusqu'alors, ce serait livrer son fils à l'influence d'une autre volonté fort disposée à recueillir l'héritage gouvernemental. La mère eût abdiqué, sans regrets, la belle-mère se rassit plus absolue que jamais sur son trône de famille. Un homme formé à l'école de l'obéissance passive, réussit difficilement à établir dans son ménage le système salique cette vérité banale, admise un peu tard par la marquise, recevait en ce moment un relief nouveau de certaines circonstances particulières et imprévues.

Par un hasard auquel, si ce récit était un roman, on pourrait reprocher l'affectation du contraste, l'éducation de Mme de Luscourt offrait, dans presque tous ses détails, le contre-pied exact de celle qu'avait reçue son mari. Privée de sa mère dès le berceau, la jeune femme avait toujours habité la campagne avec M. de Beaupré. Cette intimité continuelle et exclusive eut des conséquences inévitables. Les habitudes cavalières du gros gentilhomme, finirent par projeter sur les manières de sa fille une sorte de reflet viril, qui paraissait à beaucoup de gens une grace de plus. Jusqu'à son mariage, Flavie de Beaupré avait montré peu de goût pour les talens par où triomphent ordinairement les jeunes filles; elle brodait assez mal, dessinait moins bien, et professait pour le piano une indifférence dont nous sommes loin de lui faire un crime. En revanche, elle montait à cheval avec une hardiesse qui rappelait la fable des amazones, abattait un pigeon au vol, et, grace aux leçons de son père, maniait le fleuret comme eût pu le faire une nouvelle Bradamante; en un mot, elle excellait dans tous les exercices que Mme de Gardagne avait interdits à son fils par un sentiment exagéré de sollicitude maternelle.

En se trouvant subitement en face l'un de l'autre, lui si timide,

elle si pleine d'assurance, les nouveaux époux ressentirent d'abord un embarras mutuel; ils s'étudièrent pendant quelque temps avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Dans les écarts les plus audacieux de son imagination, Maxime avait toujours rêvé, pour femme, quelque blonde sœur des anges; Flavie, de son côté, n'avait guère songé à son mari futur sans lui ceindre aux flancs une épée; tous deux éprouvaient donc une déception. Maxime s'habitua bientôt à la sienne et reconnut avec un naïf enthousiasme l'empire que devait prendre nécessairement, sur son ame virginale, une aussi charmante créature, mais Mme de Luscourt fut moins prompte à modifier ses opinions de jeune fille. Les qualités rares de son mari, son obéissance filiale, l'élévation de son caractère, la sévérité de ses pratiques religieuses, lui inspirèrent d'abord, il est vrai, un respect involontaire; mais en même temps elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il montait fort mal à cheval et que la timidité de ses manières dégénérait parfois en gaucherie; de cette observation en partie double résulta un sentiment plus voisin de l'estime que de la tendresse et auquel se mêlèrent insensiblement quelques nuances d'ironie; car l'admiration pèse à ceux qui l'éprouvent et tôt ou tard les pousse à la critique. En peu de temps, Flavie conçut une indéfinissable antipathie pour les vertus qui lui avaient imposé dans le principe une sorte de vénération. La rigidité presque monacale de M. de Luscourt lui parut un blâme implicite de la piété réelle mais moins austère dont elle avait l'habitude. Chaque soir, le jeune mari s'agenouillait dans un coin de la chambre nuptiale et y priait longuement, comme autrefois le fils de Tobie; priant elle-même avec modération, elle finit par trouver démesurées les oraisons conjugales. Le dimanche, enfin, la grand'-messe, dont se contentait la jeune femme, ne suffisait pas à la dévotion de Maxime, qui retournait entendre les vêpres; ce dernier fait si innocent, pour ne pas dire si louable, se transforma peu à peu, dans l'esprit de Mme de Luscourt, en un grief d'autant plus sérieux qu'il était moins motivé.

— En vérité, se disait-elle, je ne comprends pas qu'il ne se soit point fait prêtre au lieu de m'épouser.

Les poètes ont souvent affirmé que les femmes sont des anges visibles, intermédiaires, providentiels, entre l'homme et la divinité; et par un acquiescement assez naturel, la plus belle moitié du genre humain a pris au sérieux cette galanterie. En conséquence, une femme pardonne à son amant toute espèce de supériorité, à l'exception de celle qui prétendrait empiéter dans le domaine éthéré dont elle se re-

garde comme la légitime suzeraine. La dévote la moins tolérante s'accommode mieux en ménage d'un pécheur qu'elle puisse convertir, que d'un saint qui la sermonne elle-même; car l'amour-propre trouve son compte à donner l'exemple plus qu'à le recevoir. Mme de Luscourt obéit à cette faiblesse du cœur en se révoltant peu à peu contre la suprématie de vertu qu'elle était obligée de reconnaître dans son mari; les raffinemens ascétiques de celui-ci, la minutieuse perfection qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, lui parurent autant de plumes arrachées à ses propres ailes d'ange; un jour vint, enfin, où elle trouva Maxime un peu trop vertueux, et cette pensée, au lieu de lui inspirer une rivalité généreuse, lui fit éprouver un de ces dépits bizarres, qui tôt ou tard réagissent sur la conduite.

Malgré la franchise et la vivacité naturelle de son caractère, la jeune femme s'efforça de cacher l'instinct dénigrant qui se développait en elle sous une affectation d'humilité personnelle et d'admiration pour son mari, dont ce dernier fut naïvement la dupe, mais qui n'abusa pas Mme de Gardagne, car, ainsi que le dit un vieil opéra-comique : « On ne trompe jamais les yeux ni le cœur d'une mère. » A la vue du nuage étrange qui commençait à poindre à l'horizon conjugal, la marquise éprouva une inquiétude qu'absorba bientôt un sujet d'alarmes plus positif et plus effrayant.

Il est dans le monde des individus qui, par une fatuité féroce, adoptent, à l'égard des femmes, le rôle que jouent, au préjudice des oiseaux timides, les faucons et les éperviers. Comme nous l'avons dit, le vicomte de Choisy était un de ces hommes de proie, toujours en quête d'une innocence à dépraver ou d'une vertu à mettre en lambeaux. Obéissant malgré lui aux mœurs de notre époque, il épargnait les demoiselles dans la guerre qu'il avait déclarée au beau sexe; mais, selon l'occasion, sa longanimité faisait ses réserves. C'est ainsi que, voisin de campagne de M. de Beaupré, il n'avait accordé à Flavie, jusqu'à ce qu'elle se mariât, qu'une attention désintéressée; mais la jeune fille, métamorphosée en femme, prit soudainement à ses yeux la valeur qu'un lapidaire reconnaît au diamant qui vient d'être taillé. Pour le vicomte, Mme de Luscourt devint une conquête d'autant plus désirable, qu'elle réunissait toutes les qualités capables de satisfaire l'amour-propre, ce mobile suprême des séducteurs. D'un coup d'œil le moderne don Juan apprécia les difficultés d'une pareille entreprise, et il jura de les surmonter. Son plan fut arrêté en quelques instans; une occasion favorable lui manquait seule : le voyage que

firent à Paris les nouveaux époux la lui offrit, et sans perdre de temps il se mit à l'œuvre.

A quarante ans un homme a peu de chances pour plaire s'il s'adresse à la passion, cette large et noble porte du cœur, exclusivement ouverte à la jeunesse; mais les détours multipliés de la vanité féminine lui offrent un accès non moins praticable, quoique plus modeste. Le vicomte se soumit spirituellement aux conseils de sa propre expérience. Laissant aux amoureux de vingt ans les orageuses extravagances, il adopta un système de galanterie pénétrante, bien qu'en apparence tempérée, qui, pour aller au but par une marche oblique, n'en gagnait pas moins du terrain et surtout n'en perdait jamais. Il procéda ainsi par insinuation et non par agression. D'autant plus habile dans ses démarches qu'il ne se trouvait point empêtré par l'orgueil, comme l'est celui qui a déployé son drapeau, il ne recula pas devant un surnumérariat dont se fût indignée une ame plus chaudement éprise que la sienne. En un mot, aspirant au rôle d'amant, il se résigna provisoirement à celui de confident, emploi subalterne en apparence, mais qui mène loin ceux qui savent en exploiter les innombrables ressources.

Peu à peu, malgré la surveillance de sa belle-mère et le puritanisme de son mari, Mme de Luscourt avait accédé à une intimité, bornée d'abord à l'échange des sentimens frivoles dont se composent les conversations du monde, mais qui de jour en jour prenait un caractère plus grave et désertait les jeux futiles de l'esprit pour les sérieux épanchemens du cœur. L'âge presque rassurant de M. de Choisy, la souplesse de son esprit, la distinction caressante de ses manières, et plus que tout cela, les études profondes qu'il avait consacrées aux femmes depuis sa jeunesse, lui permirent de s'établir solidement sur une pente glissante où eût trébuché mille fois un champion moins habile. Sous prétexte de faire les honneurs de Paris à la famille provinciale, il s'était impatronisé chez elle, et nous avons vu par quelle suite non interrompue de sacrifices, chevaux estropiés, massacre de gibier, dîners maigres, parties de boston, il avait acheté l'emploi d'ami de la maison.

Appliquant au siége qu'il entreprenait les principes de l'art militaire, le vicomte avait commencé par miner les trois fâcheux bastions dont était flanquée Mme de Luscourt: la belle-mère se trouva démantelée presque sans coup férir, grace à l'esprit de révolte naturel aux belles-filles, et dans lequel l'assaillant avait rencontré un puissant

auxiliaire. Le mari tenait encore bon, du moins la jeune femme ne voulait pas avouer qu'il fût endommagé, mais l'habitude qu'elle avait de préconiser à tout propos le mérite de Maxime avait un caractère d'affectation toujours étranger aux sentimens profonds et vrais. Quant à M. de Beaupré, la précaution prise à son égard était superflue, car le gros gentilhomme appartenait à la classe des chefs de famille qui, lorsqu'ils ont marié leurs filles, avec ou sans dot, croient avoir accompli l'universalité des devoirs paternels, et se disent, dans la sérénité de leur cœur : Maintenant c'est l'affaire de mon gendre.

A l'époque où commence ce récit, M. de Choisy avait si parfaitement dirigé ses manœuvres préliminaires, que l'aveu retenu à ses lèvres par une réserve toute politique, était devenu inutile. A défaut de paroles, ses regards avaient un langage si peu dissimulé, sa conduite recevait, de la tolérance de celle qui en était le but, une légitimation si incontestable, qu'en s'abstenant de prononcer le mot d'amour, il semblait renoncer à un droit et non se soumettre à une défense. Appréciant avec un merveilleux sang-froid le terrain déjà conquis, il éprouvait un secret plaisir à n'avancer que pas à pas, comme un voyageur ralentit sa marche, pour jouir des moindres points de vue d'un beau paysage. L'annonce imprévue du départ de Mme de Luscourt modifia subitement ce système de temporisation galante; le vicomte comprit la nécessité d'une démarche qui parât le coup dont il était menacé; et le résultat de sa décision fut la lettre, qui, au moment où nous sommes arrivés, plongeait la mère de Maxime dans un abîme de réflexions et d'inquietudes.

CHARLES DE BERNARD.

(La fin au prochain numéro.)

DUPREZ.

Duprez! ce nom qui produit un effet si puissant quand il est écrit sur l'affiche de l'Opéra, figure depuis quelques jours en tête d'un volume in-18, publié par M. Elwart, musicien. Le titre d'un livre en décide quelquefois le succès : Duprez doit amener des lecteurs à M. Elwart, comme il assemble des amateurs sur les banquettes de M. Duponchel. Le héros d'opéra, le virtuose que l'on voit tous les jours armé d'une longue épée qu'il brandit en appelant ses compagnons au combat, l'amant obligé de toutes les belles princesses, le duc, le comte, le baron, le peintre, le sculpteur, que les faiseurs de livrets se sont plu à couvrir des fines armures damasquinées à Milan, du satin, du velours de Lyon; ce galant de tous les siècles et de tous les états est montré en déshabillé par son biographe. M. Elwart ne craint pas de détruire les plus brillantes illusions en dépouillant un ami de sa veste brodée; en faisant tomber son masque de théâtre, il ne craint pas de voir le héros s'évanouir. Qui le croirait, si M. Elwart ne prenait le soin de nous l'affirmer? ce Duprez, qui règne aujourd'hui en souverain sur la scène française, est né dans la rue Grenétat, dans le quartier Saint-Denis, aux lieux même où l'on tresse des couronnes pour les triomphateurs d'opéra, aux lieux où l'on émaille des couleurs les plus éclatantes les panaches des Renaud, des Tancrède; où l'on pèche en un moment, dans un bahut, plus de perles que n'en contenait le trésor de Tippoo-Saëb, perles dont nos actrices peuvent se parer de la tête aux pieds sans dépenser plus de cinquante francs.

La vie de Duprez ne saurait commencer d'une manière plus bourgeoise; elle continue de même, et ne présente aucune de ces aventures romanesques, pittoresques, dramatiques et souvent bizarres, que l'on aime à rencontrer dans les faits et gestes des artistes que leur talent a placés en première ligne. Duprez a été pauvre, il a éprouvé toutes les tribulations qu'un musicien doit rencontrer sur son chemin : sa volonté ferme, sa conscience de ce qu'il pouvait faire, lui ont donné la force et le courage nécessaires pour en triompher. Écrire un

volume avec une histoire si peu féconde en faits, était chose difficile : M. Elwart a évoqué les ombres de Palestrina, de Choron, l'un, musicien favori de Duprez, l'autre, son maître et son ami; et cette prosopopée a fourni bien des pages au petit volume. Simonide eut recours, jadis, au même tour d'adresse; aussi fut-il préservé par les dieux, comme on peut le voir dans les fables de La Fontaine, si l'on n'a pas le temps de feuilleter les œuvres des anciens auteurs. Quelques critiques, de mauvaise humeur sans doute, ont pensé que cette biographie contenait une infinité de détails minutieux, de circonstances puériles, qui alongent le discours sans ajouter à l'intérêt. Je ne suis pas tout-à-fait de leur avis; je voudrais bien que les contemporains de Stradella, de la Gabrielli, de Guadagni et de tant d'autres musiciens fameux, eussent pris la peine de nous conter longuement les aventures de ces virtuoses; je leur aurais pardonné de me dire si Pacchiarotti mangeait la salade avec les doigts ou avec la fourchette, s'il portait des bottes, des souliers ou des pantoufles, s'il avait des guêtres à boucles ou à boutons quand il partit de Milan pour aller à Bologne, *proprio motu*, âgé de seize ans, et par conséquent doué d'une force d'esprit et de logique assez grande pour prendre une détermination solennelle et décisive, quand ce Pacchiarotti, qui avait alors toutes les qualités requises pour être pape, se mit en route à pied, afin d'aller trouver un chirurgien qui coupa je ne sais quel filet qui s'opposait à l'émission de sa belle voix. Si ces auteurs contemporains nous avaient dit cela, croyez qu'ils nous auraient dit autre chose encore, et que nous serions libres maintenant de choisir les faits les plus remarquables de leur narration. La plupart des écrits de ce temps sont fabriqués de manière à désespérer les biographes modernes : je ne vous parlerai que d'une seule de mes infortunes. L'année dernière, au moment où l'on allait représenter *Stradella*, je me souvins que le sieur d'Assoucy, poète ridicule, avait publié deux volumes d'un voyage qu'il fit en Italie vers 1665; je cherchai ce voyage à la bibliothèque royale, il n'y était point. Je montai en diligence pour aller à l'Arsenal continuer mes recherches, et, pendant que la voiture roulait, je me disais : D'Assoucy était musicien; il était allé en Italie, accompagné de deux siens pages qui chantaient, et qu'il accompagnait avec le luth ou le téorbe. Quelques malins disent que ces pages étaient de jolies filles déguisées : cela ne fait rien du tout à l'affaire. D'Assoucy était musicien, et donnait des concerts dans les auberges, pour gagner son souper; il aura nécessairement connu Stradella et tous les virtuoses d'Italie; on lui en aura parlé du moins, et ce musicien, écrivant un voyage fait dans le pays de la musique, aura consacré ses meilleures pages aux artistes de l'époque : c'est une bonne fortune que le pélerin français n'aura point laissé échapper. J'arrive et suis assez heureux pour trouver le livre qui devait me fournir des faits intéressans, authentiques, des faits! chose la plus précieuse que l'on puisse rencontrer dans un livre! des faits, des dates, que l'on recueille avec amour, fussent-ils écrits de la manière la plus sotte et la plus barbare. On ne gèle point à la bibliothèque avec soin conservée par notre ami Nodier; il me fut donc loisible de dévorer mes deux

ou trois volumes sans lever la séance; je bénissais la douce température de l'Arsenal, et ces poêles consolateurs que la royale bibliothèque dénie impitoyablement à ses plus chers affidés. Mais, hélas! le sieur d'Assoucy me réservait un désappointement bien cruel. Ce musicien parcourant l'Italie, ce musicien écrivant la relation de ses courses d'artiste, parle de tout, excepté de son art; la musique, les musiciens, n'y sont pas nommés une seule fois. Dans son humeur gasconne, il croit réjouir infiniment son lecteur en lui racontant la dispute de quelques chaudronniers, les galanteries d'une servante de cabaret, et d'autres facéties dignes de figurer dans *Lazarille de Tormes, Tiel-Ulespiel*, qui vendait des prunes de prophétie, ou *la Vie de Scaramouche*. Voilà comment le sieur d'Assoucy écrivait l'histoire de ses contemporains.

Duprez était pauvre, et son talent a fait sa fortune. Certes, il n'y a pas de moyen plus loyal et plus agréable de s'enrichir. Un artiste fameux se fait annoncer, et tout le monde s'empresse de lui apporter son argent; les contribuables jouissant d'une entière liberté, liberté que la charte n'a pas même pris la peine de consacrer et de garantir; les contribuables n'ont qu'une crainte, c'est que l'on ne veuille pas de leur offrande spontanée, et que le rôle de perception n'ait été déjà acquitté lorsqu'ils se présentent au bureau. Achetez des actions industrielles à la Bourse, fiez-vous aux discours des compères qui en achètent aussi, je désire que vous soyez satisfait le lendemain de l'emplette de la veille et que vos lauriers ne se changent pas en cyprès. Pardonnez-moi cette expression que je vole à un de nos classiques en retournant son vers. Si la fortune du virtuose coûte des larmes comme la fortune des conquérans, ce sont des larmes délicieuses. Le chanteur fameux met un prix énorme à ses cavatines, c'est tout simple : il se montre sage et prudent, il a soin de se prémunir contre les injures d'un coup d'air, les avaries causées par un rhume; chose singulière, les mauvais chanteurs ne sont jamais indisposés. Les entrepreneurs de spectacles se plaignent de l'exigence des grands chanteurs, ils ont tort : ce n'est qu'avec l'argent que l'on fait arriver l'argent. Faites chanter des hiboux, les rossignols n'arriveront point à l'appel. Il faut nécessairement une homogénéité parfaite de sons et de ramage pour produire ce magnétisme animal ou métallique.

Tous les directeurs de théâtre ne sont pas du même avis sur ce point; plusieurs se montrent généreux et risquent bravement leur fortune à la loterie des chanteurs. Un entrepreneur de Trieste, dont je ne citerai pas le nom, parce qu'on a oublié de me le dire, comptait à Mme Malibran 4,000 francs par soirée. Douze représentations furent données à ce prix; le directeur n'en avait point assez, il se mit aux pieds de la jeune virtuose pour en obtenir quatre ou cinq de plus; la *prima donna* fut obligée de refuser pour aller remplir d'autres engagemens et chanter à moitié prix à Naples. Le directeur se résigna, et n'en resta pas moins à genoux devant son idole; il y resta pour tirer de sa poche un écrin contenant un collier et des boucles d'oreille en diamans, qu'il offrit à la cantatrice. Mme Malibran ne voulut point accepter

ce cadeau trop riche pour un souvenir d'amitié, trop riche pour être offert après des soirées si bien payées. Le directeur, toujours à genoux, lui dit : « Si je vous ai donné 4,000 francs par représentation, ce n'est pas vous qui les avez demandés; ainsi ne vous récriez pas sur l'énormité de la somme. C'est moi qui vous les ai proposés afin de vous séduire, et faire votre conquête pour le bonheur des Triestains. Si je vous offre ces diamans, c'est que je les ai achetés avec une petite rognure faite sur de grands bénéfices. Si vous êtes assez aimable pour les recevoir et les porter, j'espère que vous penserez à moi quelquefois, et qu'un jour vous direz : « Allons retrouver ce pauvre « diable, et lui faire gagner une cinquantaine de mille francs dont il peut « avoir besoin. » Acceptez, vous savez que je suis superstitieux comme beaucoup de mes compatriotes, un refus me porterait malheur, j'en suis sûr. » Mme Malibran était trop bonne fille pour contrarier à ce point un brave homme dont elle n'avait qu'à se louer : elle accepta.

Duprez était pauvre, et il s'est fait comédien. C'est encore une de ces choses si naturelles et si simples que l'on pourrait laisser deviner au lecteur. Il y a pourtant des personnes qui témoignent une grande surprise quand on leur dit qu'un maître clerc a payé une étude avec la dot de la femme qu'il vient d'épouser. Avec quoi voulez-vous qu'il paie cette étude? Si un maître clerc avait dans ses coffres quatre ou cinq cent mille francs, il n'achèterait point une étude, mais un landau, de beaux chevaux bai-brun ou gris pommelé, une maison des champs où il mènerait ses amis et ses amies pour se solacier et s'ébattre, au lieu de s'enfermer dans une étude et s'y livrer au plaisir de régler les intérêts de ses cliens. Je sais ce qui en est, moi; j'ai eu peur d'être notaire; j'en ai été épouvanté au point que cette poltronnerie excessive m'a donné le courage de fer que j'ai opposé à toutes les attaques, cent fois réitérées dans un mois, dont on voulait bien assaillir mes entreprises musico-littéraires. Faire reculer un musicien qui a peur d'être notaire est une chose qui n'est pas en la puissance des journalistes et des rivaux les plus redoutables. *Telum imbelle et sine ictu*; ils tiraient à petit plomb sur la peau d'un rhinocéros. Je le leur dis moi-même un soir dans le foyer de l'Odéon; aussi le lendemain plusieurs articles commençaient par ces mots : *M. Rhinocéros*, etc. Les auteurs ne savent pas le mal qu'ils se sont fait en voulant désarmer la critique; c'est l'assaisonnement obligé du triomphe; c'est un coffret d'épices qui relève le goût des mets qui vous sont présentés; ces messieurs veulent tout manger à la sauce blanche : grand bien leur fasse. La critique vivement appliquée éprouve un homme, comme la triple charge éprouve un canon. On sait tout de suite si l'on doit crever ou résister, et l'on doit de sincères remerciemens aux amis officieux qui vous soumettent à cet essai périlleux, mais salutaire. Si la critique vous assomme, tant mieux; vous avez du bon sens, et vous tournez vos soins et vos labeurs d'un autre côté. Vous êtes notaire malgré vos terreurs, et même le meilleur notaire de votre arrondissement. Si vous résistez, c'est à merveille; vous voilà à l'épreuve de la bombe, vous filez droit, rien ne vous arrête, vous voilà cuirassé, vous voilà de la race des

chats, qui ne craignent pas même la peste. Jetez-les par la fenêtre, ils tombent sur leurs pattes; donnez-leur de l'arsenic, ce poison, qui tuerait tout autre animal, est pour eux un purgatif admirable : il aiguise leur appétit. C'est ainsi que la critique acerbe fait la fortune de ceux qui sont assez bien constitués pour lui résister. Je ne connais rien de plus fâcheux au monde qu'un prétendu succès obtenu au moyen de camarades complaisans, de claqueurs, de journalistes amis, qui disent du bien, il est vrai, mais qui ne parlent jamais avec cette verve, cette soudaineté, cet aplomb que la conviction seule peut donner. Ce succès de convention ne saurait guérir le malade; il prolonge son agonie ou le rend paralytique pour la vie. Il importe de savoir à tout prix, et de savoir sur-le-champ, ce que l'on est, ce que l'on doit être. Vos amis les journalistes, vos meilleurs amis, s'ils parlent hardiment, peuvent seuls vous le dire. Si vous ne voulez pas connaître cette vérité précieuse, il faut alors être possesseur d'une immense fortune, et largement repaître, abreuver, une armée de flatteurs qui, du matin au soir, entonnent l'hymne, les antiennes, les répons en usage en pareille circonstance, et dont vous êtes assez sot pour vous contenter. Il faut faire comme le comte Orloff, à qui il prit un jour la fantaisie d'écrire, d'imprimer, de publier même deux volumes intitulés *Histoire de la Musique en Italie*. Le noble comte m'apporta ce curieux livre; je le lus avec une ardeur sans pareille; jamais je n'avais trouvé tant de sottises rassemblées dans un si petit espace. *Multa paucis*, le noble comte aurait pu prendre cette devise d'un imprimeur fameux. J'arrivai au bureau du *Journal des Débats* tout plein de mon sujet, riant des joyeusetés que j'avais dégustées, et préparant un article qui certes aurait beaucoup plus amusé le lecteur que les deux volumes sarmato-français dont je m'étais régalé. *Ma! sed!* Mais ma gaieté ne fut nullement communicative, j'étais seul à rire : il fallait louer l'œuvre du noble comte ou bien n'en rien dire. Orloff n'avait qu'un ami dans la direction du journal, mais cet ami suffisait pour arrêter la fougue du feuilletoniste : je gardai le silence. Peut-être le noble comte a-t-il pensé que l'envie, la jalousie, m'empêchaient d'être le héraut de sa gloire. Cette histoire singulière de la musique est allée depuis chez l'épicier; on en rencontre pourtant quelques exemplaires *non coupés* dans les ventes. Les curieux s'en emparent, parce que dans une bibliothèque spéciale il faut tout avoir. On les paie un prix exorbitant; ces deux beaux volumes s'élèvent jusqu'à trente, quarante sous, tant la folie des amateurs est grande. Imaginez un homme qui écrit sur un art et des artistes qu'il ne connaît en aucune manière, et vous aurez une idée exacte du livre du noble comte. Il faut être musicien érudit au dernier point pour deviner ce qu'il veut dire et reconnaître les noms qu'il estropie. Il ignore complètement de quoi et de qui il parle. Donnez à M. Michelet un livre dans lequel on cite *l'Emballeur Goton*, l'un des douze *Lézards* dont l'historien *Catone* a écrit la vie, certes M. Michelet saura à l'instant qu'il s'agit de l'empereur Othon, l'un des douze Césars dont Suétone est historien. Mais il faut être M. Michelet pour déchiffrer cet hiéroglyphe.

M. Elwart sait beaucoup mieux écrire une partition qu'un discours en prose, quoique la prose soit moins difficile. On lit avec une extrême indulgence les articles de journaux que les musiciens publient sur leur art : ils pensent mieux que d'autres sans doute, mais ils s'expriment d'une manière lourde, embarrassée, souvent obscure et quelquefois inintelligible. Il faut être du métier pour parvenir à deviner ce qu'ils veulent dire. Un article de journal doit instruire, il n'atteindra point ce but s'il n'intéresse le lecteur, s'il ne l'amuse même. Si les musiciens prosateurs sont plaisans, c'est seulement quand ils prêtent à rire à leurs dépens. Lisez les méthodes, les traités de composition, de chant, etc. Les exemples donnés en musique peuvent être excellens, mais la partie didactique en est ordinairement ridicule et barbare. Lorsqu'un homme de lettres écrit sur la musique, je ne me permets point de faire la moindre observation sur son œuvre. Il peut dire tout ce qu'il veut, le dire comme il lui plaît, j'approuve tout en silence. En effet, quelle observation adresser à quelqu'un qui ne peut pas la comprendre? Un littérateur qui écrit sur la musique est comme ces malades abandonnés de la médecine; on les affranchit de la contrainte du régime, ils peuvent manger impunément du jambon et de la salade, du fromage et du gâteau de plomb. Rien ne saurait aggraver l'état d'un malheureux qui doit être enterré dans huit jours. A Dieu ne plaise que je veuille faire entendre qu'un littérateur étranger à la musique soit incapable d'écrire un bon article sur les productions de cet art! L'expérience, l'habitude d'entendre et de comparer, le guideront à défaut de doctrine; un heureux instinct le servira; ce routinier spirituel et sensible va se signaler en donnant un article plein de sens, de bon goût. Il ne manquera pas d'un certain aplomb s'il est assez adroit pour éluder les questions dont la résolution pourrait le compromettre. Cet homme-là ne vous apprend rien, puisqu'il ne sait rien : il exprime ses sensations; voilà tout. Vous lirez cet article avec intérêt, vous l'applaudirez, vous rechercherez les nouvelles pages qu'il publiera sur la musique. Ne soyez point surpris si vous tombez sur un *da capo* sans fin, sur des répétitions fastidieuses, sur une contre-épreuve de ce que vous avez déjà lu. Cet homme écrira toujours le même article; la broderie pourra changer, le thème ne changera point; c'est un astre brillant, si l'on veut, qui tourne sur lui-même. Feu Sevelinges a fait le même article pendant cinquante ans; aussi beaucoup de ses lecteurs s'arrêtèrent après avoir lu cinq ou six expéditions de cette minute, et laissèrent défiler en paix le radotage stéréotypé de l'immuable rédacteur. Il donnait ses conclusions sur *il Barbiere di Siviglia*, *Otello*, *la Gazza Ladra*; du premier coup son sac était vidé. Un succès formidable clouait ces opéras sur l'affiche pendant dix, quinze ans; il fallait donc continuer à parler de ces partitions favorites sans cesse représentées, ajouter quarante ou cinquante articles à celui qui avait proclamé leur premier triomphe; le littérateur ne reculait point, mais comme son répertoire était épuisé, il avait recours au *da capo*.

Les musiciens doivent écrire sur la musique : leur prose bien que barbare

renfermera toujours quelque observation juste. La biographie d'un musicien doit être racontée par un musicien; il pourra bien s'égarer en plusieurs endroits, s'arrêter à de minutieux détails, à des circonstances puériles, comme l'a fait M. Elwart; grossir son volume, et parler longuement de Palestrina, de Choron, à propos de Duprez; mais le talent du virtuose sera bien décrit, bien apprécié. Si j'encourage les musiciens à ne point abandonner la littérature musicale à des mains inhabiles, je les engage à se former un style plus régulier, à se défaire du pathos de leur enthousiasme, à se rendre intelligibles pour les gens du monde qui ne sont point initiés dans les secrets de l'art. Ce qui peut être excusable s'il s'agit d'un prosateur ordinaire, d'un poète français, on sait qu'ils ont l'oreille d'une insensibilité complète, ne saurait être pardonné aux musiciens, dont le sens auditif est d'une extrême délicatesse, qui repousse tout ce qui peut l'offenser.

J'ai été révolté en lisant *la musique que*, *la musique qui*, *la musique qu'on*, *qui quoique*, *car quoique*; etc., et une infinité d'autres mots que M. Elwart a rapprochés, sans s'apercevoir de l'effet désagréable qu'ils devaient produire sur l'oreille et sur l'œil. De telles rencontres, même en prose, sont intolérables pour un musicien, ce sont des quintes, des quartes dissonantes marchant par mouvement direct. Quelques écrivains illustres se sont permis ces licences, j'en conviens; plusieurs hommes d'esprit ne se montrent pas plus difficiles sur l'arrangement des mots qui composent leurs phrases; cet exemple ne doit point autoriser les musiciens à suivre la même route. Ils évitent avec soin la progression des quintes dans leurs partitions, ce n'est qu'après six mois d'études qu'ils parviennent à donner une marche régulière aux accords; un instant de réflexion leur suffira pour accorder les mots de manière à ne point offenser l'oreille. Les poètes se permettent le hiatus dans leurs vers, nous devons éviter beaucoup de hiatus en prose, et disposer la partition de nos mots de la manière la plus mélodieuse. Le discours poétique se compose d'une infinité de vers qui dépendent les uns des autres; les phrases, les périodes, sont autant de motifs liés ensemble, des chaînons séparés qui s'unissent pour former une longue chaîne. Si vous évitez le hiatus dans l'intérieur des vers, il faut donc s'en abstenir avec autant de soin à l'extérieur. Le lecteur, le comédien ne sépare point les vers, il les unit au contraire tant que la conclusion de la phrase ne marque point un repos. Le dernier mot d'un vers se lie par conséquent au premier mot du vers qui suit, et l'attaque, le heurte avec autant de vivacité que si les deux mots se rencontraient au milieu d'un vers. Le précepte de Boileau : *Gardez qu'une voyelle*, etc., n'est observé qu'à moitié si vous négligez d'accorder ensemble la fin d'un vers et le commencement de celui qui vient après :

> Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
> Avec eux en naissant ne fut pas condamné?

Ces vers d'*Athalie* présentent une double faute, le hiatus et la consonnance intérieure, qui forment quatre vers masculins de trois pieds, à rimes dures et

alternatives. Je cite de préférence notre plus grand poète; je cite des vers alexandrins; le hiatus de cette espèce est bien plus désagréable et plus fréquent dans les petits vers.

Les musiciens sont plus exposés que les littérateurs à ces dissonances de style. Le mot *musique* arrive sans cesse au bout de leur plume et tous les *que, qui, quoi, qu'on, quand*, sont prêts à lui servir d'escorte immédiate. Avec un peu d'adresse, et le secours de quelques épithètes, on évite le choc, on sauve heureusement la dissonance. J'ai été coupable moi-même, je l'avoue en toute humilité, j'ai écrit, j'ai imprimé *la musique qui*, mais une fois seulement dans ma vie, en février 1820; les cheveux m'en dressèrent à la tête, mon oreille en fut déchirée, mes yeux ne pouvaient regarder ce méfait, je déchirai la page. Il m'en aurait trop coûté de les déchirer toutes, et j'ai laissé subsister ce monument accusateur.

Un poète provençal, rival heureux de La Harpe dans les concours de l'Académie, auteur d'une tragédie de *Coriolan* qui vaut mieux que tous les *Coriolan* représentés jusqu'à ce jour, Balze avait l'oreille d'une telle susceptibilité qu'il évitait le hiatus dans la prose. Sa *Vie d'Agricola* est écrite de cette manière : « Vous aviez à combattre contre une épée à deux tranchans », lui dit un académicien. Le mot *musique* ne présente pas autant d'écueils, il est bien plus facile à placer dans les phrases.

Duprez est le héros du livre de M. Elwart; le nom de notre grand chanteur suffit à ce petit volume. Le talent de Duprez, le charme de sa voix y sont exaltés, cela devait être, et M. Elwart ne s'attendait pas à rencontrer de contradicteurs sur ce point. Duprez est un chanteur admirable, j'en conviens; sa voix est pure, sympathique, bien posée, bien conduite; ses accens font verser de douces larmes; il maîtrise à son gré l'assemblée et lui inspire tour à tour la joie, la tristesse, l'espérance; il lui fait partager la sombre terreur, le désespoir, des personnages qu'il représente, c'est le magicien dont Horace nous parle. Eh bien! ce magicien si puissant, ce Duprez a trouvé son maître, il est un homme qui le bat en ruines, qui le terrasse chaque jour, un homme qui attire une foule bien plus nombreuse, plus empressée, plus assidue. Sa voix commande la joie et la terreur, la rage et l'espérance. Ses accens retentissent dans tous les cœurs, frappent toutes les poitrines, y portent des élans de jubilation ou les ravages les plus effrayans. Ses cavatines laissent des traces si profondes, que les *dilettanti* zélés, attentifs, agités, haletans, ne se lassent point de les entendre et restent vingt-quatre heures sous le charme des sentimens qu'elles leur ont inspirés. Le plaisir, la douleur, causés par de tels solos, les tient éveillés jusqu'au lendemain; l'*allegro vivace, agitato, appassionato*, marque le mouvement de leur sang. Le souvenir de cette musique fait crisper leurs nerfs, blanchir leurs cheveux. Duprez a-t-il une telle puissance? Cette voix solennelle, cette voix qui agit d'une manière si prompte, si vive sur les cœurs des *dilettanti*, n'a point d'égale à Paris; ce virtuose, plus grand sorcier que Duprez, ce rival redoutable, c'est le crieur de la Bourse.

CASTIL-BLAZE.

Critique Littéraire.

MÉMOIRES DU DIABLE.

Un préambule assez diffus nous apprend d'abord que, sous ce titre, un coin de l'histoire du siècle nous est montré, et que l'auteur est resté vrai et moral dans ses récits. Hoffmann a dit que le diable se glisse dans toutes les affaires, et c'est le diable que M. Soulié fait intervenir dans celles qu'il nous raconte sous la forme du roman merveilleux. Si son livre était purement fantastique, nous ne songerions guère à connaître des œuvres de la fantaisie ; mais ce livre, qui nous promet des sentimens réels, des idées neuves et morales, une censure amusante et équitable, et tout l'esprit surnaturel attribué à Satan, nous étant présenté comme un miroir, destiné à réfléchir nos propres traits, nous nous y regarderons pour juger de notre ressemblance.

M. Soulié a reculé son cadre jusqu'à la révolution, et a fait ressortir la plupart des nuances qui se sont succédé dans nos mœurs depuis cette époque, au moyen d'un principal personnage, introduit tout à tour dans une infinité d'épisodes. Luizzi, ce héros, est à la fois égoïste, cupide et généreux, vain, oublieux, indiscret ou discret hors de propos, faible et confiant, puis défiant parce qu'il est faux. Il dévore certains affronts et fait à contre-temps étalage de dignité; il est prévoyant et il calcule mal, il essaie le bien sans réflexion et cause d'épouvantables malheurs; car souvent le vice se sert de lui comme d'un instrument; il redoute l'opinion dans les petites choses; il est brave l'épée à la main et poltron en face de tout autre danger; de cette multiplicité de traits accessoires, il résulte une nature infiniment complexe, un personnage sans caractère, ridicule et impossible partout ailleurs que dans le roman fantastique, où l'observation peut n'entrer que pour ce que l'on veut.

Au début du roman, le baron est beau, il a vingt-cinq ans, et, maître de ses actions, il se dispose à chercher le bonheur, avec le secours de l'esprit d'observation qui s'est engagé à lui montrer à nu les passions et les secrets de l'existence des autres hommes. Ce démon avertit son disciple que le principe du bonheur est à sa portée, qu'il le rencontrera en lui-même et dans les autres; mais Satan ne désigne pas la vertu, par cette raison qu'il ne saurait l'enseigner. Déjà cependant la vertu s'est offerte à Luizzi qui la méconnaît. Le nom qu'il porte et sa fortune l'introduisent d'abord parmi l'aristocratie de Tou-

louse, et le mettent en rapport avec le haut commerce de cette ville. Nous entrons avec lui dans cette société, où M. Soulié s'est proposé de nous montrer comment l'amour est compris dans le monde, et comment on y juge des choses; nous le supposons sans l'affirmer, car, dans ce livre, des conclusions infinies, souvent contradictoires, ne permettent pas de préciser toujours l'intention première qui a préparé les différentes combinaisons.

Mme Dilois, la marchande, dont le mari est absent, est jeune, belle, gracieuse, élégante; tout en l'apercevant, Luizzi est charmé. Un beau commis, qui est auprès de Mme Dilois, cherche à deviner ses moindres désirs pour y obéir aussitôt, et semble, en même temps, voir Luizzi avec déplaisir. Par ces deux raisons, celui-ci n'hésite pas à croire Charles un amant. Le baron est venu pour traiter des produits de ses mérinos; madame Dilois le prie de la suivre, et son regard est si doux, que le jeune homme s'attend à être reçu dans un boudoir. C'est dans un bureau qu'il est introduit. Un tel désappointement ne l'empêche pas de laisser percer des prétentions et une galanterie de mauvais goût, que la pauvre femme repousse avec gaieté, et en ménageant l'amour-propre de celui qui en agit avec si peu de cérémonie. Cette douceur, pleine de dignité, n'a d'autre effet que d'accroître l'audace de Luizzi. Vient une jeune fille qui appelle la belle marchande maman, et il ne fait pas difficulté de croire aussitôt que cette enfant appartient à Mme Dilois, quoiqu'elle soit trop jeune et mariée trop récemment pour être sa mère. Mais ailleurs encore, nous pourrons nous convaincre qu'il est entré dans le plan de cette véritable histoire de nous montrer, en toute occasion, le vulgaire aveugle, crédule et confiant jusqu'à l'imbécillité. Bientôt Mme Dilois adresse à un rustre ce sourire caressant qui a donné tant d'espérance à Luizzi; le baron le voit, en est humilié, et se refuse néanmoins à reconnaître qu'il n'est pas mieux traité que le premier venu.

Il fait une visite à sa cousine, la marquise du Val, qu'il n'a pas vue depuis dix ans. Alors elle était jeune fille et il l'aimait. Il ne parvient à elle qu'à grand'peine, et cependant l'absence de son mari laisse à la marquise toute liberté. Quand enfin Luizzi est admis, elle tient des discours étranges, indiquant que quelque douleur cachée trouble sa vie; puis, avec crainte et tout bas, elle invite Luizzi à souper et s'enfuit aussitôt. Mais la porte vers laquelle elle se précipite résiste de manière à faire croire que quelqu'un est derrière, et l'épie. La porte ne s'est pas plus tôt refermée, que Luizzi entend une voix courroucée, et cette voix est celle d'un homme. La marquise n'ayant alors ni père, ni frère, ni mari, celui qui parlait de ce ton doit être un amant. Toutefois Luizzi ne peut s'arrêter à ce soupçon, car sa cousine, en se mariant, a triomphé d'un violent amour. Il ignore d'ailleurs cette vérité, que M. Soulié applique ici aux femmes et que nous croyons devoir généraliser, qu'en fait de vertu, le passé ne peut toujours être un gage du présent, et que ni l'un ni l'autre ne saurait répondre de l'avenir. Dans une troisième visite que fait Luizzi, il entend la calomnie envieuse et la crédulité intéressée confirmer tout ce qu'il a pensé de Mme Dilois et de la marquise. La première passe pour

une femme déjà dépravée avant d'être mariée, dont Caroline est la fille et dont Charles est l'amant; l'autre est une sainte, vénérée pour sa dévotion.

Cependant, à l'heure du souper, Luizzi est introduit par une porte de ruelle et épié par un homme dont la surveillance est trompée. Cette fois encore Luizzi soupçonne un amant. Mais lui-même, n'a-t-il pas l'air d'aller en bonne fortune, sans que cela soit, sans qu'il le désire, car il a conservé pour la marquise plus de respect que d'amour? Il entre dans un boudoir où la dévotion s'allie à la galanterie, et trouve sa cousine dans un désordre d'esprit qui va toujours croissant. La curiosité de Luizzi est vivement excitée; il remplit souvent le verre de la marquise, pour la disposer à la confiance: idée naturelle et gracieuse qui vient au baron de Luizzi auprès d'une femme élégante. Mais il est bien question de naturel; ce qu'il faut avant tout, c'est que le personnage remplisse les fonctions qui lui sont imposées dans le roman, et il s'agit ici de griser la marquise. Elle boit avec effroi, avec dégoût, puis avec résolution, et son égarement redouble : elle parle alors d'amant jaloux, de tyrannie odieuse dont elle voudrait être affranchie. Luizzi s'offre à l'en délivrer aussitôt qu'il en aura le droit, et ce droit, il l'obtient dans cette soirée; puis la marquise tombe dans une crise nerveuse qui le force à la quitter. Il retourne chez elle le lendemain et les jours suivans; mais il n'est pas reçu. Il écrit, et ses lettres restant sans réponse, il pense que sa cousine n'a voulu le recevoir qu'une fois. Persuadé qu'il est le jouet d'une hypocrisie impudente, il s'arrange de manière à rencontrer la marquise dans une réunion où il apprend qu'elle doit se trouver, et il s'occupe de revoir Mme Dilois. Il va chez elle à l'heure où elle n'est plus marchande, et pénètre dans une chambre à coucher où elle est en déshabillé et seule avec le jeune commis. Luizzi, qui juge d'elle par la marquise, se promet bien de supplanter l'amant, au moins pour une soirée, comme il l'a fait chez sa cousine. Sous le prétexte de conclure le marché de laines qui l'a d'abord amené, il assure avoir besoin d'entretenir Mme Dilois, et, seul avec elle, il s'efforce de lui faire connaître le désir dont il est occupé et de lui persuader de se donner en manière de pot-de-vin. Elle répond en raillant, car la raillerie, c'est le refuge de la femme contre un outrage si souvent renouvelé que ceux à qui il appartient de la protéger, ne sauraient jamais l'en garantir. Luizzi, qui ne soupçonne pas qu'on raille un homme tel que lui, ni qu'une femme qui a un amant n'en puisse avoir deux par hasard, prend au sérieux les paroles de Mme Dilois et consent à sortir de la maison pour y rentrer bientôt avec mystère. Il attend dans la rue et n'est pas rappelé. Il a froid, il comprend qu'on s'est moqué de lui, qu'il est ridicule, quand tout à coup Charles paraît hors de cette porte par laquelle Luizzi croyait rentrer. Tous deux se reconnaissent et reculent, puis, s'imaginant à tort que le commis quitte la belle marchande, Luizzi les injurie l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'un projet de duel s'ensuive.

Le lendemain cependant, Charles ne se présente pas, et la supposition que Mme Dilois a su le retenir décide Luizzi à se venger d'eux, en contant son

aventure, ce qu'il fait aussitôt, de manière à persuader ce qu'il a seulement présumé : qu'une liaison coupable existe entre le commis et la marchande. Luizzi rencontre la marquise le même soir, comme il l'avait projeté; mais il est vivement ému du trouble qu'elle laisse paraître en l'apercevant. Loin de l'éviter, la marquise le cherche pour le supplier de ne pas parler de ce qui s'est passé chez Mme Dilois. Il ne comprend guère quels rapports sont établis entre une marchande et la marquise; toutefois, elle est si pâle, qu'il promet de se taire. Elle lui demande encore à genoux de consentir à ne la revoir jamais. Bientôt elle mourra, elle le sent, elle l'espère, et alors toute sa conduite sera expliquée à Luizzi. Elle est si égarée, qu'il consent à lui obéir. Elle reçoit cette promesse et quitte la réunion, en recueillant, à la grande confusion de Luizzi, les respects des hommes, qui s'inclinent devant elle, comme devant une sainte personne, et leurs éloges s'élèvent en concert sur ses pas. A peine est-elle sortie que Luizzi entend parler de son aventure avec Mme Dilois. Il a de son indiscrétion un vague remords qui s'apaise aussitôt, car on le blâme d'avoir quitté la marchande sans lui donner une leçon. Convaincu alors qu'il a été dupe de l'hypocrisie et d'une agacerie éhontée, il n'hésite pas à quitter la ville, et part pour une forge où il voit Mme Buré.

C'est une femme belle, sereine, empressée et affectueuse pour une famille patriarcale dont elle est entourée. Au jugement de Luizzi, une vie si pure et si paisible commande autant de vénération que la dépravation de Mme Dilois et de la marquise inspire de mépris. Pour mépriser celles-ci comme elles le méritent, il souhaite de lire dans leur existence passée, et il appelle pour la première fois l'esprit qui lui obéit, l'esprit d'observation. Mais comme il arrive au diable de découvrir ce qu'on ne cherche pas à pénétrer, c'est l'existence de Mme Buré qu'il révèle à Luizzi. Il montre en elle la femme qui, menacée d'une poursuite persévérante et se croyant exposée ainsi à la calomnie, partant à la vengeance d'une famille déshonorée, cède, en un instant, à un inconnu, à la condition de ne le rencontrer jamais, et qui, pour ensevelir sa faute, assassine cet homme le jour où il ose la suivre dans sa maison. Il montre, dans M. Buré, le manufacturier loyal, irréprochable, qui tente secrètement d'infliger la flétrissure des galères à son semblable, par esprit de haine. Il montre dans cette famille aux mœurs puritaines, des parens qui punissent, par la privation de la liberté et de la lumière, une jeune fille qui a osé aimer. Il montre dans cette jeune fille l'amour plus épris de lui-même que de l'objet qui l'a éveillé. Luizzi, voyant tout ce que peuvent cacher de mauvais la sérénité du visage, l'apparente probité du négociant, l'union de la famille, et même l'amour d'une jeune fille, reste tout éperdu à regretter son ignorance et les illusions qui lui sont enlevées. C'est alors qu'il apprend les résultats de sa conduite envers Mme Dilois. Son mari, exaspéré par le bruit public, a provoqué et tué Charles en duel; quoique innocente, elle a fui, et la marquise, informée de la déloyauté de Luizzi, s'est jetée par la fenêtre, pour se dérober à la honte que sans doute il lui préparait.

Luizzi, si positivement coupable d'homicide, reste livré aux peines mo-

rales, que la connaissance des secrets de la marquise vient rendre plus cuisantes. Lucy de Crémancé, pour sauver la vie de sa mère, avait été forcée d'épouser le marquis du Val, amant de la comtesse, et de renoncer ainsi, malgré *ses désespoirs*, à M. de Sérac qu'elle aimait. En tête de ce chapitre, consacré à la comtesse de Crémancé, la femme adultère, rivale de sa fille, M. Soulié a placé l'épigraphe : *Così fan tutte*. Bien qu'elle vienne après bon nombre de portraits de femmes vicieuses ou criminelles, nous la considérerons comme une boutade, effet de la disposition d'esprit où se trouvait l'auteur, plutôt que comme l'expression d'une opinion arrêtée, chose rare dans ce livre, où nous compterons bientôt jusqu'à trois femmes vertueuses, dont l'auteur aura besoin pour les faire sacrifier par le vice. De ces trois autres chapitres, semés dans cet ouvrage tout moral, il faudra sans doute tirer cette conséquence, que la vertu n'est que duperie. Mais revenons à Lucy. Elle vivait virginalement dans le mariage, quand M. de Sérac, que la douleur avait conduit à se faire prêtre, puis à tomber dans la plus *sale débauche*, parvint, en raison du caractère dont il était revêtu, à se rapprocher de la marquise, à lui inspirer le goût du vin et à la séduire, en mêlant des substances pernicieuses au vin qu'elle buvait. Cette jeune femme, qui avait payé de son bonheur et de sa vertu les désordres de sa mère, cherchait depuis à oublier ses propres fautes dans le même égarement qui les lui avait fait commettre; et, quand elle s'était abandonnée à Luizzi, pour qu'il l'arrachât à la honte et à l'horreur d'une existence dégradée, elle était exaltée par les liqueurs fortes. Telle est la donnée que M. Soulié a choisie pour nous montrer la débauche dans l'amour.

Après nous avoir ainsi présenté l'amour vulgaire chez Luizzi, l'amour *encore plus sale que criminel* chez M. de Sérac, la peur et le crime dans l'amour chez Mme Buré, l'amour virginal chez Henriette, M. Soulié conduit son héros à Paris et lui fait aborder la finance du directoire, devenue prude depuis la restauration. Le salon de Mme de Marignon, où Luizzi se fait admettre, est si régulier, que la musique d'amateurs y est interdite, que l'écarté y est seulement toléré, qu'on y danse peu et qu'on n'y soupe jamais. Dans ce salon, une femme vient se placer un soir entre Mme du Bergh et Mme de Fantan; la première, dévote dont on cite la conduite irréprochable, l'autre, admirée et respectée pour avoir courageusement supporté des infortunes que personne ne connaît. Elles ne voient pas plus tôt celle qui s'est assise à leur côté, qu'elles quittent la place. Mme de Marignon les suit, puis revient, après un secret conciliabule, chercher la jeune femme, sous le prétexte de prendre son avis à l'égard de quelques objets de mode. Cette femme, c'est la comtesse de Farkley, perdue de réputation et évidemment chassée par le trio vertueux, car elle ne reparaît pas. La comtesse de Farkley, c'est Mme Dilois, que Luizzi souhaite de retrouver pour s'en faire aimer, et il ne la reconnaît pas, tant son visage a pâli, tant sa beauté s'est fanée. Sept ans se sont écoulés depuis qu'une calomnie échappée à Luizzi est tombée sur cette femme et cette calomnie s'est acharnée après elle, bien que

deux maris qu'elle a eus soient morts pour la défendre. Aujourd'hui, cette calomnie, aggravée par la mort de ces deux hommes, pèse plus que jamais sur Mme de Farkley. En quittant le salon, elle avait annoncé qu'elle irait, avec M. d'Andeli, son père, au bal de l'Opéra; on insinue à Luizzi que c'est un rendez-vous qu'elle lui a donné. Il en doute, aucune parole n'ayant été échangée entre lui et elle, puis, craignant de passer pour niais, il va au bal. Il est suivi, on le voit entrer au bal de l'Opéra, et le prétendu rendez-vous devient chose authentique. Désormais la réputation de Mme de Farkley a une tache de plus. Elle aperçoit le baron, lui demande s'il est M. de Luizzi et lui donne rendez-vous sous l'horloge. La fatuité alors lui persuade qu'il est le préféré de la soirée. Il ne sait trop s'il désire ou s'il craint, et, dans cette perplexité, il appelle le diable pour s'informer de ce qu'est Mme de Farkley. Avant de faire connaître cette femme que le monde a flétrie, Satan veut démasquer une femme honorable selon le monde : il conte la vie cachée de Mme du Bergh. Elle a, le soir même de son mariage, empoisonné son mari et donné le nom de celui-ci à un enfant étranger, aujourd'hui M. Anatole du Bergh. L'heure du rendez-vous de Luizzi venant à sonner, le diable l'envoie apprendre de Mme de Farkley elle-même ce que c'est qu'une femme dépravée selon le monde. Voici comment M. Soulié nous peint la vertu aussi cruellement éprouvée que l'a été Mme de Farkley, la vertu qui sait depuis long-temps que la bonne opinion s'est retirée d'elle, et qui vient d'être honteusement chassée d'un cercle. Elle s'appuie sur le bras de l'homme qui lui a attiré ces malheurs et ces affronts, *de manière à faire sentir la frêle élasticité de son corps qui se plie et se tend à chaque pas, par un mouvement d'un abandon et d'une volupté indicibles;* elle se penche de telle sorte que *ses deux bras sont passés dans le bras de l'homme* qui a causé la mort de Charles, de la marquise du Val, de M. Dilois et de M. de Farkley, *et elle marche la poitrine appuyée sur l'épaule de cet homme,* en lui tenant à l'oreille des propos de carnaval. Puis, en le quittant, elle lui donne un autre rendez-vous. Le lendemain elle craint de ne pouvoir se trouver à ce rendez-vous, et tout naturellement, elle écrit à Luizzi qu'elle ira chez lui le soir à dix heures. Mais, pas plus que nous, le vulgaire Luizzi ne reconnaît la vertu sous ce travestissement. Il fait savoir à tout le monde les bonnes intentions de Mme de Farkley pour lui, et se laisse persuader de sacrifier la soirée qu'elle lui destine à Mme de Marignon. Il arrive chez elle à dix heures, chacun regarde à la pendule; et, comme le sacrifice d'une femme perdue est infiniment agréable à l'hypocrisie, le trio de prudes, Mme du Bergh, Mme Fantan et Mme de Marignon comblent Luizzi d'applaudissemens.

Cet épisode s'alourdit encore de scènes inutiles après lesquelles Mme de Farkley, si svelte tout à l'heure, si légère sous le poids de sa vie, meurt de l'avanie qu'elle vient de recevoir, et sa mort n'est pas moins invraisemblable que sa conduite. Alors Luizzi apprend les secrets de Mme Dilois. Elle était sœur naturelle de Mme du Val par leur mère, la comtesse de Crémancé. Charles était un frère naturel de Luizzi, recueilli par Mme Dilois; celle qui passait pour sa fille, est une enfant de Mme de Crémancé et du père de Luizzi, également

recueillie par Mme Dilois. Tout le bien qu'a fait cette femme a tourné à sa honte, et celui dont elle adoptait la famille est devenu son bourreau. Une semblable infortune devrait nous toucher; mais l'invraisemblance de cette histoire et du dénouement est telle que le lecteur, assourdi bien plus que surpris et amusé, entend sans émotion, de la bouche du diable, que Mme de Fantan, c'est Mme de Crémancé, la mère de Mme Dilois; que Mme de Marignon, c'est la courtisane convertie, contrainte par le monde à jeter un voile de pruderie sur son passé; que le vice, l'hypocrisie et la faiblesse ont chassé la vertu.

Luizzi, forcé de s'avouer que ses indiscrétions et ses lâches complaisances pour lui-même et pour le monde, ont tué son père, plusieurs personnes de sa famille, et la seule femme noble et pure qu'il eût encore rencontrée, devient fou de douleur. En revenant à la santé, il pleure, devant ses laquais, sur la maigreur de son corps, *il joue avec eux au plus habile* et se décide enfin à se marier. Il a désormais à cœur de venger la mort de Mme de Farkley; en conséquence, il fera épouser à Mlle de Marignon le fils de Ganguernet le farceur et de Mlle Gargablou, portière, légitimé, moyennant mille écus, par le mariage d'un marquis de Bridely avec Mlle Gargablou. Luizzi, on ne sait pourquoi, veut aussi mystifier Ganguernet; en conséquence, le baron supplantera le nouveau marquis de Bridely auprès d'une héritière normande qui a deux millions de dot; car, maintenant que le diable *est venu souf er sur les apparences, arracher les masques, Luizzi s'est révolté contre ce qu'il croit le véritable état du monde, et la colere lui donne de mauvais conseils.* Qu'est-ce à dire? Luizzi ne doit-il pas croire à ce qu'on lui fait voir, ou bien ne serait-ce pas l'histoire du siècle qui nous est si longuement contée! l'histoire véritable et morale, promise aux premieres pages du roman? Quoi qu'il en soit, Luizzi pense que *n'ayant pu trouver un homme honnête et vertueux* dans le monde élegant, il court le risque de se tromper en y cherchant une femme noble et pure, et il s'en va, en Normandie, mystifier Ganguernet, qui, sans doute, se prête à la mystification, car Luizzi, à son arrivée, se trouve muni d'une lettre d'introduction écrite par Ganguernet..

C'est ainsi que l'auteur enlève son héros au monde élevé, mais *criminel et hypocrite*, et le conduit dans une sphère inférieure, pour nous faire voir la cupidité dans l'amour ou dans le mariage, puis encore des crimes, des crimes partout. Nous n'accompagnerons pas Luizzi chez M. Rigot, le manant enrichi; nous reconnaîtrons seulement que les scènes qui s'y passent pourraient être plaisantes, si la caricature n'y prenait presque toujours la place des personnages, et si la charge outrée ne remplacait trop souvent la comédie. Luizzi, qui s'y montre cupide jusqu'à la plus extrême bassesse, retrouve ensuite sa sœur et devient inconsidérément libéral. La jeune fille aime un lieutenant sans fortune; Luizzi, aussitôt, se trace un rôle de frère dévoué : il dotera et mariera sa sœur. Il a avec l'officier une entrevue où celui-ci ne paraît pas avec avantage; toutefois Luizzi ne change rien à son rôle de frère généreux. *Défiant parce qu'il est faux*, il ne prend aucune information sur celui qu'il veut admettre dans sa famille; et, bien au contraire, si cet homme révèle, dans son trouble, quelque chose de ses antécédens, s'il se montre grossier

et brutal, Luizzi se persuade qu'il délire et que ce qu'il voit et entend est créé par son cerveau malade. Si sa sœur veut être assurée de l'attachement de son amant, avant de l'épouser, Luizzi imagine un roman pour la convaincre qu'elle est aimée; et enfin il la livre, avec 500,000 francs de dot, à un escroc faussaire et assassin, lié à une prostituée. De la sorte, la prostitution et l'escroquerie sont amenées sous nos yeux, non la prostitution et l'escroquerie que l'abbé Prévost nous a fait connaître: M. Soulié, pour être neuf, ne peint que le hideux côté des choses; c'est pourquoi il nous montre une Manon Lescaut de carrefour, un Desgrieux de corps-de-garde, parlant entre eux le langage cru de la place Maubert et ne laissant pas d'occuper une place dans la société d'aujourd'hui. Cette société, M. Soulié la compose de cette manière. Dans le salon de Mme de Marignon, la courtisane devenue prude, les fils et les filles des seigneurs qui se ruinaient autrefois pour elle; puis Gustave Bridely, ancien acteur, présentement marquis, vantant sans cesse sa qualité; la petite nièce de M. Rigot le *chenapan*, présentement pairesse; Anatole du Bergh, le fils du *goujat*, introduit par fraude dans une noble famille; et, parmi les prudes qui ont chassé et fait mourir Mme Dilois, M. d'Andeli, son père; le père de la victime en intimité avec les bourreaux. Plus tard, nous verrons encore Félix Ridaire, Ganguernet et Carin, empoisonneurs ou assassins, parmi les jurés et parmi les députés. Nous verrons, à Toulouse, les filles publiques reçues en qualité de femmes de chambre chez les marquises et chez les notaires, ou bien quittant leurs amans aimés pour se faire religieuses. Telles sont les mœurs du Languedoc. Maintenant M. Soulié, qui nous a dénoncé *Faublas* comme un roman immoral, refait *Faublas* et nous donne, dans M. de Cerny, un comte de Lignoles, niais et parleur au-delà du possible, une sorte de *Barbe-Bleue* qui tuera sa femme, si elle ne fait des charades avec Luizzi. Mme de Cerny craint la mort, elle obéit, et, quant à cette autre intrigue, c'est encore *le Roman d'une Heure*, tel que nous l'avons vu dans le boudoir de la marquise et chez Mme Buré. En ceci M. Soulié s'est trouvé assez original pour se copier lui-même jusqu'à trois fois.

Nous l'avons dit, chacune des nouvelles semées dans l'ouvrage est plus ou moins une esquisse de mœurs. *Olivia* appartient à la fin du XVIIIe siècle; c'est, au début, une copie de la maîtresse de Turcaret, puis de la courtisane que l'amour a convertie et qui résiste à l'amour. Cependant quelques-uns de ces romans ont de l'originalité. Nous citerons *Henriette Buré* et *les Parvenus*. Le premier se distingue par le naturel; l'autre se détache entièrement du fond par l'étude des caractères et des ridicules d'aujourd'hui. *Eugénie*, la fille du peuple, est du petit nombre des femmes vertueuses que M. Soulié nous a montrées. Quant aux hommes, il nous a parlé de l'*homme fort qui voit le mal et choisit le bien, parce que le bien mène au bien*; mais il ne lui a pas assigné la moindre place dans le tableau de notre époque, jugeant sans doute qu'il doit être classé parmi les phénomènes périodiques dont l'apparition ne se renouvelle pas tous les siècles. Quelques morceaux, dans la première partie du livre, mériteraient aussi d'être cités; mais il faut appliquer à l'épisode de *Fernand* ce que dit l'auteur des romans nouveaux qu'on ne saurait comprendre.

Si maintenant on nous demande ce qu'est le diable de M. Soulié, nous répondrons que ce n'est rien moins qu'une nature surhumaine; que les exclamations *vrai!* et *plaît-il?* lui sont familières, qu'il fume, *passe sa langue sur ses lèvres* comme le cocher ivre de Luizzi, et ne le cède, comme acrobate grotesque, à aucun quadrumane; d'ailleurs, esprit traditionnel qui, dans un dialogue souvent oiseux, prend la peine de faire entrer le mot *vendredi*, pour nous dire à ce propos : *Vendredi, jour de malheur! vendredi, jour de Vénus!* ou toute autre vieille facétie provinciale telle que : *Rien n'altère comme de boire;* un conteur qui, dédaigneux de l'exemple de Lesage et de Hoffmann, qu'il a consultés plus d'une fois, prend à tâche de blesser l'art et le goût, en ne nous rendant que la plus triviale expression de la nature, quand il lui arrive de la rendre; un maître, qui reprend Luizzi *du français qu'il parle,* de manière à nous rappeler la leçon de certaine écrevisse à sa fille.

Si on nous demande si M. Soulié a été vrai comme il s'y était engagé, nous dirons qu'il n'est pas de vérité sans la logique et la vraisemblance, et que la logique et la vraisemblance se rencontrent trop rarement dans les *Mémoires du Diable.* Il n'est pas vrai surtout que le mal soit toujours triomphant et impuni, que la vertu soit toujours opprimée et méconnue. Le vice, qui a mille voies où se précipiter et aucun frein qui l'arrête, arrive plus aisément au bien-être de ce monde; mais, à défaut de châtiment, le remords l'accompagne; il n'est au contraire qu'une voie pour la vertu : elle n'y avance que pas à pas et péniblement, mais elle avance, et la conscience la console. Enfin, à ceux qui nous demanderont si l'œuvre que nous venons d'examiner est une œuvre morale, nous nous en rapporterons, pour le prononcé de ce jugement, au diable de M. Soulié. « Si, dit-il, dans une ville où règne la peste, une administration imprévoyante laissait encombrer les rues de malades et de cadavres, si elle laissait l'air se corrompre et les imaginations s'épouvanter, il n'est pas douteux qu'en peu de temps le fléau gagnerait les trois quarts de la population; mais si, au contraire, elle fait disparaître toutes les traces de la maladie, si les moribonds sont cachés dans les hôpitaux et les victimes enlevées, l'épidémie se réduit à ses propres forces. Il en est du vice comme de la peste. » Conséquemment, une œuvre dont le but principal serait de nous introduire chez la Béru, chez Mariette, chez la Périne, réceptacles d'infamie; de nous faire envisager le monde, dans toutes les classes, comme un vaste coupe-gorge, où se succéderaient d'effroyables impiétés et d'effroyables brigandages, où il faudrait vivre armé de cette défiance qui ferait appréhender un malfaiteur dans chaque individu, une telle œuvre ne saurait être morale. Il est regrettable que M. Soulié ait négligé de pratiquer un précepte qu'il connaissait si bien, car, dans les *Mémoires du Diable* même, il a prouvé qu'il possède un talent d'observation assez remarquable, et assez de sensibilité pour que nous soyons autorisés à conclure qu'il nous donnera des œuvres moins défectueuses, lorsqu'il appellera à son aide, pour les composer et les écrire, le travail et la réflexion.

Mme M.....

BULLETIN.

Les paroles prononcées par M. Molé, dans la séance du 20 de ce mois, nous semblent avoir été commentées, de toutes parts, d'une manière exagérée. Les plus fermes adversaires de la conversion se sont écriés avec douleur que le ministère avait eu tort d'abandonner la position qu'il avait prise, que son silence et son refus de participer à la discussion d'un projet présenté malgré lui, eussent jeté la chambre dans un embarras dont il lui eût été impossible de sortir. — Le gouvernement ne devait pas s'associer à une mesure fâcheuse, impolitique, il ne devait pas se charger de la responsabilité de l'exécution, il en assume ainsi toutes les suites. C'est à la fois une faiblesse et une témérité, et il cède à la chambre quand il lui eût suffi de ne pas combattre pour obtenir un triomphe certain. —

D'un autre côté, on s'écrie avec joie que le ministère a abattu son propre drapeau, qu'il a déserté le poste qu'il devait défendre, qu'après avoir demandé à tous ses amis de s'élever contre la conversion, il les abandonne, et se fait lui-même l'instrument des partisans de la conversion et le défenseur de leurs principes. Il s'éloigne de ceux qui se sont compromis pour sa cause; il consent à exécuter une opération qu'il déclarait impraticable, et dont sa résistance a augmenté les difficultés. Là ce n'est plus de faiblesse, ni de témérité qu'on l'accuse, mais de mauvaise foi et de trahison.

Pour répondre à la fois à ces reproches et à ces attaques, M. Molé n'aurait qu'à répéter les paroles qu'il a dites à la chambre des députés, et à se reporter aux déclarations qu'il a faites, depuis près de deux ans, au sujet de la conversion, déclarations qu'il a renouvelées dans la séance du 20. « L'opération, disait-il, ne peut se contester ni en principe, ni en droit, c'est là ma conviction sincère; je suis également convaincu que l'opération est inopportune, qu'elle offre de mauvaises chances qu'on pourrait écarter en attendant; en un mot, qu'elle risque de troubler le cours d'une prospérité, d'une confiance trop récentes pour être assez affermies. »

Ce langage a toujours été celui de M. Molé et de ses collègues. Son peu d'éloignement pour la conversion était si notoire, que le ministère actuel fut

obligé, il y a quelques mois, de rassurer, par une note officielle, la Bourse, qui s'alarmait des effets d'une trop prochaine conversion. Les adversaires absolus de la conversion n'ont donc pu se croire autorisés à compter sur le concours du ministère pour repousser cette mesure. En la déclarant inopportune, le ministère appuyait sans nul doute l'opinion contraire à la conversion de la rente; il la servait temporairement en s'efforçant de faire ajourner la proposition de M. Gouin. Mais peut-on dire sensément que le ministère a trahi ses amis, les anti-conversionnistes, en déclarant qu'il ne laissera pas la chambre discuter les articles du projet de la commission des rentes, sans prendre part à la discussion. Abandonne-t-il ses convictions en répétant à satiété que la mesure est inopportune, qu'elle serait mieux faite et plus facilement amenée à terme, en d'autres temps? En opposant nos objections au remboursement des rentes, nous n'avons pas cru servir le ministère, qui n'a jamais blâmé la mesure en elle-même; nous l'avons blâmée parce qu'elle ne nous semble pas devoir produire ce qu'on s'en promet, parce qu'elle causera une perturbation dans un grand nombre de fortunes, sans ajouter sensiblement au bien-être de personne, et nous ne nous croyons pas abandonnés dans cette cause par le ministère, car il ne la soutenait pas avec nous. Encore moins abandonne-t-il ceux qui contestent le droit et la justice de la conversion, lui qui trouve la mesure juste et légale, et qui ne veut la retarder que par des raisons étrangères au principe. Le ministère n'abandonne ni ses amis, ni ses convictions en cette circonstance. Il admet la conversion et il l'a toujours admise, mais il la trouve fatale à cette heure, et il ne la subira que s'il ne peut la retarder plus long-temps. En même temps, comme la discussion a démontré qu'il y a conversion et conversion, il s'efforcera de faire dominer ses vues et de faire prévaloir les conditions qui lui semblent les plus justes et les plus sages. Ce n'est pas la première fois qu'un cabinet, forcé d'opter entre la nécessité et le triomphe absolu de ses idées, a cherché prudemment à faire à la nécessité la part la moins large possible. Le ministère du 13 mars en offre un exemple qui n'a pas été oublié sans doute. Qu'on veuille bien relire l'exposé des motifs de la loi contre l'hérédité de la pairie; on y verra de quels regrets Casimir Périer entourait le principe héréditaire tout en l'abandonnant. Ses amis reçurent même tous le mandat d'attaquer dans la chambre le projet du ministère dont ils étaient les soutiens! Accusa-t-on Casimir Périer de faiblesse ou de trahison? Sans doute il eût été plus courageux et plus chevaleresque de combattre la majorité de la chambre et l'opinion du moment, qui voulaient l'abolition de l'hérédité, et ce courage eût été d'autant plus facile qu'on pouvait compter sur la couronne et sur la chambre des pairs; mais qu'en serait-il résulté? Une collision entre les pouvoirs et la formation d'un nouveau ministère, c'est-à-dire l'entrée aux affaires d'un parti dont les principes offraient bien d'autres inconvéniens que la suppression de l'hérédité. M. Casimir Périer aima mieux vivre en soutenant une cause qu'il croyait mauvaise que de mourir en combattant pour une bonne, comme a dit *le Constitutionnel* du ministère actuel, qui ne s'est jamais prononcé contre la conversion, comme M. Périer s'était prononcé contre l'hérédité. M. Périer fut loué de son habileté; chacun revendiqua l'honneur d'avoir conseillé cette concession, et aujourd'hui on ne sait en quels termes faire éclater son indignation contre un ministère qui ne se retire pas parce qu'on le menace d'adopter

avant le temps une mesure qu'il juge inopportune! On s'écrie que toute vertu publique est éteinte, et que la loyauté, la bonne foi, sont sorties du pouvoir et des hautes sphères du gouvernement représentatif, — sans doute pour aller se réfugier dans les journaux de l'opposition!

Ce qui n'est pas le moins singulier dans cette affaire de la conversion des rentes, c'est de voir avec quelle unanimité on s'entend sur ses résultats. M. Antoine Passy convient, au nom de la commission de la chambre, que la conversion ne fera refluer de capitaux ni vers l'industrie, ni vers l'agriculture. M. Duchâtel avoue que le crédit public n'y gagnera rien, et que le taux de l'intérêt de l'argent ne sera pas abaissé par suite du remboursement. Les partisans de la mesure et ses adversaires tiennent tous, en cela, un même langage, et cependant on veut la conversion. De nouveaux faits à l'appui de ces argumens se produiront dans la discussion des articles, et néanmoins les volontés ne seront pas changées. Il sera facile de prouver, par exemple, que plusieurs milliers de communes qui sont propriétaires de rentes, à l'aide desquelles elles subviennent aux travaux d'utilité publique, seront forcées de s'imposer extraordinairement, par l'effet de la diminution de leur revenu. Les hospices et les établissemens de bienfaisance, possesseurs de rentes, retomberont à la charge des départemens, pour une partie de leurs frais. Ainsi, dans un grand nombre de localités, l'effet immédiat de la conversion sera une augmentation d'impôts. On aura beau vanter à ces contribuables les bienfaits éloignés de la conversion, l'enthousiasme qu'on leur a inspiré diminuera singulièrement, il faut en convenir. Nous savons que ces faits sont de peu d'importance dans une question aussi vaste; mais comme cette question n'a été soulevée qu'à force d'exciter de petits intérêts locaux, il n'est pas inutile de démontrer qu'en obéissant au vœu d'un grand nombre d'électeurs, on se trouvera avoir froissé leurs intérêts. C'est une petite objection qui s'adresse aux députés dont la popularité se fonde sur la réduction.

On a déjà fait connaître quelques plans que le ministère se propose de suivre, dit-on. On n'a pas manqué non plus de parler des divisions qui le travaillent. A en croire ces bruits, le ministre des finances serait tout-à-fait favorable à la conversion immédiate en 4 et demi pour 100. Ce serait aussi le plan de M. Thiers, contrairement à celui de M. Garnier-Pagès, qui demande la création d'un fonds 4 pour 100. On ajoute que M. Molé serait disposé à adopter le plan de M. Lacave-Laplagne, en demandant un délai qui serait fixé par la chambre, et que M. de Montalivet, ainsi que les autres ministres, n'ont pas abandonné l'espoir d'un ajournement indéfini.

Nous croyons, nous, que les ministres sont parfaitement d'accord sur cette question comme sur les autres, et qu'ils soutiendront la déclaration de M. Molé. S'associer à la discussion pour y défendre les véritables principes du crédit public et la question de l'amortissement, telle était la substance de cette déclaration. Le ministère se mêlera donc à la discussion pour présenter ses vues sur les principaux systèmes de conversion qui ont été soumis à la chambre. Jusqu'à présent il a écouté en silence ceux qui les présentaient; maintenant il va discuter leurs principes. Sans doute on verra sortir de ces débats quelque plan de conversion; si ce plan rentre dans les vues du ministère, il n'aura pas de difficulté à l'adopter, tout en déclarant que l'adoption de ce plan eût été meilleure en temps plus opportun.

Quelques hommes influens dans la chambre parlaient de fixer le chiffre de la réduction qu'on voudrait faire subir aux rentiers, et de laisser au ministère la latitude d'exécuter la mesure selon le mode qui lui semblerait le plus favorable. L'exécution aurait lieu forcément entre les deux sessions, et le ministère serait tenu d'en rendre compte à la chambre, dans le cours de la session prochaine. Nous ne doutons pas que ce projet ne soit accepté par le ministère, mais nous ne pensons pas que la chambre consente à laisser cette latitude au cabinet. Ce que veut évidemment la majorité, c'est une loi de réduction des rentes qu'elle puisse rapporter toute formulée aux électeurs. On veut remplir les promesses qu'on a faites, et le ministère s'engagerait dans une voie difficile, nous le croyons, s'il laissait faire cette proposition en l'autorisant de son appui. La marche a été toute tracée par M. Molé; marche franche, loyale, et ainsi conforme à tous les antécédens de ce cabinet. Cette marche a trois temps d'arrêt. L'opportunité d'abord; forcé sur ce poin , le ministère aura à combattre les systemes défectueux, les projets trop défavorables aux rentiers, les attaques contre l'amortissement. Puis, quand, d'accord sur les principes avec la chambre, il se verra, par son désaccord avec elle sur l'opportunité, forcé d'accepter l'exécution de la mesure, son véritable, son meilleur rôle sera de recueillir de la discussion ce qui lui semblera le plus conforme à ses vues, d'y ajouter les siennes, et de proposer lui-même un projet de réduction des rentes. On dira peut-être qu'il assume ainsi la responsabilité de la conversion : à cela nous répliquerons qu'il vaut mieux répondre de ses œuvres que de celles de la chambre, dont il répondrait également. On dira encore qu'il se trouvera dans la nécessité de faire prevaloir ce projet à la chambre des pairs, s'exposant ainsi à un echec qui sera pour son compte, tandis que le rejet ou l'amendement du projet de la chambre des députés s'adresserait à elle et non au ministère. Soit, ce sera un second combat à soutenir; mais la chambre des pairs et la France entiere savent à quoi s'en tenir : elles n'ignorent pas que, si le projet est du fait du ministère, l'opportunité est du fait de la chambre, et, en cédant à la nécessité sur la question des rentes, le cabinet du 15 avril ne se montrera pas plus faible que ne le fut le cabinet du 13 mars en cédant sur la question de l'hérédité de la pairie. Le gouvernement représentatif n'est pas une bataille où il ne s'agit, pour les uns, que de prendre des ministères de vive force, et, pour les autres, de se faire tuer à tous propos en se mettant en ligne devant l'ennemi.

M. Duchâtel se flatte, dit-on, de faire adopter sa proposition de convertir les cautionnemens en rentes, pour compléter son système de création d'un fonds de 3 et demi pour 100. Les amis de M. Duchâtel composent déjà, autour de lui, un cabinet qui ne serait formé que de doctrinaires, car ils se croient assez forts pour ne pas prendre de collègues dans le côté gauche de la coalition. S'il ne s'agissait que de la conversion, et si par la conversion toutes les autres difficultés du gouvernement se trouvaient aplanies, on pourrait regarder ces espérances, sinon comme fondées, du moins comme possibles à réaliser; mais ce n'est pas le cas. La situation intérieure et extérieure se trouvera compliquée par le fait de la conversion; au dedans, beaucoup d'intérêts seront en souffrance; d'autres intérêts, qui s'attendent à être favorisés, n'y trouveront aucun avantage; il y aura mécontentement et désappointement à la fois. Au dehors, les négociations seront moins faciles; les puissances, nous sachant occupés d'une lourde opération, se montreront plus

exigeantes. Jamais les idées conciliantes au dedans n'auront été plus indispensables; jamais il n'aura été plus nécessaire de se ménager des appuis au dehors, d'user de tous les moyens que donnent la flexibilité d'esprit, le don de plaire, et une certaine fermeté jointe à la connaissance des hommes. Livrez donc, dès ce moment-là, l'administration de la France et la direction de ses affaires extérieures à un cabinet doctrinaire, composé de M. de Broglie, de M. Guizot, de M. de Rémusat, de M. Duvergier de Hauranne et de M. de Jaubert!

M. Arago a présenté enfin son rapport sur les chemins de fer. Il est digne d'un savant, et fort intéressant en ce qui concerne la science. M. Arago a fait un long historique des progrès et des perfectionnemens des moyens de communication, depuis le transport à dos de cheval jusqu'aux locomotives par la vapeur. Après ce long et inutile préambule, M. Arago s'attache à prouver que la commission a eu raison de rejeter l'exécution des travaux par l'état. Une chose nous frappe dans ce long rapport : c'est l'aveu que le président du conseil avait proposé une transaction à la commission, transaction qui eût fait cesser le désaccord de la commission et du gouvernement Or, *ce désaccord*, dit M. Arago, *pourrait retarder encore d'une année les améliorations que tout le monde réclame.* Et comme d'après ce qui précède la commission a refusé de s'entendre avec M. Molé, il résulte que ce désaccord vient d'elle, et que c'est à cette imposante commission, choisie tout exprès parmi les hommes éminens de la chambre, que la France devrait le retard des améliorations qu'elle réclame! Il est vrai que M. Arago consent à livrer les lignes de chemins de fer à des compagnies, et déclare que le chemin de Belgique surtout offre de grandes chances de réussite aux capitalistes. Il est fâcheux que les capitalistes répondent si mal aux avances de M. Arago, et que la compagnie qui s'est formée la première en date pour soumissionner le chemin de Belgique, n'ait pu réunir que trente millions. Nous espérons, pour le ministère, que la chambre lira attentivement le rapport de M. Arago.

On dit que les négociations de l'emprunt proposé par M. Aguado au gouvernement de la reine d'Espagne ne sont pas tout-à-fait rompues; la déclaration d'indépendance de la Navarre, si elle avait quelques suites, compliquerait déjà beaucoup les affaires de don Carlos. La conclusion de l'emprunt assurerait la pacification de l'Espagne, et l'on assure que le ministère n'est pas étranger à la reprise des négociations.

La nomination du maréchal Soult, comme ambassadeur extraordinaire à Londres, n'a pas été un instant en suspens, comme on l'a dit dans les journaux. Le maréchal partira dans le courant du mois prochain avec tout le personnel de son ambassade. Deux grands dîners seront donnés à Londres, par l'ambassadeur extraordinaire. L'empereur de Russie a changé d'avis et envoyé à Londres le comte Strogonoff au lieu du comte Michel Woronzow, frère de la duchesse de Pembroke, qui devait représenter la Russie à la cérémonie du couronnement. M. Anatole Demidoff, attaché à cette ambassade extraordinaire, quitte Paris, cette semaine, pour se rendre en Angleterre, et diriger les préparatifs d'établissement de l'ambassade russe, qui doit déployer un grand luxe. Le plus spirituel de nos jeunes écrivains, M. Jules Janin, se rendra aussi à Londres, où il rédigera sans doute avec son talent ordinaire une relation du couronnement.

M. de Salvandy vient de donner une nouvelle preuve de l'esprit de justice qui le distingue. Il a pris un arrêté par lequel il est interdit à tous les membres de l'administration centrale de l'université, de faire souscrire à leurs ouvrages par le ministère de l'instruction publique. Ainsi on ne verra plus les employés supérieurs du ministère de l'instruction publique, et les hauts fonctionnaires de l'université, se servir de leur influence pour s'attribuer des faveurs dont profitera désormais le mérite pauvre ou mal rétribué. En continuant d'agir ainsi, M. de Salvandy laissera d'honorables souvenirs dans le ministère qu'il occupe, et il y fondera des traditions faites pour se perpétuer.

Théatres. — Odéon. — *Les Suites d'une Faute*, par MM. Arnoud et Fournier. — Il se fait, à l'heure qu'il est, au théâtre, une réaction dont nous avons déjà proclamé les dangers et signalé l'abus. Nous voulons parler de la réaction de la vertu contre le crime, du genre simple contre le genre monstrueux, du doux contre l'horrible. Assez long-temps sans doute le drame s'est roulé dans le sang et dans la boue, et nous ne saurions qu'applaudir aux efforts qui tendent à le réhabiliter. Seulement nous ne voudrions pas qu'après l'avoir tiré du ruisseau, on le fît confire dans le miel rosat et dans la pâte d'amandes douces. C'est, à coup sûr, une noble ambition que de vouloir purifier sur la scène la source de nos émotions; mais trop souvent on n'évite un excès que pour tomber dans un autre. On veut être simple, on est fade et vulgaire; on croit servir à ses convives un breuvage rafraîchissant, et il se trouve qu'on leur fait boire un verre d'eau claire; on ne voulait que leur prêcher la tempérance, et on les laisse mourir de faim. C'est ainsi qu'on abuse des meilleures choses et que le théâtre, aussi bien que l'enfer, est pavé de bonnes intentions. C'est ainsi que MM. Arnoud et Fournier, égarés par cet esprit de réaction dont nous parlions tout à l'heure, n'ont réussi, contre leur habitude, qu'à produire une œuvre sans vie et sans couleur. Ils ont pris la vulgarité pour la simplicité, l'avarice pour l'ordre, l'indigence pour le nécessaire, et la famine pour la sobriété. Avec des matériaux suffisans pour remplir deux actes, ils en ont écrit cinq. Aussi leur drame fait-il l'effet d'un appartement de cinq pièces qu'on aurait garni avec le mobilier de deux chambres. Au reste, MM. Arnoud et Fournier ne sont pas hommes à se laisser décourager par cette tentative malheureuse, et la fraternelle association qui a produit *Struensée* et *le Masque de Fer* n'est pas embarrassée, j'imagine, de prendre une revanche éclatante. Il est juste de dire que le drame nouveau de ces deux auteurs se distingue par un style digne d'un meilleur sujet.

Le même théâtre a représenté, sous le titre de *la Veuve à marier*, une comédie en deux actes. Le public a dormi jusqu'à la dernière scène, et ne s'est réveillé que pour siffler, jusqu'à la chute du rideau.

Vaudeville. — *Arthur, ou Seize ans après*, vaudeville en deux actes. — Lord Melvil a eu l'imprudence de séduire une jeune fille, la lâcheté de l'abandonner, et l'infamie de lui ravir son enfant. Il est vrai que c'est un grand seigneur. Seize ans se sont écoulés; élevé en Angleterre, par les soins de lord Melvil, Arthur est un délicieux aspirant de marine, qui chante des romances et se jette, un beau jour, à la mer pour sauver des naufragés qui se noient.

Du premier coup il ramène sa mère sur le rivage. Dès-lors une lutte terrible s'établit entre lord Melvil et la femme qu'il a séduite. Marie veut son enfant, lord Melvil veut garder son fils; mais Marie est pauvre, lord Melvil est riche et puissant. Marie renonce à ses prétentions pour assurer l'avenir d'Arthur. Touché d'un si beau dévouement, le grand seigneur dit à Marie : « Lady Melvil, embrassez votre fils. » Depuis quelque temps le théâtre fait un singulier abus de la maternité. Les bâtards étaient plus amusans.

Palais-Royal. — *Les Enfans du délire*, tableau populaire, par les frères Cogniard. — Les frères Cogniard ont en privilége l'exploitation de la barrière et de la guinguette. Ils ont importé sur la scène un exécrable genre, dit genre populaire, qui n'est pas, Dieu merci! populaire le moins du monde. Les pièces de ces messieurs ont un parfum de gousse d'ail qui prend à la gorge, on tousse en les écoutant. Les enfans du délire forment une corporation de goujats et de chiffonniers, présidée par une vieille bête qui s'appelle le papa Malessart. Il s'agit de la réception de Télémaque, charmant lancier, qui courtise à la fois la fiancée de son frère et la future du teinturier Crampon. Télémaque est ami des belles, mais par-dessus tout, lancier français. Il se sacrifie au bonheur de Daniel et de Crampon, et retourne au régiment, le front ceint des palmes du dévouement. M. Alcide Tousez est merveilleusement bête dans le rôle du teinturier Crampon; mais nous craignons fort que tout le comique de cet acteur consiste seulement dans l'enrouement de sa voix. C'est un talent qui ne résisterait pas à une demi-livre de pâte de guimauve.

— Le public se demande, à propos du *Gymnase Dramatique*, quel emploi fait M. Poirson du talent de M Bocage; à propos du *Théâtre-Français*, quel usage fait M. Védel des meilleures pièces de son répertoire? Que M. Hugo fasse jouer ses drames par autorité de justice, c'est bien: mais s'il est des esprits qui reculent devant de pareils moyens, il appartient à l'opinion, qui est aussi un tribunal, d'oser, en leur lieu et place, ce qui répugnerait à leur habitude de dignité et de réserve. Ainsi, pourquoi le Théâtre-Français n'a-t-il pas encore repris *Chatterton* et *la Maréchale d'Ancre?* Nous n'imaginons pas qu'en laissant ces deux chefs-d'œuvre enfouis dans les cartons, M. Védel pense obéir aux sympathies de la foule.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUANTE-DEUXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Journal d'un Médecin de l'expédition de Constantine, première partie, par M. le Dr Baudens. 5
Salon de 1838, second article, par M. Thoré. 28
Des Confessions de Rousseau, et de son influence sur quelques écrivains de notre temps, par M. Villemain. 49
Châteaux Suédois. — I. Skokloster, par X. Marmier. 57
Bulletin. 68

Le Sinaï (Impressions de voyages). — IV. Mourad. — Les Pyramides, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 73
Journal d'un Médecin de l'expédition de Constantine, dernière partie, par M. le Dr Baudens. 89
Le Val-de-Suzon, par M. Paul de Musset. 125
Bulletin. 133

Céline la Créole, première partie, par M. Léon Gozlan. 145
La Bourse et les Actions Industrielles, par M. V. C. 184
Le Sinaï (Impressions de voyages). — V. Visite au colonel Selves et à Clot-Bey, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 201
Bulletin. 212

Le Sinaï (Impressions de voyages). — VI. La Ville des Kalifes, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 218
Céline la Créole, seconde partie, par M. Léon Gozlan. 232
Salon de 1838, troisième article, par M. Thoré. 267
Bulletin. 280

Le Sinaï (Impressions de voyages). — VII. Le Désert, par MM. Alex. Dumas et A. Dauzats. 293
L'Arbre de Science, première partie, par M. Charles de Bernard. 316
Duprez, par M. Castil-Blaze. 340
Critique littéraire. — *Mémoires du Diable*, de M. F. Soulié, par Mme M.... 348
Bulletin. 357